

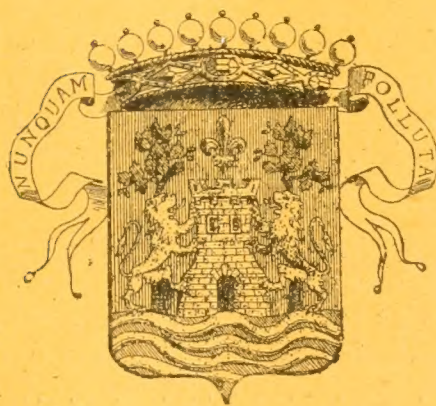
60

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES, ARTS
& ÉTUDES RÉGIONALES
DE BAYONNE

BVLLETIN TRIMESTRIEL

NUMÉROS 1 & 2

:: ANNÉE M.CM. XXII-:: 1423



BAYONNE

IMPRIMERIE A. FOLTZER

9, RUE JACQUES-LAFFITTE

—
M.CM. XXII

SOMMAIRE

<i>Une visite à Roncevaux</i> , par M. Louis DE MEURVILLE	5
<i>L'Antiquité du Siège Episcopal de Bayonne</i> , par M. Camille JULLIAN	88
<i>Incendies de Cathédrales Pyrénéennes</i> , par M. le Chanoine DARANATZ	97
<i>Un Curé béarnais dans les services auxiliaires au XIV^e siècle</i> , par M. le Chanoine DARANATZ	128
<i>Catalogue révisé des Cétacés, Poissons et Crustacés de la Côte Labourdine</i> (français, latin, basque, anglais, espagnol), par M. S. F. GIMENEZ	130
<i>Déboisement et Reboisement</i> , par M. PRESTAT	157
<i>Au sujet d'une langue internationale universelle. Notes de MM. J. VINSON et DESHAYES</i>	163
<i>Procès-Verbaux des Séances</i> (1 ^{er} Semestre) ..	165
<i>Bibliographie</i>	187

A paraître dans les prochains numéros :

LE PAYS DE LABOURD A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE (suite), par M. Maurice Dussarp. — LE CALENDRIER BASQUE, par M. Julien Vinson. — LA REPRÉSENTATION DES PASTORALES, par M. G. Hérelle. — L'ANNEXION DE SAINT ESPRIT A BAYONNE, par M. L. Dours. — L'ÉVOLUTION DE LA PROPULSION DES NAVIRES, par M. S. F. Gimenez. — DU DROIT DE CHASSE SOUS L'ANCIEN RÉGIME DANS LA SÉNÉCHAUSSEE DES LANNES, par M. E. Casedevant, etc.

Les articles publiés dans le BULLETIN restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires.

La SOCIÉTÉ ne contracte aucune solidarité pour les idées ou les opinions qu'ils soutiennent.

Collection du Bulletin

Prix du fascicule : de 1890 à 1918 inclus	2.00
L'année 1910 et le fascicule 1-2 de 1920 sont épuisés.	
Depuis 1919	3.00
Fascicule 3-4 de 1920 et 1-2 de 1921, chacun	10.00
Fascicule 3-4 de 1921	6.00
Le présent fascicule	8.00

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES, ARTS
& ÉTUDES RÉGIONALES
DE BAYONNE

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES, ARTS
& ÉTUDES RÉGIONALES
DE BAYONNE

BULLETIN TRIMESTRIEL

NUMÉROS 1 & 2

:: ANNÉE M.CM. XXII ::



BAYONNE

IMPRIMERIE A. FOLTAIS

9, RUE JACQUES-LAFFITTE

—
M CM XXII



DC

UNE VISITE A RONCEVAUX

Légendes et Réalités⁽¹⁾

DÉDICACE

Je dédie cette étude à tous les Basques, tant d'Espagne que de France. J'ai appris à les connaître dès ma prime jeunesse et je les admire dans leur grande loyauté, leur amitié franche et cependant réservée, leur courage, leur adresse et leur traditionnel esprit d'indépendance et de fidélité.

Doux pays basque, plus beau que la Suisse et l'Italie, où la mer et la montagne semblent parfois se défier en terribles tempêtes, où l'orage passé, tout renaît et s'anime en lumière irradiante, où tout alors est joie de vivre dans un climat toujours tempéré, où les étrangers seuls ont mis l'agitation de la vie ; doux pays verdoyant, terre féconde, collines semées de chalets rustiques ou de villas, où l'esprit se repose et grandit parmi les beautés de la nature, pays de grande race, je ne dirai jamais combien je l'aime et le l'admire.

Je dédie aussi ces pages aux touristes intelligents et instruits qu'une vaine frénésie de vitesse ne distrait pas des visions enchantées de ce pays et des souvenirs historiques.

Et c'est également à la « Société des Sciences, Lettres, Arts et Etudes Régionales de Bayonne », dont les membres ont tant contribué aux recherches historiques, que j'offre cette étude où plus d'un reconnaîtra ses peines et ses travaux.

(1) Communication faite à l'assemblée de la Société des Sciences, Lettres, Arts et Etudes Régionales de Bayonne du 6 mars 1922.

UN MOT D'EXPLICATION

Tant d'études intéressantes, partielles le plus souvent, tant de publications de haute érudition, ont paru sur le sujet que je traite, qu'il m'a paru à propos d'en faire un tout complet sur les questions relatives à Roncevaux. L'étude de l'histoire que je cultive depuis si longtemps, me permet d'y ajouter, non sans timidité, un esprit critique que d'aucuns jugeront trop sévère.

Eh quoi ! l'histoire n'est-elle pas plus belle dans sa sincérité que toutes les légendes et tous les poèmes ? Ne donne-t-elle pas tous les drames, toutes les comédies, toutes les beautés et toutes les laideurs de l'âme humaine ? Est-il une seule légende qui approche de la simple vérité historique, dans la vie et la mort de Jeanne d'Arc ? C'est qu'ici le surhumain dont nous entretennent les poèmes, devient divin, et par là, nous émeut profondément.

La vérité ! Qui n'a pas soif de vérité, n'est pas digne de son âme.

Si parfois je m'écarte de l'opinion émise par l'un ou par l'autre, il me pardonnera sans doute, en me rendant la pareille, et nous resterons unis dans la même sincérité et le même désir de bien faire.

J'exprime ici ma reconnaissance à M. le Commandant de Marien, Président de la Société des Lettres, Sciences et Arts de Bayonne, à M. le Chanoine Daranatz, à M. Louis Colas, professeur agrégé au Lycée de Bayonne, à M. l'abbé Blazy, à la Société des Etudes Basques de Saint-Sébastien, qui ont bien voulu me fournir d'utiles documents. Je dois aussi un souvenir ému et reconnaissant à feu Jean de Jurgain, mon ami, dont l'érudition m'a guidé autrefois dans l'art des recherches.

LA LÉGENDE DE RONCEVAUX

Roncevaux ! Roncevaux ! Ce nom a résonné pendant plus de dix siècles, tel un glas funèbre accompagné de chants de gloire en l'honneur d'un héros.

Gloria victis ! D'une défaite, d'un désastre, d'un massacre effroyable, un nom est sorti vainqueur du temps et de l'obscurité, tout rayonnant de blancheur immortelle : Roland ! De la nuit qui s'est épanchée sur un champ de carnage, voilant à tous les yeux le mystère du combat, d'une lutte de géants, où, leur besogne accomplie, les vainqueurs ont pris la fuite, laissant les morts maîtres du champ, une légende radieuse est née, livrant aux peuples enthousiastes, le tableau des grands coups, la pure image d'une force surhumaine et d'une bravoure sans égale.

Il n'est point de légende aussi universelle, aussi tenace, aussi glorieuse, aussi exubérante de poésie et d'enthousiasme que la mort de Roland. On l'a chantée sur tous les modes : Comme un son de cloche s'élargit en ondes toujours plus larges, jusqu'à l'horizon, ainsi la légende de Roncevaux poétisée par les aèdes, les troubadours et les trouvères, s'en est allée de par le monde, amplifiée, magnifiée, glorieuse pour toujours. Les chatelains l'ont écoutée dans leurs nids d'aigles et ils ont frémi du désir d'égaler ces hauts faits. Les jeunes gens ont mesuré la force de leurs bras ; les serfs ont entendu ces chants dans les villages ; ils les ont répétés sous le toit de chaume et ils ont admiré, eux aussi, les prouesses des chevaliers sans peur ; ils ont honni le traître Ganelon et porté aux nues Roland et Olivier, et l'archevêque Turpin, le saint homme d'Eglise, qui absolvait les mourants et massacrait les païens.

Des Pyrénées, la légende s'est étendue à la France entière, à l'Italie, à l'Angleterre, à l'Allemagne qui, naturellement a réclamé Roland comme un des siens ; et partout, accompagnant le poème, peintres et sculpteurs ont célébré Roland. On l'a nimé comme un saint et un martyr ; on lui a fait place au ciel, comme sur la terre.

Maures et Castellans se sont émus de tant de célébrité et ont prétendu, chacun de leur côté, avoir eu la victoire. Jaloux d'une gloire française, les Espagnols ont recréé de toutes pièces, la légende de Roncevaux ; ils se sont donné un héros plus grand que Roland, un Bernardo del Carpio qu'ils ont fait vainqueur du paladin de Charlemagne. Malheureusement ce Bernardo n'était pas encore né, — si toutefois il a existé, — quand Roland est mort.

Les légendes sont les fleurs et les lauriers que les poètes font naître dans le cimetière de l'histoire : elles entourent les tombes, les embellissent et parfois les étouffent, au point de ne plus laisser lire qu'un nom que l'on déchiffre à peine.

Vanité des monuments funéraires que l'amour, la piété, l'enthousiasme ou la simple richesse ont élevés à grands frais : le temps, la haine, la révolte ou l'oubli en ont raison. Plus durable que l'airain, ainsi que l'a dit le poète latin, *ære perennius*, est le chant des poètes.

Faut-il écarter les fleurs et les lauriers qui entourent un nom ? Nos premières croyances ne sont-elles pas les plus douces ? Les contes de fées qui ont bercé notre enfance veulent-ils être discutés ? L'idéal n'est-il pas supérieur à la réalité ? Que serions-nous sans le rêve, rêve d'amour, de richesse ou de gloire ?

Non, il ne faut pas enlever aux enfants leurs jouets, aux grands enfants leurs légendes. Les vieilles chansons de jadis reviennent en mémoire aux vieillards ; tendrement, ils les répètent à leurs petits neveux.

Nous vivons cependant à une époque d'analyse : analyse chimique, analyse psychologique, analyse politique et sociale des événements ; analyse de l'histoire sans laquelle le passé serait sans enseignement pour le présent et pour l'avenir.

Chaque époque a sa manière : Charlemagne, Louis XIV, Napoléon I^{er} faisaient de la synthèse ; ils reconstituaient toute la partie du monde qu'ils pouvaient dominer. Le temps des conquêtes est passé ; les lauriers de la dernière guerre, pour aussi beaux qu'ils soient, ne sont que les lauriers d'une guerre défensive qui préparait la paix. Nous vivons le microscope à la main pour étudier les infiniments petits, ou nous cherchons dans les ruines les vestiges de ce qui fut, pour en reconstituer, sur le papier, la splendeur et la richesse disparues.

Hélas, il nous faut quitter l'illusion des beaux discours et des grands gestes que la légende prête à ses héros. Nous ne savons rien de la jument de Roland, sinon qu'elle est morte. Nous ne savons rien de plus de Roland, sinon qu'il était préfet, comte, si l'on veut, des marches de Bretagne ; mais nous savons qu'il n'était pas neveu de Charlemagne, et que sa fiancée, la belle Aude, n'est que l'éternelle fiancée des héros, la mort glorieuse et glorifiée.

Quittons l'illusion du vaillant Olivier. Il n'était point d'Olivier à Roncevaux ; il ne pouvait y avoir que des lauriers. Point de Turpin non plus : le bouillant et saint archevêque, s'est endormi dans le Seigneur, à Reims, en l'an 800, vingt-deux ans après le combat de Roncevaux.

Point de Ganelon, point de traître : point de Sarrasins non plus. Point de roi Marsile, ni de roi d'Ethiopie, ni de Calife ; tout est de pure imagination. Et cependant, les générations qui se sont succédé depuis mille ans, ont vécu, pour ainsi dire, de la légende, et l'on continuera encore à en faire de l'histoire, comme si la vérité, bien habillée, déclamant ou chantant, était plus belle qu'en sortant de son puits.

L'homme est un animal qui aime l'habitude : il n'aime pas qu'on dérange ses menus souvenirs rangés avec méthode.

Rien cependant n'est plus intéressant qu'une visite à Roncevaux, parce que là est née une légende qui a enthousiasmé toute la chrétienté du Moyen-Age, qui vit encore dans l'esprit de plusieurs. Rien n'est plus curieux que l'origine et la formation de cette légende : on y découvrira combien les hommes ont besoin d'idéal, combien le merveilleux a de puissance sur leur esprit, et comment on les entraîne avec les mots, plutôt qu'avec des idées et des faits.

LA ROUTE DE RONCEVAUX

Rien n'est plus facile que de partir de Biarritz avec une traînte H.P. de traverser Bayonne, Cambo, Saint-Jean-Pied-de-Port, de faire l'ascension de Roncevaux, de filer sans arrêt sur Pampelune, et de revenir par le col de Vélate, Irun, Hendaye et Saint-Jean-de-Luz. Cela peut se faire en une demi-journée, alors qu'il faudrait en chemin de fer et en voiture deux ou trois jours.

— Qu'avez-vous vu ?

— Oh ! superbe ! Nous avons fait en moyenne, du 70 à l'heure, et nous avons crevé deux fois.

— Tous mes compliments. Que dites-vous du pays que vous avez traversé ?

— Oh, vous savez, tous les pays se ressemblent. Nous avons causé tout le temps ; alors nous n'avons pas vu grand chose.

Hélas, serait-ce là le tourisme moderne ?

Une femme, fort liseuse de romans, me demandait un jour :

— Que lisez-vous en chemin de fer ?

— Un journal parfois.

— Et puis après ?

— Je lis le pays que je traverse, Madame ; car, regarder, c'est lire, c'est connaître, c'est apprendre, et je ne sais rien de plus intéressant en voyage, que l'étude de la boule sur laquelle nous vivons.

Cette « littératureuse » parut très étonnée.

J'eus le plaisir, quelques années plus tard, d'apprendre que M. Clémenceau à qui je ne saurais me comparer, avait fait même réponse à même question, supprimant même le journal.

Je ne parlerai pas de Cambo que tout le monde connaît.

La route et le chemin de fer suivent ici le cours torrentueux de la Nive qui va se jeter dans l'Adour à Bayonne. C'est une gorge étroite et pittoresque que nous suivons, et voici le « Pas de Rolard ».

Ici commence la légende qui a mis partout ce nom retentissant. C'est une roche percée, sur le bord du torrent, où ne passerait pas un contrebandier avec son ballot. Point ne vaut de nous y arrêter.

Bidarray : les collines s'écartent un peu et le vieux village basque apparaît séduisant avec son vieux pont couvert de lierre, d'où le diable, dit-on, s'est jeté à l'eau, désespéré de n'avoir pu apprendre le basque. C'était un pauvre diable, sans doute ; un autre plus malin a dû le remplacer.

Il y a même à quelques pas de Bidarray, « les gorges d'enfer », où la Nive fait en sautant, de beaux remous parmi les roches.

Ossès : bifurcation de la route, dont une branche va à Saint-Etienne-de-Baïgorry, patrie du maréchal Harispe, et l'autre à Saint-Jean-

Pied-de-Port, où nous allons. Saint-Etienne mériterait une visite, comme aussi la montée des Aldudes, une des routes les plus pittoresques de France. Elle monte jusqu'à Urepel, à quelques pas de la frontière espagnole que l'on pourrait franchir, si l'Espagne avait bien voulu continuer la route ; mais l'Espagne ne l'a pas voulu.

Nous voici à Saint-Jean-Pied-de-Port, ville autrefois fortifiée, mais ville moins ancienne que Saint-Jean-le-Vieux, à peu de distance de l'endroit où commence la voie romaine.

Nous sommes ici en Navarre Française.



Saint-Jean-Pied-de-Port

Cliche Louis Erguy

Très coquette est cette ville dont les maisons bâties à pic sur le torrent, se mirent dans ses eaux limpides et calmes en ce passage. Tout à l'entrée de la vieille église, une porte fortifiée, toute ce qui reste des anciennes murailles, donne accès à un pont au-delà duquel commence la route de Roncevaux. A le traverser, nous rencontrons une de ces lourdes charrettes espagnoles couvertes d'une bâche, chargée de façon invraisemblable, conduite par un aragonais et traînée par cinq ou six mules dont les sonnailles jettent une note gaie dans la monotonie d'un long voyage à petits pas.

Plus haut que la ville, un vieux fort qui date, je crois, d'Henri IV et qui commande les deux routes de Roncevaux.

Deux routes, en effet, y conduisent : l'ancienne, la voie romaine, qui a été la seule route jusqu'en 1888, aujourd'hui abandonnée, et la nouvelle route construite de 1881 à 1888, et qui passe le long de la Nive, par Arnéguy et Valcarlos. Une voiture publique, petit omnibus, fait chaque matin, le trajet de Saint-Jean à Pampeleine, par Roncevaux. Elle monte lentement ; mais, juché sur l'impériale, j'ai joui, mieux que quiconque, des beautés de cette route.

Arnéguy : jusqu'ici nous avons suivi la rive droite du torrent. Subitement, nous tournons à droite, nous franchissons un pont et nous voici en face des douaniers espagnols.

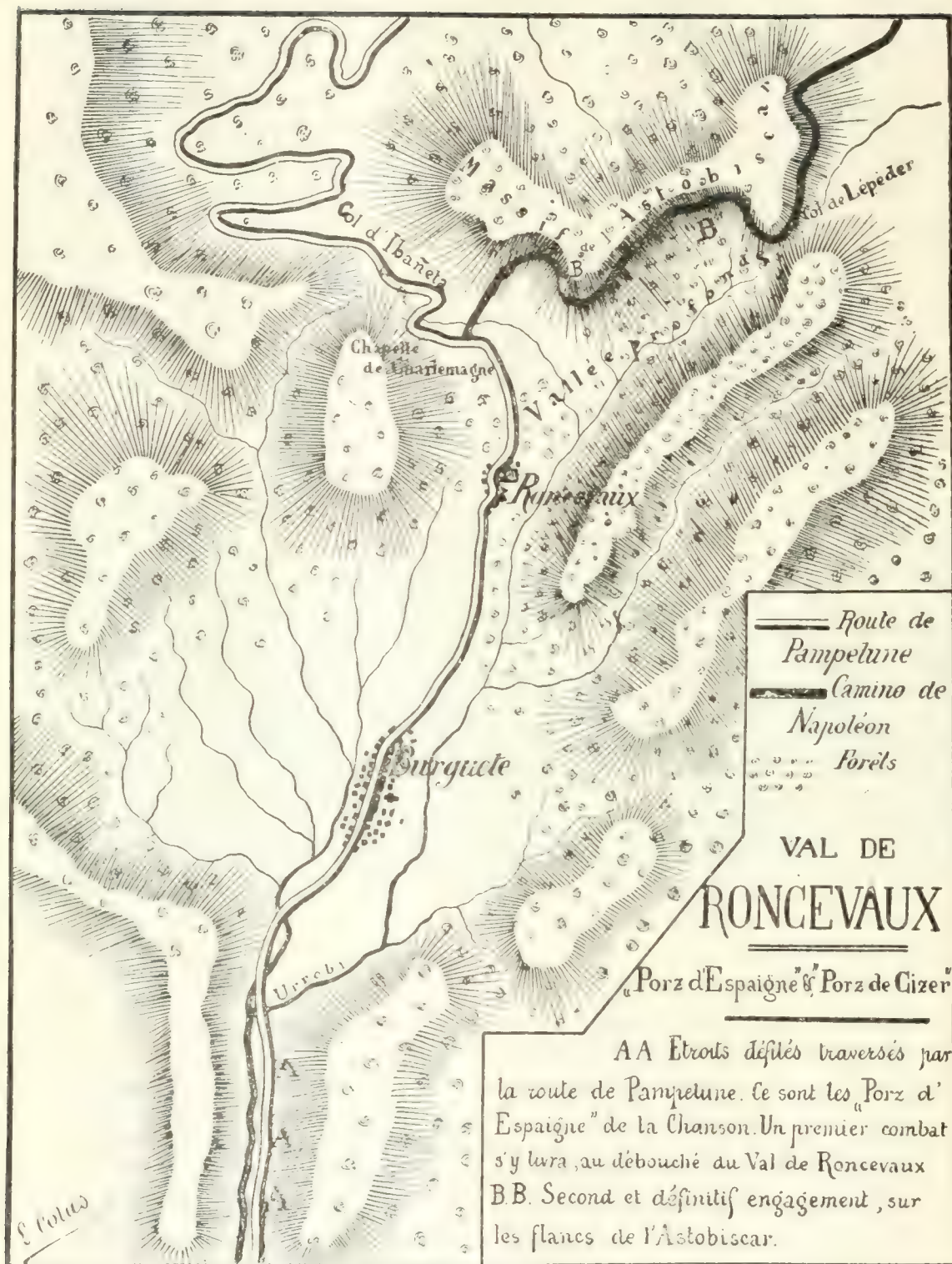
Qu'est-ce à dire ? Nous sommes sur le versant Nord des Pyrénées. L'Espagne nous envahit ! Elle en fait bien d'autres, car la Garonne, qui s'en douterait, notre Garonne qui donne tant de saveur à l'esprit gascon, est espagnole avant d'être française. Elle sort du Val d'Aran qui, bien que n'ayant aucune communication avec l'Espagne, est terre espagnole. Il faut croire que ceux qui ont fait le traité des Pyrénées, ne savaient pas un mot de géographie. Il existe pourtant, depuis lors, une commission de délimitation, composée de diplomates des deux pays, qui sont chargés des rectifications de frontières et qui n'en font rien. Que voulez-vous ? Il faut bien des postes de tout repos à qui a beaucoup voyagé.

Ainsi l'Espagne fait une pointe chez nous, depuis le col d'Ibañeta, jusqu'à Arnéguy, et cela sans grand profit, car elle ne s'étend en largeur, que du torrent au sommet de la montagne, à mi-hauteur de laquelle passe la nouvelle route.

Juché sur mon perchoir, je vois la profondeur du ravin où passe la Nive en bondissant de rocher en rocher, contournant celui-ci, se heurtant à celui-là et jetant son écume au vent. Des vaches paissent çà et là dans le fond du ravin, broutant de rares herbes, faisant métier de chèvres, et guettées dans l'azur par l'aigle des Pyrénées, qui plane lentement au-dessus du précipice. Malheur à la bête qui tombe et se brise un membre. L'aigle en sentinelle pousse un cri, et les aigles s'assemblent et descendent en tournoyant vers la malheureuse blessée. Les vautours n'ont ici aucun droit. Ils logent plus à l'ouest, sur la montagne Haya, qu'on appelle « les Trois Couronnes ». A Roncevaux, il ne pouvait y avoir que des aigles.

Valcarlos ! : « La vallée de Charles ». Son nom était Luzaïde. La légende a prévalu sur le nom primitif. Un promontoire sur le profond ravin permet à quelques maisons, à une auberge de muletiers et à une petite église, de s'accrocher en ce réduit.

Hélas, nous voyons plus haut, que les eaux de la Nive sont en partie captées pour l'électricité. La houille blanche a tous les droits.



Le Val de Roncevaux

mais comme on voit bien que la nature est toujours belle, quoi qu'elle fasse, et que seule, la main de l'homme, l'enlaidit. L'industrie qui nous donne les grandes ressources de la vie, devient chose profane dans les sites où nous aimerions à rêver. Nos cheminées d'usines, nos toits de tuiles rouge sont blasphèmes parmi les vertes frondaisons ; mais viennent les ruines, et la nature reprend ses droits, ensevelissant doucement l'œuvre des hommes sous un tapis de lierre et de fleurs. Toujours artiste, elle sait harmoniser les tons, cacher ce qui la dépare.

Sur la rive opposée, des arbres ont poussé drus et vigoureux, quelques-uns, centenaires ou plus, tenus par leurs vieilles racines sur la pente raide de la montagne. J'ai vu là un violent orage, lors de mon retour, et rien n'était beau comme le fracas du tonnerre parmi les échos des rochers. La foudre frappait quelque vieil arbre ; un craquement retentissait, suivi du bruit sinistre, d'un glissement vers l'abîme. Il y a une beauté dans l'horreur, dans les drames de la nature.

Mais nous voici, par les lacets de la route, arrivés au col d'Ibañeta. Ici commence l'histoire de cet autre drame que fut le massacre de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, revenant d'Espagne, le 15 août de l'an 778. L'année est certaine ; l'autre date l'est moins.

LE COL D'IBANETA ET LA CHAPELLE DITE DE CHARLEMAGNE

Le col d'Ibañeta, 1166 mètres d'altitude, est le plus bas des passages pyrénéens. Les voies romaines avaient choisi ce col, comme le plus facile, et aussi le *Somport*, le col d'Aspe, dont la voie faisait communiquer Oloron avec Jaca, et le col d'Aspe est plus haut que celui-ci. Néanmoins les anciennes descriptions de Roncevaux parlent de montagnes « qui semblent toucher au ciel ». Ici commence l'exagération.

A ceux qui, peu férus de géographie, s'étonneront que cette route des Pyrénées ait été préférée à un passage bien plus facile par la Bidassoa, tel que nous le voyons, nous dirons que le passage par Béhobie et Irun a toujours existé, mais pour le pays basque, plutôt que pour aller en Espagne, car les Pyrénées en s'écartant ici du littoral, multiplient les obstacles un peu plus loin. On peut s'en rendre compte par le nombre de tunnels. Les Romains avaient donc bien choisi leur passage qui, une fois franchi, n'offre plus que des plaines peu accidentées jusqu'en Castille.

Le touriste ne voit pas la voie romaine. Il peut simplement se dire qu'elle passe là-haut, sur la montagne qui borde la rive droite de la Nive d'Arnéguy.

Le col d'Ibañeta marque la ligne du partage des eaux et des deux bassins, océanique et méditerranéen. Au nord, les eaux vont à l'Adour et à l'Océan ; au sud, elles vont à l'Ebre et à la Méditerranée.

Bien nette aussi est la démarcation de la nature. Du côté de la France, les Pyrénées sont verdoyantes, pittoresques et séduisantes (1) ; du côté de l'Espagne, à part quelques points, ça et là, elles sont dénudées et maussades.

Sur ce court plateau d'Ibañeta, sorte de selle sur le dos de la montagne abaissée, une ruine. Ce sont les restes de la chapelle de Saint-Sauveur, appelée chapelle de Charlemagne. Tout est de Charlemagne ou de Roland dans ce pays. On en a mis partout, mais très postérieurement à ce qui a motivé ces appellations. On a attendu que la légende ait attiré des curieux.

Charlemagne n'a certainement été pour rien dans la construction de cette chapelle, ou de tout autre antérieure à celle-ci. On n'a songé à élever ici un refuge, sous forme d'oratoire, que lorsque la réputation de Saint-Jacques de Compostelle eut attiré de nombreux pèlerins

(1) Les Romains appelaient ce pays *Gallia comata*, « la Gaule chevelue », à cause de ses forêts.

de tous pays. Ces ruines informes représentent une chapelle très fruste de 15 mètres de longueur sur dix de largeur. Elle était sans style, sans ornement d'aucune sorte, et même sans porte ni fenêtres, abandonnée. Le toit commençait à s'ouvrir, lorsque, en 1884, des soldats espagnols formant un cordon sanitaire contre la France où sévissait, disait-on, le choléra, prirent cette chapelle comme corps de



La Chapelle d'Ibañeta avant l'incendie

garde, et, ayant froid, y firent du feu ; ils le firent si beau que le toit s'enflamma, et, comme l'homme qui coupait la branche sur laquelle il était à cheval, les soldats se trouvèrent punis par leur faute, en restant sans abri. (1)

Cette chapelle était sans doute la seconde ou la troisième élevée en ce lieu (2), car, outre que les Sarrasins avaient probablement ravagé tout le pays, en passant par là en 919, les vents qui soufflent avec une grande violence, ont dû jeter bas un édifice mal construit.

(1) Le cliché de la Chapelle reproduit une aquarelle que mon frère Henri a faite sur place, quelques mois avant l'incendie. Je n'en connais pas d'autre dessin aussi fidèle.

(2) M. Gaston Paris croit que cette chapelle a été incendiée au temps des guerres carlistes ; il n'en est rien.

Celui-ci paraissait être le fruit de l'expérience : ses murs avaient un mètre d'épaisseur et quatre contreforts de chaque côté



Le pèlerin Laffi qui a passé trois fois par là, de 1670 à 1673, dit avoir vu dans cette chapelle des peintures et des sculptures anciennes, ainsi que des inscriptions à peu près effacées par le temps. C'est grand dommage que rien n'en soit resté. Personne n'a pris soin de l'histoire dans ce pays. On s'est même ingénié à la falsifier.

L'autorité de Gaston Paris est telle qu'il y a grande témérité à oser l'attaquer, même sur un passage de peu d'importance. Cependant je m'étonne de le voir accepter l'idée d'une chapelle construite là par Charlemagne.

Comment s'imaginer que, revenant de Pampelune, après une longue marche à travers les Pyrénées, il ait pu revenir à Roncevaux, soit avec une escorte, soit avec toute son armée, et y demeurer assez de temps pour faire enterrer les morts, ce qui aurait demandé plusieurs jours ?

Il avait perdu non seulement ses bagages, mais très probablement aussi le troupeau, bœufs et moutons, qu'il emmenait pour nourrir son armée à travers les pays pauvres qu'il devait traverser. Ces bêtes sur pied étaient toujours à l'arrière-garde. Comment, ayant tout perdu, aurait-il pu nourrir son armée à Roncevaux ? Il ne pouvait donc pas songer à ramener ses troupes en arrière, quand elles arrivaient dans la plaine après une aussi longue étape.

Retourner en personne vers ces hauteurs en se faisant accompagner d'une forte escorte, c'était s'exposer lui-même à une surprise des Vascons, et perdre un temps précieux en l'occurrence. Il lui

fallait absolument trouver des approvisionnements et s'équiper de nouveau, comme bagages, dans une grande ville.

Quant au trésor qu'il rapportait d'Espagne, il est probable qu'il ne l'avait pas laissé à l'arrière-garde ; il devait le conserver près de lui.

Il faut se rendre compte des besoins d'une nombreuse armée en marche, avant d'admettre une légende de poètes.

Charlemagne a pu connaître le désastre de son arrière-garde, ou par un Franc échappé au massacre et accouru en grande hâte, ou par un parti de cavalerie envoyé en reconnaissance, en l'absence de toute nouvelle. Ces cavaliers sont arrivés sans encombre à la nuit tombante ; ils ont pu constater la disparition totale des combattants, les uns morts, les autres partis. Aucune voix n'a répondu à leurs appels. Plus de bagages, plus de troupeau. Un morne et sinistre silence épandu sur ce champ de carnage. C'est à peine s'ils ont pu reconnaître les corps des vaillants barons que Charlemagne avait préposés au commandement et à la protection de son arrière-garde.

L'appel du cor de Roland appartient à la légende. Cet appel ne pouvait guère être entendu, puisque Roland était dans le vallon et que l'Astobiscar et la forêt s'opposaient à la propagation du son dans les pentes opposées et lointaines. Et quand même cet appel problématique aurait été entendu, il n'aurait pas amené le retour du gros de l'armée en temps utile, puisqu'il est dit que les Vascons ont eu le temps de piller les bagages avant de se retirer, à la faveur de la nuit.

Charlemagne ne serait arrivé sur les lieux qu'en pleine nuit, pour ne rien voir, et pour ne rien faire.

Laissons donc la légende de côté, comme le grand roi a laissé à l'abandon ce qui était irréparable.

A l'époque barbare du grand roi, on ne s'inquiétait guère d'enterrer les morts sur un champ de bataille. Les dépouillait qui voulait et les corbeaux ou les vautours se chargeaient du reste. Enfin il ne faut pas oublier que les Basques n'étaient pas encore chrétiens au huitième siècle, et qu'une chapelle n'aurait pas été respectée par eux.

Si Charlemagne avait songé à élever, plus tard, une chapelle en ce lieu, il en serait question dans le récit de l'expédition que Louis le Débonnaire, étant roi d'Aquitaine, dirigea sur Pampelune, par Roncevaux, en 812 ; or, l'Astronome limousin (1) n'en dit rien.

(1) *Vita Hludovici pii imperatoris*. On remarquera la lettre H qui précède le nom, comme dans celui de Roland, *Hruollandus*, Ruotland signifie « terre rouge. »

Avant d'aller plus loin, notons quelques absurdités de la légende. On y parle de l'empereur Charlemagne à la tête fleurie, et dont la barbe blanche retombait sur sa cuirasse. Charlemagne n'a été empereur qu'en 800, et, en 778, il ne pouvait être question que du roi. A la date du combat dont nous parlons, Charlemagne n'avait pas de cuirasse, mais un haubert, sorte de cotte de cuir recouverte de lamelles d'acier. Victor Hugo a commis les mêmes erreurs dans une poésie intitulée *Narbonne*. Charlemagne, né en 742, n'avait que trente-six ans à cette époque.

La trahison de Ganelon est de pure invention.

Les Sarrasins n'ont nullement figuré à Roncevaux en 778 ; l'archevêque Turpin, est mort bien plus tard, à Reims. Il ne pouvait être question à cette époque de locutions tels que *chevaliers, douze pairs, paladins, douce France, Français*. Enfin les Musulmans n'étaient pas païens, comme le dit la *Chanson de Roland*, et n'adoraient ni Apollon, ni Tervagant.

Il est amusant de voir dans la *Chanson*, Roland faire un discours à son épée *Durandal*, et lui dire qu'elle a conquis « la libre Normandie », — avant les Normands, — la Pologne, l'Angleterre et l'Irlande et même Constantinople. C'est alors qu'il veut briser son épée sur un rocher, avant de mourir, et ne réussit qu'à fendre le rocher. Rien d'étonnant, puisque d'un coup de cette épée, Roland a partagé en deux, un casque, une tête, un corps, la selle et le cheval !

Ce qui est possible, c'est qu'un premier hospice rudimentaire ait été construit avec la chapelle, au col d'Ibañeta, pour secourir les pèlerins de Saint Jacques de Compostelle, et ceux d'Espagne qui allaient à Rome. Ce dut être vers 1070, d'après le poème latin de Roncevaux. Il n'est pas question de cette chapelle avant un acte que M. de Jaurgain (1) date de 1027 et non de 1007, comme on l'avait dit. Ce premier hospice ou refuge est appelé en latin du douzième siècle, *cubilares*, mot qui signifie dortoirs.

Lorsque les ouvriers qui travaillaient à la nouvelle route par Valcarlos, creusèrent un peu la terre, à Ibañeta, ils y trouvèrent des ossements humains en assez grand nombre. Naturellement, on attribua tout d'abord ces restes aux compagnons de Roland. Les Francs de Charlemagne n'ont pu mourir là, puisqu'ils avaient été repoussés dans le vallon de Roncevaux. Il est probable que ces ossements étaient ceux des pèlerins qui étaient morts à l'hospice, ou dévorés par les loups, qui étaient nombreux, ou perdus et suffoqués dans une tempête de neige.

(1) *La Vasconie*, par Jean de Jaurgain, ouvrage d'une vaste érudition qui a rectifié quantité d'erreurs et établi pour la première fois une généalogie des rois de Navarre et de toutes branches de la maison des ducs de Gascogne.

On sait avec quelle foi des malades entreprennent un pèlerinage, sans être sûrs d'arriver au but. On enterrait donc ces morts autour de la chapelle, parce qu'il n'y avait point de cimetières à cette époque.

Du col d'Ibañeta, on ne voit pas le monastère de Roncevaux, caché par les arbres. La forêt qui couvre l'Astobiscar, continue sur la pente Sud, jusqu'au vallon. La vue ne s'étend que sur les gorges de la Nive, et le spectacle est encore très beau, grandiose et imposant.

La voie romaine aboutit également en ce point, sortant du défilé de l'Astobiscar (1). Il faut s'y engager pendant quelques centaines de mètres, si l'on veut comprendre le *leit motiv* de la *Chanson de Roland* :

Halt sunt li pui e tenebrus e grant

Li val parfunt e les ewes curant.

Hauts sont les monts et ténébreux et grands,

Les vaux profonds et les eaux en torrent.

Là en effet, la forêt de hêtres jette une ombre sur la route que Napoléon 1^{er} a fait restaurer pendant la guerre d'Espagne et qu'on appelle encore *el camino de Napoleon*. Sur trois kilomètres la voie romaine passe ainsi en contre bas, à flanc de montagne, et il vaut la peine de faire ce trajet, pour bien comprendre l'aventure de 778, car c'est là que le combat a commencé, coupant toutes communications entre l'arrière-garde et l'armée de Charlemagne.

(1) Astobiscar signifie en basque « dos d'âne ».

LA VOIE ROMAINE ET LA CROIX DE CHARLES (1)

On sait avec quel soin les Romains construisaient leurs routes. Trois couches superposées, supportaient les dalles cimentées. L'itinéraire d'Antonin énumère trois cent soixante routes dans l'empire romain. Elles représentent, dans leur ensemble, soixante dix sept mille kilomètres.

Les voies romaines allaient, autant que possible, en ligne droite, abordant les pentes les plus raides, risquant les tournants les plus aigus dans les lignes de faite, évitant toujours les bas-fonds et les flancs de montagne. Ce qu'ils redoutaient avant tout, c'était d'être dominés par les crêtes et surpris par l'adversaire. Ainsi est tracée la voie de Saint-Jean-Pied-de-Port au col de Lepeder. Là, les Romains se sont trouvés en face de l'Astobiscar, haut de plus de 1500 mètres, et dominant leurs travaux de plus de 300 mètres. Impossible de l'escalader. Bon gré, mal gré, il a fallu continuer la route à flanc de montagne, en corniche, sur une longueur d'environ trois kilomètres jusqu'au col d'Ibañeta.

Après avoir gravi les pentes entre deux Nives, à peu près du Nord au Sud, jusqu'au col de Bentarte, où est aujourd'hui la frontière, la route s'incline par le Alto de Chanboa jusqu'au col d'Ibañeta, en allant à peu près de l'Est à l'Ouest. A partir de ce dernier col, la voie romaine descendait vers Roncevaux, se confondant avec la route actuelle qui arrive de Valcarlos.

Les Romains ne pouvaient songer à suivre le tracé de cette nouvelle route dont un sentier marquait le raccourci et la pente moins raide : ils eussent été constamment en danger d'une surprise, dans ce passage perpétuellement en corniche.

Le passage de l'Astobiscar a été pour eux un pis-aller.

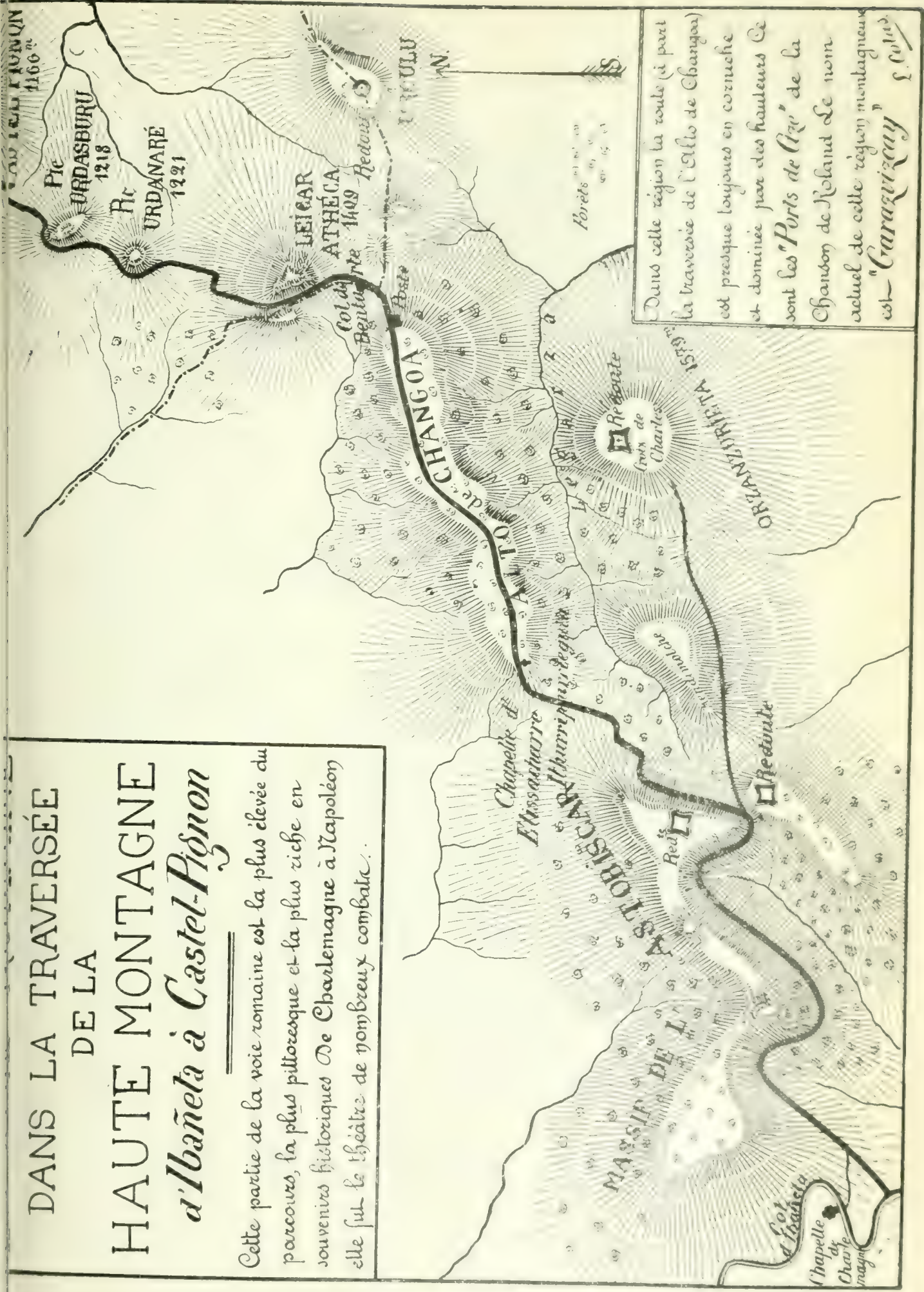
La voie romaine est la route par laquelle ont passé presque toutes les invasions de France en Espagne et d'Espagne en France ; quelques-unes ont pris la route de Cerbère, d'autres celles du Somport, et d'autres celle de la Bidassoa, mais ici était le passage le plus suivi.

Les Romains n'avaient pas seulement des routes, ils avaient aussi des tours dans les Pyrénées, nous dirions des blockhaus, placés de

(1) Je me suis servi sur cette question de la brochure très documentée de M. Louis Colas, *La Voie romaine de Bordeaux à Astorga*. Biarritz, Impr. Soulé, 1913. M. Colas est un précieux et aimable érudit à qui nous devons encore les *Chemins jacobites*. Il vient de terminer son grand ouvrage, *La tombe basque*, qui est appelé à un grand succès. Je dois à l'amabilité de M. Colas les clichés tirés de sa *Voie romaine*. Il ne s'est pas contenté de parler de la voie ; il a fait un très intéressant historique de tous les événements dont elle a été le témoin, jusqu'en 1813.

DANS LA TRAVERSÉE DE LA HAUTE MONTAGNE *d'Ibañeta à Castel-Pignon*

Cette partie de la voie romaine est la plus élevée du parcours, la plus pittoresque et la plus riche en souvenirs historiques De Charlemagne à Napoléon elle fut le théâtre de nombreux combats.



Dans cette région la route (à part la traversée de l'Ello de Changoa) est presque toujours en corniche et dominée par des hauteurs. Ce sont les "Ports de l'Azé" de la Chanson de Roland. Le nom actuel de cette région montagneuse est "Carazizany".

distance en distance à travers les montagnes, comme on en voit aux environs de Luchon, du côté de Saint-Béat, toujours en vue l'une de l'autre, pour communiquer d'Espagne jusqu'à Rome. On est en droit de se demander, si les Romains n'avaient pas une manière de télégraphie optique, à quoi servaient ces tours carrées et solides. On n'en voit pas à Roncevaux.

Où faut-il situer au juste le col de Cize, dont parlent tous les auteurs, français, arabes et autres. Cize est une déformation de César ; les Arabes eux-mêmes l'appelaient *Bort Xesar* ce qui rappelle bien le nom de César avec le mot *port* (1).

Le col de Cize paraît être la route de sommet qui va de Bentarte à l'Astobiscar.

À l'orée de la forêt qui couvre l'Astobiscar, se trouve, nous l'avons dit, le col de Lepeder, d'où la vue s'étend sur les deux versants ; nom qui signifie, paraît-il, « le beau col ». De là part un sentier grimpant qui conduit à une hauteur nommée Orzanzurieta, dont l'altitude est d'environ 1580 mètres. M. Colas a établi que là se trouvait « la croix de Charles », *Cruz Caroli*, dont il est souvent parlé dans les actes et les récits du Moyen-Age. Les Basques l'appelaient *Curuthegorry*, la croix rouge, soit qu'elle fut peinte en rouge, soit qu'on ait voulu dire « la Croix de sang » en faisant allusion au massacre des Francs.

Il est possible que Charlemagne ait fait élever rapidement une croix au plus haut de cette région, comme on en met dans les cimetières, pour bénir les morts. Mais rien n'atteste cette origine et je persiste à croire que Charlemagne, constatant la perte irréparable de tant d'hommes, de tant de hardis capitaines, et surtout de ses bagages, en eut grande tristesse et vaine colère, mais que, ne pouvant en tirer vengeance, il prit le parti de passer outre.

La croix de Charles n'existe plus depuis longtemps. Le *Codex* de Compostelle dit avec une touchante naïveté, que Charlemagne y fit sa prière à Saint Jacques, avant d'entrer en Espagne. Or la prétendue découverte du tombeau de Saint Jacques est de 800, vingt-deux ans plus tard. Le *Guide des Pèlerins* qui est, je crois, du XII^e siècle, dit que les pèlerins montaient jusque là, y faisaient leur prière à Saint Jacques, et y laissaient, en souvenir, une petite croix de bois, si bien qu'il y avait là des milliers de ces croix ; et cela est vraisemblable.

Ce qui a fait disparaître beaucoup de souvenirs, ce sont les guerres

(1) Le mot *puy*, on le sait, marque une hauteur de montagne, comme Puy-de-Dôme ; et *port*, un passage par un col ; d'où le mot passeport que nous ne connaissons que trop.

et les redoutes établies à des époques différentes, sur toutes les hauteurs dominant la voie romaine et disparues également.

Des prieurés s'échelonnaient le long de cette longue route, pour servir de refuge aux pèlerins. Il n'en reste que des ruines. Le dallage même de la voie a servi souvent à bâtir une mesure, ou à délimiter un champ. Chacun a pris ce qu'il a voulu, et c'est beaucoup qu'il reste encore quelque chose, à deux mille ans de distance, d'une route romaine que chacun a détériorée et que personne n'a entretenue, si ce n'est Napoléon I^{er}. Ce grand bâtisseur a laissé de belles traces de sa puissance et de son génie, partout où il a passé, le canal de l'Ebre, à Saragosse, l'escalier du Pincio à Rome, le couronnement du Dôme de Milan et cent autres travaux.

On ne saurait dire que la voie romaine du col de Cize fut l'unique passage pour aller en Espagne, mais seulement le plus pratique. Les pèlerins passaient même par le sentier de Valcarlos qui était un raccourci. Ceux de Toulouse passaient volontiers par l'autre voie romaine du col d'Aspe, le Somport; d'autres enfin prenaient le chemin de la Bidassoa en traversant les Pyrénées à peu près là où passe aujourd'hui le chemin de fer d'Irun à Madrid, à travers tant de tunnels. Henri IV, roi de Castille, dit l'impuissant, frère de celle qui fut après lui, la reine Isabelle, passa par ce chemin pour aller auprès de Louis XI, à Saint-Jean-de-Luz; par là aussi, Philippe V, en 1700, allant prendre possession du trône d'Espagne, et plus tard, Charles IV, se rendant auprès de Napoléon à Bayonne.

Duguesclin, Bayard, ont connu les défilés de Roncevaux.

Duguesclin y passa deux fois en allant au secours d'Henri de Trans-tamare, contre Pierre le Cruel, mais entre ces deux campagnes, il fut prisonnier du prince Noir. Bayard aida à la reconquête de la Navarre espagnole confisquée en 1512 par Ferdinand le Catholique; il fut battu cependant à Elizondo, malgré des prouesses de valeur, et y perdit douze canons qui figurent encore dans les armoiries du Guipuzcoa. Avoir vaincu Bayard, cet autre Roland, était assez glorieux pour que les Basques en aient conservé le souvenir. Mais de toute l'histoire militaire de la voie romaine M. Colas a trop bien écrit pour que je profite plus longtemps de son érudition.

LE VALLON DE RONCEVAUX

LE COMBAT DE 778

LA VÉRITÉ HISTORIQUE

Roncevaux ! On en a fait un vallon triste et sombre

*Halt sont li pui e li val tenebrus,
Les roches bises, li destroit merveillus.
Le fur passerent Franceis a grand dultur
De quinze liwes en ot hom la rumur.*

Tout, au contraire, dans cette partie des Pyrénées, à une altitude de 960 mètres, est, en la saison d'été, de riant et doux aspect. Encadré de montagne et de forêts de hêtres, le plateau de Roncevaux, long de cinq kilomètres, sur trois de largeur, arrosé par une foule de ruisseaux qui vont se réunir pour courir à l'Ebre, n'est fait que de grasses prairies où bondissent des chevaux en liberté, où paissent des bœufs et des vaches, aussi quelques moutons, et c'est à peine si j'ai pu y voir encore quelques ajones épineux qui fleurissent en septembre. Ces plantes sauvages remplissaient sans doute le vallon aux temps anciens, et pris pour des ronces, auront donné leur nom à Roncevaux qui, en effet, était appelé autrefois *Runicis vallis* (1). En basque le nom a varié : *Goyerria*, *Oyerria*, *Oreaga* et *Orierriaga*, d'après l'inscription de Passages et d'après Huarte. Aujourd'hui, c'est *Orrea*. En espagnol c'est *Roncesvalle* qui est une déformation du français. En vieux français, on trouve *Ronchevals*, *Ronchevaux* et autres déformations. Entre le français, le latin, l'espagnol et le basque, c'est ici la tour de Babel, la confusion des langues.

Ces parages étaient presque certainement inhabités au temps de Charlemagne. L'hiver y est long et dur. Le pays était peuplé de loups et d'ours. Des bergers, des chasseurs pouvaient seuls fréquenter ces lieux en été. On a parlé d'un couvent de bénédictins établi à Ibañeta au VII^e siècle : pure imagination que rien ne justifie.

Pour comprendre la défaite et le massacre de l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, il faut étudier le terrain comme nous l'avons fait, comme l'ont fait d'autres, avant ou après nous. Rendons justice à qui de droit : M. Xavier de Cardailhac, est le premier qui ait bien compris comment les choses s'étaient passées. M. Louis Colas de même.

(1) *Rumex* en latin signifie *ronce*. Mais on appelle aussi ce vallon *Roscida vallis* ; la vallée humide, à cause de ses ruisseaux et de ses brouillards fréquents.

Pour saisir les causes et les effets de cette expédition franque en Espagne, il faut consulter les textes contemporains de Charlemagne, parce que dès Louis le Débonnaire, l'imagination s'en est mêlée.

Deux sont les annalistes contemporains de Charlemagne, qui seuls font foi : Eginhard et Angilbert, tous deux instruits par le savant Alcuin à l'école du palais de Charlemagne, tous deux mariés, dit-on, à des filles du roi ; le fait n'est certain que pour Angilbert, dont le fils, Nitard, a été également un bon historien. Eginhard a écrit *Vita Karoli magni* ; Angilbert est, croit-on, l'auteur des *Annales* dites de Cologne. Eginhard a été l'historien accrédité, presque le secrétaire de Charlemagne.

Nous citerons d'autres chroniqueurs avec ceux-ci, mais le plus sûr est Eginhard.

Tout d'abord il faut expliquer l'état de l'Espagne à cette époque. Entièrement conquise par les Sarrazins, en moins de trois ans, à l'exception du pays Basque, des Asturies et de la Galice ; elle était gouvernée par des émirs, soumis aux Califes Ommiades de Damas. Précisément, ces Califes furent remplacés vers le milieu du VIII^e siècle, par les Abbassides et tous les Ommiades furent massacrés à l'exception d'un seul, Abd-er-Rhaman qui se réfugia chez les Maures d'Afrique, puis en Espagne, et y trouva assez de partisans pour se faire proclamer Calife à Cordoue. Pour les uns, c'était le Calife légitime, pour les autres, un usurpateur, puisque les Abbassides étaient désormais Califes à Bagdad, reconnus de tous. Le schisme, cependant, s'établit en Espagne, mais plusieurs walis, pour légitimer leurs indépendance, refusèrent de reconnaître Abd-er-Rhaman qui les chassa de leur poste.

Voici donc Ibn-el-Arabi, wali dépossédé de Saragosse qui, accompagné des représentants d'autres walis, s'en va à Paderborn où Charlemagne tenait un Champ de mai, après avoir vaincu les Saxons.

Ibn-el-Arabi et ses compagnons demandent au roi des Francs de les soutenir contre le nouvel Emir qu'ils ne reconnaissent pas comme Calife.

Charlemagne avait bien autre chose à faire ; mais ayant réfléchi, il *conçut non sans raison*, disent les Annales de Cologne, *l'espoir de s'emparer de quelques villes en Espagne*.

Nous avons là le confident de sa pensée ; pour Charlemagne, il ne s'agissait nullement, comme on l'a dit plus tard, d'affranchir l'Espagne du joug des Sarrasins, mais seulement de soumettre une partie du pays, qu'il fut chrétien ou musulman. L'expédition l'a

bien prouvé . Sans vouloir diminuer Charlemagne, qui fut un grand génie civil, organisateur merveilleux dans un temps où tout était chaos, on peut dire qu'il était lui-même encore très barbare et n'avait rien d'un génie militaire ou politique. Spoliateur de ses neveux, fils de son frère Carloman, roi comme lui, il fit un jour décapiter quatre mille cinq cents prisonniers saxons, pour intimider leurs corréligionnaires de nouveau révoltés. Et ces Saxons ne s'insurgeaient que parceque Charlemagne, sans aucun droit, voulait les soumettre et les forcer à recevoir le baptême. On avouera que ce genre d'apostolat était bien digne d'un barbare. Sa campagne en Espagne n'avait donc pas un but de croisade ; il ne s'agissait que d'agrandir le royaume. Les historiens postérieurs ont déguisé la vérité, en attribuant à Charlemagne une intention pieuse.

Eginhard continue : « Il marche vers l'Espagne avec l'armée la plus forte qu'il put réunir » (1).

Suivant un autre historien, le moine de S. Eparche, qui a écrit l'*Histoire des Evêques et des comtes d'Angoulême*. Charlemagne partagea son armée en deux. Une partie passa en Espagne par Cerbère, pour se trouver à jour dit, sous les murs de Saragosse. Quant à lui, il se mit à la tête des Francs et traça sa route au plus court, par l'ouest, le col de Cize et Pampelune. La voie romaine allait de Bordeaux à Astorga par Roncevaux.

Il s'arrête cependant à *Cassiloginum* (2), endroit mal défini, qu'on croit être Casseuil, en Gironde. Il y veut célébrer la fête de Pâques, et il y laisse la reine Hildegarde, sa femme, dont la grossesse est très avancée. C'est en effet l'année de la naissance de Louis-le-Débonnaire (3).

L'armée franque passe les Pyrénées sans encombres, et arrive à Pampelune « dont les habitants reçoivent Charlemagne en grande joie. Ils étaient, en effet, pressés de tous côtés et angoissés par les attaques des Maures » (4). Ils croyaient naïvement que Charlemagne venait écraser les Sarrasins. Ils furent bien surpris et révoltés : le roi franc ne leur parlait que de soumission à son autorité, d'annexion à son royaume. Mais comment lui résister ?

(1) On trouvera tous ces textes en latin et en français dans l'ouvrage de M. Jean de Jaurgain, la *Vasconie*, dans le livre de Léon Gautier, la *Chanson de Roland*, et dans d'autres encore.

(2) *Annales de Metz*, Année 778.

(3) M. le Chanoine Daranatz dont l'érudition est bien connue, a signalé dans la *Revue Internationale des Etudes Basques*, mars-Avril 1909, le nom qui lui paraît être basque, d'un certain *Elizachar*, ou *Hélizachar*, chancelier de Louis le Débonnaire.

(4) *Silens Monachus*. Chronique du moine de Silo dans la *España sagrada*.

De Pampelune, Charlemagne se dirige sur *Cesar Augusta*, nom de Saragosse en latin. Il passe l'Ebre, et reçoit la soumission d'Abou-Taher, wali de Huesca, celui-là même qui attaquait Pampelune et qui envoie comme otages, son frère et son fils. L'histoire ne dit pas s'il paya un tribut, mais la soumission comportant le vasselage et les droits seigneuriaux, appelait aussi un tribut. Charlemagne avait à payer les frais de son expédition ; il ne se contentait certainement pas de bonnes paroles.

Il arrive donc sous les murs de Saragosse après avoir soumis tout le pays jusque là, villes et châteaux. Il lui suffit de paraître avec sa redoutable armée, pour obtenir la soumission de chacun.

Ce qu'il fit à Saragosse reste obscur. Il semble résulter des dires très brefs des chroniqueurs, qu'ayant commencé le siège de la ville, il en obtint aussitôt la reddition. Eginhard dit simplement qu'après avoir reçu les otages d'Ibn-el-Arabi et d'autres walis, il revint à Pampelune. Les annales de Metz sont moins discrètes ; elles disent que par crainte, les Sarrasins, livrèrent des otages, *cum immenso pondere auri*, « avec un énorme poids d'or ».

Voilà donc Charlemagne seigneur du Nord de l'Espagne, de Pampelune à Saragosse. Il n'est nulle part question de son autre armée venue par la Catalogne.

A Pampelune, il règle diverses questions et, voyant, sans doute, le mécontentement des habitants qui tombent sous un joug en voulant en éviter un autre, il prend un parti décisif : « il fait raser les murailles de la ville, jusqu'au sol, pour que ses habitants ne puissent pas se révolter contre lui. *Ne rebellare possent*. Les Annales de Cologne le disent expressément.

Courte vue ! le grand roi ne comprend même pas que son autorité ne durera qu'autant que sa présence, et qu'en rasant les murailles de la ville, il la livre sans défense aux prochaines attaques des Sarrasins (1).

On conçoit la colère des Pampelonais, Vascons en grande partie.

Reprenons le récit de Eginhard. Je pense qu'il est inutile de donner le texte latin.

« Il (Charles) revient avec son armée saine et sauve, si ce n'est qu'à la cime des Pyrénées, il éprouva quelque peu la perfidie des Vascons ; car, tandis que sur un long chemin, marchait son armée en longues files, comme l'exigeaient la nature des lieux et l'étroitesse des passages, les Vascons ayant tendu des embûches sur le sommet d'une montagne, (ce lieu, en effet, est très propice aux

(1) Nous nous servons de l'expression *sarrasins* usitée en France ; les Espagnols ne disent que « les Maures » *los Moros*.

« embûches par l'obscurité que donnent les forêts dont il y a là une
« grande quantité,) se précipitèrent de la hauteur sur *la dernière partie*
« *de l'armée qui gardait les bagages* et sur ceux qui marchaient en
« avant de cette troupe pour la protéger, et les rejetèrent dans la
« *vallée inférieure*, où, engageant le combat, ils les exterminèrent
« jusqu'au dernier. Et, pillant et enlevant les bagages, ils se disper-
« sèrent rapidement ça et là, à la faveur de la nuit qui, déjà,
« commençait. Les Vascons avaient, en cette affaire, l'avantage de la
« légèreté de leur armement et de la nature des lieux, tandis que les
« Francs se trouvaient en état d'infériorité par la pesanteur de leur
« armement et par les difficultés qu'offrait le terrain ».

Tel est le récit officiel. Ce n'est pas du Tacite. Cependant, ce texte est très clair. Nous allons essayer de nous faire, grâce à lui, une idée exacte du combat. Tout doit être attribué à la colère et à la rancune des habitants de Pampelune, à qui se sont associés tous les Vascons les plus proches. Il y a fraternité entre tous les Basques.

Tandis qu'on démolissait leurs murailles, les Pampelonais, furieux, ont dû faire appel à tous les Vascons de Navarre, de Jaca et de Guipuzcoa, et tous ont promis leur concours. Prévenus du jour où l'armée franque devait passer les Pyrénées, ils sont allés par groupes se cacher de nuit dans les forêts des montagnes qui entourent le plateau de Roncevaux. Le plan est si bien concerté qu'on se demande si quelques Goths réfugiés à Pampelune à la suite de l'invasion sarrasine n'ont pas dirigé cette manœuvre.

Un groupe d'environ deux mille hommes a dû se cacher dans l'épaisse forêt qui couvre l'Astobiscar, au dessus du chemin qui passe là en contre bas, sur une longueur de trois kilomètres, entre la montagne et le profond ravin. La voie romaine devait être détériorée. On ne passait qu'en file étroite (1).

L'avant-garde et le centre de l'armée de Charlemagne ont passé sans rien voir, sans rien soupçonner. Les Vascons ont observé le plus complet silence. Il ne pouvait être question pour eux de s'attaquer au gros de l'armée. L'arrière-garde et les bagages étaient une proie plus facile et plus profitable.

Elle arrive cette arrière-garde, retardée en sa montée de Pampelune à Roncevaux, par les lourds charrois et le troupeau de ravitaillement qu'elle emmène. Elle avance tranquillement avec les chefs qui la commandent et la protègent.

Ces chefs qu'on appelle les barons, ou les comtes, sont montés

(1) Il ne faut pas oublier que Suèves, Vandales, Goths avaient passé par là, avec leurs charrois et que personne n'avait réparé cette voie. Les Sarrasins y avaient passé aussi en 730, pour envahir la France.

sur de solides chevaux. Ils ont le heaume, casque pointu à peine orné (1); ils sont couverts, corps et bras, du haubert, cotte de cuir couverte de plaquettes de fer. La cotte de maille n'existait pas encore. Ils n'ont ni la lance, ni la masse d'armes qui sont très postérieures, mais la lourde épée et la framée, double hache, qui est des plus redoutables parmi les armes de ce temps (2).

Les soldats francs ont le bouclier de bois recouvert de cuir et clouté, la framée, probablement aussi l'épée. Ils n'ont pas de cotte de maille, mais des buffleteries sur la poitrine. Ils sont chargés sur les épaules de tout ce qui leur est nécessaire en route. Sur les charriots se trouvent les tentes, les instruments de travail et de siège, et aussi les vivres pour quelques jours au moins, et tout ce qu'il faut pour la table du roi et celle des chefs de l'armée.

Cette troupe avance lourdement, un peu en retard, mais sans inquiétude. Où a passé l'armée, elle passera de même. Déjà elle occupe toute la longueur du vallon et ceux qui marchent en tête se sont engagés sur le chemin à mi-côte de l'Astobiscar, quand soudain retentit un grand cri, répété de proche en proche sur les montagnes et les forêts de chaque côté du vallon. C'est le signal de l'attaque.

Du haut de l'Astobiscar une avalanche humaine se précipite sur les Francs engagés dans le défilé. Les Vascons les attaquent hardiment, les font rouler dans le ravin, ou les rejettent en arrière, vers le vallon de Roncevaux. *In subjectam vallem dejiciunt.*

Maintenant, l'arrière-garde franque est complètement cernée. Elle s'est arrêtée surprise et irritée ; elle s'est massée autour du convoi qu'il s'agit de défendre, et elle est convaincue qu'elle aura facilement raison de l'ennemi qui ose la braver.

Les premiers Vascons descendant des montagnes, apparaissent sur le plateau, légers et légèrement vêtus, sans ordre et sans apparence militaire. A première vue, ce n'est rien de dangereux. Cependant les Vascons n'avancent pas. Ils attaquent de loin, avec la fronde et peut-être avec les flèches.

(1) Ce casque comporte le nasal, lame de fer qu'on peut relever, ou faire glisser, à volonté sur le nez, pour le protéger dans le combat. Le casque carré et plat, qu'on voit dans le vitrail de Chartres, est postérieur à cette époque.

(2) *La Chanson de Roland* parle sans cesse des armes du onzième siècle qu'elle attribue au huitième, notamment la lance avec le fanion, ou *ganfanon* et l'écu au bouclier armorié. La lance du VIII^e siècle c'est l'épieu ferré, arme primitive qui s'est allongée plus tard. Ce qu'on appelait alors la lance, était, comme le terme l'indique, une sorte de javelot de bois, long et ferré, qu'on lançait avec force. Il n'y avait point d'armoiries à cette époque, ni de pennons.

Les chefs francs, poussent leurs montures contre ces ennemis inconnus, mais leur framée n'atteint personne. Les Vascons, agiles et adroits, s'écartent sur leur passage et leur jettent leurs javelots. Le cheval atteint finit par s'abattre avec le cavalier, que les Vascons entourent aussitôt pour le tuer. Il arrive du secours; ils fuient vers la montagne et reviennent l'instant d'après. Les soldats francs avancent par groupes, mais ne peuvent frapper cet adversaire qui se dérobe. Habitué aux rudes combats corps à corps, ils ne peuvent comprendre cette tactique, et ils injurient ces lâches qui fuient à leur approche. Les Vascons qui ne les comprennent pas, rient de leur fureur et continuent à frapper de loin.

Les chefs francs succombent les premiers ; les soldats tombent un à un et leurs rangs s'éclaircissent. Pendant des heures dure ce combat inégal. A la fin, comme il ne reste plus beaucoup de Francs, les Vascons les attaquent avec les armes ramassées, épées, framées, et avec leurs javelots repris sur les corps inanimés. Le carnage commence acharné et terrible, jusqu'à ce qu'il ne reste plus un seul Franc qui puisse dire à son roi comment les choses se sont passées.

La nuit approche : les Vascons se hâtent au pillage. Chacun prend ce qu'il peut emporter : et quand ils ont fini un grand cri de triomphe s'élève suivi de cris de ralliement, *l'irrintziña*. Alors se reformant par groupes de pays et de village, ils s'éloignent par les sentiers qui leur sont bien connus, à travers les montagnes.

Telle a dû être la bataille où Roland a succombé. Combat de guêpes contre un bull-dog, qui finirait fatalement par succomber. Eginhard conclut tristement :

« Cette défaite n'a pu être vengée jusqu'à ce jour, parce que l'ennemi, le coup fait, s'est dispersé de telle sorte qu'on n'aurait pu savoir, même par ouï dire, dans quel pays il s'était retiré ».

Les Basques auraient-ils inventé la guerre de guerillas?

Les Annales de Cologne ne sont pas moins lugubres dans leur conclusion :

« La nécessité d'accepter l'irréremédiable, obnubila longtemps, dans le cœur du roi, le souvenir des choses heureusement accomplies en Espagne ».

Charlemagne comprit peut-être alors les fautes qu'il avait commises ; fautes politiques en s'imaginant que les soumissions obtenues par la force étaient sincèrement consenties, et en rasant les murailles de Pampelune ; fautes militaires en n'éclairant passa marche à travers des défilés et en ne maintenant aucune liaison avec son arrière-garde.

Sur lui retombait entièrement la responsabilité du désastre. Il s'en alla la tête basse.

Le romantisme de Victor-Hugo a traduit l'état d'âme du roi ; dans *Narbonne*, en termes hyperboliques.

Le bon roi Charles est plein de douleur et d'ennui :

Son cheval Syrien est triste comme lui.

La sensibilité de ce cheval est vraiment admirable !

Pas un vers dans ce morceau qui ne contienne une erreur historique.

LES MORTS

Eginhard est seul à parler des morts de Roncevaux, et il ne livre que trois noms :

« Là périrent Eggihard, préposé à la table du roi, Anshelme, comte du palais, et Hruotland, préfet des marches de Bretagne, avec plusieurs autres ».

Les Annales de Cologne disent :

« Dans cette rencontre périrent la plupart des grands officiers de la Cour, (*aulicorum*) que le roi avait chargés du commandement des troupes ».

Que brefs sont ces renseignements et que touffue est la légende qui en est sortie ! Tel un grand chêne issu d'un gland et étendant au loin ses verts rameaux.

La légende est proluxe en noms inventés à plaisir ; en revanche, plaintes, ballades et poèmes ont également oublié les deux principaux personnages cités par Eginhard. En effet, Eggihard était ce qu'on a appelé depuis « le grand maître de la maison du roi » et aussi « le grand Maître de France », c'est-à-dire le premier personnage après le roi, *summus in aula*, dit l'épithète que je citerai plus loin. Anshelme, comte du palais, commandait la garde du roi et c'était le second poste d'honneur et d'importance.

Roland occupait certainement un poste de confiance, mais un poste secondaire ; car les plus importants commandements étaient sur les marches des Saxons. Pépin-le-Bref avait créé à Vannes, un poste d'observation pour surveiller et contenir les Bretons : c'est ce poste qu'occupait Roland. Il se peut qu'il fut célèbre avant sa mort par sa bravoure, sa force et ses hauts faits, comme on a cité plus tard, Duguesclin et Bayard. C'est ce qui expliquerait la faveur dont il a joui dans la légende. Et cependant la légende n'a commencé que longtemps après 778, alors que le désastre de Roncevaux était oublié.

La légende est ici comme les femmes très courtisées : elles oublient celui-ci et celui-là, et ne se souviennent que du dernier.

LES ARMES DES VASCONS

Nous n'avons pas de documents sur les armes des Basques à cette époque lointaine. On peut croire cependant que, grands chasseurs, ils avaient l'arc, et aussi la fronde qui, venue des îles Baléares, avait figuré dans les armées romaines et s'était répandue en Espagne. Ils avaient sans doute l'arme primitive qui est l'épieu: ils avaient certainement le javelot qui lancé par une main vigoureuse et adroite peut transpercer un homme. Aimery Picaud, au XII^e siècle, les arme de deux ou trois *aucones*, ce qui paraît bien être le javelot. Le *Codex* de Compostelle dit « deux ou trois javelots. » Ce qui me porte à croire qu'ils devaient avoir l'arc et la fronde, c'est le récit que font les chroniques espagnoles de la grande bataille de Xérès, où, sur les bords de Guadalete, périt en 712 l'Espagne chrétienne avec la monarchie de Goths. Le roi Rodrigue avait convoqué à Tolède tous les hommes valides. Il en arriva un grand nombre « dont plusieurs n'avaient pour arme qu'un bâton ». Entendons par bâton, un épieu, le bâton pointu et ferré. Lorsque la bataille commença contre les envahisseurs musulmans, les chrétiens, disent les chroniques, se servirent d'abord de la fronde, puis des flèches et des javelots et enfin de l'épée.

Comment les Vascons n'auraient-ils pas eu ces armes, sauf l'épée cependant, qui comporte une organisation militaire et ils n'en avaient aucune. Ils agissaient en guerre sur un mot d'ordre, chacun ayant sa liberté d'initiative, et celle de rentrer au logis après l'expédition.

Quant à leur vêtement, nous n'avons nulle part un document, pas même dans Aimery Picaud (Bull. S. L. A. B. 1, 2, 1921, p. 55.) Il en est un qui parle d'une visite de Louis-le-Débonnaire à son père avec de jeunes vascons, mais il s'agit là de seigneurs vascons, ou fils de seigneurs, et cela ne dit rien pour le peuple. En tout cas, dans la journée du 15 août, les Basques étaient certainement vêtus à la légère. On ne sait qu'une chose, c'est qu'ils chaussaient alors des *lavarcas* encore en usage en Aragon ; un carré long de cuir replié sur le pied par des attaches et fixé à la cheville. C'est le prédécesseur de l'*Alpargata*, l'espadrille de corde, tout aussi légère et plus résistante aux cailloux. Quant au béret, je ne crois pas qu'il date de cette époque.

Les armes des soldats francs sont peu connues.

La *Chanson* écrite au XI^e siècle et faite en partie de strophes antérieures, ne saurait être un document pour le VIII^e. Le casque était pointu avec le nasal. La cotte de mailles n'existait pas. C'était la cotte des cataphractaires romains, une veste de cuir garnie de

plaquettes de métal parfois imbriquées, mais elle n'appartenait qu'aux nobles à cheval.

Il est dit dans la *Chanson* que les Sarrasins n'osant pas attaquer de près Roland, Olivier et l'Archevêque Turpin,

Il lor lancent e lances et espiez

E wigres e darz e museras e agiez e gieser.

On voit par là que la lance n'était qu'un javelot de bois et léger, que l'*espiez* est un épieu peut-être désignant la framée, car il est question d'*espiez tranchant*, que les *darz* sont des flèches, et le reste des projectiles inexplicables. Ni du Cange, ni Léon Gautier n'ont pu y arriver.

LES VASCONS ÉTAIENT SEULS LES TROIS COMBATS DE RONCEVAUX

Eginhard qui est sincère n'attribue le désastre qu'aux seuls Vascons qu'il accuse de perfidie, comme s'ils n'avaient pas eu le droit de défendre leur indépendance aussi bien contre Charlemagne que contre les Sarrasins. Néanmoins, il ne cherche de prétexte au désastre ni dans la trahison de quelque chef franc, ni dans la présence d'une armée Sarrasine.

La légende n'a pas eu de scrupules. Elle a imaginé Ganelon et une armée Sarrasine évaluée successivement à 400.000 hommes. Il fallait ces deux éléments de victoire pour expliquer l'échec éprouvé par Charlemagne et ses Francs. Et la légende ne dit pas un mot des Vascons. C'est exactement le contraire de la vérité.

Les Sarrasins qu'Eginhard et Angilbert n'auraient pas manqué de nommer, s'ils avaient participé à cette affaire, n'y pouvaient prendre aucune part pour plusieurs raisons : ils étaient trop éloignés du champ de bataille ; ils avaient livré des otages, frères et fils des walis, qu'ils eussent exposés à être massacrés ; les Vascons, enfin, n'avaient aucun intérêt à les appeler ; ils les considéraient comme leurs pires ennemis ; ils se fussent exposés à être dominés par eux après la commune victoire, d'autant plus que Pampelune était désormais sans défense ; enfin, ils auraient dû partager avec eux le bénéfice du pillage.

Toutes ces considérations ont dû peser fortement sur leur esprit pour les décider à agir seuls.

Il est à croire également que les Vascons de France sont restés étrangers à l'attaque des Francs. M. de Jaurgain penche pour l'affirmative dans sa *Vasconie*, dont l'autorité est très grande en ces matières. Il croit même que leur duc, Loup II, prit la tête du mou-

vement. Tout ce qu'on en peut dire est qu'il disparaît de l'histoire en 778, et qu'il n'y eut de nouveau duc de Gascogne qu'en 801. De là une incertitude complète. A-t-il été tué dans ce combat, ou décapité, ou emprisonné par Charlemagne pour avoir pris part à cette affaire ; ou bien a-t-il vécu à l'écart et sans bruit, jusqu'en 801, soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration des Vascons d'Espagne, sans en être complice avéré ? C'est ce qu'on ne saurait dire.

Certes, les Vascons de Gascogne et d'Espagne étaient unis et avaient de fréquentes relations ; l'autorité de Loup II s'exerçait un peu, de part et d'autre. Quelques Vascons d'en deçà ont donc pu participer à l'affaire ; ils couraient cependant de gros risques, car le butin rapporté pouvait les dénoncer. Ils savaient que l'armée franque revenait chez eux et que la vengeance serait terrible, s'ils pouvaient être convaincus de complicité. Néanmoins, ils n'étaient pas hommes à craindre quoi que ce fut, et le fait reste incertain.

Quant aux Espagnols, il est inutile d'en parler. Les Espagnols, ou plutôt les Goths n'occupaient encore que les Asturies et la Biscaye ; ils étaient dans les étroites limites de leur monarchie naissante, et ne pouvaient songer à venir d'aussi loin à Roncevaux (1). L'Espagne, d'ailleurs, se familiarisait peu à peu avec les Sarrasins. En 802, Pampelune leur ouvrit ses portes ; ils en furent chassés en 806, et les Pampelonais se soumirent alors à Louis-le-Débonnaire, roi d'Aquitaine, pour en avoir du secours. Ils en eurent probablement plus d'impositions que de protection, car en 812, ils se révoltèrent contre le roi d'Aquitaine. C'est alors que Louis-le-Débonnaire, alors âgé de trente-quatre ans, dirigea en personne une expédition sur Pampelune, comme il avait assisté en 793, n'ayant encore que quinze ans, à une expédition en Catalogne où il prit Barcelone et organisa le pays en comtés. Il entra sans peine à Pampelune, y fit ce qu'il voulut, comme le dit la *Vita Hludovici pii*, et prépara son retour par Roncevaux, par où il était venu. Mais averti de ce qui était arrivé à l'armée de son père en 778, il eut la sagesse de prendre pour otages les femmes et les enfants des montagnards ; il les mêla à ses troupes, et put revenir ainsi sans encombre, car les Vascons lui préparaient la même surprise qu'à l'arrière-garde de Charlemagne.

(1) Les rois d'Oviedo étaient des Goths, descendants directs d'Alphonse 1^{er} le catholique, qui était le gendre de Pélage, et le fils de Pierre, duc de Cantabrie et descendant des rois Goths Leuvigille et Récarède. En 778, le roi était Silo, gendre d'Alphonse 1^{er}. Il régna de 774 à 783 et ne laissa pas d'enfants. Il ne songeait alors qu'à maintenir la trêve conclue avec les Sarrasins. La couronne passa ensuite au bâtard Mauregat qui paya un infâme tribut de jeunes filles aux Sarrasins. Après lui le trône revint à la descendance légitime d'Alphonse 1^{er}.

En 824, les Navarrais d'Estella, s'étaient choisi un duc, dans la maison de leurs ducs de Gascogne qu'on pourrait appeler la maison des Loups, car ce nom, devenu Lope et Lopez, en espagnol, est celui du fondateur de la dynastie. Les Pampelonnais, ayant une ville plus importante qu'Estella, voulurent avoir un peu plus, et se donnèrent un roi dans la même maison, en la personne d'Eneco-Semen, dit Arista, auteur de la dynastie navarraise.

Louis-le-Débonnaire étant devenu empereur, son fils Pépin était roi d'Aquitaine. Irrité de cette monarchie nouvelle qui se dressait devant son autorité, il envoya contre les Navarrais, une expédition commandée par le comte Aznar-Sanche et par le comte Ebles dont nous ne savons rien avant ce fait. Ils entrèrent aussi à Pampelune sans la moindre résistance ; ils eurent tout loisir de paraître les maîtres. Ils oublièrent seulement les précautions nécessaires à leur retour. Le roi Arista, s'était probablement retiré à leur approche, et pour cette fois, il avait fait alliance avec les Sarrasins.

A Roncevaux, la même aventure se renouvela et les deux comtes furent faits prisonniers. Le comte Ebles échut aux Sarrasins qui l'envoyèrent à Cordoue ; les Vascons réclamèrent le comte Aznar-Sanche et le remirent presque aussitôt en liberté, parce qu'il était de la famille de leur roi. Et voilà un second Roncevaux.

A quarante six ans de distance le même traquenard avait eu le même succès, mais cette fois, avec le concours des Sarrasins. Les temps étaient changés ; on s'était habitué au voisinage des Musulmans ; on pouvait s'entendre avec eux. Ils ne demandaient rien, et les Francs exigeaient la soumission et le tribut ; dès lors, pourquoi refuser le concours de Mahomet ? Et puis ce n'était pas un engagement pour l'avenir : dix ans plus tard, les Navarrais les attaquaient avec le concours de ce même comte Aznar-Sanche qui passait en Espagne par le Somport, s'emparait de Jaca et y fondait le comté d'Aragon, du nom de la rivière qui passe là.

En 919 une forte armée sarrasine envahit l'Aquitaine par tous les passages des Pyrénées. Le calife de Cordoue était alors Abd-er-Rhaman III, qui prit le titre d'*Emir-al-Moumenin*, que les Espagnols estropièrent en *Miramolin*, nom qu'ils ont donné depuis à tous les rois de Cordoue, ou du Maroc. La France était à cette époque, en pleine anarchie, dans l'état de faiblesse des derniers Carolingiens et sous la poussée des premiers Capétiens, si toutefois on peut appeler ainsi les ancêtres de Hugues Capet. Dieu sait jusqu'où serait allée cette invasion sarrasine, si Abd-er-Rhaman, vaincu et menacé dans ses Etats par Ordoño II, premier roi de Léon, n'avait pas hâtivement rappelé ses troupes. Le roi de Pampelune, Sanche, avait eu le temps, entre l'aller et le retour de ces

Maures, d'organiser les Vascons et de les poster de nouveau à Roncevaux. Il attaqua ainsi les Sarrasins, les mit en complète déroute et en massacra un grand nombre. On dit même qu'une femme navarraise tua de sa main le chef des ennemis. Les basquaises sont aussi courageuses que les hommes.

Et voilà le troisième Roncevaux.

UNE INSCRIPTION EN PAYS BASQUE

Je n'ai pas la prétention d'avoir découvert cette inscription ; elle avait été relevée dans une publication espagnole (1). Cependant, j'ai été, je crois, le premier Français à la remarquer en 1866, et à la noter.

Le port du Passages est, on le sait, un des plus sûrs de l'Océan. L'Invincible Armada est partie de là. Dequies lors, la rade si bien défendue par la montagne, de chaque côté du goulet, s'est envasée et l'on n'a dragué que juste le nécessaire. Deux villages s'étalent de chaque côté sur la rade. Rien de semblable n'existait en 778, ni le nom, ni les villages. Plus tard des masures de pêcheurs ont pu s'élever, mais les deux communes du Passage Saint Pierre et du Passage Saint Paul, datent du jour où fut établie la route de France en Espagne passant par là, avec transbordement à travers le goulet que dominait une grosse tour démolie vers 1864. C'est ce transbordement qui a amené la création de bateaux spéciaux, d'auberges et une certaine prospérité. (2)

A l'endroit même où l'on prend le bateau pour aller d'un village à l'autre, du côté France, se trouve sur le quai, une modeste petite chapelle, qu'on appelle en Espagne, un *humilladero*, c'est-à-dire une chapelle où l'on ne fait aucun office et qu'il n'est là que pour ceux qui veulent s'agenouiller et prier. Elle a environ trois mètres de côté sur trois, et trois petits murs ; elle est ouverte du côté du goulet et fermée par une grille. A l'intérieur, un semblant d'autel, avec un crucifix, et sur les côtés, deux plaques de marbre avec inscriptions, l'une en latin médiocre, l'autre en vieil espagnol. Ces inscriptions sont un ex-voto, en souvenir de la victoire de

(1) *Compendio historical de la muy leal provincia de Guipuzcoa*, por el doctor don Lope de Isasti, San Sebastian, Ramon Baroja 1850.

(2) Une communication de la Société des Etudes Basques, à Saint-Sébastien nous apprend que ce n'est qu'à la fin du XVIII^e siècle, qu'une nouvelle route fut tracée d'Irun à Madrid, par Oyarzun, Astigarraga et Salinas, délaissant le Passage qui ne servait plus que pour aller à Saint-Sébastien. En 1847 fut ouverte la nouvelle route de France en Espagne, par Saint-Sébastien et le Passage, mais de l'autre côté de la rade, sans transbordement. C'est également en 1848 que cette route passa par le nouveau pont de Saint-Jean-de-Luz et le bas de Ciboure.

Roncevaux. Les chapiteaux des colonnes de chaque côté, sont intéressants.

Je crois devoir donner ces deux textes, uniques en leur genre. Je m'étonne que Victor-Hugo qui a habité le Passage, lorsqu'il se retira en Espagne, à la suite de quelques désagréments, n'ait pas remarqué ces curieuses inscriptions.

INSCRIPTION LATINE

In gratiarum actione pro victoria
Obtenta et cumplimento voti facti
Deo et Beatae Mariæ semper virgini
Era octogentesima DMA quarta
Quando ivimus ad Orierriagam
Et saltum pirenei nunc de Roncovalles
Preliaturi contra exercitum Caroli
Magni Francorum regis cum nostro
Basconia populo pro se et sociis suis
De Pasaxe victoribus, Ioannes de Ubil
Me Fecit

On remarquera que DMA signifie *Decima*, par conséquent c'est la date de 814 que donne cette inscription, d'après l'ancienne ère espagnole antérieure à celle de J. C.

Traduction :

« En actions de grâces pour la victoire obtenue, et pour l'accomplissement du vœu fait à Dieu et à la bienheureuse Marie toujours Vierge, en l'année huit cent quatorzième, quand nous allâmes à Orierriaga et au défilé du Pyrénée, aujourd'hui Roncevaux, pour nous battre contre l'armée de Charlemagne, roi des Francs, avec notre peuple de Vasconie, pour soi et ses compagnons de Passage, vainqueurs, Jean de Ubil m'a fait. »

INSCRIPTION ESPAGNOLE

Dando las gracias por la victoria
Alcanzada y cumpliendo con el voto hecho
A Dios y a la bienaventurada Maria
Siempre virgen, en la hera de 814
Quando fuimos a Orierriaga y puerto
Del pireneo que agora se llama Roncos
Balles, a pelear contra el exercito
De Carlomagno rei de los franceses
Con nuestro pueblo de la Bazconia por
Si mesmo y sus compañeros de Pasaxe
Vencedores, Ivanes de Ubila me fizo.

Nous ne répétons pas la traduction.

Il est facile de voir que l'espagnol n'est pas ici une traduction du latin. C'est l'inscription latine qui est une mauvaise traduction de l'espagnol.

Dans l'une et l'autre le *b* est pris pour le *v*, *Basconia* pour *Vasconia* et *Roncos Balles* pour *Roncesvalles*. Ces deux sons se confondent en Espagnol. Scaliger disait, en ironisant sur cette confusion :

Felices nimium quibus bibere vivereque unum est.

« Heureux ces peuples pour qui boire et vivre ne font qu'un ».

Le jeu de mots sur *bibere* et *vivere* n'existe plus en français.

L'inscription appelle Roncevaux *Orierriaga*. Huarte donne la même appellation. (1)

Ce Jean de Ubil prétend qu'il a accompli le vœu fait par ses compagnons du Passage, en allant combattre l'armée de Charlemagne. C'est charmant ! Le Passage était désert en 778 ; ses habitants eussent-ils existé, n'étaient pas encore chrétiens et, par conséquent, n'avaient pas de vœu à faire.

Le nom de Passage est écrit *Pasaxe* ; on l'écrit aujourd'hui en espagnol *Pasajes*. Cette inscription marque ainsi une date approximative, celle où la lettre *x* ne se prononçait plus *ch*, mais comme la *jola*, et antérieure à l'époque où l'*x* a été remplacé par le *j*, comme *Xaxier* devenu *Javier*.

L'ère usitée en Espagne n'était ni l'ère Julienne, ni celle d'Auguste, ni l'ère chrétienne qui, d'ailleurs n'a commencé à être en usage chez nous qu'au sixième siècle ; c'est une ère spéciale qui datait d'une forte contribution imposée par Rome à l'Espagne, trente huit ans avant Jésus-Christ. Cet impôt avait tellement frappé les esprits, comme les bourses, que tout datait de là. *Era ab ære*, disaient les Espagnols. Et cela dura plus de mille ans, jusqu'en 1180 (2).

Il faut donc retrancher 38 ans de la date 814, et cela donne pour la bataille de Roncevaux, la date de 776. Jean d'Ubil n'avait que de vagues notions d'histoire, car Eginhard ne se trompe pas ; la date de 778 est certaine.

D'après cette façon d'observer l'ancienne ère espagnole, on pourrait croire que cette inscription est antérieure à 1180. Pas plus que les caractères gothiques proscrits quatre-vingt dix ans plus tôt,

(1) *Orierriaga*, me disent les basquistes, est probablement une corruption du primitif nom *Orreaga*, qui signifie « lieu planté de genévriers ». On ne voit plus de genévriers à Roncevaux, mais il est avéré qu'ils poussent à cette hauteur. La culture, sans doute, les a fait disparaître.

(2) Les Catalans comptaient les années d'après celles de l'avènement au trône du roi de France, dont les comtes de Barcelone étaient les vassaux : « En troisième année du règne du roi Philippe 1^{er}. » cela a duré jusqu'au moment où les comtes de Barcelone sont devenus, par mariage, rois d'Aragon.

en 1090, et continués, l'habitude de l'ère espagnole ne disparut subitement par décret d'un concile.

Les nouveautés ne pénètrent dans le peuple que lentement. Après cent et quelques années de système décimal, nous comptons encore par louis, par francs, par sous, par livres, par boisseaux, etc.

Isasti qui écrivait en 1625, donne le vrai nom de ce Jean d'Ubil. Il s'appelait Jean de Ezquiaz y Ubila, marié à Catherine de Villaviciosa. Ils étaient patrons laïques d'une chapelle située sur un rocher au-dessus de Passages. « Ils la démolirent en 1580, pour l'agrandir à la même place, mais comme il fallait faire sauter le rocher sur lequel se trouvait cette inscription, on en fit prendre copie notariée pour la reproduire ».

Ainsi cette inscription serait la reproduction d'une autre plus ancienne, gravée sur le rocher. C'est là encore une légende. Jean d'Ubil se nomme l'auteur de l'inscription ; il n'y a pas à en douter. Cette inscription est bien, sous tous rapports, de 1580. Tout le prouve, mais Jean d'Ubil voulut qu'elle passât pour ancienne.

Cette inscription est donc un souvenir lointain, mais ce n'est pas un témoignage. Jean d'Ubil n'était pas fâché de faire croire que ses ancêtres étaient à Roncevaux, avec les gens de Passages. Ni les uns, ni les autres n'y figuraient.

La chapelle construite par Jean d'Ubil est probablement celle qu'on voit au-dessus de ce Passage, parmi les arbres et sur le rocher. On remarquait, il y a cinquante ans, sous l'autel, le corps en cire teintée d'une très jolie petite sainte dont j'ai oublié le nom. Sans doute pour rendre ses inscriptions plus faciles à lire, plus à la portée de tout le monde, Jean d'Ubil fit construire ce réduit sur le port. Elles sont tout aussi ignorées que sur le rocher primitif. Elles sont néanmoins intéressantes à plus d'un titre.

LA DATE DU COMBAT

Nous ne saurions douter de l'année : tous les documents de l'époque marquent l'année 778. Quant au mois et au jour du combat de Roncevaux, on est resté longtemps incertain. Un beau jour, on a découvert dans les manuscrits latins de notre Bibliothèque Nationale des vers latins sur la mort d'un certain *Aggiardus* que l'on croyait être, non sans motifs, l'Eggihard dont Eginhard dit la mort à Roncevaux, et le dernier vers de cette épitaphe qui appelle ce personnage, *Summus in aula*, le premier après le roi, donne la date de sa mort : XVIII des kalendes de Septembre, ce qui correspond au 15 ou au 16 août.

Dès lors, on n'a plus douté de cette date pour le combat de Roncevaux.

Une chose cependant me laissait indécis.

Un document nous a dit que Charlemagne se rendant en Espagne avec son armée, s'arrêta à Casseuil, pour y célébrer Pâques et laisser là la reine, sa femme. (1)

Ce document nous inspire confiance, parce que Charlemagne ne pouvait songer à franchir les Pyrénées avec son armée et ses charrois, avant la fonte des neiges.

Si Pâques peut-être placé cette année-là dans une moyenne de ses dates les plus éloignées, vers le 1^{er} avril, comment Charlemagne pouvait-il être de retour le 15 août ? Comment, en quatre mois et demi, a-t-il pu aller de Casseuil à Pampelune, de là à Saragosse, soumettant villes et châteaux sur son passage, revenir à Pampelune et en faire raser les murailles, ce qui demande plus de six semaines, quand on n'a que la pioche pour cette opération ?

On reste rêveur devant ces dates : 1^{er} avril, 15 août.

Tourmenté par le doute, j'ai voulu vérifier. Je suis allé à la Bibliothèque Nationale, salle des manuscrits, et j'ai demandé le 4841 du fonds latin, indiqué par Léon Gautier et Gaston Paris.

On m'a apporté un petit livre relié en parchemin et écrit sur parchemin, d'une écriture endiablée. J'ai bien trouvé les vers latins, la soi-disant épitaphe d'Aggiardus, mais des mots restaient pour moi illisibles, d'autant plus que certains mots n'étaient pas latins, de vrai latin.

Heureusement, ces vers avaient été collationnés et publiés par un Allemand, Duemmler, dans ses *Monumenta Germaniae historica*, ouvrage considérable et consciencieux, dont on m'a apporté le volume nécessaire, celui des *Poetae latini aevi Carolini*. Tout y était clair.

Je me reportai alors au manuscrit sur parchemin, et je vis que cette prétendue épitaphe, jointe à plusieurs autres sur divers personnages disparus, n'était qu'un exercice d'écolier, d'autant plus qu'Egghard n'a pas plus trouvé de sépulture que Roland et Anselme. Ce qui m'a montré la nature de ces poésies, c'est un petit traité de prosodie latine qui vient à la suite. L'écolier était peu latiniste, et, comme le fait remarquer Duemmler, la plupart de ses vers sont des réminiscences de Fortunat.

Or, dans cette épitaphe, il n'est question ni de Roncevaux, ni d'Anselme, ni de Hruotland, ni des Vascons, ni de rien qui rappelle

(1) *Cossiloginum*, dit le texte latin. On a traduit *Casseuil*, sans aucune certitude. Il y a un Casseuil, en Gironde, canton de la Réole, et un Casseuil dans le Lot-et-Garonne, arrondissement de Villeneuve-sur-Lot.

le combat où périrent tant de héros. Il est dit simplement que cet Aggiardus fut tué par le fer, *Tempore quo Carolus Spaniæ calcavit arenas.*

« Au temps où Charles foulait le sol de l'Espagne ».

Cet Aggiardus a donc pu être tué devant Saragosse, ou ailleurs dans un fait isolé.

Eginhard averti postérieurement de sa mort, a pu croire qu'il avait succombé à Roncevaux avec Roland.

Je n'affirme pas ; je pose simplement la question : est-il possible que l'expédition de Charlemagne, de Casseuil à Pampelune et à Saragosse, et retour, après avoir fait raser les murailles d'une ville, n'ait duré que quatre mois et demi ?

Où l'expédition a commencé plus tôt, ou elle a fini plus tard. Tel est le doute qui apparaît. Je livre à qui pourra la trouver la solution du problème.

La *Chanson de Roland* n'a pas de ces scrupules. Elle débute ainsi :

*Carles li reis, nostre emperere magnes
Set anz tuz pleins ad estet en Espaigne.*

Charlemagne qui n'était pas encore Empereur, était depuis sept ans en Espagne ! Et il avait tout conquis ! C'est admirable !

COMMENT S'EST FORMÉE LA LÉGENDE

Disons-le nettement : Roland doit toute sa gloire à Saint-Jacques de Compostelle, et c'est double miracle, car le pèlerinage de Compostelle doit ses origines à une erreur traditionnelle.

Ne vous scandalisez pas, Madame, puisque vous voulez bien me lire. J'en suis désolé, mais il est avéré, et feu Mgr Duchesne a amplement prouvé, que Saint-Jacques est mort en Syrie et que son corps n'a pu être rapporté en Espagne et en Galice, dans un tombeau, au pied d'une colline déserte, sans en rien dire à personne, tellement qu'on aurait ignoré cet apport pendant sept siècles et plus. Et pourquoi ces pieux nécrophores auraient-ils choisi la Galice plutôt que la côte méditerranéenne de l'Espagne ?

La prétendue découverte du corps de l'apôtre Saint Jacques est de l'an 800, l'année du couronnement de Charlemagne, comme empereur, vingt-deux ans après la bataille de Roncevaux, ce qui n'empêche pas le Codex de Compostelle de nous raconter que Charlemagne montant au col de Cize, fit sa prière à Saint Jacques. Et voilà comment on écrit l'histoire !

Le tombeau de Saint Jacques, signalé par une étoile brillante au-dessus de terre, d'où *Campo stella* et Compostelle, aurait amené la construction d'une chapelle, puis d'une église et d'une ville, Santiago.

Roland était oublié, ainsi qu'Eggihard et Anselme ; Saint Jacques a ressuscité Roland ; voici comment :

La renommée du tombeau de Saint Jacques a été beaucoup plus vite que celle des paladins morts au champ d'honneur. De proche en proche et de bouche à oreille, puis par lettres et courriers spéciaux, ce bruit a couru rapidement toute l'Europe chrétienne. On ne connaissait encore que les tombeaux des apôtres Pierre et Paul, à Rome, et c'était l'objet de pèlerinages incessants. La découverte du corps d'un autre apôtre produisit le même effet, et de toute la chrétienté les pèlerins arrivèrent dès qu'ils surent comment y aller. Alors, bravant les intempéries, les fatigues, les maladies, ils passèrent d'abord par Roncevaux, la voie romaine étant la plus pratique pour aller en Espagne.

Il fallut du temps cependant pour que ces pèlerinages pussent commencer. Les pèlerins voyageaient à pied, pour la plupart, et les riches à cheval. Il fallait connaître à l'avance un itinéraire, s'engager dans un pays dont on ne connaissait pas la langue, s'exposer, dans les Pyrénées, à la dent des loups et aux coups des brigands, car les Vascons étaient féroces. Ils attaquaient et détraquaient les pèlerins, les massacraient, ou montaient sur leur dos, « comme sur des ânes » quand ils ne leur trouvaient rien à prendre (1). Le poème latin du monastère de Roncevaux dit aussi que beaucoup de pèlerins avaient péri autrefois, ou dans les neiges de la montagne, ou par la dent des loups.

Les monastères et les âmes pieuses secouraient les pèlerins à travers la France et l'Espagne, mais les risques à courir étaient si nombreux que les pèlerinages, bien certainement ne commencèrent régulièrement que vers le milieu du dixième siècle. Trop de guerres et d'invasions avaient rendu les voyages presque impossibles. En Espagne il fallait éviter les Sarrasins, et la route était bien proche de leurs incursions. En 993, les Sarrasins commandés par Almanzor, traversent le Portugal, arrivent à Santiago de Compostelle, s'emparent de la ville, pillent l'église, enlèvent les cloches et les font porter jusqu'à Cordoue, sur les épaules des chrétiens prisonniers (2). On voit que ce pèlerinage a été longtemps une aven-

(1) *Codex* de Compostelle. *Liber de miraculis*. Livre IV.

(2) En 1236, les Chrétiens prirent Cordoue, retrouvèrent les cloches et les firent reporter à Santiago de Galice, sur les épaules des musulmans captifs.

ture, avant d'être une occasion de voyager gratuitement et assez confortablement d'hospice en hospice, tout le long de la route.

Les Vascons parfaitement illettrés ne conservaient que de vagues souvenirs historiques. Le clergé avait seul un peu d'instruction, et c'est par lui, sans doute, que ceux des pèlerins qui savaient quelques mots de latin, apprirent vaguement l'histoire de l'aventure de Roncevaux, et le nom de Roland.

Les pèlerins rapportèrent en France ces récits incomplets et probablement exagérés. Des clercs lurent les Annales et confirmèrent les faits principaux. Dès lors l'imagination se donna libre carrière dans les chants populaires, seul délassement du serf et de la châtelaine. Bientôt apparurent les ménestrels, jongleurs, discours ou chanteurs de Chansons de geste. M. Bédier, qui est le maître en ces questions, a fort bien montré la formation de ces chants par des sortes d'entrepreneurs qui écrivaient les vers, formaient les chanteurs et les envoyaient probablement contre rétribution, charmer les populations dans les foires, les marchés, les assemblées, les réunions privées et y récolter bon souper, bon gîte et quelques pièces de monnaie. Dans les châteaux, c'était la fortune, si l'on avait soulevé l'enthousiasme par le récit des hauts faits d'armes, de grands coups donnés, et si l'on avait charmé par le bien dire, ou par une belle voix.

Le succès des troubadours et trouvères fut immense. Ils allèrent, suscitant le même enthousiasme, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en Espagne. Partout le nom de Roland fut acclamé, comme le type du parfait chevalier. La chevalerie était née.

Aucune invraisemblance ne choquait. Tout était possible à un héros, comme dans la primitive poésie grecque. Roland est un nouvel Achille.

Il fallait cependant, de temps en temps, renouveler le répertoire, et comme on revenait souvent à Roland, il fallait augmenter son histoire : ainsi est-on arrivé au faux *Turpin* et à la chanson de Roland, telle que Francisque Michel l'a trouvée à Oxford, dans la bibliothèque Boldéienne, signée *Théroulde*, *Tuoldus* en latin.

La grande vogue des romans de chevalerie et des chansons de geste a duré en Europe chrétienne du onzième siècle à la Renaissance. Le latinisme revenant en faveur, fit oublier et rejeter dans le mépris toute cette floraison française. Ce n'est qu'au XIX^e siècle, que les érudits ont découvert et honoré ce passé, l'exaltant peut-être au-delà de ses mérites, car Léon Gautier n'hésite pas à appeler la *Chanson de Roland* « l'Illiade française ». C'est peut-être beaucoup dire.

Il y a plusieurs versions de la Chanson de Roland. On en trouve une à Venise, et l'on connaît à Paris et ailleurs, des romanies-

ments postérieurs, affadissement du rude et naïf accent des aèdes du Moyen-Age.

Voilà comment s'est établie la légende, comment elle a été *crescendo*, — ainsi que la calomnie ; « ce n'est d'abord qu'un petit bruit », — comment elle a disparu pendant des siècles, et comment elle est revenue au jour pour donner du champ aux travaux et à l'enthousiasme des érudits.

POURQUOI LE SUCCÈS DE LA LÉGENDE

Tout le succès de la légende de Roland est né du besoin d'un idéal nouveau, après la disparition des poèmes latins et grecs, sous la poussée des barbares. Il fallait à l'âme humaine, et en particulier à l'âme nouvelle de la France, à l'âme chrétienne, un thème poétique en corrélation avec les mœurs du temps. Les idylles et les églogues n'étaient plus de saison, les dieux de l'Olympe étaient ridicules ; les mœurs rudes du Moyen-Age n'admiraient plus que les grands coups, les grands dévouements, les prouesses victorieuses, les morts sublimes dans la défaite.

L'amour n'avait pas encore reçu de la chevalerie, cette idéalité qu'accompagnait un commencement de civilisation, de galanterie même et d'élégance dans les joutes, que le quatorzième siècle a si bellement développée ; la *Chanson de Roland* est du dernier quart du onzième siècle.

Dans les monastères, de pieux scribes se fatiguaient à copier les vers latins de Virgile, d'Ovide, d'Horace, ou de Lucrèce.

— Frère Martin, est-ce que cela vous intéresse, ce que vous copiez ?

— Certes non ; je trouve même cela scandaleux. Comment peut-on propager ainsi le culte et les inconvenances du paganisme ?

— Ne vaudrait-il pas mieux faire un poème chrétien ?

— Mille fois mieux, et non plus en latin, en notre langue, pour que tous comprennent. Mais qui s'en chargera ?

C'est de ce sentiment qu'est né le succès du poème de Roland, sorti lui-même des plaintes naïves, des chants de plus en plus longs que le succès encourageait. Et nous avons eu ainsi un poème national.

Certes, à l'humanité désabusée des dieux trop humains, le christianisme a donné le plus sublime idéal. Mais tout entier de vérité intangible, cet idéal ne comportait rien d'humain, rien d'imaginatif. Il suffisait à remplir l'intelligence et le cœur ; il donnait à tous la plus grande de toutes les forces, l'espérance. Il apportait aussi le

merveilleux, avec le récit de nombreux miracles, et à côté du merveilleux, la résignation. Mais la société humaine était faite alors de brutes tyranniques et de serfs geignants : il leur fallait le rire ou l'enthousiasme, la gaieté turbulente, le verre en main, ou l'idéal de ce qui était le plus en honneur : le courage, la force, les grands coups.

Le mérite des bardes éduqués par d'anonymes poètes, fut d'y ajouter l'idéal de l'honneur, de la fidélité aux engagements, le respect de la femme, le sentiment de l'amour pur, et tout cela basé sur la foi la plus intense.

Ils ont été les vrais créateurs de la chevalerie et de l'esprit chevaleresque ; ils ont propagé partout ce nouvel idéal.

C'est l'idéal, quel qu'il soit, qui fait naître les plus belles fleurs de l'âme humaine. Qu'il soit inspiré par la foi, l'espérance ou l'amour, il est toujours noblesse de cœur, et seul il peut inspirer le désintéressement, l'abnégation, le dévouement, jusqu'au sacrifice de la vie.

N'avons-nous pas vu ce que peut donner l'idéal de la patrie ?

Aucun peuple n'a été plus idéaliste que le nôtre, et c'est par là qu'il a accompli de si grandes choses.

Il ne faudrait pas cependant reporter ces sentiments au temps de Charlemagne. Il n'y avait alors que l'idéal de la conquête brutale et de l'asservissement des faibles, idéal essentiellement germanique. L'âme française était encore en formation dans le chaos national. Parler de la « douce France » et des Français, est pure plaisanterie. Il n'y avait ni l'un ni l'autre à cette époque. Il n'y avait non plus, ni chevalerie, ni chevaliers, ni douze pairs de Charlemagne, ni rien de ce que raconte ce poème écrit entre la conquête de l'Angleterre et la première croisade, tout animé de l'esprit qui a entraîné de si lointaines et vaines expéditions, et tout imprégné du mysticisme qui les animait.

Par là, par son style nerveux, par sa langue demi-latine, dont on ne saurait goûter la saveur qu'en connaissant sa prononciation exacte, ce poème absurde acquiert un réel intérêt.

Unique en son genre, il ne contient ni un concept, ni un mot d'amour : tout porte sur l'honneur de vaincre, ou de mourir, et de mourir pour la foi et pour le roi, après des coups invraisemblables.

C'est le tableau du onzième siècle et non du huitième.

N'y cherchons ni la vérité, ni même un mot de vraisemblance ; tout y est pure imagination, sans frein.

Tout y est merveilleux ; l'auteur connaissait l'action que le merveilleux pouvait avoir sur les âmes naïves de son temps et de plus tard.

OU FAIRE DES FOUILLES

L'Espagne à qui appartient le territoire de Roncevaux ainsi que le col d'Ibañeta, se décide, dit-on, à faire pratiquer des fouilles pour voir si après onze siècles d'abandon, on pourrait retrouver quelque chose de Roland et de ses compagnons. Cette curiosité est louable, bien que tardive, mais que peut-elle donner ?

J'ai dit combien il était peu probable que Charlemagne ait pris soin d'emporter les corps de ses grands serviteurs. Les obsèques pompeuses telles que les décrit la chronique du faux Turpin, n'étaient guère usitées à cette époque, surtout à la suite d'une bataille malheureuse. M. F. de Mély dont l'érudition a rendu tant de service à l'histoire, nous a dit comment Charlemagne lui-même avait eu des obsèques hâtives et dépourvues d'apparat. A l'approche des Normands, on avait enfoui son cercueil sous une simple dalle de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, sans aucune inscription, et les Normands étaient venus, et les chevaux avaient fait écurie sur le pavé de l'église, sur la tombe du grand empereur. On a imaginé cependant un vaste tombeau où Charlemagne était assis sur un trône, le sceptre à la main, la couronne en tête. Ce *sacellum* figure au décor d'*Hernani* et Victor-Hugo y fait entrer Charles-Quint :

Charlemagne est ici ! Comment sépulcre sombre
Peux-tu sans éclater, contenir si grande ombre ?

Cela fait bien au théâtre, mais la vérité est tout autre.

Quelques-uns ont cru que sous la chapelle de Saint Sauveur, au col d'Ibañeta, on pourrait trouver une crypte où Roland aurait été inhumé avec Eggihard et Anselme, par les soins de Charlemagne. J'ai dit combien était impossible la construction d'une chapelle en ce lieu, par les soins de Charlemagne. Je ne crois pas à l'existence d'une crypte sous cette chapelle fruste, simple refuge d'abord, puis chapelle d'un hospice élémentaire. Cette crypte cependant peut exister et l'on aurait tort de ne pas chercher à savoir ce qu'il en est.

Si l'on trouve, à la faveur des fouilles, une framée, un vestige de cotte à écailles de fer, ou une épée du huitième siècle à côté des restes d'un squelette, on pourra dire que là est tombé un Franc ; rien de plus.

Il y a à Ibañeta, un tumulus près des ruines de la chapelle. Si l'on y trouve des ossements, comme on en a recueilli en faisant la nouvelle route, et qu'on y rencontre des armes ou des restes de haubert, cela pourra être intéressant, mais rien n'est moins probable et l'on

pourra comprendre que ce sont là encore les ossements des pèlerins ou des gardiens des *cubilaires*.

Le seul endroit où les fouilles auraient chance de découvrir quelque chose d'intéressant, ce serait peut-être le ravin qui est immédiatement au-dessous de la voie romaine, qui passe en contre-bas de l'Astobiscar. C'est là, en effet, que roulèrent sur la pente, les premières victimes des Vascons, et c'est aussi l'endroit où l'on aura le moins pensé à les chercher.

Longtemps, dit-on, on a trouvé des armes ou des vestiges du combat, en labourant les champs du plateau de Roncevaux. Ce serait la preuve de l'abandon complet des morts sur ce terrain. Le vent, la poussière, l'herbe folle et les ajones auront peu à peu recouvert ces restes d'un peu d'humus, mais ces trouvailles ont disparu et maintenant que peut-il rester ? Que pourra-t-on extraire de ce terrain même totalement bouleversé par la pioche et la bêche ?

Ce n'est pas qu'il faille blâmer les fouilles projetées. Loin de là. Si tardives qu'elles soient, il faut les encourager et souhaiter qu'elles donnent un résultat intéressant. Plus de onze siècles ont passé sur les cendres des héros.

LES SÉPULTURES DE ROLAND

Ici, comme pour la voie romaine et les chemins jacobites, il faut s'en rapporter à l'étude de M. L. Colas, *Les Sépultures de Roland*. Il a dit et réduit à néant toutes les légendes concernant ces sépultures.

Rien ne montre mieux les mystères de la popularité que le nom de Roland, et rien ne dit mieux les hardiesses de l'imagination à l'égard de certaines sépultures vénérées. Si l'on eut peine à retrouver la tombe de Charlemagne, combien plus, celles de ses capitaines. Ne savons-nous pas que les restes de Christophe Colomb honorés à la Havane, sont probablement restés, à la suite d'une erreur, dans la cathédrale de Santo Domingo.

Il y eut donc une tombe de Roland à Blaye, dans l'église de St Romain qui fut détruite par Vauban pour ériger une forteresse ; la prétendue tombe à laquelle on ne croyait plus, fut abandonnée on ne sait où.

Le *Codex* de Compostelle qui est le seul à parler de la framée de Roland, plutôt que de son épée nommée *Durandal* dans la chanson, parle en termes émus de cette sépulture « du bienheureux martyr ». Et il ajoute que « l'olifant d'ivoire (1) quoique fendu par le souffle du héros (2) est conservé dans l'église Saint-Séverin de Bordeaux » (3).

Cet olifant, cependant, était montré autrefois à Roncevaux. Parmi tant de miracles, il avait le don d'ubiquité. L'épée de Roland a eu même faveur ; on la montrait ici et là. Laffi, dans son récit, affirme l'avoir vue à Madrid. Et les tombes de Roland ont été ainsi multiples, à Blaye, à l'abbaye de Sorde, à Arles qui n'en a jamais rien su, et même à Aix-la-Chapelle, où jamais il n'en a été question.

François I^{er} revenant de captivité et passant par Blaye, voulut voir le tombeau de Roland ; il en fit briser un morceau pour regarder à l'intérieur et fit replacer le morceau sans rien dire. Il fut discret. Quelques jours plus tard, le prince palatin, Frédéric, qui allait en Espagne, au service de Charles Quint, voulut voir aussi le tombeau et son secrétaire qui a écrit sa vie, eut l'audace de déranger à la dérobée, le morceau cassé, et de plonger la main dans la tombe : il n'en retira que des osselets, et le moine disait que les tibias de

(1) « Olifant d'ivoire » est un pléonasme, olifant signifiant ivoire.

(2) Ici la légende s'écarte de la *Chanson de Roland*. Celle-ci dit que Roland se fendit la tempe, par la force de son souffle, et qu'il fendit son olifant en s'en servant, étant mourant, pour assommer un Sarrasin qui lui volait son épée.

(3) *Codex de Compostelle*. L'église de Saint-Séverin paraît être celle qu'on appelle aujourd'hui Saint-Seurin, où l'olifant n'a jamais paru.

de Roland étaient si grands, qu'il avait fallu creuser le marais pour les faire entrer. Ce bon moine était sans doute sincère, en répétant ce qu'on lui avait appris à dire.

Quant à l'abbaye de Sorde, en Béarn, elle est postérieure à Charlemagne. La notice des abbayes du royaume, arrêtée en 817, n'en fait pas mention (1).

A quoi bon chercher une sépulture de Roland ? Son nom suffit à sa gloire, tout enveloppé de magnifiques légendes.

LES BASQUES

Qu'on les appelle Vardules, comme les Romains, ou Cantabres, Vascons, Gascons ou Basques, Biscayens ou Euskariens, c'est toujours le même peuple étrange, sans histoire, sans monuments, ignorant lui-même ses origines, sorte d'enfant trouvé dans une Europe parfaitement classée par races dont on sait la provenance.

On connaît l'origine des Bohémiens ; on ne connaît pas celle des Basques.

Race mystérieuse et langue étrange qui est sans parenté avec aucune langue connue ; langue sans écrits antérieurs au XVI^e siècle, race sans traditions, si ce n'est la plus belle, la liberté, l'indépendance. Les seuls monuments anciens du pays Basque, ce sont ses tombes dont M. L. Colas a fait une étude si savante et si intéressante, et la tombe n'a pas révélé son secret au-delà du christianisme.

La Bretagne a ses dolmens, ses menhirs, ses tombes celtiques ; le pays basque n'a rien de semblable. Comme les blocs erratiques qu'on trouve aux flancs des Alpes, n'ayant rien de commun avec ce qui les entoure, entraînés là, dit-on, par le déluge des glaces qui envahit l'Europe aux premiers âges de l'humanité, ainsi le peuple basque semble s'être réfugié en ces montagnes, échappé à quelque préhistorique révolution ou à quelque cataclysme.

On a cru qu'ils étaient une colonie d'anciens Atlantes, mais qu'est-ce que cette Atlantide dont parle Platon dans *le Banquet des Dieux* ? Ce n'est encore que rêve de chercheur. Plus sérieusement on suppose que les Basques sont les anciens Ibères réfugiés, les uns dans les Pyrénées, les autres en Afrique, devant l'invasion des Celtes du quatrième au deuxième siècle avant notre ère. Mais ce n'est encore qu'une supposition sans preuves. On connaît les monnaies ibériennes, mais on ne peut en expliquer les caractères, pas plus que les inscriptions étrusques de la Toscane.

(1) Voir les sépultures de Roland, par M. Louis Colas.

En sa fierté native, en son calme très digne, en sa force voilée, le peuple basque semble conserver quelque chose d'une époque lointaine où ce peuple était roi.

Attaché à ses *fueros* qui étaient ses privilèges, son droit de vivre en République, il a dû se soumettre; mais il reste ce qu'il est, et ne veut pas être dit espagnol, pas plus que les Catalans.

Le Basque est avant tout égalitaire. Il est poli, mais ne se découvrir et ne s'incline devant personne. Sa salutation, son *Agur* est cordial, mais froid, concis et indifférent en apparence. Il voit les étrangers venir chez lui en grand nombre, séduits par la beauté du pays, et entraînés à des plaisirs bruyants; il les regarde sans envie, sans colère, mais ne s'en rapproche pas et ne se laisse nullement pénétrer. Il passe indifférent; il sourit du tapage et de la poussière que font ces étrangers. Impassible, il va, l'aiguillon en main, conduisant ses bœufs attelés à un primitif charriot à deux roues pleines, faites pour passer dans tous les sentiers de la montagne.

Très courageux, il a horreur de servir en uniforme dans les casernes, et volontiers, il s'en va, avant l'âge de la conscription « aux Amériques ». Toutes les anciennes colonies espagnoles sont pleines de noms basques, et ces Basques forment là-bas, le meilleur de la population, travailleurs, intelligents, bonnêtes, et partout considérés, arrivant aux premiers places par leurs seuls mérites.

Le mot « Monsieur » n'existe pas en basque. Il y a le « *Yauna* » « maître », qui n'est donné qu'au maître que l'on sert, ou au propriétaire de la ferme qu'on exploite.

Ni la richesse, ni les titres n'impressionnent le Basque : il se croit l'égal de tous, et c'est vraiment une noble race.

Le pays basque français est très restreint. Ce n'est qu'un coin de terre, le cinquième ou le quart du département des Basses-Pyrénées; mais en Espagne, il comprend la Biscaye, chef-lieu Bilbao; le Guipuzcoa, chef-lieu Saint Sébastien, autrefois Tolosa; l'Alava devenu peu à peu Castillan, et le nord de la Navarre, jusqu'à Pampelune, Olite et Estella. La Rioja, riveraine de l'Ebre, n'est plus du tout basque. Ces quatre provinces du territoire espagnol formaient autrefois un tout; mais l'union était surtout entre la Biscaye, le Guipuzcoa et l'Alava : *Irurak bat*, disaient les gens de ce pays : « Trois en un ». Dans toutes les affaires importantes, les délégués des trois provinces se réunissaient sous le chêne séculaire de Guernica, et c'est là aussi que les rois de Castille venaient recevoir le serment de fidélité des délégués de la Biscaye, cette province ayant eu, de tous temps, des seigneurs issus des ducs de Gascogne, connus dans l'histoire de cette province, sous le nom de Seigneurs de Haro.

Les rois de Castille avaient reçu ensuite cette seigneurie, l'avaient

donnée et reprise finalement. Le Guipuzcoa s'intitulait république, et c'en était une, en effet, jusqu'en 1876.

L'Alava avait appartenu en grande partie à la maison de Lara, issue des comtes de Castille ; mais placée au sud des Pyrénées, elle a été pénétrée peu à peu par le castillan ; la langue basque y a presque totalement disparu.

Les Basques ne sont pas en tout, au nombre d'un million.

L'arbre de Guernica, plusieurs fois renouvelé et encasté aujourd'hui dans un petit édifice grec, est toujours vénéré de tous les Basques. Un chant qui parle de « l'arbre saint » est devenu, bien que relativement récent, — j'en ai connu le compositeur, M. San Estevan, — le chant national des Basques, parce qu'il leur rappelle leur indépendance et leur union. J'ai vu à Saint Sébastien, lorsque la musique municipale jouait cet air, le Dimanche, tous les gens du peuple bondir d'enthousiasme et accompagner la musique en chœur, avec les paroles.

Non, les Basques n'ont rien de commun avec les Espagnols, non plus qu'avec nous. Longtemps, en France, ils ont été réfractaires au service militaire ; ils ont fini par l'accepter avec l'idée de l'unité nationale, et pendant la dernière guerre, 1914-18, ils ont été parmi les plus braves et les plus patriotes.

Si les Basques ont été tardivement appelés à la foi chrétienne, en revanche, la religion a pris sur eux un empire souverain. Ils ont même présenté ce curieux spectacle d'un peuple libre, sans impôts, sans conscription, se gouvernant lui-même par ses élus, et se soulevant tout entier, à deux reprises différentes, de 1833 à 1840, et de 1872 à 1876, en faveur de deux don Carlos, le grand-père et le petit-fils, c'est-à-dire pour les représentants de l'absolutisme contre le libéralisme. Le clergé seul inspirait les dévouements enthousiastes des Basques.

J'ai fait un voyage dans leurs lignes en 1875, jusqu'à Estella ; j'ai pu constater que tous, jusqu'aux femmes et aux enfants conspiraient pour la cause carliste. En revanche, ces mêmes carlistes ont été, malgré leur prince, don Jayme de Bourbon, nos ennemis déclarés pendant la dernière guerre, et cela parce que le gouvernement français avait persécuté le clergé, tant séculier que régulier, et s'était montré l'ennemi de la religion. Cette politique néfaste est heureusement abolie, mais les préventions persistent chez les Basques d'Espagne, comme chez les Espagnols d'une certaine catégorie.

Le Basque est travailleur et honnête ; c'est là sa première qualité. La race a donné de grands capitaines : Oquendo, Churrueta, beaucoup d'autres, et, en France, le maréchal Harispe, le cardinal de Belzunce.

Bayonne a fourni plus de célébrités : les Lesseps, les Cabarrus, les Ravignan, mais Bayonne n'est pas Basque. Des familles françaises des plus estimées, les Salaberry, les d'Etchegoyen, portent des noms basques, ainsi que feu l'amiral Jaureguiberry. M. d'Elissagaray, ancien député, et M. Ybarnégaray, actuellement député, sont essentiellement basques.

LA COLLÉGIALE DE RONCEVAUX

Notre visite à Roncevaux ne serait que promenade au vent, dans les régions aériennes de l'histoire, si nous ne faisons pas visite, plus terre-à-terre, à la collégiale, à son trésor, à ses souvenirs, à ses légendes même, car tout est légende en ce pays.

Je dis « collégiale » parce qu'il s'agit d'une église sans évêque, desservie par des chanoines. On peut dire aussi l'abbaye, bien qu'il n'y ait pas d'abbé, mais un prieur, et l'on peut dire encore le monastère, mais non le couvent, puisque les chanoines sont de l'ordre de Saint Augustin, légèrement amendé, et qu'ils ne sont moines en aucune façon, ne relevant d'aucun ordre monastique.

Le monastère qui a subi des incendies partiels en 1445, 1512 et 1626, est un assemblage incohérent de bâtiments sans style et sans



Le Monastère de Roncevaux. — Vue Générale

Cliché Louis Erguy

allure. On accède à l'église par une sorte de cul-de-sac : la façade en est aussi plate et insignifiante que possible. Quant aux bâtiments neufs, ils sont du plus parfait mauvais goût. Les vieux murs du monastère ont au moins la patine du temps.

Quelques maisons, formant village, précèdent le monastère. On compte quinze cent mètres du col d'Ibañeta à l'église. La descente a lieu, à travers la forêt de hêtres, et dès qu'on en sort, on aperçoit les maisons et l'église ; la vallée se découvre verdoyante, fertile, riante, entre les montagnes boisées qui l'entourent. Au loin, à quatre kilomètres de là, le village de Burguete, après lequel le vallon trouve une issue étroite et en pente, vers Pampelune.

Rien ici n'indique les lieux horribles et sauvages dont parlent les chroniques et les légendes. Ce serait un séjour enchanteur dans la belle saison, n'était la cuisine des auberges. Le progrès cependant arrive jusque là-haut. Est-ce vraiment si haut ? l'Escorial est à peu près à la même hauteur, et le chemin de fer passe plus haut que l'Escorial.

Le monastère fut autrefois hospice et hôpital, une très grande chose, un des « quatre hôpitaux généraux de la chrétienté », avec Jérusalem, Rome et Saint-Jacques de Compostelle.

On a dit que les gardiens de cet hospice avaient été autrefois un ordre militaire, dit de la *croix verte*, parce que les chanoines portaient le nom de commandeurs et avaient en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, de grands biens et des commanderies, où ils allaient résider avec des clercs pour les servir, comme l'ordre du Temple et, plus tard, celui de Malte, qui hérita en grande partie, des biens des Templiers. Il est à remarquer, en effet, que l'hospice de Saint-Jean de Jérusalem a donné naissance à l'ordre militaire et religieux de Saint Jean, connu par la suite, sous le nom de chevaliers de Rhodes et enfin de Malte. De même, l'hospice de Saint Jacques de Compostelle a donné naissance, en 1172, à l'ordre militaire et religieux de Santiago, dont le signe distinctif est une croix rouge allongée, fleurdelisée sur trois branches et finissant en pointe d'épée. La croix verte de Roncevaux est une crosse d'abbé par le haut et une épée par le bas (1). Voir page 59.

Tous ces rapprochements ont favorisé l'idée d'un ordre militaire. Nous n'en trouvons jusqu'ici aucune preuve, bien qu'une bulle papale, qu'on ne retrouve pas et que Huarte dit être de Jean XVIII et datée de 1006, aurait parlé de l'ordre religieux qui avait la garde de l'hospice général de Roncevaux et qui comprenait un

(1) L'histoire du monastère par M. Hilario de Sarasa parle de cet ordre de chevalerie ; le livre est intéressant, mais ce n'est que la légende et non l'histoire.

prieur, des Commandeurs et des Frères. Cela ne prouverait pas, en tout cas, que ce fut un ordre militaire. Il n'avait pas comme eux, un Grand Maître, en plus des prieurs, des commandeurs et des Frères. Ce qui a donné des commanderies un peu partout aux chanoines de Roncevaux, c'est la confrérie instituée par l'évêque de Pampelune en 1127, en même temps qu'il faisait bâtir une partie du monastère actuel.

On a dit aussi qu'en 1071, le roi Sanche aurait donné à l'évêque d'Alava, « le noble et royal monastère de Saint-Sauveur d'Ibañeta ». De ce mot « noble », on a conclu qu'on n'y recevait que des nobles, comme dans les ordres militaires ; mais ce mot est prodigué en Espagne, aux villes et aussi aux couvents fondés ou favorisés par les rois. Et nous ne connaissons pas cet acte du roi Sanche. En tout cas, cela ne prouverait que l'existence à cette époque, d'un rudiment de monastère à Ibañeta, les *cubilares* dont nous avons parlé.

Un acte de 1120 qui nous manque également, avait donné les *cubilares* d'Ibañeta au monastère de Leyre, où étaient installés les moines de Cluny auxquels succédèrent les Cisterciens. Ce serait la preuve de l'utilité qu'il y avait à réformer les gardiens d'Ibañeta, et que ce ne pouvait être un ordre militaire, sur lequel les moines de Cluny n'auraient eu aucune autorité.

Enfin une bulle du Pape Paul III, Farnèse (1534-1549), celui dont le nom brille sur la façade de Saint-Pierre, à Rome, aurait dit : « *Et quod antea militia fuerat*, « ce qui autrefois était une milice ». Où est cette bulle ? Et quand on nous la montrerait, nous n'en tirerions aucune conséquence, car le Pape, infailible en matière de dogme, n'a pas fait ici un dogme de ce qu'on lui a raconté.

En 1127 seulement nous trouvons une pièce authentique, ou du moins sa copie, dans un vieux manuscrit du monastère intitulé la *Preciosa* et publié pour la première fois en France par M. le chanoine Dubarat qui a fait tant de travaux d'érudition. Dans ce manuscrit, où la trace des doigts était très marquée, il a trouvé la copie de la charte de 1127, la règle de Saint Augustin, la profession de foi des chanoines telle qu'ils l'entendaient autrefois, et telle qu'ils l'ont heureusement modifiée, un obituaire peu intéressant, et un poème latin en l'honneur du monastère.

Don Sanche de la Rosa, évêque de Pampelune, d'accord avec le roi, la noblesse et le chapitre de Pampelune, fonda le nouveau monastère et le dota ; il y institua aussi une confrérie. Cette charte de 1127 ne parle pas d'une église, ni de l'organisation des chanoines, qu'il n'appelle pas des commandeurs. Il n'y est question de rien d'antérieur. L'évêque dit *facio domum* « je fonde une maison » pour l'hospitalisation des pèlerins et de tout homme demandant asile,

in vertice montis qui dicitur RONSALVALS, juxta capellam Caroli magni ;
« au sommet du mont qui est appelé *Ronsalvals*, près de la chapelle de Charlemagne ».

On a déduit de là que cette fondation avait eu lieu au col d'Ibañeta ; mais dans ce cas l'évêque aurait écrit : « au sommet de la montagne qui est appelée *Auria*, ou Ibañeta ». Or, il dit *Ronsalvals* qui est Roncevaux, et *juxta* ne veut pas dire à l'endroit même », mais « près de ». Quand donc aurait été fondé le monastère avec l'hospice que nous voyons, si ce n'est à ce moment ? Personne ne trouve une autre date et personne n'a répondu à cette question.

La charte ajoute que « dans ces lieux, comme on l'affirme, plusieurs milliers de pèlerins sont morts, les uns étouffés dans des tourmentes de neige, et plusieurs dévorés vivants par la dent des loups ». On a exagéré évidemment pour émouvoir l'évêque, en disant plusieurs milliers de pèlerins morts de la sorte. Quelques centaines suffiraient. En tout cas, cette assertion démontrerait qu'il n'y avait alors ni chevaliers, ni ordre religieux, ni frères armés pour protéger et sauver les pèlerins. Les *cubilares*, le refuge élémentaire d'Ibañeta existait peut être ou avait disparu, nous n'en savons rien ; l'évêque n'en parle pas.

Il institue ensuite une confrérie *ibidem*, c'est-à-dire dans la même maison, et il y veut deux prêtres au moins, dont l'un priera pour les confrères vivants et l'autre, pour les confrères morts (1). Il admet les femmes dans la confrérie. Enfin, il spécifie ce qu'il donne au futur hospice, pour lui créer les ressources nécessaires, et ce sont les églises et les vallées voisines. Le prieur de Roncevaux est nommé et il signe de sa croix, ce qui montre qu'il ne savait pas écrire.

Ce document semble être une suite de trois chartes, la première de fondation, les deux autres de confirmation ; car il est question, dans la première, du roi Alphonse le Batailleur et dans la seconde du roi Garcie-Ramire.

Le poème latin qui procède par quatrains rimés, est bien postérieur à cette charte. Le P. Fidel Fita le croyait du commencement du XIII^e siècle. Une copie existe à Munich, meilleure que celle de Roncevaux.

On peut voir dans ce poème anonyme que le monastère a été établi par don Sanche, évêque de Pampelune, *au pied de la plus grande montagne des Pyrénées*. N'est-ce pas dire Roncevaux et non Ibañeta ?

(1) On voit par là que les chanoines ou commandeurs n'étaient pas prêtres et vivaient là en simple association hospitalière.

Il dit encore que l'hospitalité pour les pèlerins commença en 1070; c'est-à-dire cinquante-sept ans avant la fondation de l'évêque. Ce serait donc seulement en 1070 que des gardiens auraient été installés à Ibañeta pour hospitaliser les pèlerins.

A part ces renseignements, le poème est intéressant par les particularités qu'il signale. « La porte de l'hospice, dit-il, est ouverte « à tous, même aux païens, aux juifs, aux hérétiques, aux oisifs, « et aux vagabonds ». Il vante ensuite la propreté du monastère à l'égard de ceux qu'il hospitalise.

« Là, on lave les pieds aux pauvres, on leur rase la barbe, on leur « lave la tête, on leur coupe les cheveux ». Voilà qui devait être très utile. « Ils ont des réfectoires lavés par des eaux courantes, « des bains. . . . A tous, la maison donne gratuitement. C'est « une véritable providence pour les malades. . . . Des femmes, d'une « splendide honnêteté, sans saleté, ni difformités, sont chargées « de leur service ; elles soignent toujours les malades avec un entier « dévouement ».

Par là, nous voyons qu'il y avait des sœurs à Roncevaux. Elles portaient aussi le scapulaire de la *croix verte*, comme les chanoines. Et voilà des Sœurs de charité, bien avant Saint-Vincent-de-Paul.

Il y avait aussi un orphelinat. Lisez ceci :

« Comme une mère, elle (la maison) nourrit de nombreux orphelins, les corrige sagement de la main, de la verge, ou par des conseils. « Ainsi ils apprendront à vivre de leur travail ».

Nous ne voyons pas comment le fouet a pu leur apprendre un métier quelconque ; mais passons.

« Deux corps de logis sont affectés aux malades, un pour les « femmes, un pour les hommes, organisés pour leurs besoins et leur « bien-être. . . . Les malades reposent sur des lits moelleux et ornés « Si les compagnons des malades désirent rester, le prieur « ordonne qu'on les honore et qu'on leur donne tout le nécessaire ».

La charité, comme on le voit, était pratiquée avec une largesse admirable que de grands revenus pouvaient seuls permettre, car rien n'était donné qui ne fut apporté de loin. Mais voici encore qui nous intéresse :

« Et lorsqu'un malade vient à émigrer de la terre, on lui donne la « sépulture. . . . Il y a là une basilique, (une chapelle) . . . destinée « aux chairs des morts, et du mot chair, on l'appelle à bon droit « *charnier* (*carnarium*). Elle est souvent visitée par les cohortes des « anges, et cela est prouvé par le fait que plusieurs les ont entendus ».

Suit une description de cette chapelle qui indique clairement la chapelle dite du Saint-Esprit, située un peu plus loin, sur la route de Burguete. Elle existe en core telle qu'elle est décrite. La légende

s'en est emparée naturellement et fait dire aux cicérons du pays que là sont enterrés Roland et ses compagnons.

Le poète nous dit ensuite que l'église de l'hospice a été bâtie par le roi Sanche le Fort, ce qui n'est pas douteux. Enfin, il donne le nom du prieur, Martin, ce qui nous livre la date du poème, environ 1214; car il est dit que le roi Sanche faisait fuir les ennemis; c'était donc après la bataille de las Navas de Tolosa 1212, où Sanche le Fort avait fortement contribué à mettre en fuite les Sarrasins; et le prieur Martin est mort en 1215.

La règle de Saint Augustin dont la *Preciosa* donne le texte, est une règle douce et juste et qu'on a encore adoucie. En effet, on pouvait être chanoine de Roncevaux sans être prêtre. Il n'y avait que le prieur et ses deux assistants qui devaient obligatoirement avoir reçu la prêtrise. La situation de chanoine laïque ou simplement clerc, devait être fort agréable dans les temps du Moyen Age et de la Renaissance. En ces temps-là, Roncevaux ne relevait que du Pape, et le Pape était loin, qu'il fût à Avignon, ou à Rome. Les chanoines de Roncevaux avaient donc amendé la règle de Saint Augustin; M. le chanoine Dubarat nous donne leur profession de foi :

« Moi, N. . . . je promets à Dieu et au bienheureux Saint Augustin et à vous (le prieur), d'observer la continence autant que Dieu et ma fragilité me donneront et me le permettront. Je renonce à mes biens et je vous promets obéissance et respect ».

Ce n'était pas, on l'avouera, de quoi effrayer une vocation, d'autant plus que les devoirs se limitaient aux offices, au chœur, Matines, Laudes, Vêpres, etc. Les chanoines avaient et ont encore des prêtres chapelains pour toutes les cérémonies religieuses, messes de morts et enterrements. Ils avaient chacun leur appartement et, en principe mangeaient en commun. Quand ils étaient envoyés dans une commanderie, ils avaient tous les loisirs, servis par des clercs. S'ils restaient à Roncevaux, ils avaient deux mois de congé par an et pouvaient les passer où ils voulaient, recevant leur traitement intégral (1).

Sur ce dernier point, rien n'est chargé.

Les chanoines ne pouvaient pas disposer des biens du monastère, mais s'ils avaient des dettes, ou s'ils voulaient laisser quelque chose

(1) Il est à remarquer que nos anciennes maisons de chanoinesses, instituées pour recueillir des jeunes filles, nobles et peu fortunées, suivaient cette même règle de Saint Augustin, et avaient les mêmes vacances. Elles pouvaient se marier, mais en quittant la maison qui portait le nom de chapitre.

à un parent pauvre, ils pouvaient demander au chapitre, par testament, de vouloir bien payer telle somme dans tel but ; et cela était accordé quelquefois.

Le monastère, avec ses immenses richesses, faisait preuve, on le voit, d'une grande générosité envers les pèlerins et les pauvres ; mais le relâchement de la règle arriva à un point tel qu'il confinait au désordre, les chanoines non-prêtres ayant tous les droits dans leur appartement. Le prieur, lui, vivait le plus souvent à la Cour, déployant tout le faste possible et absorbant à peu près tous les revenus de l'ordre. Dans ces conditions, les vocations manquèrent. Ceux qui restaient, une douzaine, se révoltèrent contre le prieur qui dut capituler. On fit trois parts des revenus : le prieur, en eut une, les chanoines une autre.

Enfin le désordre cessa et les chanoines durent faire une profession de foi beaucoup plus rigoureuse quant aux mœurs. Aujourd'hui, ils sont tous prêtres et mènent une vie régulière. Il est regrettable toutefois qu'ils ne se livrent pas à l'étude.

On sait, qu'en 1833, les biens des couvents furent saisis en Espagne. Ceux de Roncevaux paraissent avoir échappé à cette saisie jusqu'à la fin de la guerre carliste, 1840 ou 1841. Les chanoines furent alors expulsés et leurs archives furent transportées à Pampelune, confiées au receveur des finances ! Ni celui-ci, ni ses successeurs n'ont voulu qu'on y touchât, eux-mêmes n'y ayant jamais mis le nez. Dernièrement, me dit-on, le gouvernement a accordé ces archives à la *Diputacion* de Navarre, c'est-à-dire au Conseil Général. On pourra donc prochainement les consulter. Il y a, à Pampelune, un érudit de grande valeur, M. Arturo Campion, qui ne manquera pas de nous révéler des choses intéressantes. Avant lui, M. de Ituralde, de Pampelune, avait publié des travaux de belle érudition sur sa province.

Le monastère de Roncevaux fut donc livré à l'abandon, jusqu'au Concordat de 1851 qui lui rendit, sinon tous ses biens, du moins quelques terres avoisinantes et des traitements : 3.750 pesetas par an au prieur, 1.500 pesetas à chacun des dix chanoines et 750 à chacun des six chapelains. Ceux-ci logent à part, dans la même maison que le *contador* ou administrateur qui lui, est laïque et marié. Il faut ajouter aux émoluments le revenu des terres, les messes, le casuel et les aumônes.

L'Etat donne encore 10.000 pesetas par an pour faire un sanatorium de tuberculeux. Les médecins ont déclaré, avec raison, que le climat humide de Roncevaux ne convenait nullement aux phtisiques et le sanatorium n'existe pas. Comme hospice, les chanoines ont une grande salle avec quelques lits pour les mendiants qui ne

manquent pas de venir là aux grandes fêtes. Ils ne négligent aucune fête, ici ou ailleurs. On leur donne aussi la soupe et c'est grande bonté, car ces mendiants ne sont nullement à plaindre.

Quant aux pèlerins, il y a beau temps qu'ils ont disparu. Déjà au XVII^e siècle, il y en avait si peu, que Roncevaux fut obligé de les remplacer par les soldats vieux, ou infirmes, ou blessés. Ils en ont secouru un millier. Cependant au XVIII^e siècle encore, ceux qui



voulaient voyager sans frais et être bien traités partout, prenaient l'habit de pèlerin quand ils pouvaient voyager à pied. Les étapes n'étaient pas fatigantes, tant on avait coutume partout, de secourir les pèlerins. C'est ce que firent Joseph Balsamo dit Cagliostro et sa femme, lorsque, ayant eu des désagréments à Venise, et voulant passer en Espagne pour y faire de nouvelles dupes, ils se trouvèrent sans le sou. Ils prirent tous deux l'habit de pèlerin et furent hébergés

jusqu'à Barcelone, puis jusqu'à Madrid, mais ils oublièrent Saint Jacques (1).

On dit que parfois un pèlerin passe encore par Roncevaux. J'en ai vu deux sur une carte postale, et c'est tout. J'imagine que ce sont pèlerins pour artistes et photographes. On les poste alors au pied de la croix qui porte leur nom, sur la route de Burguete. Cela fait bien dans le paysage.

Lorsque Elisabeth de France, fille de Henri II, passa par Roncevaux pour aller épouser le sombre Philippe II, elle y resta toute une semaine à attendre les formalités du protocole. On vit alors accourir une foule d'environ quatre cents pèlerins, sûrs d'avoir bon gîte et bonnes aumônes. Saint Jacques, — s'il s'en est occupé, — reconnut-il parmi eux, ne fut-ce que quatre de ses dévots ?

Mais c'est assez parler du monastère et des chanoines ; passons à l'église et à son trésor.

L'ÉGLISE

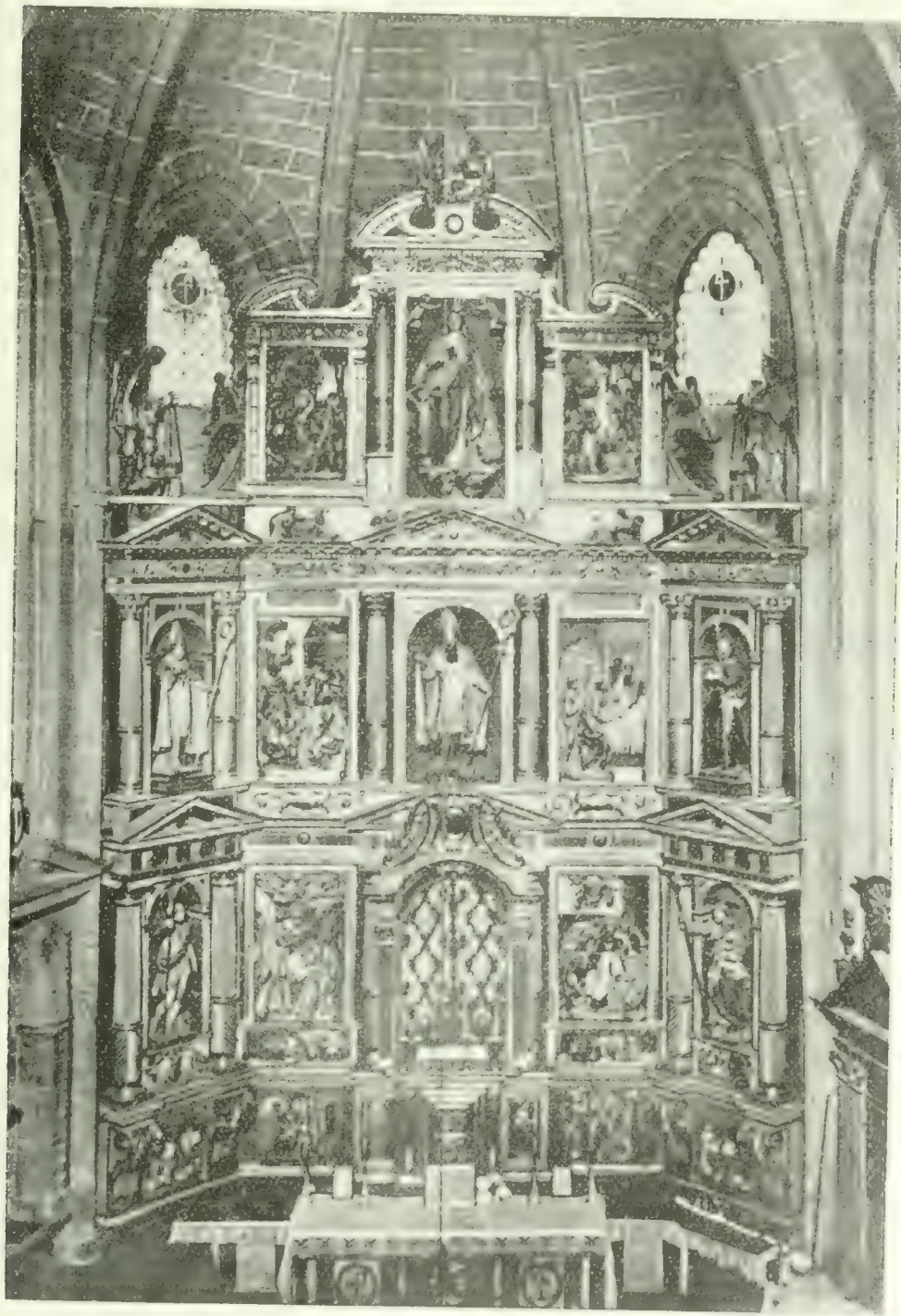
Si les bâtiments du monastère n'offrent rien d'intéressant, il en est de même de l'église qui est petite, obscure et très simple. Bâtie vers 1200, par le roi de Navarre, Sanche le Fort, dans le style ogival le plus simple, car il se borne aux nervures de la voûte supportées par des colonnes rondes et des chapiteaux quelconques, elle ne comporte que deux petites fenêtres dans le chœur, et elles sont à moitié obstruées par le grand rétable du maître autel.

Le rétable est, en Espagne, une sorte de style et un rite. Il semble qu'une église qui n'aurait pas de rétable, ne serait plus une église. Et cette mode s'est ancrée, même dans les Flandres, sous la domination espagnole. C'est au dix-septième siècle qu'ils ont fait fureur. Plus le rétable est grand et doré, peuplé de statues de bois peintes au naturel, plus il est admiré. La vérité est, que, certaines de ces statues sont belles. Nous méprisons trop le style polychrome ; on reviendra de cette erreur.

Le rétable est tout or, à trois étages, et les statues alternent d'une niche à l'autre, avec les tableaux. On y voit la Sainte Vierge, Saint Augustin, de qui relèvent les chanoines, Saint Roch, patron

(1) M. Henri Beraldi, le grand bibliophile parisien, a mis au jour toute la vie de Cagliostro, dans son intéressant ouvrage, *Diaboli dans les Pyrénées*. Il a montré par les plus sûrs documents que Cagliostro n'a jamais été qu'un petit aventurier sans importance. Les romanciers seuls, en ont fait un personnage de la Révolution.

des pèlerins et Saint Jean-Baptiste; mais la niche du centre, immédiatement au-dessus de l'autel, est grillée, soigneusement fermée. C'est, là qu'apparaît, aux grandes solennités, la Vierge de Roncevaux,



Le Rétablo du Maître-Autel

réputée miraculeuse, objet d'une grande dévotion dans tout le pays d'alentour. J'en parlerai plus loin.

A gauche de l'autel, du côté de l'Evangile, deux statues de pierre blanche, un roi et une reine à genoux, regardant l'autel. Le roi porte la fraise, la cuirasse et la culotte bouffante. La reine porte



Le Monument de don Sanche

aussi la fraise, un corsage en pointe qui descend très bas sur une robe à plis ; elle a de doubles manches, une très large, sur une autre très ajustée. La niche est grande et profonde, surmontée des armes de Navarre, et, entre la niche et le rétable, pendent deux chaînes de fer faites de tiges reliées entre elles par leurs extrémités recourbées. C'est une chaîne arabe, à n'en pas douter. A en juger par le costume, ce sont là un roi et une reine d'Espagne de la fin du seizième ou du commencement du dix-septième siècle.

Il n'en est rien. Ce sont là des statues de Sanche le Fort, mort en 1234, et de sa seconde femme, doña Clemencia, dont on ne sait rien. Il avait épousé, en premières noces, une fille du comte de Toulouse. Le prieur de Roncevaux qui a fait faire ces statues en 1621, ignorait aussi bien que moi, quel costume portait le roi Sanche et sa femme. Il les a fait habiller à la mode de son temps, et là encore il s'est trompé, car la fraise avait disparu depuis bien des années en 1621. Mais Roncevaux est si haut et si loin, que les modes mettent plus de dix ans à y arriver.

Cette histoire n'est pas sans intérêt, comme on va le voir.

Sanche VIII le Fort, a été le dernier roi de Navarre de la race des ducs de Gascogne ou des Loups. Il n'a pas laissé d'enfants. Il avait deux sœurs, l'aînée, mariée à Richard-Cœur-de-Lion, morte sans enfants, et la seconde mariée au comte de Champagne dont le fils, Thibaut, devint ainsi comte de Champagne et roi de Navarre. C'est cette maison de Champagne qui, plus tard, a apporté la Navarre à Philippe le Bel, à son fils aîné, et à sa petite fille, qui en épousant Charles d'Evreux, a amené en Navarre une autre dynastie capétienne.

Sanche le fort était presque un géant ; il était robuste en proportion ; il fut un héros à la célèbre bataille de las Navas de Tolosa, en 1212, où les rois d'Espagne coalisés, écrasèrent une formidable invasion sarrasine venue du Maroc. Beaucoup de chevaliers français participèrent à cette victoire, car le Pape avait prêché la croisade et avait accordé aux combattants la célèbre bulle de la croisade, — les Espagnols disent la *Cruzada*, — qui exemptait les guerriers à perpétuité du maigre et du jeûne, sauf à certains jours de l'année. Les Espagnols bénéficient encore de cette exemption ; j'en ai une dans mes souvenirs de jeunesse. Il n'en coûtait que deux réaux, 0, 50 centimes. Il est possible que la vie chère ait fait augmenter les prix.

Ce roi de Navarre fut si hardi que tout en massacrant les Sarrasins avec sa masse d'armes, il arriva jusqu'à la tente de l'Emir que l'on appelait le *Miramolin*, corruption de *Emir-al-moumenin*. Il y trouva qu'une belle émeraude ; mais il voulut pour sa part, les chaînes qui entouraient un certain espace autour de la tente.

Très fier, à juste titre de ce succès célébré dans toute l'Espagne, il remplaça l'aigle éployée de ses armoiries, par ces chaînes étalées en rayons. Elles figurent encore dans les armoiries de Navarre que les Bourbons ont jointes aux armes de France. (1)

Quant aux chaînes elles-mêmes, il les distribua en partie à son église de Roncevaux, à Pampelune, à Sainte-Marie de Irache, autre lieu de pèlerinage, et à l'église de Tudela. On a dit qu'avec les chaînes données à la Cathédrale de Pampelune, avait été forgée la grille d'une chapelle attenant au cloître de la cathédrale. Le fait est reconnu controuvé aujourd'hui. On a le nom de l'architecte de Tournai qui fit la cathédrale et le beau cloître ; on a les comptes de celui qui fit la grille de la chapelle en question (2).

Après avoir donné une partie des chaînes à Roncevaux, il voulut lui donner aussi, sans doute, la masse d'armes dont il s'était si vigoureusement servi en 1212, et ce doit être la masse d'arme en bronze que l'on montre aujourd'hui dans la sacristie, et que l'on attribue à Roland, comme on attribue l'autre masse d'armes, dont le boulet est en fer, à Olivier. Ainsi vont les légendes, chevauchant par dessus les siècles.

Il n'y avait point de masses d'armes au temps de Roland, et celle dont le boulet est en fer, a dû être offerte à l'église, soit par le roi, soit par un des plus vaillants chevaliers qui l'accompagnaient à la bataille de las Navas (3).

Enfin, le roi Sanche, fidèle à son église, voulut y avoir son tombeau, avec celui de sa femme, bien que la sépulture des rois de Navarre fut d'habitude dans l'église de Leyre. Malgré les protestations des moines de ce monastère, les intentions du roi reçurent pleine satisfaction. On lui fit un grand tombeau en pierre avec une statue tombale, mais la reine n'eût qu'une tombe en bois. Pourquoi cette parcimonie ? On ne saura cela que plus tard, si toutefois on arrive à le savoir, et si l'on y trouve quelque intérêt.

Les deux tombes furent placées en face la grande grille du maître-autel et entourées elles-mêmes d'une grille. Le pèlerin Laffi, qui passa par Roncevaux en 1670, dit avoir vu pendu à la grille, le cor de Roland, long de deux brasses ; il a voulu dire sans doute deux

(1) Les Bourbons, on le sait, ont hérité de la Navarre française et des droits de la Navarre espagnole, par la dernière des d'Albret qui fut la mère de Henri IV.

(2) Je dois ce renseignement à M. Carlos de Marichalar qui est fort érudit et a étudié les archives de Pampelune.

(3) Il est curieux de trouver ce nom basque dans le midi de l'Espagne, un peu au nord de Jaen. *Nava* en basque veut dire plaine, et *Navarra* voudrait dire « plaine de pierres ».

coudées, et c'est trop ; il a vu encore beaucoup de choses disparues. Huarte, qui était de la maison en 1621, et dont les manuscrits ont été lus et analysés par M. le Chanoine Daranatz, de Bayonne, dit que les chaînes pendaient à la grande grille, entre deux lampes d'argent, avec la masse d'armes et le cor de Roland. Ainsi à cette époque la légende était accréditée.

Huarte cependant était un honnête homme, qui n'écrivait que ce qu'il voyait et ce qu'il croyait (1). Or, il a vu le sacrilège, en quelque sorte, commis par le prieur Manrique qui ne connaissait pas d'obstacles. Les tombes royales gênaient la circulation dans la petite église ; il les fit enlever, sans scrupules, et comme on emportait sans soins, la pierre tombale sur laquelle le roi était représenté, la couronne en bandeau sur la tête et le corps enveloppé d'un manteau royal, les porteurs la laissèrent tomber, et elle se brisa en trois morceaux.

Que faire de cette vieillerie, dut dire le prieur ? Pour cacher son crime, il fit enterrer les débris dans l'église, près de la porte d'entrée, et le bon Huarte écrit : « Je dis cela pour le cas où quelque curieux voudrait un jour la réparer ». Et c'est, en effet, ce qui fit retrouver les trois morceaux en 1889.

Un peu honteux de son ingratitude envers le bienfaiteur de son église, et de sa propre négligence, le prieur Manrique fit faire la niche et les statues que nous voyons. Au-dessous, il fit murer les restes du roi et de la reine Clémence et placer au devant une longue inscription.

Le prieur qui, en 1889, fit exhumer les débris de la pierre tombale, ne fut guère plus scrupuleux que son prédécesseur. Ne sachant que faire de ces fragments, il les fit placer dans le cloître, un cloître quelconque qui avait remplacé l'ancien écroulé en 1600, et les laissa là, au rebut. Les enfants du village venaient jouer dans le cloître les jours de pluie et, en jouant, ils cassèrent la nez du roi. Il n'en fut rien de plus. Pour un nez cassé, allait-on se casser la tête !

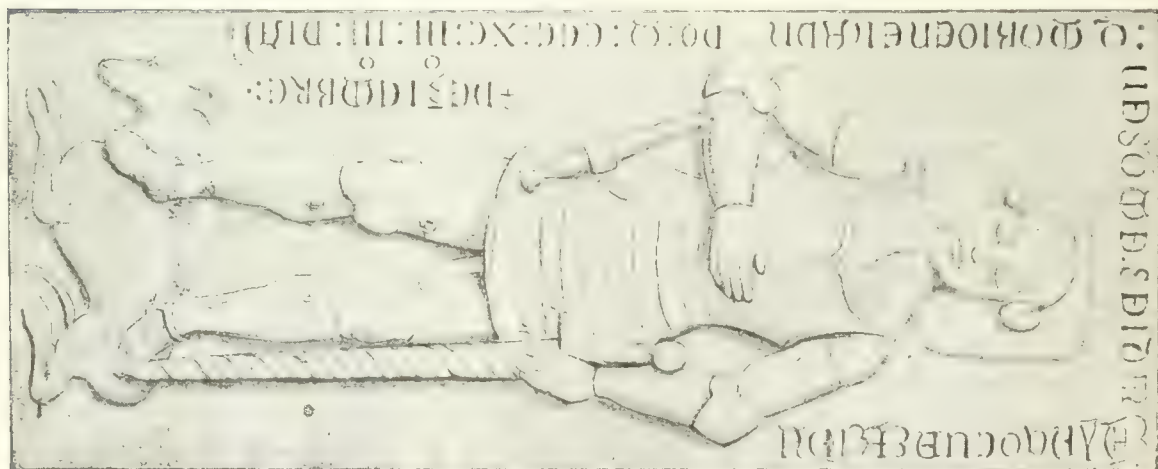
Enfin, un nouveau prieur, plus intelligent et plus soucieux des souvenirs, voulut accomplir l'œuvre de réparation aux mânes du roi Sanche. Il destina à sa tombe et à celle de la reine, la chapelle de Saint Augustin, vaste tour carrée et assez haute que l'on aperçoit à l'arrière de l'église et du monastère. Cette chapelle occupe toute la hauteur de la tour, avec des nervures ogivales. Un autel surélevé en est tout l'ornement. Il fallut réparer cette chapelle et il en coûta 150.000 pesetas. On fit faire une grande tombe en pierre

(1) Huarte a fait confiance à la supercherie du cor et à l'erreur de la masse d'armes.

blanche, très simple, longue de 2^m50, pour y loger le squelette du roi, et l'on fit réparer son nez cassé, sans trop savoir comment il était. Les trois fragments furent remis en place tant bien que mal.

Il y a quelques années, on a solennellement fait, en présence du roi Alphonse XIII, la translation des restes du roi Sanche, de l'église à la chapelle Saint Augustin.

Le prêtre bolonais, don Domenico Laffi, dont nous avons parlé, dit dans son récit, qu'il est entré au monastère « sous une grande voûte dans laquelle, à main droite, il y a beaucoup de tombeaux anciens où se conservent les cendres de nombreux rois, ducs, marquis, comtes, paladins et seigneurs qui moururent dans ce grand fait d'armes (778) mémorable dans tous les siècles ». Et voilà comment on écrit l'histoire ! Ces tombes étaient probablement celles de seigneurs navarraïis qui, à l'exemple du roi Sanche, avaient voulu être enterrés à Roncevaux. C'était probablement une mode. Où la mode ne va-t-elle pas se nicher ? Jusque dans la mort ! Nous en trouvons, sinon la preuve, du moins un commencement de preuve, dans une pierre tombale qui subsiste dans un mur de l'église et qui est fort belle. Elle est même intéressante en ce qu'elle nous donne l'armure du XIV^e siècle en Espagne. Mon frère en fit le dessin en 1884; en voici la reproduction.



Il y a des parties de l'inscription que je n'ai pu déchiffrer, je l'avoue, mais la date de la mort de ce jeune chevalier est très nette : *Aqui yace Sandoval (ou Sandovay)..... mosen.....*
Que morio en el año DO (Domini) MCCCX CIII (1393) III dia de Diciembre.

Toutes les tombes dont parle Laffi ont disparu. Voilà à ma connaissance tout ce qu'il en reste.

Ce qui est amusant, c'est que Laffi, se souvenant de l'*Orlando furioso*, remplace Olivier par Renaud. Cela était sans inconvénient dans le domaine de l'imagination.

LA VIERGE DE RONCEVAUX

Vers 940, les bergers qui faisaient paître des moutons, des chèvres, ou des vaches sur le plateau de Roncevaux, aperçurent, pendant la nuit, dit la légende, une lueur parmi les arbres. (Cela ressemble à l'histoire de Saint-Jacques de Compostelle.) Ils s'approchèrent et virent, près d'une fontaine, un cerf dont les bois étaient lumineux. (Cette fois nous nous rapprochons du miracle de Saint-Hubert). Ils s'approchèrent encore et tout disparut à l'instant. Emmerveillés de ce miracle, ils allèrent en parler à l'évêque de Pampelune qui haussa les épaules. Ces bergers avaient rêvé ! Cependant, la nuit suivante, le prélat eut un songe : un ange lui disait d'aller à Roncevaux, parce que là où les bergers avaient vu le miracle, là était cachée une statue de la Sainte Vierge qu'il fallait honorer ; elle ferait beaucoup de bien dans le pays.

L'évêque cependant n'en crut rien. Il était sans doute disciple de Saint Thomas.

Mais voilà que la nuit suivante, l'ange lui apparut encore en rêve et impérativement lui ordonna d'aller à Roncevaux et de faire creuser la terre là où le cerf lumineux était apparu.

A son réveil l'évêque ne résista plus à cette injonction venue d'en haut : il fit seller sa mule et accompagné de quelque chanoine et d'ouvriers, ils s'en alla vers le désert lointain. Sur les indications des bergers, il fit creuser le sol. Bientôt apparut une grande urne dans laquelle était une statue en bois de la Vierge et de l'enfant Jésus.

L'évêque aurait alors mis en honneur cette Vierge ; le malheur est qu'on ne dise pas où elle fut trouvée et où elle fut placée, car le monastère n'existait pas encore, et c'est à peine s'il pouvait y avoir une chapelle à Ibañeta, après le passage torrentueux des Sarrasins en 929.

Cette légende est charmante, pleine de poésie mystique ; il est regrettable pour la sincérité des chanoines de Roncevaux, qu'elle ne s'appuie sur aucun document, ni chez eux, ni à Pampelune, que la statuette en question soit du quatorzième siècle et que même la

Preciosa qui chante, en vers latins, la gloire du monastère, n'en dise pas un mot, non plus que la charte de fondation de l'évêque de Pampelune, en 1127.

Néanmoins, les chanoines avaient si bien accrédité cette histoire que, pour la confirmer, ils firent élever, au XV^e siècle, près de la fontaine où l'on disait avoir trouvé la statuette, dans une urne, un groupe représentant l'évêque endormi et l'ange se penchant sur lui pour lui parler. Le soubassement du groupe sert encore de fontaine, mais le groupe, d'une sculpture assez fruste, a été fort endommagé.

La Vierge de Roncevaux est une statuette en bois recouverte en partie d'argent. Elle est fort belle et tout indique qu'elle est de l'école de Champagne et du XIV^e siècle. La Vierge regarde tendrement l'enfant Jésus qui est en longue chemise et met un pied sur la cuisse de sa mère qui le soutient ; il cherche à aller à elle, comme pour l'embrasser et met sa main droite sur le haut du corsage de la Vierge, paraissant vouloir s'y accrocher.

La Vierge est assise sur un trône sans dossier. Sa robe ajustée, aux plis très étudiés et très nets, est serrée à la taille. Elle suit les formes du corps. La main droite qui, dit-on, tenait autrefois un lys, est appuyée sur le bras du trône. Un long voile tombe de sa tête jusqu'à ses jambes.

Cette Vierge est une des plus belles du Moyen Age. Par la grâce de la mère et de l'enfant, par la pensée, par le charme de la composition, par le fini de l'œuvre, c'est de quoi faire l'admiration des artistes et des archéologues. C'est bien une œuvre française donnée par un des rois de Navarre, de la maison de France ou plutôt de la dynastie d'Evreux qui était capétienne et qui régna de 1349 à 1441. Ce qui confirme cette thèse, c'est que Saint Michel figure au dos sur le trône de la Vierge, Saint Michel, patron de la France, et que sa lance est surmontée d'une fleur de lis. Les arcatures trilobées du bas du trône et la manière des personnages qu'elles abritent, dénotent également le XIV^e siècle.

Enfin voici la découverte de M. Marquet de Vasselot (1). Comment a-t-il réussi à obtenir du prieur de Roncevaux qu'on sortît cette statuette de sa niche, qu'on dépouillât la Vierge et l'Enfant Jésus des énormes couronnes fermées et des robes dont on les a affublés, afin de pouvoir photographier et étudier cette merveille ? Je ne saurais le dire ; je tiens le fait pour miraculeux.

Ces statuettes, à part les figures et les mains qu'on a eu tort de peindre au naturel, sont entièrement revêtues d'argent. Un or-

(1) *Gazette des Beaux-Arts* de Septembre et Octobre 1897 avec de belles reproductions de la Vierge et du trésor de Roncevaux.

fèvre a moulé une feuille de ce métal sur les vêtements et sur le trône ; s'il n'a pas moulé, il a fait œuvre d'artiste fort habile. Or, en étudiant cette Vierge, M. Marquet de Vasselot a lu au bas du trône, au dos et sur l'argent, l'inscription tronquée que voici :

IT : FIERI : THOLE : AD : HO

ce que M. Marquet de Vasselot a justement complété en *Fecit fieri Tholosæ, ad honorem Beatæ Virginis Mariæ...* « Fit faire à Toulouse... » Mais qui a fait faire ? L'inscription des côtés latéraux du trône manque. On l'aura sans doute trouvée compromettante pour la légende.

C'est donc un orfèvre de Toulouse qui a fait le revêtement. Je persiste à croire cependant que la sculpture en bois de cette Vierge est de l'école de Champagne. Elle aura été simplement habillée d'argent par un orfèvre de Toulouse.

Une autre statuette semblable, mais toute petite, et de la même époque, œuvre d'art des plus remarquables, appartient également au monastère. On l'expose, les jours de fête de la Vierge, devant la table de communion, sur une petite table recouverte d'un linge, entre deux cierges allumés. Je l'ai vue ainsi un 8 septembre, et toute la foule prosternée venait à tour de rôle la baiser au pied.

Ces deux statuettes sont déjà un trésor inestimable pour Roncevaux. Elles seules valent le voyage.

Nuestra Señora de Roncesvalles jouit toujours d'un grand prestige dans tous les environs. Je serais probablement fort mal vu dans ce pays, si l'on me savait incrédule sur l'origine miraculeuse de cette statue.

Il faut voir, à Roncevaux, les processions qui ont lieu, des villages voisins, à l'église de la Vierge, dans la semaine qui précède la Pentecôte. Quatre villages y prennent part successivement. Burguete le lundi ; Valcarlos, le mardi ; la vallée d'Arce, le mercredi ; et Espinal le jeudi.

La plus curieuse est celle du Mercredi. Le val d'Arce est sur la route de Pampelune par Aoiz, à une vingtaine de kilomètres de Roncevaux. Les gens de ce village et de la vallée se réunissent le mardi soir, et partent à la nuit, avec leur curé et ceux du voisinage. La croix de la paroisse est en tête, avec l'alcade (1). Une centaine d'hommes, les plus vigoureux, ont revêtu la cagoule et la blouse noire serrée à la taille. Chacun porte sur le dos, soutenue par les mains élevées, une lourde croix faite de deux troncs d'arbres, et ces

(1) Pourquoi écrivons-nous *alcade* et non *alcalde*, puisque c'est un mot espagnol ? Il est vrai que c'est déjà, en espagnol, une déformation de l'arabe.

hommes s'en vont ainsi, pieds nus, en souvenir de Jésus marchant au Calvaire. Après eux viennent les hommes qui feront les relèves, puis ceux qui n'ont plus la même force, les curés des paroisses, et enfin les femmes.



Procession de la Vallée d'Arce

Cette procession marche toute la nuit en chantant ou en priant, avec des repos et des relais. Elle arrive au plateau de Roncevaux à huit heures du matin, pour s'engouffrer dans l'église, y entendre la messe et communier. Tous sont à jeun depuis la veille. Les croix sont laissées à la porte.

Rien n'est impressionnant comme ces hommes en cagoule dont



Procession de Roncevaux, d'après le tableau de M^{lle} Marie GARAY

on ne voit que les yeux brillants d'énergie et de fatigue sous le poids de leur croix. Il faut une foi ardente pour inspirer de telles souffrances volontaires, et cela suffit à faire respecter cette procession d'un genre particulier.

A midi seulement les pieux processionnaires déjeunent sur l'herbe de la prairie ; ils ont marché toute la nuit, qu'il pleuve ou qu'il vente, et on ne leur offre même pas un réfectoire. A deux heures, ils s'en vont, mais en emportant les croix sous le bras. Ils arriveront à peine pour l'heure du souper.

LE TRÉSOR DE RONCEVAUX

Dans une armoire du chœur, du côté de l'épître, se trouvent les précieux reliquaires du trésor.

C'est d'abord un grand crucifix de la Renaissance, en argent doré, surchargé d'ornements, avec deux braches qui supportent les statuettes de la Vierge, et de Saint Jean, de chaque côté de la croix. Les statuettes sont d'une exécution parfaite. Sur le pied de ce calvaire qui rappelle les calvaires bretons, on a greffé deux tiges supportant chacune un tube de verre avec une épine.

— Ce sont, me dit le chapelain, des épines de la Sainte couronne d'épines qui est à Paris. C'est le roi Saint Louis qui les a données à Roncevaux avec une lettre très flatteuse pour notre maison.

— Vous avez la lettre de Saint Louis attestant ce cadeau ?

— Certainement, nous l'avons eue.

Je ne veux pas contester l'authenticité de ce don. Saint Louis, paraît-il, a donné aussi deux épines à son gendre, Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre. On les conserve à Pampelune.

Mais voici « l'échiquier de Charlemagne ! » *El aljedrez de Carlomagno*. Ce n'est pas là, bien entendu, un objet du VIII^e siècle. C'est du moins un très beau et très précieux reliquaire en émaux translucides. On a appelé ce reliquaire un échiquier, parce qu'il est partagé en carrés, une case en creux succédant à une case pleine. En haut, une relique de la vraie croix. A côté de chaque relique une inscription en caractères gothiques, et je lis : *De lacte beatæ Mariæ Virginis ? De sanguine Christi* (1). Les cases émaillées représentent des Saints, des Saintes ou des Anges d'une grande finesse de traits, sur fond bleu foncé. Autour de ce damier court une bordure entière-

(1) On voit aussi des inscriptions annonçant des « parcelles du pain de la Sainte Cène » et « des parcelles des deniers de Judas ».

ment émaillée et également admirable, mais d'un ton moins foncé qui pourrait être d'une autre main. Les personnages représentés sur cette bordure, se tiennent sous un arceau ogival et tout fait supposer ici encore que ce précieux reliquaire, conçu d'après la manière byzantine, est du XIV^e siècle. L'émail nous est venu, on le sait, de Byzance ; il y avait au XIV^e siècle, d'excellents émailleurs à Barcelone comme en France et l'origine de ce reliquaire nous demeure inconnue, tant qu'on n'aura pas trouvé un document probant.

Le bas de ce damier est en mauvais état, la foule étant admise à le baiser lors de certaines fêtes. Les baisers sont, peut-être là-bas, un peu rudes.

Je ne parlerai pas des prétendus souvenirs de Roland qu'on montre à la sacristie, les masses d'armes, la pantoufle de velours rouge qu'on attribue à l'archevêque Turpin. Tout le reste a disparu de ce qu'on montrait autrefois comme authentique : l'épée de Roland, l'olifant, l'étrier, les brodequins, d'autres disent des bottes de Roland et le *zapalon*, ou gros soulier de Bernardo del Carpio. On n'ose plus parler de tout cela à Roncevaux.

Au premier étage du monastère est conservé, dans une pièce fermée, le reste du trésor.

C'est d'abord l'évangélaire sur lequel les rois de Navarre juraient, lors de leur accession au trône, de respecter les fueros du royaume. C'était là un peu comme en Aragon, où les rois avant d'être intronisés, devaient se mettre à genoux, tête nue, devant le Grand Justicier qui était assis sur un trône et tenait une épée nue, la pointe vers la poitrine du roi, tandis que, devant les grands du royaume, il jurait de respecter leurs privilèges. On lui disait alors : « *Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons roi, à la condition que vous respectiez nos fueros et nos libertés, sinon, non* ». »

L'évangélaire de Roncevaux est remarquable par sa couverture en plaques d'argent repoussé, avec cabochons de pierres précieuses ou imitations. La plaque de dessus représente un Christ de Majesté encadré d'un losange. Dans les angles, entre le losange et le carré, les symboles des quatre évangélistes. Cette plaque d'un beau dessin, se ressent tellement du style byzantin, que je la crois originaire des provinces rhénanes où parurent les premiers artistes byzantins, appelés par une impératrice douairière de Byzance. C'est par eux que notre style roman a été tout d'abord impressionné par l'Orient.

La plaque inférieure n'est pas de même style, ni de même valeur. Un petit coffret arabe en argent doré est un bijou parmi les coffrets de ce style. Peut-être a-t-il été pris par Sanche le Fort, dans le

pillage du camp des Sarrasins et donné à Roncevaux. Il correspond à cette époque.

Un autre coffret en argent porte des médailles religieuses.

Enfin un ostensor gothique est à étudier.

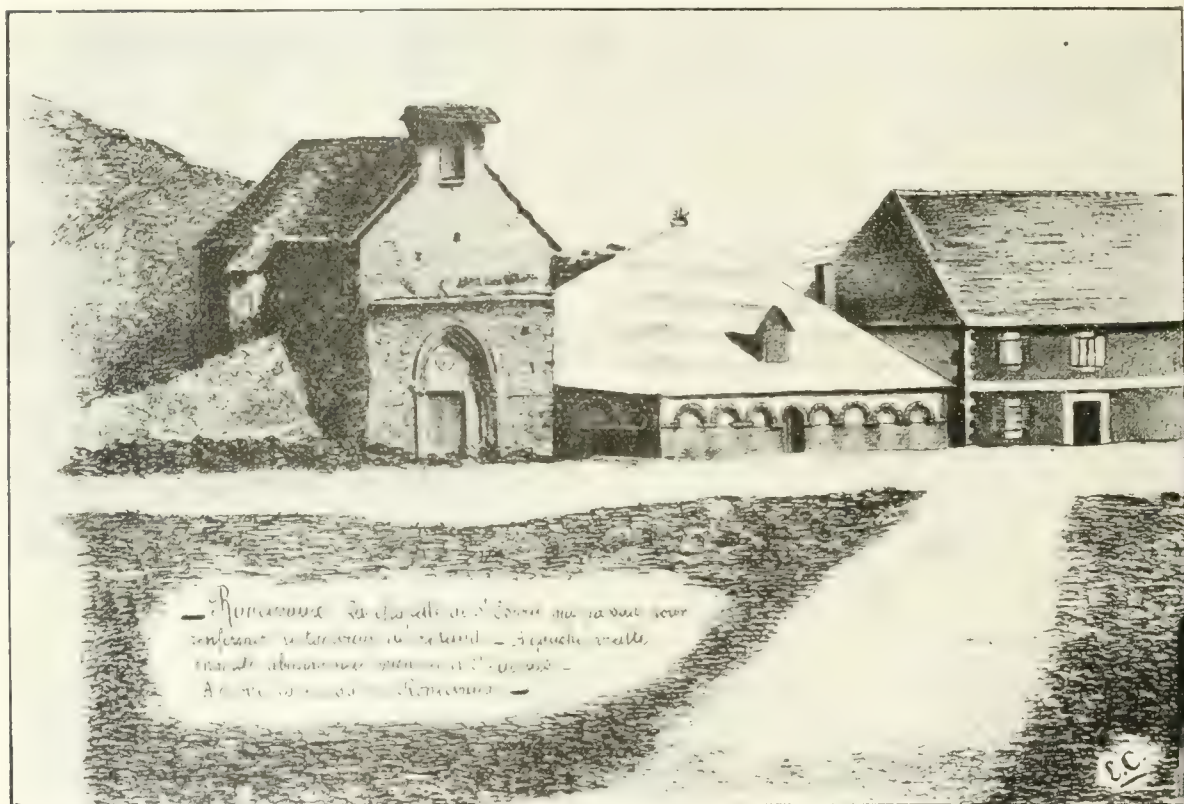
C'est tout. Les étoffes anciennes qu'on m'a montrées sont de celles qu'on trouve encore çà et là.

Le peu d'archives qui restent au couvent renferment un livre bien curieux que ni vous, ni moi, ne lisons ; c'est le livre de Confucius, en caractères chinois. Comment a-t-il échoué à Roncevaux ? Ce n'est probablement pas Roland qui l'a perdu dans la bataille ! On ne me l'a pas montré et je ne l'ai pas demandé.

Comme on le voit, le trésor de Roncevaux mérite d'être examiné avec soin. J'ai plaisanté de beaucoup de choses qui sont pures inventions : ici j'admire sans restriction.

LA CHAPELLE DU SAINT-ESPRIT ET LA CROIX DES PÉLERINS

En quittant le monastère dans la direction de Burguete, on voit à main gauche une petite église, ou chapelle désaffectée, une auberge et une singulière chapelle carrée, avec des arcatures extérieures dans le mur. Très basse, elle est dominée par un toit en pyramide et en zinc, du plus fâcheux effet. Une croix la surmonte. Seul signe extérieur de la destination religieuse de ce vilain édifice.



La Chapelle du Saint Esprit

Laffi a cru sur la foi des hableurs de légendes, que Roland et ses compagnons avaient été inhumés sous ce carré de pierres, par les soins de Charlemagne, et d'autres l'ont cru comme lui. Des peintures découvertes autrefois sous la chaux, à l'intérieur de cette chapelle, ont laissé voir des personnages et des banderolles qui donnaient les noms de quelques héros de la légende. Ces peintures ont disparu avec la chaux qui les recouvrait. Plus rien d'intéressant ne nous attire dans cette chapelle, qu'in'est certainement pas antérieure au

monastère dont elle était le cimetière. Les chanoines étaient inhumés dans le couloir qui entoure la chapelle, et les pèlerins morts à l'hôpital, étaient simplement jetés dans le charnier qui est au dessous, et où l'on voit encore des ossements et quelque crâne émergeant d'un sol noir et horrible. Le poème latin de la *Preciosa* dit clairement que ce sous-sol est un *carnarium*, un charnier.

Le plaisant est que chaque année, un chapelain de Roncevaux disait la messe à l'autel de cette chapelle, chaussé des bottes que l'on attribuait à Roland et priait pour les morts de 778. Cette pieuse pensée est vraiment touchante après tant de siècles.

Lorsque Gaston Paris est allé à Roncevaux, le prieur lui parlant de cette messe, lui dit avec le plus grand sérieux qu'on y priait également pour les Français et les Espagnols morts dans ce combat ; Gaston Paris s'est contenté de sourire.

La croix des pèlerins est plus intéressante, en ce sens qu'elle est ce qu'il y a de plus ancien à Roncevaux. Elle est romane et, à en juger par ses bas-reliefs et la forme de la croix, elle peut dater de la fin du onzième siècle. Une inscription en caractères gothiques très frustes, en fait le tour. On s'est fatigué à en découvrir le sens. Peine perdue. J'ai décalqué ces caractères et j'ai vu par là qu'il s'agissait d'une ancienne inscription brisée et dont quelques fragments avaient été rajustés sans ordre, pour former ce carré (1).

De là à Burguete la route est droite, ombragée par trois rangs de hêtres.

Je termine ici ma visite à Roncevaux, n'ayant pas tout dit, et craignant cependant d'en avoir trop dit pour le plaisir de mes lecteurs.

Que si l'on me reproche d'avoir démoli à plaisir tant de légendes poétiques, je répondrai que cette sincérité ne m'est pas personnelle et que je m'appuie sur de nombreuses autorités compétentes, autant que sur le simple bon sens. La vérité vaut mieux que toutes les légendes.

LITTÉRATURE ROLANDIENNE

Aucun héros, au cours de l'histoire, n'a inspiré tant de chants glorieux, tant de récits, tant de poèmes ; aucun n'a été aussi populaire dans toute la chrétienté, que le plus inconnu des héros ! Roland !

Ne rien savoir permet de tout inventer. L'imagination vagabonde

(1) On me dit à la dernière heure, que cette inscription aurait été finalement déchiffrée tout récemment. J'en accepte l'augure, et j'admire la sagacité de ses lecteurs.

fait la folle, s'exalte, prend des ailes et veut monter jusqu'au ciel ! c'est ce qui est arrivé.

M. Bédier a admirablement analysé, catalogué et expliqué les Chansons de geste, les romans du Moyen-Age. Il faut lire son livre pour comprendre la genèse de cette floraison littéraire de la France encore barbare par certains côtés, mais en avance sur le reste du monde, chevalier de l'idéal, missionnaire de la civilisation. Ainsi s'explique l'influence qu'eurent bientôt acquise en tous pays, ces chants et ces romans.

On ne s'inquiétait point alors de vérité historique. L'art de plaire comportait avant tout, la libre fantaisie, le côté dramatique de la vie telle qu'on la connaissait, des hauts faits dépassant même toute vraisemblance. Il faut aux enfants des contes de fée.

La Chanson de Roland comporte tous les éléments du drame, tout excepté l'amour. Elle fait de Roland, tantôt le gendre de Ganelon, et tantôt le fiancé de la belle Aude, sœur d'Olivier. Ce sont distractions de trop longs poèmes ou récits. Mais l'amour est ici de plus haute qualité : c'est l'amour de l'honneur, de la patrie représentée par le roi, et c'est l'amour de la bataille, du courage sans frein, l'amour de l'héroïsme.

La langue du poème est des plus intéressantes, sobre, concise, énergique, sans périphrases, sans recherche de vaines fioritures, aussi latine que française et mêlée de mots étrangers, que les invasions ont apportés. Rien de savant ; tout est simple, presque rustique, dans cette œuvre spontanée, toute d'inspiration. Je n'aime pas, je l'avoue, la traduction de Léon Gautier ; elle n'est pas toujours sûre et elle a le grand tort d'alourdir la phrase. Je n'aime pas davantage son livre sur la *Chevalerie* ; il y apparaît tendancieux et peu soucieux des origines. Léon Gautier était un grand érudit à son époque, il a été bien dépassé. La traduction de la *Chanson de Roland* par M. Bédier est bien supérieure et son édition vaut beaucoup mieux, débarrassée de toute intercalation.

Les vers de la *Chanson* sont rimés avec une grande liberté qui ne comporte que l'assonance ; encore ne la trouverait-on pas si l'on ne tenait pas compte de la prononciation au XI^e siècle.

*Li quens Rollanz gentement se combat ;
Mais le cors ad tressuet e mult cald ;
En la teste ad e dulur e grant mal ;
Rumpuz est li temples pur ço que il cornat.*

« Le comte Roland se bat hardiment. Mais son corps est en sueur et bouillant. En sa tête est douleur et grand mal ; rompue est sa tempe pour ce qu'il a sonné du cor ».

Evidemment *cald* se prononçait *cal* et rime avec *mal*, tandis que *cornat* rime avec *combat*.

Quant à l'*u*, il devait se prononcer *u* ou *ou*, selon le cas : *mull*, *moult* ; *dulur*, *doulour* ; pur, *pour*. *Un* et *um* se prononçaient le plus souvent *on*, *Rumpuz*, *rompu*.

La Chanson appelle Roland, tantôt le *baron*, *li ber*, qui est un terme générique (1), tantôt *comte*, parce qu'il était chef, et tantôt le *marquis*, parce qu'il commandait la marche de Bretagne. Le mot *quens* ou *cuens* est un dérivé de *comes*, comte.

Tout l'esprit religieux du XI^e siècle se retrouve dans la *Chanson*, mais avec une ignorance absolue de l'Islam. Elle appelle les Sarrasins des païens qui adorent Apollon, Tervagant et Mahomet. Mais le plus beau est le rôle de l'archevêque Turpin qui absout les Francs agenouillés, avant le combat, leur impose, pour pénitence, de frapper dur, et leur en donne l'exemple (2).

Au point de vue dramatique, il fallait un traître, Ganelon, — personnage imaginaire, — la vertu opprimée, les Francs massacrés, la vertu récompensée, — mais au ciel seulement parce que ici bas ce n'est guère l'usage, — les Sarrasins finalement en fuite, Roland seul survit, sans blessures, maître du champ, mais il meurt de fatigue et de sa tempe rompue ; son âme victorieuse est emportée au ciel par Saint Gabriel et Saint Michel. Enfin le traître est puni ; Ganelon est tiré à quatre chevaux.

Ici un détail amusant. Pour juger Ganelon, Charlemagne a constitué un jury et ce jury revient avec un verdict d'acquiescement : « Roland est mort, nous ne le reverrons plus ». Heureusement les jurys de ce temps n'étaient pas sans appel ; mais comment le XI^e siècle a-t-il pu caricaturer d'avance les jurys du XX^e ? Les poètes sont devins. *Vales !*

(1) On ne connaît pas l'étymologie du mot *baron* qui, de même que *vassal* semble signifier dans la poème, un chef, un vaillant, un seigneur, un rude compagnon. Charlemagne lui-même est appelé un baron.

(2) Les Normands de Guillaume le Conquérant, allant combattre à Hastings, chantaient, en 1066, une poésie qui célébrait Roland et Olivier.

Le *Roman de Rou* donne ce chant d'Hastings.

En voici une strophe :

Taillefer ki vault bien contant
Sor un cheval ki tost alant
Devant il dus alont contant,
De Karlemaine et de Rolland
E d'Olivier e des vassals
Ki morurent en Ronchevals.

Taillefer était le ménestrel chanteur de Guillaume le Conquérant. Il obtint du duc la permission de frapper le premier coup à Hastings.

La Légende de Charlemagne

Cette légende est peinte à la Cathédrale de Chartres, dans un vitrail du XIII^e siècle, donné par les pelletiers. Elle a été interprétée, à une exception près, d'après la chronique du pseudo-Turpin.

Suivons les scènes de ce vitrail, en commençant par le bas, comme c'est la règle.

N^o 1. — Charlemagne est en Espagne ; pendant la nuit, les lances des soldats chrétiens qui doivent mourir le lendemain, fleurissent ;

N^o 2. — La bataille. Les Sarrasins ont le casque pointu, le bouclier rond ;

N^o 3. — (Episode de la légende de S^t Gilles) ; un ange lui révèle, pendant la messe, un grave péché de Charlemagne ;

N^o 4. — Roland tue Ferragus, en lui perçant le ventre, son seul point vulnérable, avec Durandal ;

N^o 5. — Charlemagne rentre en France, probablement avec Ganelon ;

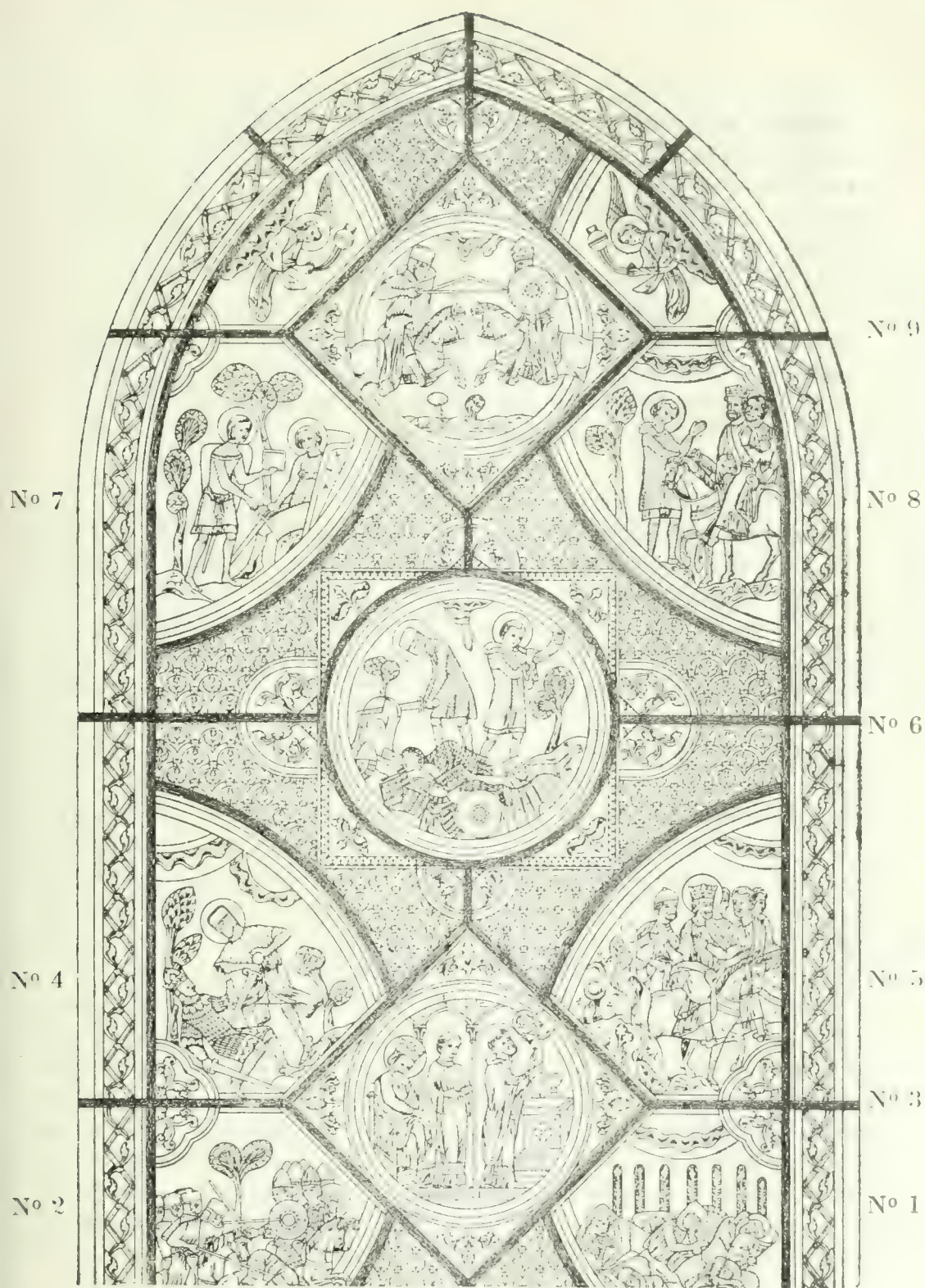
N^o 6. — Roland surpris à l'arrière-garde, reste seul au milieu des morts. Le héros est représenté deux fois : là il frappe le roc de son épée ; là, il sonne du cor. Roland est nimbé ; au XIII^e siècle il était honoré comme saint ;

N^o 7. — Baudoin prend son casque pour aller chercher à boire à Roland ;

N^o 8. — Baudoin vient annoncer à Charlemagne la mort de son neveu ;

N^o 9. — La joute de Roland et de Ferragus ; ce panneau aurait dû précéder celui de la mort du géant.

Voir l'ART RELIGIEUX DU XIII^e SIÈCLE, par M. Emile Mâle, membre de l'Institut, Paris, Colin, 1919, pp. 408 et suivantes.



LÉGENDE DE CHARLEMAGNE

Partie d'un vitrail de la Cathédrale de Chartres

Cliché gracieusement prêté par MM. Desclée, de Brouwer et Cie, à Liège. Voir
XIII^e Siècle Artistique, de M. Lecoy de la Marche, p. 237.

Appeler la *Chanson de Roland* « l'Illiade Française » comme le fait Léon Gautier, paraît être enthousiasme d'archéologue découvrant un sarcophage carolingien. Si la langue est expressive et intéressante, si plusieurs incidents sont captivants, le poème, à la longue, est fort ennuyeux, par trop invraisemblable et trop prolix. Il aurait dû prendre fin sur les larmes de Charlemagne, ce qui est encore une exagération.

Quant à la *Chronique de Turpin*, mauvais pastiche en prose, fausement attribuée à l'archevêque, on la croit postérieure à la *Chanson*. On ne connaît que le texte en caractères gothiques de 1527, et c'est à peu près la langue française de cette époque.

* * *

On a célébré Roland dans toute la chrétienté. L'Allemagne est pleine de ses statues. Nous reproduisons ici le vitrail de la cathédrale de Chartres, qui le montre nimbé, comme un saint, et de fait, on en avait fait depuis longtemps un saint et un martyr, mort pour la foi. Les Bollandistes l'ont exilé, à regret, de leur hagiographie. En Italie, on voit sur la façade de la Cathédrale de Vérone deux ridicules statues de Roland et d'Olivier. A Bari, c'est une mosaïque qui célèbre Roland. L'Italie a longtemps vécu intellectuellement de nos romans de chevalerie. Jusqu'à Dante, elle n'a pas eu de langue nationale, et nos romans étaient traduits en provençal, ou en latin, pour l'exportation. Un basque très français, Charles Yriarte, a montré quel était le livre que lisaient Françoise de Rimini et son gentil beau-frère, quand le mari les transperça l'un et l'autre de son épée.

Quel giorno piu non leggemmo avanti (Dante).

C'était *Lancelot du Lac* qu'ils lisaient peut-être distraitement.

La première imitation étrangère de la *Chanson* fut allemande, ce qui est bien naturel, puisque Roland et Charlemagne étant Francs, ont toujours été réclamés par les Allemands comme Allemands. Ils oublient que la terre fait les hommes, et non les hommes la terre. C'est vers le milieu du XII^e siècle, qu'un curé allemand, nommé Conrad, écrivit son *Ruolandes-Liet*, pâle copie de la *Chanson*. Au XIII^e ce fut un *Karl*, au XIV^e un *Karl-meinel*, autant de remaniements sans grande valeur (1).

L'Angleterre a eu son Roland en vers, et Roland a été célébré en Hollandais, en Danois et en dialecte islandais. Les paysans d'Islande connaissent encore le nom de Roland.

(1) Léon Gautier, *La Chanson de Roland*.

En pays latins, cette gloire française, ces succès de nos troubadours ont agacé nos voisins. Les Italiens ont fini par s'en moquer ; les Espagnols ont inventé légende sur légende pour attribuer la victoire de Roncevaux à un espagnol. Rien ne coûte à l'imagination.



Détail du vitrail de Chartres. N° 6.

Note. — Le casque rond et la cotte de mailles ne sont pas ceux du VIII^e siècle.

En Italie, l'admiration se manifeste d'abord au XIV^e siècle par *I Reali di Francia* et autres récits.

Le comte Boïardo, joyeux vivant, mort en 1494, écrivit à l'époque de Pulci, un poème en soixante chants, *Orlando innamorato* (1) ; « Roland amoureux », qui est une facétie. L'auteur eut toutefois le mérite de créer des types devenus légendaires : Rodomont, Sacripant, Angélique et d'autres encore.

Pulci écrivit presque en même temps, son *Morgante Maggiore*. C'est une histoire fantastique de Roland qui ayant combattu trois géants qui assiégeaient une abbaye, en tua deux, convertit le troisième, du nom de *Morgant* et le prit comme écuyer. Le nom de l'écuyer est devenu le titre du poème.

L'Arétin, né à Arezzo en 1492, mort en 1557, vient ensuite avec son *Orlandino*, « le petit Roland ». C'est encore une plaisanterie.

Enfin en 1516, l'Arioste publie son *Orlando furioso*, poème romanesque qui renferme de beaux vers, mais devient fort ennuyeux, à force de folies sans nom. Le cardinal d'Este à qui ce poème était dédié, le rejeta avec un mot de mépris que nous ne saurions répéter.

En Espagne, la jalousie nationale s'est manifesté de bonne heure. Les Sarrasins même l'ont éprouvée ; fort de la légende, l'historien arabe du XIII^e siècle, Ibn-el-Athir, dit que les musulmans de Saragosse furent vainqueurs de Charlemagne à *Bort Sezar*, c'est-à-dire au « port César » ou de Cize.

A la même époque un clerc qui fut plus tard archevêque de Tolède et qui, ayant étudié à l'université de Paris, a dû connaître la légende de Roland souvent répétée, Rodrigo Ximenès, écrivit l'histoire d'Espagne. Il affirma que les Espagnols avaient été les vainqueurs de Charlemagne et que peut-être les Maures les avaient aidés ! L'ouvrage s'appelle *Chronica Hispaniæ*. Le roi de Castille, Alphonse X, appelé le Sage et aussi l'Astronome, qui fut élu roi des Romains et ne voulut pas être empereur d'Allemagne, a écrit aussi une histoire d'Espagne, mais en Castillan, *Cronica General*. L'un et l'autre disent que Roland a été tué par Bernardo del Carpio et le royal écrivain admet que ce héros espagnol fut alors l'allié de Maures.

Dès lors, ce Bernardo del Carpio, plus légendaire que Roland, prend corps et s'implante dans l'histoire, pour l'honneur de l'Espagne.

Légende sur légende ne vaut. C'est une greffe qui ne peut pas

(1) Peu de noms ont subi autant de transformations que celui de Hruotland. La Chanson l'écrivit *Rollanz* ; nous l'écrivons *Roland*. En Italie, c'est *Orlando*. En Espagne, c'est *Roldan*. De Durandal les Italiens ont fait *Durindaria*.

réussir. Néanmoins les hableurs d'histoire s'en sont donné à cœur joie. Un certain Bernardo de Balbuena qui mourut évêque de Porto-Rico, publia en 1624, un poème intitulé *Bernardo ou le vainqueur de Roncevaux*. S'apercevant après ses devanciers, que les dates ne concordaient pas, il imagina deux batailles de Roncevaux, et un Roland survivant à la première, vaincu et tué au second Roncevaux, par Bernardo del Carpio qui, pour le vaincre, était allé en Orient chercher les armes invulnérables d'Achille. Le pauvre Balbuena, qui a fait un piètre poème, n'a même pas compris qu'il n'y avait pas grand mérite à vaincre dans ces conditions, et qu'il diminuait son héros, au lieu de le grandir.

De toute autre valeur est le drame du grand Lope de Vega : *Las mocedades de Bernardo del Carpio* ; ce qu'il faudrait traduire par les « caprices, les folies de jeunesse de Bernardo ». *Mocedad* vient de *mozo*, jeune homme, et c'est jeunesse ; mais au pluriel, le mot prend le sens que j'indique. C'est un beau drame, bien conduit, plein de beaux vers.

Au point de vue de l'histoire, il est probable que ce Bernardo del Carpio n'a jamais existé. Il aurait été fils de la sœur d'Alphonse le Chaste et du comte de Saldaña qui aurait séduit cette princesse. Or, Alphonse le Chaste n'a été roi d'Oviedo qu'en 791, treize ans après le combat de Roncevaux, et l'enfant, né sous son règne, n'aurait été un homme capable de tenir une épée que vingt ans plus tard. Si l'on tient compte de ses aventures, avant de rencontrer Roland, ce haut fait n'aurait eu lieu que vers 820 au plus tôt, quarante-deux ans après la mort de Roland.

Qu'importe, puisque nous sommes en plein rêve !

La légende de ce Bernardo n'en est pas moins charmante.

Le roi Alphonse surprit une nuit, sous le balcon de sa sœur, le comte de Saldaña emportant, sous son manteau, l'enfant qui venait de naître et qui était le fruit de ses amours avec la princesse. Crime effroyable ! Le roi va-t-il tuer le coupable ? Non. Pas de scandale ! Il prend l'enfant, il le fera élever et il envoie le comte prisonnier dans un château lointain où il lui fait crever les yeux ; c'est le château de Luna, bien nommé ; tout n'est-il pas ici dans la lune ? Quant à la princesse, le roi la condamne au couvent perpétuel. Pourquoi cette sévérité ? Les coupables ne demandaient qu'à s'épouser, et l'enfant aurait pu succéder à son oncle, le Chaste. C'est ce que celui-ci ne voulait précisément pas, car ayant reçu le trône de son oncle, Bermude le Diacre, il veut le laisser à Ramire, fils de celui-ci, par simple et juste reconnaissance. C'est un beau sentiment. Ce roi n'est pas méchant ; c'est le petit bâtard qui devient dangereux. Il veut savoir de qui il est le fils, et ne son

éducateur, ni le roi ne veulent le lui dire. Il soupçonne, mais il ne sait pas, et il veut savoir. De là ses exploits exigés par le roi pour lui livrer le secret de sa naissance. Il s'empare du château de Carpio et en prend le nom ; il fait mille prouesses et le roi reste muet. Alors, furieux, Bernardo s'en va chez les Sarrasins, comme tout bon Espagnol mécontent ; il s'empare du château de Luna, et entendant des gémissements sortir d'un cachot, il veut savoir qui est là. Il trouve un homme aveugle et misérable qui lui dit son histoire : c'est son père. Il tombe dans ses bras.

Bernardo sait désormais qu'il est le neveu et l'héritier du roi, car la bâtardise n'était pas un obstacle au trône. Va-t-il revendiquer ses droits ? Non. Le héros se montre sublime : tout habillé de noir, il se rend auprès du roi et lui demande la grâce de son père et de sa mère ; rien de plus. Alphonse la lui accorde et même consent au mariage, à la condition que Bernardo renoncera à ses droits au trône. Toujours sublime, Bernardo renonce, réunit ses parents, les embrasse, et s'en va en France, où il finit en chevalier errant, bien qu'il n'y eut point de chevaliers errants. Tout s'arrange ainsi.

Telle est la floraison littéraire sortie de la légende de Roland. Mais un dernier écho survient au XIX^e siècle : c'est le *Chant d'Alto-biscar* qui parut en 1827 et eut un grand succès. Il était en prose, et c'était, disait-on, la traduction d'un vieux chant basque qui remontait à l'affaire de Roncevaux, chant millénaire dont le texte paraissait en même temps, en vers basques.

C'est avec les poésies d'Ossian, la plus jolie mystification littéraire du XIX^e siècle, qui en a vu d'autres. L'auteur était Garay de Monglave qui avait fait traduire sa prose en vers basques, par son ami Louis Duhalde. On finit par savoir la vérité et l'on ne fit qu'en rire ; mais il y a peut-être encore des gens qui croient à l'authenticité de ce chant. Il ne faut désespérer de rien.

Et maintenant, si nous jetons un regard en arrière, sur l'ensemble du Moyen Age, sur cette floraison des Chansons de Geste, de romans dramatiques et enfiévrés, sur ces grands cris poussés par notre langue en formation, sur toute cette littérature de combat, d'où est sortie cette fleur de civilisation que fut la chevalerie, si nous contemplons les œuvres de ces temps héroïques, nos cathédrales romanes et ogivales, tout cet *opus francigenum* qui inonda l'Europe chrétienne, nous devons reconnaître que notre Moyen Age fut vraiment une grande époque, plus grande que l'amollissante Renaissance italienne.

LOUIS DE MEURVILLE.

BIBLIOGRAPHIE DE RONCEVAUX

- Vita gestaque Karoli cognomento magni*, par Eginhard, Dom Bouquet, *Recueil des histoires du Moyen Age*, tomes V et VI.
- Annales* (de Cologne), attribuées à Angilbert. Dom Bouquet, tome V.
- Vita Caroli*, à monacho Engolismensi sancti Eparchii.
- Annales Metenses* (de Metz) dom Bouquet, tome V. (Annales postérieures aux précédentes et moins sûres.
- Chronica*, Silens Monachus (le moine de Silo). *España sagrada*, tome XVII.
- Annales de gestis Karoli magni imperatoris*, par le Poeta Saxo, en vers latins. Dom Bouquet.
- Vita Hludovici pii imperatoris*, par l'Astronome Limousin. Dom Bouquet, tome VI. Pertz *Scriptores*, tome II.
- Historia pontificum et comitum Engolismensium* (d'Angoulême), à monacho engolismensi Sancti Eparchii. Labbé, Nova Bibliotheca, tome II, (dit la joie des habitants de Pampelune en voyant arriver Charlemagne, croyant qu'il vient combattre les Sarrasins).
- Traducteurs des chroniques arabes : Conde, Viardot, Dozy, le baron de Slane, Pascual de Gayangos, Murphy, Derembourg.
- Notitia utriusque Vasconiae*, par Oihenart, Paris 1636.
- Codex de St Jacques de Compostelle*, publié par le R. P. Fidel Fita et M. Julien Vinson, Paris 1882.
- Historia de España*, par Mariana, 1787 (entièrement fausse, suppose deux expédition de Charlemagne en Espagne).
- Histoire de Béarn*, par Marca, 1640.
- Itinéraire* de Nompars, seigneur de Caumont, dans son pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle, en 1417 (il compte sept lieues de Saint-Jean-Pied-de-Port à Burguete).
- Historia de la dominacion de los Arabes en España*, par Antonio Conde. Paris, 1840. (Il cite les historiens arabes).
- Annales del reyno de Navarra*, par le P. Moret, 1766, tome III.
- Historia de Roncesvalles*. Manuscrits du vice-prieur Huarte, sur le monastère de Roncevaux 1619, (inédits. M. le Chanoine Daranatz doit les publier dit-on ; il en a donné un aperçu dans la *Revue internationale des Etudes Basques*, 1912.
- Viaggio in Ponente, a San Giacomo di Galitie*, di don Domenico Laffi. Bologne 1676.
- Reseña historica de la Real Casa de N^a S^a de Roncesvalles*, par H. de Sarasa. Pampelune 1878. — Ouvrage qui admet les légendes comme vérités historiques.
- Origini del l'Epopea francese*, par Pio Rajna, de Florence.

- Fonti del Orlando furioso*, par le même. Je ne connais pas ces deux ouvrages signalés par M. Gaston Paris, qui nous dit qu'on les trouve dans *Homenaje a Menendez y Pelayo*. Madrid 1900.
- La Chanson de Roland*, par Léon Gautier. 6^e édition. A. Mame, 1876.
- Chronique de Turpin*, réimprimée à Paris, chez Silvestre, 1835, en caractères gothiques, d'après le texte de 1527.
- Légendes du Moyen Age*, par Gaston Paris. Paris-Hachette 1903.
- Les légendes épiques*, par M. Joseph Bédier. Paris-Champion, 4 volumes ; voir aussi article de M. Chaumeix dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1919 : *Chansons de gestes*, d'après Joseph Bédier.
- La Chanson de Roland*, publiée et traduite d'après le manuscrit d'Oxford, par Joseph Bédier, de l'Académie Française. Paris, H. Piazza, 1922.
- Mémoire sur la croix de Charles*, par M. L. Colas, Biarritz 1911.
- Les sépultures de Roland*, par M. L. Colas, Biarritz. E. Soulé, 1911.
- La voie romaine de Bordeaux à Astorga*. Biarritz. E. Soulé, 1913, par M. Louis Colas.
- Les chemins jacobites en Basse-Navarre*, par M. L. Colas. Bulletin de *Biarritz Association*, 1921.
- On trouve ces ouvrages très remarquables de M. Louis Colas, agrégé d'histoire et professeur au Lycée de Bayonne, place du Réduit, Librairie Jérôme.
- Roncevaux. Etude historique et littéraire*, par M. l'abbé Dubarat, chanoine. Pau. Vve Léon Ribaut, 1889.
- La bataille de Roncevaux*, par M. Xavier de Cardailhac, Biarritz, E. Soulé, 1912.
- Le Trésor de l'abbaye de Roncevaux*, par M. Marquet de Vasselot. *Gazette des Beaux-Arts*, Septembre et octobre 1897.
- Le Roman de Rou*. Edition Pluquet et Leprévost, Rouen 1827, 2 volumes. Où se trouve le chant des Normands à Hastings, en 1066, célébrant Roland et Olivier.
- Les Basques et le Pays Basque*, par M. Julien Vinson, Paris, Léopold Cerf, 1882.
- La Navarre Française*, par M. B. de Lagrèze, Paris, Imprimerie Nationale, 1881, 2 vol.
- La Vasconie*, par M. Jean de Jaurgain. Paris, Champion 1898 et 1902. Ouvrage de grande érudition où se développe l'histoire et la généalogie des anciens ducs de Gascogne dans les différentes branches de cette grande maison.
- Viaje al pais de los fueros*, par Juan Mañe y Flaquer, Barcelone 1878.
- Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*. Bulletins trimestriels, passim.

TABLE

Dédicace.....	5
Un mot d'explication.....	6
La légende de Roncevaux.....	6
La route de Roncevaux.....	9
Le col d'Ibañeta et la chapelle dite de Charlemagne	14
La Voie Romaine et la Croix de Charles.....	20
Le Vallon de Roncevaux (<i>Le Combat de 778 ; La vérité historique</i>).....	24
Les morts	31
Les armes des Vascons.....	32
Les Vascons étaient seuls	33
Une inscription en pays basque.....	36
La date du Combat	39
Comment s'est formée la légende.....	41
Pourquoi le succès de la légende.....	44
Où faire des fouilles.....	46
Les sépultures de Roland.....	48
Les Basques.....	49
La collégiale de Roncevaux.....	52
L'église.....	60
La Vierge de Roncevaux.....	67
Le trésor de Roncevaux.....	71
La chapelle du Saint-Esprit et la croix des pèlerins	74
Littérature Rolandienne.....	75
Bibliographie de Roncevaux.....	85



L'Antiquité du Siège Episcopal de Bayonne



La Revue Basque locale « Gure Herria » donne, dans le fascicule de Mai 1922, sous la signature de M. Camille Jullian, l'article suivant, dont l'importance est considérable pour l'Histoire de Bayonne.

Le Bureau a cru bon de l'insérer dans le Bulletin, au point de vue documentaire.

A M. le Chanoine J.-B. Daranatz.

Paris, 9 avril 1922.

Monsieur et cher Confrère,

Vous m'avez fait l'honneur, plus d'une fois, de me demander mon avis sur la question, aujourd'hui encore si controversée, de l'origine du siège épiscopal de Bayonne. Faut-il le faire remonter jusqu'au sixième siècle, au temps des Mérovingiens, où pour la première fois il est fait mention de la cité de Bayonne ? Faut-il attendre beaucoup plus tard, par exemple au lendemain de l'an mille, au moment où tant de choses se sont organisées ou réorganisées en Gascogne ?

J'ai pu hésiter jadis sur cette question ; j'ai pu même incliner un instant, vers la solution la plus tardive. Mais à l'heure actuelle, à la suite d'une enquête plus profonde et sur les conditions où vivait Bayonne au temps des Mérovingiens et sur les caractères généraux de la première géographie ecclésiastique, ma conviction est faite, et elle est faite en faveur de l'antiquité. Voici mes raisons.

Le plus ancien texte où il soit parlé de la cité de Bayonne (je ne dis pas de la ville elle-même, mais de son territoire administratif) est le texte du fameux traité d'Andelot, en 587. La cité de Bayonne est indiquée parmi celles que Sigebert avait reçues en 567, lors du partage des Etats de Charibert : par ce traité, Gontran, qui avait dû mettre la main sur ces cités, les rend à Childebert, fils de Sigebert. Voici le texte, tel que Grégoire nous l'a rapporté (1) : *civitates Meldis et duas portiones de Silvanectis, Toronus, Pictavis, Abrincalis, Vico Julii, Consorannis, Laburdo* (2) *et Albigis.*

Ainsi la *civitas* de *Laburdum*, qui est celle de Bayonne est mise au même rang que celles d'Aire (*Vicus Julii*) de Senlis, Meaux, Saint-Lizier (*Conсорannis*), Albi, Tours, Poitiers et Avranches. Or toutes ces cités, au nombre de huit, avaient alors leur évêque. Il me paraît bien difficile de supposer que la neuvième, Bayonne, n'eût pas également le sien.

On m'objectera (et l'objection a été déjà faite) que le traité d'Andelot s'occupe de ces districts administratifs, de ces circonscriptions municipales au point de vue civil et politique, et nullement au point de vue religieux. C'est vrai : mais *Lapurdum* et son territoire sont nettement qualifiés de *civitas*. Et nous ne connaissons aucune *civitas*, à l'époque mérovingienne, qui n'ait possédé son évêque : *civitas* et diocèse étaient inséparables ou synonymes (3).

A vrai dire même, *civitas*, en ce temps-là, éveillait plus fortement encore l'idée de diocèse, de siège épiscopal, que l'idée de ressort municipal, politique ou administratif. Je crois même fort possible qu'il y ait eu des *civitates* pourvues d'évêques et dépourvues de fonctionnaires publics,

(1) Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, livre IX, chapitre 20.

(2) Les manuscrits hésitent entre *Laburdo* et *Lapundo* (pour *Lapurdo* sans aucun doute).

(3) Tout cela a été fort bien marqué, en particulier par Longnon, *Géographie de la Gaule au sixième siècle* (Paris, Hachette, 1878, p. 3 et suivantes).

locaux ou royaux. Si La Ciotat par exemple (dans les Bouches-du-Rhône)(1) s'est appelée *civitas* (d'où est venu son nom actuel), c'est parce qu'il y a eu là un évêque, et je doute qu'on y ait jamais vu un comte royal ou un défenseur municipal (2). Le fait donc, je le répète, qu'un document contemporain considère *Lapurdum* ou Bayonne comme un centre de *civitas*, implique, sans doute possible, que la ville était aussi siège d'évêque (3).

D'où vient donc que des doutes ont été émis sur cette antiquité du diocèse de Bayonne ? d'où vient qu'on a hésité à ce sujet, tandis qu'on n'a jamais songé à le faire pour les autres villes mentionnées par ce document, Aire ou Saint-Lizier, par exemple ?

Le principal motif de doute est venu de ce que Bayonne à l'époque romaine, pendant les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, n'a jamais formé une *civitas* distincte, n'a jamais possédé l'autonomie municipale ; et que les premiers diocèses, ceux qui se sont constitués en ces siècles, lors des batailles ou des triomphes de l'Eglise, se sont simplement adaptés aux territoires de *civitas*. Un municipe, un diocèse : la règle est absolue à l'époque des empereurs : point de municipe à Bayonne sous l'Empire romain, point d'évêque (4).

Oui, la chose est vraie. Mais nous ne prétendons pas que Bayonne soit un évêché d'origine, constitué en même temps que tous les évêchés de cités politiques. Et personne, que je sache, n'a songé à reculer la fondation de son église à l'époque de Constantin ou de Théodose. En ce

(1) Ceci a encore été fort bien noté par Longnon, p. 3 : « C'est au diocèse et plus particulièrement à son chef-lieu, que s'applique désormais le nom de *civitas* ».

(2) C'est le diocèse, à existence d'ailleurs très courte, de *Cilharista* (ou Ceyreste).

(3) Remarquez, inversement, que Dijon, malgré son importance, n'ayant pas d'évêque, ne pouvait être qualifiée de *civitas* : Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, III, 19.

(4) *Civilibus ordinationibus sequatur ordinatio ecclesiarum*, telle est la règle posée par les Conciles.

temps-là, et depuis Auguste, Bayonne était, au point de vue politique, du ressort de Dax ; Dax était la grande *civitas* de la région, s'étendant de la Leyre aux Pyrénées : Bayonne n'était qu'un *pagus*, et son terroir un « pays », un canton rural de cette vaste cité (1). Et quand les évêques s'installèrent, c'est à Dax que fut le siège épiscopal, et Bayonne n'en était qu'une dépendance. Sur ce point, la question a toujours paru tranchée.

Mais de ce que vers 400, par exemple, l'évêché de Dax s'étendait sur Bayonne, il ne s'ensuit nullement qu'après cette date ce vaste diocèse n'ait pas été démembré, et qu'un évêché particulier n'ait pas été constitué au profit du Labourd et de son chef-lieu. Et, à ce démembrement religieux de la cité de Dax, à cette érection d'un siège épiscopal à Bayonne, je vois plusieurs motifs, et fort importants.

Ce fut, au cinquième siècle et assez tôt dans ce siècle, un usage dans l'Eglise de Gaule (pour ne parler que de celle-ci) de multiplier le nombre des évêques, d'en créer plusieurs dans une même cité politique, ou, si l'on préfère, de constituer en évêchés, en diocèses, les *pays* ou cantons ruraux des *civitates* politiques trop étendues : la *civitas* gardait son unité administrative, mais elle avait, outre son évêque de chef-lieu, des évêques de cantons ruraux. C'est ainsi que dans la vaste cité d'Arles on eut, à côté de l'évêque arlésien, un évêque à La Ciotat (déjà nommée), un autre à Garguier (qui forment deux petits terroirs dans les environs de Marseille). C'est ainsi encore que de l'évêché d'Autun se détachèrent les diocèses de Nevers, de Mâcon et de Chalon, et que la cité de Nîmes vit se dresser, à côté de son évêque, ceux d'Alais et d'Uzès. Et si plus tard quelques-unes de ces localités, Nevers, Mâcon et Chalon par exemple, finirent par devenir centres politiques et à conquérir

(1) Sur la nature et le rôle, d'ailleurs anciens et importants, des *pays* de *civitates* gallo-romaines, voir la *Revue des Etudes anciennes*, de 1901, p. 77 et suiv.

l'autonomie administrative, c'est peut-être parce qu'elles avaient commencé par avoir un évêque : c'est l'état de diocèse qui les conduisit à la qualité complète de *civitas*. C'est, je crois, ce qui est arrivé à Bayonne, qui a dû, après l'an 400, se désagréger de Dax au point de vue diocésain.

La cité de Dax était précisément dans les conditions requises pour ces sortes de démembrement. Elle s'étendait sur deux départements en leur entier, Landes et Basses-Pyrénées (1), elle renfermait des terres de nature fort différente, les forêts landaises, les labours de la Chalosse, les vallons du Pays Basque ; il y avait là des populations à caractères et sans doute à origines opposés (2) ; il est certain que cette immense cité avait été une création assez artificielle imaginée par l'empereur Auguste, qui avait mille raisons pour complaire à Dax : il dut réunir sous la suprématie de cette ville nouveau bon nombre de ces tribus landaises ou pyrénéennes dont nous trouvons la mention chez Strabon et la liste chez César ou Pline. Mais les coutumes et les souvenirs sont vivaces dans ces régions, d'autant plus que le sol y aide singulièrement à la mémoire et à la fidélité des hommes. La fusion ne fut jamais complète entre les divers éléments, les différents *pays* dont fut constituée la grande *civitas* dacquoise. Et le jour venu, les plus importants de ces cantons ruraux aspirèrent à l'autonomie : la nomination d'un évêque fut le principal moyen pour l'atteindre. L'érection en diocèse les ramena à la liberté d'allure des temps primitifs. Aire et Bayonne, comme sièges épiscopaux, purent se croire revenus au temps où, chefs-lieux de tribus rurales, elles avaient leurs cultes propres et le génie protecteur de leur vie (3).

(1) N'oublions pas que, outre Bayonne, la *civitas* de Dax a compris les futurs territoires du Béarn (Lescar) et d'Oloron.

(2) Voyez par exemple les gens de Lescar ou du Béarn qui, après avoir vécu en tribu autonome, disparaissent, sans doute pour être absorbés par Dax, dans la Novempopulanie impériale primitive et ne reparaissent que plus tard.

(3) J'ai depuis longtemps supposé que le Pays Basque français (en dehors de la Soule et peut-être de tout ou partie de la Basse Navarre) formait une

D'autant plus que Bayonne et le Pays Basque avaient alors, — je parle des dernières années du monde romain, — des raisons nouvelles de se différencier de la grande cité landaise.

Il est possible que, avant la domination romaine, la langue indigène qui est devenue l'*eskuara* ou le basque se soit parlée dans toute la région des Landes, dans toute la *civitas* de Dax. Mais, sous la domination romaine, le domaine de cette langue recula. Le latin et le gaulois la refoulèrent vers les Pyrénées d'une part, vers l'Atlantique de l'autre. Les traces en disparurent du Béarn. Et dans les Landes je n'aperçois pas davantage de vestiges toponymiques ou autres qui rappellent le basque : tout, comme noms de lieux ou débris antiques, y est conforme à ce que nous voyons dans le reste de l'Aquitaine. Le Labourd, la Navarre, l'Arberoue, sans parler du pays d'Oloron, tendirent à devenir le refuge impénétrable ou inviolable du vieil idiome. Ils en furent, pour ainsi parler, la patrie et le réduit. Et par suite, il était tout naturel que le Pays Basque eût son évêque à lui, puisque l'évêque était fait pour parler aux foules et que les foules de ce pays parlaient un langage qui n'était qu'à elles.

Un fait d'un autre ordre, mais également capital, se produisit dans les derniers temps de l'Empire Romain, au quatrième siècle. La ville de Bayonne, qui n'avait été jusque-là, sans doute, qu'un port et un marché (2), fut

tribu ou un *pagus*, que ce *pagus* s'appelait celui des *Quattuorsignani* (en latin) et que ce mot latin traduisait un vocable de la langue indigène, celui de *Lapurdum* ou *Laburdum*. Lorsque le lieu de Bayonne, dont le nom originel nous est inconnu, devint le chef-lieu de ce *pagus* devenu *civitas*, il prit le nom de *Lapurdum* (comme Lutèce a pris des *Parisii* le nom de Paris). Et plus tard, Bayonne ayant changé de nom, *Lapurdum* sera resté seulement sur le pays, mais peut-être, en même temps, en se localisant sur le seul Labourd d'aujourd'hui.

(1) Je me demande même si le centre religieux, économique et administratif du Pays Basque ou en tout cas du Labourd, n'était pas Hasparren, où a été découverte la fameuse inscription GENIO PAGI. Je me permets d'attirer l'attention de tous les chercheurs du Pays Basque sur la nécessité d'étudier à fond le sol et le passé d'Hasparren. Hasparren a bien la situation d'un centre de *pagus*, étant à égale distance de l'Adour et des Pyrénées, de l'Océan Atlantique.

transformée par les empereurs en une puissante forteresse, ayant plus de 1100 mètres de périphérie, dotée de tours et peut-être d'un donjon (1). La chose était nécessaire, non pas seulement pour protéger les routes de terre contre les arrivées de Germains, qui du Rhin venaient parfois jusque-là, mais aussi pour garder les parages de mer contre les incursions des pirates saxons. Or, sous le Bas-Empire, une enceinte de 1100 mètres indique une ville : les plus grandes de la Gaule, en ce temps-là, n'en avaient guère que de 2000 à 2500. Voilà donc Bayonne place de guerre, place d'intérêt public, pourvue de ce qui fut, au moment des invasions, la raison d'être matérielle de l'existence municipale, à savoir le rempart. Et il fut tout naturel qu'elle y ajoutât l'évêque, rempart moral, raison d'être religieuse d'une cité.

Je sais bien qu'on objecte encore qu'il n'a point été rencontré dans les listes épiscopales des évêques de l'origine. Mais je n'aime guère les arguments *a silentio*. On s'expose avec eux à de flagrants et rapides démentis. Il y a quelques années, nul n'aurait osé dire qu'il y eut un diocèse dans la minuscule cité de Buch (région d'Arcachon) : et voici que coup sur coup l'épigraphie vient de nous apprendre les noms de deux de ces évêques (2). Qui sait ce que des fouilles pourront nous révéler, demain, sur le passé religieux de Bayonne ?

Voici, cependant, une autre objection à l'antiquité du diocèse du Labourd ; et celle-ci, je le reconnais, est d'une réelle gravité.

Nous possédons une liste célèbre des cités épiscopales de la Gaule, la *Notitia Galliarum*, conservée par cent

(1) Voyez la *Revue des Etudes anciennes* de 1905, p. 147 et s.

(2) Voyez la *Revue des Etudes anciennes* de 1922, fascicule 2.

manuscripts s'échelonnant à partir du septième siècle. Or le diocèse de Bayonne n'y figure pas, et celui de Buch, dont je viens de parler, y figure (1).

Mais il ne faut pas oublier que la *Notitia Galliarum* est, à son origine, une liste des *civitates* civiles, et non pas des diocèses ; et que les manuscrits, même les plus récents, de cette *Notitia*, s'en tiennent à recopier servilement, sauf çà et là quelques additions, l'état primitif : et cet état primitif nous ramène aux abords de l'an 400, alors que Bayonne n'était pas encore une *civitas* et que Buch l'était. C'est pour cela que Bayonne manque à l'appel, quoiqu'elle fût *civitas* au sixième siècle, et que Buch, qui n'était plus *civitas* en ce siècle, ne manque cependant jamais dans les manuscrits. Ne sont-ils pas presque toujours d'accord pour omettre Carcassonne qui, comme Bayonne, était *castellum* et devint siège d'évêque ?

Remarquez que je ne dis pas que l'évêché de Bayonne ait duré sans interruption depuis son origine jusqu'au onzième siècle, où son existence est formellement attestée. Ceci est une autre affaire. Ce coin de terre, sous les Mérovingiens et après eux, situé à la fin de la France et sous la menace de l'Espagne, a subi des vicissitudes infinies, où ont pu se perdre et l'organisation religieuse primitive et peut-être les semences initiales de la foi chrétienne. Mais ce que je dis, c'est que Bayonne,

(1) Il serait peut-être possible d'avoir une preuve directe de l'existence de la *civitas* de Bayonne (Labourd) grâce aux manuscrits de la *Notitia Galliarum*. Cinq d'entre eux (mss. de Munich, 794 et 10291 ; d'Oxford, 378 ; de Vienne, 3103 ; de Paris, latin 9661) portent à propos de la cité de Gap, dans la province de Seconde Narbonnaise *quod est Labordo* (var. *Labardo* ?) *Vappencensium*. Il est bien vrai que ces manuscrits sont très récents, postérieurs au XIV^e siècle ; mais ils appartiennent tous à une famille de textes excellente et sont la copie du célèbre manuscrit de Spire (aujourd'hui disparu), composé sans doute au milieu du IX^e siècle, sous les Carolingiens, pour renfermer les documents géographiques et administratifs (*Notitia Dignitatum*, *Notitia Galliarum*, *Itinéraire d'Antonin*, *Dicuil*, etc.) les plus utiles de l'héritage des générations antérieures. Si cette mention de la cité de *Lapurdum* remonte à ce manuscrit, ce que je crois, on en connaît donc l'existence sous Charles le Chauve. Maintenant, par quelle suite de circonstances a-t-elle été confondue avec celle de *Vapincum* ou Gap dans les Alpes, c'est ce que je n'ai pu encore approfondir.

civitas au sixième siècle, était par là *cathedra* d'évêque, c'est que, ville forte, centre d'un *pays* traditionnel de la cité de Dax, elle renfermait en elle tous les éléments d'une cité distincte; qu'elle le devint entre 400 et 587, et bien plus près de 400 que de 587; et que, si l'évêché disparut après 587 (ce que je n'ai pas encore examiné), lorsqu'il apparut constitué ou reconstitué aux abords de l'an mille, ce ne fut pas une création, mais le retour à la tradition.

Il reste à chercher quelles étaient les limites du diocèse originel de Bayonne. Et, mon cher Confrère, vous avez bien voulu m'inviter à le faire. Mais le sujet se complique d'une autre étude : celle de la frontière primitive, sous les Romains, de la Gaule et des églises de la Gaule, du côté de l'Espagne. Veuillez me permettre de renvoyer à plus tard ce travail et de laisser se reposer, après un si long et si ardu exposé d'histoire, les lecteurs de *Gure Herria*.

Veillez agréer, Monsieur, la respectueuse assurance de mon amicale confraternité.

CAMILLE JULLIAN.



INCENDIES DE CATHÉDRALES PYRÉNÉENNES

OLORON — AIRE — BAYONNE

Une traînée de feu illumine, d'une façon sinistre, l'histoire religieuse de notre Sud-Ouest, au début du XIV^e siècle. C'est au milieu des flammes qu'apparaissent Sainte Marie d'Oloron, Notre-Dame d'Aire et Sainte Marie de Bayonne. Foudre, hasard ou malveillance, de nombreux incendies ravagent les Cathédrales d'Oloron en 1302, d'Aire en 1309, de Bayonne en 1310 et en 1318. Le monastère de Sainte Quitterie brûle dans les Landes en 1309, comme avait brûlé à Bayonne, en 1290, le Couvent des Dominicains.

Jusqu'à nos jours d'ailleurs, à travers les siècles, la foudre ou l'incendie ne cessent de s'abattre, depuis 1199, 1224 et 1258, sur Sainte Marie de Bayonne.

Dans le récit de ces événements, Bayonne aura — et c'est justice — la place d'honneur.

I. — SAINTE MARIE D'OLORON

En 1302, la Cathédrale Sainte Marie d'Oloron et la demeure des Evêques, attenante à l'église, sont ravagées, brûlées, consumées par le feu ; toutes deux deviennent la proie des flammes, par un pur hasard : *Olorensis ecclesia et ejus* (de l'évêque) *domus in circuitu posita igne fuerint, casu fortuito, concrematæ.*

Dans ce malheur et manquant de ressources pour y remédier, l'Evêque d'Oloron, Bernard de la Mothe, s'adresse au Souverain Pontife. Il lui expose sa détresse... Et, cependant, il est décidé à réparer ce désastre, *ad eorum reparationem intendat.* Mais quelle dépense ! *magna requirantur onera expensarum.*

Le Pape Boniface VIII compatit à sa situation. Ecrivant aux fidèles, de manière pressante, *monemus, rogamus, hortamur in Domino,* il attire leur attention sur cette destruction, il les prie et les conjure dans le Seigneur de porter à l'Evêque d'Oloron ou à ses représentants, leurs aumônes et l'appui de leur charitable concours, *pias eleemosynas et grata caritatis subsidia.... Episcopo vel ejus nuntiis.*

Et comme encouragement, Boniface VIII accorde une indulgence

de cent iours, valable pendant trois ans, à tous ceux qui, contrits de leurs fautes et confessés, auront participé à cette œuvre de reconstruction, *manus porrexerint adjutrices*.

Voici cette concession papale ; elle est du 26 novembre 1302 (1).

Universis Christi fidelibus præsentis litteras inspecturis.....

Quoniam, ut ait Apostolus, omnes stabimus ante tribunal Christi, recepturi prout in corpore gessimus, sive bonum fuerit sive malum (etc. usque... vitam æternam).

Cum itaque, sicut Venerabilis frater noster Bernardus, episcopus Olorensis exposuit coram nobis, Olorensis ecclesia et ejus domus in circuitu posita igne fuerint, casu fortuito, concrematae, et ipse ad eorum reparationem intendat, et ad id magna requirantur onera expensarum :

Universitatem vestram monemus, rogamus et hortamur in Domino, in remissionem vobis peccaminum injungentes quatenus, attendentes provide quod inter holocausta virtutum illud Deo acceptabile creditur quod de pinguedine caritatis offertur, de bonis vobis à Deo collatis eidem Episcopo vel ejus nuntiis, propter hæc, pias eleemosynas et grata caritatis subsidia erogetis, ut, per subventionem vestram, hujus reparatio fieri valeat, et vos propter hæc et alia bona quæ, Domino inspirante, feceritis, possitis ad æterna gaudia pervenire.

Nos enim de omnipotentis Dei misericordia et beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus vere pœnitentibus et confessis qui ad hoc ei manus porrexerint adjutrices, centum dies de injunctis sibi pœnitentiis misericorditer relaxamus.

Præsentibus post triennium minime valituris.

Quas mitti per quæstuarios districtius inhibemus : eas, si secus actum fuerit, omnino carere viribus decernentes.

Datum Lateranen. 6^o kalendas decembris, anno VIII^o.

(*Boniface VIII. Registres Vatic. 50. Lettre 333. Folio cclx, v^o.*)

II. --- NOTRE-DAME D'AIRE ET SAINTE QUITTERIE D'AIRE

Quelques années après, la guerre ravage et détruit la Cathédrale d'Aire, le feu consume le monastère de Sainte Quitterie, célèbre but de pèlerinage. Pour insuffler une nouvelle vie à leurs ruines fumantes, les ressources font totalement défaut.

Dans des conjonctures aussi graves, Bernard de Bats, évêque d'Aire, fait lui aussi appel au Père commun des fidèles.

Comme Boniface VIII pour Oloron, le Pape Clément V, le 18 mai 1309, accorde cent jours d'indulgences aux fidèles qui aideront

(1) Les Lettres pontificales de Boniface VIII, de Clément V et de Jean XXII, insérées dans ce Mémoire et relatives aux Cathédrales d'Oloron et de Bayonne, sont absolument inédites, sauf la concession d'indulgences du 31 mai 1310, qui sera signalée plus loin. Ces documents ont été extraits des Archives du Vatican par Mgr Ambroise, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, vice-Archiprêtre d'Oloron, jadis chapelain de Saint Louis des Français, à Rome. Mes lecteurs se joindront à moi pour le remercier vivement d'avoir bien voulu me communiquer le fruit de ses laborieuses recherches.

à la réédification de Notre-Dame d'Aire. Et cette faveur est valable pour dix ans.

En voici les termes :

Universis Christifidelibus præsentis litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem. Ecclesiarum fabricis manum porrigere adiutricem pium apud Deum et meritorium reputantes, libenter Christifideles ad impendendum eis huiusmodi auxilium, nostris monemus litteris et hortamur, et ut ipsi ad id eo ferventius animentur, quo exinde potiora salutis munera se speraverint adipisci, nonnumquam spiritualia eis munera, remissiones videlicet et Indulgentias elargimur. Cum itaque sicut ex parte Venerabilis fratris nostri Episcopi Adurensis, tunc expositum coram nobis Ecclesia sua Adurensis occasione guerrarum, olim in partibus illis, peccatis exigentibus, ingruentium, totaliter sit destructa, nec ad ipsius reedificationem propriæ suppetant facultates : universitatem vestram rogamus, monemus et hortamur, quatenus a Domino in remissionem vobis peccaminum injungentes, quatenus de bonis vobis a Deo collatis ad reedificationem huiusmodi pias eleemosynas et grata caritatis subsidia erogetis, ut per subventionem vestram Ecclesia ipsa reaedificari valeat. Vosque per hæc et alia bona quæ, Domino inspirante, feceritis, ad æterna possitis beatitudinis gaudia pervenire. Nos enim de omnipotentis Dei misericordia etc. . . usque et confessis, qui ad id manum porrexerint adiutricem, centum dies de injunctis eis pœnitentiis misericorditer in Domino relaxamus. Præsentibus post decennium etc. Quas mitti per quaestuarios etc. — Datum Avenioni, decimo quinto kalendas junii, anno quarto.

(*Clément V. Registres Vatic. 57. Cap. 959. Fol. 239.*)

Un incendie inexorable s'est aussi abattu sur tous les édifices formant le monastère bénédictin de Sainte Quitterie d'Aire. A ce sanctuaire de la vierge-martyre, les pèlerins affluent de toutes les parties du monde. Des miracles éclatants s'y sont accomplis bien des fois.

Désirant reconstruire le couvent, Bernard de Bats conjure le Souverain Pontife de lui venir en aide.

Clément V, à la même date du 18 mai 1309, lui fait une seconde concession de 100 jours d'indulgences, pour 20 ans, en faveur de ceux qui l'aideront dans son œuvre.

Universis Christifidelibus præsentis litteras inspecturis salutem et apostolicam benedictionem. Ecclesiarum et Monasteriorum fabricis manum porrigere adiutricem, pium apud Deum et meritorium reputantes, libenter Christifideles ad impendendum eis huiusmodi auxilium nostris monemus litteris et hortamur, et ut ipsi ad id eo ferventius animentur, quo exinde potiora salutis munera se speraverint adipisci, nonnumquam spiritualia eis munera, remissiones videlicet et indulgentias elargimur. Cum itaque sicut ex parte venerabilis fratris nostri Episcopi Adurensis, tunc expositum coram nobis monasterium Sanctæ Quitteriæ Ordinis Sancti Benedicti Adurensis diœcesis, in quo ad honorem ipsius virginis multa et aperta miracula frequenter Dominus operatur, et ad quod de diversis mundi partibus causa devotionis confluunt peregrini, cum omnibus ædificiis suis diebus illis fuerit incendio concrematum, nec ad ipsius monasterii reedificationem propriæ suppetant facultates, Universitatem vestram rogamus, monemus et hortamur, quatenus a Domino remissionem vobis peccaminum injungentes, quatenus de bonis vobis a Deo collatis ad reedificationem huiusmodi pias eleemosynas et grata caritatis subsidia erogetis, ut

per subventionem vestram monasterium ipsum reaedificari valeat. Vosque per haec et alia bona quæ, Domino inspirante, feceritis, ad æternæ possitis beatitudinis gaudia pervenire. Nos enim de omnipotentis Dei misericordia etc. usque et confessis, qui ad id manum porrexerint adiutricem, centum dies de infunctis eis pœnitentiis misericorditer relaxamus. Præsentibus post viginti annos etc. : quas mitti per quaestuarios etc. Datum Avignoni decimo quinto kalendas junii, anno quarto.
(Clément V. Reg. Vatic. 57. Cap. 960. Fol. 239 v^o.)

III. — SAINTE MARIE DE BAYONNE

1^o. — Aux XII^e et XIII^e Siècles

Vers le milieu du XII^e siècle commença, d'après Veillet, la construction de la Cathédrale de Bayonne, sous l'épiscopat de Raimond de Martres.

« L'emplacement en avait été admirablement choisi, dit M. Henry Poydenot, puisque l'église Sainte Marie s'élevait au point culminant de la colline sur laquelle avait été bâtie la ville Gallo-Romaine » (1).

Veillet fixe cet événement à l'année 1140 ou 1141.

Avec cette première église romane, qui a précédé la Cathédrale ogivale actuelle, apparaissent les premières lueurs d'incendie de Sainte Marie de Bayonne.

Balasque et Dulaurens les ont signalées en l'année 1862 :

« D'après des traces récemment découvertes, disent-ils, on peut conjecturer que la basilique fondée par Raymond de Martres était devenue en partie la proie des flammes vers les années 1199 ou 1200, et qu'il avait fallu s'occuper immédiatement de la réédifier » (2).

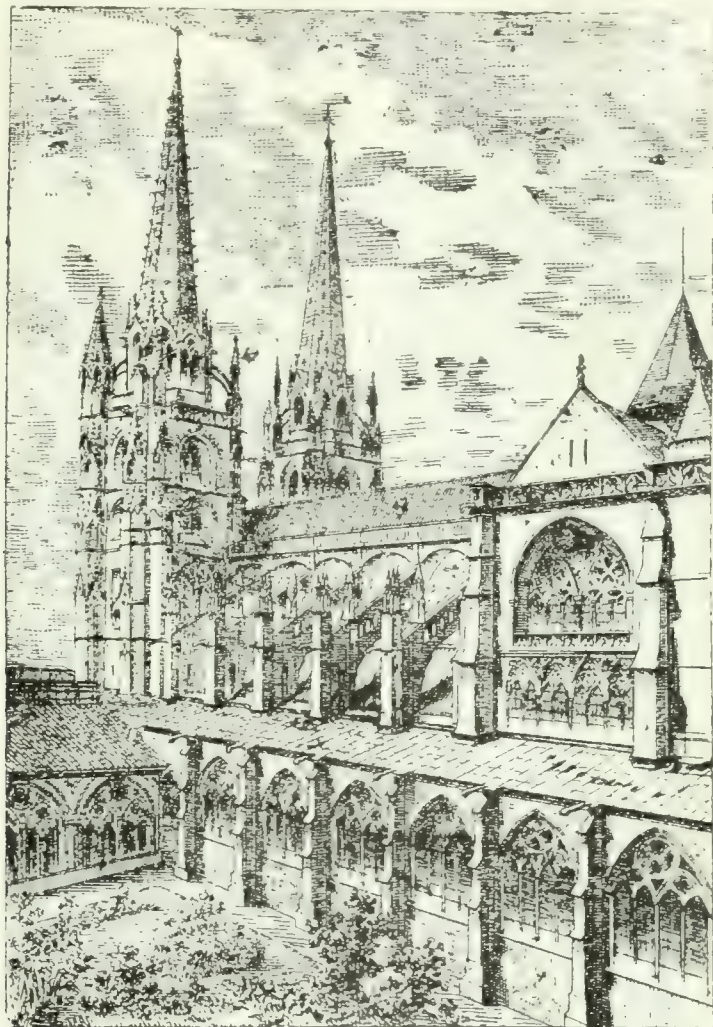
La conjecture de MM. Balasque et Dulaurens était corroborée d'ailleurs par une *Communication de M. Boeswillwald*. Voici en effet la note fournie aux historiens bayonnais par l'éminent architecte de la Cathédrale au XIX^e siècle :

« La fondation de la Cathédrale remonte, on le sait, à l'épiscopat de Raymond de Martres. Avant la construction de la chapelle de la paroisse et de la sacristie (côté sud), on voyait encore, cachées dans les combles du cloître, les fenêtres des bas-côtés du XII^e siècle ; les contreforts conservaient aussi une partie de leurs soubas-

(1) *Guide de l'étranger dans une visite à la Cathédrale de Bayonne*, 2^e édit. Bayonne, Lasserre, 1902, p. 3.

(2) *Etudes historiques sur la Ville de Bayonne*. T. I. Bayonne, Lasserre, 1862, p. 383. Balasque et Dulaurens n'indiquent pas le document qui a relaté cet incendie de 1199 ou 1200.

sements. Cette église du XII^e siècle fut détruite soit par l'incendie, soit par une autre cause ; mais les traces d'un incendie étaient fort visibles avant la construction de la chapelle paroissiale » (1).



Cathédrale et Cloîtres de Bayonne,
depuis la construction des deux flèches.

Ces traces de feu ne viennent pas simplement de l'incendie de 1199 ou 1200 ; elles peuvent aussi bien provenir de deux grands événements du XIII^e siècle, que n'ont point soupçonnés Balasque, Dulaurens et Boeswillwald. La ville de Bayonne et la Cathédrale furent ravagées, en 1224 et en 1258, par deux incendies considérables.

(1) *Ibid.*, p. 383, en note.

A leur occasion, les Cent-Pairs adressèrent deux lettres à Henry III, roi d'Angleterre.

En 1224, le Maire, les 12 échevins nobles ou bourgeois, les 12 jurats marchands et les 75 conseillers pris du peuple exposent au Roi l'état lamentable de la cité par suite des guerres incessantes,



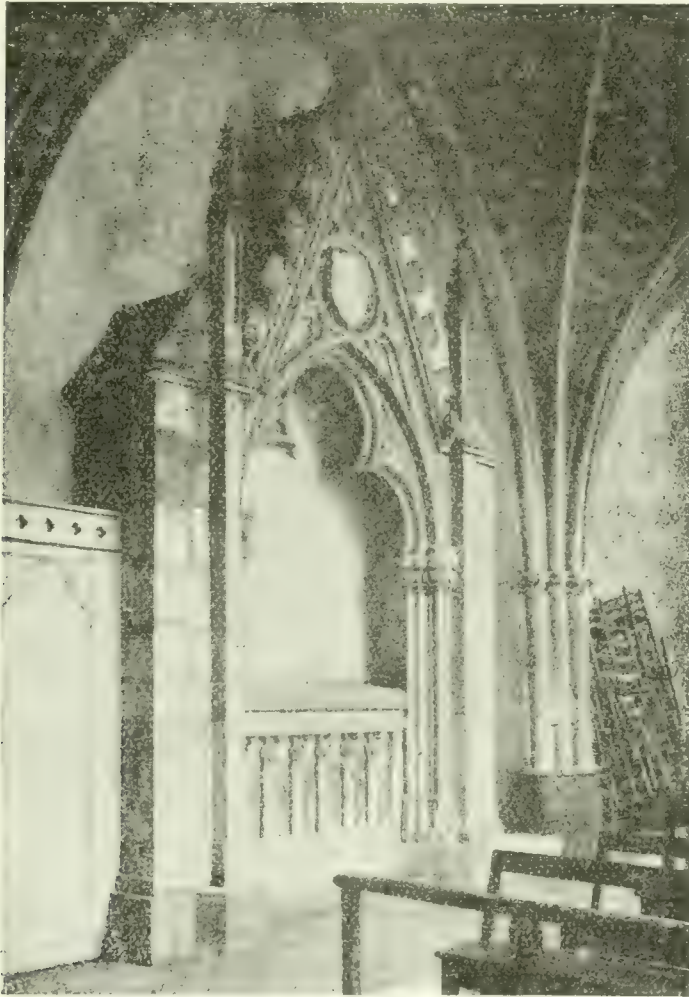
Le Jugement dernier.
Vantail droit de la sacristie (XIII^e siècle).

guerris assiduis, et de l'incendie, urbis nostræ incendio; et sollicitent son secours succursum vestræ pecuniæ pour fortifier et fermer la ville, urbem nostram possimus munire et claudere (1).

(1) RYMER, *Fædera*, T. I. P. I. pp. 91-92.

Les déprédations de la guerre et l'incendie avaient gravement endommagé la ville toute entière, — la Cathédrale par conséquent.

En 1258, nouveau désastre. La moitié de la ville et une partie de la Cathédrale, avec son clocher, ses cloches et ses toits, sont entièrement consumées et détruites par un feu terrible : *per incendii pestem*



Tombeau du XIII^e siècle, aux Cloîtres.

et ignis qui medietatem urbis nostræ . . . et partem ecclesiæ una cum campanis ejus et tectis combussit penitus et delevit. Cet événement a mis la cité dans une perturbation et une affliction profondes : *sumus turbati admodum et afflicti.*

Le Maire et les Cent-Pairs sollicitent instamment un délai jusqu'à la Noël, pour le paiement de 600 livres morlandes et chargent P.de

Menta de remettre leur supplique à Henry III, roi d'Angleterre.
Voici le texte absolument inédit de ce document :

« Illustrissimo et amantissimo suo domino Henrico, Dei gratia Regi Angliae, domino Hyberniae et duci Aquitanniae, Major et Jurati et tota Communia Baioniae Salutem in Eo qui dat salutem regibus et ad ejus obsequium se infatigabiles et accinctos.

« Ad aures vestrae celsitudinis credimus pervenisse qualiter nos Dominus verberavit, praesente domini Edwardi senescallo, per incendii pestem et ignis qui medietatem urbis nostrae, immo vestrae, et partem ecclesiae una cum campanis ejus et tectis combussit penitus et delevit, propter quod sumus turbati admodum et afflicti, non valentes talliam extrahere a vicinis tum propter istud impedimentum tum quia mercatores nostri divites sunt in longinquis regionibus suas mercandisias exercere, tum quia plus quam tertiam partem substantiae nostrae amisimus in mari hoc anno praere furore fluctuum et ventorum. Quare dominationis vestrae clementiam humiliter et unanimiter deprecamur, quatenus de sexcentis librarum morlanarum quas debemus domino Edwardo faciatis ab eo nobis dari terminum usque ad Nativitatem Domini proximo venientem ; quia tunc praestante Domino, omni dilatione remota, persolverimus illas ei vel suo nuntio aut mandato. Mittimus autem ad vos dilectum civem nostrum et fidelem nostrum P. de Menta, cui super his et aliis commodis urbis nostrae, immo vestrae, poteritis tanquam nobis credere confidenter, et per eum remandare vestri beneplaciti voluntatem » (1).

Ainsi, petit à petit, de 1199 à 1258, et peut-être plus tard encore, le feu creuse le tombeau de l'église primitive (2).

Cet édifice roman du XII^e siècle fit place à notre belle Cathédrale ogivale. Commencée à la fin du XIII^e siècle ou au début du XIV^e,

(1) Henry III. *Royal Letters*. Vol. II, pp. 133-4. N° DXXI. Au *Public Record Office*, à Londres.

(2) Il peut être intéressant de connaître les vestiges de l'église du XII^e siècle que diverses fouilles ont fait surgir du sol.

1° *Au vieux clocher*. Le vieux clocher dont parle Veillet (p. 357) existe encore, quoique fort peu apparent. Il est placé dans l'angle formé par les nouvelles sacristies et par la galerie est de nos cloîtres. C'est une construction carrée, massive et peu élevée, qui portait encore, il y a peu de temps, un toit pointu et un gros bourrelet de pierre, indiquant, par sa construction, une époque très reculée, peut-être le X^e ou le XI^e siècle. Ce clocher a été arasé au niveau des toitures de l'abside et recouvert d'une terrasse. Dans le voisinage de ce clocher, en fouillant les contreforts latéraux de la chapelle Sainte Anne, on découvrit en 1853 un tombeau où, parmi des débris d'ossements, se trouvaient des ornements épiscopaux en riches étoffes orientales et une crose au dessin élégant et simple. C'était la tombe de Bernard de Lacarre, l'évêque qui, à la fin du XII^e siècle (1190), conduisit les Bayonnais à la croisade.

2° *Aux Cloîtres*. Dans des travaux de fondations profondes exécutés sous la direction de M. Boeswillwald, de 1857 à 1860, on n'a rien découvert qui pût faire reconnaître des substructions romaines, ni aucun débris de statues, de vases ou de sculptures, qui indiquât l'emplacement d'un ancien temple. Mais, nous l'avons vu plus haut, il y avait des fenêtres des bas-côtés du XII^e siècle et des soubassements de contreforts, avec des traces d'incendie.

3° *A la Chapelle des SS. Anges*. Des tranchées mirent à jour, en 1872, le soubassement d'un mur de façade portant un bourrelet de pierre, analogue à celui du vieux clocher et indiquant par conséquent une construction de la

l'église actuelle fut construite en très grande partie pendant la domination anglaise, dont elle porte de nombreux souvenirs à ses clefs de voûte et aux pendentifs, représentant plus d'une fois les léopards d'Angleterre.

2°. — *Au XIV^e Siècle*

L'attention de Bertrand de Goth, ancien archevêque de Bordeaux, devenu Pape sous le nom de Clément V, est sollicitée d'une manière toute particulière par Aire et Bayonne, pendant le mois de mai 1309.

Le 18, nous l'avons vu, ce Pape se préoccupait de la Cathédrale d'Aire et du Monastère de Sainte Quitterie.

Le 25, c'est-à-dire huit jours après, il adresse à Pierre de Marenne, évêque de Bayonne, une double lettre.

La première a trait aux dévastations de son Diocèse. La guerre en a ravagé une partie. Sur les terres de Vasconie, des endroits sont inaccessibles, à cause des brigands, des voleurs et des malfaiteurs de toute sorte. La visite pastorale dans cette région est mal commode. Le Pape, prévenu de ces difficultés par Amanieu d'Albret son parent, autorise Pierre de Marenne à faire faire la visite pastorale par procureur. Cette concession est valable pour trois ans (1).

même époque. Ce mur, formé de grosses assises, est perpendiculaire à la rue Notre-Dame et absolument indépendant des piliers du collatéral Nord. Vestige incontestable de la première église romane.

4° *Dans la tour de la flèche sud.* L'alignement du mur de façade de la chapelle des SS. Anges, dont nous venons de parler, correspond exactement à une tourelle romane, visible encore à l'extérieur de la tour de la flèche sud et empâtée dans sa maçonnerie. Tout à côté, dans la courette contigüe, entre deux murs, on découvrit au mois de janvier 1889 un caveau dans lequel on trouva de nombreux ossements et entr'autres un crâne, auquel adhéraient encore des restes de passementerie de couleur violette, revêtu d'une calotte ou mitre de soie de même couleur. Le caveau contenait aussi une étole curieuse.

Cf. DUBARAT-DARANATZ. *Recherches sur la Ville et sur l'Eglise de Bayonne*. T. I. Bayonne, Lasserre, 1910, pp. 341, 357, 362, 363, 519, 537 ; CH. BERNADOU. *Emile Boeswillwald et ses collaborateurs à N.-D. de Bayonne*. L. Lasserre, 1896, pp. 16-20 ; (H. POYDENOT). *Guide de l'Etranger*, p. 4.

(1) A lire ce texte, la Vasconie passerait pour un pays de brigands. On y retrouverait presque les *Bascoli*, excommuniés en 1179, sous Alexandre III, par le III^e Concile de Latran. (Cf. *Gure Herria*, 1922, pp. 221-229. Art. de M. J. SAINT-PIERRE.) Or, il faut bien convenir que, dès le milieu du XIII^e siècle, l'insécurité était générale. Témoin la lettre d'Henry III, roi d'Angleterre, relative à Raimond d'Onzac, le successeur de Bernard de Lacarre sur le siège épiscopal de Bayonne. Raimond alla en Angleterre, en 1252, et séjourna quelque temps près du roi Henry. Celui-ci « lui accorda sa protection pendant le voyage et notifia ce fait au

Voici la lettre papale :

Venerabili Fratri episcopo Baionensi.

Tuæ merita Fraternitatis exponunt ut nos, personam tuam paternâ benevolentia prosequentes, quæ pro te suppliciter postulantur a Nobis, tibi favorabiliter concedamus.

Cum itaque, sicut petitio dilecti filii nobilis viri Amanevi de Lebreto pro te nobis extitit communicata, episcopatus tuus Baionensis, ingruentibus tunc guerrarum turbinibus, pro parte fuerit devastatus, fueruntque in tua diœcesi quædam loca, in terrâ Vasconia, ad quæ, propter prædones et latrones ac malefactores alios inibi existentes, tute non potes accedere, ac, ex causis præmissis, tuas civitates et diœcesim nequis commode personaliter visitare : Nos, in hac parte, tam tibi quam ecclesiis, locis et personis ecclesiasticis, ne defraudentur, providere volentes, tuis ac dicti nobilis supplicationibus inclinati, quod civitatem et diœcesim prædictas possis, usque ad triennium, quoties tempus visitationis ingruerit, visitare, ac procuraciones titulo visitationis debitas, hujusmodi visitationis officio per personam eandem impenso, ab ecclesiis, locis ac personis taliter visitatis, in pecunia numerata recipere moderatas... indulgemus. Datum Avenion. VIII^o kal. junii, anno IV^o.

In eadem materia Episcopo Aquensi, priori Sancti Spiritus de Capite Pontis Baionensi, Aquensis diœcesis, ac Archidiacono Baionensi.

(Clément V. *Registres Vatic.* 56. *Lettres* 567 et 568. 25 mai 1309).

La seconde lettre de Clément V concerne l'état de pauvreté lamentable de la mense de Bayonne. La dignité de l'Evêque en souffre, tant ses ressources sont réduites. Aussi, pour améliorer sa situation, le Pape lui concède la faculté d'unir et d'annexer ensemble plusieurs paroisses, lorsque leur revenu annuel n'excède pas cent livres morlanes.

Voici le texte de la concession pontificale.

..... Petro Episcopo Baionensi,

Meritum tuæ Fraternitatis et consideratione dilecti filii nobilis viri Amanevi de Lebreto, pro te nobis..... supplicantis.....

Cum itaque sicut petitio dicti nobilis pro te extitit communicata, redditus mensæ tuæ episcopalis adeo sint tenues et exiles quod inde non potes, juxta episcopalis exigentiam dignitatis, congrue sustentari :

Nos, volentes tibi, de alicujus subventionis remedio, providere, ejusdem nobilis supplicationibus inclinati, uniendi seu annectendi unam vel plures de ecclesiis parochialibus tuæ diœcesis, cujus vel quarum redditus et proventus centum librarum morlanarum valorem annuum non excedant mensæ prædictæ, ita quod, cedentibus vel decedentibus earum rectoribus vel alias quomodolibet ecclesiis vacantibus, liceat tibi earum possessionem apprehendere, ipsasque in usu proprio retinere, cujuscumque assensu minime requisito, pro tuis necessitatibus commoditer supportandis, reservatâ de ipsarum proventibus pro vicario seu vicariis inibi perpetuo servituris congrua portione, ex quâ vicarius seu vicarii supradicti possint congrue sustentari et incumbencia sibi onera supportare..... tibi concedimus.... facultatem.

Datum Avenion. VIII^o kal. junii, anno IV^o (25 mai 1309).

(Clément V. *Registres Vatic.* 56. *Lettre* 569, datée d'Avignon).

peuple de Bayonne ». *Patent Rolls*, au British Museum, à Londres. — De plus, Henry III recommanda de « réparer à l'évêque de Bayonne tout dégât fait dans sa propriété pendant son absence ». *Ibid.*, *Lettres royales*, année 1252. Ces deux actes royaux prouvent bien que Raimond d'Onzac et ses biens, tout évêque qu'il fût, étaient en péril, non seulement sur le parcours de son voyage, mais à Bayonne même.

Quoique ces lettres pontificales ne le disent pas, la Cathédrale de Bayonne avait déjà souffert cruellement des morsures du feu : *olim, incendio multum læsa exstitit*. OLIM, autrefois ; en 1258 sans doute, et en 1224, et en 1199.

Qui nous l'apprend ? Un document du 31 mai 1310. On y trouve



GUILLAUME PIERRE GODIN,

Cardinal en 1312 mort en 1336.

Un des plus grands bienfaiteurs de la Cathédrale de Bayonne.

des renseignements archéologiques précieux sur les incendies qui dévastèrent Sainte Marie de Bayonne, au début du XIV^e siècle. En 1310, la Cathédrale est réduite en cendres, par le fait de la foudre : *ex ictu et flamma fulguris*. L'édifice sacré est à peu près anéanti, *fere totaliter est consumpta*. L'incendie d'autrefois y est rappelé comme ayant déjà beaucoup endommagé la Cathédrale : en 1258

en effet, une partie de la Cathédrale, son clocher et ses cloches avaient été la proie des flammes.

Vu la pauvreté de l'Eglise de Bayonne, vu la dévastation du diocèse par suite des guerres, relatées plus haut, que fera Pierre de Maremne; son évêque ? Il cédera au Chapitre l'honneur d'une résolution virile.

Le Chapitre, en effet, ne se contentera pas d'un édifice modeste. Tout au contraire; il désire reconstruire très somptueusement et le fait savoir au Pape : *reparare proponant opere plurimum sumptuoso*.

Comment concilier ce projet grandiose avec pareille indigence ? Il faut dire qu'à cette époque brillait déjà le cardinal Guillaume Godin, un Bayonnais, né à la rue Bourg-Neuf, dont la générosité princière permit de reprendre la reconstruction de la Cathédrale dans des proportions plus vastes et plus harmonieuses, suivant les vœux du Chapitre de Bayonne (1).

Clément V accorda au Chapitre, pour vingt ans, cent jours d'indulgences, en faveur des restaurateurs de Sainte Marie de Bayonne. Voici le texte de cette concession (2) :

Universis Christi fidelibus præsentis litteras inspecturis.

Quoniam, ut ait Apostolus, (etc. usque... vitam æternam).

Cum itaque dilecti filii Capitulum ecclesiæ Baionensis, sicut ex participiorum fuit expositum coram nobis, eandem ecclesiam, quæ olim incendio multum læsa exstitit nunc autem ex ignis et flamma fulguris fere totaliter est consumpta, reparare proponant opere plurimum sumptuoso et ad ipsius consummationem operis fidelium subsidia sint eis plurimum opportuna, Universitatem Vestram rogamus et hortamur in Domino, in remissionem

(1) La *Chronique* de Frère Jean Caccia, datant de 1348, appelle le frère Guillaume (Godin), LE BASQUE : « Frater Guglielmus VASCHO, origine de Baiona, duodecimus Cardinalis Ordinis, fuit prior provincialis in sua provincia Tolosana. Qui per papam Clementem quintum factus est lector sacri Palatii, quia magister erat eximius in sacra pagina, legens theologiam ut egregius doctor in Curia predicti romani pontificis in gratia permaxima prelatorum et Curialium studentium ad scholas suas. Deinde adsutus est ad gradum Cardinalatus et titulo Episcopi Sabinensis adnotatus, sub annis Domini M^o CCC^o XII^o. Qui in tam sublimi gradu constitutus, ita se habuit sancte et prudenter in romana curia, quod vix unquam fuit de curialibus vel de cunctibus et recedentibus ab illa curia, qui de ipso bona non predicaret et optimum virum non reputaret. Migravit autem sub annis millesimo CCC^o XXX^o VI^o die IIII iunii apud Avinionem. » JEAN MACTEI CACCIA, O. P. *Chronique du Couvent des Prêcheurs d'Orviêto*. Editée par A. M. Viel et P. M. Girardin, O. P. Viterbe, Agnesotti, 1907, p. 43.

(2) Ce document a été signalé tout d'abord, en 1889, par l'abbé Louis GUÉRARD, dans le *Rapport présenté à Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque d'Auch, primat de Novempopulanie et des deux Navarres, et à nos seigneurs les évêques de la Province ecclésiastique d'Auch* ». Tarbes, 1889, in-8°, 20 pages. Un de nos plus obligeants compatriotes, alors chapelain de St-Louis des Français à Rome, M. Ambroise, était le collaborateur officieux de M. Guérard. C'est M. Ambroise qui a relevé, dans les registres du premier pape d'Avignon, Clément V (1305-1316), plus de cinq cents bulles relatives à la

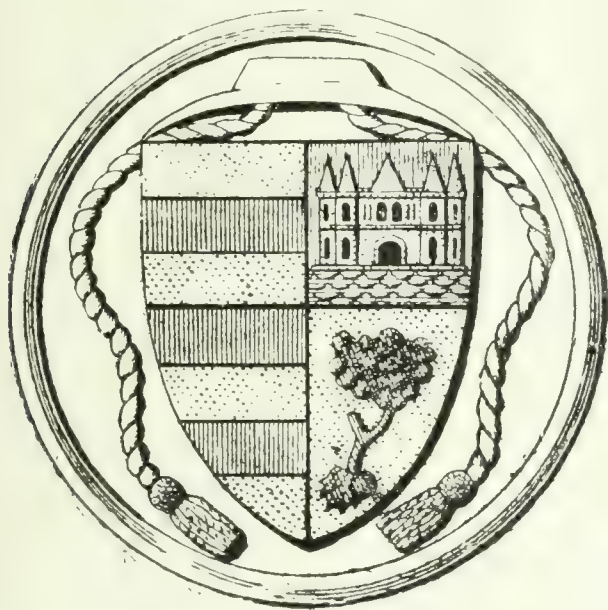
vobis pœnarum injungentes, quatenus de bonis vobis à Deo collatis ad ipsius ecclesiæ reparationem pias eis eleemosynas et grata caritatis subsidia erogetis, ut per subventionem vestram eadem ecclesia reparari valeat, et vos per hæc et alia bona quæ Domino inspirante feceritis, ad æternæ possibilitis beatitudinis gaudia pervenire. Nos enim de omnipotentis (etc. usque... confisi) omnibus vere pœnitentibus et confessis, qui eis ad hoc manum porrexerint adjutricem centum dies de injunctis eis pœnitentijs misericorditer in Domino relaxamus. Præsentibus post viginti annos, quas mitti etc. Datum Avenion, 2^o kal. junii anno, quinto.

(Registres Vatic. 57. Clément V. Lettre 823^e, F^o 205 v^o, 31 mai 1310).

Veillet a ignoré tous ces renseignements. Ils eussent singulièrement facilité l'œuvre du savant annaliste de Sainte Marie de Bayonne.

Quand mit-on la main à la reconstruction de la Cathédrale ? Combien de temps fallut-il pour élever ses murs ? Nous l'ignorons.

Ce qui est certain, c'est que les restaurateurs de Sainte Marie eurent, eux aussi, à compter avec le feu du ciel, qui, à diverses reprises, s'abattit sur le nouvel édifice, au point de le consumer, *ex prosiliante pluries de cælo fulmine fuerit concremata*.



Armes du Cardinal GODIN.

Le Pape Jean XXII témoigna, dans l'occurrence, d'une sollicitude très vive en faveur de la Cathédrale de Bayonne. Il n'adressa pas moins de trois documents, à la date du 10 octobre 1318, pour la restauration de Sainte Marie, réputée noble et insigne dans ces régions, *quæ in illis partibus reputatur nobilis et insignis*.

Universis X^{ti} fidelibus præsentis litteras inspecturis.

Gregis dominici superna disponente clementia regimini præsidentes fidelium animas X^{ti} sanguine redemptorum ad ea quæ pietatis opera continent et laudabiles actus includunt eo libentius excitamus et studio vigilantia

Gascogne. — Voir encore *Revue catholique du diocèse de Tarbes*, (année 1889, août-octobre); Paul LABROUCHE, *Le Bullaire de Gascogne*. Toulouse, Privat, 1889. (Extrait de la *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, 1889); *Documents pontificaux sur la Gascogne*, d'après les Archives du Vatican. Pontificat de Jean XXII, (1316-1334), par L. GUÉRARD, T. I. Paris, Champion, 1896, pp. LVI, LIX. — Le *Bulletin religieux du Diocèse de Bayonne* a publié cette concession, le 4 février 1912, grâce à une aimable communication du Dr Larrieu, notre compatriote.

potioris induimur quo maiori desiderio cupimus ut fidelibus ipsis post vitæ præsentis excursum, statum stabilem non habentis, animarum salus plena proveniat et æternæ beatitudinis gloria elucescat.

Cum itaque sicut venerabilis frater noster Episcopus et dilecti filii capitulum . . . vicarius, jurati et universitas Baionen nobis significari curarunt ecclesiam Baionensem ex prosiliente pluries de cælo fulmine fuerit concremata, et ad reparationem ipsius quæ in illis partibus reputatur nobilis et insignis, sint fidelium suffragia plurimum opportuna, universitatem vestram rogamus et hortamur in Domino vobis in remissionem peccaminum injungentes quatenus ob reverentiam Dei et Beatæ Mariæ Virginis matris ejus in cujus est honorem fundata, de bonis vobis collatis à Deo ad hoc grata caritatis subsidia erogetis, ut cooperantibus vestris caritativis subventionibus possit eadem ecclesia, decentis consummatione structuræ, superni regis laudibus apta reddi, vosque per hæc et alia bona quæ, Domino inspirante, feceritis, ad æternæ possitis felicitatis gaudia pervenire. Nos enim de omnipotentis Dei misericordiâ, et Beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi omnibus vere pœnitentibus et confessis qui tam pio operi manus porrexerint adjutrices, unum annum et quadraginta dies de injectis sibi pœnitentiis misericorditer relaxamus.

Præsentibus post quinquennium minime valituris.

Quas mitti per quæstuarios districtius inhibemus. Eas, si secus actum fuerit, carere viribus decernentes.

Datum Avenion. VI^o Idus octobris, anno III^o.

(Jean XXII. Reg. Val. 69. Lettre 75. 10 Octobre 1318).

En 1310, Clément V avait accordé, pour vingt ans, cent jours d'indulgences ; ici, Jean XXII en concède un an et quarante jours pour cinq ans.

De plus, comme preuve spéciale de son affection pour cette noble et insigne Cathédrale de Bayonne, élevée en l'honneur de la Bienheureuse Vierge, en vue d'y accroître la majesté du culte de Marie et le fervent concours des fidèles, Jean XXII accorda, le même jour, pour les quatre fêtes principales de l'année (Noël, Pâques, Pentecôte et Assomption, sans doute) et leurs octaves, un an et quarante jours d'indulgences ; et, pour le reste de l'année, cent jours d'indulgences. Conditions : confession et visite à la Cathédrale.

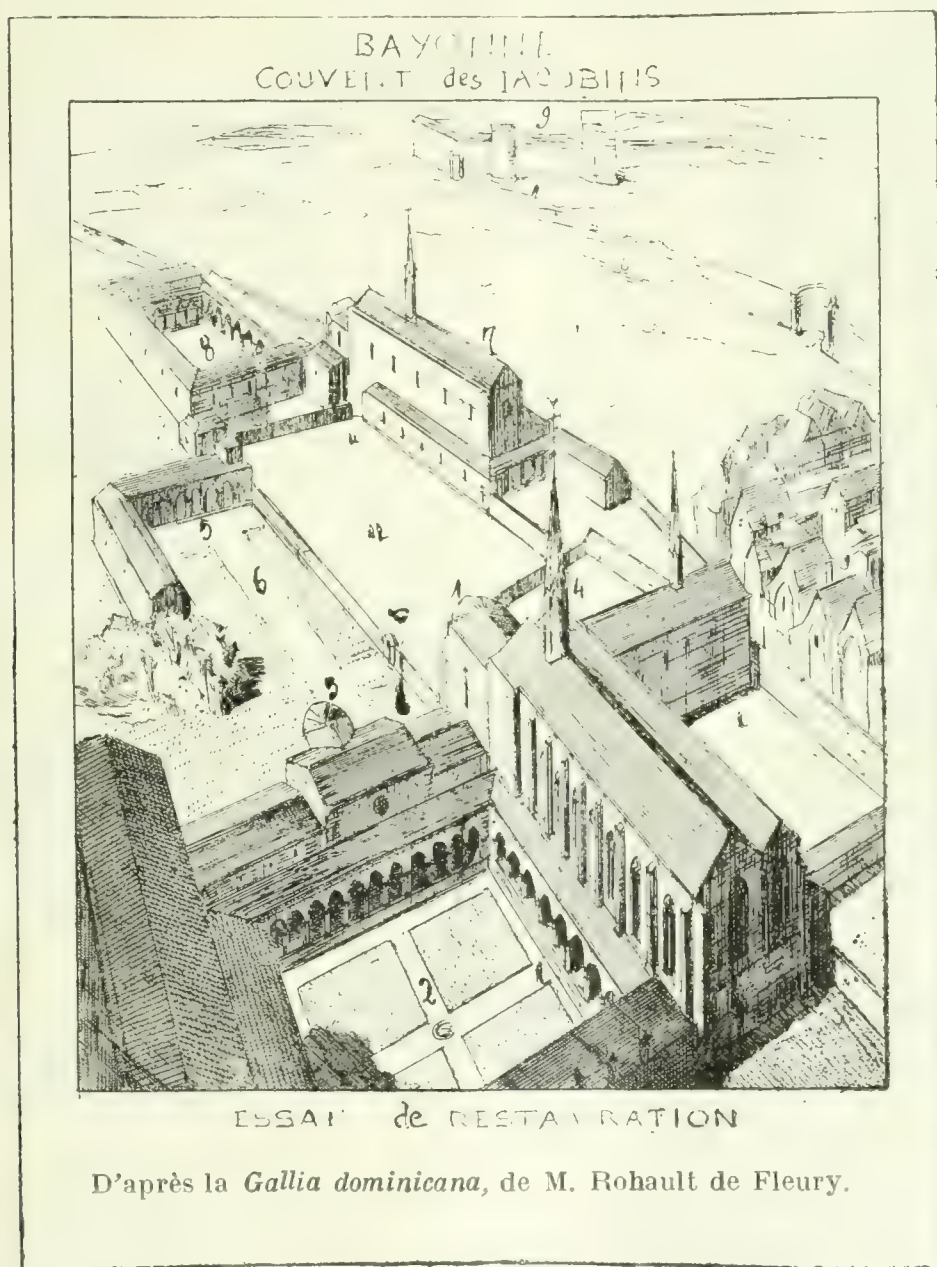
Il est incontestable que, dans l'esprit du souverain Pontife, le temple de Sainte Marie de Bayonne, édifié grâce à la générosité des fidèles de tout le Diocèse, devait être pour eux un but de pèlerinage, pèlerinage d'autant plus salulaire que leurs prières, précédées ou accompagnées de leurs aumônes, y revêtent un caractère spécial d'efficacité, *illud Deo acceptabile creditur quod de pinguedine caritatis offertur*, selon l'expression, citée plus haut, de Boniface VIII à Bernard de la Mothe, évêque d'Oloron.

Voici d'ailleurs le texte de ces faveurs pontificales :

Universis X^{is} fidelibus præsentis litteras inspecturis salutem.

Licet Is de cujus munere venit ut sibi a fidelibus suis digne ac laudabiliter serviatur, de habundantiâ (sic) pietatis suæ quæ merita supplicum excedat, et vota benemerentibus multo majora tribuat quam valeant promoveri, nihilominus tamen desiderantes Domino reddere populum acceptabilem, fideles X^{is} ad complacendum ei et quasi quibusdam ille-

cebris, muneribus, indulgentiis videlicet et remissionibus invitamus. Cupientes igitur ut ecclesia Baionen. quam, in honorem Beatissimæ Virginis fundatam, affectionis prerogativa prosequimur, dignis attollatur honoribus et fidelium populus eo concurrat devotius ad eandem quo salutis munera se ibi consequi speraverint ampliora, de omnipotentis Dei misericordia et Beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus vere pœnitentibus et confessis qui ecclesiam ipsam in quatuor ejusdem festivi-



1. Eglise des Dominicains. — 2. Cloître. — 3. Salle capitulaire. —
4. Clocher. — 5. Second cloître. — 6. Jardin du couvent. — 7. Eglise et
couvent des Capucins. — 8. Cloître des Capucins. — 9. Château-Neuf.

tatibus unum annum et quadraginta dies per octalbas (*sic*) festivitatum ipsarum venerabiliter visitaverint, annuatim centum dies, de injunctis eis pœnitentiis misericorditer relaxamus.

Dat. Aven. VI^o Idus oct. anno III^o.

(Jean XXII. *Registres Vatic.* 69. *Lettre* 75. 10 Octobre 1318).

Enfin, Jean XXII adresse une lettre spéciale, sur le même sujet, aux fabriciens de la Cathédrale. Cette pièce est désignée, dans le sommaire, au commencement du volume, sous ce titre : *similis pro fabrica ipsius ecclesiæ*.

Le Pape y rappelle et y résume les considérations contenues dans les deux lettres précédentes : son désir d'exciter les fidèles à la piété, ... la noble et insigne église frappée à coups redoublés par la foudre et en grande partie consumée... l'opportunité des suffrages des fidèles pour sa restauration.... nécessité de donner à Sainte Marie une restauration digne de Dieu et de sa divine Mère, sa patronne....

Et, pour cinq ans, il accorde un an et quarante jours d'indulgences à tous ceux qui aideront à cette œuvre de piété, *tam pio operi manus porrexerint adjutrices, unum annum et quadraginta dies de injunctis sibi pœnitentiis..... relaxamus. Præsentibus per quinquennium valituris*.

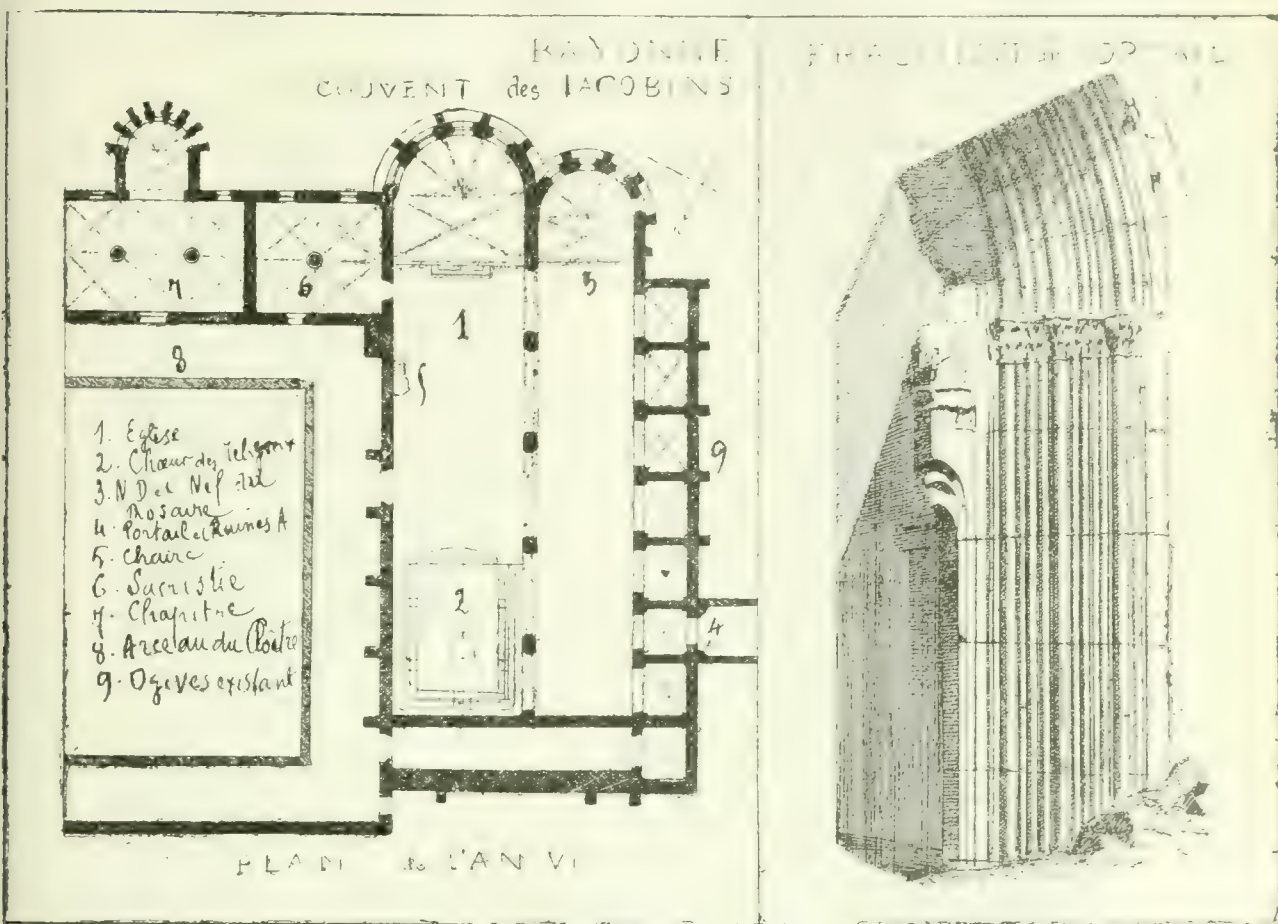
Au premier abord, il semble assez surprenant que la chancellerie pontificale multiplie à ce point — trois lettres en la seule journée du 10 octobre 1318 — les marques de la grande sollicitude dont Jean XXII entoure Sainte Marie de Bayonne, *affectionis prerogativa prosequimur* (1).

(1) Le seul pontificat de Jean XXII (1316-1334) a fourni 793 documents relatifs à la Gascogne, à savoir : Auch, 223 ; Bazas, 118 ; Comminges, 98 ; Lectoure, 68 ; Dax, 55 ; Couserans, 48 ; Tarbes, 47 ; Aire, 42 ; Bayonne, 39 ; Lescar, 37 ; Oloron, 18, relevés par MM. Guérard et Ambroise. Ces actes marquent le rôle important joué à l'époque par le cardinal bayonnais Guillaume Godin. La Gascogne souffrait alors de la guerre qui mettait aux prises la France et l'Angleterre. Le Pape porte secours à plusieurs églises en ruine, à celle d'Aire en particulier ; les diocèses de Dax et de Bayonne recevoient des faveurs du même genre.

Le 28 août 1318, Jean XXII recommande aux archevêques de Bordeaux et d'Auch et aux évêques de Condom, Agen, Périgueux, Saintes, Lescar, Lectoure, Bazas, Dax, Bayonne, Sarlat, Oloron et Aire de respecter les droits et la juridiction du duc d'Aquitaine, juridiction qui, d'après les officiers du duc, était diminuée par les empiètements de ces prélats. (*Reg. Vat.* 109, ep. 608 ; *ibid.*, 110, ep. 992).

Dès le commencement du XIV^e siècle, la juridiction ecclésiastique avait pris une extension énorme dans la Gascogne anglaise. Ceci concorde bien avec le jugement porté par M. le chanoine Allain sur l'ensemble de cette période. « Durant toute la durée de l'union du pays bordelais à la couronne d'Angleterre, l'Eglise s'y était affermie, avait grandi en puissance et en richesses, avait accru ses privilèges, exerçait dans les affaires civiles, judiciaires, politiques, une action de plus en plus prépondérante... On devait dire, plus tard : Au temps des Anglais, les gens d'Eglise gouvernaient tout ». (Extrait de la *Revue des Questions historiques*, octobre 1895, pp. 24 et 56 du tirage à part). Cf. *Documents pontificaux sur la Gascogne*, par l'abbé Guérard, t. I. pp. 93, 94.

Mais, ne l'oublions pas, le cardinal dominicain bayonnais Guillaume Godin était alors tout puissant et s'intéressait vivement à la réédification de la Cathédrale de sa ville natale.



D'après la *Gallia dominicana* de M. Rohault de Fleury.

Universis, etc.....

Gregis dominici supernâ disponente clementiâ, regimini præsidentes fidelium animas X^{ti} sanguine redemptorum, ad ea quæ pietatis opera continent et laudabiles actus includunt, eo libentius excitamur et studio vigilantia potioris inducimur, quo majora desiderio cupimus, ut fidelibus ipsis post vitæ præsentis excursus, statum stabilem non habentis, animarum salus plena proveniat, et æterna beatitudinis gloria illucescat. Cum itaque sicut Ven. frater noster Episcopus et dilecti filii capitulum, . . . vicarius, jurati et universitas Baionen. nobis significare curaverunt, ecclesia Baionen. ex prosiliente pluries de cælo fulmine fuerit concremata, et ad reparationem ipsius, quæ in illis partibus reputatur nobilis et insignis, sunt fidelium suffragia plurimum opportuna, universitatem vestram rogamus et hortamur in Domino, vobis in remissionem peccaminum injungentes, quatenus ob reverentiam Dei ac Beatæ Mariæ Virginis matris ejus in cujus est honorem fundata, de bonis vobis collatis a Deo ad hoc grata caritatis subsidia erogetis, ut cooperantibus vestris caritativis subventionibus. possit eadem ecclesia, decentis consummatione structurâ, superni regis laudibus apta

reddi vosque per hæc et alia bona quæ Domino inspirante feceritis ad æterna possitis felicitatis gaudia pervenire. Nos enim de omnipotentis Dei misericordiâ et Beatorum Petri et Pauli apostolorum ejus auctoritate confisi, omnibus vere pœnitentibus et confessis qui tam pio operi manus porrexerint adjutrices, unum annum et quadraginta dies de injunctis sibi pœnitentiis misericorditer relaxamus. Præsentibus per quinquennium minime valituris, quas mitti per quæstuarios districtius inhibemus, eas si secus actum fuerit carere viribus decernentes.

Dat. Avenionen. VI^o Idus octobris, anno III^o.

(Jean XXII. *Registres Vatic.* 69. *Lettre 75 bis*, 10 octobre 1318).

Pendant 40 ans, le siège épiscopal de Bayonne devait être occupé par deux Dominicains : Pierre de Maslacq (1316-1318) et Pierre de Saint-Jean (1319-1357) (1). Ils devaient cet honneur à leur mérite et à leurs vertus sans doute, mais aussi, selon la *Gallia christiana*, au crédit de leur frère en religion, le cardinal Godin, qui, par ailleurs, obtint de Jean XXII l'évêché de Dax pour Bernard de Liposse, son neveu.

Envoyé comme légat en Espagne, Godin assista en 1321 au concile de Valladolid. Rentrant en France par Bayonne au mois de juillet 1323, il donna au couvent des Dominicains, sur l'emplacement actuel de l'Hôpital militaire, une somme de mille florins d'or, pour achever de reconstruire leur église incendiée en 1290 (2). A la Cathédrale, qu'il avait comblée déjà de ses largesses, depuis l'incendie de 1310, il laissa aussi trois mille livres tournoises. Plus tard, il lui légua encore 2000 florins d'or.



Pierre DE MASLACQ

D'après un sceau des Arch. B.-P.
H. 57, du 15 novembre 1317.

(1) Labastide-Clairence possède une Confrérie de Saint Nicolas, en faveur des âmes du Purgatoire, érigée en 1356 « sous P. Loris, évêque de Bayonne », dont les Statuts ont été refondus en 1749 par Mgr d'Arche. P. Loris serait-il une appellation de famille de Pierre de Saint Jean ou bien, tout simplement, une erreur de copiste ?

(2) « Presque tout le couvent fut détruit par le feu en 1290 ; par un miracle étonnant, on trouva la sainte hostie intacte au milieu des cendres ; l'église ne fut reconstruite que 34 ans après ». MGR DOUAIS : *Les Frères Prêcheurs en Gascogne*, dans les *Archives historiques de la Gascogne*, 1885, 2^e part., p. 259 et Arch. B.-P., H. 96. Cf. V. DUBARAT. *Le Missel de Bayonne de 1543*, p. CCCLXV et la *Revue des Pyrénées*, 1903, p. 463.

Voici, en détail, la relation du fait miraculeux au sujet de la sainte hostie. Nos lecteurs seront heureux de le connaître. L'authenticité du miracle nous est affirmée par le cardinal bayonnais Guillaume Godin, témoin oculaire de l'événement.

« Le Corps de J.-C. contenu dans une hostie consacrée, qui était conser-

L'année suivante, 1324, Jean XXII renouvela, pour cinq ans, ses concessions spirituelles de 1318.

Sainte Marie de Bayonne renaît de ses cendres et lance vers le firmament ses colonnes et ses voûtes majestueuses.

3°. — Aux XV^e, XVI^e et XVII^e Siècles

De l'époque du cardinal Godin jusqu'au milieu du XVII^e siècle, pendant 300 ans, tout document écrit nous fait défaut pour suivre

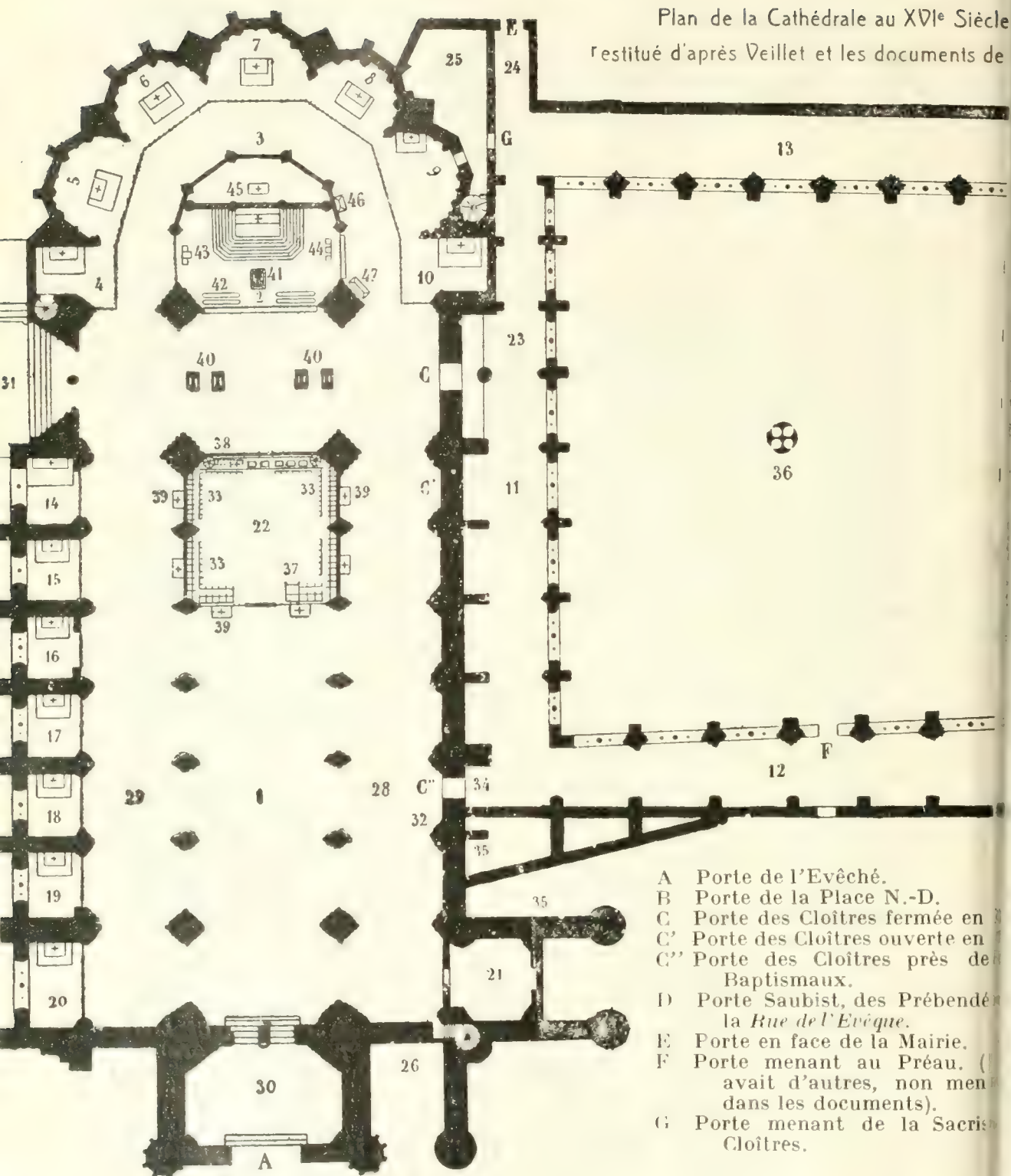
vée dans un petit vase d'argent enfermé dans une boîte d'ébène, fut transporté (à cause de l'incendie) et déposé au-dessous de la sacristie dans une armoire, avec les calices, d'autres vases précieux en argent, et de saintes reliques. On pensait que tout y serait à l'abri du feu. Mais les flammes gagnèrent de plus en plus, le feu devint plus intense, l'église et la sacristie bâtie de pierre et en voûte, furent consumées ; tous les objets qui étaient dans l'armoire furent réduits en cendres et en poussière ou fondus comme des métaux. La petite boîte elle-même fut détruite ; *seul le Corps de N. S. J.-C. demeura intact et fut absolument préservé ; on trouva la sainte hostie le lendemain, au milieu des cendres, merveilleusement conservée par la puissance divine*. Les linges qui, selon l'usage, étaient à l'intérieur du vase d'argent, furent consumées à l'entour, excepté à l'endroit où reposaient les espèces sacramentelles, et seulement dans l'espace occupé par la forme circulaire de l'hostie consacrée, comme pour démontrer ostensiblement la vérité du sacrement et sa vertu divine. Cependant la couleur extérieure de l'hostie était un peu rousse, pour prouver clairement la réalité de l'incendie, mais aussi son impuissance, par la volonté de N. S. J.-C., qui est contenu réellement et véritablement dans l'Eucharistie ; autrement, en considérant bien l'événement, il était impossible que la sainte hostie eût été préservée.

« Un témoin oculaire, qui a touché l'hostie, m'a sérieusement affirmé le fait et a rendu témoignage à la vérité. C'est le F. Guillaume Pierre (Godin), témoin fidèle et véridique, devenu plus tard cardinal et évêque de S^{te}-Sabine ». MGR DOUAIS, *op. cit.* et *Etudes historiques et religieuses du Diocèse de Bayonne*, 1895, p. 314 et 1894, p. 635.

Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, enjoignit au sénéchal de Gascogne et au connétable de Bordeaux de faire toucher aux Frères Prêcheurs (Dominicains) à Bayonne, « lesquels avaient perdu dans un incendie leurs ornements d'église et leurs livres, 200 livres bordelaises à titre de gratification. (26 juillet 1290) ». *Lettres de Rois, Reines et autres personnages des Cours de France et d'Angleterre depuis Louis VII jusqu'à Henri IV, tirées des Archives de Londres par Bréquigny et publiées par Champollion-Figeac*. T. I. 1162-1300. Paris, Impr. royale. MDCCCXXXIX, pp. 374-371. Cf. *Revue Historique et Archéologique du Béarn et du Pays Basque*, 1910, p. 216.

A la suite de violents incendies survenus alors à Bayonne, un Etablissement du 30 mai 1290 ordonna, que des toitures de tuile remplaceraient désormais les couvertures de chaume et que toute maison de 4 aunes (5 mètres) d'élévation aurait ses murs et pignons en pierre, torchis et plâtre. Cf. *Livre des Etablissements*. Bayonne, Lamoignon, 1892, p. 79. — Les *Archives communales de Bayonne* possèdent bon nombre de documents fort intéressants sur les incendies de la ville : AA 21 (Pompe à incendie) ; BB 5 (Incendie de la rue Pont-Mayou) ; BB 10 (Mesures à prendre en cas d'incendie) ; BB 15 (Arsenal incendié) ; BB 51 (Incendie du 19 sept. 1736, qui détruisit une partie des rues Ouesque et Pont-Mayou) ; CC 170 (Incendie du clocher de Notre-Dame) ; CC 178 (Incendies à la rue Poissonnerie) ; CC. 197 (Incendie de la rue Pont-Mayou) ; CC 581 (Incendie de la rue Poissonnerie) ; CC 617 (Achat à Rouen d'une pompe à incendie) ; CC 707 (Incendie des cayennes de l'allée Boufflers) ; CC 708 (Paiement à Etienne Cabarrus, pour 150 seaux à incendie, faits en osier et en toile) ; DD 156 et 157 (Incendies au clocher de la Cathédrale, Pannecau, Boucau, Pont-Mayou).

Plan de la Cathédrale au XVI^e Siècle
restitué d'après Veillet et les documents de



- A Porte de l'Evêché.
- B Porte de la Place N.-D.
- C Porte des Cloîtres fermée en 1563.
- C' Porte des Cloîtres ouverte en 1563.
- C'' Porte des Cloîtres près de la Rue de l'Evêché.
- D Porte Saubist, des Prébendés.
- E Porte en face de la Mairie.
- F Porte menant au Préau. (Il y avait d'autres, non mentionnés dans les documents).
- G Porte menant de la Sacristie aux Cloîtres.

(1) Il y a deux erreurs à corriger d'après le Plan de 1843. On entrait aux cloîtres à la rue comme aujourd'hui par une porte située à l'extrémité sud-est. La porte de Saubist était la 5^e travée à partir de l'angle sud-ouest et l'entrée des cloîtres, en face.

l'histoire des ravages de la foudre à Sainte Marie de Bayonne. Les dévastations des vitraux seront notre seul guide. Signalons, toutefois, dans le règlement des sacristains du 6 septembre 1591, un article concernant « la sonnerie des cloches pour le tonnerre ».

Parlant des vitres peintes, c'est à dire des vitraux placés à la Cathédrale depuis le XIII^e s. jusqu'au XVII^e, le chanoine Veillet expose l'ingénieux raisonnement que voici :

« Ce serait, dit-il, s'exposer à être trompé, si l'on voulait juger de l'antiquité des vitres, par celle de la construction des murs, des piliers, ou des ornements d'architecture qui leur sont les plus voisins.

« J'ai appris des vitriers de notre fabrique que, quand il tombe quelque panneau de vitres, soit par la violence des vents, soit par le fracas de la foudre, CE QUI ARRIVE SOUVENT à cause de l'élévation de l'église, et entr'autres deux fois en l'année 1702 ; ces vitriers, ne trouvant plus les mêmes morceaux de vitres, qui composaient les figures, en tirent des pièces, d'où ils peuvent, pour en remplacer les brisées ; qu'ils changent assez souvent les panneaux de place ; qu'ils mettent quelquefois en haut ce qui, de tout temps, avait été vers le bas (désordre qui a trainé presque jusqu'au XX^e siècle), et j'en connais qui ne peuvent avoir été faites que vers le XVII^e siècle, et qui cependant se trouvent placées dans une arcade de pierre, construite dès le XIII^e.

« Cette précaution ainsi prise sur ces vitres, quoiqu'elle semble empêcher d'en pouvoir rien conjecturer au hasard, j'ose néanmoins assurer qu'elles n'ont pas été faites ou placées en même temps, et qu'elles sont de différents âges ; qu'il y en a du XIV^e siècle, et peut-être du XIII^e, et qu'il y en a du XV^e, du XVI^e et peut-être du XVII^e » (1).

- | | |
|--|--|
| 1 Grande Nef. | 26 Tour et clocher. |
| 2 Sanctuaire ou Petit Chœur. | 27 Côté des Cloîtres. |
| 3 Abside. | 28 Nef latérale Sud. |
| 4 Chapelle St Etienne et St Laurent. | 29 Nef latérale Nord. |
| 5 « St Pierre. | 30 Porche de l'Ouest. |
| 6 « Ste Madeleine. | 31 Porche du Nord. |
| 7 « St Martin. | 32 Fonts baptismaux. |
| 8 « Ste Catherine. | 33 Stalles. |
| 9 « St Jacques. | 34 Chapelles de l'Ecce Homo, de St Léon et de N. D. de Pitié. |
| 10 « Ste Anne. | 35 Murs de l'ancienne église. |
| 11 « Cloîtres. | 36 Préau du cloître et croix de pierre du cimetière. |
| 12 « Ste Catherine. | 37 Siège de l'Evêque au chœur. |
| 13 « N. D. de Recrurance, Dance Macabre, St-Joseph et Ste-Apollonie, Cour de l'Official. | 38 Façade ajourée, surmontée d'un jubé ou galerie. |
| 14 « St Jean-Baptiste. | 39 Chapelles extérieures. |
| 15 « St Jérôme. | 40 Tombeaux des chanoines. |
| 16 « St Martial. | 41 Tombeaux des évêques. |
| 17 « du Purgatoire. | 42 Bancs de pierre. |
| 18 « St Michel. | 43 Siège de l'évêque aux offices. |
| 19 « St Barthélemy. | 44 Siège de l'officiant et des assistants. |
| 20 « Ste Elisabeth. | 45 Autel du XIV ^e siècle aux armes du cardinal Godin. |
| 21 Chapelle neuve, et sans vocable connu. | 46 Tombeau de l'évêque Dominique de Mans. |
| 22 Chœur. | 47 Tombeau de Bernadon de Lahet. |
| 23 Côté des Cloîtres. Chapelles. | 48 Maître-autel. |
| 24 Couloir vers la Mairie. | |
| 25 Sacristie. | |

(1) Cf. DUBARAT-DARANATZ. *Recherches...*, p. 375.

Sainte Marie de Bayonne s'est donc ressentie SOUVENT, *du fracas de la foudre*, depuis les événements du XIV^e siècle, que les textes du Vatican nous ont révélés. Impossible d'ailleurs de préciser les dégâts du XV^e et du XVI^e siècles.

Mais le feu reparait au clocher de la Cathédrale, quatre fois pour le moins, entre 1641 et 1660.

A cette époque, de fréquents incendies faillirent détruire ce clocher. La foudre y mit le feu en janvier 1641 (1); puis en 1647 et en 1648. Les sacristains y eurent leur lit brûlé (2).

Le 24 décembre 1660, le chanoine de Nyerl annonça à ses confrères que le feu du ciel, tombé au clocher qui était « *au dessus du maître-autel* », avait causé beaucoup de dégâts (3).

4^o. — *Au XVIII^e Siècle*

Le lecteur a vu déjà, relatées par Veillet pour l'année 1702, les deux chutes de la foudre sur la Cathédrale. L'érudit chanoine revient sur ce sujet dans les lignes suivantes :

« J'ose de plus tenir pour certain que les vitres, qui furent quasi toutes fracassées par la foudre en 1702, au haut et à côté de la porte qui conduit à la place publique, et où nous avons tous vu écrits ces mots : *un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement*, que ces vitres, dis-je, étaient aussi du XVI^e siècle, si elles n'étaient du XVII^e. Ma raison est que ces mots étaient peints d'un caractère si beau, que, depuis le siècle d'Auguste et d'un ou deux des empereurs qu'il ont suivi, jusqu'au milieu du règne de François 1^{er}, il n'y en a pas eu de si beau, comme l'on peut encore en juger par ces deux lettres qui y restent, ET, et où (comme pour servir d'épithaphe aux autres vitres brisées) l'on a mis cette date 1702, assez mal à propos » (4).

Il n'existe aucun vestige de ces belles verrières dont la description de Veillet nous fait regretter plus vivement la perte. Elles devaient ressembler à celles de la Cathédrale d'Auch.

Les chutes fréquentes de la foudre sur notre Cathédrale, à l'époque de Veillet, nous inclinent à croire qu'elles se sont reproduites bien des fois, dans le cours du XVIII^e siècle. Mais on n'en trouve, dans les chroniques, aucune mention (5).

(1) *Ibid.* p. 358 ; *Archives des Basses-Pyrénées*, G. 234 ; *Archives communales de Bayonne*, CC. 170, DD. 156 ; V. DUBARAT, *Le Missel de Bayonne de 1543*, p. CXI. En 1641, les charpentiers reçurent 6 l. 8 s. ; en 1647, il y eut pour 120 l. de réparations.

(2) *Ibid.* p. CXI.

(3) *Ibid.*

(4) DUBARAT-DARANATZ, *Recherches...* p. 377 ; *Arch. com. de Bay.* CC. 531. Il y est question de la chute de la foudre du 14 janvier 1702.

(5) En 1799 ou 1800, une des plus hautes voûtes de la croix de la Cathédrale s'écroula ; elle portait les armes du cardinal Godin ; M. Boeswillwald, l'a refaite en pierres et y a placé les armes de Mgr Lacroix. Mais cet écroulement n'était dû ni à la foudre, ni à un incendie.

5^e. — *Au XIX^e Siècle*

Un Manuscrit du Grand Séminaire de Bayonne nous apprend que la foudre était tombée sur le clocher, en 1822. « On enleva les croix de fer du clocher et on les remplaça par des croix en bois ».

Une des croix de fer enlevées en 1822, surmontée du coq, est restée dans les combles du transept jusqu'en 1906. Elle porte le millésime de 1817. En juin 1906, elle fut scellée à une colonne de la galerie Ouest du cloître. Si l'on y pénètre directement, de l'intérieur de la Cathédrale, du côté du clocher Sud, on la trouve, sur sa droite, à la 6^e travée.

Au mois de décembre 1839 (1), la foudre brisa une des croix de bois placées en 1822. On les enleva toutes pour les remplacer à nouveau par des croix de fer (2).

Le 28 juin 1878, Mgr Lacroix, l'heureux restaurateur des clochers et le constructeur hardi des flèches, bénit solennellement la dernière pierre de la flèche de la tour septentrionale de la Cathédrale, ainsi que la croix en fer doré qui la surmonte. Cette dernière pierre se trouve à 84 mètres de hauteur et la croix mesure extérieurement 7 mètres (3).

Combien de fois la foudre est-elle tombée sur la Cathédrale ou sur les Cloîtres, de 1839 à 1885, nous ne saurions le dire. Peut-être aussi fréquemment que du temps de Veillet.

(1) Le mois précédent, le feu du ciel avait failli causer la mort des élèves de l'école primaire de Lahonce. Lisez plutôt : « Dans l'après-midi du 21 novembre 1839, le clocher de l'église de Lahonce a été partagé en deux par la foudre. Les deux parties, séparées entièrement l'une de l'autre par cette section phénoménale, se sont aussitôt renversées et écroulées. L'une est tombée sur le toit de l'église, auquel elle a occasionné de nombreux dégâts; l'autre a entièrement détruit la mairie de la commune. Cet établissement venait d'être rétabli à neuf. Par un hasard miraculeux, les enfants de l'école primaire qui se réunissent dans ce local, venaient de quitter la classe ; aucun d'eux n'a donc heureusement été atteint ». *Sentinelle des Pyrénées*, du 3 décembre 1839, citant le *Mémorial*.

(2) Voir, au Grand Séminaire de Bayonne, les notes manuscrites déposées par M. l'abbé Inchauspe, vicaire-général.

(3) Voici la liste des objets renfermés dans la boîte qui fut enchâssée dans la dernière pierre de la flèche nord de la Cathédrale :

Médailles de Notre-Seigneur, de la Sainte-Vierge, de l'Immaculée Conception, de N.-D. de Lourdes, de N.-D. de Bétharram, de S. Joseph, de S. Pierre et de S. Paul, de S. Benoît, de Pie IX, de Léon XIII, du Concile du Vatican et des pièces de monnaie françaises au millésime de 1878.

La pierre ainsi bénite fut mise en place le lendemain, fête de Saint-Pierre. Il fallut environ quatre heures pour l'enlever de terre, l'élever jusqu'à sa place (84^m), la poser et la maçonner.

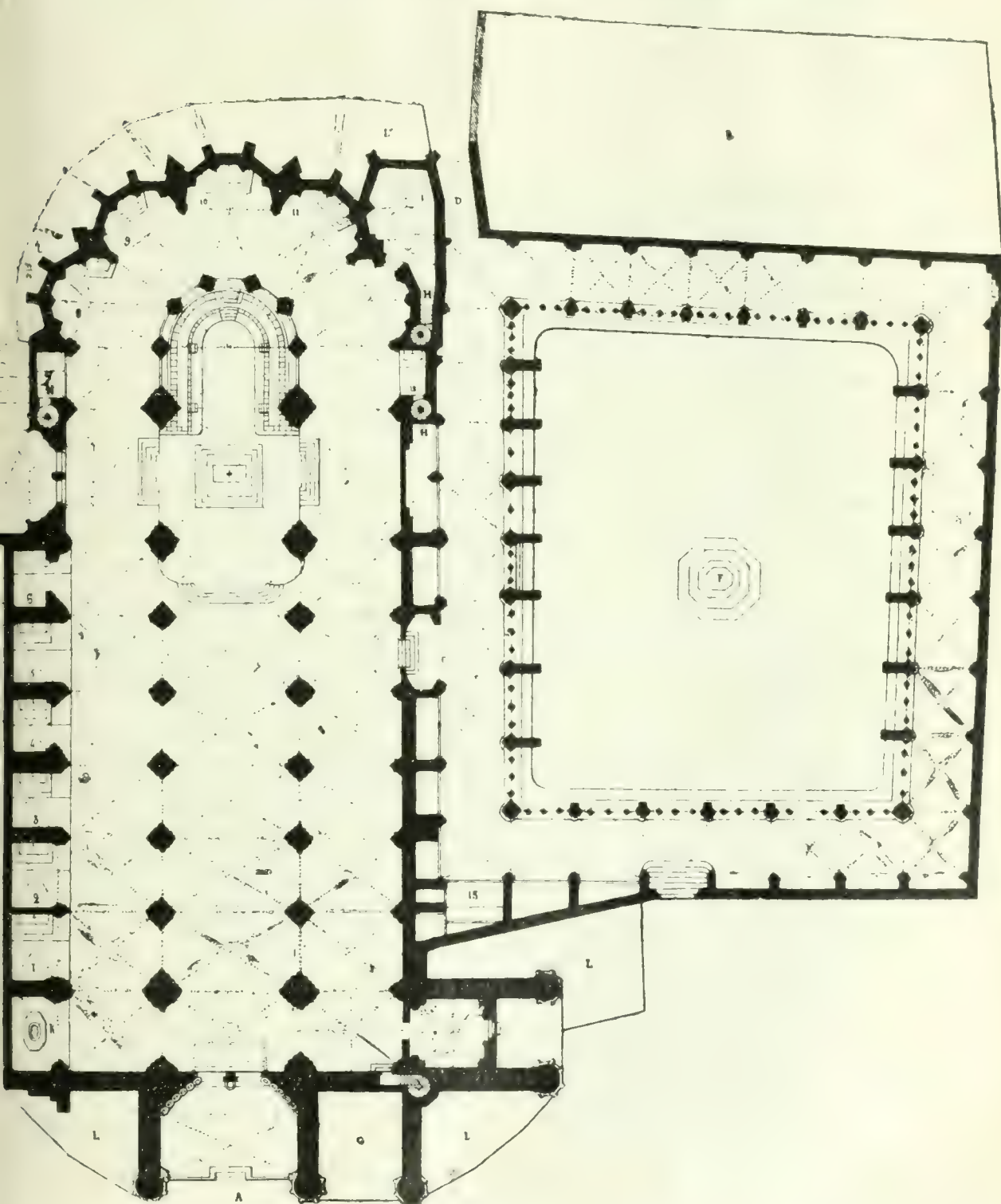
Ce travail fut terminé vers 11 heures du matin, et aussitôt toutes les cloches de l'église saluèrent de leurs joyeuses envolées ce magnifique couronnement. Cf. DUBARAT-DARANATZ. *Recherches*. . . . p. 393.

Dans la soirée du 1^{er} août 1885, le pluviomètre recueillit dans l'espace d'une demi-heure, de 3 h. 10 à 3 h. 40, 49 millimètres d'eau.



Vue de l'intérieur de la Cathédrale, d'après une lithographie de 1830 environ.

Le baromètre Fortin était descendu subitement de 770 à 754 millimètres 5, à 2 h. 1/2, c'est-à-dire une demi-heure avant la tempête qui causa plus de deux millions de dégâts dans la région. Pendant



Plan de la Cathédrale, d'après une Notice du Colonel Gleizes, en 1843.

20 minutes, le fracas des grêlons, gros comme des œufs de poule, retentit et rebondit sur les toits, brisant tout, saccageant tout :

Multa in tectis crepilans salit horrida grando.

La rafale venait du Nord-Ouest. Les vitraux de la rosace s'écroulèrent ; la foudre tomba, à diverses reprises, sur les deux flèches.

6°. — *Au XX^e Siècle*

Le 18 novembre 1916, dans la soirée, on vit se produire à Bayonne, d'une façon inopinée, la baisse barométrique la plus accentuée qui ait été enregistrée depuis une soixantaine d'années ; le baromètre était descendu à 730 millimètres 5. Un gros nuage d'un gris cendré, accompagné d'une sorte de roulement, dont le caractère lugubre est bien connu des agriculteurs, s'éleva du côté de l'Océan. La grêle, la pluie, le vent firent rage. La foudre s'abattit plusieurs fois sur divers paratonnerres de la Cathédrale, avec un crépitement strident et sinistre (1).

Un phénomène non moins impressionnant, mais d'un ordre tout différent, fut observé aux flèches de la Cathédrale, dans la soirée du lundi 17 juin 1918. Notre collègue et ami, M. Maurice Martin, le raconta dans les colonnes du *Courrier de Bayonne* du 20 juin, dans son style enchanteur de journaliste enthousiaste :

« Lundi soir, vers 8 h. 30, au moment où le soleil allait disparaître derrière l'horizon, du côté de l'Océan, un éclairage exceptionnellement beau par ses oppositions de clartés violentes et d'ombres s'est produit sur les arbres et les maisons des Allées-Paulmy, vues depuis les prairies de Lachepaillet, sous un ciel d'orage. Il y avait, pour le spectateur, des visions saisissantes de luminosité crépusculaire, dans la magie de ce décor vespéral.

« Mais tout à coup un phénomène physique encore plus curieux et émotionnant se produisit sous l'effet des ondes orageuses. Au sommet des deux flèches de la Cathédrale, ainsi vues de l'Ouest, apparurent, comme deux

(1) Notre incomparable langue basque n'a pas moins de vingt-deux expressions pour signifier l'éclair, la foudre et le tonnerre. Chaho les a relatées ainsi dans l'*Ariel* du 13 avril 1845 : *onastarria*, *ognazkarra*, *ostikaria*, *sumista*, *chimista*, *ichilimista*, *ehorzuria*, *ihurtzuria*, *irourziria*, *inusturia*, *ozpina*, *orzaniza*, *orria*, *kalerna*, *ilhunghia*, *uhulghia*, *ortiga*, *odotsa*, *ostosa*, *ortyia*, *durunda*, *lurmoia*.

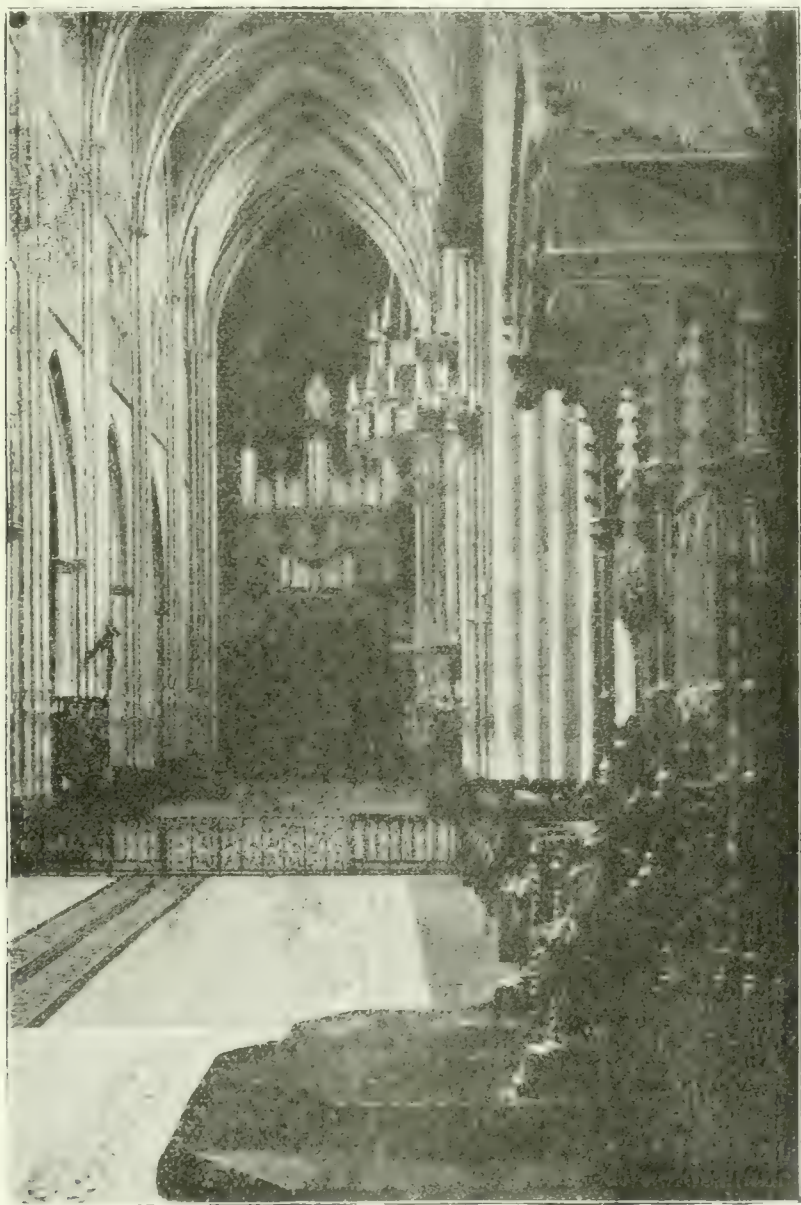
Comment ces multiples expressions du tonnerre doivent-elles être réparties topographiquement dans les provinces basques ? Le prince Louis-Lucien Bonaparte l'indique dans un manuscrit de la *Bibliothèque Nationale* (fonds celte et basque, 171, pp. 12-14), qui a été publié en 1912 par M. G. LACOMBE, dans la *Revue Internationale des Etudes Basques*, pp. 415-418.

« Et, dans cette magnifique nomenclature de la foudre et de l'éclair, si riche en définitions poétiques, ajoute Chaho, se trouvent harmonieusement exprimés l'électricité, les carreaux, les éclats terribles, les tourbillons, les roulements sonores, les murmures sourds et lointains, l'auréole sinistre et les vêtements ténébreux du génie des tempêtes ».

ampoules électriques, au centre même des deux croix. A la lorgnette, elles se situaient exactement à l'intersection des deux branches de chaque croix. Celle de la flèche sud disparut la première ; mais celle de la flèche nord, après s'être un moment estompée, reparut plus lumineuse encore.

« Sans doute les deux croix, hautes chacune de 7 mètres, portent à leur centre des motifs ornementaux en cuivre, et les rayons solaires peuvent donc s'y jouer à leur aise aux heures du couchant.

« Mais j'ai bien constaté que le phénomène persista environ dix minutes après que les deux flèches furent entièrement entrées dans l'ombre, le soleil étant disparu à l'horizon, envahi complètement d'ailleurs par les nuages.



Siège épiscopal, chœur, grande nef et orgues
de la Cathédrale de Bayonne.

« L'explication la plus plausible de cet éclairage impressionnant est donc celle du feu Saint Elme (1) — le « corpo santo » des Portugais — phénomène électrique bien connu en temps d'orage, notamment des marins, au sommet de leurs mâts, d'autant que j'ai aperçus nettement à la lorgnette, sous forme de classiques petites aigrettes lumineuses, les décharges électriques localisées ».

Le 22 mars 1919, au matin, la foudre tombait sur la flèche nord, endommageant gravement, dans quatre endroits, le paratonnerre ; le 29 avril suivant, au matin, elle tomba de nouveau avec fracas sur la flèche sud.

La foudre est tellement capricieuse que toutes les lois établies par les physiciens jusqu'à ce jour pour expliquer ses effets, deviennent de plus en plus invraisemblables. Et nous avons eu, à Sainte Marie de Bayonne, suffisamment de cas, pour nous convaincre de cette indifférence du feu du ciel envers nos lois humaines.

Comment peut-on comprendre, en effet, la préférence de la foudre à tomber 9 fois sur 10 sur la flèche sud, plutôt que sur la flèche nord ? Alors que les éléments de conductibilité des paratonnerres, contrôlés périodiquement, sont les mêmes.

Pourquoi, le 22 février 1915 (2), la foudre est-elle tombée dans un angle du cloître, près de la sacristie, à une soixantaine de mètres au-dessous des pointes des paratonnerres des flèches ?

Pourquoi, au même endroit, une globe de feu fut-il aperçu, le 22 mars 1919, tandis qu'une décharge formidable s'était abattue sur la flèche nord ?

Ces observations sont intéressantes à retenir.

Elles font suite aux incendies du XIV^e et du XVII^e siècles, provoqués à la Cathédrale par la chute de la foudre.

En ce qui concerne la rupture du paratonnerre de la flèche nord, le 22 mars 1919, ce phénomène est encore inexpliqué. Comment la tige métallique, d'une conductibilité parfaite, a-t-elle pu être sectionnée et complètement tordue ?

En décembre 1919, la maison Grenet, de Paris, procéda à la réparation des paratonnerres, aux deux flèches de la Cathédrale. Spécialisée depuis longtemps dans ce genre de travail, elle avait envoyé

(1) « Fuego de San Telmo », en espagnol et, en basque, « irelsu » ou plutôt, dans le langage courant, « Sant Elmona. »

(2) Ce jour-là, entre 4 et 8 heures du matin, une tempête d'une violence inouïe dévasta Bayonne et ses environs.

Le vent, soufflant en rafales, a tout tordu, tout broyé sur son passage. Arbres, toitures, bêtes et gens étaient soulevés puis abattus par son irrésistible puissance.

Notre admirable promenade des Glacis et du camp Saint-Léon demeura méconnaissable. La moitié au moins des magnifiques ormeaux à l'ombre desquels nos bébés jouaient durant l'été, furent déracinés ou cassés à mi-corps, formant un fouillis inextricable, coupant en divers endroits les routes de Biarritz, de la rue d'Espagne, et du camp Saint-Léon.

Jamais, de mémoire de Bayonnais, pareil cyclone ne s'était vu en ville.

à Bayonne un prodige de vigueur, de sang-froid et de souplesse, M. Henri Bonnard.

Ce n'est pas sans un frémissement vertigineux que les Bayonnais suivirent les évolutions de ce Parisien de 41 ans qui, avec aisance, se hissait jusqu'aux croix des flèches de la Cathédrale, en s'acero-



Les Flèches, vues de l'ancien Evêché.

chant simplement au paratonnerre ancien. Agile comme un chat, il gravissait en quelques minutes les 80 mètres.

C'est, il nous l'a avoué, un habitué du métier, ayant fait déjà les mêmes opérations au Palais de Justice et à la Cathédrale de Reims, au dôme du Sacré-Cœur de Montmartre, au dôme des Invalides à 105 mètres, à la flèche de la Basilique de Lourdes, et enfin à la lanterne de la Cathédrale de Rouen à 150 mètres de hauteur.

Notre collègue et ami, M. A. Saint-Vanne, architecte diocésain, publia à cette occasion dans le *Bulletin religieux du Diocèse de Bayonne*, du 21 décembre 1919, une note fort intéressante, expliquant « sur quel principe est basé le fonctionnement du paratonnerre Grenet et quels furent les motifs qui ont décidé son application ».

« Dans tout milieu enveloppé d'un circuit métallique fermé, il ne peut exister d'électricité libre ». C'est le principe de la cage de Faraday que met en application la maison Grenet.

Le célèbre physicien anglais, admettant que l'électrisation par influence ne se transmet que par l'intermédiaire de l'air ou même de l'éther en suspension dans l'atmosphère, rejetait complètement l'idée de l'action à distance du corps influençant sur le corps influencé. Pour confirmer ce principe, Faraday fit construire en novembre 1837 une sorte de cage constituée par un réseau métallique parfaitement relié à la terre et pénétra dans cette cage. On exposa cette enceinte métallique à l'action de décharges électriques foudroyantes. En sortant de la cage, Faraday déclara n'avoir éprouvé aucune sensation et les appareils d'expérimentation qui y étaient enfermés avec lui ne décelèrent aucune trace d'électricité.

L'expérience de Faraday se renouvelle continuellement en France sur un monument dont la structure rappelle, mais dans de plus grandes proportions, la mémorable cage. Il s'agit de la Tour Eiffel. Chaque année, pendant la saison des orages, la Tour Eiffel est souvent frappée par la foudre et les personnes qui se trouvent à l'intérieur ne sont nullement incommodées par le passage du fluide ; elles n'ont jamais ressenti la moindre sensation et n'ont jamais été exposées au moindre danger.

En conséquence, si nous appliquons sur un édifice tout un réseau métallique que nous relions même avec les parties métalliques de la construction, telles que chéneaux en zinc, tuyaux de descente, voire les canalisations d'eau et de gaz, nous constituerons la cage de Faraday. C'est ce qui explique la présence de ces rubans de cuivre que M. Bonnard, chef monteur de la maison Grenet, est en train de poser jusqu'au sommet des flèches.

La protection de celles-ci contre la foudre sera donc constituée par un conducteur en cuivre électrolytique de haute conductibilité ayant trois centimètres de largeur sur deux millimètres d'épaisseur, qui, partant du sol au pied du clocher Nord, gravira celui-ci jusqu'au sommet de la flèche, pour descendre sur la face opposée, jusqu'à la rencontre de la toiture de la nef. Rampant sur le versant nord de la couverture, le conducteur sera relié au paratonnerre actuel qui longe le faitage, puis, redescendant le versant sud, s'élèvera de nouveau jusqu'au sommet de la flèche Sud, pour retourner à la terre par la façade Ouest du clocher Sud.

Dans le sol, pour constituer les prises en terre, ces rubans sont recouverts d'une enveloppe en plomb qui les mettra à l'abri de toute oxydation (ce qu'il faut redouter dans une installation de paratonnerre). Les rubans auront une vingtaine de mètres de longueur et seront soit reliés à une canalisation souterraine, soit enroulés autour d'un puisard.

Si l'installation précédente des paratonnerres a répondu pendant plus de quarante années à sa destination, d'une façon même très fidèle pourrions-nous dire, car la foudre est tombée fréquemment sur notre Cathédrale et tout particulièrement sur la flèche Sud, elle possédait l'inconvénient de ne pas se prêter à la vérification intégrale de la conductibilité des tiges. Ces expériences qui se font périodiquement s'arrêtaient à la hauteur de la galerie supérieure des clochers, c'est-à-dire au départ des flèches, car il était impossible d'atteindre les croix qui couronnent les flèches, sans le concours d'échafaudages coûteux ; d'autre part, il ne nous était pas donné de posséder dans notre région un ouvrier aussi agile et aussi courageux que M. Bonnard, dont on a pu admirer les prouesses vertigineuses, pour atteindre le sommet des deux flèches sans le concours du moindre échafaudage.

Le paratonnerre Grenet possède sur l'installation primitive l'avantage de rendre possible la surveillance de la conductibilité du réseau jusqu'au sommet des flèches, grâce à la disposition des joints mobiles, placés sur les galeries des clochers, qui permettront d'appliquer le galvanomètre et de former le circuit par les branches ascendantes et descendantes du conducteur.

On ne saurait passer sous silence un autre avantage du paratonnerre Grenet : son prix de revient relativement minime. En effet, lorsqu'après la chute de la foudre du 22 mars, on s'aperçut que la tige du paratonnerre du clocher Nord était sectionnée en trois endroits, qu'une partie même de cette tige avait été complètement enlevée sur une longueur de plus de deux mètres, on s'empressa de rechercher les moyens d'effectuer les réparations. Plusieurs maisons furent consultées ; l'une d'elles demanda la modeste somme de 75.000 francs, rien que pour l'installation de l'échafaudage !!!



Cloîtres depuis les dernières restaurations (1904).

L'installation du paratonnerre aux deux flèches coûta 14.438 f. 37 et s'acheva avec l'année 1919.

A diverses reprises, depuis, la foudre est tombée sur les flèches, sans y causer aucun dommage.

.....
Malgré ces nombreux incendies, malgré cet effroyable fracas de la foudre, du XII^e siècle jusqu'à nos jours, Sainte Marie de Bayonne demeure l'une des plus pures et des plus admirables créations des artistes chrétiens au moyen-âge.

Ce merveilleux poème de pierres chante la gloire de Dieu et invite l'âme à s'élever sans cesse dans un élan sublime de prière et d'amour.

J.-B. DARANATZ.

Un Curé béarnais dans les services auxiliaires

AU XIV^e SIÈCLE

Voici une mention curieuse, extraite de la publication de MM. Mollat et de Lesquen, *Jean XXII* (1316-1334). *Lettres communes*. Paris, Fontemoing, 1905, (*Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*), t. II, p. 358, n° 9217, sous la date du 10 avril 1319.

Dispensatio super irregularitate per Guillelmum de Marca, presbiterum rectorem ecclesiæ Montissegur, in Bearnio, Tarvensis diocesis, forsitan incursæ ; ex eo quod cum castellano et quibusdam hominibus contra Gastonem de Armanhaco, vicecomitem Fezensaguelli, pro parte comitis Armaniaci, cum multitudine militum dictum locum agredientem, balistas tetenderat quamdiu bellum duraverat et sagittas paraverat, ex quibus quamplures ex dictis aggressoribus vulnerati fuerant et etiam interfecti. (A. XI, f. 412 ; V. 69, ep. 525).

Je traduis :

Dispense d'irrégularité en faveur de Guillaume de Marca, prêtre, recteur de l'église de Montségur, en Béarn, diocèse de Tarbes, envahi par aventure ; pour ce fait que, luttant avec le châtelain et plusieurs habitants contre Gaston d'Armagnac, vicomte de Fezensaguet, qui attaquait ledit lieu (de Montségur) pour le parti du comte d'Armagnac, avec une multitude de soldats, il (Guillaume de Marca) avait tendu des balistes, tant qu'avait duré cette guerre, et avait préparé des flèches dont bon nombre d'agresseurs avaient été blessés et même tués.

Guillaume de Marca, curé de la paroisse de Montségur, a encouru l'irrégularité, par suite de son concours très effectif au service auxiliaire du châtelain et de ses soldats. Pendant toute la période des hostilités, il n'a cessé de tendre des balistes et de préparer des flèches.

La baliste était une machine de guerre lançant, à une distance de 120 à 160 mètres, des traits ou des poids de 250 livres au maximum. Le trait ou le projectile, quel qu'il fût, était placé dans une rigole

inclinée à 45°. La baliste ordinaire se transportait sur un chariot appelé *carobalista* ; la baliste de grande dimension était montée et démontée sur place.

Les flèches de G. de Marca, dit le texte, ont été meurtrières à beaucoup.

Par un manque aussi grave de douceur évangélique, *defectus lenitatis*, l'exercice du saint ministère lui est interdit. Il ne faut pas moins d'une dispense pontificale pour le rendre à ses fonctions.

Dispense d'irrégularité lui est accordée par Jean XXII, le 10 avril 1319.

Montségur, *mons securus*, avait un château-fort et un châtelain. Raymond, dans son *Dictionnaire topographique*, p. 116, ne fournit pas à leur sujet de date antérieure à 1343.

Actuellement, le village de Montségur constitue une annexe, assez rapprochée d'ailleurs, de Labatut. Jadis, il appartenait à l'archiprêtré de Caixon, au diocèse de Tarbes ; maintenant, il fait partie du diocèse de Bayonne, archiprêtré de Pau, doyenné de Montaner. Montaner fut élevé lui-même en archiprêtré, dans le Synode de 1342, par Mgr de Montbrun, évêque de Tarbes.

Le fait de Montségur est un épisode de la lutte entre les maisons de Foix-Béarn et d'Armagnac.

J.-B. DARANATZ.

CATALOGUE RÉVISÉ

des Cétacés, Poissons et Crustacés

les plus communs

de la Côte Labourdine du Golfe de Gascogne

Noms en FRANÇAIS, LATIN, BASQUE, ANGLAIS, ESPAGNOL

Cette nomenclature et les vocabulaires Français-Anglais et Français-Basque des noms qui se trouvent dans cette table, n'ont aucune prétention scientifique. Ils sont destinés au public en général et aux touristes qui fréquentent notre côte en particulier. Les noms Linnéens n'ont été ajoutés que pour éviter les incertitudes dues aux noms locaux. *

S. F. G.

* Nous remercions ici le distingué naturaliste et éminent professeur M. G. NEUMANN, Membre de l'Institut, qui a bien voulu réviser notre classification.

Communication faite à l'Assemblée Générale du 7 décembre 1921.

EMBRANCHEMENT DES VERTÉBRÉS

CLASSE DES MAMMIFÈRES

ORDRE DES CÉTACÉS

1. S. Ordre des Mysticètes

FRANÇAIS	LATIN	BASQUE	ANGLAIS	ESPAGNOL
Balénoptère à museau poin- tu, Rorqual,	<i>Balænoptera</i> , <i>rostrata</i>		<i>Black whale</i>	Ballena

2. S. Ordre des Delphinidés

Dauphin,	<i>Delphinus</i> <i>del-</i> <i>phis</i>	Marzupla	<i>Dolphin</i>	Delfin Tollino
Marsouin	<i>Phocæna</i> <i>comu-</i> <i>nis</i>	Izurdia	<i>Porpoise</i>	Puerco de mar
Souffleur	<i>Grampus</i> <i>gri-</i> <i>seus</i>	Marzupla	<i>Grampus</i>	
Orque	<i>Orcinus</i> <i>orca</i>	Marzupla	<i>Blackfish</i>	

CLASSE DES POISSONS

ORDRE DES CYCLOSTOMES

Lamproie flu- viale ou cha- touille.	<i>Petromyzon</i> <i>flu-</i> <i>tialis</i>	<i>Lampry</i>
--	--	---------------

ORDRE DES SÉLACIENS

1. S. Ordre des Squales

FAMILLE DES CARCARIDÉS

Requin, Peau bleue	<i>Carcharias glaucus</i>	Marrasucanilla	<i>Blue sharck</i>	Tiburon
Marteau	<i>Zygæna malleus</i>	Marrasua	<i>Hammer sharck</i>	Pezmartillo
Milandre, Touille, Chien de mer gris	<i>Galeus canis</i> ,	Tolia	<i>Tope, Dogfish, Smooth hound</i>	Tolla
Emissole	<i>Squalus mustelus</i>	Pimpirina		

FAMILLE DES LAMNIDÉS

Requin pélé-rin	<i>Selache maxima</i>	Marrasua	<i>Basking shark</i>	Tiburon
Squale nez, Lamie	<i>Squalus cornubicus</i>	Saltalamar	<i>Porbeagle</i>	Tiburon
Requin renard	<i>Alopias vulpes</i>	Marrasua	<i>Thrasher, Sea fox</i>	Tiburon

FAMILLE DES SCYLLIDÉS

Chat de mer, Roussette	<i>Scyllium catulus</i>	Gatuaraina	<i>Nursehound, Catfish</i>	
Grande roussette, Leiche	<i>Scyllium canicula</i> ,	Gatuaraina	<i>Catfish, Rough hound</i>	

FAMILLE DES SPINACIDÉS

Alguillat	<i>Acanthias vulgaris</i>	Melca	<i>Piked dog, Spur dog</i>	Caballo
Humantin Porc de mer	<i>Centrina vulpecula</i>			

FAMILLE DES NOTIDANIDÉS

Griset	<i>Notidanus griseus</i>		<i>Ground shark</i>	
--------	--------------------------	--	---------------------	--

FAMILLE DES SCYMNIDÉS

Chien de mer noir, Leiche	<i>Squalus squalus</i>	Licha	
Bouclé, Che- nille	<i>Echinorhinus spinosus</i>		<i>Spinous shark</i>

FAMILLE DES SQUATINIDÉS

Ange de mer	<i>Squalus squalina</i>	Matrana	<i>Monk fish, Angel fish</i>
-------------	-------------------------	---------	------------------------------

2. S. Ordre des Raies

FAMILLE DES MYLIOBATIDÉS

Raie aigle	<i>Myliobatis aquila</i>	Zerra	<i>Whip ray</i>	Raya, Tramaña
------------	--------------------------	-------	-----------------	------------------

FAMILLE DES RAIES PP. DITES

Raie blanche ou batis	<i>Raja alba</i>	Zerra	<i>Skate</i>	Raya
Raie bouclée	<i>Raja clavata</i>	Zerra	<i>Thonback ray</i>	Raya

FAMILLE DES TRIGONIDÉS

Raie pastena- gue	<i>Raja pastinaca</i>	Bastanga	<i>Sting ray</i>	
----------------------	-----------------------	----------	------------------	--

FAMILLE DES TORPÉDINÉS

Torpille, Trembleur	<i>Raja torpedo</i>	Icara	<i>Cramp ray, Electric ray</i>	
------------------------	---------------------	-------	------------------------------------	--

ORDRE DES GANOÏDÉS

FAMILLE DES STURIONIDÉS

Esturgeon	<i>Accipenser sturio</i>		<i>Sturgeon</i>	
-----------	--------------------------	--	-----------------	--

ORDRE DES TÉLÉOSTÉENS

1. S. Ordre des Malacoptérygiens abdominaux ou Physostomes

FAMILLE DES SALMONIDÉS

Saumon	<i>Salmo salar</i>	Isoquina	<i>Salmon</i>	Salmon
Truite saumonée	<i>Salmo trutta</i>	Amoroïna	<i>Salmon trout, White trout</i>	Salmonete
Truite de mer				
Argentine	<i>Argentina sphyraena</i>			

FAMILLE DES CLUPÉIDÉS

Alose	<i>Clupea alosa</i>	Colaca	<i>Shad</i>	
Feinte alose, Gatte	<i>Alosa finta</i>	Gatta		
* Sardine	<i>Clupea pilchardus</i>	Sardina	<i>Sardine</i>	Sardina
Sardine d'Egypte ou sardine prête à frayer	<i>C. pilchardus</i>		<i>Pilchard</i>	Sardina
Anchois	<i>Engraulis encrasicolus</i>	Anchoa	<i>Anchovy</i>	Anchoa
Hareng (individus très rares)	<i>Clupea harengus</i>		<i>Hering</i>	Arenoue

FAMILLE DES ESOCIDÉS

Aiguille de mer, Orphie	<i>Esox belone</i>	Oratza	<i>Garfish</i>	Aguja
Scombrésoce, Langon, (local)	<i>Scombresox saurus</i>	Lanchoina		

* Espèce distincte de *C. sardina* de la Méditerranée.

FAMILLE DES MURÉNIDÉS

Anguille	<i>Anguilla vulgaris</i>	Anguira	<i>Eel</i>	Anguila
Angoule, Pibale ou lar- ve d'anguille	<i>Leptocephalus brevirostris</i>	Angula	<i>Elver</i>	Angula
Congre	<i>Conger vulgaris</i>	Congria	<i>Conger</i>	Congrio
Murène	<i>Muræna helena</i>	Anguira mo- rena		

2. S. Ordre des Malacopterygiens subbrachiens

FAMILLE DES GADIDÉS

Merlu	<i>Gadus merlu- cius</i>	Legatza	<i>Hake</i>	Merluza
Merlan	<i>Gadus merlan- gus</i>	Merlana	<i>Whiting</i>	Pescadilla
Lieu, Colin	<i>Gadus polla- chius</i>	Abadiua	<i>Pollock</i>	Abadejo
Tacaut(pp.dit)	<i>Gadus luscus</i>	Tancartia	<i>Whiting poul</i>	
Capelan, Tacaut (local)	<i>Morua minula</i>	Tancartia	<i>Poor cod</i>	
Lotte de mer, Lingue	<i>Gadus molva</i>	Juliana	<i>Ling</i>	
Motelle,Loche de mer	<i>Motella vulga- ris</i>	Locha	<i>Rockling,</i>	Lechera

FAMILLE DES OPHIDIDÉS

Langon Anguille de sable	<i>Ammodytes lan- ceolatus</i>	Cantuco an- gula	<i>Lance, Sand eel</i>	
Equille	<i>Ammodytes to- bianus</i>	Cantuco an- gula		

FAMILLE DES PLEURONECTIDÉS OU POISSONS PLATS

Turbot	<i>Rhombus maxi-</i> <i>mus</i>	Turbota	<i>Turbot</i>	
Barbue	<i>Rhombus lævis</i>		<i>Brill</i>	
Sole	<i>Solea vulgaris</i>	Zola	<i>Sole</i>	Lenguado
Limande	<i>Pleuronectes li-</i> <i>manda</i>	Fletana	<i>Sand dab</i>	
Plie, Carrelet	<i>Pleuronectes</i> <i>platessa</i>	Pladusa	<i>Plaice</i>	Pladuza
Langue d'avo-	<i>Pleuronectes</i>			
cat	<i>megastoma</i>			

FAMILLE DES GOBIESOCIDÉS

Poisson colle	<i>Lepadogaster</i> <i>Decandollei</i>	<i>Sucker</i>
---------------	---	---------------

3. S. Ordre des Acanthoptérygiens

FAMILLE DES PERCIDÉS

Loubine fran-	<i>Labrax lupus</i>	Lupina	<i>Bass</i>	Lubina
che, Bar				
Loubine mou-	<i>Perca punctata</i>	Pica	<i>Spotted Bass</i>	
chetée,				
Picatte				
Serran écriture	<i>Perca scribe</i>	Craba		
Serran rouge	<i>Perca cabrilla</i>	Cantuco craba	<i>Sea perch</i>	
Vive commune	<i>Trachinus draco</i>	Sacail zuri	<i>Great Weever</i>	
Petite vive	<i>Trachinus vi-</i> <i>pera</i>	Sacail zuri	<i>Lesser Weever</i>	
Mulet Barbet,	<i>Mullus barbatus</i>	Barbarina	<i>Red Mullet</i>	
Surmulet,	<i>Mullus surmu-</i> <i>letus</i>	Barbarina	<i>Surmullet</i>	
Merou	<i>Perca gigas</i>	Meruba		Mero

FAMILLE DES TRIGLIDÉS OU JOUES CUIRASSÉES

Trigle rouget	<i>Trigla pini</i>		<i>Red Gurnard</i>	
Grondin papillon	<i>Trigla hirundo</i>		<i>Cuckoo Gurnard</i>	
Rouget grondin	<i>Trigla lyra</i>	Murloina		
Trigle gourmand	<i>Trigla gurnardus</i>	Pirloina	<i>Grey Gurnard</i>	Pirloia
Gallinette	<i>Trigla lineata</i>		<i>Streaked Gurnard</i>	Puchaño
Rascasse brune	<i>Scorpena porcus</i>	Sacalla	<i>Scorpion</i>	Sacalla
Crapaud de mer				
Rascasse rouge	<i>Scorpena scrofa</i>	Sacalla	<i>Scorpion</i>	Sacalla

FAMILLE DES SCIENIDÉS

Maigre	<i>Sciena aquila</i>	Antesa		Antesa
Verrue, Ombrine	<i>Umbrina cirrhosa</i>	Burrasota		

FAMILLE DES SPARIDÉS

Dorade	<i>Sparus auratus</i>	Dorada	<i>Gilt-Head</i>	Dorada
Pagre	<i>Pagrus vulgaris</i>	Tentosa, Murmots	<i>Couch's sea Bream</i>	
Rouget	<i>Pagellus erythrinus</i>	Arangorri	<i>Pandora, King of the Breams</i>	
Rousseau	<i>Pagellus centrodontus</i>	Arosela	<i>Common sea Bream</i>	Besugo
Pilono	<i>Pagellus bogue-raveo</i>	Musicua		Pancho
Bouchon, Sargue	<i>Sparus sargus Rondeleti</i>	Musonia		
Bouchon barré, Sargue barré.	<i>Sargus vetula</i>	Barrerua		
Sargue rosé,	<i>Sargus Salviani</i>	Erla		
Charax, Mignemerde	<i>Charax puntazzo</i>	Buchara		

Canthère	<i>Cantharus gri-seus</i>	Zapaterua	<i>Black Bream</i>	Zapatero
Bogue	<i>Box vulgaris</i>	Boga		
Saupe	<i>Box salpa</i>	Sabia, Tiaularina		Sabajo, Pampana
Oblade, Brême à lèvres minces	<i>Oblada melanura</i>	Cascotarain, Sacoinsar		

FAMILLE DES ATHÉRINIDÉS

Curé, Faux éperlan	<i>Atherina presbyter</i>	Cauchua	<i>Priest</i>	
--------------------	---------------------------	---------	---------------	--

FAMILLE DES TRICHIURIDÉS

Jarretière	<i>Lepidopus aureus</i>			
------------	-------------------------	--	--	--

FAMILLE DES SOMBÉRIDÉS

Thon rouge	<i>Thynnus thynnus</i>	Atun gorri	<i>Tunny</i>	Atun
Thon pp. dit		Egal labura		
Thon à pectorales fourchues	<i>Thynnus thynnus var.</i>	Machardela		Atun
Thon blanc	<i>Thynnus alalunga</i>	Atua suri	<i>Albacore</i>	Atun blanco
Germon		Egal luce		
Bonite	<i>Pelamys sarda</i>	Bonita	<i>Bonito</i>	Bonito
Maquereau franc	<i>Scomber scombrus</i>	Maquela	<i>Mackerel</i>	Verdel
Maquereau colias	<i>Scomber colias</i>	Beguihandi	<i>Spanish mackerel</i>	
Maquereau à gros yeux,				
Chichar, Saurel	<i>Caranx trachurus</i>	Chicharua	<i>Horse mackerel</i> <i>Scad</i>	Chicharro
Dorée, Poisson St Pierre	<i>Zeus jaber</i>		<i>John Dory</i>	Pez Martiña
Liche glaycos	<i>Lichia glaucus</i>	Papardua		Palomita
Remora	<i>Echeneis remora</i> , (très rare)			

FAMILLE DES MUGILIDÉS

Muge jaune ou à grosse lèvre	<i>Mugil chelo</i>	Corrocoina	<i>Grey mullet</i> (<i>thick lipped</i>)	Corrocon Mugil
Muge de printemps				
Muge blanc ou à petite lèvre	<i>Mugil cephalus</i>	Biscarbelitz	<i>Grey mullet</i> (<i>thin lipped</i>)	Corrocon
Muge d'été				
Muge doré	<i>Mugil auralus</i>	Lemasotina	<i>Grey mullet</i> (<i>golden</i>)	Corrocon
Muge d'hiver				
Muge saute- reau, Poisson St Martin	<i>Mugil saliens</i>	Beguigorri		
Muge à tête plate, Capiton	<i>Mugil capito</i>	Buruzabala		

FAMILLE DES GOBIIDÉS

Gobie com- mun	<i>Gobius niger</i>	Charboa	<i>Black goby,</i>	
Goujon de mer				
Gobie cephalo- te, Grand gou- jon de roche	<i>Gobius capito</i>	Charbo handi	<i>Giant goby</i>	
Gobie ensan- glanté	<i>Gobius cruentus</i>	Arocaco char- boa	<i>Rock goby</i>	
Petit Gobie de sables	<i>Gobius minulus</i>		<i>Sand goby,</i>	
Callionyme	<i>Callionymus lyra</i>		<i>Dragonet</i>	

FAMILLE DES BLENNIIDÉS

Gendarme, Blennie	<i>Blennius pholis</i>	Laputza	<i>Blenny, Shanny</i>	
Gendarme en- sanglanté	<i>Blenius gallo- ruginé</i>	Rocaco lapu- tza	<i>Blenny, Tompol</i>	
Gonnelle, gen- darme plat	<i>Gunnellus vul- garis</i>	Cucuruste	<i>Gunnel, Butler- fish</i>	

FAMILLE DES LOPHIIDÉS OU PECTORALES PÉDICULÉES

Baudroie	<i>Lophius piscatorius</i>	<i>Angler</i>
----------	----------------------------	---------------

FAMILLE DES LABRIDÉS

Vieille marbrée	<i>Labrus bergylla</i>	Durdua	<i>Ballan Wrasse</i>
Vieille commune	<i>Labrus pesquit</i>	Durdua	<i>Goldsinny</i>
Vieille verte	<i>Labrus viridis,</i>	Durdua	<i>Wrasse</i>
Vieille brune	<i>Labrus turdus</i>	Durdua	<i>Wrasse</i>
Coquette bleue	<i>Labrus mixtus masc.</i>	Ayena	<i>Striped Wrasse male</i>
Coquette rouge	<i>Labrus mixtus fem.</i>	Erreguina	<i>Striped Wrasse female</i>
Girelle rouge	<i>Julis vulgaris</i>	Muchurdina	Donzella
Girelle verte	<i>Julis Pavo</i>	Rocaco Muchurdina	Donzella

4. S. Ordre des Plectognates

FAMILLE DES DIODONTIDÉS

Môle, poisson lune	<i>Orthogoriscus mola</i>	Talua	<i>Moon fish</i>
--------------------	---------------------------	-------	------------------

5. S. Ordre des Lophobranches

FAMILLE DES SYNGNATIDÉS

Serpenteau de mer	<i>Syngnathus ophiodion</i>	<i>Pipe fish</i>
Hippocampe, Cheval marin	<i>Syngnathus hippocampus</i>	

EMBRANCHEMENT DES ARTHROPODES

CLASSE DES CRUSTACÉS

S. CLASSE des Malacostracés

ORDRE DES DECAPODES

1. S. Ordre des Macroures

FAMILLE DES PALINURIDÉS

Langouste	<i>Palinurus vulgaris</i>	Langrosta	<i>Cray fish</i>	Langosta
-----------	---------------------------	-----------	------------------	----------

FAMILLE DES ASTACIDÉS

Homard	<i>Homarus vulgaris</i>	Homara	<i>Lobster</i>	Centolla
Langoustine	<i>Néhrops norvegicus</i>			Langostino

FAMILLE DES CARIDIDÉS

Chevrette, Crevette grise	<i>Crangon vulgaris</i>	Isquira surico	<i>Shrimp</i>	Langostilla Quisquilla
Crevette blanche, Bouquet	<i>Palæmon serratus</i>	Isquira	<i>Prawn</i>	Langostilla
Crevette rose, Bouc	<i>Palæmon rostratus</i>	Isquira handi	<i>Prawn</i>	Langostilla

FAMILLE DES PAGURIDÉS

Bernard l'Hermitte	<i>Pagurus bernhardus</i> ,	<i>Hermit crab</i>
--------------------	-----------------------------	--------------------

2. S. Ordre des Brachyures

FAMILLE DES GRAPSIDÉS

Crabe noir,	<i>Grapsus marmo-</i>	Samar	<i>Crab</i>	Cangrejo
Crabe poltron	<i>ratus</i>	Sorguin		
		Jurdu samar		

FAMILLE DES PINNOTÉRIDÉS

Pinnotère, cra-	<i>Pinnotheres pi-</i>			Cangrejo
be parasite	<i>sum</i>			
des moules				

FAMILLE DES PORTUNIDÉS

Crabe nageur	<i>Portunus puber</i>	Atun samarra	<i>Swimming</i>	Cangrejo
violacé, Etrille			<i>crab</i>	
Petite étrille	<i>Portunus pusil-</i>	Samar suri		Cangrego
des sables,	<i>lus</i>			
crabe blanc				

FAMILLE DES CARCINIDÉS

Crabe vert	<i>Carcinus</i>	Samar ferdia	<i>Shore crab</i>	Cangrego
commun ou	<i>maenas</i>			
enragé				
Crabe rouge	<i>Carcinus ma-</i>	Samar gorri	<i>Shore crab</i>	Cangrego,
	<i>nas, (var ?)</i>			

FAMILLE DES CANCRIDÉS

Crabe tour-	<i>Cancer pagrus</i>	Samarra	<i>Edible crab</i>	Cangrego
teau				

FAMILLE DES MAIDÉS

p. Crabe jaune	<i>Stenorhynchus</i>			
des algues	<i>phalangium</i>			
gr. Araignée	<i>Maya squinado</i>		<i>Spider crab</i>	
de mer				

FAMILLE DES DROMIDÉS

Crabe honteux	<i>Lithodus</i>			
ou grogneur				
des roches				

ORDRE DES STOMATOPODES

FAMILLE DES SQUILLIDÉS

Squille *Squilla Dema-*
 resli ?

ORDRE DES AMPHIPODES

FAMILLE DES GAMMARIDÉS

Pou de mer *Gammarus lo-* Itsasoco *Scud*
 custa farsø

FAMILLE DES ORCHESTRIDÉS

Puce de mer *Talitrus salta-* Itsasoco eu- *Sand hopper*
 tor cusoà

FAMILLE DES CAPRELLIDÉS

Caprelle *Caprella linea-*
 ris

ORDRE DES ISOPODES

FAMILLE DES ONISCIDÉS

Cloporte des *Lygia oceanica* *Sea Slater*
ports

FAMILLE DES IDOTÉIDÉS

Idotée des al- *Idotea bicaudata*
gues

FAMILLE DES BOPYRIDÉS

Parasite des *Bopyrus squil-*
crevettes *larum*

FAMILLE DES CYMOTHOIDÉS

Parasite des *Cymothoa*
labres

Parasite buccal *Anilocra*
des bogues

S. CLASSE des Entomostacés

ORDRE DES CIRRIPEDES

FAMILLE DES THORACIQUES

Bernacle, Ana- *Lepas analifera*
life

Barnacle

Operne, *Pollicipes cor-*
Poucepied *nucopia*

Balanes *Balanus bala-*
noides

Acorn barnacle

FAMILLE DES RHIZOCEPHALES

Sacculine des *Sacculina car-*
crabes *cini.*

DICTIONNAIRE

des Noms des Cétacés, Poissons et Crustacés

de la Côte du Labourd

FRANCO-ANGLAIS — ANGLO-FRANÇAIS

avec les noms Linnéens

Français — Anglais

A

Aiguillat, Spur dog, *Acanthias vulgaris*.
Aiguille, Garfish, *Esox helone*.
Alose, Shad, *Clupea alosa*.
Alose feinte, *Alosa finla*.
Anatife, Barnacle, *Lepas anatifera*.
Anchois, Anchovy, *Engraulis encrasicolus*.
Ange de mer, Monk fish, *Squalus squatina*.
Anguille, Eel, *Anguilla vulgaris*.
Angoule, Elver, *Leplocephalus brevirostris*.
Anguille de sable (voir Langou).
Araignée de mer, Spider crab, *Maya squinado*.

B

Baiane, Acorn barnacle, *Balanus balanoides*.
Balénoptère, Black whale, *Bale-noptera rostrata*.
Bar, Bass, *Labrax lupus*.
Barbue, Brill, *Rhombus lævis*.
Baudroie, Angler, *Lophius piscatorius*

Bernacle (voir Anatife).
Bernard-l'Hermite, Hermit-crab, *Pagurus bernhardus*.
Bogue, *Box vulgaris*.
Bonite, Bonito, *Pelamys sarda*.
Bouchon, (Broad toothed sea bream), *Sparus Sargus*.
B. barré, (Broad toothed sea bream) *Sparus vetula*.
Blenie, Blenny, Shanny, *Blenius pholis*.
B. ensanglanté, Tompot, *B. gatto-rugine*.
Bouclé, Spinous shark, *Echinorhinus spinosus*.

C

Callioyme, Dragonet, *Callionymus lyra*.
Canthère gris, Black Breana, Old wife, *Cantharus griseus*.
Capiton, Grey mullet, (flat headed), *Mugil capito*.
Capelan, Poor col, *Morua minuta*.
Carrelet, Plaice, *Pleuronectes platessa*.
Charax (Bream tribe), *Charax puntazzo*.

Chat de mer, Cat fish, *Scillium calulus*.
 Chateouille, Lampern, *Pelromyzon fluvialilis*. (forme larvaire).
 Chenille, (voir Bouclé),
 Chevrete, Shrimp, *Crangon vulgaris*.
 Chiebar, Sead, Horse mackerel, *Caraux, trachurus*.
 Chien de mer, Dog fish
 » gris, Tope, *Galeus canis*.
 » noir, Begh dog fish, *Squalus squamosus*.
 Cloporte des ports, Sea slater, *Lygia oceanica*.
 Colin, Pollock, *Gadus pollachius*.
 Congre, Conger, *Conger vulgaris*.
 Coquette bleue, Striped Wrasse (mâle), *Labrus mixtus* (masc.).
 • rouge, Striped Wrasse (female), *Labrus mixtus* (fem).
 Crabe, crab, (*Brachyura*).
 • nageur, Swimming crab, *Portunus puber*.
 • vert, Shore crab, *Carcinus maenas*.
 • tourteau, Edible crab, *Cancer pagurus*.
 Crapaud de mer, Sea Scorpion, *Scorpaena porcus*.
 Crevette blanche, Prawn, *Palae-mon serratus*.
 Crevette rose, Prawn, *Palae-mon rostratus*.
 Curé, Priest, *Atherina presbyter*.

D

Dauphin, Dolphin, *Delphinus delphis*.

Dorade, Gilt-Head, *Chrysophrys auratus*.

Dorée, John Dory, *Zeus faber*.

E

Emissole, Lesser smooth dog fish, *Squalus mustellus*

Equille, Larger sand eel, *Ammodytes lobianus*.

Esturgeon, Sturgeon, *Accipenser sturio*.

Etrille, Swimming crab, *Portunus puber*.

Petite étrille, Lesser swimming crab, *Portunus pusillus*.

F

Faux Eperlan (voir Curé).

Feinte Alose, (voir Alose feinte).

G

Gendarme, (voir Blenie).

Germon, Albacore, *Thynnus alalunga*.

Girelle rouge, (Wrasse tribe), *Julis vulgaris*.

Girelle verte, (Wrasse tribe), *J. pavo*.

Gobie, Goby, *Gobius*.

G. commun, Black G., *G. niger*.

G. cephalote, Giant G., *G. Capito*.

G. ensanglanté, Rock G., *G. cruentatus*.

Petit G. des sables, Sand G., *G. minutus*.

Gornelle, Gunnel, Butterfish, *Gunnellus vulgaris*.

Goujon de mer, (voir Gobie).

Grande Rousette, Larger cat fish, Rough hound, *Scyllium canicula*.

Grondin Gurnard, *Trigla*.

Gr. pp. dit, Cuckoo Gur., *T. hirundo*.

Rouget gr., Pink Gur., *T. lyra*.

Gr. Trigle Rouget, Red Gur., *T. Pini*.

Gr. Trigle Gournaud, Grey Gur., *T. gurnadus*.

Gr. Gallinette, Streaked Gur. *T. lineata*.

H

Humantin, Small ground shark, *Centrina vulpecula*.

Homard, Lobster, *Humarus vulgaris*.

I

Idotée, *Idolea bicaudata*.

L

Lamie, Porbeagle, *Squalus cornubicus*.

Lamproie Lampry, *Petromyzon fluviatilis*.

Langon, Lance, Sand eel, *Ammodytes lanceolatus*.

Langon, (nom local du Scombre-soce).

Langouste, Cray fish, *Palemon vulgaris*.

Langoustine, (Species of deep sea prawn), *Neurops norvegicus*.

Langue d'avocat, Orange Sole, *Pleuronectes megastoma*.

Liche glaycos, (Species of Pilot fish, *Lichia glauca*.

Lieu, (nom local du Colin).

Liche, (voir chien de mer noir).

Limande, Sand dab, *Pleuronectes limanda*.

Lingue, Ling, *Gadus molva*.

Loche de mer, Rockling, *Motella vulgaris*.

Lotte de mer, (voir Lingue).

Loubine franche, (voir Bar).

Loubine mouchetée, Spotted Bass, *Perca punctata*.

M

Maigre, (large perchlike fish), *Sciæna aquila*.

Maquereau franc, Mackerel, *Scomber scombrus*.

Maquereau Colias, Spanish, Mackerel, *Scomber Colias*.

Maquereau à gros yeux, (voir Maquereau Colias).

Marsouin, Porpoise, *Phocæna communis*.

Marteau, Hammer shark, *Zygæna malleus*.

Mercan, Whiting, *Gadus merlangus*.

Merlu, Hake, *Gadus merluccius*.

Merou (species of sea perch) *Perca gigas*.

Mignemerde, (voir Charax).

Milandre (voir chien de mer gris).

Môle, Moonfish, *Orthogoriscus mola*.

Motelle (voir Loche de mer.).

Muge, Grey Mullet, (*Mugil*).

M. jaune, M. à grosse lèvre, M. du printemps, Thicklipped, gr. M., *M. chelo*.

M. blanc, M. à petite lèvre, M. d'été, Thinlipped, Gr. M., *M. cephalus*.

M. doré, M. d'hiver, Golden, Gr. M., *M. auratus*.

M. à tête plate, (voir Capiton).

Mule, (voir Muge.).

Mulet, (voir Muge).

Mulet Barbet, Red Mullet, *Mullus barbatus*.

Mulet Surmullet, *Mullus surmulletus*.

Murène, Muræna, *Muræna helena*.

O

Oblade, Thimblep sea Bream
Oblada melanura.

Ombrine, (similar to american calico Bass), *Umbrina cirrhosa*.

Operne, Rock barnacle, *Pollicipes cornucopia*.

Orphie, Garfish, *Esox belone*.

Orque, Black fish, *Orcinus orca*.

P

Pagre, Couch's Sea Bream, *Pagrus vulgaris*.

Peau bleue, Blue Shark, *Carcharias glaucus*.

Petite Vive, Lesser Weever, *Trachinus vipera*.

Pibale, (voir Angoule).

Picatte, (voir Loubine mouchetée).

Pilone, (Species of small Bream),
Pagellus boqueraveo.

Plie, (voir Carrelet).

Poisson colle, Sucker, *Lepadogaster Decandollei*.

Poisson S. Pierre, (voir Dorée).

Poisson lune, (voir môle).

Porc de mer, (voir Humantin).

Poucepiéd, (voir Operne).

Pou de mer, Scud, *Gammarus locusta*.

Puce de mer, Sand hopper, *Talitrus saltator*.

R

Raie aigle, Whipray, *Myliobatis aquila*.

Raie blanche Skate, *Raja alba*.

Baie batis (voir raie blanche).

Raie bouclée, Thornback ray,
Raja clavata.

Raie pastenague, Sting ray, *Raja pastinaca*.

Rascasse brune, (voir crapaud de mer).

Rascasse rouge, Larger sea Scorpion, *Scorpena scrofa*.

Requin (voir Peau bleue).

Requin Pélerin, Basting Shark,
Selache maxima.

Requin Renard, Thrasher, Sea Fox, *Alopias vulpes*.

Remora, Remora, *Echineis remora*.

Rorqual, (voir Balénoptère).

Rouget, King of Breems, *Pagellus erythrinus*.

Rouget Grondin (voir Grondin).

Roussette, (voir chat de mer).

Roussette (grande), (voir grande Roussette).

Rousseau, Common sea Bream,
Pagellus centrodontus.

S

Sardine, Sardine, Pilchard, *Clupea pilchardus*.

Sargue, (voir Bouchon).

Sargue barré (voir Bouchon barré).

Sargue rosé, Flat toothed sea Bream, *Sargus Salviani*.

Saumon, Salmon, *Salmo salar*.

Saupe (Sharptoothed sea Bream)
Box salpa.

Scombresocce (Lance like fish),
Scombresox saurus.

Serran écriture, Lesser sea Perch,
Perca sribia.

Serran rouge, Sea Perch, *Perca cabrilla*.

Serpenteau de mer, Pipe fish,
Syngnatus ophidion.
 Sole, Sole, *Solea vulgaris*.
 Souffleur, Grampus, *Grampus gri-
 seus*.
 Squalé nez (voir Lanie).
 Surmulet, (voir mulot).

T

Tacaut, Witting pout, *Gadus lu-
 cus*.
 Tacaut (nom local), voir Capelan).
 Thon rouge ou pp. dit, Tunny,
Thynnus thynnus.
 Thon à pectorales fourchues, (va-
 riété de Thon rouge).
 Thon blanc (voir Germon).
 Touille (voir Chien de mer gris).
 Torpille Cramp ray, Electric ray,
Raja torpedo.

Trembleur, (voir Torpille).
 Trigle rouget, (voir Grondin).
 Trigle gournaud, (voir Grondin).
 Truite saumonée ou de mer, Salmon
 trout, White trout, *Salmon trutta*.
 Turbot, Turbot, *Rhombus maxi-
 mus*.

V

Verrue, (voir Ombrine).
 Vieille, Wrasse, *Labrus*.
 V. marbrée, Ballan W., *L. bergylla*.
 V. commune, Goldsinny, *L. pes-
 quit*.
 V. verte, Green W., *L. viridis*.
 V. brune, Brown W., *L. turdus*.
 Vive commune, Great Weever,
Trachinus draco.
 Vive (petite), (voir Petite vive).

Anglais — Français

A

Acorn barnacle, *Balane*.
 Albacore, *Germon*.
 Anchovy, *Anchois*.
 Angelfish, *Ange de Mer*.
 Angler, *Baudroie*.

B

Ballan Wrasse, *Vieille marbrée*.
 Barnacle, *Anatife*, *Bernacle*.
 Basking Shark, *Requin pèlerin*.
 Bass, *Loubine franche*, *Bar*.
 Bass (Spotted), *Loubine mouche-
 tée*, *Picate*.
 Black Whale, *Balénoptère*, *Ror-
 qual*.
 Black Goby, *Gobie*, *goufon de mer*.
 Black fish, *Orque*.

Bienny, *Blenie*, *Gendarme*.
 Blue Shark, *Peau Bleue*.
 Bonito, *Bonite*.
 Bream (Sea), *Sparoïde*, *Brême de
 mer*.
 B. (common sea), *Rousseau*.
 B. (Black), *Canthère*.
 B. (Gilt Head), *Daurade*.
 B. (Couch's sea), *Pagre*.
 B. (Pandora), *Rouget*.
 Brill, *Barbue*.
 Butterfish. *Gonnelle*.

C

Cat Fish, *Chat de mer*, *Rousselle*.
 Cat Fish (larger), *Grande rousselle*.
 Common sea Bream, (see under
 Bream).

Conger, *Congre*.

Couch's sea Bream (see under Bream).

Crab, *crabe*.

C. (Spider), *Araignée de mer*.

C. (Shore), *Crabe vert*, *Crabe enragé*.

C. (Edible), *Tourteau*.

C. (Swimming), *Etrille*.

Crayfish, *Langouste*.

Cramp ray, *Torpille*.

Cuckoo Gurnard, *Grondin*.

D

Dab (Sand), *Limande*.

Dog fish, *Chien de mer*.

D. F. (Smooth), *Touille*.

D. F. (Rough), *Leiche*.

D. F. (Picked), *Aiguillat*.

D. F. (Lesser smooth), *Emissote*.

Dragonet, *Callionyme*.

E

Edible crab, (see under Crab).

Eel, *Anguille*.

Eel (Sand), *Langon*.

Eel (larger Sand), *Equille*.

Electric ray (see Cramp ray),

Elver, *Angoule*, *Pibale*.

G

Garfish, *Aiguille*, *Orphie*.

Gilt-Head (see under Bream).

Goby, *Gobie*, *Goujon de mer*.

G. (Giant), *G. cephalole*.

G. (Rock), *G. ensanglanté*.

G. (Sand), *Petit G. des sables*.

Goldsinny, *Vieille commune*, *Labre commun*.

Grampus, *Souffleur*.

Green Wrasse, *Vieille verte*.

Grey mullet, *Muge*, *Mulet*, *Mule*.

Gr. M. (Flat headed), *Capiton*.

Gr. M. (Thick lipped), *Muge jaune*.

Gr. M. (Thin lipped), *Muge blanc*.

Gr. M. (Golden), *Muge doré*.

Gunnel (see Butterfish).

Gurnard, *Trigle*, *Grondin*.

G. (Cuckoo), *Grondin*.

G. (Pink), *Rouget Grondin*.

G. (Grey), *Trigle Gourneaud*.

G. (Streaked), *Gallinelle*.

H

Hake, *Merlu*.

Hammer Shark, *Marteau*.

Hermite Crab, *Bernard l'Hermite*.

Horse Mackerel, *Chichar*, *Saurel*.

J

John Dory, *Dorée*, *Poisson Saint-Pierre*.

K

King of the Breams (see Pandora Bream).

L

Lampern, *Chalouille*.

Lampry, *Lamproie*.

Lance (see under Eel (Sand)).

Larger sand Eel (under Eel).

Larger Cat fish (see under Cat fish).

Larger sea scorpion, *Rascasse rouge*.

Lesser smooth Dog (see under Dogfish).

Lesser Weever, *Petite vive*.

Lesser sea Perch, *Serran écriture*.

Ling, *Lingue*, *Lotte de mer*.

Lobster, *Homard*.

M

Mackerel, *Maquereau*.

M. (Spanish), *M. Colias*, *M. à gros yeux*.

M. (Horse), (see Horse Mackerel),
 Monkfish, (see Angel fish).
 Moonfish, *Môle. Lune de mer.*
 Mullet (Grey), (see Grey Mullet).
 Mullet (Red), *Mullet Rouge*,
Mulet Barbet.
 Muræna, *Murène.*

O

Orange sole, *Langue d'avocat.*

P

Perch (Sea), *Serran rouge.*
 Perch (Lesser sea), (see under
 Lesser sea Perch).
 Pink Gurnard, (see under Gurnard)
 Pipe fish, *Serpenteau de mer.*
 Pilchard, *grosse sardine.*
 Plaice, *Plie, Carrelet.*
 Pollock, *Colin.*
 Poor cod, *Capelan.*
 Porbeagle, *Lamie, Squalé nez.*
 Porpoise, *Marsouin.*
 Pout (Whiting), *Tacaud.*
 Prawn, *Crevette blanche ou rose.*
 Priest, *Curé, Atherine.*

R

Ray, *Raie.*
 R. (Whip), *R. Aigle.*
 R. (Thornback), *R. bouclée.*
 R. (Sting), *R. Pastenague.*
 R. (cramp), *Torpille.*
 R. (Electric), *Torpille.*
 Red Gurnard, *Trigle Rouge.*
 Red Mullet (see Mullet).
 Remora, *Remora.*
 Rockling, *Loche de mer.*
 Rock barnacle, *Poucepiéd, Operne.*
 Rough dog fish, (see under Dog
 fish).
 Rough hound, *Grande rousselle.*

S

Salmon, *Saumon.*
 Salmon trout, *Truite saumonée,*
Truite de mer.
 Sand eel (see under Eel).
 Sand Goby (see under Goby).
 Sand hopper, *Puce de mer.*
 Sand dab (see Dab).
 Sardine, *sardine.*
 Scad, (see Horse Mackerel.)
 Scud, *Pou de mer.*
 Sea Bream, (see Bream).
 Sea Fox, *Requin Renard.*
 Sea Perch (see Perch).
 Sea Scorpion, *Rascasse brune.*
Crapaud de mer.
 Sea Slater, *Cloporte des ports.*
 Shad, *Alose.*
 Shanny, (see Blenny).
 Shark, *Requin.*
 Shark (blue), (see Blue Shark).
 Shark (Ground), *Griset.*
 Shark (Small ground), *Humanlin,*
Porc de mer.
 Shark (Basking) (see Basking).
 Shark (Spinous), *Bouclé, Chenille.*
 Shrimp, *Chevrette, Crevette grise.*
 Skate, *Raie blanche, Raie batis.*
 Smooth Dogfish, (see under Dog-
 fish).
 Sole, *sole.*
 Spanish Mackerel, (see under
 Mackerel).
 Spider crab (see under Bass).
 Spotted Bass (see under Bass).
 Spur Dog (see Dogfish (Picked)).
 Spinous Shark (see under Shark).
 Sting Ray (see under Ray).
 Streaked Gurnard (see under
 Sturgeon, *Eslurgeon, (Gurnard).*
 Sucker, *Poisson colle.*

Surmullet, *Surmulet*.

Swimming Crab (see under Crab)

Striped Wrasse (male), *Coquette bleue*.

 (female), *coquette rouge*.

T

Thornback (Ray), (see under Ray).

Thrasher (see Sea Fox).

Tompot, *Blenie ensanglanté*.

Tope see Dogfish Smooth.

Trout (White) (see Salmon trout).

Tunny, *Thon rouge*.

W

Weever, *Grande vive*

Weever (Lesser), (see Lesser Weever).

Whiting, *Merlan*.

Whiting Pout (see Pout).

Whip Ray (see under Ray).

Wrasse, *Vieille*.

W. (Ballan), (see Ballan W.)

W. (Green), (see Green W.).

W. Brown, *Vieille brune*.

W. Striped (see Striped W.).

Français — Basque (Labourdin)

A

Aiguillat, *Mela*.

Aiguille, *Oralza*.

Alose, *Colaca*.

Alose feinte, *Galla*.

Anchois, *Anchoa*.

Ange de mer, *Matrana*.

Anguille, *Anguira*.

Angoule, *Angula*.

Anguille de sable, *Canluco angula*

Araignée de mer, *Samar*.

B

Bar, *Lupina*.

Bogue, *Boga*.

Bonite, *Bonita*.

Bouchon, *Musoina*.

Bouchon barré, *Barrero*.

Blenie, *Lapulza*.

Blenie ensanglanté, *Rocaco Lapulza*

C

Canthère gris, *Zapaterua*.

Capiton, *Buruzabala*.

Capelan, *Tancartia*.

Carrelet, *Pladusa*.

Charax, *Busara*.

Chat de mer, *Gatu-arrain*.

Chevrette, *Quisquir surico*.

Chichar, *Chicharroa*.

Chien de mer gris, *Tolia*.

Chien de mer noir, *Lisa*.

Colin, *Abadiua*.

Congre, *Congria*.

Coquette bleue, *Ayena*.

Coquette rouge, *Erregina*.

Crabe, *Samar*.

Crabe nageur, *Atun samara*.

Crabe noir, *Samar sorguin*.

Crapaud de mer, *Sacaila*.

Crevette blanche, *Quisquira*.

Crevette rose, *Quisquir handi*.

Curé, *Cauchua*.

D

Dauphin, *Marsoupla*.

Dorade, *Dorada*.

E

Emissole, *Pimpirina*.
 Equille, *Cantuco angula*.
 Etrille, (voir Crabe nageur).

F

Faux éperlan (voir Curé).
 Feinte (voir Alose feinte).

G

Gendarme, (voir Blenie).
 Germon, *Egal luce*, *Alun suri*.
 Girelle rouge, *Muchurdina*.
 Girelle verte, *Rocaco Muchurdina*.
 Gobie commun, *Sarbo*.
 Gobie cephalote, *Rocaco Sarbo*.
 Gonnelle, *Cucurust*.
 Goujon de mer (voir Gobie).
 Grande Roussette, *Galuarraïn*.
 Grondin (Rouget), *Murloina*.
 Grondin Trigle, *Gournaud*, *Pir-loina*.

H

Homard, *Homara*.

L

Lamie, *Sallalamar*.
 Lançon, *Cantuco Angula*.
 Langouste, *Langrosta*.
 Liche glaycos, *Papardua*.
 Limande, *Fletana*.
 Lingue, *Juliana*.
 Loche de mer, *Locha*.
 Lotte de mer (voir Lingue).
 Loubine franche (voir bar).
 Loubine mouchetée, *Pica*.
 Lune de mer (voir Môle).

M

Maigre, *Anlesa*.
 Maquereau franc, *Maquela*.
 Maquereau Colias, *Beguihandi*.

Maquereau à gros yeux (voir M. Colias).

Marsouin, *Izourdia*.
 Marteau, *Marrasua*.
 Merlan, *Merlana*.
 Merlu, *Legalza*.
 Merou, *Meruba*.
 Mignemerde (voir Charax).
 Milandre (voir chien de mer gris).
 Môle, *Talua*.
 Motelle (voir Loche de mer).
 Muge (grand), *Corrocoina*.
 Muge (petit), *Chipa*.
 Muge blanc, *Biscarbeltz*.
 Muge doré, *Lemasotin*.
 Muge sautereau, *Beguigorri*.
 Muge à tête plate (voir Capiton).
 Mule (voir Muge).
 Mullet (voir Muge).
 Mulet Barbet, *Barbarina*.
 Mulet Surmulet, *Barbarina*.
 Murène, *Anguira Morena*.

O

Oblade, *Cascotarain*, *Sacoinsar*.
 Ombrine, *Burrasota*.
 Orphie (voir Aiguille).
 Orque, *Marsupla*.

P

Pagre, *Muturmoltz*, *Tentosa*.
 Peau Bleue, *Marrasu Canilia*.
 Petite Vive, *Sacail suri*.
 Pibale, (voir Angoule).
 Picatte (voir Loubine mouchetée).
 Pilon, *Musicoa*.
 Plie, (voir carrelet).
 Pou de mer, *Itsasoco farsa*.
 Puce de mer, *Itsasoca cucusoa*.

R

Raie aigle, *Zerra*.
 Raie blanche, *Zerra*.

Raie batis (voir R. blanche).
 Raie pastenague, *Bastanga*.
 Raie torpille, *Icara*.
 Rascasse brune (voir Crapaud de mer).
 Rascasse rouge, *Cantuco Sacail*.
 Requin (voir Peau bleue).
 Requin renard, *Saltalamar*.
 Rouget, *Arangorri*.
 Rouget Grondin (voir Grondin).
 Roussette (grande), (voir Gr. Roussette).
 Rousseau, *Arosela*.

S

Sardine, *Sardina*.
 Sargue (voir Bouchon).
 Sargue barré (voir Bouchon barré).
 Sargue rosé, *Erla*.
 Saumon, *Isoquina*.
 Saupe, *Sabia*.
 Scombresoce, *Lanchoina*.
 Serran écriture, *Craba*.
 Serran rouge, *Cantuco craba*.
 Sole, *Zola*.

Souffleur, *Marsupla*.
Squale nez (voir Lamie).
 Surmulet (voir Mulet).

T

Tacaut, *Tancartia*.
 Thon rouge, *Egal laboura, Alun gorri*.
 Thon à pectorales fourchues, *Machardela*.
 Thon blanc, (voir Germon).
 Touille (voir Chien de mer gris).
 Torpille (voir Raie).
 Trembleur (voir Torpille).
 Trigle Gourneaud (voir Grondin).
 Truite saumonée, *Amoroin*.
 Turbot, *Turbola*.

V

Verrue, (voir Ombrine).
 Vieille, *Durdua*.
 Vive commune, *Sacail suri*.
 Vive (Petite), (voir Petite Vive).

Basque — Français

A

Abadina, *Colin*.
 Amoroina, *Truite saumonée*.
 Anchoa, *Anchois*.
 Anguira, *Angoule, Pibale*.
 Angula cantuco, *Lançon* ou *Equille*.
 Anguira Morena, *Murène*.
 Antesa, *Maigre*.
 Arain, *Poisson*.
 Arangorri, *Rouget (Spare)*.
 Arosela, *Rousseau*.
 Atun samar, *Etrille*.

Atun suri, *Germon, thon blanc*.
 Atun gorri, *Thon rouge*.
 Ayena, *Coquille bleue*.

B

Barbarina, *Mulet Barbel* ou *Surmulet*.
 Barrero, *Sargue barré*.
 Bastanga, *Raie Pastenague*.
 Beguihandi, *Maquereau Colias*.
 Beguigorri, *Muge sautereau*.
 Biscarbeltz, *Muge blanc*.
 Boga, *Bogue*.

Bonita, *Bonite*.
Burrasota, *Ombrine, Verrue*.
Buruzabala, *Mulet Capiton*.
Busara, *Charax, Mignemerde*.

C

Cantuco Angula (voir Angula).
Cantuco Craba, *Serran rouge*.
Cantuco Sacail, *Rascasse rouge*.
Cauchua, *Curé, Atherine*.
Cascotarain, *Oblade*.
Chicharrua, *Chichar, Saurel*.
Chipa, *Muge (petit)*.
Colaca, *Alose*.
Congria, *Congre*.
Corrocoina, *Muge (gros)*.
Craba, *Serran écriture*.
Cucurust, *Gonnelle*.

D

Dorada, *Dorade*.
Durdua, *Vieille, Labre*.

E

Erla, *Sargue rosé*.
Erreguina, *Coquette rose*.
Egal labura (voir Alun gorri).
Egal luce (voir Alun suri).

F

Fletana, *Limande*.

G

Gatta, *Alose feinte*.
Gafuarain, *Chat de mer*.
Grande roussette.

H

Homara, *Homard*.

I

Icara, *Torpille*.
Isoquina, *Saumon*.
Itsasoco larsa, *Pou de mer*.
Itsasoco cucusoa, *Puce de mer*.
Isurdia, *Marsoin*.

J

Julianna, *Lingue, Lotte de mer*.

L

Lanchoina, *Scombresoce, Lançon*
(local).
Langrosta, *Langouste*.
Laputza, *Blenie, Gendarme*.
Legatza, *Merlu*.
Lemasotina, *Muge doré*.
Licha, *Leiche, Chien de mer noir*.
Locha, *Motelle, Loche de mer*.
Lupina, *Loubine, Bar*.

M

Machardela, *Thon à pectorales*
fourchues.
Maquela, *Maquereau franc*.
Marrasua, *Requin*.
Marrasucanilia, *R. Peau bleue*.
Marsoupla, *Dauphin, Souffleur*
ou Orque.
Matrana, *Ange de Mer*.
Melea, *Aiguillat*.
Merlana, *Merlan*.
Meruba, *Merou*.
Muchurdina, *Girelle rouge*.
Muchurdina (Rocaco). *G. verte*.
G. paon.
Murloina, *Rouget Grondin*.
Musicoa, *Pilono*.
Musoina, *Sargue, Bouchon*.
Muturmotz, *Pagre*.

O

Oratza, *Aiguille*, *Orphie*.

P

Papardua, *Liche graycos*.
Pica, *Loubine mouchelée*, *Picale*.
Pimpirina, *Emissole*.
Pirloina, *Trigle Gournaud*.
Pladua, *Carrelet*, *Plie*.

Q

Quisquira, *Crevette*.
Quisquir handia, *Crevette rose*.
Quisquir surico, *Chevrette*.

R

Rocaco Laputza, *Blenie ensan-
glanté*.
Rocaco Muchurdina (voir Muchur-
dina).
Rocaco Sarbo, *Gobie cephalote*.

S

Sabia, *Saupe*.
Sacail, *Rascasse brune*.

Sacail (cantuco) (voir Cantuco
sacail).

Sacail suri, *Vive grande ou petite*.

Sacoinsar (voir Cascotarain).

Saltalamar, *Requin renard*.

Samar, *crabe*.

Samar sorguin, *Grapse*, *Crabe noir*.

Samar (atun), (voir Atun Samar).

Sarbo, *Gobie*, *Goujon de mer*.

Sarbo (rocaco) (voir Rocaco
Sarbo).

Sardina, *Sardine*.

T

Talua, *Môle*, *Lune de mer*.

Tancartia, *Capelan* ou *Tacaul*.

Tentosa (voir Muturmotz).

Tiaularina, *Petite Saupe*.

Tolia, *Touille*, *Chien de mer gris*.

Turbota, *Turbol*.

Z

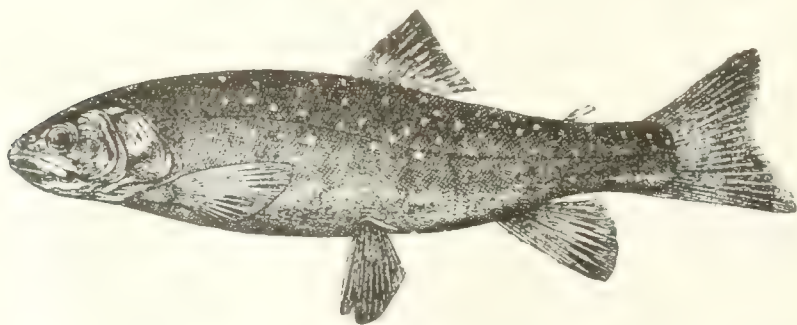
Zapaterua, *Canthère gris*.

Zerra, *Raie aigle*, *Raie batis* ou
Raie bouclée.

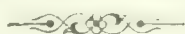
Zola, *Sole*,

Giboure, 1922.

S. F. GIMENEZ



REBOISEMENT & DEBOISEMENT ⁽¹⁾



Le sujet que je me propose de traiter aujourd'hui a une importance capitale sur laquelle je ne saurais trop insister. Il s'agit de l'avenir de la France qui est menacée dans ses forces vives, dans son existence même, si l'on ne met un terme aux désastres occasionnés par la perte de nos forêts.

Le cri d'alarme a été jeté depuis longtemps déjà par Colbert, Chateaubriand, et bien d'autres qui n'ont pas, ou qui ont été très peu écoutés.

Les pouvoirs publics ont commencé à s'alarmer et à prendre quelques mesures pour s'opposer à la destruction des forêts et travailler à leur restauration ; mais les procédés administratifs sont lents et peu efficaces, et il faut attendre beaucoup plus de l'initiative privée et des sociétés particulières.

Je lisais dernièrement dans un grand journal d'informations : « Le Ballon d'Alsace pendant la guerre servit de cible aux canons allemands et fût rasé. Hélas ! il ne reverra pas de longtemps les vertes frondaisons qui faisaient son charme ! M. Saget, député de Belfort, ayant demandé à l'Administration quelles mesures avaient été prises en vue du reboisement, il lui a été répondu qu'avant de l'entreprendre, il doit faire l'objet d'enquêtes dans chaque commune intéressée, de délibérations des conseils municipaux de ces communes, d'avis du conseil d'Arrondissement, du Conseil Général et d'une Commission spéciale ! ».

L'Association Centrale pour l'aménagement des Montagnes, reconnue d'utilité publique par décret du 30 juillet 1914 et dont le siège est à Bordeaux, a pour Président M. Descombes, membre de notre Société, qui est un apôtre ardent du reboisement. Mettant au service de cette cause sacrée toute son expérience et sa haute science, il s'efforce, par de nombreuses publications, par des conférences sur divers points de nos montagnes, et par des leçons de choses, de montrer comment les effets du déboisement sont terribles, et combien le reboisement des montagnes et des coteaux dénudés produit de merveilleux résultats ; mais la tâche est difficile. Il suffit de 24 heures pour anéantir des hectares de forêts, il faut plus d'un demi-siècle pour les reconstituer. Le boisement et le reboise-

(1) Communication faite à la séance du 6 mars 1922.

ment amènent la richesse et la fertilité dans un pays, en aménageant la quantité d'eau provenant des pluies et de la fonte des neiges, et soutirant même de l'humidité à l'atmosphère : la végétation attire l'eau, et l'eau favorise et développe la végétation.

Sur un sol boisé ou même recouvert seulement de mousse, de broussailles, les eaux s'écoulent lentement, pénètrent dans les couches profondes pour alimenter les réservoirs souterrains, les sources, les cours d'eau et fournir pendant la saison chaude une réserve suffisante pour les irrigations et la culture, pour l'alimentation des canaux et des rivières utilisés par la navigation, le commerce et l'industrie ; pour produire enfin, sous le nom de houille blanche, une puissance considérable alimentant nos usines électriques, qui nous donnent chaleur, lumière et forces motrices et qui pourront dans un avenir prochain, assurer le trafic de nombreuses lignes de chemin de fer, en réalisant une économie considérable sur le charbon.

Sur un sol dénudé, au contraire, l'eau provenant des pluies ou de la fonte des neiges descend rapidement sur les pentes, se précipite en torrents dans les vallées, détruisant tout sur son passage et produisant ces terribles inondations de plus en plus fréquentes, de plus en plus désastreuses, dont nous avons eu un exemple ici même dans la vallée de la Nive il y a quelques années, à Toulouse en 1875 et dans la banlieue de Paris en 1910.

A la suite des inondations, les champs sont ravinés, la terre végétale est emportée au loin, les roches s'effritent sous l'action des torrents, et les ingénieurs qui veulent utiliser les chûtes s'aperçoivent bien vite que, au lieu des eaux régulières et claires sur lesquelles ils comptaient pour actionner leurs turbines sans les détériorer, les pentes déboisées leur fournissent des eaux de plus en plus irrégulières dans leur débit et de plus en plus troubles. Ils sont forcés d'établir à grands frais de vastes réservoirs rapidement comblés par les dépôts détritiques qui mettraient les turbines hors d'usage. La marche accélérée du déboisement empire chaque jour une situation qui met en péril toute l'industrie française.

Les grands destructeurs des forêts sont : le feu, les troupeaux, l'homme ; l'homme surtout. Contre le feu, il faut compléter la législation existante ; il faut établir de distance en distance des allées de protection au moyen de plantes ignifuges, tapis de lierre ou autres, dénuder les talus qui longent les voies ferrées et surtout établir des postes de surveillance et de secours ainsi que cela se pratique en Amérique.

On protège la forêt contre la dévastation des troupeaux en assurant à ceux-ci, hors de son couvert, une abondante subsistance,

et en évitant la surcharge des pâturages due surtout à la présence de nombreux troupeaux transhumants venant principalement d'Espagne, épuisés, affamés et dévorant tout sur leur passage ; souvent aussi, parmi les moutons se mêlent des chèvres qui sont bien plus dévastatrices ; elles dévorent l'écorce des jeunes arbres et les font périr.

L'Association Centrale pour l'aménagement des montagnes a obtenu déjà de très beaux résultats qui sont un encouragement pour l'avenir ; au lieu de susciter l'hostilité des montagnards, elle les transforme en amis des arbres. Son programme est celui-ci :

Affermer par des baux à long terme des terrains communaux dans les hautes vallées pour y faire des plantations nouvelles ;

Eloigner les troupeaux transhumants, tout en réservant et aménageant des pâturages boisés où le bétail indigène sera protégé ;

Créer des chemins et des abris pour les bergers ;

Enfin, remettre aux communes un domaine pastoral amélioré avec des forêts en plein rapport dont le revenu sera plus que suffisant pour son entretien, afin de montrer aux populations, par une action directe, la solidarité des industries forestière et pastorale.

L'Association a, dans la vallée d'Aure réalisé l'expérience sur un territoire de 20 kilomètres carrés dont elle a doublé la valeur pastorale en cinq ans seulement, moyennant une dépense inférieure à cinq francs par hectare. Ces expériences de reboisement, tout à fait concluantes ont déjà été faites sur plusieurs milliers d'hectares dans les Alpes et les Pyrénées. L'administration des eaux et forêts, en présence de ces merveilleux résultats, a prescrit à tous les conservateurs des régions montagneuses de commencer des améliorations pastorales du même genre.

Aux Etats-Unis, l'intervention énergique du Président Roosevelt, secondé par un ancien élève de notre école forestière de Nancy, a augmenté les forêts domaniales de 70 millions d'hectares.

Comme mesure préventive contre les incendies, il faut que les forêts incendiées soient mises en défends pendant une période de huit à dix ans au moins et que le pacage y soit absolument interdit, pour permettre le repeuplement, soit spontanément par des rejets, soit artificiellement par des semis ou des plantations.

Les campagnards comprenant mal leurs intérêts, ont la funeste habitude de brûler des broussailles ou des landes, afin d'avoir rapidement un bon pâturage. Dans certains points du Pays Basque, on a fréquemment recours à ce procédé, surtout dans les pays qui fournissent aux fabriques de fromage de Roquefort du lait, qui leur est payé 1 fr. 40 à 1 fr. 50 le litre. La qualité du lait de nos montagnes produit du Roquefort de premier choix qui, paraît-il, est

réservé uniquement à l'Amérique. C'est assurément très flatteur pour notre pays ; mais les paysans pourraient avoir d'aussi bons pâturages sans recourir à l'incendie, d'autant plus que le feu, une fois allumé se propage beaucoup plus loin qu'ils ne pensaient et produit parfois de grands désastres.

L'empereur Napoléon III avait compris toute l'importance du reboisement, et c'est grâce à son initiative que les Landes qui s'étendent depuis l'Adour jusqu'à Arcachon, comprenant une immense étendue de pays pauvre et sans industrie, ont été complètement transformées, et couvertes de magnifiques forêts de pin dont l'exploitation est devenue une source de richesse pour la contrée.

C'est encore Napoléon III qui a créé dans les plaines crayeuses et arides de la Champagne pouilleuse ces magnifiques fermes-modèles environnant le Camp de Châlons, dénommées d'ailleurs fermes impériales : Louvercy, Cuperly et Vadenay, qui, avant la guerre étaient en pleine prospérité avec de beaux arbres et de riches cultures ; les Boches les ont saccagées comme tant d'autres, et les habitants se hâtent de les relever de leurs ruines.

Depuis dix ans, le déboisement a fait chez nous des ravages considérables, de grandes étendues de forêts ont été achetées et exploitées sans réserves par des industriels ou des sociétés allemandes ; plus tard, nous avons dû sacrifier d'autres forêts, de beaux arbres bordant nos routes départementales pour la défense nationale et pour fournir des abris à nos braves soldats ; mais aujourd'hui, en même temps que nous reboiserons énergiquement il faut ménager avec le plus grand soin les richesses forestières du sol français et utiliser les bois coloniaux. Nos colonies, l'Afrique équatoriale en particulier, nous offrent en abondance des bois de toutes sortes et d'excellente qualité, applicables à tous les usages : menuiserie, ébénisterie, charpente et à un prix bien inférieur à celui de nos bois du pays. D'importantes exploitations existent déjà, il n'y a qu'à les multiplier et surtout à améliorer les conditions de transport vers la métropole. Mais, là encore, nous avons à lutter contre les difficultés administratives ; divers projets de loi ont été présentés à la Chambre à ce sujet. M. Albert Meunier avait demandé récemment un crédit de 10 millions pour l'achat de bois coloniaux devant servir à la reconstruction des régions libérées, ce qui présentait de plus grands avantages que l'emploi des sapins rouges du Nord. M. Millès-Lacroix avait déclaré au Sénat que les bois coloniaux devaient être achetés, non par le Ministère des Colonies, mais par celui des régions libérées ; M. Reibel, au contraire, fit observer que ces achats n'étaient pas du ressort du Ministère des régions libérées ;

mais de celui des Colonies, et la proposition de M. Albert Meunier fut repoussée.

Nous avons suffisamment démontré l'influence bienfaisante de l'arbre et de la végétation en général sur la répartition et la pénétration dans le sol des eaux pluviales ou provenant de la fonte des neiges.

Les glaciers artificiels. — Dès 1863, M. Comte-Grandchamps, Ingénieur en chef des Eaux et Forêts, à la suite de nombreuses expériences relatives à l'influence du boisement sur le débit des sources, avait fait ressortir que les brouillards produisaient de véritables pluies dans les forêts de sapin et laissaient à peine quelques traces d'humidité sur les terrains dénudés, et que, d'autre part, sur un terrain déboisé, l'évaporation enlève beaucoup plus d'eau aux sources et diminue leur débit.

Dans tous les pays, on s'est efforcé d'augmenter le plus possible la quantité d'eau fournie au sol par l'atmosphère. Les montagnards de l'Himalaya ont imaginé de produire des glaciers artificiels qui fondant en été assurent l'humidité nécessaire pour entretenir les prairies. Ils choisissent pour cela des sommets assez élevés exposés au soleil et dont les pentes sont dirigées vers les vallées qu'il s'agit d'irriguer. Pendant l'été, ils y disposent des lits successifs d'aiguilles de pin et de terre meuble mélangée de cailloux, l'hiver suivant, la neige tombe sur le sol ainsi préparé. Au printemps, avant la fonte de la neige, on la recouvre avec de nouvelles couches de paille et de terre. En opérant ainsi pendant 4 ou 5 années de suite, le glacier artificiel gagne de proche en proche en étendue, surtout vers le sommet et il devient suffisant pour s'entretenir tout seul pendant l'hiver et fournir en été une fonte suffisante pour le bon entretien des pâturages. Certains de ces glaciers artificiels fonctionnent depuis 40 ans à l'entière satisfaction de ceux qui les ont créés.

Trente ans plus tard, le Professeur Forel constatait que, dans le bassin du Lac Léman, par suite des condensations occultes, l'apport d'eau était supérieur à celui provenant des pluies ; enfin, dans ces derniers temps, les expériences faites en plusieurs endroits, notamment par M. Courty à l'observatoire de Bordeaux-Floirac, à Montpellier par le professeur Houdaille, et les observations recueillies un peu partout, ont démontré d'une façon irrécusable que non seulement la végétation ménage et régularise la quantité d'eau qui tombe sur le sol, mais qu'elle soutire encore à l'atmosphère une quantité d'eau très appréciable par suite des condensations occultes. Tout cela nous prouve qu'il faut par tous les moyens arrêter la destruction des forêts existantes et procéder activement et sans tarder à un reboisement méthodique sur toutes les montagnes et les coteaux

dénudés du sol de France. Il faut aider les efforts sérieux mais impuissants de l'Administration, recourir aux initiatives privées, intéresser à cette œuvre grandiose la population entière, les habitants des campagnes, les enfants des Ecoles, ainsi que cela se pratique dans d'autres pays, en Amérique, en Espagne et en Allemagne.

En travaillant énergiquement à la reconstitution du domaine forestier nous contribuerons à conserver et à accroître une source importante de richesse pour la France dans le présent et surtout dans l'avenir.

E. PRESTAT



Au sujet d'une Langue Internationale Universelle ⁽¹⁾

Je vois dans les procès-verbaux des séances de 1921 que des «*espérantistes*» de Bordeaux ont écrit à la Société pour lui demander son patronage. J'espère qu'on n'aura pas accueilli cette demande. L'idée d'une langue internationale universelle est très ancienne, mais elle est irréalisable, parce que les divers peuples n'ont pas la même mentalité, la même tournure d'esprit, les mêmes habitudes de langage, le même accent, la même répugnance ou la même préférence pour certaines lettres. Du reste, toutes les langues artificielles qu'on a proposées sont assez mal faites. Leurs auteurs ne savaient que leur langue maternelle et n'avaient aucune notion de linguistique générale. Comme personne n'a l'autorité nécessaire pour imposer un idiome à toute la terre, ceux qu'on invente sont toujours suivis d'autres qui se prétendent supérieurs. Les innombrables essais l'ont prouvé. Ceux qui ont fabriqué ces idiomes ont pu séduire quelques naïfs et quelques paresseux par l'attrait d'une langue soi-disant simple avec des mots courts et des règles sans exceptions. Un fait significatif : pendant la guerre, il ne semble pas que l'espéranto ou autre idiome ait été en rien employé. C'était pourtant le cas puisque tant de langues diverses se trouvaient en contact.

Je pense que la Société voudra bien me reconnaître quelque compétence en la matière et abondera dans mon sens. Jamais un phrase ne pourra être prononcée de la même façon par des hommes de races différentes. Ils ne se comprendront pas.

Paris, 19 février 1922.

Julien VINSON.

Note de M. Deshayes sur le même sujet

M. Deshayes répond aux objections présentées dans la lettre de M. Vinson contre l'idée d'une langue internationale par des témoignages de fait, la discussion théorique d'une invention n'ayant que peu de portée. Il a assisté à des congrès où plusieurs milliers de personnes de toutes nationalités se comprenaient sans difficultés par l'Espéranto ; lui-même, voyageant à l'étranger, s'est trouvé

(1) Communications faites à la séance du 6 mars 1922.

immédiatement en conversation intime, en parfaite compréhension avec des personnes dont il ignorait la langue. L'inventeur de cet idiome auxiliaire simple et clair, le polonais Zamenhof, connaissait à fond, outre les langages obligatoires pour un médecin juif en Pologne russe, le latin, le français, l'allemand et l'anglais, et n'a gardé que les sons à peu près internationaux. Pendant la guerre, si l'activité des groupes s'est forcément ralentie, l'Espéranto a été employé dans un grand nombre de camp de prisonniers, et l'Allemagne a inondé les neutres de propagande en cette langue. Depuis la guerre c'est surtout en Angleterre que le mouvement espérantiste a repris avec le plus de succès, en particulier dans les écoles de commerce.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 9 janvier 1921

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Présents : Mlles L. Roquebert, Garay, Le Banneur, C. Duhalde, Mme Delay, MM. le Colonel de Castelnau d'Essenault, D^r Colbert, Prestat, D^r Tessier, D^r Ribeton, J. Fourcade, P. Roquebert, G. Hérelle, Commandant Lavigne, Grimard, L. Colas, Moulonguet, Bousquet, Miguel d'Arcangues, Nogaret, Chanoine Daranatz, Combault, A. Fourcade, J. Pinatel, Le Banneur, M. Gavel, F. Mestelan, Labrouquère, Sillyé, Com. de Cazes, Sens, D^r Delbare, A. Larrieu, G. Roth, D^r Voulgre, Saint-Vanne, Gombault, J. Labrousche, D^r Lasserre, D^r Darbouet, A. Personnaz, Goalard, Diharce, D^r Wurtz, Com. Boissel, D^r Morel, P. Lalanne, L. Le Beuf, L. Dassance, Castilla, P. Soupre, Lafitte, D^r Ancibure, Fossat, I. Laxague, Léorat, Bergès, Lefort, E. Lagrolet, Ch. Lagrolet, Maisonnave, J. Morel, Louis Roquebert, Constantin, Casedevant, H. Godbarge, Delmas, Com. Traverse.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Excusés : MM. Marcel Ribeton, A. Novion, Diesse.

Le Président, avant d'entamer l'ordre du jour, adresse, au nom du Bureau, les meilleurs souhaits de bonne année aux membres de la Société. A l'approche de son cinquantenaire, grâce à l'union réalisée, elle va connaître une ère nouvelle de prospérité et de travail fécond.

UNION DES DEUX SOCIÉTÉS BAYONNAISES.— Le Président proclame l'union de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne et de la Société Bayonnaise d'Etudes Régionales. Elle a été réalisée grâce à une bonne volonté générale et a recueilli l'unanimité des suffrages des membres des deux compagnies. L'année 1922 s'ouvre donc sous les plus heureux auspices, puisque la Société compte à ce jour 360 membres.

Le Bureau conformément aux accords intervenus, est ainsi constitué :

Commandant de MARIEN, Président.

MM. E. PRESTAT, A. GRIMARD et A. PERSONNAZ, vice-Présidents.

D^r J. RIBETON, secrétaire général.

Commandant LAVIGNE, trésorier.

Capitaine CAMGUILHEM, secrétaire-architecte.

COMMUNICATION. — Le Président donne la parole à M. G. Hérelle sur « *Laus Vitae* » poème de Gabriel d'Annunzio. Le conférencier remercie d'abord la Société de la marque extraordinaire de bienveillance et d'estime qu'elle lui a accordée en l'admettant comme président d'honneur. C'est en signe de gratitude qu'il va présenter le poème « *Laus Vitae* », non encore traduit en français, du grand poète italien.

Pendant plus d'une heure, M. Hérelle a tenu ses auditeurs sous le charme de sa parole ; car, en lui, l'éminent traducteur auquel n'échappe aucune finesse de linguistique, aucune nuance dans la valeur des mots, se complète d'un érudit aux connaissances innombrables : helléniste et géographe, historien et philosophe, M. Georges Hérelle a eu le loisir d'étudier en fin psychologue le « surhomme » dans l'intimité duquel il a longtemps vécu. Les membres de la Société ont pu, grâce à cette illustre cohabitation du conférencier, jeter un coup d'œil sur le caractère du « Héros » à grand fracas, qui remplit un moment les oreilles européennes du bruit de ses tonitruants discours.

Quant au poème « Gloire à la vie ! » dont M. Hérelle a lu plusieurs passages, traduits en un langage impeccable et d'une précision parfaite, on y trouve, au cours d'harmonieuses périodes d'un lyrisme échevelé, de véritables énigmes, qu'avec une bonhomie charmante le conférencier a fait saisir à ses auditeurs. Les applaudissements ont couvert à maintes et maintes reprises la voix de M. Hérelle.

La fin de cette communication sera donnée dans une séance ultérieure.

NÉCROLOGIE. — La Société vient de faire une perte sensible en la personne de M. Joseph Choribit, avocat, député, membre depuis 1917. Retenu par des travaux multiples, M. Choribit ne prenait pas une part active à nos travaux, mais il a rendu de nombreux services à notre Société par ses démarches. Jeune encore, c'était un homme aux goûts simples, dévoué, travailleur acharné, qui emporte les regrets unanimes de ceux qui ont pu l'apprécier.

La science française vient de voir disparaître une de ses gloires, en la personne du grand savant qu'était Emile Cartailhac, professeur d'anthropologie à l'Université de Toulouse et président de la Société Archéologique du Midi. Ses recherches de plus d'un demi-siècle ont fait avancer à grands pas l'anthropologie et particulièrement l'étude des peintures préhistoriques.

PUBLICATIONS REÇUES. — *Statuts de l'Union historique et archéologique du Sud-Ouest.*

Bulletin de la Société Archéologique du Gers, 3^e, 1921.

Euskera, organe de l'académie de la Langue Basque, 1921.
Gure Herria, n° 12, 1921.

Boletín de la Sociedad de Estudios Vascos, 3^e, 1921.

Revue régionaliste des Pyrénées, n° 19- 8^{bre} à X^{bre} 1921. Musée Béarnais à Pau. Dépopulation du bassin de l'Adour. Musée Pyrénéen de Lourdes.

CORRESPONDANCE. — M. Léonce Goyetche, notre collègue Bordelais, a bien voulu représenter la Société à l'Assemblée de l'Union archéologique du Sud-Ouest, pour la réorganisation des services de l'Union et la reprise des Congrès annuels ; nous lui adressons nos sincères remerciements.

M. P. Courteault, secrétaire de cette Union, nous demande si la Société serait disposée à accueillir le Congrès de 1922 à Bayonne. Le Bureau propose que cette réunion soit faite préférablement en 1923, à l'occasion du cinquantenaire de notre Société. Adopté.

Le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts fait connaître qu'il met à la disposition de notre Société une somme de 3000 francs, en vue de publier le travail de M. Louis Colas sur les inscriptions Basques.

La Commission historique du Département du Nord demande à la Société la collection complète de nos publications, pour contribuer à la refonte de la bibliothèque détruite par un incendie pendant les hostilités. Adopté.

M. Nodon, membre correspondant, adressera prochainement à la Société une note sur la relativité.

M. le Commandant Roch, que son grand âge empêche de prendre part à nos travaux, prie la Société de vouloir bien accepter sa démission de membre. C'est avec regret que notre Bureau voit se retirer ce sociétaire si sympathique.

M. Henry Béhotéguy fait connaître qu'il désire être rayé des membres de la Société, ses affaires ne lui laissant pas le temps d'assister aux réunions.

La Société Archéologique du Tarn-et-Garonne nous a envoyé, comme tous les ans, ses souhaits de bonne année en vers latins. Nous l'avons remerciée. en prose.

ELECTIONS. — MM. le Com. J. Duchon, villa Nyvert, présenté par MM. le Com. Lavigne et le cap. Camguilhem ; J. Lachique, villa Marhum, présenté par MM. le Com. Lavigne et de Marien ; Pedro Aguirre, à Sare, présenté par le Com. de Marien et le Dr Dutournier ; P. Burguburu, vérif. des poids et mesures à Dax, présenté par MM. V. Cazalis et Com. Octave-Feuillet ; J. Puchulu, 60, rue Bourg-Neuf, présenté par MM. de Marien et Grimard ; Mme la Vicomtesse

Gauthier de Bayon, à Nousté, chemin de Maignon, Anglet, présentée par MM. Duhourcau et de Marien ; G. Mendiboure, négociant à Saint-Jean-de-Luz, présenté par MM. le Dr Ribeton et J. Morel, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — M. Camille Jullian, membre de l'Institut, pour membre correspondant, présenté par le Bureau.

Pour membres titulaires : MM. Castagnet, maire de Bayonne ; B. Haran, à Cambo ; Mlle Fanny Roth, à Bayonne ; M. A. Sautet, professeur au Lycée de Bayonne ; Mlle E. Pellequer, prof. à l'Ecole Supérieure de filles ; MM. G. Paillery, industriel, villa Léonie ; le Conseiller honoraire Lespès, à Bayonne ; le Dr Jean Durand à Cambo ; Madame Louis Lion, à Paris ; MM. P. Vovard, à Bordeaux et G. Périé, à Bayonne.

Les élections auront lieu à la prochaine séance.

OBJETS DIVERS. — Plusieurs membres de la Société se sont informés de l'état de la question de réparation de la rosace occidentale de la Cathédrale. M. A. Saint-Vanne, architecte des monuments historiques, présent à la séance, fait connaître que les travaux vont commencer sous peu.

M. Ch. Besnard, architecte en chef des Monuments historiques, vient de faire paraître dans la collection « LES VISITES D'ART ». *Memoranda*, un charmant petit volume intitulé « LE PAYS BASQUE-FRANÇAIS. Ce livre, facile à lire, comprend un court texte d'une trentaine de pages, une carte très claire des trois provinces basques françaises et quarante illustrations photographiques fort bien choisies ou dessins, des sites, des monuments et des scènes les plus caractéristiques de l'Eskual-Herria. Il contribuera à faire mieux connaître notre Pays et rendra des services aux nombreux touristes, en les renseignant sur les mœurs anciennes, les maisons, les églises que l'auteur a su parfaitement mettre en relief.

Il est question d'établir à Saint-Jean-de-Luz, à la barre de la Nivelle, un pont transbordeur. Plusieurs membres ont exprimé des craintes au sujet des modifications qu'une construction de ce genre peut amener dans le pittoresque paysage de la jolie baie de Saint-Jean-de-Luz. La Société devra appeler là-dessus la bienveillante attention de M. le Maire et de la Municipalité de Saint-Jean-de-Luz.

M. Antonin Personnaz, vice-Président, expose que M. Léon Bonnat a fait un important envoi au Musée de Bayonne de tableaux de son pinceau, de dessins et de tableaux de sa collection. Ils comprennent nombre de toiles et de pièces de haute valeur artistique et augmentent considérablement les belles collections du Musée Bonnat. M. A. Personnaz et M. Bergès, qui président à l'installation de ces

merveilles, se feront un plaisir de les faire admirer prochainement aux membres de la Société.

Notre Société est heureuse d'adresser au Maître Bayonnais, notre président d'honneur, ses chaleureux remerciements pour ces dons magnifiques à sa cité natale.

La séance est levée à 6 heures 50.

Assemblée Générale du 6 Février 1922

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient en outre présents : Mlles Le Banneur, Fanny Roth, Duhalde ; MM. Hérelle, Prestat, A. Personnaz, Commandant Lavigne, D^r Jean Ribeton, Colonel Duvot, Com. Boissel, D^r Voulgre, Houneau, J. Labrousche, Moulouguet, D^r Magne, Le Banneur, J. Fourcade, Castilla, Nicolas et Miguel d'Arcangues, Lespès, Gavel, L. Dassance, Bossières, Abbé Lamarque, Casedevant, Clément, président Destandau, Lefort, Simonet, R. Poydenot, A. Gommès, D^r Wurtz, J. Morel, Labrouquère, I. Laxague, Lacombe, Delmas, D^r Morel, Colas, Gombault, E. de Saint-Louvent, D^r Delbare, Constantin, Bousquet, Sabarros, Com. Traverse, Godbarge, Rouy, Grimard, Godinet, Cazalis, Nogaret, Rabal, Rouffet.

Excusés : MM Le Beuf, capitaine Duhourcau, D^r Darbouet.

Le Président déclare ouverte l'assemblée générale statutaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

NÉCROLOGIE. — La Société vient de faire une grande perte en la personne de M. George, directeur honoraire de la Banque de France, membre de notre association depuis 1914. Il était fort assidu aux séances ; grâce à ses connaissances étendues et variées, il prenait souvent part aux discussions sur les sujets soumis à la Société et y faisait preuve d'autant de compétence que d'aménité. Nous adressons à sa veuve, notre collègue, nos plus respectueuses condoléances.

Notre collègue, M. Christian d'Elbée, vient de perdre son père, le marquis d'Elbée, à la suite d'une longue maladie. Nous nous inclinons avec respect devant la mémoire de cet homme de bien, qui a donné comme soldats à la France ses sept fils, sur lesquels quatre sont tombés au champ d'honneur.

PUBLICATIONS REÇUES. — *Bulletin de la Société de Borda*, 4^e, 1921 ;

Gure Herria, janvier 1922 ;

Bulletin n° 11 et dernier de la Société d'Etudes Régionales.

Bulletin de la Société Arch. Scient. et Litt. de Béziers, vol. XLIII ;

Bulletin de l'Union historique et archéol. du S. O. Juillet-Octobre 1921.

La Biologie du Thon Blanc ou germon, note de M. Ed. le Danois présentée par M. Joubin, (As. Sc. Comptes-rendus du 21 nov. 1921), contient des renseignements fort instructifs sur les habitudes de ce poisson. Communiqué par M. S. F. Gimenez.

CORRESPONDANCE.— La Légation de la République Tchéco-Slovaque nous écrit que l'Académie Tchèque des Sciences et Arts à Prague, désire nouer des relations avec la Société. Le Bureau propose d'accepter si les publications sont rédigées en Français ou en Latin. — Adopté.

Monsieur le Maire de Saint-Jean-de-Luz fait connaître, au sujet du projet du pont transbordeur à la barre de la Nivelle, que ce n'est pas la ville qui a eu l'initiative de cette idée. Une société privée a sollicité la construction avec subvention, à ses risques et périls, de ce pont, déjà adopté en 1914. Le Conseil Municipal de Saint-Jean-de-Luz reste disposé à accueillir avec reconnaissance toutes les suggestions que notre Société croira utile de présenter.

RAPPORT ANNUEL

MESDAMES, MESSIEURS,

Lorsque vos bienveillants suffrages, me conférèrent, il y a deux ans, la fonction de Secrétaire général, je n'avais pas prévu qu'outre une dignité décorative, elle constituerait par la suite une charge importante. Si je déplore d'une part cette transformation inattendue, c'est pour m'en réjouir de l'autre, car je tiens ainsi la preuve sensible du grandissement de notre Société, sinon même de sa grandeur.

Deux faits caractérisent l'année qui vient de finir, et me donnent les éléments d'un rapport moral.

Au premier chef, ce sont les résultats d'une propagande persuasive, éclairée, inlassable. Elle porte maintenant ses fruits, et le sourire de notre argentier, montre clairement que ce sont des fruits d'or. Ceux des carrières libérales, administratives et militaires, ceux de l'industrie et du commerce, ceux auxquels l'âge de la retraite bien gagnée donne quelques loisirs, tous ceux dont le travail et les connaissances illustrent la carrière, sont venus à nous ou viennent chaque jour. Le mérite en revient à notre estimable Président que je vous demande de remercier avec moi.

C'est, au second chef, la fusion réalisée avec un enthousiasme unanime, de la Société des Sciences, Lettres et Arts avec la Société Bayonnaise d'Etudes Régionales. Certes, depuis longtemps cette

union était ardemment souhaitée; les pourparlers qui ont abouti à ce résultat ont montré le désir d'entente, la délicatesse de sentiments, la bienveillance mutuelle des mandataires de nos deux Sociétés jusqu'ici rivales. Nos remerciements vont donc, indistinctement, à MM. de Marien et Prestat qui ont eu la claire vision de l'intérêt bien entendu des Compagnies dont ils assumaient la charge principale. Confondons-les, si vous le voulez bien dans un même sentiment de gratitude.

Grâce à cette fusion, notre Compagnie constitue maintenant un des organismes intellectuels parmi les plus vivants, les plus féconds de ceux qui reflètent, en province, les mouvements de la pensée locale. Le chiffre de nos mempres débasse trois cent soixante-dix; à chaque séance nous admettons un nombre imposant de candidats nouveaux. Je ne parle point de leur qualité pour ne point les gêner, car celle-ci est connue et prisée de tous ceux qui peuvent être juges en la matière.

Voici au surplus des chiffres :

Membres décédés au cours de l'année 1921.....	5
Membres démissionnaires	7
Membres rayés.....	2
	soit..... 14

Admissions nouvelles 45, soit au total un gain de 31 membres, auquel il faut ajouter 110 membres venus de la Société Bayonnaise d'Etudes Régionales.

A la date du 1^{er} février 1922, la Société compte 370 membres, plus 7 abonnés au bulletin.

Elle statuera le 6 février sur la demande d'admission de 12 candidats. Ce même jour il se présente 11 postulants. De sorte qu'au six Mars 1922, la Société comportera environ 400 cotisants.

Le temps des épreuves est donc fini, et l'avenir serait à nous, si l'avenir n'était à Dieu, selon le vers de Victor-Hugo.

Laissez-moi maintenant vous parler de l'Œuvre qui sera notre manière à nous de fêter le cinquantenaire de la Société. Sans jouer au prophète, je crois pouvoir vous en prédire le succès triomphal. M. Louis Colas, notre distingué confrère, a fait pendant quinze ans des recherches patientes, obstinées, minutieuses dans nos cimetières euskariens. De ce travail acharné « La Tombe Basque », ouvrage d'une érudition remarquable et magnifiquement illustré, est l'expression tangible. Les encouragements viennent de tous côtés, les souscriptions affluent, en attendant la consécration officielle que l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres ne peut manquer de donner au travail de M. Colas.

Je ne pourrais terminer ce rapport annuel, sans consacrer quelques mots à la mémoire de l'un de nos membres disparu en 1921, M. Pierre Yturbide.

Son existence a été tout entière consacrée au travail, sans arrêt, sans repos, sans défaillance : non pas ce travail qui enrichit, le travail utilitaire, mais le travail tout court, qui n'a pour autre ambition que d'élever l'esprit de l'homme en haussant le niveau de ses connaissances générales. Pierre Yturbide a mis à jour nos archives locales, et au prix de quel labeur ! Grâce à lui tous les faits qui intéressent notre ville ont été situés à leur date précise : il leur a donné leur valeur propre. Son érudition était inouïe, et avec sa bonté timide et obligeante, il la mettait au service de tous ceux qui avaient recours à sa science des choses du passé.

Notre Société s'honore de l'avoir eu de longues années à sa tête. Souhaitons maintenant, Mesdames et Messieurs, que son exemple soit suivi par nombre de nos membres, pour le plus grand éclat de notre vieille Société.

Le Secrétaire Général,

DR JEAN RIBETON.

Le Président offre les meilleurs remerciements du Bureau et de la Société à M. le Dr J. Ribeton, notre distingué et dévoué Secrétaire-Général, pour son substantiel rapport, dans lequel il a exposé clairement, avec une verve humoristique, la bonne situation de notre Compagnie, à l'approche de ses noces d'or.

Rapport du Trésorier

Situation financière de notre Société

1^e TABLEAU DES RECETTES

Au 7 février 1921, date de la précédente Assemblée générale, il restait en caisse.....	Fr. 1401.15
Les cotisations de 1921 et un certain nombre de cotisations de 1922, déjà encaissées, la vente de notre bulletin, ont produit la somme de	7814.55
Subvention de la Ville de Bayonne (Observatoire).....	200.
Total des recettes.....	<u><u>9415.70</u></u>

II^e TABLEAU DES DÉPENSES

Impression et distribution du bulletin	3743.25
Brochage du Bulletin	386.70
Observations météorologiques	121.
Entretien du matériel de l'observatoire	135.20
Abonnement à l'Union historique et Archéologique du Sud-Ouest	20.
Abonnement à <i>Gure Herria</i>	20.
Abonnement à l'Association pour l'Aménagement des montagnes	20.30
Dépenses de Secrétariat	158.60
Gratification	10.
Total des Dépenses	<u><u>4615.05</u></u>

RÉCAPITULATION

Recettes	9415.70
Dépenses	<u>4615.05</u>
Reste en avoir ce jour	<u><u>Fr. 4800.65</u></u>

Dont :

En caisse du Trésorier	Fr. 230.80
Compte de chèques-postaux	223.30
Dépôt à la Société Générale	4346.55 4800.65

Bayonne, le 6 février 1922.

Le Trésorier,

Com^t LAVIGNE.

Le Président adresse de chaleureux remerciements au Trésorier qui vient de fournir une somme de travail considérable en raison de d'augmentation très grande du nombre de nos membres. La situation de nos fonds est satisfaisante. Le Président propose d'adresser les félicitations à M. le Commandant Lavigne pour l'activité et le dévouement qu'il apporte dans la tenue des écritures et la gestion de la caisse sociale. Assentiment unanime.

OBJETS DIVERS. — M. l'abbé Daugé, vice-Président de l'Ecole Gastou Fébus et de la Société de Borda à Dax, vient de publier *Sounets de Ma. — Sonnets de Mer* —, poésies expressives et pittoresques en gascon. C'est un charmant tableau de tout ce que l'on voit dans notre cher Sud-Ouest, en toutes saisons et par tous les

temps. Des notes fort bien rédigées éclairent le texte par des indications précises sur les localités de la contrée et les particularités intéressantes.

Parmi les papiers de M. Pierre Yturbide, méritant de retenir l'attention, se trouvent les *Statuts en Gascon de la Confrérie de Sainte Catherine à Saint-Palais*, en 1642. Ils feront l'objet d'une communication ultérieure.

Le Président a reçu le mandat de 3.000 francs du Ministère des Beaux Arts, envoyé comme subvention, pour la publication de la Tombe Basque de M. L. Colas. Le trésorier en fera recette.

Le fascicule 3-4 du Bulletin de 1921 de la Société, a été mis en distribution. Votre Bureau pourra dorénavant, en raison du nombre plus grand des membres, donner des Bulletins plus importants et enrichis d'illustrations.

ELECTIONS. — M. Camille Jullian, membre de l'Institut, à Paris, est élu membre correspondant :

présenté par MM. :

M. Castagnet, Maire de Bayonne, (de Marien et Grimard).

M. Bernard Haran, Et. en médecine, Cambo (D^{rs} Colbert et Ribeton).

Mlle Fanny Roth, 2, rue J.-Laffitte, (Gaston Roth et de Marien).

Mlle E. Pellequer, Professeur, 2 rue Argenterie, (F. Lefort et de Marien).

M. Alph. Sautel, professeur, 23, rue Victor-Hugo, Bayonne, (Hérelle et de Marien) ;

M. Georges Paillery, industriel, villa Léonie, Bayonne, (Lavigne et E. Lefort).

M. le Cons. Hon. Lespès, 18, rue Lormand, Bayonne, (Laxague et de Marien).

M. le D^r Jean Durand, La Terrasse, Cambo, (D^{rs} Colbert et Ribeton).

Madame Louis Léon, 1, rue de la Planche, Paris, (Prestat et M^r Foy).

M. Paul Vovard, adm. disp. Laennec, 25 bis, rue Clément, Bordeaux (Prestat et D^r Croste).

M. Georges Périé, peintre décorateur, 58, quai de l'Entrepôt, Bayonne, (Prestat et de Véquy).

sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. MM. le Docteur Goyenèche, Cons. Général Ustaritz (MM. Dassance et de Marien) ; Jean Maze, Bayonne, (MM. Léorat et Nogaret) ; Guéraçague, Notaire, Maire de Saint-Palais (MM. Colas et de Marien) ; Lambert, Agrégé Univ. Bayonne, (Docteur Ribeton et M. Colas) : Delpy, Agrégé Univ. Biarritz (MM.

Hérelle et Colas) ; Com. Iriart, Saint-Jean-de-Luz (MM. de Marien et C. Petit) ; Vergez, Avocat, Bayonne (MM. J. Morel et P. Lalanne) ; J. Burguete, Bayonne, (Docteur Ribeton et Morel) ; D'Arbouet, Lieutenant, Versailles (MM. de Marien et Colas). A. Léon, docteur ès-lettres, prof. au Lycée de Bayonne, (Gavel et Colas) ; F. Jaupt, Cap. Centre Rég. 33 C. A. Godesberg (Colas et de Marien).

Les élections auront lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATION. — M. G. Hérelle nous donne la suite de sa belle conférence sur « *Laus Vitae* », l'œuvre non encore publiée en français de Gabriel d'Annunzio. Dans un voyage exécuté avec le grand poète italien, M. Hérelle nous mène vers la mer grecque et dans l'Hellade, dont beaucoup de paysages ressemblent par tant de points à ceux de notre beau pays. Il nous explique ses œuvres, son évolution morale, sa vocation politique et nous le montre passant d'un extrême à l'autre. Mais s'il admire le « surhomme » qui renouvelle avec magnificence l'art antique dans ses puissants poèmes, il voit aussi les faiblesses de l'homme, ses véhémentes passions et son orgueil démesuré.

Le Président, au nom des nombreux auditeurs, adresse les plus vifs remerciements à M. G. Hérelle, qui au cours de deux belles conférences a captivé l'attention des Sociétaires par les détails inédits sur la personne et l'œuvre de Gabriel d'Annunzio, dont il a été été l'hôte dans son voyage en Grèce. Il nous a montré un des grands poètes de notre temps dans un résumé aussi vivant qu'instructif et pittoresque.

La séance est levée à 6 heures 45.

Séance du 6 Mars 1922

PRÉSIDENTE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient en outre présents : MM. Prestat, Dr Ribeton, L. Dassance, Gavel, L. Colas, Deshays, Le Banneur, Puchulu, Burguburu, J. Fourcade, Joseph Pinatel, S. Fernandez Gimenez, Com. Lavigne, Houneau, J. Labrousche, Lieutenant-Colonel Duvot, G. Paillery, J. Morel, Dr Darbouet, Nogaret, A. Fourcade, Castilla, Lucien Le Beuf, Casedevant, Godinet, Bousquet, Com. Boissel, Paul Lalanne, Capitaine Duhourcau, Simonet, Mestelan, Com. de Cazes, Lagrolet, A. Personnaz.

Excusés : MM. Saint-Vanne, Courteault.

NÉCROLOGIE. — La Société vient d'éprouver une perte sensible en la personne de Mlle Fanny Roth, sociétaire depuis peu, mais qui

s'était toujours intéressée aux travaux et aux conférences de la Société. Nous adressons à sa famille nos sincères condoléances.

Nous apprenons aussi le décès de M. Xavier Rozier, géologue à Bordeaux, notre collègue. Le Président a exprimé à sa veuve les regrets de la Société.

PUBLICATIONS REÇUES. — *Bulletin de la Section de Géographie* du Comité des Travaux historiques et scientifiques, année 1919. Il contient un très important *Mémoire sur les Dunes de Gascogne*, par MM. Harlé.

Revue Internationale des Etudes Basques. Janvier-Mars 1922. Elle renferme : un article sur la nécessité de l'étude du *Folklore Basque Espagnol*, dont on devra s'inspirer de ce côté des Pyrénées ; un article bibliographique fort élogieux sur les *Eléments de Phonétique Basque* de notre collègue, M. H. Gavel.

Un fascicule additionnel nous indique que le budget de la Société des Etudes Basques dépasse 195.000 francs et donne une notice des publications concernant la langue et le Pays Basque.

Gure-Herria de février 1922, avec « *Propos sur la maison Basque* » de M. Ph. Veyrin, et l'introduction à la *Grammaire pratique de la langue Basque*, de M. H. Gavel.

La Nuit étoilée, de notre collègue M. Aug. Fourcade, avec une jolie préface de M. Pierre Lhande, roman dont les scènes se déroulent dans notre pays, est un beau et bon livre.

CORRESPONDANCE. — Lettres de démission de MM. Fauconnier et Cluzeau.

La Bibliothèque de l'Université de Toulouse, 56, rue du Taur, nous demande l'échange de notre Bulletin, avec les *Annales du Midi*. Adopté.

L'Index Generalis (annuaire général des Universités et Sociétés savantes), publié chez Gauthier-Villars, à Paris, a demandé la mise à jour des détails concernant notre Société.

M. Julien Vinson envoie une note au sujet de l'*Esperanto*, langue internationale universelle. MM. Gavel et Deshayes présentent des observations ; ce dernier remet une note qui sera insérée dans le Bulletin, à la suite de celle de M. J. Vinson.

M. le Maire de Saint-Jean-de-Luz fait connaître qu'il avisera la Société lorsque l'enquête au sujet du pont transbordeur sera ouverte.

M. Paul Vovard, notre collègue de Bordeaux, remercie la Société pour son admission et annonce l'envoi de deux ouvrages dont il est l'auteur.

OBJETS DIVERS. — Musée de la Tradition. Cette question vient d'entrer dans une phase nouvelle et le Bureau de la Société espère

pouvoir bientôt présenter des projets qui méritent de retenir l'attention.

M. Louis Petit de Meurville a envoyé son ouvrage intitulé « *Une visite à Roncevaux, Légendes et réalités* ». C'est l'œuvre de longue haleine et de patientes recherches d'un érudit historien. Ecrite dans un style fort élégant, elle sera aussi utile aux travailleurs qu'aux touristes qui désirent être renseignés sur les paysages et les monuments qu'ils visitent.

Cette belle étude paraîtra dans le Bulletin.

Le New-York-Herald a publié, dans son numéro du 18 Décembre dernier, qui forme un véritable volume, un bon article sur Biarritz et sur la côte Basque.

M. le Docteur Sabatier de Pau, va publier un ouvrage intitulé : « *Les Tombes Basques et Béarnaises* » de la Grande Guerre (1914-1918). C'est un juste hommage rendu à nos morts glorieux.

Les familles nombreuses de notre département ont reçu dernièrement des marques officielles de félicitations, sous forme de médaille de la famille française, décernées aux mères ayant le plus grand nombre d'enfants :

Il a été distribué : 32 médailles d'or (10 à 14 enfants),
32 médailles d'argent (8 à 9 enfants),
13 médailles de bronze (6 à 7 enfants).

Le Président présente une mince brochure du plus haut intérêt, qui lui a été signalée par M. le Chanoine Daranatz et que ne devront pas négliger ceux qui s'occupent de l'histoire de notre pays au Moyen-Age. Publiée dans la collection « *Helps for students of History*, n° 27 » à Londres en 1920, par M. Ch. Bémont, sous le titre « *La Guyenne pendant la domination anglaise* », elle donne l'indication de sources anglaises, françaises et papales pour l'histoire, la géographie, le droit, l'économie, l'art, l'archéologie, la langue. Prix net 1 sh. 4.

La Société a fait exécuter un certain nombre de tirages à part des *Armoiries de Bayonne* et tient ce modèle à la disposition des personnes (artistes et autres) qui le désireraient.

ELECTIONS.— MM. le docteur Goyenèche, cons. général, Ustaritz (MM. Dassance et de Marien); Jean Maze, Bayonne (MM. Léorat et Nogaret); Guéracague, Notaire, Maire de Saint-Palais (MM. Colas et de Marien); Lambert, Agrégé Univ. Bayonne (Docteur Ribeton et M. Colas); Delpy, Agrégé Univ. Biarritz (MM. Hérelle et Colas); Com. Iriart, Saint-Jean-de-Luz (MM. de Marien et C. Petit); Vergez, avocat, Bayonne (Docteur Ribeton et Morel); d'Arbouet, Lieutenant, Versailles (MM. de Marien et Colas); A. Léon,

Dr ès-lettres, Bayonne (MM. Gavel et Colas) ; F. Jaupart, Godesberg (MM. Colas et de Marien) ;
sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Chapon, de Bordeaux; Darmendrail, notaire à Hasparren; Louis Décha, professeur de musique au Lycée de Bayonne ; Couchot, à Bayonne.

L'élection aura lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATIONS. — M. Louis Dassance a bien voulu se charger de présenter le travail de M. J. Vinson sur « Le Calendrier Basque ». Il l'a fait avec la compétence que lui donne sa parfaite connaissance de la langue basque : nul ne pouvait être un meilleur interprète des théories ingénieuses et des hypothèses parfois hardies de M. J. Vinson. Cette étude paraîtra dans le Bulletin.

M. Santiago F. Gimenez expose ensuite « *les Théories atomiques modernes* ». Bien que le sujet ait pu paraître quelque peu abstrait, l'éminent physicien qu'est M. Gimenez a su faire goûter à tous le charme de sa parole et a dévoilé pour beaucoup le mystère des hypothèses qui servent de base à l'avancement des sciences physiques.

Le Président remercie chaleureusement les deux conférenciers qui ont bien voulu présenter des études aussi curieuses qu'instructives à l'attention des Sociétaires.

La séance est levée à 6 heures 40.

Séance du Lundi 3 Avril 1922

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Étaient en outre présents : Mme de Vergès, Mlles Roquebert, le Banneur et Garay ; MM. Houneau, Com. Boissel, Com. Lavigne, Dr Ribeton, Capitaine Camguilhem, Lieut.-Col. Duvot, J. Labrouche, Dr Darbouet, Dr Voulgre, Sautet, Barthe, Clérisse, Dr Magne, J. Pinatel, Nogaret, A. Larrieu, Castilla, A. Salzedo, Colas, Léon, Gavel, R. Poydenot, Godinet, J. Fourcade, Paillery, A. Personnaz, Ch. Lagrolet, Casedevant, S. Fourcade, Godborge, Dr Goyenèche, Le Banneur, Bousquet, M. d'Arcangues, Grimard, Saint-Vanne, Dr Lasserre, Fossat, Courteault, Rouffet, E. de St-Louvent, Lacombe, L. Lagrolet, Constantin, Gombault, Chanoine Daranatz, P. Lalanne, A. Soulangue-Bodin, Darricarrère, Delmas.

Excusés : MM. J. Morel, Le Fort, Dr Colbert, J. Burguete, B. Haran, Prestat.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

PUBLICATIONS REÇUES. — Album du sous-comité de l'arbre « des fêtes du cinquantenaire de l'indépendance du Mexique » et des « Amis de l'arbre de Mexico ».

Gure-Herria, Mars 1922, avec l'étude sur la « Tombe Basque », de M. L. Colas.

Association centrale pour l'aménagement des Montagnes ; Assemblée générale du 22 janvier 1922.

Revue de Comminges, 3^e Trim. 1921, s'occupe surtout d'histoire ancienne locale.

Bulletin de Biarritz-Association, Janvier 1922.

Répertoire d'art et d'archéologie. Fasc. 24, 1920.

M. L. Charbonneau-Lassay. *Les disques dans les sépultures mérovingiennes du Poitou*.

Annales du Midi, publication de l'Université de Toulouse de Janvier 1913 à ce jour ; fascicules 97 à 130.

Bulletin Arch. du Comité des Travaux Hist. et scientifiques 1921 : cite les statuts de la marine marchande de Bayonne au début du XIII^e siècle ; traite d'une sculpture commémorative du XIV^e siècle à la Cathédrale de Bayonne. Ce numéro contient le rapport de M. Camille Jullian sur la demande de subvention de la Société en vue de la publication de la « Tombe Basque » de M. Colas ; il fait ressortir la valeur scientifique de ce travail et son intérêt archéologique exceptionnel : forme discoïdale, faune, symboles, documents linguistiques etc. C'est un champ de documents doublement précieux et menacé par l'étranger. D'où conclusion à l'octroi d'une subvention à la Société de Bayonne, qui est adoptée.

CORRESPONDANCE. — L'Institut d'Histoire, Géographie et Economie urbaine de la ville de Paris, 29, rue de Sévigné, 3^e arr. demande la collection de nos publications. Nous pourrions faire l'échange de nos bulletins. Adopté.

NÉCROLOGIE. — La Société a eu la douloureuse surprise d'apprendre la mort inopinée de notre distingué collègue, M. Maurice Trubert, ancien premier secrétaire d'ambassade et personnalité qui tenait une grande place à Biarritz et dans notre région. Diplomate distingué, Maurice Trubert était aussi écrivain, poète, musicien et peintre ; il faisait un noble usage de sa fortune. Un immense concours d'amis était réuni à ses obsèques, rendant un juste hommage à sa mémoire.

OBJETS DIVERS. — Ont donné leur démission de membres de la Société : Mlle Jaulerry, MM. Ragon, Maurice Personnaz, Pennes.

Notre Trésorier, qui est comptable actuellement de sommes assez élevées en argent et en bons de la Défense nationale, a demandé

l'autorisation de louer un coffre-fort ; le bureau lui a donné son assentiment, qu'il soumet à votre approbation. Adopté à l'unanimité.

La Conférence faite à la Société le 16 mars, pour M. Colas sur la « Tombe Basque » et dans laquelle il donnait la primeur de son travail à notre compagnie, avait réuni un brillant auditoire de plus de deux cents personnes. Le docte conférencier, après avoir montré l'importance de son étude, expliqua les caractères de la tombe discoïdale, des stèles et des croix, qui nous ont conservé l'expression du sentiment artistique des Basques d'autrefois. Il énuméra ensuite les figures et instruments représentés sur ces tombes et termina par des conclusions entièrement basées sur la documentation recueillie dans les nécropoles de la région. M. Colas fut longuement applaudi par l'auditoire qui avait goûté la netteté de ses exposés et le charme de sa parole. Notre collègue, M. le marquis d'Arcangues a bien voulu donner ensuite la première audition d'un poème qu'il a composé sur ce même sujet. En des vers vigoureusement frappés, dans des strophes harmonieuses, le poète nous dit la grâce prenante, la beauté pittoresque de ces Tombes Euskariennes. D'unanimes applaudissements le remercièrent, autant pour la forme exquise de ses vers, que pour son impeccable diction.

Le « Chasseur Français » de Saint-Etienne, numéro d'avril 1922, page 229, donne un article sans prétention, mais bien fait et plein de renseignements très pratiques pour le tourisme des personnes de bourse moyenne, dans le Pays Basque, avec indication de prix. C'est un exemple à suivre et à développer.

Les archives de la Société Bayonnaise d'Etudes Régionales, remises à notre archiviste, M. le capitaine Camguilhem, ont pris place au milieu des nôtres. Nous disposons actuellement de plus de 2000 volumes ou brochures, soigneusement classés par notre dévoué archiviste.

LE MUSÉE DE LA TRADITION BASQUE. — Cette question, à l'étude depuis longtemps, demandait une solution. Le 9 Mars, M. le Maire de Bayonne a convoqué à l'Hôtel de Ville le Bureau de la Société et lui a proposé le mandat de créer, organiser, et administrer le Musée, avec l'appui et les subventions de la Ville. Le 20 Mars, M. le Maire a confirmé cette offre par lettre.

Le Bureau de la Société, après étude de la question, a prié M. le Commandant Boissel, notre collègue, qui avait déjà eu à s'occuper du même sujet, de préparer un rapport.

Dans ce document remarquablement conçu et rédigé, notre collègue établit : que le Pays Basque doit avoir un Musée ; que ce

Musée doit être à Bayonne, et qu'il faut le créer sans délai. Il en donne les raisons morales, historiques et matérielles et en montre la réalisation facilitée par la fusion des deux sociétés savantes de Bayonne, qui constituent une des associations les plus importantes de province et aussi par la collaboration de la Ville et de la Société, qui donnera à ce problème la plus précieuse et la plus rapide solution.

Pour toutes ces raisons, le rapporteur propose à l'assemblée, la délibération suivante, déjà acceptée à l'unanimité par le Bureau le 27 Mars :

La Société des Sciences, Lettres, Arts et Etudes Régionales, ayant pris connaissance de la lettre du 20 mars 1920 de M. le Maire de Bayonne, décide d'accepter le mandat qui lui est offert par la Ville et se charge de la création et de l'organisation d'un musée Basque et Bayonnais, dans les conditions suivantes :

1. Une convention réglant les rapports de la Ville et de la Société, sera établie dans le plus bref délai ; elle sera soumise à l'assemblée générale, dans un délai maximum de trois mois.

2. Un Comité spécial, chargé de toutes les questions de propagande et d'organisation sera immédiatement constitué. Il sera présidé de droit par le Président de la Société. Il pourra comprendre des membres étrangers à la Société.

3. Le Comité d'organisation sera dissous à l'ouverture du Musée. Il pourra être remplacé à ce moment par une commission d'administration dont le recrutement et le fonctionnement seront réglés par l'assemblée générale.

4. Le Bureau de la Société est chargé d'assurer l'exécution de la présente décision.

Avant le vote, plusieurs membres présentent des observations : MM. J. Labrousche et A. Personnaz sur la propriété des objets déposés dans le Musée, M. le Chanoine Daranatz sur son administration, divers membres sur le local qui renfermera les collections.

Le Président fait connaître que ces questions, ainsi que la demande éventuelle de déclaration d'utilité publique, seront l'objet d'études par le Bureau, qui les portera à la connaissance et à l'examen de la Société.

Puis il met aux voix le principe de l'acceptation du mandat de création et d'organisation du Musée Basque par la Société. Adopté à l'unanimité.

Le vote des 4 articles de la délibération réunit également l'unanimité, avec l'addition suivante à l'article 4 : « M. le Commandant

Boissel est nommé administrateur délégué du Comité spécial du Musée.»

ELECTIONS.

Présentés par :

MM. Chapon, Bordeaux (MM. Godbarge et de Marien) ;

Darmendrail, Hasparren (MM. Colas et de Marien) ;

Louis Décha, prof. de musique au Lycée, Bayonne (MM. Colas et Gavel) ;

Couchot, Bayonne, (Com. Lavigne et Cap. Goyet) ;
sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. le Colonel Amestoy ; Robert Duchon, Com. Irigaray ; Madame Morand-Monteil, Madame de Vergès ; M. Cabiro Alcide, Mme Dupourquet.

L'élection aura lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATION. — M. Malégarie, notre érudit confrère, ingénieur en chef à Tanger, a adressé à M. Colas quelques remarques d'un grand intérêt au sujet de certaines Tombes Basques. M. Malégarie, ainsi qu'un orientaliste de Tanger, signalent des similitudes décoratives entre certaines tombes basques et l'ornementation arabo-byzantine. M. Malégarie estime que les centres d'étude de l'Afrique Mineure auront grand intérêt à connaître la Tombe Basque et en qualité de membre de la Société, a pris l'initiative d'une circulaire en ce sens. La Société l'en remercie.

La séance est levée à 6 heures 55.

Séance du 1^{er} Mai 1922

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN.

Etaient en outre présents : Mlles Garay, Le Banneur ; MM. Ct. Boissel, A. Personnaz, Prestat, Lieut-Col. Duvot, J. Fourcade, Le Banneur, D^r Ribeton, B. Gomez, Casedevant, Sourgen, Castilla, Sautet, Président Destandeau, E. Lagrolet, Capitaine Camguilhem, D^r Magne, Gavel, Combault, Courteault, André Personnaz, Pailley, Dours, J. Labrousse, L. Le Beuf, Léorat, D^r Darbouet, J. Pinatel, Bousquet, de St-Louvent, Moulonguet, Godbarge, Godinet, Grimard, Puchulu, Clérisse, A. Léon, R. Poydenot.

Excusés : MM. le D^r Colbert, Houneau, C^t Lavigne, L. Colas, Comt. Baron, conseiller Lespès.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

PUBLICATIONS REÇUES. — *Bulletin de la Société des Sciences, Arts et Belles Lettres du Tarn*, Juillet-Décembre 1921 ;

Bulletin du Comité des Travaux Hist. et Scientifiques, Section de Géographie, Tome XXXVI, 1921.

Euskera, 1922. Enquête sur l'unification du Basque :

Revue Régionaliste des Pyrénées, Janvier-Mars 1922 ;

Revue de Géographie Commerciale de Bordeaux, Juillet-Décembre 1920. M. Saint-Jours continue à regretter que le port de Bayonne ne soit pas situé à Cap-Breton ;

Gure Herria, avril 1922 ;

Bulletin de la Société de Borda, 1^{er} trim. 1922 ;

Era Bouls dera Mountanho, 1921, n° 2 ;

Bulletins et Mémoires de la Société Arch. de Bordeaux, 1912-1917, sept fascicules).

Bulletin de la Soc. Arch. du Gers, 4^e trim. 1921.

CORRESPONDANCE. — M. le Secrétaire général de la Société des Etudes Basques de Saint-Sébastien, fait connaître que le comité exécutif de cette compagnie continuera le service d'échange du bulletin avec notre Société : qu'il sera heureux de voir s'achever la publication de l'ouvrage de M. Colas sur la Tombe Basque, pour lequel il fera de la propagande dans son Bulletin ; enfin, qu'il se réjouit d'apprendre la fondation du Musée de la Tradition Basque à Bayonne, dont il se fera aussi l'écho dans son Bulletin.

Notre collègue, M. Graziani, archiviste de la Corse, dont le dernier bulletin de convocation nous était revenu avec la mention décédé, mise par la Poste, nous écrit qu'il a seulement été malade et qu'il se propose de venir l'été prochain dans la belle et accueillante ville de Bayonne. Il y sera le bienvenu.

Les membres élus à la dernière séance adressent leurs remerciements à la Société.

M. Faugerolles, de Bayonne, donne sa démission de sociétaire, à partir du 1^{er} janvier 1923, en raison de son départ de Bayonne.

OBJETS DIVERS. — M. Pierre Dop, notre collègue de Saint-Jean-de-Luz, propriétaire du vieux château de Saint-Pée et des archives anciennes qui s'y trouvaient, est disposé à les verser dans un dépôt public qui en assurerait la conservation, par exemple la bibliothèque publique de Bayonne. Notre Société le félicite de ce beau geste.

La *Société des Anciens textes français* vient de se réunir à l'école des chartes sous la présidence de M. Joseph Bédier. Cette Assemblée de travailleurs, qui célébrera dans trois ans son cinquantenaire, a déjà publié 120 volumes de vieux textes, que les savants de notre pays n'ont plus à aller chercher en Allemagne.

Le petit chemin de fer de Bayonne-Anglet-Biarritz, plus connu ici sous le nom de B. A. B., mis en marche le 2 juin 1877, a terminé sa carrière le 23 avril 1922. Il était, lors de sa création, à l'avant-

garde du progrès, possédant les premières machines à double expansion. Il sera électrifié et reprendra son service en Juillet prochain.

Pastorales Basques. — Cette année, le Pays Basque reprend la représentation, interrompue pendant la guerre, des Pastorales.

Dans quelques localités on a exécuté des cavalcades et des charivaris. Il faut désirer que l'on ne s'écarte pas des anciennes traditions.

Tombe Basque. — Dans sa séance du 26 avril, le conseil municipal de Bayonne a voté un crédit de 500 francs, comme souscription à l'œuvre de M. Colas sur la Tombe Basque. A ce jour, le montant total des souscriptions est de 20.300 francs.

M. Camille Jullian a adressé à notre collègue, M. le Chanoine Daranatz, une belle étude sur « l'antiquité du siège épiscopal de Bayonne », qu'il croit pouvoir faire remonter au Ve siècle. Cette lettre sera insérée dans le Bulletin, avec l'autorisation de notre confrère. *Gure Herria* l'a publiée également.

Le Musée Basque. — Cette importante question est en bonne voie de réalisation ; le Bureau espère pouvoir prochainement soumettre à la Société des projets définitifs.

ELECTIONS. — MM. le Colonel Amestoy, 18, rue Bourgneuf, présenté par MM. de Marien et J. Labrousse ; Robert Duchon, lieutenant, Villa Nyver, chemin de Marhum, présenté par MM. les Com. Duchon et Lavigne ; le Com. Irigaray, Grand Hôtel, rue Thiers, présenté par MM. les Com. de Marien et Lavigne ; Madame Morand-Monteil, manoir d'Anglet, Hardoy, présentée par MM. les Com. de Marien et Boissel ; Madame de Vergès, villa de Vergès, Biarritz, présentée par MM. J. Labrousse et de Marien ; M. Alcide Cabiro, villa Salto, Saint-Léon, présenté par MM. le Dr Croste et Prestat, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Victor Oudin, lieutenant Etcheverry, Etienne Ritou, Docteurs Blazy, Bellecave, Mathieu, abbé Lopez de la Vega, Madame Dupourquet.

L'élection aura lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATIONS. — M. Ed. Casédevant, expose le sujet suivant : « Droit de chasse dans la sénéchaussée des Lannes, sous l'ancien régime, à propos d'un procès de chasse sous Louis XV », dont il a puisé les éléments dans les archives du château d'Oro, chez son gendre, M. de Montredon.

Il donne de curieux renseignements sur le statut personnel des habitants de la sénéchaussée des Lannes, dont Bayonne faisait partie et notamment sur les droits étendus de chasse et de port d'armes, que possédaient jadis tous les habitants, jusqu'au prononcé d'un arrêt du Parlement de Bordeaux, rendu le 4 septembre 1744,

à la requête du sieur de Borda d'Oro, seigneur de Sort. MM. Léon, Labrousche et Poydenot présentent quelques observations. Cette étude paraîtra dans le Bulletin.

Le Président remercie M. Ed. Casedevant, que ses études de droit avaient préparé à la présentation d'un point de législation ancienne intéressant notre contrée.

Un des objets que doivent se proposer les Sociétés savantes de province, consiste précisément à recueillir avec le plus grand soin tous les faits de détail qui sont de nature à éclairer l'histoire générale du pays.

M. Godborge donne lecture d'une très intéressante étude, déjà publiée en partie par la *Gazette de Biarritz*, et qu'il intitule : « *Impressions et idées personnelles sur le Musée Basque* ».

« Plus que jamais, dit-il en débutant, la nécessité d'un musée basque s'impose à Bayonne ». Et il en donne les raisons. Bayonne est pittoresque avec « sa ceinture verdoyante de remparts, ses grands arbres séculaires, ses rues étroites, mouvementées, aux contrevents chaudement colorés, verts et rouges, qui annoncent ou rappellent l'Espagne ». Mais elle est aussi « commerçante et industrielle, très vivante. Elle est complexe. Elle a ses vestiges du passé. Elle a aussi ses manifestations modernes. Et puis et surtout, elle a les ressources de la grande ville dans un pays riche. Tout esprit réalisateur doit en tenir compte ».

Le local ? — Quelque « vieil immeuble de patine extérieure vénérable ». Façade sinon solennelle, du moins ancienne ; « le contenant doit être évocateur du contenu ».

Quel sera-t-il, ce contenu ? M. Godborge énumère les éléments très nombreux et très variés qui le constitueront : arts locaux, architecture, sculpture, musique etc. . . éléments littéraires, vieux textes, histoire et géographie locales ; branches scientifiques, géologie, zoologie, agriculture etc. Il indique comment devraient être groupés ces éléments et examine ensuite ce que pourrait être la vie du Musée Basque.

Il faut d'abord, dit-il, éviter la monotonie, « provoquer et modifier les mouvements de curiosité ». Pourquoi donc ne pas envisager « l'idée de salles particulières composées, soit par un collectionneur qui exposerait sa collection d'intermittente façon . . . soit par des antiquaires qui y trouveraient à la fois réclame et profit » ? Un musée ainsi conçu présenterait toujours du nouveau et aurait par suite toujours des visiteurs avertis, intéressés, stimulés, d'une autre espèce que ces visiteurs irréguliers et indifférents, « religieusement documentés par les Guides Joanne ».

Il faudrait ainsi provoquer et faciliter les applications modernes

des enseignements du passé. Pour cela, commencer par entreprendre une série d'études détaillées du milieu régional. Ces études serviraient « de données pratiques sur les ressources du pays agricole, sur les industries locales, afin d'éveiller des idées créatrices chez tous les hommes de pensée active et d'action pratique, qui concilieraient à la fois les nécessités évolutionnistes modernes et les traditions régionales. »

On pourrait alors juxtaposer au musée une sorte d'Ecole des Arts et métiers locaux ou tout au moins d'arts appliqués.

Le Musée Basque, ainsi organisé, suivant une formule nouvelle, en France, mais qui a fait ses preuves à l'étranger, se présenterait tout à la fois comme « un temple d'art régional » où artistes et artisans viendraient puiser des inspirations ; une source de renseignements pour l'homme de science, l'industriel, l'agriculteur ; un lieu de méditation pour l'érudit, le littérateur et le touriste cultivé.

Telles sont les principales idées de M. Godborge, qui en a beaucoup et des meilleures. Le musée basque en fera son profit.

Le Président adresse les meilleurs remerciements de l'assistance à M. Godborge. Il nous a montré qu'il possède une haute culture artistique, et un goût délicat d'architecte qui a fait ses preuves. Le Comité du Musée Basque le considère comme un auxiliaire des plus précieux, un guide excellent, aux lumières duquel il aura souvent recours.

La séance est levée à 6 heures 30.

Le Secrétaire Général,

Dr J. RIBETON

BIBLIOGRAPHIE

La Tombe Basque

La souscription relative à la publication de cet ouvrage, sous les auspices de notre Société, est en excellente voie. A l'heure actuelle les frais très élevés nécessités pour la photogravure de près de neuf cents pièces (dessins et photographies) sont couverts. Mais le clichage ne vas pas aussi vite que nous l'aurions désiré. Néanmoins nous espérons que tout sera prêt pour la fin de l'année.

Nous pouvons ajouter que le retard apporté à la publication est également dû à une autre cause : le désir exprimé par le Comité des Travaux Archéologiques (qui accorda en décembre dernier une subvention de 3000 francs), de voir également figurer, dans l'ouvrage de M. Colas, un certain nombre de documents (inscriptions diverses) dont la décoration et la graphie offrent avec les Tombes de curieuses similitudes.

Nous prions les personnes qui désirent souscrire de vouloir bien se hâter. Quant aux souscripteurs qui se sont engagés, nous leur serions très reconnaissants de vouloir bien verser le montant de leur souscription, vu le besoin de fonds nécessité par la photogravure en cours d'exécution. C'est grâce à la confiance qu'ils nous ont témoignée que cet important ouvrage pourra être édité. Ils n'auront pas lieu de le regretter, car, d'une part, il sera publié beaucoup plus que les huit cents pièces promises au prospectus et, d'autre part, le prix des exemplaires mis en vente après le tirage sera majoré de 20%.

Le Bureau de la Société.



ETUDES SUR LE THEATRE BASQUE

LA

Représentation des Pastorales

A SUJETS TRAGIQUES

Illustrée de dix-neuf figures documentaires et de deux chants notés

PAR

GEORGES HÉRELLE

MEMBRE NON RÉSIDANT DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES





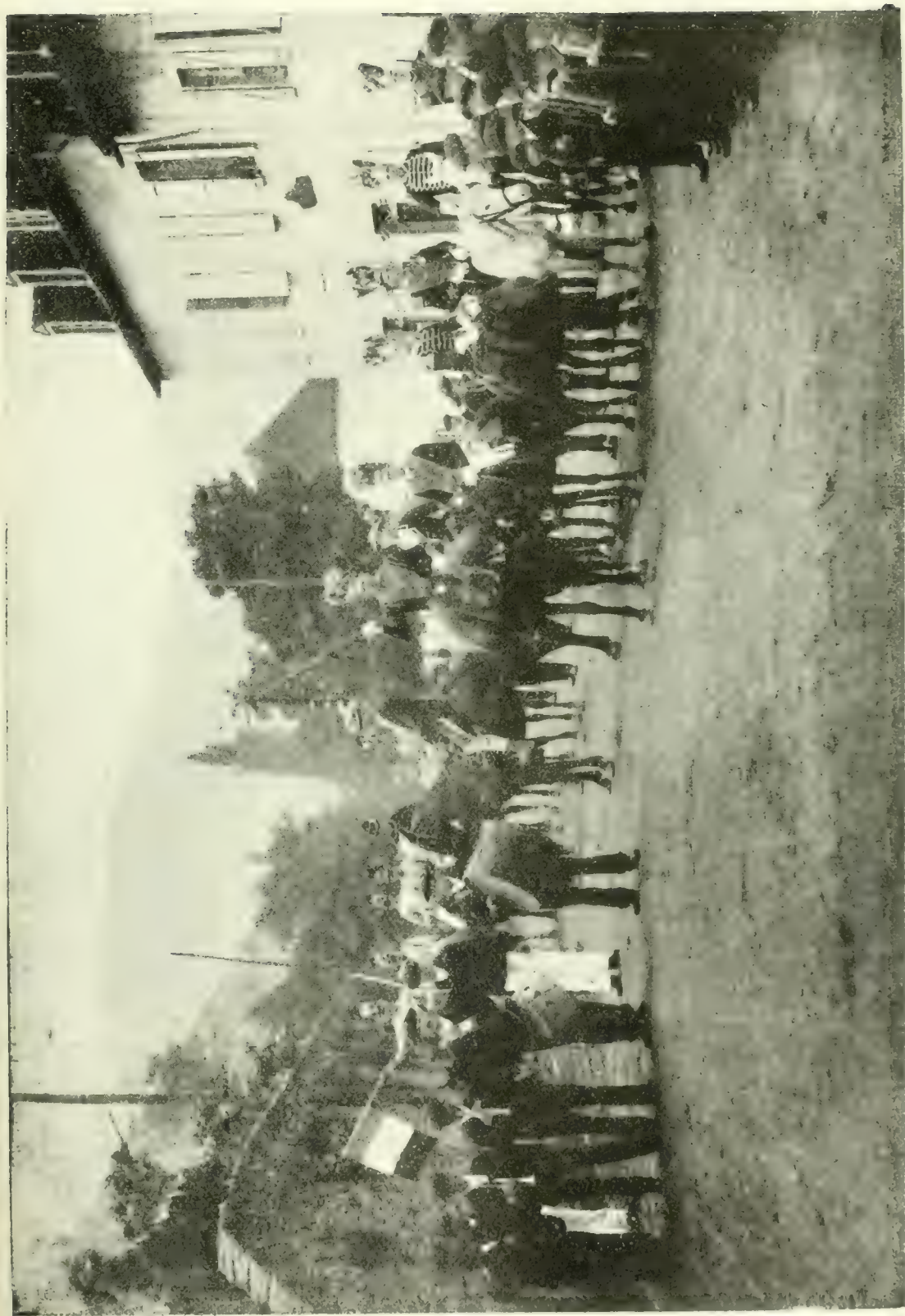
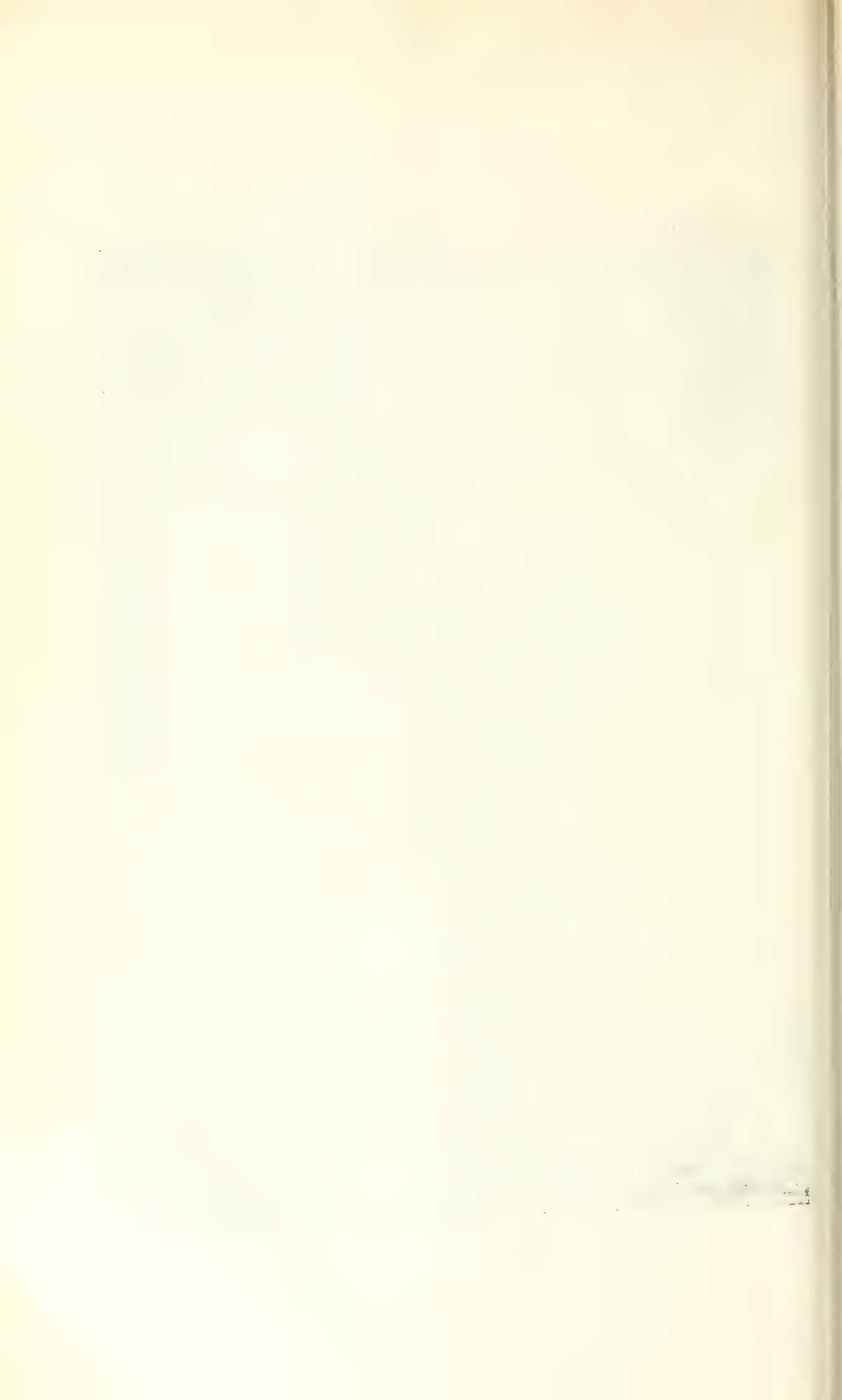


Fig. 1. — La troupe des acteurs se rend en cavalcade au lieu de la représentation.



AVERTISSEMENT

Le théâtre basque de la vallée de la Soule se rattache par ses origines au grand théâtre des mystères, et il est doublement intéressant à étudier, soit que l'on considère les textes des pièces qui en composent le répertoire, soit que l'on considère la façon dont ces pièces sont mises à la scène.

Les pièces, communément appelées « pastorales », ont conservé intacte la technique des mystères. Ce sont des « histoires » ou des « vies », encadrées entre un prologue et un épilogue ; elles se développent sans aucune unité ni de temps ni de lieu ; elles ne sont divisées ni en actes ni en scènes ; elles ignorent la distinction des genres, mélangent sans cesse le tragique et le comique, etc. Malgré les pertes subies, le répertoire compte encore environ 65 pastorales tragiques, conservées intégralement ou partiellement. Mais on en a déjà publié le catalogue ; on a déjà donné l'analyse de la plupart des sujets traités ; on a déjà mis en lumière l'esprit traditionnel de cette littérature populaire. Par conséquent il n'y a pas lieu d'insister ici sur le répertoire.

Au contraire, la façon dont les pastorales sont mises à la scène est peu et mal connue, parce que les auteurs qui en ont parlé, J. A. Buchon, J. Duvoisin, Francisque Michel, A. Chaho, J. Vinson, W. Webster, A. Léon, etc., n'ont point visé à en donner une description exacte et complète ; et quelques-uns d'entre eux semblent même les avoir décrites sans avoir jamais assisté à une représentation.

Quant à nous, nous avons assisté à dix représentations de pièces tragiques, savoir :

- le 16 avril 1899, représentation d'*Abraham*, à Haux ;
- le 28 mai 1899, r. d'*Abraham*, à Tardets ;
- le 21 avril 1901, r. de *Jean de Calais*, à Licq ;
- le 10 mai 1908, r. d'*Hélène de Constantinople*, à Chéraute ;
- le 31 août 1908, r. d'*Uskaldunak Ibañetan*, à Tardets ;
- le 31 mai 1909, r. d'*Abraham*, à Ordiarp ;
- le 17 octobre 1909, r. d'*Hélène de Constantinople*, à Mauléon ;
- le 28 mars 1910, r. de *Jeanne d'Arc*, à Ossas ;
- le 11 mai 1913, r. des *Trois Empereurs*, à Montory ;
- le 19 avril 1914, r. d'*Ashyge*, à Laguinge.

Nous sommes donc en état de combler les lacunes et de rectifier les erreurs qui se rencontrent dans les travaux de nos devanciers.

Les chapitres qu'on va lire sont simplement la rédaction méthodique des notes que, au cours de ces dix représentations, nous avons prises sur l'organisation des troupes souletines, sur l'aménagement du théâtre, sur les conventions scéniques, sur le débit et le jeu des acteurs, sur le budget de l'entreprise, etc. Il résulte de notre enquête que la mise en scène des pastorales n'est pas moins archaïque que leur technique, et qu'en plein XX^e siècle on les joue encore à peu près de la même façon qu'on jouait les mystères au XVI^e.

D'ailleurs on se tromperait beaucoup si l'on croyait, comme Chaho(1), que ce théâtre est une « création » basque et qu'on n'en trouve nulle part l'équivalent. Loin d'être unique en son genre, il est seulement un des nombreux théâtres ruraux qui, tant en France qu'en Italie et en quelques autres pays, ont survécu dans les campagnes après que le grand théâtre médiéval eut péri dans les villes sous la double influence de la Renaissance et de la Réforme.

En France, les plus remarquables « équivalents » sont : le théâtre breton, étudié par A. le Braz ; le théâtre flamand, étudié par D. Cernel et par Vander Straeten ; et le théâtre roussillonnais, qui jusqu'à présent n'a été l'objet d'aucune étude d'ensemble.

En Italie, c'est le théâtre de l'Apennin toscan, étudié par A. d'Ancona et par Giannini ; le théâtre de l'Apennin modénois, étudié par Galassini ; et le théâtre du Tyrol italien, étudié par Zenatti.

Tous ces théâtres ruraux, tant français qu'italiens, sont morts presque en même temps, vers le milieu du XIX^e siècle ; et le seul avantage que le théâtre basque a sur eux, c'est de vivre encore.

Sans avoir la prétention de faire ici une étude de littérature comparée sur toute cette dramaturgie rurale, nous signalerons, le cas échéant, les analogies les plus curieuses qui existent entre le théâtre basque et les théâtres similaires.

(1) *Biarritz*, t. II, p. 141 : « De grâce, que l'on veuille bien nous montrer l'équivalent de cette modeste création artistique (la pastorale) dans quelque autre petit pays d'Europe, etc. »

Bibliographie des ouvrages cités

- ABBADIE D'ARRAST (Mme Charles d'). — *Causeries sur le Pays basque*, in-12, Paris, 1909.
- ANCONA (Alessandro d'). — *Origini del teatro italiano*, 2 vol. in-8°, 1891.
- ARANZADI (T. de). — *Acerea de la danza de las espadas en Inglaterra*, article publié dans la *Revue internationale des Etudes basques*, année 1913, pp. 175-183.
- BADÉ (J.). — *Un échantillon du théâtre populaire des Basques*, six articles publiés en octobre 1843 dans l'*Observateur des Pyrénées*, de Pau.
- BORDES (Charles). — *La musique populaire des Basques*, article publié dans *La Tradition au Pays basque*, pp. 297-368.
- BRIDEL (le pasteur Ph.-C.). — *Le Conservateur suisse*, 13 vol. in-8°, 1813-1831.
- BUCHON (J.-A.-C.). — *Représentation d'un mystère dans le Pays basque*, deux articles publiés le 31 octobre et le 2 novembre 1839, dans le *Mémorial des Pyrénées*, de Pau.
- CARNEL (l'abbé D.). — *Les Sociétés de rhétorique et leurs représentations dramatiques chez les Flamands de France*, in-8°, 1860.
- CHAHO (Augustin). — *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan*, 2 vol. in-12, 1856.
- CHOUQUET (G.). — *Histoire de la musique dramatique en France*, in-8°, 1873.
- COHEN (Gustave). — *Histoire de la mise en scène dans le théâtre religieux français du moyen âge*, in-8°, 1906.
- COLLIGNON (le Dr). — *La Race basque, étude anthropologique*, publiée dans la *Tradition au Pays basque*, in-8°, 1899, pp. 93-107.
- DU MÉRIL (Edelestand). — *Origines latines du théâtre moderne*, 8^d in-8°, 1849.
- DUVOISIN (le capitaine J.). — *La Poésie dramatique des Basques*, deux articles publiés dans l'*Album pyrénéen* de Pau, année 1841, pp. 90-102 et 207-215.

- GAIDOZ et SÉBILLOT. — *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire de la Bretagne*, article publié dans la *Revue celtique*, t. V, juillet 1882.
- GALASSINI (Adolfo). — *Il maggio*, article sur le théâtre rural de l'Apennin modénois, publié dans la *Rassegna nazionale* de Florence, 16 septembre 1890, pp. 223-242.
- GAVEL (Henri). — *A propos du chant du prologue dans les pastorales basques*, article publié dans la *Revue internationale des Etudes basques*, année 1911, pp. 533-537.
- GIANNINI Giovanni. — *Teatro popolare lucchese*, in-8°, 1895.
- GUILLAUME (l'abbé). — Editeur de cinq mystères briançonnais intitulés *Saint Eustache* (en 1883), *Saint Antoine de Viennois* (en 1884), *Saint Pierre et Saint Paul* (en 1887), *Saint Pons* (en 1888), et *Saint Martin* (en 1909).
- HÉRELLE Georges. — *Canico et Bellechiline, farce charivarique* traduite du basque en français et précédée d'une *Notice sur le théâtre basque*, petit in-8°, 1908.
- JUSSERAND J. — *Le théâtre en Angleterre depuis la conquête jusqu'aux prédécesseurs immédiats de Shakspeare*, in-8°, 1881.
- LAGRÈZE G. B. de. — *La Société et les mœurs en Béarn*, petit in-8°, 1886.
- LARRAMENDI (Manuel de). — *Corografia o descripción general de la muy noble y muy leal provincia de Guipuzcoa*, in-16, 1882.
- LARRIERE (le Dr). — *Mauléon et le Pays de Soule pendant la Révolution*, in-8°, 1899.
- LE BRAZ (Anatole). — *Le Théâtre celtique*, in-18, 1905.
- LE GOFFIC (Charles). — *Théâtre du peuple en Bretagne*, article publié dans l'*Ame bretonne*, in-12, 1902, pp. 260-283.
- LHANGE (Pierre). — *Autour d'un foyer basque*, in-18, s. d. (1908).
- LÉON (Albert). — *Une pastorale basque, Hélène de Constantinople, étude historique et critique*, in-8°, 1909.
- LUZEL (F.-M.). — *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, in-8°, 1863.
- MICHEL (Francisque). — *Le Pays basque, sa population, sa langue, ses mœurs*, in-8°, 1857.
- MILA Y FONTANALS. — *Orígenes del teatro catalán*, article publié dans les *Obras completas*, in-8°, 1888-1896, tome VI, pp. 203-371.
- MUGNIER F. — *Le Théâtre en Savoie*, in-8°, 1887.
- PAI MAROCCHI (Roberto). — *Il maggio*, article sur le théâtre rural

- italien, publié dans les *Atti del primo congresso di Etnografia italiana*, in-8°, 1912, pp. 187-199.
- PETIT DE JULLEVILLE (L.). — *Les Mystères*, 2 vol. in-8°, 1880.
- QUELIEN (N.). — *Chansons et danses des Bretons*, in-8°, 1889.
- ROUCHON. — *Le théâtre au Puy e la fin du XVIII^e siècle*, communication publiée dans le *Bulletin historique et philologique*, année 1908, pp. 465-472.
- SAMAZEUILH. — *Voyage de Bayonne aux Eaux-Bonnes*, in-12, 1858.
- SCHWEIZER (Charles). — *Etude sur la vie et les œuvres de Hans Sachs* in-8°, 1887.
- SEPET (Marius). — *Les Prophètes du Christ, étude sur les origines du théâtre du moyen âge*, in-8°, 1878. — *Origines catholiques du théâtre moderne*, in-8°, 1901.
- SICILLE LE HÉRAUT. — *Le blason des couleurs en armes, livrées et devises*, petit in-8°, 1860.
- TÖPPFER. — *Nouveaux voyages en zig-zag*, XVI^e journée. Représentation de *Rosa de Tannenbourg*, donnée au village de Stalden (Valais), en 1842.
- VANDER STRAETEN (Edmond). — *Le théâtre villageois en Flandre*, 2 vol. in-8°, 1874-1880.
- VIDAL (Pierre). — *Notes sur l'ancien théâtre catalan*, publiées dans la *Revue des langues romanes*, année 1888, pp. 339-348, et année 1889, pp. 84-100.
- VIGÉE-LECOQ. — *Une pastorale au Pays basque*, article publié dans le *Mercure de France*, n° de mai 1898.
- VILLEMARQUÉ (Hersart de la). — *Le grand mystère de Jésus, drame breton du moyen âge*, in-8°, 1865.
- VINSON (Julien). — *Le Folk-lore du Pays basque*, petit in-8°, 1883.
- WEBSTER (le Rév. Wentworth). — *Les Pastorales basques*, article publié dans la *Tradition au Pays basque*, in-8°, 1899, pp. 241-261. — *Loisirs d'un étranger au Pays basque*, in-8°, 1901 (non mis dans le commerce).
- ZENATTI (Albino). — *Rappresentazioni sacre nel Trentino*, article publié dans l'*Archivio storico per Trieste*, 1883, pp. 172-238.

La Représentation des Pastorales à sujets tragiques

CHAPITRE I

L'AUTORITÉ PUBLIQUE ET LA REPRÉSENTATION DES PASTORALES

Le Moyen âge et la Renaissance, du moins jusqu'au milieu du XVI^e siècle, furent l'âge d'or du théâtre populaire, qui jouissait alors d'une liberté presque complète. Les corporations, les confréries, les sociétés joyeuses s'organisaient à leur guise pour jouer des mystères : les troupes temporaires se formaient comme il leur plaisait : les théâtres d'un jour se dressaient sur les places des villes et même des villages. Si parfois le procureur général lançait une requête contre l'abus de ces divertissements, ce n'était qu'un contretemps momentané, et, l'année suivante, les représentations recommençaient de plus belle.

L'arrêt rendu en 1548 par le Parlement de Paris inaugura l'ère des persécutions. Les Parlements de province ne tardèrent pas à imiter les rigueurs dont la capitale avait donné l'exemple, et, surtout dans les villes, il devint bientôt impossible de jouer des mystères sans s'exposer à toutes sortes de vexations.

En ce qui concerne spécialement la Soule, nous n'avons aucun renseignement sur les représentations de pastorales qui s'y donnèrent avant l'année 1750; mais il est assez probable que les arrêts prohibitifs ne pénétrèrent pas dans cette vallée, et que les Basques continuèrent à représenter paisiblement leurs « histoires » de patriarches, de saints, de chevaliers et de rois. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Car, si, en droit, la Soule était rattachée à la couronne de France, en fait, elle demeura à peu près indépendante jusqu'au XVIII^e siècle. Les anciennes coutumes ne déclaraient-elles pas que tous les Basques étaient « de franche condition et sans aucune lache de servitude, et qu'ils ne devaient rien au roi, quoiqu'ils ne reconnussent pas d'autres seigneurs que lui ? » Ce qui est certain, c'est qu'avant la Révolution on ne trouve en Soule aucun indice d'une mesure quelconque prise par l'autorité publique pour empêcher les représentations.

La Révolution mit fin à cette belle liberté. Non pas dès le début, parce que la municipalité de Mauléon fut d'abord composée d'hommes raisonnables, qui tâchèrent d'appliquer les lois nouvelles sans

molester personne. Mais le corps de ville fut remanié en novembre 1790, et la situation changea. On devint soupçonneux, on eut l'esprit hanté par la crainte de la réaction, on fut pris d'une défiance tracassière à l'égard de ceux que l'on supposait « mal intentionnés ». En mai 1792, on alla même jusqu'à inviter « tous les bons citoyens à dénoncer les individus qui, par leurs propos hardis, essayeroient d'avilir la nouvelle constitution ». D'ailleurs il ne semble pas que, malgré ces invites à la délation, on ait effectivement sévi contre les suspects (1).

Ce fut seulement en décembre 1792 qu'un autre remaniement du corps de ville fit disparaître ce qui restait d'éléments modérés, et l'on commença à entendre, dans les assemblées municipales, les plus extravagants discours sur l'arbre de la liberté « qui étend ses racines depuis le rempart de Nice jusqu'aux frontières des tyrans » ; sur les biscuits, « ces friandises qui doivent leur naissance à la sensualité des castes oubliées, et qui sont, par cela même, autant d'orties pour la bouche des républicains » ; sur les fruits, « ces productions délicieuses de la nature, » qui apparemment les a créées tout exprès pour flatter le palais des sans-culottes.

Néanmoins, cette fois encore, malgré la truculence de la rhétorique, il y eut plus de bruit que de mal.

Jusqu'alors les événements politiques n'avaient pas empêché les représentations de pastorales de se donner comme d'habitude. En effet, *Godefroy de Bouillon* fut joué à Ainbarp, le 24 juin 1790 ; *Œdipe* fut joué à Garindein, le 26 mai 1792 ; le même *Œdipe* fut rejoué deux fois, au mois de mars et au mois de juin, en 1793. Pourquoi cette dernière pastorale eut-elle en si peu de temps l'honneur d'une triple représentation ? Il est peu probable qu'elle ait dû un si grand succès à sa seule valeur dramatique. Mais on était alors entiché des Grecs et des Romains, et, au surplus, cette monstrueuse « histoire » avait une sorte d'actualité. Le fils de Laus n'était-il pas un roi chargé de crimes, et le Destin ne châtiât-il pas en sa personne les méfaits des tyrans ?

Autant que l'on peut en juger par les brèves inscriptions des manuscrits, certains « instituteurs de pastorales » semblent s'être attachés avec complaisance aux idées nouvelles. Jean Mécol, de Garindein, sans doute le même qui se qualifiait aussi « Mécol aîné, régent », et « Mécol, fils aîné », ne manquait jamais de dater selon le style nouveau les représentations qu'il avait dirigées, et il spécifiait complaisamment qu'elles avaient eu lieu telle année de la Liberté

(1) Dr Larrieu, *La Soule pendant la Révolution*, pp. 7-13.

et telle année de la République, sauf à traduire ensuite, pour plus de clarté, la même date en vieux style (1).

Martin Bohotéguy, d'Aroue, ne nous a laissé aucun indice de ses opinions politiques et n'a mis que sa simple signature sur les manuscrits qu'il possédait ; mais il était certainement l'ami durépublicain Jean Mécot, puisque celui-ci lui prêtait un de ses manuscrits pour faire jouer *Œdipe*, en mars 1793, et par conséquent ils devaient avoir les mêmes idées.

Pierre Fourcade, dit Hollolon ou Hilloton, de Mauléon, ne se contentait pas de dater à la mode révolutionnaire (2), et, dans son ms. d'*Hélène de Constantinople* (Bordeaux, n° 36), il se donnait à trois reprises le titre de « citoyen ».

Puis arriva la Terreur. Le 16 juin 1793, une permanence fut établie à l'hôtel de ville de Mauléon. Quelques mois plus tard, un comité formé d'ardents révolutionnaires réussit à s'imposer et provoqua pendant deux ans de nombreuses arrestations. Ces arrestations furent souvent ordonnées sous de futiles prétextes et de la façon la plus arbitraire ; mais il convient pourtant d'ajouter que la plupart d'entre elles n'eurent pas de suites graves (3).

Après la chute de Robespierre (27 juillet 1794), les orateurs continuèrent quelque temps encore à tenir un langage farouche ; mais le besoin de paix sociale et d'ordre politique grandissait de jour en jour, et la crise vraiment dangereuse était passée.

Pour 1794 et 1795, on ne connaît aucune représentation. Peut-être le théâtre basque chôma-t-il durant ces années terribles où de vraies tragédies se jouaient sur les champs de bataille et sur les échafauds.

Mais, en 1796, sous l'influence de la réaction commençante, les représentations de pastorales reparurent dans la Haute-Soule, avec des tendances nouvelles : elles étaient, ou du moins on les accusa d'être un moyen de propagande surnoise en faveur des idées monarchiques.

Depuis longtemps cette région de la vallée était considérée comme un foyer de réaction, et, pendant la Terreur, on y avait arrêté nombre de personnes, notamment : à Alos, une dame Basterrèche, qui avait des correspondances avec des prêtres déportés et qui « donnait des preuves signalées d'incivisme », puis deux

(1) Voir les mss. de la *Jerusalem délivrée* (Bordeaux, n° 1), d'*Œdipe* (Bibl. nation., n° 178), d'un autre *Œdipe* appartenant à M. J. Vinson, de *Saint Jean Caillabit* (Bibl. nat., n° 177), etc.

(2) Voir les mss. de *Sainte Engrâce* et de *Geneviève de Brabant* (Bibl. nation., n°s 143 et 144).

(3) D^r Larrieu, *ibid.*, pp. 14-24.

religieuses « qui germaient le fanatisme dans la paroisse » et qui faisaient opposition au curé constitutionnel ; à Abense, un nommé Carrère, ci-devant noble, qui avait parlé d'une façon anti-civique et dit « que les patriotes étaient des *pecs* » ; à Tardets, les sergents Galland, Chaho et Monségu, « qui n'avoient pas donné de marques de civisme et qui étoient regardés comme suspects par le public » (1).

Et ce fut précisément à Alos (2), à Lichans (3), à Sunharette (4) et à Licq (5) que se manifesta tout à coup l'inquiétante velléité de faire admirer au bon peuple, sur les planches d'un théâtre, la majesté des rois glorieux et couronnés.

Les « instituteurs de pastorales » qui prêtèrent leur concours à ces représentations jugées scandaleuses et subversives, furent Elissalt, de Laruns (6), Laxague, de Lichans, et Carricart, de Licq. D'Elissalt et de Carricart nous ne savons rien, sinon la part qu'ils prirent à l'organisation des représentations dont nous allons parler. Quant à Laxague, maître d'école à Lichans, il est cité par Chaho (7) comme « l'un des plus réputés parmi les auteurs dramatiques basques » ; et Fr. Michel (8) le loue d'avoir été « l'un des instituteurs qui, depuis un siècle, se sont attachés à recueillir les productions des muses euskariennes et employés à les faire représenter. »

Le 4 avril 1796, la pastorale de *Charlemagne et les douze pairs* fut joué à Alos, dans les conditions suivantes ;

Dès le 1^{er} avril, le chef du 4^e bataillon des Chasseurs basques avait écrit au commissaire du Directoire exécutif près l'Administration municipale du canton de Sunharette, pour le prévenir que, « une tragédie ou pastorale devant être représentée par les déserteurs et jeunes gens de la première réquisition, il lui dénonçoit le fait, afin qu'il pût déployer une force nécessaire pour dissiper ce rassemblement et faire arrêter les déserteurs et réquisitionnaires. » Sur quoi, le commissaire du Directoire exécutif s'était empressé d'avertir l'agent municipal de la commune d'Alos, et de lui prescrire d'employer tous les moyens que la loi mettait en son pouvoir, « non seulement pour dissiper les rassemblements projetés.

(1) D^r Larrieu, *ibid.*, pp. 18-19.

(2) Actuellement Alos-Sibas-Abense, canton de Tardets.

(3) Actuellement Lichans-Sunhar, canton de Tardets.

(4) Sunharette était alors chef-lieu d'un canton dépendant du district de Mauléon et comprenant notamment les communes d'Alos et de Lichans. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un hameau de la commune d'Alçay.

(5) Actuellement Licq-Athérey, canton de Tardets.

(6) Actuellement Berrogain-Laruns, canton de Mauléon.

(7) *Biarritz*, t. II, p. 125.

(8) *Le Pays basque*, p. 54.

mais encore pour arrêter les déserteurs, en requérant pour cet effet main forte à la gendarmerie nationale. » Et à son tour l'agent de la commune d'Alos avait requis le citoyen Miramont, lieutenant de la garde nationale, « de mettre sur pied un détachement de vingt-quatre hommes pour donner main forte à l'effet de faire rentrer les déserteurs et dissiper ce rassemblement illégal. » Mais, en dépit de tous les ordres donnés pour empêcher cette « représentation de saltimbanques », la pièce avait été jouée sous la direction d'Elissalt, « en costumes de nos ci-devant Rois, dont ce que l'on appeloit les couronnes ont été tressées et entrelacées par des doigts prostitués à la tyrannie, qui, dans le temps, peut-être se sont refusés à faire des charpies pour les blessures honorables de nos frères d'armes. »

Résultat : le 8 avril 1796, l'Administration municipale du canton de Sunharette prit solennellement une délibération par laquelle, après une grandiloquente censure de « l'atteinte portée au gouvernement républicain par cet étalage fastueux d'un panégyrique des Rois, au milieu d'une République que nous venons d'établir sur les ruines du trône et que nous avons tous naguère solennellement juré de maintenir, » les peines suivantes furent prononcées contre les délinquants :

1^o Le lieutenant de la garde nationale de la commune d'Alos était « improuvé » pour la conduite trop faible qu'il avait tenue en cette occasion ; 2^o le citoyen Elissalt « demeurait dénoncé à l'Administration centrale du département comme auteur et souffleur de ladite tragédie ; » 3^o les déserteurs et leurs parents étaient « publiquement censurés », sous réserve d'une plus grande peine que pourroit leur infliger l'Administration centrale. » Et ce fut tout (1).

Une répression si bénigne ne pouvait épouvanter les amateurs de « trageries » royalistes. Aussi, dans le même mois, les déserteurs et les jeunes gens de Lichans résolurent-ils de jouer, sous la direction de Laxague, la pastorale d'*Hélène de Constantinople*. Cette fois encore, l'Administration municipale du canton de Sunharette fut avisée qu'on se proposait « de faire une représentation théâtrale des Rois et des Empereurs, en préconisant leurs crimes, la vie et la mort en même temps des personnages ci-devant appelés Saints et Saintes. » Alors, par délibération du 18 avril 1796, elle renouvela les défenses déjà faites dix jours auparavant, à propos de la représentation de *Charlemagne*, et elle ordonna à Laxague de comparaître à midi précis devant elle, le 24 avril, jour où la pastorale devait être représentée, « pour être interrogé et répondre sur les faits cy-dessus. »

1 Ce document a été publié dans la *Revue internationale des Etudes basques*, année 1910, pp. 11-13.

Laxague comparut en effet à l'heure dite, et il subit un interrogatoire d'où il résulte qu'effectivement il avait distribué les rôles de la pièce : que, en faisant cela, il ne croyait pas enfreindre les lois républicaines ; qu'aussitôt qu'il avait connu les défenses, il ne s'était plus mêlé de la représentation : que d'ailleurs les jeunes gens qui devaient remplir les rôles étaient, non des déserteurs, mais des soldats munis de congés limités et non encore expirés : et qu'au surplus il ne se rappelait pas bien la teneur de la pièce en question (1).

Or, au moment même où Laxague faisait ces déclarations, la représentation se donnait tranquillement sur la place du village de Lichans. Carricart, de Licq, avait tout simplement remplacé Laxague dans les fonctions de « souffleur ». Et il ne paraît pas qu'à la suite de cette audacieuse infraction, ni Carricart ni les jeunes gens de Lichans aient été plus sérieusement inquiétés que ne l'avaient été ceux d'Alos (2).

Ce fut ensuite à Sunharette même que l'on entreprit d'organiser, pour le 22 mai de la même année, la représentation d'une pastorale dont les documents ne nous font pas connaître le titre. Ainsi bafouée, l'Administration municipale du canton s'adressa à l'Administration centrale du département, « pour provoquer les mesures répressives de ces désordres dont l'exemple contagieux menaçait de se répandre avec une rapidité incroyable » (3). Alors les jeunes gens prirent peur, et la représentation n'eut pas lieu.

Enfin l'esprit de mutinerie gagna les filles de Licq, qui prétendirent à leur tour jouer une pastorale — vraisemblablement *Hélène de Constantinople* — sous la direction de Carricart. Mais c'en était trop, et, cette fois, à la demande de l'Administration municipale du canton de Tardets, l'Administration centrale, ouï le commissaire du Directoire exécutif, et « considérant... qu'il importe d'empêcher que des femmes déhontées ne se produisent au public pour y représenter des pièces qui ne peuvent que scandaliser un vrai républicain, requit les commandants de la garde nationale sédentaire et de la force armée active de déférer à tous les

(1) Faut-il croire Laxague sur parole, lorsqu'il déclare ne pas bien connaître le sujet de la pastorale dont il s'était chargé de diriger la représentation ? Son ignorance est peut-être moins invraisemblable qu'elle ne le paraît au premier abord. Il nous est arrivé à nous-même de demander à un instituteur de pastorales des renseignements sur certains rôles d'une pièce qu'il avait fait jouer, et nous n'avons pu les obtenir d'une façon précise : l'instituteur n'avait gardé presque aucun souvenir de ces rôles.

(2) Les documents relatifs à cette représentation ont été publiés dans la *Revue internationale des Etudes basques*, année 1910, pp. 13-15.

(3) Ce document a été publié dans la *Revue internationale des Etudes basques*, année 1910, pp. 15-16.

«ordres qui seront donnés par l'agent municipal de Lic et par ceux
«de toutes les communes où de pareilles représentations seroient
«projetées, afin d'empêcher qu'elles n'ayent lieu, » et arrêta que,
le cas échéant, «les contrevenants, et notamment le citoyen
«Carricart, de Lic, seroient poursuivis devant les tribunaux pour
«être punis conformément aux lois » (1).

Ce qui fait mieux ressortir encore le caractère exclusivement
politique des défenses dont nous venons de parler, c'est qu'en cette
même année 1796 la pastorale de l'*Enfant prodigue* put être jouée à
Arrast (2), le 19 juin. Mais le sujet de cette pièce n'était qu'une
«moralité», et l'instituteur avait eu soin d'y insérer une chaleu-
reuse profession de républicanisme. Voici ce qu'on trouve dans le
manuscrit dont il fit usage (3) :

Ce manuscrit, l'un des plus anciens qui nous soient parvenus,
avait déjà servi pour une représentation donnée vingt-six ans
auparavant, en 1770, et alors le verset final disait (4) :

« Messieurs , divertissons-nous,
« Chantons le *Te Deum*,
« Tous l'un avec l'autre. »

Mais en 1796 le *Te Deum* n'était plus de mode, et l'«instituteur»
corrigea d'abord le verset de la manière suivante :

« Célébrons la Nation,
« Tous l'un avec l'autre. »

Puis cette formule lui parut encore insuffisante, si bien qu'il
biffa de nouveau et écrivit en surcharge :

« Chantons la Carmagnole,
« Tous l'un avec l'autre. »

Et il ajouta au texte sept versets, dont les quatre premiers com-
mentent, non sans verve, la rédaction définitivement adoptée :

« Vive, vive la France !
« Vive, vive la Nation !
« Vive, vive la République
« Et toute l'assemblée !

(1) Cet arrêt a été publié dans la *Revue internationale des Etudes bas-ques*, année 1910, pp. 16-17.

(2) Actuellement Arrast-Larrebieu, canton de Mauléon.

(3) Ce ms. appartient aujourd'hui à M. Vinson. Cf. *Folk-lore*, pp. XXV-XXVII.

(4) En basque, bien entendu.

« Vivent de la France les généraux
« Et les soldats, tous !
« A cause de vous ont peur
« Tous les royaumes du monde.

« Les émigrés et les prêtres,
« Quand ils partirent de France,
« Pensaient qu'ils reviendraient
« Dans l'espace de six mois.

« Ils ne pensaient pas qu'en France
« Il y avait tant de soldats habiles;
« Ils pensaient que, les ayant tous tués,
« Ils seraient les maîtres. » (1)

Cependant les esprits s'apaisaient, les animosités politiques devenaient moins âpres, moins ombrageuses, et bientôt le théâtre basque recouvra la liberté perdue. *Godefroy de Bouillon* fut joué le 16 juin 1798 ; *Clovis* même put être joué le 13 mai 1799, sans que les « patriotes » s'en offensassent. Puis ce fut *Saint Abraham ermite*, en 1800 ; *Geneviève de Brabant*, en 1802 ; *Hélène de Constantinople* et *Abraham*, en 1803 ; *Sainte Engrâce*, en 1804 ; *Richard sans peur*, en 1805. Personne ne songeait plus à incriminer les vieilles et innocentes pastorales.

Depuis cette époque, les pastorales n'ont eu à souffrir que de quelques tracasseries municipales et de quelques réprobations cléricales. Mais les premières ont été rares et les secondes inoffensives.

Jamais, croyons-nous, les maires ne sont hostiles aux pastorales à cause des pastorales elles-mêmes ; mais il y a des villages où les dissensions politiques et les rivalités des partis sont très âpres, de sorte que, quand un parti est maître au conseil de la commune, il saisit volontiers toutes les occasions de taquiner le parti contraire.

En 1858, les filles d'Abense avaient résolu de jouer une pastorale ; mais le maire, pour des motifs que nous ignorons, leur fit défense de donner la représentation. Elles ne se tinrent pas pour battues, et elles envoyèrent au sous-préfet de Mauléon une députation des plus

(1) Dans les trois autres versets, l'Enfant prodigue annonce à Garien, roi turc battu et converti, qu'il est libre de retourner dans son royaume, mais à condition de ne plus faire la guerre au pays qui l'a vaincu et d'établir chez lui « la loi chrétienne et la république ».

jolies d'entre-elles, avec mission de protester contre le veto du maire. Le sous-préfet se laissa fléchir par ces gentils minois, et accorda l'autorisation qu'avait refusée son subordonné (1).

En 1908, le maire de Tardets n'osa pas interdire absolument de jouer sur la place, aux Fêtes de la Tradition basque, la tragédie réactionnaire intitulée *Uskaldunak-Ibañetan*; mais, lorsque les jeunes gens demandèrent à laisser le théâtre debout, afin de donner à huitaine une seconde représentation, on leur opposa des raisons de voierie que l'on n'avait point opposées à d'autres dans des cas analogues, et on les obligea de démolir leurs échafauds.

Même lorsque le maire, opiniâtre et passionné, refuse absolument l'autorisation de construire le théâtre sur la place publique, comme cela est arrivé à Mauléon en 1909, le mal n'est pas sans remède : car il reste encore aux organisateurs la ressource de le construire dans une propriété privée ; et, si le pittoresque y perd, il arrive souvent que la recette y gagne, parce qu'alors tous les spectateurs sont obligés de payer un droit d'entrée.

Quant à l'hostilité du clergé, il ne faut pas croire qu'elle soit fort ancienne, ni même qu'elle ait un caractère officiel. On ne connaît aucun document d'où il résulte que, soit avant, soit après la Révolution, les évêques aient interdit de représenter les pastorales souletines (2).

Bien plus : le témoignage de Buchon, qui assista, en 1839, à une représentation des *Trois Martyrs* donnée à Sainte-Engrâce, prouve qu'à cette date le curé ne se faisait aucun scrupule de prêter ses ornements sacerdotaux pour costumer l'acteur qui tenait le rôle du pape.

Vingt ans après, en 1857, le chanoine Inchauspé, une des gloires de l'érudition basque, prenait encore une part active à l'organisation d'une représentation de *Nabuchodonosor*, donnée pour le prince Lucien Bonaparte; mais déjà il n'osait plus assister ouvertement à cette représentation, et il se contentait de la regarder par la fenêtre d'une maison voisine. Cette présence, quoique dissimulée,

(1) Samazeuilh, p. 68.

(2) Il n'en fut pas de même pour les mystères bretons, et, dès la fin du XVII^e siècle, les évêques commencèrent à fulminer contre eux. (Voir Le Braz, *Théâtre celtique*, pp. 495-500). En France, le clergé fut longtemps favorable à ces représentations. Au XVI^e siècle, nombre de prêtres prenaient encore part aux mystères et y tenaient des rôles. Il est vrai qu'ils s'adjugeaient plutôt les rôles de saints, de saintes, de personnes divines ; mais, en 1437, l'un d'eux ne craignit pas d'être le bourreau de son Dieu. Jusqu'au XIX^e siècle, en beaucoup de lieux, les chapes, les chasubles, les dalmatiques restèrent à la disposition des acteurs profanes. (Cf. Cohen, pp. 197, 199-200; Petit de Julleville, t. I, p. 380).

fit-elle scandale ? Nous l'ignorons. Tout ce que nous savons, c'est que, plus tard, dans l'ardeur des luttes politiques, la *Semaine religieuse* de Bayonne en prit prétexte pour accuser l'illustre chanoine d'avoir été franc-maçon (1).

Il y a quelques années, le vénérable chanoine Adéma répétait volontiers que, lorsqu'il était curé de Tardets, il ne défendait aux jeunes gens ni d'aller voir les pastorales, ni même d'y être acteurs; il leur recommandait seulement « de ne pas dépasser la mesure ». Mais ce sage vieillard appartenait à une autre génération, et en outre c'était un basquisant fervent.

Il n'est pas douteux toutefois que, depuis une cinquantaine d'années, la plupart des curés de la Soule professent à l'égard des pastorales des sentiments bien différents. Et il ne s'agit pas, comme le dit A. Léon (2), d'une « neutralité bienveillante »; il s'agit d'une malveillance expresse, qui se traduit souvent par des sermons prononcés en chaire et même, quelquefois, par la menace de refuser l'absolution aux acteurs et surtout aux actrices.

Pourquoi cette animosité ? Il y en a trois raisons majeures, qui se rapportent à la théologie, au culte et à la morale.

La raison théologique est subtile et, ce semble, assez faible. Au théâtre basque, il y a lutte ouverte entre le principe du Bien et le principe du Mal, et le principe du Mal y est visiblement symbolisé par l'« Idole », qui apparaît comme une puissance rivale de Dieu. L'orthodoxie est choquée de ce dualisme, qui a un relent d'hérésie manichéenne. Aussi les rôles des Satans déplaisent-ils beaucoup aux prêtres de la Soule; mais, si ces rôles étaient supprimés, ou si seulement ils devenaient muets, le clergé se montrerait plus tolérant à l'égard des pastorales (3).

La raison relative au culte est que, comme les pastorales se jouent presque toujours le dimanche et que les représentations commencent à dix heures du matin, elles empêchent la jeunesse d'assister aux offices de l'église. Le clergé n'incriminerait plus les pastorales avec tant d'acrimonie si elles se donnaient un autre jour, ou si les pastoraliers s'abstenaient de commencer les représentations dans la matinée des dimanches et fêtes (4).

La raison morale est que ces représentations sont scandaleuses de plusieurs manières. Sur la scène, les Infidèles et les Satans pronon-

(1) Voir *Avenir des Pyrénées et des Landes*, n° du 30 avril 1893.

(2) *Hélène de Constantinople*, p. 36.

(3) Voir l'Avertissement d'*U'skaldunak Ibañetan*, où il est dit que la représentation de cette pièce sera autorisée à condition que les Satans n'y soient plus que des danseurs.

(4) Pour cela aussi, voir l'Avertissement d'*U'skaldunak Ibañetan*.

cent des discours impies; quelquefois les « sataneries » sont grivoises jusqu'à l'obscénité ; et les personnages féminins ont à jouer des rôles qui sont loin d'être édifiants. Hors de la scène, ce sont d'interminables beuveries, des rencontres de garçons et de filles, des retours nocturnes et, trop souvent, des batailles à coups de makila. On ne peut nier que ces inconvénients soient graves. Mais quels sont les grands rassemblements de peuple quine donnent pas lieu à des excès ? Certaines fêtes religieuses elles-mêmes, par exemple les pèlerinages, peuvent produire de semblables désordres.

En résumé, il ne semble pas que l'hostilité du clergé contre les pastorales ait des causes si graves qu'elle doive durer toujours (1), et quelques indices montrent même qu'une réaction a déjà commencé, favorisée par le régime de liberté qui a suivi la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Au temps où le Gouvernement était armé du Concordat, un ministre avait eu l'idée fâcheuse d'interdire aux prêtres basques de prêcher dans leur langue, et, naturellement, cette langue leur en devint plus chère. Les pastorales ont bénéficié de la faveur croissante dont la vieille langue persécutée était l'objet. On s'est aperçu que l'une des meilleures manières de conserver l'esprit même de la race, c'était d'abord de conserver l'idiome propre à cette race. Or il est évident que l'usage de représenter des pastorales peut contribuer à la conservation et à la diffusion de l'idiome dans lequel ces pièces sont écrites. Telle paraît avoir été la raison pour laquelle, dans les cinq ou six années qui ont précédé immédiatement la guerre, le clergé basque tendait visiblement à se réconcilier avec le théâtre souletin. On pourrait même citer deux ou trois représentations qui, dès lors, furent organisées sous main par des prêtres ; et on pourrait citer aussi une pastorale qui a été composée par un prêtre, pour être jouée, en 1908, aux Fêtes de la Tradition basque.

(1) L'analogie confirme cette opinion. En Bretagne, l'hostilité du clergé contre les mystères a cessé depuis une vingtaine d'années; et même, par un revirement inattendu, une sorte de croisade ecclésiastique s'est levée pour les glorifier. Voir Le Braz, *Théâtre celtique*, p. 511.

CHAPITRE II

OU, POURQUOI ET QUAND ON JOUE DES PASTORALES

On joue des pastorales tragiques dans toute la vallée de la Soule, laquelle comprend le canton de Mauléon (19 communes), le canton de Tardets (16 communes), et une partie du canton de Saint-Palais (8 communes).

Dans la Basse-Navarre on en joue de temps à autre, surtout dans la région voisine de la Soule.

Dans le Labourd, Saint-Jean-de-Luz est la seule localité où l'on signale quelques représentations, toujours données dans des occasions spéciales et par des acteurs souletins.

En outre, il y a deux petites contrées — qui n'appartiennent pas au Pays basque, mais qui lui sont contiguës — où l'on a joué jusqu'à nos jours des pièces qui, par les sujets, par la technique et par la mise en scène, ressemblent beaucoup aux pastorales basques. C'est : 1^o la vallée de Barétous (canton d'Aramitz), qui descend de Montory vers Oloron et qui comprend les six communes d'Ance, d'Aramitz, d'Arette, de Féas, d'Issor et de Lanne ; 2^o la bande de terrain située en partie sur la rive gauche du gave d'Oloron (Moumour, Gurs, etc.), et en partie dans la basse vallée du gave de Mauléon, depuis Lichos jusqu'à Sauveterre (Nabas, Rivehaute, etc.). Dans ces deux contrées limitrophes de la Soule on parle français, et par conséquent les pièces se jouent en français ; mais, malgré la différence des langues, il semble bien que c'est l'influence basque qui y a importé et conservé le goût des représentations dramatiques.

En ce qui concerne la vallée de Barétous, l'explication de ce fait singulier est fournie par le passage suivant de la savante étude du Dr Collignon sur la race basque : « Hors de la frontière linguistique, dit-il (1), il existe à l'est du Pays basque un canton où l'on rencontre 22, 4 % de sujets du type basque : c'est le canton d'Aramits. Mais ce nom seul, profondément euskarien, prouve qu'il s'agit d'un recul de la langue, phénomène qui s'explique de lui-même par la situation topographique de cette vallée, séparée par la montagne du canton basque de la Soule, et qui n'a de communication possible qu'avec Oloron et ses environs, c'est-à-dire avec le pays béarnais. »

En ce qui concerne la rive gauche du gave d'Oloron et la basse vallée du gave de Mauléon, l'explication reste analogue, sans être tout à fait la même. Il s'agit ici, non plus, semble-t-il, d'un recul de

(1) *La Race basque, étude anthropologique*, p. 101.

la langue basque, mais d'une infiltration du sang et de l'esprit basque dans les villages béarnais qui sont en contact immédiat avec la Soule. En effet, si l'on consulte la carte ethnique dressée par le Dr Collignon, on constate que, dans cette bande de terrain, il n'existe qu'environ 8 % de sujets du type basque.

Telles sont les raisons pour lesquelles il nous a paru légitime d'assimiler aux pastorales basques ces pastorales écrites et jouées en français.

Au moyen âge, les motifs pour lesquels on entreprenait de jouer un mystère étaient principalement des motifs religieux : on voulait édifier et instruire les spectateurs, rehausser l'éclat d'une cérémonie, honorer le patron d'une église, recommander certaines reliques ou mettre en vogue certains pèlerinages, demander à Dieu la cessation de quelque fléau ou le remercier de quelque grâce reçue (1). Les pastorales ont-elles été représentées autrefois pour de semblables motifs ? C'est assez probable ; mais ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui la préoccupation religieuse reste étrangère aux entreprises dramatiques des Basques, et que le saint patron du village n'a plus aucune influence sur le choix de la pièce à jouer. Les motifs de ces entreprises sont devenus très profanes.

Le premier et le plus louable de ces motifs, c'est le désir qu'ont les jeunes gens de faire honneur à leur village (2). Si la troupe a bien joué et si les rôles des « Satans » ont été tenus par de bons danseurs, des centaines, des milliers de spectateurs s'en iront ravis, vanteront les talents de cette belle jeunesse, et le village y gagnera en considération et en bonne renommée.

Mais il y a aussi des motifs d'un ordre moins noble. Les représentations flattent l'innocente vanité des jeunes acteurs. Ils sont heureux de parader en public sous de brillants costumes, avec des bicornes ornés de galons et de plumets, avec de hauts bonnets chargés de fleurs et de clinquant ; de manier l'épée, de faire résonner sur la scène les talons de leurs bottes à éperons ; de débiter devant

(1) Cf. Petit de Julleville, t. I, pp. 340-347 ; Cohen, pp. 169-170.

(2) Ce sentiment paraît avoir été très vif dans tous les théâtres ruraux, et plusieurs documents anciens nous en fournissent la preuve pour ce qui concerne particulièrement la Provence. En 1599, lorsqu'on joua l'*Histoire de l'Enfant prodigue* à la Cadière (Var), les organisateurs du spectacle obtinrent du Conseil une subvention de 10 écus, en alléguant que cette représentation avait été « l'honneur du commun » ; et en 1666, lorsqu'on joua au Val (Var) l'*Histoire de saint Alexis*, le motif de la subvention de 6 livres allouée aux acteurs fut formulé par le Conseil en ces termes : « atandu qu'il (cela) a esté pour l'honneur du lieu ». (*Bulletin philologique et historique*, année 1920, pp. 155 et 158.)

une nombreuse assistance des vers grandiloquents, de montrer la force et la justesse de leur voix (1); sans compter qu'après la représentation il y aura bal public, et qu'on s'amusera beaucoup, et qu'on boira largement, et qu'après le bal les filles, séduites par le bel air des acteurs et attendries d'admiration, n'auront peut-être pas le courage d'être trop sévères.

Et il y a enfin des motifs beaucoup plus grossiers. Dès 1857, Fr. Michel écrivait (2): « Malheureusement, de nos jours, bien des représentations de pastorales ont lieu dans un but d'intérêt pécuniaire, et à l'instigation des aubergistes qui s'arrangent de façon à n'y rien perdre. Parfois aussi on voudra faire pièce au curé de la paroisse, homme rigide qui aura tonné contre les désordres causés par ces réunions. » Selon W. Webster, l'initiative des aubergistes serait très fréquente, au moins dans ces dernières années. Quant à l'intention de faire pièce au curé, on en a encore vu des exemples récents, qui toutefois ne laissent pas d'être assez rares.

Dans tout théâtre rural, l'époque des représentations dépend plus ou moins des travaux de la campagne. Or le Pays basque est principalement adonné à l'élevage des troupeaux, et, puisque les acteurs d'une pastorale sont les jeunes gens du village, il n'est guère possible d'organiser une représentation qu'à l'époque où les pâtres y sont encore. En Soule, les brebis commencent à partir pour la montagne vers le 15 avril; quant aux vaches, elles partent plus tard. Et c'est aux environs du 22 juillet, fête de la Madeleine, qu'on ramène au village les agneaux, parce que l'herbe n'est plus assez tendre pour eux; c'est dans le courant d'octobre que le reste du bétail redescend au village. En outre, puisque les pastorales se jouent en plein air, sur la place publique, il est naturel que toujours, sauf dans certaines circonstances exceptionnelles, on cherche à les jouer pendant les mois de l'année où l'on a le moins à craindre la pluie, le froid, la neige. Pour ces deux raisons, la saison la plus favorable aux représentations est le commencement du printemps.

(1) Chaho dit, *Biarritz*, t. II, p. 126, qu'on représente une pastorale lorsqu'il y a dans le village beaucoup de jeunes gens « en état de jouer un rôle et qui désirent briller dans cet emploi. » — A. d'Ancona, t. II, p. 264, fait à propos du théâtre rural italien la remarque suivante: « On voit au maintien combien l'homme de la campagne exulte de pouvoir ceindre l'épée, et combien, lorsqu'il est costumé en héros, il sent la dignité de son rôle. » — Petit de Julleville, t. II, p. 371, note aussi qu'au moyen âge les acteurs ressentaient « une joie puérile à se draper, un jour au moins dans leur vie dans ces habits de Rois, de Saints, de Papes. »

2 *Le Pays basque*, p. 52.

Dans la vallée de Barétous, où il y a beaucoup de culture et où, par conséquent, les travaux des champs commencent plus tôt qu'en Soule, les représentations se donnent de préférence aux environs du mardi gras, malgré les chances de mauvais temps : car en mars, avril et mai les jeunes gens n'ont plus de loisirs.

Cela posé, voici comment, en fait, se répartissent dans l'année les 151 représentations de tragédies dont les « cahiers » nous fournissent les dates précises (au moins année et mois), depuis 1750 jusqu'à 1914.(1) :

janvier, 8 ;	mai, 16 ;	septembre, 7 ;
février, 13 ;	juin, 25 ;	octobre, 9 ;
mars, 17 ;	juillet, 5 ;	novembre, 2 ;
avril, 34 ;	août, 14 ;	décembre, 1. »

Ainsi, les mois de printemps comptent 75 représentations ; les mois d'été, 26 ; les mois d'automne, 12 ; les mois d'hiver, 38. Le nombre relativement grand des représentations données pendant les mois d'hiver s'explique par les fêtes du Carnaval, qui tombent en cette saison.

Dans les mois les meilleurs pour le théâtre souletin, les représentations se groupent surtout autour des grandes fêtes : Pâques, l'Ascension, la Pentecôte et la Saint-Jean-Baptiste. Et c'est aussi autour des fêtes de l'Assomption et de la Saint-Michel(2) que, dans les mois les moins favorables, on en trouve quelques unes.

Quant à celles, relativement nombreuses, qui se donnent en octobre, cette abondance ne s'explique par la date d'aucune grande fête. Il est donc vraisemblable que les représentations d'octobre ont été des réjouissances données à l'occasion du retour des pâtres.

Insistons un peu sur la fête de la Saint-Jean-Baptiste, que précèdent ou que suivent d'assez fréquentes représentations.

Cette fête a conservé dans le Pays basque son ancien prestige, et chaque village la célèbre encore aujourd'hui par des feux de joie. Sans doute ce sont surtout les enfants qui s'amuse de ces beaux feux allumés sur la route ou dans une lande, qui dansent en rond autour des hautes flammes, et qui, d'un bond, traversent le brasier. Mais ce qui prouve qu'en ce pays la tradition relative à la Saint-Jean a de profondes racines dans l'âme populaire, c'est

(1) Voir à l'Appendice la liste de toutes les représentations connues de pastorales tragiques.

(2) Pour la Saint-Michel, cf. Vinson, *Folk lore*, p. XXX.

d'abord que cela continue à se faire même dans les villes comme Bayonne et Saint-Jean-de-Luz (1) ; et c'est ensuite que, jusqu'à une date récente, plusieurs superstitions sont restées vivaces dans toute la région, par exemple celle des plaies que l'on va laver à la rivière, dans la nuit du 23 juin, à minuit sonnant ; celle de l'eau qu'en va boire, soit aux sources minérales de Cambo, soit à une source minérale située près de Mauléon (2) ; celle de la croix de moelle de sureau que l'on cloue, dans la matinée du 24 juin, contre la porte du logis, après avoir brûlé la vieille croix que l'on y avait clouée l'année précédente, etc. Il n'est donc pas invraisemblable que, si les représentations de pastorales sont assez nombreuses aux alentours de la Saint-Jean, ce fait a un certain rapport avec le culte rendu au saint.

En ce qui concerne le jour de la semaine auquel se donnent habituellement les représentations, J. Vinson dit (3) que « ce n'est jamais un dimanche. » A supposer que cela ait été vrai autrefois, cela n'est plus vrai aujourd'hui. Au contraire c'est presque toujours le dimanche que se donnent les représentations, au grand scandale du curé. Il n'y a guère d'exception à cette règle que pour les très grandes fêtes dont le lendemain est encore jour férié, comme Pâques ou la Pentecôte : en pareil cas, les jeunes gens ont coutume de ne jouer leur pastorale que le lundi.

Comme c'est une entreprise difficile et coûteuse de jouer une pastorale, on n'en joue pas souvent. Pour les seize ans qui vont de 1899 à 1914, il y a eu 38 représentations, ce qui, en moyenne, fait à peu près 2 et 1/2 représentations par an. Mais il est possible que pendant cette période les représentations aient été un peu plus fréquentes que d'habitude, et cela pour deux raisons : 1^o la curiosité de quelques érudits s'est portée sur ces humbles manifestations de la littérature populaire ; 2^o les acteurs ont réalisé plusieurs fois d'assez gros bénéfices. D'ailleurs le nombre des représentations peut varier beaucoup d'une année à l'autre. Durant la période susdite, il n'y eut aucune représentation en 1907 ; mais il y en eut 7 en 1909.

Il résulte de cette rareté que, dans la plupart des villages, surtout dans les petits villages de la Haute-Soule, il s'écoule ordinairement beaucoup de temps entre deux représentations. Lorsqu'on joua

(1) A Saint-Jean-de-Luz, la cérémonie du feu de joie se fait *officiellement*. Le feu, préparé dans la rue, près de l'église, est allumé à neuf heures du soir par le curé, escorté d'enfants de chœur et de chantres, et par le maire, accompagné de ses adjoints.

(2) Cf. Fr. Michel, pp. 153, 158, 182.

(3) *Le Folk lore du Pays basque*, p. XXX.

Jean de Calais à Licq, en 1901, ce village n'avait pas eu de représentation depuis plus de vingt ans. Par conséquent, au moins dans ces petits villages, la plupart des jeunes gens n'ont qu'une fois dans leur vie l'occasion d'être acteurs tragiques, et il arrive même que, pour certains d'entre eux, cette occasion ne se présente jamais.

Dès lors, on comprend que la représentation d'une pastorale prenne pour les acteurs l'importance d'un événement et qu'elle laisse de longs souvenirs. « Si un acteur a une belle voix, dit Fr. Michel (1), et s'il gesticule avec aisance, il entendra longtemps son nom répété avec éloge ; s'il rend mal son rôle, il s'expose à recevoir pour longtemps aussi un surnom destiné à perpétuer le souvenir de son échec. » Et Chaho (2), plus emphatique : « Le nom des acteurs qui furent remarquables vit toujours dans la mémoire du peuple ; on les cite encore longtemps après qu'ils sont morts, pour les comparer à ceux qui ont hérité de leur gloire artistique (3). »

Ce qui n'est pas douteux, c'est que les paysans basques ont une admiration, d'ailleurs justifiée, pour les braves garçons qui se donnent tant de peine afin de jouer une tragédie ; et une bonne vieille femme de Licq, qui ne savait elle-même ni lire ni écrire, nous disait avec un attendrissement admiratif, après la représentation de *Jean de Calais* : « Ces jeunes gens ont beaucoup de mérite, beaucoup de mérite ! »

Est-il besoin d'ajouter que les acteurs eux-mêmes gardent longtemps l'orgueil du rôle qu'ils ont bien rempli ? Webster (4) rapporte l'anecdote suivante : « Un vieillard m'a raconté avec fierté, pendant tout un après-midi, les souvenirs qu'il avait gardés du rôle de Satan, qu'il avait joué lorsqu'il était encore presque enfant, et les soins que ses parents avaient pris pour le lui enseigner. »

Notons enfin que, dans la Soule comme dans tous les pays qui ont un théâtre populaire, il arrive assez souvent qu'après la représentation un acteur change pour ainsi dire d'état civil et soit désormais appelé par le nom du personnage qu'il a incarné sur la scène (5).

(1) *Le Pays basque*, p. 51.

(2) *Biarritz*, t. II, p. 147.

(3) Le moyen âge a connu aussi l'admiration enthousiaste pour des acteurs populaires. En 1485, à Metz, lorsqu'on joua le mystère de *Sainte Barbe*, le personnage de la sainte fut joué « par un jeune fils barbier, nommé Léonard, qui estoit un très beau fils et ressembloit une belle jeune fille... si prudemment et dévotement que plusieurs personnes pleuroient de compassion... et tellement fut en la grâce d'un chacun qu'il n'y avoit seigneur, clerc ne lay qui ne désirât avoir led. garçon pour le nourrir et gouverner. » Ce fut le chanoine Jean Chardelly qui l'eut. (Petit de Julleville, t. II, p. 48.)

(4) *Loisirs*, p. 226.

(5) Cette persistance du nom du rôle attribué à l'acteur comme surnom, a été signalée aussi pour la Bretagne par *Le Brez*, (p. 487). Pour l'Italie,

CHAPITRE III

LES INSTITUTEURS DE PASTORALES

On nomme aujourd'hui « instituteur de pastorales », ou « instituteur de tragédies », ou même « instituteur » tout court, celui qui se charge d'instruire la troupe et de diriger la représentation.

Cet « instituteur » n'a rien à voir avec l'instituteur primaire, quoique l'on ait parfois confondu l'un et l'autre. Fr. Michel écrit par mégarde (1) : « La jeunesse va trouver l'homme de lettres du voisinage, le plus souvent l'*instituteur de la commune*, et lui fait part du dessein qu'elle a formé de jouer une pastorale. » Il peut arriver sans doute, mais il est rare que l'*instituteur de pastorales* soit l'*instituteur de la commune*. On n'en connaît que trois cas authentiques : celui de Laxague, celui de Jean Trouilh, et celui d'Edmond Esprabens.

Tout ce que l'on sait des impresarios basques — exception faite pour les contemporains — se trouve dans les inscriptions des « cahiers ». Mais souvent ces inscriptions sont si peu explicites qu'il est difficile de distinguer si elles se rapportent à un « instituteur », à un copiste ou à un simple propriétaire de manuscrits. D'ailleurs il est vraisemblable que ces trois qualités ont été maintes fois cumulées par une seule et même personne. Comme le *tragôdidaskalos* des Grecs, qui était à la fois poète tragique, directeur de troupe et metteur en scène (2), l'instituteur de pastorales est le factotum de l'entreprise dramatique.

La première chose que nous apprennent les inscriptions, c'est que l'on n'a pas toujours nommé ces impresarios comme on les nomme aujourd'hui. En 1790, Pierre Mécolainé se qualifiait « régent » (*Jérusalem délivrée*, Bordeaux, n° 1). En 1796, Elissalt, de Laruns, et Laxague, de Lichans, étaient appelés « souffleurs » dans les délibérations de l'Administration municipale du canton de Sunbarette. En 1814 et en 1818, Jean Mécol, de Garindein, prenait le titre de « conducteur (3) de tragédie » (*Richard de Normandie*, ms. Bouchet) :

Mme G. Deledda, l'illustre romancière, nous a écrit qu'elle connaissait à Fonni (Sardaigne) — quelques gens du peuple qui conservaient les surnoms de Barrabba, de Pilato, de Giuda, parce qu'ils avaient tenu les rôles de ces personnages dans des représentations pieuses. Voir aussi son roman *La Via del Male*, où elle cite un fait analogue.

(1) *Le Pays basque*, p. 46.

(2) On remarquera que le mot grec se traduit littéralement en français par « instituteur ».

(3) On sait que le nom de « conducteur » est un de ceux par lesquels on désignait les impresarios des mystères. Cf. Petit de Julleville, t. II, p. 72.)

puis, en 1831, celui d'« instituteur chef des tragédies » (*Saint Pierre*, de la collection Campan-Latsague). En 1827, J.-P. Bessiger s'intitulait plus prétentieusement « professeur de tragédie » (1) (*Destruction de Jérusalem*, Bordeaux. n° 14). Badé dit (2) qu'en 1843 le nom le plus usité était celui de « régent de pastorales » ou « régent de tragédies ».

La première fois que l'on rencontre le nom d'« instituteur de tragédies », c'est en 1848, sous la plume de Jacques Oyhénart, d'Uhart-Mixe (*Canico et Beltchiline*, Bordeaux, n° 24). De nos jours, les pastoraux ont parfois encore la fantaisie de modifier l'appellation ordinaire ; par exemple, Jean Héguiaphal, de Chéraute, a fait suivre sa signature des mots : « instructeur de tragédie » (*Sainte Marguerite*, Bayonne, n° 54).

Quelques pastoraux ont eu la bonne idée d'indiquer leur profession. Nous savons ainsi que J.-P. Saffores était cordonnier ; que son frère, J.-B. Saffores, était facteur rural ; que Basterreix était sabotier ; que Laurent Oyhamburu était sandalier ; que J.-B. Foix était plâtrier. Parmi les vivants, J.-D. Irigaray, de Laguinge, est forgeron ; J.-B. Hardoy, de Sainte-Engrâce, est douanier ; les deux Héguiaphal, de Chéraute, sont cultivateurs ; J. Aguer, dit Burguburu, est cultivateur et chef cantonnier.

Les « instituteurs de pastorales » se considèrent eux-mêmes comme des artistes, et, en un sens, ils n'ont pas tout à fait tort, puisqu'ils sont dans leur pays les seuls représentants d'une tradition artistique. À ce titre, ils s'attribuent volontiers une supériorité sur leurs compatriotes, et ils n'évitent pas toujours de manifester hors de propos la bonne opinion qu'ils ont de leur personne. Ils participent donc, dans quelque mesure, aux défauts ordinaires de l'homme de lettres et de l'homme du théâtre, et, par leur suffisance, ils arrivent parfois à se rendre peu sympathiques. Voici la note écrite au crayon par le chanoine Inchauspé, sur une copie d'*Hélène de Constantinople* : « Les régents de pastorales sont aussi peu populaires que possible. Il y aurait une comparaison intéressante à faire entre les improvisateurs (*coblakari*), qui sont les vrais représentants de la littérature populaire, et les pastoraux, gens d'une instruction limitée et d'une pédanterie inexprimable. »

Plusieurs d'entre eux, faisant parade de leur humeur frondeuse et affectant l'indépendance des esprits forts, ont eu la fantaisie de

1. Au XV^e siècle, à York, le moine Melton se qualifiait « professeur de spectacles sacrés ». Jusserand, p. 52. En 1652, à Lorgues, l'impresario se qualifiait plus modestement « mestre d'école pour le théâtre ». En Flandre, l'impresario P.-J. Signor (XVIII^e siècle) se qualifiait « instituteur enseignant la parfaite littérature » (Vander Straeten, t. I, p. 109).

2. Article publié le 13 octobre 1843, dans l'*Observateur des Pyrénées*.

consigner sur leurs cahiers, à l'adresse de la postérité, des professions de foi comme celle-ci :

« Le cayer vient à perdre
« le quelq'un trouver Il aura
« la bonté de rendre au sieur
« J.-Pre Saffores, cordonnier de Tardets,
« qui est un brave homme reconnu
« par tout son pays. Et un homme
« comme il faut pour manger
« quelque tranche de janbon et
« des œufs frigit dans la poile
« pendant toute le temps de l'année
« à la place de chardines.
« A Tardetz, le 14 mars 1836. Saffores (1) ».

Ou encore comme cette autre :

« Si ce livre se perdoit
« comme faire se pourroit,
« je vous prie de le rendre à son maître
« qui n'est ni capucin ni prêtre (2),
« ni envie de l'être;
« mais s'appelle Linconnu, de la commune de Bon-Garçon,
« pour manger une cuisse de chapon
« bien grasse.
« Dieu me fasse cette grâce ! »

(*Judith et Holopherne*, ms. Bouchet).

Plus bref, Joseph Apleseix s'est contenté de se déclarer lui-même « très coquin » (*Hélène de Constantinople*, Bibl. nat., n° 219); et Jean Mécol a accolé à sa signature le qualificatif de « mauvais sujet », (*Hélène de Constantinople*, de la collection Campan-Latsague). Mais

(1) Le Braz, pp. 502-505, remarque qu'en Bretagne aussi les anciens facteurs de mystères affectaient volontiers une grande liberté de pensée et ne se gênaient pas pour tenir des propos que l'on estimerait audacieux même dans la Basse-Bretagne d'aujourd'hui.

(2) Il est surprenant de retrouver presque la même formule sur les cahiers des mystères bretons. Dans celui de la *Buc Jacob*, Vincent Gouarin, propriétaire du ms., déclare qu'il « n'est ny prêtre ny moine » (cf. Gaidoz et Sébillot, p. 329). Et dans celui de *Charlemagne et les douze Pairs* (cf. Le Braz, p. 206), on lit :

« Ce livre appartient à son mettre
« qui n'est ni religieux ny prettre,
« et en cas de perdicion,
« François le Hoeron est son nom. »

par contre, Gramont d'Ellichalt s'est qualifié trois fois de « brave garçon » (*Sainte Ursule*, de la collection Campan-Latsague); et Jean Héguiaphal ne manque guère de mettre sur ses cahiers qu'il est « bon garçon ».

Donc, bons garçons, avec une nuance de coquinerie, sans aucune vocation pour la prêtrise, mais toujours prêts aux grasses lippées, même en carême; tel est le portrait que les pastoraliers font volontiers de leur propre caractère (1). Ne les chicanons pas sur leurs menus défauts, et voyons plutôt quelles sont les utiles fonctions qu'ils remplissent comme « conducteurs de tragédies ».

Ces fonctions sont multiples (2) :

1° Un instituteur de pastorales doit posséder un certain nombre de « cahiers », et il devient ainsi le conservateur du répertoire. Il recopie les manuscrits trop délabrés, en acquiert de nouveaux, lorsque l'occasion s'en présente. Bref, c'est grâce à lui que cet humble théâtre n'a pas péri depuis longtemps.

2° C'est lui qui, d'après le cahier type, « extrait » les différents rôles et en remet les copies aux acteurs, pour que ceux-ci puissent apprendre les versets qu'ils auront à réciter (3).

3° C'est lui qui, lorsque les acteurs savent suffisamment leurs rôles, dirige les répétitions.

4° C'est lui qui surveille la construction du théâtre et tous les préparatifs de la représentation.

5° Enfin c'est lui qui, le jour de la représentation, fait office de « souffleur ». A cet effet, il se tient sur la scène avec son cahier ouvert dans la main, s'approche vivement du personnage dont la mémoire a une défaillance, lui répète à voix presque haute, sans chercher le moins du monde à dissimuler son intervention, les paroles qui se font trop attendre; et, au besoin, il le suit pas à pas, si le rôle exige que cet acteur marche. Une seule fois, en 1914, à

(1) L'un d'eux a formulé ainsi, dans l'épilogue de *Pansart*, sa philosophie épicurienne : « Quand nous serons vieux, le temps sera passé. Amusons-nous à présent, c'est notre tour. »

(2) Dans tous les théâtres vraiment populaires, les fonctions de l'imprésario ont été à peu près les mêmes. Pour le théâtre du moyen-âge, cf. *Sepet*, p. 158, et *Cohen*, p. 175; pour celui du Roussillon, cf. *Vidal*, pp. 341-342; pour celui de la Bretagne, cf. *Le Braz*, p. 481; pour celui de la Flandre, cf. *Vander Straeten*, t. I, pp. 73 et suiv.; et pour celui de la Toscane, cf. *A. d'Ancona*, t. I, pp. 422.

(3) *A. Léon* dit à tort, p. 38, que ce sont les acteurs eux-mêmes qui prennent copie ou font prendre copie de leurs rôles. On peut voir quelques échantillons de ces copies dans le ms. 51 de la Bibl. de Bayonne. — Au moyen âge, c'était aussi le « facteur » d'un mystère qui était chargé de « faire les livres », c'est-à-dire d'exécuter d'après le cahier original les copies nécessaires aux acteurs. Ces copies restaient sa propriété. (Cf. *Petit de Julleville*, t. II, p. 46).

Laguinge, nous avons vu l'instituteur de pastorales caché dans l'arrière-scène et soufflant les acteurs par une petite ouverture ménagée entre les draps de lit qui formaient la toile de fond (1).

Quels sont les profits qui le rémunèrent de sa peine ? Sans compter la gloriolo, à laquelle nous savons déjà qu'il n'est pas insensible, il faut ajouter deux bénéfices pécuniaires :

1^o En tant que propriétaire des cahiers, il a droit à une indemnité de cinq francs, lorsqu'un autre instituteur de pastorales, ou même un simple curieux, lui emprunte un de ses manuscrits afin d'en tirer copie. (Il paraît que, depuis quelque temps, ce droit a été porté à dix francs.)

2^o En tant que directeur de la troupe, le salaire qu'il touche pour les extraits des rôles, pour les répétitions et pour la représentation est fixé à l'amiable. Selon Fr. Michel (2), ce n'était autrefois qu'une quarantaine de francs ; aujourd'hui, c'est de cent à cent cinquante francs. En outre, l'« instituteur » est remboursé de tous ses frais de voyage et du prix de tous les repas qu'il peut être obligé de prendre à l'auberge, pendant tout le temps qu'il prépare la représentation.

« C'est de l'argent bien facile à gagner ! » nous disait un Souletin.

Quelques remarques encore sur l'histoire des instituteurs de pastorales, quoiqu'il soit un peu téméraire de parler d'histoire à propos de gens dont on sait si peu de chose.

Buchon en cite un, Bordet d'Alos, qui aurait vécu au XVI^e siècle.

Pour le XVII^e siècle, on ne connaît aucun nom.

Pour la première moitié du XVIII^e siècle, Buchon et Badé citent Etchegóyen, de Laruns ou de Larrau, qui aurait vécu vers 1740. En 1750, Gauliber, d'Esquiule, fit représenter *Elisabeth de Portugal*.

De 1751 à 1800, les cahiers fournissent une quinzaine de noms.

De 1801 à 1900, ils en fournissent près d'une cinquantaine.

De 1901 à 1914, on peut en citer quatre ou cinq (3).

La profession d'instituteur de pastorales est-elle dans une certaine mesure héréditaire ? D'une part, on trouve dans la liste des pastoraliers trois Oyhénart, trois Mécot, deux Fourcade, deux Oyham-

(1) Comme au théâtre breton, où « le souffleur » avait sa place marquée dans la coulisse, juste au point d'intersection des deux pièces de toile dont les bords étaient assez grossièrement cousus pour qu'il pût avancer le nez jusque sur la scène et se faire entendre de plus près aux acteurs ». (Le Braz, p. 174). — Au théâtre du moyen âge, c'était aussi le « meneur de jeu » qui soufflait. (Cf. Cohen, p. 173.)

(2) *Le Pays basque*, p. 46.

(3) Voir à l'Appendice la liste chronologique des instituteurs de pastorales.

buru, quatre Cassou, deux Saffores, deux Hobiague, quatre Pée, trois Héguiaphal (1). Le lien de parenté qui a pu exister entre ces instituteurs de même nom est presque toujours inconnu ; mais il n'en est pas moins probable qu'ils appartenaient à la même famille. D'autre part, on constate que, bien plus souvent encore, les noms des pastoraliers sont isolés, ce qui montre que beaucoup de Soule-tins se sont consacrés au théâtre, non par prédestination atavique, mais par goût individuel.

Quelques mots, pour finir, sur les deux instituteurs de pastorales que nous avons le plaisir de connaître personnellement : J.-P. Héguiaphal et J. Aguer.



Fig. 2. — Jean Héguiaphal.

J.-P. Héguiaphal, âgé d'environ quarante-cinq ans, père de neuf enfants, habite dans la montagne, à deux heures de Chéraute. Grand, maigre, à la face osseuse et parcheminée, à l'allure lourde et rude, il parle assez péniblement le français, et, du moins avec les étrangers, il manque d'expansion et demeure volontiers taciturne. Mais cela ne l'empêche pas d'être très fin, très intelligent, et d'avoir une grande influence sur les habitants de sa commune, où il est adjoint au maire. Il appartient à une vieille famille de pastoraliers, et non seulement son père et son grand-père faisaient jouer des « trageries », mais une tradition domestique veut que cet art ait été inventé par un de ses ancêtres (1).

(1) Voici, résumée clairement dans ce qu'elle a d'essentiel, cette tradition que J. Héguiaphal nous a racontée d'une façon très confuse, avec quantité de détails invraisemblables et même contradictoires.

Au XVII^e siècle, un certain Jean Héguiaphal, régent d'école, aurait tra-

A l'en croire, presque tous les cahiers viendraient de chez eux, et le célèbre « instituteur » J.-P. Saffores aurait dû la meilleure part de sa réputation aux emprunts faits à la collection des Héguiaphal (1). Malheureusement la plus précieuse partie de cette collection a péri dans l'incendie de leur maison, le 25 décembre 1898.

Ce qui est hors de doute, c'est qu'actuellement les Héguiaphal père et fils (2) sont ceux qui possèdent le mieux les traditions dramatiques de la Soule et qui y demeurent le plus fidèlement attachés. Ils sont les vrais représentants du passé, et en eux s'incarnent les principes de la vieille école. Cet esprit conservateur leur est d'autant plus facile qu'ils ont eux-mêmes peu d'instruction et que l'idée d'innover ne leur vient pas à l'esprit. Quand on leur demande l'explication de quelque ancien usage, ils répondent invariablement : « On fait ainsi parce que c'était écrit dans les cahiers. »

Jean Aguer peut avoir cinquante ans. Père de sept enfants, il habite une ferme isolée, à une heure de Tardets C'est un homme de taille moyenne, avec un embonpoint naissant ; il a la face pleine et colorée, l'allure désinvolte, la physionomie intelligente. Il aime à causer, s'exprime avec aisance en français, écrit même assez correctement dans cette langue. S'il s'est fait instituteur de pastorales, c'est par vocation personnelle et non par instinct héréditaire : car son père ne s'est jamais occupé de théâtre. Il ne possède que quatre ou cinq manuscrits.

Mais J. Aguer ne se contente pas du rôle d'impresario, et il a composé lui-même trois tragédies : *Louis XI*, *François I^{er}* et

duit en versets basques de nombreuses « histoires » et en aurait composé 42 cahiers. Son neveu, Gabriel Héguiaphal, aurait hérité de ces cahiers, mais n'en aurait fait aucun usage. Au commencement du XVIII^e siècle, les descendants de Gabriel auraient eu l'idée de faire réciter les textes des cahiers, mais sans jeu dramatique. Plus tard encore, dans les premières années du XIX^e siècle, un Jean-Pierre Héguiaphal aurait ajouté à la récitation le jeu dramatique, et c'est lui qui aurait enseigné aux acteurs à accomplir sur la scène les mouvements et les évolutions qui s'y pratiquent aujourd'hui.

Qu'y-a-t-il de vrai dans cette légende ? Probablement peu de chose. En effet, il est parfaitement certain que le jeu dramatique est beaucoup plus ancien sur la scène basque que ne le suppose cette tradition, et les didascalies des manuscrits de *Jeanne d'Arc*, d'*Œdipe*, de *Clovis*, de *l'Enfant prodigue*, de *Saint Martin*, etc., prouvent que déjà au XVIII^e siècle les pastorales étaient rédigées selon la même technique et jouées de la même manière qu'aujourd'hui.

(1) On lit dans l'épilogue de *Jouanic Hobe*, farce charivarique jouée en 1788, ce demi-verset : « Dieu donne santé à celui qui possède la bibliothèque ! » Avec de la bonne volonté, on peut admettre que cela se rapporte à la collection des Héguiaphal.

(2) Le père a renoncé depuis une vingtaine d'années à faire jouer des pastorales.

Henri I . Si les Héguiaphal représentent l'ancienne école, il représente, lui, la nouvelle, et c'est de propos délibéré qu'il vise à rajeunir et à perfectionner l'art dramatique souletin. Pour le fond des pièces, il y veut moins d'anachronismes et plus de vérité historique ; pour la mise en scène et la déclamation, il est choqué par l'invraisemblance et par la fausseté de certains usages traditionnels. Il croit que, si les pastorales étaient débarrassées de ces défauts, elles deviendraient plus attrayantes pour les spectateurs d'aujourd'hui.



Fig. 3. — Jean Auzier.

Ce sont là d'excellentes intentions ; mais elles pourraient avoir un résultat désastreux : car le plus clair mérite du théâtre basque est précisément son archaïsme. Que lui resterait-il d'intéressant si cet archaïsme disparaissait et si les « pastorales » devenaient des pièces modernes fabriquées par des auteurs paysans ? Il n'est pas téméraire de prévoir que les bergers basques les goûteraient peu, et il est clair comme le jour que les lettrés et les érudits cesseraient de leur prêter la moindre attention.

CHAPITRE IV

LES ACTEURS

Fidèle à la tradition du moyen âge, le théâtre basque n'admet pas le mélange des sexes sur la scène. Les acteurs y sont ou des garçons seuls ou des filles seules. Nous parlerons au chapitre XV des troupes de filles.

Dans les troupes de garçons, les rôles de femmes sont tenus par des garçons travestis (1). Nous ne connaissons qu'une seule exception à cette règle, et elle date de la Révolution française. En 1799, lorsque des « citoyens » jouèrent la pastorale de *Clovis*, deux rôles furent tenus par des « citoyennes » : celui de Clotilde, par la fille du métayer d'Etchecoin, et celui de Floride, par la « cadette d'Etcheverry » (2).

Comment la troupe se forme-t-elle et s'organise-t-elle pour jouer une pastorale ?

Il y a toujours dans un village quelque boute-en-train qui, plus entreprenant, plus gai, plus bavard que les autres, prend l'initiative de proposer la chose à ses camarades. Chaho parle (3) d'une « assemblée de jeunes gens » où un « orateur », peut-être quelque abbé défroqué qui a déserté le séminaire pour redevenir paysan », suggère, avec force figures de rhétorique, l'idée de monter une pièce et de donner une représentation. Par le fait, cette « assemblée » n'est le plus souvent qu'une réunion fortuite dans un cabaret. Entre le verre et la bouteille, après qu'on a chanté, après qu'on a improvisé d'interminables *koblas*, quelqu'un propose de jouer une tragédie. On en reparle, les jours suivants, à ceux qui n'étaient pas là ; quelquefois l'affaire traîne pendant des semaines ; mais peu à peu le projet prend racine, et, un beau jour, on tombe d'accord pour passer à l'exécution.

(1) Même règle en Bretagne, en Flandre, et généralement dans tous les théâtres ruraux. — En Italie, pour les *maggi*, les rôles de femmes sont encore tenus par des garçons dans les villages de la haute montagne ; mais ils sont assez souvent tenus par des filles dans les villages des vallées (A. d'Ancona, t. II, p. 265 ; Galassini, pp. 227-228 ; Giannini, p. 24.) — D'ailleurs, dans les pièces que jouent les théâtres ruraux, les rôles féminins sont peu nombreux, et on pourrait même en citer où il n'y a pas un seul rôle de femme.

(2) Cette liste des rôles de *Clovis* a été publiée par Fr. Michel dans sa réédition des *Proverbes basques* d'Oihenart, 1847, Introduction, p. LXIX. — Un fait semblable s'est produit à la même époque en Béarn, où l'usage était aussi que, dans les représentations villageoises, les rôles de femmes fussent tenus par des garçons. Lorsque des « citoyens » jouèrent la tragédie de *la Mort d'Holopherne*, ce furent des femmes qui tinrent les rôles de femmes. (De Lagrèze, pp. 410-411.)

(3) *Biarritz*, p. 122.

Badé prétend que, une fois la décision prise, « on recrute *partout* des artistes. » C'est une grave erreur. La coutume exige au contraire que les acteurs appartiennent exclusivement au village qui donne la représentation. Solliciter ou accepter une collaboration étrangère, ce serait un aveu d'insuffisance ou d'impuissance. Ce point d'honneur est même poussé si loin que, au cas où un jeune homme domicilié dans le village est natif d'une autre commune, on hésite à l'admettre dans la troupe. Pour que la règle fléchisse en sa faveur, il faut, ou que le village, trop petit, n'arrive pas à constituer sa troupe avec ses seules ressources en garçons indigènes, ou que ce demi-étranger possède des qualités remarquables (1).

Les acteurs sont ordinairement des jeunes gens de vingt à trente ans. Mais, sur ce point, il n'y a pas de règle fixe. D'une part, si l'on croit qu'un homme marié, réputé jadis pour son talent d'acteur, est capable de tenir mieux que tout autre un rôle important, on le prie d'accepter ce rôle ; et il l'accepte toujours, à moins d'avoir de graves motifs pour refuser : car cette requête lui fait honneur. D'autre part, il se forme quelquefois des troupes d'hommes mariés, et cela arrive surtout lorsque les « vieux » sont en antagonisme avec les « jeunes » et veulent leur être désagréables. Par exemple, en 1893, à Tardets, les « vieux », pour taquiner les « jeunes », jouèrent *Jeanne d'Arc* ; et les « jeunes » répondirent à cette provocation en jouant la *Jérusalem délivrée* et *Napoléon* (2).

Les acteurs forment entre eux, en vue de la représentation à donner, une association temporaire, et cette association se dissout aussitôt qu'elle a réalisé son objet. C'est à peu près ce qui se passait au moyen âge pour la représentation des mystères ; mais, tandis qu'au moyen-âge les associations d'acteurs se faisaient par actes authentiques, par contrats passés devant notaires et où étaient stipulées minutieusement toutes les obligations des parties (3), les associations souletines se font par un simple accord verbal dont la coutume fixe les clauses.

Le principe des associations souletines est la parfaite égalité de tous ceux qui en font partie. Quelle que soit leur condition sociale, riches ou pauvres, maîtres ou domestiques, ils ont tous mêmes droits et mêmes devoirs, sont responsables du déficit possible pour des parts égales, profitent du revenant-bon pour des parts égales. Bref, une troupe est une sorte de société coopérative, dont les

(1) A Oberammergau aussi « une règle absolue veut que les natifs ou naturalisés soient seuls élus pour tenir un rôle. » (Sepet, *Origines catholiques du Théâtre moderne*, p. 521.)

(2) Cf. *Avenir des Pyrénées et des Landes*, n° du 30 avril 1893.

(3) Voir sur ce sujet Petit de Julleville, t. I, pp. 361-363 ; et Cohen, p. 168.

membres supportent les frais en commun et jouissent en commun des bénéfices.

À proprement parler, la troupe n'a pas de chef. Cependant, comme il est nécessaire que quelqu'un fasse les démarches pour obtenir l'autorisation de jouer sur la place publique, traite avec un charpentier pour la construction du théâtre, encaisse les recettes et paie les sommes dues, voici ce qui a lieu. Par une entente préalable qui se réalise au moyen de simples conversations entre les membres de la troupe, on confie à celui que l'on estime le plus intelligent et le plus honnête les fonctions d'administrateur et de comptable.

Ajoutons que la troupe est essentiellement éphémère et que, en principe, elle ne doit jouer sa tragédie qu'une seule fois et dans son propre village. Mais, surtout depuis quelques années, cette règle fléchit, et la troupe donne souvent une seconde représentation, soit dans son propre village, soit dans un village voisin.

Lorsqu'elle donne une seconde représentation dans son propre village, c'est presque toujours parce que la première n'a pas réussi et qu'il y a un gros déficit à combler. Comme les frais les plus lourds, construction du théâtre, location des costumes, etc., sont déjà faits, et qu'ainsi une seconde représentation coûte relativement peu de chose, il y a beaucoup de chances pour que les recettes de cette seconde représentation aident à solder le déficit.



Fig. 4. — La troupe d'Haux vient en cavalcade à Tardets pour y donner une seconde représentation d'*Abraham*, le 29 mai 1899.

Au contraire, lorsque la troupe donne une seconde représentation dans un village voisin, c'est presque toujours parce que la première a eu beaucoup de succès et que des délégués de ce village sont venus demander aux acteurs de venir chez eux rejouer leur tragédie (1). En pareil cas, l'usage est que les acteurs se rendent à cheval dans le village qui les a appelés ; et c'est une merveilleuse surprise pour le promeneur non averti, d'apercevoir soudain, dans une vallée sauvage, au détour d'une route, le long d'un petit gavage torrentueux, cette longue cavalcade bariolée de bleu et de rouge, coiffée de scintillantes et barbares coiffures de plumes et de fleurs, qui s'avance au son d'une musique criarde, un peu semblable à la *nouba* des Arabes.

Il n'est pas sans exemple, mais il est assez rare, qu'une troupe donne une troisième représentation.

Lorsque la troupe est constituée, il faut arrêter définitivement le choix de la pièce que l'on jouera. Presque toujours les jeunes gens ont déjà en vue une certaine pièce, par exemple *Abraham* ou *Roland*. On va donc trouver l'instituteur de pastorales, on lui fait part du projet de la jeunesse, et on le prie de venir avec le « cahier ». Si l'instituteur ne possède pas le cahier, il se le procure chez un confrère et il se rend à l'invitation. S'il lui est impossible de trouver le cahier, ou s'il juge que la pièce indiquée par les jeunes gens ne convient pas, il en propose une autre, que les jeunes gens acceptent ou refusent, après examen (2). En réalité, c'est bien — comme à la Comédie française — la troupe elle-même qui accepte ou qui refuse la tragédie (3).

La pièce choisie, on distribue les rôles. Or, en moyenne, une troupe souletine ne compte guère plus de vingt ou vingt-cinq

(1) Même usage en Bretagne, où la troupe était souvent invitée par les gens du « quartier » à donner une seconde, une troisième représentation, et où elle était même appelée dans des communes plus éloignées, qui traitaient avec elle pour avoir à leur tour le plaisir du spectacle ; de sorte qu'il arrivait que cette troupe exécutât une véritable « tournée » théâtrale. (Cf. Le Braz, p. 489.)

(2) Chano a tort de dire, p. 129, « qu'on s'en rapporte au régent dépositaire des manuscrits ».

(3) On trouve dans la *Sainte Marguerite* de la collection Campan-Iatsague cette curieuse lettre relative au choix d'une pastorale, et d'où il résulte que ce choix appartient bien à la troupe :

« Monsieur Botéotéguy,

« Nous préférons nous choisir de la tragédie de *Sainte Marguerite* ; et vous
« nous serez obéissant à nous aider pour dimanche prochain. Nous vous
« attendons pour les six heures du matin, et nous serons assemblés à vous
« attendre.

« Abense-de-Bas, le 23 avril 1838. »

acteurs, et presque toutes les pastorales ont un bien plus grand nombre de rôles. Par exemple, *Clovis* en a 37; *Ahraham*, 43; *Charlemagne*, 54; *Hélène*, 63; *Napoléon*, 66; *Saint Jacques*, 71. Pour remédier à cette difficulté, il y a deux moyens.

Le premier consiste à abrégier la pièce par des coupures, et c'est l'instituteur de pastorales qui, comme le «facteur» médiéval, retranche des rôles secondaires et fait, au besoin, des raccords.

Le second, qui d'ailleurs n'exclut pas le premier, consiste à faire jouer deux ou plusieurs rôles par un même acteur. D'ordinaire cela est facile, parce que, sur le grand nombre des rôles de certaines pastorales, il y en a toujours plusieurs, dix, quinze, vingt, qui sont très peu importants, et l'acteur qui les tient n'a que quelques versets à réciter. Comme cette combinaison est souvent nécessaire pour monter la pièce, les instituteurs de pastorales l'indiquent volontiers dans leurs cahiers sous la forme d'une liste spéciale, par exemple dans *Daniel* (Bibl. nation., n° 207, f° 58) : « Portions qui pauvent le double »; dans les *Quatre Fils Aymon* (Bibl. nat., n° 215, f° 41^{ro}) : « De la manière de partager les doubles portions des acteurs, et de celles qui sont faites »; dans *Saint Jacques* (Bordeaux, n° 4, p. 200) : « Les doubles emplois, ou la manière de ranger, tant des portions simples, seules ou doubles »; dans *Saint Bertrand*, f° 26 : « De la manière que les acteurs être chargés des doubles emplois », etc.

Il résulte de ces listes que des acteurs peuvent avoir à tenir jusqu'à trois ou quatre rôles, et même davantage. La liste du *Clovis* de Francisque Michel donne 25 acteurs pour 37 rôles, et un certain Philipon y est à lui seul « Sigebert, roi, Clotaire, roi, l'hermite Apollinaire, Hilaire ». La liste du *Saint Jacques* de Bayonne (n° 48, f° 34^{ro}) donne 24 acteurs pour 71 rôles. La liste de *Saint Bertrand*, d'ailleurs très confuse, énumère pour cette pastorale plus de 60 rôles, quoique le pastoralier ait noté qu'on pouvait la jouer avec 19 acteurs (1).

Mais il y a pourtant une limite à cette réduction du nombre des acteurs, et parfois l'instituteur de pastorales a pris soin de l'indiquer sur son cahier. Dans le *Clovis* de Bordeaux, n° 3 : « Il faut qu'il en sort 22 acteurs, au delà des anges »; dans le *Saint Blaise* de la Bibl. nat., n° 75 : « Ce tragédie on peut faire par ces acteurs, et non pas de moins »; et dans l'*Hélène de Constantinople* de la Bibl. nat., n° 201 : « On peut jouer avec 17 acteurs ».

(1) On procédait de même pour jouer les mystères français. Par exemple, dans les *Actes des Apôtres*, il y avait moins de 300 acteurs pour les 424 rôles; dans *Saint Martin*, 120 acteurs pour 132 rôles; dans les *Trois Rois*, 71 acteurs pour 96 rôles. En 1640, lorsqu'on joua au collège du Puy l'*Histoire de Saint Jacques*, chaque acteur eut à tenir en moyenne plus de trois rôles. (Cohen, p. 214; Rouchon, p. 167.)

Comment se distribuent les rôles entre les membres de la troupe ? Sur ce point, les renseignements puisés à diverses sources concordent. L'instituteur de pastorales fait la distribution avec une entière impartialité, c'est-à-dire qu'il ne tient compte ni de la situation sociale des acteurs ni du désir qu'ils auraient de jouer tel ou tel personnage, et qu'il considère uniquement les aptitudes physiques et intellectuelles des jeunes gens. En d'autres termes, les rôles les plus importants et les plus honorables sont, non pour les fils de famille, mais pour ceux qui paraissent capables de s'en acquitter le mieux, ne fussent-ils que de simples domestiques (1).

Quelles sont les qualités que les Souletins apprécient le plus chez un acteur ? C'est un point sur lequel les didascalies ne nous apprennent rien. La seule didascalie connue qui s'y rapporte est celle-ci, qu'on lit dans un fragment de *Napoléon* (Bayonne, n° 51) : « Il (Bonaparte) doit savoir lire, et gantil. » En fait, ce qui, au jugement du public, constitue la vraie supériorité d'un acteur, c'est : 1° d'être intelligent et d'avoir une bonne mémoire ; 2° d'avoir la voix forte, nette et agréablement timbrée (2) ; 3° d'être grand, bien fait de sa personne, et de porter le costume avec aisance. D'ailleurs, lorsqu'il s'agit d'apprendre un rôle long et difficile, les deux premières qualités priment la troisième. C'est ainsi qu'en 1901, lorsqu'on joua *Jean de Calais*, le rôle de Lucile, où il y a environ 150 versets à réciter, fut attribué à un garçon assez laid et dont le physique convenait médiocrement pour ce rôle travesti, mais qu'on savait intelligent et doué d'une mémoire sûre.

Les anges sont des enfants qui n'ont jamais plus de onze ou douze ans, mais qui n'en ont parfois que sept ou huit (Ordarp, 1909). Autant que possible, on les choisit jolis et gracieux. De plus, comme il y a toujours dans leur rôle un ou deux morceaux lyriques, il faut que ces enfants soient capables de bien chanter.

Les garçons travestis en femmes doivent être des adolescents imberbes ; et, s'ils ont en outre une aimable physionomie et une démarche élégante, cela n'en vaut que mieux.

(1) Il en était de même au moyen âge, où l'on prenait grand soin, surtout à partir de la fin du XV^e siècle, de répartir les rôles « suivant les facultés des acteurs et les exigences de leur personnage ». (Cohen, p. 214.)

Notons pourtant une curieuse exception à cette règle. Au XVI^e siècle, les villageois de Vals, près du Puy, jouaient chaque année, sur la place publique, des pièces qui mettaient en scène des personnages de la cour de France, et ils avaient coutume de s'en abjurer les rôles entre eux, au plus offrant et dernier enchérisseur. (Petit de Julleville, t. I, pp. 373-374.)

(2) Le public du moyen âge n'attribuait pas moins d'importance à la voix, et, en 1540, pour la représentation des *Actes*, il y eut à Paris des commissaires chargés d'« ouïr les voix de chacun personnage ». A York (Angleterre) une commission semblable s'assurait que « les acteurs parlaient distinctement », et éliminait ceux qui étaient reconnus « insuffisants en voix ». (Cohen, p. 215).

Les rôles des Tures, qui représentent la force brutale, sont ordinairement attribués aux jeunes gens qui ont la plus haute taille et la plus rude voix.

Pour les rôles des Satans, la seule qualité exigée est d'être très bon danseur.

Dans la plupart des manuscrits, les pastoraliers ont pris soin de dresser une liste complète des rôles de la pièce, liste parfois intitulée : « Mémoyre des acteurs » (*Joseph*, Bordeaux, n° 12) ; ou « Note des acteurs de la tragédie » (*Saint Pierre*, coll. Campan - Latsague) ; ou « Voici les noms des acteurs » (*Ste Engrâce*, Bibl. nat. n° 169) ; et plus souvent sans aucun titre (1). Mais, avec ou sans titre, ces listes ne nous apprennent rien sur les acteurs eux-mêmes ; car, en réalité, les noms qu'elles donnent ne sont pas ceux des acteurs, ce sont seulement ceux des personnages de la pièce (1).

Puisque les listes des cahiers ne fournissent jamais de renseignements sur la personnalité des acteurs qui ont tenu les rôles, nous avons tâché de suppléer dans quelque mesure à cette lacune en priant un de nos amis de vouloir bien dresser pour nous le tableau complet de la troupe qui joua *Jean de Calais* à Licq, le 21 avril 1901, en indiquant pour chaque acteur la profession qu'il exerçait et le degré d'instruction qu'il possédait. Selon ce tableau (2), les 22 acteurs comprenaient 13 cultivateurs, 3 charpentiers, 2 sabotiers, 1 employé de commerce, 1 cordonnier, 1 journalier, 1 domestique. Quant à l'instruction, 3 acteurs seulement savaient lire et écrire en français et en basque, 7 ne savaient lire et écrire qu'en basque, et 12 étaient de véritables illettrés. Il paraît qu'autrefois c'était pis encore, et Chaho (3) donne à entendre que, de son temps, pas un acteur « ne savait lire l'écriture ».

Comment donc la troupe faisait-elle alors, et comment fait-elle aujourd'hui pour apprendre des rôles dont les titulaires, au moins une fois sur deux, ne sont pas en état de lire le texte ?

Dès que l'instituteur de pastorales a fourni aux acteurs les copies

(1) Dans les manuscrits de mystères, par exemple dans celui du *Saint Martin*, d'André de la Vigne, et dans celui des *Trois Doms*, les listes de rôles donnent assez souvent les noms des acteurs qui les ont tenus.

L'usage de dresser ces listes de rôles est fort ancien, puisqu'on en trouve déjà un exemple dans le *Daniel* d'Hilaire XIII^e s. Voici la liste qu'on lit au début de ce drame liturgique :

« In prima parte hae personae sunt necessariae : Rex unus sub persona Baltazar : Regina : Daniel : quatuor milites : quatuor seniores. In secunda vero parte : Rex unus sub persona Darii : idem Daniel, milites et seniores qui et in prima : Angelus unus in lacu leonum : Abacub : Angelus alius qui deferat Abacub ad lacum : Angelus tertius qui cantet *Vincium robis fero*. » (Duméril, *Origines latines*, p. 241.)

(2) Reproduit à la fin du chapitre, en *Note complémentaire*.

(3) *Biarritz*, t. II, p. 125.

de leurs rôles — et il faut que ce soit environ deux mois avant la date fixée pour la représentation. Mais chacun se met à la besogne selon ses moyens. Pour les représentations données entre Pâques et la Pentecôte, l'étude des rôles commence vers la fin de l'hiver pendant les veillées, qui sont encore longues et désœuvrées; mais il n'est pas rare qu'on s'en occupe aussi à la grange ou pendant qu'on prend soin du bétail. Ceux qui savent lire apprennent leurs versets comme les écoliers apprennent une leçon. Ceux qui ne savent pas lire se font aider par de plus habiles, par des parents, par des camarades qui leur épellent mot par mot les versets; et ils écoutent avec tant d'attention et de bonne volonté que leur mémoire vierge retient aisément de longues tirades (2). Ce serait alors que, selon Chaho (3), « on n'entendrait sur les collines (de la Soule) qu'acteurs répétant le rôle qu'ils doivent jouer ». Malheureusement, à l'époque où, d'ordinaire, les acteurs apprennent leurs rôles, ni les troupes ni les bergers ne sont dans la montagne, et il y a dans la phrase de Chaho beaucoup plus de fantaisie que de vérité (4).

Quand les rôles sont à peu près sus, les répétitions, appelées *phastalaral moustrak*, se font sous la direction de l'instituteur de pastorales qui, à cet effet, se rend dans le village. Le nombre des répétitions est variable: souvent, il n'y en a que cinq ou six; mais, en 1914, pour *Aslyage*, il y en eut onze. Elles ont lieu le soir (5); car dans la journée, les travaux de la campagne ne laissent pas aux acteurs le loisir nécessaire. Presque toujours l'endroit choisi est une grange isolée, pour que personne ne vienne déranger les acteurs, et aussi pour que les acteurs ne dérangent personne. Au surplus, ce choix s'explique encore par une troisième raison: l'aire à peu près carrée d'une grange vide ressemble assez bien au plancher de la scène sur laquelle se donnera la représentation publique, et cela permet à l'instituteur de régler plus aisément les pas et les jeux de scène.

(1) Quelquefois le délai est un peu plus court. En 1914, pour la représentation d'*Aslyage*, les jeunes gens vinrent s'entendre avec l'instituteur de pastorales le 1^{er} mars; celui-ci leur remit les copies des rôles le 8 mars; et on joua le 19 avril.

(2) Cf. Petit de Julleville, t. I, p. 371, sur les acteurs des mystères: « Tous, mais surtout ceux qui sortaient du peuple, se passionnaient pour leurs rôles. » — Les acteurs souletins mettent tant d'amour propre à bien savoir leurs rôles qu'en 1899, à Tardets, nous avons vu sur la scène un beau gargon de vingt-cinq ans rougir et pâlir, parce qu'en récitant le prologue il avait eu une petite défaillance de mémoire.

(3) *Biarritz*, t. II, p. 140.

(4) Cela n'a pas empêché J. Vinson, *Folk-lore*, p. 312-313, et A. Léon, p. 39, de répéter pour leur propre compte et même d'amplifier cette fantaisie romanesque.

(5) Il semble qu'autrefois les répétitions se sont faites le matin, de très bonne heure. Voir précédemment, dans une note, la lettre adressée au pasteur Botéotéguy par les jeunes gens d'Abense.

Comme les acteurs débitent leurs rôles d'une manière strictement imposée par la tradition, et qu'il ne s'agit jamais pour eux d'exprimer par des moyens personnels le caractère et les sentiments des personnages qu'ils représentent, l'objet de ces répétitions est tout autre que celui qu'on se propose dans les théâtres urbains, où l'auteur est là pour indiquer à ses interprètes les nuances psychologiques et morales qu'ils doivent traduire par le jeu. Les répétitions soulignées ne sont qu'une sorte de dressage par lequel l'instituteur apprend aux acteurs à « arriver », à marcher, à processionner, à réclamer, à gesticuler, etc.

Finalement, la veille ou l'avant-veille de la représentation, on donne une répétition générale. Les habitants du village peuvent y assister, si le cœur leur en dit, et prendre un avant-goût du plaisir que leur réserve la grande séance du lendemain.

NOTE COMPLÉMENTAIRE.

Liste des 22 acteurs (1) qui ont tenu les rôles de JEAN DE CALAIS, joué à Licq le 21 avril 1901.

Pierre de Calais. — Etchebarne, cultivateur; lit et écrit en basque (2).

Jean de Calais. — Lohidoy-borde, cultivateur; illettré.

Bourguignon. — Elichalt, cultivateur; lit et écrit en basque.

Picart. — Arhex, journalier; lit et écrit en basque.

Le roi de Portugal. — Alféritz, domestique; lit et écrit en basque.

Le duc de Médina. — Etchecopar, cordonnier; illettré.

Le duc de las Fuentes. — Thornary, cultivateur; illettré.

Clarimon. — Barneix, cultivateur; illettré.

Baudin. — Hourjunta, cultivateur; lit et écrit en basque.

Lucila. — Abarco, cultivateur; lit et écrit en basque.

Julia. — Tchacostiry, cultivateur; illettré.

Clariça. — Har Belar, sabotier; illettré.

Matamoro. — Jora, charpentier; illettré.

Mourouas. — Oilloqui, cultivateur; lit et écrit en basque.

Arcas. — Lohidoy, charpentier; lit et écrit en basque.

Célidan. — Chugaret, cultivateur; illettré.

Célidon. — Thornary, charpentier; illettré.

Mourel. — Billho, cultivateur; lit et écrit en basque.

Bardana. — Iratzebil, cultivateur; illettré.

Brana. — Hacheya, cultivateur; illettré.

Lucibel (Lucifer ?). — Ibar, sabotier; illettré.

Satan. — Quihilliry, employé de commerce; lit et écrit en basque.

(1) « Tous les noms donnés sont les noms des *maisons*; car c'est ainsi que l'on appelle ici les personnes, et non par leurs *signatures*. Il n'y a dans la liste qu'un nom véritable, celui d'Etchecopar, qui n'a pas sa maison à lui. » [Note de l'auteur de la liste.]

(2) « Il n'y a dans toute cette liste que deux ou trois acteurs qui pourraient le faire en français, et mal. » [Note de l'auteur de la liste.]

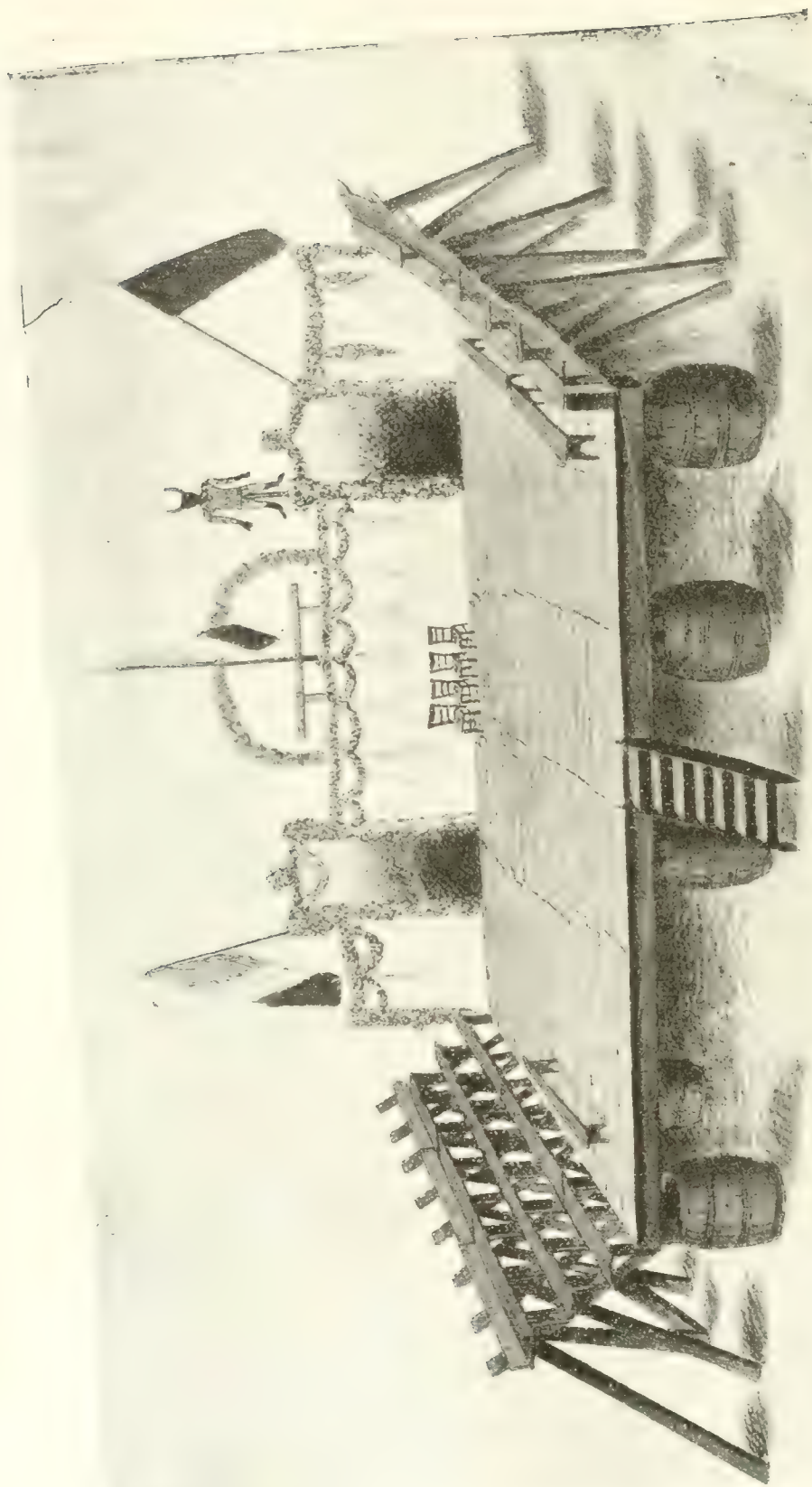


Fig. 5. — Le théâtre nu.

CHAPITRE V

LE THÉÂTRE

Avant de commencer la description du théâtre basque, il est indispensable de dire quel est le sens que les pastoraliers donnent aux mots *droite* et *gauche*, lorsqu'ils parlent de la scène.

Au lieu d'employer ces mots, comme c'est l'usage au théâtre moderne, *par rapport aux spectateurs* qui, de la salle, regardent les acteurs, les pastoraliers les emploient toujours *par rapport aux acteurs* qui, de la scène, regardent les spectateurs. Et il est certain qu'en cela les pastoraliers se conforment à un usage plus que séculaire, comme l'attestent de nombreuses didascalies. Ainsi, dans *Pierre de Provence* (XVIII^e s.), fo 18, on lit que « le grand sultan sort du côté de main gauche ». Etant donné que le côté des Turcs est toujours à la droite des spectateurs, il faut bien qu'ici « la main gauche » soit celle de l'acteur (1).

Malgré l'autorité de Cohen qui dit (2) que, dans les rubriques des mystères français, les mots *droite* et *gauche* avaient déjà la signification moderne, nous inclinons à croire que l'usage qu'en ont fait et qu'en font encore aujourd'hui les pastoraliers souletins est, comme tant d'autres choses qui se sont conservées au théâtre basque, une tradition remontant au moyen âge.

Dans les explications qui vont suivre, les mots « droite » et « gauche » seront toujours pris dans le sens que leur donnent les pastoraliers.

C'est la place publique du village que l'on choisit ordinairement pour y construire le théâtre.

Si, comme à Haux, cette place est légèrement en pente, avec deux ou trois vieilles maisons et quelques grands arbres qui forment à droite et à gauche un décor naturel, avec une belle église aux murs noirs qui dresse un peu plus loin son clocher roman, avec les pentes vertes d'une montagne qui sont comme les lointains d'une magnifique toile de fond, tout cela est très bien.

Si, comme au hameau de Lambare (3), cette place est située sur une

(1) De même, en blason, les mots « dextre » et « senestre » s'entendent de celui qui porte l'écu et non de celui qui le regarde.

(2) Dans *La mise en scène au moyen âge*, p. 38.

(3) Ce hameau de quelques maisons dépend de la commune de Garindein.

hauteur qui domine toute la vallée de la Soule, de sorte qu'on aperçoit au premier plan les riantes prairies et les coquets villages qui bordent le Saison, au second plan le pêle-mêle des croupes boisées qui s'élèvent vers Sainte-Engrâce et Larrau, et au troisième plan les pics d'Orhy et d'Anie qui se détachent, blancs de neige, sur le bleu d'un ciel ensoleillé, c'est encore mieux (1).

Si, comme à Tardets, la place est un trapèze irrégulier qu'entourent des maisons à arcades, c'est déjà moins bien ; mais pourtant cela reste agréable aux yeux et suffisamment pittoresque.

Par malheur, il arrive aussi que le théâtre est construit dans quelque lieu beaucoup moins convenable ; et cela est presque toujours la faute, non des impresarios et de leur troupe, mais des autorités qui ne leur ont pas accordé la permission de s'établir sur la place publique.

En 1908, à Chéraute, le théâtre fut construit hors du village, dans un pré nu, au bord du chemin, parce qu'on avait interdit aux acteurs de le mettre près du château, à l'ombre des arbres.

En 1909, à Mauléon, pour une raison semblable, les filles donnèrent la représentation d'*Hélène de Constantinople* au trinquet, vaste salle qui d'ailleurs, avec sa haute toiture soutenue par des charpentes visibles, avec ses longues galeries de bois, avec ses larges baies par où l'air et la lumière entrent à flot, se prête encore assez bien à cet usage.

Mais, en 1897, lorsqu'une troupe souletine vint jouer *Abraham* à Saint-Jean-de-Luz, dans un préau d'école, les acteurs durent avoir le cœur navré : la libre, la noble pastorale basque, prisonnière entre quatre vilains murs, étouffait comme dans une geôle.

Si l'emplacement du théâtre est un terrain décline, on dresse l'estrade à l'endroit le plus élevé.

Cette estrade est construite très simplement. Sur une triple rangée de barriques mises debout et reliées par des solives, on cloue des planches épaisses. Le plancher, à peu près carré, est à environ 1^m 40 au-dessus du sol, et il a 8 ou 9 mètres de côté. Une clôture légère, faite avec des draps de lit suspendus à des barres de bois ou à une corde tendue (2), le traverse dans sa largeur et le divise en deux compartiments inégaux. Le compartiment qui est en

(1) La vue qu'on a du théâtre de Lambare ne fait-elle pas songer involontairement aux théâtres grecs, d'où les spectateurs avaient presque toujours de vastes perspectives ?

(2) Selon Chaho, *Biarritz*, p. 145, on se serait servi autrefois, pour former cette clôture, de tentures de « tapisserie ». Cela n'a rien d'in vraisemblable ; car les didascalies de quelques manuscrits, par exemple celles de *Saint Bertrand*, parlent de personnages qui se retirent « derrière le tapis »

avant, profond de six ou sept mètres, est la scène : le compartiment qui est en arrière, à peine profond d'un mètre et demi ou de deux mètres, est l'arrière-scène.

On accède du parterre à la scène par un escalier de six ou sept marches, placé au milieu du côté antérieur (1).

Quelquefois aussi, mais rarement, il y a trois escaliers : un grand, au milieu, deux petits, à droite et à gauche (Ossas, 1910 ; Laguingue, 1914). Dans ce cas, les petits escaliers sont pour les spectateurs qui vont prendre possession de leurs places sur les chaises de la scène ou sur les gradins latéraux.

La communication entre la scène et l'arrière-scène n'est plus établie aujourd'hui que par deux portes, dont l'une s'ouvre à droite, l'autre à gauche, dans la clôture du fond. Mais autrefois il existait au milieu une troisième porte, dont les didascalies font souvent mention et dont les instituteurs de pastorales n'ont pas perdu le souvenir.

Chacune de ces portes a son affectation spéciale.

La porte de droite est celles des Bons, des Chrétiens (2), et elle est toujours ornée d'emblèmes honorables : assez souvent, une couronne de fleurs blanches et de feuillage, suspendue au linteau par un ruban bleu ; ordinairement, un ou trois bouquets de fleurs qui surmontent le linteau ; toujours, un ou plusieurs drapeaux tricolores qui ondulent au-dessus de la baie.

La porte de gauche est celle des Mauvais, des Turcs, des Satans, et elle est ornée aussi d'emblèmes caractéristiques. Une seule fois, nous y avons vu une couronne de fleurs ; mais les fleurs étaient rouges (Laguingue, 1914). Une ou deux fois, nous y avons vu des bouquets de la même couleur (Ordiaup 1909). Mais ce que l'on ne manque jamais d'y voir, c'est, dressée sur le linteau, à côté du drapeau rouge des Infidèles, l'« Idole » cornue, pantin de bois habituellement peint en rouge brique, quelquefois en noir, avec la face, les

(1) Le théâtre grec avait aussi cet escalier, par lequel on accédait de l'orchestre au proscenium. Voir dans B. Ménard, *les Institutions de l'antiquité*, deux gravures dont l'une (n° 137) montre un petit escalier de six marches par où l'on monte au tréteau sur lequel se joue la comédie, et l'autre (n° 138) une petite échelle de six échelons destinée au même usage.

(2) L'affectation du côté droit aux Bons et du côté gauche aux Mauvais, dérive sans doute de ce qui est dit du Fils de l'Homme dans l'Evangile de St Mathieu, ch. XXV, verset 33. « *Statuet oves a dextris suis, boves autem a sinistris.* » Nous croyons que le théâtre du moyen âge ne s'est jamais départi de la règle fondée sur ce texte évangélique.

maines et les pieds rouges, et dont on peut faire mouvoir les bras et les jambes de derrière la scène, en tirant une ficelle.

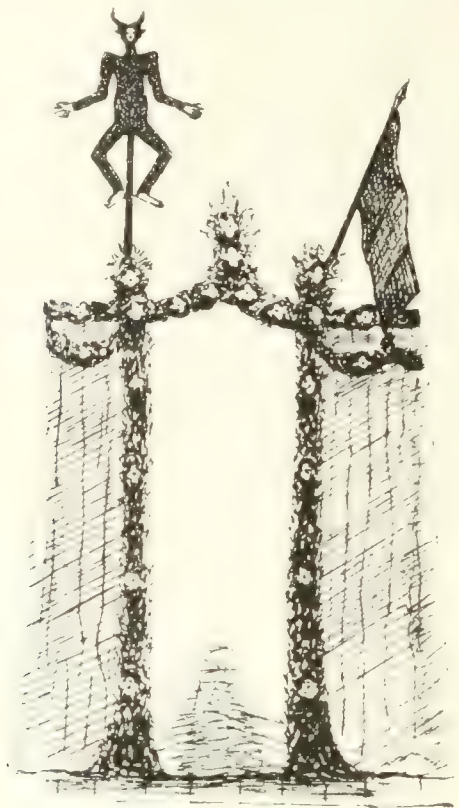


Fig. 6. — L'Idole.

Quant à la troisième porte, que les instituteurs de pastorales semblent avoir renoncé depuis une cinquantaine d'années à ouvrir, voici des didascalies qui en indiquent assez clairement la destination (1).

« Samson (légal du pape) et le pape se retirent par le milieu. »

« Samson se retire par la porte du milieu. »

« L'Archevêque sort par le milieu. »

« Samson et le pape se retirent par le milieu, les autres par le côté. »

« Hélène (fille de l'Empereur) se retire par le milieu ; Clarisse (sa suivante) se retire par l'entrée sur le côté. »

« Hélène se retire entre elles (l'abbesse et une religieuse) vers la porte du milieu. »

En tenant compte du contexte, on ne peut douter que cette

(1) Nous les avons recueillies dans *Hélène de Constantinople*, ms. de Bayonne, n° 13.

porte du milieu correspond, soit à l'Eglise, demeure de Dieu et de ses ministres, soit au palais, demeure de l'empereur ou du roi. Mais nous ignorons quelle pouvait être la décoration de cette troisième porte, que nous n'avons jamais vue.

En général, les portes sont grandes ouvertes, et il n'y a rien pour les fermer. Toutefois, en 1908, à Chéraute, celle des Chrétiens était masquée par un rideau blanc et celle des Turcs par un rideau rouge. En 1910, à Ossas, celle des Chrétiens était masquée par un rideau blanc que surmontait un lambrequin d'étoffe bleue, et celle des Turcs par un rideau blanc que surmontait un lambrequin d'étoffe rouge (1).

Sur la scène, il n'y a pas de décors proprement dits, pas de portants, pas de coulisses. Mais, pour le plaisir des yeux, on orne la toile de fond avec des guirlandes de fleurs et de feuillage posées en festons, on épingle sur les draps de lit de petits bouquets de fleurs, on tend des chaînes de papier de couleur entre les jeunes arbres plantés autour de la scène (2). Quelquefois l'ensemble est assez joli. En 1909, à Ordarp, il y avait quatre peupliers plantés aux quatre coins de la scène, et deux autres à droite et à gauche de l'escalier; ceux du côté antérieur étaient reliés par de grosses guirlandes de fleurs et de feuillage, et trois énormes grappes de buis et de fleurs, qui ressemblaient vaguement à des lustres, pendaient au dessous de ces guirlandes. En 1910, à Ossas, la décoration était plus riche encore : six grands panaches de bambous se dressaient au dessus de la toile de fond, et entre les deux du milieu s'élevait un grand arceau de buis et de fleurs, tandis que des guirlandes, descendant du sommet de l'arceau, déployaient dans la baie cintrée leurs courbes divergentes; sur le devant de la scène, quatre poteaux, dissimulés sous d'épaisses garnitures de buis qui leur donnaient l'apparence de colonnes de verdure, étaient surmontés de grosses touffes de feuillage et de fleurs, et reliés les uns aux autres par de petits arceaux de buis sous lesquels pendaient de grandes couronnes de fleurs artificielles.

L'orchestre, composé de trois, quatre ou cinq musiciens, jamais

(1) Dans ses dispositions d'ensemble, le théâtre rural breton ressemblait beaucoup au théâtre basque, et un temps fut où il avait aussi les trois portes, la troisième réservée aux plus grands personnages. Voir Luzel, pp. XXI-XXII, et Le Braz, p. 474, note.

(2) Selon Vigée-Lecoq, pour la représentation d'*Abraham* donnée en 1897, à Saint-Jean-de-Luz, le théâtre était « bizarrement orné de bannières basques aux armes et aux couleurs des provinces. » Cela s'explique par les circonstances exceptionnelles dans lesquelles fut donnée cette représentation; mais on ne voit jamais rien de tel dans la Soule.

plus, est installé dans une loge haute, au fond de la scène. En 1899, à Haux, cette loge était construite sur la scène même, contre la toile de fond, et elle n'avait qu'environ un mètre de hauteur. Beaucoup plus souvent elle est construite derrière la toile de fond, et elle a environ deux ou trois mètres de hauteur, de sorte que les musiciens apparaissent au dessus de cette toile de fond, soit à mi-corps, soit de toute leur personne. Quelquefois la loge est garnie de rameaux feuillus qui en font un joli berceau de verdure (Ordiarp, 1909) ; quelquefois elle est parée de guirlandes de fleurs qui, recourbées en arceau, lui donnent la forme coquette d'une tribune à voûte surbaissée.

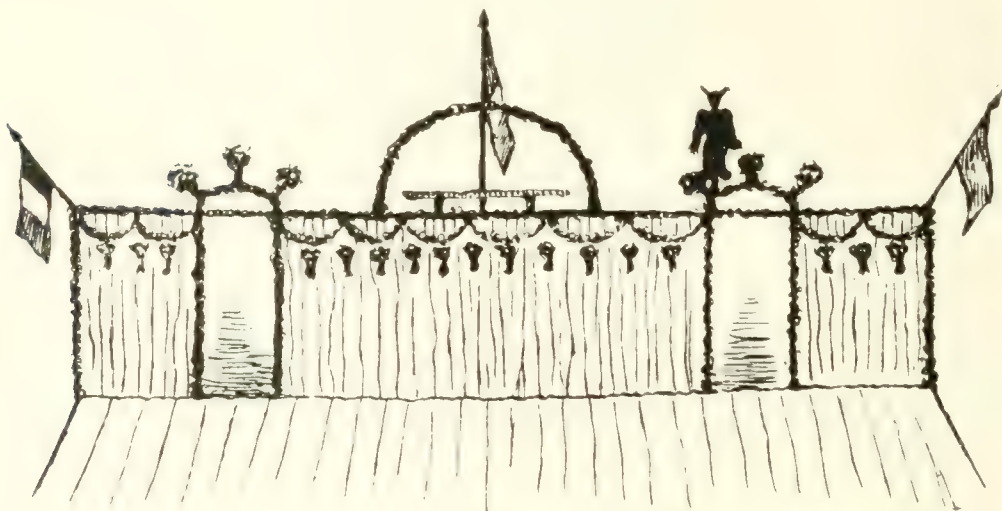


Fig. 7 — La loge des musiciens.

Pour ce qui concerne l'arrière-scène, il y a deux cas à considérer. Lorsque le théâtre est isolé ou adossé à un mur plein (Haux, 1899 ; Chéraute, 1908 ; Ordiarp, 1909 ; Ossas, 1910, Montory, 1913), c'est l'arrière-scène qui sert aux acteurs de loge et de foyer ; et, comme ils sont obligés, à certains moments, de s'y tenir en grand nombre, d'y changer de costumes, etc., il faut qu'elle ait une certaine ampleur. Mais, lorsqu'elle est adossée à une maison avec laquelle elle communique par une fenêtre ou par une porte, elle est simplement un lieu de passage, et c'est une pièce de la maison qui sert de loge et de foyer aux acteurs (1).

(1) On trouve une semblable disposition dans l'ancien théâtre rural français. Par exemple, en 1550, lorsqu'on joua, au village de Vitray-en-Beauce, près de Châteaudun, *l'Histoire de sainte Suzanne*, le théâtre était dressé « devant le puits, contre la maison de Georges Pellard, et sortoient (les acteurs) sur l'eschaffault par une ouverture en la maison qui est juxte le portail ». (Petit de Julleville, t. II, p. 158.)

Il y a pour les spectateurs trois sortes de places : 1^o le parterre, 2^o les gradins, 3^o les chaises mises sur la scène.

1^o Jusqu'à ces dernières années, on ne négligeait jamais de ménager devant la scène un large espace libre, par lequel se faisaient les « arrivées » (1), et où un grand nombre de spectateurs se tenaient debout. Mais, depuis que l'on a commencé à clore le théâtre, le parterre tend à se rétrécir.

2^o Des échafauds, assez souvent construits avec des troncs d'arbre encore revêtus de leur écorce, portent trois, quatre, cinq gradins, très rarement davantage, qui offrent leurs planches brutes pour sièges au public (2).

Ces échafauds sont ordinairement au nombre de deux, un à droite et un à gauche de la scène, à laquelle ils sont presque toujours juxtaposés sans aucune séparation, si bien que, pour s'y rendre, les spectateurs doivent monter par l'escalier d'accès, et que ceux qui s'assoient au gradin le plus bas ont les pieds sur la scène même.

Lorsqu'il y a un troisième échafaud, il est construit en face de la scène, mais à une certaine distance, pour ne pas trop rétrécir le parterre.

Nous n'avons vu que deux fois (en 1909, à Ordiarp, et en 1913, à Montory) un quatrième échafaud dont les deux petits gradins étaient dressés sur la scène même, contre la toile de fond, et paraissaient être les places d'honneur (3).

3^o Il y a enfin sur la scène, placées sans ordre des deux côtés,

1 Sur les « arrivées » (terme technique), voir plus loin, chapitre VII.

(2) Au théâtre des mystères, il y avait aussi des échafauds à gradins, appelés « pentes », sur lesquels le public s'asseyait. Petit de Julleville, l. I, p. 403 ; Cohen, p. 244.

3] Il y eut, semble-t-il, quelque chose d'analogue au théâtre du moyen âge. Dans la miniature de Jean Fouquet (représentation de *Sainte Apolline*, vers 1460), on voit de hautes loges disposées sur le pourtour de la scène même et où ont pris place les spectateurs les plus distingués, spécialement les dames. Mais nous n'avons jamais vu au théâtre basque cette sorte d'estrade, plus haute que la scène et construite un peu à l'écart, où, d'après Chaho (*Biarritz*, t. II, p. 145), s'installaient les dames et les demoiselles qui ne voulaient pas se mêler au grand public.

(2) Est-il besoin de rappeler qu'autrefois, dans tous les théâtres urbains, des banquettes ou des fauteuils étaient placés sur la scène pour les personnes de distinction qui assistaient au spectacle ? Cet usage, qui ne fut aboli à Paris que vers le milieu du XVIII^e siècle, persista dans la plupart des théâtres de province jusqu'à la Révolution. On peut lire dans le *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne*, tome VII (1886), p. 124, note, le procès-verbal du tumulte qui se produisit le 22 novembre 1789, au théâtre de cette ville, parce que des officiers et des bourgeois avaient pris place sur deux bancs, à droite et à gauche de la scène. C'est à la suite de ce tumulte que les bancs furent définitivement supprimés.

quelques chaises réservées aux spectateurs les plus considérables, et parfois aussi deux ou trois banes (1).

De la longue description qui précède, et grâce à la minutie des détails que nous y avons notés, il est possible de dégager maintenant cette vérité aussi curieuse qu'inattendue : le théâtre basque est encore le théâtre des mystères, mais réduit, simplifié et pour ainsi dire schématisé. Si l'on veut bien comprendre la transformation qui s'est accomplie, il faut avoir présentes à l'esprit les dispositions du théâtre sur lequel on jouait les mystères au XVI^e siècle. Référons-nous donc à la fameuse miniature de Valenciennes, qui nous renseigne parfaitement sur ce point (2).

La scène sur laquelle les habitants de Valenciennes firent représenter *la Passion*, en 1547, était un plancher quadrangulaire haut d'environ 1^m 50, où les mansions, au nombre d'une quinzaine, étaient placées, les unes dans le fond, les autres sur les bords latéraux. Les mansions les plus importantes étaient le Paradis, l'Enfer, le Palais et le Temple. Le Paradis, situé sur le bord latéral droit, à l'angle antérieur, était figuré par un petit édifice de forme hexagonale, surmonté d'un tableau circulaire où Dieu le Père, entouré des Anges et des Vertus, était peint au milieu de plusieurs zones concentriques représentant le ciel (3). L'Enfer, situé sur le bord latéral gauche, à l'angle antérieur, était figuré par une tour tétra-gonale, au bas de laquelle s'ouvrait la « gueule » qui lui servait de

(1) Les chaises de la scène basque, qui jamais ne sont occupées toutes par les spectateurs, servent encore, le cas échéant, à deux autres usages. 1^o Lorsque l'action scénique requiert qu'un personnage s'assoie, c'est une de ces chaises qu'on lui donne. 2^o Il arrive souvent qu'un acteur, qui pour le moment n'a rien à faire, s'assoie sur une de ces chaises et devienne ainsi spectateur, en attendant de reprendre le jeu de son rôle. Cela s'est fait sur tous les théâtres médiévaux, en France, en Angleterre, en Allemagne, etc., (Cf. Petit de Julleville, t. I, pp. 389-390 ; et Cohen, pp. 218-219).

(2) Elle a été reproduite en couleurs par Petit de Julleville, *Histoire de la Littérature française*, t. II, p. 418, et en noir par Cohen, *La mise en scène*, p. 70.

(3) Il suffit de regarder cette miniature pour se convaincre que la représentation du Paradis était une toile peinte. Une autre miniature, tirée du même manuscrit et reproduite par Cohen, p. 100, montre Dieu trônant *au fond de la scène*, parmi les Anges, et il n'est pas moins évident que cette seconde représentation du Paradis est aussi une toile peinte. Il y a d'ailleurs des textes qui prouvent qu'au XVI^e siècle le Paradis était souvent représenté de cette façon (Cf. Petit de Julleville, *Mystères*, t. II, p. 126). Au siècle précédent, l'habitude était de représenter le Paradis, non par une toile peinte, mais au naturel, avec des personnages vivants. Dans la miniature de Jean Fouquet, le Paradis, situé à droite, est une haute loge qui communique avec la scène par une sorte d'escalier fort raide, où l'on voit deux anges assis sur les degrés les plus élevés.

porte, et au sommet de laquelle se dressait un mât portant un dragon que chevauchait un diable cornu armé d'un double crochet de fer. Le Palais et le Temple, reculés au second plan et voisins l'un de l'autre, étaient situés à peu près au milieu de la scène. Toutes les autres mansions s'alignaient dans le fond, au troisième plan.

Supposons maintenant que l'on fasse subir à ce théâtre la modification suivante. Le Paradis et l'Enfer, le Palais et le Temple reculent jusqu'au fond de la scène, sur la même ligne que les autres mansions. Puis cette ligne entière est masquée par un long rideau blanc, où sont ménagées trois portes qui permettent d'aller des mansions à la scène et de la scène aux mansions. Ainsi transformé, le théâtre médiéval de Valenciennes est devenu le théâtre basque d'aujourd'hui.

En effet, au théâtre basque, la porte de droite synthétise toutes les mansions que les Chrétiens occuperont au cours de la pièce, et aussi le Paradis qui, en reculant, s'est confondu avec elles : ce qui le prouve, c'est la belle couronne de fleurs suspendue au linteau, couronne qui rappelle les zones concentriques du Paradis de Valenciennes ; et c'est aussi que cette porte est celle par laquelle sortent et entrent les Anges. La porte de gauche synthétise toutes les mansions des Turcs, et aussi l'Enfer qui, en reculant, s'est confondu avec elles : ce qui le prouve, c'est l'« Idole » cornue qui se dresse au dessus de cette porte, comme le diable cornu de l'Enfer de Valenciennes ; et c'est aussi que cette porte est celle par laquelle les Satans emportent les morts qui leur appartiennent. Enfin la porte du milieu est, ainsi que nous l'avons expliqué précédemment, celle par laquelle entrent et sortent les papes, les évêques, les rois et les reines : ce qui prouve qu'elle donne accès aux deux mansions de l'Eglise et du Palais.

Bref, les pastoraliers basques ont trouvé une ingénieuse solution de ce problème quasi insoluble : mettre sur la scène, sans argent, de nombreuses et coûteuses mansions. Toutes les mansions sont là, derrière la toile de fond. Le public, il est vrai, ne voit pas les acteurs sortir effectivement de ces mansions, ou y rentrer ; mais lorsqu'un acteur paraît sur la scène, c'est comme si on le voyait déboucher au coin de la rue, quelques minutes après qu'il est sorti de chez lui (1).

Ici un doute se présente. Ne nous faisons-nous point illusion

(1) Dans tous les théâtres ruraux qui dérivent des mystères, la pauvreté a obligé les acteurs à simplifier beaucoup le décor médiéval. Dans certains pays très dépourvus de ressources, par exemple dans le haut Apennin modénois, on a complètement supprimé les échafauds : la scène n'a plus été qu'un carré de prairie circonscrit par une corde tendue, pour séparer les acteurs des spectateurs, et les mansions ont été réduites à deux ou trois

lorsque nous admettons l'existence, pour ainsi dire latente, des mansions masquées par la toile de fond ? Non : car il y a dans le langage technique des pastoraliers deux termes qui ne peuvent s'entendre que relativement à des mansions latentes. Ce sont les termes « sortir » et « entrer ». On dit qu'un acteur « sort », lorsqu'il vient sur la scène par une des portes du fond ; on dit qu'un acteur « entre », lorsqu'il s'en va de la scène par une des portes du fond. Ces significations se rapportent évidemment à l'idée de mansion : quand un acteur est derrière la toile de fond, il est censé d'être « chez lui », et il en *sort* pour paraître sur la scène ; au contraire, quand un acteur quitte la scène pour se retirer derrière la toile de fond, il est censé *rentrer* « chez lui » (1).

Ajoutons que, quelquefois, les didascalies des pastorales ont conservé la trace expresse des mansions. Par exemple, on lit dans la *Sainte Engrâce* de la collection Campan-Latsague, f^{os} 7 et 9 : « Retire chacun à son endroit » : f^o 22 : « Se retirent chacun à son endroit ». Cela ne montre-t-il pas que, pour les pastoraliers d'autrefois, plusieurs « endroits », c'est à dire plusieurs mansions affectées à tels ou tels personnages, existaient idéalement sur la scène, quoique l'absence de décors laissât aux spectateurs le soin d'imaginer chacun de ces « endroits » selon les besoins de l'« histoire » ?

cabanes abritées par des couvertures de lit, ou à des huttes de feuillage (Galassini, article sur *Il Maggio*). Dans d'autres pays moins dépourvus, par exemple dans le Roussillon, on a conservé l'échafaud et même le décor des mansions, sous une forme assez curieuse. Quelques toiles grossièrement peintes, disposées dans le fond et sur les côtés de la scène, figurent sommairement les endroits principaux où se passe le drame, et on les masque ou on les démasque au moyen de rideaux, quand on veut opérer des changements de lieu. L'une de ces toiles peintes, placée haut dans le fond de la scène, et jamais masquée, représente Dieu le Père trônant au Paradis. En somme, c'est une sorte de compromis entre le système du décor simultané et celui du décor successif. (Cf. Vidal, *Note sur l'ancien théâtre catalan*, dans la *Revue des Langues romanes*, t. 33, pp. 88-89).

(1) Ces deux termes ont été employés autrefois en français avec le sens que leur donnent les Basques ; par ex., on disait que les acteurs « sortoient sur l'eschaffault », pour dire qu'ils entraient en scène. (Petit de Julleville, p. 158). — Aujourd'hui encore, dans la terminologie du théâtre espagnol, « salir » signifie sortir des coulisses pour paraître sur la scène, et « entrar », quitter la scène pour se retirer dans les coulisses. On dit aussi qu'un acteur parle « dentro » (à l'intérieur), lorsqu'il parle hors de la scène, sans être vu par le public. N'est-il pas clair que tous ces termes techniques ont pour origine l'usage médiéval des mansions ?

CHAPITRE VI

LES PERSONNAGES ET LEURS COSTUMES.

Les « *dramatis personae* » des pastorales se répartissent entre le monde divin (Dieu et les Anges), le monde satanique (Satan et ses suppôts), et le monde humain, lequel se subdivise en trois groupes : les Chrétiens, les Turcs et les gens du commun. Les Chrétiens sont les Bons, les Fidèles, les champions du vrai Dieu. Les Turcs sont les Mauvais, les Infidèles, les sectateurs de Satan. Les gens du commun comprennent tous les personnages secondaires, dont les rôles sont généralement comiques.

I. Le Monde Divin. — Badé dit que, quoique Dieu apparaisse rarement en personne sur la scène basque, on l'y représente assez souvent « par quelque signe symbolique », comme une main dans un triangle, emblème de sa puissance et de sa trinité, et que « les vêtements sacerdotaux du curé de la paroisse composent le costume du Père Eternel. » Il y a là une double erreur. En fait, jamais personne n'a vu Dieu représenté sur la scène basque par les emblèmes dont parle Badé, et personne ne l'y a vu non plus sous les vêtements sacerdotaux du curé de la paroisse. La vérité est que les Basques répugnent beaucoup à faire intervenir Dieu en personne dans leurs drames. C'est à peine si l'on peut citer trois pastorales, *Abraham*, *Saint Alexis*, *Saint Roch*, où Dieu prononce quelques paroles, et encore ne s'y montre-t-il pas aux spectateurs : il parle « de derrière le rideau », il ne révèle sa présence que par une voix mystérieuse et, conformément à la définition théologique, il reste « le Verbe ». Le vestiaire basque n'a donc pas de costume pour Dieu le Père, ni non plus pour le Christ, que les Basques se refusent plus absolument encore à faire paraître sur la scène. Telle est, sans aucun doute, la raison pour laquelle le répertoire souletin n'a jamais compris de *Passion*. Comment eût-il été possible de représenter le drame de la Passion sans y faire intervenir le Christ ? (1)

Mais, si Dieu ne se montre jamais sur la scène, il y est représenté par des ministres visibles, qui sont les Anges. La fonction des Anges est d'apporter ici-bas les commandements divins, de proté-

(1) Sur la répugnance qu'ont les Basques à représenter sur la scène Dieu, le Christ et la Vierge, voir l'article que nous avons publié dans la revue *Gure Herria*, n°s d'avril et de mai 1921, sur les *Pastorales basques considérées dans leurs rapports avec l'Eglise*.

ger les Bons, de réconforter les martyrs et d'emporter au ciel les âmes des Saints.

Selon Buchon, lorsqu'on représenta les *Trois Martyrs* à Sainte-Engrâce, en 1839, les Anges étaient « habillés en enfants de chœur ». Quant à nous, nous les avons toujours vus habillés d'une robe blanche, ordinairement serrée à la taille par une ceinture bleue et parfois ornée de fleurettes bleues, portant sur leur tête, frisée pour la circonstance, une petite couronne de fleurs blanches, et tenant dans leurs mains jointes une petite croix de fleurs blanches (1).

En 1908, à Chéraute, les anges n'avaient pas d'ailes; en 1909, à Ordiarp, ils avaient aux épaules de petites ailes blanches (2).

II. Le Monde Satanique. — Il est représenté par les « Satans », ou, plus exactement, par Satan et par ses deux serviteurs, presque toujours appelés Jupiter et Bulgifer, quelquefois Belzébuth, Astaroth, Brundemor, etc. Quelquefois aussi, mais assez rarement, il y a avec eux un Géant qui symbolise la force brutale, qui ne parle que de cogner, d'écraser, de mettre les gens en bouillie. Enfin le Bourreau paraît se rattacher au même groupe.

Les Satans. — Leurs fonctions au théâtre basque sont multiples; car ils cumulent les trois rôles de diables, de bouffons et de danseurs. En tant que diables, leur principal office est de favoriser les Méchants, de tenter les Bons, et d'emporter les Turcs en Enfer. En tant que bouffons, ils viennent de temps à autre débiter sur la scène, en guise d'intermèdes, des discours où, comme les Fous des mystères, ils tiennent contre toutes sortes de gens, surtout contre les femmes, les propos les plus cyniques. En tant que danseurs, ils n'ont plus rien d'odieux ni de burlesque, et, si leur danse est vive et pétulante, elle ne vise jamais à produire un effet risible: pour les Basques, la danse est essentiellement un noble exercice, et il y aurait une sorte d'impiété à l'avilir par des clowneries.

Ce qui montre bien que la danse est la plus importante des trois fonctions de Satans, c'est qu'ils portent, non des costumes de diables ou de fous, mais des costumes de danseurs.

En 1839, Buchon décrivait ainsi — trop brièvement à notre gré, — ce costume: « Les diables portent une veste entourée de grelots et un

1 Vinson, *Folk-lore*, p. 317, dit qu'ils portent « une grande croix de bois doré ». Pour notre compte, nous n'avons jamais vu qu'une petite croix d'environ 25 centimètres.

(2) Dans le drame liturgique, les anges étaient ordinairement des enfants de chœur vêtus d'aubes. A Narbonne, ils avaient en outre le front ceint d'un drap rouge et deux grandes ailes adaptées au dos. Les mss. les appellent souvent « pueri ».

turban épais. » Quatre ans plus tard, en 1843, Badé ajoutait que la veste était rouge. En 1857, Fr. Michel (1) donnait des détails plus précis, mais différents sur quelques points : « veste écarlate ; riche gilet ; ceinture de soie ; chapeau triangulaire en carton, orné de rubans et de plumets ; pantalon blanc galonné ; escarpins rouges garnis de petites sonnettes ; petite canne de quarante centimètres, décorée de rubans rouges. » Un peu plus tard, Chaho (1) leur attri-



Fig. 8. — Trois Satans coiffés en Tures (Ordarp, 1909.)

buait « un tout petit tricorne rouge ; veste et ceinture rouge ; brodequins rouges ; un petit caducée ou baguette à la main. » Autrefois,

(3) *Le Pays basque*, p. 50.

(1) *Biarritz*, pp. 151-152.

ajoutait-il, « la culotte et les bas de soie blancs étaient de rigueur ; aujourd'hui, le pantalon blanc est toléré. » Il semble donc que le costume des Satans, sauf en ce qui concerne la couleur rouge, a subi, au cours du XIX^e siècle, des variations assez importantes.

Quant à nous, depuis une vingtaine d'années, nous l'avons toujours vu composé de la manière suivante. Veste rouge galonnée d'or, ouverte par devant et laissant voir une belle chemise blanche plissée et brodée, quelquefois ornée de passementeries d'or, attachée au col par un bijou d'or et sur le devant par des boutons d'or, sans cravate. (Toutefois, en 1908, à Chéraute, la veste rouge était fermée par un plastron blanc ou jaune, chargé de galons d'or). A la taille, une ceinture rouge, souvent garnie de petits grelots d'or. Des culottes ordinairement de couleur chamois, quelquefois blanches, à bandes d'or ou d'argent. (Mais en 1908, à Chéraute, et en 1909, à Mauléon, les culottes étaient d'une étoffe de coton à fond blanc, semée de fleurettes grises et rouges, de sorte que l'ensemble donnait un ton rose pâle ; et le bas de ces culottes, qui ne descendaient que jusqu'aux genoux, était orné de trois rangs de passementeries d'or et de longues franges d'or, avec de petits grelots d'or entremêlés à tout ce clinquant ; et en outre deux gros glands rouges, pareils aux *machos* des toreros espagnols, pendaient sur le côté extérieur de chaque jambe). Au-dessous des culottes, des bas blancs brodés à jour. Pour chaussures, des espadrilles avec des guêtres : les espadrilles blanches, bariolées de broderies et de petits rubans rouges, bleus, verts, ordinairement attachées par des cordons rouges (1) ; les guêtres en velours lie de vin ou en drap de couleur sombre, avec semis de fleurettes rouges faites de petits rubans croisés, ou de fleurettes multicolores relevées de paillettes d'argent. (Mais en 1909, à Mauléon, les deux Satans portaient des guêtres à fond blanc : celles du premier, ornées de rubans rouges et bleus ; celles du second, de rubans rouges et verts ; les unes et les autres garnies de galons d'or et chargées de grelots d'or) (2). La coiffure est presque toujours un béret rouge, galonné d'or ou d'argent, sur lequel sont plantées en jardinet des feuilles et des fleurs d'or qui oscillent au bout de leurs tiges. (Mais en 1908, à Chéraute, et en 1909, à Mauléon, c'étaient de hauts chapeaux de plumes et de fleurs, semblables à ceux que portent les Turcs (3) ; et en 1914, à Laguinge, les bérets

(1) Dans les toutes dernières représentations, nous avons vu aussi des souliers bruns et des bottines de cuir jaune. Est-il besoin de faire remarquer que cette chaussure est une fâcheuse innovation ?

(2) Selon Milà y Fontanals, t. VI, p. 280, les diables espagnols avaient des grelots à la coiffure et aux culottes.

(3) Pour la coiffure des Turcs, voir plus loin.

étaient blancs, galonnés d'or, avec un long gland de laine rouge et blanche qui retombait plus bas que l'oreille). Gants blancs.

Les Satans tiennent toujours à la main, soit un crochet de fer à deux dents, soit un petit fouet. Ce sont les instruments professionnels dont ils se servent, soit pour traîner, soit pour chasser devant eux en enfer les proies que leur livre la mort. — Le crochet est emmanché à un bâton de bois qu'on garnissait autrefois de rubans de couleur, mais qui, aujourd'hui, est presque toujours peint en rouge; et l'ensemble, dont la longueur est d'environ cinquante centimètres, a quelque analogie avec les crochets des forts de la halle (1). — Le fouet est simplement celui qui sert de jouet aux enfants.

L'habitude est que, dans une même représentation, tous les Satans soient armés du même outil, crochet ou fouet; mais pourtant, en 1909, à Mauléon, l'un avait un fouet et l'autre un crochet.

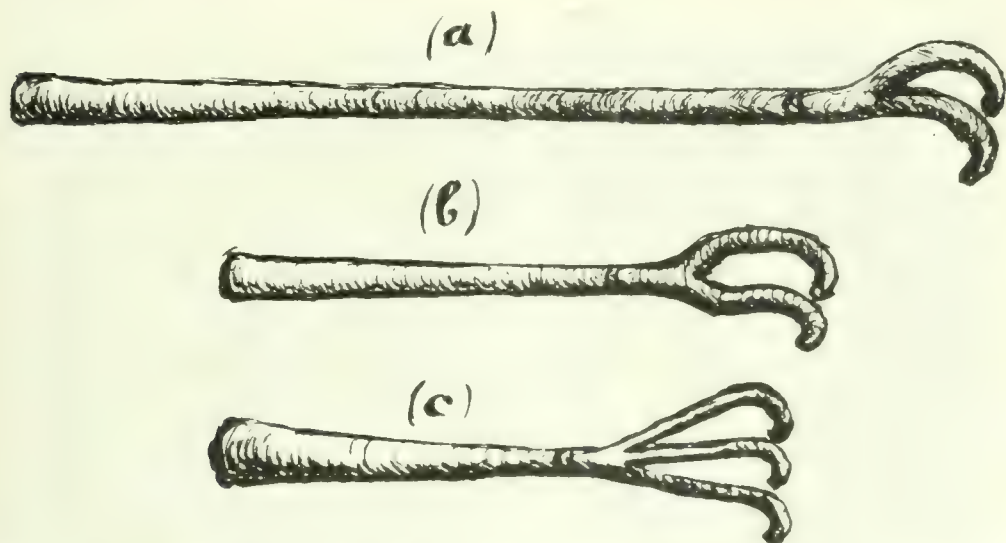


Fig. 9. — *a*) Crochet de Diables à Valenciennes, en 1547. — *b*) Crochet que portent ordinairement les Satans basques. — *c*) Crochet que portait un Satan en 1908, à Chéraute.

Les Géants. — Une didascalie de *Méhalçu* dit que l'un d'eux, Jutibal, est vêtu d'un « habit bariolé de pièces ». En 1909, à Ordiarp, Ferragus portait une sorte de justaucorps assez large, d'étoffe verte à raies jaunes, un haut chapeau de plumes et de fleurs multi

(1) Dans l'*Historia Petri et Pauli* briançonnaise (XV^e s.), le diable Momonis est armé d'une grande fourche de fer. Dans les mystères provençaux publiés par Jeanroy, les diables sont armés de forquatz de fer (page 281, vers 8019).

Dans la miniature de la *Passion* de Valenciennes, on voit très distinctement les diables armés de longs crochets tout à fait semblables aux crochets des satans basques. Cet attribut de nos satans paraît donc fort ancien.

colores, pareil à celui des Turcs, et il tenait à la main un énorme maillet de bois à long manche (1). L'ensemble de son costume était rembourré de façon à le grossir un peu. La même année, à Mauléon, le même géant Ferragus portait une veste dont le dos était rouge, une manche rouge, l'autre manche verte, avec un large plastron jaune chargé de petits rubans et de tomboules d'or ; des culottes de velours noir galonnées d'argent et semées d'une multitude de fleurettes bleues et rouges, avec de longues franges d'or et des *machos* d'or aux genoux ; des guêtres jaunes, ornées de galons d'argent ; des espadrilles blanches, avec des ornements de cuir marron ; un haut chapeau de plumes et de fleurs, pareil à celui des Turcs ; et il tenait à la main, non plus un maillet, mais un crochet de fer à deux dents, comme les Satans. Son costume n'était pas rembourré.



Fig. 10. — De gauche à droite : deux guerriers tures ; un roi ; deux satans. (Tardets, 1909).

Donc le bariolage est, non une particularité accidentelle, mais un caractère essentiel du costume des géants, et il semble qu'on peut, sans trop de témérité, y voir un souvenir du costume mi-parti des Sots. Ce qui nous confirme dans cette opinion, c'est qu'on re-

1 Voir dans *Canico et Belchiline* l'usage que le géant fait de son maillet ou massue. Dans la miniature du *Martyre de Sainte Apolline*, les diables sont armés de massues. En 1539, au carnaval de Nuremberg, il y avait aussi des Fous armés de massues. (Schweizer, p. 274.)

trouve chez les géants les deux couleurs qui étaient propres aux Sots, le jaune et le vert (1).

Le Bourreau. — Ce personnage figurait très souvent dans les pastorales hagiographiques. En 1839, à Sainte-Éngrace, « il avait une robe à manches rouges et à fond violet et rouge mi-parti » (Buchon). Ce costume mi-parti assimile le bourreau aux géants, dont le caractère satanique n'est pas douteux.

III. Le Monde humain. — On appelle communément les Chrétiens « les Bleus », et les Turcs « les Rouges ». Ces appellations ne sont pas rigoureusement exactes, puisque le costume des Chrétiens n'est pas tout entier bleu, ni celui des Turcs tout entier rouge. Mais il n'en est pas moins vrai que le bleu et le rouge sont des couleurs distinctives pour les personnages de l'un et de l'autre camp. Par exemple, un roi chrétien peut bien porter un costume noir ; mais les plumes de son chapeau sont bleues, les rubans de sa canne bleus, et aucun des ornements de sa parure ne doit être rouge. Inversement, les Turcs ne doivent avoir dans leurs costumes, dans leurs coiffures ou dans leurs armes aucun ornement bleu.

Pourquoi cette affectation spéciale des deux couleurs ? Sicille le Héraut, dans son *Blason des couleurs* (XV^e siècle), en explique ainsi le symbolisme moral. Le Bleu-azur, qui représente le ciel et plus spécialement l'air, signifie « loyauté » ; il est la couleur du champ dans l'écu des rois de France, leur enseigne « la vertu de force, pureté de pensée et conservation d'icelle », les instruit « à avoir honneur et révérence à Dieu le créateur et à son service » ; et il signifie aussi « bonne courtoisie, amitié... gentillesse, renommée et beauté. » Le Rouge, Gueulles ou Vermeil, qui représente le feu, « en vertu se dit hardiesse, aux complexions signifie l'homme colérique... signifie courroux, colère et hastiveté. » Ces définitions répondent trop bien aux caractères que les dramaturges basques attribuent aux Chrétiens et aux Turcs pour qu'on puisse y voir seulement une coïncidence fortuite, étant donné surtout que, selon le même auteur, les couleurs se blasonnaient aussi en vêtements, de sorte que chacun pouvait porter la livrée de ses vertus ou de ses vices.

L'emploi symbolique de ces deux couleurs, tel qu'il existe au

(1) Selon Milà y Fontanals, t. VI, p. 280, le costume des diables, dans la comédie-ballet espagnole intitulée *El sitio de Viena*, était aussi une espèce de « costume d'Arlequin ». Selon Galassini, le « bouffon » des *maggi* de l'Apennin modénois porte un costume « bariolé de pièces ».

théâtre basque, est-il ancien ? Cela est probable. Par exemple, on trouve dans la *Légende joyeuse du Maître Pierre l'aïfeu* ce vers de la *Ballade aux Lysans* :

« Les quatre fils Aymon, vestuz de bleu. »

Il en résulte qu'au XV^e siècle la tradition voulait que les quatre fils Aymon fussent vêtus de bleu, comme ils le sont encore aujourd'hui sur la scène souletine. Quant au rouge, c'était déjà la couleur du costume de Caïn dans le *Jeu d'Adam* (XIII^e siècle), et c'était aussi celle du costume de Satan dans les *Actes des Apôtres*, joués à Angers au XVI^e siècle (1). Si l'on se donnait la peine de chercher, on trouverait probablement que la tradition du symbolisme des couleurs s'est conservée dans beaucoup de théâtres ruraux (2).

On pourrait encore poser autrement la question des couleurs et en rechercher, non plus la signification symbolique, mais l'origine historique. L'attribution du bleu aux Bons ne viendrait-il pas de l'usage du bleu dans la maison des rois de France et dans l'ancienne armée française : d'où l'expression « bleu de roi » ? L'attribution du rouge aux Mauvais ne serait-elle pas — hypothèse d'ailleurs tout à fait invraisemblable, mais qui a été faite — un souvenir du temps lointain où les Anglais étaient les maîtres de la Guyenne ?...

Mais laissons de côté l'obscur question de l'origine et décrivons les costumes des personnages humains tels que nous les avons vus depuis vingt ans sur la scène souletine.

Les Chrétiens. — Pour la commodité de l'exposition, divisons ces personnages en trois catégories, les ecclésiastiques, les rois et les guerriers.

LES ECCLÉSIASTIQUES. — Lorsque leur qualité l'exige, ils portent des costumes plus ou moins semblables à ceux du clergé.

Le Saint Père. — Selon Buchon, en 1839, à Sainte-Engrâce, « le pape était orné des vêtements sacerdotaux du curé de Licq ». En 1908, à Chéraute, et en 1910, à Ossas, il était vêtu d'une soutane blanche galonnée d'or, avait une ceinture blanche, était coiffé

(1) Sepet, *Prophètes du Christ*, p. 125 ; Cohen, *la Mise en scène*, pp. 58 et 227.

(2) En voici un exemple. A Roccacamaranico (Abruzzes), on joue encore aujourd'hui, le vendredi saint, un drame sacré où les Pharisiens, au nombre de 24, sont divisés en deux groupes égaux ; 12 ont des tuniques rouges, et ce sont les Mauvais, ceux qui ne croient pas et sont chassés du temple ; 12 ont des tuniques vertes, et ce sont les Bons, ceux qui ont la foi (A. de Nino, *Usi e costumi abbruzzesi*, t. II, p. 210-212.)

d'une tiare blanche à ornements d'or, portait sur la poitrine une croix d'or, tenait à la main un globe d'or emmanché à un long bâton et surmonté d'une petite croix d'or.



Fig. 11. — Le pape, l'évêque et deux anges. (Ossas 1910).

L'évêque. — Soutane violette, mitre d'or, crosse épiscopale surmontée d'une petite croix d'or. En 1908, à Tardets, l'évêque avait en outre un grand manteau violet. En 1909, à Mauléon, soutane violette, camail de soie violette bordé de galons d'argent, chapeau violet galonné d'argent, croix d'or sur la poitrine, chapelet d'argent. A Ossas, en 1910, soutane violette, chasuble d'or, mitre d'or.

L'hermite. — En 1908, à Chéraute, et en 1909, à Mauléon, robe

grise, serrée à la ceinture par une corde, avec capuchon de même couleur rabattu sur les épaules ; long rosaire à gros grains, passé autour du cou ; tête nue.

Mais il y a des personnages qui, sans appartenir proprement à l'église, sont entourés d'une légende religieuse qui les assimile à de véritables saints, par exemple Abraham. Les pastoraliers sentent qu'on ne peut donner à ce patriarche ni un costume ecclésiastique ni un costume militaire, et ils sont fort embarrassés pour l'habiller. Ils se tirent d'affaire en lui composant un costume bourgeois, mais rehaussé d'ornements qui font pourtant de lui un grand seigneur. En 1897, à Saint-Jean-de-Luz, Abraham était « coiffé à la Henri II, avec habit bleu de 1830 et bottes à l'écuyère (1) ». En 1899, à Haux et à Tardets : jaquette bleu foncé, galonnée d'or ; petit manteau noir, bordé d'un galon d'or ; gilet blanc ; culottes noires à bandes d'or ; chapeau de feutre noir, orné de plumes noires et d'une ganse d'or ; bottes à l'écuyère ; large cordon bleu en sautoir (cordon du Saint-Esprit ?). En 1909, à Ordiarp : redingote noire bordée de galons d'argent ; petit manteau noir galonné d'argent ; culotte noire à bandes bleu et argent ; bottes noires ; chapeau de feutre noir à bords plats, orné de plumes d'autruche blanches, bleues et violettes, avec deux grandes ailes vertes dressées sur le côté ; épaulettes d'argent ; épée à garde d'or ; écharpe bleue barrant la poitrine. Quant aux enfants d'Abraham, en 1909, à Ordiarp, Isaac et Ismaël étaient l'un et l'autre habillés exactement de la même façon, comme il convient à deux frères : vestons de calicot rayé blanc et bleu ; grands cols blancs et empesés, qui couvraient tout le dessus des épaules ; culottes courtes, de même étoffe que le veston ; bas noirs ; espadrilles bleues ; chapeaux de paille garnis de quelques plumes blanches frisées. L'aîné avait des éperons à ses espadrilles.

2^o LES ROIS.— Selon Fr. Michel (2), l'habillement des rois « consiste communément en un pantalon blanc galonné, un beau gilet, un habit bourgeois et de petites bottes, une couronne ornée d'une riche chaîne d'or, une autre chaîne de même métal descendant sur le dos et sur l'estomac, une épée, une canne, des gants, deux montres et la croix de la Légion d'honneur. » Chaho (3) leur attribue de petits souliers à boucles, une culotte et des bas blancs, un habit noir, une belle couronne d'or et des breloques. En 1909, à Chéraute, Antoine, roi de Constantinople, avait un habit noir chamarré de

(1) *La Tradition au Pays basque*, p. 32.

(2) *Le Pays basque*, p. 49.

(3) *Biarritz*, t. II, p. 146.

galons d'or et de pierreries. 1. un plastron blanc barré par un large ruban bleu, une culotte noire, des bottes noires ; il avait sur la tête une couronne : il avait l'épée au côté, et il tenait à la main une canne ornée d'un nœud de rubans bleus (2).

Mais ces rois-là sont, si l'on peut dire, des rois « civils », qui ne font pas la guerre. Or, le plus souvent, les rois sont des chefs d'armées, et alors leur costume est bien différent.

Le costume du roi ou de l'empereur, chef d'armée, est celui-ci. Veste bleue qui, pour la couleur et la coupe, ressemble un peu à celle des chasseurs d'Afrique, et dont les manches et le dos sont chargés de galons d'or mis en bordures, en arabesques, etc. Plastron presque toujours blanc, quelquefois jaune clair, orné de boutons d'or, de passementeries d'or, d'aiguilletes ou de brandebourgs d'or, de tomboules d'or, etc. Pantalon ordinairement blanc, quelquefois jaune clair, à bandes d'or. Bottes noires à l'écuyère, souvent empruntées aux gendarmes, et toujours assez hautes pour qu'on puisse y rentrer tout le bas du pantalon. Epée ou sabre droit. Canne aussi belle que possible, de préférence noire, ornée d'un nœud de rubans multicolores où domine le bleu (3). Gants blancs.

La couronne, parure distinctive de tous les rois, tant « civils » que « militaires », ne ressemble à aucune de celles que portent aujourd'hui les souverains d'Europe. Très élevée et de forme cylindrique à sa partie inférieure, elle s'arrondit dans le haut comme un demi-sphère, ou s'allonge comme un cône droit dont l'axe serait d'ailleurs assez court. L'armature de fils de fer se compose de quelques cercles horizontaux qui forment le bandeau, et de six ou sept branches montantes qui, réunies au sommet, forment la coiffe. Le tout est à jour, de sorte que M. Vinson a pu le comparer à une cage de perroquet, et les fils de fer sont recouverts de papier doré, ce

(1) On conserve, paraît-il, à Barcus un vieux costume de sous-préfet qui fait merveille, quand il s'agit d'habiller un roi ou un grand seigneur.

(2) Pour habiller les princes royaux, les pastoraliers ne sont pas moins embarrassés que pour habiller les fils d'Abraham. En 1909, à Ordiarp, les deux fils d'Henri, roi d'Angleterre, et d'Hélène de Constantinople, étaient vêtus de noir, avec l'épée au côté ; mais, peut-être pour indiquer leur nationalité, ils avaient sur la tête des casquettes dites anglaises, à carreaux blancs et gris. En 1910, à Ossas, le Dauphin, fils de Charles VI, était vêtu d'un justaucorps vert sur lequel s'étalait le collier de la Toison d'or.

(3) Vinson, p. 316, et d'autres après lui, ont dit que cette canne était le *makila*. Mais nous n'avons jamais vu de *makila* sur la scène basque, sinon entre les mains des bergers. La canne que portent tous les Chrétiens guerriers est indubitablement le *baston de mando*, dont les officiers espagnols ont conservé l'usage. — Millin, t. IV, p. 330, rapporte qu'à Montpellier, lorsque les jeunes gens dansent *las breñas* (danse des freilles), les principaux de la troupe ont... un bâton de commandement.

qui a fait dire encore au même auteur que cette cage a l'air « d'être faite avec des bâtons de sucre de pomme ». On enroule à ces fils de fer toutes les chaînes d'or qu'on peut se procurer, avec leurs breloques et leurs médaillons, si bien qu'à chaque mouvement de l'acteur la couronne bruit et scintille au soleil (1). Dans l'ensemble, cela a quelque analogie avec la tiare dont les journaux illustrés coiffent le shah de Perse.

Les autres ornements qui complètent la parure des rois-soldats sont : les épaulettes ; le hausse-col (qu'on ne voit plus guère, sans doute parce qu'il devient difficile à trouver) ; les éperons ; la croix de la légion d'honneur, tombée en désuétude depuis une quarantaine d'années, parce que l'autorité en interdit le port aux acteurs ; quelquefois, pour remplacer cette croix défendue, une médaille militaire, une médaille coloniale, ou, mieux, le collier de l'Annonciade (Chéraute, 1898), ou celui de la Toison d'or (Ossas, 1910) ; et, plus souvent, un simple bouquet de fleurs épinglé sur la poitrine.

3^o LES GUERRIERS.— Dans les armées des pastorales, il n'y a point de hiérarchie : tout le monde y est prince ou général, et le costume est le même pour tous.

Pour la veste bleue, le plastron blanc ou jaune, la culotte blanche ou jaune, le costume des guerriers est le même que celui des rois, sauf la richesse des ornements. Par exemple, au lieu de boutons, de galons et d'arabesques d'or, les guerriers les ont d'argent ; et encore cette différence n'est-elle pas de rigueur. Pareilles aussi sont les bottes noires, pareille la canne enrubannée, pareils les gants blancs.

Quant à la coiffure, Buchon la décrivait ainsi en 1839 : « des chapeaux de castor ronds et élevés, tout à fait fantastiques, garnis d'énormes touffes de fleurs » ; et Badé, en 1843 : « des casques coniques en carton, surmontés de houpettes et de bouquets de fleurs » (2). Ces bizarres coiffures ont disparu, et, pour notre compte, nous n'avons vu que des bicornes (3) en feutre noir, à peu près semblables à ceux que portaient naguère encore les gendarmes ; mais ces bicornes sont galonnés d'or ou d'argent, chargés de plumes aux-

(1) L'instituteur de pastorales J. Aguer nous a cité une représentation où la couronne du roi était ornée de bijoux qui, dit-il, valaient au moins 4000 francs. Selon Galassini, p. 227, au théâtre rural de l'Apennin modénois, les guerriers ornent aussi leurs casques « de colliers et autres bijoux féminins ».

(2) Ni Buchon ni Badé ne distinguent nettement les coiffures des Chrétiens et celles des Turcs, de sorte qu'il y a peut-être ici quelque confusion entre les unes et les autres.

(3) Une seule fois, nous avons vu des tricornes qui certainement n'étaient pas jeunes.

quelles se mêlent des rubans et même des fleurs artificielles, le tout multicolore, avec prédominance du bleu.

Au dire de Badé, les armes des guerriers chrétiens étaient, de son temps, « de vieux sabres et fusils ». Nous n'avons jamais vu de fusils : mais nous avons vu, accrochées à des ceinturons de cuir noir qui s'agrafaient sur le devant au moyen d'une plaque dorée, des armes blanches de toutes sortes, épées, sabres de cavalerie, sabres d'infanterie, sabres de pompiers, etc. D'ailleurs cette diversité est un oubli des anciennes traditions, et autrefois tous les guerriers chrétiens devaient avoir des armes droites (1).

Les Turcs. — Ce sont toujours des guerriers, et ils sont tous assujettis à porter l'uniforme militaire.

1^o LES ROIS. — Veste rouge, ornée de boutons d'or, de galons d'or, d'arabesques d'or ; plastron ordinairement jaune, quelquefois blanc, chargé de brandebourgs d'or, de passementeries d'or, de petits grelots d'or ; pantalon jaune clair ou blanc, à bandes d'or ; bottes de cuir noir, dans lesquelles est rentré le bas du pantalon ; sabre à lame courbe (peut-être en souvenir des cimenterres) ; gants blancs.

La couronne des rois turcs est en forme de tiare, comme celle des rois chrétiens, et ornée de la même manière, si ce n'est que, sur le bandeau, au milieu du front, il y a un, deux ou trois petits miroirs ronds, qui simulent les feux d'énormes diamants. Epaulettes, hausse-col, éperons. Décorations, souvent remplacées par un petit bouquet de fleurs rouges épinglé sur le plastron. Canne, qu'on choisit de préférence jaune ou marron, ornée d'une touffe de rubans rouges et jaunes dont les extrémités ont parfois des franges d'or (Ordarp, 1909).

2^o LES GUERRIERS. — Pour la veste rouge, le pantalon jaune ou blanc, les bottes, le sabre à lame courbe et les gants blancs, leur costume est à peu près le même que celui des rois. Mais les guerriers turcs ne doivent point porter la canne, règle qui d'ailleurs tend à tomber en désuétude parce que les instituteurs de pastorales n'y tiennent pas la main.

En 1843, leurs coiffures étaient décrites en ces termes par Badé : « des turbans festonnés et ornés de clinquant » ; et en 1865, par Chaho : « des turbans à panaches ». Par le fait, ces étranges coiffures ressemblent beaucoup moins à des turbans qu'aux chapeaux de plumes qu'on attribue communément aux sauvages de l'Améri-

(1) Selon Galassini, il est de règle absolue, au théâtre rural toscan, que les Chrétiens soient armés de l'épée : car c'est par excellence l'arme noble.

que (1), mais toutefois avec une notable différence. Tandis que les plumes des chapeaux des sauvages forment une espèce de couronne évasée, la coiffure des Turcs forme comme un gros bouquet à peu près cylindrique, bouquet qui, y compris le bandeau qui le supporte, a environ 20 centimètres de hauteur. Sur le bandeau, il y a plusieurs petits miroirs ronds, qui scintillent à chaque mouvement de la tête. Le bouquet lui-même, fait de fleurs artificielles, de plumes et de rubans, est de couleurs bariolées, avec prédominance du rouge (2). Cette coiffure s'appelle *koha*, (3)

Les rôles de femmes. — Voici quels étaient, d'après Buchon, les costumes des garçons qui, en 1839, jouaient les rôles de femmes à la représentation des *Trois Martyrs*. « Les princesses portaient la robe blanche, ni plus ni moins que nos jeunes premières qui, dans toute tragédie grecque ou romaine, se montrent fidèles à la dernière coupe de robe de Juliette et de Palmyre. » Trente ans plus tard, Webster écrivait à son tour : « Les garçons-demoiselles se parent des dernières modes du jour. Nous avons vu les héroïnes du temps de Clovis porter les crinolines du second empire et presque toutes les modes qui se sont succédé depuis. » C'est évidemment pour donner plus d'élégance à ces personnages féminins qu'on les habille ainsi. Voici, dans leurs parties essentielles, les toilettes féminines que nous avons vues sur la scène dans les vingt dernières années.

1 L'hypothèse d'après laquelle les Basques émigrants auraient rapporté cette coiffure de l'Amérique du Sud, est absolument inadmissible : car c'est en 1832 seulement, et sous l'action de circonstances fortuites, que l'émigration basque a commencé à se porter vers le Nouveau Monde, et la coiffure des Turcs est beaucoup plus ancienne.

(2) Cette bizarre coiffure des Turcs paraît avoir été de mode un peu partout au XV^e et au XVI^e siècle, et ce n'est pas seulement en Soule qu'elle survit. A Valencia (Espagne), dans la procession de l'*Encuentro*, le capitaine des Juifs porte un « cascote indio bravo erizado de plumajes » (Cf. V. Blasco Ibañez, *Flor de Mayo*, p. 93). En Angleterre, où les paysans du centre dansent encore la morisque, les danseurs, qui représentent des Mores, portent « un haut chapeau couvert de rubans, de fleurs et de plumes » (Cf. *Revue des Etudes basques*, avril-juin 1913, article de M. T. de Aranzadi sur la *Danse des épées en Angleterre*, etc.) Il semble donc que le chapeau des Turcs des pastorales a été de tout temps et partout la coiffure des Mauvais. Notons encore qu'à Entlibuch (canton de Lucerne), le cavalier qui, le dernier jour du carnaval, vient lire la lettre satirique, « porte un habit de théâtre chamarré de rubans et un immense chapeau chargé de fleurs et de petits miroirs ». (Bridel, *Conservateur suisse*, t. VIII)

(3) Explication de cet obscur vocable souletin proposée par H. Gavel : — Forme primitive complète, *koroha*; d'où, par élimination de l'*r* intervocalique, *kooha* et enfin, par contraction usuelle, *koha*. Etymologie, le mot latin *corona*, passé en basque par l'intermédiaire de l'un des dialectes romans pyrénéens qui, comme le béarnais et l'aragonais, éliminent les *n* latines intervocaliques.

La règle du symbolisme des couleurs s'applique aux costumes féminins aussi bien qu'aux costumes masculins. Par exemple, dans *Abraham*, l'usage est que Sarah et Agar portent l'une et l'autre des robes blanches ; mais la robe de Sarah, l'épouse légitime, est recouverte d'un transparent de tulle bleu, tandis que la robe d'Agar, la concubine, est recouverte d'un transparent de tulle rouge.

Pour l'ensemble du costume, trois cas à considérer, selon que la femme est une princesse chrétienne, une princesse turque ou une dame d'honneur.

Princesse chrétienne. — Robe longue, mais sans traîne, soit d'une étoffe bleu clair, soit d'une étoffe blanche recouverte d'un transparent bleu, avec des nœuds de rubans bleus, des volants, des falbalas, des dentelles ; petit bouquet de fleurs bleues épinglé sur la poitrine ; bas blancs ; chaussures blanches ; sur une opulente perruque, un chapeau de paille à larges bords, chargé de fleurs et de fruits artificiels (1), toujours enveloppé dans un voile de gaze blanche ou bleue, qui reste abaissé et tendu sur la face pendant toute la représentation ; gants blancs ; mouchoir brodé ; éventail (2). En 1908, à Chéraute, Hélène, accablée par l'iniquité du sort, s'enveloppa tout entière dans un long voile de deuil. C'est la seule fois que nous avons vu un changement de costume sur le théâtre basque. En 1910, à Ossas, la reine Isabelle portait une couronne d'or surmontée d'une aigrette faite de fleurs d'or qui tremblaient sur leurs longues tiges. C'est la seule fois que nous avons vu une reine couronnée (3).

Princesse turque. — Costume de tout point semblable à celui de la princesse chrétienne, sauf que la couleur de la robe ou du transparent est rouge, que les nœuds de rubans sont rouges, que les fleurs du petit bouquet sont rouges. Assez souvent la perruque est rousse, par exemple, en 1899, celle d'Agar, dans *Abraham*.

Dame d'honneur. — Costume où domine soit le bleu, soit le rouge, selon qu'elle appartient à une princesse chrétienne ou turque, et qui ne se distingue de celui de la maîtresse que par une moindre richesse d'ornements. En principe, la dame d'honneur ne devrait avoir ni

(1) Milà y Fontanals, t. VI, p. 291, dit que, dans les représentations populaires qui se donnent encore en Catalogne, les chapeaux des femmes sont ordinairement de paille et garnis de « muchos ramilletes de flores artificiales ».

(2) Vinson, p. 317, parle aussi d'un chapeau ; mais il est le seul à en parler, et nous n'en avons jamais vu.

(3) Signalons encore, par occasion, le costume non traditionnel que portait Jeanne d'Arc à Ossas, en 1910 : robe blanche qui ne descendait que jusqu'aux genoux ; grand casque d'or ; cuirasse à bandes verticales, alternativement noires et or ; bottes à l'écuillère frangées d'or ; l'épée à la ceinture ; l'or flamme au poing.

bouquet de fleurs ni éventail : mais c'est une vieille règle qu'on n'observe guère.

Tous ceux qui ont vu sur la scène les garçons basques travestis en femmes, s'accordent à reconnaître qu'ils portent avec aisance et même avec grâce le costume féminin. « Ils y mettent, dit Webster(1), une espèce de coquetterie des plus curieuses. » Et il rapporte ce mot d'une Française : « Jamais je n'ai vu une Anglaise manier l'éventail aussi bien que ce garçon-là. »

Les gens du commun. — Leurs costumes ne sont assujettis à aucune règle traditionnelle, et il est probable qu'ils ont beaucoup varié, selon la mode du jour et selon la fantaisie des acteurs.

Le courrier. — C'est ordinairement un guerrier qui est chargé de porter les messages. Mais en 1908, à Chéraute, et en 1909, à Mauléon, sans doute pour donner à ce personnage une couleur plus réaliste, on l'avait habillé d'un beau costume neuf de facteur des postes et on l'avait muni de la boîte professionnelle, avec laquelle il faisait le service de la correspondance entre l'Angleterre et l'Italie.

Les matelots. — En 1901, à Licq, ils avaient un costume à peu près semblable à celui des marins français : veste de drap bleu foncé ; tricot bleu et blanc, à bordure bleue ; pantalon bleu. Mais le public ne goûta pas ce costume qui manquait d'ornements.

Les corsaires. — En 1903, à Licq : longues blouses de couleur, bottes, vieux feutres mous. L'un d'eux s'était fait de longues moustaches postiches avec des morceaux de peau de chèvre, et fumait un brûle-gueule.

Les faux témoins. — Ceux qui déposent contre Jeanne d'Arc. En 1910, à Ossas, longues blouses d'ouvriers ou de vagabonds ; l'un, coiffé d'un vieux casque colonial, surmonté d'un bouquet de fleurs : l'autre, d'un vieux feutre marron aux bords rabattus ; tous deux tenant à la main des bâtons ornés de rubans rouges.

Ouvriers charpentiers. — Dans *Saint Pierre*, ils sont « habillés en Auvergnats et portent sur l'épaule des bois de charpente ».

Domestique de ferme. — Dans *Saint Eustache*, Eustache, devenu domestique chez un laboureur, paraît sur la scène « en habits de paysan, avec la faux sur l'épaule. »

Les bergers d'Abraham et de Loth. — En 1909, à Ordiarp : veste de drap noir ou à petits carreaux, serrée par une ceinture ; plastron rouge foncé ; manteau de grosse laine marron, jeté sur l'épaule ; culottes noires ; bas de grosse laine marron ; sabots noirs ou jaunes,

(1) *Tradition et Loisirs*, p. 222.

dont le dessus est orné d'innombrables clous de cuivre, et le dessous renforcé de gros clous de fer ; bérêt de grosse laine marron, auquel est attachée, du côté gauche, une pelote de laine marron, avec les aiguilles à tricoter plantées dans la pelote (1) ; petite sacoche brodée, qui pend sur le côté gauche ; bâton blanc, plus gros par en bas.

Les mendiants. — Longues blouses noires, sales et déchirées ; petits chapeaux de feutre noir tout cabossés, sur des chevelures en désordre ; gibernes où ils serrent les sous qu'on leur jette ; en guise de canne, un gros bâton mal ébranché. Ils boitent en marchant (2).

Moutons. — Dans *Abraham*, deux troupeaux de moutons traversent la scène. Les propriétaires des bêtes mettent, paraît-il, de l'amour-propre à les bien présenter au public (3). Longue laine, soigneusement lavée et peignée ; énormes clochettes de cuivre pendues au cou. En 1909 à Ordiarp, les moutons d'Abraham étaient teints en bleu et ceux de Loth en rouge. Nous savons aussi par les didascalies que, dans *Saint Eustache*, on voyait sur la scène un troupeau de moutons.

Le lion et le lion. — En 1909, dans *Hélène de Constantinople*, ils étaient figurés par deux acteurs entièrement recouverts de peaux de chèvres ; pour la tête, les peaux s'allongaient comme des mufles ; mais rien ne distinguait l'une de l'autre ces bêtes féroces.

LES AUXILIAIRES DE LA TROUPE. — Ce sont : 1^o les femmes ou filles attachées au service des acteurs pendant la représentation ; 2^o les gardiens chargés de faire la police du théâtre.

Les servantes de la scène. — Pendant toute la représentation, quatre ou cinq femmes non costumées se tiennent presque continuellement au fond du théâtre, près de la porte de droite. Elles sont là pour rendre aux acteurs les petits services dont ceux-ci peuvent avoir besoin, pour recoudre un costume décousu, pour apporter l'oreiller blanc sur lequel s'agenouillera un Chrétien, pour étendre le drap blanc sur lequel va tomber un blessé ou un mort, etc.

Les gardiens du théâtre. — Ils sont deux ou quatre (4). Lorsqu'il n'y en a que deux, ils montent la garde aux coins antérieurs de la

(1) On sait qu'autrefois les bergers pyrénéens tricotaient en gardant leurs troupeaux.

(2) Cohen, p. 228, remarque qu'au moyen âge on mettait toujours « un certain réalisme » dans le costume des mendiants et des bergers.

(3) En 1914, dans *Astyage*, ce fut à la demande expresse des acteurs que Burguburu fit passer sur la scène un troupeau de moutons. Et c'est sans doute pour une raison analogue que J. Hégiaaphal a ajouté un intermède de bergers au texte de *Sainte Marquerite*.

(4) Buchon mentionne déjà leur présence en 1839. Selon Vinson, *Folk lore*, p. 313, il y aurait quelquefois six gardiens ; mais nous n'en avons jamais vu plus de quatre.

scène ; lorsqu'il y en a quatre, ils se postent aux quatre coins. En 1909, à Ordarp, deux vieux gardiens étaient postés en avant, deux jeunes en arrière. Costume : blouse, veste ou vareuse noire ; béret bleu, orné d'une cocarde tricolore ou d'une fleur ; ceinture tricolore, ou à carreaux rouges et bleus, ou en cuir noir avec boucle de cuivre ; pantalon blanc ; souliers noirs ou espadrilles blanches. Les gardiens sont toujours armés de fusils. Leurs fonctions consistent à chasser les gamins turbulents, à crier *cho ! cho !* (chut ! chut !) lorsque les spectateurs font trop de bruit (1), et à tirer un coup de fusil chaque fois qu'un guerrier succombe dans un combat.

Il est probable que tous ces costumes pittoresquement anachroniques ne tarderont pas à disparaître (2). Depuis la malencontreuse idée que M. Clément d'Andurain eut, en 1908, de faire venir des costumes de Bordeaux pour jouer à Tardets la tragédie d'*Uskaldunak Ibañetan*, les Souletins, éblouis par ce faux luxe, ont plusieurs fois commis de nouveau la même erreur, notamment en 1914, à Laguinge, où il y avait sur la scène un absurde pêle-mêle de costumes romains, moyenâgeux et japonais : seuls l'Auge et les Satans avaient conservé le costume traditionnel.

Au lieu de se moquer, quand on voit sur la scène basque Charlemagne décoré de la légion d'honneur ou Abraham en redingote noire bordée de galons d'argent, on ferait mieux de se souvenir que le respect de la « couleur locale » et de la « vérité historique » est de date récente ; qu'aujourd'hui encore, même sur les plus grands théâtres, ce respect est très relatif, et que nos arrière-grands-pères l'ont entièrement ignoré. A Paris, en plein XVIII^e siècle, la Clairon jouait l'*Electre* de Crébillon avec des paniers et une longue robe de deuil, et les acteurs qui l'accompagnaient étaient affublés de tonnelets et de gants à franges, coiffés de volumineuses perruques et de chapeaux à plumes, chargés de tout un attirail qui aurait pu choquer violemment un historien, mais qui, en fait, ne choquait personne. Il serait donc un peu naïf de se scandaliser ou de se gausser de la façon dont s'habillent les acteurs souletins : leurs costumes ne sont pas plus ridicules que ceux qu'on voyait vers 1750 à la Comédie française.

(1) Les prologues de l'*Asinaire* et du *Paenulus* montrent qu'il y avait déjà au théâtre romain un héraut chargé de commander le silence. Au XVI^e siècle, à Dragnigran, des commissaires armés de bâtons tenaient la foule en respect autour du théâtre. En Bretagne, deux gardiens criaient par intervalles : « Chilaouet ! Écoutez ! », et ils accompagnaient cet avertissement d'un coup de fusil (Le Goffic, p. 281 ; Le Braz, p. 184).

(2) Il va de soi que, dans tous les théâtres ruraux, l'anachronisme des costumes égale au moins celui que l'on voit en Pays basque. Pour le théâtre breton, cf. le Braz, pp. 465 et suivantes, et Le Goffic, pp. 262 et suivantes. Pour le théâtre toscan, cf. A. d'Ancona, t. II, p. 235, et Galassini, p. 227.

CHAPITRE VII

PRÉLIMINAIRES DE LA REPRÉSENTATION

Selon une tradition qui remonte au moyen âge et qui s'est conservée jusqu'à nos jours pour quelques spectacles populaires, la représentation d'une pastorale est précédée d'une « montre », que l'on appelle aujourd'hui plus prosaïquement « passe-rues » (1).

Naguère encore, les montres souletines étaient toujours des cavalcades, dont Chaho (2) décrit ainsi la marche. « Tous les acteurs sont à cheval, même monsieur Satan. Les beaux palefrois et les chevaux fougueux ne manquent pas, on le pense bien, en pays de montagnes navarraises. Tout le personnel de la pastorale arrive comme un tourbillon, au bruit de la musique, de la mousqueterie et des tambours. . . . Tout acteur qui ne fait pas cabrer son destrier trois fois par minute, n'est pas à la hauteur de son rôle. C'est en cela que les acteurs souletins font admirer leur *furia* montagnarde. » A condition de retrancher les beaux palefrois, l'arrivée en tourbillon, les crépitations de la mousqueterie, la fringance des chevaux et la *furia* montagnarde, c'est bien à peu près ce que nous avons vu à Haux et à Tardets en 1899, à Lieq en 1901.

Comme la plupart des villages basques sont très dispersés, l'habitude est que tous les acteurs se réunissent dans un certain lieu, soit maison particulière, soit auberge, pour y endosser leurs costumes et pour enfourcher leurs montures.

Selon Vinson (3), Webster (4) et A. Léon (5), le cortège se dispose de la manière suivante : 1^o l'enseigne des Chrétiens, avec leur drapeau, les gardes de la scène et les musiciens ; 2^o les Chrétiens, rois, reines, guerriers, et, le cas échéant, l'évêque sur son mulet, avec l'ange en croupe (6), marchant en bel ordre ; 3^o l'enseigne des Turcs, avec leur drapeau ; 4^o les Turcs, marchant en désordre ; 5^o les Satans. Mais cette disposition est plus théorique que pratique, et, dans la marche, il se produit beaucoup de flottement (7).

(1) Sur la montre qui précédait la représentation d'un mystère, voir Cohen, pp. 248-250.

(2). *Biarritz*, t. II, p. 150.

(3) *Folk-lore*, p. 319.

(4) *Tradition*, p. 252.

(5) *Hélène de Constantinople*, p. 39.

(6) Lorsqu'il n'y a pas d'évêque, l'ange est en croupe derrière le plus vénérable personnage de la troupe. En 1899, il était avec Abraham.

(7) Le procès-verbal d'André de la Vigne nous apprend qu'en 1496, dans la montre faite pour la représentation du mystère de *Saint Martin*, l'ordre était fort différent de celui que l'on observe en Soule : car les diables marchaient en tête, et Dieu et les Anges chevauchaient les derniers. En Bretagne, les Fidèles et les Infidèles se rendaient au théâtre par groupes séparés. Cf. Le Braz, p. 296.

Un mot sur les drapeaux (1). Celui des Chrétiens s'est modifié selon les régimes politiques. Les didascalies nous apprennent qu'autrefois ce drapeau était blanc (*Judith et Holopherne*, Bordeaux, n° 18 ; *Quatre fils Aymon et Saint Blaise*, Bibl. nat., n°s 175 et 181, etc.) Aujourd'hui il est presque toujours tricolore. Néanmoins, en 1910, à Ossas, il était bleu, semé d'étoiles d'or. Celui des Turcs paraît avoir toujours été rouge. En 1901, à Licq, il était semé de disques d'or ; en 1910, à Ossas, il était semé d'étoiles d'argent.

Le cortège se met en marche, non à l'allure « tourbillonnante » dont parle Chaho, mais bien tranquillement et au pas. D'ailleurs le contraire serait impossible, puisque les musiciens et les gardes de la scène, qui ouvrent la marche, sont à pied. Quant au parcours accompli, il varie beaucoup, selon le caprice de la troupe. Tantôt on se contente de défiler, dans le village même, sous les fenêtres du maire, des adjoints et des notables : c'est ce que l'on a fait à Haux en 1899, à Licq en 1901, et à Ossas en 1910. Tantôt on va beaucoup plus loin : en 1908, on s'est rendu de Chéraute à Viodos et à Mauléon (environ 9 kil., aller et retour) ; en 1909, on s'est rendu d'Ordarp à Garindein et à Mauléon (environ 12 kil., aller et retour). Dans le premier cas, une petite demi-heure suffit ; dans le second cas, en tenant compte des arrêts de la cavalcade qui est plusieurs fois invitée à boire chez des particuliers ou dans des auberges, il faut au moins deux heures.

Mais, depuis quelques années, la belle coutume des cavalcades périclité. En 1908, à Chéraute, et en 1909, à Ordarp, on avait adjoint aux cavaliers une ou deux voitures dans lesquelles se prélassaient les personnages féminins et les musiciens de l'orchestre (2). Et ce qu'il y a de pis encore, c'est que l'on n'observe plus l'ordre traditionnel des groupes. Par exemple, à Ordarp, les acteurs marchaient de la manière suivante : 1° les musiciens, dans une voiture pavoisée de drapeaux tricolores ; 2° Sarah et Agar, dans une voiture ; 3° les Turcs, à cheval ; 4° les Chrétiens, à cheval ; 5° les Satans, à cheval ; 6° les troupeaux de moutons d'Abraham et de Loth, conduits par leurs bergers.

Bref, après des pérégrinations plus ou moins longues, la cavalcade se rend devant le théâtre et s'y arrête en deux pelotons bien distincts. Le premier, celui des Chrétiens, se tient à dix ou quinze pas de

1. Le terme technique est « enseigne ». Ce terme, emprunté à la langue militaire, désignait, dans les « montres » du XVI^e siècle, les étendards aux couleurs de chaque « compagnie » et ceux qui les portaient.

2. Au moyen âge, il est arrivé aussi que la montre s'est faite partie à cheval et partie en voiture, par exemple lors de la représentation des *Actes des Apôtres* donnée à Bourges en 1536. (Cf. Petit de Julleville, t. I, p. 377.)

la scène; le second, celui des Turcs, se tient à trente ou quarante pas. Pendant quelques minutes, tous les acteurs restent immobiles en selle, tandis que les musiciens jouent un de leurs airs les plus vifs. Puis ceux qui doivent prendre part à la récitation du prologue, et ceux-là seulement, mettent pied à terre.

Lorsqu'il y a des voitures ou lorsque la représentation se donne dans un lieu clos, toute cette antique ordonnance est compromise et même entièrement détruite : car il devient impossible à la troupe de se présenter devant le théâtre comme elle devrait le faire. Personne ne se soucie plus des règles traditionnelles, et chacun descend de cheval ou de voiture à sa fantaisie, s'en va même au cabaret voisin boire un verre de vin, en attendant le commencement de la représentation. La vieille mode avait de la noblesse et de la dignité; la nouvelle est triviale et vilaine.

Pour la récitation du prologue, l'enseigne des Chrétiens est le premier qui monte sur la scène, par le petit escalier d'accès. Puis il fait à pas comptés le tour de la scène et vient se poster près de l'escalier, du côté gauche. Soit en montant, soit en faisant le tour de la scène, il agite sans cesse son drapeau, dont les plis ondulent au dessus de sa tête.

Ensuite montent deux guerriers chrétiens, l'épée au clair. L'enseigne, qui continue d'agiter son drapeau, les reçoit au haut de l'escalier en leur serrant la main.

Ensuite monte le prologueur (1) qui, comme les deux autres, est reçu par l'enseigne avec un serrement de main.

Après cela le prologueur, précédé de l'enseigne et escorté des deux guerriers qui lui servent de gardes du corps, fait sur la scène quelques évolutions militaires, et finalement chacun se rend à la place que lui assignent ses fonctions : le prologueur, sur le devant de la scène, au haut du petit escalier; l'enseigne, à trois pas en arrière du prologueur; les deux gardes du corps, sur le côté droit et sur le côté gauche de la scène, où ils se tiennent immobiles, l'épée au clair (2).

Souvent aussi, lorsque l'emplacement du théâtre s'y prête, deux cavaliers gardes d'honneur, l'épée au clair, se tiennent en faction au bas de la scène, l'un à droite, l'autre à gauche du petit escalier, pendant tout le temps que dure la récitation du prologue.

(1) Au théâtre basque comme au théâtre des mystères, il est arrivé que le mot « prologue » a été pris pour le nom du personnage qui récitait ce morceau. Dans l'*Alexandre* de la coll. Campan, on lit, f^o 15^{re} : « La dernière prologe sort et parle. »

(2) Au théâtre breton, le prologueur avait aussi ses deux gardes du corps. (Cf. Le Braz, p. 478).

Ce qui prouve que ces usages remontent pour le moins au XVIII^e siècle, c'est cette didascalie de la *Jérusalem délivrée*, jouée en 1793 à Ainharp (Bordeaux, n^o 1) : « Pour donner le premier sermon, Olin et Guelfa se postent aux deux extrémités du théâtre, à cheval, avec les bannières blanches, Tancrède et Renaud sur le théâtre, les épées nues. »

Le prologue se divise toujours en trois parties qui sont : 1^o le salut au public ; 2^o l'exposition du sujet de la pièce qui va être représentée ; 3^o l'annonce de l'arrivée des acteurs (1). Quant à la récitation, elle se fait avec un cérémonial curieux, qui paraît très ancien et qui est toujours très exactement observé, quoique les didascalies n'en fassent presque jamais mention.

1^o *Le salut au public.* — Le prologueur, debout « au milieu », le chapeau à la main, récite sans changer de place les trois ou quatre versets de cette partie (2).

2^o *L'exposition du sujet.* — Le prologueur se met « à marcher » ou à « se promener » (3), le chapeau sur la tête. Ces formules exigent un commentaire, et il importe d'expliquer en quoi consiste la « marche » ou la « promenade » dont elles parlent. Etant donné que l'exposition du sujet compte habituellement vingt-cinq ou trente versets, le prologueur, une fois « le salut » fini, se couvre ; puis il quitte le milieu, va d'un pas solennel au coin droit de la scène, fait face au public et récite le premier verset de l'exposition. Pour le second verset, il revient au milieu ; pour le troisième verset, il va au coin gauche ; pour le quatrième, il revient au milieu ; pour la cinquième, il va au coin droit, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait débité tous les versets de l'exposition (4).

3^o *L'annonce de l'arrivée des acteurs.* — Le prologueur s'arrête « au milieu, le chapeau à la main ». C'est à dire que le prologueur,

1. Dans tous les théâtres ruraux, notamment au théâtre briançonnais du XVI^e siècle, au théâtre roussillonnais et au théâtre breton, la substance du prologue est la même qu'au théâtre basque, quoique le développement soit plus court.

(2) Selon une didascalie de la *Jérusalem délivrée* (Bordeaux, n^o 1), « celui qui donne le sermon fait trois fois cerbiteur (serviteur), et parle. » Cela est tombé en désuétude.

(3) « Se promener », terme technique par lequel on désigne le va-et vient d'un acteur qui marche sur la scène.

(4) On est surpris de constater que ces bizarres « marches » et « contre-marches » se faisaient aussi au théâtre breton (Le Braz, p. 478-480) et au théâtre toscan (A. d'Ancona, t. II, p. 271.)

debout au haut du petit escalier, se découvre et récite, sans plus se déplacer, les deux ou trois versets de la dernière partie (1).

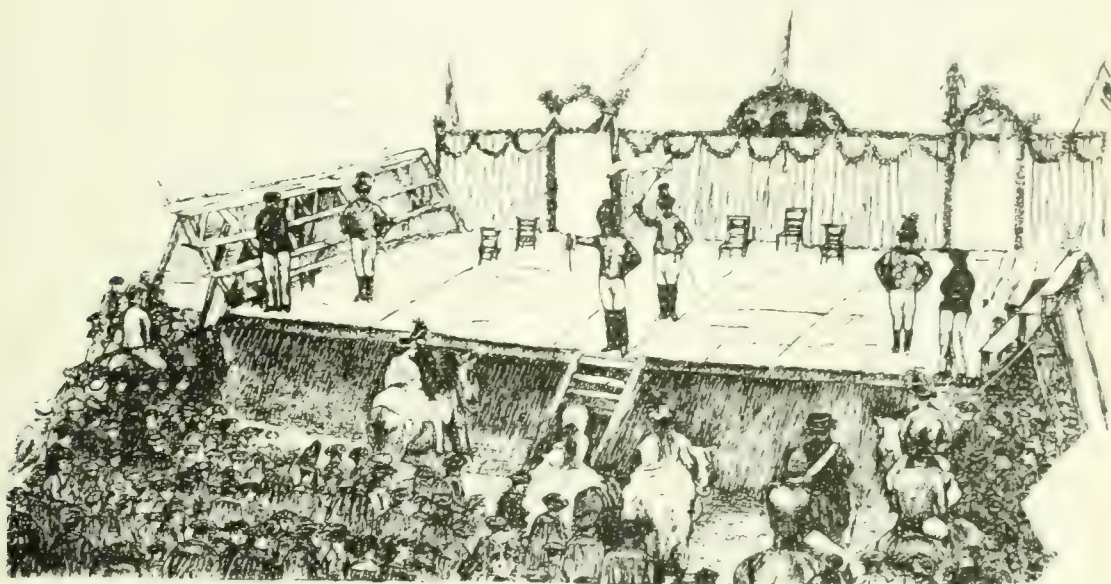


Fig. 12 — Pendant la récitation du prologue, les Chrétiens attendent à cheval devant le théâtre. (Dessin de M. P. Lespès.)

Chaque verset du prologue est accompagné de deux gestes, toujours les mêmes. A la moitié et à la fin du verset, le prologueur lève les mains à la hauteur de sa tête ; puis, par un mouvement demi-circulaire, il les rabaisse le long de ses cuisses (2). Sauf ce double geste, il se tient raide et la tête haute, dans une attitude qui rappelle un peu celle de certaines statues égyptiennes.

Pendant tout le temps de la récitation, l'enseigne se tient derrière le réciteur, à trois pas en arrière, sans cesser un instant d'agiter son drapeau (3). Lorsque le prologueur « marche », l'enseigne « marche » du même pas, se portant avec lui tantôt à droite, tantôt à gauche, le suivant comme une ombre, de sorte que les ondula-

(1) Dans la *Sainte Engrace* de la collect. Campan et dans le *Godfrey de Bouillon* d'A. Bouchet, le prologue se termine par le mot « serviteur ».

(2) Quelquefois aussi le prologueur ne fait ce geste qu'à la fin du verset (Chéreaux, 1908).

(3) Chaho, *Biarritz*, t. II, p. 150, dit que le réciteur débite le prologue à l'ombre de la bannière qu'il porte, la hampe du drapeau battant la mesure des pas qu'il fait. Mais il est fort peu probable que le réciteur ait jamais porté lui-même le drapeau.

tions du drapeau accompagnent dans tous ses déplacements celui qui récite et forment derrière sa tête une auréole de splendeur. Cet automatisme des deux acteurs qui, sur des plans différents, accomplissent parallèlement les mêmes mouvements rythmés, a quelque chose d'étrange et de solennel.

Quand la récitation du prologue est terminée, le prologueur « se promène », puis se retire. En d'autres termes, il remet son chapeau sur sa tête et fait demi-tour, tandis que les deux gardes du corps se rapprochent de lui pour l'escorter, et, précédé de l'enseigne, il va s'asseoir au fond du théâtre, sur une chaise. L'enseigne et les gardes du corps exécutent alors devant lui quelques évolutions militaires ; puis ils rentrent tous par la porte de droite, et pendant quelques instants la scène reste vide (1).

Dans le langage technique des pastoraliers, on dit que la troupe « arrive » lorsqu'elle s'avance vers le théâtre et y monte par l'escalier d'accès (2). Le cérémonial des « arrivées » n'est pas moins rigoureux que celui de la récitation du prologue, et les instituteurs de pastorales ont soin d'en noter les particularités les plus importantes dans des listes spéciales, transcrites au commencement ou à la fin des cahiers (3).

Ces listes d'« arrivées » portent assez souvent des titres significatifs, par exemple : « La manière d'arriber au triate », ou « Arrivée des acteurs », ou « Rolle des acteurs rangés chacun en son rang » (4), ou « Liste des acteurs allant ensemble ». Mais souvent aussi elles n'ont qu'un titre vague, par ex. : « Noms des acteurs », ou « Dénombrement des acteurs » ; ou « Mémoire des acteurs ». Parfois même

(1) Quelquefois, par ex. en 1899, à Haux, le prologueur, au lieu de se retirer, reste assis sur sa chaise pour présider à l'arrivée des Chrétiens, et il ne rentre qu'avec eux dans l'arrière-scène.

(2) C'est à tort que Fr. Michel, *Pays Basque*, p. 59, et Webster, *Loisirs*, p. 275, placent les arrivées avant la récitation du prologue. Les « arrivées » se font toujours après.

(3) On trouve dans un *ludus paschalis* du XIII^e siècle (Schmeller, *Carmina burana*, édition de 1847, p. 95), cette liste initiale qui a beaucoup d'analogie avec les listes des pastorales basques :

— Primitus producat Pilatus et uxor sua cum militibus in locum suum ;
Deinde Herodes cum militibus suis ;
« Deinde Pontifices ;
« Tunc Mercator et uxor sua ;
« Deinde Maria Magdalena. »

(4) Selon J. Héguiaphal, le mot « rang » signifie proprement l'ordre des préséances : les moindres personnages en tête, les plus grands en queue. Néanmoins la liste de *Mustapha* prouve que les pastoraliers emploient aussi ce mot comme synonyme de « compagnie », et c'est également en ce sens qu'il est pris dans la *Sainte Elisabeth* de la coll. Campan.

elles n'ont aucun titre, ce qui n'empêche pas qu'on puisse les distinguer assez facilement de toutes les autres listes qui encombrant beaucoup de manuscrits.

Les listes d'« arrivées » sont toujours divisées en plusieurs sections, dont le nombre varie de trois à cinq ou six. Ces sections correspondent aux groupes que formeront les acteurs et à l'ordre dans lequel ces groupes, nommés « compagnies », monteront sur le théâtre. Lorsqu'il y a trois groupes, le premier est celui des Chrétiens, le second celui des Turcs, le troisième celui des Satans et du monde satanique. Mais il se peut aussi que l'un des deux premiers groupes, trop nombreux, soit subdivisé ; alors il y a, soit deux « compagnies » de Chrétiens, soit deux « compagnies » de Turcs, et cela donne pour l'ensemble de la troupe quatre « compagnies » (1). Si la subdivision est appliquée à la fois aux Chrétiens et aux Turcs, il y a cinq « compagnies ». On trouve enfin quelques exemples de cas où Satan « arrive » seul et le Géant seul. Mais il est très rare que le nombre de cinq compagnies soit dépassé.

L'ordre selon lequel se font les « arrivées » est invariablement celui qu'indiquent les listes : les Chrétiens les premiers, puis les Turcs, puis les Satans (2).

Le principe de cet ordre est facile à discerner : les Bons ont le pas sur les Mauvais (3) ; et les plus Mauvais, c'est-à-dire les représentants du monde satanique, viennent les derniers. Quant à l'ordre particulier selon lequel les personnages prennent rang dans chaque compagnie, ce sont au contraire ceux de moindre importance qui marchent en tête, et ce sont les plus élevés en dignité qui ferment la marche. En vertu de ce principe, il est de règle que les femmes

(1) « Compagnie » est le terme technique par lequel, au XV^e et au XVI^e siècles, on désignait ordinairement chacun des groupes dont se composait le cortège d'une « montre ».

(2) Par conséquent Fr. Michel se trompe lorsqu'il dit, p. 50 : « L'archange du mal monte le premier les degrés ; après lui viennent ses serviteurs, suivis des autres personnages dans l'ordre de l'importance de leur rôle. »

(3) M. A. Bouchet nous a envoyé, par l'intermédiaire de notre ami L. Irigaray, un renseignement qui semble contredire ce que nous venons d'avancer sur l'ordre des « arrivées ». Selon ce renseignement, « lorsque le sujet de la pastorale n'est pas chrétien », par exemple dans *Mustapha le grand Turc*, ce sont les Turcs qui « arrivent » les premiers sur la scène, et les Chrétiens n'y montent qu'après eux. Il est vrai que nous avons trouvé deux listes d'« arrivées » où la « compagnie » des Turcs précède celle des Chrétiens : dans le *Mustapha* de la Bibl. nat., n° 206, et dans la *Ste Marguerite* de Bayonne, n° 54. Mais on remarquera d'abord que *Sainte Marguerite* ne répond nullement à la condition indiquée par M. Bouchet, et on voudra bien se souvenir ensuite que, dans beaucoup de manuscrits, *Mustapha* lui-même est intitulé chrétiennement *St Claudius et Ste Marsimissa*. Nous inclinons donc à croire que les listes susdites ne sont que des erreurs ou des fantaisies de pastoraliers.

passent avant les hommes, que l'épouse passe avant l'époux, etc. Lorsque les Chrétiens sont réunis en une seule « compagnie », ce sont donc les rois, et, le cas échéant, les saints et les anges, qui sont les derniers de la « compagnie » (1). Mais, lorsqu'ils sont divisés en deux « compagnies », tantôt les saints et les anges forment la première, comme dans *Sainte Catherine* (Bibl. nat., n° 141) et dans *les Trois Martyrs* (ms. d'Andurain) ; tantôt ils forment la seconde, comme dans *St Jacques* (Bibl. nat., n° 211, Bayonne, n° 48) et *St Roch* (Bibl. nat., n° 134). Il semble donc qu'à cet égard les pastoraux n'aient plus une idée bien nette de la règle des préséances.

L'étiquette observée pour chacune des « arrivées » est la suivante :

1^o *Arrivée des Chrétiens*. — L'enseigne des Chrétiens, qui s'est retiré dans l'arrière-scène avec le prologueur, reparaît sur le théâtre, en fait deux ou trois fois le tour, au pas militaire, puis redescend par le petit escalier (2) et s'avance vers le groupe des Chrétiens, qui sont encore à cheval. Alors ceux-ci mettent pied à terre, se rangent dans l'ordre voulu par le cérémonial ; et l'enseigne les ramène vers l'escalier. Il y monte le premier et se poste en haut, du côté gauche, pour recevoir les arrivants. Les Chrétiens montent à la file, lentement, silencieusement, d'un air grave, qui exprime la dignité, la noblesse. Et, lorsqu'ils atteignent le haut de l'escalier, l'enseigne, qui n'a pas cessé d'agiter de la main gauche son drapeau tricolore, échange avec eux un salut et leur serre la main droite.

Au fur et à mesure que les Chrétiens prennent possession de la scène, ils vont se ranger « en bataille » sur le côté droit, c'est à dire qu'ils se disposent en ligne dans le sens de la profondeur, la face tournée vers le côté gauche. Quand ils sont tous montés, diverses évolutions commencent. Au signal que leur donne l'enseigne, ils s'avancent de front vers le côté gauche, d'un pas fortement rythmé, puis font sur eux-mêmes un quart de tour, de sorte qu'ils se trouvent en file, l'enseigne étant le premier de la file et l'ange le dernier. Ensuite la file exécute deux ou trois fois autour de la scène une sorte de procession lente (3), qui présente trois particularités remarquables. 1^o La musique instrumentale et les mouvements du

1) Voici à titre d'exemple, l'ordre que nous avons noté en 1908, à Chérente, pour l'arrivée des Chrétiens : 1^o deux guerriers ; 2^o le messager ; 3^o un capitaine ; 4^o les deux fils d'Hélène ; 5^o les reines ; 6^o les rois ; 7^o le pape ; 8^o l'ange. Le principe de cet ordre est celui que l'on observe dans les cortèges publics, dans les processions, etc.

2) Quelquefois l'enseigne, au lieu de redescendre sur la place, s'arrête au haut du petit escalier et y attend les Chrétiens.

(3) Dans la représentation des mystères, la troupe commençait aussi par faire sur la scène une sorte de procession, comme nous l'apprend ce passage du procès-verbal dressé en 1496 par André de La Vigne : « Incontinent après

drapeau agité par l'enseigne règlent le pas de toute la file. 2^o Au moment où chaque personnage, en défilant sur la scène, atteint l'un des coins antérieurs, il exécute troisquarts de tour sur lui-même (1), puis continue sa marche sur le côté suivant. 3^o Lorsque l'évêque et l'ange passent sur le côté antérieur de la scène, ils s'arrêtent trois fois, au coin gauche, au milieu et au coin droit, pour donner la bénédiction au peuple, le premier avec sa crosse épiscopale, le second avec sa petite croix fleurie. Et l'on a beau être sceptique, on est bien obligé de convenir que cette procession a quelque chose de noble et d'imposant. Puis toute la file des Chrétiens se retire par la porte de droite, et l'enseigne arbore au-dessus de cette porte son drapeau tricolore (2).

2^o *Arrivée des Turcs*. — Aussitôt que les Chrétiens ont disparu les Turcs, qui jusqu'alors se tenaient à l'écart sur leurs chevaux, se rapprochent du petit escalier, mettent pied à terre et montent, précédés de leur enseigne. Mais, au lieu de monter dans un bel ordre, ils se pressent, se bousculent, trépignent, escaladent les marches, les frappent du talon de leurs bottes, lèvent les bras, font des moulinets avec leurs cannes : c'est une ruée plutôt qu'un cortège en marche. Et, quoique leur enseigne, monté le premier, soit au haut de l'escalier pour les recevoir en agitant son drapeau rouge, la réception se fait de tout autre manière que pour les Chrétiens, avec des variantes qui, ce semble, dépendent un peu de la fantaisie de l'instituteur de pastorales. Par exemple, en 1908, à Chéraute, et en 1909, à Ordiarp, l'enseigne, au lieu de se poster à gauche de l'escalier, s'était posté à droite, et, au lieu de tendre aux

l'arrivée de la troupe), le monde se retira aux eschaffaulz, les ditz joueurs aussi où ils deavoient ; et puis furent mis en ordre par led. maistre Andrieu selon le registre, et marchoient avant à sons de trompètes, clerons, hussines, orgues, harpes, tabourins, . . . faisant leur tour comme en tel cas est requis. Ce fait, chacun se retira à son enseigne, et commencèrent les deux messagers à ouvrir le jeu. . . . » (Petit de Julleville, t. II, p. 70). Quoique les termes de cette description ne soient pas toujours aussi clairs qu'on le désirerait, il est certain qu'il s'agit ici d'une promenade faite sur la scène par la troupe, et les mots *selon le registre* semblent signifier que les acteurs se plaçaient dans le cortège selon l'ordre indiqué par une liste du manuscrit. — Cette allure processionnelle des acteurs est chose fort ancienne, puisque Cohen, p. 37, note qu'on la pratiquait déjà dans le drame liturgique. Les processions étaient fréquentes dans les mystères briançonnais. Cf. cette didascalie de *Saint Anthoni de Viennès*, p. I, : « Et primo cantent Angeli ascendendo paradisum, vel etiam in processione ; et ces autres de *Saint Marlin* : « vadunt processionaliter » (vers 485), « et interim vadat processio » (vers 495), etc.

(1) Selon H. Gavel, ce tour fait sur soi-même dérive sans doute des vieilles traditions de politesse du cérémonial ecclésiastique et pourrait remonter jusqu'au drame liturgique.

(2) Lorsque André de la Vigne dit qu'après la procession initiale « chacun se retira à son enseigne », cela veut dire, croyons-nous, que chacun se retira à la mansion sur laquelle était arborée l'enseigne de sa compagnie.

arrivants la main droite, il leur tendait la main gauche. En 1909, à Mauléon, il ne leur tendait ni l'une ni l'autre main.

Au fur et à mesure que les Turcs montent, ils vont se ranger « en bataille », c'est-à-dire en ligne, du côté gauche de la scène, la face tournée vers le côté droit. Quand ils sont tous montés, leur ligne se porte en avant jusqu'à l'autre côté de la scène. Là, ils font sur eux-mêmes un quart de tour, de sorte qu'ils se trouvent en file; puis, conduits par l'enseigne qui agite le drapeau rouge, ils évoluent deux ou trois fois autour de la scène, à pas saccadés, avec des gestes brutaux et menaçants; et, chaque fois qu'ils passent devant l'« Idole » — qui, pendant ce temps-là, ne cesse point de remuer bras et jambes, comme pour leur souhaiter la bienvenue — ils lui font un grand salut en tendant les bras vers elle et en poussant des cris rauques. Finalement ils s'engouffrent tous dans leur porte, sur laquelle l'enseigne plante son drapeau rouge.

3^e *Arrivée des Satans et du Géant.* — Comme les autres, les Satans s'approchent à cheval du petit escalier. Mais il est rare qu'ils mettent pied à terre tout de suite, et ils sont encore en selle lorsqu'ils commencent à débiter leur rôle, comme l'atteste cette didascalie d'*Hélène de Constantinople*: « L'arrivée de Satan avec ses chevaliers. Bulgifer commence sur le cheval. » Les premiers versets débités sont souvent ceux de la scène traditionnelle :

« N'est-ce pas là, Messieurs, un magnifique palais ? En vérité, j'ai de la chance aujourd'hui.

« Ces splendides apprêts m'émerveillent, et mon cœur ne sait où il en est, d'allégresse.

« Ce que nous avons à faire maintenant, c'est de nous divertir. Dans cette ville nous ne pouvons manquer de rencontrer de bonnes occasions, etc. (1) »

Puis Satan saute à bas de son cheval, et ses serviteurs l'imitent; mais le moment n'est pas encore venu pour eux de monter sur la scène. Presque toujours le dialogue continue pendant quelques minutes au bas du théâtre, et il est suivi d'une danse. Enfin les Satans se décident à monter, mais toujours d'une façon singulière.

Quelquefois c'est par l'escalier qu'ils montent. En 1908, à Chéraute, en 1909, à Mauléon, et en 1910, à Ossas, Bulgifer monta le premier par l'escalier, en dansant longuement sur chaque marche; et,

(1) Cette scène se trouve dans le *Roland* de la Bibl. nat., n° 182, dans *Hélène de Constantinople*, etc. Nous l'avons publiée intégralement, pp.11-12, dans notre traduction de la farce de *Canico el Bellchiline* où on la raconte aussi.

lorsqu'il eut atteint la scène, il se retourna vers le public et se mit à danser en haut de l'escalier. Puis Jupiter monta de la même manière, tandis que Bulgifer continuait de danser en lui faisant face ; et, lorsqu'ils se furent rejoints, ils dansèrent ensemble quelques instants, puis se promenèrent de long en large sur la scène, d'un air furieux, en se disputant avec une violente agitation. Puis Satan lui-même monta de la même façon que les deux autres, qui, après l'avoir reçu au haut de l'escalier, se retirèrent par la porte de gauche. Alors Satan dansa seul sur la scène, puis disparut à son tour dans l'arrière-scène.

Mais il y a un autre procédé qui, croyons-nous, est plus conforme à la vieille tradition. Les Satans feignent à trois ou quatre reprises de vouloir monter sur la scène par l'escalier ; ils s'en approchent avec force gambades et force contorsions, s'élancent sur la première marche ; mais, chaque fois, comme repoussés par une puissance invisible, ils reculent et retombent à terre. Enfin, puisque ce chemin leur est fermé, ils prennent une grande résolution : d'un bond, ils s'élancent sur la scène avec une agilité d'acrobates, y exécutent ensemble une danse, face au public, et se retirent par la porte du fond.

Si nous ne nous trompons, toute la mise en scène de l'arrivée des Satans vise à suggérer l'idée de personnages étranges, qui viennent de très loin, peut être *d'en bas*, c'est à dire des demeures infernales, et qui font irruption dans notre monde par des moyens prodigieux.

Quant au Géant, — mais il n'y en a pas toujours dans les pastorales tragiques, — son « arrivée » a beaucoup d'analogie avec celle des Satans (1). Tantôt il monte, comme eux, en dansant sur chacune des marches de l'escalier (Mauléon, 1909) ; tantôt il ne se sert pas de l'escalier, et ce sont les Satans qui le hissent sur la scène en le tirant et, au besoin, en le harponnant avec leurs crochets (*Dorimène et le prince Osman*) (2).

Quand les « arrivées » sont finies, la scène reste vide une minute, pour mettre une séparation bien marquée entre ces préliminaires et la tragédie proprement dite.

(1) Il paraît qu'autrefois les Géants arrivaient devant le théâtre sur des ânes ; mais depuis longtemps cet usage est tombé en désuétude.

(2) La scène traditionnelle du Géant hissé sur le théâtre par les satans se trouve aussi dans *Canico et Bellefleur*, où nous l'avons intégralement traduite, pp. 36-38.

CHAPITRE VIII

PRINCIPALES CONVENTIONS SCÉNIQUES

Tout art dramatique est dominé par des conventions sans lesquelles il serait impossible de mettre n'importe quelle pièce à la scène. Même dans le système classique qui s'efforce d'observer la vraisemblance en ce qui concerne les lieux et les temps, le spectateur est bien obligé d'admettre beaucoup de choses qui sont en contradiction flagrante avec la réalité. A plus forte raison les conventions sont-elles inévitables dans le système médiéval, qui ne connaît ni l'unité de lieu ni l'unité de temps, et qui représente en quelques heures, dans l'étroit espace de la scène, des « histoires » qui ont duré de longues années, quelquefois des siècles, et qui se sont passées en cent lieux divers. Or le théâtre basque a conservé jusqu'à nos jours ce système médiéval. Voyons donc ce que sont devenues les conventions d'autrefois dans les pièces que l'on y joue aujourd'hui.

Et d'abord, qu'est-ce que représente au juste le plancher de la scène souletine ? Puisque l'action de la pièce se déplace sans cesse et que les impresarios rustiques, trop pauvres, n'ont pas la ressource d'indiquer les localisations successives, soit au moyen de l'ancien décor simultané, soit, à plus forte raison, au moyen du moderne décor mobile, il faut que le plancher de la scène demeure un lieu absolument indéterminé, pour qu'il soit apte à devenir successivement tous les lieux où l'action dramatique se transportera. La nudité de la scène basque n'est donc pas seulement un effet de la pauvreté de la troupe. Une simple toile peinte qui figurerait, par exemple, un château, suffirait pour faire de la scène un lieu déterminé et y rendrait absurde la représentation de tous les épisodes qui se passeraient dans un autre lieu. Bref, le plancher de la scène basque ne peut être en lui-même qu'un espace abstrait, ce qu'au moyen âge les Français appelaient « le champ » ou « le parc » ; ce que les Anglais appelaient le « deambulatory » ; ce que Robert Fröls définissait ingénieusement « le parloir commun (1) ». Mais puisque, au cours de la représentation, cet espace abstrait doit devenir momentanément chacun des lieux où se passent les divers épisodes de la pièce, comment s'opèrent ces localisations successives, ou, pour mieux dire, comment sont-elles indiquées aux spectateurs ? Au théâtre médiéval, c'étaient les diverses mansions, simultanément

(1) Cohen, *La mise en scène*, p. 88.

visibles, qui fournissaient l'indication, de la manière suivante : à chaque épisode, les acteurs venaient jouer près de la mansion à laquelle cet épisode se rapportait, et pendant ce temps-là les spectateurs avaient la complaisance d'admettre que les autres mansions avaient disparu. Mais au théâtre basque, où aucune mansion n'est visible, la localisation s'opère tout autrement. Ce qui la détermine au moment où l'on représente sur la scène tel ou tel épisode, c'est la seule qualité des personnages qui s'y trouvent. Par exemple, quand deux armées s'y battent, la scène représente un champ de bataille ; quand un roi y siège sur son trône, elle représente une salle du palais ; quand on y mange autour d'une table dressée, elle représente une salle de festin ; quand des bergers s'y chamaillent, elle représente un pâturage de la montagne ; quand on y traîne un bateau, elle représente la mer ; quand un loup y enlève un enfant, elle représente la forêt, etc.

Cette convention aboutit assez souvent à des résultats bizarres et difficiles à comprendre. Par exemple, dans *Jeanne d'Arc*, lorsque Dunois défend la ville d'Orléans contre les Anglais, Dunois est sur la scène avec ses soldats, et par conséquent la scène représente le rempart d'Orléans. Quant aux Anglais qui donnent l'assaut, ils sont en bas de la scène, mêlés aux spectateurs du parterre (1), et par conséquent le bas de la scène représente le fossé du rempart. Or l'assaut échoue, c'est-à-dire que, selon les données de la pièce, les Anglais ne réussissent pas à escalader le rempart. Néanmoins, aussitôt après cet échec, on les voit monter tous sur la scène par le petit escalier. En apparence, cela est absurde ; en réalité, cela est une application très logique du principe qui veut que les lieux soient déterminés par la qualité des personnes qui les occupent. Tout à l'heure, lorsque Dunois y était, la scène était le rempart ; maintenant que les Anglais y sont, elle est devenue le camp anglais, où les assaillants se retirent après leur échec.

C'est sans doute pour remédier à l'inconvénient de ces étranges imbroglios qu'au XVIII^e siècle les dramaturges basques imaginèrent de dédoubler la scène. Lorsque les principaux épisodes d'une

1. Au théâtre basque, il arrive assez souvent que la représentation déborde pour ainsi dire de la scène et s'étende jusqu'au milieu du public. Cela est même inévitable dans tous les épisodes où interviennent des cavaliers. Par exemple, dans *Abraham*, lorsque cinq cavaliers turcs viennent provoquer les Chrétiens ou dans *Roland*, lorsque le cavalier Hérabras vient provoquer Charlemagne, c'est du bas de la scène que la provocation est lancée aux personnages qui se tiennent sur la scène. Ni au théâtre grec ni au théâtre des mystères les chevaux ne montraient sur la scène (cf. Cohen, p. 213). Cette tradition s'est conservée au théâtre breton aussi bien qu'au théâtre basque (cf. Luzel, pp. 221, 249, etc. ; Le Braz, p. 407).

pièce se passaient alternativement dans deux pays différents, on construisait deux théâtres, à quelque distance l'un de l'autre ; ces deux théâtres représentaient les deux pays, et, selon les nécessités du drame, les acteurs se rendaient de l'un à l'autre pour jouer chaque épisode (1).

Dans *Saint Bertrand de Comminges*, les didascalies parlent d'un « grand » et d'un « petit » théâtre. Le grand théâtre, sur lequel se joue la majeure partie de la pièce, représente le pays de saint Bertrand, ou, si l'on veut, la France. Le petit théâtre, sur lequel le roi d'Espagne Léopold complotte avec les siens de venir piller le Lavedan et la vallée d'Ossau, représente l'Espagne.

Dans *Elisabeth de Portugal*, lorsque le roi Denis va demander au roi d'Aragon la main de sa fille, la didascalie dit qu'« il monte à cheval avec ses compagnons et va au petit théâtre » ; puis, lorsqu'il ramène sa femme dans ses états, la didascalie dit « qu'ils reviennent au grand théâtre. » Le grand théâtre représente donc le royaume de Portugal, et le petit théâtre le royaume d'Aragon. Mais, dans la seconde partie de la même pièce, le petit théâtre change de localisation géographique : en effet, c'est là que Magot, roi du Maroc, tient conseil avec ses généraux, pour déclarer la guerre aux rois de Grenade et de Castille ; par conséquent le petit théâtre est devenu le Maroc.

Dans *Pierre de Provence*, il est fait mention de deux théâtres, sans que l'un soit désigné comme plus petit que l'autre. Au moment où Pierre et Maguelonne partent clandestinement de Naples, la didascalie dit : « Ils descendent du théâtre et montent à cheval, et Maguelonne parle, estant auprès de l'autre théâtre sur le cheval. » Ce qu'elle dit à Pierre, c'est qu'ils sont sortis du royaume de Naples et qu'ils n'ont plus rien à craindre. Ensuite ils descendent de leurs chevaux et s'en vont à l'autre théâtre. » Dès qu'ils y sont montés, on voit paraître sur le premier théâtre la nourrice et la mère de Maguelonne, qui se lamentent sur la disparition de la jeune princesse. L'un des deux théâtres représente donc le royaume de Naples, et l'autre, le pays étranger où se sont réfugiés les amoureux.

Ce procédé de double figuration topographique semble avoir été

(1) Ce curieux procédé du double théâtre n'est pas spécial au Pays basque. Selon Fl. Truchet et F. Mugnier, il fut employé au XV^e et au XVI^e siècle en Savoie, où l'on joua des mystères en plein air sur une double et sur une triple scène. (Cf. Mugnier, *Le théâtre en Savoie*, p. 149 et 163.) D. Carnel rapporte aussi qu'en Flandre les « rhétoriciens » jouèrent quelquefois sur deux scènes disposées en profondeur et séparées par un rideau. Le rideau se levait lorsque l'action devait se transporter sur la deuxième scène. (*Les Sociétés de rhétorique*, p. 28).

d'un usage fort restreint, même au XVIII^e siècle, et avoir été complètement abandonné au XIX^e siècle. Les raisons de cet abandon sont faciles à comprendre. D'une part, il était manifestement très incommode pour les acteurs de se transporter ainsi d'une scène à une autre; et d'autre part, deux scènes ne suffisaient pas à faire disparaître la confusion des lieux multiples. Ce qu'il aurait fallu pour remédier efficacement à cette confusion, c'eût été de construire autant de théâtres différents qu'il y avait de lieux différents dans le drame. Par là on serait revenu à l'ancien système des mansions, mais sous une forme à la fois beaucoup plus gênante et beaucoup plus coûteuse. Où trouver l'argent nécessaire pour construire dix, quinze ou vingt théâtres, les uns à côté des autres ? Et comment jouer une pièce dans ce continuel va-et-vient ? En somme, ce qu'il y avait de plus satisfaisant à tous égards pour des représentations rurales, c'était un théâtre unique et une scène nue ; et c'est précisément ce qui a triomphé.

D'ordinaire, les conventions relatives au temps sont très facilement acceptées par tous les publics, et personne, même à la ville, ne s'étonne que, pendant le quart d'heure d'un entr'acte, il se soit écoulé des jours, des mois et des années. Au théâtre des mystères, où pourtant il n'y avait pas d'entr'actes, les spectateurs admettaient fort bien que deux épisodes représentés consécutivement fussent censés séparés par un long intervalle. A cet égard, les spectateurs basques montrent une complaisance sans limites. Par exemple, dans *Clovis*, Clotilde accouche immédiatement après le repas de nocces ; presque aussitôt après, l'enfant est mort de maladie ; quelques instants plus tard, elle accouche d'un second fils ; et tout cela se passe dans les cinq ou six minutes qu'il faut pour réciter seize versets. C'est bien court ; mais les Souletins acceptent cela sans broncher.

Il y a pourtant des cas où les pastoraliers sont obligés de recourir à un artifice pour rendre supportable la convention par laquelle un temps très long peut être représenté dans le jeu scénique par un temps très court. C'est lorsque la longueur du temps a pour effet de modifier profondément l'aspect physique d'un personnage. Puisque les pastorales sont souvent des « vies », un même personnage peut y figurer comme enfant, comme homme et comme vieillard. Or il est impossible de confier à un unique acteur la fonction de le représenter à ces âges différents. Lorsque le très jeune enfant est encore porté dans les bras de sa mère ou de sa nourrice, on le représente par une poupée : c'est ce qu'indique une ancienne didascalie de *Clovis*, et ce moyen n'est pas tombé en désuétude, puisque nous

L'avons vu employé à Ordiarp pour Ismaël, le fils d'Agar, et à Chéranthe pour Brice et Martin, les deux enfants d'Hélène. Mais, à partir du moment où la poupée a été remplacée par un acteur, cet acteur tient le rôle jusqu'à la fin de la pièce, quel que soit l'âge du personnage (1).

Encore un mot sur les conventions relatives aux voyages. Tout mouvement s'accomplit dans l'espace, se mesure par le temps, et plus l'espace à parcourir est grand, plus il faut de temps pour le parcourir. Ce rapport, qui s'impose à la réalité, ne s'impose nullement aux voyages accomplis sur la scène basque.

Par exemple, dans *Célestine de Savoie*, on annonce qu'une armée d'Infidèles vient de partir du Japon pour attaquer les Chrétiens d'Angleterre ; et, quelques minutes plus tard, cette armée est arrivée en Angleterre. C'est toujours ainsi que les armées marchent dans les pastorales.

Mais lorsqu'un voyage s'accomplit sous les yeux du public, comme c'est ordinairement le cas pour les messagers envoyés au loin, il faut bien que le voyage soit figuré de quelque manière par un jeu de scène conventionnel. Voici celui dont usent les pastoraux. Aussitôt après avoir donné leurs instructions au messager, ceux qui l'envoient se retirent par leur porte. Alors le messager, resté seul, arpente la scène de long en large pendant une demi-minute, sans prononcer une parole, et cette courte promenade suffit pour simuler le plus long voyage (2). Par exemple, dans *Roland*, lorsque le patriarche envoie de Jérusalem en France Evariste pour porter une lettre à Charlemagne, il lui dit : « Pars à l'instant même, et remets-lui la lettre en mains propres. ». Suit cette didascalie : « Le patriarche se retire. Evariste se promène. Sortent Charlemagne, Richard, Oger, Regnier. » L'apparition de l'empereur et de ses barons sur la scène indique, d'après le principe expliqué précédemment, que la scène est devenue le palais de l'empereur. Par conséquent Evariste est arrivé à destination.

1. Dans les mystères, un même personnage pouvait être représenté successivement par un poupée, par un enfant, par un jeune homme, par un homme mûr. (Cohen, pp. 209-211). Le procédé de la poupée était aussi en usage dans les représentations de *maqqi*. (A. d'Arcona, t. II, p. 287).

2. Même jeu de scène au théâtre médiéval (cf. Petit de Julleville, t. I, p. 398) ; au théâtre breton (cf. Luzel, p. XXV) ; au théâtre rural toscan (cf. A. d'Arcona, t. II, p. 287).

CHAPITRE IX

L'ACTION. LA DICTION

RAPPORTS DE LA DICTION ET DE L'ACTION

Au théâtre moderne, l'action, c'est à dire l'ensemble des mouvements, des gestes, des jeux de physionomie qui expriment des passions ou des états de l'âme, est abandonnée, du moins en partie, à l'initiative des acteurs, et c'est dans l'invention de ces moyens d'expression que consiste surtout l'originalité du comédien qui, comme on dit, « crée » un rôle. Au théâtre basque, c'est tout le contraire : les moindres détails de l'action y sont réglés par une tradition impérieuse et assujettis à un rituel vraisemblablement très ancien.

A en croire Chaho (1), la scène basque serait terriblement romantique, et l'on pourrait y voir « un délire sinistre dont l'expression est portée quelquefois jusqu'au sublime. » Selon Webster (2), moins dithyrambique, les Basques auraient hérité des Grecs l'art de former de beaux groupes, de se disposer sur la scène en tableaux d'ensemble remarquables par la grâce, par la dignité ou par la vivacité des attitudes. Mais la réalité diffère beaucoup de ces illusions complaisantes. Ce qui est vrai, c'est que les visages des acteurs ont ordinairement quelque chose de tendu, de contracté par l'effort de l'attention et de la discipline. Ce qui est vrai encore, c'est que les chefs et les guerriers semblent très pénétrés de l'importance de leurs rôles, très désireux de s'en acquitter le mieux possible. Mais les faces restent immuables, les attitudes sont rigides comme celles des soldats à la parade, les mouvements sont brusques et automatiques ; et, en somme, l'ensemble du spectacle fait penser à des conscrits faisant l'exercice plutôt qu'à la statuaire antique et aux frises du Parthénon.

Jamais ou presque jamais les acteurs ne cherchent à exprimer par des signes physiques les sentiments que les personnages dont ils tiennent les rôles doivent éprouver dans une telle ou telle circonstance. Aussi les didascalies qui se rapportent à ces signes physiques sont-elles très rares dans les cahiers, et c'est à peine si nous y en avons rencontré quelques-unes, par exemple celles-ci : « Hélène se retire

(1) *Biarritz*, t. II, p. 147.

(2) *Tradition*, p. 250.

tristement » (*Hélène de Constantinople*) ; * Ils se retirent tous en pleurant » (*Roland*) ; « Elle tombe pâmée » (*Pierre de Provence*).

Voici pourtant un cas, peut-être unique, où le pastoralier s'est expressément proposé de rendre sensible aux spectateurs le désordre d'une âme. C'est dans *Jeanne d'Arc*, lorsque Charles VI perd la raison. Le roi manifeste sa démence de la manière suivante : il se met à gambader sans motif ; il fait le geste d'attraper des mouches et de les manger ; il chante, d'une voix bizarre et fausse, des chansons absurdes ; il danse grotesquement, pousse des cris aigus ; et c'est de la main gauche qu'il écrit le fameux testament par lequel il lègue la France au roi d'Angleterre.

Si l'action est pauvre en ressources lorsqu'il s'agit d'exprimer les caractères individuels et les émotions passagères, elle est au contraire assez riche lorsqu'il s'agit d'exprimer les caractères généraux et les qualités permanentes des personnages qui appartiennent aux trois mondes, le céleste, l'humain et le satanique.

Les Anges, messagers de Dieu, ont sur la scène une attitude qui est un peu semblable à celle des statues d'église : le corps se tient droit et immobile ; les deux mains restent jointes ; la tête, un peu penchée, ne se détourne jamais ni à droite ni à gauche. Quand un ange marche, c'est à petits pas bien réguliers, ni trop lents, ni trop rapides, de sorte qu'il semble glisser doucement sur le sol.

Les Chrétiens, champions de la vraie religion et du bon droit, gardent toujours un maintien calme et sévère. Lorsqu'ils marchent, ils ont la main gauche posée sur la garde de leur épée, et, dans l'autre main, ils tiennent élégamment leur canne, qu'ils ne brandissent jamais. Toute leur attitude exprime la noblesse du caractère et la dignité de la race élue.

Les Turcs, champions de l'Idole et de la mauvaise cause, trahissent sans cesse par leur contenance les vices dont ils sont infectés. Même lorsqu'ils demeurent en place, ils montrent de l'impatience, trépignent, agitent les bras, roulent les yeux, regardent de tous les côtés. Lorsqu'ils marchent, ils vont très vite, lèvent les pieds très haut, frappent le plancher avec leurs talons, fouettent l'air avec leurs cannes, les entrechoquent, font des moulinets. Toute leur personne exprime la brutalité, l'orgueil et la fureur.

Les Satans, ministres du diable, poussent plus loin encore l'intempérance des mouvements et la violence de la gesticulation. Leur allure est toujours celle des gens très pressés ; ils marchent en levant haut les jambes, en remuant les bras et la tête ; souvent, au lieu de marcher, ils courent ou ils sautent.

Au théâtre moderne, la diction, c'est à dire la manière de réciter

les paroles du rôle, comporte toutes sortes d'inflexions et de nuances; comme l'action, elle permet à l'acteur de faire valoir ses talents personnels. Au théâtre basque il n'y a jamais rien de semblable et l'impersonnalité de la diction s'impose à l'acteur de la façon la plus rigoureuse.

Lorsque les acteurs basques récitent, leur première obligation est de se faire bien entendre. Or, comme on est en plein air, sur une place publique ouverte à tous les vents, noire d'une foule compacte, et où l'acoustique est nécessairement mauvaise, ils ne peuvent y réussir qu'à condition de parler d'une voix forte et lente, en prononçant très distinctement chaque parole. Aussi articulent-ils avec beaucoup de soin tous les mots, les détachent-ils les uns des autres, marquent-ils fortement la césure du vers et donnent-ils à la rime beaucoup de relief.

Mais, outre cette qualité de la diction, il y en a une autre, plus subtile, qui consiste en ce que le débit, sans être à proprement parler un chant, ne laisse pas d'avoir un rythme, une cadence, un accent musical. Pour en donner quelque idée, considérons les éléments du verset écrit sous forme de quatrain. Dans le premier vers du quatrain, la voix de l'acteur a une sensible tendance à monter ; dans le second, elle a une sensible tendance à descendre ; le troisième vers est presque toujours lancé sur un ton plus haut, de sorte qu'il ressemble un peu à un cri ; et le quatrième est récité sur un ton plus grave (1). Etant donné qu'une pastorale compte en moyenne de 1000 ou 1200 versets, et que tous ces versets, à l'exception de ceux des intermèdes comiques, sont débités de la même façon et avec les mêmes inflexions de voix, cette récitation devient vite fatigante pour les spectateurs qui n'en ont pas l'habitude.

Cela est sans doute un inconvénient ; mais, vu l'inexpérience et la rusticité des acteurs, cet inconvénient est compensé par de réels avantages. Chaho s'en était bien rendu compte lorsqu'il écrivait (2) :

(1) Nous sera-t-il permis de rappeler — sans prétendre pour cela que les Basques aient imité les Grecs et les Romains — qu'au théâtre grec le rythme musical s'imposait à la déclamation, en réglait le mouvement, en déterminait la cadence avec une tyrannie que nous aurions peine à supporter, mais dont personne alors ne songeait à se plaindre » ; et qu'au théâtre romain toute la pièce était récitée avec accompagnement de flûte, ce récitatif n'étant d'ailleurs qu'une sorte de modulation qui avait pour objet de faire mieux sentir le rythme des vers, la succession des longues et des brèves, l'alternance du temps fort et du temps faible. Rappelons aussi que, dans les mystères, la diction était toujours psalmodiante. Ce chantonnement monotone persista au théâtre classique jusqu'au XVIII^e siècle — du temps de Racine, l'alexandrin se débitait encore avec une uniformité solennelle qui lui donnait quelque chose de la mélodie. C'est au XVIII^e siècle que la Clairon introduisit au théâtre le goût du débit simple et naturel. (Cf. Cohen, p. 236).

(2) *Biarritz*, t. II, p. 134.

« Déclamation monotone et sauvage, dira quelque bourgeois qui veut tout franciser. Réflexion d'ignorant qui ne sait pas à quelles conditions on peut rendre populaire l'art dramatique, répondront l'artiste et le penseur. » Par le fait, les acteurs souletins sont à peu près dans la situation des enfants à qui l'on veut faire réciter quelques pages d'une œuvre dramatique. Nul n'ignore que les enfants, abandonnés à eux-mêmes, récitent d'une façon si niaise et si insipide que ce qu'ils disent en devient presque inintelligible, et que, lorsqu'on les engage à réciter avec plus de naturel, presque toujours c'est pis encore : leur voix détonne, multiplie les notes fausses, produit les modulations à contre-sens. Il faut toute une éducation pour leur apprendre à réciter convenablement. Si les instituteurs de pastorales, qui d'ailleurs ne sont pas eux-mêmes des professeurs du Conservatoire, prétendaient obtenir en six ou sept répétitions la vérité du débit et la justesse des intonations, ils n'obtiendraient probablement de la plupart des acteurs qu'une cacophonie ridicule. Et au contraire, en s'attachant aux règles traditionnelles de la diction, ils obtiennent ce résultat remarquable : vingt-cinq ou trente paysans dont une moitié peut-être ne sait pas lire, des bergers, des laboureurs, des valets d'écuries, des artisans du village, réussissent, non seulement à faire très bien comprendre tout ce qu'ils déclament sur la scène, au cours d'une représentation de six ou sept heures, mais encore à jouer leurs rôles avec je ne sais quelle force concentrée, pompeuse et solennelle qui parvient à étonner et même à émouvoir un lettré sceptique, lorsqu'il assiste pour la première fois à cet étrange spectacle. Donc, les instituteurs de pastorale ont raison de rester fidèles à la vieille méthode, et c'est à juste titre que l'un d'eux recommande de s'y conformer toujours avec soin : « Il faut, dit-il, que les versets soient débités posément et d'une voix forte. Si un acteur se trompe ou s'il commence le verset trop tard, il vaut mieux que cet acteur, au lieu de mal réciter, donne un tour de plus. » (1)

Comme l'action, la diction se modifie selon que le personnage qui parle appartient au monde divin, humain ou satanique.

L'ange prononce toujours avec lenteur, de sa voix enfantine et flûtée, le message qu'il apporte du ciel. Mais quand c'est à Dieu qu'il s'adresse, il ne parle plus, il chante.

Les Chrétiens parlent toujours sur le ton grave et ferme qui convient à leur nature supérieure, même lorsqu'ils interpellent les Tures.

1. Hardoy, dans *Instruccions*. Les derniers mots font allusion à certaines évolutions qui accompagnent le débit et dont nous parlerons tout à l'heure.

Les Turcs parlent toujours très vite, sur un ton violent et rageur, avec de grands éclats de voix.

Les Satans parlent toujours avec volubilité, sur un ton rude et criard. Quelquefois, par exemple au moment où ils recueillent des proies pour l'enfer, ils poussent de joyeux « irintzinas » (1). Dans *Saint Jean Guérin*, lorsque le démon Brundemor est vaincu par les exorcismes du saint, il sort du corps de Richilde « en hurlant ».

Dans la vie réelle, lorsqu'un homme parle, l'accord s'établit spontanément entre sa parole, ses gestes, les jeux de sa physionomie; et cette alliance de la diction et de l'action est si étroite que l'une est en quelque sorte le commentaire perpétuel de l'autre. Sur la scène basque, cette harmonieuse alliance n'existe pas : l'action y accompagne bien la diction, mais elle lui est surajoutée plutôt qu'unie, et il n'y a entre l'une et l'autre aucune liaison naturelle.

Le principe traditionnel qui domine les rapports de l'action et de la diction, c'est que l'immobilité a plus de dignité que le mouvement, et le mouvement lent plus de dignité que le mouvement brusque.



Fig. 13. — L'Ange parle à Agar.

En vertu de ce principe, il convient que les Anges, ministres de Dieu, se tiennent immobiles quand ils parlent, et ils n'y man-

(1) L'« irintzina » n'est pas, comme on l'a dit à tort, un cri de guerre ou de défi ; c'est essentiellement un cri d'allégresse.

quent jamais. Il convient aussi que les rois soient assis, dans les circonstances où leurs paroles doivent avoir beaucoup de solennité, par exemple lorsqu'ils tiennent conseil ou lorsqu'ils donnent audience à un ambassadeur (1).

Au surplus, la manière de s'asseoir n'est pas tout à fait la même pour les rois turcs et pour les rois chrétiens. Un roi chrétien se tient gravement sur son siège et ne croise jamais les jambes. Un roi Turc met toujours sa jambe droite sur sa jambe gauche, et, s'il écoute le rapport de ses officiers ou la prière d'un de ses sujets, il frappe des pieds à chaque verset qu'on lui récite.

Au contraire, il convient que les personnages de moindre importance parlent en marchant, soit qu'ils monologuent, soit qu'ils s'adressent à un interlocuteur. C'est en marchant que Floripe avoue aux pairs son amour pour Guy de Bourgogne, et c'est aussi en marchant qu'elle se félicite elle-même d'avoir obtenu de Guy de Bourgogne une promesse de mariage. C'est en marchant que Gloucester, troublé par l'ordre qui l'oblige à faire périr Hélène, médite à haute voix sur la tragique occurrence qui met en conflit ses scrupules de ministre et ses perplexités de courtisan, et c'est aussi en marchant qu'il recherche, avec sa nièce Marie, un moyen de sauver l'innocente (2).

Il convient enfin que les Satans, ministres du Diable, accompagnent leurs paroles d'une marche désordonnée et violente, ce qu'ils font de deux manières, lorsqu'ils parlent ensemble. Tantôt ils se tiennent l'un à côté de l'autre, arpentant la scène à grandes enjambées, puis font ensemble demi-tour par un saut, afin de revenir sur leurs pas. Tantôt ils marchent en sens inverse, de sorte qu'à chaque allée et venue ils se croisent au milieu de la scène, se faisant face et se tournant le dos alternativement. En outre, leur conversation se termine d'ordinaire par une querelle suivie d'un échange de coups de fouet ou de coups de crochet.

Il serait inutile d'énumérer tous les cas particuliers auxquels s'appliquent ces règles générales. Il suffit d'en rapporter deux, si étranges qu'ils valent la peine d'être minutieusement décrits.

(1) L'attitude assise des rois est une règle très ancienne du protocole dramatique. Ce qui le prouve, c'est une didascalie de la *Rappresentazione di Carnasciale e Quaresima* (XVI^e siècle), où il est dit que Carnaval se montre au public « assis sur un siège, c'est-à-dire en roi ». — A. d'Ancona a fait une remarque analogue pour les empereurs, rois et reines des *maggi toscani*.

(2) Il en était de même au théâtre rural italien « Le personnage (qui parlait), dit A. d'Ancona, t. II, p. 267, était dans une sorte de mouvement perpétuel, et, sans faire attention à son interlocuteur, sans s'arrêter ou se mouvoir selon les exigences de la situation, il parcourait à grands pas, et en récitant d'une voix qu'animait encore cette allure, l'espace qui figurait la scène. »

1^o Les Chrétiens et les Turcs sont en présence, alignés les uns en face des autres, et ils se défient avant d'engager la bataille. Supposons que c'est un guerrier chrétien qui doit prendre le premier la parole. Il sort du rang en lançant sa main droite en avant ; puis il la ramène vivement contre sa poitrine, et c'est seulement après ce double geste qu'il commence à réciter son quatrain. Il en récite la première moitié tandis qu'il s'avance obliquement vers les Turcs ; mais il ne les regarde pas encore : ses yeux ne se fixent sur eux, d'un air provoquant, qu'au moment où, changeant de direction, il cesse de parler tandis qu'il passe devant le front ennemi. Ensuite il tourne le dos à ceux qu'il est venu provoquer et il revient vers les siens en récitant la seconde moitié du quatrain, récitation qu'il coupe en faisant un tour sur lui-même entre le troisième et le quatrième vers. Enfin il reprend sa place dans sa propre ligne et s'y tient quelques instants immobile. Puis il repart pour réciter de la même manière le second quatrain, et, s'il a dix quatrains à réciter, il recommence dix fois de suite le même manège (1).

Lorsque le Chrétien a fini de débiter sa tirade, le Turc qui doit lui répondre sort à son tour du rang, et il récite avec les mêmes gestes et les mêmes évolutions les quatrains de son rôle. La seule différence est que la marche du Turc est plus brutale, que ses gestes sont plus cassants, que sa voix est plus rauque, et que, lorsqu'il reprend sa place dans sa ligne après chaque quatrain, il frappe du pied le sol et fait avec sa canne un moulinet au-dessus de sa tête.

Le dialogue eût-il vingt répliques, il se poursuit jusqu'au bout avec cette implacable régularité.

2^o Quand deux rois chrétiens ont un entretien (2), l'étiquette de leur entretien est une extravagante combinaison des deux règles

(1) Webster a reproduit plusieurs fois (dans *Tradition*, p. 247, dans *Loisirs*, p. 217, etc.) et toujours en termes à peu près identiques, les réflexions suivantes : « Le mètre, la mesure, les pas ou pieds, les pauses en poésie ou en musique, ne sont que les pas cadencés, la marche, la danse de l'acteur sur la scène. Le vers, *versus*, n'est que le tour fait par l'acteur, quand il arrive à la limite de la scène ; la *strophe* ou l'*antistrophe* des Grecs sont les figures tournantes des danses qui se répètent. Tout cela se voit, conservé par tradition avec la plus complète exactitude, dans une pastorale basque. » L'auteur n'a jamais dit avec précision à quelle partie du jeu dramatique des Basques s'appliquait cette remarque. Vinson, qui la reprend à son compte dans le *Folk-Lore*, p. 311, n'est pas plus explicite. A. Léon qui la mentionne, p. 63, semble la rapporter exclusivement au va-et-vient du prologue. A notre avis, si l'opinion de Webster a quelque chose de vrai, cette parcelle de vérité se rapporte plutôt aux évolutions que nous venons de décrire.

(2) Il n'y a que deux rois chrétiens qui puissent avoir un entretien sur le pied de l'égalité. Jamais au théâtre basque un roi chrétien ne s'entretient avec un roi ture, à moins que celui-ci ne soit prisonnier.

dont l'une concerne l'attitude assise et l'autre l'attitude marchante.

D'abord, les rois A et B se dirigent, sans rien dire, vers les deux chaises que l'on a mises pour eux au fond de la scène. Arrivés près de ces chaises, ils se font face, se saluent silencieusement et s'assoient. Presque aussitôt après, ils se lèvent d'un même mouvement, partent ensemble du pied gauche, et accomplissent symétriquement les évolutions compliquées que voici.

Le roi B (nous supposons qu'il était assis sur la chaise de gauche et que c'est lui qui doit parler le premier,) s'éloigne d'abord en ligne oblique vers le côté gauche de la scène ; puis il fait demi-tour et traverse la scène de gauche à droite, en débitant le premier vers du quatrain ; puis il fait demi-tour et retraverse la scène de droite à gauche, en débitant le second vers ; puis, à l'angle gauche de la scène, il décrit une large boucle, en débitant le troisième vers ; et il revient directement vers sa chaise en débitant le quatrième vers.

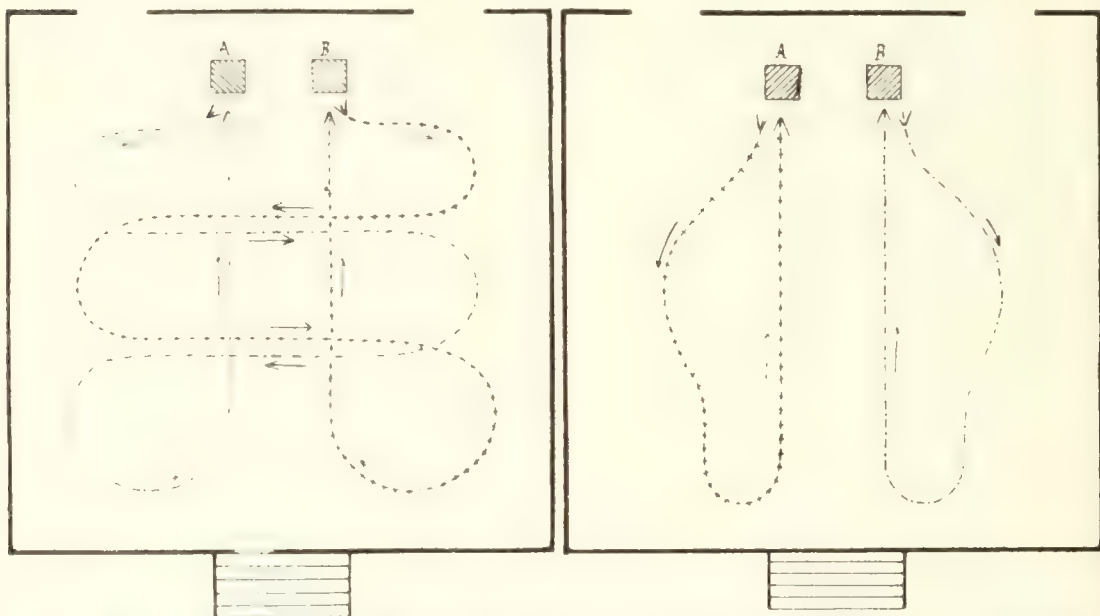


Fig. 14. — Schéma des évolutions de deux rois qui ont ensemble un entretien.

Pendant ce temps-là, le roi A accomplit exactement les mêmes évolutions en sens inverse, s'éloignant d'abord vers la droite, puis traversant de droite à gauche, puis retraversant de gauche à droite, puis décrivant une large boucle et revenant directement vers sa chaise au flanc du roi B. Durant tout ce trajet sinueux, il n'a pas ouvert la bouche : pour le moment, son rôle n'est que d'écouter. Mais la façon dont il écoute est assez surprenante : en effet, il commence par s'écarter de son interlocuteur, puis il lui fait face,

puis il lui tourne le dos, et finalement il ne se retrouve côte à côte avec lui que sur chemin du retour.

Revenus près de leurs chaises, les deux rois se font face, se saluent, se rassoient. Un instant après, ils se relèvent d'un même mouvement, pour la récitation du second quatrain ; et, si l'entretien comporte dix, vingt, trente quatrains, dix, vingt et trente fois chaque quatrain est récité avec la même cérémonie (1).

Si l'entretien a lieu entre deux rois tures, ce qui d'ailleurs est assez rare, les évolutions sont identiques, sauf que, sur la ligne du retour, ils pivotent deux ou trois fois sur eux-mêmes en brandissant leurs cannes, et qu'au lieu de se saluer cérémonieusement lorsqu'ils sont revenus à leurs chaises, ils remplacent cette politesse par des gestes furieux et par des coups de talon donnés sur le plancher.

Après les longues explications qui précèdent, il est facile de discerner les tendances générales de cet art dramatique et de reconnaître sous les maladresses de l'exécution le but idéal auquel tendent les pastoraliers.

Ce qui frappe d'abord, et très fortement, lorsque l'on assiste pour la première fois à la représentation d'une pastorale, c'est l'énorme différence, manifestement intentionnelle, entre la façon dont les personnages tragiques se comportent sur la scène, et celle dont se comportent les hommes réels dans la vie réelle. Il est évident que jamais ni l'auteur de la pièce ni les interprètes ne se proposent de donner aux spectateurs l'illusion de la réalité, et que, loin de vouloir « imiter la nature », ils s'en éloignent systématiquement. Pourquoi ? Parce que cet art rustique est idéaliste à sa manière. Pour le paysan basque, les paladins, les saints, les héros, les martyrs ne doivent point parler et agir de la même façon que le commun des hommes (2).

(1) Ce cérémonial, que nous avons observé plusieurs fois, notamment en 1910, à Ossas, et en 1914, à Laguinge, est assez souvent simplifié par les acteurs. Par exemple les rois, au lieu de traverser deux fois la scène, se contentent de s'écarter, l'un à droite et l'autre à gauche, pendant qu'ils vont de leur chaise vers le bord antérieur de la scène ; puis ils se rapprochent et reviennent directement vers leurs chaises. Il arrive même qu'ils font en ligne droite et côte à côte les deux parties du trajet. Alors les deux premiers vers du quatrain sont récités à l'aller, les deux derniers au retour. Bien entendu, si trois personnages royaux s'entretiennent ensemble, il leur est impossible d'accomplir les évolutions en zig-zag, et celui du milieu évolue nécessairement de la façon la plus simple.

(2) A. d'Ancona dans *Origini del Teatro italiano*, t. II, p. 259, 261-262, fait une observation analogue pour le théâtre rural toscan, et il remarque spécialement, à propos de la cantilène des *maggi* : « Cette cantilène a pour objet de ravir davantage l'esprit du spectateur rustique par delà le réel et de le transporter pour ainsi dire dans une région supérieure où la parole même n'a ni les intonations de la vie journalière ni le débit du discours quotidien. »

En imposant aux acteurs ces attitudes rigides, ces mouvements automatiques, cette déclamation monotone, cette gesticulation artificielle, les dramaturges basques se proposent de mettre en évidence que la qualité de la vie tragique est très supérieure à celle de notre vie journalière. Pour marquer cette différence, le seul moyen qu'ils connaissent est d'éloigner le plus possible de la nature ces personnages, leurs discours, leurs gestes et leurs attitudes.

Une telle esthétique est précisément l'opposé de ce qu'on appelle le « réalisme » ou le « naturalisme » (1). Et l'on arrive ainsi à cette conclusion paradoxale : pour que les personnages tragiques paraissent « vrais » aux spectateurs souletins, il faut qu'ils n'aient aucune ressemblance avec les hommes réels. La « vérité » dans la représentation de ces personnages, c'est précisément l'exceptionnel et l'artificiel, en tant que, par leur étrangeté, ils doivent suggérer l'idée d'une condition surhumaine.

Les moyens employés par cet idéalisme rustique sont naïfs ; mais cela n'empêche pas qu'en somme les instituteurs de pastorales arrivent à produire l'effet voulu sur le public auquel ils s'adressent. Et même — osons aller jusqu'au bout de notre pensée — pas n'est besoin d'être basque pour ressentir la puissance un peu barbare d'un spectacle comme celui-là. Un spectateur intelligent, qui n'ignore pas l'histoire du théâtre médiéval et qui est capable de s'affranchir pendant quelque heures des habitudes scéniques et des préjugés littéraires de notre époque, ne peut se défendre d'être étonné et même ému par les archaïsmes singuliers qui donnent aux représentations basques je ne sais quoi d'extraordinaire et d'un peu hiératique.

(1) On se tromperait fort si l'on attribuait à la seule inexpérience et à la seule routine les allures « irréelles » que les Basques donnent à leurs personnages tragiques. Ce qui le prouve, c'est que, dans les intermèdes comiques où figurent des gens de la basse classe, le ton change soudain, les gestes deviennent familiers, la récitation se rapproche du parler ordinaire : c'est le réalisme qui se substitue brusquement à l'idéalisme. Par exemple, en 1914, à Laguinge, le berger et les marchands de moutons n'accomplissaient aucune évolution en débitant le verset, ne faisaient pas le geste emphatique que font les personnages héroïques, et s'efforçaient manifestement d'imiter les allures et le parler des hommes de leur condition.

CHAPITRE X

LE SPECTACLE

Outre la récitation, qui s'adresse aux oreilles, il y a le spectacle, qui s'adresse aux yeux. Dans beaucoup de théâtres urbains, la magnificence des décors, la richesse des costumes, l'ingéniosité d'une puissante machinerie, font que le spectacle a autant d'importance que la récitation. Mais au théâtre basque les décors n'existent pas, les costumes sont pauvres, la machinerie est à peu près nulle, et par conséquent le spectacle n'y a rien de bien curieux. Ne laissons pas pourtant de le décrire.

Un mot, d'abord, sur ce que l'on ose à peine appeler la machinerie.

Toutes les fois que des épisodes de la pastorale le requièrent, on ouvre dans le plancher de la scène une trappe, par laquelle on peut faire disparaître un mort ou reparaitre un ressuscité (1).

En 1909, dans *Abraham*, pour figurer la source qui jaillit miraculeusement du sable du désert, un acteur, dissimulé sous le plancher de la scène, pressait une outre qui, par un petit trou percé dans ce plancher, envoyait un jet d'eau d'environ un mètre de hauteur.

En 1901, dans *Jean de Calais*, pour représenter l'enlèvement de Lucile et de sa suivante par des pirates, le navire était une petite carcasse de bois recouverte d'une toile peinte en gris, et les pirates traînaient sur le plancher de la scène, à force de bras, ce simulacre de bateau chargé des deux femmes (2).

Le mobilier de la scène et les accessoires sont presque réduits à rien. Quand il faut qu'un personnage s'assoie, on lui apporte une des chaises mises sur la scène pour les spectateurs de marque. S'il y a dans la pièce un festin, on dresse le couvert sur une table empruntée à une maison voisine, et les mets sont de vrais gâteaux que les acteurs mangent en les arrosant d'un verre de vin.

Une didascalie de *Kouli-Khan* (Bordeaux, n° 25) énumère ainsi les choses qu'il faut pour jouer la tragédie : « les clefs, un plat, quatre pistolets, un chandelier avec une chandelle. » Une didascalie de *Roland* (Bordeaux, n° 17) s'exprime en ces termes : « Les choses nécessaires pour jouer cette pièce : une table, le tapis et les cartes,

(1) L'usage des trappes était déjà connu des Grecs qui s'en servaient pour les apparitions de divinités souterraines. Au moyen âge, on s'en servait pour faire saillir les morts de dessous terre. (Cohen, p. 161-162.)

(2) Sur le navire cher aux publics du XVI^e siècle, voir Cohen, pp. 100-101.

du chanvre et des allumettes, puis deux branches de laurier, deux ou trois draps de lit, des épis de maïs égrenés, à jeter en guise de pierres, le papier, l'encre et la plume à écrire. »

Si nous ajoutons à ces brèves énumérations le fagot de brindilles pour la sacrifice d'Abraham, l'oreiller qu'une femme dispose sur le plancher quand un personnage doit se mettre à genoux, et quelques autres menus objets, l'inventaire du matériel scénique ne sera pas loin d'être complet.

Le seul moyen dont disposent les dramaturges basques pour produire un spectacle capable d'intéresser l'assistance, c'est de faire évoluer sur la scène un grand nombre d'acteurs. Voilà pourquoi les principaux spectacles scéniques, soit militaires, soit religieux, sont toujours précédés de ce que les pastoraliers appellent une « sortie générale ». Au cours de chaque représentation, il y a pour le moins cinq ou six sorties générales, et quelquefois bien davantage.

Dans beaucoup de sorties générales, ce sont les guerriers de tout un « camp » (Chrétiens ou Turcs) qui quittent l'arrière-scène et qui s'avancent en ordre sur la scène. Voici les règles traditionnelles observées pour ces sorties militaires.

Supposons que le « camp » qui « sort » soit celui des Chrétiens. Les quelques guerriers dont il se compose débouchent en file par leur porte, et, selon le principe qui a déjà réglé les « arrivées », les premiers de la file sont les moindres personnages, le dernier est le général ou le roi. Lorsque celui qui tient la tête, marchant droit devant lui, est parvenu sur le devant de la scène, il s'arrête et pivote d'un quart de tour ; ceux qui le suivent exécutent le même mouvement, de sorte que la file marchante se transforme soudain en une ligne immobile qui regarde vers le côté gauche. Quelques instants après, sur un signe que fait avec sa canne celui qui tient la tête, toute la ligne se porte en avant jusqu'à l'autre bord de la scène. Là, chaque homme pivote encore d'un quart de tour, de sorte que la ligne marchante se transforme de nouveau en une file immobile, tournée vers le public. Les évolutions suivantes, moins régulières et ne dépendant peut-être que de la fantaisie de l'instituteur de pastorales, se font soit en file, soit en ligne ; mais elles ramènent toujours le « camp » sur le côté droit, où il se forme définitivement en ligne, face au côté gauche. Tous ces mouvements s'exécutent au pas militaire et rappellent les exercices que les jeunes soldats font à la caserne.

Mais, pour qu'un « camp » puisse « sortir » de cette manière, il faut évidemment que toute la scène soit libre. Comment effectue-

ra-t-il sa « sortie », si le camp adverse « sort » en même temps ou s'il occupe déjà l'autre côté de la scène ?

Dans ce cas, le carré de la scène étant imaginativement divisé en deux rectangles par une ligne médiane qui le traverse dans sa profondeur, le rectangle de droite devient le terrain des Chrétiens, le rectangle de gauche celui des Turcs, et chaque « camp » n'évolue que sur son propre terrain. Mais, en raison de l'exiguïté de ce terrain, il faut que les évolutions scéniques se modifient et se simplifient. Le « camp » chrétien, débouchant par sa porte, défile d'abord sur trois côtés de son terrain ; puis, toujours en file, il traverse diagonalement ce terrain depuis le fond de la scène jusqu'au coin antérieur droit ; puis, de ce coin il revient vers sa porte ; et, lorsque toute la file a réoccupé le côté droit, elle se met en ligne et se tient immobile, face au côté gauche, c'est à dire face aux Turcs (1).



Fig. 15. — Evolutions militaires.

Les « sorties générales » sont absolument les mêmes pour le « camp » des Turcs, sauf la différence des côtés par où les files débouchent et des terrains sur lesquels elles évoluent.

Mais, après être « sorti », il faut « entrer ». Les « entrées » se font

(1) Voici l'explication que J. Héguiaphal nous a donnée de ces sorties partielles. « Le théâtre est comparé à un champ de bataille, et les Chrétiens arrivent du dehors pour faire un tour dans leurs terres. Ensuite les Turcs font de même. »

avec des évolutions militaires analogues aux précédentes, mais exécutées, au moins partiellement, en sens inverse. La seule particularité à signaler concerne l'« entrée » des Turcs. Lorsqu'ils sont sur le point de quitter la scène, c'est-à-dire lorsqu'ils se trouvent en face de l'« Idole » qui surmonte leur porte, ils ne manquent jamais de la saluer plusieurs fois avec des gestes violents, tandis que l'« Idole », mue par la ficelle que quelqu'un tire dans l'arrière-scène, répond à ces saluts en agitant convulsivement les bras et les jambes. Si les derniers de la file sont des rois, ils prolongent les salama-lecs, reculent, avancent, reculent encore, et franchissent enfin le seuil en poussant des cris gutturaux.

Lorsque les deux camps « sortent » ensemble, c'est presque toujours pour une bataille. Comment s'exécutent les batailles ? Sur ce point, il arrive souvent que les didascalies sont très abondantes et que, mises bout à bout, elles constituent une vraie description de l'épisode. En voici trois exemples :

a) Combat singulier d'Olivier et de Ferragus, dans *Roland* (Bibl. nat., n° 115). — « Olivier sort, s'avance vers Fierabras et regarde tout autour de lui. . . . Le géant regarde et se couche. . . . Olivier le touche avec son sabre. . . . Fierabras se lève. . . . Olivier l'aide à s'armer. . . . Bataille. . . . Fierabras blessé s'arrête au milieu. . . . Musique. . . . Bataille. . . . Olivier attrape le baril, s'arrête au milieu. . . . Bataille. Fierabras prend l'épée d'Olivier et s'arrête au milieu. . . . Tous deux se promènent. . . . Bataille. . . . Olivier prend l'épée de Fierabras. . . . Musique. Il s'arrête au milieu. . . . Musique. . . . Bataille. Fierabras tombe. Il s'arrête au milieu. »

b) Assaut donné à la ville d'Orléans par les Anglais, dans *Jeanne d'Arc* (ms. d'Andurain) (1). — « Henry, Cladissas, Talbot, Suffloqs et Florica vont devant le théâtre. . . . Les Angles restent sur leurs chevaux et feignent de vouloir entrer au dessus du théâtre. . . . Dunois avec d'autres leur donnent des coups de cailloux, et les Angles prennent la fuite, ou ils se retirent peu à peu. . . . Les Angles à présent tâchent d'entrer dans la ville, c'est-à-dire sur le théâtre, pour montrer qu'ils vouloient (monter) sur les remparts ; mais Dunois les empêche à coups d'halebarde, courant de l'un côté et de l'autre. . . . Les Angles tâchent encore de

(1) Les didascalies de ce ms. sont en français.

« monter sur le théâtre, pour montrer de vouloir monter sur
« les remparts de la cité d'Orléans ; mais Dunois leur tire
« des coups de pistolet, pour montrer qu'ils furent recullés
« à cause des coups de canon qu'on leur tira.... Les Angles
« descendent des chevaux, sonnent la retraite et entrent
« dans le théâtre. Dunois se retire.... »

c) Mort d'Olivier et de Roland à Roncevaux, dans *Roland*
(Bibl. nat., n° 115). — « Marcerius et Margariz, avec quel-
« ques compagnons (décident de dresser l'embuscade)....
« Ils se promènent. Musique..... Marcerius se cache avec
« ses compagnons.... Ils entourent Olivier et Roland....
« Bataille. Ils s'arrêtent au milieu.... Olivier est tué et
« tombe.... Roland prend Margariz par le cou.... Ro-
« land tue Margariz.... Bataille. Marcerius, blessé, s'arrête
« au milieu.... Bataille. Marcerius tombe mort....
« Roland se couche en titubant.... Il sonne de la trompe
« et baise son épée.... Il sonne de nouveau de la trompe....
« Baudouin arrive et va vers Roland.... Baudouin part et
« fait un tour.... Roland donne un coup d'épée au rocher....
« L'eau jaillit du rocher.... Baudouin donne à boire à Ro-
« land assis.... (Arrivée de Thierry) La trompe sonne
« la sonnerie de mort. Thierry et Baudouin se promènent....
« Charlemagne et ses compagnons, excepté Ganelon, (se
« lamentent sur la mort de Roland).... Charlemagne s'ap-
« proche des morts.... Ils prennent les cadavres et se
« retirent. »

Mais ces didascalies ont beau être précises, elles ne donnent aucune idée de ce qu'est effectivement une bataille sur la scène basque : car elles se rapportent, non à la mise en scène, mais aux péripéties de l'« histoire ». Pour savoir comment une bataille s'exécute scéniquement, il est indispensable d'assister à une représentation.

Chaque armée n'a ordinairement que cinq ou six hommes, et jamais plus de sept ou huit (1). Les hommes de l'un et de l'autre camp s'alignent face à face, de chaque côté de la scène, dans le sens de la profondeur. Pendant quelques minutes, les soldats des deux lignes ennemies se tiennent immobiles, tandis que les chefs préludent

(1) Mêmes effectifs dans les mystères briançonnais (XVI^e s.). Dans *St Eustache*, l'armée du roi de Turquie se compose d'un capitaine et de trois soldats ; dans *St Martin*, l'armée française et l'armée éthiopienne se composent chacune d'un capitaine et de six soldats. Dans les *nauppi* toscans, une armée ne compte ordinairement que trois soldats. (A. d'Ancona, t. II, pp. 292.)

au combat par des défis grandiloquents et des interpellations injurieuses. Même dans ces provocations et ces invectives, Chrétiens et Turcs restent fidèles à leur caractère. Les Chrétiens n'usent guère que de nobles paroles ; s'ils vantent leur propre courage et leurs exploits passés, ils en remercient le vrai Dieu, « qui fait triompher tous ceux qui ont espoir en lui » ; et s'ils menacent les Turcs de mort, c'est « parce qu'il ne convient pas que des êtres si brutaux vivent plus longtemps » (*Clovis*). Les Turcs, au contraire, n'ont à la bouche que des paroles triviales et incongrues, appellent les Chrétiens « tas de vile canaille, pauvres chevaux merdeux », leur promettent de « les écraser comme des poux, de les larder comme des crapauds à la broche » ; et ils entremêlent ces insultes d'appels à Mahomet et d'abominables jurons (*Clovis* et *Roland*). Finalement tous les guerriers tirent l'épée et la bataille s'engage. Mais elle s'interrompt plusieurs fois, et, durant les pauses, les chefs recommenceront à se défier et à s'injurier (1).

La bataille se livre avec un ordre parfait, qui la rend plus semblable à une danse guerrière (2) qu'au piétinement tumultueux d'une mêlée. D'abord les deux lignes se portent l'une vers l'autre, du même pas rythmique. Lorsqu'elles sont arrivées à une distance convenable, les guerriers s'arrêtent, le pied droit en avant, dans une attitude qui est à peu près celle de l'escrime, et chacun d'eux croise le fer avec l'adversaire qu'il a devant lui ; puis les épées s'entrechoquent (3) selon une cadence que règle la musique de l'orchestre. Après quelques instants de combat sur place, les deux lignes, toujours entrechoquant le fer, se déplacent ensemble de gauche à droite, de sorte que, dans ce mouvement, l'une avance et l'autre recule ; puis elles se déplacent en sens inverse, et elles répètent quatre ou cinq fois de suite ce va-et-vient (4), pour simuler les péripéties d'un combat.

On voit que, d'après les règles de la mise en scène traditionnelle, une bataille rangée est dans son ensemble une sorte de duel collec-

1. Cf. ce qu'A. d'Ancona, t. II, p. 292, dit des *maqqi* toscans : « Quelle que soit l'ardeur des guerriers à la lutte, ils ne se taisent jamais : plus les coups d'épée se multiplient, plus leur langue est active à débiter des propos grandiloquents et à exalter leur propre valeur. »

(2) Chaho avait déjà fait cette remarque, *Biarritz*, t. II, p. 148.

(3) Il arrive qu'elles font seulement le simulacre de s'entrechoquer, parce que, pour éviter l'ébrèchement, les prêteurs à qui elles appartiennent ont interdit le contact des lames.

(4) Milà y Fontanals rapporte que, dans l'ancien ballet-comédie espagno^l intitulé *El sitio de Viena*, les Chrétiens et les Maures, en se livrant bataille, « dan tres pasos adelante y tres pasos atras ».

tif où chaque combattant n'a affaire qu'à l'unique adversaire qui est devant lui (4).

Au surplus, il arrive que, pendant une bataille rangée, un duel proprement dit s'engage entre deux guerriers, tandis que les autres, cessant de combattre, mais sans rompre les lignes, assistent comme des témoins à la rencontre (Laguinze, 1914). Et il arrive aussi, mais plus rarement, qu'un seul guerrier ait à lutter contre deux ennemis, ce qu'il fait en froissant le fer alternativement à droite et à gauche.

Quelle est, pendant ces batailles, le rôle des puissances surnaturelles que les Chrétiens et les Turcs ont invoquées au début ?

D'habitude, l'intervention protectrice du vrai Dieu reste secrète et invisible. Cependant il arrive quelquefois qu'elle se manifeste sur la scène par l'envoi d'un ange qui vient au secours des Chrétiens. Dans *St Eustache et Ste Euphémie*, un ange descend du ciel pour remettre à Trajan et à Eustache des cannes blanches par la vertu desquelles les rois infidèles seront tués et leur pays incendié. Dans *St Jean Calybile*, l'ange Gabriel survient pendant un combat, et sa vue met les Turcs en fuite. Dans *Astyage*, à Laguinze, en 1914, l'ange en personne joua dans la bataille le rôle d'un combattant : il tenait dans ses mains jointes une épée nue, de la même façon qu'il tient ordinairement sa petite croix de fleurs blanches, et, après avoir adressé à Astyage un discours réconfortant, il se plaça à côté du roi, empoigna l'épée qu'il tenait d'abord comme une croix, et froissa le fer avec les ennemis.

A défaut d'anges, les saints aussi peuvent remplir l'office de sauveurs providentiels. Dans *St Jacques le Majeur*, saint Jacques apparaît au roi Ramire, la veille de la bataille, et lui dit ce qu'il doit faire pour être victorieux. Dans *Charlemagne*, le même saint, monté sur un cheval blanc, apparaît au milieu du champ de

(1) Il y a une si surprenante identité entre la façon dont se livrent les batailles sur la scène basque et celle dont elles se livrent en Italie sur la scène des *maggi*, que nous ne résistons pas à la tentation de rapporter ici la description qu'en a donnée Galassini, p. 231, pour la région de l'Apennin modénois.

« Une bataille est un duel de huit, dix ou douze combattants, et elle s'exécute toujours de la même manière. Le combattant place à distance convenable de l'ennemi sa jambe gauche, et, aux temps marqués par les roulements du tambour, il fait un pas en avant ou en arrière avec sa jambe droite. Quand il fait le pas en avant, il porte avec son sabre un coup de taille à la tête de son adversaire, qui pare ce coup, soit avec son bouclier, s'il en a un, soit plus ordinairement avec son sabre levé transversalement pour protéger sa tête. Quand il fait un pas en arrière, c'est lui qui alors protège sa tête, sur laquelle son adversaire assène un coup de taille en avançant la jambe droite. On continue ainsi à avancer et à reculer jusqu'à ce que le moment soit venu de mettre fin au combat.

bataille où Alphonse, roi de Castille, est sur le point de succomber ; aussitôt la fortune des armes change et les Turcs sont vaincus.

Quant à l'intervention de l'Idole en faveur des Infidèles, c'est par l'intermédiaire des Satans qu'elle se réalise. Presque toujours, pendant la bataille, ceux-ci se tiennent derrière la ligne des Turcs, rôdant à droite et à gauche, se courbant pour mieux se dissimuler, se faufilant sournoisement entre deux guerriers et menaçant les Chrétiens avec leurs fouets ou avec leurs crocs ; et par cette contenance ils donnent assez bien aux spectateurs l'idée d'une lâche trahison.

Mais il n'y a point de bataille sans blessés et sans morts. Or il importe que le guerrier qui succombe ne salisse ni ne déchire son beau costume bleu ou rouge. C'est pourquoi, quelques instants avant sa chute, les deux armées font une courte trêve afin que les servantes de la scène puissent étendre au milieu du plancher le drap de lit sur lequel va choir la victime. Lorsque les hostilités reprennent, celui à qui il appartient de porter le coup fatal touche avec la pointe de son épée la poitrine de celui qui doit succomber. Cette estocade est la première qu'un guerrier allonge depuis le commencement du combat : car jusqu'ici, on n'avait fait que froisser le fer (1). Au moment où l'estoqué tombe, l'un des gardiens de la scène tire un coup de fusil. « Et alors dit Webster, vous entendez dans l'assistance des jeunes filles, effrayées par la détonation et émues par le sort lamentable du héros, pousser un long cri, tout à fait comme dans les tragédies grecques : « Ay, ay, ay, ay, ay, ay ! »

Si l'estoqué est seulement blessé, il s'accoude sur le plancher de la scène et soutient sa tête avec la paume de sa main : c'est l'attitude rituelle qui montre qu'il n'est pas mort. Quelquefois, dans cette position, il débite encore quelques versets par lesquels il défie l'ennemi, ou se plaint de son destin, ou dit adieu à ses camarades, à sa patrie, à son épée. Plus souvent il demeure immobile et silencieux, en attendant l'issue du combat.

Si le mort est un guerrier chrétien, ce sont ses compagnons d'armes qui, après la bataille, emportent son cadavre. Si c'est un guerrier turc, ce sont les Satans qui l'enlèvent par les bras et les jambes, ou qui le traînent avec leurs crochets, ou qui le remorquent

1) Même usage dans les *maqqi* de l'Apennin modénois. Au moment où un guerrier doit succomber — des serviteurs viennent étendre par terre une couverture derrière le guerrier qui va recevoir dans sa poitrine un coup de pointe — le seul de tout le duel — et qui tombera. Puis le mort sera emporté par les serviteurs ou par ses frères d'armes, s'il est chrétien, par le Bouffon, s'il est turc ; ce qui d'ailleurs ne l'empêchera pas de reparaitre avec les autres dans la procession finale. » (Galassini, p. 231).

par une corde nouée aux aisselles. Cette dernière opération est décrite dans les termes suivants par les didascalies de *Roland*, pour le cadavre du géant Galafras :

« La satanerie paraît... Satan s'accroche au cadavre...
« Jupiter et Astaroth s'y accrochent, sans réussir à le soule-
« ver... Jupiter va chercher une corde, et revient... Ils
« attachent le cadavre... Ils se retirent avec le mort... »

Si des guerriers sont faits prisonniers, on leur laisse ordinairement leurs armes, mais on les lie avec des cordes. Jamais ils ne se débattent. En 1914, à Laguinge, on les enferma dans une sorte de grande cage quadrangulaire à claire-voie.

Si un prisonnier s'évade, il s'éloigne d'un pas rythmé qui fait penser à un pas de ballet.

Si la bataille se termine par la victoire des Chrétiens, ils remercient Dieu de les avoir protégés. S'ils sont vaincus, ils se retirent en bon ordre par leur porte, sans se départir de la noble attitude qui convient à leur caractère.

Si la bataille se termine par la victoire des Turcs, ils se pavanent sur la scène avec des gestes de forfanterie et d'insolence ; et, s'ils sont vaincus, ils s'enfuient en désordre par leur porte, non sans insulter au passage l'Idole qui les a trahis.

Mais les « sorties générales » n'ont pas toujours un objet exclusivement militaire, et il arrive que les anges, le pape, l'évêque et les femmes y prennent part. Alors il est curieux de voir ces personnages marcher dans la file ou dans la ligne avec les soldats, et accomplir du même pas que ceux-ci les évolutions guerrières.

Lorsque des personnages ecclésiastiques participent à la sortie générale, cette sortie s'achève toujours en marche processionnelle autour de la scène.

Quant aux cérémonies religieuses représentées sur la scène, il suffit d'en signaler une ou deux.

Voici les didascalies relatives au baptême de Clovis (*Clovis*, Bordeaux, n° 3) :

« Ils (Clovis, Clotilde, l'archevêque Remy et Aurélien
« sortent sur le théâtre..... Clovis s'agenouille.... Remy
« se lève.... La colombe apporte la fiole. Tous à genoux....
« Remy prend la fiole. La colombe s'envole.... Remy
« débouche la fiole, y trempe un petit morceau de lin et en
« touche Clovis.... Ils chantent *Te Deum laudamus*....
« Retire. »

Et voici comment, en 1909, à Ordiarp, nous avons vu représenter les funérailles solennelles d'Abraham :

Le patriarche expire sur un drap de lit étendu par les servantes. Lorsqu'il est mort, on amène sur la scène une de ces petites voitures à trois roues qui servent à promener les malades : elle va servir de corbillard. On y installe le cadavre enveloppé dans le drap comme dans un suaire, sauf que la tête reste visible. Les deux fils d'Abraham s'attellent à la petite voiture et lui font faire deux ou trois fois le tour de la scène, tandis que tous les acteurs, y compris les Turcs, se forment en cortège et suivent le char funèbre, tête nue, en chantant le *Dc Projundis* (1).

Comme il y a dans le répertoire basque beaucoup d'« histoires » de martyrs, il y a sur la scène beaucoup de représentations de supplices. On sait avec quelle complaisance le public du moyen âge regardait les représentations de cette sorte, et tous les détails de la torture étaient mis, au moyen de feintes, sous les yeux des spectateurs (2). Mais les pastorales hagiographiques ne se jouent plus guère, et nous n'avons jamais assisté à la représentation scénique d'un martyr. Aussi ne pouvons-nous dire comment un tel épisode s'exécute sur le théâtre souletin. Contentons-nous de citer quelques didascalies.

Pour le supplice de *Sainte-Engrâce* (ms. de la collection Campan-Latsague) : « Sonez. Les bourreaux arrivent A présent on fait
« traîner à la queue d'un cheval Ils luy (à sainte
« Engrâce) déchirent le corps avec des ongles de fer On
« lui coupe la mamelle gauche, et ils (la) présentent à Dacien.
« . . . On luy enfonce le clou par le front et on sonne les clo-
« ches de Paris ? . . . »

Pour le supplice de *Sainte Marguerite*, les didascalies nous apprennent que la sainte est rouée de coups de bâton par son père, fouettée par les bourreaux, suspendue à une corde, déchirée avec des peignes à lin ; qu'ensuite on la torture par le feu, qu'on lui coupe les seins, qu'on verse de la cire fondue sur ses blessures, qu'on plonge la malheureuse dans un chaudron d'eau bouillante, et finalement qu'on la décapite.

A-t-on réellement fait voir tout cela aux spectateurs par le

(1) Au théâtre d'Hans Sachs, les funérailles se faisaient aussi processionnellement : « Toutes les fois qu'il y a mort d'homme à la fin d'une de ses pièces, on emporte le cadavre, que les acteurs suivent en cortège. » (Schweitzer, p. 360.) — Mais l'auteur anonyme du *St Pons* briançonnais goûtait peu cette façon lugubre de terminer une représentation, du moins si l'on en juge par cette didascalie du vers 2026 : « ad vitanda funebria, que non sunt jocosa. »

(2) Cohen, pp. 267-269. Il en était de même au théâtre rural italien. Cf. A. d'Ancona, t. II, p. 285.

moyen de « feintes » ? Il est permis d'en douter. Mais, si l'on s'est servi de quelques feintes, elles durent être d'une simplicité enfantine.

A plus forte raison les ressources manquent-elles aux pastoraux pour produire l'illusion du surnaturel, du miraculeux, qui tient une place si considérable dans les « histoires » bibliques et hagiographiques. Mais le public basque n'a pas besoin de l'illusion produite matériellement sur la scène : il lui suffit de savoir que ce qui se passe devant ses yeux est surnaturel pour qu'il y voie un miracle, même si le fait est présenté très naturellement.

Par exemple, n'est-il pas surnaturel de voir apparaître sur la scène un ange ou un diable ? Mais, en fait, l'ange et le diable « sortent » tout simplement, le premier par la porte des Chrétiens, le second par la porte des Turcs, et ce qu'il a de prodigieux dans leur apparition n'est indiqué par aucun artifice scénique.

La seule apparition, à notre connaissance, pour laquelle le pastoral ait jugé nécessaire de prescrire un jeu de scène spécial, est celle que décrit ainsi une didascalie de *Jeanne d'Arc* :

« Sainte Catherine et sainte Marguerite paroissent avec
« des couronnes d'or sur leurs têtes, entre deux anges qui
« chacun aura son cierge allumé. »

D'autres miracles sont figurés par un signe quelconque, si rudimentaire qu'il ne tromperait pas un bambin de sept ans.

Dans *Clovis*, pour apporter à l'évêque Remy la Sainte Ampoule, la colombe glisse le long d'une corde tendue.

Dans *Saint Eustache*, lorsque Dieu foudroie le navire du capitaine Thabor, on simule la foudre en tirant trois coups de fusil et en lançant une fusée.

Dans *Saint Pierre*, lorsque Simon le Magicien se métamorphose en serpent, il met simplement sur sa tête « une figure de serpent ».

Dans *Sainte Marguerite*, lorsque les bourreaux soumettent vainement la martyre au supplice du feu, « on l'étend sur une table et on allume dessous un feu de paille. »

Grâce à l'illusion intérieure ou, pour mieux dire, à la foi ingénue qui rend impossible toute velléité de moquerie, ces grossières figurations prennent pour les spectateurs basques l'aspect de phénomènes merveilleux (1).

(1) A notre avis, il en fut toujours de même dans tous les théâtres ruraux, tant au moyen âge que dans les temps modernes, et nous sommes convaincu que, en ce qui concerne les miracles, les didascalies des mystères briançonnais n'avaient pas plus de réalisation scénique que n'en ont aujourd'hui les didascalies analogues des pastorales basques.

CHAPITRE XI

LA MUSIQUE ET LA DANSE

Dans les représentations de pastorales, la musique et la danse ont une importance qu'on peut à volonté dire petite ou grande, selon le point de vue auquel on se place.

Si l'on s'attendait à trouver dans ces représentations quelque chose qui ressemblât, même de très loin, à un opéra moderne, on serait profondément déçu. La musique d'un opéra moderne est par elle-même une œuvre d'art ; composée exprès pour chaque pièce, elle exprime par des moyens qui lui sont propres les caractères tragiques ou comiques des situations, les sentiments gais ou tristes des personnages. Au contraire, la musique d'une pastorale, œuvre anonyme et impersonnelle, est toujours la même pour toutes les pièces, et elle ne peut donc avoir aucune liaison intime avec le drame représenté.

Par conséquent le capitaine Duvoisin se trompe lorsqu'il assigne à l'orchestre basque (1) la fonction « de préparer l'auditoire par des airs conformes à ce qui va être dit » et « de correspondre par des sons aux intentions marquées par le dernier acteur qui a parlé », fonction qui ne serait pas sans analogie avec celle d'un orchestre d'opéra exécutant l'ouverture ou le finale d'un drame lyrique. Mais cette assimilation est fausse, puisque l'orchestre basque n'exécute que de la musique traditionnelle, qui n'est ni composée en vue d'une situation dramatique spéciale, ni adaptée spécialement au jeu de tel ou tel personnage. Bref, cette musique est entièrement dépourvue d'originalité, et, à cet égard, elle ne mérite pas de retenir un instant l'attention de nos musiciens.

Mais il y a une autre manière de la considérer, qui est celle de l'histoire de la musique dramatique, et, dès qu'on la considère ainsi, on s'aperçoit qu'elle offre un double intérêt. D'une part, le répertoire musical basque comprend quelques beaux morceaux qui sont assurément anciens, et il est intéressant de rechercher l'époque à laquelle ils remontent. D'autre part, les interventions musicales, très fréquentes dans les pastorales, se font selon des règles rigoureusement observées, et il est intéressant, soit d'étudier ces règles elles-mêmes, soit d'en découvrir la lointaine origine.

(1) Dans une note restée manuscrite, qui appartient à M. le chanoine Daranatz.

Pour arriver à bien connaître cette musique de scène, nous l'avons observée attentivement pendant une dizaine de représentations, et nous avons examiné les didascalies d'un grand nombre de manuscrits. Ces deux procédés se complètent l'un l'autre.

Les didascalies relatives à la musique sont toujours assez rares. Il y a des manuscrits où elles font absolument défaut ; même dans ceux où elles sont le plus nombreuses, par exemple dans celui de *Pierre de Provence et la belle Maguelonne* (collection Campan-Latsague), elles le sont encore beaucoup moins que ne le sont sur la scène les interventions effectives de la musique, et il semble qu'en général les pastoraliers se sont contentés d'indiquer ces interventions aux endroits où ils jugeaient particulièrement nécessaire d'avertir les musiciens. En outre, ces didascalies sont excessivement brèves et ne consistent ordinairement qu'en ces simples mots : « Sonu », « Soné », « Sonnez », quelquefois « Sonnez champs » (pour les Chrétiens) et « Sonnez Infidèles » (pour les Tures). On n'y trouve aucune explication ni sur les instruments qui jouent ni sur les airs joués, et elles resteraient très obscures si l'on n'avait pas, pour les interpréter, l'enseignement vivant des représentations.

I. — LES MUSICIENS ET LEURS INSTRUMENTS

Il paraît qu'autrefois l'orchestre basque ne se composait que de deux musiciens, et il en était encore ainsi en 1839, lorsqu'on donna à Sainte-Engrâce cette représentation des *Trois Martyrs* à laquelle assista le savant historien J.-A. Buchon, qui nous en a laissé le récit. Aujourd'hui les musiciens sont un peu plus nombreux. En 1899, à Haux, et en 1910, à Ossas, nous en avons vu trois ; en 1908, à Chéraute, et en 1909, à Ordiarp (dans *Roland*), quatre ; en 1909, à Ordiarp (dans *Abraham*), cinq. Jamais nous n'en avons vu plus de cinq.

L'un des ces musiciens bat du tambour. Son instrument est le tambour ordinaire (*tabala*), aux fonds tendus de peaux sur lesquelles il frappe avec deux baguettes.

Un autre joue à la fois de la flûte (*ichirola*) et du tambourin (*soïnua* ou *tamburia*). Comme ce sont ces deux instruments qui caractérisent l'orchestre basque, il convient de les décrire. — La *ichirola*, de tout point semblable au galoubet provençal, est une sorte de petite flûte à bec, genre sifflet, en bois léger, percé de trois trous (1). — Le *soïnua* est le tambourin dit « de Gascogne », très

(1) Le mot *ichirola*, dont la forme souletine est *ichurula* ou *ichulula*, vient du béarnais *chirulà*, (sibilar). C'est une flûte à anche fixe. Des trois trous, deux sont en dessus et un en dessous.

différent du tambourin provençal. Tandis que celui de Provence est un mince tambour à caisse allongée, celui de Gascogne est une boîte résonnante en bois, presque rectangulaire, environ cinq fois plus longue que large, sur laquelle sont montées six cordes qui s'accordent avec une clé (1).

Voici comment le musicien joue en même temps de la *tchirola* et du *soïnua*.



Fig. 16. — Musicien jouant à la fois de la *tchirola* et du *Soïnua*.

(1) Larramendi, dans sa *Corografía de Guipuzcoa* (xviii^e s.), p. 203, décrit ainsi cet instrument : « Una especie de harpa, con cuerdas gruesas, que, heridas de palo, suenan roncamente y sin tanta bulla como nuestro tamburcillo. — Le *soïnua* pourrait bien dériver de l'ancien instrument appelé « trompette marine », dont Molière parle encore dans le *Bourgeois gentilhomme*. En dépit de son nom, la trompette marine était un grossier instrument à cordes, dont la structure paraît avoir varié selon les temps et les lieux. Le plus souvent, c'était une caisse de bois en forme de triangle très allongé, sur laquelle était tendue une seule corde de boyau que l'on frottait avec un archet. Mais une sculpture de la stalle 73 de la cathédrale de Rouen (XV^e s.) la représente comme « un instrument à deux cordes, de forme très longue et carré des deux bouts », dont un homme joue avec deux plectres c'est-à-dire avec deux bâtonnets qui servent à frapper les cordes. Et Hyacinthe Langlois, qui la décrit dans son savant ouvrage sur les *Stalles de la Cathédrale de Rouen*, rappelle à ce propos le passage où De Lancre, *Tableau de l'Inconstance des Démones*, p. 211, parle des sorcières qui dansaient « au son du petit tambourin, de la flûte et d'un long instrument qu'on bat, dit-il, avec un petit bâton ». (Renseignements fournis par H. Gavel).

Le *soïnua* n'est ni accroché à la ceinture du musicien ni suspendu à son épaule par une bretelle. Quand le musicien est debout, il le tient serré entre son avant-bras droit et son flanc ; quand il est assis, il l'appuie obliquement sur son épaule droite et sur sa jambe gauche, en le soutenant avec son avant-bras. Dans l'une et l'autre attitude sa main droite reste libre. Avec le petit doigt et l'annulaire de cette main, il tient l'extrémité de la *ichirola* dont le bec est entre ses lèvres, et avec le médius, l'index et le pouce il agit sur les trous de l'instrument. C'est de la main gauche qu'avec une baguette plus ou moins ornée il frappe sur les cordes du *soïnua*.

La *ichirola* rend des notes grêles et sifflantes ; le *soïnua* ne rend que des sons assourdis, et on cesse même tout à fait de les entendre dans un milieu un peu bruyant.

Depuis une cinquantaine d'années, l'orchestre traditionnel s'est enrichi d'une grosse caisse (*timbala*) et d'une clarinette. Il arrive aussi qu'on y ajoute un clairon ou un cornet à piston. Mais il n'y a jamais de violon (1).

Qui sont ces musiciens instrumentistes ? Ce ne sont pas de vrais professionnels : la musique ne pourrait les nourrir. Ce sont des gens d'humble condition, des métayers, des journaliers, des ouvriers charpentiers ou maçons, qui sans doute ont un certain goût naturel pour la musique, une certaine finesse d'oreille et une bonne mémoire musicale, mais qui pourtant ne savent pas lire la musique notée (2). Ils apprennent les airs par routine, et ils les jouent quand on le leur demande, soit dans les bals, soit dans les représentations dramatiques. Mais ces représentations ne sont pour eux que de rares aubaines, dont ils attendent plus de plaisir que de profit. Presque jamais ils ne sont musiciens de père en fils, et l'hérédité n'a rien à voir avec leur vocation.

II. — MUSIQUE INSTRUMENTALE

Les musiciens entrent en fonction vers neuf heures du matin, pour la « montre ».

Pendant toute la montre, qui dure souvent plus d'une heure, ils

(1) C'est à tort que le capitaine Duvoisin et, après lui, J. Bade, Fr. Michler, J. Vinson et W. Webster, disent que le violon y figure. Le violon du menestier est presque inconnu en Pays basque. Charles Bordes, qui a fait pendant plusieurs années des explorations musicales dans tout ce pays, le dit : « Je n'en ai rencontré qu'un seul à la Madeleine, près de Saint-Jean-de-Vieux ». (Article sur *La musique populaire des Basques*, dans *la Tradition basque*, p. 351.)

(2) Cela était l'exacte vérité, il y a une vingtaine d'années. Aujourd'hui quelques-uns de ces musiciens savent lire la musique.

marchent à pied, en tête de la cavalcade ; et de temps à autre, sur les places et dans les carrefours, ils exécutent les morceaux qu'ils veulent. Pour la montre, la tradition leur laisse l'entière liberté de faire admirer comme il leur plaît la richesse de leur répertoire.

Dès que la montre est finie, ils vont s'installer au théâtre, dans la loge qui leur est destinée (1). Une fois installés là, ils n'en bougent plus jusqu'à la fin de la représentation.

Au cours de la représentation, qui dure au moins cinq ou six heures, la musique instrumentale intervient un grand nombre de fois, cent peut-être. Mais la plupart de ces interventions sont très brèves, et les plus longues elles-mêmes n'ont rien de commun avec nos symphonies orchestrales. Ce ne sont jamais que des motifs traditionnels répétés à satiété, et dont l'unique office est de servir d'accompagnement, soit à des jeux de scène muets, soit à des chants, soit à des danses.

L'esthétique dramatique des Basques n'admet pas qu'une représentation soit suspendue, ne fût-ce que pendant quelques minutes : comme le théâtre basque n'a pas de rideau, toute suspension laisserait les spectateurs devant une scène vide. Il en résulte qu'il faut que toujours quelque chose se passe sur la scène. Et ce ne sont pas seulement les yeux des spectateurs, ce sont aussi leurs oreilles qui doivent être occupées sans interruption : s'il arrive qu'à un moment donné aucun acteur ne parle, c'est à la musique instrumentale de remplir ce silence.

Voici les cas principaux où l'orchestre intervient pour dissimuler les lacunes d'action ou de parole :

1^o Cas où l'action dramatique se déplace. Puisque le théâtre basque ignore le principe de l'unité de lieu, l'action passe sans cesse d'un lieu à un autre, par exemple de Paris à Jérusalem. Il en résulte inévitablement une rupture du jeu, un bref hiatus qu'il appartient à la musique instrumentale de combler.

2^o Cas où des groupes d'acteurs accomplissent sur la scène des évolutions muettes. La musique joue :

a) A l'arrivée des Chrétiens. L'air joué est une marche allègre, qui pourtant garde quelque chose de grave et de contenu.

b) A l'arrivée des Turcs. L'air joué est celui, très connu, dont les

(1) Cette loge a été décrite au chapitre V.

paroles sont : « Marie, trempe ton pain... » : il se joue *allegro vivo*, ce qui lui donne une allure sautillante et nerveuse.

c) Pendant les marches processionnelles accomplies autour de la scène.

d) Pendant les marches militaires accomplies à travers la scène.

e) Pendant les batailles. Les instruments jouent tout le temps que dure la bataille, c'est à dire sept ou huit minutes, sauf aux instants où les chefs interrompent le combat pour échanger des défis, des injures ou de pieuses admonestations. Lorsqu'un combattant tombe mort, un des gardiens de la scène renforce la musique instrumentale d'un coup de fusil. L'air des batailles est un vieil air qu'on trouve dans *La Clé du Caveau*.

f) Pendant les « sorties générales » et notamment pour celle qui se fait à la fin de la représentation, lorsque tous les acteurs viennent se ranger autour de celui qui va réciter l'épilogue.

3^e Cas où des acteurs isolés marchent sur la scène sans rien dire. La musique joue :

a) Lorsqu'un courrier ou un ambassadeur « se promène », afin de montrer qu'il est en voyage et qu'il se rend à l'endroit où on l'a envoyé.

b) Lorsqu'un grand personnage « sort » ou « entre ». Didascalies qui en offrent des exemples :

« Sonnez. Le roi sort. »

« Sonnez. Pierre et Maguelonne sortent. »

« Sonnez. Maguelonne se promène un peu sur le théâtre. »

« Sonnez. La nourrice se promène un peu sur le théâtre, en
« pleurant. »

« Sonnez. Pierre vient devant Maguelonne. »

« Sonnez. Le comte et la comtesse s'en vont. »

4^e Cas où, pour une raison quelconque, les acteurs qui sont en scène demeurent silencieux. Didascalies qui en offrent des exemples :

« Sonnez. Maguelonne dort un peu, et elle fait un songe. »

« Sonnez. Maguelonne s'habille. »

« Sonnez. Les pauvres dînent, et Maguelonne leur donne
« à boire. »

« Sonnez. Elle écrit la lettre et la remet à un chevalier. »

5^e Cas où va s'accomplir un fait très important, sur lequel il est nécessaire d'attirer l'attention des spectateurs. Didascalies qui en offrent des exemples :

« Sonnez. Les Maures arrivent. »

« Sonnez. Les bourreaux arrivent et le roi parle. »

« Sonnez. Le marquis de Montferrand, le duc de Bourbon,
« Henri, roi d'Angleterre, arrivent à cheval, ayant leurs
« épées en main. »

« Sonnez. Ils embrassent le roi, l'un après l'autre. »

6^e Cas où l'on veut imiter sur la scène des usages de la vie réelle. Par exemple, dans *Sainte Ursule*, le héraut sonne de la trompette avant de publier l'édit de Maxime relatif à la levée des femmes ; et dans l'*Histoire de Saint Eustache* c'est aussi après une sonnerie de trompette qu'est lue la proclamation par laquelle l'empereur Trajan ordonne le recrutement d'une armée.

On a vu que certains airs joués par l'orchestre basque appartiennent à l'ancien répertoire populaire français. Quant à ceux dont il est impossible d'indiquer l'origine, il est probable qu'ils appartiennent aussi à cet ancien répertoire, et la plupart d'entre eux semblent avoir été des airs de marche ou de parade usités autrefois dans l'armée.

Depuis quelques années, on remarque chez les musiciens basques une tendance à introduire dans la musique de scène des airs nouveaux, qui d'ailleurs sont presque toujours empruntés à la musique militaire. C'est ainsi qu'en 1901, à la représentation de *Jean de Calais*, l'orchestre exécuta plusieurs morceaux qui étaient alors à la mode dans les régiments (1).

III. MUSIQUE VOCALE

La seconde fonction de la musique instrumentale est, avons-nous dit, d'accompagner la musique vocale. Mais d'ailleurs, au théâtre basque, l'accompagnement ne ressemble en rien à ce que l'on désigne d'ordinaire par le mot « accompagner », et il ne s'agit plus d'une sorte de mariage entre les instruments et les voix se faisant entendre simultanément.

C'est pourtant ce à quoi Fr. Michel et Albert Léon semblent avoir pensé, lorsqu'ils écrivaient sans aucun commentaire, le premier : « Ils (les musiciens basques) ne jouent pendant la pièce que

(1) Cette tendance à la modernisation se manifeste partout dans les théâtres ruraux. P. Vidal, parlant du théâtre du Roussillon, écrivait naguère : « C'est surtout la musique de la *Mascotte* et du *Petit Duc* qui y remplit les intermèdes. » Et Giannini, p. XIV, parlant des *maggi* lucquois, a constaté que, depuis quelque temps, on y introduit volontiers des airs de musique moderne, « afin de rompre la monotonie ».

pour accompagner les chants (1) » ; et le second, avec une erreur en moins : « Les instruments accompagnent les chants (2). »

Avant toute vérification, il paraît déjà fort improbable et presque impossible que les Basques aient pratiqué sur leur théâtre l'accompagnement simultané. Car les instruments de leur orchestre ont des sonorités violentes, criardes ou sourdes qui ne peuvent guère s'harmoniser avec le chant. Après vérification, on constate qu'en effet les instruments et le chant ne s'y marient jamais, et qu'au contraire l'orchestre se tait dès que les voix s'élèvent.

L'accompagnement basque, au lieu d'être simultané, est, si l'on peut dire, alternatif. La musique vocale et la musique instrumentale se font entendre tour à tour. Pendant que les voix chantent un verset ou une strophe, les instruments restent silencieux ; puis, lorsque le chant est fini, les instruments jouent en attendant que les voix recommencent, et ce qu'ils jouent, c'est ordinairement une brève indication de l'air sur lequel sera chanté le verset suivant.

Les deux cas les plus curieux de cette alternance sont le chant du prologue et le chant de l'ange : une phrase de musique instrumentale s'y intercale toujours entre les versets. Et sans doute ce banal accompagnement alternatif n'a pas, en lui-même, de valeur esthétique ; mais néanmoins on ne peut nier qu'il fasse ressortir la beauté du chant humain et que, quand la voix s'élève, seule, claire et pure, le contraste des rudes sonorités instrumentales lui donne je ne sais quoi de plus spirituel et de plus pathétique.

La musique vocale se présente au théâtre basque sous plusieurs formes, à savoir :

a) Des récitatifs (prologue et épilogue), chantés par un acteur d'une vingtaine d'années (3).

b) Des solos : le chant de l'ange (4), chanté par un enfant d'une dizaine d'années ; des hymnes, des prières et d'autres morceaux lyriques, chantés par divers personnages.

c) Rarement des duos : dans *Moïse et Josué* (ms. Campan-Latsague), Moïse et l'ange chantent ensemble une hymne à la gloire de

(1) Fr. Michel, *Le Pays basque*, p. 47. Cette petite phrase est un nid d'erreurs ; car les musiciens ne jouent jamais de la façon qu'elle indique, et ils jouent dans une infinité d'autres cas.

(2) A. Léon, *Hélène de Constantinople*, p. 49.

(3) Il semble que toujours, dans tous les théâtres ruraux, les prologues et les épilogues ont été chantés. Voir notamment pour la Bretagne, Le Braz, pp. 418-419, et pour l'Italie, A. d'Ancona, p. 271.

(4) Fr. Michel, op. cit., p. 47, dit « des chœurs d'anges ». Mais jamais les didascalies ne parlent de chœurs d'anges, et, en fait, nous avons toujours vu le chant de l'ange chanté en solo.

Dieu ; dans *Sainte Engrâce et Saint Jean Guérin* (ms. Campan-Latsague), l'évêque et le poète Prudence chantent ensemble un cantique en l'honneur de la sainte.

d) Assez souvent des chœurs, qui sont presque toujours des morceaux de musique religieuse et très exceptionnellement des morceaux de musique profane. En 1895, lorsque *Napoléon* fut joué à St-Jean-Pied-de-Port, on chanta en chœur une sorte de complainte par laquelle les amis de l'empereur lui faisaient leurs adieux (1).

En résumé, de nombreux chants d'église, *Veni Creator, O filii et filiae, O lux beata Trinitas, Isle Confessor Domini sacratus, De Pro- undis*, etc., sur lesquels il est inutile d'insister ; et un très petit nombre de chants profanes, sur lesquels nous ne savons à peu près rien. Dans *Elisabeth de Portugal* (ms. Campan-Latsague), les chausfourniers chantent une chanson à boire ; mais nous n'en connaissons ni les paroles ni l'air.

Les seuls chants sur lesquels il y a lieu de s'arrêter sont le récitatif du prologue, le chant de l'ange et le chœur d'actions de grâces qui termine la représentation.

Le récitatif a été savamment étudié par notre collègue et ami M. H. Gavel, et nous ne pouvons mieux faire que de résumer ici ce qu'il en a dit (2).

(Voir, deux pages plus loin, la notation moderne de cet air, tel qu'il a été chanté à Tardets en 1908.) (3).

Remarquable à divers égards, ce récitatif est presque identique à celui sur lequel, naguère encore, se psalmodiaient d'un bout à l'autre les mystères bretons (4). Il y a donc entre eux une évidente parenté, qu'il est difficile d'expliquer autrement que par un modèle commun. Ils doivent dériver l'un et l'autre d'une mélodie sur laquelle s'exécutaient autrefois les mystères français.

« Seulement, ajoute M. Gavel, l'air basque paraît être mieux conservé que l'air breton. Celui-ci n'a pas l'élégante descente à la

1) Voir *Avenir des Pyrénées et des Landes*, n° du 23 avril 1895.

2) Dans un article intitulé *A propos du chant du prologue dans les pastorales basques*. Voir la *Revue internationale des Etudes basques*, année 1911, pp. 534-537.

3) La notation grégorienne du même chant a été publiée dans *Gure Herria*, année 1922, p. 201. La notation moderne, donnée ici, est plus commode pour le lecteur ; mais elle ne laisse pas d'avoir un petit inconvénient. « Par la rigueur quasi mathématique de ses figures de notes, elle se prête mal à rendre exactement le rythme de la mélodie basque. Il ne faut donc attribuer à ces figures qu'une valeur approximative. Le mouvement doit être rapide et souple, et les accents mélodiques assez marqués, bien que sans exagération ». (Note de M. H. Gavel).

(4) L'air breton a été publié par N. Quellien en notation moderne, dans *Chansons et Danses des Bretons*, grand in-8°, p. 279.

tierce qui, dans l'autre, marque le chant du troisième vers. D'autre part, le premier vers s'y chante complètement *recto tono*, de sorte qu'en réalité c'est son deuxième vers qui, pour le dessin mélodique, correspond au premier vers du chant basque.

« Or le caractère de plus grande monotonie qui distingue le chant breton, est précisément ce qui nous fait croire qu'il est plus altéré que l'autre. En effet, ce que nous savons des récitatifs nous montre qu'ils sont allés en se simplifiant de plus en plus, au point de vue des *inflexions*, je veux dire des *montées* et des *descentes* de la voix. Cela est hors de doute en ce qui concerne les récitatifs grégoriens. »

Et M. Gavel conclut : « L'air sur lequel se récite, ou plutôt se chante le prologue, a une allure de récitatif grégorien qui nous fait croire qu'il n'est pas postérieur au XV^e siècle. Il est peut-être même beaucoup plus ancien. »

L'ange chante deux ou trois fois au cours d'une représentation. Les paroles varient, mais l'air est toujours le même.

Cet air a été publié dès 1898, en notation moderne, par Vigée-Lecoq (1), qui y voit « un des plus anciens thèmes basques, écrit dans le huitième mode grégorien ». M. Gavel, après l'avoir entendu à Tardets, a fait sur la notation de Vigée-Lecoq les observations suivantes :

« Tel qu'il est noté, ce chant appartient bien au huitième mode grégorien, et il est vraisemblable que, chanté dans toute sa pureté primitive, il doit être exécuté comme l'a noté Vigée-Lecoq. Toutefois, lors de la représentation à laquelle j'ai assisté, le chanteur faisait subir à ce chant une double modification.

« Il mettait un dièse sur le *fa*, à l'avant-dernière mesure.

« Il réduisait de moitié la durée de ce *fa*, et il ajoutait un *la* sur le temps correspondant à l'autre moitié de la durée.

« Par la première modification, il modernisait la tonalité de la cadence finale, chose que les Basques, ne faisant que garder en cela un usage extrêmement répandu en France, en Espagne et en Italie depuis le XVI^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, font fréquemment dans l'exécution du chant grégorien.

« Par la seconde, il ajoutait une fioriture, ce qui, du XVI^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, a été également un usage très répandu

(1) *Mercur de France*, n^o de mai, p. 429. — La notation grégorienne a été publiée dans *Gure Herria*, année 1922, p. 203. — Si cette mélodie est grégorienne par la tonalité, elle ne l'est point par le rythme. C'est mesuré, encore que la mesure n'y comporte pas une régularité parfaite, mais présente au contraire une grande liberté. (Note de M. Gavel).

Air du Prologue

Handwritten musical score for 'Air du Prologue'. It consists of two staves. The first staff begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The melody is written in a fluid, handwritten style. The lyrics 'E-gün hun su e-ta-tzen dei-zi-et' are written below the first staff, and 'Cum-pa-ña u-ha-ra-tia' are written below the second staff. The second staff continues the melody. The lyrics 'J in-ku-ak eman de-za-zi-e-la' are written below the first staff, and 'Oa-na-gar-ri e-la ba-li-a.' are written below the second staff.

E-gün hun su e-ta-tzen dei-zi-et Cum-pa-ña u-ha-ra-tia

J in-ku-ak eman de-za-zi-e-la Oa-na-gar-ri e-la ba-li-a.

Air de l'Ange

Handwritten musical score for 'Air de l'Ange'. It consists of two staves. The first staff begins with a treble clef and a key signature of one sharp (F#). The melody is written in a fluid, handwritten style. The lyrics 'Jin-ko Jau-nak ex-tik ent-ze-len' are written below the first staff, and 'Ga-ne-lon do-ha-ka-bi-a Bi' are written below the second staff. The second staff continues the melody. The lyrics 'Bootz gais-to-tik alt-cha-tzen da' are written below the first staff, and 'Bort-cha-tu-ko O-thoe-tzi-a' are written below the second staff.

Jin-ko Jau-nak ex-tik ent-ze-len Ga-ne-lon do-ha-ka-bi-a Bi

Bootz gais-to-tik alt-cha-tzen da Bort-cha-tu-ko O-thoe-tzi-a

dans l'exécution du chant grégorien. Les Basques n'ont pas non plus perdu tout à fait cet usage. »

Et M. Gavel conclut : « Il nous paraît difficile de préciser avec certitude l'époque à laquelle peut remonter la composition de ce chant ; mais nous inclinons à supposer qu'il est du XVI^e siècle. »

Nous parlerons plus loin (chap. XII) de l'hymne d'action de grâces qui achève la représentation.

IV. LA MUSIQUE ET LA DANSE

Les danses que la musique instrumentale a pour troisième fonction d'accompagner, n'ont pas la moindre ressemblance avec les ballets du théâtre moderne. Il y a lieu de distinguer celles qui se dansent au cours de la représentation et celles qui suivent la représentation.

Au cours de la représentation, les Satans sont les seuls qui dansent. L'unique exception connue se rencontre dans *Sainte Elisabeth de Portugal*. Dans le ms. qui servit pour la représentation donnée en 1750 à Esquiule (collection Campan-Latsague), une didascalie fait savoir qu'au mariage du roi Denis, après le festin nuptial, un bal fut donné sur la scène.

La danse des Satans leur est spéciale et ne se danse qu'au théâtre. Elle peut être dansée par les trois ensemble, ou par deux, ou par un seul. Elle exige beaucoup de force et d'agilité. Dans sa forme générale, elle reste toujours la même ; mais le danseur est libre d'en varier les pas à sa guise, et plus il les varie, plus il a la réputation d'être habile. Lorsque les Satans dansent ensemble, ils ne laissent pas de danser pour leur compte personnel, sans s'inquiéter des camarades et sans chercher à mimer avec eux une action commune. Chacun s'efforce seulement de faire admirer la perfection de sa propre danse (1).

La musique qui accompagne la danse des Satans est l'air populaire très connu : « Bon voyage, cher Dumollet », joué sur un rythme vif, avec de légères altérations (2).

Les Satans exécutent leur danse plusieurs fois, en moyenne dix

(1) Est-il besoin de rappeler que, de temps immémorial, les Basques ont la réputation d'être d'excellents danseurs ? Ils la méritent encore aujourd'hui, et Charles Bordes écrivait en 1908 dans le *Journal des Débats* n^o du 16 septembre : « On se plaint à Paris de la pénurie des danseurs masculins. Mais allez au Pays basque, Messieurs les Directeurs de théâtre, fondez y des écoles de danse, et vous y trouverez des sujets plus que vous n'en voudrez pour alimenter vos ballets prétendus artistiques. »

(2) H. Gavel, p. 534 : « Cet air est légèrement altéré, mais parfaitement reconnaissable. »

ou douze, pendant une représentation ; mais il s'en faut de beaucoup que tous ces intermèdes de danse soient indiqués dans les manuscrits. La raison, facile à comprendre, est la suivante.

Puisque cette danse est toujours la même, sauf quelques variantes dans les pas, elle est évidemment impropre à exprimer des intentions particulières du dramaturge, et Fr. Michel se trompe lorsqu'il dit qu'elle représente « les combats entre les bons et les malins esprits pour la possession de l'homme » (1). La vérité, moins romantique, est qu'elle a tout simplement pour objet de divertir l'assistance et que, par conséquent, on peut la mettre n'importe où. Comme le public a beaucoup de goût pour ce divertissement, les pastoraux le lui prodiguent, et ils l'emploient pour réveiller l'attention des spectateurs, toutes les fois qu'elle paraît s'endormir.

Au surplus, dans certains cas, la danse des Satans offre à l'instituteur de pastorales un moyen commode pour remédier à certains accidents qui risquent d'interrompre la représentation. Par exemple, il peut arriver qu'un acteur soit absent au moment où il doit paraître en scène, ou qu'un acteur en scène ait une subite défaillance de mémoire et soit incapable de réciter la suite de son rôle. Alors les Satans se mettent à danser, et leur danse se prolonge autant qu'il est nécessaire pour sauver la situation compromise (2).

Nous parlerons plus loin chap. XII des danses qui suivent la représentation.

V. — ARCHAISME DE LA MUSIQUE DES PASTORALES

Etant donné que, par leur technique, les pastorales se rattachent indubitablement au théâtre médiéval et que les plus anciennes d'entre elles ont pu être composées vers la fin du XV^e siècle, il s'agit de savoir si la musique de scène qui les accompagne aujourd'hui est, elle aussi, une survivance, ou du moins s'il subsiste en elle quelque chose qui remonte aux représentations de mystères.

Avant d'aborder l'examen de ce problème, il importe de faire une distinction. Quand on parle des mystères, il ne faut pas oublier qu'ils ont été joués, tantôt sur d'opulents théâtres urbains, tantôt sur d'indigents théâtres ruraux. Il est évident que la représentation du *Mystère des Actes des Apôtres*, donnée en 1536, à Bourges, avec une telle somptuosité que beaucoup de gens s'y ruinèrent, dût être

(1) F. Michel, *op. cit.*, p. 49. Cette erreur est d'autant plus singulière que les Satans dansent toujours seuls et qu'ainsi leur danse ne peut donner l'idée d'une lutte.

(2) La danse rendait le même service au théâtre breton. Quand un acteur manquait son entrée ou ne se souvenait plus des paroles qu'il avait à dire, le souffleur criait : « *Scène toute !* », et, à ce cri, la troupe entière se mettait à danser une ronde effrénée, pour dissimuler le malencontreux accroc. Voir Le Braz, *Théâtre celtique*, p. 482.

toute différente de la pauvre représentation rurale du *Mystère de Saint Eustache*, donnée en 1504 au Puy-Saint-André, petit village d'environ 500 habitants, perdu dans une haute vallée des Alpes dauphinoises.

Les mystères représentés dans les villes, avec leur orchestre où figuraient une multitude d'instruments à percussion, à vent et à cordes (1), avec les chants de toutes sortes, hymnes, motets, rondeaux, ballades, etc., qu'on y entonnait à tout propos, ont été, dit Cohen (2), « les véritables précurseurs de l'opéra ». Mais ce n'est point à ces représentations-là qu'il convient de comparer la mise en scène des pastorales ; c'est aux modestes représentations villageoises, qui se donnaient dans des conditions presque identiques à celles dans lesquelles fonctionne aujourd'hui le théâtre souletin. Or cette comparaison est possible et facile, puisqu'il existe tout un répertoire rural de mystères médiévaux, publiés de 1892 à 1909 par l'abbé Fazy et par l'abbé Guillaume : *Saint Eustache*, *Saint André*, *Saint Antoine*, *Saint Pons*, *Saint Pierre et Saint Paul*, *Saint Martin*. Ces pièces ont été représentées dans les villages du Briançonnais, aux environs de l'an 1500. Pour résoudre le problème posé tout à l'heure, il suffit d'en examiner les didascalies musicales.

I. MUSIQUE INSTRUMENTALE. — Au théâtre briançonnais, les seuls instruments de l'orchestre mentionnés par les didascalies étaient :

« *lympana* », les tambourins, qui correspondent au *soïnuu* (et au tambour?) ;

« *tibia* », la flûte à bec, qui correspond à la *lchirola* ;

« *tuba* », la trompette militaire droite, qui correspond au clairon ;

« *bucina* », le cornet, autre trompette militaire de forme tordue, qui correspond au cornet à piston.

Ces instruments sont précisément ceux de l'orchestre basque, moins la grosse caisse.

Les didascalies briançonnaises ne nous renseignent pas sur l'endroit où était installé l'orchestre. Mais on sait qu'au théâtre du moyen âge l'usage constant était de mettre les musiciens, soit dans la haute loge du paradis, soit dans une haute loge voisine du paradis, en tout cas sur un lieu élevé (3) ; et il est certain que le théâtre briançonnais se conformait à cet usage, puisque les didascalies répètent sans cesse que les Anges « descendent » du paradis ou qu'ils y

(1) Voir G. Choquet, *Histoire de la Musique dramatique en France*, pp. 46-48.

(2) Cohen, *op. cit.*, p. 136.

(3) Cohen, *op. cit.*, p. 137. Voir aussi la célèbre miniature où Jean Fouquet a peint la représentation du *Mystère de Sainte Apolline*.

« remontent ». On peut en induire que, comme au théâtre basque, les musiciens devaient être juchés sur quelque haute estrade.

Comme au théâtre basque, l'orchestre se faisait entendre pour accompagner diverses évolutions que des groupes d'acteurs accomplissaient sur la scène. Par exemple, les tambourins résonnaient pendant que les prêtres de Poitiers se rendaient processionnellement vers ceux de Tours ; les flûtes résonnaient pendant que l'armée des Ethiopiens marchait, enseignes déployées, contre l'armée du roi de France ; les trompettes résonnaient pendant que les Français s'avançaient pour livrer bataille aux Ethiopiens, etc.

Comme au théâtre basque, l'orchestre avait la double fonction de remplir les intervalles de silence et d'attirer l'attention des spectateurs sur des faits importants ; et chacune de ces fonctions était désignée par un terme technique spécial, la première par « pausa », la seconde par « silete ».

On se tromperait si l'on croyait que ces deux termes, qui se rencontrent très souvent dans les manuscrits briançonnais, désignaient, le premier une simple pause, une sorte de bref entr'acte, et le second un simple cri par lequel ordre aurait été donné aux spectateurs de faire silence (1). La « pausa » et le « silete » étaient des interventions musicales, comme le prouvent maintes didascalies dont voici quelques échantillons :

« Pausa cum strumentis. »

« Pausa per tibicines. »

« Sonent tibicine unum silete. »

« Cantent Angeli unum silete. »

Il résulte de ces didascalies que la « pausa » pouvait être exécutée, soit par plusieurs instruments, soit par les seules flûtes, et le « silete », soit par les seules flûtes, soit par les voix des anges. Quand le « silete » était chanté, il consistait en une phrase musicale qui paraît s'être chantée tantôt sur le seul mot « silete » (*Saint Eustache*, pp. 24, 29), tantôt sur les trois mots « silete, silentium tenete » (*Saint Antoine* p. 2), et quelquefois aussi peut-être sur des paroles un peu plus longues.

La « pausa » est très souvent indiquée dans les manuscrits aux endroits où l'action dramatique change de lieu. Ce déplacement produisait dans le jeu des acteurs une brève rupture, une sorte d'hiatus, et la « pausa » remplissait l'intervalle. Mais il y avait en-

1. Il importe d'autant plus de signaler la différence qui existe entre le cri et le « silete » qu'au théâtre basque on fait usage de l'un et de l'autre. Voir au chapitre VI ce que nous avons dit sur le cri *cho! cho!*, que les gardiens de la scène poussent pour faire taire le public. Le « silete » a un objet tout différent : il annonce l'importance de ce qui va se passer sur la scène.

core beaucoup d'autres circonstances où l'on exécutait la « pausa », par exemple : pendant que Saint-Pierre se rendait à Antioche ; pendant qu'Agrippa et le centurion se rendaient chez Néron ; pendant que Simon le Magicien se métamorphosait en jeune homme, puis en vieillard ; pendant que saint Antoine se rendait au monastère, etc.

Quant au « silete », voici quelques exemples de cas où on l'exécutait : au moment où Dieu allait paraître ; au moment où Jésus allait paraître ; au moment où un ange jetait du haut du ciel la manne aux ermites ; au moment où Antoine et son oncle sortaient pour avoir ensemble un grand entretien ; au moment où un prédicateur montait en chaire pour prononcer un discours ; pendant qu'on détachait de la croix le corps de Saint Pierre ; pendant que les Anges descendaient du paradis pour prendre l'âme de saint Pierre et l'emporter au ciel, etc.

Il y avait donc une sensible différence entre la « pausa » et le « silete » ; mais pourtant cette différence n'était pas si grande qu'en certains cas on ne pût substituer l'un à l'autre (1). D'où des didascalies comme celles-ci :

« Sonent tympana vel silete », pendant que la veuve portait à saint Martin son enfant mort.

« Sonent tympana, vel cantetur silete », pendant une procession solennelle.

« Dicat, facto modico intervallo cum sono tympanistarum vel silete », au moment où le messenger allait notifier au roi d'Ethiopie la réponse du roi de France.

Et il y avait aussi des cas où on pouvait les employer conjointement, comme on le voit par des didascalies dans lesquelles les deux termes sont réunis :

« Pausa, silete », tandis qu'Antoine s'en allait vers le monastère et que Jésus se retirait avec les Anges.

« Silete, pausa », tandis qu'Antoine se mettait à genoux et revêtait l'habit monacal.

Ces subtiles distinctions ne se sont pas conservées au théâtre basque ; mais ce qui s'y est conservé, c'est l'usage de faire entendre la musique instrumentale dans tous les cas où elle se faisait entendre au théâtre briançonnais. La « pausa » et le « silete » se sont pour ainsi dire synthétisés dans la didascalie unique : « Sonnez. »

II. MUSIQUE VOCALE. — Quel était, au théâtre briançonnais, le rapport de la musique instrumentale et de la musique vocale ?

(1) Il n'en est pas moins vrai que Cohen exagère la ressemblance, lors qu'il dit, *op. cit.*, p. 138, que « la pausa est l'équivalent du silete ».

Aucune didascalie ne nous renseigne sur ce point : mais l'hypothèse la plus vraisemblable est qu'on y pratiquait l'accompagnement alternatif, comme au théâtre basque ; et ce qui nous porte à le croire, c'est que cela s'est fait dans tous les grands théâtres ruraux (1). Ainsi, au théâtre rural breton, il y avait des interventions de rebecs et de binious entre les laisses (2), et au théâtre rural toscan des interventions de violons entre les strophes (3).

C'étaient les Anges qui chantaient le plus souvent. Les autres chanteurs étaient des saints, des chanoines, des soldats, etc. Presque toujours ils chantaient en chœur.

Comme au théâtre basque, la plupart des morceaux chantés étaient des hymnes et des cantiques latins, par exemple : *Jhesu saluator seculi*, *Christe redemptor gentium*, *Iste confessor Domini*, etc. Mais pourtant il arrivait aussi que les paroles des chants religieux fussent en langue vulgaire. Par exemple, dans *Saint Antoine*, les Anges chantaient un morceau qui commençait par « Armo de Dio », et dans *Saint Eustache* les Saints en chantaient un qui commençait par « Gloria e laus a tu, Segnor... »

On ne trouve dans les mystères briançonnais aucun texte de chant profane ; mais c'était apparemment une chanson profane que les soldats de *Saint Eustache* chantaient « pour abrégér la route ». (Voir vers 1787-1788.)

III. DANSE. — Tandis que la chorégraphie avait sa place, et même fort importante, dans les représentations urbaines de jadis (4), elle semble n'en avoir eu aucune dans les représentations rurales. Rien n'indique qu'au théâtre briançonnais les démons aient été des danseurs, et il n'y a dans le répertoire aucune didascalie qui fasse mention de la danse.

En résumé, le caractère archaïque de la musique des pastorales ne peut, croyons-nous, être mis en doute. A part quelques détails et quelques nuances, cette musique de scène, tant instrumentale que vocale, est presque identique aujourd'hui dans la Soule à ce qu'elle était dans le Briançonnais vers la fin du XV^e siècle.

1) D'ailleurs, ce ne fut pas seulement dans les théâtres ruraux que cela se fit. Il était ordinaire, au moyen-âge, que la musique instrumentale alternât avec le chant. Ajoutons que l'usage accidentel de cette alternance s'est conservé jusqu'à nos jours dans certains pays. Par exemple, vers 1850, aux environs de Santander, il arrivait encore que, dans un grand cortège nuptial, on chantât un hymne où la musique instrumentale ne se faisait entendre qu'entre les strophes. (Cf. De Pereda, *Blasones y talegas*, t. VI, pp. 314-315 des Œuvres complètes).

(2) Cela résulte des indications fournies en partie par Luzel, *Sainte Tryphine*, p. XV, et en partie par Le Braz, *op. cit.*, p. 479.

(3) *Giannini, Teatro popolare lucchese*, p. XIV.

(4) Cohen, *op. cit.*, p. 138.

CHAPITRE XII

FIN DE LA REPRÉSENTATION

La représentation se termine selon des rites aussi rigoureusement observés que ceux qui en ont réglé le début.

Lorsque les acteurs ont récité le dernier verset de la pièce, ils se retirent tous dans l'arrière-scène ; mais ils en ressortent un instant après pour chanter une hymne d'action de grâces (1).

Il n'est pas douteux qu'autrefois, dans les pastorales basques comme dans les mystères français, cette hymne était ordinairement le *Te Deum*, et les didascalies de nombreux manuscrits en fournissent la preuve : c'est le *Te Deum* qui est indiqué dans l'*Enfant Prodigue*, dans *Saint Bertrand*, dans *Sainte Elisabeth*, dans *Sainte Engrâce*, dans *Clovis*, etc.

Les didascalies nous renseignent aussi sur l'attitude que prenaient les acteurs pour exécuter ce chant. On lit dans *Hélène de Constantinople* (Bordeaux, n° 37) : « Ici tout chantet le *tedeon laudamus* à genous » ; dans *Hélène de Constantinople* (Bayonne n° 15) : « Tous à genoux ils chantent le *Te deum* et se retirent » ; dans le *Jean de Paris* de la collection Campan-Latsague : « Tous les acteurs (?) se mettent à genoux et chantent », etc.

Il ne semble pas pourtant que l'hymne chantée ait été nécessairement le *Te Deum* : car il y a des manuscrits où l'on parle en termes plus vagues d'un « cantique d'action de grâces ». Par exemple, dans *Josué*, c'est un « cantique d'action de grâces » que les didascalies indiquent après la victoire remportée par les Israélites sur trente rois et l'entrée dans la Terre promise ; dans *Judith et Holopherne*, c'est un « cantique d'actions de grâces » que les didascalies indiquent après la délivrance de Béthulie, etc. (3).

(1) L'hymne d'action de grâces se chante aussitôt après que le dernier verset de la pièce a été récité. Par conséquent A. Léon se trompe lorsqu'il dit, p. 53, que l'invitation à prier se trouve souvent à la fin de l'épilogue. En fait, le chant de l'hymne précède toujours l'épilogue, comme cela est expressément énoncé dans cette didascalie de *Pierre de Provence*, f° 31 v° : « Chanté le *Te Deum*. Ensuite la dernière prologue (épilogue). »

(2) Quand les didascalies disent « tous les acteurs », il faut entendre : tous ceux à qui de belles voix permettent de bien chanter. C'est ce que prouve la didascalie suivante, relevée dans *Saint Bertrand de Comminges* (ms. Campan-Latsague) : « Récitez ces vers en chantant, tous ceux qui chantent. » Les autres feignaient seulement de chanter. Cette simulation, très fréquente au moyen âge (cf. Cohen, p. 139), s'est conservée jusqu'à nos jours sur le théâtre basque.

(3) Les mystères français, eux non plus, ne se terminaient pas toujours par le *Te Deum*. A la fin du drame d'*Adam* (XII^e siècle), on chantait à

Quoi qu'il en soit, depuis environ un siècle, le chant du *Te Deum* est tombé en complète désuétude sur le théâtre basque, et il y a été remplacé par un petit cantique qui, quoique non liturgique, a conservé un beau caractère religieux. Les paroles de ce cantique, toujours bref, n'ont aucun rapport avec les événements qui viennent d'être représentés sur la scène, et elles peuvent changer d'une représentation à l'autre; mais l'air sur lequel elles se chantent ne change pas. Il est très rare que les copistes transcrivent ces paroles dans leurs cahiers, et nous n'avons trouvé que les deux rédactions suivantes :

1^o Dans les *Quatre fils Aymon* (ms. du colonel Poymiro) :

« Nous vous adorons, Jésus notre Sauveur. Donnez-nous, je
« vous prie, le salut de nos âmes.
« Vierge, mère sacrée, nous avons recours à vous. Nous
« vous prions d'intercéder pour nos péchés. »

2^o Et dans une liasse de manuscrits provenant de Saffores, le pastoralier de Tardets, cette autre, reproduite plusieurs fois sur des feuilles volantes, sans doute pour être distribuée aux chanteurs :

« Nous vous adorons, Père Dieu de la Sainte Trinité,
« Roi des Rois et Esprit divin.
« Tous les Chrétiens vous adorent sur la terre, et de même
« les Anges vous honorent dans le ciel. »

Voici comment s'exécute aujourd'hui le chant du cantique final. Tous les acteurs se rangent en cercle au milieu de la scène, où ils se tiennent debout. Quelquefois, mais pas toujours, l'instituteur de pastorales se place au centre du cercle, comme un chef d'orchestre, pour diriger le chœur. Le cantique est entonné à l'unisson, et jamais le public ne mêle ses voix à celles des acteurs. Il n'est pas à notre connaissance que l'air de ce chant ait été noté. Tout ce que nous pouvons en dire, c'est que, quand nous l'avons entendu, il nous a paru beau et probablement ancien.

Aussitôt après le chant du cantique, tous les acteurs se retirent dans l'arrière-scène, et la représentation proprement dite est terminée.

volonté, soit le *Te Deum*, soit le *Magnificat* (cf. Sepet, *Les Prophètes du Christ*, p. 145 ; et en 1496 à la fin du *Saint Martin* d'André de Lavigne, on chanta le *Salve regina* (cf. Petit de Julleville, t. II, pp. 71 et 253-254). Pour le chant d'action de grâces au théâtre breton, voir Le Braz, p. 305 ; au théâtre flamand, Vander Straeten, t. I, p. 183 ; au théâtre toscan, A. d'Ancona, t. II, p. 306-309, Galassini, p. 229, Zenatti, p. 238.

Mais il reste encore à réciter l'épilogue.

Une dernière « sortie générale » ramène toute la troupe sur la scène, et, selon Jean Héguiaphal, la raison de cette sortie, « c'est de faire compagnie à celui qui récite l'épilogue et d'achever plus magnifiquement le spectacle. » Des didascalies du XVIII^e siècle, notamment celles du *Saint Roch* et de l'*Hélène de Constantinople* de la collection Campan-Latsague, confirment l'observation précédente et nous renseignent sur la solennité avec laquelle cela se faisait autrefois : « Tous les acteurs sortent avec leurs bannières, font le tour du théâtre ; les deux bannières s'arrêtent à chacun des deux bouts, et le dernier sermon commence. »

Ce qui montre bien la grande importance que les pastoraliers attribuent à cette sortie, c'est que, presque toujours, ils ont soin de dresser une liste spéciale pour indiquer l'ordre dans lequel elle doit se faire. Le ms. de la *Jérusalem délivrée* (Bordeaux, n° 1, p. 71) l'intitule : « Liste des acteurs par ordre pour la promenade finale. »

Le principe de cet « ordre » est le même pour la « dernière sortie » que pour les « arrivées », c'est à dire que, dans chaque « camp », les moindres personnages marchent en tête et les plus considérables en queue. Chrétiens et Turcs, précédés de leurs drapeaux, sortent en files par leurs portes respectives, exécutent quelques évolutions militaires, puis viennent s'aligner, les premiers sur le côté droit, les seconds sur le côté gauche de la scène, en se faisant vis-à-vis. Cette disposition, la plus fréquente, paraît être aussi la plus correcte, puisqu'elle est conforme à la règle selon laquelle le côté droit et le côté gauche de la scène sont respectivement affectés aux Chrétiens et aux Turcs. Néanmoins il arrive quelquefois que les extrémités des deux lignes s'incurvent et s'allongent sur le côté du fond de manière à former à peu près un demi-cercle, si bien qu'au point de jonction les Chrétiens et les Turcs se coudoient (Laguinde, 1914).

Quand les deux camps sont immobiles à leur place, les porte-drapeau, qui jusqu'alors dirigeaient les évolutions de l'un et de l'autre camp, se postent au centre de la scène et s'y arrêtent, séparés l'un de l'autre par un intervalle de deux ou trois mètres, et face au public. Bien entendu, le drapeau tricolore est à droite, le drapeau rouge à gauche.

Maintenant tout est prêt pour la récitation de l'épilogue, et l'acteur qui en a la charge vient se planter sur le devant de la scène, au haut du petit escalier. Cet acteur n'est jamais celui qui a récité le prologue (1), sans doute parce qu'on juge que le cumul serait une

(1) Fr. Michel a donc tort de dire, p. 49, que, « dans quelques pastorales le même personnage (qui a débüté le prologue) déclame la morale du drame, etc. »

tâche trop fatigante. C'est un autre acteur quelconque, Chrétien ou Turc, et même, au besoin, un personnage satanique. En 1909, à Ordiarp, l'épilogue fut récité par le géant Ferragus.

Comme le prologue, l'épilogue a trois parties, qui se débitent avec les mêmes attitudes, avec les mêmes gestes et avec le même cérémonial que les trois parties du prologue :

1^o Remerciements et excuses. Au milieu, le chapeau à la main.

2^o Moralité de la pièce. En se « promenant » pour chaque verset, et le chapeau sur la tête.

3^o Adieu au public. Au milieu, le chapeau à la main.

Pendant la récitation de la première et de la troisième partie, qui se débitent « au milieu », les enseignes agitent simultanément le drapeau tricolore et le drapeau rouge ; mais pendant la récitation de la seconde partie, où le récitant « se promène » sur le devant de la scène, leur manœuvre est différente. Pour les versets qui doivent être récités du coin droit, l'enseigne des Chrétiens se déplace vers la droite en même temps que le récitant, et il agite son drapeau tricolore, tandis que l'enseigne des Turcs demeure immobile à son poste. Pour les versets qui doivent être récités du coin gauche, l'enseigne des Turcs se déplace vers la gauche en même temps que le récitant, et il agite son drapeau rouge, tandis que l'enseigne des Chrétiens demeure immobile à son poste.

Après la récitation de l'épilogue, les deux enseignes reconduisent au fond de la scène le récitant, qui s'y asseoit sur une chaise préparée pour lui ; car il doit présider encore à l'ouverture du divertissement qui va suivre. Puis ils retournent l'un et l'autre à la tête de leur « camp », et ils ramènent tous les acteurs dans l'arrière-scène.

Cette fois, la représentation est parachevée.

La représentation, oui ; mais pas encore la fête. En Pays basque, une fête a pour complément nécessaire un bal. Ce bal, les derniers versets de l'épilogue ne manquent jamais de l'annoncer aux spectateurs. Par exemple, dans *Napoléon* :

« Pour vous récompenser de votre bonne attention, je
« vous convie tous à danser sur cette place. »

Et dans *Roland* :

« Maintenant, bonnes gens, voici notre pensée. Pour vous
« satisfaire, nous avons un beau bal à vous offrir. »

Deux didascalies du XVIII^e siècle nous renseignent sur la manière dont se donnait alors ce divertissement chorégraphique ;

« faire serviteur, et battre le tambour, et sonnée et danse. »
Vie de Saint Pierre, ms. Campan-Latsague.

« Sonner, et faire ainsi le tour de la place, et donner un
« branle avec ceux qui le désirent. » *La Jérusalem délivrée*,
Bordeaux, n° 1.

Il résulte de ces textes que la danse finale était un branle, qu'elle se dansait sur la place publique, et que tout le monde pouvait y prendre part. Aujourd'hui les choses sont un peu plus compliquées, et il y a lieu de distinguer : 1° le saut basque dansé sur la scène par les acteurs ; 2° les trois sauts basques dansés sur la scène par les jeunes gens de trois villages voisins ; 3° le bal public qui, selon la commodité des lieux, se danse sur la scène, ou sur la place, ou sur les deux à la fois.

1° Tous les acteurs, Chrétiens et Turcs, précédés des deux porte-drapeau, « sortent » ensemble et font quelques évolutions (1). Puis ils se rangent en cercle autour des porte-drapeau qui, debout au milieu de la scène, tiennent hauts leurs étendards, et ils dansent, soit le saut dit « de Monein », soit le saut dit « de Muchico ». L'usage permet que certaines personnes qui ne font pas partie de la troupe dansent ce saut avec les acteurs, à savoir : les jeunes gens du village qui n'ont pas eu de rôle dans la pièce ; les auxiliaires (gardiens de la scène, quêteurs, etc.) qui ont rendu des services pour la représentation ; et même les hommes âgés qui ont la réputation d'avoir été autrefois de remarquables danseurs. Pendant toute la danse, les porte-drapeau font onduler leurs étendards.

2° Ensuite l'un des acteurs — souvent le porte-drapeau des Chrétiens, avec ou sans drapeau tricolore — monte, encore costumé, sur une chaise, au milieu de la scène (2), et il met aux enchères trois sauts basques que les adjudicataires auront l'honneur de danser les premiers, pour ouvrir le bal public (3). Jamais les enchérisseurs ne sont des particuliers, et les sauts sont adjugés à « la jeunesse » du village qui offre le prix le plus fort. Les jeunes gens du village adjudicataire se cotisent entre eux pour payer la somme due.

L'usage de ces enchères paraît fort ancien et répond à un double

(1) Cf. cette didascalie de *Pierre de Provence* : « Et après (l'épilogue) tous feront un petit tour sur le théâtre avant de descendre pour aller à la danse. »

(2) En 1901, le crieur était assisté par les deux enseignes ; en 1908, à Chérante, il n'avait près de lui que l'enseigne des Chrétiens ; en 1909, à Ordiarp, il tenait lui-même le drapeau tricolore.

(3) J. Vinson, *Folk-lore*, p. 320, dit à tort que l'usage de ces enchères est tombé en désuétude. Elles ne manquent jamais de se faire après chaque représentation.

but. D'une part, c'est pour les villages voisins une façon courtoise de contribuer par un subside volontaire aux frais de la fête dramatique qui leur a été offerte. D'autre part, c'est pour ceux de ces villages qui se flattent d'avoir de bons danseurs, une occasion de les produire en public et de les faire admirer.

Les sauts basques sont nombreux, et les adjudicataires ont le droit de danser ceux qu'ils veulent. La danse d'un saut dure à peine quelques minutes. Chaque saut se danse sur un air qui lui est propre; mais d'ailleurs la cadence de ces airs varie peu, parce que, dans tous les sauts, les mêmes « points » (coups de pied) se renouvellent souvent. Parmi ces airs, les uns semblent d'origine française, les autres d'origine basque.

Selon notre ami Léopold Irigaray, danseur émérite, les airs des « Moneindarrak » et des « Muchikoak », sauts qui se dansent aussi en Béarn, pourraient bien être d'origine française. Au contraire, les « Laburrak », les « Laphurtar-mutchak », les « Baztandarrak », les « Chochuarenak », etc., ont un caractère basque assez fortement marqué (1).

3^o Enfin commence le bal public proprement dit.

Il s'ouvre traditionnellement par une gavotte, que dansent ensemble les acteurs et ceux des spectateurs qui le désirent; mais les filles ne prennent point part à cette première danse.

Au contraire, les danses suivantes, quadrilles, polkas, mazurkas, scotischs, etc., sont dansées par tout le monde, hommes et femmes.

Le bal ne finit qu'à la tombée de la nuit.

Quelle est la durée d'une représentation de pastorale ?

Buchon raconte qu'en 1839, à Sainte-Engrâce, la représentation des *Trois Marlyrs* commença à huit heures du matin et finit à huit heures du soir : — soit 12 heures.

Webster dit qu'en 1893, à Ossas, la représentation d'*Astyage* commença à huit heures du matin et finit à cinq heures du soir : — soit 9 heures.

Nous avons vu nous-même, en 1909, à Ordiarp, la représentation d'*Abraham* durer 7 heures; en 1909, à Mauléon, celle d'*Hélène de Constantinople*, 6 heures; en 1913, à Montory, celle des *Trois Empereurs*, 5 heures; en 1914, à Laguinge, celle d'*Astyage*, 6 heures.

Ces interminables représentations ne sont jamais coupées par une interruption quelconque (2).

(1) La musique de tous ces sauts basques est imprimée depuis longtemps.

(2) Les représentations de mystères français étaient aussi très longues; mais elles étaient coupées par un entr'acte destiné au repos. En 1496, la représentation de *Saint Martin* dura 9 heures, sans compter l'entr'acte. (Cf. Cohen, p. 250-251).

Il résulte de ces chiffres que les représentations de pastorales sont devenues plus courtes qu'autrefois.

Pourquoi les représentations d'autrefois étaient-elles si longues ? J. Aguer nous en a donné une raison dont nous ignorons la valeur. « Autrefois, nous a-t-il dit, les acteurs n'apprenaient pas la pièce par cœur ; c'était l'instituteur de pastorales qui se tenait derrière eux sur la scène, avec son cahier à la main, et qui leur lisait à mi-voix les versets qu'ils répétaient ensuite à voix haute. » Au premier abord, cette explication paraît étrange et suspecte. Notons toutefois que, selon Carew cité par le Braz (1), c'était précisément ainsi que l'on procédait en Cornouaille anglaise : « Les acteurs, dit Carew, ne récitent pas leur rôle par cœur ; ils se le font souffler par un personnage que l'on appelle l'Ordinaire, *the Ordinary*. Cet Ordinaire se tient derrière leur dos, le texte de la pièce à la main, et leur chuchote à voix basse les phrases qu'ils ont à débiter tout haut. »

Et pourquoi celles d'aujourd'hui deviennent-elles de plus en plus courtes ? Est-ce parce que les instituteurs de pastorales abrègent les vieux textes ? Il est vrai qu'ils ne se gênent point pour faire subir aux pastorales toutes les modifications qui leur plaisent ; mais ils ont toujours procédé de cette manière, et d'ailleurs, quelque longue que soit une pastorale, il n'a jamais fallu 12 heures d'horloge pour le réciter. Si la récitation était continue, on pourrait aisément l'achever en trois ou quatre heures. Mais, quoique une représentation ne comporte pas d'entr'actes apparents, le fait est qu'il y a beaucoup de temps perdu, sous des prétextes divers : « arrivées », danses des Satans, évolutions militaires, promenades processionnelles, etc. La raison principale pour laquelle les représentations d'aujourd'hui sont plus courtes que celles de jadis, c'est surtout, croyons-nous, parce que le public d'aujourd'hui se plaît moins que le public de jadis à ces longs intermèdes.

(1) *Théâtre celtique*, p. 93.

CHAPITRE XIII

LES SPECTATEURS

Le matin du jour fixé pour la représentation, les chemins qui conduisent au village présentent une animation insolite. On y voit arriver par bandes quantité de paysans endimanchés. Les uns vont à pied, le makila à la main; d'autres sont entassés sur des chars, sur des carrioles; quelques-uns sont à cheval, à mulet ou à âne, et il n'est pas rare que le cavalier ait en croupe sa femme ou sa fiancée. Les habitants des hameaux écartés et des fermes éparses prennent au plus court, par les sentiers de la montagne, et, quand ils dévalent sur le gazon vert des pentes, ils ressemblent à des fourmis brunes qui ramperaient sur l'herbe.

Bien entendu, le nombre des spectateurs varie beaucoup, selon que la journée est ensoleillée ou pluvieuse, selon que les travaux de la campagne sont plus ou moins avancés, selon que le lieu de la représentation est d'un accès plus ou moins facile. Mais, sauf les cas où des circonstances particulièrement défavorables contrarient la fête, l'affluence est toujours grande. En 1899, dans le petit village d'Haux qui ne compte en tout que 231 habitants et dont la partie agglomérée n'a peut-être pas vingt-cinq maisons, il y avait environ 700 spectateurs. La même année, à Tardets, et quoique ce fût une seconde représentation donnée par la troupe d'Haux, il y en avait plus d'un millier. En 1906, à Lambare, en 1908, à Chéraute, en 1914, à Laguinge, il y'en avait bien davantage.

Ces spectateurs sont presque exclusivement des gens du pays. Sur les 700 qui étaient à Haux, cinq seulement n'étaient pas coiffés du béret basque, et encore l'un des cinq était-il le pharmacien de Tardets. En 1909, à Ordiarp, pendant toute la première moitié de la représentation, il n'y eut pas un seul étranger; c'est seulement vers trois heures de l'après-midi qu'arrivèrent, dans un break et dans une automobile, deux sociétés de touristes venus en curieux pour assister à la fin du spectacle. - - -

Quand les pastorales se jouent à Tardets, qui est un gros bourg, ou à Mauléon, qui est une petite ville, le public est un peu plus mélangé d'éléments non indigènes; mais, en somme, même dans ces grosses localités accessibles par voie ferrée, les spectateurs étrangers sont en petit nombre: car les acteurs souletins n'ont pas l'habitude de faire de la réclame à leur théâtre. n'annoncent pas les représentations dans les journaux de Pau, de Bayonne et de

Biarritz (1). L'assemblée des spectateurs garde donc un caractère très spécial, sur lequel il convient d'insister un peu. Mais pour bien comprendre ce caractère, il faut avoir présente à l'esprit la géographie de la Soule.

Cette charmante vallée n'a guère qu'une trentaine de kilomètres de longueur, depuis Mauléon qui en est la minuscule capitale, jusqu'à Sainte-Engrâce et à Larrau qui en sont les derniers villages, près de la frontière espagnole. Le gave de Larrau, qui prend sa source au pied du pic d'Orhy, et l'Uhaïtxa, petit torrent qui descend de Sainte-Engrâce, se réunissent au-dessus de Licq pour former le Saison, rivière assez large, mais peu profonde. Dans la région haute, ces cours d'eau sont encaissés entre des montagnes rocheuses et boisées qui ont de douze à quinze cents mètres d'altitude, tandis que, dans la région basse, de nombreux vallons latéraux, formés par des montagnes plus petites et plus distantes, viennent déboucher sur la vallée principale dont le fond est occupé par de belles prairies. En dépit de l'âpreté du sol, ce joli coin de terre a une population assez dense. Tant sur le « val dextre » que sur le « val senestre », on compte une quarantaine de villages et de hameaux disséminés au bord de la rivière, ou nichés dans les gorges voisines, ou accrochés aux flancs des montagnes.

Une route principale, sur laquelle s'embranchent des chemins qui desservent les vallons, parcourt la Soule dans toute sa longueur. Mais la double bordure des collines, des mamelons, des croupes, des versants abrupts et des escarpements infranchissables en clôt si bien le bassin que, pour en sortir à droite ou à gauche, il n'y a que deux voies praticables : à gauche, la route qui, partant de Mauléon, grimpe par une interminable montée au col d'Osquich et gagne ensuite Saint-Jean-Pied-de-Port ; à droite, la route qui, partant de Tardets, franchit au delà de Montory le col d'où l'on descend par la vallée de Barétous à la ville d'Oloron. Mais ni l'une ni l'autre de ces routes n'est très fréquentée, soit à cause des redoutables côtes, soit parce que la Soule a peu de relations commerciales avec Oloron et avec Saint-Jean-Pied-de-Port. Il résulte de cette situation que presque tout le mouvement de la vallée se fait par la route qui la parcourt de haut en bas, le long du Saison.

Or ce mouvement est très actif. C'est un va-et-vient continu de gens qui, pour leurs affaires, pour leur bétail, pour leur commerce, passent sur cette route, de sorte que, les jours où il y a foire

(1) Cela était encore vrai quelques années avant la guerre. Mais déjà, vers 1910, les pastoraliers commencent à faire quelque réclame dans les journaux du département, et, depuis la guerre, ils en font même dans ceux de Bordeaux et de Toulouse.

à Mauléon ou à Tardets, elle est presque aussi passagère que certaines rues urbaines.

Il en résulte que, dans toutes les parties de la vallée, tout le monde se connaît, et il n'y aurait pas beaucoup d'exagération à dire que la Soule entière est comme un immense village divisé en nombreux quartiers, avec une multitude de maisons solitaires ; mais dans aucun endroit de ce vaste territoire les naturels ne se sentent dépay-sés : en effet, ils y ont partout des amis et connaissent de vue presque tous les habitants. Dans ces conditions, les fêtes locales sont en quelque sorte des fêtes communes à la vallée entière et l'on y vient de tout le pays. Si, par exemple, on joue une pastorale à Tardets, il est certain qu'il y aura dans l'assistance des gens de Mauléon, de Sainte-Engrâce et de Larrau, c'est-à-dire des lieux situés aux points extrêmes de la Soule. Et néanmoins l'assemblée conservera dans quelque mesure le caractère d'une réunion de famille. Ce ne sera pas, comme dans les fêtes des villes, un agrégat fortuit d'inconnus ; ce sera une société composée d'éléments homogènes. Car tout ce peuple a reçu la même éducation, possède un même fonds d'idées et de sentiments, est capable d'éprouver les mêmes émotions.

De plus, les acteurs d'une « tragédie » appartiennent à la même classe sociale que les spectateurs devant lesquels ils jouent. A cet égard, on serait tenté de comparer le théâtre rural de la Soule à ces théâtres aristocratiques que l'on appelle « théâtres de société ». Dans un « théâtre de société », la troupe et le public sont du même monde, et les personnes qui jouent sur la scène se proposent tout simplement d'amuser les personnes réunies dans la salle. Il en est à peu près de même au théâtre basque : les acteurs qui jouent une pastorale ont devant eux, non un public quelconque auquel il faut donner du plaisir pour son argent, mais une belle réunion d'invités auxquels on offre un divertissement gratuit.

Que les spectateurs d'une pastorale soient des invités, cela est indubitable, puisque, en principe, aucun d'eux n'est tenu de payer une rétribution pour assister au spectacle. Cette gratuité se rattache sans doute aux origines ecclésiastiques du théâtre. Tant que les représentations de mystères eurent le caractère d'une fonction religieuse, il ne pouvait être question d'y faire payer les places. Plus tard, lorsque le théâtre se laïcisa, l'usage prévalut bientôt dans les villes, où les représentations étaient luxueuses et coûtaient cher, d'exiger un droit d'entrée ; mais les campagnes demeurèrent fidèles à l'ancienne coutume, et, lorsque le besoin de couvrir les frais par des recettes devint urgent, ce que l'on fit payer, ce ne fut pas précisément le spectacle, ce fut la commodité d'y assister assis. Cette tradition survit encore au théâtre basque, où l'accès du

théâtre est libre pour tout le monde et où chacun peut assister sans bourse délier à la représentation, s'il consent à rester debout devant la scène. Mais s'il veut s'asseoir, soit sur la scène même, soit sur les gradins dressés à droite et à gauche de la scène, il doit payer son siège (1).

Si les spectateurs sont des invités, il convient de les traiter en invités. Or un antique usage souletin veut que le maître d'une maison offre à tout visiteur de choquer les verres. Comment serait-il possible qu'en un jour de fête dramatique on n'offrit point à l'« honorable compagnie », au « peuple bien aimé » venu peut-être de très loin pour assister à la représentation, le verre de vin de l'hospitalité ?

Du temps de Chaho, c'étaient, paraît-il (2), des trios de jolies filles du village qui offraient de l'eau sucrée et du vin rougi aux dames, du vin pur aux hommes » (3). Aujourd'hui, le verseur est un homme de quarante ou cinquante ans, qui tient d'une main un pitcher (4), de l'autre un verre, et qui, de temps en temps, se promène parmi les spectateurs en leur offrant un doigt de vin (5).

(1) Il en fut à peu près de même en Bretagne. A l'origine, l'accès du théâtre était entièrement libre, et les seules places payantes étaient les chaises placées sur la scène. Plus tard, quand on eut pris l'habitude de clore le théâtre par une barrière de tombereaux et de palissades, les prix d'entrée furent très bas. En 1886, à Langort, on payait uniformément 0 fr. 25 par personne, et ceux qui ne voulaient pas rester debout avaient le droit d'apporter une chaise ou un tabouret. — En Italie, les représentations de *maggi* demeurèrent absolument gratuites, tant qu'elles furent données sur la place publique ou dans un lieu champêtre. — En Soule, la gratuité a presque disparu depuis une quinzaine d'années, c'est à dire depuis que l'usage a prévalu de clore le théâtre. Cette belle et noble tradition a été tuée par l'esprit de lucre : avant tout, il faut grossir la recette.

(2) *Biarritz*, t. II, p. 130.

(3) Fr. Michel, p. 51, et Vinson, *Folk-lore*, p. 320, disent la même chose dans les mêmes termes. Les trois témoignages se réduisent donc à un seul, dont nous suspecterions volontiers l'exactitude si Webster, ordinairement plus soucieux que les auteurs précédents de ne rien avancer à la légère, ne parlait, lui aussi, dans *Tradition*, p. 255, « des gracieuses jeunes filles qui vous invitent à boire un verre de vin ».

(4) Le pitcher est une grosse bouteille qui contient environ deux litres et demi.

(5) L'usage de ces distributions de vin faites par les soins et aux frais de la troupe vient du moyen âge, comme l'attestent les exemples suivants. Vers 1430, aux grands jours de fête, le trop fameux Gilles de Rais « faisait représenter à ses frais des mystères sur différents théâtres élevés par son ordre au milieu des places publiques, et ses gens distribuaient aux spectateurs toutes sortes de rafraîchissements. » (Petit de Julleville, *Mystères*, t. I, p. 351). — En 1490, à Reims, de riches acteurs, qui jouaient dans la *Passion*, firent construire à leurs frais des buffets chargés de victuailles, et, pendant la représentation, leurs valets ne cessèrent d'offrir du vin et des douceurs aux spectateurs. (Petit de Julleville, *ibid.*, p. 273) — Cet usage n'avait pas complètement disparu au XVII^e siècle. Pendant les représentations qui se donnaient dans les collèges des Jésuites, on offrait souvent aux spectateurs,

Fr. Michel (1) écrivait en 1857 : « Il est vraiment impossible de dire combien l'attention et le silence règnent, malgré le concours si nombreux de spectateurs de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Ils restent ainsi entassés, suffoqués, dans une posture gênante, pendant les quatre ou cinq heures que dure la représentation ; sur ces visages avidement tendus vers la scène on n'aperçoit pas le moindre signe d'impatience ; de ces poitrines qui souvent respirent avec peine on n'entend sortir aucune plainte, si ce n'est lorsque l'innocence ou la vertu sont persécutées : alors l'attendrissement va jusqu'aux larmes ². On recueille avec avidité tous les dialogues, toutes les maximes dont on tirera parti plus tard, dans la conversation et pour l'éducation des enfants. » A quoi il faudrait ajouter que jamais les spectateurs n'applaudissent, même lorsqu'ils sont très contents de la pièce et des acteurs (3). Cela se comprend : quand un spectateur applaudit, c'est qu'il n'est pas réellement pris par le spectacle. Celui qui témoigne son contentement aux acteurs, manifeste par là qu'il a conscience d'être en présence d'une fiction, qu'il n'est pas dupe de l'art avec lequel on simule l'événement tragique, et qu'il conserve assez de liberté d'esprit pour apprécier le talent des comédiens.

Il paraît que la foi des Souletins dans leurs pastorales n'est plus aujourd'hui ce qu'elle étoit du temps de Fr. Michel. Les spectateurs qui viennent des villages voisins n'apportent plus, comme autrefois, la besace pleine de provisions et la petite outre de vin, pour manger et boire dans le théâtre même, sans perdre un quart d'heure de la représentation ⁴. Mais les gens ont beau être devenus sceptiques, lorsqu'on joue une pastorale, l'instinct héréditaire se réveille : tous,

soit une collation complète, soit un petit cadeau de pain, vin, fruit et confiture », soit simplement des bouteilles de vin. (Gofflot, *Le Théâtre de Collège* p. 159). Au XIX^e siècle, dans les théâtres ruraux du Valais (Suisse), on offrait encore une collation aux spectateurs. En septembre 1842, lors de la représentation donnée au village de Stalden, les anciens apportèrent des plateaux chargés de verres de vin, de pain bis et de mouton cru, et, passant entre les bancs, ils invitèrent chacun des spectateurs « à se servir sur le pouce une ration à son gré ». (Töppfer, *Nouveaux Voyages en zigzag*, XVI^e journée).

(1) *Le Pays basque*, p. 51.

(2) Pareille attention et pareille émotion des spectateurs ruraux au théâtre breton (Le Braz, p. 484).— Au théâtre toscan : « Pour le paysan, dit Al. d'Ancona (t. II, p. 304), le drame n'est pas une forme de l'art, c'est un miroir de la vie et de l'histoire, et il convient d'en regarder les images avec un esprit sérieux et dans une grave attitude corporelle. »

(3) Cf. ce que dit Le Braz, p. 484, des spectateurs bretons : « Jamais d'applaudissements, même quand le pathétique est à son comble. »

(4) Au théâtre du moyen âge, quoiqu'il y eût suspension de la représentation à l'heure du déjeuner, les seigneurs se faisaient souvent apporter à manger dans leurs loges. Quant au peuple, il se pressait devant les buvettes installées pour lui. (Cf. Cohen, p. 251-252).

jeunes et vieux, subissent malgré eux la fascination de l'antique spectacle, et les physionomies attentives expriment le plaisir et l'admiration.

L'un des indices les plus probants de cette émotion profonde, c'est que, même dans certaines circonstances où les spectateurs seraient excusables de sourire, l'envie de se moquer ne vient à personne. Par exemple, s'il arrive quelque accident au costume d'un acteur pendant qu'il débite son rôle, une femme s'avance sur la scène avec du fil et une aiguille, et elle répare le désordre sans que l'on entende un seul ricanement. Si une troupe de cochons, passant sous le plancher du théâtre, fait brusquement irruption au parterre (Ossas, 1910) (1), pas un regard ne se tourne vers les intrus et personne ne se dérange pour les chasser.



Fig. 17. — Les spectateurs. Un coin du théâtre d'Orcharp en 1909.

Cette imperturbable attention permet-elle aux spectateurs

(1) Le plus bizarre des incidents que nous avons vus se produire sur la scène est celui-ci. Un guerrier, mort sur le champ de bataille, devait attendre pendant huit ou dix minutes qu'on l'emportât. Comme l'attente était longue et le soleil ardent, un spectateur compatissant lui passa un parapluie ouvert, sous lequel ce mort s'abrita et fuma une cigarette. — Le Braz constate chez les spectateurs bretons la même impassibilité. « Comme on était, dit-il, entre gens du canton, la fête se passait un peu en famille, et personne ne s'offusquait des incidents malencontreux ou bucoliques qui pouvaient se produire pendant la représentation. » (*Théâtre cellique*, p. 482.)

rustiques de comprendre parfaitement le drame qui se joue devant eux ? Il est permis d'en douter. D'abord, les pièces elles-mêmes sont souvent embrouillées et obscures. Et puis, la façon dont on les joue n'en facilite pas l'intelligence : l'absence complète de décors fait que les lieux divers où l'action évolue demeurent peu distincts ; l'uniformité des costumes militaires fait que l'on confond aisément les guerriers les uns avec les autres, et cette confusion devient même inévitable lorsqu'un acteur chargé de « parties » doubles, triples et quadruples remplit plusieurs rôles sans changer de costume. Mais il faut ajouter que, dans beaucoup de cas, le public connaît d'avance le sujet de la pièce, surtout lorsque ce sujet est tiré de l'histoire sainte ou des romans de chevalerie, et cette connaissance préalable l'aide à démêler la signification des paroles récitées et des jeux de scène. D'ailleurs il est probable que, dans ces âmes simples et novices, le besoin de comprendre diffère beaucoup de ce qu'il peut être chez un citadin, chez un lettré. Un berger souletin n'a cure de la composition du drame, ni de la vraisemblance des faits, ni de l'exact enchaînement des épisodes ; ce qui le charme, c'est de voir vivre sur la scène la belle histoire dont il sait l'essentiel depuis son enfance, et chacun des tableaux qui se déroulent successivement sous ses yeux le captive tout entier, sans aucune intervention d'esprit critique.

Après la représentation, les spectateurs les plus sages — ce ne sont pas toujours les plus vieux — mettent à profit les bons conseils qui leur ont été donnés dans les derniers versets de l'épilogue :

« Comme la nuit approche, je vous engage à vous retirer
« chez vous sans retard. » *David*.

« Allez-vous-en gaiement souper chacun chez vous, de bon
« appétit. » *Saint Jean Calybite*.

Et ils reprennent le chemin du logis, « sans faire de scandale et sans dire un mot plus haut que l'autre » *Roland*.

Quant aux moins sages, non seulement ils restent pour le bal public, qui se prolonge jusqu'à la nuit close, mais, le bal fini, ils s'attardent longtemps encore dans les cabarets.

CHAPITRE XIV

LE BUDGET

Sans doute il est beau d'endosser un brillant costume rouge ou bleu, de se coiffer d'un chapeau à panache, de tenir pendant toute une journée sur la scène le rôle d'un roi et de réciter devant une multitude attentive des versets sonores : mais en ce bas monde il n'est pas de fête sans lendemain, et, le lendemain, il faut régler les comptes. Tout aboutit à un bilan, tout se solde en bénéfice ou en déficit. Dressons donc le budget d'une représentation de pastorale (1).

DÉPENSES

Les frais sont de deux sortes : 1^o ceux qui incombent à chaque acteur individuellement ; 2^o ceux qui incombent à la caisse commune.

1^o FRAIS A LA CHARGE DES ACTEURS. — Chaque acteur est tenu de se procurer lui-même le costume de son rôle (2).

Certains personnages — ceux qui sont des « civils » — peuvent se faire un costume qui ne leur coûte à peu près rien. Ils utilisent ce qu'ils trouvent chez eux ou ce qu'ils empruntent à des voisins, par exemple des redingotes, des gilets, etc., en ajoutant tout simplement à ces nippes quelques galons, quelques rubans, quelques oripeaux. Mais les guerriers, soit Chrétiens, soit Turcs, n'ont pas la ressource d'user de ce procédé économique, et il faut bien qu'ils paient leurs costumes spéciaux.

En général, les costumes se louent dans une maison de Tardets, qui en possède un assortiment. Le prix ordinaire de la location est de 8 à 10 francs (5 ou 6 fr. pour la veste, 1 ou 2 fr. pour la coiffure, 2 ou 3 fr. pour le pantalon). Il est rare qu'un acteur possède un costume à lui, parce qu'il n'aurait pas assez souvent l'occasion de s'en servir (3).

Toutefois, l'obligation qu'ont les acteurs de payer leurs costumes souffre quelques exceptions. C'est la caisse commune qui paie :

1^o Les costumes des rôles de femmes, parce qu'ils sont souvent

(1) Les prix indiqués sont partout ceux d'avant-guerre.

(2) Il en était de même au moyen âge. Par exemple, en 1496, les acteurs qui jouèrent *Saint Martin* « firent leur devoir de quérir acoustrement et habillement honneste; » et, en 1509, lorsqu'on joua les *Trois Doms* à Romans, le costume fut aussi à la charge des acteurs, sauf quelques fournitures payées à tel ou tel « pour sa feinte », sur les fonds de la masse. Petit de Julleville, t. II, p. 169 ; Cohen, pp. 217, 226).

(3) Voir ce qui a été dit sur ce sujet au chapitre II.

faits sur mesure et qu'ils coûteraient trop cher aux garçons chargés de ces rôles, étant donné surtout que ce sont toujours des adolescents qui ne peuvent disposer de beaucoup d'argent.

2^o Les costumes des anges, qui sans doute ne coûtent pas bien cher, mais qui sont portés par de très jeunes enfants auxquels il n'est pas possible d'imposer la moindre dépense.

D'ailleurs le vieil usage de payer individuellement les costumes tend à disparaître, depuis qu'en 1908 on a commencé à jouer les pastorales avec des costumes de théâtre (1) : car, quand on loue les costumes chez un costumier, c'est la caisse commune qui paie le tout sur le produit des recettes, et ainsi les acteurs n'ont rien à déboursier individuellement (2).

II^o FRAIS A LA CHARGE DE LA CAISSE COMMUNE. — Il va de soi que quelques uns de ces frais varient beaucoup d'une représentation à une autre. Les chiffres qu'on va lire ne représentent qu'une moyenne.

1^o *Copies des rôles.* — Chaho, toujours vague sous prétexte d'élégante fantaisie, dit (3) qu'on donne à l'instituteur de pastorales « une once d'or pour sa peine ». Mais qu'est-ce qu'une once d'or ? L'auteur oublie de nous renseigner sur ce point (4).

Selon Fr. Michel (5), les honoraires de l'instituteur de pastorales étaient de 40 fr. Cela semble peu (6).

Aujourd'hui, les jeunes gens traitent à forfait avec l'instituteur de pastorales pour l'ensemble des copies, et le prix ordinaire est de 100 à 150 francs, selon la longueur de la pièce (7).

2^o *Répétitions.* — L'instituteur de pastorales est défrayé de toutes les dépenses qu'il fait à l'occasion des répétitions, pour ses voyages et pour ses repas. Mais les voyages ne sont jamais longs, et

1. Voir ce qui a été dit sur ce sujet à la fin du chapitre VI.

2. Selon le vieil usage, le prix du costume n'était jamais remboursé sur la recette, et cette dépense restait inévitablement à la charge de l'acteur qui, quel que fût le succès de la représentation, était toujours sûr d'avoir à payer cela de sa poche. Il est facile de comprendre que la mode des costumes fournis aux frais de la caisse commune ait plu tout de suite aux acteurs.

(3) *Biarritz*, t. II, p. 122.

(4) S'il s'agit des *onzas de oro* nommées aussi « quadruples », l'once valait 84 fr. en Espagne et un peu plus en Amérique.

(5) *Pays basque*, p. 46.

(6) Notons toutefois qu'au XVIII^e siècle ces honoraires furent encore plus faibles. On lit à la page 47 du cahier qui servit en 1773 pour une représentation de *Saint Abraham ermite*, la mention suivante : « Pour le régent, 12 livres. »

(7) On a dit que chaque acteur payait individuellement la copie de son rôle. Il est possible que l'on ait procédé ainsi autrefois ; mais il est certain qu'aujourd'hui cela ne se fait plus.

les repas sont presque toujours pris chez des particuliers aisés, qui se font un plaisir d'inviter l'impresario (1).

3° *Construction du théâtre.* — La Soule abonde en forêts, et par conséquent les poutres, madriers et planches y sont moins chers qu'en beaucoup d'autres lieux. En outre, les charpentiers ont coutume de reprendre, après la représentation, les bois de la scène et des gradins (2). Pourtant cette dépense est relativement forte, même lorsque le théâtre est petit, comme en 1899 à Haux, où il n'y avait guère plus de 150 places assises ; et elle devient lourde quand les gradins prennent assez de développement pour que, comme à Chéraute et à Tardets en 1908, à Montory en 1913, plusieurs centaines de spectateurs puissent y trouver place. Le coût d'un petit ou d'un moyen théâtre est de 300 à 400 francs. Mais le théâtre de Montory, très grand et complètement clos, coûta 700 francs.

Quant à la décoration et au mobilier de la scène, ils ne coûtent rien ou presque rien, puisque la décoration se réduit à des draps de lit prêtés par les habitants, à des guirlandes et à des couronnes de feuillage et de fleurs tressées par les jeunes filles, à des festons de papiers de couleur qu'on suspend parfois autour de la scène et qui peuvent aisément se préparer au village. Le mobilier (quelques chaises, en certains cas une table, etc., est toujours mis gratuitement à la disposition des acteurs par l'aubergiste.

4° *Les costumes des personnages féminins et des anges.* — Il est difficile d'en fixer le prix. Admettons comme chiffre moyen 150 francs.

5° *Le vin offert aux spectateurs.* — D'ordinaire ce vin est assez bon, car on aurait honte de l'offrir mauvais à des gens que l'on considère comme des invités. La quantité versée, d'ailleurs très variable selon la localité où se donne la représentation et selon l'affluence du public, peut être d'environ 150 litres, ce qui représente une dépense de 60 à 80 francs (3).

(1) On trouve parfois dans les cahiers de courtes notes relatives aux déplacements de l'instituteur de pastorales pour les répétitions, par exemple : dans le cahier de *Khouli-Khan* (Bordeaux, n° 25) :

« A Etcharry, quand je suis allé avec les cahiers, 3 repas, — 1^{re} répétition, 2. — 3^e répétition, 2. — 4^e répétition, 2. — A Pâques, à midi, 1. »

« A Lohitzun, les repas. Quand j'y fus avec les cahiers, 1 repas. — Allé faire répétition, mais non resté, 1. — 1^{re} répétition, 2. — 2^e répétition, 2. — 3^e répétition, 2. — 4^e répétition, 2. — Le soir de Pâques, 1. »

dans *Roland* (ms. de J. Héguiaphal) :

Au 1883, le 11 septembre. Répété tout dimanche à tragedi Rolan. Tourné à Musculdy le tresseu settanbre 1883.

(2) Au moyen âge aussi l'entrepreneur reprenant son bois et ses ais à la fin du jeu (Cohen, pp 87-88).

(3) Dans le cahier de *Jean de Paris* (ms. Campan-Latsague, qui servit pour une représentation donnée en 1760, le pastoralier a noté, P 15^o :

6^e *Le salaire des musiciens.* — En 1901, à Lieq. les musiciens, qui étaient au nombre de trois, touchèrent chacun 20 francs (1).

En résumé, le total des dépenses pour une représentation ordinaire monte à 600 ou 700 francs ; mais il arrive parfois que ce chiffre est beaucoup dépassé, comme on en peut juger par les comptes suivants (2), dressés pour les deux représentations (3) des *Trois Empereurs* données à Montory en 1913 :

« *Première représentation.* — Instruction des acteurs, 200 fr. Location des costumes à Bordeaux, 340 fr. Costumes des Satans, 30 fr. Construction du théâtre, 700 fr. Musique, 100 fr. Frais de publications, 50 fr. Frais divers, 80 fr. Total : 1500 francs.

« *Deuxième représentation.* — Théâtre (pour le laisser en place), 100 fr. Costumes (pour en prolonger la location), 250 fr. Musique, 50 fr. Vin, 50 fr. Frais divers, 50 fr. Total : 500 francs. »

RECETTES

Par quels moyens la troupe couvre-t-elle ces frais ?

Contrairement à ce qui se faisait d'habitude pour les représentations de mystères (4), la troupe qui joue une pastorale n'est jamais subventionnée ni par la municipalité ni par les particuliers. Lorsque les particuliers veulent, soit témoigner de la sympathie aux acteurs, soit favoriser une fête qui peut leur être profitable comme ce serait le cas, par exemple, pour un cabaretier et pour un aubergiste, — ils le font, non par la promesse ou par le versement préalable d'un subside, mais au cours même de la représentation, par l'offrande assez forte qu'ils déposent sur le plateau du quêteur. Il n'y a donc aucune exagération à dire que les troupes souletines assument toute la responsabilité de l'entreprise et qu'elles ne comptent que sur elles-mêmes pour payer leurs dettes.

Ces troupes paraissent même assez jalouses de l'indépendance que leur vaut une telle situation, et voici un fait récent qui le prouve. En septembre 1905, c'est-à-dire à un moment de l'année

« 54 pots de vin à X sols six liards ». Si l'on tient compte de la différence des temps, on voit que c'était à peu près la même dépense qu'aujourd'hui.

(1) Au moyen âge, le salaire journalier des musiciens de l'orchestre était d'environ 11 fr. de notre monnaie. (Cohen, p. 137).

(2) Ces comptes nous ont été obligeamment communiqués par M. Esprabens, qui dirigea les représentations. Il est évident qu'ils ne sont qu'approximatifs, puisque toutes les sommes y figurent en chiffres ronds.

(3) Voir au chapitre IV ce qui a été dit sur les secondes représentations.

(4) Beaucoup de mystères étaient représentés sur l'initiative et aux frais, soit du conseil de ville, soit de princes, de seigneurs ou de bourgeois riches qui voulaient se rendre agréables au peuple. Cf. Petit de Julleville, t. II, pp. 361 et suiv. ; Cohen, pp. 161-165.

où l'on n'a pas coutume de jouer des pastorales, un étranger fort riche eut la curiosité d'en voir une, et il offrit aux jeunes gens de Barcus de pourvoir à toute la dépense, s'ils voulaient lui jouer *Napoléon*. Mais, malgré cette offre alléchante qui assurait aux acteurs de beaux bénéfices, les jeunes gens firent des difficultés, et finalement ils renoncèrent à réaliser un projet avantageux, mais dont ils n'avaient pas eu l'initiative.

Les ressources par lesquelles une troupe fait face à ses charges sont les suivantes :

1^o *Le prix des places payantes*. — De tout temps, croyons-nous, les places assises ont été des places payantes. Les chaises mises sur la scène sont ordinairement appelées « premières », et les bancs des gradins latéraux « secondes ». Lorsque le théâtre est clos, — et depuis quelques années la mauvaise habitude de le clore tend à prévaloir, — on fait même payer sous le nom de « troisièmes », soit les places assises des gradins les plus éloignés, en face de la scène, soit les simples places de parterre où le spectateur se tient debout (1).

Il n'y a jamais d'invitations gratuites (2), par la bonne raison que la troupe ne doit rien à personne et que les notables habitants sont des gens riches ou aisés qui ont l'obligation morale de se montrer généreux envers les acteurs.

En 1901, à Licq (théâtre ouvert), les premières coûtaient 2 fr., les secondes 1 fr., les troisièmes 0 fr. 50. La recette fut d'environ 250 francs.

En 1908, à Tardets (théâtre ouvert), pour la représentation solennelle donnée aux Fêtes de la Tradition basque, les premières coûtaient 5 fr., les secondes 2 fr., les troisièmes 1 fr. Nous ignorons quelle fût la recette.

En 1909, à Mauléon (théâtre fermé), les premières coûtaient 3 fr., les secondes 2 fr., les troisièmes 1 fr. 50. Nous ignorons quelle fut la recette.

En 1914, à Laguinge (grand théâtre fermé), les premières coûtaient 3 fr., les secondes 2 fr., les troisièmes 1 fr. Il y eut une extraordinaire affluence de public, et la recette atteignit près de 2.000 francs (3).

Quant à la façon de percevoir le prix des places, elle était naguère encore aussi simple que possible. Un homme circulait parmi le public et recevait de la main à la main l'argent des gens assis. En

(1) En fait, s'il plaît à ce spectateur de s'asseoir, jamais personne ne l'en empêche.

(2) Il en était de même pour les représentations de mystères, où il n'y avait ni places gratuites ni demi-places. (Cohen, p. 246).

(3) Depuis la guerre, les prix des places ont considérablement augmenté. En 1922, à Menditte, ils furent de 10 fr., 5 fr., 3 fr., et 2 fr. La recette, dit-on, atteignit plusieurs milliers de francs.

1901, ce percepteur, en échange de l'argent reçu, remettait au spectateur un billet qui n'était qu'un petit carré de papier portant l'indication manuscrite du prix de la place. Pour la première fois en 1906 il y eut à Lambare des billets imprimés. Depuis 1908, ces billets se vendent ordinairement à un ou à deux guichets ouverts près de la porte d'entrée, comme dans les théâtres urbains.

2° *La quête du vin*. — Si les acteurs font aux spectateurs la politesse de leur offrir à boire (1), il est entendu que les spectateurs ne seront pas en reste de courtoisie avec les acteurs, et qu'ils se feront un plaisir de répondre à cette gracieuseté par une autre gracieuseté. C'est pourquoi un homme muni d'un plateau suit toujours le verseur de vin, mais à quelques pas en arrière, pour n'avoir pas l'air de réclamer le prix du vin. D'ailleurs il est bien entendu que l'offrande mise sur le plateau n'est pas un paiement, puisque le spectateur, après avoir bu, reste libre de donner ou de ne pas donner (2).

Dans le plateau du quêteur il y a ordinairement, soit une grosse pomme (Haux, 1899), soit une grosse orange (Chéraute, 1908), posée sur un tas de pièces blanches et de sous; et ce fruit est lardé de vraies pièces d'or, « pour faire comprendre, explique Chaho (3), que les acteurs ne sont pas des gueux qui se sont mis en dépense, et pour donner aux spectateurs l'exemple de la générosité ». Webster, dans des notes manuscrites, raconte qu'en 1893, à Ossas, il a « vu jusqu'à environ 1000 fr. en *onzas de oro* du Mexique et de l'Amérique du Sud », et que ces pièces avaient été prêtées aux acteurs par quelqu'un du pays. Plusieurs fois nous avons vu nous-même sur le fruit une somme à peu près aussi forte, en pièces d'or de 40 et de 100 francs, et l'on nous a dit que c'était un habitant de Tardets qui depuis longtemps gardait ces pièces peu communes, pour les mettre à la disposition des troupes qui jouaient des pastorales dans la Haute-Soule.

Naturellement, ce que les spectateurs mettent en plus grande quantité sur le plateau, c'est de la monnaie de billon; mais on y voit aussi beaucoup de pièces de 0 fr. 50, de 1 fr., de 2 fr. et même de 5 francs.

D'après M. A. Bouchet, il y eut autrefois des quêtes du vin qui rapportèrent jusqu'à 400, 500 et même 600 francs. Aujourd'hui la recette n'arrive plus jamais à ces chiffres. En 1901, à Licq, elle atteignit à peine 150 francs.

(1) Voir au chapitre XIII.

(2) Il paraît qu'au temps de Chaho (*Biarritz*, t. II, p. 130) la quête ne commençait qu'« au dernier tour de buvette ». C'était un raffinement de courtoisie, que nous avons retrouvé en 1910, à Ossas: aucun quêteur n'y suivit le verseur de vin pendant les trois ou quatre premières tournées.

(3) *Biarritz*, t. II, p. 130.

Ajoutons que l'usage même de cette quête paraît tomber peu à peu en désuétude, depuis que l'on a commencé à clore les théâtres. Cela se comprend. Lorsque l'entrée était gratuite, l'offrande était une contribution volontaire dont les spectateurs se faisaient un devoir de s'acquitter. Maintenant que l'entrée est payante, les spectateurs ne sont plus des invités, et ils regrettent d'avoir à débours des sous ou des pièces blanches pour le verre de vin. En 1909, à Mauléon, et en 1914, à Laguinge, il n'y eut ni vin versé ni quête (1).

3^o *La mise à l'enchère des sauts basques.* — A en croire Chaho (2), l'enchère du premier saut basque pouvait monter jusqu'à 3 onces d'or, celle du second à 2 onces, et celle du troisième à 1 once. Si ces « onces » étaient des quadruples espagnols, cela faisait 252, 168 et 84 francs. Mais cela paraît beaucoup pour un temps où l'argent était plus rare qu'aujourd'hui.

Fr. Michel (3) donne des chiffres plus vraisemblables : quelquefois 150 et même 200 francs pour le premier saut ; de 20 à 50 francs, pour le second ; de 15 à 30 pour le troisième.

Selon notre ami Léopold Irigaray, les prix ordinaires ne seraient plus aujourd'hui, dans la Haute Soule, que de 25, 10 et 5 ou 6 francs.

Toutefois il y a des cas où la recette est meilleure. Webster rapporte qu'en 1893, à Ossas, le premier saut fut adjugé 57 francs ; et J. Aguer nous a assuré que, il y a quelques années, dans une représentation donnée par les filles, le premier saut fut adjugé 200 francs. C'était d'ailleurs un prix anormal.

Nous avons vu nous-même le premier saut adjugé 25 francs à Licq, en 1901 ; 30 francs à Chéraute, en 1908 ; 65 francs à Laguinge, en 1914.

A Ordiarp, en 1909, l'adjudication des trois sauts produisit au total le gros chiffre de 125 francs, parce qu'il y avait rivalité entre les jeunes gens de Garindein et ceux d'un hameau voisin de Saint-Palais.

En résumé, selon que les circonstances sont plus ou moins favorables, le temps plus ou moins beau, l'affluence du public plus ou moins grande, la somme des recettes varie dans des proportions

(1) Partout et toujours la quête a été l'une des plus grandes ressources du théâtre populaire. Dans les représentations de mystères bretons, elle se faisait avec beaucoup moins de discrétion qu'aux pastorales basques, et les quêteurs la prolongeaient avec une singulière insistance. (Voir Luzel, pp. XXII et XXVIII ; Le Braz, pp. 410-412 ; Le Goffic, pp. 272-273). — Dans le Trentin, aux *maggi*, elle se faisait ordinairement avant la représentation, et non pas seulement dans le village où la représentation se donnait, mais aussi dans les villages voisins. (Voir ce que Zenatti raconte d'une représentation de *Giuseppe* donnée en 1830 à Cressano.)

(2) *Biarritz*, pp. 130-131.

(3) *Le Pays basque*, p. 51.

considérables. Les jours de malechance, il arrive qu'elle ne dépasse pas 350 ou 400 francs; les jours de bonne chance, elle peut s'élever à 1000 francs, 1500 francs, 2000 fr. et même davantage. Est-il nécessaire d'ajouter que ces derniers chiffres sont rares ?

Voici le compte des recettes pour les deux représentations données en 1913 à Montory (où l'on ne pratique pas l'enchère des sauts basques) :

« *Première représentation.* — Vente de billets, 1500 fr.; quête du vin, 200 fr. Donné par les invités (cartes envoyées à domicile), 100 fr. Total : 1800 francs.

« *Deuxième représentation.* — Vente des billets, 550 fr. Quête du vin, 50 fr. Total, 600 fr. »

Bref, pour les deux représentations, les frais furent de 2000 fr. et les recettes de 2400 fr.

Si les acteurs souletins travaillaient pour l'argent, ils auraient de cruels mécomptes.

Plusieurs personnes compétentes, notamment J. Aguer et Léopold Irigaray, nous ont dit que, lorsqu'on donne la représentation dans un petit village, la troupe est presque toujours en déficit. Au contraire, lorsqu'on la donne par beau temps, à Tardets, à Mauléon ou dans quelque autre localité agréable et de facile accès, la troupe a chance de réaliser un bénéfice (1).

Lorsqu'il y a déficit, le solde est divisé en autant de parties égales qu'il y a d'acteurs, et chaque acteur, riche ou pauvre, est tenu personnellement à payer sa quote-part.

Lorsqu'il y a bénéfice (2), jamais la troupe ne se partage en argent le revenant-bon (3). Si, après que tous les frais ont été acquittés, la somme disponible est faible, les acteurs se contentent de la boire ensemble au cabaret. Si elle est assez forte, ils la mangent dans un banquet donné à l'auberge (4).

(1) Au moyen âge, presque toutes les représentations de mystères se soldaient en déficit ; mais alors la troupe s'adressait au conseil de ville qui, après s'être fait prier, finissait par accorder une subvention pour couvrir, sinon la totalité, au moins une grande partie de la dette.

(2) A la pastorale de Licq (1901), où il y avait 22 acteurs, le bénéfice net fut de 77 francs, soit 3 fr 50 par acteur. Cela ne représente pas même la moitié du prix payé par l'acteur pour la location de son costume.

(3) Il semble qu'au contraire les acteurs des troupes médiévales se partageaient les bénéfices en argent. Mais, dit Cohen, p. 217, « le salaire ne compensait guère la peine et les nombreuses journées de travail perdues. » — En Angleterre, les acteurs des *pageants* n'étaient pas beaucoup mieux partagés que leurs confrères de France. Par exemple, à Coventry, Pilate recevait 4 shellings ; Hérode, 3 shellings 4 pence ; le Christ, 2 shellings. (*Ibid.*, p. 218).

(4) Au théâtre breton aussi, les acteurs n'avaient guère d'autre ambition que « de s'asseoir, le soir, à une table bien garnie, et de faire un peu de bonne chère ». (Le Goffic, p. 273 ; Le Braz, p. 486). — A. d'Ancona, t. II, p. 305, fait la même constatation pour les acteurs des *maggi* toscans.

CHAPITRE XV

REPRÉSENTATIONS DONNÉES PAR LES FILLES

Si l'usage traditionnel défend aux filles de tenir les rôles féminins dans les pastorales jouées par les garçons, il ne leur interdit pas de former elles-mêmes une troupe et de jouer en travesti les rôles masculins. D'ailleurs les représentations données par les filles sont beaucoup moins fréquentes que celles données par les garçons; mais elles ne sont nullement tombées en désuétude, puisque la dernière a eu lieu en 1909.

Les seules pièces jouées par les filles dans les 18 représentations connues (1) sont : *Hélène de Constantinople*, 9 fois ; *Geneviève de Brabant*, 3 fois ; *Sainte Engrâce*, 2 fois ; *Sainte Marguerite*, 1 fois. Pour les trois autres représentations, on ignore le titre de la pièce jouée. Il résulte de cette liste que les pastorales susceptibles d'être jouées par les filles sont celles qui ont pour protagoniste une femme, soit que cette femme appartienne à l'hagiographie authentique, soit qu'elle ait été seulement assimilée aux saintes par l'imagination populaire. Les chiffres qui précèdent donnent même à penser que les pseudo-saintes ont la préférence.

Pourquoi les filles jouent-elles une pastorale ? Voici l'anecdote racontée à ce sujet par Badé en 1843 : « Une marchande épicière de Horga (2), enchantée de la représentation (masculine) de *Sainte Hélène*, à laquelle elle avait assisté à Jaxu, monta la pièce, il y a plusieurs années, avec les jeunes filles de son village, et remplit elle-même le rôle de l'héroïne. » Ce serait donc par émulation que, cette fois-là, les filles auraient entrepris de monter la pièce (3).

Chaho (4) va plus loin : il dit que les filles se proposent de donner une leçon aux garçons et de leur montrer que, quand elles s'en mêlent, elles n'ont pas besoin de se préparer longtemps pour jouer mieux qu'eux.

Mais, selon notre ami L. Irigaray, elles n'y mettent pas tant de malice et elles veulent tout simplement s'amuser à leur tour.

Au surplus, rien n'empêche qu'à l'occasion les trois raisons entrent simultanément en jeu.

(1) Voir à l'Appendice la liste de ces représentations.

(2) Horga est un quartier d'Ossès, cemi de l'église.

(3) Peut-être cette anecdote ne mérite-t-elle pas beaucoup de créance : car il paraît douteux qu'on ait jamais joué de pastorale tragique à Ossès. On ne saurait toutefois le nier formellement, puisqu'on en a bien joué à Saint-Jean-Pied-de-Port.

(4) *Biarritz*, t. II, p. 138.

Quelle est la condition des personnes qui composent une troupe féminine ? Si l'on en croit Chaho (1), « en pays euskarien, la femme mariée qui voudrait jouer un rôle dramatique sur le théâtre, serait deshonorée à tout jamais : son mari et le public penseraient qu'elle est devenue folle ». Mais, à supposer que cela ait été vrai du temps de Chaho, il est certain que cela n'est plus vrai aujourd'hui. A. Léon rapporte (2), d'après le témoignage du Dr Constantin, qu'une ou plusieurs femmes mariées peuvent se joindre, le cas échéant, aux jeunes filles qui forment le gros de la troupe ; et L. Irigaray nous affirme que si, en fait, il est rare qu'une femme mariée joue un rôle, néanmoins personne ne se scandaliserait d'en voir une sur le théâtre.

En 1867, F. Michel écrivait (3) que, « quand les jeunes filles se donnent en spectacle sur les tréteaux, . . . on n'y voit guère d'*etchecho-alhaba*, c'est-à-dire de filles de bonne maison, tandis que les jeunes gens acceptent généralement des rôles sans distinction de position ». Mais L. Irigaray ne croit pas à l'existence de ce préjugé bourgeois : car il sait pertinemment que, en 1909, lorsque les filles d'Ordarp jouèrent *Hélène de Constantinople*, plusieurs filles de bonne maison, notamment la fille du maire, faisaient partie de la troupe.

D'autre part, quel est le sentiment public à l'égard des représentations féminines ? Chaho (4) prête les propos suivants à des filles qui se concertent pour organiser une représentation :

« — Et monsieur le curé, que dira-t-il ?

« — Tout ce qu'il doit dire.

« — Et nos parents ?

« — Rien. Cela les amusera de nous voir jouer une pastorale. »

Dans sa brièveté, ce dialogue paraît résumer assez bien l'état réel de l'opinion. L'autorité religieuse voit les représentations féminines d'un mauvais œil et s'y oppose de toutes ses forces ; mais les parents se soucient peu des remontrances du curé, lorsqu'il s'agit de choses qui ne concernent pas expressément la religion. Au dire de L. Irigaray, les filles se feraient même parfois un malin plaisir de contrecarrer les volontés de leur trop impérieux pasteur. Webster avait déjà noté cet esprit de mutinerie, et il en cite deux cas probants dans ses notes manuscrites. 1^o Lorsque, vers 1868, les filles de Licq se décidèrent à jouer une pastorale, elles prirent cette résolution au sortir de l'église, le jour même où le curé avait

(1) *Biarritz*, t. II, p. 137.

(2) *Hélène de Constantinople*, p. 38.

(3) *Le Pays basque*, p. 50.

(4) *Biarritz*, t. II, p. 139.

eu la fâcheuse idée de fulminer en chaire contre ces sortes de divertissements. 2^o Lorsque, en 1879, à Garindein, la représentation féminine d'*Hélène* fut empêchée par le mauvais temps, une vieille disait en riant : « C'est le curé qui nous a envoyé cette pluie-là ! » Une autre disait : « Ce sont les missionnaires ! » Et une jeune actrice maugréait tout haut : « Ces diables de curés et de capucins ! »

Mentionnons encore une particularité qui tend à prouver que l'opinion publique ne voit pas de mal aux représentations féminines. En 1878, lorsque Bernard Pée-Laborde fit jouer à Montory *Geneviève de Brabant* par une troupe de filles, il n'éprouva aucun scrupule à inscrire sur son cahier les noms de toutes ces filles, avec mention des rôles qu'elles avaient tenus. Or ce n'est pas l'usage d'inscrire sur les cahiers les noms des acteurs, même quand ces acteurs sont des garçons. A plus forte raison le pastoralier se serait-il abstenu de nommer les filles qui lui avaient prêté leur concours, s'il avait pu craindre qu'une telle mention fût susceptible de nuire à la réputation de ces jeunes personnes. Il est, au contraire, assez vraisemblable que, s'il les a nommées, c'est parce qu'il a cru leur faire honneur (1).

Le principe qui interdit de mélanger les sexes sur la scène paraît avoir été appliqué rigoureusement jusqu'aux environs de 1870. « Catiche jouera le rôle de Satan : elle est assez endiablée et assez bonne danseuse pour cela », fait dire Chaho (2) à une jeune Basquaise. Et il est certain qu'à la représentation donnée par les filles de Licq, vers 1868, le rôle de Satan fut joué par une fille. Cela n'a rien d'étonnant : beaucoup de Basquaises savent danser aussi les danses des garçons. « Les femmes qui les connaissent, dit le P. Lhande (3),

(1) Comme cette liste est la seule connue qui donne les noms des actrices, nous la reproduisons intégralement, à titre de curiosité.

« Le prince de Brabant et Eutor : Marguerite Gabaston.

« Sa mère, son épouse et Mélior : Marianne Partarieu.

« Sainte Geneviève : Marianne Paillet-Barenne.

« Siffroi, roi palatin : Marie Partarieu.

« Golo, intendant : Gracieuse Halcondon.

« Florieux : Madeleine Fondeville.

« Lenfroi : Gracieuse Cauhapé.

« Le messager et Charles : Gracieuse Abadie.

« Drozan, cuisinier : Jeanne Serres.

« La fille d'honneur : Catherine Talon.

« Marotte, fée, et Mamellus : Graciette S^t-Martin.

« Abdérames, roi turc : Anne Lissalt.

« Agrippa : Marie Friart.

« Occupa : Madeleine Gabaston. »

On voit que dans cette liste il y a quatre « parties doubles. »

(2) *Piarritz*, t. II, p. 138.

(3) *Autour d'un foyer basque*, p. 118.

doivent presque toujours leur habileté dans cet art à quelque pastorale qu'elles auront jouée dans leur jeunesse, et où plusieurs rôles, notamment celui des Satans, exigent un fin talent de danseur. » Mais depuis quelque temps le principe a fléchi, et l'on admet aujourd'hui que, dans une représentation féminine, les rôles des Satans, trop pénibles, soient tenus par des hommes (1).

Selon Webster (2), quand on confie ces rôles à des hommes, on a soin de les choisir d'âge mûr. Mais cette précaution est tombée aussi en désuétude : car, en 1909, à Mauléon, nous avons vu les rôles des Satans tenus par des jeunes gens qui s'étaient même costumés plus coquettement que pour les représentations ordinaires.

Les trois garçons qui prirent part à cette représentation de 1909, jouèrent, outre les rôles des Satans, ceux d'un géant, de deux mendiants, du loup et du lion. L'attribution de pareils rôles à des garçons correspond, semble-t-il, à une intention courtoise : on ne veut pas que les filles représentent des personnages diaboliques, bestiaux ou trop mal nippés. C'est une attention assez délicate.

Selon le témoignage de Mme Carricaburu, de Chéraute, cité par Mme d'Abbadie (3), les filles portaient autrefois sur la scène « un pantalon long, généralement blanc, et une tunique semblable à celle que portent certains de nos militaires, mais plus large, et fixée à la taille par une ceinture. »

En 1865, Chaho écrivait (4) : « Que faut-il aux filles pour jouer une pastorale ? Des pantalons blancs et des culottes noires, des vestes rouges, des couronnes d'or et des turbans à panaches, des chaînes d'or, des épées et de grands sabres. »

Webster a noté en ces termes ce qu'il a vu le 21 avril 1879, à Garindein : « Les filles qui jouaient les rôles des femmes avaient des robes blanches. . . . Celles qui jouaient les rôles des héros portaient des vestes bleues ou écarlates, des jupons blancs courts, avec pantalons blancs et espadrilles blanches. . . . » Dans d'autres notes, il ajoute à cette description quelques particularités : « Elles sont costumées ordinairement en blanc, avec des bérêts ou toques, avec des écharpes ou ceintures bleues ou rouges, selon qu'elles ont de bons ou de mauvais rôles (5). Les héroïnes ont des robes de longueur ordinaire ; les héros-filles portent des jupes plus courtes, avec des

(1) Cf. Vinson, *Folk-lore*, p. 318.

(2) *Loisirs*, p. 222.

(3) *Causeries sur le Pays basque*, p. 115.

(4) *Biarritz*, t. II, p. 139.

(5) C'est à dire des rôles de Bons ou de Mauvais.

continuations qui singent le pantalon du sexe laid. Il n'y a rien de décolleté ; tout est modeste et bienséant. »

Et voici enfin ce que nous avons vu nous-même, le 17 octobre 1909, à Mauléon, dans la seule représentation féminine à laquelle nous avons pu assister.

Les costumes des trois rôles de femmes — la reine-mère Sophie (couleur rose), la princesse Hélène et sa suivante Clarisse (couleur bleue) — ne différaient des costumes ordinaires, déjà décrits (1), que par d'insignifiantes particularités. Signalons seulement que la reine-mère et la princesse, au lieu de porter la haute couronne en forme de tiare, avaient la tête ceinte de cercles d'or un peu relevés sur le front, en forme de diadèmes.

Les costumes des filles qui jouaient les rôles de l'archevêque, de l'hermite, du marin, du courrier, etc., étaient à peu près semblables à ce qu'ils sont dans les représentations données par les garçons, et il est inutile d'y revenir.

Mais il convient de s'arrêter un peu aux costumes militaires qui caractérisent les représentations données par les filles.

Rois chrétiens. — Jupe blanche ne descendant que jusqu'aux genoux, et ornée de galons d'or ; gaze bleue enveloppant la jupe ; petite touffe de rubans jaunes d'or épinglée sur le sein gauche ; bas blancs ; espadrilles bleues, ornées de rubans bleus et de galons d'or ; couronne de fleurs d'or et de feuillage d'or, avec aigrette d'or au dessus du front ; épée droite, à fourreau d'acier, vraisemblablement empruntée à quelque officier de douane ; canne à pomme d'argent, ornée d'un gros nœud de rubans bleus aux extrémités flottantes.

Guerriers chrétiens. — Jupe blanche ne descendant que jusqu'aux genoux, moins galonnée que celle des rois et recouverte d'une gaze bleue ; petit bouquet de fleurs artificielles épinglé sur le sein gauche ; bas blancs ; espadrilles bleues, ornées de rubans bleus et de galons d'or ; chapeau de paille en forme de cloche, garni de fleurs blanches et enveloppé dans un voile de gaze bleue ; épée droite à garde en forme de croix (épée de théâtre), suspendue à la taille par une ceinture de cuir noir ; canne noire, ornée d'un gros nœud de rubans bleus aux extrémités flottantes.

Rois turcs. — Jupe blanche ne descendant que jusqu'aux genoux, et ornée de galons d'or ; gaze rose enveloppant la jupe ; bouquet de fleurs artificielles épinglé sur le sein gauche ; bas blancs ; espadrilles blanches, ornées de rubans rouges et de galons d'or ; couronne

(1, Voir plus haut, chapitre VI.

d'or surmontée de fleurs artificielles et de clinquant ; épée droite à garde en forme de croix, suspendue à la taille par une ceinture de cuir fauve ; canne brune, ornée d'un gros nœud de rubans rouges aux extrémités flottantes.

Guerriers turcs. — Jupe blanche ne descendant que jusqu'aux genoux, moins galonnée que celle des rois et recouverte d'une gaze rouge ; petit bouquet de fleurs artificielles épinglé sur le sein gauche ; bas blancs ; espadrilles blanches, ornées de rubans rouges et de galons d'or ; chapeau de paille en forme de cloche, garni de fleurs rouges et enveloppé dans un voile de gaze rouge ; épée droite à garde en forme de croix, suspendue à la taille par une ceinture de cuir fauve ; canne brune, ornée d'un gros nœud de rubans rouges aux extrémités flottantes.



Fig. 18. — La troupe des filles qui ont joué *Helène de Constantinople* à Ordiarp et à Mauléon, en 1909

Comme on le voit, les filles n'observent pas moins scrupuleusement que les garçons le symbolisme des couleurs ; mais elles se servent de ces couleurs avec un goût plus discret, et, au lieu d'employer les teintes brutales, elles font pour ainsi dire flotter autour de leurs costumes blancs un léger nuage de bleu et de rouge (1).

(1) Notre ami L. Irigary, qui a assisté à une représentation de *Sainte Marguerite* donnée par les filles en 1905, nous a dit que les costumes y

La montre. — Webster rapporte dans ses notes manuscrites qu'en 1879, à Garindein, les filles firent la montre à cheval, et que celles qui remplissaient des rôles féminins étaient montées en amazones, tandis que celles qui remplissaient des rôles masculins étaient montées à califourchon.

En 1909, à Mauléon, toute la troupe fit la montre en quatre voitures, un peu confusément, de la manière suivante :

Première voiture (drapeau tricolore). Trois rois chrétiens et le courrier ; trois musiciens installés sur la banquette.

Deuxième voiture (drapeau tricolore). Rois et soldats tures ; la reine-mère Sophie. Un soldat ture, assis à côté du cocher, agitait un petit drapeau rouge semé d'étoiles d'or.

Troisième voiture (drapeau tricolore). Divers personnages, pour la plupart chrétiens. L'un d'eux, assis à côté du cocher, agitait un petit drapeau bleu semé d'étoiles d'or et garni de dentelles. Sur l'impériale de la voiture, le loup et le lion dans leurs costumes de bêtes.

Quatrième voiture (drapeau tricolore). Les deux Satans et le Géant.

Ces quatre voitures parcoururent au petit trot toute la ville de Mauléon, tandis que les trois musiciens jouaient sans discontinuer leurs airs les plus allègres.

Le prologue et les arrivées. — Comme la représentation se donnait au trinquet, la troupe fut obligée de descendre de voiture avant de se présenter devant le théâtre. Pour remédier à cet inconvénient et pour faire prendre patience aux nombreux spectateurs déjà entrés dans la salle, les Satans, le Géant et quelques paysans non costumés exécutèrent une danse sur la scène, en attendant la récitation du prologue.

Ce fut un des acteurs-garçons qui, encadré par deux gardes d'honneur, récita le prologue avec le cérémonial accoutumé, sous les ondulations du drapeau.

Les « arrivées » se firent dans l'ordre habituel : 1^o les Chrétiens ; 2^o les Tures ; 3^o les Satans ; 4^o le Géant.

Action, diction, jeux de scène. — Le débit et les gestes des acteurs-filles, le cérémonial des entretiens des rois et des reines, les batailles entre Chrétiens et Tures furent les mêmes que dans les représentations de garçons.

avaient été à peu près les mêmes que ceux que nous venons de décrire ; mais sainte Marguerite portait une couronne en forme de tiare, chargée de bijoux et surmontée d'une petite croix, et les guerriers tures avaient de hauts chapeaux de plumes et de fleurs, comme dans les pastorales jouées par les garçons.

Il n'y eut aucune distribution de vin. Cependant, vers quatre heures, la princesse Hélène, avec une aumônière à la main, fit une longue quête au milieu de public, comme une chanteuse de café-concert.

Fin de la représentation. — Hymne d'actions de grâces, chantée par les Chrétiens seuls. Récitation traditionnelle de l'épilogue, entre les deux groupes des Chrétiens et des Turcs rangés à droite et à gauche de la scène. Finalement toute la troupe fit autour de la scène une marche processionnelle et se retira.

Aucune enchère de sauts basques. Bal public auquel prirent part les acteurs et les spectateurs mêlés : d'abord, « le saut de Monein » ; puis une gavotte ; puis des polkas, etc.

Vers six heures, les voitures ramenèrent la troupe féminine au lieu où elle s'était costumée.

En somme, les représentations de filles ne diffèrent des représentations de garçons que par de menus détails, et les différences paraissent accidentelles plutôt qu'intentionnelles.

Le spectacle est toujours joli. Les actrices n'ont pas du tout l'air embarrassé. Si elles manient leurs épées avec un peu de gaucherie, cette inhabileté même ne laisse pas d'être séante et gracieuse. Elles prennent leurs rôles au grand sérieux et déclament leurs versets d'une voix que la douceur n'empêche pas de rester bien timbrée.

Ces représentations laissent, paraît-il, de longs souvenirs aux jeunes filles qui ont eu la chance d'y prendre part. Cette chance n'est pas commune, puisque, dans toute la Soule, on ne donne guère, en moyenne, qu'une représentation féminine tous les huit ou dix ans (1). Fr. Michel cite (2), d'après le capitaine Duvoisin, une vieille fille « qui avait dans sa jeunesse joué le rôle de Geneviève de Brabant avec un tel feu que sa raison fut ébranlée par les applaudissements de la foule et par le bruit qui s'en suivit dans tout le pays ». Et Webster, plus digne de foi que le capitaine Duvoisin, mentionne cet autre fait moins romantique : « J'ai entendu parler, dit-il (3), d'une fille qui répétait avec enthousiasme jusqu'à l'extrême vieillesse le rôle qu'elle avait joué dans sa jeunesse. »

Lorsque les Souletines jouent une pastorale, elles ne font que suivre une tradition longue, ininterrompue et respectable.

(1) Voir à l'*Appendice* la liste des représentations connues

(2) *Le Pays basque*, p. 48.

(3) *Loisirs*, p. 226.

Marius Sepet (1) et Cohen (2) ont très clairement expliqué que ce n'est pas à un sentiment de pudeur qu'il faut attribuer l'interdiction faite jadis aux femmes de tenir sur la scène les rôles féminins. La vraie cause de cette interdiction est l'origine liturgique des mystères. On n'a jamais admis que les femmes se mêlassent directement à la célébration du culte, et les théâtres issus du culte conservèrent plus ou moins consciemment ce principe.

Toutefois, dans les monastères de femmes, où les religieuses participaient à l'état ecclésiastique, la règle subit de nombreuses exceptions, et souvent les nonnes organisèrent entre elles des représentations dramatiques. Exemples :

Au X^e siècle, les pièces de Hroswitha furent jouées par les religieuses du couvent de Gandersheim, en présence de l'évêque diocésain assisté de ses chanoines.

« En 1594 ou 1595, les religieuses que l'on appeloit les Dames de Saint Antoine, dont étoit abbesse Madame de Thou, très honneste fille, jouèrent une tragédie de Garnier, appelée *Cléopâtre*, où les filles étoient vêtues en hommes pour représenter les personnages ; et les spectateurs étoient l'abbé de Citeaux, nommé Lacroix, et les quatre principaux abbés, de Clairveaux, de Morimond, de Pontigny et de la Ferté. » (*Mémoires pour servir à l'histoire de Port-Royal*, cités par Sainte-Beuve dans *Port-Royal*, 2^e édition, t. I, p. 99).

Ces divertissements passèrent des abbayes dans les palais.

Vers 1540, Marguerite, reine de Navarre, faisait jouer les « comédies » noéliques de sa composition par les filles de sa cour (*Brantôme*).

Vers 1570, Catherine de Médicis faisait jouer des comédies « par Madame d'Angoulême et pas ses honnestes et belles princesses, dames et filles ».

Le même usage se retrouve au XVIII^e siècle dans les maisons d'éducation, où il est venu, soit des abbayes, qui furent longtemps les seules écoles pour les filles de l'aristocratie, soit des palais, comme le prouve le cas des demoiselles de Saint-Cyr qui, en 1689 et en 1691, jouèrent *Esther* et *Athalie* pour le plaisir du roi Louis XIV.

Nul n'ignore que, dans beaucoup de pensionnats de filles, l'habitude de donner de petites représentations dramatiques à l'occasion de la distribution des prix s'est maintenue jusqu'à nos jours.

La tradition des troupes composées exclusivement de filles a survécu aussi dans la plupart des théâtres ruraux.

En Flandre, « les jeunes filles des campagnes se constituaient en

(1) *Prophètes du Christ*, p. 119.

(2) *La mise en scène*, pp. 205-208.

gildes pour la représentation de pièces théâtrales... Leur factotum (impresario) était ordinairement une institutrice. » (1)

Dans le Tyrol, il y avait récemment encore des représentations populaires où tous les rôles étaient tenus par des jeunes filles (2).

En France, à Saint-Savournin, près de Gardanne (Bouches-du-Rhône), on continue à jouer chaque année une pièce dont tous les rôles sont tenus par des femmes et par des jeunes filles.

A Alise-Sainte-Reine (Côte d'or), la tragédie de *Sainte Reine* est jouée tous les ans par des jeunes filles, et il faut que ces jeunes filles soient d'Alise.

Mais la Bretagne fait exception, et Le Braz déclare (3) qu'« il n'y a pas d'exemple dans les annales dramatiques des campagnes qu'une Bretonne ait été admise à monter sur les tréteaux ».



(1) Vander Straeten, *le Théâtre villageois*, t. I, pp. 85, 87.

(2) Louis Enault, la *Comédie chez les paysans tyroliens*, article publié dans le *Moniteur universel*, n° du 29 octobre 1856.

(3) *Théâtre celtique*, p. 459.

APPENDICES

A

Liste chronologique des Pastoraliers⁽¹⁾

XVI^e SIÈCLE

BORDET, d'Alos, est mentionné par Buchon comme ayant vécu au XVI^e siècle. Mais Buchon a soin d'avertir que « c'est tout ce qu'il a pu recueillir de l'érudition de Pierre Saffores et des traditions du pays ». Ce renseignement reste donc douteux : car les Basques s'embrouillent aisément dans les millésimes.

XVII^e SIÈCLE

La date du 29 août 1634 a été reproduite par P. Saffores sur sa copie de *Saint Jacques* (Bibl. nat., n° 211). C'est, semble-t-il, celle d'une représentation dirigée par un pastoralier inconnu.

XVIII^e SIÈCLE

ETCHEGOYEN, de Laruns ou de Larrau, vivait, selon Buchon, dans la première moitié du XVIII^e siècle. Badé dit seulement « au XVIII^e siècle ».

GAULIBER, d'Esquiule, fit représenter *Elisabeth de Portugal* à Esquiule, le 3 janvier 1750.

ARHEX (Pierre d'), de Larrau, cordonnier, exécuta la copie de *Jean de Paris* qui servit pour la représentation donnée à Larrau le 25 juin 1760.

LARCHÉ, de Sauguis, fit représenter *Richard de Normandie* (ms. Vinson) à Sauguis, le 4 août 1769.

OIHÉNART, mentionné par Vinson et par Webster comme vivant en 1770.

DATCHEBARNE (Simon-Bernard), de Charritte, possédait en 1770 un manuscrit de *Clovis* (Bordeaux, n° 3).

(1) Outre les noms qui figurent sur la présente liste, il y en a beaucoup d'autres dans les cahiers. Mais nous avons négligé ceux qui ne sont accompagnés d'aucun renseignement relatif aux personnes qu'ils désignent.

DETCHEBARNE - ETCHEBARNE (Bernard), de Charritte, possédait un ms. de *Jean de Paris*. En 1777, ce ms. lui fut emprunté par Pierre Lahore, d'Eyharche (hameau de Barcus), et par Carriciry-Bordet, d'Alos, pour le copier ; puis, le 19 octobre, les emprunteurs s'excusèrent de l'avoir déchiré par mégarde. C'est aujourd'hui le ms. de la Bibl. nat. n° 213. Detchebarne possédait aussi un ms. de *Jacob* (Bordeaux, n° 12). Il paraît avoir fait jouer *Saint Jean-Baptiste* à Charritte. Il vivait encore en 1783.

RUTHIE (Jean), de Rivehaute, fit représenter *Hélène de Constantinople* à *Rivehaute, le 14 juin 1783 et le 16 juin 1784.

AGIE, de Tardets, est cité par Fr. Michel (*Pays basque*, p. 54) comme « l'un des instituteurs qui, depuis un siècle, se sont attachés à recueillir les productions des muses euskariennes et employés à les faire représenter ». Chaho (*Biarritz*, t. II, p. 125) le cite aussi comme « un des plus réputés parmi les auteurs dramatiques basques. »

GOYHENEIX, d'Alcay, est cité par Fr. Michel et par Chaho dans les mêmes termes que le pastoralier précédent.

ETCHEGOYEN, d'Ibarolle, mourut, selon Buchon, vers la fin du XVIII^e siècle.

MÉCOL (Jean I), de Garindein, fit représenter *Œdipe* à Garindein, en 1792 et en 1793 ; *la Jérusalem délivrée* à Ainharp, en 1793, et à Ordiarp, en 1798 ; *Hélène de Constantinople* à Lohitzun, en 1803, et à Garindein, en 1810.

CASSOU (Benoît), d'Arette, fit représenter la tragédie de *Saint Louis* à *Montory, le 29 avril 1792.

BOHOTÉGUY (Martin), d'Aroue, possédait un manuscrit d'*Œdipe* (Bibl. nat., n° 178), et il paraît avoir fait représenter cette pièce en 1793.

ELISSALT, de Laruns, village réuni aujourd'hui à Berrogain, fit représenter *Charlemagne et les douze pairs* à Alos, le 4 avril 1796.

CARRICART, de Licq, fit représenter *Hélène de Constantinople* à Lichans, le 24 avril 1796.

LAXAGUE, de Lichans, maître d'école, fut cité à comparaître en 1796 devant l'administration municipale du canton de Sunharette, pour avoir préparé une représentation d'*Hélène de Constantinople*, pièce considérée comme seditieuse.

XIX^e SIÈCLE

GRAMON, d'Ellichalt (petit hameau voisin de Mauléon), paraît avoir fait représenter *Sainte Ursule* à Camou. Il vivait au commencement du XIX^e siècle.

CHANGARD (Gratian), de Saint-Palais, mentionné par Vinson, *Folk-Lore*, p. XX, et par Webster, *Loisirs*, p. 234, a mis son nom sur un manuscrit de *Saint Jean Calybite*. Il vivait au commencement du XIX^e siècle.

AINCIONDÉ ou AINCIONDO (Pierre), d'Ainhice, a noté sur un ms. de *Jean de Paris* (Bibl. nat., n° 146) qu'il a « traduit cette pièce en langue basque ». Il paraît avoir fait représenter *Saint Blaise* à une date et dans un lieu non spécifiés. Il vivait au commencement du XIX^e siècle.

BAYHAUT (Isidore), de l'Hôpital Saint-Blaise, paraît avoir fait représenter *Sainte Elisabeth de Portugal* à une date et dans un lieu non spécifiés. Il vivait au commencement du XIX^e siècle.

CAZAURANG, de Lanne, traduisit vers 1802 le *Pansart* basque en vers béarnais, sous le titre de *La Tragédie de Mardi-Gras* (collection Pée-Laborde).

FOURCADE (Pierre), dit HILLOTON, de Mauléon, fit représenter *Geneviève de Brabant* en 1802. Il a mis son nom sur des manuscrits d'*Abraham* et de *Sainte Engrâce*.

FOURCADE (Pierre), dit HOLLOLON, fit représenter *Hélène de Constantinople* à Mauléon, le 28 sept. 1803. Le ms. qui servit pour cette représentation (Bordeaux, n° 36) appartient ensuite à Larrory-Fourcade, de Mauléon, qui y a mis son nom.

TROUILH, maître d'école à Nabas, paraît s'être occupé d'art dramatique avec beaucoup de succès. Plusieurs pastoraliers, notamment Pierre Mécol, qui suit, et Pierre AGUERRIBERRY, d'Ainharp, dont l'ex-libris se trouve sur un ms. de *Sainte-Engrâce* (Bibl. nat., n° 113), se déclarent « élèves de Monsieur Trouilh ». Nous ignorons si ce TROUILH de Nabas était apparenté au Pierre Trouilh, maître d'école à Lahourcade, contre qui une information fut faite, en 1772, pour avoir « formé un théâtre » sur lequel fut jouée une farce charivarique contre deux habitants du village. (*Archives départ. des B.-Pyrénées*, B 4957, f° 38).

MÉCOL (Pierre), de Nabas ou de Garindein, qui paraît avoir été maître d'école, a mis son nom en 1805 sur un ms. de *Richard de Normandie*, et aussi sans date, sur un ms. de *Saint Jean Calybite*.

MÉCOL (Jean II), de Garindein, peut-être fils du précédent, fit représenter *Richard de Normandie* à Abense-de-Bas, le 22 août 1814; à Ainharp, le 23 mars 1813, et à Saint-Etienne-en-Navarre, le 28 mai 1818; *Jean de Calais* dans un lieu non dénommé, le 28 mars 1818; *Sainte Marguerite* à Larribar, le 28 mai 1818, et à Espès, le lundi de la Pentecôte 1825; *Saint Jean Caillabill* à Mauléon-Licharre, le 24 juin 1818, et à Saint-Palais, le 27 juillet 1818;

Saint Pierre à Garindein, le 20 août 1831. Il se qualifiait lui-même « conducteur de trageries » et « instituteur chef des trageries ».

BORDATO (Jean), dit « Monsieur CHABALET », de Pagolle, possédait vers 1815 un ms. de *Dorimène* (Bordeaux, n° 19), sur lequel il a noté « que c'était un beau livre, mais que ces sortes de livres ne valent rien, parce qu'ils font perdre l'âme ». Il paraît avoir possédé aussi un ms. d'*Abraham* (collection Campan).

GUILHARDOUY (Dominique), de Nabas, paraît avoir fait représenter *Hélène de Constantinople* en 1818.

QUINTABURU (Jean), de Saubis, forgeron, fit représenter les *Quatre fils Aymon* (Bibl. nat., n° 215), le 13 août 1818. Ce ms. avait appartenu précédemment à Arnaud Quintaburu et à Joseph Quintaburu. Les Quintaburu ont possédé aussi un ms. de *Daniel*.

GOROSTIBAR (Pierre), de Barcus, fit représenter les *Quatre fils Aymon* à Barcus, le 19 août 1918.

BIDEGARAY (Michel), d'Ordarp, fit représenter *Hélène de Constantinople* en 1824 (ms. d'Ordarp).

BASTERREIX, qui a possédé après Bidegaray le ms. d'*Hélène de Constantinople*, y a mis un ex-libris par lequel il fait savoir qu'il était sabotier.

CALY (Louis), de Gurs, recopia en 1824 la pastorale française de *Judith et Holopherne* (ms. Bouchet).

CHATAN (Jean), de Barcus, instituteur communal à Berrogain-Laruns, paraît avoir fait jouer *Saint Roch* en 1825.

BARATCHAGARAY (Salvador), d'Aussurucq, possédait vers 1830 un ms. de *Jacob* (Bordeaux, n° 12), sur lequel il a noté en basque « qu'il n'avait pas du tout foi dans les femelles et qu'il voulait se faire curé ».

SAFFORES (Jean-Pierre), de Tardets, cordonnier. Buchon dit de lui (article du 2 nov. 1839) : « J'ai visité la bibliothèque d'un régent de pastorales. Son état habituel est de faire des souliers ; mais, aux grands jours, il quitte le magasin et préside aux répétitions. Lui-même a composé quelques pastorales, entre autres une sur *Napoléon*. C'est une histoire de la Révolution française, vue, et assez bien vue, de Tardets. Pour d'autres pièces il s'est contenté du rôle d'arrangeur, et pour quelques-unes du rôle de moderniseur. J'ai visité ses archives, et j'ai trouvé plus de 70 pastorales manuscrites, de différents auteurs et de différentes époques. L'une, entre autres, intitulée *Clovis*, est certainement un manuscrit de 1500, et je la lui ai achetée. » Quatre ans plus tard, Badé, qui avait sans doute accompagné Buchon dans la visite racontée ci-dessus, dit à son tour : « En 1839, lorsque je vis pour la première fois Saffores, il était en train de composer une pastorale sur *Carlouche*. » Fr. Michel

dit du même pastoralier (*Pays basque*, p. 54) : « Depuis 1826, M. Saffores aîné (1)... a fait jouer (à Tardets), ainsi que dans le reste de l'arrondissement de Mauléon, de cinquante à soixante pièces. C'est à cet homme modeste, grand collecteur de pastorales basques, que je dois quelques-uns des détails qui précèdent. » Et enfin Chaho (*Biarritz*, t. II, p. 125) le loue en ces termes : « J.-P. Saffores, le Tardésien, est le plus distingué de nos auteurs dramatiques... Sa réputation, dans notre pays, égale, si elle ne la surpasse, celle d'AGIE, de Tardets, de GOYHÉNEIX, d'Alçay, et de LAXAGUE, de Lichans. » — Parmi les nombreuses représentations dirigées par Saffores, voici celles dont nous avons relevé la mention sur les cahiers : *Saint Jean-Baptiste* à Mauléon-Licharre, le 24 juin 1830 ; *Hélène de Constantinople* à Gotein, le 23 mai 1834 ; *Pansari* (tragi-comédie de carnaval), s. l., le 26 avril 1835 ; *Astyage* à Tardets, le 14 mars 1836 ; *Saint Roch*, à Tardets, le 27 juin 1836 ; *Sainte Catherine* à Tardets, le 8 mars 1839 ; *Hélène de Constantinople* à Tardets, le 23 janvier 1840 ; *Charlemagne*, s. l., le 13 avril 1854.

SAFFORES (Jean-Baptiste), facteur des postes, frère cadet du précédent, recueillit la collection de manuscrits formée par Jean-Pierre ; mais il ne semble pas s'en être jamais servi pour des représentations. — Le fils de Jean-Baptiste se désintéressa entièrement de cette collection, de sorte que, quand il vendit la maison paternelle à un nommé Barneix, les manuscrits demeurèrent abandonnés dans un placard. En 1879, cinq de ces manuscrits furent achetés pour la bibliothèque municipale de Bayonne, par les soins de M. Webster. En 1901, nous avons acheté nous-même en bloc le résidu du fonds, soit dix-sept manuscrits, pour la plupart en mauvais état, et nous en avons donné trois à la bibliothèque de Bayonne, quatorze à la Bibliothèque nationale.

CASSOU (Thomas), d'Arette, fit représenter *la Tragédie de saint Louis* à *Arette, le 2 février 1826 ; *la Tragédie du Mardi Gras* à *Arette, le 18 février 1833 ; *Les Quatre fils Aymon* à *Arette, le 25 février 1835 ; à *Aramitz, le 17 février 1847 ; à *Arette et à *Oloron, le 3 mars et le 8 mars 1859.

OIHENART (Jacques) est mentionné par J. Vinson et par Webster comme vivant en 1827.

BESSIGER, d'Esquiule, fit représenter *la Destruction de Jérusalem*. le 27 octobre 1827.

DUFOUR (Jacques), de Charre, tisserand, a mis son nom, en 1830, sur un ms. d'*Hélène de Constantinople*.

(1) Fr. Michel le qualifie « facteur de la poste à Tardets ». C'est une confusion : le facteur de la poste est son frère cadet, Jean-Baptiste, qui suit.

IRIGOHEN (Dominique), de Licq, fit représenter *Sainte Engrâce* en 1831.

LAPLACE (Pierre) fit représenter *Sainte Engrâce* par les filles de Licq, le 3 mars 1831.

IRAGOYHEN (Baptiste), d'Undurein, a mis son nom sur un ms. de *Geneviève de Brabant*, vers 1833.

BOHOTEGUY (Pierre), d'Aroue, fit représenter *Sainte Engrâce* par les filles d'Aroue, en 1835. Il possédait des manuscrits de *Saint Etienne*, de *Godefroy de Bouillon* et de *la Princesse de Cazmira*.

BASSAGAIX, d'Esquiule, a mis sur un manuscrit de *Charlemagne* (Bibl. nat., n° 142) l'inscription suivante : « Cette pièce fait et composé par Bassagaix de Esquiule, le 22 marc 1835. Sa sera le dernier pièce. J'é traduit 20 pièces. » Il paraît avoir copié le ms. de *Saint-Eustache et sainte Euphémie* (Bordeaux, n° 8).

BOTÉOTÉGUY fit représenter *Sainte Marguerite* à Abense-de-Bas, en 1838.

ETCHEVES, de Viodos, est mentionné par Buchon et Badé comme mort un peu avant 1839.

G. (Pierre), qui n'a pas jugé à propos de nous faire connaître autre chose que son prénom et l'initiale de son nom, fit représenter *Saint Jacques* à Lichans, en 1842.

BOHOTÉ, d'Aroue, est mentionné par Badé comme mort un peu avant 1843.

BOHOTÉ, d'Uhart, est mentionné par Badé comme encore vivant en 1843.

OYHENART-LARRONDO (Jacques), d'Uhart-Mixe, fit représenter *Canico et Belchiline*, farce charivarique, à Larrilar, le 20 avril 1848 ; *Roland* à Gabat, le 15 avril 1849 ; les *Quatre Fils Aymon* à Uhart-Mixe, le 10 janvier 1851 ; *Pansart*, s. l., le 20 janvier 1852. Il a possédé un ms. de *Clovis* (Bordeaux, n° 13), un ms. de *Saint-Julien d'Antioche* (Bordeaux, n° 3), et un ms. d'*Hélène de Constantinople* (Bordeaux, n° 36) où il a inséré une lettre d'amour écrite par une femme en 1854.

ROSPIDE (Jean-Pierre) fit représenter *Hélène de Constantinople* à Mauléon, en 1850.

ARHEX (Bernard), de Larrau, possédait et fit peut-être représenter *Astyage* et *Hélène de Constantinople* en 1850, *Godefroy de Bouillon* en 1853 et en 1855.

CASSOU (Jean-Baptiste), menuisier à Arette, fit représenter à *Montory, le 18 février 1857, *Bonaparte, deuxième campagne d'Italie*.

BUSSON (Jean-Pierre), de Tardets, fit représenter *Nabuchodonosor* à Tardets, en 1857, et *Clovis*, même lieu, en 1858. Selon Vinson, *Flok-lore*, p. XX, il est mort en 1875.

APLESEIX (Joseph), de Barcus, a mis son nom sur un ms. d'*Hélène de Constantinople* (Bibl. nat., n° 219), en y ajoutant les mots : « très coquin, coucou ».

BESSIGER (Jean-Pierre), fit représenter *Mustapha* à Tardets, en 1859. Il a mis son nom sur un ms. d'*Alexandre* et sur un ms. de *Saint Jacques*.

ELHAR (Jean-Pierre), de Barcus, a mis son nom sur un ms. de *Mustapha*, avec la date du 21 avril 1860, qui est probablement celle d'une représentation.

BAYOU (Jean-Pierre), de Tardets, a mis son nom sur un ms. d'*Aslyage*, avec la date du 1^{er} janvier 1863, qui est probablement celle d'une représentation.

CASSOU (Vincent-Jean-Baptiste), géomètre-arpenteur à Arette, fit représenter *les Trois Empereurs* à *Arette, le 8 février 1866 ; à *Moumour, le 28 et le 29 octobre 1866 ; à *Oloron, le 7 novembre 1866 ; et à *Lanne, le 19 avril 1868.

IRIGARAY (Jean-Pierre), de Laguinge, forgeron, fit représenter quelques pastorales, notamment *Alexandre*, le 23 janvier 1878 ; mais il renonça au théâtre pour obtenir du curé la place de chantre. Selon Webster (*Loisirs*, p. 232-233), il aurait composé une pastorale sur *les Quatre fils Aymond* ; mais, en réalité, il ne s'agit que d'un remaniement.

FOIX (Jean-Baptiste), de Larrau, plâtrier, dirigea quelques représentations à Larrau et à Tardets. Il possédait cinq ou six manuscrits, notamment une *Jeanne d'Arc* et une *Sainte Marguerite*. Il est mort vers 1901.

PÉE-LABORDE (Bernard), d'Arette, fit représenter *Geneviève de Brabant* à *Montory, le 21 février 1878 ; et *Bonaparte, deuxième campagne d'Italie*, à *Arette, le 24 février 1878.

PÉE (Bernard), d'Arette, fit représenter *la Jérusalem délivrée* à *Arette, le 4 février 1883, et *les Trois Empereurs* aussi à *Arette ; le 14 et le 20 février 1892.

PÉE-LABORDE (Calixte I), d'Arette, fit représenter *les Quatre fils Aymon* à *Arette, le 30 janvier 1898.

PÉE-LABORDE (Calixte II), d'Arette, fils du précédent, possède sept manuscrits de pastorales provenant de son père, et il les prête pour les représentations qui se donnent dans la vallée de Barétous ; mais il ne dirige pas lui-même les représentations.

LOPEGARAY (Julien), de Barcus, dirigea en 1883 une représentation de *Roland*.

OYHAMBURU (Laurent), de Viados, possédait plusieurs manuscrits de pastorales. Il vivait encore en 1880.

OYHAMBURU, de Viados, sandalier, fils du précédent, vendit en

1890 au docteur Otto Stoll, de Zurich, et en 1905 à nous-même, quelques-uns des manuscrits qui avaient appartenu à son père.

HÉGUIAPHAL (Jean-Pierre I), de Chéraute, cultivateur, avait recueilli tous les manuscrits, au nombre d'une cinquantaine, rassemblés par son père et son grand-père. Mais, en 1898, un incendie détruisit presque toute cette collection. Pendant plus de trente ans, ce J.-P. Héguiaphal dirigea un grand nombre de représentations dans toute la vallée de la Soule. Il est mort âgé, vers 1910.

XX^e SIÈCLE

HÉGUIAPAL (Jean-Pierre II), de Chéraute, cultivateur, fils du précédent, a dirigé pendant une vingtaine d'années, d'abord avec son père, puis seul, un grand nombre de représentations dans toute la vallée de la Soule. En 1911, il nous a vendu pour la Bibliothèque nationale treize manuscrits relativement anciens. Il possède encore une quinzaine de copies nouvelles, presque toutes exécutées par lui-même. Il ne dirige plus de représentations.

HOBIAQUE (Zacharie), dit LARRANDABURU, de Barcus, a mis son nom sur les mss. des *Trois Martyrs* et de *Napoléon empereur* (Coll. d'Andurain).

HOBIAQUE (Jean), dit LARRANDABURU, de Barcus, a fait jouer *Napoléon empereur* en 1881. Il possédait plusieurs mss. de pastorales qu'il donna à M. Clément d'Andurain, notamment *Abraham*, les *Trois Martyrs* et *Napoléon*. Il est mort vers 1914.

HARDOY (Jean-Baptiste), de Sainte-Engrâce, garde forestier, est l'auteur des deux farces charivariques intitulées *Belkader roi d'Afrique* et *Tuduk empereur d'Annam*. Il est mort depuis quelques années.

ESPRABENS (Ernest), instituteur primaire à Montory, fit représenter les *Trois Empereurs* à *Montory, le 6 avril et le 11 mai 1913. Il a été tué pendant la guerre.

AGUER (Jean), dit BURGUBURU, de Tardets, cultivateur et chef-cantonnier, est l'auteur de trois pastorales : *François I^{er}*, représenté à Laguinge, le 22 avril 1900 ; *Louis XI*, représenté à Licq, le 19 et le 26 avril 1903 ; et *Henri IV*, représenté à Abense-de-Haut, le 24 mai 1903. Il a fait représenter aussi plusieurs autres pastorales, notamment *Jean de Calais* à Licq, en 1901 ; *Robert le Diable* à Gotein, en 1906 ; *Jeanne d'Arc* à Ossas, en 1910 ; et *Aslyage* à Laguinge, en 1914. Il possède cinq manuscrits relativement anciens.

Liste chronologique des représentations de Pastorales

Le principal défaut de la présente liste consiste en ce qu'elle est très incomplète. Ce défaut était inévitable : car les inscriptions des « cahiers » sont l'unique source d'information dont nous disposons pour les représentations anciennes, et il y a de nombreuses et graves lacunes dans les renseignements qu'elles nous fournissent. En effet :

1^o Il ne subsiste aucun cahier à inscriptions qui soit antérieur à 1750, et par conséquent on ne sait rien pour la longue période qui précède. 2^o Il est hors de doute que, depuis 1750, un grand nombre de cahiers ont péri par l'usure, par la négligence, par les destructions volontaires, et la mémoire des représentations qui pouvaient y être enregistrées a irrémédiablement péri avec eux. 3^o Il y a probablement encore dans les tiroirs et dans les greniers du Pays basque beaucoup de cahiers qui n'ont point passé sous nos yeux. 4^o Enfin il est sans doute arrivé souvent que des représentations n'ont pas été mentionnées sur les cahiers qui ont servi à les donner.

Si l'on suppose une moyenne de trois représentations par an, il y aurait eu, pendant les 165 ans qui vont de 1750 à 1914, un total de 495 représentations. Or, nous n'en avons retrouvé que 173 pour les garçons et 18 pour les filles, soit au total 191, qui se répartissent sur 88 années. Les lacunes de notre liste porteraient donc sur 77 années et 304 représentations.

1^o

Représentations données pour les garçons

1634 (?), 29 août (1). *Saint Jacques*, à Tardets.

1750, 3 janvier. *Sainte Elisabeth de Portugal*, à Esquiule.

1759, 6 septembre. *Œdipe*, à Camou.

1760, 25 juin. *Jean de Paris*, à Larrau.

(1) Cette date est écrite très lisiblement sur un manuscrit de *Saint Jacques* (Bibl. nat., n^o 211), qui pourtant n'est vieux que d'une centaine d'années. M. Omont, conservateur du département des manuscrits, estime que cette date a dû être reproduite par le copiste d'après le cahier qui lui a servi de modèle.

- 1769, 4 août. *Richard-sans-peur*, à Sauguis.
8 septembre. *Histoire de saint Eustache*, à Alcabéhéty.
- 1770, janvier. *Clovis*, à Charritte-de-Bas.
20 août. *L'Enfant prodigue*, à Abense.
- 1773, 19 juin. *Saint Abraham ermite*, à Alcabéhéty.
- 1783, 12 mai. *Saint Martin*, à Espès.
4 juin. *Hélène de Constantinople*, à *Rivehaute.
- 1784, 16 juin. *Hélène de Constantinople*, à *Rivehaute.
- 1790 (?), 25 juin. *Godefroy de Bouillon*, à Ainharp.
- 1792, 29 avril. *Saint Louis*, à *Arette.
26 mai. *Œdipe*, à Garindein.
- 1793, mars. *Œdipe*, à Aroue.
juin. *Œdipe*, à Garindein.
16 juin. *Godefroy de Bouillon*, à Ordarp.
- 1796, 4 avril. *Charlemagne et les Douze Pairs*, à Alos.
24 avril. *Hélène de Constantinople*, à Lichans.
22 mai. Interdiction d'une représentation projetée à Sunharette.
19 juin. *L'Enfant prodigue*, à Arrast.
- 1798, 16 juin. *Godefroy de Bouillon*, à Ordarp.
- 1799, 13 mai. *Clovis*, s. l.
- 1800, 18 mars. *Saint Abraham ermite*, à Mauléon.
- 1802, 13 janvier. *Geneviève de Brabant*, à Mauléon.
- 1803, 31 mai. *Hélène de Constantinople*, à Lohitzun.
6 juillet. *Abraham*, à Mauléon.
28 septembre. *Hélène de Constantinople*, à Mauléon.
- 1804, 3 octobre. *Sainte Engrâce*, s. l.
- 1805, 28 janvier. *Richard-sans-peur*, s. l.
22 mars. *Richard-sans-peur*, s. l.
- 1810, 27 septembre. *Hélène de Constantinople*, à Abense-de-Bas.
- 1814, 22 août. *Richard-sans-peur*, à Abense-de-Bas.
- 1816, 26 février. *Saint Louis*, à *Arette.
18 avril. *Œdipe*, à Lambare.
- 1818, 24 janvier. *Hélène de Constantinople*, à *Nabas.
23 mars. *Jean de Calais*, s. l.
23 mars. *Richard-sans-peur*, à Ainharp.
28 mars. *Richard-sans-peur*, à Saint-Etienne-en-Navarre.
6 avril. *Sainte Marguerite*, à Larribar.
11 mai. *Sainte Marguerite*, à Larribar.
24 juin. *Saint Jean Calybite*, à Licharre.
27 juillet. *Saint Jean Calybite*, à Saint-Palais.
13 août. *Les Quatre fils Aymon*, s. l.
19 août. *Les Quatre fils Aymon*, à Barcus.

- 1821, 13 octobre. *Abraham*, à Barcus.
1824, ... *Hélène de Constantinople*, à Ordarp ? .
..... *Judith et Holopherne*, à *Gurs.
1825, lundi de la Pentecôte. *Sainte Marguerite*, à Espès.
1826, 2 février. *Saint Louis*, à *Arette.
1827, 27 octobre. *Destruction de Jérusalem*, à Esquiule.
1830, 19 mars. *Josué de Moïse*, s. l.
24 juin. *Saint Jean-Baptiste*, à Licharre.
1831, 20 août. *Saint-Pierre*, à Garindein.
1834, 25 mars. *Hélène de Constantinople*, à Gotein.
1835 (?), ... *Hélène de Constantinople*, à Jaxu.
1835, 26 février (jeudi gras). *Les Quatre fils Aymon*, à *Arette.
22 mars. *Charlemagne et les Douze Pairs*, à Esquiule.
8 septembre. *Les Quatre fils Aymon*, s. l.
1836, 14 mars. *Astyage*, à Tardets.
27 juin. *Saint Roch*, s. l.
1838, ... *Sainte Marguerite*, à Abense-de-Bas.
1839, ... *Geneviève de Brabant*, à *Lanne.
..... *Les Trois Martyrs*, à Sainte-Engrâce (1).
8 mars. *Sainte Catherine*, à Tardets.
1840, 23 janvier. *Hélène de Constantinople*, à Tardets.
14 juin. *Alexandre*, s. l.
1842, 5 mai. *Saint Jacques*, à Lichans.
3 juin. *Mustapha le Grand Turc*, s. l.
1846, ... *Geneviève de Brabant*, à Mauléon.
1847, 17 février. *Les Quatre fils Aymon*, à *Aramits.
..... *Saint Jacques*, à Pagolle.
1848 (?), août. *Saint Jacques*, à Musculdy.
1849, 1^{er} avril. *Napoléon*, à Saint-Palais.
9 avril. *Robert le Diable*, à Espès.
15 avril. *Roland*, à Gabat.
1850, 15 mars. *Astyage*, à Larrau.
8 octobre. *Hélène de Constantinople*, à Mauléon.
1851, 10 janvier. *Les Quatre fils Aymon*, à Uhart-Mixe.
1853, ... *Godefroy de Bouillon*, s. l.
1854, ... *Hélène de Constantinople*, à Uhart-Mixe.
13 avril. *Charlemagne et les Douze Pairs*, s. l.
1857, ... *Jean de Paris*, s. l.
..... *Les Trois Martyrs*, s. l.
..... *Bonaparte*, à *Moumour.

(1) C'est à cette représentation qu'assista Buchon.

- 19 février. *Bonaparte*, à *Montory.
20 octobre. *Nabuchodonosor*, à Tardets.
8 novembre (mardi). Pièce de titre inconnu, à Tardets.
9 novembre. Pièce de titre inconnu, à Mauléon.
1858, 10 février. *Clovis*, à Tardets.
1859, 3 mars (jeudi gras). *Les Quatre fils Aymon*, à *Arette.
8 mars (mardi gras). *Les Quatre fils Aymon*, à *Oloron.
12 juillet. *Mustapha le Grand Turc*, à Tardets.
1860, 21 avril. *Mustapha le Grand Turc*, s. l.
2 novembre. *Saint Jacques*, à Tardets.
1863, 1^{er} juin. *Astyage*, à Tardets.
1864, 20 juin. *Richard-sans-peur*, à Larrau (1).
1866, 8 février (jeudi gras). *Les trois Empereurs*, à *Arette.
28 et 29 octobre. *Les trois Empereurs*, à *Moumour.
7 novembre. *Les trois Empereurs*, à *Oloron.
1868, 19 avril. *Les trois Empereurs*, à *Lanne.
1872 ?). *Roland*, à Lieq.
1875, 15 juin. *Les quatre fils Aymon*, à Tardets.
1878, 23 janvier. *Alexandre*, à Laguinge.
24 février. *Bonaparte*, à *Arette.
1879, 15 avril. *Alexandre*, à Alcabéhéty.
20 avril. *Les trois Martyrs*, à *Lanne.
1880, 11 *Napoléon*, à Barcus.
1881, 2 décembre. *Napoléon*, s. l.
1882, 1^{er} mars. *Alexandre*, à Chéraute.
1883, ... *Roland*, à Barcus.
4 février (dimanche gras). *La Jérusalem délivrée*, à *Arette.
12 avril. *Alexandre*, à Garindein.
13 septembre. *Roland*, à Musculdy.
1887, avril. *Les trois Martyrs*, à Uhart-Cize.
1889, 24 septembre, *Roland*, à Roquiague.
1890, ... *Napoléon*, à Lacarry.
. *Napoléon*, à *Montory.
. *Abraham*, à Barcus.
23 août. *Abraham*, à Saint-Jean-de-Luz.
1891 (?), ... *Jeanne d'Arc*, à Larrau.
. Pièce de titre inconnu, à Amendeuix.
1892 (?), ... *Godefroy de Bouillon*, à Tardets.
. *Napoléon*, à Tardets.

(1) M Webster assista à cette représentation, dont il rendit compte dans le *Macmillan's magazine* de janvier 1865.

- 1892, 14 février. *Les trois Empereurs*, à *Arette.
21 février. *Les trois Empereurs*, au château d'Arette*.
- 1893 (?), ... *Alexandre*, à Haux.
..... *Judith et Holopherne*, à Béguinos.
- 1893, 3 avril. *Aslyage*, à Ossas.
- 1894, ... *Les Quatre fils Aymon*, à Saint-Jean-de-Luz.
- 1895 (?), ... *Les Quatre fils Aymon*, à Sainte-Engrâce.
- 1895, lundi de Pâques. *Napoléon*, à Saint-Jean-Pied-de-Port.
- 1896 (?), ... *Jeanne d'Arc*, à Tardets.
- 1897, 17 août. *Abraham*, à Saint-Jean-de-Luz.
- 1898, ... *Alexandre*, à Chéraute.
30 janvier. *Les Quatre fils Aymond*, à *Arette.
- 1899, 16 avril. *Abraham*, à Haux.
23 avril. *Saint Louis*, à *Aramitz.
23 avril. *Alexandre*, à Pagolle.
28 mai. *Abraham*, à Tardets.
12 juillet. *Abraham*, à Tardets.
- 1900, 22 avril. *François I*, à Laguinge.
- 1901, 21 avril. *Jean de Calais*, à Licq.
24 juin. *Les trois Martyrs*, à Larrau.
14 juillet. *Les trois Martyrs*, à Larrau.
- 1903, 19 avril. *Louis XI*, à Licq.
26 avril. *Louis XI*, à Licq.
24 mai. *Henry IV*, à Abense-de-Haut.
Lundi de la Pentecôte. *Saint Louis*, à Uhart-Cize.
- 1906, 16 avril. *Les trois Martyrs*, à Lambare.
22 avril. *Robert-le-Diable*, à Gotein.
13 mai. *Robert-le-Diable*, à Gotein.
13 mai. *Les Trois Martyrs*, à Lambare.
septembre. *Daniel*, à Roquiague.
- 1908, 26 avril. *Hélène de Constantinople*, à Chéraute.
10 mai. *Hélène de Constantinople*, à Chéraute.
31 août. *Uskaldunak Ibañetan*, à Tardets.
- 1909, 12 avril. *Roland*, à Ordiarp.
18 avril. *Les Quatre fils Aymon*, à Menditte.
31 mai. *Abraham*, à Ordiarp.
6 juin. *Abraham*, à Ordiarp.
- 1910, 28 mars. *Jeanne d'Arc*, à Ossas.
10 avril. *Jeanne d'Arc*, à Ossas.
10 avril. *Napoléon*, à Lacarry.
22 mai. *Mustapha le Grand Turc*, à Bareus.
12 juin. *Mustapha le Grand Turc*, à Bareus.
21 août. *Mustapha le Grand Turc*, à Mauléon.

- 1911, 29 mai. *Saint Jacques*, à Barcus.
1912, 28 avril. *Napoléon*, à Esquiule.
1913, 6 avril. *Les trois Empereurs*, à *Montory.
11 mai. *Les trois Empereurs*, à *Montory.
1914, 19 avril. *Astyage*, à Laguinge.

20

Représentations données par les filles

- 1796, juin. L'administration centrale interdit une représentation de pastorale qui se préparait à Licq.
1831, 3 mars. *Sainte Engrâce*, à Licq.
1835, 24 juin. *Sainte Engrâce*, à Aroue.
1836(?), ... *Hélène de Constantinople*, à Horça.
1849, 7 juin. *Geneviève de Brabant*, à Mauléon.
1850, 2 août. *Hélène de Constantinople*, à Viados.
1858, ... Pièce de titre inconnu, à Abense.
1863 ? *Geneviève de Brabant*, à Uhart-Cize.
1868 ? Pièce de titre inconnu, à Licq.
1870, 22 août. *Hélène de Constantinople*, à Viados.
1874(?), ... *Hélène de Constantinople*, à Sauguis.
1875, ... *Hélène de Constantinople*, à Uhart-Cize.
1878, 21 février (jeudi avant le jeudi gras). *Geneviève de Brabant*, à *Montory.
1879, 21 avril. *Hélène de Constantinople*, à Garindein.
1890 ? Pièce de titre inconnu, à Uhart-Cize.
1905, 15 juin. *Sainte-Marguerite*, à Aussurruq.
1909, 6 juin. *Hélène de Constantinople*, à Ordiarp.
17 octobre. *Hélène de Constantinople*, à Mauléon.

La guerre a interrompu les représentations, qui n'ont recommencé qu'en 1922. Cette reprise a obtenu un succès extraordinaire, et pour la première fois on a pu voir, autour des théâtres rustiques, une quantité d'automobiles qui avaient amené de Bayonne, de Biarritz et même de beaucoup plus loin une foule de spectateurs soit à Larrau pour la représentation de *Jeanne d'Arc*, soit à Montory pour la

représentation des *Quatre Fils Aymon*, soit à Menditte pour la représentation d'*Abraham*. Il est à souhaiter que cet afflux d'étrangers n'inspire pas aux pastoraux l'idée fâcheuse d'introduire des innovations dans les spectacles souletins. Le principal, sinon le seul attrait des pastorales basques, consiste en ce qu'elles sont des vestiges d'un lointain passé, et tout ce qui tend à les rajeunir tend à en diminuer l'intérêt. On ne rajeunit pas des reliques.



Fig. 19. — La troupe qui a joué *Jeanne d'Arc* à Larrau, en 1922



TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT.	193
---------------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.	195
---------------------	-----

LA REPRÉSENTATION DES PASTORALES

I. — <i>L'autorité publique et la représentation des pastorales</i>	198
II. — <i>Où, pourquoi et quand on joue des pastorales</i>	209
III. — <i>Les Instituteurs de pastorales</i>	215
IV. — <i>Les Acteurs</i>	223
V. — <i>Le Théâtre</i>	233
VI. — <i>Les Personnages et leurs costumes</i>	243
VII. — <i>Préliminaires de la représentation</i>	261
VIII. — <i>Principales conventions scéniques</i>	272
IX. — <i>Action. Diction. Rapports de la diction et de l'action</i> ..	277
X. — <i>Le Spectacle</i>	287
XI. — <i>La Musique et la danse</i>	298
XII. — <i>Fin de la représentation</i>	315
XIII. — <i>Les Spectateurs</i>	322
XIV. — <i>Le Budget</i>	329
XV. — <i>Représentations données par les filles</i>	337

APPENDICES

A. — <i>Liste chronologique des pastoraliers</i>	347
B. — <i>Liste chronologique des représentations de pastorales</i>	
1 ^o <i>Représentations données par les garçons</i>	355
2 ^o <i>Représentations données par les filles</i>	360



LE CALENDRIER BASQUE ⁽¹⁾

Le grand malheur des études basques, c'est qu'elles ont été entreprises le plus souvent par des hommes instruits et pleins des meilleures intentions, mais absolument incompetents. On croit, d'ordinaire, que pour s'occuper utilement d'une langue quelconque il suffit d'avoir fait ses classes, de savoir un peu de latin, et d'avoir des notions générales d'histoire. Ces conditions sont suffisantes pour apprendre et enseigner pratiquement, mais pour faire de la science, il faut autre chose. On peut étudier une langue de trois façons différentes. Je compare volontiers ceux qui le font au jardinier, au fleuriste, au botaniste, qui respectivement correspondent au grammairien, au philologue, au linguiste. Les deux premiers étudient une langue objectivement, dans sa fonction sociale, le dernier l'étudie subjectivement, en elle-même. La linguistique n'est pas la science des langues, mais la science du langage: Le langage est l'expression de la pensée et son évolution est adéquate à celle de la mentalité. La pensée s'exprime par des phrases. Les phrases sont formées de mots. Les mots dont la signification n'est jamais que relative sont composés de syllabes dont la signification particulière se résume dans le sens général du mot. Ces syllabes que nous appelons *radicaux* viennent d'éléments plus simples, les racines monosyllabiques qui expriment toujours une idée de mouvement ou d'inertie, plus ou moins vague et imprécise. Les racines sont composées des produits directs des organes vocaux, de voyelles et de consonnes. Un linguiste doit donc connaître le vocabulaire propre, la grammaire, les habitudes euphoniques de la langue qu'il se propose d'analyser. L'un des buts principaux de cette étude est l'explication des mots qui montrent l'état de la pensée à une époque déterminée, ce qu'on appelle l'*étymologie*. On voit par là que la recherche des étymologies est un travail délicat qui doit être la fin et non le commencement de l'étude ; mais, comme il est intéressant et donne une satisfaction immédiate, beaucoup d'amateurs se laissent tenter et font des étymologies hasardées sans méthode, sans connaissances spéciales, confondant les idiomes, les temps et les lieux. Citons quelques exemples : les unes sont ridicules, extravagantes ; d'autres simplement inexactes.

En latin, on a fait de *cadaver* qui se rapporte à *cadere*, un abrégé

(1) Communication faite à la séance du 6 mars 1922.

de *caro data vermibus*. On a fait de *lucus* « bois sacré », sombre, l'antithèse de *lux*. J. L. Guez de Balzac dit que les cordonniers sont ainsi nommés parce que les chaussures qu'ils font donnent des cors aux pieds et qu'une cheminée est un « chemin vers la nuée ». En basque, Chaho trouvant dans Strabon beaucoup de noms de villages indiens terminés en *our*, y voit le basque « eau » *ur*, ce qui lui permet de supposer des parentés et des origines fantaisistes, Larramendi identifie *idor* « sec » avec le grec *hudór*, prononcé à la moderne *hydor* et il y voit le même mot pris en deux sens opposés. De pareils changements sont possibles : l'un des plus remarquables est le sanscrit *deva* « Dieu » devenu en persan *dev* « démon ». Il doit y avoir là rivalités de nations ou hostilités religieuses. Les Tamouls qui habitent le pays entre les Ghâtes et le golfe de Bengale, appellent l'Ouest *mélku* « en haut » et l'est *hirakku* « en bas » ce qui répond bien à la topographie, mais les habitants de la côte occidentale, venus anciennement du pays tamoul, emploient les mêmes mots dans le même sens, quoique chez eux l'Ouest soit en bas et l'est en haut.

Un exemple remarquable de changement de sens est donné par le mot de la même langue *vidu*, avec *d* cérébral, « maison », qui se rattache au verbe *vidu* « quitter », laisser, abandonner ». Sa signification propre, abandon, a été prise par les philosophes dans le sens de renoncement, délivrance, délibération et il est arrivé à son sens actuel par la progression : affranchissement de la servitude, cessation heureuse de l'individualité, joie d'être absorbé dans l'infini bonheur du repos éternel, séjour idéal, demeure confortable et régulière. Le mot général pour maison est en dravidien *il*, conservé en télंगा, dont les tamouls ont fait un suffixe du locatif ; mais il a gardé sa signification dans le composé *ko-il* « maison du roi, palais » qui est devenu « temple », lorsque les tamouls ont embrassé le brahmanisme. Comme ils n'avaient pas de mots pour Dieu, ils l'ont remplacé par « roi ». Plus tard, ils ont emprunté au sanskrit *dēva* dont ils ont fait *tēvu*. Alors *kô* a repris son sens de « roi », mais *ko* est resté « temple » et les missionnaires chrétiens l'ont adopté pour « église ».

Certaines étymologies sont naïves, mais plausibles, et on peut dire que le vraisemblable n'est pas toujours vrai. Chaho traduisait le nom honorifique que se donnent les basques *aitoren seme* par « fils d'Aitor », inventant une sorte d'Adam pyrénéen, mais les dialectes espagnols ont la variante *aitonen* « fils de bons pères ». Oihenart voyait dans *neskaso* un composé de *neska oso* « fille entière, intacte, vierge ». C'est simplement un augmentatif « grande fille », car il n'y a pas de mot pour vierge dans le vocabulaire basque. L'Abbé

Darrigol explique *Yangoikoa* « Dieu » par le « bon maître d'en haut » ou *Yaun* serait *yabe on*, mais les dialectes espagnols disent *yaube* et non *yabe* ce qui fait voir que *yabe* dérive de *yaun* et signifie « sous-seigneur ».

J'arrête là ces exemples pour montrer avec quelle facilité on peut commettre de graves erreurs. Je voudrais aujourd'hui faire quelques étymologies, sérieusement et scientifiquement, en cherchant dans le vocabulaire euskarien la réponse aux questions suivantes : avant leur entrée dans la vie historique, c'est-à-dire avant leur premier contact avec les Romains, les basques comptaient-ils le temps ? De quelle manière le comptaient-ils, avaient-ils un calendrier, et quel était-il ?

Les basques, aujourd'hui, suivent le calendrier grégorien, réformé, comme on sait, du calendrier Julien en 1582. Leur année commence donc le premier janvier, et a 365 ou 366 jours, formant 12 mois de 28 ou 29, 30, 31. Mais les noms des mois sont très nombreux et varient suivant les dialectes et les régions, ce qui implique l'absence d'unité ethnographique et sociale. En voici la liste que je crois complète. Je simplifie et régularise l'orthographe ; je ne tiens pas compte de *h* ni des variantes purement euphoniques, comme *zuben* pour *zuen* et *illia*, ou même *illa* pour *ia*. Je rappelle que *ch*, *s*, *z*, — *ts*, *tch*, *tx*, *tz*, *st*, *zt*, — *r* doux et *r* fort, se ramènent à trois consonnes primitives. Le supprime l'article également. Nous aurons donc :

Janvier	<i>urtarila</i> ou <i>urtaila</i> . <i>ilbeltz</i> . <i>beltzila</i> .	Juin	<i>errearo</i> . <i>udaila</i> . <i>bagila</i> ou <i>bagirila</i> . <i>garagorila</i> . <i>ekhaina</i> .
Février	<i>otzaila</i> (<i>otso</i>), « loup » <i>zezeila</i> . <i>barantaila</i> ou <i>baran-</i> <i>daila</i> .	Juillet	<i>uzla</i> . <i>uztaila</i> . <i>garilla</i> . <i>garagorila</i> .
Mars	<i>martcho</i> . <i>ostaro</i> . <i>epaila</i> .	Août	<i>aboztu</i> . <i>agorila</i> . <i>tagonila</i> ou <i>dagenila</i> .
Avril	<i>apirila</i> . <i>jorraila</i> .	Septembre	<i>setemer</i> . <i>iraila</i> . <i>agor</i> .
Mai	<i>mayalza</i> . <i>orria</i> . <i>epaila</i> . <i>ostoila</i> . <i>ostaro</i> . <i>arramayalza</i> .	Octobre	<i>urria</i> . <i>urrieta</i> . <i>azaro</i> . <i>bildila</i> .

Novembre *azila*.

azaro.

zemendia.

zemendila.

Décembre *abendo* ou *abendu*.

aduendu.

lolazila.

bellzila.

neguela.

olzero.

On remarquera que ces noms se répartissent en quatre séries : la première, la plus nombreuse est terminée en *ila*. La seconde comprend quatre noms en *aro*. La troisième six noms isolés. La quatrième se compose de neuf noms évidemment empruntés au latin ou à ses dérivés et qu'il faut par conséquent écarter comme très modernes : *marlcho*, *apirila*, *mayatza*, *arramayatza* (second mai, *re-mai*), *aboztu* (augustum), *setemer*, *zemenia*, (semen), *abendo* et *aduendu* (advetum, avent).

Parmi les noms isolés, ceux terminés en *ia* sont certainement pour *illa* (Il mouillée) ; *uzta* et *agor* sont abrégés de *uztaila* et *agor-rila* ; *ekhaina* dérive du souletin *ekhi* « soleil », contracté de *eguki* dont les formes ordinaires sont *eguzki*, *iguzki*, *iuzki*, *iruzki* et *iluzki*, dérivés de *egun* par le suffixe substantiel *z* et la particule limitative déterminative *ki* : *eguki* est à *egun* ce que *emazteki* est à *emazte* « femme » ; on peut conclure de là que le sens naturel de *egun* n'est pas « jour », mais « soleil ».

La terminaison *aro* signifie « temps », époque, saison » ; il faudra donc traduire *ostaro* « époque des feuilles » (germinal), *errearo*, « époque brûlante », (thermidor), *azaro*, « saison des semailles », *olzaro* « époque du froid », (frimaire). Le nom *azaro* nous fait voir qu'il faut écarter du tableau ci-dessus *zemendia* qui a le même sens mais qui est emprunté au roman. Ces quatre mots correspondent à nos quatre saisons pour lesquelles nous ne trouvons aujourd'hui que deux mots *negu* « hiver » qui est, comme le français neige, une adaptation du latin *nivem*, ce qui est d'autant plus remarquable que la neige s'appelle *elur*, probablement « eau congelée » ; le cas est à peu près le même que pour l'expression *Gartha demborak* « quatre temps » où *gartha* altéré de notre *quatre* remplace le basque *laur* ; l'été est *uda* qui veut dire sans doute « chaleur » et d'où dérive *udaberri* « nouvelles chaleurs » *udalehen* « premières chaleurs », pour le printemps et l'*udazken* « dernières chaleurs » pour l'automne. Une variante du nom de l'automne est *udatzena* : la mutation phonétique *zk* = *zt* est normale ; il y a aussi les variantes *udagoien* qui peut s'expliquer « été avancé » et *udaraitzen* et *udarrazquia* où nous trouvons avec *udar*, variante de *uda* des terminaisons qui paraissent vouloir dire « fin ». Quant au printemps, il s'appelle encore *eralora* composé probablement avec *lore* « fleur », transcrip-

tion du latin *florem*. Je dois écarter *primadera*, vu son origine romane manifeste. Il y a donc deux séries de noms pour les saisons, celle des *aro* est incontestablement la plus ancienne. Avant d'interpréter les noms en *ila*, cherchons ce que signifie cette terminaison. Les dictionnaires nous disent « mois », mais en donnant à côté le mot composé *ilabethe* où l'adjectif *bethe* « plein » suggère l'idée de la pleine lune, ils montrent que le mois basque commençait où finissait la pleine lune, dont *ila* était le nom propre. On l'appelle aujourd'hui *ilargi*, *irargi*, *iretargi*, *argizagi*, et en roncalais *goiko* qui signifie « d'en haut ». Les quatre autres noms sont composés avec *argi* « lumière » : *ilargi* est sans doute « clair de lune » et il faut rejeter de l'étymologie qui a été proposée « lumière morte » sous prétexte, que la lumière de la lune est réfléchie et froide. Les peuples primitifs ne font pas de ces observations. Il vaut donc mieux traduire par « lune » que par « mois » et les noms ci-dessus s'expliqueront de la façon suivante.

urtaita ou *uztarila*, lune des inondations.

otzaila, lune du froid.

zezeila, lune des taureaux.

epaila, lune tiède (ou de fauchaison)).

jorraila, lune du sarclage.

ostoila, lune du feuillage.

udaila, lune d'été (ou de chaleur).

bagila ou *bagirila*, lune des fèves (ou des hêtres, des frênes)

garagarila, lune de l'orge.

uztaila, lune de la moisson.

garila, lune du froment.

agorila, lune de la sécheresse.

urria (pour *urila*), lune des eaux.

bildila, lune de la récolte (ou lune réunie).

azila, lune de l'ensemencement.

beltzila, lune noire.

neguila, lune de neige (ou d'hiver).

lotazila, « lune de la semence endormie », expression gracieuse indiquant que la graine semée en automne germera au printemps.

J'ai réservé quelques noms qui ont besoin d'une explication particulière. Je ne saurais traduire *barantaila*. Il semble qu'il se rapporte à *baranda* « perche ». Ce serait le mois où l'on étête les arbres dans les forêts de la plaine. *Orria* paraît être synonyme de *otzaila* « lune de feuillage ». *Urrieta* est une variante de *urria* avec le suffixe collectif *eta*. *Ekhaina* pour *ekhaila* serait « lune de soleil » où, s'il l'on veut, « mois de soleil », parce que c'est en Juin que le soleil reste le plus

longtemps sur l'horizon. *Ilbellz*, interverti de *beltzila*, « lune noire » donne lieu à deux importantes observations grammaticales.

En linguistique générale, les formes de relation sont au nombre de deux, nominales et verbales. Les formes nominales s'appliquent à deux espèces de mots. Les uns expriment la substance, la chose, l'être, les autres, la nature, l'état, la condition. Les premiers peuvent être déterminés par les seconds que nous appelons déterminants. Les déterminants sont l'adjectif, l'article, et le génitif : le génitif et l'adjectif se comportent de la même façon dans toutes les langues, mais leur position, vis-à-vis du déterminé, varie. Les Dravidiens, les Magyars, les Anglais, préfixent le déterminant : *John's house* ; *a good boy* ; les sémites le suffixent : hébreu *ab-salom* « père de la paix », phénicien *salambo* pour *tselambaal* « image de Baal », arabe *oued-al-Kebir* (guadalquivir) « la grande rivière ». En Indo-européen la position est *ad libitum*, en général. En basque moderne le génitif précède le nom et l'adjectif le suit. Cependant les numéraux sont préfixés, excepté *bat* « un » qui est toujours suffixé, et *bi* « deux » qui peut être l'un ou l'autre. On préfixe aussi *lehen* « premier » et *azken* ou *alzen* « dernier ». Dans les lieux-dits, la plupart anciens, l'adjectif est préfixé comme le génitif. Les noms des saisons donnés ci-dessus montrent que *lehen* et *azken* ont été à un certain moment suffixés. Ces constatations me permettent d'établir trois périodes, une ancienne, préfixation, une moyenne, suffixation, et une moderne, où il y a eu régression pour quelques adjectifs. Si l'on demandait des dates on pourrait supposer que la période moyenne va de la chute de l'Empire romain à la formation définitive des langues romanes vers le X^e siècle. Des exemples de régression notamment en phonétique, seraient formés par quelques lieux-dits, par exemple *Curulchet* « les croix », moderne relativement à *Gurulze*, croix, lui-même récent.

Les basques ont subi pendant cette période l'influence de la décadence latine où le génitif ne ressemble plus à l'adjectif et devenait une composition prépositive.

Autre remarque : *ilbellz* est un véritable barbarisme ; ceux qui l'ont formé ont pris l'*a* final de *ila* pour l'article. Comme je l'ai fait voir ailleurs, les basques anciens n'avaient pas d'article et ils s'en sont faits avec leurs démonstratifs probablement au X^e siècle à l'imitation des langues romanes, mais ils l'ont suffixé comme l'a fait du reste le roumain, parce qu'ils l'ont considéré comme terminaison nominative. Silvain Pouvreau lui-même s'y est laissé prendre : il est d'ailleurs difficile de distinguer l'*a organique* de l'article. On peut citer d'autres exemples de cette confusion. J'ai vu dans une lettre écrire *donostiko* « de St-Sébastien » et dans une chanson bien

connue il y a *gure probinzi gipuzcoacoan* « dans notre province de Guipuzcoa », mais St-Sébastien s'appelle *Donostia* avec *a* organique et dans l'espagnol l'*a* de *provincia* n'a jamais été article.

On aura remarqué sans doute que deux ou plusieurs mois consécutifs portent le même nom ou deux noms de même signification :

epaila, mars et mai.

ostaro, ostoilas, orria, différents mois, même sens.

garagorila, juin et juillet.

agor et *agorila*, août et septembre.

urria, septembre et octobre.

azaro et *azila*, octobre et novembre.

bellzila et *illebeltz*, décembre et janvier.

De plus, *Abendu* a quelquefois le sens de novembre, ce qui confirme son origine, l'Avent se trouvant souvent à la fin du mois.

L'explication à ces doubles emplois est simple : les mois lunaires, qui ne devraient avoir que 27 jours pour revenir au même point du ciel (les indiens ont fait un zodiaque lunaire de 27 constellations), ont 29 ou 30 jours à cause du mouvement propre de la terre, et 12 mois ne sont que 354 ou 355 jours. L'année lunaire a donc 11 jours de moins que l'année solaire, ce qui fait un mois en trois ans, et tel mois qui correspondrait à Janvier correspondra à Décembre la 4^e année. Si l'on continuait ainsi, comme le font les Arabes, l'année lunaire commencerait à toutes les époques de l'année et rien n'y rappellerait la périodicité des saisons, des cultures, des phénomènes météorologiques. Aussi la plupart des peuples qui comptent par lunaisons ont-ils, pour rétablir ce qu'on peut appeler l'équilibre, ajouté de temps en temps un treizième mois. Les Grecs ont calculé qu'après 19 ans la régularité était complète pourvu que 7 de ces années fussent *epagomènes*, c'est-à-dire eussent treize mois. Les Juifs qui ont réformé leur calendrier au 6^e siècle ont des périodes de 235 lunaisons soit 19 années encore, dont 12 communes de 353, 354, 355 jours et 7 enbolismiques de 383, 384, 385 jours. L'année grecque comme l'année juive, commence à l'automne. Les Chinois avaient avant l'avènement de la République (1911) un calendrier lunaire, avec des années de treize mois de temps en temps. Leur année commençait le 19 février. Les mois, chez eux comme chez les Grecs, les Hébreux et les Arabes commencent à la nouvelle lune, tandis que chez les Basques, c'est la pleine lune qui l'inaugure. Il convient de rappeler que le calendrier républicain, avec les heureuses dénominations de Fabre d'Eglantine, donnait à l'année pour premier jour celui de l'équinoxe d'automne qui, par une coïncidence

heureuse, était synchronique de la proclamation de la République et de la victoire de Valmy (1).

Les deux noms *buruila* et *eraila* nous font voir que les basques avaient aussi des années de 13 mois. Mais elles commençaient à la pleine lune de l'équinoxe d'automne.

On interprète d'ordinaire *buru-ila* par « mois des épis », mais outre que la moisson ne se fait pas en septembre, la signification principale de *buru* est « tête », chef, cap, extrémité », ce qui donne le sens de « lune de tête », lune extrême, dernier mois ». Le premier mois de l'année est *urrila*, « mois des eaux ». Cette indication est confirmée par le mot *uste* employé pour « année » et qui signifie exactement « inondation » ainsi que par le nom *urtarila* « lieu des inondations » nom donné au mois de Janvier, probablement après l'adoption du calendrier romain, par conséquent pour les basques anciens le renouvellement de l'année coïnciderait avec le mouvement général des eaux. Strabon rapporte que les montagnards des Pyrénées fêtent la pleine lune par des chants et des danses devant leurs portes. A plus forte raison les Basques devaient-ils le faire pour le premier jour de l'an qu'ils appelaient *eguerri*, *egueberri*, *egubarri* « jour nouveau » mot composé remontant à la seconde période dont j'ai parlé tout à l'heure, équivalent du persan *nauroz* de même sens. Ils ont donné plus tard ce nom à la Noël, la seule fête chrétienne qui n'ait

(1) On ne sait pas assez que le calendrier républicain a été traduit en basque, probablement par un certain M. Arnis, de Mauléon. M. le Docteur F. Larrieu a publié cette traduction dans la Revue de Linguistique (tome XXIV, I, pp. 1-9). Elle est fort ingénieuse et les noms des mois y sont les suivants :

Vendémiaire : Mahaste.
Brumaire : Lahhote.
Frimaire : Izotzte.
Nivôse : Elhurkor.
Pluviôse : Eouïkor.
Ventôse : Aizekor.
Germinal : Zapadun.
Floréal : Lilidun.
Prairial : Belhardun.
Messidor : Bihilis.
Thermidor : Berolis.
Fructidor : Frutulis.

Rappelons, à ce propos, que le premier calendrier basque imprimé est celui que Liçarrague a fait paraître après l'impression de son nouveau Testamen, qui put terminée le 24 septembre 1571. Ce calendrier fut mis en tête d'une réimpression en petit format des annexes ordinaires du nouveau Testament pour les églises réformées, intitulées A. B. C. Le calendrier est précédé d'un tableau de fêtes mobiles de 1572 à 1623, mais il n'a pu servir que pendant 11 ans ; car la réforme grégorienne, en avançant les dates de 10 jours a dérangé l'ordre des semaines et obligé à un nouveau calcul basé sur l'épacte pour la détermination du jour de Pâques.

pas un nom latin, parce que pendant longtemps, c'est le 25 Décembre que commençait l'année.

Quant à *iraila* on y voit une contraction de *iralze-ila* « lune de la fougère », parce que c'est à cette époque, paraît-il, qu'on coupe la fougère qui sert de litière dans les étables ; mais cet usage n'est pas général et la contraction proposée, est difficilement admissible. Le radical *ira* signifie *passé* : *iraila* se présente donc avec le sens de « lune de passage, mois transitoire » et ce devait être le nom du treizième mois intercalaire des années embolismiques qui se plaçait entre le 11^e et le 12^e mois.

Cette signification de *iraila* est confirmée par un des noms du mois d'août, *dagonila* ou *dagenila* : la phonétique basque dont plusieurs exemples de *o* affaibli en *e*, *dagonila* doit donc être la forme première qui aurait le sens de « lune qui demeure » c'est à dire qui persiste, qui dure, qui se continue, et ce nom s'applique on ne peut mieux au mois supplémentaire intercalé avant *buruila* et correspondant exactement à notre août (1).

Il faut remarquer que tous les noms des mois sont relatifs à des phénomènes naturels et météorologiques, excepté *zezeila* « lune des taureaux » ; peut-on y voir un souvenir de l'époque pastorale ? Mais le taureau est au moins aussi important pour les cultivateurs que pour les pasteurs. Il n'y aurait donc pas là une exception.

Il résulte de ce qui précède qu'antérieurement à l'arrivée des romains, les basques comptaient le temps par lunaisons, compte qui ne pouvait s'étendre bien loin et qui était toujours assez imprécis. Les Romains leur ont donné une sorte d'unité et ont ramené les basques à concevoir l'année en les obligeant à payer des contri-

(1) Dans le Vocabulaire que j'ai sous les yeux, il y a seulement *dagenila*, mais comme le mot ne m'a présenté aucun sens convenable, j'ai mis *dagon* « qui persiste, qui dure, qui ne meurt ». On m'objectera qu'il faudrait, d'après les habitudes phonétiques actuelles *dagoan*, mais je répondrai que les principes relatifs de 3^e personne *duen* et *zuen* sont dans les composés *dun* et *zun* *eskualdun*, « basque, qui à l'eskuara », *hobendun* « coupable, qui a faute », *loredun*, « fleuri, qui a fleur », *oyharzun*, « qui est forêt, qui a été boisé », *lohizun*, « qui a eu boue », qui a été boueux. Du reste, la première et seconde personne pluriel de *gu* et *zu* forment deux relatifs sans *a* euphonique : *ikhusten dugun etchea* « la maison que nous voyons », « *eroci duzun idia* « ce bœuf que vous avez acheté ». Il résulte de là que la constance des lois phonétiques, article principal de foi des néo grammairiens allemands est trop absolu, que la phonétique évolue elle aussi et subit l'influence du temps du changement de climat et du progrès de la civilisation. La permutation *o* = est assez fréquente en basque cf. d'une part *serora* = *sororem*, *leku* pour *locum*, *andre dena* pour *andredona* et d'autre part les noms des deux quartiers occidentaux de St-Pée-sur-Nivelle : *Ibarron* et *Helbarron* pour *Ibarbaron*, et *Herridarren*, extrémité inférieure de la vallée, extrémité inférieure du pays, « le dernier nom est d'autant plus remarquable que tout à côté le quartier de Sare *Halbarrer* a gardé l'*e* original.

butions, en nature, sans doute, à des époques régulières. De plus le développement de l'agriculture leur a montré la périodicité des saisons. Ils se seront faits alors des années de douze mois lunaires, à l'imitation des douze mois latins, mais ils se sont vite aperçu du défaut de correspondance et seront arrivés d'eux-mêmes à avoir de temps en temps des années de treize mois. S'il est admis que l'année commence à la pleine lune de l'équinoxe d'automne, l'année de treize mois se présente spontanément. Cherchons en effet, la date de cette pleine lune pour les années 1912-1921. Ce sera :

1912	26 Septembre
1913	15 «
1914	4 Octobre.
1915	23 Septembre.
1916	11 »
1917	30 »
1918	20 »
1919	10 »
1920	28 »
1921	17 »

Il suffit de jeter les yeux sur ce tableau pour voir que les années 1913-1914, 1916-1917, 1919-20 devront avoir 13 mois. Mais ce calcul est-il possible de la part de populations peu instruites et peu habituées à l'observation des phénomènes naturels ? Il faut donc pour déterminer le retour de cette année de 13 mois une autorité qui puisse l'ordonner. Cette autorité ne peut être que politique ou religieuse. Le silence du vocabulaire nous fait voir que les Basques ne devaient avoir aucune religion avant d'embrasser le christianisme. Il n'y avait donc chez eux aucune autorité religieuse. Quelle était l'autorité politique ? Le vocabulaire nous donne deux mots dont j'ai déjà parlé : *yaun* « seigneur », et *gabe, yaube*, « sous-seigneur » qui indique une division ou tribus, partagées elles-mêmes en clans, qui devaient réunir plusieurs groupes de pasteurs dont chacun avait à sa tête un ancien, un chef élu. Ce chef devait porter le titre de *apaiz*, adouci plus tard en *apez, aphez* ; ce mot a aujourd'hui la signification de « prêtre » et on le rattache au latin *abbas*. Cette dérivation ne saurait être exacte, car les noms latins passent en d'autres langues sous la forme régie, ici *abbatem* qui a fait patois *abbat* et *abad*, et français *abbé*. Il aurait fait en basque *abade*. Or, le mot existe et nous le trouvons dans Askue. *Apaiz*, serait donc un doublet, mais on ne s'expliquerait pas le durcissement de *b* et l'introduction de l'*i*. Du reste, *abbas* appartient à la basse-latinité et n'a été mis en usage qu'au IV^e siècle, tandis que le basque *apaiz, aphez* est plus

ancien, ainsi que le prouve le mot *aphezlegi*. J'ai fait voir ailleurs que les trois mots *legi*, *ola* et *etche* étaient des noms d'habitation, le premier le plus ancien s'appliquant à des constructions simples où s'abritaient ensemble les pasteurs et les troupeaux. Quelques-uns étaient réservés au bétail, d'autres à des hommes qui ne prenaient pas part à l'élevage, entre autres le forgeron et le tailleur de pierre, d'où les noms *arozlegi*, *hargindegi*. *Arotz* signifie aussi « charpentier ». De *arotz* et *hargia* on peut conclure que les abris primitifs *legi* étaient formés avec des quartiers de roche et des troncs d'arbres. La signification de « forgeron » doit être moderne et elle soulève la question que je ne puis examiner ici : quand les basques ont-ils connu l'usage des métaux ? On a voulu dériver *legi* du latin *tegere* ; mais de même que les substantifs ne s'empruntent que sous la forme régie, les verbes sont pris sous leur forme nominale, c'est-à-dire au défini ou au participe passé ; de plus, dans les mots empruntés les explosives initiales sont ordinairement adoucies et *tectum* aurait fait non pas *legi* mais *detu*. Il y a du reste des mots purement basques commençant par des *k*, *t*, *p*, dures. Ils doivent être très anciens et montrent combien est inexacte la théorie chère aux néo-grammairiens trans-rhénans.

Ces mots et cette situation rappellent l'organisation primitive des villages dravidiens : la propriété y était collective et les habitants se partageaient les produits de la culture, sur lesquels ils rétribuaient ce qu'on appelait les serviteurs du village : distributeurs d'eau, garde-champêtre, barbier, blanchisseur, charpentier etc. Actuellement chez les *Todas*, pasteurs des Nilagiris, qui sont poiyandres, il y a un fonctionnaire chargé uniquement de la manutention du lait, qui vit seul, qui doit observer le célibat et qui est élu pour trois ans.

Apaiz est donc un mot réellement basque. En le rapprochant de *apal* « bas, supérieur », *apür* « un peu », *apari* « petit repas », on lui donne le sens de « petit chef ». Comment-a-t-il pris le sens de prêtre ? Il y a là, à mon avis, un cas remarquable de mimophonie ¹⁾.

(1) On appelle *mimophonie*, nom proposé par le regretté Professeur R. Blanchard, le remplacement dans un mot composé ou dans une expression complexe d'un terme qu'on ne comprend pas par un autre plus familier sans aucun rapport avec lui pour le sens, mais présentant une ressemblance phonétique. A Paris, il y a des gens qui disent « rue de l'Araignée » pour « rue de la Reynie » — beaucoup de noms modernes de rues anciennes ont subi ce phénomène — et Victor Hugo en a donné un autre exemple en montrant dans *Notre-Dame-de-Paris* l'interprétation populaire de *Tu ora*, en « trou aux rats ». Quelque fois c'est le résultat d'une méprise comme le nom d'un lieu-dit des Bouches-du-Rhône, le « pas des lanciers » pour « pas de l'anxié », défilé de l'anxiété, appelé ainsi parce que l'endroit était infesté de brigands de grand chemin. De même en Algérie, on a appelé « Port-aux-

Après la chute de l'Empire romain, l'autorité passa aux mains du clergé et les curés des villages, qu'on appelait abbés réunirent le pouvoir civil à l'autorité religieuse. La ressemblance de leur titre avec *aphez* amena le peuple basque à commettre la confusion et à donner à ce mot les deux sens de « maire » et « d'abbé ». Il y a encore des régions en France, notamment en Beauce, où le curé est communément appelé *abbé*. Le mot *aphez* se retrouve avec sa signification laïque dans deux titres qu'on lit sur des inscriptions du XVIII^e siècle, *baldarnapez* et *auzapez*. Dans le premier, Askue a cru voir *baldarna* « assemblée », mais c'est probablement au génitif *baldarren* et *baldar* doit être altéré de *bilzar* ou *balzar*, ou composé des deux ; c'étaient des assemblées régionales, composées, comme le nom, formé à la première époque, l'indique, de vieillards, d'anciens réunis. Le *bilzar* du Labourd, constitué par les délégués de toutes les paroisses, s'est réuni jusqu'à la Révolution à Ustaritz, autour d'un mégalithe, dans un petit bois qui s'appelle *capitoharri* ou *capitolo harri* « pierre du chapitre » du capitole » expression moderne où se confondent l'idée religieuse et l'institution laïque. *Baldarnapez* est donc « chef de l'assemblée ». Quant à *auzapez* il vient de *auzo* « voisin » ; mais « voisin » est le latin *vicinus*, l'habitant de *vicus*, comme *civis* est celui de la cité et *paganus* celui du *pagus*. En espagnol *vecino* est l'« habitant ». Le mot *vicarius* est le propre titre du curé de village et *vicar* a gardé ce sens dans l'église anglicane. *Auzapez* est donc le chef du village.

Il nous reste à étudier les noms des jours de la semaine. On a prétendu que la semaine devait être chez tous les peuples la manière la plus ancienne de compter le temps, mais cette hypothèse n'est pas fondée ; car la division hebdomadaire n'a rien de naturel. La semaine indienne et latine a été composée avec beaucoup d'art par des gens instruits. Ils ont donné aux deux premiers jours le nom des deux grands astres le soleil et la lune, et les cinq autres jours sont mis sous le patronage des cinq planètes qui étaient encore les seules connues avant qu'Herschell ait découvert Uranus, placées dans l'ordre de leur distance du soleil en mettant alternativement une planète plus éloignée du soleil que la terre et une

Poules », lors de la confection de la carte d'Etat-Major un lieu dit appelé en sabir « petit port », *porto-poulo* et il est arrivé qu'on a traduit ce nom erroné en arabe : *Mers-el-dfadzaz*. Un israélite bayonnais connu par ses bizarreries de langage expliquait ainsi le coup d'Etat du 2 Décembre : « Napoléon a fait son coup en *tapis noir* pour la raison « signée canon ». En allemand on cite *ungewedlen* Napoléon pour *unguentum Napolitanum*. En basque même, la dérivation du mot évêque offre un cas intéressant : *Episcopum* ne se comprenant pas, les basques ont pensé que l'évêque étant chef des prêtres, le mot prêtre devait entrer dans son titre et ils ont fait *apezkupu* qui est resté en souletin et est devenu *apezpiku* par métathèse.

planète plus rapprochée. Les peuples d'une autre famille ont remplacé les noms des planètes par ceux de leurs dieux, la mention du tonnerre, etc.

Voyons quels sont les noms des sept jours en basque. Nous remarquons que ce sont des composés où le déterminants suit le déterminé ; ils sont donc modernes et, comme les noms des mois, ils sont variés :

Dimanche	<i>igande.</i> <i>domeka.</i>	Vendredi	<i>ortzirale.</i> <i>ortzilar.e</i>
Lundi	<i>astelehen.</i> <i>ilen.</i>		<i>ostilare.</i> <i>bariku.</i>
Mardi	<i>astearte.</i> <i>martizen.</i>		<i>egubakoitz.</i> <i>ebiakowitz.</i>
Mercredi	<i>asteazken.</i> <i>eguasten.</i> <i>astizken.</i>	Samedi	<i>larumbat.</i> <i>irakowitz.</i> <i>ebiakowitz.</i> <i>neskanegun.</i> <i>zapato.</i>
Jeudi	<i>eguen.</i> <i>ostegun.</i> <i>ortzegun.</i>		

Il faut évidemment effacer *domeka* et *zapato* de *dominicam* (diem) et *sabatum*, ainsi que *martizen* qui veut dire « jour qui porte le nom de Mars ». J'effacerais aussi volontiers les noms du Jeudi et du Vendredi qui commencent par *ortz* ou *ost*, deux variantes du même mot. Ceux du jeudi veulent dire « jour de tonnerre » ; ceux du Vendredi « tonnerre passé », c'est-à-dire lendemain du tonnerre. Il y a là probablement une imitation germanique remontant peut être à la domination gotique. *Ostilare* est une métathèse de *ostirale*, *ostirale* est une mutation de *ortzirale*. *Astizken*, mercredi, est contracté de *asteazen*. *Ebiakowitz* est altéré de *egubakowitz*.

Cherchons l'explication des autres noms, On a vu dans *igande* l'adjectif *handi* ce qui ferait « grand jour », en l'honneur du jour Seigneur, mais c'est une idée chrétienne, donc plus récente. Et le mot est composé avec *egun*, c'est avec le sens du « soleil » ce qui donne le sens de « jour du soleil ». *Ilen* est l'adjectif « lunaire » et *eguen* « solaire ». *Eguasten* est « dernier soleil » ou dernier jour. *Irakowitz* est probablement contracté de *ira* et de *ebiakowitz* ce qu'on peut interpréter par « jour particulier », transitoire. Ce dernier nom s'explique ainsi que *egubakowitz*, pour le nom du samedi *larumbat*, où l'on est d'accord pour retrouver *lauren bat*, « un quart ». Le mois serait donc divisé en quatre périodes, mais comme il a 29 ou 30 jours, il ne peut pas être divisé exactement par 4. Il y aurait donc des semaines, si nous conservons le mot de 7, 8, ou même 9

jours, le dernier jour s'appelant toujours 1/4, le jour supplémentaire ou les deux jours supplémentaires qui s'intercaleraient avant lui prendraient le nom de *labiakoitz* et de *bariku* qui se rattache à *barri* « nouveau ».

Les trois noms commençant par *aste* donnent l'idée d'une combinaison spéciale. *Aste*, auquel les dictionnaires donnent la signification de semaine, veut dire « commencement » et les trois mots seraient commencement, milieu et fin, de la semaine, ce qui ne correspond pas à la réalité, mais puisqu'il y a un commencement, on peut demander de quoi. J'estime qu'il s'agit de la croissance lunaire et alors *aste lehen* pourrait être premier jour de la croissance, c'est-à-dire le lendemain de la nouvelle lune. *Astearte* serait le premier quartier et *asteazken* le dernier jour de la croissance, c'est-à-dire la veille de la pleine lune. Nous retrouvons là les deux quinzaines du mois indien, la claire et la sombre. Corrélativement, il faudrait des noms pour la période de décroissance, mais celle-là pourrait être exprimée par le soleil dont l'influence amènerait cette décroissance. Le lendemain de la pleine lune se serait appelé *egulehen*, « premier jour où le soleil détruit une portion de la lune » le dernier quartier *eguarte* et la veille de la nouvelle lune *eguaske* ou *eguasten*, conservé dans mercredi, veille de *eguen* qui serait le jour du soleil, car ce jour là, la lune en conjonction avec lui, disparaît complètement ; *ilen* pourrait être « jour lunaire », c'est-à-dire la pleine lune.

Ce ne sont là que des hypothèses, mais elles ne sont pas invraisemblables : en tout cas les noms hebdomadaires indiquent deux ou trois systèmes différents.

La signification de semaine, donnée à *aste*, ne s'explique guère. Il en est de même dans d'autres pays. Ainsi en tamoul, on l'appelle *kyramei* « vieillesse, infériorité ». Je n'ai pas parlé de *nezkanegun*, qui n'est pas autre chose que *askenegun*, « dernier jour ». Sa composition montre qu'il est très moderne. Les souletins l'auront substitué à *larumbat*, lorsque, le mois n'étant pas lunaire, le samedi ne correspondait plus à l'idée de *quart*.

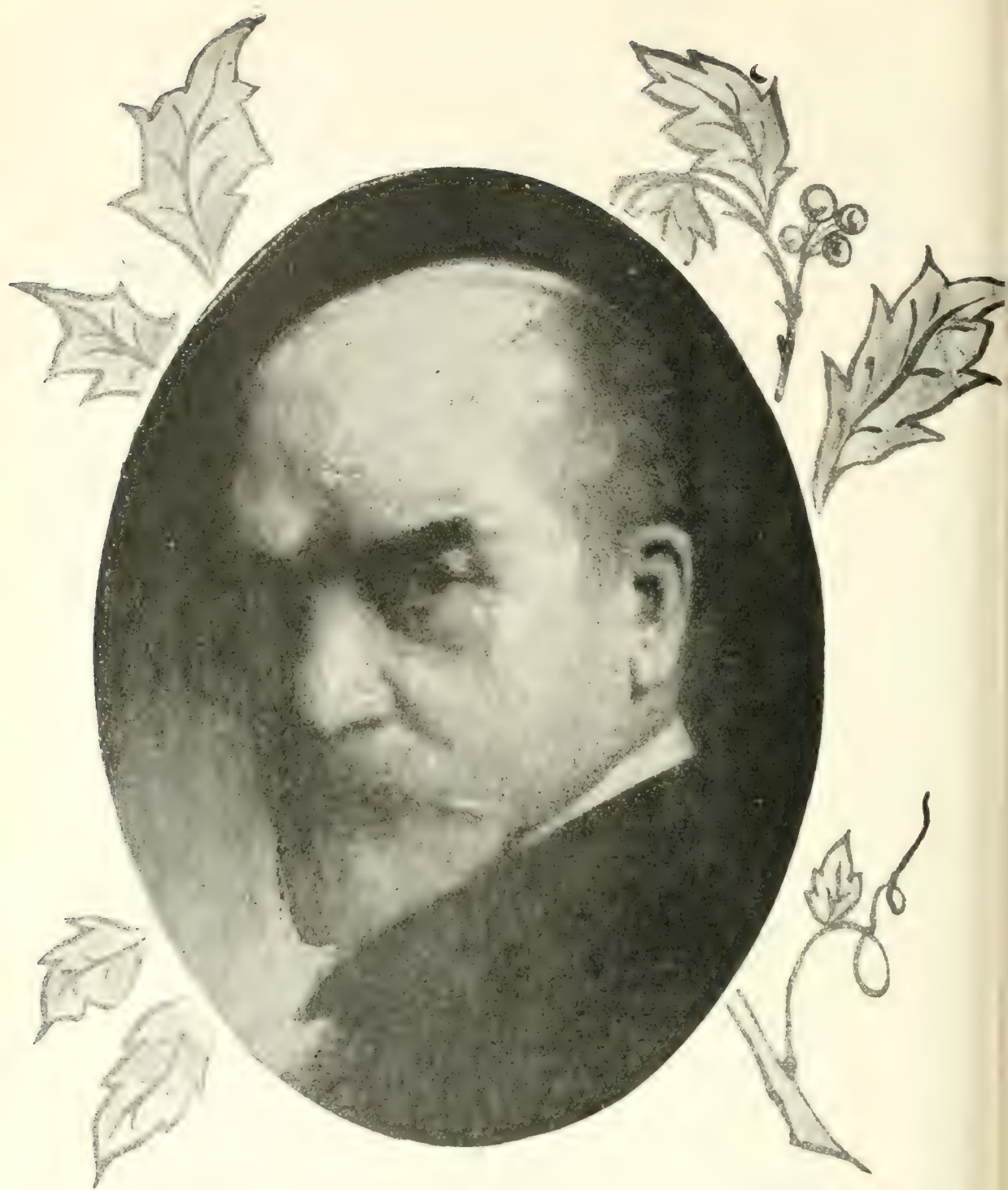
L'étude du calendrier confirme ce que nous apprend le vocabulaire général, à savoir qu'il n'y a jamais eu de nationalité basque dans le sens absolu du mot. Il y a eu, dans un coin des Pyrénées, un groupe ethnique, caractérisé par un langage particulier, qui s'est bientôt divisée en tribus indépendants, n'ayant entre elles que des relations du voisinage et de compascuité. Leur aire géographique ne devait pas être très étendue. Comprenait-elle seulement des *Vascons*, ou englobait-elle aussi les autres montagnards dont

les noms sont parvenus jusqu'à nous, *Cantabres, Iaccelans, Cereians*, etc ?...

La différence même de ces noms est un argument contre l'unité. Les Romains leur donnèrent une sorte d'unité factice en soumettant leurs chefs à l'autorité d'un gouverneur ou d'un proconsul. Ils se réunissaient sans doute quelquefois, comme plus tard les Américains sous la domination espagnole, pour adresser au représentant de l'Empereur leurs plaintes, leurs réclamations et leurs demandes. Cet état de chose subsista jusqu'à l'invasion musulmane, car les Gots substituèrent simplement leurs autorités à celles de Rome. Les historiens disent que les basques français actuels sont venus d'Espagne du VI^e au VIII^e siècle, peut-être par l'augmentation de leur population, et ensuite sous la poussée de cette invasion. Il a dû en être ainsi, mais il y avait déjà des Basques le long de la côte comme le prouve le nom de *Lapurdum* donné au poste militaire établi sur l'emplacement actuel de Bayonne et le lieu dit *Olarzo*, *Oiharzun*, là où se trouve aujourd'hui Saint-Sébastien. Quoiqu'il en soit, au VIII^e siècle, les Basques se rapprochèrent de leurs voisins gallo ou ibéro-romains, fusionnèrent plus ou moins avec eux, adoptèrent leur religion, leurs mœurs et formèrent de petits états séparés et des provinces distinctes, inégalement partagés, entre la France, la Navarre et la Castille. Devenus chrétiens, ils adoptèrent le calendrier Julien auquel ils adaptèrent leurs dénominations lunaires dont la multiplicité accentue encore l'absence d'unité générale. Dès lors, les basques n'ont plus à eux que leur langue ; elle a persisté parce qu'elle différait trop par sa grammaire des idiomes néo-latins pour qu'ils puissent l'absorber ; mais elle leur a emprunté beaucoup de mots et sous leur influence a lentement modifié des habitudes syntactiques. Elle reste debout dans la fierté de son isolement, comme ces rochers battus des flots et de la tempête qui se dressent impassibles au milieu de l'Océan avec des blessures profondes, parfois recouverts de longues herbes marines, et où viennent se poser de loin en loin, inquiets et plaintifs, les tristes oiseaux des mers.

En terminant, je répète ce que j'ai toujours dit. Je n'affirme et ne propose rien que jusqu'à preuve contraire. J'admets toutes les observations, toutes les critiques, toutes les réfutations, pourvu qu'elles soient faites de bonne foi, sans parti pris, sans idée préconçue, mais je n'accorde aucune importance aux argumentations sentimentales, aux dissertations métaphysiques, aux affirmations doctrinaires : elles prouvent seulement l'incompétence de leurs auteurs et me donnent le droit de leur opposer le mot : *ne sutor ultra crepidam* de la légende.

JULIEN VINSON.



LÉON BONNAT

Né à Bayonne le 20 Juin 1833

Décédé à Mouchy-sur-Oise le 7 Septembre 1922

Membre du Conseil National de la Légion d'Honneur

Grand-Croix de la Légion d'Honneur

Membre de l'Institut.



NÉCROLOGIE

Léon BONNAT

Le premier des Présidents d'honneur de notre Société vient de disparaître.

L'illustre Bayonnais, Léon Bonnat, né à Bayonne, le 20 Juin 1833, s'est éteint le 7 Septembre 1922 au château de Monchy-St-Eloy (Oise).

Je ne pouvais me douter que l'ébauche d'une étude sur l'œuvre en cours de Léon Bonnat, destinée à être lue il y a quelques semaines à l'occasion de son 89^e anniversaire et de l'inauguration des nouvelles salles de son Musée, allait servir, hélas ! d'article nécrologique à la mémoire de ce grand artiste, brusquement enlevé à l'affection profonde de ses amis.

L'œuvre de Bonnat est considérable et je ne pourrai analyser ici, dans ses moindres détails, la carrière d'un peintre dont les premiers succès remontent à 1850 et qui, malgré ses 89 ans, tenait encore, d'une main ferme, un pinceau qui produisait, chaque année, de surprenantes merveilles. L'heure me paraît indiquée, cependant, de retracer, en cette douloureuse circonstance, la route parcourue par le Maître depuis ses débuts, insistant, à leur rencontre, sur les œuvres principales et spécialement sur les plus anciennes, parce que moins connues. On me pardonnera s'il me paraît difficile de parler, sans me laisser entraîner à quelque digression, d'un artiste qui, pendant tout près de trois-quarts de siècle, a honoré l'Art et son pays.

Léon Bonnat, dut, à l'âge de 14 ans, interrompre les études qu'il poursuivait au collège de Bayonne, et suivre sa famille à Madrid, où son père ouvrit un commerce de librairie, en 1847, après avoir éprouvé, à Bayonne, des revers de fortune, dûs à des essais d'in-

dustries nouvelles ; entr'autre l'établissement d'une filature à Saint-Etienne.

Le jeune Léon avait toujours manifesté un goût très vif pour le dessin. A Madrid, la contemplation des chefs-d'œuvre du Prado, et plus particulièrement de l'œuvre de Vélazquez, le poussa irrésistiblement vers la peinture.

Aussi la profession de foi artistique de notre illustre compatriote tiendrait-elle tout entière dans ces mots, tracés en tête de la belle préface qu'il écrivit, en 1897, pour le « Vélazquez » de son ami A. de Beruete : « *J'ai été élevé dans le culte de Velasquez* ».

Il n'est pas surprenant qu'à Madrid, le jeune Bayonnais, dont le marquis de Chennevières faisait en ces termes, quelques années plus tard, le portrait moral : « Je le vois doux, *ferme*, tranquille et *droit* », ait été impressionné par la superbe franchise, le noble réalisme de ce maître unique et se sentit poussé dans la voie, s'accordant si bien avec sa nature, que lui traçaient les chefs-d'œuvres de vérité et de vie du Prado.

A Madrid, Bonnat apprit à peindre, d'abord dans l'atelier de José Madrazo, élève de David, puis dans celui de son fils Federico. En 1850, à 17 ans, il peignait son premier tableau : *Giotto gardant les chèvres* et les maîtres de l'Académie royale se refusaient à croire qu'il fut tout entier de la main du jeune débutant. De 1850, datent aussi les charmants petits portraits de son *Frère Paul*, dans sa blouse d'écolier et de sa jeune *Sœur Marie* revêtue d'un tablier dont les blancs sont restés d'une fraîcheur exquise. Le Musée Bonnat possède là deux petits chefs-d'œuvre qui sont, pour les artistes et les connaisseurs, une cause de surprise et d'admiration.

En 1852, Bonnat peignit le portrait de sa tante, la mère Bonnat, supérieure du couvent de la Sainte Famille à Madrid. La religieuse, représentée en grandeur naturelle, avait tenu à être peinte entourée de deux orphelines. L'ensemble forme un beau groupe conservé à l'heure actuelle dans un couvent de la Gironde.

Le père de Bonnat, atteint depuis quelques années d'une maladie de langueur, mourut le 8 août 1853, laissant sa famille dans une pénible situation qui l'obligea à rentrer en France.

C'est alors que M. Romain Julien, artiste né à Bayonne en 1802, frappé du talent naissant de Bonnat, après avoir examiné ses travaux, obtint de la ville de Bayonne, (M. Jules Labat en étant le Maire), une pension qui permit à Léon de se rendre à Paris, accompagné des siens, pour y continuer ses études. Il entra à 20 ans,

dans l'atelier de Cogniet, à cette même école des Beaux-Arts dont il devait un jour être le Directeur.

En 1853, Bonnat peignait les portraits groupés de sa mère couchant, entourée, à droite : de son jeune fils penché sur ses livres d'étude, à gauche : de sa fillette attentive à sa broderie, délicieusement éclairée par le jour d'une fenêtre que l'on devine, et l'on aperçoit, dans le fond, la silhouette de la fidèle Jeanne-Marie (1) qui posa plus tard l'une des femmes de la *Résurrection de Lazare* qui valut à l'artiste le 2^e prix de Rome en 1857. Le Maître conservait encore dans son atelier ce groupe familial, émouvant souvenir de sa jeunesse, qui a tout le charme des petites scènes intimes des Maîtres hollandais. Cette œuvre exquise a été exposée, cette année même, à l'exposition de l'art du Second Empire. Elle fut peinte à Paris.

En 1855, Bonnat fit le portrait du peintre Allard qu'il eut la coquetterie d'exposer, en 1921, au cercle « L'Epatant » en même temps que le portrait du sénateur Dupont, peint en 1921.

C'est aussi à Paris que Bonnat peignit le très beau portrait de M. Pascault, que l'auteur, sur mes questions, plaçait, sans trop d'assurance, aux environs de 1856, assignant la même date approximative à celui de Romain Julien, qui fut l'un des actifs protecteurs de Bonnat pour lequel il obtint de la ville de Bayonne la fameuse pension de 1.500 fr. qui nous vaut aujourd'hui le dépôt magnifique de la collection du maître regretté. L'école de dessin de la Ville de Bayonne, (il est bon de le rappeler) porte le nom de Julien qui en rédigea le Règlement. Ceux qui apprirent à dessiner, dans la première moitié du siècle dernier, connurent les célèbres modèles au crayon de Julien, dont le fils Félix, architecte éminent, homme exquis, intime ami de Bonnat et de celui qui écrit ces lignes, fut professeur à l'Ecole des Beaux-Arts.

Léon Bonnat fut admis à concourir en 1857 pour le prix de Rome. Il n'obtint que le second prix.

Sur les conseils de MM. Julien et Robert Fleury, malgré l'avis contraire de son maître Cogniet qui tenait à ce que son élève conquît, l'année suivante, son 1^{er} prix, Bonnat partit pour Rome le 20 janvier 1858. Il y retrouva son ami Chapu le sculpteur et fut bien accueilli par M. Schnetz, directeur de la Villa Médicis qui l'autorisa à profiter des modèles vivants posant à la Villa.

(1) Jeanne-Marie Harostéguy, née à Sare, exemple de dévouement, servit les Bonnat pendant les dures années des débuts et durant leur séjour à Pampelune. Ne voulant pas se voir dans l'obligation de réclamer ses gages, elle faisait, à pied, par la montagne, le voyage aller et retour, de Pampelune à Sare où résidaient ses vieux parents. Son neveu Jean-Baptiste Harostéguy a servi le maître jusqu'à son dernier jour. Ni l'un, ni l'autre n'ont eu à regretter leur fidélité et leur dévouement.

Avec une ardeur égale à celle qu'il voua au culte de Velazquez, il conçut, à Rome, une admiration sans bornes pour Michel Ange dont il copia d'importants morceaux de fresques de la chapelle Sixtine.

Léon Bonnat exposait en 1859 sa première toile de grande dimension qu'il peignit à Rome, *Le Bon Samaritain*, qui lui valut une mention honorable. Cette œuvre classique, dorée par le temps, nous donne la mesure de la science et du labeur exigés alors d'un artiste, pour mériter cette modeste récompense : les temps sont bien changés !

En février 1861, Bonnat rappelé en France par la grave maladie dont son frère Paul devait plus tard mourir, s'installa à Paris où il fit venir sa famille.

Il exposa, au salon de cette année, la *Mort d'Abel*, aujourd'hui au Musée de Lille et l'un des plus grands critiques s'exprima ainsi au sujet de cette œuvre : « Beaucoup se hâtent de détourner les yeux de cette toile sombre pour les reposer avec délices sur le *Rêve d'amour* de M. Stéphane Baron. La *Mort d'Abel* est cependant une œuvre d'homme : on voit que l'auteur, nourri des fortes leçons de Michel-Ange, a cherché la beauté non dans la distinction mais dans le caractère ; le dessin s'y maintient énergiquement, le ton solide est vrai, le sentiment y est traduit avec force, non seulement par l'expression des figures mais par le paysage austère qui les entoure. »

Quel bel éloge et qui pourra suivre jusqu'au bout l'œuvre de Bonnat !

Quant au *Rêve d'Amour* de M. Baron qui détourne le public de l'œuvre *forte*, il nous laisse, à notre tour, rêveur en songeant aux luttes que devaient affronter, à cette époque, les peintres *forts* pour détourner le public des mièvreries et des anecdotes blaireautées dont il était friand. Le jury, heureusement, ne suivit pas la foule : il décerna à notre compatriote une médaille de 2^e classe et, pour la première fois, l'on vit réunis, par la même récompense, les noms de Bonnat et de Puvis de Chavannes qui, bien que suivant en art des voies différentes, restèrent, jusqu'à la mort de Puvis, liés d'une étroite amitié.

Léon Bonnat exposait, à ce même Salon, le portrait de l'Abbé *Lavigerie* (1) qu'il devait, 27 ans plus tard, peindre revêtu de la pourpre cardinalice. Malgré la splendeur des rouges du vêtement du cardinal, mes préférences vont à l'œuvre de 1861 qui mérite une mention toute spéciale. Examinez le modelé de la tête, le dessin et

(1) Au Musée Bonnat.

la couleur de cette main, sur une partie de laquelle s'étend l'ombre transparente du rochet ; la beauté des blancs, la solidité de l'ensemble.

Alors que je regrettais de ne pouvoir noter ici aucune œuvre de 1862, il existait, près de nous, un chef-d'œuvre dont j'ignorais le possesseur actuel : je veux parler du portrait de *M. Darracq*, ancien conservateur du Muséum d'Histoire naturelle de notre ville. Ce portrait que M. Bonnat peignit à l'âge de 29 ans, est l'un des plus vivants et l'une des peintures les plus expressives que je connaisse : un fin et bon sourire anime le visage ; l'œil humide vit vraiment ; le front solidement construit, la bouche empreinte de bonté, d'un dessin si caractéristique, les chairs souples et vivantes, les vêtements brossés largement, toutes ces qualités réunies constituent un ensemble qui restera gravé dans l'esprit de ceux qui l'auront vu. La toile a, de plus, admirablement vieilli : pas une tare, pas la moindre craquelure à ce chef d'œuvre !

Les aimables dépositaires actuels de ce portrait m'en avaient promis le prêt pour le jour de l'inauguration projetée. Faisons des vœux pour qu'un jour cette œuvre entre au Musée de Bayonne, où elle serait pieusement conservée.

Il faut citer ici le très beau portrait de M. Adrien Barthe, compositeur et professeur au Conservatoire de musique de Paris, œuvre d'une enveloppe et d'une souplesse inaccoutumée dans les portraits d'homme de Bonnat. La main gauche, tenant un cigare, est d'un dessin remarquable. Le Musée Bonnat possède cette belle peinture, grâce à la générosité de Madame Barthe, l'éminente musicienne qui, malgré son bel âge, prodigue encore ses conseils à des élèves parmi lesquelles a compté la célèbre Litvinne.

En 1863, l'artiste expose le *Martyre de Saint-André*. Cette œuvre importante lui attire des reproches du sévère critique Paul Mantz : « L'exécution en est violente, écrivait-il, le pinceau rugueux ne convient pas aux carnations.... » Oh ! combien je préfère ces critiques qui pouvaient, en ce temps-là, être explicables et quelquefois profitables, combien je les préfère au terrible compliment que le même Paul Mantz décoche, un peu plus tard, à Bouguereau qu'il appelle « l'homme des routines impeccables, qui fait tout selon la formule et qui a le malheur de ne pas savoir se tromper ! »

Le *Martyre de Saint-André* valut à Léon Bonnat un rappel de médaille de 2^e classe, et sa mise hors concours.

Léon Bonnat était né pour le dessin et pour la peinture, mais il possédait aussi le don inné de la ressemblance et cette même année 1863 me rappelle un souvenir familial de mon enfance : L'artiste ami avait installé son chevalet dans la maison paternelle, et sur la toile

immaculée, *directement*, d'un pinceau rapide, il traça, en quelques instants, l'esquisse du portrait du chef de famille. La ressemblance était si frappante déjà, que grands et petits ne purent retenir un cri joyeux d'admiration.

Nous devons mentionner ici les copies poussées ou simplement ébauchées que, dans ses voyages en Espagne et en Italie, le jeune peintre fit de Michel-Ange, de Raphael, Velazquez, Murillo, etc. Ces copies, traitées avec l'intelligence qui dénote les vrais artistes, seront peut-être appréciées un jour à l'égal des copies des Ricard, Fantin-Latour, etc. (Voir les deux copies-ébauches de Velazquez et du Titien au Musée Bonnat).

Les divers séjours que fit M. Bonnat en Italie et en Egypte lui fournirent des motifs qu'il traduisit en des toiles de chevalet qui eurent un énorme succès. Nous les noterons au fur et à mesure de leur rencontre sur la route que nous parcourons ensemble. Déjà, en 1864, Philippe Burty, le grand critique d'art, dont le portrait au crayon fut, pour Degas, l'occasion d'un chef-d'œuvre, Philippe Burty, commentant le salon du cercle de la rue de Choiseul, dit un grand bien des *paysannes romaines baisant le pied de la statue de Saint-Pierre*. Un autre critique déplore de ne plus revoir, dans l'avenir, la charmante et si mignonne *Pasqua Maria*, que, dit-il, un intelligent amateur a fixée à Limoges.

En cette même année, une peinture représentant un petit mendiant italien grandeur nature (*mezzo bajocco*, *Excellenza*) obtint un grand succès, et, il y a quelques années, un gros prix à la vente Carcano.

En 1865, Bonnat abandonne momentanément la peinture de genre qui lui valait des succès assurés et s'attaque à la peinture d'histoire. Son *Antigone conduisant Œdipe aveugle* n'a rien des compositions académiques auxquelles le public était accoutumé ; l'artiste traita le sujet antique avec son tempérament de réaliste et fut, en cela, un *novateur* : il a peint deux malheureux, traînant leur misère sur les chemins poudreux ou boueux de la Grèce, la figure d'Œdipe ne manquant pas de grandeur. Paul Mantz, qui a pourtant longuement analysé ce Salon, ne cite même pas cet œuvre. Par contre Théophile Gautier l'approuve et dit, entr'autres choses : « Cette façon de comprendre l'antiquité, qui peut étonner au premier abord, ne nous déplaît pas ; sa bizarrerie n'a rien que de logique ; Œdipe et sa fille, sur les chemins de la Grèce, devaient avoir cet aspect et les mêmes causes, à trois mille ans de distance, produisent les mêmes effets ».

L'administration acheta le tableau et le déposa au Musée de Poitiers où il est encore.

Bonnat souffrit de l'incompréhension du public : il comptait sur un succès d'estime : il écrivit à un ami : « Drôle de chose que le succès : il m'arrive avec des tableaux que je fais en m'amusant, des tableaux dans lesquels je mets peu de moi, que j'en fais presque uniquement au point de vue de la vente... et il ne veut pas de moi, quand je fais quelque chose qui sort entièrement de moi ».

« Bonnat exposa, en même temps, le fort beau portrait de M. Guidou », dit encore Gautier.

J'ai eu, dans notre contrée même, le plaisir d'admirer le portrait de *Madame Pascault*, daté de 1865. L'artiste voulut-il montrer au critique, qui avait relevé deux ans plus tôt la prétendue rudesse de son pinceau, qu'il savait, lorsqu'il le voulait, en modérer la force, et traduire la délicatesse de l'épiderme d'une femme blonde ? Toujours est-il qu'en ce portrait, le visage est peint avec une douceur inaccoutumée ; les cheveux blonds, ornés d'un ruban d'un bleu tendre, sont vaporeux ; le menton repose sur une main supérieurement modelée et l'expression qui se dégage de cette tête pensive, presque idéalisée, en fait une œuvre profondément émouvante.

C'est l'année dernière seulement qu'il me fut donné de connaître au musée du Luxembourg, où il est, sans doute, entré après la mort de son fils Tony, le portrait du peintre *Robert Fleury*. J'éprouvai en face de cette œuvre une émouvante surprise, un vrai choc ! Ma surprise s'accrut lorsque je m'aperçus, en m'en approchant, que ce portrait vivant était presque resté à l'état d'ébauche, mais une ébauche comme seul peut en produire un peintre de génie ! Quelle impression profonde se dégage de ce visage au regard caveux, de cette main à peine indiquée et donnant la sensation d'une œuvre parfaite ! la main d'un homme, vivant encore, mais avec un pied dans la tombe. (Cette main, je dois dire, pour être précis, qu'elle fut peinte trois ans après le reste du portrait). Enthousiasmé, je courus chez le Maître lui criant, en guise de bonjour, que je venais de voir un chef-d'œuvre ! « De qui ? » demanda-t-il tranquille. — « De toi. . . . le Robert Fleury ! » répondis-je encore emballé. Un bon sourire éclaira son masque énergique.

L'œuvre date de 1865 et fut envoyée récemment à une exposition à l'étranger par le Musée du Luxembourg.

Et me voici parvenu à l'année 1866, belle pour l'artiste, qui exposa une de ses œuvres capitales : *Saint-Vincent-de-Paul*, et peignit un de ses chefs-d'œuvre : *Le portrait de sa sœur*. La personna-

lité de l'artiste s'affirme d'année en année, bien que demeurant encore sous l'influence (disons : l'influence heureuse) des maîtres qu'il a admirés. Tout peintre, à ses débuts, suit le sillon tracé par le maître qu'il s'est donné ; puis, s'il est touché par l'aile du génie, il devient à son tour un novateur, le créateur d'une manière, d'un style qui caractérise son œuvre. Le chercheur est toujours, même dans ses erreurs, plus intéressant que le *suiveur* qui, dépassant rarement le maître qu'il copie, risque de n'en être jamais que le pasticheur.

Les œuvres des impressionnistes eux-mêmes, qui furent des novateurs, portèrent, au début, la forte empreinte de leurs maîtres préférés : Manet connut Velasquez, Franz Hals et quelques autres. Courbet et Corot eurent une influence profonde sur Monet, Pissarro, Sisley, Guillaumin, jusqu'au jour où, sous la bannière de Claude Monet, ils marchèrent tous vers l'éclatante lumière, tout en conservant chacun son tempérament et sa technique particulière. Et si je n'ai pas nommé Cézanne, bien qu'il ait fait du plein air à côté de Camille Pissarro et ait été le camarade de mon vieil ami Guillaumin, c'est qu'il avait, lui, Cézanne d'autres aspirations. Je ne puis m'étendre ici sur ce sujet et je m'excuse de cette parenthèse où me conduisit le *Saint-Vincent-de-Paul* (auquel je reviens), car, ainsi que le rappelait en 1903 M. Henri Cochin, M. Bonnat lui-même fut, en son temps, un *avancé*, et l'œil de la foule, aussi bien que celui des critiques, habitué aux peintures léchées des Salons, ne se pliait pas, sans résistance, aux œuvres empreintes de réalisme et de force. Mais le temps fait son œuvre : la vérité et la justice se font enfin jour. Le *Saint-Vincent-de-Paul* de M. Bonnat va nous en fournir une éclatante preuve : l'œuvre fut naturellement discutée. Charles Blanc écrivait : « M. Bonnat qui a fait cette année sensation nous semble avoir choisi une toile démesurée pour peindre l'anecdote de *St-Vincent-de-Paul prenant la place d'un galérien* ; et il y a quelque chose d'un peu pesant, et d'un peu gros dans cette peinture, bien étudiée d'ailleurs, et modelée avec énergie ». D'autres critiques s'insurgèrent contre la laideur du saint que le peintre aurait dû idéaliser... Mais voici que déjà, en 1876, (dix ans plus tard seulement) le grand écrivain d'art, Charles Yriarte, à propos du réalisme de Bonnat, écrit : « Quand il a peint son Saint-Vincent-de-Paul, son sujet le servait bien ; au premier plan : des ouvriers robustes et noueux brisant les chaînes ; des galériens abrutis ; au sommet un saint qui fut un homme rustique et d'une onction franche ; pas la moindre effusion de mysticisme ; on vivait sur la terre ; on revêtait la bure, on entrait dans un bain et on foulait le granit d'un quai ». Comme on le voit, Charles Yriarte comprenait et approu-

vait le réalisme critiqué peu d'années auparavant. Enfin, 23 ans plus tard, en 1899. Jules Buisson écrit : « Bonnat a, de plus, à son actif, entre autres grandes toiles, l'un des plus beaux morceaux de peinture du siècle : le *Saint-Vincent-de-Paul prenant la place d'un captif*. Nous avons ensemble constaté, en allant à Auteuil, qu'après 30 années écoulées il conserve encore la moiteur de l'exécution ». Et quel était le compagnon de Jules Buisson qui partage son admiration pour l'œuvre de 1866 ? Le grand Puvis de Chavannes ! Le Saint-Vincent de Paul est aujourd'hui une des œuvres les plus admirées du petit Palais.

De la même période, notons, en passant, un tableau de chevalet : *les Napolitains à la porte du Palais Farnèse*, que Charles Blanc qualifie de petit chef-d'œuvre : « Personne n'aurait mieux fait », conclut-il.

Il me faut maintenant parler du portrait de la *Sœur du Peintre* et je ne puis que dire mon admiration en face de la sobriété et de la sûreté du dessin, la superbe tenue de l'ensemble, la beauté des noirs et des gris qui confirme le culte de l'artiste pour Velazquez. Le Musée possède là un chef d'œuvre à classer parmi les plus belles peintures de l'art contemporain.

1867 et 1868 nous donnèrent : *Ribera peignant à la porte de l'Ara-cœli à Rome* et des peintures décoratives qui périrent dans l'incendie du palais de Justice de Paris pendant la Commune.

Ici se place le voyage de trois mois, en Orient, que fit Bonnat, en compagnie du peintre Gérôme, qui en fut le promoteur, et auquel devaient s'adjoindre, pour former une caravane indépendante, quelques amis ou élèves de Gérôme.

Le départ eut lieu, de Marseille, le 8 janvier 1868 ; on visita l'Égypte, le Sinaï, la Palestine, une partie de la Turquie et de la Grèce. Le Caire, trop brillant, manquant de style et de grandeur, n'enthousiasma pas le jeune voyageur.

En revanche, les 45 jours que la caravane mit pour rejoindre Jérusalem à dos de dromadaire, à travers la presqu'île Sinaïtique, furent pour le peintre un sujet de continuelle admiration. On rejoignit Jérusalem en passant par Akaba et Petra, voyage pénible et rendu dangereux par les bandes de pillards qui, en ce temps-là, infestaient ces contrées.

Après les splendides horizons du Sinaï, la Judée et la Palestine parurent manquer de grandeur à Bonnat et il songea à rentrer en France par le chemin le plus court. Il fit cependant le voyage jusqu'au bout et ne le regretta pas, car il connut ainsi Stamboul qu'il admira et Athènes qui lui laissa la plus noble et fière impression

de tout ce voyage, qu'il fut enchanté d'avoir fait, après l'avoir longtemps désiré.

Bonnat, toujours laborieux, fit, pendant son absence, 72 études dont la plupart furent données, par lui, à des amis.

A son retour à Paris, il retrouva, avec joie, les siens, ses amis et son atelier.

L'Exposition universelle de 1867 avait été pour Bonnat un véritable triomphe : il fut, à cette occasion, créé chevalier de la Légion d'honneur. Aussi, à son premier séjour à Bayonne, après son voyage d'Orient, ses amis bayonnais songèrent-ils à lui offrir un banquet. Bonnat, toujours modeste, se fit longtemps prier pour en accepter l'idée. Il eut la pensée d'offrir, à chacun des convives, sa photographie, accompagnée d'une dédicace adéquate, et il écrivit, de Saint-Jean-de-Luz, à un ami : « J'irai, demain matin, vers 10 heures, à l'arrivée du train, chez Bérillon, pour *me faire tirer en portrait*. . . ».

Le banquet eut lieu le 22 septembre 1869, à l'Hôtel du Commerce. Des 59 convives qui y assistèrent, il reste, à l'heure où j'écris ces lignes, MM. Guichenné, Camille Molinié, Lucien Le Beuf et Morel. Les autres.

Enfin, en 1869, le Maître obtient la médaille d'honneur avec l'une de ses plus importantes compositions : *l'Assomption* que l'église Saint-André a le bonheur de posséder. Nous en conservons, au Musée, l'esquisse et une très belle étude de tête que M. Bonnat peignit, d'après lui-même, pour servir à l'un des apôtres entourant le sépulcre.

Cette fois, le difficile Paul Mantz ne tarit pas d'éloges sur la composition, le style de la Vierge, l'énergie avec laquelle sont traités les apôtres, etc., éloges considérables sous la plume d'un critique qui, à ce même Salon, ne désarmait pas devant *Marseille porte d'Orient* de Puvis de Chavannes, dont il disait : « Pour la peinture et la couleur, il se contente de peu ; comme dessinateur il se tient pour satisfait d'une silhouette approximative et hasardeuse. . . Un contour étant tracé, il se borne à le remplir d'une teinte plate, etc ». Combien Puvis devait souffrir de ces injustes critiques ! Paul Mantz, que j'ai connu un doux et charmant vieillard, d'un commerce si attachant et si instructif, n'avait donc pas encore compris, en 1869, ce que l'on devinait de beauté, de grandeur, d'idéal dans l'œuvre naissant du grand décorateur ! On peut faire, une fois de plus, justice de cette erreur en étudiant, dans les collections de M. Bonnat, la superbe sanguine : *Les Forgerons* (l'une des nombreuses études pour une partie de la décoration du Musée d'Amiens), par celui que Paul Mantz déclarait « se contenter d'une hasardeuse silhouette ». Ne perdons jamais les occasions de réparer, pour

l'honneur de la mémoire des morts illustres, les jugements erronés de nos devanciers !

Puis, vient 1870, l'année terrible, si l'on ose la qualifier encore ainsi, après avoir vécu 1914.

A ce Salon, le Maître exposa la *Femme Fellah* et la pittoresque *Rue de Jérusalem* ; puis, abandonnant le pinceau pour défendre la capitale, il s'engage dans un bataillon de marche de la garde nationale en compagnie de Baudry, qui était accouru de Venise, où il peignait les décorations du nouvel Opéra ; alors que, dans un bataillon voisin, marchaient Puvis de Chavannes et Carolus Duran, Henri Regnault se faisait tuer en janvier de l'année suivante, (1871).

A cette époque (1871), M. Bonnat, dont la santé se ressentait des privations et des fatigues du siège de Paris, vint se reposer dans son pays natal, où la beauté d'une de ses compatriotes tenta son pinceau avide de travail : il peignit l'admirable portrait de Madame Camille Molinié.

A 44 ans d'intervalle, l'illustre maître devait connaître une nouvelle invasion des Barbares ; son âge, cette fois, ne lui permettait plus d'échanger son pinceau contre le fusil ; mais malgré les avions, malgré les Berthas, il ne quitta pas son poste, donnant en ces tragiques années, un noble exemple de courage, de foi ardente en sa Patrie et... de générosité ; celle-ci nous devons la taire, le Maître n'admettait pas qu'il en fut fait mention. C'est aujourd'hui un devoir de la dévoiler.

Pendant les années qui suivirent 1871, M. Bonnat peignit de nombreux tableaux de chevalet qui obtinrent le plus légitime succès. *La femme d'Ustaritz* (1872), est le portrait d'une vieille basquaise, au visage parcheminé, commandé à Bonnat par Mme Cassin, éprise de la générosité d'une brave paysanne qui trouvait le moyen, avec un revenu de 50 centimes, du faire du bien à plus pauvre qu'elle.

Malgré le puissant réalisme de l'œuvre, il est difficile de la mettre en parallèle, ainsi que cela a été fait, avec la *Mère de Rembrandt*, pas plus dans un autre ordre d'idée, qu'avec la *Femme au chapelet de Cézanne* : Ce sont là trois œuvres qui n'ont d'autre point de contact que l'analogie du sujet.

Dans le *Scherzo*, le *Barbier turc* (1873), Georges Lafenestre trouve que Bonnat a trempé, en Orient, sa peinture robuste dans un bain de lumière chaude et dorée, qui l'a revêtue d'un éclat hardi et nouveau. »

Le *Non piangere*, charmant petit tableau, vulgarisé par la gravure, représentant un petit italien à genoux aux pieds de sa sœur, qu'il essaie de consoler, date aussi de 1873.

Mais voici qu'aux charmants petits tableaux de genre succède une œuvre forte : c'est le *Christ* — le Christ de Bonnat ! — peint en 1874 pour la Cour d'Assises de Paris. Cette superbe et tragique peinture, comme toutes les grandes œuvres, fit couler beaucoup d'encre et émettre beaucoup de.... paroles (j'ai failli dire comme Goncourt....). Louis Gonse en regrette le réalisme.... « C'est, dit-il, le cynisme de l'agonie.... les muscles se tendent, les veines se gonflent à éclater, les vaisseaux se déchirent, etc.... ».

Ne nous a-t-on pas appris que Notre-Seigneur s'est fait homme pour racheter nos fautes par ses souffrances et n'est-ce pas dans cet esprit qu'ont traduit le sublime sacrifice rédempteur la plupart des grands artistes qui se sont attaqués à sa délicate interprétation ? Bien peu l'ont idéalisé. Le Christ mort d'Holbein, pour ne citer que celui-là, dont les yeux, restés ouverts, expriment la terreur, nous donne l'impression d'un homme mort dans l'angoisse et la souffrance physique. Louis Gonse devait, du reste, cette même année, apaiser son émoi en contemplant deux toiles du Maître : les *Premiers Pas*, qu'il estimait être « un brillant de la plus belle eau qui ne redoute aucun voisinage » et le groupe des *trois demoiselles Dreyfus*, vêtues en orientales, adorable petite toile qui a conservé toute sa fraîcheur et que j'ai eu la joie de revoir cette année, grâce à l'amabilité de M. Carle Dreyfus, le fidèle ami du maître regretté et je dois le dire : l'ami du Musée Bonnat sur lequel il reportera, j'espère, une part de l'affection qu'il avait pour son grand ami.

Le portrait de *Madame Pasca* fut le plus grand succès du Salon de 1875. Cette œuvre, d'une incomparable grandeur, est entrée au début de la guerre au Musée du Luxembourg d'où elle passera certainement, un jour, au Musée du Louvre. Elle a puissamment contribué au succès de l'école française à l'exposition de 1915 à San Francisco.

Le portrait à la toque du Maître Bonnat, par lui-même, date de la même époque.

En 1876 la *Lutle de Jacob avec l'Ange* fait dire à Charles Yriarte : « On ne va pas plus loin dans le relief et il faut, dans une école, des artistes robustes comme ceux-là, qui viennent volontairement rappeler les rêveurs à la vie ».

Cette œuvre ne satisfait pourtant jamais l'artiste, qui la reprit plusieurs fois, après avoir eu, un instant, l'intention d'en faire un plafond pour la cage de l'escalier de son hôtel, où elle eût fait mauvais voisinage avec le *doux Pays* de Puvis de Chavannes.

Finalement, Bonnat coupa les ailes à son ange et c'est, dans cet état que l'œuvre est exposée au Musée de Bayonne.

Le superbe portrait de *Madame Olazabal*, drapée dans sa mantille,

est signé de 1877 et de cette même année date le célèbre portrait de *Thiers* qui établit l'universelle réputation de portraitiste de Bonnat. On s'écrasait, au Salon, devant l'effigie du libérateur du territoire, surmontée de la légendaire houppe de cheveux d'argent ; on admirait le visage à l'aspect volontaire, si bien rendu, du petit vieillard ; on s'extasiait sur les mains potelées, si expressives, dont, vingt années plus tard, le peintre Maignan évoquera encore le souvenir et le critique Paul Mantz expliquera que, dans ce chef-d'œuvre, « Bonnat n'a pas voulu s'arrêter aux surfaces et a cherché le caractère dans l'attitude et l'expression ». M. Thiers, ayant légué au Louvre les collections dont son portrait faisait partie, notre illustre compatriote se trouva, de ce fait, être le premier peintre vivant dont une œuvre soit entrée dans notre grand Musée national.

Contrairement à ce qu'écrivait J. Claretie dans son étude sur Bonnat, Thiers ne gravissait pas, pour poser chez Bonnat, le rapide et incommode escalier de l'atelier de la place Vintimille. Bonnat se rendait à l'Hôtel de la Place Saint-Georges et un jour où il entra dans la cabinet du modèle, le valet ayant annoncé : « Monsieur Bonnat ! » Thiers lui cria : « On dit : Bonnat ! imbécile ». Si notre compagnon eût été vaniteux, il se serait cru entré, dès ce jour, dans la gloire.

Le maître exposait au même Salon le très beau portrait en pied de *Madame Bischoffsheim* dont on peut contempler, au Musée, le superbe modelé.

Au portrait de Thiers succéda, en 1878, celui de *M. de Montalivet*. L'effigie du noble vieillard, dans son habit bleu à boutons d'or, ne pouvait avoir, sur la foule, l'attraction du petit père Thiers, mais le succès fut très grand auprès des peintres et des connaisseurs.

L'année 1878 connut les portraits de de Lesseps, de don Carlos, du duc de Broglie.

Je ne puis résister au désir de citer ici les termes par lesquels un grand critique, Boger Ballu, commença une étude sur le Salon de 1878 : « Je crois, écrivait-il que le plus grand portraitiste de notre temps est M. Bonnat. . . . Sa manière robuste anime et vivifie. Ses portraits ne sont pas des apparitions vues à travers un rêve : ils sont vivants ». Puis, revenant sur le portrait de *M. de Montalivet*, il ajoute : « A quelle époque vit-on un sentiment plus vrai de la réalité, soutenu par un respect plus profond de l'art élevé ? »

A partir de ce moment, Bonnat marche de chef-d'œuvre en chef-d'œuvre, de triomphe en triomphe ; après les grands historiens, ce fut le tour du plus grand poète : *Victor Hugo* peint par Bonnat ! Dois-je rappeler le succès obtenu par cette œuvre superbe devant

laquelle se pressaient les visiteurs du salon de 1879 ? Le poète le constata lui-même dans une invitation à déjeuner qu'il adressa à son peintre, peu de jours après l'ouverture du Salon et dont, l'habitude aidant, il rédigea, en vers, les premières lignes ; j'en relevai la copie :

« Je regardais hier votre belle peinture
Et la foule devant... tout le monde admirait ! ».

puis suivait, en prose, l'invitation à déjeuner. En 1880, Bonnat expose *Job sur le fumier*, peinture d'un réalisme poignant, qui appartient au Musée du Luxembourg ; et il peint le superbe portrait de la belle *Comtesse Potocka*, portrait que le comte Potocki a légué, à sa mort, à l'auteur qui s'empressa de l'envoyer à son Musée, d'où nous dûmes, hélas ! le renvoyer à Paris, la Comtesse n'en autorisant pas l'exposition publique.

1880 vit encore naître le beau portrait du vieux peintre *Jean Gigoux* qui, chaque dimanche, venait jouer aux dominos avec son ami Bonnat et ne manquait pas (c'était devenu un rite), d'aller s'asseoir, dès son arrivée, en face d'un certain dessin de maître ancien et de déclarer : « Le mien est plus beau », puis l'on commençait la partie habituelle.....

Le portrait de Jules Grévy, ainsi que celui de *Camille Doucet*, celui du duc d'Aumale, datent aussi de 1880.

C'est en 1881 que Bonnat fit le portrait de son Maître *Cogniet* qu'il avait accueilli, 30 ans auparavant, dans son atelier de l'école de Beaux-Arts ; il y mit tout son cœur et en fit un chef-d'œuvre qui appartient au Musée du Luxembourg. .

De 1881, date aussi le magnifique portrait de la baronne James de Rothschild tenant un petit chien sur ses genoux et qui fut reproduit par l'*Illustration*, à la mort de Bonnat.

En 1882, Bonnat peint le beau et délicat portrait de *Madame Edouard Kann*, l'un des portraits en pied de quatre grandes mondaines du XIX^e siècle, destinés, dans notre pensée, à former, au centre de la grande salle du 2^e étage du Musée, une tribune déflorée aujourd'hui par l'absence du portrait Potocka.

Le Salon de 1882 vit le portrait de *Puvis de Chavannes*, œuvre remarquable, qui faillit valoir à son auteur un rappel de médaille d'honneur et..... ce fut le modèle qui l'obtint, à la grande joie, j'oserais l'affirmer, de M. Bonnat, qui possédait, depuis 1869, cette haute récompense, alors que le jury avait laissé passer (Dieu le lui ait pardonné) l'occasion, si belle pourtant, de la décerner, en 1876, à Puvis de Chavannes, qui exposa cette année-là, *l'Enfance de Sainte Geneviève*. En échange de son portrait, Puvis de Chavannes composa et peignit pour l'hôtel de la rue Bassano le *Doux Pays*, page admi-

nable qui a sa place réservée au Musée Bonnat, dont elle sera l'une des gloires et où elle va entrer, hélas ! beaucoup plus tôt que nous ne l'eussions voulu.....

En 1883, le *Portrait de Morton* fut très apprécié.

En 1885, s'ouvrit, dans les salles de la galerie Petit, une exposition internationale où l'on eut l'occasion de revoir un certain nombre de petites toiles du Maître, de l'époque italienne, qui retrouvèrent leur ancien succès. Le *Paysage de Saint-Jean-de-Luz*, seul paysage d'importance qu'ait peint Bonnat, s'y trouvait aussi. L'école de 1874, pour laquelle on avait entrebaillé la porte, était représentée par quelques toiles de Claude Monet : la merveilleuse *Eglise de Varangeville* y figurait..... dans les frises, afin qu'elle ne gênât personne.....

En 1885, le Maître exposa son *Marlyre de Saint-Denis*, destiné au Panthéon. Que mes trop bienveillants lecteurs me permettent d'ouvrir ici une parenthèse retraçant l'historique de la décoration du Panthéon, contre laquelle je protesterai en toutes occasions, jusqu'à mon dernier jour : c'est en 1874, sous le règne du marquis de Chennevières, que furent choisis, parmi les plus illustres, les artistes jugés dignes de décorer les murs du temple de nos gloires nationales. Est-il besoin de dire que le nom de Bonnat fut prononcé des premiers, avec ceux de Galand, de Puvis de Chavannes, Delaunay, Gérôme, Joseph Blanc, Lehmann, Cabanel, Baudry, Gustave Moreau, J.-F. Millet, Chenavard ? Pour des motifs qu'il ne m'est pas donné de connaître (mais qui, pour quelques-uns, dénotaient une impuissance inavouée) Chenavard, Gérôme, G. Moreau, Lehmann refusèrent et furent remplacés par Hébert, J.-P. Laurens, H. Lévy, Humbert.

Puvis de Chavannes, décorateur-né, montrait déjà, deux ans plus tard, ses cartons de la vie de Sainte-Geneviève et ne tardait pas à mettre en place son œuvre achevée. L'art de Puvis, objet d'enthousiasme pour les uns, restait incompréhensible pour les autres et quelle joie, lorsque après une longue station au pied de l'œuvre, on parvenait à faire partager son admiration à quelque ami dénué de parti-pris !

Le Maître Bonnat, désigné dans les premiers, ne pouvait et ne devait se récuser ; il traça, à la place désignée, la belle page que chacun sait, dans laquelle il déploya, avec sa haute conscience, les ressources de son immense talent.

Elie Delaunay, dont l'œuvre voisinait avec celle de Bonnat, mourait bien des années plus tard laissant la tâche inachevée.

Meissonier, le peintre des minuscules tableaux, dont la beauté augmente en raison inverse de la dimension (témoins les *joueurs de boule dans les remparts d'Antibes*) Meissonnier, mesurant son pinceau, le trouva inapte à couvrir de telles surfaces et l'imitateur des inimitables Hollandais mourut 17 ans plus tard, sans que le public sût s'il avait songé à tenter l'aventure. Grâce au ciel, Puvis, vivant encore, suppléa à cette carence, peignant sa *Sainte-Geneviève ravitaillant Paris et veillant sur la capitale*. Le hasard impitoyable voulut que cette œuvre claire et sereine servit de vis-à-vis à la plus sombre et la plus massive des décorations du Panthéon (celle de J.-Paul Laurens).

Déjà, en 1864, Léon Lagrange, parlant des « compositions décoratives d'un goût élevé, d'un style grand et pur, d'un art sobre telles que celles de Puvis de Chavannes, Léon Lagrange disait : « Vous avez, sous la main, un peintre né pour ces sortes d'ouvrages, hâtez-vous de vous en servir ! ». On ne l'écouta pas et le Panthéon restera une sorte de Salon de grandes peintures faites par les plus illustres des peintres français du XIX^e siècle, œuvres belles, mais sans liaison aucune entr'elles, alors qu'il eût pu être **le plus beau temple d'art de l'univers**. Ce péché que nous reprocheront un jour (j'en ai la certitude) nos petits neveux, est, hélas ! de ceux qui ne se rachètent pas.

Pardonnez cette abusive digression et reprenons la route glorieuse tracée par notre illustre compatriote avec les portraits de Pasteur et sa petite-fille (1886), du vicomte de Laborde et du vieux paysagiste Français, tous deux de 1886 ; du baron de Goury, constellé de décorations (1887), du cardinal Lavigerie, de Jules Ferry, du docteur Bouchard (1888) ; du docteur Labbé, de Henri Taine (1889), du président Carnot, de Cernuschi, de l'architecte Boeswwald (1890) de l'admirable et curieux portrait de *Renan* (1892), le *Portrait de la Mère du Peintre* (1893), de l'avis de tous son surchef-d'œuvre, le fils y ayant mis la tendresse et l'émotion qui guide le pinceau des artistes reproduisant des traits qui leur sont chers. Cette toile admirable de vérité et de vie que nous avons eu le plaisir de revoir à la centennale et de retrouver en 1922 au cercle interallié, (portraits du XIX^e siècle) ira enrichir nos collections nationales.

Viennent ensuite le portrait du baron Gustave de Rothschild (1894), de Reyer (1895), président Faure (1895), l'admirable portrait de Joseph Bertrand (1896) d'un intérêt particulier, et celui du duc de Broglie de la même date, du docteur Tillaut, de Rose Caron (1897), le très beau portrait du général Davoust, exposé en 1898, du Président Loubet exposé en 1901, de P. Cahen d'Anvers (1901), de son

ami le docteur Landouzy (1902) ; du sculpteur Guillaume (1902), de Bréval de l'Opéra (1903), de M. Thoumy (1915), très beau portrait, et la série se continue avec Madame Tschang vêtue à la chinoise (1919), l'abbé Sicard, son curé ; le portrait du sénateur Dupont (1921), étonnant de ressemblance et de puissance, m'écrivait un connaisseur après l'avoir vu exposé au cercle artistique et littéraire. Nous le revîmes au Salon de cette année aux côtés du portrait de Vidor, chef-d'œuvre d'expression et de force.

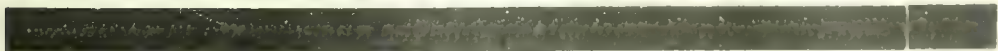
Enfin le grand Bayonnais termina cette année 1922, à 89 ans, sa glorieuse carrière par le portrait, en tous points remarquable, de notre éminent et sympathique compatriote M^e Champetier de Ribes, véritable patriarche à la tête de 41 petits-enfants, encore plein de vigueur et d'entrain et dont la ville de Bayonne devra, dans son éternelle reconnaissance, unir le nom à celui de M. Carle Dreyfus, conservateur au Musée du Louvre, instigateur de la belle pensée qui délivra la Ville d'une cruelle angoisse.

Cette étude ne prétend pas avoir établi la nomenclature complète de l'œuvre de Léon Bonnat. Les anciennes familles de Bayonne : Détrouyat, A. Dutournier, G. Lasserre, Lafont-Devret, G. Laffontan, Jules Labat, Molinié, Personnaz (j'en omets peut-être), possèdent et conservent précieusement des tableaux, des portraits de famille et des copies d'œuvres des maîtres anciens, de la main du Maître.

Je ne puis m'étendre ici sur les hautes qualités morales de l'homme loyal et bon qui fut aimé, avec ferveur, par tous ceux (ils sont légion) qui découvrirent aisément, sous une trompeuse façade de rudesse, l'âme la plus haute et un cœur de l'or le plus pur.

Notre illustre compatriote était, depuis de longues années, membre du Conseil de la Légion d'honneur, Grand-croix de la Légion d'honneur, Membre de l'Institut.

ANTONIN PERSONNAZ.



PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Assemblée Générale du 12 Juin 1922

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN.

Étaient en outre présents : Mme Foy, Mme Morand-Monteil, Mademoiselle Le Banneur, MM. Prestat, C^t Boissel, G. Hérrelle, L. Le Beuf, J. Labrousse, Camguilhem, D^r Ribeton, C^t Lavigne, Godbarge, F. Casedevant, Lefort, Le Banneur, C^t Decazes, M. Clérissé, Ch. Lagrolet, Nogaret, D^r Darbouet, Sautet, Gombault, Lauvray, J. Morel, Lafitte, Delmas, D^r Magne, D^r Colbert, Abbé Moulier, Abbé Blazy, Gavel, Grimard, Moulouquet, Chanoine Daranatz, I. Laxague, P. Lalanne, Col. Amestoy, L. Roquebert, Rouffet.

Excusés : MM. Al. Diesse, P. Roquebert, H. Courteault, L. Colas, J. Puchulu.

Le Procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

PUBLICATIONS REÇUES. — *Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* 1921 ;

Variation des pluies et des condensations occultes d'après l'altitude, par M. Paul Descombes, 1922.

Bulletin archéologique du Tarn et Garonne 1921 ;

Gure Herria, mai 1922.

Revue Hist. Scient. Litt. du Département du Tarn, T. xxxi, 1922.

Boletín de la Sociedad de Estudios Vascos, 1^{er} trimestre, 1922.

Règlement sportif de la Fédération Française de Pelote Basque 1^{er} fascicule.

CORRESPONDANCE. — Un Congrès d'Histoire et d'archéologie sera tenu à Agen du 25 au 28 juillet, par l'Union historique et archéologique du Sud-Ouest. Il est désirable que notre société y soit représentée. Le congrès de cette même Union sera probablement tenu à Bayonne en 1924, à l'occasion de notre cinquantenaire.

Le 3^e Congrès des Etudes Basques sera célébré du 10 au 17 Septembre prochain, à Guernica, sous les auspices de la Diputacion Provincial de Biscaya, avec une exposition d'art ancien, moderne, architecture, peinture, sculpture, émaux, fer, etc.

M. Henri Béguet, à Kénitra, Maroc, a offert sa démission.

OBJETS DIVERS. — *Square du Maréchal Niel*. Sur la proposition de M. Prestat, Vice-Président, la Société adopte à l'unanimité le

vœu tendant à ce que le Jardin public des Allées de Boufflers soit appelé Square du Maréchal Niel, en souvenir de cet illustre soldat, qui pendant son séjour à Bayonne, comme officier du génie, a largement contribué aux embellissements de la Ville, en concevant et en faisant exécuter divers travaux remarquables et en particulier, l'Hôpital militaire, voisin du square. Ce vœu a été transmis à M. le Maire.

Champ de tir à longue portée d'Ondres. Cette question occupe en ce moment l'opinion publique et la presse. Notre Société n'a pas à prendre position, mais doit suivre avec intérêt les études qui sont faites en vue de la réalisation des tirs de canons à grande puissance, de la voie ferrée du littoral landais, de l'emploi de l'aviation, etc.

La Société charge M. Prestat de s'entendre avec la *Société Linéenne de Bordeaux* pour l'échange de nos publications.

Notre président d'honneur, M. G. Hérelle, a donné le 27 Mai, dans le *Courrier* un article très documenté sur l'évolution contemporaine du théâtre basque, au sujet duquel il possède une compétence reconnue.

Le Musée Basque à Bayonne. Le Président présente un résumé de cette question, d'après le procès-verbal de la séance du 3 avril dernier ; acceptation par la Société du mandat offert par la Ville d'organiser et d'administrer le Musée ; création du comité spécial ; convention à passer avec la Ville ; nomination de M. le Com^t. Boissel comme administrateur-délégué du Musée.

Puis il résume le rapport présenté le 11 juin au Conseil Municipal de Bayonne par notre distingué collègue M. Delmas.

Enfin il donne la parole à M. le Com^t Boissel, administrateur délégué, pour la lecture de l'arrêté de M. le Maire de Bayonne et de la convention intervenue entre la Ville et notre Société, le 1^{er} Mai dernier, approuvée le 11 juin, à l'unanimité par le Conseil Municipal de Bayonne.

ARRÊTÉ DU MAIRE

LE MAIRE DE LA VILLE DE BAYONNE,

Vu la loi du 5 Avril 1884 ;

Vu le rapport présenté par M. le Docteur Croste à la séance du Conseil Municipal du 2 Novembre 1912, les rapports de MM. Colas, Membre de la Commission du Musée, et Fort, Secrétaire du Musée de la Tradition Basque et Bayonnaise ;

Vu l'article 56 du budget de l'exercice 1921 et 58 du budget de l'exercice 1922 ;

Vu la décision prise par les Membres de la Commission Municipale

pale du Musée de la Tradition Basque et Bayonnaise dans sa séance du 16 mars 1922 ;

Considérant qu'il importe d'élargir les pouvoirs de la Commission Municipale du Musée de la Tradition Basque et Bayonnaise et de passer de la période d'études à celle de la réalisation ;

Considérant qu'il est indispensable, pour faciliter le recrutement de concours actifs, de créer un organisme capable de fonctionner avec l'appui et les subventions de la Ville sans les entraves qui rendent difficiles pour l'Administration Municipale les démarches, les mouvements de fonds, l'acceptation de legs et de dons ;

Considérant que la Ville de Bayonne, par sa situation géographique, par son origine, par son passé, aurait le plus grand intérêt à devenir le centre intellectuel et artistique d'une région dont l'histoire, les traditions, la langue et les mœurs se sont maintenues intactes à travers les siècles ;

Considérant que tous les efforts tentés jusqu'ici n'ont pas abouti ;

ARRÊTÉ :

ARTICLE PREMIER. — Est dissoute la Commission du Musée de la Tradition Basque et Bayonnaise.

ART. 2. — La *Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne* est chargée de créer, d'organiser et d'administrer un Musée Basque à Bayonne aux conditions de l'article ci-après.

ART. 3. — Une convention réglera entre la Ville de Bayonne et la *Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne* les détails d'exécution et de fonctionnement du Musée Basque.

Fait à l'Hôtel de Ville de Bayonne, le 1^{er} Mai 1922.

Le Maire : Signé : G. CASTAGNET.

CONVENTION ENTRE LA VILLE ET LA SOCIÉTÉ

ARTICLE PREMIER. — Le but à atteindre par la *Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne* est le suivant : Créer et organiser à Bayonne un Musée, dont l'administration lui est confiée, et qui, sous le nom de *Musée Basque*, donnera à tout instant une image aussi exacte et aussi complète que possible du Pays Basque, de Bayonne et de ses environs, dans le passé et dans le présent

ART. 2. — Les moyens d'action sont laissés à l'entière initiative de la Société qui reçoit à cet effet pleins pouvoirs de la Ville, sous les conditions suivantes :

a) Les souscriptions, les dons et les legs feront l'objet d'un budget

spécial qui sera visé annuellement, en fin d'exercice, par le Maire de Bayonne.

b) Les immeubles et tous les objets légués ou donnés au Musée Basque et tous ceux acquis par la *Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne* pour le compte du Musée, de quelque nature qu'ils soient, à l'exception des objets prêtés à titre de dépôt, appartiendront de plein droit à la Ville de Bayonne qui respectera leur destination. Un inventaire sera dressé et tenu constamment à jour. Copie de cet inventaire sera remis à la fin de chaque année à la Mairie de Bayonne.

c) Aucune modification ne peut être apportée dans les immeubles et les locaux du Musée Basque sans l'assentiment de la Ville.

ART. 3. — La Ville mettra provisoirement à la disposition de la Société :

a) Un local comprenant :

une salle d'exposition ;

un bureau ;

une pièce assez vaste pour servir d'entrepôt de matériel non exposé.

b) Dès que les circonstances le permettront, les locaux destinés à abriter définitivement les collections du Musée Basque.

ART. 4. — Le chauffage et l'éclairage de ces locaux, les frais d'aménagement, d'entretien, de gardiennage et d'assurances, les impôts sont à la charge de la Ville.

Le petit personnel sera nommé par la Ville sur proposition de la Société. Sa composition et ses émoluments seront fixés d'accord avec la Société.

ART. 5. — En outre, la Ville allouera à la Société :

a) Une somme de 6.000 francs comme fonds de premier établissement ;

b) Une somme de 15.000 francs pendant chacune des années 1922 et 1923 ;

c) S'il y a lieu, pour les années suivantes, une subvention à fixer d'après les besoins du Musée et le programme d'ensemble à réaliser.

ART. 6. — La Société s'engage à administrer en bon père de famille ; elle s'efforcera d'alléger, dans la plus large mesure, les charges financières de la Ville en suscitant, par la propagande, des concours actifs, sous forme de legs, dons en argent ou en nature, prêts, etc., en organisant au profit du Musée des expositions, fêtes, conférences, tant à Bayonne que dans le Pays Basque ; en prélevant, s'il y a lieu, en dehors du Dimanche, un droit d'entrée pour la visite du Musée.

ART. 7. — Le mandat de la Société aura une durée de trois ans à dater du 1^{er} mai 1922. A l'expiration de cette période, il se prolongera de droit sans limite de durée.

Toutefois, à partir de ce moment, c'est-à-dire à partir du 1^{er} mai 1925, chacun des deux contractants pourra faire cesser l'effet de la présente convention, conformément à une délibération motivée du Conseil Municipal ou de l'Assemblée Générale de la *Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne*, moyennant un préavis de six mois, notifié par lettre recommandée.

ART. 8. — En cas de dissolution de la Société ou d'annulation de la présente convention dans les conditions prévues à l'article 7 ci-dessus, le reliquat des fonds provenant de souscriptions, de legs, de dons, sera remis à la Ville de Bayonne qui respectera leur destination.

La présente convention aura son effet à dater du 1^{er} Mai 1922. Elle devra être ratifiée par l'Assemblée Générale de la *Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne* et par le Conseil Municipal dans un délai maximum de six mois.

Bayonne, le 1^{er} Mai 1922.

Le Maire :

Signé : G. CASTAGNET.

Le Président :

Signé : A. DE MARIEN.

M. l'administrateur-délégué du Musée dit que des dons généreux sont venus s'ajouter aux ressources votées par le Conseil Municipal de Bayonne et ont permis de constituer déjà un premier fond de roulement. La Commune dévastée de Laventie, filleule de Bayonne et de Biarritz, a tenu à honneur d'être inscrite la première sur le livre d'or des bienfaiteurs du Musée. Les membres présents ont été émus en entendant la lecture de la lettre de M. le Maire de Laventie, annonçant ce geste délicat et touchant, qui honore autant la ville filleule que la cité marraine.

Après un échange de vues entre différents membres, la Convention avec la Ville est mise aux voix et adoptée à l'unanimité des Sociétaires présents.

Le Président ajoute qu'il va écrire à M. le Maire de Bayonne, pour lui faire connaître les décisions prises à l'Assemblée générale de la Société du 12 juin, c'est-à-dire l'approbation à l'unanimité de la convention intervenue entre la Ville et la Société au sujet du Musée Basque et pouvoir donné au Président pour signer cette convention.

Le Président expose ensuite les modifications qu'il serait peut être nécessaire d'apporter aux statuts de la Société, en raison du mandat reçu de la Ville pour l'organisation et l'administration du

Musée Basque. Mais sur les observations présentées par M. Delmas et l'avis de la majorité des membres présents, cette modification n'est pas reconnue indispensable.

Puis est adoptée à l'unanimité l'entrée au Bureau de la Société de M. le Commandant Boissel, administrateur-délégué du Musée.

ELECTIONS. — M. Victor Oudin, à Urt, présenté par MM. A. Léon et Ant. Personnaz ; M. Etcheverry, lieutenant en retraite, prop. à Pouillon, présenté par MM. Colas et Saint-Vanne ; M. Etienne Ritou, avocat, allées de Paulmy ; M. le Dr Blazy, rue Garat à Saint-Jean-de-Luz, présentés par MM. de Marien et Grimard ; MM. les Docteurs Emile Bellecave et Hyppolite Mathieu, l'abbé Lopez de la Vega, d'Hasparren, présentés par MM. Darmendrail et Colas, Madame Dupourquet, Pavillon Louis XIV, avenue des Thermes-Salins, Biarritz, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. E. Grison, R. de Cardenal, G. de Vaserot, J. Gombaud, F. Basset, C. Delahaye, colonel de Gallé. Les élections auront lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATIONS. — M. Casedevant ajoute quelques mots sur la procédure du procès de chasse de M. de Borda, qu'il avait exposé à la dernière séance. La restriction du droit de chasse obtenue par de Borda, dans sa seigneurie de Sort, grâce à deux arrêts, ne s'appliquait pas aux autres communautés et villes de la Sénéchaussée, relevant directement du roi. M. Casedevant montre aussi par une consultation d'avocats et par des correspondances particulières, les démarches faites par les habitants de Sort pour tacher d'obtenir du Parlement une issue favorable à leurs intérêts, en quoi leur attente fut déçue.

Le Président adresse les remerciements de l'assemblée à M. Casedevant pour sa consciencieuse étude de documents d'archives particulières, heureuse contribution à la trop rare documentation de notre législation régionale.

M. Godborge examine l'hypothèse de l'origine ibérique des tombes basques ou de l'influence ibérique exposée par L. Colas dans une conférence devant la Société. Il la trouve insuffisamment établie et propose pour l'étude des origines « l'indispensable concours de l'expression artistique ». Les analogies visuelles doivent servir de guide, ainsi que l'influence du milieu, plutôt que l'hypothèse de survivances ancestrales très reculées.

M. Godborge ne croit point à l'analogie de l'art basque avec l'art oriental, aussi riche que l'art euskarien est pauvre. Ce dernier, art primitif de terroir, n'est pas né tout formé des mains inexpertes des premiers constructeurs basques. Il a été pénétré, déformé par les arts voisins. Les motifs décoratifs du pays basque rappellent

des motifs romans ou même mérovingiens et ont une expression naïve et fruste qui constitue tout leur intérêt. C'est le style basque.

En ce qui concerne la tombe, les exigences de la matière trouvée sur place par des ouvriers incultes, ont prédominé. L'ouvrier a créé dans un art de simplification et d'expression naïve. C'est le reflet de la mentalité basque. Dans ce petit coin des Pyrénées presque impénétrable, à l'écart de l'agitation, la petite pierre tombale reflète les traditions et les coutumes de fière indépendance d'une population aux mœurs simples, patriarcales, aux sentiments religieux. Cette stèle gauchement façonnée par des mains naïves, s'est perpétuée à travers les âges, de génération en génération, par des survivances pieuses.

Le Président remercie cordialement M. Godborge qui a donné à la Société, avec sa grande expérience et ses solides connaissances en architecture, une étude pleine d'aperçus ingénieux et inédits. C'est en plein accord avec M. Louis Colas qu'il a apporté aujourd'hui sa contribution artistique à l'étude encore si obscure de la tombe basque et son bienveillant concours à une des œuvres entreprises sous les auspices de notre Compagnie.

La séance est levée à 7 heures.

Séance du 3 Juillet 1922

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Étaient présents : MM. Prestat, A. Personnaz, Com^t Boissel, Dr Ribeton, Santiago F. Gimenez, Dours, C. Lavigne, Lespès, Gavel, Dr Magne, Le Banneur, A. Larrien, P. Lalanne, Casedevant, M. d'Arcangues, Castilla, Godinet, Lefort, Dr Darbouet, A. Salzédo, M. Clérisse, de St-Louvent, Ct Portalis, J. Fourcade, Paillery, Puchulu, V. Oudin, Diharce, J. Morel, Courteau, Gombault, Ct Goillard, Ct Traverse, Col. Amestoy, E. Gommès, Godborge, E. Lagrolet, Chanoine Daranatz, Delmas.

Excusés : MM. Le Benf, J. Labrousche, L. Dassance, Darnendrail.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté. .

PUBLICATIONS REÇUES. — *La Prise, l'incendie et la ruine de Vitry-en-Perthois* (24 juillet 1544), par M. G. Hérelle, Vitry-le-François, 1922, Hommage de l'auteur à la Société. — *Gure Herria*, Juin 1922. — *Revue Régionale des Pyrénées*, avril-juin 1922. — *Revue de Comminges*, 4^e Tr. 1921. — *Mémoires de la Société Acad. du département de l'Aube*, années 1899 et 1902. — *Bulletin de Biarritz-Association*.

— *Bulletin de l'Union Historique et Archéol. du S. O.* Janvier-avril 1922. — *Rapports et procès-verbaux du Conseil Général des Basses-Pyrénées*, août 1921.

CORRESPONDANCE. — M. Saint-Vanne, architecte des monuments historiques, annonce que le projet de restauration de la rose occidentale et du pignon de la Cathédrale est en bonne voie. Deux églises du département viennent d'être classées : Viellenave, près de Labastide-Villefranche et Saint-Michel d'Ordarp, près de Mauléon.

NÉCROLOGIE. — M. le Chanoine Pottier, président de la Société d'Archéologie de Tarn-et-Garonne, esprit des plus distingués, vient de mourir à Montaulan, à 84 ans. C'est une grande perte pour la science et pour les Arts. On peut dire qu'il fut pendant plus de cinquante ans l'animateur des Sociétés savantes de sa région.

OBJETS DIVERS. — M. G. Hérelle qui donna naguère trois conférences sur la « *représentation des pastorales basques* », a bien voulu nous réserver la primeur de la publication de cette œuvre de très grand intérêt régional, pour notre *Bulletin*.

Mouvement de la population dans les Basses Pyrénées. A l'Assemblée générale de l'association *Pro familia*, tenue le 28 juin à Pau, M. le Dr Meunier, son Président, a montré la marche à l'abîme de notre département, au point de vue de la natalité. En 1920, les naissances ont dépassé les décès de 1203 ; en 1921, il n'y en a eu que 841 en plus. Si le mouvement se continue, en 1922, le déficit sera de 1200 naissance.

Que faisons-nous à Bayonne et dans le Labourd pour remédier à cette fâcheuse situation ? Bien peu de chose. Ne se trouvera-t-il pas un homme dévoué pour assurer la répartition de sommes importantes que de très généreux philanthropes sont prêts à mettre à la disposition des familles nombreuses de notre région ?

Nos lointaines origines. Le P. Hilaire de Barenton vient de publier chez Leroux, à Paris, le 3^e volume des « *Etudes Orientales* ». Il est consacré aux deux cylindres du Louvre, écrits par Goudéa, patesi de Bagash, vers l'an 2100 avant notre ère, et a pour titre « Le Temple de Sib Zid Goudéa et les origines italiennes ou les deux empires latin et osco-basque ». L'auteur passe en revue les institutions religieuses, politiques et sociales qui sont décrites dans ces cylindres ; il en montre les concordances avec celles du monde gréco-romain et même de notre Europe occidentale et en déduit l'origine des deux peuples qui colonisèrent nos pays, les Latins et les Osco-Basques ; ils sont venus de la Chaldée. C'est un ouvrage que voudront étudier tous ceux qui s'intéressent à la grande question de nos origines lointaines.

Visite de nos Musées. — Après entente avec MM. Antonin Personnaz et Prestat, les membres de la Société visiteront les Musées d'Histoire Naturelle et de Peinture. La première visite aura lieu au Muséum d'Histoire Naturelle, le mardi 11 juillet, à 5 heures du soir.

Plusieurs membres ont demandé que les promenades archéologiques dans Bayonne soient reprises. Cette question sera examinée à la rentrée des vacances.

Travaux à entreprendre. Un ami éclairé de notre Société a bien voulu nous indiquer un certain nombre de sujets qui seraient à traiter dans nos réunions et dans nos *Bulletins* : Les grands faits, les sièges de Bayonne ; Louis XI à Saint-Jean-de-Luz ; Napoléon et Charles IV ; la reine de Neubourg à Bayonne ; le siège de Saint-Sébastien en 1813 ; la marche de Wellington, de Vittoria en France ; la pêche de la baleine dans le golfe de Gascogne ; étude des mœurs populaires, mieux conservées en Guipuzcoa que dans le Labourd (des notes seraient remises aux sociétaires qui désireraient traiter cette question) ; les Templiers et l'ordre de Malte dans les Basses-Pyrénées (les layettes concernant ces ordres se trouvent aux archives de la Haute-Garonne — Grand Prieuré de Toulouse). —

Papiers de la confrérie de Saint Jacques de Bayonne, papiers Dulivier, dossiers de Ducéré, papiers Communaux, des archives municipales. Dépouillement des archives de l'Inscription Maritime, des registres des comptes des Jacobins de Bayonne et des archives du chapitre de Bayonne aux Archives Départementales. Enfin, notre collègue M. le Chanoine Daranatz est d'avis qu'il faudrait publier les pièces les plus importantes, une douzaine, du cartulaire de Saint Bernard, qui est à la Bibliothèque municipale de Bayonne.

ÉLECTIONS. — MM. Gerson, Urt et Provins, présentés par MM. de Marien et Camguilhem ; M. R. de Cardenal, Biarritz, présenté par MM. de Marien et chanoine Daranatz ; M. G. de Vasserot, château de Rance, présenté par MM. de Marien et L. Roquebert ; M. J. Gombaud, Bayonne, présenté par MM. Nogaret et Maze ; M. F. Banet Ingénieur, Bayonne, présenté par MM. les Com. de Marien et Lavigne ; M. C. Delahaye, Bayonne, présenté par MM. les Com. de Marien et Lavigne ; Colonel de Gallé, Bayonne, présenté par MM. Le Beuf et de Marien, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Decamps, Bayonne, présenté par MM. Lavigne et de Marien ; L. Novion, Bayonne, présenté par MM. Saint-Vanne et Prestat ; R. Héguay, avocat, Bayonne, présenté par MM. Lefort et de Marien ; Chantal, vérific. des douanes, Bayonne, présenté par MM. Gombault et de Marien.

L'élection aura lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATIONS. — M. le Chanoine Daranatz donne des détails

d'après les pièces d'archives, sur le plus ancien bréviaire de Bayonne imprimé en 1492 à Valence, Espagne. Toutes les démarches faites jusqu'à présent pour en retrouver un exemplaire sont restées vaines. Un heureux hasard le fera peut être reparaitre un jour.

M. Louis Dours nous a apporté ensuite de curieux renseignements sur notre pays, à la veille de la Révolution ; des lettres relatives à un voyage à Bayonne et dans ses environs en Avril 1789, tirées d'un ouvrage anonyme : « *Voyage en France, 1775-1807* » Guillaume, Paris, 1817.

L'auteur écrit d'une plume facile, conte agréablement et apprécie aimablement Bayonne et ses habitants.

M. L. Dours a choisi avec bonheur et humour les épisodes et les descriptions qui méritent d'être conservées.

Il présente de plus de très belles cartes et plans de la région, imprimées au XVIII^e siècle, de la collection particulière, si riche en documents intéressants, de notre collègue M. Larivière.

Le Président adresse les meilleurs remerciements aux deux auteurs des communications et déclare la Société en vacances jusqu'au 6 Novembre prochain.

La séance est levée à 6 heures 35.

Séance du 6 Novembre 1922

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient présents : Mlle Le Banneur, Mme Morand-Monteil. MM. R. de Cardenal, Le Banneur, C^t Lavigne, Sautet, Dr Ribeton, C^t Boissel, Colonel Duvot, Capit. Camguilhem, Léon, A. Salzédo, Decamps, Georges Lacombe, A. Fourcade, J. Fourcade, Paillery, Prestat, A. Larrieu, Décha, Colas, Grimaud, André Personnaz, Cazalis, Dr Tessier, Antonin Personnaz, Colonel Amestoy, Gavel, Rouy, Ch. Lagrolet, Le Beuf, Dours, baron Portalis, Houneau, J. Pinatel, A. Morel, Dr Croste, Abbé Lamarque, J. Morel, Nogaret, Casédevant, Gombault, Lefort, J. Labrousche, Delmas, E. Lagrolet, P. Lalanne, Sabarros, Constantin, Miguel d'Arcangues, Léorat, E. Bousquet.

Excusés : MM. Dr Colbert, P. Burguburu, Marcel Ribeton, Le Roy, Abbé Moulier, G. Berges, L. Goyetche, Dr Voulgre.

Le Président fait connaître qu'à l'entrée de l'année d'études 1922-1923, celle du cinquantenaire de la fondation de notre Société, le Bureau demande à tous d'apporter le fruit de leurs travaux en communications pour les séances, en insertions pour nos Bulletins.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté.

PUBLICATIONS REÇUES. — MM. P. et G. Vovard, *L'Araignée tend sa toile*, Œuvre de propagande antitulerculeuse ;

Bull. de la Soc. de Borda, 2^e 1922.

Bull. Archéologique du Comité des Travaux historiques, 2^e 1920.

Barr Ferree, Cathédrales de France pendant la guerre ;

Comité des travaux historiques. Congrès des Soc. Sav. Paris-1921.

Boletín Comision Mon. Hist. de Navarra n° 48. *La croix de Charles à Roncevaux*, 2 photographies.

Congrès des Soc. sav. Marseille, 22 avril 1922. Clôture.

Etudes Basques. Législation fiscale en France et en Suisse.

Congrès des Soc. sav. Strasbourg, 1920.

Euskera, 1922, III, 2 et 3.

Gure Herria, Juillet, Août, septembre et octobre. — *Grammaire basque* de M. Gavel : *Pèlerin de Saint-Jacques au XV^e s.* par le même ; la maison Basque.

Mémoire au Roi pour la formation d'un nouveau département de l'Adour avec chef-lieu à Bayonne, 1836. Reçu de M. le Colonel de Rességuier (papiers Yturlide).

Revue de Comminges, 1. 1922.

Rapports et Procès-verbaux du Conseil Général des Basses-Pyrénées, avril 1922.

Revue Régionaliste des Basses-Pyrénées, n° 22, 1922 ;

M. Jacques Meurgey, *Ex-libris Tournusiens*, 1922.

Rapport sur le Musée Basque et de la Tradition Bayonnaise, par M. André Delmas, conseiller municipal, 1922.

Bulletin Philologique et Historique, 1922. Contient le catalogue des *Pastorales Basques*, par M. Georges Hérelle.

L'*Illustration* a consacré en Octobre dernier un numéro aux Basses-Pyrénées, contenant des articles des membres suivants : MM. G. Hérelle, sur Bayonne ; Louis Colas, sur le Labourd ; Le Barillier, sur Anglet ; Godbarge, sur Saint-Jean-de-Luz ; Christian d'Elbée, sur la pelote basque, et une belle couverture de M. Benjamin Gomez.

Remarques sur la gélose et les algues de la Côte Basque par M. Sauvageau ;

L'aggravation des crises économiques par le détoisement, par M. J. M. Girard ;

Note sur le 56^e Congrès des Soc. sav. à Paris, en avril 1923 ;

Revue de géographie commerciale de Bordeaux, Janvier-Juin 1921.

Note pour le V^e Congrès international des sciences historiques en avril 1923, à Bruxelles.

CORRESPONDANCE. — La Société a reçu trois lettres montrant que le goût des études basques se répand non seulement en France, mais à l'étranger.

M. Ginot, conservateur de la Bibliothèque de Poitiers, nous a envoyé une excellente note, au sujet de Roncevaux de M. L. de Meurville, fixant l'emplacement du palais de Cassinogilum, à Chasseneuil, à 12 kilom. de Poitiers. Voir Errata.

La Commission permanente de l'Euskalzaleen Biltzarra assure la Société de son concours le plus dévoué pour la réalisation du Musée Basque de Bayonne.

M. Léonce Goyetche, notre collègue de Bordeaux, a représenté notre Compagnie au Congrès de l'Union des Sociétés savantes du Sud-Ouest, tenu à Agen fin Juillet dernier et rend compte des travaux et excursions réalisés dans ce Congrès. Il a bien voulu accepter d'être notre délégué auprès de l'Union des Sociétés savantes du S. O. à Bordeaux.

M. de Marande annonce la publication d'un roman qui se déroule dans le Labourd et particulièrement à Saint-Jean-de-Luz, au XVII^e siècle : « Morguy la Sorcière », roman historique.

M. Jacques Meurgey, en nous adressant un tirage à part de sa notice « Les ex-libris Tournusiens », exprime le désir de voir un sociétaire étudier les ex-libris Bayonnais ; il se fera un plaisir comme secrétaire de la Société des Collectionneurs d'ex-libris, de lui faciliter sa tâche.

M. Camille Jullian signale le grand intérêt que présente l'inscription géodésique de Bardos, découverte par M. L. Colas, à la côte 180, point important pour la triangulation du pays. Cette inscription est déposée au Musée Basque.

M. Louis de Meurville, signale un curieux passage, relatif aux Basques et aux Béarnais, dans un Elzévir de Jean de Laet, publié en 1629, intitulé : « Gallia, sive de Francorum Regis dominiis et opibus commentarius ».

Madame Léon Castilla demande, en souvenir de son regretté mari, à être inscrite à sa place comme membre de la Société.

M. le Commandant Traverse, désigné pour prendre la direction du quartier maritime de Nantes, adresse sa démission. La Société lui adresse ses félicitations pour son avancement mérité et lui exprime ses regrets de perdre un membre aussi distingué.

M. le Maire de Saint-Jean-de-Luz, auquel le Président avait signalé le mauvais état de l'escalier extérieur des galeries de l'église, répond que la municipalité a fait examiner la voûte et la grille en fer forgé de cet escalier et qu'elle va les faire réparer.

NÉCROLOGIE. — M. Bernard Haran, médecin auxiliaire, décoré de la croix de guerre, réformé pour maladie contractée au front, vient de mourir des suites des fatigues de la guerre. La Société prend une vive part à la douleur de sa famille.

M. Léon Castilla, notre collègue depuis 1917, qui a rendu les plus grands services comme secrétaire de l'œuvre des Patriarcales Basques et dont les sérieuses qualités d'esprit et de cœur étaient très appréciés de tous, vient d'être enlevé à l'affection des siens. Il emporte les unanimes regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Le premier de nos Présidents d'honneur, M. Léon Bonnat, un des maîtres de la peinture moderne et le Mécène du Musée de Bayonne, vient de mourir, à la suite d'une courte maladie. Les magnifiques obsèques que lui fit sa ville natale, le concours immense de notabilités qui l'accompagnèrent à sa dernière demeure, ont montré la place éminente qu'il tenait dans l'estime, l'affection et le respect de la population Bayonnaise. Un article nécrologique dû à son ami intime, M. Antonin Personnaz, lui est consacré dans notre Bulletin.

Enfin, nous avons perdu M. Alfred Lacombe, ancien premier adjoint au Maire de Bayonne, sociétaire depuis 1902, homme de beaucoup de bon sens, de grande expérience et de caractère indépendant. Sa mort, quoique prévue, a suscité d'unanimes regrets.

OBJETS DIVERS. — Le 11 Juillet dernier, le chemin de fer B. A. B. rajeuni par l'électrification de sa traction, a repris son service normal.

Ce même jour, à 5 heures du soir, M. E. Prestat, notre vice-président, conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle, a présenté aux membres de la Société les belles collections de ce musée et les pièces rares qu'il renferme. Il a remis à chacun des assistants une notice fort bien rédigée et indiquant les principales curiosités de notre cabinet municipal.

Notre collègue, M. le Capitaine F. Duhourcau a obtenu le prix Furtado 1922, de l'Académie Française, pour son livre « La Révolte des Morts ». Nos sincères félicitations.

Le 20 Juillet, la Municipalité a fait à votre président l'honneur de présider la distribution des prix des Ecoles de Musique, de Dessin et de Peinture.

M. Malégarie, notre distingué collègue, vient d'être nommé ingénieur en chef de 2^e classe, à Tanger, avancement mérité par ses hautes qualités.

M. le chanoine Daranatz a été nommé chanoine titulaire de la Cathédrale, juste récompense de ses grands travaux.

A tous les deux nous adressons nos vives félicitations.

Monsieur Prestat donne lecture de la note suivante. :

UNE TORTUE GÉANTE A BIARRITZ

Le 19 Octobre dernier, des pêcheurs de Biarritz ont harponné et capturé, au large de Cap-Breton, une tortue marine de grande

taille que l'on rencontre rarement dans nos mers, où elle a été portée sans doute par des courants sous-marins ; car elle était vivante et ne portait d'autre blessure que celle du harpon qui l'avait frappée au flanc. C'est la tortue luth, *Sphargis coriacea* de Rondelet, ou *Dermatochelys coriacea* de Wagler.

Sa carapace cordiforme porte cinq nervures longitudinales peu saillantes ; elle est recouverte d'une peau épaisse de couleur foncée presque noire ; les parties molles du cou et des pattes sont marbrées de blanc et de brun-verdâtre ; sa langue charnue porte de nombreuses papilles très saillantes. Elle mesure 2^m 20 de long sur 1 mètre environ de diamètre, et 2^m 45 d'envergure, car ses pattes antérieures sont très développées ; le poids de cette tortue est de 500 kilos environ.

Lorsqu'on l'a capturée, elle portait, fixés à son corps, deux petits poissons fort curieux de 25 à 30 centimètres de longueur, portant le nom de Rémora.

Ce poisson, *Echeneis Rémora*, présente une particularité remarquable, qui dès la plus haute antiquité a attiré sur lui l'attention et donné lieu aux légendes les plus invraisemblables. Il porte sur la tête un disque ovale, aplati, composé d'un certain nombre de lames cartilagineuses parallèles, dentelées ou épineuses à leur bord antérieur, et mobiles ; ces lames, faisant ventouse, lui permettent de se fixer sur des rochers, des poissons et même des navires. Il s'attache parfois au ventre des squales et des tortues marines, se faisant transporter sans fatigue à d'assez grandes distances, et profitant des reliefs de leurs repas ; c'est un commensal, ce n'est pas un parasite.

Pline rapporte qu'à la bataille d'Actium le vaisseau d'Antoine fût complètement arrêté par une bande de Rémoras, ce qui assura à Auguste la victoire et l'empire.

L'imagination et la fantaisie s'en mêlant, on fit du Rémora un emblème des puissances occultes ; on alla jusqu'à lui attribuer le pouvoir l'arrêter d'action des tribunaux, les procédures en cours et bien d'autres choses encore plus invraisemblables.

Le Président remercie M. Prestat de son intéressante communication.

M. le Marquis d'Arcanques, notre collègue, vient de publier un très beau volume d'impressions au Maroc. Cette moisson de chansons et de rêves du Moghreb n'est point rimée. « *Les chansons de Kaddour* » sont des poèmes, parce que Kaddour ne pensa jamais qu'en poésie.

M. Camille Jullian a signalé au Président, au cours de plusieurs conversations, que la nouvelle voie de tramway, Peyrehorade-Saint-

Jean-de-Luz, suivra, à très peu de chose près, le tracé d'une piste très fréquentée de la préhistoire, formant un élément de la route des caravanes de l'antiquité, dont parle un texte de 500 ans avant J. C., partant du grand port pyrénéen de la Méditerranée, Port-Vendres, pour aboutir au centre ibérique de l'Atlantique, qui sans nul doute était Oyarzun (l'ancien Easo de Ptolémée). Cette route comportait 7 jours et 7 nuits de marche à dos de mulet. On allait chercher à Oyarzun le cuivre de la montagne de Haya ou des Trois-Couronnes.

Dans notre région, cette piste, partant de Peyrehorade, passant à Bidache, traversait Labastide-Clairence, et suivait la ligne des crêtes, formant limite de cantons et coupait à Hasparren, chef-lieu du pagus, le chemin de Bayonne, port du pagus, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Elle traversait Espelette, puis Sare et passait la chaîne des Pyrénées par un des faciles cols à l'Est de la Rhune, probablement par celui de Lissarraga, à 375 m. d'altitude.

Une règle générale aidera à retrouver cette piste : les routes de la préhistoire sont jalonnées par des tumuli.

LE MUSÉE BASQUE. — *Exposé de la situation par M. le Com^t Boissel, administrateur-délégué.*

1^o *Propagande.* — Un appel accompagné d'une notice faisant connaître l'organisation du Comité du Musée Basque et indiquant les principales collections à réunir en 1922-1923, a été distribué entre le 15 Juillet et le 1^{er} Août. Un appel spécial en basque, a été rédigé pour l'Amérique Latine.

2^o *Comité du Musée Basque.* — Comprend déjà des représentants : à Paris, Bordeaux, Toulouse, Pau, Rochefort-sur-Mer, à Bayonne et dans tout le Pays Basque, à Saint-Sébastien, Mexico et Montevideo.

Lecture est donnée d'une lettre adressée le 2 Août 1922, à M. Antonin Personnaz par Léon Bonnat. Le Maître applaudit au titre de « Musée Basque » et autorise à disposer de son nom.

Les Commissions territoriales. — Labourd, Soule, Basse-Navarre, Ville de Bayonne, sont en voie de constitution.

Les Commissions techniques suivantes sont constituées :

Architecture, Art et décoration basque moderne, Théâtre Basque, Inscriptions et monnaies, Pyrénées.

Sont en voie de constitution : Musique, Ameublement et costume. Vieux-Bayonne.

3^o *Local.* — La Commission d'architecture poursuit très activement l'étude d'un projet d'aménagement. Une première salle pourra être ouverte dans le courant de 1923.

4^o *Constitution des Collections.* — De nombreux dons ont été reçus et quelques achats effectués. La liste en est lue. Elle sera en

autre communiquée à la Presse et publiée dans le Bulletin du Musée Basque.

5° *Souscriptions* . — Lecture est donnée de la première partie du Livre d'Or. Les sommes recueillies par le Comité dans les trois premiers mois de son fonctionnement s'élèvent à 30.250 francs, ce qui, avec la subvention de la Ville de Bayonne pour 1922-1923, forme un total de 66.250 francs.

Le Livre d'Or s'ouvre par un don anonyme : Un Basque : 10.000 francs. Il comprend, parmi les collectivités :

Bienfaiteurs : Villes de Biarritz et de Saint-Jean-de-Luz. — Fondateurs : Communes de Laventie. — Guéthary. — Espelette. — Chambre de Commerce de Bayonne. — Syndicat d'Initiative du Pays Basque. — Souscripteurs : Ville de Hendaye. — Commune d'Urrugne.

Tous les noms inscrits au Livre d'Or seront communiqués à la Presse et publiés dans le Bulletin du Musée Basque.

Le Président remercie M. le Commandant Boissel, au nom de la Société, pour son intelligente activité et les résultats tangibles qu'il a déjà obtenus.

ELECTIONS. — MM. Decamps, Bayonne, présenté par MM. Lavigne et de Marien; L. Novion, Bayonne, présenté par MM. Saint-Vanne et Prestat; R. Héguy, Bayonne, présenté par MM. Lefort et de Marien ; Chantal, présenté par MM. Gombault et de Marien, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Pierre Dop, Saint-Jean-de-Luz ; Madame Léon Castilla, Bayonne ; M. Tillac, Cambo ; M. Lacrambe, Bayonne ; Docteur Corrèges, Bayonne; M. Loze, Anglet ; Com. Jolivet, Bayonne ; Docteur P. Lacour, Biarritz ; M. J. Hiriart, Paris ; M. Dupont, Urcuit ; M. l'abbé Récalde, Ciboure ; M. Picherit, Ciboure ; Mlle E. Thomas, Bayonne ; M. L. Citoler, Bayonne ; M. E. Delage, Paris ; M. A. Dufourg, Anglet ; M. Jean Saroïhandy, Paris.

L'élection aura lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATIONS. — M. Georges Lacombe expose la méthode à suivre dans l'étude des jeux de pelote. Il présente d'abord l'examen critique des travaux antérieurs, et explique ensuite la série des recherches historiques, linguistiques, psychologiques indispensables pour traiter avec tous les développements qu'elle comporte la question complexe des jeux de pelote.

M. le Docteur Croste donne lecture d'une courte note scientifique sur la *Pibale*, alevin de l'anguille, d'après les dernières découvertes; cette communication présente un vif intérêt dans notre région, où la pibale remonte dans les cours d'eaux, tous les ans, en légions innombrables.

Le Président remercie au nom de la Société les auteurs des communications qui ont été très appréciées par les nombreux membres présents à la séance.

La communication de M. Paul Burguburu est remise à la prochaine séance, en raison de l'heure.

La séance est levée à 6 heures 45.

Séance du 4 Décembre 1922

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient présents : MM. Cap. Camguilhem, Docteur Ribeton ; S. F. Gimenez ; L. Dours, Diharce, Paillery ; Descamps, C^t Irigaray, Casedevant ; Intendant Lacrambe, C^t Jollivet, Colonel Duvot, Commandant Lavigne, Docteur Magne, Gavel, Le Banneur, J. Laxague, A. Fourcade, A. Lagrolet, J. Morel, J. Fourcade, Loze, Docteur Delbarre ; Godinet, Colas, Prestat, Lefort, Bergès, Maisonnave, A. Soulard, R. de Cardenal, Sautet, R. Héguy, Constantin, Foltzer, Iratchet, Simonet, Nogaret, Docteur Dieudonné, Louis Roquebert, V. Oudin, A. Larrieu, Grimard, Delmas, Moulonguet, Dr Darbouet, A. Lacombe, Ch. Lagrolet, Com. Boissel, Cazalis.

Excusés : MM. le Chanoine Lopez de la Vega, Henri Courteault, Léonce Goyetche, Pierre et Mlle Roquebert, M. Saint-Vanne, Mlle Marie Garay.

PUBLICATIONS REÇUES. — *Revue de Comminges*, 2^e 1922 ; *Mémoires de l'Acad. Nat. des S. B. L. de Caen*, 1920-21 ;

Gure Herria, novembre 1922.

Escolo deras Pireneos, 1922, fin.

La Revue méridionale, octobre et novembre 1922.

Bulletin de la Soc. des Sciences, Lettres et Arts du Tarn, 4-5. 1922.

Bulletin de l'Union Hist. et Archéologique du S. O. Juillet-octobre 1922.

Du nouveau sur la chanson de Roland, par M. Boissonnade, doyen de la Faculté de Poitiers.

CORRESPONDANCE. — Les envois pour le concours de poésie du *Jasmin d'Argent*, à Agen, sont reçus jusqu'au 5 février 1923.

Nous rappelons que le 56^e Congrès des Sociétés savantes a lieu à Paris en avril 1923.

NÉCROLOGIE. — M. Albert Lasserre, sociétaire depuis 1917, vient de mourir après une longue maladie, laissant le bel exemple d'une vie consacrée au travail, et couronnée par le succès. Ses occu-

pations ne lui laissaient pas le loisir de prendre part à nos séances, mais il s'intéressait vivement à toutes les manifestations d'activité de la Société.

M. le Docteur Christophe Dufau, récemment installé à Bayonne, présenté comme membre à la dernière séance, vient d'être emporté à la fleur de l'âge par une maladie contractée au front. Excellent praticien, basquisant distingué, bon musicien, nous pressentions en lui un sociétaire et un collaborateur précieux.

Nous saluons la mémoire de ces deux hommes de grande valeur et offrons nos condoléances émues à leurs familles.

OBJETS DIVERS. — Notre dévoué et actif archiviste, M. le Capitaine Camguilhem, a réuni une collection complète des *Bulletin de la Société*. Elle a été reliée et est à la disposition des membres sur reçu.

Vingt-deux notices de propositions de classement de *Monuments Historiques* de l'arrondissement de Bayonne, avec de nombreuses photographies, ont été envoyées au Ministère des Beaux-Arts.

Notre collègue, M. Decrept a proposé au Bureau de donner pour le Bulletin le manuscrit de *Semeitchia* encore inédit. Adopté.

La municipalité ayant admis le principe d'une *Exposition internationale à Bayonne*, notre Société devra se préparer à tenir une place dans cette manifestation.

MUSÉE BASQUE. — Dans sa séance ordinaire du 3 avril 1922, la Société avait décidé de donner à M. le Commandant Boissel le titre d'Administrateur-délégué du Musée Basque.

Le 6 août dernier, le Bureau a décidé qu'il convenait de donner à la personnalité qui assume la charge de tout le travail de direction du Musée, la qualification de Vice-Président, délégué du Comité du Musée Basque.

Enfin dans sa séance du lundi 27 novembre, le Bureau a résolu de vous proposer de donner à M. le Commandant Boissel le titre de *Directeur du Musée Basque*, avec rang de Vice-Président de la Société. Cette mesure devra être ratifiée par l'assemblée générale de Février 1923. Adopté à l'unanimité.

M. le Commandant Boissel, retenu à la commission d'architecture du Musée a envoyé la Note suivante :

Résultats obtenus pendant le mois de Novembre 1922 :

1^o *Dons en argent* : 2.400 francs.

Total des dons reçus directement du 1^{er} août au 1^{er} décembre : 32.650 francs.

2^o *Dons en nature*.

Ouvrages relatifs au Pays Basque et aux Pyrénées. Livres imprimés en basque (Paris-Bayonne) ; Vieille vue de Bayonne (Biarritz) :

Modèle de bateau en bois (St-Jean-de-Luz) ; Costumes d'acteurs souletins (Licq-Atherey) ; Ancien tabernacle et entablement en bois sculpté (Mouguerre).

D'autres dons, des plus intéressants, sont annoncés et parviendront à Bayonne dans le courant de Décembre.

La liste détaillée des dons en argent et en nature sera communiquée à la Presse à partir du 15 décembre prochain.

3° *Collectivités nouvelles ayant accordé leur patronage* :

Région économique de Bordeaux et du Sud-Ouest, inscrite au nombre des fondateurs du Musée Basque.

Commune de Mouguerre.

4° *Amérique latine*. M. Mendilaharsu, chevalier de la Légion d'honneur, organisateur du Comité de l'Uruguay, écrit de Montevideo que l'œuvre est en bonne voie.

5° *Revue*. — La Revue des Etudes anciennes (Directeurs MM. Camille Julian et Georges Radet), publie un article de M. Georges Radet sur le Musée Basque de Bayonne. La Revue facilitera de son mieux la tâche des organisateurs.

6° *Commissions*. — La Commission d'architecture s'est réunie à nouveau le 20 novembre. Elle pourra arrêter à bref délai l'avant-projet à l'étude.

Le 30 novembre, la Commission du « Vieux Bayonne » a tenu sa première réunion au siège du Musée. Son titre indique nettement son objet : recueillir tous monuments d'art — d'art dans le sens le plus étendu — concernant Bayonne, depuis les âges les plus reculés et les présenter au public. Elle formera quatre sous-Commissions : a) Vieux monuments ; vieilles maisons ; b) Iconographie, topographie ; Costume ; c) Bibliographie ; d) Art et décoration.

Elle a adopté, à l'unanimité, le principe d'une exposition iconographique en 1923 et fait appel d'ores et déjà au bienveillant concours de tous ceux qui détiennent des gravures, estampes, aquarelles, dessins, etc., susceptibles d'y figurer.

La Commission « d'Art et Décoration Basque Moderne », constituée dès le 4 septembre dernier, pourra de son côté présenter, au cours de l'année prochaine, des résultats intéressants.

7° *Divers*. — A partir du 11 décembre prochain, le bureau du Musée basque sera ouvert régulièrement (1, rue Marengo) : Renseignements, versements des souscriptions, remise d'objets : tous les jours, sauf le dimanche, de 11 h. à 12 h. Direction : vendredi de 16 à 18 heures. Réunion des Commissions : vendredi après-midi.

LA TOMBE BASQUE. — M. Colas, professeur au Lycée de Bayonne, donne des renseignements sur l'état actuel de son magnifique ouvrage en voie d'édition. Le retard apporté par l'artiste photogra-

veur dans la livraison des clichés, la vérification et le classement de ces innombrables images, ont donné un surcroît de besogne à l'auteur et à l'aide dévoué auquel il rend un juste hommage, M. le Capitaine Camguilhem, archiviste de la Société. Mais le résultat dépassera de beaucoup ce qui avait été annoncé. Grâce aux sommes importantes recueillies par voie de souscription, M. Colas, dont le désintéressement va de pair avec le mérite, ne s'est pas contenté de faire cliquer les 800 dessins ou photographies annoncés : il arrive actuellement au chiffre de 1100 pièces dont plusieurs mesurent de 40 à 70 centimètres de longueur. Enfin le titre définitif de l'ouvrage sera le suivant : « La Tombe basque, recueil des inscriptions funéraires et domestiques du pays basque français ».

Tortues du Fleuve Rouge Tonkin et phoques de Mers-el-Kébir (Algérie). — M. le Commandant Irigaray conte les mœurs vraiment féroces de certaines tortues du Tonkin, qui vivent dans les cours d'eau du Haut-Pays et constituent pour les baigneurs un danger redoutable, au point qu'on ne retrouve plus trace de gens tombés à l'eau à quelques mètres du rivage, sous les yeux de leurs compagnons. Le commandant Irigaray a eu la chance de tuer à coups de fusils deux exemplaires de ces tortues, qui pesaient respectivement 67 et 69 kilogs. Leurs mâchoires sans dents ont la forme de crêneaux s'emboîtant les uns dans les autres, et les quatre pattes sont armées d'ongles ayant l'aspect et la dureté de ciseaux de charpentier. Chasseur impénitent, M. Irigaray raconte également qu'il tua un phoque à . . . Mers-el-Kébir, à quelques milliers de lieues du séjour habituel de ces mammifères polaires, ce qui lui valut avec une pièce rare, des récompenses administratives et l'admiration sans bornes des gens du pays.

Le Président adresse les remerciements de l'assistance à MM. Colas et Irigaray.

ELECTIONS. — M. Pierre Dop, Saint-Jean-de-Luz, présenté par MM. de Meurville et de Marien ; Mme Léon Castilla, Bayonne, présentée par MM. Le Beuf et de Marien ; M. Tillac, artiste graveur, Cambo, présenté par MM. le Dr Colbert et L. Colas ; M. Lacrambe, Intendant militaire en retraite, Bayonne, présenté par MM. de Marien et Boissel ; Dr Corrèges, Bayonne, présenté par MM. le Dr Croste et Prestat ; M. Loze, pharmacien, à Anglet, présenté par MM. Colas et Gavel) ; Commandant Jolivet, Bayonne, présenté par MM. Boissel et de Marien ; Dr Prosper Lacour, Biarritz, présenté par MM. le Dr Colbert et L. Colas ; M. J. Hiriart, architecte, Paris, présenté par MM. le Docteur Ribeton et de Marien ; M. Dupont, prop. Urcuit, présenté par MM. le Col. Amestoy et Com. Boissel ; Abbé Récalde,

curé de Ciboure, présenté par MM. L. Colas et de Marien ; M. Picherit pharmacien, à Ciboure, présenté par MM. L. Colas et de Marien ; Mlle Esther Thomas, Bayonne, présenté par MM. Boissel et Nogaret ; M. Léon Citoler, ébéniste, Bayonne, présenté par MM. Boissel et de Marien ; M. Edmond Delage, ing. Paris, présenté par MM. Saint-Vanne et chanoine Daranatz ; M. Albert Dufourg, prop. rentier Anglet, présenté par MM. Saint-Vanne et chanoine Daranatz ; M. Jean Saroihandy, chargé de cours au collège de France, professeur au Lycée Louis le Grand, Paris, présenté par MM. le chanoine Daranatz et G. Hérelle, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Landabure, Bayonne ; Soupre Jean, Bayonne ; Boussion, Biarritz ; Iguinitz, Bayonne ; Colonel de Sillegue, Saint-Laurent-de-Gosse.

L'élection aura lieu à la prochaine séance.

COMMUNICATIONS. — M. Paul Burguburu a remis à la Société un travail intitulé « Métrologie des Basses-Pyrénées » qui met au point la question des mesures linéaires, de surface, itinéraires, de capacité, etc. . . . et des poids de toute nature utilisés dans le pays avant l'application du système métrique. Ce travail important et très complet rendra toujours des services en permettant de comparer les mesures locales anciennes aux mesures décimales.

Enfin M. Santiago Fernandez Gimenez fait une petite conférence sur l'« Utilité des Sociétés scientifiques de Province ». Quelle influence peuvent avoir sur l'avancement des sciences les sociétés locales composées d'amateurs, alors qu'existent dans les capitales des Académies d'hommes éminents dans toutes les connaissances spéciales indispensables pour faire quelque chose ? Plus qu'on ne croit, il faut des centres de culture pour accueillir et encourager les novateurs sérieux et timides qui n'oseraient ou ne pourraient pénétrer dans les sévères enceintes de la Science officielle.

Les exemples donnés par M. Gimenez sont frappants et confirment largement l'exactitude du titre de son intéressante communication.

M. Gimenez qui joint l'humour à la science, a été vivement applaudi et remercié.

La séance est levée à 6 heures 35.

Le Secrétaire Général,

Docteur JEAN RIBETON.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 31 Décembre 1922

Présidente d'Honneur.

Mme la Générale DERRÉCAGAIN.

Présidents d'Honneur.

MM.

S. G. Mgr GIEURE, Evêque de Bayonne, Lescar et Oloron.

GABRIEL CASTAGNET, maire de Bayonne.

LUCIEN LE BEUF, fondateur de la Société en 1873.

JULIEN VINSON, Inspecteur des Eaux et Forêts, Professeur de langues orientales vivantes à Paris, fondateur de la Société en 1873.

GEORGES HÉRELLE, Professeur honoraire de l'Université.

Membres du Bureau

MM.

Commandant de HOYM DE MARIEN, *Président*.

Emile PRESTAT, *Vice-Président*.

André GRIMARD, *Vice-Président*.

Antonin PERSONNAZ, *Vice-Président*.

Commandant BOISSEL, *Vice-Président, Directeur du Musée Basque*.

Docteur Jean RIBETON, *Secrétaire-général*.

Commandant LAVIGNE, *trésorier*.

Capitaine CAMGUILHEM, *secrétaire-archiviste*.

Membres titulaires

1919 ADER, Mme, 1, rue Thiers.

1918 ANATOL, Dominique, Insp. pr. Douanes en retr., vil. Taut, Anglet.

1914 ANATOL, Michel, Capit. au long cours, r. des Basques, 40.

1913 ARCANGUES, Nicolas d', château de Miots, Villefranque.

1921 ARCANGUES, Miguel d', le Châlet, route de Biarritz.

1914 ARCANGUES, Marquis d', Château d'Arcangues.

1917 ARTÉON, Henri, bijoutier, 11, rue Gambetta.

1917 ANCIBURE, Emile, 33, r. du 14 Juillet, Pau.

1919 ANCIBURE, Joseph, Docteur, a Cambo.

1919 ANATOL, architecte, 14, rue Lormand.

- 1917⁵ ARBÉ, Jean, négoc., 39, rue Pannecau.
1922 AGUIRRE, Pedro, à Sare.
1922 ARBOUET, Lt. d', 1^{er} Génie, 8, r. Sainte-Sophie, Versailles.
1922 AMESTOY, Colonel, 18, rue Bourgneuf.
1921 APPECEIX, Jules, négociant, 30, rue de la Salie.
- 1922 BELLECAVE, Docteur, Hasparren.
1922 BURGUEITE, Joachim, 34, rue des Basques.
1922 BURGUBURU, P., Vérif. Poids et Mesures, vil. Monplaisir, Dax.
1922 BAYON, vicomtesse Gauthier de, à Nousté, Anglet.
1913 BADIE, employé de commerce, 24, rue Victo-Hugo.
1915 BARON, commandant, Pessans, quartier Saint-Etienne.
1922 BANET, Ing. Ponts et Chauss. vil. Gabriel-Auguste, La Barre.
1917 BOSSIÈRES, Place du Réduit, 2.
1917 BODIOU, Imprimeur, 19, r. du Bourgneuf.
1921 BARNETCHE, Adrien, maire de Saint-Jean-de-Luz.
1917 BEIGNATBORDES, secrétaire de la Mairie, Urrugne.
1917 BOUTIN, Ingénieur, Villa Béatrix, Côte Caradoc, St-Etienne.
1917 BARTHABURU, Jules, repr. de commerce, 18, r. d'Espagne.
1919 BARTHABURU, Antoine, négociant, à Saint-Palais.
1918 BOUTEILLE, négociant, 42, r. du Bourgneuf.
1918 BARGELIS, chirurgien-dentiste, r. Victor-Hugo.
1919 BERNARD, arch. en chef des mon. hist., 16 r. de Bagnoux, Paris. 6^e
1917 BARTHÈS, Léon, anc. Insp. des ch. de fer du Midi, al. Paulmy.
1917 BAUBY, Léopold, publiciste, Conservat. du Musée de Pau.
1921 BELLEVAUE, abbé, curé-doyen de Saint-Jean-de-Luz.
1920 BELSUNCE, Roger de, avocat, 12, rue Estelle, Marseille.
1918 BERGÈS, Georges, artiste peintre, Triana, Anglet.
1918 BERGÈS, Mme. d^o
1921 BERROGAIN, Charles, 50 bis, r. Pierre Charron, Paris 8^e.
1918 BJORKEGREN, Axel, 8, rue Vainsot.
1912 BLAZY, l'abbé, aumônier au Lycée de Bayonne, 15, rue de Luc.
1922 BLAZY, Docteur, rue Garat, Saint-Jean-de-Luz.
1920 BOISSEL, Commandant, maison Strasser à Mousserolles.
1916 BONAND, de, villa Argizagita, Biarritz.
1921 BONNAL, Ermend, Dir. Ecole nationale de musique de Bayonne.
1921 BOUSQUET, Elie, villa Dubarry, quai Bergeret.
1917 BURDET-MASON, Mme, château Larondouette.
1917 BURET, Commandant, 24, rue Lormand.
- 1917 CAMET, J.-B., entrepren., 3, rue Pontriques.
1911 CAMGUILHEM, capitaine, 2, rue de l'Ouest.
1922 CARDENAL, Roger de, Dir. de la *Gazette de Biarritz*, rue Duler

- 1912 CASEDEVANT, Edouard, 5, rue de la Monnaie.
1914 CASTELNAU D'ESSENAULT, lieut-col. marquis de, châ. Bordus
Sainte-Marie-de-Gosse.
1922 CASTILLA, Madame Léon, 22, rue Thiers.
1920 CAZALIS, Eugène, vétérinaire, 5, rue Douer.
1919 CAZALIS, Joseph, architecte, villa Bearba, Biarritz.
1918 CAZALIS, Vincent, 3, rue Victor-Hugo.
1918 CAZES, (Com. Raymond de), les Tourettes, Saint-Etienne.
1917 CELHAY, J.-P., courtier maritime, 10, rue Vainsot.
1892 CENOZ, François, négociant, Allées de Paulmy.

1918 CHARPENTIER, Léon, 17, rue Victor-Hugo.
1879 CHEVILLON, Docteur, 1, rue Jacques-Laffitte.
1921 CHOQUET, René, artiste peintre, Oberena, Ciboure.
1918 CLÉRISSE, Maxime, 25, rue Victor-Hugo.
1917 CLARAS, marquis de las, villa Hestia, Cha. d'Amour, Anglet.
1918 CAMPAN, Félix, Pharmacien, Cinq Cantons, Bayonne.
1918 CHARBONNEAU, abbé, curé de Pontacq, par Villepinte, B.-P.
1920 COLBERT, Paul, « Les Sapins », à Miribel-les-Echelles, Isère.
1919 COUSTIER-BERTECHE, villa Inès, 19, avenue de Bayonne, Biarritz.
1911 COLAS, Louis, profes. agrégé, Lycée de Bayonne.
1921 COLAS, Jules, Cia Aguas Pot. 10 Gran via, Valence, Espagne.
1902 COMBES, Arnaud, Agent d'assurances, 2, rue Vainsot.
1921 CONSTANTIN, André, 7, Place de la Cathédrale.
1919 CORAL, Com. baron Paul de, Château d'Urtubie, Urrugne.
1921 COURTEAULT, H., agrégé d'hist. profes. Lycée de Bayonne.
1918 COURTIGNON, Georges, villa Neretzat, Lachepaillet.
1922 CASTAGNET, maire de Bayonne, 48, quai de l'Entrepôt.
1922 COLBERT, Docteur, Cambo.
1922 CHAPON, Villa Irintzina, Anglet.
1922 COUCHOT, greffier de la justice de Paix, Palais de Justice.
1921 CLUZEAU, Jean, lithographe, 2, rue de la Salie.
1922 CHANTAL, Vérif. des Douanes, 34, rue Marengo.
1922 CABIRO, Alcide, négociant, villa Salto, Saint-Léon.
1909 CROSTE, Docteur René, 12. r. Jacques-Laffitte.
1922 CORRÈGES, Docteur, 28, rue de la Salie.
1922 CITOLER, Léon, ébéniste, 3, rue de l'Arsenal.

1911 DARANATZ, chanoine, 38, rue d'Espagne.
1917 DARRIEUX, Fernand, 29, rue Mazagran, Biarritz.
1917 DARRIEUX, Henri, 14, av. du Maréchal Foch, Biarritz.
1911 DARRIGRAND, Jean, avoué, 1, rue Jacques-Laffitte.
1920 DASSANCE, Louis, à Ustaritz.
1912 DELAY, Docteur, 17, rue Victor-Hugo.

- 1921 DELBARRE, Docteur, Cambo.
1912 DELMAS, André, avocat, 8, rue Jacques-Laffitte.
1916 DERRÉCAGAIX, Mme la Générale, villa Lesquendo, Anglet.
1922 DUCHEN, Com^t, villa Nyvert, Lachepaillet.
1922 DUCHEN, Robert, lieut. au 152^e R. A., villa Nyvert, Lachepaillet.
1922 DURAND, Docteur, La Terrasse, Cambo.
1922 DELPY, agrégé de l'Université, 6, rue Champ-Lacombe, Biarritz.
1922 DÉCHA, Louis, profes. de musique, au Lycée de Bayonne.
1922 DUPOURQUET, Madame, Pavillon Louis 14, av. des Thermes Salins, Biarritz.
1922 DELAHAYE, Trésorier de la Marine, Hôtel de Ville, Biarritz.
1921 DESHAYS, Prof. agrégé au Lycée de Bayonne.
1911 DESTANDAU, Président du Tribunal Civil de Bayonne.
1911 DESTREMAU, Dir. de la Société Générale, Bayonne.
1921 DETCHEPARE, sous-bibl. Bibliothèque Municipale, Bayonne.
1911 DÉTROYAT, Emile, Direct. d'Assurances, 24, rue Thiers.
1913 DIESSE, Alexandre, Château de Saint-Martin, Larressorre.
1892 DIHARCE, Camille, Joaillier, 3, rue Argenterie.
1918 DIOLÉ, Mme Fernand, 4, Boul. Richard Lenoir, Paris 11^e.
1922 DECAMPS, vétérin. de 1^{re} classe, Villa Marcel, Saint-Léon.
1892 DOLHATS, négociant, quai de Mousserolles.
1893 DOURS, Louis, dir. d'Assur., 2, Place du Château Vieux.
1911 DUBARAT, Chanoine, Archipr. de St-Martin de Pau.
1917 DUBAU DE MALQUER, Henri de, anc. magistrat, villa Fontana, à Bizanos.
1922 DOP, Pierre, rue Courtade, Saint-Jean-de-Luz.
1912 DUHALDE, Mlle, 6, rue Port-Neuf.
1911 DUHOURCAU, capitaine François, 1, rue Thiers.
1917 DUMONT, Georges, administrateur de la Croix Rouge, Biarritz.
1894 DUMONTEL, le Boucau.
1917 DUSSABE, Maurice, Publiciste, 61, r. du Rocher, Paris, 8^e.
1911 DUTOURNIER, Docteur Adrien, 3, Place du Réduit.
1917 DUVERDIER, Albert, courtier maritime, 7, rue Thiers.
1911 DUVERDIER, Alfred, villa Biarnès, Saint-Léon.
1897 DUVERDIER, Jules, Villa La Bordasse, Saint-Léon.
1917 DUVOT, lieut.-Colonel, villa Régis, Saint-Léon.
1913 DARRICAU, André, architecte, 12, rue Argenterie.
1922 DARMENDRAU, notaire, à Hasparren.
1917 DEMOLON, pharmacien, rue Victor-Hugo, 14.
1917 DIEUDONNÉ, Docteur, à Cambo.
1917 DANTIACQ, entrepr. Lachepaillet.
1918 DESCOMBES, Paul, Direct. hon. des man.de l'état, 144, rue de Pessac, Bordeaux.

- 1918 DARBOUET, Docteur, Le Boucau.
1918 DÉCREPT, décorateur, Bidart.
1920 DOTÉZAC, Emile, Docteur, Conseil. Général à Cambo.
1920 DUPUY, Léon, notaire, rue Victor-Hugo.
1900 DELPECH, Droguerie médicinales, à Saint-Esprit.
1911 DARRICARRÈRE, cap. en retr. rue des Prébendés, 19.
1922 DUPONT, propriétaire, à Urcuit.
1922 DELAGE, Edmond, ing. civil des mines, av. Gourgaud, Paris 17
1922 DUFOURG, Albert, propr. rentier, Anglet.

1920 ELISSAGARAY, Renaud d', Ch. de Bénac, Bénac, H.-P.
1912 ELISSEIRY, Paul, négociant, r. Guillamin.
1912 ETCHATS, Conseiller d'Arrond., Beyris par St-Palais.
1917 ETCHEBER, chanoine, aumônier militaire, Sect. postal 77,
Mayence.
1921 ETCHECOIN, Jean, Lic. ès lettres, Domezagnat, Domezain,
St-Palais.
1921 ETCHEGARAY, J.-B., au Printemps, Bayonne.
1918 ETCHEVERRY, Denis, 170, Faubourg St-Honoré, Paris, 1^{er}.
1922 ETCHEVERRY, Lieutenant en retr., à Pouillon, Landes.
1911 ETCHEGOYEN, Inspecteur des Douanes, Montbéliard.
1922 ETCHEVERRY, Alexandre, Châlet Joli, Marracq.
1921 ELBÉE, Christian d', Château d'Irumberry, St-Jean-le-Vieux.

1917 FEUILLET, Com^t R. OCTAVE, Château de la Roque, Ondres.
1920 FLÉMENT, abbé, aum. des Petites Sœurs des Pauvres, Biarritz.
1911 FOLTZER, imprimeur, 9, rue Jacques-Laffitte.
1917 FORGEOT, Com^t Auguste, châlet Mirambeau, Anglet.
1918 FOSSAT, Léon, Direct. des Douanes, rue Vainsot.
1920 FOURCADE, Auguste, Marracq.
1917 FOURCADE, Joseph, villa Lauga, Saint-Léon.
1917 FOURGASSIÉ, Georges, 17, r. Neuve, Bergerac,
1906 FOY, Mme Ed., villa Grand'Vigne, Lachepaillet.
1912 FROIS, André, Banquier, Place de la Liberté.
1911 FORGUES, Dir. des Ch. de fer de la H^{te}-Vienne, Limoges.
1918 FAURE, Paul, Homme de Lettres, Arnaga, à Cambo.
1920 FARADESCH, rue Thiers, 9.

1885 GABARRA, abbé, Curé de Capbreton.
1922 GALLÉ, Colonel de, C^t le 49^e Rég. d'Infanterie.
1920 GARAY, Mademoiselle Marie, 6, rue de l'Evêché.
1902 GARAY, l'abbé, Curé de Saint-Charles, Biarritz.
1917 GARCIA DE YSLA, 10, rue Vainsot.

- 1918 GARNIER, Louis, Proviseur du Lycée de Bayonne.
1917 GARRELON, M., Juge au Tribunal civil de Bayonne.
1921 GAVEL, Henri, Prof. agr, châlet du fronton, pl Lamothe, Anglet.
1885 GENTINNE, Jules, boulanger, 23, arceaux du Port-Neuf.
1914 GEORGES, Madame, Lahonce.
1918 GIEURE, S. Gr. Mgr., Evêque de Bayonne, Lescar et Oloron.
1920 GIMENEZ, Santiago Fernandez, Ingénieur, Ciboure.
1902 GOALARD, Comt, Pilote-major de la Barre.
1921 GODBARGE, Henri, architecte, Boul. Thiers, St-J. de Luz.
1917 GODIN, Mme, Direct. de l'Ecole sup. des Filles, Bayonne.
1917 GODINET, Rec. Pr. des Douanes, retr., villa Espérance, St-Léon.
1917 GOMEZ, Benjamin, Architecte, 24, Boul. Alsace-Lorraine.
1886 GOMMÈS, Armand, banquier, Place de la Liberté.
1921 GOYETCHE, Léon, Assurances, 2, rue Vauban, Bordeaux.
1911 GRIMARD, André, Contr. des Douanes, 34, rue des Basques.
1893 GUICHENNÉ, Léon, député, 26, rue Thiers.
1922 GOYET, capitaine, Union Economique de Bayonne.
1922 GOYENETCHE, Docteur, conseil. Général, à Ustaritz.
1922 GUÉRRACAGUE, notaire, Saint-Palais.
1922 GRISON, Cons. des hypothèques, villa Souvenir, Caudéran.
1922 GOMBAUD, chir. dentiste, 11, r. Port-Neuf.
1910 GRAZIANI, Paul, Archiviste Départ. Corse, 32, cours Granval à Ajaccio.
1917 GARAT, Docteur, rue Vainsot.
1918 GRATTAU, Distillateur, quai Bergeret.
1911 GOMBAULT, Inspect. Princ. des Douanes, villa Espérance, St-Léon.

1922 HÉGUY, René, avocat, 1, rue Port-Neuf.
1911 HÉRELLE, Georges, Prof. Hon. de l'Université, 23, rue Vieille-Boucherie.
1917 HERRAULT, Jules-Auguste, villa La Feuillée, Beyris.
1917 HEULZ, Docteur, villa Lesterlocq, Anglet.
1920 HIRIGOYEN, abbé Laurent, curé d'Uhart-Cize.
1920 HOUNAU, Victor, villa Sous-Bois, Arènes.
1918 HAURAT, Louis, Dr. ès-sciences, Ing. r. Victor-Hugo, 39.
1918 HOURDILLÉ, Roger, Conduct. P. et Chaussées, Fez, Maroc.
1918 HENNEBUTTE, Ing., rue Alcide-Augey, Biarritz.
1922 HIRIART, Joseph, architecte, 5, r. Alphand, Paris, 16^e.
1919 IRATCHET, chirurgien-dentiste, 1, rue Poissonnerie.
1922 IRIART, Comm^t, Villa Louise, St-Jean-de-Luz.
1922 IRIGARAY, Comm^t, Grand Hôtel

1922 JAUPART, cap. C. R. I. P. 39^e s. p. 96, Godesberg.

- 1917 JÉROME, Henri, libraire, 2, Place du Réduit.
1912 JUNCAR, Maurice, tapissier, 11, rue Port-Neuf.
1922 JOLIVET, Comm^t, à Cazaubon, Tarnos, Landes.
- 1922 LACRAMBE, Int. mil. en retr. Villa Juanita, Arcenes.
1917 LABASTIE, Henri, négoc., 2, Place du Réduit.
1919 LABASTIE, Henri fils, négoc., 2 Place du Réduit.
1916 LABORDE-NOGUEZ, Gaston de, Château de Haitce, Ustaritz.
1921 LABROUQUÈRE, Inspecteur primaire, Saint-Esprit.
1917 LABROUCHE, Joachim, avocat, 3, Place du Réduit.
1917 LABROUCHE, Madame Maurice, Château de Castillon, Tarnos.
1917 LABROUCHE, Maurice, Château de Castillon, Tarnos.
1920 LACOMBE, Augustin, villa Clémence, Biarritz.
1920 LACOMBE, Georges, 137, Boul. St-Michel, Paris, 5^e.
1922 LACOUR, Docteur Prosper, 11, rue Duler, Biarritz.
1911 LAFONT, Pierre, Le Mounédé, Saint-Etienne.
1918 LAFFONTAN, Georges, villa le Prissé, Saint-Pierre-d'Irube.
1911 LAFUSTE, Gustave, entrepreneur, Lachepaillet.
1911 LABRANQUE, entrepr. rue Sainte-Catherine.
1917 LAGROLET, Eugène négociant, 3, Allées Boufflers.
1913 LAGROLET, Charles, ingénieur, 3, Allées Boufflers.
1919 LALANNE, Paul, avocat, 4, rue de l'Evêché.
1920 LAMARQUE, avocat, 10, r. Port-de-Castets.
1917 LAMARQUE, abbé, professeur à St-Louis-de-Gonzague.
1917 LAIGNIER, Docteur, 9, rue d'Alharade, Biarritz.
1917 LAPEYRE, aîné, négociant, 8, r. de la Salie,
1912 LAMBLIN, abbé, aumônier du Collège N. D. de Dax.
1914 LANDOUSSY, abbé, Professeur à St-Louis-de-Gonzague.
1918 LARRE, chanoine Gaston, curé de Sainte-Eugénie, Biarritz.
1918 LARRETCHÉ, Martin, Ingénieur, 3, r. Victor-Hugo.
1892 LARRIBIÈRE, Nicolas, négoc., 23, r. Bourgneuf.
1915 LARRIEU, Amédée, Rédacteur en chef du « Courrier de Bayonne »
1911 LARRIEU, Jean, Entrepreneur, 22, rue Pannecau.
1917 LARRAIDY, Docteur à Hasparren.
1917 LARRAIDY, fils, à Hasparren.
1917 LAFFITTE, Ing. au Central-Garage, à Biarritz.
1917 LARREBAT-TUDOR, architecte, à Biarritz.
1917 LAMM, à Cap-Breton.
1913 LASSERRE, Chanoine, secr. général de l'évêché.
1912 LASSERRE, Docteur Georges, 3, Place du Réduit.
1913 LASTRADE, Henri, entrepren. de peint., 17, r. de Luc.
1920 LATTRE DE TASSIGNY, capitaine de, Meknès, Maroc.
1921 LAVIGNE, Com^t, villa Lachepaillet, la Ville-en-Bois.

- 1921 LAVIGNASSE, Etienne, serrurier d'art, 27, r. Douer.
1902 LAXAGUE, Isidore, avocat, 30, rue de la Salie.
1921 LAXAGUE, Pierre, avocat, 30, r. de la Salie.
1911 LAXAGUE, Jean, avocat, villa Pia.
1918 LISSAR, Docteur, à Hasparren.
1918 LÉORAT, juge au trib. de Bayonne, 2, r. Jacques Laffitte.
1918 LASCOR, repr. de comm., rue d'Espagne, 14.
1919 LATAILLADE, Docteur, 7, rue Thiers.
1920 LECOMTE-DUNOY, Hôtel du Château, Salies, B. P.
1920 LAPPARENT, de, Prof. à l'Université de Strasbourg.
1920 LAPEYRÈRE, Etienne, Prop. à Castets des Landes.
1920 LAUVRAY, Pharmacien, 30, Place Saint-Esprit.
1922 LACHIQUE, Joseph, négociant, chemin de Marhum.
1922 LAMBERT, agrégé de l'Université, maison Cazalis, Marracq.
1922 LÉON, Albert, Docteur ès-lettres, r. du Port-Neuf, 2.
1920 LE BANNEUR, Mlle Christiane, villa Champéou, St-Jean-d'Anglet.
1921 LE BANNEUR, Albert, chimiste hon. en chef du Min. des Finances, do
1918 LE BARELIER, Albert, sénateur, maire d'Anglet.
1918 LEBAS, Mme Arthur, 11, rue Bourgneuf.
1873 LE BEUF, Lucien, 4, Place de la Liberté.
1921 LEFORT, François, Bibliothécaire de la ville de Bayonne.
1920 LÉREMBOURE, Docteur Michel, Grangabaïta, St-Jean-de-Luz.
1915 LE ROY, Pierre, Direct. de la Maison Worms, 11, r. Jacq.-Laffitte
1918 LESCA, Charles, 84, Boul. de Courcelles, Paris, 17^e.
1918 LESCA, Jacques-Hippolyte, 84, boul. De Courcelles, Paris, 17^e.
1920 LÉVI, Albert, 16 rue Argenterie.
1903 LÉVY, Edmond, Bibl. du Cons. des Arts et Métiers, 292, rue
Saint-Martin, Paris, 3^e.
1913 LICHTENBERGER, André, 201, Boul. Péreire, Paris, 17^e.
1921 LINGUIN, ingénieur de la ville de Bayonne, Hôtel de Ville.
1922 LESPÈS, conseiller honor., r. Lormand, 16.
1922 LÉON, Mme Louis, 1, rue de la Planche, Paris, 7^e.
1922 LOPEZ DE LA VEGA, abbé, Hasparren.
1917 LOUMÉ, repré. de commerce, Villa Picot.
1922 LOZE, pharmacien, à Anglet.

1920 MAGNE, Docteur, rue Gambetta, 9.
1917 MAGNIN, Charles, Direct. des Forges de l'Adour, Le Boucau.
1918 MAISONNAVE, Dir. honor. des Douanes, 33, rue Victor-Hugo.
1918 MANINGUE, Madame, 8, Allées Boufflers.
1912 MARIEN, Comm^t de Hoym de, 11, r. Jacques Laffitte.
1921 MAUPAS, Alfred, Banquier, Villa Javeline, Saint-Jean-de-Luz.
1917 MENDY, Pierre, 1, rue Thiers.

- 1918 MESNIL, Henri du, Rec. Princ. des Douanes, 6, r. Vainsof.
1921 MESTELAN, Félix, au Petit-Crachen, Saint-Léon.
1918 MOLINIÉ-LÉGLISE, Mme, 91, rue de Lauriston, Paris, 16^e.
1910 MONCOQ, lieut. colonel, Saint-Pierre-d'Irube.
1919 MOULONGUET, Paul, notaire, 9, rue Victor-Hugo.
1912 MOYNAC, Docteur, 42, rue des Basques.
1917 MALÉGARIE, Charles, Ing. en chef des P. et Chaussées, Tanger.
1917 MOULIER, abbé, vicaire à Saint-Pierre-d'Irube.
1917 MAUMÉJAN, Artiste peintre-verrier, à Saint-Sébastien.
1920 MEURGEY, Jacques, homme de Lettres, 113, r. de Courcelles, Paris, 17^e.
1922 MENDIBOURE, Gabriel, négoc., Place de la Halle, St-Jean-de-Luz.
1919 MAZE, J., villa Fleur-des-Champs, Saint-Etienne de Bayonne.
1922 MORAND-MONTEIL, Mme, manoir d'Hardoy, Bayonne.
1921 MATHIEU, Docteur, à Hasparren.
1921 MOREL, Joseph, avocat, 16, rue Thiers.
1921 MOREL, Docteur André, 16, rue Thiers.
1921 MASSÉ, Yvan, Prof. de dessin, Lycée de Bayonne.
1921 MASSON, Pierre, avocat, 10, rue de la Monnaie.
1921 MAT, Marcel, négociant, quai de Lesseps.
1921 MEURVILLE, Louis Petit de, 16, rue de Liège, Paris 7^e.
1921 MEURVILLE, André Petit de, adjoint, r. Tourasse, St-J.-de-Luz.

1917 NADAUD, 3, rue de Pons, à Cognac.
1920 NOGUÉ, Docteur, à Tarnos.
1913 NOGARET, Insp. des ch. de fer du Midi, 2, Allées de Boufflers.
1922 NOVION, Louis, architecte, quai Galuperie, 26.

1912 ORILLARD, Paul, architecte, 33, Boul. d'Alsace-Lorraine.
1918 OYARZUN, Carlito, au Petit Paradis, Saint-Léon.
1919 ORGOGOZO, Docteur, 1 Place du Château-Vieux.
1922 OUDIN, Victor, à Urt.
1918 PAGÈS-LEBAS, Mme, 11, rue Bourgneuf.
1921 PAMBRUN, Docteur, 41, Boul. d'Alsace-Lorraine.
1913 PERSONNAZ, André, avoué, 3, Place du Réduit.
1913 PERSONNAZ, Mme Antonin, 22, rue Lormand.
1919 PERSONNAZ, Antonin, 22, rue Lormand.
1918 PETIT, Carlos, notaire, à Saint-Jean-de-Luz.
1918 PETIT-DUCOUREAU, Mme, à Saint-Jean-de-Luz.
1922 PELLEQUER, Mlle, prof. lettres Ec. Sup. Filles, rue Argenterie. 2.
1922 PAILLERY, G., villa Léonie, Ville en Bois.
1922 PIGNERET, Direct. du Crédit Lyonnais, Bayonne.
1920 PORTALIS, Comm^t baron, aven. Serrano, Biarritz.

- 1912 POYDENOT, Raymond, Mousserolles.
1917 PRESTAT, Emile, Cr. du Muséum d'Hist. Nat. 30, rue Victor-Hugo.
1917 PUCHEU, Henri, négoc., rue Gambetta, 4.
1917 PEYTA, Paul, propr. de l'Hôtel Continental, Biarritz.
1922 PUCHULU, Jean, rue Bourgneuf, 60.
1911 PRADIER, Joseph, Pharmacien au Boucau.
1918 PINATEL, avocat, r. Lormand, 7.
1919 PÉTRISSANS, entrepr., quartier St-Léon.
1920 PRIOU, Colon à Sidi-Sliman, par Dar-el-Hamri, Maroc.
1922 PICHERIT, pharmacien, à Ciboure.
1922 PÉRIÉ, G., peintre, 58, quai de l'Entrepôt.
- 1922 RÉCALDE, abbé, curé de Ciboure.
1921 RÉCALDE, abbé, curé d'Ainharp par Mauléon-Licharre.
1918 RESSÉGUIER, Col. A. de, villa du Buisson, route de Barèges, Pau.
1920 RIBETON, Docteur Jean, 25, rue Victor-Hugo.
1922 RIBETON, Marcel, avocat, 55, r. Montesquieu, Libourne.
1922 RITOU, Etienne, avocat, Allées Paulmy.
1912 ROHMER, Régis, archiviste de la Corrèze, Tulle.
1919 ROQUEBERT, Mlle Louise, 1, rue du Port-de-Castets.
1919 ROQUEBERT, Louis, assurances, 5, rue de la Monnaie.
1911 ROQUEBERT, Pierre, 1, rue du Port-de-Castets.
1917 ROTH, Gaston, 2, rue Jacques Laffitte.
1919 ROUFFET, cottage Rouffet, Beyris.
1918 RODRIGUES, Mme Vve, villa Saccha, r. de la Frégate, Biarritz.
1919 ROUY, Contrôleur des Douanes, administr. rue Vainsot.
1919 RABAL, Joseph, 7, rue des Prébendés.
1919 ROSTAND, Jean, le Lys Rouge, 29, chem. Pradier, Ville d'Avray.
1919 ROUQUETTE, abbé, chapelain, la Chambre d'Amour, Anglet.
1912 ROUSTAN, colonel, Ciboure.
1922 ROSNY J. H., jeune, 12 bis, rue Raynouard, Paris 16^e.
- 1917 SABARROS, G., Consul du Pérou, 10, rue Thiers.
1912 SAINT-LOUVENT, Emmanuel Formey de, 3, Allées Boufflers.
1912 SAINT-PÉ, Louis, négociant, 2, Place des Victoires.
1905 SAINT-VANNE, Architecte, villa Artizara, Arènes.
1892 SALANE, Henri, relieur, 21, rue de Luc.
1884 SALZEDO, Aaron, rue Bergeret.
1917 SARRADE, Joseph, 1, rue Thiers.
1911 SENS, Louis, 8, rue Jacques-Laffitte.
1921 SERRES, Julien, 24, rue Lormand.
1918 SERVAIL, César, Châlet Margot, Saint-Léon.
1919 SALLIÈRES, Mme Vve, 8, rue Vainsot.

- 1919 SILLYÉ, Victor, Insp. Séquanaise, Maison Fort, Mousserolles.
1920 SIMONET, Pierre, avocat, 1, rue Lormand.
1892 SODES, E., Graveur, Arceaux Port-Neuf, 35.
1913 SOULANGE-BODIN, Min. Plénip., Le Bosquet, Arcangues.
1921 SOULARD, A., 6, rue Argenterie.
1911 SOUPRE, Paul, pharmacien, rue du Port-Neuf, 8.
1920 SOURGEN, Roger, artiste peintre, 24 Boul. d'Alsace-Lorraine.
1922 SAUTET, Professeur, 23, r. Victor-Hugo.
1922 SAROIHANDY, Jean, chargé de cours au Collège de France, prof.
au Lycée Louis le Grand, 102, avenue des Ternes, Paris, 17^e

1911 TESSIER, Docteur, 7, rue Vauban.
1917 TESSIER, Albert, Juge au Tribunal de Bayonne.
1918 TABURET, Propr., maison Gochoki, à Anglet.
1917 THOMASSET, G., Caissier, Caisse d'épargne, 5, r. de la Monnaie.
1922 TILLAC, artiste graveur, les Roses, Cambo.
1921 TREVISE (due-de), Aven. Victor-Emmanuel, Paris.
1922 THOMAS (Mlle Esther), 6, rue Notre-Dame.

1922 VASSEROT, G. de, château de Rance, St-Etienne de Bayonne.
1922 VERGÈS, Mme de, villa de Vergès, Biarritz.
1918 VERGÈS, M. de, villa de Vergès, Biarritz.
1922 VERGEZ, avocat, 29, rue Thiers, Bayonne.
1917 VERSIN, Ingénieur, à la Fonderie de Mousserolles.
1917 VIGNAU, pharmacien, rue d'Espagne, 53.
1919 VERDUN, Docteur, 10, rue Lormand.
1912 VÉQUY, de, Entr. de peinture, 3, rue de l'Ecole, St-Esprit.
1921 VERRIER, capitaine au recrutement de Bayonne.
1873 VINSON, Julien, prof. à l'Ecole Nat. de Langues orientales vivantes, 86, rue de l'Université, Paris, 7^e.
1917 VOULGRE, Docteur, villa Toki-Ona, Saint-Léon.
1922 VOVART, Paul, adm. dispensaire Laennec, rue Clément, 25 bis, Bordeaux.
1895 WEILLER, avoué, 28, rue Lormand.
1920 WURTZ Docteur Frédéric, 25 bis rue Vauban.
1917 YBARNÉGARAY, Jean, député, 1 Boul. Victor-Hugo, Paris, 16^e

Abonnés

Cercle militaire de Bayonne.
Chambre de commerce de Bayonne (2 abonnements).
Bibliothèque Municipale de Bayonne.
Stechert et Cie, libraires, 16, rue Condé Paris, 2^e.
Hispanic Society of America, 156 Street Broadway, New-York.

Membres correspondants

MM.

JULIAN, Camille, membre de l'Institut, 30, r. Guynemer, Paris, 6^e.
RIVIÈRE, Gustave, Direct. de la station agronomique de Versailles.
COLLIGNON, Dr. René, membre de la société anthropologique de France.
LARRIEU, Docteur, à Montfort, l'Amaury, Seine-et-Oise.
NODON, Albert, Docteur ès sciences, 12, rue de Moulis, à Bordeaux.
RUTOT, conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle, Bruxelles.

ERRATA

— — — — —

p. 10, au lieu de : « je crois, d'Henri IV », lire : « de Vauban ».
p. 40, Note.

Peu après l'impression du Bulletin de Juin dernier, M. Ginot conservateur de la Bibliothèque de Poitiers, a bien voulu nous donner la véritable identification de *Cassinogilum*. On l'a découverte dans une charte de Pépin, fils de Louis le Débonnaire et roi d'Aquitaine, datée de 828, et insérée dans la *Polyptique de l'abbé Irminon*, publié par M. B. Guérard, en 1836 : « *Pipinus, gralia Dei, rex Aquilanorum, Cum nos in Dei Nomine, Die martis, Casanogilo villa, palatio nostro, in pago Pictavo. . . .* »

Si cette résidence datait de Charlemagne, ou de Pépin le Bref, il n'y a pas de doute sur l'identité de ce nom de *Chasseneuil* des environs de Poitiers ; et cela ne fait que confirmer l'opinion de M. Louis de Meurville sur l'improbabilité de la date du 15 août pour le combat de Roncevaux et la mort de Roland ; car il y a beaucoup plus loin de Poitiers à Pampelune, que de la Gironde à cette ville.

p. 165, 2^e ligne, au lieu de : 1921, lire : 1922.

p. 176, 25^e ligne, effacer : « et Cluzeau ».

p. 187, 6^e ligne. Au lieu de : « neuf cents », lire : « onze cents ».

p. 307, note, 3^e ligne : le rythme *qui* est mesuré.

p. 355, au bas, dans le sous-titre : Représentation donnée *par* les garçons.

p. 362, Table : 277 (au lieu de 276.)

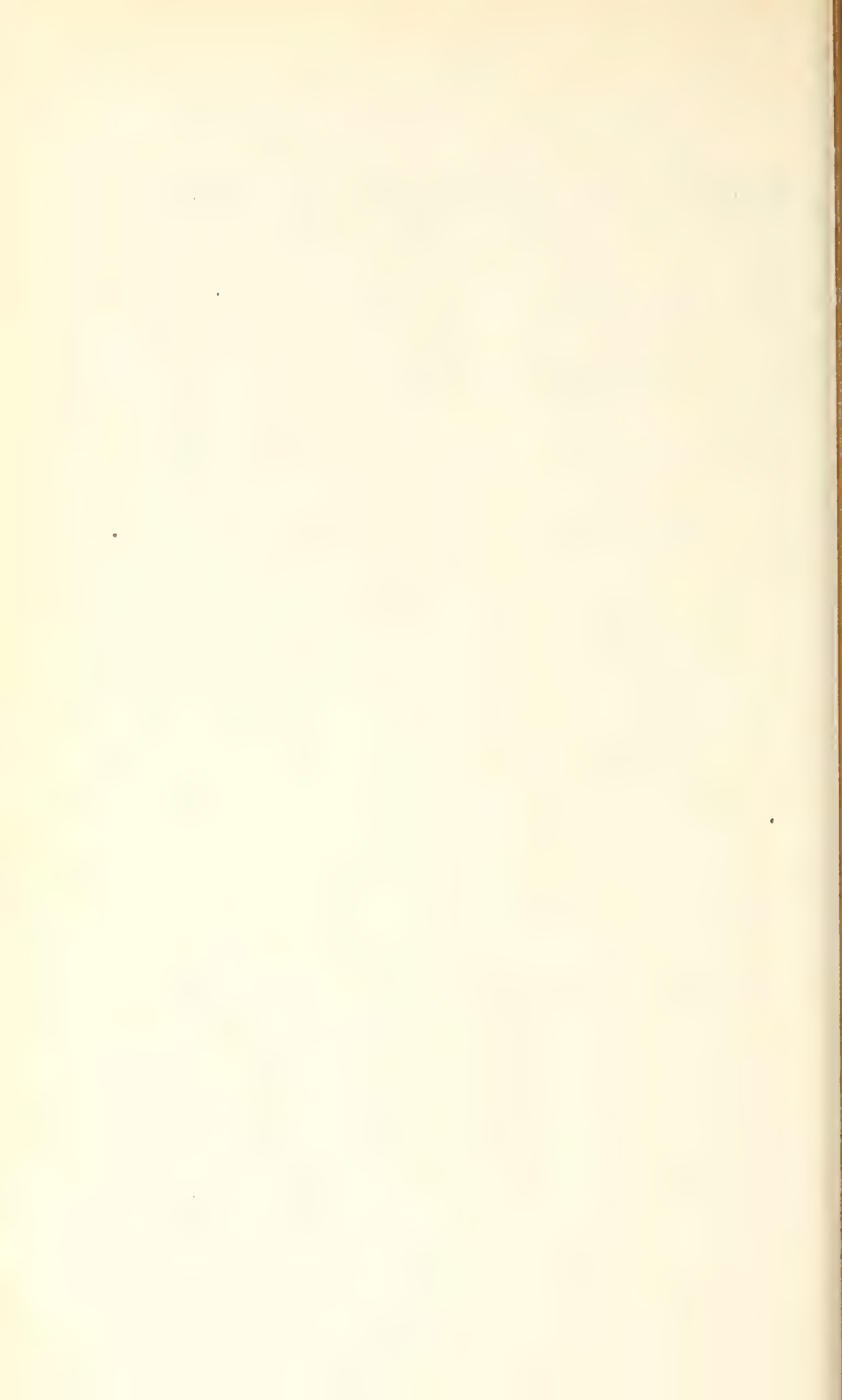
TABLE DES MATIÈRES DE 1922

Fascicule 1-2

	PAGES
<i>Une visite à Roncevaux</i> , par M. Louis DE MEURVILLE	5
<i>L'antiquité du Siège épiscopal de Bayonne</i> , par M. Camille JULLIAN	88
<i>Incendie de cathédrales Pyrénéennes</i> , par M. le Chanoine DARANATZ	97
<i>Un Curé Béarnais dans les services auxiliaires au XIV^e Siècle</i> , par M. le Chanoine DARANATZ	128
<i>Catalogue révisé des Célacés, Poissons et Crustacés de la Côte Labourdine</i> (Français, Latin, Basque, Anglais, Espa- gnol), par M. S. F. GIMENEZ	130
<i>Déboisement et Reboisement</i> par M. E. PRESTAT	157
<i>Au sujet d'une Langue Internationale Universelle</i> , Notes de MM. J. VINSON et DESHAYES	163
<i>Procès-verbaux des séances</i> (1 ^{er} semestre) ..	165
<i>Bibliographie. La Tombe Basque</i>	187

Fascicule 3-4

<i>La Représentation des Pastorales Basques</i> , par M. G. HÉRELLE	189
<i>Le Calendrier Basque</i> , par M. J. VINSON ..	363
<i>Nécrologie. Léon Bonnat</i> par M. Antonin PERSONNAZ	378
<i>Une tortue géante à Biarritz</i> , par M. E. PRESTAT	408
<i>Procès-verbaux des séances</i> (2 ^e semestre)	396
<i>Liste des membres de la Société au 31 décembre 1922</i> ..	417
<i>Errata</i>	428



SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES, ARTS
& D'ÉTUDES RÉGIONALES
DE BAYONNE

BULLETIN TRIMESTRIEL

NUMÉROS 1 & 2, 1923

NUMÉRO SPÉCIAL DU CINQUANTENAIRE



BAYONNE

IMPRIMERIE A. FOLTZER

9, RUE JACQUES-LAFFITTE

—
M.CM.XXIII

SOMMAIRE

	PAGES
<i>Petite Histoire du Pays Basque Français</i> , par M. JOSEPH NOGARET.....	5
<i>Portraits de Villes et Villages du Labourd. 1. Bayonne</i> , par M. FR. DUHOURCAU.....	97
LE CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ :	
<i>Notices biographiques : MM. le marquis de Folin, Julien Vinson, Lucien Le Beuf</i>	113
<i>A propos des Fables Causides : 1. Le chef-d'œuvre de la Typographie Bayonnaise</i> , par M. JULIEN VINSON.....	126
<i>2^e Quel est l'auteur des Fables Causides ?</i> par M. PIERRE SIMONET.....	132
<i>Procès-Verbaux des Séances</i>	138
<i>Le Musée Basque. Rapports du Directeur</i>	157
<i>Les Statuts de la Société</i>	168
<i>Errata</i>	172

A paraître dans les prochains numéros :

LE PAYS DE LABOURD A LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE (fin), par M. Maurice Dussarp. — L'ANNEXION DE SAINT-ESPRIT A BAYONNE, par M. L. DOUTS. — MÉTROLOGIE DES BASSES-PYRÉNÉES, par M. Paul Burguburu. — DU DROIT DE CHASSE SOUS L'ANCIEN RÉGIME DANS LA SÉNÉCHAUSSEE DES LANNES, par M. E. Casedevant. — L'ÉVOLUTION DE LA PIBALE, par M. le docteur R. Croste. — DES RAPPORTS DE BAYONNE ET DU LABOURD DANS LE PASSÉ, par M. J. Nogaret. — SEMEITCHIA, pièce contemporaine en un acte, par M. E. Decrept. — RÉGIME DES COURSES DE TAUREAUX SOUS LE SECOND EMPIRE, par M. Amédée Larrieu. — LE FOUR ÉLECTRIQUE A HAUTE FRÉQUENCE, par M. S. F. Gimenez.

Les articles publiés dans le BULLETIN restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires.

La SOCIÉTÉ ne contracte aucune solidarité pour les idées ou les opinions qu'ils soutiennent.

Collection du Bulletin

Pour l'achat de fascicules jusqu'au numéro 3-4 de 1922 inclus, s'adresser au Trésorier de la Société, Villa Lachepaillet, La Ville en Bois à Bayonne.

Le présent fascicule (172 pages, 28 illustrations) 10 fr.

Cotisations

Le montant de la cotisation annuelle est fixé à 15 francs. Prière de verser, avant l'Assemblée générale de février, la cotisation à la Société Générale à Bayonne ou de l'envoyer par chèque postal, Bordeaux 7547.

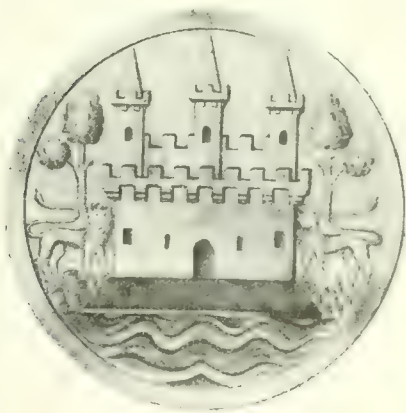
SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES, ARTS
& D'ÉTUDES RÉGIONALES
DE BAYONNE

SOCIÉTÉ
DES
SCIENCES, LETTRES, ARTS
& D'ÉTUDES RÉGIONALES
DE BAYONNE

BULLETIN TRIMESTRIEL

NUMÉROS 1 & 2, 1923

NUMÉRO SPÉCIAL DU CINQUANTENAIRE



BAYONNE

IMPRIMERIE A FOLTZER

9, RUE JACQUES LAFFITTE

—
M.CM.XXIII

PETITE HISTOIRE DU PAYS BASQUE FRANÇAIS

PRÉFACE

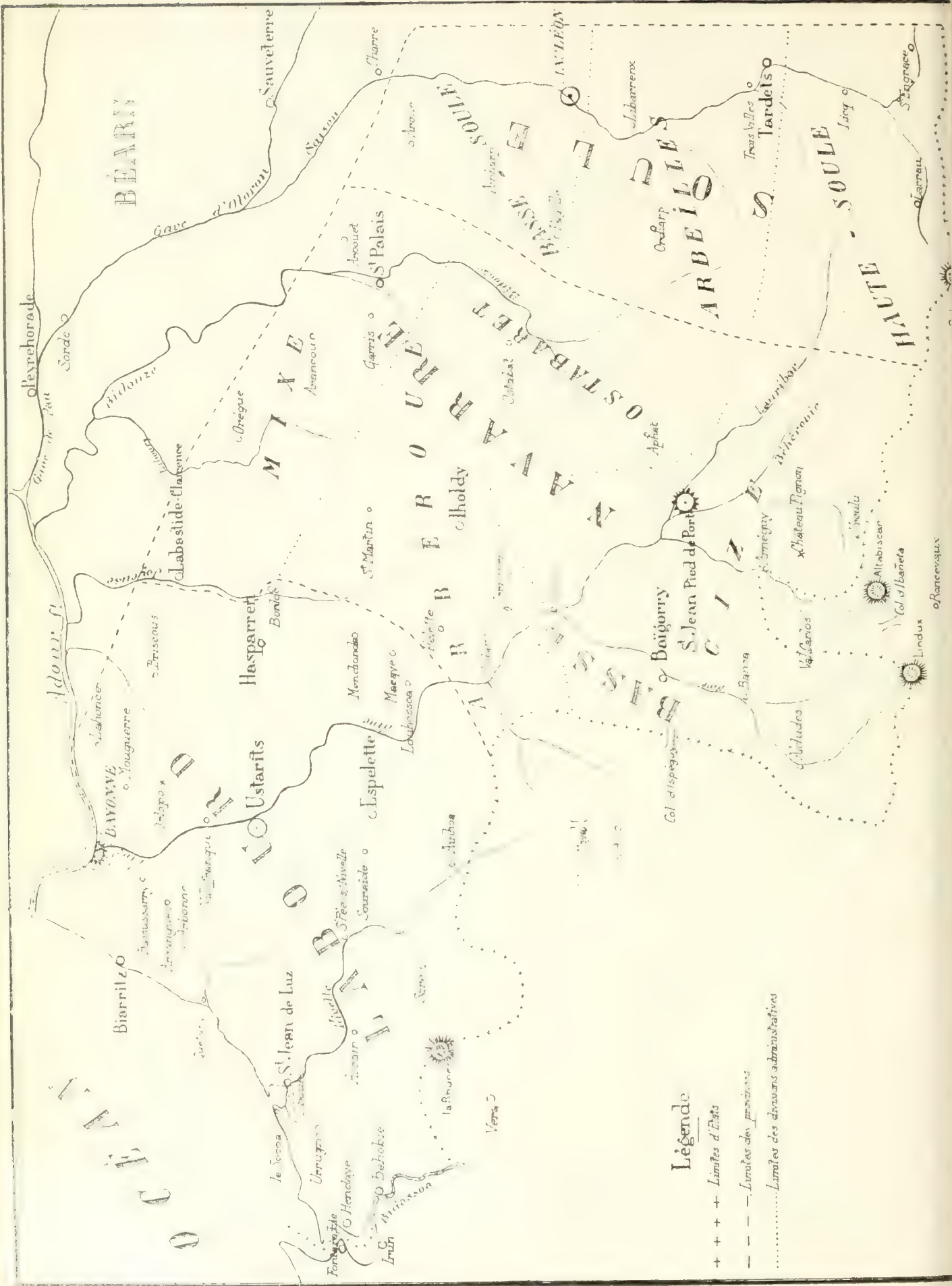
Le Pays Basque est certainement une des régions de France les plus à la mode et cependant, parmi les personnes qui le fréquentent et même parmi celles qui l'habitent, nombreuses sont celles qui ignorent complètement son histoire.

Or, si la vue de ses beaux sites et de ses pittoresques villages suffit pour satisfaire le grand public, il peut y avoir des esprits désireux de pénétrer plus avant dans l'étude de ce peuple intéressant à tous égards et de posséder quelques notions sur l'histoire des Basques, leurs mœurs et leurs coutumes. C'est à eux que cet ouvrage est destiné.

Certes, il a été beaucoup écrit sur les Basques et leur pays et, pour qui désire se livrer à une étude approfondie de leur passé, les documents ne manquent pas. Mais les ouvrages publiés jusqu'à ce jour, ou bien ont été conçus à des points de vue très spéciaux, ou bien sont des travaux d'érudition très complets et dont la lecture n'est pas toujours très attrayante. Il nous a donc paru qu'il y avait une lacune à combler et que le meilleur moyen de vulgariser l'histoire du Pays Basque était de la présenter sous une forme simple et élémentaire. C'est le but que nous poursuivons en publiant cet ouvrage ; il n'a d'autre prétention que de donner au grand public, sur l'histoire des Basques, quelques notions succinctes, mais rigoureusement exactes et puisées aux sources les plus sûres, tout en évitant ce qui est le résultat de la légende ou de l'imagination par trop fantaisiste de certains auteurs.

Nous serons heureux si ce résumé d'histoire régionale peut réaliser ce desideratum.

Les illustrations de ce petit ouvrage sont dues à l'artiste bien connu M. Philippe Veyrin, qui voudra bien trouver ici l'expression de notre reconnaissance pour son précieux concours, ainsi que M. Louis Colas dessinateur habile et exact des armoiries du titre.



AVANT-PROPOS

Le pays basque ne présente pas l'unité qu'on peut constater dans certaines régions des anciennes provinces de la France, telles que la Bretagne et la Provence par exemple. Un observateur qui le parcourt ne tarde pas à constater entre ses diverses régions des différences apparentes dans l'architecture, la décoration des maisons, le langage et aussi au point de vue ethnique. Cela tient, ainsi que l'a fait très justement remarquer le distingué auteur de l'ouvrage les « Basques et le Pays Basque », M. Vinson, à ce qu'il n'y a pas eu, dans le sens propre du mot, de nationalité basque. Dès le X^e et le XI^e siècle en effet, trois régions, dans le pays occupé par les Basques, se sont différenciées ; ce sont : la Soule, le Labourd, et la Basse-Navarre.

La Soule est la partie de la vallée du Saison s'étendant depuis la frontière des Pyrénées jusqu'à Charre et comprenant les cantons actuels de Mauléon et de Tardets.

Le Labourd comprend le pays borné au Nord approximativement par l'Adour, à l'Ouest par la mer, au sud par la frontière et à l'Est par une ligne marquant à peu près la limite de l'Arrondissement de Bayonne. Il comprend les cantons de Bayonne, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz, Ustaritz, Espelette et Hasparren.

La Basse-Navarre, comprise entre la Soule à l'Est et le Labourd, à l'Ouest est bornée au sud par la frontière d'Espagne et au Nord par une ligne englobant Labastide-Clairence, Arancou et Arhouet. Elle comprend les cantons de Saint-Palais, Iholdy, Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Etienne-de-Baïgorry et une partie de celui de Labastide-Clairence.

Ces divisions sont, à peu de choses près, ce qu'elles étaient avant la Révolution. La population de ces trois provinces a été évaluée à 135.000 âmes lors de la création du département. M. Vinson l'estimait, en 1876, à 160.000 âmes. Elle a dû plutôt diminuer depuis cette époque.

La Soule et le Labourd ont été soumis pendant longtemps à la domination anglaise, mais aucun lien n'existait entre ces deux pays,

puisque la Basse-Navarre, qui était terre espagnole, les séparait. Plus tard, dès l'annexion des trois provinces à la couronne de France le Labourd fut rattaché à la sénéchaussée des Lannes et au gouvernement de Guienne tandis que la Soule et la Basse-Navarre furent rattachées au Béarn. C'est cette séparation prolongée qui explique sans doute que chaque province eut ses institutions propres et que le Labourd en particulier ait eu une organisation très différente de celles des deux autres provinces, ainsi qu'on pourra le constater au cours de cette étude.

CHAPITRE I

Etat du pays avant l'arrivée des Vascons Origines des trois Provinces Basques

§ 1. — POPULATIONS PRIMITIVES.

Conquête romaine. — Depuis l'époque la plus reculée de la période historique, le pays compris entre la Garonne et les Pyrénées, peuplé par les Celtibères, faisait partie de l'Aquitaine. Soumis par Crassus lieutenant de César, pendant la campagne des Gaules entreprise en l'an 58 avant J. C., les habitants de cette région firent partie de l'Aquitaine organisée au III^e siècle en province romaine, sous le nom de Novempopulanie. Elle comprenait neuf peuples qui furent plus tard portés à douze. D'après la Notice des dignités de l'empire romain, une cohorte, commandée par un tribun, était en garnison à Bayonne.

Grandes invasions. — Jusqu'à l'époque des invasions, les habitants de l'Aquitaine, au contact d'une civilisation plus avancée, se romanisèrent et adoptèrent la langue et les coutumes de leurs vainqueurs. Vers le III^e siècle, le christianisme se substitua au paganisme. Mais, dès l'an 395, l'empire affaibli subit les grandes invasions : les Suèves, les Vandales, les Alains, détruisirent les villes, mirent tout le pays à feu et à sang et les Gaules traversèrent une période de désolation et de retour à la barbarie.

Néanmoins, avec l'occupation du midi des Gaules par les Wisigoths, à la période de destruction se substitua, sous Valla, Euric et Alaric, une période d'organisation qui prit fin après la bataille de Vouillé. Les Wisigoths ne conservèrent plus que la Septimanie et les peuples de la Novempopulanie, passés sous la domination franque, eurent à subir de nouvelles dévastations. Aussi le VI^e siècle fut-il une époque particulièrement malheureuse pendant laquelle sévirent les guerres, la famine, de cruelles épidémies et des malheurs de toutes sortes. Des civilisations romaine et wisigothe il ne resta plus rien : ce ne fut partout que meurtres, pillages, violences des brigands et des hommes de guerre non moins redoutés. Grâce à cet état de choses et à l'affaiblissement du pouvoir franc, les Gallo-Romains de l'Aquitaine arrivèrent à une indépendance presque complète. C'est alors que se produisirent les invasions des Vascons.

§ 2. INVASIONS DES VASCONS.

D'après l'opinion la plus répandue, les Vascons étaient des autochtones établis depuis un temps immémorial dans la vallée de l'Ebre et dans les plaines de l'Aragon, de la Navarre et de l'Alava. Refoulés par les Wisigoths qui envahissaient leur pays du côté de l'Est, assaillis par les Maures qui les refoulaient du côté du Sud, ils franchirent les Pyrénées et s'établirent dans l'Aquitaine où ils se mêlèrent aux habitants qui les reçurent en amis. Ils leur inculquèrent leur esprit d'indépendance et ne tardèrent pas à prendre sur eux une certaine suprématie. Dès le VIII^e siècle en effet une partie de l'Aquitaine s'appelait « Vasconia » et un peu plus tard « Gasconia ». Cette invasion des Vascons ne se fit pas du reste en une seule fois ; il y eut plusieurs invasions successives ; peut-être même furent-elles très nombreuses et par groupes plus ou moins importants, vraisemblablement toutes pacifiques. Elles s'échelonnèrent de 587 à 928. Les premiers arrivés envahirent la plaine ; les derniers venus se fixèrent dans les hautes vallées, alors en partie désertes, telles que la vallée de la Nive et de ses affluents, la vallée du Saison, l'Arberoue et la vallée de la Haute-Bidouze. Aussi ces derniers se mêlèrent-ils moins aux éléments étrangers et ne subirent-ils pas autant que les autres les influences extérieures. C'est ce qui explique qu'ils aient conservé, sans altération, leur caractère, leurs traditions, leur langage et qu'on trouve des différences profondes entre leur constitution et leurs coutumes et celles des autres peuples voisins. Avec le temps il s'établit donc une différenciation très nette entre les Vascons de la plaine qui furent désignés par le terme de « Gascons » et ceux des régions montagneuses dont le nom « Vascons » fut dans la suite transformé en « Basques ».

Duchés de Vasconie et de Gascogne.— Du VII^e au IX^e siècle, depuis la création du duché de Vasconie (602) jusqu'à la fondation du duché héréditaire de Gascogne (864), l'histoire de la Vasconie est intimement liée à celle de l'Aquitaine. Puis, à la fin du IX^e siècle, les Vascons parvinrent à se constituer en une seule unité distincte, le duché de Gascogne, qui eut ses chefs héréditaires tout en relevant du duché d'Aquitaine. Il semble que cette suzeraineté ait été théorique plutôt qu'effective. Pendant cette période du reste les Francs essayèrent à plusieurs reprises de réduire ces sujets indépendants et peu dociles. C'est au cours d'une de ces expéditions que l'armée de Charlemagne, revenant d'Espagne, fut attaquée par les Vascons, le 15 août 778, et subit une sanglante défaite où Roland trouva la mort. La légende a transformé cet épisode et la chanson de Roland est une de nos chansons de gestes les plus connues et les plus populaires.

Les premiers ducs de Gascogne étaient de la lignée des ducs d'Aqui-

taine et se poursuivirent jusque vers 1039. A leur extinction la maison de Poitiers, ayant acquis le duché d'Aquitaine, devint suzeraine du duché de Gascogne et le joignit à ses possessions. C'est pendant cette période particulièrement troublée et enveloppée de la plus grande obscurité, que s'organisa le régime féodal et que toute la région qui avait constitué l'ancienne Vasconie se morcela en un grand nombre de comtés, vicomtés, baronies et seigneuries plus ou moins indépendants.

La région qui devait devenir le pays basque français forma trois unités, la Soule, le Labourd et la Basse-Navarre.

§ 3. FORMATION DES PROVINCES BASQUES

Soule. — La Soule fut érigée en vicomté au IX^e siècle. Elle eut pour premier vicomte Aznar-Azinarius, quatrième fils de Vandregisille, comte de la marche de Gascogne sous Louis le-Débonnaire. Cette famille, issue des vicomtes de Lavedan, formait une branche cadette des comtes de Bigorre, sortis eux-mêmes de la famille ducale des Vascons. Les vicomtes de Soule se succédèrent, sans interruption, jusqu'au milieu du XIII^e siècle.

Labourd. — Le royaume de Pampelune, appelé plus tard royaume de Navarre, eut aussi une origine fort ancienne. Le premier roi dont on puisse certifier l'existence fut Eneco-Semen-Arista (824-857). Un de ses successeurs, Sanche-Abarca, incorpora à son royaume qui, jusqu'à cette époque était au sud des Pyrénées, certaines régions de la Vasconie, étendant ainsi ses domaines au nord de ces montagnes. Au commencement du XI^e siècle, le duc de Gascogne Sanche-Guillaume engagea au roi de Navarre Sanche-le-Grand les terres constituant le Labourd, l'Arberoue, le pays de Cize, la vallée d'Ossès et celle de Baïgorry, pour l'indemniser des frais de son intervention dans un démêlé qu'il avait eu avec le comte de Toulouse. Sanche-le-Grand érigea en fiefs héréditaires les terres qui lui étaient ainsi engagées et créa, vers 1023, la vicomté de Baïgorry et celle du Labourd. Il donna cette dernière à un de ses cousins Loup-Sanche majordome de Navarre, qui occupait un poste important à la cour. Quelques années après, Eudes-de-Poitiers, duc de Gascogne et successeur de Sanche-Guillaume, racheta les terres engagées par son prédécesseur. La vicomté de Labourd revint dans le domaine des ducs d'Aquitaine et garda par la suite son autonomie.

Basse-Navarre. -- Quant à la Basse-Navarre, elle fut constituée au début par les terres annexées à la Navarre par Sanche-le-Grand, c'est-à-dire l'Arberoue, la vicomté de Baïgorry et les pays de Cize et d'Ossès. Mais elle ne reçut sa configuration définitive que beaucoup plus tard, au XII^e siècle, quand ces terres, de nouveau annexées à la Gascogne, eurent fait retour définitivement à la Navarre et que les pays de Mixe et d'Ostabaret eurent aussi été cédés à ce royaume.

Telle est l'origine des trois provinces basques françaises, qui eurent dans la suite des destinées bien différentes.

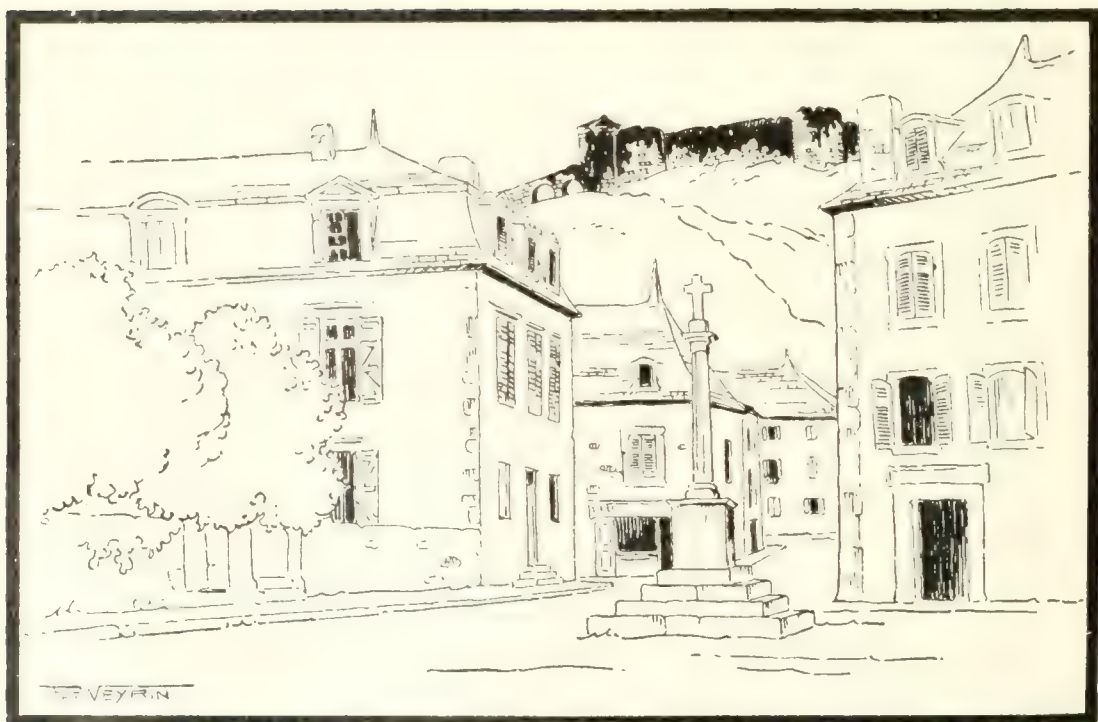


Fig. N° 1. — Mauléon capitale de la Soule, ancien château des vicomtes.

CHAPITRE II

Partie Historique

SOULE. — BASSE-NAVARRRE. — LABOURD.

I. — LA SOULE

Vicomtes de Soule. — Les premiers temps de l'histoire de la Soule sont peu connus. Elle fut érigée en vicomté au IX^e siècle, au profit d'Asnar-Azinarius. Selon toute apparence ses vicomtes passèrent sous la suzeraineté des rois de Navarre sous Sanche-Garcia dit Abarca, et plus tard sous celle des ducs de Gascogne, sans qu'on puisse dire à quelle date et dans quelles circonstances; sa capitale était Mauléon.

D'après Marca (1), le célèbre historien béarnais, au commencement du XI^e siècle, le vicomte de Béarn Centulle IX reçut du duc de Gascogne la cession des droits de supériorité qu'il exerçait sur la Soule comme prix de l'aide qu'il lui avait prêtée dans une guerre contre le comte d'Armagnac. D'autre part, peu de temps après, vers 1060, dans un traité d'alliance passé entre le vicomte de Béarn et Raymond-Guillaume vicomte de Soule, il est spécifié que cette alliance ne vise ni le roi de Navarre, ni le duc de Gascogne. Cet accord fut suivi vers 1080 d'un autre accord qui réglait les mesures à appliquer pour mettre fin aux méfaits continuels qui se produisaient entre Béarnais et Souletins et qui précisait même la manière dont les torts seraient réparés.

De ces divers documents on peut inférer que, dès le XI^e siècle, la Soule jouait un rôle politique et avait une certaine importance, puisqu'elle était liée par des traités avec des voisins puissants. Cependant ses vicomtes ne jouissaient pas d'une indépendance absolue : ils relevèrent du duché de Gascogne jusqu'à son annexion à la couronne de France, tandis qu'ils devaient l'hommage au roi de Navarre pour le château de Mauléon seulement, en échange d'une pension de 600 livres.

(1) Pierre de Marca, Président au Parlement de Pau, publia en 1639 une histoire du Béarn qui est une source de renseignements précieux sur le Béarn et les régions voisines.

Vers 1136 la tige masculine de la famille vicomtale descendant d'Aznar s'étant éteinte, Navarre, unique héritière de la vicomté, épousa Auger de Miramont. La baronie de Miramont était située près d'Aire en pays de Tursan. Les vicomtes qui lui succédèrent furent en luttes continuelles avec leurs voisins, notamment avec les vicomtes de Béarn : ces querelles ne présentent aucun intérêt historique et aucun fait saillant ne se produisit jusqu'au milieu du XII^e siècle.

Domination anglaise.— En 1152, Henri Plantagenet, second mari d'Eléonore d'Aquitaine, étant devenu roi d'Angleterre, toute la Guienne, la Gascogne et la vicomté de Soule, qui en dépendait, passèrent sous la domination anglaise. Mais il s'en fallut de beaucoup que ce changement se fit sans difficulté. Le vicomte de Soule, habitué à une indépendance presque absolue, ne se soumit pas facilement à un nouveau maître. C'est surtout au siècle suivant, avec Auger III, que les rébellions, la plupart encouragées par le roi de France, prirent une certaine importance. Auger III lui même devait être le dernier vicomte de Soule.

Vers la même époque, le Roi d'Angleterre Henri III avait donné en apanage à son fils aîné Edouard âgé de 20 ans, ce qui lui restait du duché de Guienne, dont les rois de France, Louis VIII et Louis IX lui avaient enlevé une partie. Auger et lui ne s'entendirent pas et il y eut entre eux de fréquentes querelles qui furent le prélude d'un soulèvement général. Il se produisit vers 1255 et fut provoqué par le vicomte de Béarn Gaston VII secondé par Auger. La Soule fut envahie par une armée commandée par le sénéchal Longue-Epée; mais Auger sut si bien défendre le pays que le sénéchal fut obligé de l'évacuer. Cependant le vicomte de Béarn ayant été défait et fait prisonnier et la répression en Gascogne ayant été très sévère, Auger jugea prudent de céder aux conseils du Pape et il consentit à céder sa vicomté au prince Edouard le 3 novembre 1261, en échange des villages de Laharie, Saubusse, Saas, Angoumé et de toute la terre de Marensin.

A la suite de ce changement, le calme fut rétabli pendant quelques années ; mais en 1294 la guerre recommença entre le roi de France, Philippe le Bel et Edouard III roi d'Angleterre. La plupart des seigneurs gascons, les comtes de Foix-Béarn, d'Armagnac et d'Astarac se rangèrent du côté des Français; Auger fit de même et se déclara pour le roi de France, qui le pourvut de la charge de prévôt et chatelain de Dax. Il pénétra en Soule avec une armée, s'en empara et la garda, tout en conservant les terres qu'il avait précédemment reçues en échange. D'accord à ce sujet avec le

vicomte de Béarn, il confia la garde du pays à Raymond-Arnaud, seigneur de Laa (2 février 1297).

Le roi d'Angleterre, occupé par la révolte du pays de Galles, n'était pas en situation de s'opposer à cette conquête ; mais quelques années plus tard, quand la paix fut revenue dans ses états d'Angleterre, il mit Auger en demeure de lui restituer la Soule qu'il détenait indûment et contrairement au premier accord. Sur les conseils du Pape et de Philippe-le-Bel, Auger céda la Soule à Louis le Hutin qui était à cette époque roi de Navarre et qui lui donna en échange, le 17 juillet 1307, le château et la seigneurie de Rada en Espagne. Auger conserva pendant quelque temps encore ses seigneuries de Gascogne, qui passèrent dans la suite à la famille d'Albret. Quant à la Soule, Louis le Hutin en fit la remise au roi d'Angleterre en 1307, sans tenir compte des droits que fit valoir le vicomte de Béarn. La Soule devrait rester encore pendant plus d'un siècle possession anglaise.

Ces divers changements politiques n'eurent aucune influence sur l'organisation intérieure de la Soule. Les Anglais lui accordèrent de larges franchises et par une administration sage et éclairée ils surent rendre populaire l'administration des Plantagenet en Soule, comme dans leurs autres possessions de la Gascogne. Aussi ce pays traversa-t-il une période de prospérité relative sous la direction d'un capitaine-chatelain, qui habitait le château de Mauléon et qui relevait directement du lieutenant du roi en résidence à Bordeaux.

Domination française. — La lutte des rois de France et des rois d'Angleterre au XIV^e et au commencement du XV^e siècle, ne toucha guère la Soule qui était très éloignée des divers théâtres des hostilités. Mais lorsque, après la bataille de Formigny, les Anglais n'eurent plus conservé que la Guienne, tous les efforts des Français se portèrent de ce côté et les Anglais y furent attaqués sur plusieurs points à la fois par Dunois, Xaintrailles, le sire d'Albret et Gaston XI, comte de Foix et vicomte de Béarn, qui était lieutenant-général du roi de France pour ses possessions de Gascogne. En 1449, il réussit, avec son frère Pierre de Lautrec, à conquérir la Soule que Philippe de Valois en 1339 avait attribuée à un de ses prédécesseurs, Gaston IV, à la condition qu'il en fit la conquête. Nous pensons bien faire de reproduire in-extenso l'intéressante relation de cette campagne donnée par Jean Chartier dans sa « Chronique du règne de Charles VII » :

« Vers la fin de septembre le comte de Foix, accompagné du « comte de Comminges, d'Estrac et de Lautrec, son frère, ainsi que « de plusieurs autres barons, seigneurs, chevaliers et écuyers du « païs de Foix, de Comminge, d'Estrac, de Bigorre et de Béarn,

« jusqu'au nombre de 5 ou 6 cents lances et 10.000 arbalétriers,
« partit de son pays de Béarn et chevaucha parmi le pays basque,
« tant qu'il vint jusqu'à la ville de Mauléon devant laquelle il
« mit le siège. Tôt après ce siège mis, ceux de la dite ville se doutèrent
« d'être forcés et emportés d'assaut, mêmement, vu et considéré
« la grande compagnie de gens de guerre qui étaient devant eux,
« pour éviter tous inconvénients qu'à l'occasion du siège leur pou-
« vait advenir, se rendirent à composition à savoir qu'ils n'endom-
« mageraient les dits habitants ni en corps ni en biens. Les Anglais
« qui étaient en garnison, voyant cela se retirèrent dans le château
« qui est le plus fort lieu du duché de Guienne, car il est extrême-
« ment haut et assis sur une très dure roche.

« Or le comte de Foix sachant qu'il y avait peu de gens et de
« vivres dans celui chateau, y mit le siège de tous côtés. Sur quoi,
« le roy de Navarre, ces nouvelles étant venues à sa connaissance,
« eut le dessein d'y obvier tant pour bailler secours aux dits assié-
« geants que pour faire lever le siège. A ce sujet il fit son mandement
« de toute part, puis chevaucha accompagné de 6000 combattants,
« Aragonais, Gascons, Anglais et Navarrais avec lesquels il vint
« jusqu'à deux lieues près du siège, le croyant faire lever. Mais
« quand il apprit la grande puissance et les fortifications des assié-
« geants il fit reculer et retirer ses gens, puis envoya des messa-
« gers envers le dit comte de Foix lui faire savoir qu'il désirait
« fort lui parler. Pour quoi il lui envoya demander de sûreté de
« venir devers lui avec une telle compagnie que bon lui semblerait.
« Ce qui étant ainsi arrêté le roy de Navarre vint à petite compa-
« gnie jusqu'à un quart d'heure près du dit siège, en toute sûreté où
« se trouva aussi le dit comte de Foix, auquel, après salutation
« faite, il dit : « que vu qu'il aurait épousé sa fille et aurait belle
« lignée et aussi attendu l'affinité que par ce moyen devait être en-
« tr'eux et vu que par ce mariage ce devait être tout un d'avec eux, il
« s'ébahissait comment il avait voulu assiéger cette place qui
« était sa sauvegarde et mêmement vu que son connetable en était
« capitaine pour le roy d'Angleterre de par lui auquel il avait pro-
« mis de faire garder sûrement en contre tous ».

« Le comte de Foix son gendre, très gracieusement et en lui faisant
« tout honneur, lui répondit « qu'il était lieutenant-général du roy
« de France es-partie entre Gironde et les monts Pyrénéens, son
« parent et son sujet ; que par son commandement et ordonnance
« il avait pris la dite ville et mis le siège devant le château et pour
« ce, pour son honneur garder et afin que, en temps à venir, il ne lui
« fut rien imputé à aucun crime ou reproche, ni à ceux de son lignage,
« jamais pour homme ne leverait ce siège et ne se déplacerait de

« devant cette place, ni lui ni son ost s'il n'était combattu, forcé,
« vaincu et le plus faible jusqu'à ce que le dit château fut rendu et
« réduit en l'obéissance du roy.

« Mais en toute autre chose à lui possible, lui aiderait, le confor-
« terait et le servirait comme père de sa femme, réservé toutefois
« contre le roy de France ses sujets et alliés en tout ce qui touche
le fait de la couronne.

« Et ainsi sans autre chose pouvoir faire s'en retourna le roi de
« Navarre et son ost en son pays. Alors, quand ceux du château con-
« nurent qu'ils ne pouvaient être en rien secourus, considérant aussi
« la nécessité qu'ils auraient de vivre, ils rendirent les dits château
« et ville au comte de Foix par composition, lesquels par ce moyen,
« demeurèrent en l'obéissance du roy. Pour la garde du dit château
« le comte y ordonna la suffisante garnison au nom du roy. Tôt après
« la dite chose le sire de Luxe tenant le parti des Anglais, accom-
« pagné de 600 combattants, portant tous la croix rouge, lequel
« était homme du roi, à cause de la dite ville et château de Mauléon
« à lui comptant et appartenant, vint faire hommage au roy en la
« main du vicomte de Foix, son lieutenant-général, comme il est
« dit ès marches et pays susdits, lequel sire de Luxe, incontinent
« après le serment par lui et ses gens fait, s'en retourna avec sa
« compagnie en sa maison, portant tous la croix blanche, au lieu
« que du temps de la ligue ils portaient l'écharpe blanche et rouge,
« dont le peuple fut fort ébahi de ce fait; s'en retourna le dit comte
« de Foix avec ses gens en son pays après grande et bonne garde
« suffisamment mise au dit lieu de Mauléon ».

Réunion de la Soule au Béarn. — Gaston XI garda cette conquête pendant tout le règne de Charles VII; après la mort de ce roi, Louis XI envoya des commissaires pour se faire remettre la Soule. Il fallut céder et Gaston se soumit à la loi du plus fort, non sans d'énergiques protestations dont le roi de France ne tint du reste aucun compte. Cependant, quelque temps après, Louis XI, ayant eu besoin d'argent, engagea le château de Mauléon au vicomte de Béarn pour 10.000 écus d'or. Ce dernier ne cessa de revendiquer la légitime possession de la Soule. Il finit par l'obtenir dans les circonstances suivantes.

Louis XI appelé à servir d'arbitre dans un démêlé entre le roi de Castille et celui d'Aragon, rendit le 4 mai 1464 au château d'Urtubie (1), une sentence en vertu de laquelle la mérindad d'Estella était enlevée à la Navarre et donnée à la Castille. Pour compenser le

(1) Le château d'Urtubie qui existe encore, se trouve à Urrugne en Labourd.

dommage qu'il faisait subir à Gaston de Béarn alors roi de Navarre, il lui céda définitivement la Soule.

A partir de cette époque et jusqu'à la Révolution, l'histoire de la Soule se confond avec celle du Béarn et de la Basse-Navarre.

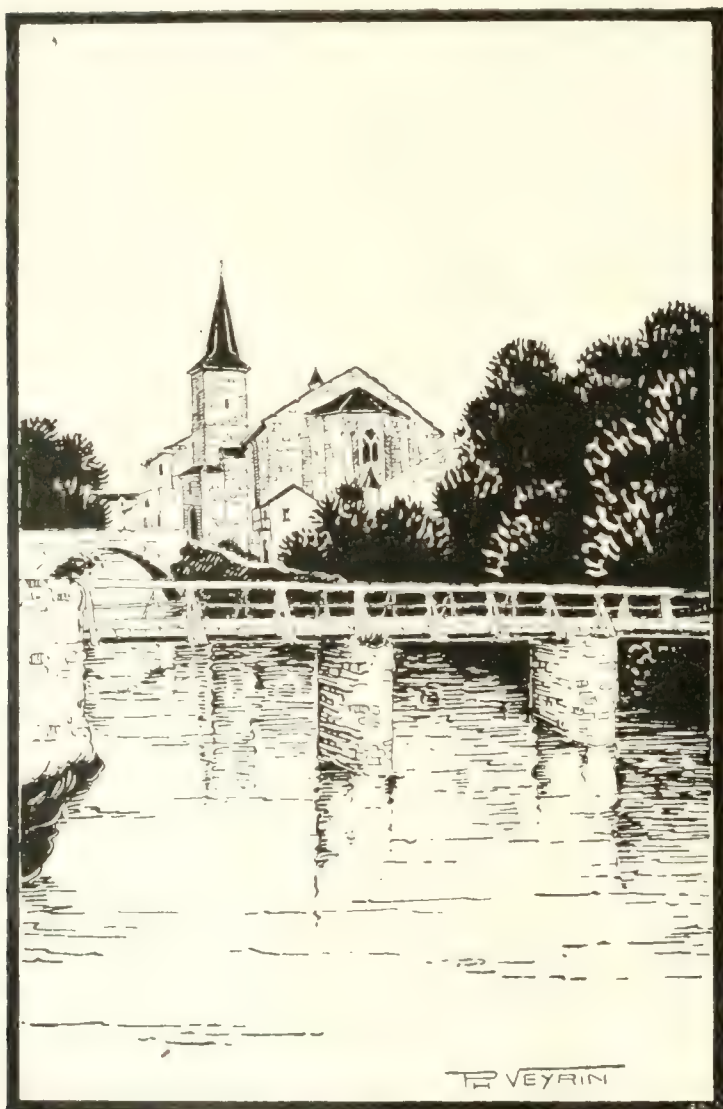


Fig. N° 2.

Saint-Jean-Pied-de-Port capitale de la Basse-Navarre.

II. — La Basse-Navarre

§ 1. LA NAVARRE, DE SES ORIGINES AUX ROIS BÉARNAIS.

Formation de la Basse-Navarre. — Lorsque Sanche-Guillaume duc de Gascogne eut engagé à Sanche-le-Grand roi de Navarre, au commencement du XI^e siècle, les pays d'Arberoue, d'Ossès, de Cize et de Baïgorry, ces terres firent partie du royaume de Navarre ; mais il s'en faut de beaucoup que cette annexion fut définitive. On est à peu près sans documents sur ce qui se passa dans cette région pendant deux siècles. Cependant des rares renseignements que l'on possède, il résulte qu'elle subit au point de vue politique diverses fluctuations. Dès 1120 les pays d'Ossès et de Cize avaient fait retour au duc de Gascogne, ainsi qu'en fait foi un acte de donation du duc d'Aquitaine au monastère de Sordes. Hugues de Poitiers, moine de Vezelay, écrivait qu'en 1137 Eléonore d'Aquitaine apporta à Louis-le-Jeune toute la Gascogne et la Navarre jusqu'aux monts Pyrénées. On peut en conclure que toute cette région était revenue en entier au duc de Gascogne en même temps que le Labourd. Sans qu'on puisse rien préciser, il est infiniment probable que ces terres furent restituées au roi de Navarre par Richard Cœur de Lion, lorsqu'il épousa Bérengère sa fille en 1191. Quelques années plus tard, en 1196, le vicomte de Tartas et de Dax, comme seigneur de Mixe et d'Ostabaret, prêta hommage au roi de Navarre ; mais ses barons ayant refusé de reconnaître la suzeraineté du roi de Navarre, celui-ci les y contraignit par la force ; le 17 Décembre 1203 Vivian de Gramont prêta hommage au roi de Navarre et son exemple fut suivi en Juillet 1228 par le seigneur de Luxe.

C'est à partir de cette époque que la Basse-Navarre prit sa constitution définitive : elle forma la sixième mérindad du royaume de Navarre, devenue, en 1513, le royaume cispyrénéen de Navarre appelé communément Basse-Navarre.

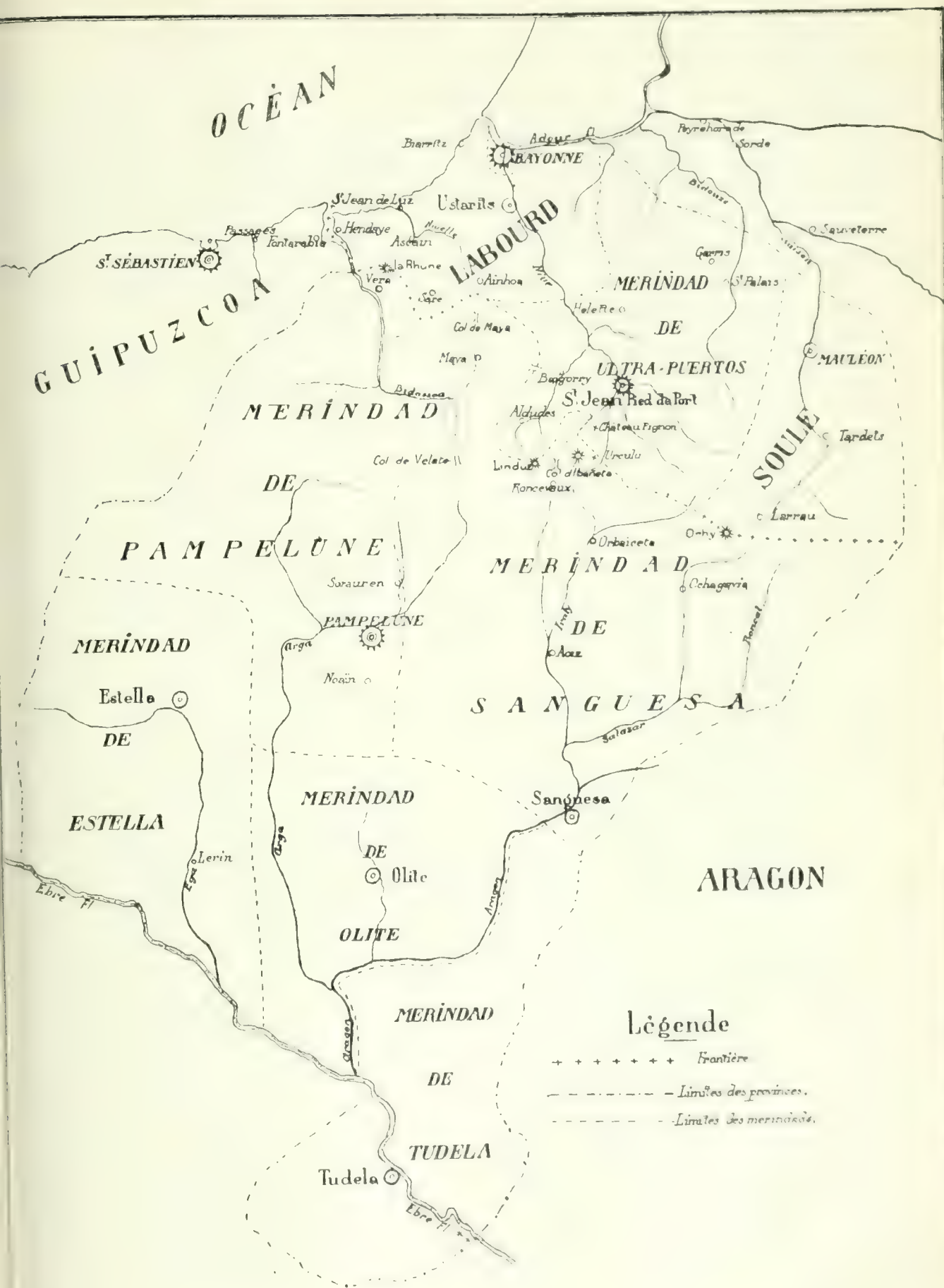
Dynastie des rois de Navarre. — Ces événements se passèrent sous Sanche-le-Fort le dernier mais aussi un des plus célèbres de la première dynastie des rois navarraïss. Sanche-le-Fort, le héros de la bataille de las Navas-de-Tolosa, fut avec Sanche-le-Grand un des fondateurs de l'unité navarraïsse. Aux rois navarraïss succédèrent

les rois de la maison de Champagne, les rois de France, les rois de la maison d'Evreux et les rois Béarnais. Pendant tous ces règnes successifs l'histoire de la Basse-Navarre est intimement liée à celle du royaume de Navarre dont elle faisait partie. Il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de faire l'historique de cette longue période qui s'étend du commencement du IX^e siècle jusqu'au milieu du XV^e siècle. Nous rappellerons seulement que, bien avant les Bourbons la Navarre avait eu pour rois les rois de France, de Philippe-le-Bel, qui en hérita par sa femme, jusqu'à Philippe-de-Valois, qui la restitua à Jeanne fille de Louis-le-Hutin, sa légitime héritière. Avec elle commença la dynastie des rois de la maison d'Evreux.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les longues luttes intérieures et extérieures de la période qui suivit et qui fut fertile en guerres. Charles II de Navarre en particulier a laissé une réputation qui l'a fait connaître dans l'histoire sous le nom de Charles « le Mauvais » : ses guerres, ses intrigues et ses trahisons sont du domaine de l'histoire générale. Aussi nous bornerons-nous à retenir les faits principaux qui ont précédé la réunion de la Basse-Navarre au Béarn puis à la France et qui en expliquent les raisons.

Charles III, dit le Noble, fils de Charles-le-Mauvais, après un règne pendant lequel la Navarre traversa une période de prospérité, mourut à Olite(1) en 1425, laissant sa succession à sa fille Blanche mariée au roi d'Aragon. Blanche eut trois enfants, le prince de Viane, Blanche princesse des Asturies et Eléonore qui épousa en 1434 Gaston comte de Foix et vicomte de Béarn. Mais Jean d'Aragon ayant perdu sa femme en 1444, épousa en secondes nocces Jeanne, fille de l'amiral de Castille, princesse ambitieuse à l'excès, sans scrupules et qui commit et fit commettre à son mari les pires iniquités. En attendant la majorité du prince de Viane, légitime héritier de la Navarre, Jean avait pris la régence de ce royaume qu'Eléonore ambitionnait pour son mari. Gaston ayant déjà le comté de Foix, le comté de Bigorre et la vicomté de Béarn se serait trouvé à la tête d'un important royaume à cheval sur les Pyrénées. Ces prétentions donnèrent lieu à des rivalités et à des luttes qui durèrent plusieurs années. Le royaume se partagea en deux camps ennemis : le comte de Lerin connétable et Jean de Beaumont son frère, grand prieur de Jérusalem, défendaient la cause du prince de Viane et étaient désignés sous le nom de « Beaumontais », tandis que les « Agramontais » sous les ordres du maréchal Pierre de Navarre et de son oncle

(1) Olite, localité située à 40 kilomètres au sud de Pampelune, ancienne résidence des rois de Navarre. On y voit de belles ruines du château construit par Charles le Noble au commencement du XV^e siècle.



Carte de la Navarre divisée en Merindades.

Pierre de Peralta, prirent le parti de Jean d'Aragon qui était celui d'Eléonore. Le pays fut mis à feu et à sang pendant plusieurs années et les pires excès furent commis. Après des alternatives de succès et de revers, le prince de Viane vint à mourir en 1461, très probablement empoisonné. Cette mort rendait Blanche, divorcée du prince des Asturies, légitime héritière de la Navarre et c'est sur elle que furent dirigées les intrigues d'Eléonore et de ses partisans, poussés par le roi de France Louis XI, dont la sœur était mariée au fils du comte de Foix et d'Eléonore. L'infortunée princesse fut conduite à Saint-Jean-Pied-de-Port et de là à Saint-Palais, où elle fut livrée à Gaston de Béarn qui l'enferma au château d'Orthez, selon les uns et selon les autres dans un monastère à Lescar, où elle finit sa vie dans la retraite et la prière.

Eléonore se trouva ainsi la seule héritière du royaume de Navarre, que le roi Jean conserva jusqu'à sa mort le 19 janvier 1449. Par son testament il désigna Eléonore pour lui succéder. Elle fut couronnée et sacrée le 28 janvier 1479. Mais elle ne devait pas jouir longtemps de ce royaume acquis par le meurtre et les plus lâches intrigues, car elle mourut quelques jours plus tard, le 12 Février, suivant les uns, en Avril d'après les autres.

§ 2. VICOMTES DE BÉARN ROIS DE NAVARRE.

Maisons de Foix et d'Albret. Gaston, le mari d'Eléonore était mort à Roncevaux en 1479. Son fils aîné Gaston avait péri dans un tournoi, mais il laissait de son mariage avec Madeleine de France un fils, François-Phébus et une fille nommée Catherine. Ces enfants étaient en bas âge. Aussi l'administration du royaume fut-elle confiée à la mère et au cardinal Pierre de Foix. Les troubles recommencèrent de plus belle entre Beaumontais et Gramontais et désolèrent le royaume où François-Phébus parut peu. Après son couronnement à Pampelune et un voyage dans ses états, il fixa sa résidence à Pau, où il mena une vie qui convenait à ses goûts en cultivant les arts et la musique. Un jour, le 29 janvier 1483, en jouant de la flûte, il sentit un froid mortel dans ses veines et peu après il expirait, très probablement empoisonné.

Sa sœur Catherine lui succéda. Elle avait 13 ans et sa mère continua pour elle la régence. La jeune reine était considérée comme un des plus beaux partis de l'Europe ; aussi les prétendants ne manquèrent pas. Catherine laissa aux Etats du Béarn le soin de choisir le mari de la princesse. La majorité de ceux-ci s'étant prononcée pour Jean d'Albret, ce choix, qui avait été encouragé par le roi de France Louis XII, fut très mal vu par les Cortés Navarraises et un

soulèvement se produisit encouragé par les factions. Aussi Jean et Catherine eurent-ils beaucoup de peine à obtenir leur couronnement à Pampelune. Cette cérémonie ne désarma pas les partis et c'est en vain que Jean tenta de ramener la concorde dans le pays ; il ne put y parvenir. En outre des éléments de discorde qui existaient depuis si longtemps, le roi Ferdinand-le-Catholique encourageait sourdement les troubles dans le but de s'emparer de la partie de la Navarre située au sud des Pyrénées et d'achever ainsi l'unité territoriale de l'Espagne. Jean d'Albret n'était pas de taille à défendre sa couronne contre cet ennemi dangereux et perfide.

Perte de la Haute-Navarre. — Ferdinand profita du moment où Louis XII ne pouvait pas secourir Jean d'Albret, parce qu'il était absorbé par son expédition en Italie, pour faire envahir la Navarre par une armée commandée par le duc d'Albe et occuper les principales places de la Haute-Navarre. Jean d'Albret fut obligé de se retirer précipitamment et de regagner Pau, poursuivi par les troupes du duc d'Albe, qui en peu de jours avaient pris Saint-Jean-Pied-de-Port et s'étaient solidement établies en Basse-Navarre aux portes du Béarn (Juillet 1512).

Jean d'Albret ne resta pas inactif. Avec des troupes envoyées par le roi de France et celles de ses états, il concentra à Sauveterre une armée de 25.000 hommes. Louis XII lui avait envoyé en même temps François duc d'Angoulême et les généraux La Palice, Lautrec et Longueville. L'armée se mit en mouvement en 3 colonnes le 24 Septembre ; mais des retards se produisirent dans certains mouvements. L'armée du duc d'Albe réussit à s'échapper et à gagner Pampelune. Le siège fut mis devant cette place ; mais il ne fut pas de longue durée. Une armée de renfort arrivée de la Castille, contraignit Jean d'Albret à lever le siège et à battre en retraite par les cols de Velate et de Maya. Attaqué dans ces passages difficiles par les Guipuzcoans, il y perdit toute son artillerie et beaucoup de monde. Ces revers inclinèrent Louis XII, malgré ses succès en Italie, dans la voie des négociations. Le 1^{er} janvier 1513 une trêve d'un an fut signée à Urtubie ; Ferdinand délaissa Milan et les Vénitiens, tandis que Louis XII abandonna d'Albret. Celui-ci ne conserva plus que la Basse-Navarre, à l'exception de Saint-Jean-Pied-de-Port (1). Après une vaine tentative pour reprendre cette place il mourut le 17 juin 1516 et sa femme le suivit peu après dans la tombe, laissant à Henri leur fils les domaines de la maison d'Albret et de Foix-Béarn.

(1) Saint-Jean-Pied de Port revint définitivement à la France par le traité des Pyrénées (1660).

§ 3. SÉPARATION DÉFINITIVE DE LA HAUTE ET DE LA BASSE-NAVARRRE

Dernières luites pour la Navarre. — Henri fut le second prince de Béarn de la maison d'Albret. Sa première préoccupation fut de revendiquer le royaume de Navarre. Jamais affaire ne fut plus plaidée et replaidée, mais Henri comprit que la force seule pouvait assurer ses droits et en 1521 il envahit la Navarre avec l'aide d'une armée envoyée par François 1^{er} et commandée par André de Foix, frère de Lautrec. Cette expédition ne fut pas plus heureuse que les précédentes malgré le concours prêté par l'amiral Bonnivet en Guipuzcoa. Après avoir repris Pampelune, André de Foix subit à Noain un échec qui l'obligea à évacuer la Haute-Navarre (1521). Cette expédition fut la dernière. Depuis cette époque la Haute-Navarre resta indissolublement liée au royaume d'Espagne et Henri d'Albret ne conserva plus que la Navarre Française. Cependant il persista à porter le titre de roi de Navarre qui passa à ses successeurs.

Les domaines qui lui restaient n'étaient pas négligeables : ils comprenaient le pays d'Albret qui s'étendait de l'Adour à la Garonne et dont Nérac était la capitale, le Béarn, la Soule, la Bigorre et le pays de Foix. En 1527 une partie de l'ancien comté d'Armagnac fut ajoutée à ses états, lors de son mariage avec Marguerite de Valois, sœur de François 1^{er}.

Bien que chacun de ces pays eût ses états et son organisation propre, l'histoire de la Basse-Navarre, comme celle de la Soule, est liée à celle du Béarn. Pau devint l'unique capitale des états d'Henri d'Albret et conservera cette prérogative jusqu'à l'avènement d'Henri IV au trône de France. Mais l'époque des grands faits historiques est passée. Henri d'Albret se consacra à l'administration de ses états ; il favorisa l'Agriculture, l'industrie et ses sujets connurent une période de prospérité inconnue jusqu'alors, tandis que Marguerite de Valois réunissait autour d'elle tout ce que le pays comptait d'hommes de lettres, d'artistes et de théologiens.

Guerres de religion. — Sous le règne de Jeanne d'Albret qui succéda à Henri en 1553, la Basse-Navarre et la Soule subirent le contre coup des guerres de religion. Lorsqu'après avoir établi le protestantisme en Béarn qui le reçut sans de trop grandes difficultés, Jeanne voulut l'étendre à la Soule et à la Basse-Navarre, elle se heurta à une opposition beaucoup plus vigoureuse qu'en Béarn. Elle n'en fit pas moins preuve d'un prosélytisme des plus actifs : elle envoya des pasteurs dans les principales localités et elle fit faire la première traduction en basque du Nouveau-Testament. Ce travail fut fait

par Jean de Leizarrague de Briscous, un converti qui se fit pasteur et dont on sait seulement qu'il fut emprisonné pour cause de religion. Par ses œuvres et ses relations Leizarrague semble avoir été un homme fort instruit. Il traduisit aussi les Psaumes et divers livres de piété. Tous ces ouvrages furent imprimés à la Rochelle.

Malgré ses efforts, Jeanne ne put pas implanter la réforme dans le pays basque. Ses ordonnances n'eurent d'autre effet que de soulever toute la population, fortement attachée à ses traditions et à sa religion. Le seigneur de Luxe, gouverneur de Mauléon et les seigneurs d'Echaz, d'Armendaritz et de Domezain prirent la tête de ce mouvement. Les pasteurs furent chassés, les livres détruits, le capitaine protestant du château de Garris fut pris comme otage. Jeanne comprit qu'elle avait fait fausse route ; elle rapporta son édit et le calme revint ; mais il ne fut que momentanée.

En 1569, après une tentative du roi de France confiée à Terride pour rétablir le catholicisme en Béarn, Jeanne d'Albret à son tour chargea Mongommery de ramener le pays sous son autorité. Après avoir accompli sa mission en Béarn, Mongommery pénétra dans le pays basque. Il chassa de Mauléon le seigneur de Luxe et ses troupes se répandirent dans le pays basque qui devint le théâtre de ravages et d'atrocités sans nom. Mais les catholiques chassèrent les protestants qui furent refoulés dans la Soule et poursuivis jusqu'à Nay, tandis qu'en Basse-Navarre de Luxe s'emparait de Saint-Jean-Pied-de-Port, où il commettait les pires excès. Montamat, lieutenant de Mongommery vint délivrer cette place, poursuivit les rebelles jusque dans la Soule, où ils se dispersèrent dans les montagnes. Les troubles ne cessèrent qu'après le traité de paix signé le 8 août 1570 à Saint-Germain et qui mit fin à la troisième guerre de religion.

Henri de Bourbon, roi de Navarre. — Jeanne d'Albret étant morte à Paris, le 8 juin 1572, son fils devint roi de Navarre sous le nom de Henri III. Il fit preuve d'une tolérance beaucoup plus grande que sa mère ; les persécutions cessèrent et un calme relatif revint dans les provinces basques. Cependant après la mort d'Henri III roi de France, les troubles, conséquence de la Ligue et des guerres de religion, eurent leur contre coup dans la Navarre. Tant que Catherine, la sœur d'Henri de Navarre, qui avait été nommée régente pendant que son frère conquérait son royaume, exerça le pouvoir, elle sut maintenir l'ordre, car elle était très populaire dans tout le pays ; mais Henri l'ayant appelée auprès de lui, l'audace des factieux se réveilla et les troubles recommencèrent. Le 8 Août 1594 le capitaine ligueur de Laur avec cinq ou six cents cavaliers, traversa par surprise la Chalosse et tomba sur Saint-Palais où était

l'hôtel des monnaies. La ville fut prise d'assaut, l'hôtel des monnaies saccagé ; les officiers de justice subirent d'atroces vexations et le conseiller Sponde, ancien secrétaire de la reine, fut emmené et massacré. Ce ne fut là du reste qu'un épisode de la période de troubles et de violences qui marquèrent la fin de la ligue et qui cessèrent définitivement lorsque Henri III de Navarre eut obtenu le trône de France sous le nom de Henri IV.

§ 4. RÉUNION DE LA BASSE-NAVARRRE AU ROYAUME DE FRANCE.

La Navarre sous les rois de France. — Un des premiers actes du nouveau roi fut de réunir à la couronne les duchés, vicomtés, baronnies et autres seigneuries lui appartenant. La Soule en faisait partie, mais non la Basse-Navarre qui resta exclue de cette union jusqu'en 1620. A cette époque le roi Louis XIII vint dans le Béarn pour pacifier le pays qui, ne pouvant renoncer à son autonomie, faisait une opposition systématique au pouvoir central. Devant la force il fallut se soumettre. En même temps qu'il rétablit le catholicisme comme religion d'Etat, Louis XIII remplaça les fonctionnaires royaux par des créatures à lui et étendit ces mesures à la Basse-Navarre. Un édit rendu à Pau, au mois d'Octobre 1620, déclara l'union des deux couronnes de France et de Navarre. Bien que le pays conservât, comme la Soule, ses privilèges, ses états particuliers et ses tribunaux, ce nouvel état de choses fut très mal accueilli par les populations, qui ne perdirent pas une occasion de protester contre des mesures qui leur étaient imposées malgré elles. Pendant la période qui suivit on assista à la lutte d'une minorité avide de conserver ses privilèges contre une administration implacable et toute puissante, visant à une unité des plus en plus complète. Il n'en est pas moins vrai que le rôle politique de la Basse-Navarre et de la Soule finit en 1620 et que, depuis cette époque, leur histoire est liée à l'histoire générale de la France.

Les années qui suivirent furent du reste des années de calme pour le pays. Par leur situation géographique ces deux provinces étaient loin des lieux où se passèrent les événements importants des règnes de Louis XIV et de Louis XV. A peine vit-on passer quelques corps de troupe au moment de la guerre de la succession d'Espagne.

Sous l'administration d'intendants de rare valeur, tels que de Sérilly, d'Etigny, Lebret, etc. . . . le pays traversa une période de développement économique et de prospérité. De cette époque datent les premières routes royales qui mirent en relations faciles des contrées jusqu'alors à peu près étrangères les unes aux autres.

Cependant les signes précurseurs de la Révolution se firent sentir dans les provinces basques comme dans les autres, bien que

la convocation des Etats Généraux n'y ait pas provoqué le même enthousiasme. Les basques estimaient en effet que leur constitution était la meilleure et que tout ce qu'ils pouvaient désirer devait s'inspirer de principes consacrés par plusieurs siècles d'expérience. Ils n'en durent pas moins subir la loi commune ; ils connurent les clubs, les sociétés de sans-culottes, les représentants du peuple et la terreur qui laissa dans leur pays, comme ailleurs, des traces sanglantes.

§ 5. GUERRES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

Nous terminerons ce résumé d'histoire de la Navarre par le récit des événements militaires dont elle fut le théâtre pendant la Révolution et sous l'Empire.

Guerres de la Révolution. — A la suite de la déclaration de guerre de la Convention à l'Espagne, le 7 mars 1793, toute la frontière fut envahie. Or, celle des Pyrénées occidentales était ouverte et aucune force organisée n'était prête à s'opposer à une invasion espagnole. Mais l'énergie des hommes surmonta tous les obstacles. Les généraux Moncey et La Génétière réussirent avec des éléments disparates à constituer une armée qui put, pendant deux ans, empêcher les Espagnols, mieux ravitaillés et plus nombreux, de fouler le sol de la patrie. La ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, depuis longtemps déchue de l'importance qu'elle avait eue autrefois, devint le centre de la résistance dans la région. C'est que sa position stratégique était d'une grande importance, car, cette place prise, c'était la route de France ouverte soit vers Saint-Palais, soit vers Bayonne. Aussi est-ce dans ses environs, dans les montagnes qui la dominent, que se déroulèrent les combats qui marquèrent la campagne 1793-1794.

Le général en chef espagnol Ventura Caro disposait de 22.000 hommes, auxquels Moncey avait à opposer 8.000 hommes au plus. Pour renforcer ce contingent insuffisant on fit appel aux basques qui, sous les ordres de leur compatriote Harispe (qui finit maréchal de France), constituèrent des compagnies franches appelées à rendre les plus grands services. Il n'en est pas moins vrai que, dès le début, la campagne fut défavorable aux Français. Les premiers engagements eurent lieu dans les vallées de Val-Carlos et aux abords du fort de Château-Pignon qui commandait la route de communication entre la France et l'Espagne. Les Français furent repoussés. Le général La Génétière fut fait prisonnier avec une partie de sa troupe et le général Moncey put à grand peine réunir les débris de l'armée et se retirer sur les hauteurs dominant immédiatement Saint-Jean Pied-

de Port. Mais Ventura Caro ne sut pas profiter de la victoire ; il se borna à occuper solidement les hauteurs conquises, laissant à l'armée française le temps de se refaire. Dans ce but les mesures les plus énergiques furent prises sous l'impulsion des représentants du peuple Féraud et Monestier : la discipline fut rétablie par les moyens les plus violents, les cadres furent complétés, le ravitaillement fut assuré de telle sorte qu'au mois d'Avril de l'année suivante (1794), l'armée put se remettre en campagne et tenter des opérations d'une plus grande envergure. La direction des opérations fut confiée à Moncey qui avait avec lui les généraux Dumas, Marbot et La Tour d'Auvergne. Ce dernier, une des plus belles figures de cette époque, commandait les grenadiers, un corps d'élite, dont le plus bel éloge a été fait par les ennemis eux-mêmes en lui donnant le nom de « colonne infernale ».

Les Espagnols occupaient fortement les hauteurs s'étendant d'Orbañeta au pic de Lindux, ainsi que celles de Château-Pignon, se reliant aux précédents par les cols d'Ibañeta et d'Urçulu.

L'objectif était de s'emparer de cette armée par un mouvement enveloppant et de marcher ensuite sur Pampelune. Dans ce but quatre colonnes avaient été formées dont l'une devait faire une démonstration devant Château-Pignon, la seconde prendre de flanc l'ennemi par les Aldudes, tandis que les deux autres feraient un large mouvement enveloppant en passant l'une par le Bastan et l'autre par la vallée de la Soule. Le succès de ce programme dépendait de l'exactitude à l'exécuter et c'est ce qui fit défaut. Il n'y eut pas d'entente dans la marche des diverses colonnes qui ne se rejoignirent pas en temps utile. Le général en chef espagnol Colomera se rendit compte du mouvement enveloppant qui le menaçait ; il évacua Roncevaux et Burguete pendant la nuit et se retira vers Pampelune. Le but cherché n'était pas atteint et l'armée ennemie ayant renforcé la garnison de Pampelune, il devenait impossible de tenter un coup de main sur cette place. L'armée prit ses quartiers d'hiver et au printemps suivant le général Moncey se disposait à reprendre les opérations lorsque la paix de Bâle vint mettre fin aux hostilités (22 Juillet 1795).

Guerres de l'Empire. — Cependant l'heure du repos n'avait pas encore sonné pour les provinces basques. Cette même frontière, témoin des guerres de la Révolution, vit encore les dernières légions de l'Empire lutter vainement en 1813 et 1814 pour sauvegarder le sol de la patrie.

Après la bataille de Vittoria (21 juin 1813), une partie de l'armée française s'était dirigée vers Pampelune, tandis que l'autre partie s'était repliée vers Hendaye. La situation devenait critique et c'est

ce qui conduisit Napoléon à confier le commandement des troupes échappées au désastre de Vittoria, au maréchal Soult duc de Dalmatie. Le maréchal commença par réorganiser l'armée et par donner un peu de cohésion aux éléments très divers mis à sa disposition ; puis il se mit en mesure de commencer les opérations. D'après les instructions de l'empereur il devait reprendre Pampelune, Saint-Sébastien, et refouler les alliés au delà de Pancorbo, afin de dégager la vallée de l'Ebre. Tandis que le général Rey, assiégé dans Saint-Sébastien, était momentanément livré à lui-même, Soult décida de commencer par débloquer Pampelune où le général Cassan, assiégé par les troupes alliées commandées par Picton, O'Donnel et Carlos-de-España, se trouvait dans une situation très critique. Dans ce but il forma son armée en trois colonnes : l'une commandée par Reille devait passer par le Lindux et Roncevaux ; la seconde confiée à Clausel devait rejoindre la première par l'Altabiscar ; le général Drouet d'Erlon devait conduire la troisième par le Bastan et le col de Velate. Mais il se passa exactement ce qui s'était déjà produit en 1794 avec Moncey et le résultat fut le même. Les colonnes Clausel et Reille se perdirent dans le brouillard et furent retardées dans leur marche ; celle de Drouet d'Erlon, arrêtée pendant 20 heures au col de Maya, ne les rejoignit pas en temps utile. De ce fait Wellington qui croyait jusque là que ces mouvements étaient une feinte destinée à masquer l'effort principal vers Saint-Sébastien, en comprit la portée réelle. Il eut le temps d'envoyer par la vallée de la Bidassoa d'importants renforts qui, passant par Velate, tombèrent sur les corps de Clausel et de Reille avant que d'Erlon ait pu les rejoindre. Obligée d'accepter la bataille à Sauroren, l'armée française, malgré sa valeur, fut fortement éprouvée. Refoulées vers la France par divers chemins, les troupes se débandèrent et la défaite se transforma en déroute. L'armée perdit dans cette affaire 378 officiers, 13.000 hommes et laissait la frontière ouverte à l'ennemi (31 juillet 1813).

Pendant que le gros de l'armée se reformait sur les bords de la Nivelle, les divisions Harispe et Foy cantonnaient en Basse-Navarre, entre Saint-Jean-Pied-de-Port et Hélette. Elles se réorganisèrent et avaient mis le pays en état de défense, lorsque les hostilités reprirent dès le commencement de 1814. L'armée, qui opérait en Labourd sous les ordres des généraux Clausel, d'Erlon et Villatte, avait été obligée de se replier sur la rive droite de la Nive, sans cependant perdre le contact avec les corps d'Harispe et de Foy. Mais après la bataille de Saint-Pierre-d'Irube, lorsque l'armée évacua les rives de la Nive, ces deux divisions durent suivre le mouvement et après avoir essuyé un combat important à Garris, le 15 février, elles

passèrent derrière la Bidouze et quelques jours après, derrière le gave d'Oloron sur les hauteurs de Sauveterre, tandis que le reste de l'armée reculait sur Peyrehorade et la rive droite du gave de Pau, dégageant ainsi la Basse-Navarre.

Ces opérations militaires furent les derniers événements importants dont le pays basque ait été le témoin.

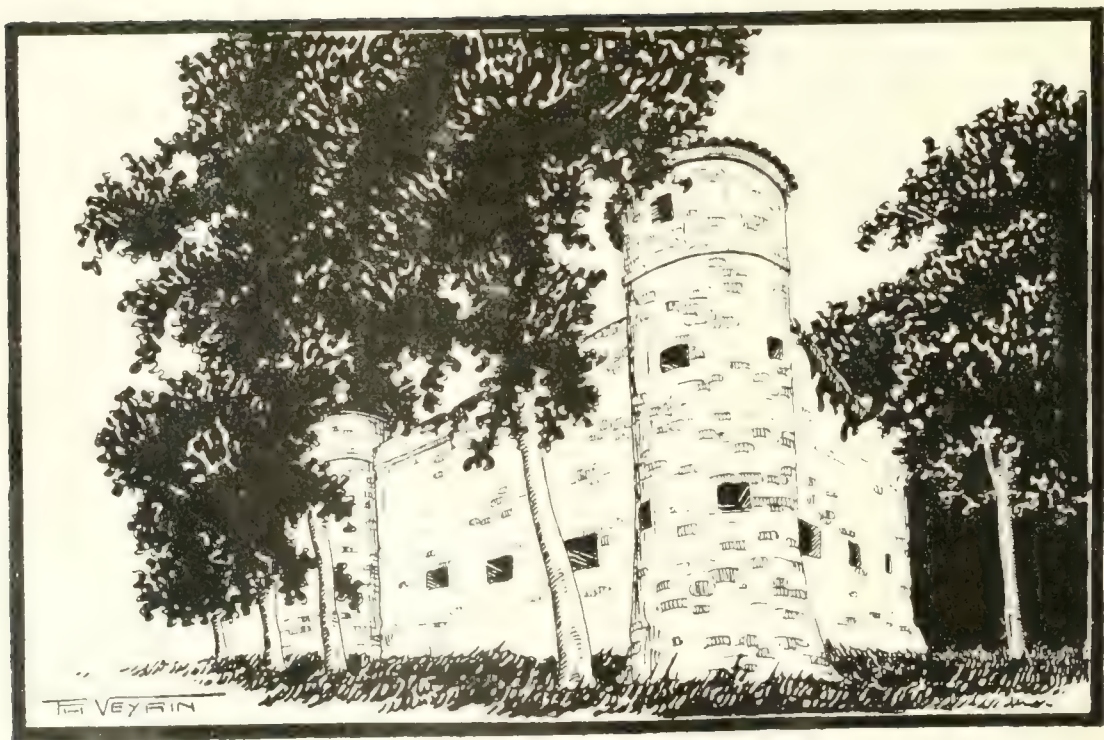


Fig. N° 3 — Bayonne. Le Château-Vieux, résidence des vicomtes de Labourd.

III. — Le Labourd

§ I. LE LABOURD SOUS LES VICOMTES

Origine du Labourd. — Loup-Sanche, au profit de qui le Labourd fut érigé en vicomté en 1023, fut le premier des huit vicomtes qui se succédèrent jusqu'en 1193, époque à laquelle disparut le dernier vicomte. La capitale du Labourd était Bayonne. On n'a aucun renseignement sur l'époque de sa fondation. Il en est fait mention pour la première fois au VI^e siècle dans le traité d'Andelot, mais il est permis de supposer que sa fondation est bien antérieure à cette époque. Dès le commencement du V^e siècle, en effet, sous l'occupation romaine, une cohorte, commandée par un tribun militaire, était en garnison à Bayonne. D'autre part, les vestiges de constructions romaines trouvés dans les soubassements des murailles élevées à une époque postérieure, prouvent qu'il existait alors, sur l'emplacement occupé par Bayonne, une véritable ville qui pouvait ne pas être une « civitas » mais qui, comme agglomération, devait avoir une certaine importance. Son nom était Lapurdum et c'est à la fin du XI^e siècle ou au tout commencement du XII^e siècle que ce nom cessa d'être en usage et fut remplacé par celui de Bayonne « ibai ona » « bonne rivière ».

Les vicomtes y résidaient et sans doute agrandirent la ville. Ce sont eux et plus particulièrement Guillaume-Raymond-de-Sault qui firent les premières constructions du château qui est actuellement le château-vieux. Il était leur résidence et fut plus tard celle du prévôt sous l'occupation anglaise et du gouverneur sous l'occupation française.

Le Labourd rattaché à la Gascogne. — Eudes de Poitiers duc de Gascogne, successeur de Sanche Guillaume racheta les terres que son prédécesseur avait engagées au roi de Navarre et la vicomté de Labourd se trouva ramenée sous l'autorité du duc de Gascogne. Elle fit partie de l'Aquitaine quelques années après, lorsque Eudes fut devenu duc d'Aquitaine par le décès de son frère aîné qui portait ce titre et elle subit les mêmes changements politiques que cette province. Eléonore d'Aquitaine, par ses mariages successifs

avec Louis VII et Henri Plantagenet, fit passer la vicomté sous la domination des rois de France et plus tard sous celle des rois d'Angleterre (1152).

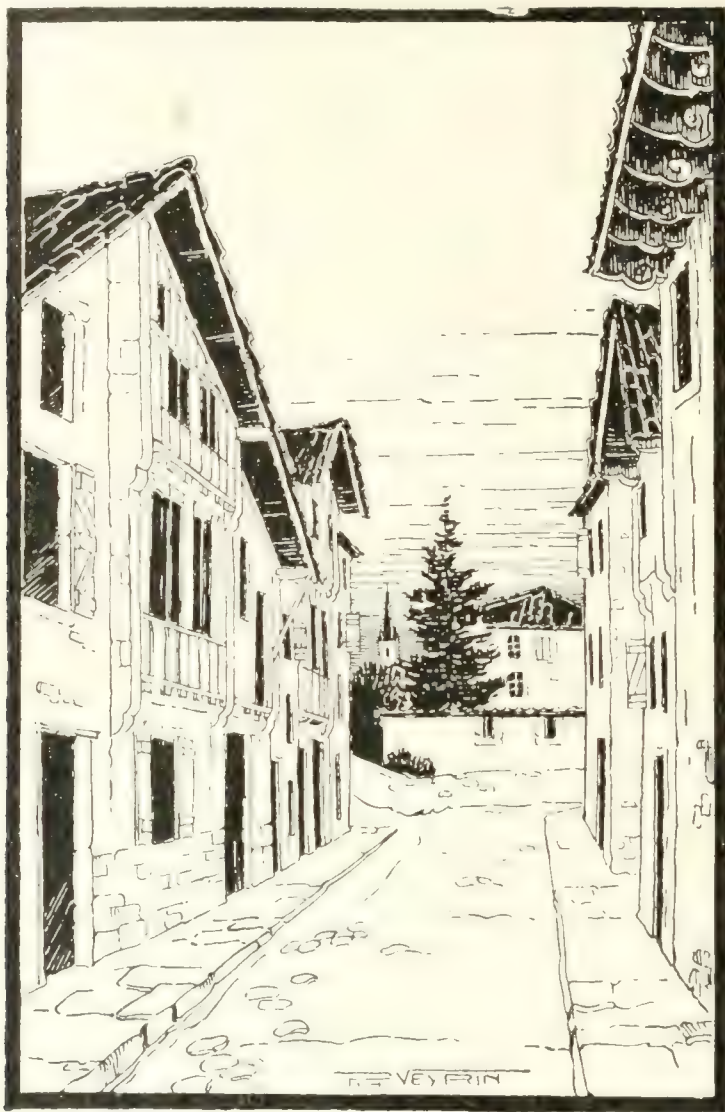


Fig. N° 4.

Ustaritz, capitale du Labourd. Grande rue et Mairie

Mais ce changement ne se fit pas sans une certaine résistance de la part des seigneurs habitués jusque là à une indépendance presque complète et en 1174 le vicomte de Dax, Pierre II, celui de Labourd, Arnaud-Bertrand, et plusieurs autres seigneurs se soulevèrent. Richard Cœur de Lion fils du roi d'Angleterre Henri II, qui avait reçu de son père le gouvernement de l'Aquitaine, accourut dans le pays, assiégea et prit Bayonne, parcourut tout le Labourd

jusqu'au port de Cize et fit tout rentrer dans l'ordre. Après avoir ainsi pacifié le pays, il décida que Bayonne ne serait plus capitale du Labourd et il la plaça directement sous l'autorité du roi qui y fut représenté par un prévôt. Quelques années plus tard Jean-Sans-Terre successeur de Richard concéda à la ville une charte de commune et des droits particuliers de juridiction. Quant au vicomte Arnaud, il transporta sa résidence à Ustaritz qui devint, à partir de cette date, la capitale du Labourd ; il y construisit le château de Lamothe auquel a succédé la mairie actuelle. Son successeur, Guillaume-Raymond-de-Sault, fut le dernier vicomte. En 1193 il vendit pour 3680 florins au roi d'Angleterre, tous ses droits sur la vicomté, et le régime féodal prit fin dans le pays de Labourd qui, quelques années après, fut organisé en bailliage dont le siège était à Ustaritz.

§ 2. LE LABOURD SOUS L'OCCUPATION ANGLAISE.

Troubles intérieurs. — La séparation de Bayonne du Labourd ne se fit pas sans entraîner de graves conséquences : elle créa des rivalités d'intérêt entre Bayonnais et Labourdins ; pendant près de deux siècles les rixes, les troubles et les émeutes furent l'état à peu près normal du pays. Ils prirent une gravité particulière en 1338. A cette époque le roi d'Angleterre Edouard III concéda en seigneurie la terre du Labourd à Arnaud de Durfort, gentilhomme d'Agenais, pour le récompenser de ses services. Les Labourdins, voyant là une atteinte à leur indépendance et aux privilèges qu'ils avaient déjà acquis, se révoltèrent et les choses en vinrent au point que le roi dut révoquer la concession faite à Arnaud de Durfort. Mais, pour réaliser la paix entre Bayonnais et Labourdins, il fallut recourir à un arbitrage. Il fut confié au sire d'Albret dont les décisions, complétées peu après par une sentence du Prince Noir, mit fin aux troubles qui avaient désolé le pays pendant trop longtemps et fut, durant plusieurs siècles, la règle des rapports des Bayonnais et des Labourdins (1367).

La conquête du Labourd par les Français. -- Par suite de sa position géographique, le Labourd resta à l'écart des longues guerres qui ensanglantèrent la France au XIV^e et au XV^e siècles, notamment pendant la guerre de cent ans. En outre l'administration libérale des sénéchaux anglais, les privilèges dont il jouissait, l'avaient fortement attaché à l'Angleterre. Cependant la lutte entre la France et l'Angleterre touchait à sa fin : les Anglais avaient évacué la plus grande partie du territoire qu'ils occupaient et une faible partie de la Gascogne restait seule sous leur domination. Après la bataille

de Formigny, Charles VII chargea Gaston XI, vicomte de Béarn, de chasser les Anglais de la Soule et du Labourd. Après avoir ramené la Soule sous l'autorité royale (1449), Gaston se dirigea vers le Labourd : il s'empara du château de Guiche, tandis que son frère Lautrec prenait le château d'Hastingues, les deux sentinelles avancées des possessions anglaises vers le Béarn. De là Gaston se dirigea vers Saint-Jean-de-Luz en traversant le Labourd sans y rencontrer de résistance et cette expédition se termina par un traité de paix signé au château de Belzunce à Ayherre (1450) (1). La conquête française ne changea rien à la condition des habitants ; ils conservèrent leur organisation et leurs privilèges moyennant serment de fidélité au roi de France et paiement de 2000 écus.

§ 3. LE LABOURD SOUS LA DOMINATION FRANÇAISE.

Louis XI en Labourd. — Le Labourd se trouvait ainsi ramené définitivement sous la domination française après 3 siècles de domination anglaise. Il ne tarda pas à être le témoin d'événements importants.

En 1462, Louis XI visita le pays et fit un séjour au château d'Urtubie à Urrugne ; il y servit d'arbitre dans un différend entre le roi d'Aragon et celui de Castille.

Guerre avec les Espagnols. — Peu après, le Labourd fut menacé d'une invasion. Henri VIII roi d'Angleterre, qui aspirait à reprendre les anciennes possessions anglaises sur le continent, s'entendit avec son beau-père, Jean d'Aragon, qui convoitait la Navarre, pour faire une expédition commune. Une armée débarqua à Passages et franchit la Bidassoa : mais il n'y eut aucune entente entre les Espagnols et les Anglais et ceux-ci se rembarquèrent sans donner d'autre suite à leur projet (1512).

L'année suivante, après la tentative infructueuse de Jean d'Albret pour reprendre la Navarre, Louis XII lui retira le concours qu'il lui avait prêté jusqu'alors et c'est encore au château d'Urtubie que fut conclu un traité par lequel Louis XII abandonnait définitivement Jean d'Albret, tandis que Ferdinand le Catholique s'engageait à ne plus soutenir Milan et les Vénitiens (Avril 1513).

Quelques années après, le Labourd subit le contre coup de l'expédition que fit Henri d'Albret pour reprendre la Navarre. François 1^{er} ne négligea pas cette occasion de nuire à son ennemi Charles-

(1) On voit encore les ruines du château de Belzunce à droite de la route d'Ayherre à Isturitz en Arberoue.

Quint ; malgré les engagements pris par son prédécesseur, il envoya à Henri d'Albret une armée commandée par André de Foix, seigneur d'Esparros, frère de Lautrec et il chargea l'amiral Bonniwet de pénétrer en Espagne. Tandis que l'expédition de Navarre échouait, l'amiral remplissait sa mission, s'emparait de Fontarabie et s'établissait sur la Bidassoa. Mais Charles-Quint ne voulut pas rester sur cet échec et il organisa à Santander une armée dont il confia le commandement au prince d'Orange. Ce général échoua devant Fontarabie et, après avoir bloqué la place, il pénétra dans le Labourd et y répandit le meurtre, l'incendie et le pillage. Les villes de Ciboure et Saint-Jean-de-Luz furent en partie réduites en cendres et de là le prince d'Orange vint mettre le siège devant Bayonne. Le maréchal de Lautrec avait mis cette place en état de défense. Malgré le nombre et la valeur des assaillants, les assauts succédant aux assauts pendant 3 jours consécutifs, les 17, 18 et 19 septembre 1523, les assiégés n'eurent pas un moment de défaillance et les Espagnols furent obligés de lever le siège et d'évacuer le Labourd. Ils reprirent Fontarabie, mais les opérations militaires dans la région furent terminées pour quelques années.

Evénements importants sous François 1^{er}. — Il n'en était pas de même ailleurs. La bataille de Pavie avait été un désastre. La noblesse française y avait été décimée et François 1^{er}, fait prisonnier, avait été conduit à Madrid, où il avait dû souscrire aux conditions les plus dures comme prix de sa liberté. Entre autres clauses il avait été stipulé qu'il paierait une rançon de douze-cent-mille écus d'or, somme énorme pour l'époque, et qu'en attendant qu'il fut en mesure de s'acquitter de cette dette, ses deux fils seraient remis comme otages à Charles-Quint et conduits à Madrid à sa place. Afin d'être sûr que François 1^{er} n'éluderait pas cette clause le roi d'Espagne avait exigé que l'échange eût lieu à la frontière sur la Bidassoa. Cet acte historique se passa à Hendaye le 15 mars 1526 ; le roi et ses fils âgés de 10 et 8 ans, qu'on appelait « messieurs les enfants », se présentèrent en même temps sur les deux rives de la Bidassoa. Ils montèrent sur deux bateaux qui se rejoignirent au milieu du fleuve et, après une courte entrevue, les enfants de France débarquèrent en Espagne avec leur suite, tandis que François 1^{er} trouvait à Hendaye tous les grands seigneurs du royaume qui l'attendaient. Il monta à cheval en s'écriant : « Je suis encore roi de France » et, d'une traite, il gagna Bayonne, d'où il se mit en route, quelques jours après, pour Paris,

Quatre ans plus tard eut lieu au même endroit l'échange de « Messieurs les enfants » contre la rançon de douze-cent-mille écus

d'or. Les diverses sommes qui avaient fait l'objet des contributions des provinces furent réunies à Bayonne après la paix de Cambrai (1529). Au fur et à mesure de leur arrivée les écus étaient déposés dans deux salles du château-vieux et, lorsque la somme fut complète, le connétable de Montmorency, que François 1^{er} avait chargé de réunir les fonds, invita les délégués espagnols à les vérifier. Cette vérification demanda deux mois, car les Espagnols se montrèrent d'autant plus difficiles qu'il se trouva un grand nombre d'écus faux, ou d'un poids insuffisant. Lorsqu'on fut complètement d'accord, Montmorency se mit en rapport avec Don Pedro connétable de Castille, qui avait plein pouvoir pour représenter l'empereur et attendait à Fontarabie que la rançon fut prête. Il fut convenu que l'échange de la rançon avec MM. les Enfants et Eléonore de Castille, sœur de Charles Quint qui devait épouser François 1^{er}, se ferait sur la Bidassoa le 1^{er} Juillet (1530), avec le même cérémonial que pour l'échange de François 1^{er} et de ses enfants. Au jour fixé, le convoi transportant la rançon partit de Bayonne. Il était composé de 30 mulets portant chacun 40.000 écus accompagnés par 100 hommes de guerre à pied n'ayant que des bâtons et 300 hommes d'armes. Après bien des malentendus et des tâtonnements provenant de la méfiance des uns vis à vis des autres, l'échange put se faire dans les conditions fixées. La reine et les princes prirent place dans une gabarre, tandis que le trésor était placé sur un bateau semblable. Les deux embarcations furent dirigées l'une vers l'autre et l'échange se fit au milieu de la Bidassoa.

A peine débarqués, la reine et les fils du roi se rendirent à Saint-Jean-de-Luz où ils passèrent la nuit et de là à Bayonne.

La Bidassoa fut encore le théâtre de plusieurs entrevues et échanges de grands personnages. Dès que Catherine de Médicis eut fait émanciper Charles IX, à l'âge de 13 ans, elle lui fit faire un voyage à travers le royaume et la cour vint en 1565 dans le Labourd, où elle rencontra Elisabeth sœur de Charles IX mariée à Philippe II roi d'Espagne. A son retour le roi l'accompagna jusqu'à Hendaye et il séjourna à St-Jean-de-Luz, où il confirma l'ordonnance de ses prédécesseurs exemptant les habitants du Labourd des aides et des tailles. A cette époque, le pont reliant Ciboure à Saint-Jean-de-Luz était en fort mauvais état et on éprouva les plus grandes difficultés à faire passer les bagages de la cour. Le roi ordonna de construire un nouveau pont plus large, mais Ciboure ne voulut pas contribuer à la dépense et ce n'est que beaucoup plus tard, en 1606, que le pont fut reconstruit.

§ 4. LE LABOURD AU XVII^e SIÈCLE.

Passages princiers. — Le 9 Novembre 1615 eut encore lieu à Hendaye le double passage de l'infante Anne d'Autriche qui venait épouser le roi Louis XIII et de madame Elisabeth, sœur de ce roi, qui allait épouser le roi d'Espagne Philippe IV. L'échange des princesses eut lieu près de Béhobie dans la plus grande magnificence des deux côtés.

Guerre avec les Espagnols. — Des événements moins pacifiques ne tardèrent pas à se produire. Pendant que Richelieu assiégeait la Rochelle, dernier boulevard du parti protestant, les habitants de l'île de Ré, bloqués par une flotte anglaise, étaient dans la plus grande détresse. Un convoi de secours et de ravitaillement fut organisé dans les ports du Labourd. St. Jean-de-Luz arma 15 pinasses et 25 barques chargées de vivres et de munitions qui se joignirent à une flotte armée à Bayonne sous le commandement d'Andoin et de Valin. Cette flotte força le blocus ravitailla l'île de Ré et permit ainsi à Richelieu de mener son entreprise à bonne fin.

Peu de temps après ce fut le Labourd lui-même qui fut le théâtre de la guerre. Pendant la période dite « période française » de la guerre de trente ans » la France eut à lutter contre l'Espagne et l'Autriche étroitement unies. Si les événements principaux se déroulèrent sur le Rhin, dans les Pays Bas et en Italie, la frontière franco-espagnole et le Labourd furent aussi le théâtre d'opérations très préjudiciables au pays. A la déclaration de guerre qu'elle reçut en 1635, l'Espagne répondit par l'invasion du territoire. St-Jean-de-Luz et Ciboure furent occupés par les Espagnols qui y commirent les pires excès et mirent les habitants dans la nécessité de se réfugier à Bayonne. On estime que sur 660 maisons, 437 furent rasées ou brûlées, la communauté perdit 15 grands navires, 40 pinasses et une centaine de chaloupes avec leurs apparaux (1). Richelieu envoya le duc de Lavalette pour tenir tête aux Espagnols et pendant huit mois les adversaires se firent dans le Labourd une guerre d'escarmouches au grand préjudice des populations. C'est alors, d'après la tradition, que les basques inventèrent la bayonnette en fixant leurs couteaux au bout de leurs fusils.

Siège de Fontarabie. — Les hostilités en Labourd prirent fin en 1637. Pour en éviter le retour, Richelieu décida d'occuper la vallée de la Bidassoa et de prendre Fontarabie. Il confia cette mission à Condé (Monsieur le prince, père du grand Condé) aidé du duc de Lavalette et du duc de Gramont. Une armée de 30.000 hommes,

(1) Saint-Jean-de-Luz et Ciboure furent occupés pendant plus d'un an par les Espagnols.

sous leur commandement, investit la place, et pour éviter qu'une flotte espagnole ne vint la ravitailler, une flotte française, sous le commandement du cardinal de Sourdis, vint croiser sur la côte. Le 22 Août en rade de Guétaria elle détruisit complètement la flotte espagnole commandée par don Lope de Hoces. Mais ce succès n'eut pas de lendemain. Les opérations du siège mal conduites, par suite de la rivalité de Lavalette et de Gramont, traînèrent en longueur et les Espagnols eurent le temps de former une armée de secours qui parvint à se dissimuler derrière le Jaïsquibel et, prenant les Français à l'improviste, le 8 Septembre 1639, les obligea à lever le siège (1). Depuis cette époque une procession se rend chaque année, à cette date de Fontarabie à l'église de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe située sur le Jaïsquibel pour commémorer la délivrance de la place.

Traité des Pyrénées. — Quelques années plus tard se produisit sur les bords de la Bidassoa un événement plus pacifique mais d'une importance capitale pour les deux pays ; la signature du traité des Pyrénées et le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, fille du roi d'Espagne Philippe IV.

Les négociations pour la paix avaient commencé le 13 Août 1659 dans l'île des Faisans considérée comme territoire neutre entre la France et l'Espagne. Conduites par Mazarin pour la France et don Luis de Haro pour l'Espagne, elles donnèrent lieu au traité des Pyrénées, dont les préliminaires furent signés par les deux plénipotentiaires le 7 Novembre, après trois mois de pourparlers et de discussions. L'année suivante eut lieu le mariage prévu par le traité. La cour de France arriva à St-Jean-de-Luz le 8 mai 1660. Le 3 Juin fut célébré à Fontarabie, en présence du roi d'Espagne, le mariage par procuration. Louis XIV était représenté par don Luis de Haro et l'officiant était l'évêque de Pampelune. Trois jours après, les deux cours se réunirent pour la remise officielle de l'infante et la signature définitive du traité, dans l'île des Faisans qui porte depuis cette époque le nom d'île de la Conférence. A cette occasion un magnifique bâtiment avait été construit et décoré sous la direction du célèbre peintre espagnol Velasquez. Les deux cours y rivalisèrent de luxe et d'élégance. Le mariage définitif fut célébré dans l'église de St-Jean-de-Luz par Mgr d'Olce, Evêque de Bayonne, le 9 Juin, et six jours après la cour reprenait le chemin de Paris, laissant dans cette petite ville

(1) La responsabilité de cet échec fut attribuée à Lavalette qui passa en Angleterre pour éviter la colère de Richelieu. Il n'en revint qu'après la mort du cardinal.

le souvenir d'une magnificence qu'on rappelle encore aujourd'hui.

Le traité des Pyrénées fut suivi, peu de temps après, d'un autre traité qui, pour être moins connu, n'en eut pas moins les conséquences les plus heureuses pour les riverains de la Bidassoa. Depuis les temps les plus reculés des démêlés se produisaient constamment entre les habitants des deux rives du fleuve : les Espagnols prétendaient que toute la rivière leur appartenait, les Labourdins revendiquaient les mêmes droits et c'était là le sujet de violences et de rixes qui motivaient souvent l'intervention des pouvoirs publics. A plusieurs reprises même des membres du Parlement de Bordeaux furent envoyés pour se mettre en rapport avec les représentants de l'Espagne et étudier la question. Ces délégués avaient pris l'habitude de se réunir dans l'île des Faisans qu'on avait fini par considérer comme un terrain neutre et c'est cette considération qui justifia le choix fait par Mazarin et Don Luis de Haro pour leurs négociations et l'entrevue des deux cours.

Après le traité des Pyrénées, les négociations se poursuivirent sur cette question et se terminèrent par un traité, signé le 9 octobre 1685, qui reconnut des droits égaux aux habitants des deux rives. Toutefois, pour éviter les querelles entre les pêcheurs français et espagnols, il fut stipulé qu'ils pêcheraient à jour passé. Depuis cette époque, un navire de guerre de chaque nationalité stationne dans la rivière à Hendaye et à Fontarabie pour assurer l'exécution de ce traité. Les commandants de ces bâtiments règlent au mieux les incidents qui se produisent et sont aussi chargés, à tour de rôle, de l'entretien de l'île de la Conférence, terrain neutre comme les eaux qui l'entourent, et du monument commémoratif du traité des Pyrénées.

§ 5. LE LABOURD AU XVIII^e SIÈCLE.

Période de décadence. — Pendant le XVIII^e siècle et jusqu'à la Révolution, il ne se passa dans le Labourd aucun fait bien saillant. Il fut traversé par Philippe V allant prendre possession de son royaume, par les armées françaises au cours de la guerre de la succession d'Espagne, par quelques grands personnages, sans qu'aucun fait bien intéressant se détache de cette période qui fut pour le pays une période de décadence et d'épreuves. Saint-Jean-de-Luz et Ciboure, autrefois si florissants, furent atteints, dans leur source de prospérité, par la paix d'Utrecht (1713), qui fit perdre à la France ses colonies d'Amérique avec lesquelles ces ports étaient en relations continuelles. Les prises de nombreux corsaires, qui s'illustrèrent par bien des exploits maritimes pendant la guerre de 7 ans, ne

compensèrent que très imparfaitement la ruine d'un commerce dont profitait tout le Labourd. En outre, les privilèges de la province étaient de plus en plus méconnus, les agents de la Ferme imposaient des taxes de plus en plus lourdes, malgré les protestations des représentants du pays. Cette situation alla en empirant jusqu'à la Révolution.

Comme les autres provinces basques, le Labourd accueillit mal le changement de régime qui supprimait l'autonomie locale et les privilèges et plus tard la suppression du culte, dans un pays essentiellement religieux, mit le comble au mécontentement. Il n'en dut pas moins subir la foi commune : l'assemblée provinciale et le bailliage d'Ustaritz furent supprimés et le Labourd, comme les deux provinces voisines, subit le régime administratif imposé à toute la France. Un district fut créé ayant son siège à Ustaritz avec un directoire de cinq membres et, peu de temps après, la direction du district fut transportée à Bayonne, où elle resta jusqu'à la création de l'arrondissement de Bayonne en Février 1800.

§ 6. GUERRES DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE.

Guerres sous la Révolution.— Les guerres de la Révolution eurent leur contre-coup dans le Labourd. Tandis que, en Avril 1793, Moncey résistait non sans peine en Basse-Navarre à la poussée des Espagnols, les troupes françaises, qui couvraient le Labourd du côté de Sare, furent contraintes de se replier derrière la Nivelle, abandonnant à l'ennemi tout le territoire situé au sud de cette rivière y compris Hendaye. Mais les Espagnols ne surent pas profiter de ces avantages et ils laissèrent le temps aux représentants du peuple Pinet et Cavaignac d'organiser la résistance. Ces conventionnels eurent recours aux mesures les plus violentes et les plus radicales et, moins d'un an après, ils avaient en main une armée capable de reprendre l'offensive. Le 24 juillet 1794 dix mille hommes pénétrèrent dans la vallée du Baztan, tandis que 7000 hommes s'emparaient des montagnes de Vera. Le 1^{er} août Irun et Fontarabie se rendaient et Saint-Sébastien était pris le 4, ce qui permettait à l'armée de s'établir solidement en Espagne et d'occuper tout le Nord du Guipuzcoa et de la Biscaye. Aussi, lorsque les opérations reprirent l'année suivante, à la faveur de ces positions, elle parvint à séparer les deux corps ennemis qui couvraient la Navarre. Elle rejeta l'un sur Pampelune, l'autre sur Pancorbo au delà de l'Ebre. La paix de Bâle mit fin aux opérations. Dans le cours des mois d'Août et de Septembre l'armée regagna la France et traversa le Labourd pour se rendre en Vendée et en Italie.

Pendant cette campagne les représentants du peuple commirent un acte inqualifiable. Irrités de l'échec du début de la campagne ils accusèrent les Basques d'intelligence avec les Espagnols et, par mesure de représailles, ils ordonnèrent la déportation en masse des habitants de Sare, Ascaïn, Biriadou, Itxassou, Espelette, Souraïde, Cambo, Larressore, Macaye, Mendionde et Louhossoa. Tous les habitants, sans distinction d'âge et de sexe, furent arrachés à leurs demeures, entassés dans des chariots et internés dans les Landes et le Gers, à 20 lieues au moins de la frontière. Parqués dans des locaux malsains, mal et insuffisamment nourris, dénués de tout, ces malheureux périrent en grand nombre de faim et de misère. C'est seulement le 30 septembre 1794 que les survivants furent autorisés à revenir dans leurs foyers.

Guerres de l'Empire. — Après une période de paix de 15 ans, le Labourd vit de nouveau des passages de troupes et des préparatifs de guerre. En 1808, Napoléon se rendit à Bayonne pour y recevoir l'abdication de Charles IV, roi d'Espagne, en faveur de son fils Ferdinand et la cession à son bénéfice des droits de ce dernier sur la couronne. Pendant son séjour à Bayonne, il visita le Labourd à plusieurs reprises notamment Hendaye, Saint-Jean-de-Luz et Biarritz. Quelques mois plus tard commença la guerre d'Espagne, pendant laquelle, de 1808 à 1814, six cent mille hommes de troupes traversèrent le Labourd. Puis vinrent les jours malheureux et l'invasion. Lorsqu'après la bataille de Vittoria (1813) notre armée fut obligée de se replier sur la frontière, le général Villatte s'établit sur les hauteurs qui séparent la vallée de la Bidassoa de celle de la Nivelle, tandis que le maréchal Soult faisait, avec les autres divisions, une tentative pour débloquer Pampelune. Cette tentative n'ayant pas réussi, pas plus qu'une diversion pour secourir Saint-Sébastien ou le général Rey se trouvait dans une situation critique, le maréchal Soult n'eut d'autre but que de protéger le territoire contre l'invasion. Il établit son quartier général à Saint-Jean-de-Luz et échelonna les divisions Reille, Villatte et d'Erlon de la mer aux montagnes, où elles se tenaient en contact avec les divisions Harispe et Foy qui, après Sauroren, s'étaient repliées sur Ossès et Saint-Jean-Pied-de-Port. Wellington attendit, pour attaquer, les capitulations de Saint-Sébastien et de Pampelune, qui eurent lieu les 8 septembre et 31 Octobre. Après une série de combats sur tout le front, les troupes françaises furent obligées de se replier devant les forces alliées bien supérieures en nombre et s'établirent en partie sur les hauteurs couvrant Bayonne, à Arbonne, Arcangues et Bassussarry, en partie

sur celles de Villefranque et Orlopo, où elles se maintenaient en contact avec les troupes de la Basse-Navarre.

Après avoir donné un mois de repos à ses troupes, Wellington, qui avait établi son quartier général à Saint-Jean-de-Luz, attaqua de nouveau le 9 décembre l'armée française. A la faveur du brouillard, il réussit à traverser la Nive et le 12 il livra, sur les hauteurs de Saint-Pierre-d'Irube et de Mouguerre, une sanglante bataille qui contraignit une partie de l'armée de Soult à se replier sur la Bidouze, tandis que l'autre partie passait sur la rive droite de l'Adour, laissant tout le pays, sauf Bayonne qui était investi, au pouvoir de l'ennemi.

La chute de Napoléon mit fin quelques mois plus tard à l'occupation du Labourd. Depuis cette époque sa paix n'a plus été troublée et les quelques redoutes dont on aperçoit encore les traces sur certaines hauteurs, sont les seuls vestiges d'une lutte dont Napoléon a pu dire dans le mémorial de Sainte-Hélène : « La campagne du maréchal Soult est très belle ». Un monument que le Souvenir Français a fait élever sur les hauteurs de Mouguerre, à l'occasion du centenaire de la bataille de Saint-Pierre, rappellera aux générations futures une époque malheureuse, mais à jamais glorieuse, pour les armées françaises.

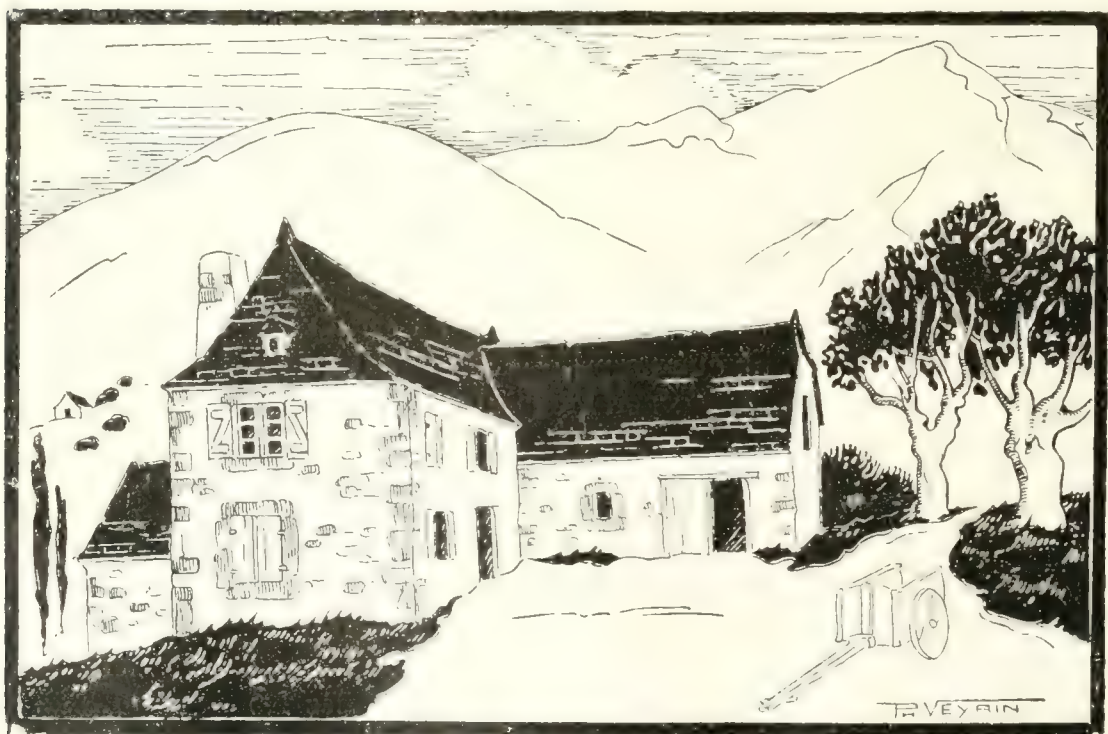


Fig. N° 5. — Maison souletine.

CHAPITRE III

Organisation sociale, politique, administrative, ecclésiastique et judiciaire des trois Provinces Basques

I. — LA SOULE

Organisation sociale. — La Soule était, comme les deux autres provinces basques, un pays de franc-alleu naturel et d'origine : les concessions, comme les personnes, étaient libres. La majorité des Souletins était une population d'agriculteurs ; mais la terre était très inégalement répartie et dès la fin du X^e siècle on trouvait déjà des propriétaires de vastes domaines et à côté des terres très morcelées et libres de tout vasselage. Aussi y avait-il des différences de classes similaires de celles de la Basse-Navarre et du Béarn avec cette différence que les Seigneurs de Soule pouvaient être assimilés à des « cavers » et à des « domengers » plutôt qu'à des seigneurs féodaux. Le caver correspondait au chevalier et le domenger à l'écuyer. Le premier servait à cheval, le second à pied. Avec le temps il se forma même une sélection parmi les chevaliers. Les plus puissants formèrent une classe à part et prirent le nom de « Potestats » ; ils prirent le pas sur les autres et eurent une situation prédominante dans certaines parties de l'administration de la province. Ce titre du reste, pas plus que leurs fonctions, ne leur conférait aucun privilège ; tous jouissaient, quels que fussent leurs titres, des mêmes prérogatives. Les Potestats étaient au nombre de dix ; leur titre était héréditaire.

La maison noble du seigneur s'appelait « Domecq ». Lorsqu'il y en avait plusieurs dans le même endroit, ce nom était réservé à la maison la plus importante et, dans ce cas, les autres portaient le nom de « la Salle ».

Organisation administrative et politique. — La base de l'administration était la paroisse dont les habitants formaient, au point de vue civil, une communauté. Dans chaque paroisse un chef de maison remplissait les fonctions de surveillant et répondait des faits et gestes des habitants. Cette charge était héréditaire : elle s'appelait : « fermance-vesalière ». Un certain nombre de paroisses formaient

une seconde division administrative, la « dégairie » ou « vic ». Un chef appelé « dégan », magistrat électif, présidait l'assemblée générale de la dégairie où étaient discutées les questions intéressant les paroisses. Enfin un certain nombre de dégairies formaient une troisième division administrative la « messagerie » à la tête de laquelle était un autre magistrat, le « messenger » qui avait diverses attributions.

Les messageries étaient au nombre de trois : la Haute-Soulè, la Basse-Soule, et les Arbeilles.

La Haute-Soule comprenait 25 paroisses qui constituaient deux dégairies ou vics (le val dextre et le valsenestre) et s'étendait de la frontière méridionale, formée par la ligne de faite des montagnes, jusque vers Licq-Athercy.

La Basse-Soule se divisait en trois dégairies, Aroue, Laruns et Domezain, formées par 25 paroisses comprises entre Mauléon inclus et les limites nord de la province.

Les Arbeilles, comprises entre les deux précédentes, se divisaient en deux dégairies : la grande Arbeille et la petite Arbeille, comprenant ensemble 15 paroisses.

Ne faisaient partie d'aucun de ces groupements les bourgs royaux de Mauléon, Barcus, Tardets, Haux, Sainte-Engrâce et Larrau qui étaient administrés par des jurats et avaient une organisation à part.

Primitivement, en l'aut de cette hiérarchie, il y avait le vicomte. Sous l'occupation anglaise il fut remplacé par un capitaine-châtelain nommé par le roi et sous l'occupation française par un gouverneur. Le château fut pendant longtemps la résidence de ces divers personnages qui n'eurent d'autre rôle que de représenter le pouvoir central. En fait, ce n'étaient que des agents de contrôle et d'exécution, car la Soule était un pays d'Etats et le souverain pouvoir résidait dans les Etats.

Etats.— Les Etats, dont les origines ne sont pas connues, étaient une assemblée chargée de veiller sur les affaires publiques et les intérêts communs à tout le pays. On appelait cette assemblée « la cour d'ordre ». C'est le gouverneur qui décidait quand il y avait lieu de la réunir et la convocation en était faite par les messagers et les dégans. Elle se composait de 3 corps : le clergé, la noblesse, et le tiers-état. Le clergé était représenté par l'Evêque d'Oloron, l'abbé de Sainte-Engrâce, le commandeur d'Ordarp et le prieur de Pagolle. Le corps de la noblesse était composé par les dix potestats et 46 gentilshommes. Quant au tiers-état il comprenait tous les Souletins. Un syndic représentait les deux premiers corps et un autre le troisième.

Le clergé et la noblesse se réunissaient ensemble et arrêtaient leur vote qui était transmis aux dégans et aux fermances-vesalières ainsi qu'aux jurats des bourgs royaux. Ce vote était soumis à l'assemblée générale des dégaires et des bourgs qui se prononçaient et la volonté du peuple ainsi connue était portée par les dégans et les jurats des bourgs royaux à la connaissance d'une nouvelle assemblée qui se réunit longtemps au bois de Libarrenx et plus tard à Mauléon et qui décidait.

En 1730 cette organisation fut modifiée. Le tiers nomma trois députés avec pleins pouvoirs et les trois ordres prirent leurs décisions en commun. Du reste, à cette époque les Etats avaient perdu une partie de leur indépendance et ne délibéraient plus que sous le bon plaisir du roi ; le plus souvent leurs décisions restaient sans effet.

Organisation ecclésiastique. — La Soule, comme division ecclésiastique, faisait partie de l'évêché d'Oloron. L'évêque y était représenté par le curé de Mauléon qui avait rang de vicaire-général. L'évêque d'Oloron vint lui-même habiter Mauléon pendant une trentaine d'années à l'époque où Jeanne d'Albret eut rendu le protestantisme obligatoire dans ses états.

Les établissements religieux étaient nombreux ; les principaux étaient l'abbaye de Sainte-Engrâce, les commanderies d'Ordarp et de l'Hôpital Saint-Blaise, les prieurés de Larrau, Tardets, Pagolle, Ainharp, Roquiague, Osserain qui servaient en même temps d'hôtelleries pour les pèlerins. Tous ces établissements remontaient aux XI^e et XII^e siècles.

Organisation judiciaire. — Les fonctions judiciaires au premier degré étaient remplies par les fermances-vesalières, les jurats et les dégans dont les attributions étaient limitées. Mais cette règle n'était pas absolue et, à côté de cette organisation judiciaire, il y avait des justices particulières. C'était le cas pour le baillage de Barcus, celui de Mauléon, le bourg de Larrau, la baronnie de Montory, et la seigneurie de Troisville. Au-dessus de ces juridictions siégeait la cour de Licharre qui avait son origine, comme en Béarn, dans la cour du vicomte à une époque qu'on ne peut préciser. Présidée par le châtelain de Mauléon ou le gouverneur, elle se composait d'un lieutenant de robe longue, assisté de dix poolestats qui siégeaient à Licharre, localité voisine de Mauléon et englobée aujourd'hui dans la même commune. Après l'annexion du Béarn à la France et la réorganisation des diverses justices, les appels de la cour de Licharre se portèrent au Parlement de Pau et cet état de choses dura jusqu'à la Révolution.

La cour de Licharre traversa au XVII^e siècle une période de difficultés, à la suite d'événements qui valent la peine d'être rapportés tant au point de vue de l'histoire de ce corps que de la personnalité qui la motiva. Cette dernière était M. de Troisville (dont on fit par corruption Tréville) et qui est surtout connu du public par le roman d'Alexandre Dumas « Les Trois Mousquetaires ».

M. de Troisville était le fils de Jean de Peyrer, un riche marchand d'Oloron, qui avait acheté en 1607 la seigneurie de Troisville, dont il prit le nom. Cette seigneurie était située dans la plaine, au nord de Tardets.

Comme beaucoup de cadets de Gascogne, Troisville alla chercher fortune à Paris. Il y fit une carrière des plus rapides et des plus brillantes ; en 1634 il était capitaine-lieutenant des mousquetaires et jouissait de la confiance du roi Louis XIII. Compromis, vers cette époque, dans un complot contre le cardinal de Richelieu, il fut démis de sa charge ; mais, comme le roi tenait beaucoup à lui, il lui confia, comme compensation, le gouvernement du pays de Foix. Après la mort de Richelieu, il rentra en grâce et bien qu'il ne put obtenir la réintégration dans ses anciennes fonctions, il n'en obtint pas moins de la reine-mère de nombreux privilèges. C'est ainsi qu'il fut nommé successivement gouverneur du Tursan, Marsan, Gabardan, gentilhomme de la chambre, conseiller d'Etat et maréchal des camps et armées du roi. Enfin, par lettres-patentes de l'année 1646, la seigneurie de Troisville était érigée en comté avec juridiction et justice haute, moyenne et basse sur cinq paroisses.

Une partie du pays de Soule passait sous la juridiction de Troisville. C'était un fait d'autant plus dangereux pour le pays que, quelques années auparavant, Troisville avait acheté les domaines royaux mis en vente par Louis XIII et possédait déjà une bonne partie du pays. La cour de Licharre, dont le ressort se trouvait ainsi sensiblement diminué, s'émut de cet état de choses et il se forma dans le pays un parti d'opposition bien accusé. Aussi lorsque Troisville voulut prendre possession de la cour de Licharre, du château de Mauléon et des justices subalternes qui lui étaient dévolues, il se heurta aux officiers, magistrats et au gouverneur du pays de Soule, Armand de Belzunce, qui s'opposèrent avec la dernière énergie à l'exécution de lettres qui tendaient à soustraire 14 paroisses à la juridiction de la cour de Licharre. Ce n'était là que le commencement d'une lutte qui dura une vingtaine d'années. Après des arrêts contradictoires, des enquêtes succédant aux enquêtes et des formalités sur formalités, une transaction intervint. Le pays racheta les domaines primitivement achetés par Troisville et quant aux justices, un arrêt du

conseil du roi en date du 29 novembre 1663, remit un certain nombre de localités dans le ressort de la cour de Licharre, tout en maintenant le plus grand nombre sous la juridiction de Troisville. Enfin, en 1671 le roi racheta lui-même le domaine royal de Soule à M. de Troisville, qui acquit la même année la baronnie de Tardets, comprenant 8 villages ayant fait partie jusqu'alors du domaine de la maison de Luxe.

Pendant cette période troublée le château de Mauléon avait été le centre de la résistance. Sur l'ordre de Louis XIII il fut démoli en 1642, mais il fut reconstruit peu de temps après. Grâce à ces mesures et à la promesse de Troisville de respecter les coutumes de la Soule, le calme revint dans le pays. Troisville y passa les dernières années de sa vie. Il fit bâtir de 1660 à 1663, d'après les plans de Mansard, le joli château d'Elissabia qu'on voit encore aujourd'hui à côté de l'église. Il y mourut en 1672 à l'âge de 73 ans et fut enseveli dans l'église paroissiale de Troisville. Il eut deux fils dont l'un entra dans les ordres et l'autre mourut sans postérité. Le château après avoir été la propriété du comte de Montréal-Troisville, arrière-petit-neveu du capitaine des mousquetaires, appartient aujourd'hui à M. d'Andurain.

Organisation financière. — Au point de vue fiscal, la Soule, terre de franc-alleu, était exempte de taille et d'impôts. Cependant après son annexion à la couronne de France, elle dut participer aux dépenses énormes qui marquèrent les règnes de Louis XV et de Louis XVI. Le pouvoir central ne se contenta plus de dons gratuits que votaient les Etats à certaines occasions. Une armée d'agents du fisc s'ingénia à procurer au trésor de nouvelles ressources par des mesures tous les jours plus vexatoires, malgré les protestations incessantes des Etats qui invoquaient en vain les privilèges reconnus par les rois précédents.

Aussi le siècle qui précède la Révolution est-il marqué par la lutte continuelle des Etats défenseurs des privilèges des Souletins contre un pouvoir central de plus en plus avide et tous les jours plus puissant.

II. — LA BASSE-NAVARRRE.

Organisation sociale. — Bien que de tout temps la Navarre ait été soumise au régime monarchique, bien qu'elle ait eu des différences de classes très marquées et des privilèges pour une partie de ses habitants, le régime féodal n'y a jamais existé, du moins tel qu'on l'entend par cette dénomination. Il y eut cependant une dépendance assez accusée entre les individus dans la hiérarchie sociale et

en cela la Navarre présente des différences sensibles avec la Soule et le Labourd. Comme dans ces deux provinces, une des prérogatives des habitants était l'allodialité des terres : elles étaient toutes libres d'origine et franches de toute servitude. Cette allodialité du sol a toujours été respectée, même après l'annexion de la Basse-Navarre à la France.

Comme on le voit la possession du sol était la base de l'organisation sociale. Du reste il n'appartenait pas exclusivement aux individus, mais aussi aux paroisses. Quant au domaine royal, il était de peu d'importance et le roi recevait peu de redevances. D'après l'intendant Lebret, le total de ses revenus, au commencement du XVIII^e siècle, ne dépassait pas 5000 livres, provenant des droits de péage à Saint-Jean-Pied-de-Port, Hélette; Saint-Michel, Saint-Palais, Garris, Masparraute et Uhart, des droits sur les vins, du vingtième des amendes et du contrôle des exploits des officiers publics.

Si les terres étaient libres, il n'en était pas de même des personnes, parmi lesquelles on distinguait des classes bien définies formant les deux grandes divisions des « nobles » et des « non nobles ». Les prérogatives de la noblesse n'étaient pas attachées aux personnes, mais à la terre. Il y avait des biens nobles et des biens non nobles et tout possesseur de terre noble jouissait de toutes les prérogatives de la noblesse. En outre lorsqu'une famille possédait, pendant un siècle sans interruption, une même maison noble, elle était réputée noble « de race et d'extraction ». Cette condition et les différences d'importance des biens fonciers créèrent des différences entre les nobles eux-mêmes.

Les plus riches prirent le nom de « ricombres » (« hombres », « hommes » : « ricos » « riches »), devinrent les grands dignitaires du royaume et membres du conseil du roi. Eux seuls avaient le droit de lever la cavalerie et de commander les troupes. Quelques-uns même virent leurs biens érigés en vicomtés ou baronnies : ce fut le cas des vicomtes de Baïgorry et d'Arberoue et des barons d'Armen-daritz, de Béhorléguy, de Lacarre, de Lantabat et de Luxe.

Au-dessous des ricombres venaient les « chevaliers » (les caballeros), propriétaires assez riches pour pouvoir entretenir un cheval et un suivant : puis les « infanzones » qui servaient dans l'infanterie. Enfin venaient les écuyers, nobles sans fortune, qui vivaient le plus souvent à la solde d'un ricombre et qui faisaient partie de sa maison.

Au cours de leurs nombreuses guerres pendant le moyen âge, les rois de Navarre ennoblirent un grand nombre de terres pour récompenser leurs propriétaires de leurs services. C'est ainsi qu'en septem-

bre 1350, Charles le Mauvais accorda un brevet de ricrombrie à Arnaud-Raymond de Gramont et lui céda la Bastide-Clairence en échange de l'engagement d'entretenir six chevaliers. Des faits analogues sont fréquents dans l'histoire de la Navarre et on peut citer des villages et même des vallées entières dont tous les habitants furent ennoblis à la fois. On ne saurait donc être surpris qu'au moment du démembrement de la Navarre un sixième de la population fut composé de nobles. C'est ce qui explique aussi que lorsqu'on parcourt la Navarre, surtout la partie espagnole qui a échappé aux mutilations de la révolution, on trouve un si grand nombre d'anciennes maisons portant encore des armoiries.



Fig. N° 6. Maison navarraise.

Au-dessous des nobles venaient les « francs », classe intermédiaire, qui payait le tribut tout en jouissant de certains privilèges, puis les « vilains », qui formaient le peuple et qui ne jouissaient d'aucune prérogative et enfin les « esclaves ». Ces derniers étaient nombreux au Moyen âge : c'étaient des prisonniers de guerre, le plus souvent des Maures ; mais l'esclavage alla en s'affaiblissant, disparut d'une manière insensible et, vers la fin du XV^e siècle, on n'en trouvait plus de trace.

Du Roi. — La forme du gouvernement de la Navarre fut de tout temps la royauté, mais une royauté élective et qui était loin d'être absolue. Le roi était nommé par les Etats au cours d'un cérémonial qui avait lieu dans la cathédrale de Pampelune en présence de tout le peuple. Le roi prenait le premier certains engagements très précis, notamment celui d'observer la constitution et de maintenir les privilèges dont jouissaient ses sujets. Ce n'est qu'une fois qu'il avait pris ces engagements, que ses sujets lui juraient obéissance et fidélité. Après 1512 cette cérémonie du couronnement n'eut plus lieu pour la Basse-Navarre, mais les engagements réciproques entre le souverain et les Etats n'en eurent pas moins lieu. En 1522 ce fut à Saint-Palais pour Henri d'Albret, en 1548 à Pau pour Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret, en 1620 pour Louis XIII. En 1660, Louis XIV étant à Saint-Jean-de-Luz pour son mariage, confirma les privilèges de la Navarre à une délégation des députés des trois ordres. Louis XV à sa majorité fit de même et Louis XVI fut le dernier qui ait prêté serment. Ainsi, bien avant les grandes puissances, la Navarre avait des rois constitutionnels qui étaient le pouvoir exécutif, tandis que les Etats étaient le pouvoir législatif.

Des Etats. — Les Etats se composaient de députés de la noblesse, du clergé et du tiers-état. Après la séparation de 1512, le clergé fut représenté par l'Evêque de Bayonne, celui de Dax et les prieurs des 4 établissements religieux les plus importants. La noblesse était représentée par les possesseurs de terres nobles ; le tiers comprenait 26 députés de villes ou de communes. Les Etats s'occupaient de toutes les questions administratives et financières : ils votaient les lois, les impôts, etc... en s'inspirant toujours de leurs privilèges. Dans l'intervalle des sessions, un syndic, nommé par eux, avait la charge de veiller à l'exécution des décisions et au maintien des privilèges. A l'origine il n'y avait pas de bâtiment prévu pour la réunion des Etats ; ils se réunissaient le plus souvent dans une église, quelquefois à Irissarry, d'autres fois dans un champ situé entre Uhart et Mongelos. Lorsque le traité des Pyrénées eut rendu à la France la ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, que l'Espagne détenait depuis 1512, cette ville fut désignée pour la tenue des

Etats et on voit encore dans la rue d'Espagne une antique maison où ils siégèrent.

Lorsqu'en dehors des sessions ordinaires une affaire urgente et imprévue se présentait, l'assemblée pouvait être convoquée sur l'avis du syndic. Ces réunions appelées « jupes générales » étaient toujours très courtes et on ne pouvait y délibérer que sur l'objet de la convocation. Enfin, en outre de ces assemblées, il pouvait y en avoir d'autres au chef lieu de chaque district : on les appelait « cours générales ».

Divisions administratives. — Avant 1512 la Navarre était divisée, au point de vue administratif, en « 6 mérindades » dont la Basse-Navarre constituait la sixième. Elle était désignée sous le nom de « Ultra-puertos » « de l'autre côté des cols » et conserva après 1512, la même organisation qu'auparavant. Elle était partagée en 4 districts : 1^o la Chatellenie de Saint-Jean-Pied-de-Port, comprenant les pays de Cize, Baïgorry, Ossès et Iholdy, chef lieu, Saint-Jean-Pied-de-Port ; 2^o l'Arberoue, chef-lieu Saint-Martin ; 3^o le pays de Mixe, villes principales Garris et Saint-Palais ; 4^o le pays d'Ostabarret, chef-lieu Ostabat. Ces 4 districts comprenaient environ une centaine de paroisses. Un magistrat appelé « Mérim » avait la charge de la mérindad avec des attributions militaires, administratives et judiciaires.

La Navarre française conserva le droit de battre monnaie. Antérieurement à la conquête, les rois de Navarre battaient monnaie et avaient deux hôtels des monnaies ; un à Pampelune et un à Saint-Palais. Après 1512, les rois de Navarre continuèrent à fabriquer de la monnaie à Saint-Palais, où les ateliers fonctionnaient encore en 1681. Il est probable que c'est parce qu'ils faisaient double emploi avec la monnaie de Pau qu'ils furent supprimés et que les presses furent envoyées à Bayonne. Les archives de cette ville font mention d'un changement de local de l'hôtel des Monnaies pour cause d'agrandissement au commencement du XVIII^e siècle, ce qui concorde avec un rapport de l'Intendant Le Bret de 1700, dans lequel il est dit au sujet de la Monnaie de Saint-Palais : « Le Roi « ayant fait fermer cette Monnaie, les presses ont été portées dans « la Monnaie de Bayonne et les officiers, selon toute apparence, sont « morts de faim ».

Organisation ecclésiastique. — Antérieurement à 1512, de même qu'après cette date, le clergé de la Basse-Navarre relevait de l'évêque de Bayonne et de celui de Dax, tandis que celui de la Haute-Navarre relevait de l'évêque de Pampelune. Cette organisation provenait de ce que, lors de la création de l'évêché de Dax, les pays de Mixe et d'Ostabarret, qui lui furent dévolus, relevaient des ducs

d'Aquitaine, tandis que, lorsque l'Evêché de Bayonne fut créé, les pays de Cize, de Baigorry, d'Irissarry et d'Arberoue (ainsi que le Labourd) dépendaient du royaume de Navarre. Les conditions politiques de ces diverses régions changèrent par la suite sans que leur organisation ecclésiastique fût en rien modifiée. Du reste les évêques, sauf de très rares exceptions, vivaient en parfaite harmonie avec les rois de Navarre qui faisaient preuve généralement d'une grande générosité à leur égard. Comme ces évêques ne résidaient pas dans la province, ils y avaient un archidiacre ou vicaire-général chargé de les y représenter. Après les événements de 1512 cette organisation fut maintenue et il en fut de même après la réunion de la Basse-Navarre au royaume de France.

Il y eut cependant une période de 40 années pendant laquelle Saint-Jean-Pied-de-Port fut le siège d'un évêché : ce fut à l'occasion du grand schisme d'Occident en 1378. L'évêque de Bayonne Nicolas se déclare pour l'obédience du Pape d'Avignon et alla se fixer avec quatre chanoines à Saint-Jean-Pied-de-Port, tandis que Pierre d'Oraich était nommé évêque de Bayonne et restait fidèle à l'obédience de Rome.

Depuis cette époque les évêques se succédèrent dans les deux chapitres et à Saint-Jean-Pied-de-Port à Nicolas succéda Garcia d'Euguy, confesseur de Charles-le-Mauvais, qui eut lui-même pour successeur Arnaud de Laborde. Ce dernier fut envoyé au Concile de Constance par le roi de Navarre. Cette assemblée décida que les deux évêques de Bayonne et de Saint-Jean-Pied-de-Port administreraient simultanément le diocèse jusqu'au décès de l'un d'eux, époque où le survivant deviendrait l'unique évêque de tout le diocèse. Pierre de Mauloc évêque de Bayonne étant mort en 1417, Guillaume-Arnaud de Laborde, avec l'assentiment du roi d'Angleterre, prit la direction unique du diocèse de Bayonne, où il revint avec ses quatre chanoines. On voit encore à Saint-Jean-Pied-de-Port, dans la rue de la Citadelle, l'emplacement de l'ancien évêché, actuellement occupé par une maison plus moderne.

Il n'y avait pas en Basse-Navarre de monastères, ni d'hommes ni de femmes, mais il y avait un certain nombre de prieurés-hôpitaux et de maladreries. Il en sera question au chapitre V.

Organisation judiciaire.— Lorsque la mérindad d'Ultra-puertos faisait partie du royaume de Navarre on y distinguait trois juridictions. Les causes des vilains étaient jugées en premier ressort par un alcade mineur et en dernier ressort par un alcade majeur. Pour les nobles il y avait la cour du roi composée d'un « alcade » et de rícombres. Le terme d'alcade s'appliquait en Espagne à diverses fonctions. En Navarre l'alcade avait des fonctions judiciaires et cette

dénomination persista dans la Navarre française. Il ne faut pas confondre l'alcade avec l'alcaïde qui était chargé de garder et de défendre une place ou un château.

Quand Henri d'Albret eut renoncé à recouvrer la partie de son royaume usurpée par Ferdinand-le-Catholique, il se consacra à l'administration des états qui lui restaient et il apporta de sérieuses modifications à l'organisation administrative et judiciaire de la Basse-Navarre. La justice en premier ressort fut rendue par des juges portant le nom d'alcades ou de jurats et qui devaient tenir cour toutes les semaines à jour et heure fixes. Ces juges remplacèrent l'alcade majeur et l'alcade mineur. Au-dessus de cette juridiction était la « cour des chancelleries » dont le siège était à St-Palais et qui fut composée d'un vice-chancelier, de six conseillers, d'un avocat-général et d'un procureur-général. Tous ces magistrats étaient nommés par le roi et portaient la robe rouge.

Cette juridiction comportait certaines exceptions, car si le roi se réservait toujours la haute justice, il y avait des seigneurs et des villes qui avaient obtenu depuis longtemps et conservé la basse justice. C'était le cas en particulier de la maison de Gramont qui avait même droit de haute justice dans la seigneurie de Bidache.

Moins d'un siècle après qu'Henri d'Albret eut réorganisé la justice, Louis XIII promulgua en 1620 un édit unissant la cour de chancellerie au Parlement qu'il venait de créer à Pau. Les Navarrais protestèrent, mais en vain, et la seule compensation qu'ils purent obtenir fut que le Parlement porterait le nom de « Parlement de Navarre » et que Saint-Palais deviendrait le siège de la Sénéchaussée. A partir de cette époque la justice fut donc organisée de la manière suivante :

A Saint-Palais était le siège d'un Sénéchal de robe courte, composé d'un lieutenant-général, de deux conseillers assesseurs, d'un avocat, d'un procureur du roi et de six procureurs postulants. Les justices inférieures étaient : 1^o celle du pays de Gize administrée par un alcade résidant à Saint-Jean-Pied-de-Port pour le civil et les jurats de la ville pour le criminel ; 2^o celle du pays de Mixe administrée par un juge ; 3^o celle de l'Ostabaret confiée à un juge de robe longue ; 4^o celle de l'Arberoue rendue par un gradué. Enfin les jurats de Saint-Jean-Pied-de-Port, de Saint-Palais, de Garris et de la Bastide-Clairance, rendaient la justice ordinaire à la condition d'être au nombre de six dans chaque ville.

L'exécution des jugements ainsi que la police était données aux chefs de chaque district, aux merins de Saint-Jean-Pied-de-Port et de l'Arberoue et aux châtelains de St-Palais et de Garris. Au-dessus de ces magistrats le Vice-Sénéchal de Navarre remplissait les fonc-

tions de prévôt de la maréchaussée. Cette organisation ne subit guère de modifications sous l'ancien régime.

III. — LE LABOURD

Le Labourd est une des régions dont la situation juridique est la mieux connue, grâce à une enquête qui fut faite en 1311 sur l'ordre du roi d'Angleterre, dans le but de savoir exactement quels étaient ses droits sur le pays.

Organisation sociale. — Le Labourd était un pays franc, soustrait au régime féodal. Les terres et les hommes étaient libres et exempts de toute sujétion. La noblesse, qui possédait à peine le vingtième des terres, ne jouissait d'aucun privilège (1). Elle n'avait que quelques droits honorifiques tels que la première place à l'église et le droit de présenter le curé. Il faut faire une exception pour les paroisses d'Espelette, de Macaye et de Saint-Jean-de-Luz.

La première formait une baronnie qui exista jusqu'à 1615. A cette époque la famille s'éteignit et la dernière baronne d'Espelette, Juliana, laissa tous ses biens aux habitants.

La commune de Macaye formait une vicomté qui appartenait à la famille de Belzunce et qui passa ensuite dans celle des Haraneder. En 1684 le vicomte renonça à tous ses droits moyennant une rente annuelle de 600 livres, que les habitants lui servirent, jusqu'à la Révolution.

Quant à la baronnie de Saint-Jean-de-Luz, elle avait été aussi rachetée par les habitants, dans les circonstances qui seront relatées plus loin.

La féodalité cessa donc de bonne heure dans le Labourd. Les terres étaient très morcelées et les petits propriétaires étaient de beaucoup les plus nombreux. Ils jouissaient de plusieurs privilèges qui furent reconnus à maintes reprises : par l'enquête de 1311, par le règlement approuvé par Henri IV roi d'Angleterre en 1413, par la coutume du Labourd rédigée en 1514 et homologuée par le Parlement de Bordeaux. Les Labourdins étaient très jaloux de leurs privilèges et ils les défendaient avec la dernière énergie. Ils eurent surtout à le faire après la création des intendants. Ces fonctionnaires royaux émirent la prétention de taxer les habitants pour les droits séculaires d'usage, de pacage et de libre parcours. Ceux-ci protestèrent et, après bien des formalités et des enquêtes, une transaction intervint le 26 août 1641 ; en vertu de cet arrangement les

(1) Au moment de la réunion du Labourd à la France on n'y comptait pas plus d'une douzaine de familles nobles.

Labourdins étaient maintenus dans leurs droits séculaires, moyennant le paiement d'une somme de 8400 livres.

Tous les habitants bénéficiaient de ces privilèges; car, contrairement à ce qui existait dans la Basse-Navarre et dans la Soule, il n'y avait aucune différence de classes dans le Labourd. Tous avaient droit de chasse, de pêche, étaient exempts de la taille, de la corvée et de la gabelle: en revanche ils devaient l'entretien des routes et le service militaire. La plupart des habitants étaient des agriculteurs sauf cependant ceux de la côte.

Organisation politique et administrative. — La base de l'administration était la paroisse. Chaque paroisse avait une assemblée communale (*capitalia*) composée des chefs de famille, hommes ou femmes; ces dernières étaient représentées aux séances par leur mari, leur fils ou leur gendre. Dans ces assemblées qui se tenaient en plein air le Dimanche à l'issue de la messe, on nommait chaque année un nombre de jurats qui variait avec la population: l'un d'eux appelé « abbé » ou « maire-abbé » avait les attributions de nos maires actuels.

Pour traiter les affaires du pays, les maires se réunissaient à Ustaritz, capitale de la province, en une assemblée appelée « le Bil-

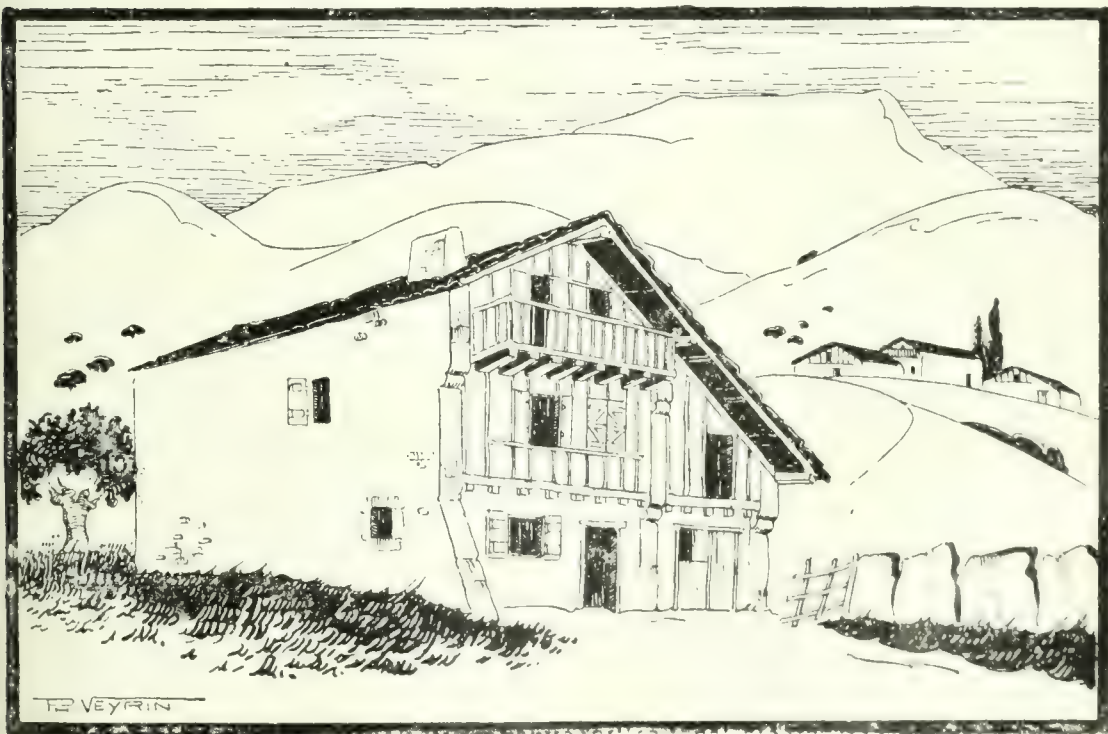


Fig. N° 7. — Maison labourdine.

car »; mais ils ne prenaient pas eux-mêmes les décisions. Dans une première assemblée, les questions étaient posées, puis les abbés revenaient dans leurs communes et, dans la capitallia qui avait lieu le Dimanche suivant, on arrêtait la réponse à faire. Les maires se réunissaient de nouveau à Ustaritz et les votes étaient émis suivant les décisions des communes.

Le Bilgar réglait aussi le budget de la province. Si cette dernière était autorisée à pourvoir à son administration, c'était en échange d'une contribution annuelle à verser au pouvoir central. Cette contribution, malgré les protestations du bilgar, allait toujours en augmentant. De 253 livres 10 sols qu'elle était en 1542, elle atteignit 70.000 livres en 1784, sans compter le budget spécial de la province. Le règlement de sommes aussi élevées ne se faisait pas sans difficultés et le pays était souvent en retard pour payer. En 1784 l'arriéré était de 140.000 livres et portait sur les 12 dernières années.

Du Syndic. — L'agent d'exécution du Bilgar était le Syndic, qui le représentait dans l'intervalle des réunions. Il avait surtout la charge de veiller au maintien de l'autonomie du Labourd et de la défendre contre les prétentions des fonctionnaires royaux. Primitivement, le syndic prenait l'initiative de convoquer le Bilgar, mais à la suite d'une ordonnance du 3 juin 1660, il ne put le convoquer qu'avec l'autorisation du bailli ou de son lieutenant.

Le syndic était aussi le trésorier de la province : il percevait des paroisses les contributions votées par le Bilgar et il versait entre les mains des receveurs généraux les sommes forfaitaires convenues. La charge de Syndic a toujours été gratuite, mais ce n'était pas une sinécure. Continuellement harcelé par les agents du trésor toujours pressés de recevoir les versements, percevant ces derniers avec les plus grandes difficultés, il était souvent dans l'obligation de faire des avances importantes. Quand il ne pouvait pas donner satisfaction aux agents du fisc, il s'exposait à des mesures coercitives. On envoyait chez lui des soldats qui s'installaient dans sa maison et faisaient mille vexations à lui et aux siens jusqu'à ce qu'il eût payé. Le Bilgar a eu souvent à examiner des plaintes des syndics demandant à être indemnisés des dégâts commis chez eux par des garnisaires. Et cependant on trouvait toujours des personnes de bonne volonté, généralement des notaires ou des propriétaires, disposées à remplir, par pur patriotisme, ces délicates fonctions.

Du Bailli. — Le soin de faire respecter l'autorité royale appartenait au Bailli dont la cour résidait à Ustaritz. Créés au commencement du XIII^e siècle, les baillis eurent au début des fonctions de simple police ; mais elles furent très étendues par la suite et ils

eurent des attributions militaires, administratives et judiciaires. Aussi, pour se faire aider dans leur travail, les baillis prirent des lieutenants qu'ils choisirent eux-mêmes au début. Mais avec le temps, le caractère de ces lieutenants changea et l'ordonnance de Blois de 1498 en fit de véritables fonctionnaires royaux choisis par le Parlement; on exigea qu'ils fussent gradués ou licenciés en droit. A partir de cette époque, les baillis ne conservèrent plus que des fonctions militaires, laissant aux lieutenants les fonctions administratives et judiciaires.

Il ne faut pas conclure de ce simple exposé que tout allât pour le mieux dans le Labourd. Au contraire, les rivalités donnaient lieu à des différends qui, étant donné le caractère violent des habitants, prenaient souvent de grandes proportions. Nous emprunterons à un ouvrage de M. Yturbide la relation d'un de ces incidents qui souleva le pays tout entier.

En 1656 le syndic était Martin de Chourio, notaire à Ascain, qui, bien qu'en exercice depuis deux ans, n'avait pas encore rendu ses comptes. M. d'Arcangues, Procureur du roi, réunit le Bilçar et lui fit nommer un autre syndic, M. Durruty. Chourio protesta, disant que le syndic seul avait qualité pour réunir le Bilçar; il réunit un nouveau Bilçar qui, au milieu d'un grand tumulte, cassa l'élection de Durruty. M. d'Arcangues fit emprisonner les membres les plus exaltés du Bilçar, mais Chourio envoya à Ustaritz des hommes à lui qui forcèrent la porte de la prison et délivrèrent les prisonniers. En présence d'un semblable état de choses, le Bailli saisit de l'affaire le Parlement de Bordeaux qui ordonna l'arrestation de Chourio. L'huissier Lambert se rendit dans ce but à Ascain avec trente gardes, mais il trouva les rues et le clocher de l'église occupés par les complices de Chourio et il dut se retirer. Pour réprimer ces désordres le bailli mit sur pied la milice, tandis que Chourio armait ses partisans, qui se livrèrent dans les campagnes aux pires désordres. Pendant deux ans le Labourd fut en proie à une véritable guerre civile et mille exactions furent commises. Au bout de ce temps Chourio vint à mourir et ses partisans se débandèrent. Le Bailli en profita pour faire confirmer par le Bilçar l'élection de Durruty. Mais ces troubles avaient porté un préjudice énorme à un grand nombre d'habitants et le Bilçar fut conduit à voter 139,500 livres pour indemniser les victimes et ramener ainsi la paix dans le pays.

Cependant ces incidents eurent une autre conséquence. Ils se passèrent à l'époque du mariage de Louis XIV à Saint-Jean-de-Luz. Le roi en fut péniblement impressionné et, pour en éviter le retour, il édicta un nouveau règlement limitant le pouvoir des syndics et qui était ainsi une atteinte portée aux libertés de la province.

Organisation ecclésiastique. — Au point de vue religieux le Labourd fit toujours partie du diocèse de Bayonne. On sait mal comment il fut organisé au début et même comment le christianisme se propagea dans l'Aquitaine. C'est dès le IV^e siècle qu'il commença à s'y répandre et deux siècles plus tard il existait une organisation ecclésiastique avec plusieurs évêchés dépendant de la métropole d'Eauze. D'après l'éminent professeur au Collège de France, M. G. Jullian, c'est entre le V^e et le VI^e siècle que Bayonne, qui était probablement devenue « civitas », devint « cathedra » d'évêque. Cet événement dut se passer entre l'an 400 et l'an 587 et c'est tout ce qu'on peut dire sur la question. Pendant la sombre période allant du VIII^e

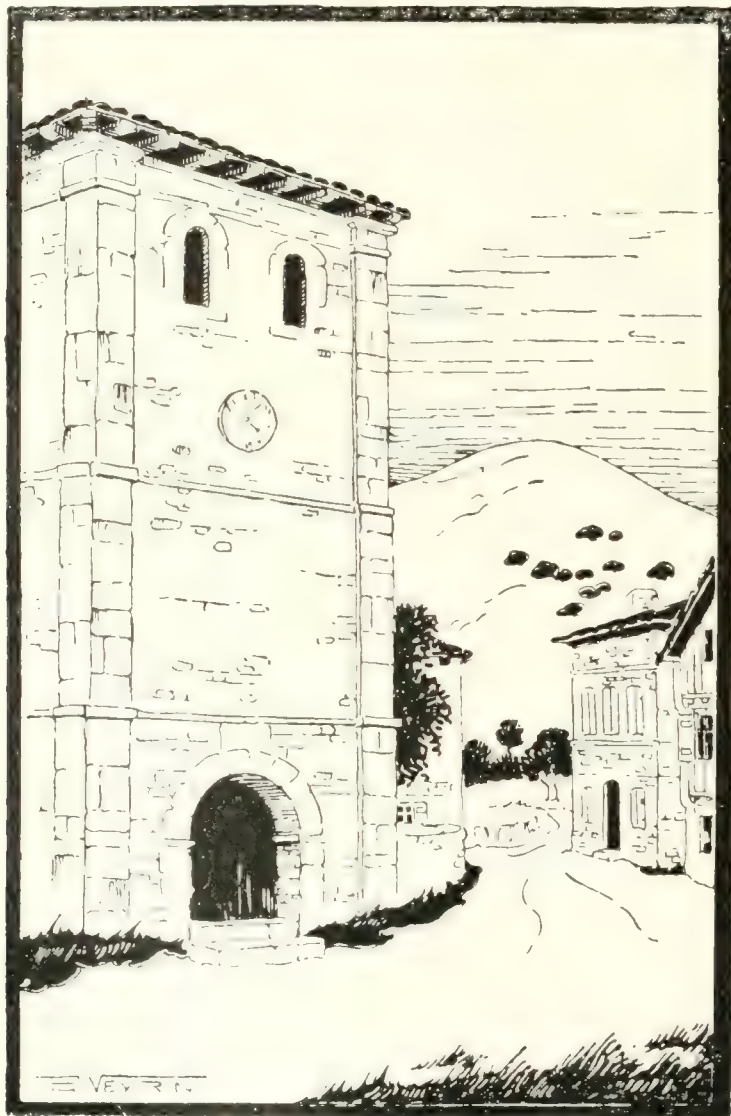


Fig. N° 3. — Eglise labourdine (Ascaïn).

au X^e siècle, les grandes invasions, surtout celles des Normands, détruisirent toute organisation politique, ecclésiastique et sociale; les évêchés disparurent et une période de barbarie succéda à la période de civilisation Gallo-romaine. Cependant, dès le commencement du XI^e siècle, la plupart des anciens évêchés de la Novempopulanie étaient déjà relevés de leurs ruines ; c'était le cas de ceux de Bazas, d'Aire, de Dax et d'Oloron. Celui de Bayonne ne fut reconstitué qu'un peu plus tard, vers 1030, alors que la vicomté de Labourd appartenait au roi de Navarre, par un démembrement des évêchés de Dax et de Pampelune. Dès l'origine, il comprit le Labourd, l'Arberoue, les pays de Cize, d'Irissarry, de Baïgorry et en outre la vallée de la Bidassoa depuis les cols de Maya et de Velate jusqu'à l'embouchure de la Bidassoa, y compris Renteria, Passajes et Oyarzun. Lorsque le Labourd revint sous la domination des ducs d'Aquitaine, il ne fut rien changé aux limites de l'évêché de Bayonne, de telle sorte que, pendant plusieurs siècles, les populations de la vallée de la Bidassoa relevèrent, au spirituel, de l'évêché de Bayonne, tandis qu'au point de vue politique une partie dépendit des rois de Navarre, une autre des rois de Castille et une troisième des rois d'Angleterre et plus tard des rois de France.

Il en était ainsi lorsqu'éclata le grand schisme d'Occident, dont nous avons relaté les conséquences en ce qui concerne la Navarre et le Labourd. Le clergé de la Navarre suivit le pape schismatique, tandis que celui du Labourd et du Guipuzcoa restait fidèle à l'obédience de Rome. Lors de la disparition de l'évêque de Saint-Jean-Pied-de-Port, les choses rentrèrent dans l'ordre et ces événements n'eurent aucune influence sur la marche des diocèses qui fusionnèrent. Les anciennes limites ne changèrent pas et restèrent les mêmes encore pendant plus d'un siècle. Cependant les guerres entre les deux nations qui suivirent le démembrement de la Navarre, les incidents de frontière, au sujet des droits de pêche et de navigation, les intérêts opposés des deux côtés de la frontière, enfin les progrès du protestantisme en France et en Béarn, incitèrent les Guipuscoans de la vallée de la Bidassoa à se soustraire à l'autorité spirituelle d'un prélat français et à demander leur réunion à l'évêché de Pampelune. Sur les pressantes instances du roi d'Espagne Philippe II, le pape Pie V ordonna cette modification, qui fut notifiée en 1566 à l'évêque de Bayonne. Malgré quelques protestations de forme de ce dernier, la bulle fut exécutée en Août et Septembre de l'année suivante et mit fin à une situation anormale à tous les points de vue.

Organisation judiciaire. — L'organisation judiciaire du Labourd présentait quelques différences avec celles des autres pro-

vinces basques. Il n'y avait pas de justices seigneuriales comme en Soule et en Basse-Navarre. Cependant quelques gentilhommes jouissaient du droit d'instituer des juges-caviers. Ces juges connaissaient des discussions qui s'élevaient entre les habitants domiciliés dans l'étendue de leur ressort et ils solutionnaient le plus grand nombre de procès. Après ces justices arrivaient celles des abbés, maires et jurats dans leurs paroisses respectives ; puis la justice du bailliage à Ustaritz. Les appels se portaient du bailliage d'Ustaritz à celui de Bayonne, du bailliage de Bayonne à la sénéchaussée de Tartas et de la sénéchaussée de Tartas au Parlement de Bordeaux. Le pays était ainsi assujéti à 4 et même 5 degrés de juridiction, ce qui présentait de sérieux inconvénients et était une cause de grosses dépenses pour les habitants. Aussi la réforme de la justice est-elle un des sujets les plus longuement traités dans le cahier des doléances du pays de Labourd pour les Etats généraux en 1789. Sur cette question tous les habitants étaient d'accord ; il n'en était pas de même sur tout, car les intérêts de tous les Labourdins n'étaient pas toujours les mêmes.

Situation économique. — A part quelques marchands qui trafiquaient avec l'Espagne et la Basse-Navarre, les Labourdins étaient en majeure partie des agriculteurs vivant sur leurs terres, souvent éloignés les uns des autres ou en petites agglomérations. Mais à côté de ceux-là il y avait le long de la côte, toute une population assez nombreuse qui vivait de la mer. St-Jean-de-Luz était le port le plus important. C'était aussi la ville la plus peuplée et la plus riche du Labourd. Pendant le XVI^e siècle et une partie du XVII^e siècle, elle traversa une période de très grande prospérité, grâce à la pêche et au commerce maritime.

A l'origine St-Jean-de-Luz fut une baronnie sur laquelle on n'a aucun document. On sait seulement que le vicomte de Labourd, Bertrand, en fit don en 1137 au chapitre de la cathédrale de Bayonne ; mais les chanoines, éprouvant des difficultés pour l'administrer, l'affermèrent et plus tard la vendirent aux habitants, le 22 mai 1570, pour 2000 livres-tournois. St-Jean-de-Luz était donc ville noble ; elle en avait les privilèges et lors de la convocation des Etats de la Sénéchaussée des Lannes, ses délégués siégeaient avec la noblesse. En outre la ville fut dotée des mêmes immunités commerciales que Bayonne au XII^e et au XIV^e siècles, ce qui ne contribua pas peu à sa prospérité.

Les marins basques étaient réputés pour leur courage. Dès le XV^e siècle, ils se lancèrent dans des expéditions aventureuses pour l'époque ; en 1412 ils allèrent en Islande et le banc de Terre-Neuve paraît leur avoir été connu dès le milieu du XV^e siècle.

Pendant plusieurs siècles la pêche de la morue fut une des sources de richesses pour armateurs et marins qui s'adonnaient aussi à la pêche de la baleine. Ces animaux en effet, qui habitaient primitivement le golfe de Gascogne, poursuivis par les Basques et les Espagnols, se retirèrent peu à peu vers le nord et leur pêche était devenue presque improductive, lorsqu'un navire labourdin, poussé sur les côtes du Spitzberg par la tempête, y découvrit une grande quantité de baleines. Des expéditions s'organisèrent aussitôt et pendant longtemps encore la pêche de la baleine contribua à enrichir les habitants de toute la côte. Aussi la première partie du XVII^e siècle marqua-t-elle l'apogée de la prospérité de cette région. La ville compta alors jusqu'à 12,000 habitants ; de riches négociants firent construire de magnifiques maisons dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui et on peut dire que c'était la ville la plus riche et la plus belle du Labourd. Il fut même question d'en faire la capitale de la province à la place d'Ustaritz et ce projet n'eut pas de suite, parce que ses habitants s'y opposèrent.

Mais la période de décadence était proche. Le 29 Décembre 1675, à la suite de l'affaissement d'une falaise qui protégeait la ville contre les tempêtes de l'ouest, la mer envahit la ville et ce fut là le premier épisode d'une longue lutte entre l'homme et la nature. Irrégulièrement répétées, les attaques de l'Océan démolirent peu à peu les ouvrages de défense élevés à grands frais et contraignirent les habitants à abandonner tout un quartier, qui fut entièrement démoli. En même temps la rivière s'ensabla, rendant toute navigation impossible ; le commerce fut paralysé et, en quelques années St-Jean-de-Luz et Ciboure passèrent d'une très belle prospérité à une décadence presque absolue. En 25 ans la population diminua de 9 000 âmes. La guerre de course, qui marqua les guerres du règne de Louis XV, lui donna un regain d'activité, mais la ville n'a jamais repris l'importance qu'elle avait autrefois et les belles constructions qu'on peut admirer aujourd'hui sont les seuls témoins d'un passé de richesse et de prospérité.

Du reste le Labourd tout entier subit les conséquences de cet état de choses et les années qui précédèrent la Révolution marquent une époque de décadence de la province. Le commerce était paralysé en dépit des privilèges maintes fois reconnus ; les Fermiers Généraux pour faire face aux charges toujours croissantes qu'entraînaient les guerres de Louis XV, imposaient de nouveaux impôts sur les marchandises nécessaires aux industries locales et ruinaient ces dernières. Pour comble de malheur, une épizootie fit les plus grands ravages parmi les bestiaux.

C'est à cette occasion que, sur l'initiative de l'Evêque de Bayonne Mgr de la Ferronays, on fit venir de la Bretagne des vaches qui s'acclimatèrent si bien dans le pays que depuis cette époque les agriculteurs ont eu soin d'en conserver la race.

Tous ces malheurs avaient fortement aigri les habitants. Aussi pendant la fin du XVIII^e siècle les incidents furent-ils fréquents : il y eut souvent des troubles et des émeutes et cet état de tension ne prit fin qu'avec l'ancien régime.

CHAPITRE IV

Des Basques: leurs privilèges ; leurs fors ; Les races inférieures: cagots et bohémiens. De la sécurité des provinces ; Armandad, milices et ouvrages fortifiés .

§ 1. PRIVILÈGES DES BASQUES

Après avoir étudié séparément l'histoire de chacune des provinces basques et fait ressortir les différences existant dans leur constitution et leur régime social, il est intéressant d'aborder l'étude des institutions diverses, mœurs et caractères communs à tous les Basques.

Fors. — La base de l'organisation politique et sociale chez les Basques était le « for », c'est-à-dire l'ensemble des lois et règlements traitant de tous les sujets, depuis la constitution politique et la haute législation jusqu'aux menus détails de la vie courante. L'origine des fors se perd dans la nuit des temps. Son explication est ainsi définie par J. Vinson « Les franchises et privilèges résultant « des fueros avaient pour origine les premières associations territoriales des Chrétiens, en vue de la guerre à outrance contre les « Maures. Lorsque ces croisés, si l'expression n'est pas trop hardie, « se réunirent sous l'autorité d'un chef commun élu par eux, roi, « comte ou simple seigneur, ils lui imposèrent certaines conditions « relatives surtout à la possession des terres reconquises ».

Les fors n'étaient pas les mêmes pour toutes les provinces basques. Pendant longtemps ils se transmirent par la tradition. Ils furent du reste retouchés et complétés à diverses reprises et il semble que ce soit au commencement du XVI^e siècle qu'ils aient été définitivement fixés dans les trois provinces. Les Basques leur étaient particulièrement attachés et ils les défendaient avec la dernière opiniâtreté envers et contre tous. Le XVIII^e siècle, jusqu'à la Révolution, a été le témoin d'une lutte incessante des représentants du pays contre un pouvoir central tout puissant qui battait en brèche les privilèges sous toutes leurs formes.

En outre du for général qu'avait chaque province, il y avait des

fors pour certaines vallées et même pour certaines paroisses ; suivant les circonstances, les unes et les autres pouvaient obtenir des modifications ou des additions à leur avantage. Souvent aussi, pour attirer les étrangers et créer de nouveaux centres d'habitations on accordait aux étrangers des faveurs et des immunités particulières. Ces conventions qu'on appelait dans la Navarre « carta de poblacion » étaient l'équivalent des « actes de paréage » qui présidaient ailleurs à la constitution des nouvelles « bastides ». Ce qui importait aux Basques ce n'était pas la manière dont tel ou tel point de droit était tranché, mais de conserver et d'améliorer les franchises qui donnaient aux provinces une autonomie presque complète. Parmi ces privilèges qui étaient fort nombreux, était l'autonomie provinciale, c'est-à-dire l'administration de la province par ses habitants et la répartition par ceux-ci entre les paroisses de l'impôt forfaitaire à payer au pouvoir royal en échange de cette autonomie. Mais par cela même ces privilèges étaient un obstacle à l'unité nationale. Aussi, sous l'administration toute-puissante d'un pouvoir fortement centralisé et malgré le serment du souverain, qui n'était plus que l'accomplissement d'une vaine formalité, les fors furent de plus en plus méconnus, jusqu'au moment où la Révolution les supprima définitivement, comme étant une institution désuète et incompatible avec tout progrès.

§ 2. -- LES RACES INFÉRIEURES.

On remarque dans les fors certains articles réglant les rapports des Basques avec les étrangers. C'est que les Basques n'étaient pas les seuls à habiter leur pays. Au milieu d'eux et mêlées à leur vie journalière existaient des populations qui n'avaient rien de commun avec eux et qui sont restées fort longtemps sans se mêler : ce sont les cagots et les bohémiens. Bien que depuis plus d'un siècle leur condition ait totalement changé et qu'ils se soient fondus avec la population, un observateur éclairé peut, encore aujourd'hui, reconnaître, dans certaines localités, les descendants des cagots et surtout ceux des bohémiens. Il n'est donc pas sans intérêt d'en faire mention.

Cagots. — La question de l'origine des « cagots » ou « chrestias » a été très souvent étudiée. Le Pays basque n'est pas la seule région où il y en ait eu : on en trouve aussi en Bretagne et dans le Midi de la France. Après avoir émis bien des hypothèses sur leur origine, on semble d'accord aujourd'hui pour en faire des descendants des lépreux. On sait combien la lèpre était redoutée au Moyen âge et la terreur qu'elle inspirait ; elle était telle que bien longtemps après qu'elle eut disparu du pays, les cagots étaient encore considérés

comme une race maudite, comme des pestiférés que l'on doit éviter et étaient l'objet d'une réprobation que les fors eux-mêmes sanctionnaient. De là le terme « cagots » qui leur était donné pour bien affirmer le mépris dont ils étaient l'objet. Ils devaient habiter des endroits écartés loin de la population, il leur était défendu de se mêler avec elle dans les rues, dans les lavoirs, dans les bals et à l'église. Dans les processions, ils devaient se placer tout à fait derrière le peuple. A l'église, ils avaient des places réservées à part et une porte spéciale pour eux. Dans beaucoup d'églises du Pays basque on peut distinguer encore la porte des cagots, le plus souvent murée. Il leur était défendu de marcher pieds nus, afin de ne pas contaminer le sol et ils devaient porter sur leurs vêtements une marque distinctive, afin qu'on pût les reconnaître de loin et les éviter.

Le for prévoyait des peines très sévères contre les cagots qui ne ne conformaient pas aux règlements qui leur étaient imposés. Le mariage ou tout commerce illicite avec des personnes qui n'étaient pas de leur race étaient punis de mort. Par contre ils jouissaient de certains privilèges. Ils avaient le monopole de certains métiers, architectes, charpentiers, maçons et leurs biens n'étaient pas limités ; aussi y en avait-il de fort riches. Ils étaient dispensés de la taille, de toutes sortes de devoirs et de servitudes, tandis que les autres habitants étaient assujettis à une foule d'obligations et de redevances. C'est ce qui a pu faire dire à un auteur qu'ils jouissaient de plus de privilèges que les nobles, tout en étant couverts de plus d'ignominies que les serfs. Cependant peu à peu les conditions sociales des cagots se modifièrent et sous Louis XIV il leur fut accordé des lettres-patentes proclamant l'abolition des barrières qui les séparaient du reste du peuple.

Bohémiens. — Bien différente était la condition des Bohémiens. Ceux-ci s'établirent dans le pays beaucoup plus tard que les cagots, à la suite de plusieurs migrations du Sud vers le Nord. Ils venaient d'Espagne et du Portugal. Mais c'est surtout à la fin du XVI^e siècle qu'il y eut vers la France un mouvement très important, à la suite d'événements qui se produisirent dans la péninsule. Le roi d'Espagne Philippe II, et après lui Philippe III, dans un but d'unité nationale et religieuse, chassèrent de leurs états les Juifs et les Morisques, c'est-à-dire les Maures qu'on avait autorisés, après la conquête de Grenade, à rester en Espagne, à la condition qu'ils se convertiraient, mais dont la conversion avait été le plus souvent une simple formalité. Aux Juifs et aux Morisques s'étaient joints une foule de gens sans aveu, parmi lesquels un grand nombre de bohémiens. Des milliers de ces malheureux pénétrèrent en France par les Pyrénées et se répandirent dans les provinces basques et dans la

Gascogne. Les Juifs ne firent que traverser le Pays basque sans s'y arrêter ; ils se fixèrent à Bayonne, à Peyrehorade et dans la seigneurie de Bidache, où le comte de Gramont les accueillit bien. Un grand nombre se rendirent à Bordeaux, où ils créèrent la première congrégation juive qui, comme celle de Bayonne, s'est toujours maintenue jusqu'à notre époque.

Les Maures obtinrent du roi Henri IV l'autorisation de traverser la France pour se rendre en Afrique. Par les soins des autorités, des convois importants furent organisés pour les acheminer vers les ports de la Méditerranée, d'où ils se rendirent, par voie de mer, dans les contrées de leur choix. Quant aux bohémiens, ils ne se bornèrent pas à traverser le pays : beaucoup y restèrent et s'y fixèrent, non sans grand émoi de la part des populations indigènes. Ennemis de tout progrès, sans patrie, sans moralité, essentiellement nomades, ces nouveaux venus furent très mal accueillis par les Basques pour lesquels le terme de « bohémien » fut bientôt synonyme de « voleur ». Aussi ne tardèrent-ils pas à être l'objet de la réprobation de tous, d'autant plus facilement qu'ils n'apportèrent aucun tempérament à leurs instincts, qui se conciliaient si peu avec le caractère basque. A plusieurs reprises ils furent traqués et persécutés avec la dernière violence ; ils furent bannis et expulsés en masse ; mais ils sont toujours revenus, envers et contre tous. C'est en vain que les fors prévoyaient contre eux une législation des plus sévères et des plus cruelles ; ils finirent par s'établir définitivement dans le pays et par y prospérer. Bien qu'ils se soient en grande partie fondus dans les populations, il y a des endroits où ils ont conservé leur type très caractérisé et où on peut les reconnaître aisément. On en trouve encore dans la région nord du pays de Mixe, aux abords de la forêt, à Ispoure, commune limitrophe de celle de Saint-Jean-Pied-de-Port, et surtout à Ciboure, où ils sont connus sous le nom de « Cascarots » ; ceux-ci se sont mêlés à la population des pêcheurs et s'adonnent à la pêche. On rencontre parmi ces descendants de bohémiens de très jolis types surtout parmi les femmes et on les reconnaît facilement.

Si beaucoup de bohémiens se sont fixés, il y en a qui ont conservé leur vie nomade et qui sont connus sous le nom de « Gitanes ». Les uns s'adonnent au commerce des chevaux et courent les foires et les marchés ; d'autres font des paniers que les femmes vendent de maison en maison. Ils vivent dans des voitures et campent au bord des chemins, comme faisaient sans doute leurs ancêtres, dont ils ont conservé l'esprit d'indépendance et les habitudes nomades et de rapine. Aussi ne saurait-on être surpris que les habitants des campagnes leur aient voué une haine qui n'est que trop justifiée par les trop nombreux vols dont ils sont victimes de la part de cette population incorrigible et sans scrupules.

§ 3. — DE LA SÉCURITÉ DES PROVINCES.

Armandad. — Il faut remonter assez haut dans l'histoire des Basques pour trouver trace d'organisation d'une force publique. Elle naquit de la nécessité de mettre un terme aux brigandages qui désolaient le pays, grâce à la facilité qu'avaient leurs auteurs de franchir la frontière pour échapper à toute poursuite. C'est au X^e siècle que, pour la première fois, fut conclu un accord entre le vicomte de Béarn et celui de Soule, en vertu duquel ces seigneurs s'engageaient à poursuivre les auteurs des crimes et délits commis chez le voisin. Mais ce n'est que deux siècles plus tard que l'on trouve un véritable traité conclu dans le même but. Il fut passé entre le gouverneur de la Navarre et le Sénéchal de Gascogne pour la répression des crimes des délits et l'extradition des malfaiteurs dans le Labourd. On alla même plus loin et on chercha aussi le moyen de prévenir les meurtres. Dans ce but un règlement fut élaboré en vertu duquel le nombre de personnes pouvant voyager ensemble et armées était fixé en tenant compte des conditions de chacun : 4 avec un chevalier, 3 avec un gentilhomme. Les roturiers ne devaient pas porter d'armes (1308).

Pour l'exécution de cette convention, il se forma dans les localités des deux côtés de la frontière des associations armées afin d'assurer la police et l'arrestation des malfaiteurs. Si le coupable poursuivi dans une paroisse passait dans une autre, il y était poursuivi jusqu'à ce qu'il fut arrêté. Dans ce cas il était remis entre les mains des autorités qui avaient qualité pour le faire juger. Ces sortes de confréries semblent avoir eu un autre but, c'est de faire aussi obstacle aux empiètements et aux abus commis par les seigneurs indigènes, qui avaient une tendance à rançonner et à pressurer les populations.

Quoi qu'il en soit, ces associations se généralisèrent ; il s'en forma en Labourd, en Soule, en Navarre, et dans le pays basque espagnol, où il semble bien qu'elles aient pris naissance, car on en constate sous le règne de Sanche-le-Fort au commencement du XIII^e siècle. Elles étaient organisées par compagnies de 10, 50 et 100 hommes, ayant chacune leurs chefs respectifs, qui étaient nommés par la paroisse. On les désignait sous le nom de « Armandad » en pays basque français et de « Hermandad » sur le territoire espagnol.

Milice. — Cette organisation se transforma peu à peu en prenant un caractère de plus en plus militaire et les « Armandads » arrivèrent à former une véritable petite armée, à laquelle on donna le nom de Milice. Cette troupe était organisée de la manière suivante :

Chaque communauté, suivant son importance, était taxée par l'assemblée provinciale pour un certain nombre d'hommes qui

étaient fournis soit par enrôlements volontaires, soit par le tirage au sort. Ces soldats étaient armés et équipés aux frais de la communauté. Les officiers étaient aussi nommés par les assemblées paroissiales, sauf certains qui étaient nommés par le bailli ou le gouverneur qui était de droit le commandant de la milice. Le régiment était divisé en compagnies dont le nombre a souvent varié. En Soule le nombre des compagnies était de 12 formant un effectif total de 1000 hommes fournis par le second ordre et commandés par des officiers fournis par le premier ordre. Lors de la réunion de la Soule au Béarn, les deux milices furent fusionnées et fournirent un effectif total de 3000 hommes. Dans la Basse-Navarre les vallées de Cize et de Baïgorry, les pays d'Ossès, d'Irissarry et d'Iholdy formaient un régiment de 700 hommes ; le pays de Mixe fournissait 500 hommes ; l'Ostabaret et l'Arberoue fournissaient chacun une compagnie de 100 hommes. L'effectif du régiment levé par le Labourd était de 1000 hommes.

Lorsqu'ils étaient mobilisés les hommes de la milice recevaient une solde qui était payée par le pays pendant les trois premières journées ; les journées en sus des trois premières étaient payées par le trésor royal. Souvent, on ne levait qu'une partie du régiment et presque toujours il y avait un certain nombre d'hommes sous les armes. En temps de paix la milice assurait la police dans les communautés et dans la province. Lors des troubles occasionnés par le Syndic Chourio, dont il a été question au chapitre III, le bailli du Labourd fut conduit à mobiliser la milice pour rétablir l'ordre. Un certain contingent de la milice était aussi levé quand de grands personnages traversaient le pays et qu'on voulait leur rendre les honneurs militaires.

En temps de guerre toute la milice était mobilisée et se joignait aux troupes de l'armée active, mais il ne semble pas qu'elle constituât une troupe de grande résistance. Il lui arriva quelquefois de se débander dans des moments difficiles. Cependant pendant les guerres avec l'Espagne des XVI^e et XVII^e siècles, elle fut presque toujours sur pied. Les milices des provinces basques furent conservées pendant tout l'ancien régime. La Révolution modifia complètement les corps combattants et supprima toute les milices par Décret du 4 mars 1791 (1).

Ouvrages fortifiés. — Pendant les périodes de guerre les Basques comptaient surtout sur les défenses naturelles que constituaient les montagnes et un pays essentiellement accidenté : mais ils n'en furent

(1) Plusieurs autres provinces, notamment le Béarn, avaient une organisation similaire.

pas moins conduits à créer des ouvrages de défense sur les points particulièrement importants, c'est-à-dire sur les voies de communication. Il y en avait deux principales entre la France et l'Espagne : l'ancienne voie romaine qui a été utilisée jusqu'au milieu du XIX^e siècle et qui passe par Sorde, Garris, Ostabat, Saint-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux, et la route Paris-Madrid qui passe plus près de la mer et qui traverse Bayonne, Saint-Jean-de-Luz, Hendaye et Saint-Sébastien.

Sur la première de ces routes on trouve une place forte, St-Jean-Pied-de-Port qui, au point de vue stratégique, a une position des plus importantes, attendu que cette place commande l'accès en France et en Espagne. Aussi sa création comme ville et comme place forte est-elle fort ancienne, car ses premières fortifications remonteraient au commencement du VIII^e siècle. Après avoir subi sans doute bien d'autres changements, elles furent remplacées au XIII^e siècle par celles que l'on distingue encore très nettement aujourd'hui autour de la vieille ville et qui ont servi de soubassement à des ouvrages postérieurs qui datent de Vauban. C'est aussi ce célèbre ingénieur militaire qui fit construire la citadelle sur

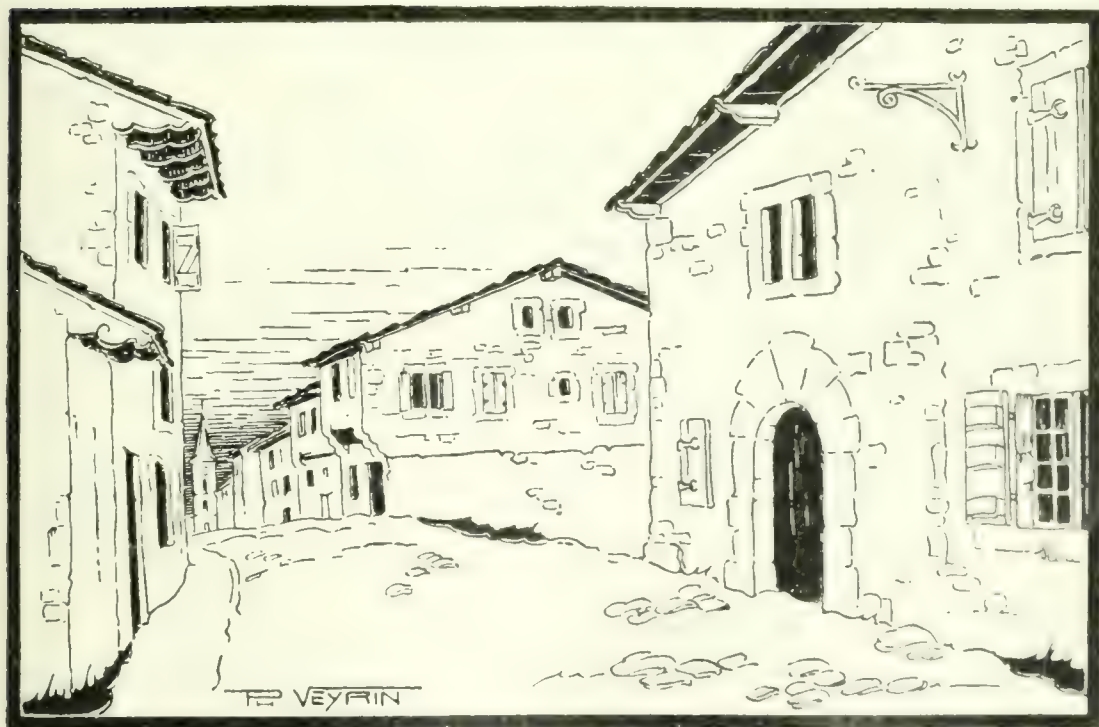


Fig N° 9. — Saint-Jean Pied-de-Port, ancienne prison et maison des évêques

l'emplacement d'un ancien château sur lequel on n'a que de rares renseignements. D'après certaines pièces on serait porté à croire qu'il remontait au VIII^e siècle, c'est-à-dire à une époque très voisine de celle de la fondation de la ville.

Saint-Jean-Pied-de-Port joua un rôle important au point de vue militaire pendant toutes les guerres du Moyen âge et lors des tentatives des deux d'Albret pour reconquérir la Navarre. Après le démembrement de 1512 elle continua à être rattachée à la Haute-Navarre, car les rois d'Espagne tinrent à la conserver en raison de son importance stratégique. Ce n'est qu'au traité des Pyrénées qu'elle revint définitivement à la France pour n'en plus être séparée. Après être restée plus de deux siècles sans jouer un rôle militaire, cette place fut encore utilisée pendant les guerres de la Révolution et celles de l'Empire qui ont fait l'objet d'une relation succincte dans la première partie de cet ouvrage. De 1814 à 1914 la citadelle eut généralement une garnison ; pendant les dernières années elle était d'une compagnie fournie à tour de rôle par les régiments en garnison à Bayonne et à Pau. Pendant les 4 années de guerre, de 1914 à 1918, elle a servi successivement à interner des prisonniers allemands et plus tard des disciplinaires militaires. Actuellement son rôle militaire est terminé et la place a été déclassée.

Sur la route de Paris à Madrid, couvrant le pays du côté de la frontière, se trouvait Bayonne qui a toujours été jusqu'à la fin du XIX^e siècle une place forte importante. Mais avant d'y parvenir l'ennemi trouvait dans le Labourd d'autres ouvrages, qui n'étaient pas négligeables, à Hendaye et à Saint-Jean-de-Luz. Le premier ouvrage au bord de la Bidassoa fut construit par l'amiral Bonnavet lors de la campagne qu'il entreprit dans la Guipuzcoa en 1521. Mais ce n'étaient que quelques ouvrages de peu d'importance qui ne semblent pas avoir eu un caractère de permanence. Un fort véritable ne fut construit qu'un siècle plus tard, en 1618, sur l'emplacement qui sert actuellement de promenade aux habitants. Sa construction répondait à un double but. On désirait opposer un obstacle sérieux aux incursions des Espagnols dans le Labourd lors des guerres fréquentes qui eurent lieu entre les deux pays. En second lieu il devait protéger les habitants qui revendiquaient vainement, depuis des siècles, les mêmes droits que les Espagnols sur la Bidassoa. Le fort d'Hendaye devait être du côté français le pendant du château de Fontarabie sur la rive gauche de la Bidassoa. Cet ouvrage joua un rôle dans les guerres qui eurent pour théâtre la vallée de la Bidassoa au cours des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles. Devenu inutile il fut déclassé après la guerre de 1870 et dé-

moli à la fin du siècle dernier. Les restes de murailles et de tours très apparents que l'on peut encore apercevoir à marée basse donnent une haute idée de ce que devait être cet ouvrage fortifié.

Le fort de Socoa, qui existe toujours, fut construit à peu près à la même époque que celui d'Hendaye. Il avait pour but de protéger les navires en rade de Saint-Jean-de-Luz contre les incursions des navires ennemis, notamment contre les Espagnols. Il était déjà commencé quand, en 1636, les Espagnols occupèrent Saint-Jean-de-Luz et la partie côtière du Labourd pendant près de 2 ans, lors de la période française de la guerre de 30 ans. Ces derniers l'améliorèrent et quelques années plus tard, Vauban doubla le fort primitif de nouveaux ouvrages, en faisant un fort moderne pour l'époque. Pendant leur occupation du pays, les Espagnols firent deux autres ouvrages militaires, l'un à Bordagain qu'ils appelèrent « fort de Castille, » en l'honneur de leur général qui était l'amiral de Castille ; l'autre à Sainte-Barbe. Le premier de ces ouvrages a disparu sans qu'on puisse dire à quelle date ; il n'a laissé aucun vestige. Quant au second, il en reste encore quelques pans de murs avec meurtrières. Ils n'eurent ni l'un ni l'autre un rôle militaire bien important. Cependant lors de la guerre de 1914-1918, il y eut une garnison à Saint-Jean-de-Luz et le fort du Socoa reçut une batterie de 4 pièces pour protéger contre les sous-marins allemands la rade de Saint-Jean-de-Luz. Ce port, en effet, était le port d'attache des canonnières et des chalutiers armés et le lieu de rendez-vous des navires de commerce qui devaient en repartir en convois escortés.

Dans la Soule le seul ouvrage militaire de quelque importance était le fort de Mauléon. A l'origine il se composait d'une simple tour qui fut plus tard entourée de fossés et de murs. Démoli pendant les guerres de religion, puis reconstruit et démoli de nouveau sur l'ordre de Louis XIII par les soldats de Poyanne, à la suite des troubles auxquels donna lieu le différend entre Troisville et les Etats, il fut reconstruit peu après par Henri de Toulangeon, gouverneur du pays. Ce fort a joué un rôle sous les vicomtes, pendant l'occupation anglaise, lors des guerres de religion et à propos de l'épisode de Troisville. Il n'en reste plus que quelques pans de mur qui ne sauraient donner qu'une idée très approximative de ce que fut l'ancien château.

En outre de ces ouvrages qui avaient un but exclusivement militaire, il y avait dans tout le Pays basque un certain nombre de constructions qui, tout en servant d'habitations pour la plupart, étaient en même temps de véritables ouvrages de défenses. Ces édifices, que l'on appelait des maisons « fortes », étaient construits avec l'autorisation du roi et devaient pouvoir contribuer à défen-

dre le pays en cas de besoin. La plupart datent de la première partie du XIV^e siècle et on peut citer parmi les principaux : le château de Biarritz dont on voit encore des vestiges à l'Atalaye, celui d'Urtubie, ceux de Sault, d'Espelette, de Saint-Pée, etc., en Labourd. En Navarre il y en avait à Garris, Ayherre, Méharin, St-Martin, Luxe, Ahaxe, Bustince, Baïgorry etc. . . . En Soule il y eut bien quelques maisons fortes, mais en nombre beaucoup plus restreint ; on peut encore voir dans le pays de nombreuses ruines de ces maisons fortes, tel Montgaston, qui, bien que différentes les unes des autres, présentent des caractères communs souvent encore reconnaissables.

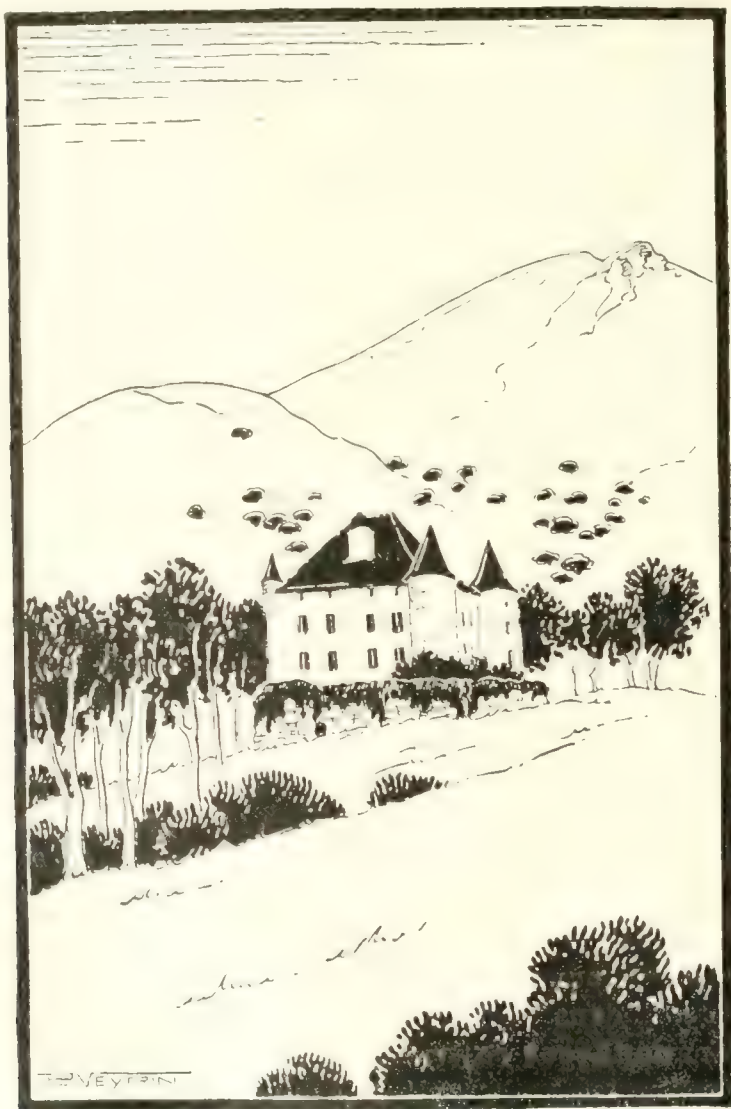


Fig. N° 10. — Saint-Etienne-de-Baïgorry, château des vicomtes d'Echaz.

CHAPITRE V

Caractère des Basques, Mœurs, Religion, Pèlerinages, Superstitions, Dictons et Proverbes.

La race basque n'a certainement pas conservé sa pureté primitive et même entre les Basques eux-mêmes il y a des différences sensibles. Un œil exercé distinguera facilement un Labourdin d'un Navarrais et à plus forte raison d'un Souletin. Mais ce que l'on peut dire de tous, c'est qu'ils appartiennent à une belle race qui a conservé ses caractères essentiels et qui n'a pas encore été contaminée, comme c'est malheureusement le cas pour beaucoup d'autres.

Caractère des Basques. — Au moral le Basque est naturellement fier et indépendant. Dans son ouvrage « Les Basques et le Pays Basque » M. Vinson les définit en ces termes : « Ils sont imbus de préjugés, ils conservent des superstitions séculaires que le catholicisme n'a pu détruire ; ils sont rivés à leurs coutumes mêmes les moins importantes, mais ils ont un grand fond de droiture, quoique leur ignorance, leur entêtement, l'extrême vivacité de leur imagination, les entraînent fréquemment à juger faux. Ils sont doux et complaisants, mais irascibles et redoutables dans leurs colères ; je ne crois pas qu'ils soient, comme on l'a dit, haineux et vindicatifs. Ils sont ardents et enthousiastes ; un rien les séduit, un rien les désenchante. Habituellement sérieux ils se laissent volontiers entraîner aux jeux, aux plaisirs de la table ; leur gaieté se développe alors bruyante et interminable. Ils ont l'usage et le culte de l'hospitalité dans la plus large acception du mot ».

On ne saurait mieux dire aujourd'hui. Mais si, pendant des siècles, les Basques ont conservé à peu près la pureté de leur race, s'ils ont admis au milieu d'eux des étrangers sans en adopter les mœurs et sans qu'il y ait eu fusion entre eux, ils n'en ont pas moins subi profondément les influences extérieures. Beaucoup de leurs coutumes ont été empruntées à d'autres peuples avec lesquels ils ont été en contact à plusieurs reprises : car il ne faut pas perdre de vue que leur pays était un pays de passage et qu'il a été traversé et occupé par des peuplades qui ont laissé chez eux des empreintes qu'ils ont conservées. Ce qui leur est propre, c'est un esprit de conservation poussé à un très haut degré et qui fait qu'on trouve encore chez eux

les mêmes coutumes depuis longtemps disparues chez les autres. On pourrait croire que chez un peuple aussi conservateur et attaché à la tradition les fêtes et les cérémonies dussent présenter un caractère qu'on ne trouve pas ailleurs. Il n'en est pas tout à fait ainsi, quoique nous ne puissions citer que quelques particularités intéressantes.

Mœurs. — Au Pays basque comme ailleurs le droit d'aînesse existait était prévu par le *For*, mais il présentait cette particularité qu'il s'appliquait au premier né quelque fût son sexe. La fille aînée avait les prérogatives d'un fils aîné ; elle héritait de la maison ; elle était chef de famille ; elle avait le droit de siéger, comme telle, dans les assemblées capitulaires où elle était représentée par son mari, son fils aîné ou le mari de sa fille aînée. Encore maintenant les biens passent souvent entre les mains de l'aînée et les autres enfants se placent comme serviteurs, ou vont chercher fortune ailleurs, bien souvent en Amérique. Cette règle n'empêche pas que le Basque ait le sentiment de la famille très développé. Les familles nombreuses ne sont pas rares, les enfants sont beaux et bien soignés et pour leur éducation la mère jouit de toutes les prérogatives maternelles sans que le mari intervienne. Du reste la facilité avec laquelle le Basque s'expatrie ne prouve pas qu'il n'aime pas son pays. Ainsi que le dit un dicton basque au sujet de la montagne d'Orhy, qui est la plus élevée du Pays basque : « L'oiseau d'Orhy revient à son pays ».

Toute l'ambition du Basque qui s'expatrie en effet est de revenir dans son pays, après fortune faite, d'y faire bâtir une maison bien moderne et d'y vivre avec le surnom de l'« Américain ».

Que ce soit chez lui ou ailleurs, le Basque est généralement laborieux et résistant ; il semble qu'il ignore la fatigue. En plaine ou en montagne, simplement chaussé d'espadrilles, quelque temps qu'il fasse, il fait des randonnées qui surprendraient les plus aguerris de nos alpinistes. En voici un exemple typique. En 1872, alors que la seconde guerre carliste désolait les provinces du Nord de l'Espagne, un officier carliste passa la frontière dans le but de faire parvenir un important message à un de ses chefs qui se trouvait à Bayonne et à en recevoir la réponse le plus tôt possible. Un jeune basque se chargea de ce soin et, pour la somme de 20 francs, qui semblerait dérisoire aujourd'hui, il fit, en 12 heures, le trajet aller et retour de cette localité à Bayonne séparée par une distance de 40 kilom. Cet homme vivait encore il y a peu de temps.

(1) L'Orhy, montagne de 2016 mètres d'altitude sur la frontière au sud de Larrau (Soule).

Sous ce rapport les femmes ne le cèdent pas aux hommes. Avant la création du chemin de fer, les marchandes de poissons de Saint-Jean-de-Luz allaient vendre leur marchandise à Bayonne en parcourant, au pas de course, avec leur corbeille de poissons sur la tête, les 20 kilomètres qui séparent les deux villes. Encore de nos jours, on rencontre très souvent dans les montagnes du Pays basque des femmes parcourant de grandes distances tout en portant de très lourds fardeaux. Cette endurance est mise à profit par les Basques des deux sexes pour faire la contrebande. Cette sorte de « commerce » a toujours été très en honneur dans le pays, qui se prête admirablement à la fraude surtout dans ses parties montagneuses : il n'a pas complètement disparu.

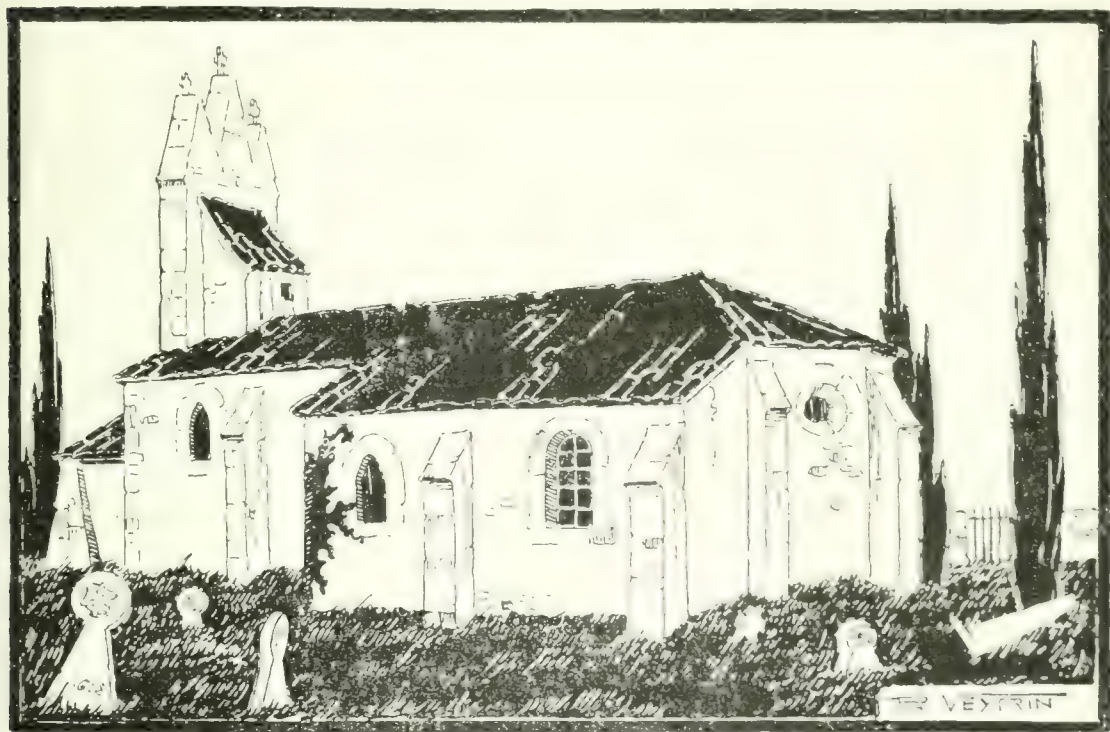


Fig. N° 11. — Eglise souletine (Mauléon).

On s'explique que des hommes et des femmes semblables soient un peu rudes. Le Basque est naturellement violent et même brutal pour les animaux et pour son semblable. Les rixes entre eux sont fréquentes et se terminent souvent d'une façon tragique. La plupart des condamnations prononcées par les tribunaux de Bayonne et de Saint-Palais contre les Basques concernent des cas de coups et blessures. Ce caractère batailleur lui est naturel et s'explique peut être aussi par son peu de crainte de la mort qu'il est habitué à considérer, dès son enfance, comme une chose toute naturelle et qu'il accepte simplement. Aussi les céré-

monies funèbres sont-elles empreintes d'une grande simplicité. Les hommes sont vêtus, encore de nos jours, de longs manteaux, tandis que les femmes portent de grandes pèlerines appelées « Mantalettas », avec un capuchon se rabattant sur le visage. Autrefois il était d'usage d'avoir dans les enterrements des pleureuses qui accompagnaient le mort de chants et d'apostrophes spontanées.

La poésie basque serait née, d'après certains auteurs, de cette coutume qui n'était pas spéciale au peuple basque, mais qui se pratiquait en Corse avec les « Voceros » et qui est encore en usage chez certains peuplades de l'Afrique. Enfin, à une époque reculée, les morts de distinction étaient enterrés assis. D'après un texte d'Ap-pien c'était la position d'un guerrier au repos et il faut croire que c'était une coutume fort ancienne.

Les cimetières basques ont un caractère très particulier et un charme tout spécial. Autrefois les tombes étaient ou des stèles droites ou des stèles discoïdales ornées d'inscriptions et de dessins les plus originaux. Il a été beaucoup écrit sur cette question et nous ne pouvons faire mieux que de renvoyer les lecteurs qu'elle intéresse à l'ouvrage remarquable publié par M. Colas le distingué professeur du Lycée de Bayonne et qui a pour titre « La Tombe Basque ».

Religion. — Les Basques, par nature, sont essentiellement religieux. Bien avant leur établissement dans le pays, ils étaient, d'après Strabon, monothéistes : convertis au Christianisme au premier ou au deuxième siècle, ils sont restés depuis cette époque très fidèles et très attachés aux croyances de leurs pères et c'est ce qui explique que Jeanne d'Albret ait complètement échoué lorsqu'elle essaya d'introduire la Réforme parmi les Basques. La plupart d'entre eux, surtout dans les campagnes, remplissent leurs devoirs religieux et ils ont même conservé certaines coutumes peu connues. C'est ainsi qu'à Bidarray, le Dimanche de la Fête-Dieu en Juin, il y a des processions dans lesquelles figurent des hommes déguisés suivant la tradition et armés de baguettes, qui suivent très respectueusement la cérémonie. Pendant la messe, au moment de l'élévation, quelques-uns de ces hommes se placent devant l'autel et exécutent certaines danses en entre-choquant leurs baguettes. On pourrait citer d'autres coutumes du même genre, mais dont il ne reste plus aujourd'hui que le souvenir.

Les églises du pays sont généralement simples, sauf cependant en Labourd où l'on se ressent davantage du voisinage de l'Espagne et où elles ont des décorations intérieures très voyantes. Chaque province a son type d'église, mais toutes ont certains caractères généraux, notamment la séparation des femmes et des hommes. Le parvis est réservé aux premières tandis que les hommes prennent

place dans les galeries, le plus souvent superposées, avec banes et balustrades.

Pèlerinages. — Le caractère religieux des Basques explique sans doute que de très bonne heure se soient fondés des établissements religieux dans leur pays. Un grand nombre de ces établissements, dont il a déjà été parlé, avaient un but exclusivement religieux. Mais il s'en fonda aussi qui eurent un autre caractère. Dans un pays habité par une population primitive et rude, couvert de forêts et montagneux, les communications n'étaient pas faciles. Aussi se créa-t-il des établissements religieux qui avaient pour but de prêter secours et assistance aux étrangers et aux voyageurs. En outre lorsque les pèlerinages furent entrés dans les mœurs, il se forma des ordres et des établissements destinés à héberger et à escorter les pèlerins pendant la traversée du Pays basque. C'étaient des prieurés et des commanderies. Il ne faut pas oublier en effet que pendant tout le Moyen âge, c'est-à-dire pendant plusieurs siècles, les populations furent animées d'une foi des plus vives : les pèlerinages furent nombreux et dès le IX^e jusqu'au XVII^e siècle, celui de St. Jacques-de-Compostelle en Galice tint le premier rang. Or, pour s'y rendre de la France, deux principales routes traversaient le pays. C'étaient d'anciennes voies romaines qui furent utilisées pendant tout le Moyen âge comme chemins de grande communication et dont on retrouve des traces encore de nos jours. La plus importante était celle qui reliait Bordeaux à Astorga par Dax, Sordes, Garriis, Ostabat, St-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux. Avant son entrée dans le Pays basque cette voie était rejointe par d'autres chemins secondaires, tel que celui passant par Orthez et Sauveterre, ce qui en faisait une des plus importantes. Une seconde voie suivait la côte par Bayonne, St-Jean-de-Luz, Hendaye et rejoignait la première en Espagne.

La traversée du Pays basque avait une très mauvaise réputation parmi les pèlerins, pour deux raisons : elle était longue, difficile, s'exécutait à travers des montagnes abruptes, couvertes de forêts et peuplées d'animaux sauvages, notamment de loups ; en outre elle était rendue plus pénible encore par ses habitants qui, à demi sauvages, se livraient sur les pèlerins aux actes les plus répréhensibles. Ils les volaient et les battaient, ils se mettaient sur leur dos, leur faisaient mille vexations et n'hésitaient pas à endosser eux-mêmes l'habit de pèlerin, pour tromper plus facilement les vrais pèlerins. Il y avait donc intérêt à protéger ces derniers et c'est dans ce but qu'il se créa un ordre à la fois militaire et religieux similaire de ceux qui existaient déjà en Orient et ayant le même but. Ce fut l'ordre des moines-chevaliers d'Ibañeta, dont l'établissement principal fut le monastère de Roncevaux et qui

jalonnèrent le chemin suivi par les pèlerins, dans toute l'étendue du Pays basque, d'établissements qui servaient d'hôtelleries, d'hôpitaux et de lieux de repos. Les pèlerins s'y réunissaient et y restaient plus ou moins longtemps. Quand ils étaient en nombre suffisant, un convoi se formait et ils partaient escortés par les moines-chevaliers qui les guidaient et les protégeaient jusqu'au prochain établissement où ils pouvaient séjourner. On trouve encore des vestiges de ces anciennes maisons hospitalières principalement le long du chemin de Garris à Roncevaux. On peut citer Garris, Ostabat, Uxiat, Harambels, Aphet-Ospital, Arsoritz, St-Jean-Pied-de-Port et Roncevaux et entre ces deux derniers, en pleine montagne, le prieuré d'Erruculus qui a complètement disparu, mais qui a laissé son nom à un quartier.

Sur l'autre route, moins fréquentée, tout au moins pendant le Moyen âge, mais plus sûre, on trouvait à Bayonne, sur la rive droite de l'Adour, un établissement tenu par les moines de l'ordre du St-Esprit. Il y en avait un autre à Ciboure, à l'extrémité de la rue Agoreta. Enfin les pèlerins, avant de quitter la France, trouvaient sur les bords de la Bidassoa, à l'emplacement occupé actuellement par la gare d'Hendaye, l'important prieuré de Subernea qui, lui aussi, a donné son nom à tout un quartier.

Pour les pèlerins égarés ou qui suivaient des voies secondaires, on trouvait des établissements semblables en dehors des grandes routes. Nous citerons la commanderie-hôpital de Bonloc, celle de Souraïde en Labourd, celle de Bidarray et la commanderie de l'ordre de Malte d'Irissarry en Basse-Navarre. L'ancien hôpital a été remplacé en 1605 par l'énorme construction qu'on peut voir encore aujourd'hui. Enfin on trouvait dans la Soule, qui était traversée par les voyageurs venant du Midi, un assez grand nombre d'établissements : l'abbaye de Ste Engrace, dont il reste quelques vestiges, notamment une église fort ancienne, l'Hôpital St Blaise dont l'église seule subsiste, le prieuré de Larrau complètement disparu, la commanderie d'Ordarp dont la maison du commandeur sert de presbytère, enfin les prieurés-hôpitaux de Pagolle, Osserain, Ainharp et Roquiague.

Mais la principale de ces maisons, dont dépendaient un grand nombre de commanderies et de prieurés, était l'abbaye de Roncevaux située sur le versant espagnol, dans la Haute-Navarre, à 3 km de la ligne de faite des Pyrénées, aménagée pour recevoir un grand nombre de voyageurs. Cette abbaye a joué dans tout le pays un rôle de premier ordre, dans toutes les relations non seulement entre la Haute et la Basse-Navarre, mais entre la France et l'Espagne. Bien que son ancien ordre religieux ne soit plus repré-

senté que par quelques moines gardiens des bâtiments et des archives, l'abbaye de Roncevaux est sans contredit un des établissements de la région particulièrement attrayant pour l'archéologue, l'historien et les personnes qu'intéressent les choses du passé.

Superstitions. — Le Basque n'est pas seulement religieux, il est aussi superstitieux et l'instruction n'a pas beaucoup diminué cette tendance à croire au surnaturel. Mais au Moyen âge et même au XVI^e et au XVII^e siècle, la superstition avait pris des proportions dont on se fait difficilement une idée aujourd'hui et de nombreuses traces en sont restées dans les contes, les récits et même les croyances contemporaines. On appelait « sorciers » ceux qui se vouaient volontairement au diable en échange de pouvoirs surnaturels. Ils dominaient par la terreur et ils étaient d'autant plus cruels que leur cas était prévu par la loi, qui les punissait, comme criminels, du supplice du feu. Il est fort probable que la croyance aux sorciers a les origines les plus lointaines dans le Pays basque comme ailleurs ; mais il se produisit à la fin du XVI^e siècle un événement qui, étant donné l'état d'esprit de la population, eut les plus graves conséquences.

Les bohémiens, désignés dans le pays sous le nom d'agots et de cascarots, et qui s'y étaient fixés dans les circonstances que nous avons rapportées plus haut, se livraient aux pratiques de la bonne aventure. Ils passèrent rapidement pour des êtres mal-faisants ; on prétendit qu'ils tenaient leurs pouvoirs du diable et de là à les accuser de sorcellerie il n'y avait qu'un pas, qui fut vite franchi. Au commencement du XVII^e siècle il se forma, plus particulièrement contre les femmes bohémiennes, un mouvement d'opinion publique qui obligea les autorités à intervenir et le Bailli du Labourd désigna son lieutenant, de Lasse, pour enquêter et calmer les esprits.

Ce de Lasse était un homme brutal et inhumain ; il avait eu à plusieurs reprises des démêlés et même des procès avec la ville de Bayonne. Il apporta la même brutalité dans la mission qui lui était confiée et il engagea un si grand nombre de procès qu'on fut obligé de lui donner un assesseur. Plusieurs femmes furent brûlées et, après les bohémiennes, ce fut le tour des femmes du pays d'être poursuivies. Voyant les proportions que prenaient les choses, le bailli, Jean-Paul de Caupenne, crut devoir prévenir le Parlement de Bordeaux de ce qui se passait et le Parlement délégua pour réprimer ces « crimes » le conseiller de Lancre, avec les pouvoirs les plus étendus.

De Lancre était le dernier qu'on aurait dû charger d'une pareille mission. Esprit crédule, obsédé par l'idée des sorciers

qu'il voyait partout, il commit les pires atrocités dans le pays qu'il parcourut avec son tribunal, rendant d'iniques jugements sur la foi des rapports les plus invraisemblables. Sur de simples dénonciations d'enfants, des femmes furent envoyées au bûcher. Ce fut le cas de l'une d'elles sur l'affirmation d'un enfant de 7 ans, déposant qu'elle l'avait vu sauter de la Rhune sur la plage d'Hendaye. La terreur devint telle que, pour éviter d'être dénoncée comme sorcière, ce fut à qui dénoncerait sa voisine. Après quelques mois de ce régime, plus de 60 femmes avaient été envoyées au bûcher.

Ces événements se passèrent surtout en Labourd et à Saint-Jean-de-Luz à l'époque où les marins étaient à la pêche de la baleine et de la morue. Informés de ce qui se passait, ils revinrent et par manière de représailles ils se livrèrent aux pires désordres. Ce fut une occasion de réveiller de vieilles haines entre les habitants de Ciboure et ceux de Saint-Jean-de-Luz et une véritable guerre civile s'en suivit. D'autre part de Lancre s'étant aussi attaqué au clergé et ayant fait brûler comme sorcier le curé d'Ascain, respectable vieillard de 75 ans, l'évêque de Bayonne, Mgr d'Echaulz, intervint. Jouissant d'un grand crédit auprès d'Henri IV, il obtint de ce roi l'annulation des procédures engagées et la cessation des exécutions. De Lancre fut rappelé à Bordeaux et remplacé par le président de Gourgue, homme instruit et éclairé, qui comprit que le pays souffrait d'une véritable maladie morale et devait être traité en conséquence. Par sa modération et son esprit conciliant, il sut calmer les esprits et ramener la paix entre les habitants de Saint-Jean-de-Luz et de Ciboure. Il fut aidé dans cette tâche par cinq religieux de l'ordre de Saint-François qui s'établirent dans l'îlot qui séparait les deux villes. Ce furent les premiers occupants du couvent occupé plus tard par les Recollets et qui, en souvenir des événements auxquels on venait de mettre un terme, fut dédié à « Notre-Dame de la Paix » (1612). Les anciens bâtiments de ce couvent avec le cloître existent encore et sont occupés par les services de la Douane (1).

Heureusement ce tragique épisode fut un cas unique dans l'histoire du pays. La superstition chez les Basques n'entraîne pas souvent de conséquences sérieuses et la croyance aux esprits et aux sorciers est le plus souvent inoffensive. Comme on le remarque chez les peuplades primitives les superstitions et les légendes sont anthropomorphes. On redoute principalement un être fantas-

(1) De Lancre a laissé une curieuse relation de ces événements dans un ouvrage intitulé : « Tableau de l'inconstance des mauvais anges... Paris. Berjon, MDCXII.

tique, le Basa-yauna, de grande taille et d'une force prodigieuse, monstre à figure humaine qui vit dans les profondeurs des forêts et des abîmes. C'est surtout le soir qu'il se montre et qu'on doit s'en préserver. Le moyen est du reste des plus simples : il suffit, au passage des endroits dangereux, de mettre un peu de sel dans la main et de le serrer fortement. Le Basa-yauna est ainsi rendu inoffensif. Un parent du Basa-yauna est le « mamou », moins terrible, mais tout aussi redouté ; c'est l'épouvantail des enfants. Et qui peut dire combien de fois il est invoqué par les mères au cours d'une seule journée !

Mais à côté de ces êtres malfaisants il y a les bons génies, les esprits bienfaisants proches parents des gnomes et farfadets, se sont les lamiñacs, avec lesquels on a tout intérêt à vivre en bons termes, car ils rendent une foule de signalés services. C'est pendant la nuit qu'ils opèrent et au premier chant du coq ils disparaissent. Le plus beau de leurs travaux cité dans le pays est l'église d'Espès (1) qu'ils ont construite dans une nuit, mais ils ont été trop vite et, comme ils n'avaient pas fini quand le coq chanta, un mur est resté de travers, tel qu'on le voit encore aujourd'hui. On montre aussi dans les environs de Tardets un pont qui a été construit en une seule nuit par ces esprits bienfaisants, qui sont tous connus sous le nom de « Guillem ».

Enfin les Basques ont les mêmes superstitions que celles des autres régions en ce qui concerne l'influence des esprits et les sorts jetés par certaines personnes. Ces derniers sont surtout à craindre pour les petits enfants qui sont plus influençables que les grandes personnes par ce qu'on appelle le « mauvais œil ». Aussi évite-t-on de faire sortir les enfants quand ils sont tout petits ; si on ne peut l'éviter, la mère doit tenir son pouce entre les doigts et la paume de la main pour conjurer le mauvais sort.

La liste de toutes les superstitions du même genre serait longue à établir ; nous nous en tiendrons là et nous nous bornerons à citer quelques dictons qui s'y rattachent.

Dictons et proverbes. — Voir une femme sous sa fenêtre est un présage de mauvais jour pour la semaine ;

Passer devant un chien couché porte malheur ;

Tuer un chat porte malheur ;

Voir un chat sauter par la fenêtre porte malheur ;

Entendre un chien hurler pendant la nuit est signe de mort pour quelqu'un ;

(1) Espès, commune du canton de Mauléon.

Le cri du hibou est de mauvais augure ;

Le chant du coq vers onze heures du soir signifie que les sorciers se rendant au sabbat passent près de la maison.

Par contre il y a aussi des signes heureux :

Un bouc dans une écurie préserve des maléfices ;

Une poule noire porte bonheur ;

L'hirondelle qui niche dans une maison y apporte avec elle lait et veau ;

Si on a de l'argent en poche lorsque le coucou chante pour la première fois de l'année on en aura pendant tout l'an ;

Le blaireau possède une graisse dont les vertus curatives sont universelles.

Nous ajouterons quelques proverbes basques dont certains sont d'Oyhenart.

Cet auteur bien connu de ceux qui se livrent à des études concernant les Basques, natif de Mauléon, était avocat au Parlement de Navarre dans la première partie du XVII^e siècle. Il a consacré une partie de son temps à l'étude des antiquités méridionales et fut l'auteur d'une des premières histoires de la Navarre, connue sous le titre de « *Noticia utriusque Vasconiae* » écrite en latin. En outre de cet ouvrage, il a laissé de nombreux manuscrits et plus de 1200 proverbes ou dictions basques. L'énumération ci-dessous en comprend quelques-uns :

Aube rouge, vent du sud ou pluie ;

Matin rouge apporte la pluie, soir rouge, le beau temps ;

Arc-en-ciel du matin, fontaine du soir ;

Chandeleur chaude, hiver après Pâques ;

Si tu as du maïs, mets-le en terre, si tu n'en as pas, cherches-en ;

A la Sainte Luce, dès qu'il fait jour il fait nuit ;

La neige en Avent est de fer, en Janvier d'acier, en Février de bois, en Mars d'eau ;

Fleur de Mars, fleur de cochon ; fleur d'avril, pareille à or ; fleur de Mai, mieux que sans fleur ;

Mai froid, année gaie ;

Amuse le chien avec un os, la femme avec un mensonge ;

Une servante de pays lointain a bruit de demoiselle ;

Les trop longues promenades perdent les poules et les femmes ;

Johanna a sa robe de drap fin, sa pitance est la fève, son potage est comme l'eau de lessive ;

L'esprit de la femme est léger comme le vent du Midi ;

La belle est d'ordinaire fainéante ;

L'or, la femme et les étoffes, ne les choisis qu'en plein jour ;

Celui qui prend femme de grande maison, ne sera pas sans noise à la maison ;

Prends une femme et après dors tant que tu voudras, elle aura soin de t'éveiller ;

Le jour où l'on se marie, est le lendemain du beau temps ;

Qui a mari, a seigneur ;

La marâtre, quoique faite de miel, n'est pas bonne ;

C'est à force de filer que la maîtresse a provision de linge et non pas pour être restée à la maison ;

A Cambo les langues sont plus actives que les balais.

Nous terminerons par deux proverbes basques reproduits dans la bibliothèque du château de l'Institut Abbadia à Hendaye.

Tout buisson fait ombre

Il suffit d'un fou pour jeter une grosse pierre dans un puits, il faut six sages pour l'en retirer.

CHAPITRE VI

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Danse, Jeux populaires, Arts.

Littérature. — Le Basque est d'un naturel peu intellectuel. En littérature il a produit peu, tout au moins dans les provinces basques françaises et les livres écrits en basque sont, pour la plupart, des traductions d'ouvrages français, espagnols ou latins. Un des rares ouvrages écrits en basque est la collection des proverbes d'Oyhénart de 1638, qui ont été réédités à Paris en 1847. La langue basque, du reste, n'était guère utilisée pour les actes écrits quels qu'ils fussent et jusqu'à ces dernières années on se basait sur ce qu'on n'avait jamais pu découvrir dans les archives de France et de Navarre une seule charte ou pièce écrite en basque, pour en conclure que cette langue ne fut jamais ni la langue officielle, ni la langue du Palais. Les fors eux-mêmes étaient écrits en latin, en français, en espagnol et en béarnais, jamais en basque, On ne peut plus être aussi affirmatif aujourd'hui.

En 1912 en effet, M. Paul Labrousse a fait paraître dans la Revue Internationale des Etudes Basques, une communication dans laquelle il signale un exploit d'huissier signifié en 1591 et un contrat d'échange de terres de 1721. Ces deux pièces, qui font partie des archives de la famille d'Arcangues, sont écrites en basque. On peut en conclure que, tout au moins dans le Labourd, le basque était quelquefois employé comme langue officielle, mais c'était évidemment l'exception.

Poésie. — L'absence de tout texte écrit rend donc très difficile l'étude des productions littéraires basques, qui se sont transmises verbalement. Il semble du reste qu'elles n'aient pas été bien riches et qu'elles se bornent à des contes, des devinettes, des chansons et des proverbes, qui sont le produit du sentiment populaire. Il faut y ajouter les pastorales.

Il serait assez difficile de fixer l'origine des premières manifestations littéraires ; elles sont sans doute fort anciennes et ont cela de commun avec celles de toutes les peuplades primitives. Les psalmodies qui se chantaient dans les enterrements, les invocations, le

complaintes spontanées qui accompagnaient les morts jusqu'à leur dernière demeure, précédèrent certainement les joutes littéraires qu'on retrouve à une époque postérieure. Il faut citer aussi l'ancien type de femme basquaise, l'ancienne mendiante, complètement disparue aujourd'hui. C'étaient des femmes âgées, sans famille, vivant de la charité publique, qui circulaient de maison en maison et de localité en localité. Sortes de troubadours se doublant quelquefois d'une prétendue sorcière, elles étaient généralement bien accueillies, car non seulement elles portaient les nouvelles d'une famille à l'autre, mais elles se faisaient l'écho des nouvelles, des racontars et de tout ce qui se passait dans les diverses régions du pays. Ces femmes composaient des complaintes versifiées avec des couplets qui se suivaient à l'infini et les chantaient devant des auditoires nombreux qui se réunissaient pendant les longues soirées d'hiver.

Il est regrettable que ces complaintes n'aient pas été notées, car on les ignore totalement aujourd'hui.

Ces dispositions naturelles à la versification étaient assez répandues : elles s'exerçaient surtout dans les fêtes locales où des hommes et souvent des femmes luttèrent pour développer des sujets divers tels que celui-ci : « célébrer les charmes de la vie du paysan et de celle de l'ouvrier sandalier ». Chacun développait son sujet et répondait aux arguments de son adversaire. Ces sortes de joutes étaient fort appréciées et, lorsqu'on en donnait, nombreux étaient les spectateurs qui s'y rendaient des localités voisines et même éloignées.

Théâtre. — Mais, de toutes les manifestations littéraires des Basques, les plus intéressantes sont sans contredit les pastorales, pièces en vers, analogues aux mystères du Moyen âge et qui ne semblent plus avoir leurs similaires qu'en Provence et en Bretagne. Ces pièces traitent certains sujets tirés soit de l'histoire sainte, soit de la vie des saints, soit de la littérature classique, soit enfin des chansons de gestes. D'autres pièces sont les farces qui traitent des sujets toujours grotesques souvent inconvenants. Les acteurs sont naturellement des amateurs et exclusivement des hommes. Les rôles féminins sont remplis par de jeunes garçons. Le théâtre est un théâtre de fortune élevé sur la place publique sans décors et avec une mise en scène des plus rudimentaires. Les costumes sont choisis sans règle, suivant le goût des acteurs, ce qui fait qu'on se trouve en présence des anachronismes les plus déconcertants. Avant la représentation les acteurs se réunissent, forment un cortège et parcourent le village pour rendre visite aux autorités : les *bons* marchent les premiers, les *méchants* les suivent et les plus

méchants de ces derniers, le roi des Turcs et les Satans, ferment la marche. Puis vient la représentation. Elle est annoncée par un des acteurs qui fait le résumé de la pièce et la commente en ajoutant quelques réflexions morales. Elle se déroule ensuite sans entr'actes, les différents tableaux s'échelonnent pendant plusieurs heures, sans aucune interruption. Les événements se succèdent sans transition, les jeux de scène sont naïfs et enfantins, les anachronismes et les réflexions les plus étranges se rencontrent dans la bouche des personnages les plus fantaisistes et sont d'un effet très particulier. Mais ce qui frappe, c'est l'idée dominante toujours la même de faire triompher le bien et condamner le mal. Plus la pastorale est simple et naïve, plus elle est conforme à la tradition, plus elle est appréciée. On n'y recherche pas les effets propres aux représentations modernes ; tout y appartient à d'autres siècles et à d'autres mœurs.

Très différentes sont les parades et les farces charivariques, qui se donnent seulement dans certaines régions de la Basse-Navarre et du Labourd. Le sujet est le plus souvent un mariage suspect, un mariage mal assorti, une bataille entre une femme et un douanier, une bataille entre deux femmes, etc. Jouées comme les pastorales par des artistes amateurs elles rappellent les farces et les soties du Moyen âge.

Enfin nous citerons, sans insister, les charivaris, plaisir très goûté des Basques. Le charivari est un concert cacophonique, fait la nuit avec toutes sortes d'instruments, dont le thème est fourni soit par un mariage entre veufs, soit par la chronique scandaleuse de l'endroit. Ces deux sortes de spectacles traitent les sujets les plus risqués et frisent l'indécence. On lira avec profit, sur le théâtre basque, les ouvrages fort documentés et très intéressants de M. Hérelle, et plus particulièrement celui qui concerne les pastorales basques.

Musique. — Dans la plupart de ces représentations, une part est faite à la musique, part très minime du reste et seulement comme accompagnement de danses qui coupent la représentation. La musique a d'ailleurs été généralement en honneur chez les Basques. Cantiques, chansons légendaires, morales et religieuses, chansons d'amour, chansons satiriques, tels sont les genres les plus répandus ; mais un fait à retenir est que la musique instrumentale est des plus rudimentaires. Les chansons populaires sont en vers de 15, 13 ou 8 pieds et presque toujours en quatrains. Elles se chantent sur des airs variés qui appartiennent la plupart au mode mineur. Beaucoup de ces chansons accompagnent des danses.

Danse. — La danse en effet est un des divertissements favoris des Basques et presque dans toutes les communes on danse pendant le carnaval tous les dimanches. Il y a une telle variété de danses

qu'on ne saurait les citer toutes. Une des plus célèbres est le «saut basque», danse noble, virile et gracieuse par excellence. Les hommes seuls y prennent part. On compte une vingtaine de figures du saut basque, chacune ayant son pas et sa musique.

Pendant le carnaval on organise la «danse des volants», pour laquelle les danseurs revêtent un habillement des plus voyants, orné de rubans multicolores. Ils dansent avec une baguette à la main en improvisant, sur un thème donné, des rimes, des louanges et des satires.

La «farandole» ou «danse à la corde» est constituée par une longue suite de jeunes gens reliés par des mouchoirs. Le long ruban se déroule, s'éloigne, revient en diverses courbes et le tout se termine par une sarabande folle.

Enfin, nous citerons les danses en faveur surtout dans le Labourd, le «fandango» et l'«arin-arin», danses éminemment locales, pleines de grâce et de vivacité.

Les femmes ne prennent part à la danse que dans ces deux dernières et encore faut-il remarquer que les danseurs ne se touchent pas. Aussi ces danses ont-elles un caractère de grâce et de légèreté qu'on ne trouve généralement pas dans les danses ordinaires et cela malgré l'insuffisance et la monotonie de l'accompagnement. Celui-ci est toujours des plus simples et se réduit à une flûte en bois léger à trois trous, un tambourin et enfin une sorte de flageolet de cuivre aux sons aigres et stridents. L'accordéon est quelquefois employé dans les localités voisines de la frontière, car c'est un instrument très répandu en Espagne.

Jeux. — Le jeu éminemment national est le jeu de pelote. Dès sa tendre enfance le petit basque a une pelote dans sa poche et dès qu'il trouve un camarade et un mur, fût-ce celui de l'église, on peut être sûr qu'il ne perdra pas l'occasion de «faire une partie». Il y a quatre sortes de jeux de pelote, qui se jouent avec gant ou sans gant, ce sont le rebot, la longue, le blaid et le pasaka ou trinquet.

Le rebot, de beaucoup le plus intéressant, se joue contre un mur appelé rebot, avec un but portatif. La balle lancée de ce but doit rebondir sur le rebot pour être saisie au vol par un autre joueur placé au delà d'une ligne appelée «paso» et renvoyée à l'autre extrémité de la place. Un joueur du camp opposé cherche à son tour à attraper la balle et à l'envoyer en avant. Les joueurs sont au nombre de 10, 8 ou 6, partagés en deux camps. Toute faute d'un membre d'un camp vaut un point au camp opposé. Les coups douteux sont jugés par un jury composé de membres désignés en

nombre égal par chaque camp ; ses décisions ne sont jamais contestées.

La « longue » diffère du rebot par l'absence de rebot : le but est déplacé et la ligne « paso » sépare le camp en deux parties égales. Les joueurs de chaque camp se placent des deux côtés du paso et échangent les coups au-dessus de cette ligne.

Le blaid est le jeu contre un mur dans certaines limites, la balle devant dépasser sur le terrain une ligne tracée sur le sol et frapper le mur au-dessus d'une autre ligne. Dans ce jeu les adversaires très mêlés se disputent les coups par des « chicanes » dont la régularité dépend de certaines règles.

Enfin le pasaka ou trinquet se joue dans une salle couverte qui a pris ce dernier nom. Il consiste à faire passer la balle par-dessus une corde tendue à la hauteur d'un mètre au milieu d'un rectangle dont les angles dévient les balles. Comme dans les jeux précédents les joueurs doivent éviter de se heurter ; mais s'ils se gênent, les juges peuvent, sur la demande du camp qui se croit lésé, dire si le point est régulier.

Le blaid se joue aussi dans les salles de trinquet.

Il est certain que, depuis quelques années, les anciens jeux tendent à disparaître et seules les personnes d'un certain âge peuvent s'en souvenir. Cependant, depuis peu, un grand pas a été fait dans la voie de leur rétablissement. Il s'est fondé en 1921, à Bayonne, un groupement « La Fédération Française de pelote basque » qui s'attache à remettre en honneur ce jeu par trop délaissé. Il a déjà réalisé une renaissance et une codification de la tradition ; son action s'exerce sur toutes les manières de jouer, dans les trinquets ou en plein air, à main nue ou avec gants et chisteras. Sous son active direction, il s'est créé, pour réaliser son programme, des sociétés dans diverses localités du Pays basque, notamment à Saint-Etienne-de-Baïgorry, à Saint-Jean-le-Vieux, à Hasparren et à Sare et les amateurs du jeu de pelote ont déjà eu la satisfaction d'assister à des parties dignes de celles qui passionnaient leurs ancêtres. Nul doute que ces sociétés ne se généralisent et que, d'ici peu de temps, on ne voie s'étendre à tout le pays un mouvement qui donne dès à présent, de si belles espérances.

Les Basques jouent aussi aux boules et surtout aux quilles. Il y a souvent à ce dernier jeu des parties importantes.

Enfin le jeu de cartes ne leur est pas étranger. Hommes et femmes le pratiquent beaucoup et font usage de cartes espagnoles sur lesquelles, à la place de nos traditionnelles figures de rois, dames, et valets, sont représentés le soleil, les épées, des roses, des batons.

Les jeux préférés sont le « mus » et « las flores » qui se jouent avec la même ardeur des deux côtés de la frontière.

Arts. — On peut dire qu'au point de vue des productions artistiques le Pays basque est plutôt pauvre. On ne trouve aucune manifestation d'un art original, ni en peinture, ni en sculpture, ni même dans les arts mineurs. Les quelques tapisseries qu'on peut y trouver ne sont pas du pays et il n'y a pas jusqu'au mobilier qui ne soit d'une grande banalité et qui ne présente aucun style, contrairement à ce que l'on constate dans les contrées voisines, en Béarn par exemple. Il convient cependant de faire une réserve pour l'architecture.

Les différences que nous avons constatées sur bien des questions au cours de cette étude entre les trois provinces basques se manifestent d'une manière plus particulièrement frappante en ce qui concerne l'architecture. Chacune d'elles possède un type d'architecture différent de celui des autres. Celle du Labourd, que l'on prend à tort comme le type de l'architecture basque en général, est la plus caractéristique et la plus pittoresque. Nous ne faisons pas allusion, bien entendu, aux châteaux, tels que ceux d'Urtubie et d'Espelette, ni aux grandes et belles maisons que l'on voit encore à Saint-Jean-de-Luz et à Ciboure et qui étaient réservées à la noblesse et à la haute bourgeoisie. Le type de la maison labourdine est plus modeste et en même temps plus élégant. Ce sont des maisons construites en maçonnerie, dont la façade est entorchis ; les plus élevées n'ont pas plus de deux étages ; la porte est basse, les fenêtres en nombre restreint, sont petites et espacées. Celles de l'étage supérieur sont quelquefois remplacées par des portes donnant sur un balcon de bois. Les étages sont en encorbellement de manière à abriter le seuil. Mais ce qui caractérise surtout les maisons du Labourd, ce sont les boiseries extérieures qui sont sculptées et peintes. Les motifs de sculpture sont le plus souvent empruntés à l'ornementation des églises, la peinture généralement en usage est le rouge-brun, qui forme un contraste agréable à l'œil avec la blancheur des murs passés à la chaux. Quand il s'agit d'une ferme, la porte donne sur une cuisine attenante à la grange, de l'autre côté de laquelle se trouve l'étable ; au fond, un étroit escalier conduit à l'étage ou aux étages, qui comprennent rarement plus de 2 ou 3 petites pièces. La maison du Labourd est petite, couverte de tuiles creuses ; quand elle est isolée, elle est toujours rigoureusement orientée à l'est, afin de soustraire la façade et en particulier les boiseries à l'action des fortes pluies qui viennent de l'ouest et qui sont si fréquentes dans la région. On voit combien la vraie maison labourdine diffère de ces énormes constructions, orientées le plus

souvent à l'ouest et percées de larges baies, qui ont été édifiées depuis quelques années dans le pays et auxquelles on donne le nom de « maisons basques ».



Fig. N° 12. — La dernière fileuse

La maison navarraise est très différente de celle du Labourd ; elle se rapproche beaucoup plus de la maison espagnole, ce qu'explique l'histoire même du pays. La différence entre les classes entraînait dans la Navarre, beaucoup plus qu'en Labourd, des différences entre les habitations. Il convient de distinguer les maisons nobles et les maisons du peuple et même d'établir une sous-classification dans les premières. Il y avait en effet deux sortes de résidences seigneuriales. Les ricombres habitaient des châteaux

isolés, dont on voit encore des ruines assez nombreuses. C'étaient de grandes constructions, avec au moins une tour, très solidement construites en pierres dures, avec de rares et petites ouvertures et d'un aspect généralement sévère et triste. Les autres résidences, celles des chevaliers et des infançons étaient dans les villes et dans les villages ; on les appelait « La Salle ». Elles étaient aussi de grandes dimensions, flanquées d'une tour, avec des ouvertures plus nombreuses que les premières. Celles appartenant aux infançons avaient une chapelle. On peut encore voir, surtout dans la Navarre espagnole, de grandes maisons de ce type, caractérisées par une grande porte en plein cintre avec encadrement de larges pierres donnant dans un grand vestibule. La maison Eskerenea à Saint-Jean-de-Luz, dans la rue de la Baleine, peut-être citée comme un spécimen de ce genre d'habitation.

Quant aux maisons du peuple elles n'ont aucun caractère spécial. Ce sont des maisons en pierres, à petites ouvertures, et qui n'ont de commun avec celles du Labourd que d'avoir souvent un balcon de bois à l'étage le plus élevé. Elles ne présentent aucun intérêt.

Le type de la maison souletine est bien différent des deux précédents. Dans bien des localités on peut encore distinguer l'ancienne maison noble, appelée « Domec », belle construction à l'aspect moins sévère que celles de la Basse-Navarre, mais d'une architecture plus légère. Les fenêtres sont plus larges, les toits couverts d'ardoises sont plus pointus, l'aspect général de l'édifice est plus gracieux. L'architecture souletine tient beaucoup plus du Béarn que de la Navarre et cela s'explique, si on se souvient que la Soule a eu beaucoup plus de rapports avec le Béarn qu'avec la Basse-Navarre et a subi davantage son influence. C'est évidemment en Soule que le type basque de l'habitation est le moins caractérisé. Nous renvoyons les personnes que cette question intéresse à l'ouvrage de M. O'Shea « La Maison Basque ».

En Labourd et en Soule les maisons sont peu décorées à l'extérieur, mais il est d'usage de graver sur la porte d'entrée la date de la construction et quelquefois le nom des personnes qui l'ont fait bâtir. Dans la Basse-Navarre cet usage est encore plus général. Anciennement du reste les maisons nobles portaient au-dessus de la porte, gravées sur une large pierre, les armoiries de la famille. La Révolution a fait disparaître ces décorations qui sont encore si nombreuses dans les provinces basques espagnoles. Mais le Basque n'a pas renoncé à décorer sa maison et aux armoiries ont succédé des motifs d'ornementation très divers qui accompagnent le nom des premiers propriétaires. Ce sont, tantôt gravés, tantôt peints, des personnages, des animaux divers, des êtres fantastiques, en un

mot des motifs empruntés le plus souvent à l'ornementation des églises. On trouve, comme sur les tombes, des dessins très particuliers dont il serait bien difficile, dans l'état actuel de la question, de donner une explication. C'est là un des nombreux problèmes qui se posent à ceux qui parcourent le Pays basque en cherchant à voir et à comprendre.

Conclusion

Ce résumé de l'histoire et des coutumes des Basques français, quelque succinct et incomplet qu'il soit, permet de comprendre la vogue dont jouit un pays qui est en outre favorisé par la nature. Cependant il ne faut pas se le dissimuler, tout y évolue et se transforme avec une rapidité beaucoup trop grande au gré des amateurs de pittoresque et de couleur locale.

De ses anciens costumes il ne reste rien, de ses vieilles coutumes pas grand chose et chaque jour qui passe en emporte une de plus. La pénétration du pays par les voies ferrées, les automobiles, la fréquentation par de nombreux étrangers, ont leurs conséquences habituelles et il ne faut pas se dissimuler que, dans un avenir peu éloigné, le Pays basque aura perdu les attraits que lui ont connus les personnes d'un certain âge et dont on trouve quelques vestiges encore aujourd'hui. On peut le regretter, on ne saurait l'empêcher ; c'est la rançon du progrès, le résultat d'une loi de la Nature contre laquelle on ne saurait réagir.

Mais il est des choses qui ne disparaîtront pas, ce sont les magnifiques sites qu'on y trouve, c'est la douceur de son climat, ce sont les incomparables horizons qu'on y découvre, c'est le charme si particulier et si prenant qu'éprouvent à le fréquenter ceux qui savent voir et sentir. Dans un des plus beaux pays qu'est la France, le Pays basque est et restera toujours une des contrées les plus belles et les plus attrayantes.

BIBLIOGRAPHIE

- ABBADIE D'ARRAST (D'). — *Causeries sur le Pays basque*, (Paris 1909).
- BALASQUE. — *Eludes historiques sur la ville de Bayonne* (Bayonne 1862).
- BELZUNCE (DE). — *Histoire des Basques* (Bayonne 1847).
- BLAY DE GAIX. — *Histoire Militaire de Bayonne* (Bayonne 1908).
- BORDENAVE (de). — *Histoire de Béarn et de Navarre* (Paris 1873).
- COLAS (Louis). — *La voie romaine de Bordeaux à Astorga* (Biarritz 1913).
- CHARTIER (Jean). — *Histoire de Charles VII.*
- CHAULIAC. — *La bataille de Guétharia et l'archevêque de Bordeaux.*
(Revue de la Société philomatique de Bordeaux 1912).
- DELMAS (Pierre). — *Du Parlement de Navarre et de ses origines*
(Pau 1898).
- DUMAS (J.-B.). — *Neuf mois de campagne à la suite du maréchal Soult* (Paris 1912).
- GOYETCHE. — *St-Jean-de-Luz historique et pittoresque* (Paris 1883).
- HARISTOY. — *Recherches historiques sur le pays basque* (Bayonne 1883).
- Saint-Jean-Pied-de-Port* (Pau 1897).
- HÉRELLE (Georges). — *Les Pastorales Basques* (Bayonne 1923).
- HENNET DE GOUTEL. — *Le Général Cassan et la défense de Pampeleine* (Paris 1920).
- JAURGAIN (DE). — *La Vasconie* (Paris 1881).
- Les trois mousquetaires* (Paris 1910).
- Episode de la Guerre civile de Navarre* (Bayonne 1907).
- L'évêché de Bayonne et la légende de S. Léon* (Saint-Jean-de-Luz 1917).
- LA GRÈZE (de). — *Histoire de la Navarre* (Paris 1881).
- Histoire du droit dans les Pyrénées* (Paris 1867).
- MARCA (de). — *Histoire du Béarn* (Pau 1864).

- MENJOULET. — *Histoire du diocèse d'Oloron* (Oloron 1864).
- MONLEZUN. — *Histoire de la Gascogne*.
- MOREL. — *Bayonne vues historiques et descriptives* (Bayonne 1836).
- OYHÉNART. — *Noticia utriusque Vasconiae*.
- O'SHEA. — *La maison basque* (Bayonne 1897).
- PUECH. — *Histoire de la Gascogne* (Auch 1914).
- SAMAZEUILH. — *Voyage de Bayonne aux Eaux-Bonnes et aux Eaux-Chaudes en passant par la Basse-Navarre et la Soule* (Bayonne 1858).
- SANADOU. — *Origine de la noblesse chez les Basques*.
- J. VINSON. — *Les Basques et le Pays basque* (Paris 1882).
- Documents pour servir à l'étude historique de la langue basque* (Bayonne 1874).
- Folk-Lore du Pays basque*.
- YTURBIDE. — *Petite histoire du Labourd* (Pau 1914).
- Le pays de Labourd avant 1789* (Bayonne 1908).
- Ancienne organisation de bailliage du Labourd* (Biarritz 1912).
- X..... — *Nouvelle chronique de Bayonne par un Bayonnais* (Bayonne 1827).
- COLAS.
- DARANATZ. | Divers articles publiés dans les bulletins de la
- DUCÉRE. | Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne
- DUSSARP | et de la Société Bayonnaise d'Etudes Régionales.
- YTURBIDE.

ANGLAIS

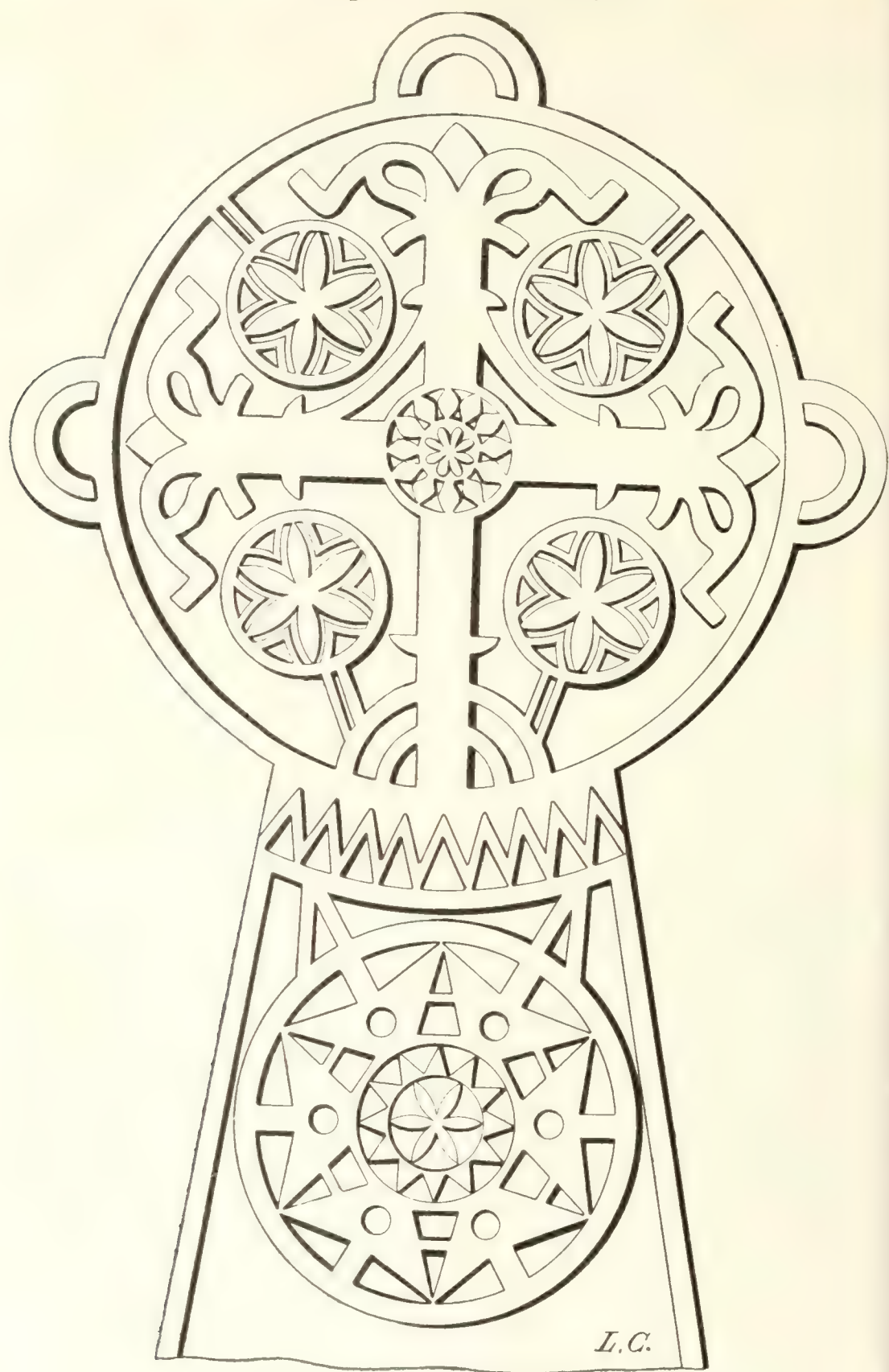
- HILL JAMES. — *Ballles round Biarritz* (Edinburg 1899).

ESPAGNOL

- LINO MUNARRITZ Y VELASCO. — *Resumen de la historia de Navarra* (Pamplona 1910).
-

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE	5
AVANT-PROPOS.....	7
CHAPITRE I ^{er} . — <i>Formation des Provinces basques françaises.</i> ..	9
CHAPITRE II. — <i>Partie historique : Soule, Basse-Navarre, Labourd.....</i>	13
CHAPITRE III. — <i>Organisation sociale, politique, administrative, ecclésiastique et judiciaire des trois Provinces basques.....</i>	43
CHAPITRE IV. — <i>Les Basques : leurs privilèges, leurs fors, les races inférieures : cagots et bohémiens. De la sécurité des provinces ; armandad, milices et ouvrages fortifiés.....</i>	63
CHAPITRE V. — <i>Caractère des Basques : mœurs, religion, pèlerinages, superstitions, dictons et proverbes...</i>	73
CHAPITRE VI. — <i>Littérature, poésie, théâtre, musique, danses, jeux populaires, arts.....</i>	84
CONCLUSION.....	92
BIBLIOGRAPHIE.....	93



Stèle discoïdale du Cimetière d'Ossès

Stèle très décorée. Au revers même ornementation avec la date : 1645. La face reproduite ici est mieux conservée que l'autre. Mais le relief est très faible.

Diamètre de la stèle : 0,54. Epaisseur, 0,16. Le cimetière d'Ossès possède deux autres discoïdales dont la décoration est analogue.

Portraits de Villes et Villages du Labourd

I. — BAYONNE

Je dédie ces pages au *Génie du pays*, comme il est écrit dans la vieille inscription votive d'Hasparren :

..... *Genio pagi hanc dedicat aram.*

Elles sont le fruit d'une promenade, ou mieux d'un pèlerinage à travers Bayonne que je fis, un bel après-midi de septembre 1917, avec mon ami André X. Je rapporte fidèlement soit ses propos, soit ses impressions, tantôt directement, tantôt en les groupant pour former un tableau d'ensemble.



(Dess. et Litb. en coul. par Ch. Mercereau)

BAYONNE. — Abside de la Cathédrale et Place du Marché

André X est un peu plus âgé que moi. Fils d'un fonctionnaire de l'Etat, il est avocat à Paris. Il fut élevé au lycée de Bayonne et quitta notre ville, ses études finies, en même temps que ses parents, l'année 1900. Depuis cette date, il n'avait pas revu Bayonne. C'est un lettré et un esprit que j'estime, absolument sceptique en religion et politique, mais libre, ouvert et positif.

En outre, une âme de poète. Blessé grièvement à la bataille de l'Aisne, en avril 1917, et hospitalisé à Dax, il profitait d'une journée pour revoir la cité de son adolescence. Il revenait à elle comme à une amie d'enfance pour laquelle il eût éprouvé naguère un sentiment secret et que le hasard lui faisait rencontrer. Son cœur était inquiet : serait-elle une jeune femme dont la vue avive d'anciens regrets ou bien désenchante ?

Dès la gare, il me découvrait sa passion. Nul doute : j'avais affaire à un amoureux.

— Bayonne, me disait-il, tu ne peux savoir quels souvenirs de vie et de lumière elle a déposés dans mon imagination ! Son nom seul est toute grâce et clarté. Je me rappelle, au coucher des soleils de l'été, son port où les bateaux pris dans une coulée d'or et caressés



Première Vue de Bayonne

Garnerey pinx et sculpt.

d'une buée d'ambre rose évoquaient une marine 'de Claude Gellée. Au milieu de cette magnificence passaient, d'une rive à l'autre, des couralins, derniers restes d'une ancienne batellerie locale. Où sont galupes et tillioles d'antan ?.... Des gabarres remontaient le fleuve, leur voile gonflée par le vent de mer : debout à la poupe, les mariniers basques ou landais répétaient les gestes des gondoliers vénitiens. Aussi bien, dans ce pays humide, au fond de ce golfe, sous un ciel lumineux, ce sont très souvent sur terre, sur l'eau, le fondu des nuances et les prestigieuses colorations de Venise. Je sais même tel écrivain, grand voyageur, auquel les maisons du quai de l'Entrepôt ont rappelé le Grand Canal..... Les jours de pluie mêmes m'ont laissé des images charmantes. J'aimais la masse des mouettes chassées du large et de la côte par le gros temps qui venaient frôler les parapets des ponts de leur vol tournoyant et grinçant. Et durant les embellies je les contemplais posées sur le fil de l'eau, pareilles à des nymphéas flottants. J'aimais à croiser, réfugiées sous les arceaux de la rue Port-Neuf, les midinettes de Bayonne, les plus mutines et coquettes sans doute qui soient en France, auxquelles, pour l'ardeur du vent de Sud qu'elles ont dans les veines, je dois mes premiers troubles d'adolescent. Je prenais aussi plaisir à voir, sur la



Goblain, del.

Vue du Pont Mayour et de la Place de la Comedie à Bayonne

place Notre-Dame, blottis aux voussures du portail, sous le porche de la cathédrale, ou bien aux lobes des vitraux, les pigeons, et dans ce lieu élevé, silencieux, j'écoutais, venant du lointain, le gronde-ment de la mer démontée.

Tandis que mon compagnon parlait ainsi nous étions parvenus au milieu du pont Saint-Esprit : il s'y arrêta longtemps pour embrasser du regard la ville... Nous devions ensuite parcourir les rues du Grand Bayonne, flâner aux Allées-Marines, remonter les Allées Paulmy, passer par la trouée de la porte d'Espagne et enfin, descendant la rue Tour de Sault, rejoindre la Nive au pont du Génie. Mon ami, je dois le dire, ne recueillit de sa visite à Bayonne que de la mélancolie. La lumière était cependant exquise et faisait valoir notre alerte cité toujours piquante et fraîche, entre ses deux rivières et dans la ceinture de ses beaux arbres. Mais André dut voir que s'étaient beaucoup défaits les traits de son joli visage. Quelle tristesse ! Ne semblait-il pas qu'on se fût acharné à la banaliser, pour la moderniser ? Sur la place triangulaire, pareille à la proue d'un navire, qui délimite le confluent de la Nive et de l'Adour,



Lith. par Vidal

Imp. Maurin, Bayonne

BAYONNE. — Vue de la Nive prise de St-Léon

plus de Réduit aux murailles crénelées garnies d'échauguettes, mais surtout plus de porte de France, sorte d'arc de triomphe, ni la tour barlongue, ni le superbe bouquet de platanes qu'on aurait pu sauver pour garder à Bayonne une entrée pittoresque et appropriée à sa nature. Quelle apparition saisissante jadis, quand on arrivait par le pont St Esprit, un soir de vent de Sud, vers cinq heures et que le vieux bastion avec son portique à fronton, la façade de la ville, la cathédrale se détachaient à contre-jour, sur un ciel fulgurant ! Rien désormais au bout du pont qu'une nudité absurde qui permet de triompher au paté de l'Hôtel de Ville, affreux Vitruve louis-philippard planté comme un corpulent tambour-major, en avant de l'alignement des maisons. J'essayais de défendre nos destructeurs ou d'éveiller de belles espérances. Mais en vain.

— Je t'assure, lui disais-je, que ce petit jardin triangulaire du Réduit, par nuit de lune, en été, ce n'est pas mal. La balustrade et ses vases au bord de l'eau, les arcades de l'Hôtel de Ville, le chant des violons et des harpes venant des cafés, les lumières des bateaux, des ponts et des quais reflétées par l'eau tremblante et



*Dessiné d'après nature
et lith. par J. Jacottet*

Vue du Château-Vieux à Bayonne

Fig. par Bayet

qui donnent à la ville l'apparence d'être bâtie sur de frêles pilotis de lumière, et dans le lointain les froids opalisés des collines de Mouguerre, il n'est pas même jusqu'au campanile de la gare qui ne donne à cet endroit un air de jardin vénitien...

— Ah ! romantique ! dit-il en m'interrompant.

Je poursuivis :

— Dans quelques années peut-être se dressera près de cette place que tu trouves si nue, et remplaçant mieux la porte de France que tu regrettes, une porte de la Victoire, arc de triomphe à la gloire des vainqueurs de la grande guerre. On peut être, à l'occasion, des constructeurs.

— Peuh ! j'en doute.

— Pourquoi ?

— Ce serait trop beau.

— Tu me sembles bien pessimiste. La guerre pourtant...

— Tu verras.

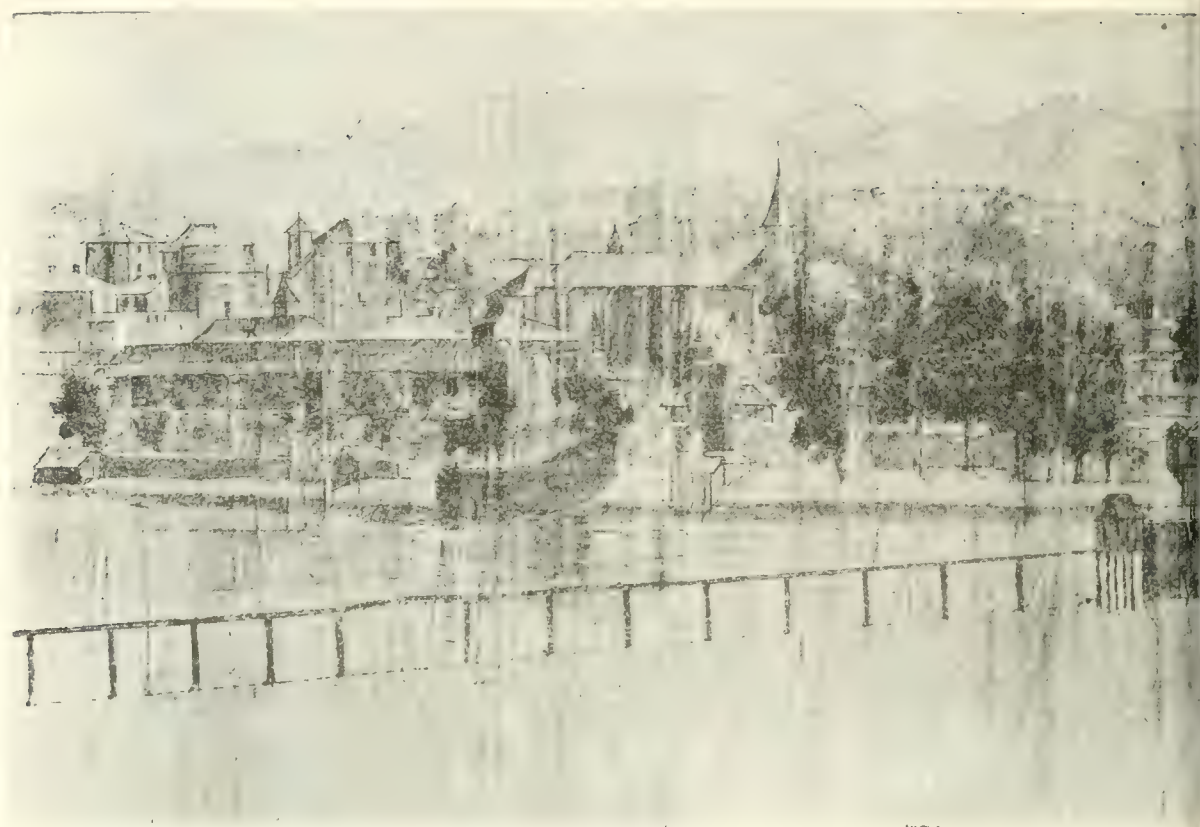
« Hélas ! poursuivait mon ami, les améliorations ne s'arrêtent pas là. En pleine ville, c'est le joli pont Mayou difformisé et, sur le pourtour des glacis, un paysage dégradé : la lèpre des terrains vagues, un vélodrome, de sots balustres de ciment, des fossés comblés, des remparts découronnés de leurs tertres, des murailles éventrées, une porte d'Espagne autour de laquelle règne la désolation et qui semble attendre son tour de massacre. On a envie de leur crier aux saccageurs, comme Barrès devant la porte Saint-Thiébaut à Metz : « Ah ! qu'ils la démolissent, qu'ils lui donnent le coup de grâce à cette martyre ! » Mais là-bas, on discerne le dessein des barbares ; ils jettent à bas les murailles de Vauban pour effacer l'empreinte que la France avait mise sur ses villes lorraines, comme aujourd'hui dans nos provinces envahies que spiritualisaient tant de souvenirs ils anéantissent les monuments où l'âme nationale était perpétuée.. Ici quel est le plan ? Peut-être se croit-on plus « avancé » d'abattre les constructions du passé ! Sans doute que l'on s'imagine pouvoir desserrer les maisons ! L'exiguité des rues, naturelle à une ville forte, ne se comprendra bientôt plus. Qu'on prenne plutôt la leçon de l'ennemi quand elle est bonne, et qu'on aille voir comme il sait conserver et aménager les remparts de ses vieilles cités allemandes. Quant aux beaux arbres des allées Paulmy, incomparables ombrages, quant à ceux des Allées Marins qui assuraient une plaisante promenade sur le bord de l'Adour, lequel est si bien orienté pour réfléchir, dans toute sa longueur, le ciel, aux heures les plus brillantes et colorées du jour, il ne faut plus que quelques années sans doute pour qu'ils aient vécu.

La nature, l'histoire et une heureuse activité des aïeux avaient



Garnera, pinxt et sculpt.

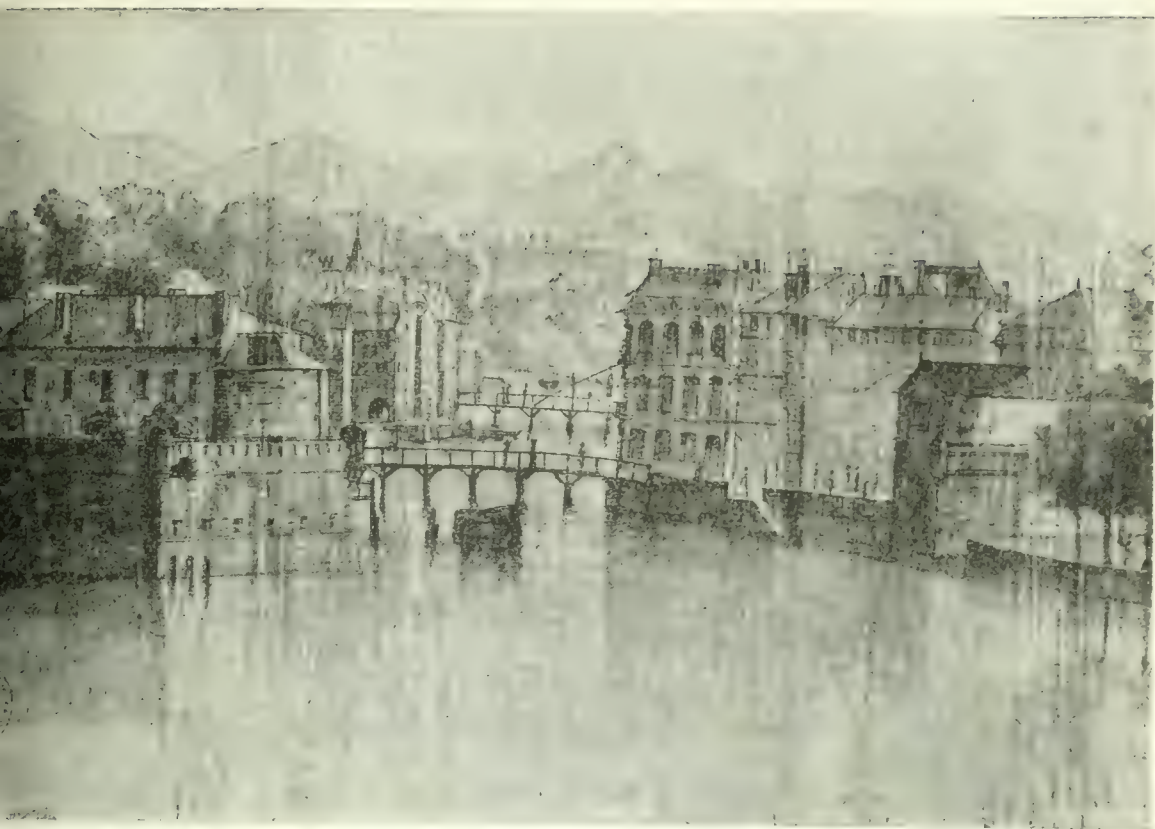
Vue du Port de Bayonne (Prise de la place du St-Esprit).



Vue de Bayonne

déterminé les éléments fondamentaux de cette ville : on les a méconnus. L'œuvre nouvelle avait ainsi toute chance d'être déraisonnable ».

Heureusement — pensions-nous tous deux, une série de beautés demeure auxquelles on ne pourra toucher. Elles assurent à Bayonne un charme immortel. C'est d'abord la Citadelle de Vauban posée comme une couronne murale sur les hauteurs de la rive droite de l'Adour et qui fait vis-à-vis à la Cathédrale dont le vaisseau léger et les hautes flèches ajourées s'enlèvent au-dessus des toits, double sceau qui atteste aux yeux de tous que Bayonne reste la métropole religieuse et militaire du pays. Puis ce sont les aperçus qu'offre, au cœur de la ville ou hors de son enceinte, le caractère du site. Il y aura toujours pour enchanter nos yeux l'ensemble du paysage bayonnais vu des hauteurs de Saint-Etienne, la vallée, la ville tassée et bruisante au pied du coteau, dans son trident fluvial, et les montagnes et la ligne mouvante de la mer qui cernent magnifiquement l'horizon. Il y aura toujours, tels qu'on les voit de Blanc-pignon, la courbe du fleuve, les deux flèches s'élevant au-dessus



64 (fragment).

des arbres, des mâts et des vergues, l'enjambement du grand pont en dos d'âne et, par-delà les collines de Mouguerre, le fond neigeux de la haute chaîne disparaissant dans les lointains d'un ciel embué. Et quel Bayonnais n'aimerait à se retourner vers sa ville, quand il se promène sur le chemin de halage de la Nive, en amont du port Saint-Léon, ou bien ne s'attarderait à rêver sur le pont Mayou, soit le matin quand le soleil levant frappe de ses rayons les maisons pressées du quai des Basques, faisant chanter toutes les notes des volets versicolores, soit à la tombée de la nuit, quand éclate, sereine, la première étoile, tandis que les lampes des ponts de la Nive allument leurs cordons brillants dans un brouillard bleuté, et que la montagne, là-bas, prend les tons que l'on voit dans les fonds de tableaux des maîtres florentins?

Nul de ces beaux aspects ne parvint à réduire la désolation qu'André ressentit à retrouver Bayonne modernisée.

Rue des Basques, il voulut revoir l'appartement où il avait vécu avec les siens. Ce fut facile. C'était à un deuxième étage ; les fenêtres regardaient la Nive, l'Arsenal, les fortifications et le pont du

Génie au-delà duquel souriaient de frais coteaux et, plus loin encore, les douces montagnes bleuâtres. . . . Je passe sur l'émotion de mon ami.

Quand nous redescendîmes, le vent avait tourné. Il soufflait du sud. De chauds effluves circulaient, par bouffées, entre les maisons. Cependant, le surplomb des toits maintenait la rue ombreuse et fraîche. Le pavé était moite et le ciel, semé de grands nuages balayés, d'un bleu ardent et comme phosphoreux. Remontant la rue Poissonnerie, nous traversâmes la rue d'Espagne. André voulut y flâner, curieux, pour admirer les toits en saillie, les persiennes bariolées et les fenêtres garnies de fleurs, comme au delà des Pyrénées. Les rais du soleil la prenaient d'écharpe : elle offrait un modèle pour un aquafortiste amateur de vigoureux clairs-obscurs, à la Piranèse. Regardant les intérieurs des boutiques, attentif aux passants, André notait combien était vivante notre petite cité tout ensemble gasconne, basque et espagnole. Dans la rue de Luc, nous fîmes halte à la porte grillagée à travers laquelle s'aperçoivent les fines arcades du cloître et, au delà de ce premier plan sombre et dentelé, la cathédrale, éblouissante.

— Tu vois les palmiers et les rosiers du préau, me dit André.

Ce sont pour moi de vieux amis. Combien de fois suis-je venu jadis rêver près d'eux ! Je ne me lassais pas de regarder la cathédrale. Elle est un joli alleluia. Elle semble avoir recueilli pour la tendre vers le ciel toute l'allégresse de la ville et de la contrée. Ses flèches que l'on aperçoit de la plupart des ruelles réjouissent les yeux ; aux petits artisans, aux pauvres qui sont privés de lumière, dans leurs boutiques ou leurs mansardes, elles dispensent les reflets du jour et une idée de la magie des aurores et des couchants. Rien qu'à suivre sur elles la marche de l'ombre, ils peuvent même connaître l'heure : elles sont le cadran solaire communal.

Nous entrâmes dans la nef par le portail occidental.

— Elle est petite, me dit André à voix basse, mais qu'elle est harmonieuse, élégante, aérienne. Combien elle me plaît !

Et nous admirâmes ensemble le joyeux élan des piliers, la légèreté du triforium, la fantaisie des résilles de pierre de ses larges verrières, l'ardeur des rosaces en tourbillon. A cette heure, elle était vide ; le jet sans brisure des colonnettes prenait sa pleine valeur dans la solitude. Des faisceaux de rayons éclairaient le vaisseau et les arcs d'ogive, le soleil étant déjà fortement incliné sur l'horizon. La belle maison de Dieu ! De derrière le maître-autel se répandait doucement un murmure, comme d'une source de prières cachée : quelques femmes disaient le chapelet. André ne pria point, mais sut goûter le sérénité bénie que respirait le sanc-



dessiné d'après nature et lithographié par J. Jacquet
Vue générale de Bayonne prise au-dessous de la Citadelle.

tuaire. Je suis sûr qu'il enviait ceux dont les pensées s'accordent à l'âme d'une telle demeure bienheureuse.

Soudain, ayant levé la tête, André me dit d'un ton irrité : « Ah ! les malheureux ! Viens, sortons.

— Qu'as-tu ? lui dis-je une fois que nous fûmes sur la place Notre-Dame.

Mais il m'entraînait près de la fontaine et examinait curieusement le chevet de l'église.

— Mon cher, me répondit-il enfin, je rêve d'une bourrasque qui, un jour, comme cela eut lieu, hélas ! pour la rose occidentale, nous délivrerait de ça.

A son mouvement de tête, à son humeur, je compris qu'il m'indiquait les nouveaux vitraux du chœur où l'on a su, en effet, affliger les saints de têtes à massacre.

— Tu ne les as pas remarqués ? Tu ne les trouves pas hideux ? insistait-il.

— En effet, ils ne sont pas très beaux, fis-je, en tâchant de le calmer. C'est l'avis commun, je crois ; c'est, du moins, celui des gens de goût. Ces personnages piteux me font songer aux noyés de la Saint-



Place Gramont à Bayonne en 1814

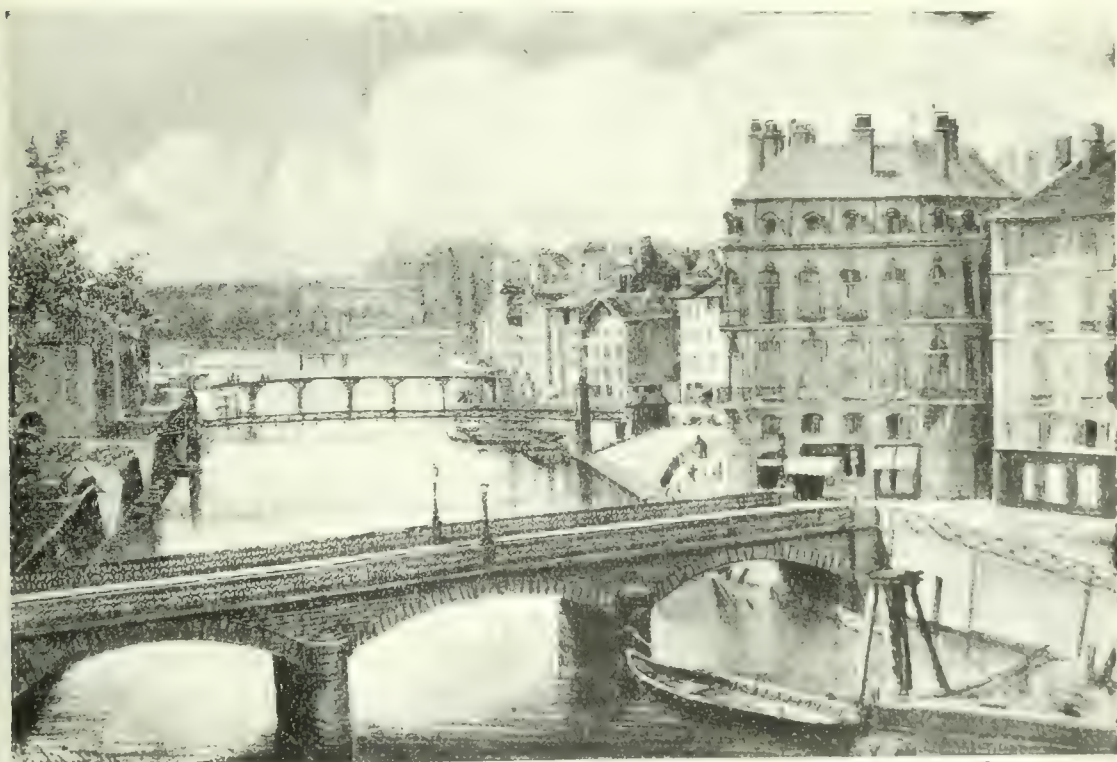
Médard, émergés du Rhône, tels que Mistral les a dépeints au chant IV^e de *Mireille*. Cependant, ajoutai-je, il faut concéder que ces viraux sont d'un heureux coloris.

André reprit sans respect.

— Mettre dans une église purement ogivale, et même rayonnante, ces figures archaïques et roides, ces momies byzantines, quelle hérésie !

Il poursuivit :

— Vois-tu, cette cathédrale, construite et embellie au cours de plusieurs siècles, marquée des léopards britanniques et des lys de France, témoins des vicissitudes historiques de la cité, n'a été profanée que par les sans-culottes qui ont anéanti sa statuaire et par certains de ses architectes, dits « restaurateurs », auxquels elle doit quelque vulgarité dans les sculptures de son abside, l'alourdissement de ce porche en saillie, cette balustrade non ajourée courant sur le mur du collatéral et la destruction du beau fenestrage flamboyant qui fusait là-haut, au bras septentrional du transept. Et je ne te parle pas du côté du cloître que l'on a osé abattre



Paul Gélibert 1858

Imp. Lemercier, Paris.

Vu des quais de la Nive à Bayonne (B.-Pyr.)

pour édifier une chapelle canoniale et une sacristie, comme si l'on n'eût pu à cet usage utiliser le cloître même.

— Comme tu connais bien, interrompis-je, le beau et le médiocre de cette église, pour avoir quitté Bayonne à vingt ans ?

— J'ai été formé par mon père. Il me fit connaître la ville à l'âge où l'on sait encore se donner avec enthousiasme à un maître digne d'enlever les âmes. Il excellait aussi dans l'aquarelle. Il a constitué sur Bayonne deux dossiers : les beautés, les laideurs. Sur trop de planches du premier carton, il y a aujourd'hui, hélas ! *détruit*.

Devisant ainsi, nous avions gagné la rue de l'Ouest et le rempart Lachepaillet. Nous passâmes devant l'Evêché à l'abandon et qui se délabre. En face de cette victime de nos luttes religieuses, André me dit sa conviction que désormais on ne se haïrait plus ni se persécuterait, entre Français. Comme lui, je l'espère et le crois. Il faut même qu'il en soit ainsi.

Mais devant les « Dames de France », mon ami redevint amer.

— Il y avait là naguère, me dit-il, un hôtel du XVIII^e siècle, ancienne résidence du subdélégué de l'Intendant. Oh ! il n'était pas



Richard, pinx.

Vue de Bayonne, porte St-Bernard

Hégut, sculpt.

extraordinaire et ne valait pas cet hôtel de Bréthous, lequel avec ses balconnets de fer ouvragé, ses consoles, et les clés d'arc des fenêtres joliment sculptées, accueille le passant au bout du pont Mayou, comme un gentil seigneur Louis XV. On croit voir le jabot de dentelles sur le gilet de satin à fleurs. Celui-ci était seulement honnête et de physionomie sympathique. Aujourd'hui, ce bazar le remplace. J'attends le jour que le Château-Vieux, oppidum féodal où sont enclos des vestiges romains, les premiers titres de noblesse de la ville, sera démoli pour installer sur ses ruines une annexe du grand magasin d'en face. Alors seulement, Bayonne sera tout à fait moderne.

Mon ami me quitta le soir même. Je ne pus le retenir. Il avait le « cafard ». Je ne réussis pas à le conquérir à mon optimisme.

Je transcris cependant son dernier propos. Fut-il injuste ? Je ne saurais le dire.

— Mon cher, plus que les belles choses disparues me navre ici la disparition du farouche esprit communal qui fit, à travers les siècles, la prospérité et la beauté des pays de France. Comment a-t-on pu, par exemple, décider d'abattre la porte de France et détruire, en leur milieu, les Allées Marines, sans qu'une élite de citoyens, entraînant l'opinion publique, se soit levée, au nom du bon sens, du goût et de la fierté citadine, pour empêcher la défiguration de sa ville ? (1)

FRANÇOIS DUHOURCAU.

(1) Pour être juste, il faut noter que depuis cette visite de mon ami les nouveaux édiles ont fait disparaître quelques unes des laideurs qu'il stigmatisait : le vélodrome, les remparts découronnés de leur tertre. Espérons que ce sera pour un embellissement de la ville. Le Conseil municipal s'en est, dit-on, soucié, en exigeant que les constructions nouvelles s'inspirent des traditions locales. Il a même commencé de replanter les Allées-Paulmy.

L'iconographie de cette étude est due au choix de M. André Grimard dont chacun connaît en cette matière, la compétence et le goût.

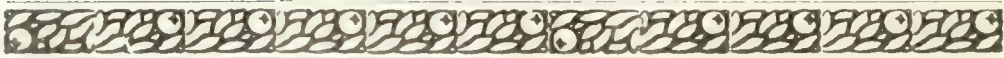


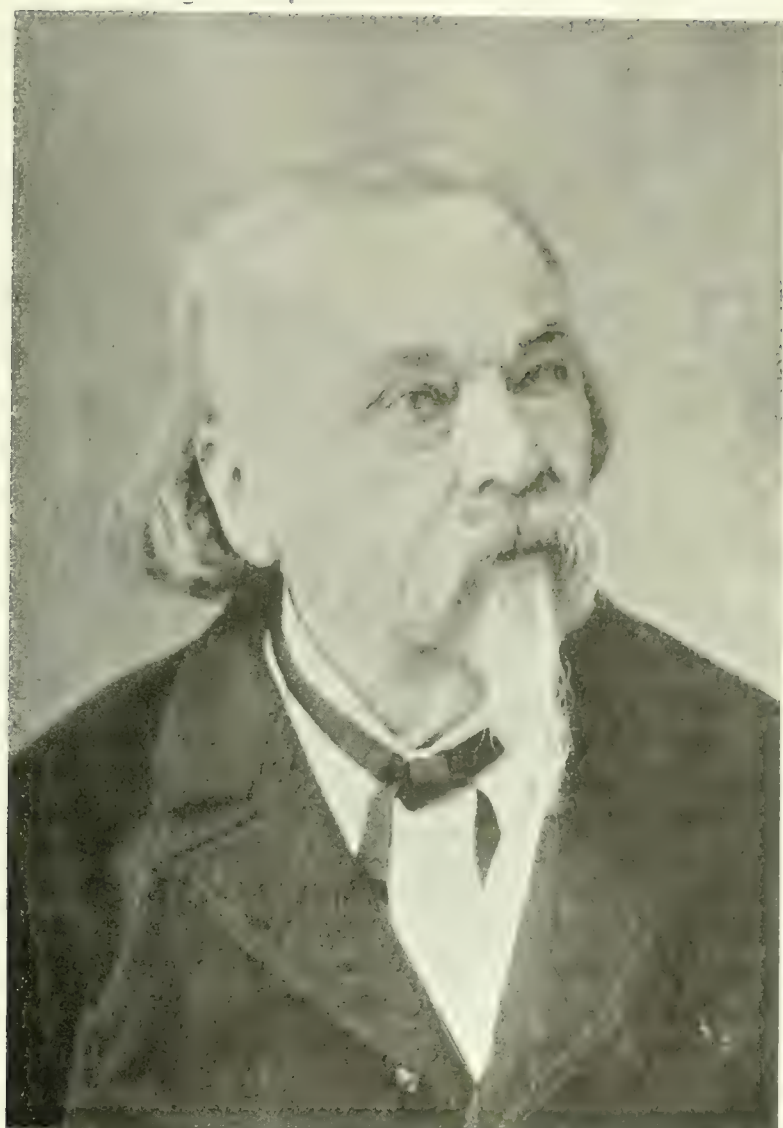
LE CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ

Le 2 juillet 1923, la Société a célébré le cinquantième anniversaire de sa fondation, dans la salle des délibérations de l'Hôtel-de-Ville de Bayonne, gracieusement mise à sa disposition par M. le Maire, un des présidents d'honneur de notre compagnie.

Le compte rendu de cette séance paraîtra dans le second fascicule du Bulletin du cinquantenaire. Il montrera tout ce que la Société doit aux anciens membres du Bureau et aux collègues qui se sont dévoués depuis un demi-siècle à la création, au développement et à la prospérité de notre chère société Bayonnaise.

Mais le Bureau a tenu à publier dès maintenant les notices concernant son réel fondateur, feu le marquis de Folin et deux de ses membres, éminents ouvriers de la première heure, heureusement encore vivants, MM. Julien Vinson et Lucien Le Beuf.





Marquis de FOLIN

De tout temps le bureau du port a été un but de promenade cher aux Bayonnais qu'intéressent les choses de la mer, car ils y ont toujours reçu, des divers officiers qui s'y sont succédé, un accueil aimable et courtois. Quelques-uns ont conservé le souvenir d'un de ces fonctionnaires à la physionomie caractéristique, aux longs cheveux gris, coiffé d'une casquette galonnée et qui avait l'habitude de se promener de long en large sur le quai. Lorsqu'on avait l'avantage d'entrer en relation avec lui, on ne tardait pas à être séduit par une conversation pleine de charme et qui dénotait les connais-

sances scientifiques les plus étendues et les plus approfondies. C'était le marquis de Folin.

Né en 1817 à Tournus, dans la Saône-et-Loire, le marquis de Folin appartenait à une ancienne famille bourguignonne. Il avait embrassé la carrière de la marine et après une dizaine d'années de navigation, il avait quitté le service actif pour entrer dans l'Administration. Officier de port à Saint-Nazaire, puis à Pauillac, il fut nommé au poste de Bayonne en 1868 et il le conserva jusqu'en 1880, année de sa mise en retraite : il se fixa alors à Biarritz, où il résida jusqu'à sa mort en 1896.

Tout en s'acquittant, dans ces diverses résidences, des fonctions administratives dont il avait la charge, M. de Folin sut, par ses travaux personnels et ses découvertes, se créer, dans le monde savant, une réputation qui s'affermait tous les jours davantage. Il fut en effet un précurseur, pour ne pas dire un fondateur, de la science Océanographique. Avant lui cette science n'existait pas, tout au moins dans le sens qu'on lui donne aujourd'hui. Il y avait bien eu quelques recherches sous-marines et plusieurs missions, pour la plupart en Angleterre et en Amérique, avaient donné des résultats appréciables.

Celle du lieutenant Maury en 1855 et celle du Challenger, quelques années plus tard, sont les plus connues. En France, dès 1853, une mission dirigée par le prince Jérôme Bonaparte avait parcouru l'Atlantique sur le navire « La reine Hortense », escorté du « Coccyte » ; mais ces diverses études avaient surtout été faites au point de vue très spécial de la navigation. M. de Folin, avec la collaboration de M. Léon Périer, fut un des premiers à envisager la question à un point de vue général et beaucoup plus élevé et à aborder le « problème de la mer » dans son ensemble. Il le fit en lui appliquant la méthode expérimentale, seule base possible de toute science naturelle. L'extrême modestie des moyens dont il disposa au début aurait découragé un chercheur moins enthousiaste ; mais il sut mettre sa méthode en harmonie avec ces moyens et son ingéniosité suppléa à leur insuffisance. Il demanda à tous les capitaines de navire avec lesquels il était en rapport, de lui rapporter des échantillons du fond de la mer prélevés par de faciles sondages, en notant soigneusement les points et les circonstances du prélèvement. Lui-même, de 1870 à 1880 fit, avec un bateau du pays, des explorations dans le « Gouf de Capbreton ». Les divers résultats ainsi obtenus, minutieusement classés et publiés dans une publication périodique appelée « Les fonds de la mer », constituèrent un faisceau de renseignements précieux qui le firent remarquer en France et à l'étranger. Aussi, lorsqu'en 1880, le savant professeur Milne-Edwards

fut chargé par le Ministère de la Marine d'une mission d'études sur les côtes d'Espagne à bord du « Travailleur », il demanda à M. de Folin d'être son collaborateur.

De 1881 à 1882 le « Travailleur » fit dans l'Atlantique et dans la Méditerranée deux nouvelles campagnes plus importantes et aussi plus fructueuses que la précédente. Enfin en 1883 ces messieurs eurent à leur disposition un navire de plus fort tonnage, le « Talisman », pour poursuivre leurs études dans la région comprise entre le Cap vert et la Mer des Sargasses. Les animaux et les plantes recueillis au cours de ces croisières forment une des collections particulièrement intéressante du Museum d'Histoire Naturelle de Paris.

On le voit, le nom de Folin doit être associée à ceux de Jérôme Bonaparte, de Milne-Edwards et de tous ceux qui ont donné à la France sa part de gloire dans des découvertes qui avaient été jusqu'à eux du domaine des étrangers. C'est grâce aux travaux de ces modestes pionniers que fut créée une science qui devait prendre son complet développement il y a quelques années seulement, avec les travaux du Prince de Monaco, et dont le couronnement a été la création du Musée Océanographique de Monaco et de l'Institut Océanographique de Paris.

Autour de M. de Folin s'étaient groupés quelques Bayonnais à l'esprit ouvert aux questions scientifiques et qui suivaient ses travaux avec le plus grand intérêt. Or, à cette époque, on découvrit dans la propriété de M. Détrouyat, à Saint-Pierre, des gisements paléolithiques et plusieurs amateurs s'adonnèrent à l'étude des objets qu'ils contenaient. Ces travaux créèrent entre ces diverses personnes une communauté d'idées et de goût qui les décida à se réunir pour mettre en commun les résultats de leurs recherches. Telle fut l'origine de la Société fondée en 1873 avec le titre de « Société d'exploration des grottes de Bayonne », dont la présidence fut donnée à M. de Folin. Nul n'était mieux qualifié que lui pour assurer cette tâche. Il s'y consacra avec ardeur et les nombreux travaux dont on trouve le compte rendu dans les Bulletins de cette époque, ne furent pas étrangers à la prospérité acquise rapidement par la Société, qui changea peu après son nom en celui de : « Société des Sciences Lettres et Arts de Bayonne ». M. de Folin en resta le président jusqu'en 1878. En 1880, il se fixa à Biarritz où il continua ses études océanographiques et qu'il ne quitta plus que pour les quatre campagnes qu'il fit sur le « Travailleur » et le « Talisman ».

M. de Folin n'a pas seulement laissé la réputation d'un savant, mais celle d'un homme du monde et d'un artiste. Il s'adonnait à la peinture. Ses tableaux, dont les sujets étaient généralement des

marines ou des sites du Pays Basque, se distinguaient par une finesse extrême dans les détails. En outre, son esprit éclairé était ouvert aux questions les plus diverses et tout ce qui concernait le pays, encore peu connu à cette époque, était pour lui un objet d'intérêt et d'étude. Aussi M. de Folin a-t-il laissé, parmi ceux qui ont eu le privilège de le connaître, le souvenir d'un homme d'une haute culture et de rapports particulièrement agréables.

En cette année 1923, où la Société des Sciences, Lettres et Arts accomplit son cinquantenaire, elle doit une place dans ses souvenirs au marquis de Folin, qui fut un de ses principaux fondateurs et son premier président.



M. Julien VINSON

M. Julien Vinson n'est pas Bayonnais, mais il a donné à la Ville de Bayonne et au pays qui l'entoure des preuves de son attachement qui valent mieux encore que des lettres de naturalisation. Né à Paris en 1843, il a passé son enfance à Pondichéry, où son père était magistrat au tribunal ayant juridiction sur les cinq districts qui constituent les possessions de la France dans l'Inde. Il est probable que le contact avec des populations de races et de langues très diverses, à un moment où les impressions sont les plus vives, ne fut pas étranger à l'orientation qu'il donna à ses travaux. En 1861, alors qu'il était encore sur les bancs du collège de Pondichéry où il fit ses premières études, il publia son premier ouvrage « Le Ramayânâ de Camben ». Puis, pourvu de ses diplômes de bachelier, il revint en France, où il fut admis, en 1864, à l'Ecole Forestière, d'où il sortit deux années plus tard avec le numéro 2 et le grade de garde-général des Eaux et Forêts. C'est dans ces circonstances qu'au mois d'Octobre 1866, il arriva à Bayonne, où devait s'affirmer sa véritable vocation ; sa nomination dans ce pays ne fut pas étrangère à la nouvelle direction que prirent ses études.

Par suite de ses fonctions, M. Vinson était appelé à parcourir la

région à une époque où le Pays Basque, pays essentiellement agricole, sans industries, sans commerce, dépourvu de moyens de communications et ayant peu de rapports avec les populations voisines, avait conservé ses caractères propres. Ses mœurs, ses coutumes, sa langue avaient subi peu d'altérations ; tout était, pour un esprit ouvert et chercheur, matière aux études les plus captivantes et les plus fructueuses. Le Pays Basque n'était pas connu : il fallait le faire connaître.

M. Vinson était bien l'homme qui convenait pour cette tâche et en l'abordant il trouva un champ de travail qui devait lui ouvrir des horizons nouveaux. Il s'adonna avec passion à l'étude de la langue basque qu'il arriva à parler couramment, il étudia le pays, ses habitants, leur histoire, leur littérature, etc. . . . et on peut dire que rien de ce qui touche les Basques et leur Pays ne lui fut étranger.

Mais les nécessités administratives l'arrachèrent à ses chères études et en 1878 il fut nommé sous-inspecteur à Bagnères-de-Bigorre. Ce ne fut pas pour longtemps. Les études de linguistique l'attiraient tous les jours davantage et il comprit qu'il devait se consacrer exclusivement à elles. Mis en disponibilité, sur sa demande, en 1879, il quitta définitivement la carrière des Eaux et Forêts et il se fixa à Paris qu'il a toujours habité depuis cette époque. Après avoir été détaché au service de l'Instruction Publique et chargé de cours d'Indoustani et de langue Tamoule à l'Ecole des Langues orientales vivantes, il fut titularisé dans cet emploi en 1886, nommé, en 1902 professeur de linguistique à l'Ecole d'Anthropologie.

Les productions de J. Vinson seront considérables ; 30 volumes, 100 brochures et plus de 3000 articles divers, qui lui valurent la rosette d'officier de l'Instruction publique et la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur. On ne saurait citer tous les journaux, les revues, les travaux linguistiques, de folk-lore, d'ethnographie, etc., auxquels il a collaboré, ni les nombreuses sociétés dont il a été président, secrétaire ou membre correspondant. Cependant, on ne peut passer sous silence la Société d'anthropologie, l'Académie royale de Madrid, l'Académie Basque de Durango, etc... Parmi ses nombreuses productions on peut en citer une quinzaine concernant le Pays Basque : « Les Basques et le Pays Basque » le premier ouvrage de vulgarisation qui ait été publié sur la région, « le Folk-lore du Pays Basque, paru en 1883, la Bibliographie de la Langue basque, couronnée par l'Institut, sont celles de ses œuvres les plus connues du public. Comme on voit les productions littéraires de M. Vinson ont été très nombreuses et il n'est pas surprenant qu'elles en aient fait une des personnalités les plus en vue dans les milieux intellectuels en France et à l'Etranger.

Pendant son séjour à Bayonne, M. Vinson s'était créé de nombreux amis, principalement parmi les personnes s'intéressant aux questions scientifiques, littéraires et historiques. Aussi lorsque se fonda en 1873 la société qui devint la Société des Sciences, Lettres et Arts, il fut un de ses plus chaleureux partisans et un de ses membres fondateurs. Il fut aussi membre de la Commission des Bibliothèques. Bien nombreux sont ses anciens amis qui ont disparu ; il y en a cependant encore quelques uns qui conservent précieusement le souvenir de cet agréable causeur, qui joignait à une profonde érudition une simplicité de bon aloi, privilège des esprits supérieurs. Du reste, chez M. Vinson, les qualités d'homme d'action se conciliaient avec celles d'homme d'étude. Il en donna une preuve le jour où avec trois compagnons il traversa pour la première fois les Pyrénées par la voie des airs. Ce voyage qui fut pour l'époque un événement sensationnel, s'effectua le 28 mars 1875 avec le ballon le « Saturne » piloté par le célèbre pilote M. Godard. Ces quatre passagers, partis de Bayonne à 5 heures, atterrirent pendant la nuit près de Pampelune après bien des péripéties et des dangers auxquels ils échappèrent par miracle. M. Vinson a fait une description de cette randonnée dans un style plein de charme et de saveur et qu'on lit encore avec intérêt.

Bien que depuis longtemps éloigné de Bayonne, M. Vinson n'a pas perdu contact avec notre région, où il est revenu quelquefois, ni avec la Société des Sciences, Lettres et Arts, dont il est Président d'honneur et à laquelle il continue à fournir des ouvrages intéressants. Et c'est certainement un privilège et non des moindres pour les membres de la Société que de savoir leurs études et leurs travaux placés sous le haut patronage d'une personnalité de la valeur de M. Julien Vinson.

Enfin la Société a appris dernièrement avec une grande satisfaction que M. J. Vinson venait de recevoir la rosette de la Légion d'Honneur pour ses longs services et ses très beaux travaux.



M. Lucien LE BEUF

Monsieur Lucien Le Beuf, né en 1840, suivit la carrière de son père Ferdinand Le Beuf, pharmacien distingué, qui joua un rôle primordial dans la genèse de l'antiseptie. Il constata d'abord les qualités antifermentescibles et antiputrides de son émulsion de houille qu'il venait d'obtenir ; puis confia au Dr Jules Lemaire le soin d'étudier l'emploi de cette préparation dans le pansement des plaies.

Il est certain que ce fut la l'origine des travaux sur l'antiseptie chirurgicale et des succès qui en résultèrent.

Une fois en possession de son diplôme de pharmacien de 1^{re} classe de l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris et après être passé par l'internat des Hôpitaux de Paris, M. Lucien Le Beuf rentra à Bayonne en 1868.

En Juillet 1869, au décès de son père, il lui succéda.

Il fut alors nommé membre du Conseil d'hygiène et de salubrité

publique de l'arrondissement de Bayonne, puis inspecteur des pharmacies. Il remplit ces fonctions pendant vingt ans.

Lorsque la guerre éclata en 1870, M. Le Beuf, ayant été dispensé du service militaire, aurait pu rester dans ses foyers ; mais il comprit que le devoir l'appelait auprès de ses camarades mobilisés et, après de vaines démarches pour se faire incorporer dans le bataillon Bayonnais de la garde mobile, il se rendit en Août 1870 à Paris, où il contracta un engagement dans la Légion d'Artillerie de la garde nationale mobilisée. Il rentra à Bayonne au mois de Février 1871, encore sous le coup de la poignante émotion ressentie à l'occasion des derniers et douloureux événements auxquels il avait assisté et animé de l'esprit de la revanche à laquelle tout le monde pensait et qu'on espérait prochaine. C'est dans ces sentiments qu'il fut agréé comme officier de réserve. Nommé capitaine d'artillerie territoriale en 1875, chef d'escadron en 1888, il obtint, en 1892, la médaille commémorative de la guerre 1870-71, avec agrafe d'engagé volontaire ; puis, en 1902, la croix de chevalier de la Légion d'honneur. Enfin en 1905, à la limite d'âge, il fut rayé des cadres.

Entre temps M. Le Beuf avait été élu juge au Tribunal de Commerce, où il siégea 6 années, puis membre de la Chambre de Commerce, de Janvier 1891 à la fin de 1908. En 1873, il fut un des membres fondateurs de la Société des Grottes qui devint peu après la Société des Sciences, Lettres et Arts, dont il fut vice-président de 1880 à 1899 et dont il est un des présidents d'honneur. Il serait trop long de rappeler toutes les œuvres dont il fut le fondateur ou le protecteur. Lauréat en 1896 de la Société de topographie de France, membre du Comité de la Bibliothèque, de la Commission des prisons ; fondateur puis président de la Société de tir Bayonne-Biarritz et de préparation militaire, de la Chambre syndicale des pharmaciens de Bayonne, de la Société Philharmonique de Bayonne et de la Société Colombophile « Le Pigeon Pyrénéen », il n'hésita pas, malgré ses multiples occupations, à accepter les fonctions de secrétaire du Comité de secours aux blessés des armées de terre et de mer (croix rouge française) lors de sa réorganisation en Juin 1894. Pendant la guerre il fut nommé vice-président de ce comité et en 1915 il accepta d'être Président du Comité de patronage du centre de rééducation professionnelle des mutilés de Bayonne. Du reste, sa porte resta largement ouverte pendant la guerre à ceux qui firent appel à son concours et lorsque fut créée, sur l'initiative de M. Paul Labrousse, la Commission des Œuvres de guerre, c'est chez lui que se tinrent les réunions, dont il fut un des membres les plus assidus.

Mais M. Le Beuf ne limitait pas son concours aux œuvres locales. Il fut un des premiers à comprendre l'avenir du Pays Basque au

point de vue touristique et lorsque les sections Pyrénéennes du Club Alpin se fondèrent, il prêta son concours éclairé à cette société et il fut le premier président de la section basque. Plus tard il mit son influence au service du syndicat d'initiative du Pays Basque et il fut aussi son premier président.

On le voit : c'est à juste titre que M. Le Beuf s'est acquis la reconnaissance et le respectueux attachement dont il est l'objet de la part de ses concitoyens. Cette sympathique figure, essentiellement Bayonnaise, est de celles qu'on aime à rencontrer, car par sa personnalité, son affabilité et son inépuisable bonté, M. Le Beuf est de ceux qui contribuent puissamment à faire apprécier et aimer la petite patrie.

FABLES CAUSIDES DE LA FONTAINE

Depuis longtemps la sagacité des érudits Bayonnais s'exerce à découvrir l'auteur de cet ouvrage en dialecte gascon de notre ville et nul encore ne peut se vanter d'avoir présenté une solution définitive.

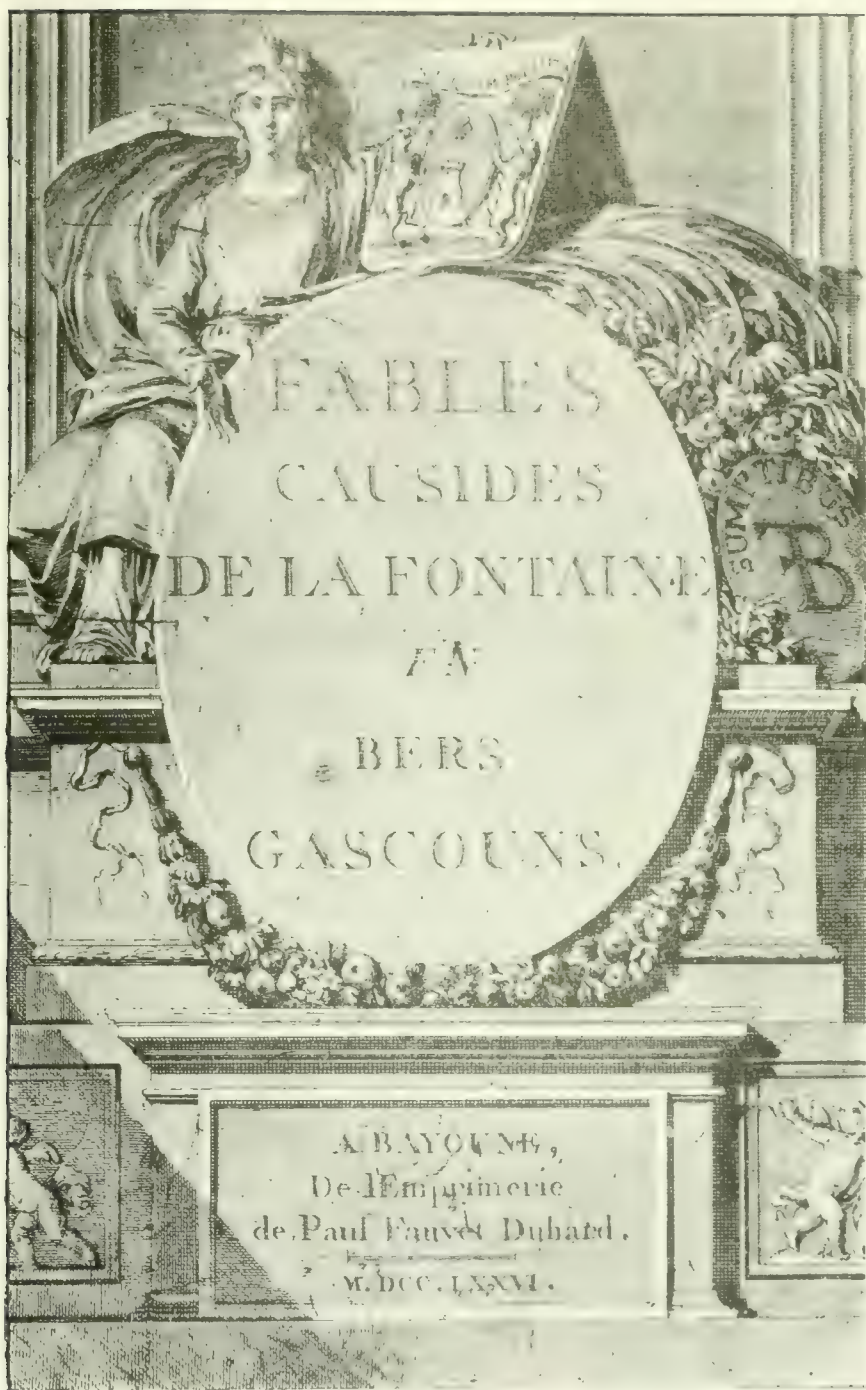
Du moins est-il acquis que ce livre, imprimé à Bayonne, est bien le chef-d'œuvre de la typographie locale.

La tradition rapportait, confirmée par M. J. Vinson, que les planches de Moreau le Jeune servant de frontispice à ce beau livre existaient dans la famille Batbedat ; mais on les avait perdues de vue.

Madame la marquise de Castelnau d'Essenault, descendante et héritière de la famille Batbedat, a bien voulu signaler dernièrement à la Société que ces précieuses planches venaient d'être retrouvées et même a consenti à les lui confier, pour les reproduire dans le numéro du cinquantenaire. Elle voudra bien trouver ici nos sincères remerciements de son geste aimable et généreux qui nous permet de mettre sous les yeux de nos sociétaires des épreuves d'estampes devenues rares. Ces reproductions serviront d'élégant frontispice à deux communications sur le livre curieux des Fables Causides, dont l'origine reste encore entourée de quelque mystère. Nous osons espérer que les pages qui suivent seront goûtées de tous ceux qu'intéresse le vieux dialecte local.







FABLES
CAUSIDES
DE LA FONTAINE
EN
VERS
GASCOUNS.

A BAYONNE,
De l'Imprimerie
de Paul Fauvet Dubard.
M. DCC. LXXVI.

Le Chef-d'Œuvre de la Typographie Bayonnaise

Le premier imprimeur qui s'établit à Bayonne fut un certain François Bourdot qui y publia sous le titre de *Tresora hirour len-guaictaqua* la seconde édition du Manuel de conversation qui avait été imprimé à Lyon une vingtaine d'années auparavant par Abraham Rouyer dont la famille vint résider à Orthez.

Bourdot ne resta pas longtemps à Bayonne. Successivement Bernard Bosc après lui, fit paraître le Calendrier spirituel du père Cortade et le Devoten breviaroa de d'Argaignarats ; Etienne Bertier donna en 1666 les statuts synodaux du Diocèse ; enfin Antoine Fauvet fut la souche de plusieurs générations d'imprimeurs jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Leur atelier était situé près des Carmes, c'est-à-dire rue Orbe ou rue du Gouvernement.

Le plus intéressant de ces imprimeurs fut Paul Fauvet, deuxième du nom, qui prit le nom de Duhart-Fauvet, quelquefois Fauvet-Duhart, en 1764, après son mariage avec Marie Duhart, fille du notaire royal de Hasparren. Il fit de son imprimerie un établissement de premier ordre : les livres qui en sont sortis sont bien imprimés et très soignés, mais le plus remarquable est la traduction patoise de quelques fables de la Fontaine qui parut en 1776.

J'ai consacré à ce volume un article dans la Revue des Bibliophiles de Guyenne en Avril 1879 et j'eus une contestation avec M. Lespy, le célèbre érudit béarnais, relativement à une question de détail. J'ai reproduit sa lettre et mon article dans les mélanges de linguistique et d'anthropologie publiés en 1880 (par Abel Hovelacque, Emile Picot et Julien Vinson, Paris, Leroux, in-8°).

Le livre est un in-8° relié d'ordinaire en veau marbré, imprimé avec le plus grand soin sur bon papier de fil ; il se compose de 279 fables suivies de 10 feuillets non chiffrés où se trouve un *Dictionariot* gascon-français. Ses pages sont chiffrées au coin ; il n'y a pas de titre imprimé, mais en tête du volume sont deux belles

planches de Moreau le jeune, gravées par Lemire, en regard l'une de l'autre. Celle de droite porte le titre, qui est ainsi conçu :

FABLES
CAUSIDES
DE LA FONTAINE
EN
BERS
GASCOUNS
A BAYOUNE
De l'imprimerie
de Paul Fauvet Duhard
M. DCC. LXXVI

On lit à droite dans un médaillon SUMPTIBUS FB (monogramme). Ces deux dernières lettres sont les initiales de François Bathedat, de Vicq, négociant à Bayonne.

La page de gauche comprend le portrait de La Fontaine entouré de figures allégoriques (1). Le livre est, qu'on me permette le mot, « coté » en bibliographie ; il a passé plusieurs fois en vente publique et a figuré dans maint catalogue ; avant la guerre son prix était en moyenne de 15 à 20 francs. Il vaut beaucoup plus aujourd'hui. Il est recherché des amateurs et bien qu'il ne soit pas très rare, il est difficile de se le procurer. J'ai eu pourtant la bonne fortune de pouvoir en acquérir successivement trois exemplaires : le premier que j'ai eu à Bayonne pour un prix modique, il y a fort longtemps, est incomplet du portrait ; le second, que j'ai fait venir de Londres, est complet et en bon état, mais les planches sont rapportées ; le troisième, qui me vient des Landes était complet, en parfait état et broché. Je lui ai fait mettre une belle reliure par un artiste qui est aujourd'hui à la tête de la vieille maison Petit-Simier.

On s'est étonné à bon droit que pendant un siècle personne n'ait eu l'idée de réimprimer cet intéressant volume. C'est seulement depuis une cinquantaine d'années que deux tentatives ont été faites assez peu heureusement d'ailleurs.

En 1885, j'ai acheté d'occasion à Paris une petite brochure anonyme couverte de papier rose mince, mesurant 184^m sur 121, d'une impression bâtonnée, d'un papier commun, format in-8°. On y trouve reproduites assez exactement, mais sans soins et avec quelques di-

(1) Dans la planche de gauche, faite antérieurement à l'édition bayonnaise, on lit au-dessous de Lafon.... les mots N. le Mire seul 1775.

vergences de texte, 19 fables « causides ». Il n'y a pas de titre, mais on lit au haut de la première page : « Fables causides de La Fontaine » et sur la couverture : *Curieuse traduction en vers patois de fables de Lafontaine. Prix 30 c.*

Ce recueil, sans date, semble assez récent (50 ans environ). Il est publié à Bordeaux, imprimerie d'Em. Crugy, rue Saint-Siméon, n° 16. On remarque en note quelques mots français. La naïveté du titre montre que la brochure est l'œuvre d'un étranger au pays, dont je n'ai pu découvrir le nom. J'ignore son plan et le but de cette édition partielle.

En Septembre 1892, je me rendais à Pau pour prendre part au Congrès annuel de l'Association pour l'avancement des Sciences ; je dus m'arrêter à Dax. J'avais pris par mégarde un train qui, partant de Bordeaux, n'allait pas plus loin. En attendant le départ et après avoir fait la visite réglementaire à la fontaine (qui donna son nom à la ville : *d'acs*, latin *acquis*, ablatif ou locatif que les basques prononcent exactement quand ils disent *akize*), je me promenais par les rues, *nescio quid meditans nugarum, totus in illis*, lorsque je vis à la fenêtre d'un modeste papetier un imprimé qui m'intrigua et me fit entrer dans le magasin. Je demandai à voir la brochure et j'en achetai trois exemplaires ; j'en ai donné un à la bibliothèque de Bayonne. C'est un morceau de papier crème, plié comme un in-quarté, formant donc huit pages où sont très exactement, très élégamment et avec le plus grand soin réimprimés les quatre premières fables « causides ». Son format est de 120 mm sur 90. Si l'impression avait été continuée, nous aurions là un fort joli petit in-18. Le marchand ne put ou ne voulut me faire connaître le nom de l'éditeur ni la date de l'impression. Il est regrettable qu'elle ait été arrêtée si tôt.

Les « fables causides » ont été traduites par un amateur de goût intelligent et instruit. Quel en fut le traducteur ? La question a été discutée dans plusieurs séances de la Société, que j'ai résumées dans mon article de 1879. Beaucoup de bayonnais croient que M. François Bathedat en fut l'unique auteur, qu'il composa seul la plupart des fables. Cette opinion ne paraît trop absolue. Elle va contre la formule *sumptibus* qui semble faire de Bathedat une sorte de Mécène, un lettré protecteur des arts. La question a été discutée dans plusieurs séances de la Société des Sciences, Lettres et Arts de 1879 et j'ai résumé ces débats dans mon article de 1881. Un fait domine tout : c'est que le recueil était formé avant 1776, c'est-à-dire avant l'impression du volume ; quelques copies plus ou moins exactes et assez complètes couraient par la ville et dans la région. Trois de ces copies nous sont connues.

La première qui nous a été signalée a été découverte à Biarritz

par un érudit bayonnais, M. Charles Bernadou, qui ne voulut pas en 1879 que je livre son nom à la publicité. Ce manuscrit est aujourd'hui à la bibliothèque de Bayonne : c'est un fort volume carré, relié en basane rouge, avec les tranches rouges, comprenant 193 feuillets de 195 mm sur 150. La justification est de 20 mm et les pages ont 150 mm de hauteur. Le premier feuillet porte le titre :

Fables de M. Lafontaine, traduites en vers gascons de M.
A Bayonne, 1767. Il commence par une table (3 p.) et par une dédicace (2 p.) 221 pages sont chiffrées, 75 sont ornées de vignettes grossières.

L'ouvrage, qui est plein de mauvaises variantes et de fautes (pas une fable n'en est exempte), reproduit 93 fables du recueil de 1776; 14 de ce dernier recueil y manquent. En revanche il en est une de plus. En 1881, j'ai étudié ce recueil dans une note publiée par le Bulletin de la Société.

En 1882, j'ai acheté à Bayonne même, une autre copie des fables. C'est un cahier couvert de papier gris, fragment de couverture d'un ouvrage religieux en placard, de 165 mm sur 110, incomplète. Je le pris chez le bouquiniste Vignes, d'Avignon, un interne du 2 Décembre, qui s'était plu à Bayonne et qui y était resté. Ce cahier, qui paraît avoir fait l'objet de fort peu de soins, comprend 49 feuillets de 98 pages non chiffrées. Il contient 30 fables qu'on retrouve dans le recueil de 1776. Il n'y a pas de titre, mais on peut lire à la fin la note suivante : Recueil de Abraham de Oxeda. De plus il résulte d'une annotation que le manuscrit est antérieur à 1773.

Une copie, beaucoup plus importante, se trouve à la Bibliothèque Municipale de Rouen. Elle provient de la collection Coquebert de Montbret, bibliophile normand, qui habitait Paris et était, je crois, en relations avec Antony Serpeille, l'ami du célèbre Chaho, par qui il fut amené à étudier le pays des Basses-Pyrénées.

Voici la description de ce manuscrit : il est daté de 1769, sur bon papier de 219 feuillets (198 mm sur 134). Il est cartonné. Le catalogue de la bibliothèque lui donne des numéros 1671 (660) et son titre est le suivant : *Fables chouasides de plusieurs auteurs frances et estrangers, traduites (ou frances en gascoun par MM. Darretche de Bayonne, capitaine d'Infanterie, augmentade et corrijade par M. Dubourg, mestre escriben de led. Bile et membre de l'Academie royale de Paris, en l'anade 1769.*

Ce recueil contient 172 fables et la traduction de Philémon et Baucis. Je n'ai pu le collationner.

On m'a parlé d'un manuscrit qui contiendrait 143 feuillets et les mêmes fables. Je ne l'ai pas vu. Il donnerait Pierre Lesca comme nom d'auteur.

Ainsi, il existe au moins trois copies manuscrites antérieures à 1776, l'une anonyme, les autres aux noms de Pierre Lesca, un poète bayonnais bien connu et de l'abbé Daretche, dont la notoriété est moindre. Ces noms sont écrits sur plusieurs exemplaires du livre imprimé. D'autre part, la lettre de Lespy établit que les deux premières fables, la cigale et la fourmi, le corbeau et le renard, sont arrangées ou adaptées d'une traduction en béarnais par Hourcastremé. De tous ces détails, on peut conclure que le recueil fut de composition lente, qu'il fut le résultat d'une collaboration mutuelle prolongée dont M. François Batbedat a été l'âme, le centre. C'est lui qui réunit les traductions, les classa, les choisit, les corrigea, en régularisa l'orthographe, tout en cherchant à en uniformiser le style. Il en composa lui-même un assez grand nombre : le mot *sumptibus* ne doit pas être pris, en effet, au pied de lettre. Batbedat était trop érudit pour se borner à faire les frais considérables de cette publication sans y prendre une part directe ; le livre est d'un intérêt purement local ; il n'était pas appelé à un retentissement considérable et ne constituait pas une opération de librairie. Il n'y a pas mis son nom par modestie et aussi parce qu'il préférait laisser l'anonymat à une collection résultant d'une œuvre de plusieurs. On doit lui rendre hommage ; car ce beau recueil est son ouvrage.

Les *fables causides* ont cet intérêt qu'elles sont un échantillon unique du patois bayonnais qui diffère du gascon et possède des particularités spéciales. On sait que Bayonne, malgré son premier nom, n'est pas une ville basque. Son nom actuel est un augmentatif gascon du bas-latin. Ce fut d'abord un poste militaire autour duquel se groupèrent des colons romains, des soldats libérés, des habitants du pays basque et des celtes. Le langage qu'ils parlaient fut une sorte de latin populaire qui évolua comme dans toute la région pyrénéenne et se développa même sous la domination anglaise. En 1679, Mme d'Aulnoy, dans son voyage d'Espagne, resta quelques jours à Bayonne, et reçut la visite des principales dames de la ville, belles et élégantes, qui portaient sous le bras un petit cochon de lait enrubanné. Elles furent très aimables, mais elles ne parlaient pas français. Deux cents ans plus tard, quand j'étais à Bayonne, on entendait parler gascon dans les rues et souvent dans les conversations familiales. Il est inutile de rappeler que les Israélites de Saint-Esprit ont longtemps parlé un dialecte composé d'espagnol, de portugais, de français où l'hébreu apportait un fort contingent.

En terminant, je crois être l'interprète de tous les membres de la Société, mais aussi de tous les érudits et de la plupart des

bayonnais en exprimant le vœu qu'un amateur donne bientôt une nouvelle édition des *fables causides* avec celles — inédites — des manuscrits, en y joignant la traduction, une étude bibliographique et linguistique, et les deux belles planches de Moreau le Jeune que les descendants de Batbedat prêteront, sans aucun doute, gracieusement, comme ils le font déjà cette année. L'homme de goût qui les a fait graver avait le sentiment exact de la valeur de son œuvre. Il aurait aimé à la voir célébrer et à voir les planches conservées pour être reproduites avec un soin particulier en souvenir de celui qui eut l'esprit d'initiative, et en hommage à son irrécusable activité littéraire et bayonnaise.

JULIEN VINSON.

QUI EST L'AUTEUR DES " FABLES CAUSIDES " ?

Ce point d'histoire littéraire a été, à ma connaissance, traité à trois reprises différentes, par la Société des Sciences, Lettres et Arts de Bayonne, et bien qu'une solution définitive ait été proposée par notre regretté collègue, M. Cuzacq, la question préoccupe encore certains chercheurs. Il n'est donc pas inutile de reprendre, pour les examiner, les éléments connus de cette controverse et d'essayer de dégager la véritable personnalité de l'auteur anonyme de ce remarquable travail. Le moment paraît d'autant mieux choisi qu'il se produit actuellement dans les milieux Bayonnais un goût très marqué pour notre vieille langue gasconne. La presse locale publie régulièrement des œuvres en prose et en vers qui ne déparent certainement pas notre fonds littéraire local.

Les « Fables Causides » n'en demeurent pas moins l'œuvre maîtresse et s'imposeront toujours par la pureté de la langue et de l'orthographe, la finesse et la vivacité de l'esprit, la perfection de la forme. C'est, à proprement parler, le produit le plus pur de l'esprit bayonnais.

Au point de vue graphique, ce livre se présente dans des conditions exceptionnelles. Notre éminent collègue, M. Julien Vinson, le qualifie très justement le « chef d'œuvre de la typographie bayonnaise ». Dans le bulletin de notre Société de 1881, p. 77 et suivantes, il en donne la description suivante :

« Le volume est un in-octavo de 284 et X.p., il comprend, outre « les fables, un Dictionnaire gascon-français. Il a pour titre un « frontispice gravé où se lit ce qui suit : « Fables (Causides (de la « Fontaine (en bers gascons. (A Bayonne (de l'imprimerie (de Paul « Fauvet-Duhard (M. DCC LXXVI ». Autour de ce titre sont diverses figures allégoriques, les armes de la ville de Bayonne, et un « cartouche avec l'inscription sumptibus F. B. En regard se trouve, « dans les exemplaires bien complets, un portrait de la Fontaine « également entouré de figures allégoriques. Ces deux planches sont « de Moreau le jeune; elles portent la date de 1776. Les cuivres « existent encore aujourd'hui, précieusement conservés dans une « honorable famille de Bayonne ».

Les descendants de cette famille ont eu la complaisance de mettre ces cuivres à la disposition du Bureau de notre Société, ce qui nous vaut le plaisir de les voir reproduits aujourd'hui dans ce bulletin du cinquantenaire.

M. Vinson ajoute que le livre n'était pas très rare au moment

où il écrivait et il indique que son prix courant en librairie varie broché, de 10 à 25 francs : dans les ventes publiques il aurait été adjugé pour quatre francs au minimum et vingt-cinq francs au plus.

Depuis cette époque déjà lointaine les prix ont sensiblement monté et l'ouvrage est devenu beaucoup plus rare. Notre regretté collègue M. Nicolas Larribière a dans une vente publique, payé un exemplaire relié cinquante francs et il n'y a pas bien longtemps le catalogue d'un libraire parisien offrait les *Fables Causides* à 100 fr.

Mais, revenons à la question : Quel est donc l'auteur des *Fables Causides* ?

Certains attribuaient l'ouvrage à François Batbedat, de Vicq-d'Auribat. Son petit-fils, le Dr P. Batbedat, très flatté sans doute de l'honneur ainsi fait à son grand-père, signait certaines rimes gasconnes : « L'arrehilh Batbedat » avec cette annotation textuelle :

« C'est à mon grand-père, François Batbedat, de Vicq-d'Auribat qu'est due, en majeure partie, la traduction en vers gascons des *Fables de la Fontaine*, qu'il a faite en collaboration avec l'abbé Lesca, de Bayonne. »

Cette note, contient, à mon sens, une double erreur. François Batbedat n'a pas écrit les *Fables Causides*, mais il lui revient l'honneur, certes enviable, d'avoir été le généreux Mécène qui en a permis l'impression et qui en a supporté les frais, ce qu'indique indiscutablement le cartouche figurant sur le frontispice portant le titre de l'ouvrage et sur lequel est écrite la mention « Sumptibus F. B. », c'est-à-dire aux frais de François Batbedat.

D'autre part, personne n'a connu un abbé Lesca. Nous connaissons bien Pierre Lesca, qui fut tonnelier de son métier et écrivit entre autres pièces demeurées populaires la célèbre chanson des Tilloliers. Mais, quoi qu'on en ait écrit, Lesca n'est pas l'auteur des *Fables Causides*.

Ducéré, dans un de ses nombreux ouvrages (*Mon Vieux Bayonne*, Lamaignère, 1908, p. 103) attribue les *Fables Causides* au tonnelier Lesca, sans d'ailleurs indiquer sur quelles données il base son opinion. Dans son *Dictionnaire Historique* (verbo Lesca), il semble revenir sur cette manière de voir et suppose que les *Fables Causides* sont le travail de plusieurs auteurs anonymes « parmi lesquels, dit-il deux noms ont surnagé, ceux de Jean Betbeder et de Pierre Lesca ».

D'autre part, M. Cuzacq aurait rencontré un exemplaire broché des fables, en marge duquel M. Saintourens, dont nous parlerons tout à l'heure, aurait écrit l'annotation suivante : « *Fables de la Fontaine*, traduites par M. Lesca de Bayonne, imprimées aux frais de M. Batbedat de Vicq ».

Une raison péremptoire me décide à penser que Lesca n'est pas l'auteur des Fables Causides. Lesca est né à Bayonne en 1729. Or d'après un document reproduit plus loin la traduction en gascon des fables de la Fontaine remonte aux premières années du XVIII^e siècle.

Au cours de la séance du 23 mai 1877, M. Dulaurens a indiqué que M. Ruben, conservateur de la Bibliothèque de Limoges a traité cette question et qu'il attribue les deux premières fables à Costedouat, poète béarnais.

M. Vinson, dans son étude publiée dans le Bulletin de la Société, complète l'indication donnée par M. Dulaurens. M. Ruben a écrit un opuscule « De quelques imitations patoises des fables de la Fontaine (Limoges 1861). »

« M. Ruben cite le recueil de Bayonne comme le premier dans l'ordre chronologique et rappelle que, sur un exemplaire du catalogue de la bibliothèque de Bordeaux la paternité de ce livre est attribuée, d'après deux notes manuscrites, à l'abbé Despourrins « d'une part (Belles-Lettres n° 3564) et à l'abbé Daretche de l'autre « Ibid. n° 4398 » M. Ruben croit d'ailleurs que les deux premières fables du recueil ne sont que des traductions faites par un poète « béarnais, Hourcastremé né à Navarrenx en 1742, mort en 1815, « et arrangées en patois bayonnais, car le gascon du recueil de 1776 « est le langage propre de la ville de Bayonne. Le texte de Hourcastremé a été publié à Pau en 1860 (Poésies béarnaises avec traduction française, t. II p. 122). »

Despourrins ne saurait être l'auteur des Fables Causides. Vignancour, dans le tome I de son recueil des poésies béarnaises, paru en 1827, donne une biographie de Cyprien Despourrins, né à Accous en 1698. Il ne fut jamais abbé comme ses deux frères cadets : Joseph, devenu curé, et Pierre, vicaire de la même paroisse d'Accous. Despourrins a composé les airs et paroles de nombreuses poésies béarnaises, qui l'ont immortalisé. Elles ont été imprimées à différentes reprises et tout le monde les connaît. Personne, à part M. Ruben, ne lui attribue la traduction qui nous occupe. Il suffit d'ailleurs de lire les Elégies ou les Romances Pastorales de Despourrins, pour se rendre compte qu'elle n'ont rien de commun avec nos Fables. Despourrins écrit en un béarnais qui diffère très sensiblement du pur gascon bayonnais de nos fables.

Quant à l'abbé Daretche, je n'ai retrouvé nulle part ailleurs son nom et sa qualité ; nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut en penser.

On ne peut davantage attribuer à Hourcastremé nos Fables Causides. Pierre Hourcastremé est né à Navarrenx, le 24 décembre 1742. Le catalogue de ses œuvres est parfaitement connu. M. Louis

Batcave a publié en 1896 dans le *Démocrate Libéral* d'Orthez, deux ou trois articles sur lui. M. l'abbé Laborde, curé de Bruges a, en 1921, devisé sur le même auteur dans le *Démocrate Libéral* et le *Franc-Parler* d'Orthez.

Hourcastremé a, il est vrai, traduit ou imité trois fables de la Fontaine : « La Cigale et l'Arroumigue » et « Lou courbach et lou Renard », publiées toutes deux dans le 2^e volume de Vignancour (Pau 1860) et enfin « Lou Hazaa et lou Renard ». Ses biographes sont unanimes à penser que dans les deux premières il s'est inspiré des fables de la Fontaine traduites en gascon par un auteur Bayonnais ; dans le troisième il suit directement le texte de la Fontaine. Ces diverses circonstances, celle surtout de la date de sa naissance, interdisent de penser que Hourcastremé est l'auteur de nos Fables Gausides.

Enfin, ces incertitudes ont amené plusieurs de ceux que le problème a intéressés à émettre l'opinion que « le livre de 1776 est le résultat d'un travail multiple qui s'est prolongé pendant un certain nombre d'années, auquel plusieurs personnes ont pris part ensemble ou séparément, et dont M. Batbedat qui a fait les frais de l'impression, a été l'âme, le centre, et pour ainsi dire le gérant responsable. Cette opinion me paraît la plus vraisemblable et la seule admissible aujourd'hui ». (Vinson, loc. cit.)

Quelque autorité qui s'attache à l'opinion de notre savant collègue, je ne peux admettre l'hypothèse envisagée, par M. Julien Vinson, et par Ducéré dans le *Diet. Historique*. La collaboration de plusieurs auteurs écrivant durant une période se prolongeant plusieurs années, se traduirait inévitablement par des divergences dans le vocabulaire employé, la tournure d'esprit et les formules prosodiques. Or, tout le long de l'ouvrage c'est bien la même langue, le même tour, la même verve, le même esprit qui s'adaptent parfaitement à la diversité des sujets traités.

D'ailleurs, il existe un document qui, à mon avis ne laisse, désormais la place à aucun doute. Il fut découvert par M. Cuzacq, qui en fit la communication à la Société des S. L. et A. de Bayonne au cours de la séance du 28 mai 1877.

Il s'agit du supplément au n° 237, du « Journal des Landes » de Pluviose, an XII de la République (février 1804).

Depuis la mort de M. Cuzacq, je possède ce document intéressant auquel on ne peut donner une date rigoureusement exacte, mais qui est certainement postérieur au 20 Pluviose. Il contient en effet l'indication, à cette date, des cours des eaux-de-vie d'Armagnac à Mont-de-Marsan (4 fr. 30 les 7 litres, velle ancienne). Ce supplément publie notamment un acte du Gouvernement, du 17 Nivôse, sur le

costume des ecclésiastiques, signé du Premier Consul Bonaparte et un arrêté du Préfet des Landes, V. Duplantier, du 17 Pluviôse, sur l'organisation des fabriques. A la 8^e page, on lit l'annonce suivante :

AVIS

« Les fables de la Fontaine furent traduites en gascon, il y a près d'un siècle, par M. Barethe, de Bayonne.

« Sa traduction est rarement au-dessous de l'original, Elle le surpasse quelquefois.

« On y retrouve les grâces, la naïveté de Lafontaine.

« Cet ouvrage, peu connu, était conservé manuscrit dans la famille de l'auteur ; jamais on n'avait pensé à l'imprimer. Un compatriote de l'auteur, (F. Batbedat, correspondant de la société d'agriculture de la Seine), crut honorer son pays en le tirant de l'oubli auquel il paraissait condamné.

« Il le fit imprimer à ses frais, il y a environ vingt-cinq ans chez Fauvet, imprimeur-libraire à Bayonne ».

« Cette édition est remarquable par son élégance et par la beauté des deux gravures dont elle est ornée ».

« La mort de Fauvet et d'autres circonstances en ont suspendu la vente ».

« Elle est ouverte aujourd'hui chez le cit. Saint-Orens, commissionnaire en librairie à Tartas, et au bureau de ce journal : prix 3 francs broché ».

Il résulte nettement de ce texte que les fables de La Fontaine furent traduites au début du XVIII^e siècle par M. Barethe, que l'ouvrage était conservé manuscrit dans la famille de l'auteur ; que c'est bien François Batbedat qui le tira de l'oubli, en le faisant imprimer à ses frais, chez Fauvet imprimeur-libraire à Bayonne. L'indication de son prix est un détail fort plaisant.

Il m'apparaît qu'en présence d'un texte aussi clair, aussi net et aussi précis, toute discussion devient désormais impossible. L'auteur de la traduction y est expressément désigné de telle sorte que l'erreur apparaît manifeste, de ceux qui attribuaient le mérite de la traduction des fables à Despourrins, à Hourcastremé, à Lesca, ou à tous autres. Certainement, ceux qui émirent ces opinions ne connaissaient pas le supplément au Journal des Landes de Pluviôse an XII. Ceux-là seuls approchaient de la vérité, qui parlaient de M. Barethe ou de l'abbé Barethe. L'erreur dans l'initiale du nom peut résulter d'une erreur de copie, ou d'une coquille typographique.

Le document mis à jour par M. Cuzacq, a été communiqué, je le

répète, à la Société des Lettres, Sciences et Arts en 1877. M. Vinson notre éminent collègue, n'en a pas moins persisté dans son hypothèse du travail multiple. Je lui demande très respectueusement la permission de ne pas partager sa manière de voir. En toutes matières la recherche de la vérité est toujours délicate et difficile. De tous les modes de preuve, la preuve littérale est celle qui évidemment mérite le plus de confiance. « Les écrits sont, dit un juriste estimé, des témoins muets mais incorruptibles ».

Entre le document incontestable et des hypothèses, quelques prudentes qu'elles soient, je n'hésite pas à préférer le document.

Je pense donc que, jusqu'à preuve certaine du contraire, l'on doit tenir M. Barethe, de Bayonne, pour l'auteur des Fables Causides imprimées par Paul Fauvet Duhard.

Mais, ici s'ouvre un nouveau champ d'investigations. Qui était M. Barethe ? Quelles sont les dates de sa naissance et de sa mort ? A-t-il écrit d'autres œuvres que les Fables Causides ? Autant de questions qui se posent aux recherches de ceux qu'intéresse l'histoire de Bayonne et notre vieille langue gasconne.

Les Bayonnais se doivent de ne pas laisser retomber en désuétude leur langue maternelle, celle de leurs archives et de leurs poètes et de suivre le conseil d'Isidore Salles, cet autre poète à l'inspiration si fine et si délicate : « Au gasccun gouaytats co fidele ».

PIERRE SIMONET.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 8 Janvier 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN.

Etaient présents : Mesdemoiselles M. Garay, E. Thomas, Le Banneur, MM. E. Prestat, A. Grimard, Ant. Personnaz, Commandants Boissel et Lavigne, Gasedevant, Paillery, Lefort, Sautet, Le Banneur, Nogaret, Colonel Amestoy, Docteur Darbouet, Decamps, Rouffet, Choquet, Maupas, Commandant Irigaray, Foltzer, Chantal, Puchulu, Colas, J. Labrousche, Picherit, Gazalis, Docteur Magne, J. Morel, Pinatel, Héguy, Cap. Duhourneau, Com. de Gazes, Gavel, Sourgen, Delmas, E. de Saint-Louvent, Godbargo, Decrept, Lalanne, E. Lagrolet, Courteault, Massé, V, Oudin, A. Fourcade, J. Fourcade, Ch. Lagrolet, Delahaye, Léorat, Constantin, Bousquet.

Excusés : MM. Capitaine Camguilhem, Docteur Ribeton, L. Dours, Bergès, Col. de Castelnau, Pierre et Mlle Louise Roquebert.

Le Président, interprète du bureau, adresse aux Sociétaires les meilleurs vœux de bonne année, pour 1923. La Société aborde le cinquantième anniversaire de sa fondation, avec plus de quatre cents membres et verra se réaliser la création si attendue du Musée Basque, ainsi que la publication de la belle œuvre de M. Louis Colas, la Tombe Basque.

PUBLICATIONS REÇUES. — L'énumération des ouvrages faite à chaque séance sera présentée dorénavant dans le dernier bulletin de chaque année, ce qui facilitera les recherches ultérieures et tiendra lieu d'accusé de réception.

CORRESPONDANCE. — Le Ministre des Beaux-Arts a accordé à la Société une nouvelle subvention de 150 francs pour l'achèvement du travail d'inventaire supplémentaire des monuments historiques non classés dans le département.

M. Louis de Meurville estime que la chanson de Roland a été moins connue au Moyen âge et à la Renaissance que la fausse chronique de Turpin qui, seule, a exercé une grande influence sur l'histoire

imaginaire de Roland. Contrairement à M. Boissonnade, il est d'avis que Turol fut, non le véritable auteur, mais un collaborateur et remanieur de ce poème de plus en plus allongé.

M. Camille Jullian pense que Bayonne et Labourd ne font qu'un. Les gens de ce pays se sont appelés *Quartuorsignani* ; les Basquaisants doivent faire des recherches de ce côté. Que le Basque vienne de l'Ibère, il paraît de plus en plus arbitraire de le nier.

La Société archéologique de Tarn-et-Garonne nous envoie, comme d'habitude, ses souhaits de bonne année, en vers latins. Un de nos sociétaires lui a répondu en distiques.

M. Salane demande qu'en exécution de la décision du 9 Novembre 1910, prise par la Société, des études inédites de feu Ducéré soient publiées et aussi qu'un article dans le numéro spécial du cinquantième, fasse connaître l'œuvre de feu Ferdinand Corrèges, qui fut un des membres actifs de la Société.

M. Colas offre de revoir, après l'achèvement de la Tombe Basque, le manuscrit de Ducéré sur « *la guerre dans les Pyrénées Occidentales* » pour sa publication ultérieure. Le Comité de rédaction décidera pour le reste.

NÉCROLOGIE. — Notre collègue, M. José-Maria Garcia de Ysla, consul du Mexique, vient de nous être enlevé par un mal soudain. Sa famille, d'origine mexicaine, était fixée dans notre ville depuis un siècle. M. Garcia ne comptait que des amis. D'une intelligence remarquable, d'une bonté sans égale, sa charité inépuisable le fit s'associer à toutes les œuvres destinées à secourir les malheureux. Il créa et entretint l'orphelinat agricole de Mouguerre. Sa mémoire restera vivante dans le cœur de tous ceux qui le connurent. La Société prend une vive part à la douleur de sa famille et de ses amis.

OBJETS DIVERS. — Tout l'univers civilisé a célébré le centenaire de Pasteur. Notre Société s'honore de l'avoir compté, dès le 6 janvier 1886, comme « Président honoraire », à la tête de la liste de ses membres, distinction que le grand savant accepta avec empressement le 9 janvier.

M. G. Vergniol, professeur au Lycée Michelet, vient de publier un ouvrage intitulé « *La Rochelle et Bayonne* ».

Nous devons signaler les belles études parues dans les feuilles locales sur « *Bayonne et le Labourd* » de M. le Chanoine Dubarrat et de M. A. Léon. Elles donnent des précisions sur des points laissés jusqu'ici dans l'ombre.

ELECTIONS. — MM. Landabure et Jean Soupre de Bayonne, Boussion, de Biarritz, Iguiniz, de Bayonne, Colonel de Sillègue, de Lagurgue, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS.— MM. le colonel de Lalande d'Olce, de Biarrotte, A. Berroeta, de Bayonne, Philippe Veyrin, de Saint-Jean-de-Luz, Jean de Croisceil, d'Urt. L'élection aura lieu à la prochaine réunion.

COMMUNICATIONS. — M. J. Nogaret expose son travail très documenté sur « *Le Rapports de Bayonne et du Labourd dans le passé* ». La bonne intelligence régna généralement, les inimitiés momentanées furent toujours plus apparentes que réelles. Pendant 150 ans Bayonne fut la capitale du Labourd ; le clergé bayonnais se recruta en tous temps, en grande partie, en Pays Basque ; les milices du Labourd défendirent Bayonne, travaillèrent à ses fortifications ; les Bayonnais approvisionnaient leurs voisins du Labourd en denrées de toutes sortes....

M. Godbarge traite ensuite son sujet « *L'Art Basque. Y-a-t-il un art basque ?* » Il y a un art basque, comme il y a un art breton, normand, provençal..... Puis il en étudie toutes les manifestations ; constructions, meubles, sculpture, décoration.

La séance est levée à 6 heures 45.

Assemblée Générale du 5 Février 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient présents : MM. le Com^t Layigne, Puchulu, Colas, Houneau, A. Personnaz, Léon, J. Nogaret, Com^t Irigaray, Le Banneur, Intendant Lacrambe, D^r Darbouet, Diharce, D^r J. Ribeton, Foltzer, R. de Cardenal, Dufourg, Com^t Boissel, Lefort, Bousquet, J. Morel, J. Burguete, Col. Amestoy, L^t Etcheverry, Decrept, J. Laxague, Godbarge, Sautet, Héguy, J. Pinatel, P. Lalanne, L. Dassance, E. Casedevant, Bergès, A. Grimard, A. Fourcade, Cabiro, A. Larrieu, E. de St-Louvent, L. Roquebert, A. Gommès, Constantin, Sourgen, Léorat, I. Laxague, Gombault, Moulonguet, Victor Oudin.

Excusés : MM. M. d'Arcangues, Lespès, Picherit, L. Goyetche, L. Dours, B. Burguburu, Mlle Louise et M. P. Roquebert, P. Le Roy, M. Clérisse, Col. Roustau, E. Prestat, marquis de Castelnau, H. Gavel, Barnetche, Col. de Gallé, Boussion.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté.

PUBLICATIONS REÇUES. — M. J. Vinson a fait l'envoi gracieux de *Mélanges de Linguistique et d'anthropologie*, qu'il a publiés avec MM. Hovelacque et Picot et dont la Bibliothèque ne possédait pas d'exemplaire. On y trouve une notice sur les *Fables Causides*, chef d'œuvre de la typographie bayonnaise et une étude sur la Fontaine de Saint-Léon, remaniée en 1644, et ornée de

deux inscriptions. Ce monument est dans un état d'abandon qui ne fait pas honneur à Bayonne.

CORRESPONDANCE. — La Fédération Française de Pelote Basque demande à la Société de présenter le vieux fronton de Saint-Etienne-de-Baïgorry au classement des Monuments Historiques. Adopté.

OBJETS DIVERS. — Parmi les vœux émis par le Congrès Régionaliste de Paris du 9 Décembre dernier, il en est un qui concerne la création de musées régionaux d'art et de technologie. A Bayonne nous avons commencé la réalisation de ce vœu.

L'éclairage et le chauffage rationnels et économiques dans l'avenir sont des questions capitales. Le groupement Bayonne-Biarritz possède à sa portée des ressources considérables. L'usine du Boucau produit journallement 100 000 M3 de gaz, peut produire 160.000 M3 et laisse sans emploi environ 30.000 M3, le double de la consommation journalière de Bayonne. Il y a là une source intéressante de lumière et de chaleur.

L'association de Bordeaux et du Sud-Ouest contre le cancer vient de se constituer. Il est reconnu qu'à partir de 45 ans chaque individu a une chance sur sept d'être atteint de ce mal. C'est donc une œuvre sociale digne de l'appui de tous ceux qui le peuvent.

Notre collègue M. Gustave Chapon, publiciste à Bordeaux, a été nommé officier de la Légion d'honneur ; notre collègue M. Sautet, professeur honoraire de rhétorique à Bayonne, a été promu chevalier de la Légion d'honneur. A tous deux nous adressons nos sincères félicitations.

Nous devons noter ici que le procédé de lever de plans par photographie en avion a été employé pour la voie ferrée Bordeaux-Hendaye. Ce procédé joint la rapidité à l'économie.

L'Exposition internationale Bayonne - Biarritz commence à s'installer sur nos glacis.

Rapport Annuel du Secrétaire Général

MESDAMES, MESSIEURS,

Il n'est point désagréable ni fastidieux de rédiger le rapport moral d'une société comme la nôtre, car les conclusions qui découlent de l'examen de son bilan sont éminemment favorables. Si tout à l'heure, modeste thuriféraire, je brûle quelque encens en l'honneur de ceux auxquels nous sommes redevables de cette satisfaction, je ne doute pas de l'unanimité de vos suffrages approbatifs.

Je vous exposerai d'abord, en peu de mots et avec le minimum de chiffres -- pour ne pas empiéter sur les prérogatives du Trésor --

les variations du nombre de nos adhérents pendant l'exercice écoulé. L'Assemblée générale de 1922 réunissait les 95 membres de la Société Bayonnaise d'Etudes Régionales aux 258 Sociétaires des Lettres, Sciences et Arts. Sous une dénomination nouvelle, heureuse certainement malgré sa longueur, mais élégamment condensée en quelques initiales, à la mode du jour, la S. S. L. A. E. R. B. pour suit sa marche triomphale.

Soixante-six adhésions nouvelles sont venues s'ajouter à la liste déjà imposante de nos membres, en même temps que nous déplorions le décès de cinq confrères, et que nous enregistrions, à regret, quatre démissions.

Au total, nous demeurons 410 au jour de l'Assemblée générale. Notre Président n'a pas manqué de rendre hommage, en temps utile, à la mémoire de ceux que la mort a pris dans nos rangs. Permettez-moi un souvenir spécial pour le Président d'honneur qui nous fut toujours d'un précieux encouragement, M. Léon Bonnat, fils de Bayonne et bienfaiteur de sa ville natale.

Le Bureau n'a pas cru devoir encore reprendre la tradition des conférences publiques, ni des promenades archéologiques ; en revanche nos réunions mensuelles, de plus en plus suivies par un public d'élite, ont vu traiter un grand nombre de sujets du plus vif intérêt. N'oublions pas que M. Prestat, vice-Président, a bien voulu à diverses reprises, se mettre à la disposition des Sociétaires pour leur faire visiter en détail les richesses du Muséum d'Histoire Naturelle dont il est le fidèle et savant conservateur. M. Antonin Personnaz, en agira de même pour le Musée Bonnat, dès que les magnifiques collections du Maître auront pris place dans les salles que l'on organise à leur intention.

Notre Société entre, avec 1923, dans sa cinquantième année d'existence ; elle vit le jour dans le Bureau du Port, nous raconte M. Saint-Vanne (Bulletin Spécial, 1913), le mardi 19 août 1873, à 2 heures de l'après-midi. Trois mois plus tard, régulièrement constituée, dûment déclarée et autorisée, munie d'un bureau et de cinquante-sept membres fondateurs, elle commençait effectivement sa brillante carrière.

De ses cinquante-sept pères, deux sont encore des nôtres, MM. Lucien Le Beuf et Julien Vinson. Leur enfant eut parfois une jeunesse difficile : sa maturité s'annonce vigoureuse et riche, plus même que de promesses. Car, après dix lustres, une Société de savants, de lettrés et d'artistes — voire de simples amateurs — ayant franchi la période délicate, pour se retrouver plus vivante, et plus nombreuse et plus forte, constitue une valeur, sinon une puissance ; et l'on compte avec elle, on sollicite ses avis. Elle est majeure et de bon conseil.

Ces qualités d'une société cinquantenaire se sont affirmées à l'occasion de la création d'un Musée Basque à Bayonne. Encore que des esprits fins — jusqu'à la subtilité — aient cru devoir discuter l'opportunité et la sagesse, l'opportunité non moins que l'utilité et la justification d'un semblable monument à Bayonne, il n'en demeure pas moins qu'il faut sauver de l'oubli, des ravages du temps, du progrès industriel, sans parler des maniaques de la collection, tout ce qui est pour un peuple la caractéristique de son pays, de son esprit ou de son goût. Mais il faut pour cela disposer de moyens qui ne sont à la portée ni des particuliers, ni des petites agglomérations. La Ville de Bayonne, alliée traditionnelle du Pays Basque, a fait le geste généreux que lui permet la florissante situation de ses finances municipales, fruit d'une sage gestion ; la reconnaissance des Basques et Basquistes lui est acquise de ce fait. Puis elle a passé la main au groupe qui lui semblait qualifié pour organiser la création nouvelle, en l'espèce la Société S. L. A. et d'Etudes régionales. Ici, par exemple, plus l'ombre d'une difficulté : les intransigeants qui n'admettaient pas la création d'un Musée Basque à Bayonne, ceux qui croyaient créer un conflit entre les fils de l'Eskual-Herria et les Bayonnais ombrageux, ont gardé le silence. Je crois d'ailleurs que la meilleure réponse eût été la lecture de la première ligne du livre d'or du Musée :

Un Basque 10.000 francs.

Un décret suffit pour créer une œuvre nouvelle ; mais pour lui donner la vie, il fallait un homme d'action. La Société l'a découvert, il n'est pas basque, pas même bayonnais. Notre cité s'enorgueillit, à juste titre, d'un nombre imposant d'orateurs diserts et de plumes alertes, mais je crois que les hommes d'action sont plus rares. Félicitons-nous donc du choix qui fut fait. Le Directeur du Musée Basque, M. le Commandant Boissel, est actif et silencieux, aimable et réservé ; fin psychologue, il sait faire intervenir au bon moment l'argument qui conclut les bonnes affaires. Artiste au goût sûr, il sait trouver, parfois au prix de beaucoup de peines et des fatigues, l'objet rare et intéressant. Il donne à des Commissions, d'ailleurs pleines de zèle, l'impulsion régulatrice, et dans quelques mois le fruit de son travail nous dira ses mérites.

En sortant du Musée Basque, je ne puis négliger une autre œuvre splendide, qui verra le jour cette année, « La Tombe Basque », de M. Louis Colas. Le volume sortira des presses incomparablement plus important que ne l'avaient rêvé les souscripteurs de la première heure. Les encouragements financiers ayant largement dépassé la somme nécessaire, M. Colas dont le désintéressement marche de pair avec la science, en a profité pour améliorer et aug-

menter son ouvrage. Son succès sera éclatant, et notre Société, dame patronnesse, recueillera sa part d'honneur, sans empiéter sur les mérites de M. Colas. Je ne pense pas qu'il eût pu y avoir meilleure façon de célébrer notre demi-siècle d'âge.

Voilà donc le bilan moral de 1922. Rien, vous le savez, ne s'est fait que par notre Président ; c'est lui qui a pris les initiatives, et traité avec les Pouvoirs Publics ; c'est lui qui travaille au recrutement de notre Société avec une ardeur sans égale et un succès grandissant. Rien ne saurait ralentir son zèle et la confiance que vous lui témoignez est sa meilleure récompense. Votre secrétaire s'excuse d'avoir été un peu long et vous remercie de votre inaltérable patience.

Dr JEAN RIBETON.

Rapport du Trésorier

Situation financière de la Société

1^o TABLEAU DES RECETTES

Au 6 février 1922, date de la précédente assemblée générale, il restait en caisse.....Fr.	4800.65
Les cotisations de 1922 et un certain nombre de cotisations de 1923, déjà encaissées, la vente de notre bulletin ont produit la somme de	6131.80
Subvention de la Ville de Bayonne (observatoire)....	200.
Recette faite au C. C. des chèques postaux pour être ensuite virée au compte de la Tombe Basque (1).....	4287.85
Total des Recettes	<u>15420.30</u>

(1) Notre Compte courant n^o 7547 des chèques postaux étant commun à la caisse de la Société S. L. A. E. R. B. et à la Tombe Basque, le tableau des recettes de notre Société fait état de la Recette de « La Tombe Basque » dont le compte est ensuite crédité par un virement

II^o TABLEAU DES DÉPENSES

Impression et distribution du Bulletin	4308.65
Brochage du Bulletin	430.95
Observations météorologiques	162.
Frais de recouvrement et de correspondance	340.75
Convocations (imprimés et envoi)	355.55
Abonnement à <i>Gure Herria</i>	20.
— Union historique et archéologique du Sud-Ouest	20.15
— Société Linnéenne de Bordeaux	9.30
— Association pour l'aménagement des montagnes	15.
Dépenses de Secrétariat	14.50
Gratifications	15.
Classement des Monuments historiques	139.75
Loyer de la Tour Nord du Château-Vieux	1.
Virement au compte de la « <i>Tombe Basque</i> »	4287.85
Total des Dépenses	<u>10120.45</u>

RÉCAPITULATION

Recettes	15420.30
Dépenses	<u>10120.45</u>
Reste en avoir à ce jour	<u>5299.85</u>

Dont :

En caisse du Trésorier	607.85	
Compte de chèques postaux	9.75	
Dépôt à la Société Générale.....	4682.25	5299.85

Recommandation importante :

Le recouvrement des cotisations est parfois long et difficile à effectuer.

Bien que notre confrère, M. le Directeur de la Société Générale de Bayonne, ait l'extrême obligeance de faire procéder, sans frais, à la plupart des recouvrements, un grand nombre de cotisations ne rentrent pas par cette voie, souvent parce que les intéressés sont absents au moment où l'agent recouvreur se présente chez eux.

Il arrive ainsi que certaines quittances doivent être représentées

plusieurs fois, soit par la poste, soit par la banque. C'est un travail fastidieux. Dans le but de le diminuer, je me permets de prier instamment tous nos membres de vouloir bien envoyer la cotisation, dès le début de chaque année, après le passage de l'agent recouvreur de la Société Générale, pour ceux qui ont eu jusqu'à ce jour l'habitude de faire leur versement de cette façon, au moyen d'un chèque postal à notre compte courant n° 7547 à Bordeaux.

C'est un mode de paiement très simple, qui ne coûte que 0fr. 15 et devenu d'un usage courant.

Bayonne, le 25 Janvier 1923.

Le Trésorier :

Commandant LAVIGNE.

Le Président remercie chaleureusement le Secrétaire-général et le Trésorier de leurs rapports et propose de leur adresser des félicitations. Assentiment unanime.

ELECTION DU BUREAU.— Le Bureau cède sa place au bureau d'âge, constitué par MM. l'Intendant Lacrambe président, J. Burguete et J. Puchulu, scrutateurs. Le nombre de votes exprimés a été de 67 dont 18 par correspondance. Majorité absolue 34. — Président : Commandant de Marien 65 voix (élu) ; Vice-Présidents : MM. E. Prestat, B. Grimard, Ant. Personnaz, Commandant Boissel, 66 voix (élus) ; Secrétaire-général : Dr J. Ribeton, 66 voix (élu) ; trésorier : Commandant Lavigne, 66 voix (élu) ; secrétaire-archiviste : Capitaine Camguilhem, 66 voix (élu).

Le président d'âge avant d'inviter le bureau réélu à prendre séance, prononce quelques mots aimables à l'adresse du Président élu et de ses dévoués collaborateurs.

Après installation du Bureau, le Commandant de Marien remercie le Bureau provisoire de ses bons offices et l'assemblée de sa confiance.

STATUTS — MISE A JOUR ET MODIFICATIONS. — Le Bureau propose : 1° (Art. 4) *Bureau*, au lieu de deux Vice-Présidents (3 jusqu'au renouvellement du Bureau), d'en nommer quatre, dont un directeur du Musée Basque ; adopté.

2° d'ajouter des *membres d'honneur* aux membres titulaires, honoraires et correspondants (Art. 2) Adopté.

3° de rédiger comme suit l'art. 2 : pour devenir membre titulaire il faut être présenté par deux membres de la Société et agréé par le Bureau. La présentation a lieu un mois avant le vote du Bureau ; les convocations porteront les noms des candidats présentés et de ceux admis par le Bureau ; Adopté.

4^o D'ajouter à l'art. 10, *Assemblée générale, Réunions* : et chaque fois qu'elle est convoquée par le Bureau ou sur la demande du quart au moins de ses membres ; Adopté.

5^o de remplacer l'art. 15 actuel, *Statuts*, par le texte suivant : Les statuts ne pourront être modifiés que sur la proposition du Bureau ou du quart des membres titulaires, soumise au dit Bureau un mois avant la séance. L'assemblée générale spécialement convoquée à cet effet, ne pourra modifier les statuts qu'à la majorité des deux tiers des membres présents. Cette assemblée doit se composer du quart au moins des membres titulaires. — Adopté.

Une nouvelle édition des statuts sera inséré dans le prochain Bulletin et remise aux membres nouveaux.

TRÉSORIER HONORAIRE. — Par application de l'art. 2 modifié des statuts, le Président propose de conférer le titre de trésorier honoraire à M. Henri Salane, qui pendant 22 ans a rendu les plus grands services à notre Société, en s'acharnant à mettre sur pied un budget à l'équilibre instable. Adopté à l'unanimité.

ELECTIONS. — MM. le Colonel de Lalande d'Olce, à Biarrotte, Landes, A. Berroeta, à Beyris, Philippe Veyrin à St. Jean de Luz et Jean de Croisœil à Urt, sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. de la Rue, Marcel Rollin et Max Puyo, de Bayonne, Dr Iribarne de Labastide-Clairence, Joachim Iribarne, Eloi Duboscq, Firmin Sérès, de Bayonne ; Eugène Plantié, de Louhossoa et Henri Mercadié de Biarritz.

Le Bureau statuera sur ces présentations dans sa prochaine réunion.

COMMUNICATION. — M. J. Nogaret, auteur d'une *Petite Histoire du Pays Basque Français*, expose sommairement son ouvrage. Le public a le goût du Pays Basque, mais il en ignore presque totalement l'histoire. Il existe sans doute déjà des ouvrages sur ce sujet, mais la plupart des auteurs n'ont envisagé qu'une partie du Pays Basque, d'autres l'ont étudié à des points de vue spéciaux. Il fallait une histoire unique des trois provinces ; il la fallait aussi très simple, facile à lire par tout le monde. Elle sera dans sa modestie et sa simplicité la base des connaissances nécessaires pour apprécier le Pays Basque.

Le Président remercie M. Nogaret qui a bien voulu condenser ses recherches et ses explorations relatives à l'histoire de notre région en un excellent petit livre de vulgarisation.

La séance est levée à 6 heures 45.

Séance du 5 Mars 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN.

Étaient en outre présents : MM. le Com. Boissel, D^r Ribeton, E. Prestat, A. Personnaz, A. Grimard, C^t Lavigne, R. de Cardenal, Decamps, Bousquet, Le Banneur, Bergès, Houneau, E. Casedevant, Sillyé, M. Clérisse, Poydenot, Gavel, Léon, Lefort, Rouy, Dours, Colonel d'Olce, Col. de Sillègue, Intendant Lacrambe, Mestelan, D^r Darbouet, Col. Amestoy, L. Roquebert, Lucien Le Beuf, J. Pinatell, Héguy, E. de Saint-Louvent, Constantin, A. Larrieu, E. Lagrolet, J. Labrousse, F. Fourcade, I. Laxague, Sautet, Paillery, Simonet, Nogaret, Fourgassié, Gombault, Max Puyo, J. Morel.

Excusés : Mlle Louise et M. Pierre Roquebert. MM. Colas et P. Tillac.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

CORRESPONDANCE. — M. Albert Nodon, membre correspondant, envoie une note sur les variations de la radioactivité sous l'action solaire.

OBJETS DIVERS. — M. le Colonel de Rességuier a remis au Président un dossier de papiers anciens provenant de feu M. Pierre Yturbe. La Société en remercie notre distingué collègue. Une de ces notes concerne l'inscription de la fontaine du Pitarre au Boucau, de 1805, qui porte le nom de Bourgeois, pilote-major de la Barre, et corsaire à l'occasion.

Il vient d'être créé une association départementale de la lutte contre la tuberculose dans les Basses-Pyrénées. Notre Société voit avec satisfaction s'organiser la lutte contre un fléau qui tue chaque année plus de 200.000 Français.

M. Paul Luce, gouverneur général honoraire des Colonies, présenté comme membre, appelle la bienveillante attention des sociétaires sur le *Comité Duplex*, œuvre coloniale d'expansion française.

Noms des rues de Bayonne. — Nous avons fait une pétition sur la demande de M. E. Prestat, à l'effet d'obtenir que le square du Jardin Public fût nommé square du Maréchal Niel. Il serait désirable qu'une des nouvelles voies de Bayonne reçut le nom du Maréchal Harispe, une des illustrations de notre pays. Adopté à l'unanimité.

ADMISSIONS. — MM. De la Rue, Bayonne ; Rollin Marcel, Bayonne ; Puyo, Max ; D^r Iribarne, Labastide-Clairence ; Iribarne Joachim, Bayonne ; Duboscq Eloi, Bayonne ; Sérès Firmin ; Plantié Eugène ; Mercadié, Henry, Bayonne, sont proclamés membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Paul Petit, Biarritz ; Paul Luce, Saint-

Jean-d'Anglet. L'élection aura lieu à la prochaine réunion du Bureau.

COMMUNICATIONS. — M. Louis Dours, qui continue la tradition de nos chercheurs d'histoire locale, fait une charmante communication sur « *une promenade à bord du premier remorqueur Adour* ». Il rappelle d'abord les diverses promenades faites sur notre fleuve par des personnages de marque pendant leur séjour à Bayonne. Le premier remorqueur Adour, construit en 1840, continua cette tradition en embarquant à son bord en 1845 le duc de Nemours, venu à Bayonne pour poser la première pierre du pont Saint-Esprit. Le navire commandé par le capitaine au long cours Bourgeois, dont il a été question au commencement de la séance, conduisit ses hôtes le long des rives pittoresques de l'Adour. Le duc de Nemours marqua sa satisfaction au vieux loup de mer par l'envoi d'une lettre et d'un superbe porte-crayon que M. Dours, leur possesseur, a présentés à la Société et dont il se propose d'orner plus tard une des vitrines de notre Musée Régional.

M. Dours, dans une deuxième communication, soulève un coin du voile qui couvre l'état d'esprit des braves militaires du premier Empire, mis en demi-solde et qui vivaient chichement à Bayonne en 1815. Sous la direction de l'énergique et turbulent capitaine aide-de-camp Cassaigne, ils avaient créé un comité de protestation dont Cassaigne était le porte-parole. Cela leur valut d'être internés. Cassaigne reprit du service aux Cent-Jours et mourut en 1832. M. Dours possède la précieuse plaquette imprimée de la protestation et la montre aux membres présents.

Ces communications essentiellement bayonnaises ont obtenu un très vif succès. Le Président remercie M. L. Dours qui est si bien documenté sur un grand nombre de points de l'histoire locale et les met fort agréablement en lumière dans nos séances mensuelles.

En raison de l'heure, la communication de M. Antonin Personnaz est reportée à la prochaine assemblée.

La séance est levée à 6 h. 40.

Séance du 9 Avril 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient en outre présents : MM. Prestat, A. Grimard, G^t Boissel, C^t Lavigne, capitaine Camguilhem, D^r Ribeton, Houneau, Godin, F. Lefort, Sautet, G^t de Gazes, D^r Blazy, G. de Vasserot, H. Gavel, J. Nogaret, D^r Darbouet, P. Simonet, P. Lespès, J. Fourcade, R.

de Cardenal, Decamps, Puchulu, A. Larrieu, J.J. Morel, E. Bousquet, Int^t Lacrambe, E. Lagrolet, Casedevant, Dr Magne, L. Dours, Puyo, Dr Delbarre, R. Poydenot, E. de St-Louvent, L. Eteheverry, Paul Luce, V. Oudin, P. Le Roy, J. Labrousse, Constantin, C. Goillard, L. Roquebert.

Excusés : MM. Ant. Personnaz, Pierre Laxague, Louis Colas, Lopez de la Vega, A. Delmas, Dr Colbert, Lt Col. Duvot, Colonel d'Olce, Capitaine Duhourcau.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

NÉCROLOGIE. — Le président rend un juste hommage à la mémoire de M. Jules Duverdiér, membre de notre Société depuis 1897, décédé la semaine dernière, après une longue existence, bien remplie par les services rendus à son pays et à la Ville de Bayonne.

CORRESPONDANCE. — M. le Docteur de Man, ancien conservateur du Muséum de Zoologie de Leyde (Hollande) demande à la Société de l'aider dans ses recherches sur les crevettes de la côte Labourdine et des Landes. Il a beaucoup apprécié le catalogue des êtres marins en cinq langues de notre collègue M. S. F. Gimenez, paru dans le Bulletin. Les échantillons qu'il demande lui seront envoyés.

Il est donné lecture d'une lettre de M. le Chef du Génie de Bayonne faisant connaître que M. le Directeur du Génie de Bordeaux, avant d'approuver, par délégation du Ministre de la Guerre, une adjudication d'affichage sur certains emplacements militaires de la ville de Bayonne conclue dernièrement, a voulu avoir l'avis de notre Compagnie et du Syndicat d'initiative du Pays Basque. L'Assemblée après une courte délibération, décide à l'unanimité qu'une protestation sera adressée à Monsieur le Directeur du Génie, à Bordeaux, en ce qui concerne les glacis de la Citadelle, entre la rampe d'accès et le côté ouest de la gare du Midi ; le mur de l'hôpital militaire, entre le Musée Bonnat et la maison Lebas ; le mur de la caserne de la Nive, quai Chaho, et le mur du rempart près du pont du Génie. Cette protestation sera communiquée à M. le Maire de Bayonne. Le Bureau a fait le nécessaire immédiatement.

L'assemblée vote à l'unanimité des félicitations à M. le Maire de Ciboure pour son arrêté décidant que toute autorisation de construire sera subordonnée à l'engagement de respecter le style de la construction basque.

OBJETS DIVERS. — M. Colas adresse à la Société le dernier lot des fumés de la Tombe Basque, qui portent à 1200 environ le nombre de gravures de cet ouvrage, au lieu de 800 annoncés. L'impression est commencée.

M. le Dr Ribeton donne connaissance d'une note sur les efforts faits pour lutter contre l'avarie. M. Prestat ajoute que depuis quel-

ques mois un dispensaire très bien organisé fonctionne dans ce but à Bayonne, rue Douer n° 14.

Par arrêté de M. le Maire de Bayonne en date du 1^{er} Mars, un droit d'entrée de 1 franc est perçu au Musée Bonnat, depuis le 1^{er} Avril.

ADMISSIONS. — MM. Paul Petit, Biarritz, Paul Luce, Saint-Jean-d'Anglet, sont proclamés membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. François Vivent, Anglet ; Alex de Coulomme-Labarthe, Bayonne ; Adrien de Souhy, Mauléon-Soule ; L'abbé Barbier, curé de Saint-Pée-sur-Nivelle ; Léon Laharrague, villa Pia, Bayonne ; Pedro Garmendia, Toulouse ; Auguste Etchepare, Bayonne.

L'élection aura lieu à la prochaine séance du Bureau.

COMMUNICATIONS. — Deux communications étaient à l'ordre du jour ; mais leurs auteurs s'étant excusés au dernier moment, M. Joseph Nogaret a bien voulu faire une communication sur « *les troubles occasionnés par les femmes à Bayonne et dans le Pays Basque au XVIII^e siècle* ». C'est la vie chère, ce sont les impôts nouveaux qui provoquent les émeutes. A Hasparren, en 1784, les femmes résistent aux collecteurs d'impôts ; les troupes royales interviennent, assiègent et démolissent le clocher, reconstruit seulement en 1825.

A Saint-Jean-de-Luz, en 1785, les émeutes ont pour cause le déplacement du cimetière ; les incidents se prolongent jusqu'en 1825, date du premier ensevelissement dans le cimetière actuel. Enfin à Saint-Jean-Pied-de-Port, en 1748, un mauvais plaisant donne aux femmes illettrées une lecture fantaisiste de l'affiche fraîchement apposée sur un mur officiel : les impôts déjà lourds sont aggravés, dit-il, d'une taxe sur « les ustensiles de ménage, le vin, l'eau et les devoirs conjugaux ». D'où colère, cris, émeute, puis intervention de la maréchaussée, des troupes, avec bagarres, répression sévère et perte de privilèges anciens.

Le Président adresse les meilleurs remerciements de l'assemblée au conférencier, qui grâce à sa connaissance approfondie de l'histoire du Pays basque, a pu faire, au pied levé, une communication aussi nourrie de faits qu'agréablement présentée.

La séance est levée à 6 heures 15.

Séance du 7 Mai 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient en outre présents : Madame de Vergès, Mlle E. Thomas, MM. E. Prestat, A. Grimard, A. Personnaz, Com^t Boissel, Capit. Camguilhem, Decamps, A. Fourcade, A. Le Banneur, C. Diharce,

J. Gentime, H. Gavel, A. Sautet, L. Dours, H. Courteault, A. Léon, L. Colas, E. Bousquet, F. Lefort, J. Nogaret, A. Larrieu, J. Fourcade, P. Simonet, E. Casedevant, Ch. Lagrolet, E. Lagrolet, J. Labrousse, C. Moulonguet, A. Berroeta, P. Luce, Col. Amestoy, J. Puchulu, G. Bergès, M. Clérisse, Léorat, P. Petit, Dufourg.

Excusé : D^r Darbouet.

NÉCROLOGIE. --- La Société vient de perdre un de ses membres les plus anciens, M. Nicolas Larribière, sociétaire depuis 1892. Ce fut un grand travailleur. Conseiller municipal ou adjoint au Maire pendant un tiers de siècle, il rendit de grands services à la Cité. Juge au Tribunal de Commerce, administrateur du Lycée et de la Banque de France, partout il fit preuve d'intelligence, d'activité et de modestie. Très bienfaisant de son vivant, il n'a pas oublié les déshérités dans son testament, par lequel il lègue également à la ville une belle collection de vieilles estampes. Le nom de Nicolas Larribière ne tombera pas dans l'oubli, grâce à sa générosité.

CORRESPONDANCE. — M. E. Delorme, l'érudit numismate toulousain, a envoyé à la Société la note suivante : « Les monnaies frappées à Bayonne portèrent un point secret sous la 25^e lettre de la légende et cela depuis l'année 1488. Plus tard, on remplaça le point secret par une lettre. C'est la lettre L qui servit de marque distinctive de l'hôtel des monnaies de Bayonne, de 1539 à 1837. »

M. E. Plantié, notre collègue de Louhossoa, fait connaître qu'un pont transbordeur va être construit à hauteur de la gare de Louhossoa sur la Nive.

La question de l'affichage sur les bâtiments militaires de Bayonne a reçu une solution conforme aux désirs de notre Société. L'affichage ne sera fait qu'aux endroits au sujet desquels aucune objection n'a été soulevée.

M. l'abbé Charbonneau, sociétaire, annonce l'envoi d'un travail sur la forge d'Echaz à Baïgorry et sur le commerce à Bayonne au 18^e siècle.

OBJETS DIVERS. — Neuf sociétaires seulement s'étant inscrits pour une médaille commémorative du cinquantenaire de la Société, il ne sera pas donné suite au projet de frappe d'une médaille.

La Revue des Deux Mondes a donné dans ses appréciations littéraires un article fort élogieux pour le livre de M. Hérelle sur la Représentation des Pastorales Basques.

M. Prestat remet pour les archives un carnet de notes de Jean M. Lajusan-Laclotte, qui a noté à Salies-de-Béarn, jour par jour en 1791, le temps qu'il a fait. Ce carnet vient des papiers de feu M. Sodes, observateur de météorologie de la Société.

A l'occasion de la mort de M. Victor Armand d'Urtubie, baron de Garro, le Commandant de Marien indique l'origine de la famille d'Urtubie, remontant au XII^e siècle, ainsi que celle des Gamboa d'Alzate, familles auxquelles a appartenu successivement le château d'Urtubie.

ADMISSIONS. — MM. François Vivent, villa Lembeye, à Anglet, présenté par l'abbé Blazy et F. Lefort ; Alex de Coulomme-Labarthe, 8, rue de l'Evêché, présenté par le Dr Jean Ribeton, J. Burguete ; Adrien de Souhy, Conseiller général à Mauléon, présenté par le colonel Amestoy et le Com. Boissel ; Abbé Barbier, curé de Saint-Pée-sur-Nivelle, présenté par l'abbé Moulier et le commandant de Marien ; Léon Laharrague, villa Pia, Bayonne, présenté par Jean Laxague, et le com. Boissel ; Pedro Garmendia, négociant, 23, rue Bonrepos, Toulouse, présenté par le Com. de Marien et l'abbé Blazy ; Auguste Etchepare, négociant, rue Pannecau, présenté par Louis Colas et Frois adjoint, sont proclamés membres de la Société.

M. Camille Jullian membre de l'Institut professeur au Collège de France présenté par le Bureau, est élu président d'honneur de la Société par acclamation et à l'unanimité.

COMMUNICATIONS. — M. Antonin Personnaz, dans une charmante causerie, évoque le Bayonne de sa jeunesse. Il commente avec humour les souvenirs de la comtesse d'Aulnoy, qui traversa Bayonne en 1679. Il évoque ensuite une soirée chez Théophile Gautier, racontée par Léon Bonnat et termine en donnant lecture des lettres que le Maître, bienveillant et résigné, adressait à son architecte un peu lent et qui laissent bien voir la simplicité et la bonté du grand homme.

Cette promenade dans le passé, conduite avec un goût sûr et mêlée de remarques empreintes d'une fine bonhomie a très vivement intéressé un auditoire nombreux et qui s'est pleinement associé aux remerciements adressés par le Président à M. Antonin Personnaz.

La séance est levée à 6 heures 35.

Séance du 4 Juin 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient en outre présents : Mme Jean Personnaz, Mlle Thomas ; MM. Le Banneur, M. Clérissé, Sautet, Nogaret, Luce, Godinet, Puchulu, Bousquet, Int. Lacrambé, Prestat, J. Labrousche, Colonel Duvot, Ch. Lagrolet, Cap. Camguilhem, Com. Lavigne, de Cardenal, Dr Ribeton, Casedevant, Dr Magne, Gavel, J. Personnaz, Rabat,

A. Personnaz, Decamps, A. Berroetta, Pierre Laxague, Dours, Com^t. de Cazes, Vivent, L. Le Beuf, A. Larrieu, P. Simonet, Grimard, Dr Darbouet, R. Choquet, Sabarros, Constantin, Fossat, I. Laxague, J. Morel, A. Gommès, E. Lagrolet, Maupas.

Excusés : MM. P. Courteault, M. Ribeton, Chanoine Lopez de la Vega, Com. Boissel.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

NÉCROLOGIE. — Madame la générale Derrécagaix, notre Présidente d'honneur, récemment décédée, était une femme d'élite, un esprit élevé, possédant une brillante culture intellectuelle et artistique, un cœur généreux et une affabilité infinie. Dans ses dernières volontés elle n'a pas oublié la ville de Bayonne. Le souvenir de notre vénérée présidente restera longtemps vivace au sein de notre Société.

La Société adresse un souvenir ému à la mémoire du chanoine Brincas. Bien qu'il n'appartienne pas à notre compagnie, nous nous inclinons devant cette belle figure bayonnaise. Pendant un demi-siècle il a prodigué aux blessés et aux malades de l'hôpital militaire les consolations les plus douces avec une bonté souriante et une exquise simplicité. Les Bayonnais ont montré ce matin à ses funérailles en quelle profonde vénération ils tenaient le bon chanoine Brincas et sa vie de dévouement.

CORRESPONDANCE. — M. Camille Jullian, de l'Institut, professeur au Collège de France, nommé par acclamation et à l'unanimité Président d'Honneur de la Société, a adressé au Président la lettre suivante :

Paris, 27 mai 1923, Jour de Pasteur.

Monsieur le Président,

Vous ne sauriez croire l'émotion qui m'a saisi à cette simple note. Qu'ai-je donc fait pour mériter cet insigne honneur ? Rien, que d'aimer le Pays Basque, et de l'aimer pour lui-même, pour son charme, son élégance, l'aimable et sincère bienveillance de ses habitants. Aimer est communicatif, mon cher Président et l'amour que les Basques ont pour leur pays enveloppe vite ceux qui l'habitent.

Donc, plus que jamais, il me faudra servir cette cause, devenue mienne. J'ai à dessein gardé par devers moi les planches du livre de Colas (*La Tombe Basque*), il ne se passe de jour que je ne les montre à quelque érudit, quelque amoureux de notre sol et de notre histoire. Puisse cette propagande aider à l'œuvre.

Veuillez dire à nos chers confrères ma respectueuse et sincère reconnaissance, mon désir d'être, plus profondément que jamais,

l'ami et l'obligé de la terre Basque et croire vous-même, mon cher Président, à mon respectueux attachement.

CAMILLE JULLIAN.

Le Président donne lecture d'un arrêté du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, en date du 19 mai 1923, nommant correspondants du Ministère de l'Instruction Publique MM. L. Colas et le Commandant de Hoyrn de Marien. Il ajoute que M. Colas et lui regardent cette nomination moins comme une récompense personnelle que comme un hommage rendu à l'effort régionaliste considérable réalisé par notre Société.

M. de Man, notable zoologiste Néerlandais, remercie la Société de l'envoi des crevettes des côtes du Labourd et des Landes et donne des précisions sur le classement de ces crevettes. M. Santiago Gimenez nous soumettra prochainement ce nouveau classement.

M. Julien Vinson, notre Président d'honneur, récemment nommé officier de la Légion d'Honneur remercie la Société des félicitations qu'elle lui a adressées.

M. Picherit, notre collègue de Ciboure, a trouvé sur le flanc N. E. du Choldocogagna, quelques restes de *tumuli*, et des pierres levées assez curieuses. Il continue ses recherches et les transmettra à notre Société.

OBJETS DIVERS.— *Nomination d'un secrétaire-adjoint.* — Le Bureau propose pour seconder le secrétaire général de lui adjoindre un Secrétaire. M. Joseph Nogaret, qui a déjà donné à notre Société des preuves nombreuses de son activité et de son dévouement, est désigné par acclamation à l'unanimité. Cette nomination sera ratifiée par la prochaine assemblée générale.

La Revue Historique et Archéologique du Béarn et du Pays Basque à Pau, reprend sa publication et annonce une étude par M. P. Loirette sur le fonds de la commanderie de Bayonne des archives du grand Prieuré de Malte à Toulouse.

Madame Dupourquet, de Biarritz, sociétaire depuis 1922, a donné sa démission.

La question du saumon. — Le commandant de Marien expose ensuite « la question du saumon ». Un fait n'est pas douteux, c'est la diminution considérable du nombre de ces Salmonides dans nos Gaves et nos Nives.

La quantité de ces succulents poissons pêchés dans la région diminue d'année en année, cependant que sur les marchés le prix en augmente dans des proportions fabuleuses. A quoi donc tient ce phénomène, alors qu'il est reconnu par nombre de pisciculteurs que les eaux des Basses-Pyrénées sont les plus favorables du monde à la reproduction de ces poissons ?

Plusieurs causes, toutes évitables d'ailleurs, si l'on voulait s'en donner la peine, contribuent à ce dépeuplement. Ravages de la dynamite qui mutile fréquemment ceux qui s'en servent, destruction des œufs ou des jeunes poissons par le martin-pêcheur, le merle d'eau, la loutre, le rat d'eau, et le barbeau ; inobservation des règlements de pêche ; barrages installés le long des rivières par les Sociétés productrices d'énergie électrique qui ne ménagent pas de passage pour les poissons. Résultat, le saumon diminue avec une régularité regrettable et inquiétante.

Le Commandant de Marien, indique un certain nombre de remèdes dont plusieurs sont immédiatement applicables.

M. Prestat donne ensuite lecture de deux notes concernant le « silure-chat », poisson excessivement rare dans notre région, dont un exemplaire fut pêché récemment aux environs de Bayonne et sur la floraison de l'« Agave Americana » du Jardin Bonnat.

M. Dours dépose entre les mains du Président le portrait de Jean-Pierre Basterrèche, armateur Bayonnais illustre de la fin du dix-huitième siècle et du début du dix-neuvième. Il fait en termes heureux un court historique de l'existence de cet éminent compatriote.

ADMISSIONS. — M. et Madame Jean Personnaz, Bayonne, présentés par MM. A. Personnaz et le Com. de Marien, sont déclarés membres de la Société.

PRÉSENTATION. — M. J. G. Delas antiquaire, rue Mazagran, 14, à Biarritz.

COMMUNICATIONS. — M. Pierre Laxague prend ensuite la parole pour une intéressante communication sur la « Sorcellerie au Pays Basque au XVII^e siècle ». En 1609, de Mai à Août, d'Espagnet et de Lancre examinèrent 500 sorciers ou sorcières et en firent exécuter un grand nombre. Ainsi que le fait constater M^e Laxague, les hommes chargés de la répression menèrent par ordre du roi Henri IV leur campagne épuratrice avec une rigueur implacable. Mais ils poursuivaient un but élevé, pour lequel ils jugeaient tous les moyens justifiés.

L'auteur de la communication étudie la procédure suivie, les tortures mises en œuvre pour provoquer les aveux, et cite plusieurs arrêts de ce tribunal d'une nature particulière.

Ces communications ont obtenu d'un nombreux public le plus vif succès.

La séance est levée à 6 h. 40.

Le Secrétaire Général,
Docteur JEAN RIBETON.

Le Président,
COMMANDANT DE MARIEN.

LE MUSÉE BASQUE

MOIS DE JANVIER 1923. -- Le Commandant Boissel donne lecture des résultats obtenus pendant le mois de Décembre 1922.

1^o Dons en argent.

Fondateurs : Maison Berrogain, Bayonne ; M. Etchegaray, directeur des grands magasins du Printemps, Bayonne ; M. J. Ybarregaray, député des Basses-Pyrénées ; M. Grattau, directeur de la Distillerie Izarra, Bayonne.

Souscripteurs : M. Victor Oudin, Urt ; Lt-Colonel Marquis de Castelnau d'Essenault, Sainte-Marie-de-Gosse ; M. François Genoz, Bayonne ; M. H. Artéon, Bayonne ; M. Pierre Le Roy, Bayonne ; M. Alexandre Diesse, Larressore ; M. Maupas, Saint-Jean-de-Luz. Total 3200 francs.

2^o Dons en nature :

M. Isidore Laxague, Président de la Commission du Vieux-Bayonne, Choix d'ouvrages intéressant Bayonne et la région 119 volumes ; Société des Sciences Lettres, Arts et Etudes Régionales, Collection du Bulletin ; *Gure Herria*, Collection des Années 1921-1922, service gratuit ; *Bulletin Religieux* du Diocèse de Bayonne, service gratuit ; *Gazette de Biarritz*, service gratuit. M. l'abbé Hirigoyen, curé d'Uhart-Cize, une inscription lapidaire provenant d'une maison de Lasse ; M. le capitaine de frégate Lidin, Rochefort-sur-Mer, aquarelles reproduisant les costumes de la garde nationale d'Itxassou, portés pour la Fête-Dieu.

Madame Beyrines Le Banneur, Ossès, une couverture de lit en flammé fil ancien ; Mademoiselle G. Larre, Bayonne : deux chandeliers cuivre anciens ; M. Larre, Villefranque, une bouilloire cuivre rouge.

3^o Commissions :

La Commission d'architecture a résolu le premier et essentiel problème qui se posait à elle : Comment éclairer le Musée ? Son projet, rapporté par M. Cazalis est soumis à la Municipalité.

La Commission « Art et Décoration Moderne » a définitivement constitué son bureau ainsi qu'il suit :

Président d'honneur : M. Ignacio Zuloaga, Zumaya (Guipuzcoa).

Président : M. Antonin Personnaz, Bayonne.

Vice-Président : M. G. Colin, Ciboure.

Secrétaire : M. A. Foltzer, Bayonne.

RÈGLEMENT INTÉRIEUR

Conformément à la mission qui lui a été donnée dans la séance du 3 avril 1922 et tenant compte des enseignements déjà acquis, le bureau a établi ainsi qu'il suit le règlement intérieur du Comité du Musée Basque.

ARTICLE PREMIER. — Le Comité du Musée Basque de Bayonne, constitué en exécution de la délibération du 3 Avril 1922 de la Société des S. L. A. E. R. a pour mission de créer et d'organiser à Bayonne un Musée qui donne à tout instant, suivant les termes de la convention passée à la date du 1^{er} Mai 1922 entre la Ville et la Société une image aussi exacte et aussi complète que possible du Pays Basque, de Bayonne et de ses environs dans le passé et le présent ».

Le Comité forme à cet effet :

Un Conseil d'Administration

Une section basque

Une section bayonnaise

ART.2. — Le Conseil d'Administration est constitué par le bureau de la société. Un de ses vice Présidents remplit les fonctions de Directeur du Musée Basque.

ART.3. — Le Conseil d'administration arrête chaque année, sur la proposition du Directeur du M. B. le budget de l'année suivante.

Il statue en cours d'exercice sur les dépenses supplémentaires qui peuvent lui être proposées par le Directeur.

Il veille à l'application de la convention passée avec la Ville de Bayonne et du présent règlement.

Il vérifie le compte de gestion à présenter à la Ville en fin d'exercice, conformément à l'art. 2 de la Convention.

Il présente chaque année à l'assemblée générale de Février un rapport sur les résultats obtenus au cours de l'année précédente et la situation financière au début du nouvel exercice.

ART. 4. — Le Directeur du M. B. est délégué en permanence par le Conseil d'Administration pour appliquer, dans toutes ses parties, la convention du 1^{er} Mai 1922. Il reçoit à cet effet, pleins pouvoirs du Conseil sous les réserves suivantes :

a). Il ne peut en aucun cas, engager des dépenses supérieures à celles qui sont prévues dans le budget annuel sans en référer au Conseil d'Administration.

b). Tout objet d'un prix supérieur à 500 fr. doit, avant d'être acquis, être examiné par la commission technique compétente qui peut, à cet effet, déléguer un ou plusieurs membres.

ART. 5. — Le Directeur établit et soumet en temps utile au Conseil d'Administration 1^o le projet de budget — 2^o le compte de gestion de chaque exercice. Il ne doit compte de l'exécution de son mandat qu'au Conseil d'Administration.

ART 6. — Le Directeur du Musée Basque peut être assisté d'un adjoint et de deux secrétaires généraux. Il dirige et coordonne l'action des deux sections du Comité.

ART.7. — Le Directeur est nommé pour trois ans, à dater du 1^{er} Mars 1922. A l'expiration de cette période, son mandat se prorogera sans limite de durée. Toutefois, à partir de ce moment, c'est-à-dire à partir du 1^{er} Mai 1925, il pourra être relevé de ses fonctions, par décision de la Société réunie en Assemblée Générale et saisie un mois à l'avance.

Le Directeur du Musée Basque reçoit de droit, le titre de Vice-Président de la Société.

ART. 8. — Les sections basque et bayonnaise étendent respectivement leur action, la première sur tout le Pays Basque et l'Amérique latine, la deuxième sur la Ville de Bayonne et ses environs.

Elles ont pour mission :

- 1^o D'assurer la propagande.
- 2^o De provoquer des dons en argent et en nature.
- 3^o De rechercher et signaler tous les objets pouvant intéresser le Musée
- 4^o. D'étudier toutes les questions qui leur sont soumises.
- 5^o. De réaliser le cas échéant, les organisations adoptées. Elles constituent à cet effet, un certain nombre de Commissions.

ART. 9. — Les membres du Comité, à l'exception de l'adjoint au Directeur et des secrétaires généraux, peuvent ne pas faire partie de la Société. Ils doivent être agréés par le Conseil d'Administration.

ART. 10. — Peuvent être rattachés au Comité du Musée Basque de Bayonne un certain nombre de Comités formés en Espagne ou dans l'Amérique Latine en vue de recueillir des dons en argent ou en nature. Leurs statuts doivent être communiqués au Conseil d'Administration et approuvés par lui.

ART. 11. — Le siège du Comité est au Musée Basque, 1, rue Marengo à Bayonne

MOIS DE FÉVRIER. — Le commandant Boissel, estimant qu'il serait prématuré de présenter la vue d'ensemble d'une existence encore trop brève, se bornera à signaler les principales questions à l'étude, en ajoutant, comme de coutume, l'exposé des résultats acquis pendant le mois.

1^o COMMISSIONS.

Architecture. — Le rapport de M. Cazalis n'étant pas encore revenu, la Commission a dû suspendre ses travaux. Elle les reprendra dans le plus bref délai. Ils portent, comme on le sait, sur l'ouverture d'une courette pour éclairer le Musée, sur l'aménagement des locaux immédiatement disponibles et la réfection de la façade sur la Nive.

Vieux-Bayonne. — La Commission attend, de son côté, d'être fixée sur le local dont elle pourra disposer, pour donner suite au projet d'exposition iconographique arrêté dans sa première réunion.

Art et Décoration. — M. Ignacio Zuloaga, Président d'Honneur de la Commission, empêché d'assister à la séance de ce jour, s'est excusé par télégramme.

Pelote Basque. — La Fédération Française de Pelote Basque, présidée par M. Ybarnégaray a accordé son patronage au Musée Basque. Lecture est donnée de la lettre écrite à ce sujet par M. de Saint-Pastou, son Secrétaire-général. La Commission permanente du Musée Basque se composera de MM. Frédéric de St-Jayme, de Saint-Palais, l'abbé Blazy de Bayonne et Lemoine de Sare.

Géographie. — Ont assuré leur concours MM. le Docteur Croste, de Bayonne, Carvillhès, professeur agrégé au Lycée de Bayonne, Lefebvre, professeur au Lycée de Pau qui étudie particulièrement la géographie humaine des Pyrénées occidentales, en vue d'une thèse

de doctorat, Philippe Veyrin, de Saint-Jean-de-Luz qui prépare, pour le Musée, une carte de la maison basque.

Enfin le service géographique de l'armée a délivré, dans les meilleures conditions, un lot de cartes anciennes et modernes.

2^o ENQUETES.

Des recherches sont effectuées sur la *céramique basque et bayonnaise* avec la collaboration de MM. Galan, maire d'Espelette, Colin, juge de paix, Halty, greffier dans la même commune. A Bayonne, MM. Eugène et Charles Lacroix ; à Saint-Jean-de-Luz M. Philippe Veyrin. Le commandant Boissel donne de très intéressants détails sur l'état de cette question qui ouvre un domaine nouveau et presque entièrement inexploré.

Il y aurait lieu de réunir aussi des documents sur Pierre Hugues, l'inventeur du procédé actuellement employé pour l'extraction des résines. M. Novion a communiqué les brevets pris par Pierre Hugues dès 1845 et par J.-B. Novion en 1862.

3^o *Museon Arlatan*. — Le Musée Basque, nouveau venu, doit bénéficier de l'expérience acquise par ses devanciers. Il est déjà en rapports avec plusieurs Musées, notamment le Museon Arlatan.

Le Commandant Boissel donne lecture d'une lettre vibrante que lui a adressée M. Marius Dauphin, un des fondateurs du Musée d'Arles. Ces pages enthousiastes et spirituelles sont accueillies par de chauds applaudissements.

4^o *Dons en argent* recueillis pendant le mois de Janvier :

Fondateurs : M. Dutey-Harisse, Paris ;

Souscripteurs : M. L. Le Beuf, Bayonne ; maison Soulard, Bayonne ; en souvenir de M. D. Bayonne.

5^o *Dons en nature*, même période :

M. Mestelan, Lahonce : stèle discoïdale du XVII^e siècle ; M. de Cazes, Bayonne : cendrier en cuivre, carte du XVII^e siècle ; M. Daubas, Biarritz : drap mortuaire basque avec entre-deux au filet ; M. l'abbé Blazy, Bayonne : bénitier faïence décor « Espélette » ; M. Lespès, Bayonne : lithographie de 1852.

Le Commandant Boissel termine en faisant appel au concours des membres de la Société. L'œuvre entreprise se complique, comme il est naturel, à mesure qu'elle se développe. Des collaborateurs de plus en plus nombreux et actifs sont donc indispensables pour la mener à bonne fin.

MOIS DE MARS. — Résultats acquis et événements survenus pendant le mois précédent :

1^o DONS EN ARGENT

Bienfaiteur : M. Michel Laharrague, Bayonne.

Fondateur : M. Georges Fourgassié, Bergerac ;

Souscripteur : Madame Grancher, Paris.

2^o DONS EN NATURE :

M. Georges Bergès, Bayonne : un paysage basque, vu des hauteurs de Bidart ; M. Edouard Dutey-Harispé, Paris : Portrait du Maréchal Harispé ; M. Eugène Plantié, Louhossoa : deux portraits ; M. le Chanoine Daranatz, Bayonne : tableau représentant la Vierge de la Fuensante, dite Vierge au makhila ; M. de Cardenal, Biarritz : lettres adressées par le prince Lucien Bonaparte à Madame Lamaignère ; Madame Lauga, née Novion, Bayonne, M. Lafargue, Bayonne, M. François Novion, Saint-Pierre-d'Irube : pièces diverses en faïence provenant de la fabrique de J. B. Novion ; anonyme, portraits du vicomte de Macaye et de M. Descuret-Laborde, respectivement députés de la Soule et du baillage de Labourd à l'assemblée nationale de 1789 ; portrait de J. Lafitte. Enfin MM.A. Grimard, R. Floquet, P. Labrousche ont annoncé des dons.

3^o ACQUISITIONS.

Le Musée a fait l'acquisition d'un métier à tisser provenant d'Ayherre. Le métier a été monté par le tisserand qui l'a utilisé jusqu'en 1914. Il est accompagné de ses divers accessoires.

Un wagon contenant des meubles adressés par M. J. B. Diriar, notaire à Saint-Palais a flambé en gare de Puyoo. Les demandes nécessaires sont faites pour obtenir de la Compagnie du Midi une indemnité correspondant à la valeur des objets brûlés.

4^o AMÉRIQUE LATINE.

Lecture est donnée d'une lettre de M. Raul Mendilaharsu relative à l'organisation du comité de l'Urrugay et aux bons résultats qu'on peut entrevoir. Des applaudissements unanimes accueillent cette lecture.

5^o COMMISSIONS

Le projet établi par la Commission d'architecture pour assurer au Musée l'éclairage convenable est revenu, approuvé par la Municipalité, la Chambre de Commerce et l'Administration des Douanes.

La Commission a délégué M. Novion, architecte à Bayonne, pour la représenter auprès du Directeur du Musée Basque.

M. Novion a été chargé d'établir un devis, qui sera prochainement soumis au conseil d'administration.

6^o CÉRAMIQUE BASQUE ET BAYONNAISE.

Le Commandant Boissel met l'assemblée au courant des recherches qu'il poursuit sur la céramique basque et bayonnaise et en particulier sur la faïencerie Gorostarsu qui fonctionnait à Bayonne vers 1780 et sur la porcelainerie de Soubelette, fondée à Ciboure à peu près à la même époque.

7^o PROPAGANDE.

Les Basques sont encore peu renseignés sur la création du Musée et sur les résultats déjà obtenus. Une notice spéciale sera, en conséquence, encartée dans le prochain numéro de *Gure Herria*, par les soins de son Directeur, M. l'abbé Blazy, secrétaire général de la Section Basque du Comité.

MOIS D'AVRIL. — Résultats obtenus pendant le mois de Mars.

Dons en espèces : Souscripteurs : M. le docteur Larrieu, de Montfort-l'Amaury.

Fondateurs : M. Georges Fourgassié, de Bergerac.

Bienfaiteurs : M. Raoul Mendilaharsu, de Montevideo.

Dons en nature : M. G. Hérelle, Bayonne : Documents iconographiques relatifs aux pastorales basques.

M. E. Plantié, Louhossoa : 1870 et 1914 dans le Pays basque, souvenirs inédits.

M. Beguerie, Tardets, autographe, lettre d'A. Chaho à M. D. Daguerre, 19 thermidor an IX : « les coutumes générales du pays et viconté de Sol » Pau 1682.

Chanoines Dubarat et Daranatz : Dessin original à la plume de Mlle Marie Garay, extrait du tome III des « Recherches sur la ville et sur l'église cathédrale de Bayonne », en cours de publication.

M. Dubroca, Bayonne : Deux lithographies en couleur encadrées : le Pas de Roland, Itxassou.

M. Louis Colas, Bayonne : Brevet de pension accordé à la veuve du général Matenotte, dit la Victoire, tué au col d'Ispéguy en 1795 à la tête des chasseurs basques.

Le Commandant Boissel, Bayonne : un numéro d'une « kriegszeitung » : l'attaque de Bayonne par les sous-marins allemands en 1917, avec un croquis à l'appui.

M. A. Grimard, Bayonne : deux aquarelles originales de Mlle Hélène Feuillet, Types Bayonnais ; une aquarelle originale de P. Corrèges : la rue Poissonnerie en 1846.

M. Larrat, Mauléon : Monument funéraire, armoiries et personnages ; chaise d'enfant ancienne.

M. Vignau, Mauléon : plaque généalogique en marbre de la maison de Béla.

M. Errecart, Chéraute : Inscription lapidaire.

M. Guéracague, maire de Saint-Palais : quenouille avec fuseaux et dévidoir.

M. Eugène Lagrolet, Bayonne : le général comte Harispe, pair de France, par P. Feillet — lithographie Lamaignère, Bayonne ; — le maréchal Harispe, lithographie avant la lettre, avec armoiries ; vue de Baïonna, optique ; abordage de l'« Embuscade » par la « Bayonnaise », corvette de 24 canons, dessin d'Ozanne, gravé par F. le Gouaz.

Mlle Cousseau, Saint-Esprit : Grande fontaine de faïence, avec bassin, provenant de la faïencerie bayonnaise de J.-B. Novion.

Mme Beyrines Le Banneur, Ossès : Bénitier en faïence ancienne ; châles et fichus anciens.

Le commandant de Cazes, Bayonne : Plan en relief de Bayonne au XVII^e siècle.

Vicomte de Saint-Pastou : Maquette de la médaille décernée par la Fédération française de pelote basque.

Dons admis dans la section « Art et décoration modernes » du Musée Basque : De M. René Choquet, Ciboure : un tableau, paysan à cheval.

De M. P. Tillac, Cambo : suite de médaillons, types basques.

Le montant des dons en espèces atteint 38.320 fr. La valeur des dons en nature dépasse certainement cette somme. Les uns et les autres figurent sur le Livre d'Or, où presque chaque jour inscrit un nom nouveau et qui témoigne des sympathies, souvent touchantes et des concours précieux que trouve à Bayonne, dans tout le Pays Basque, et bien au delà de ses limites, cette œuvre régionale dont la réalisation a été décidée il y a moins d'un an.

L'effort qui reste à faire est considérable, mais ces heureux débuts permettent de le poursuivre en pleine confiance et d'en entrevoir le succès.

Le Président remercie chaleureusement, au nom de la Société, les généreux donateurs.

MOIS DE MAI. — Résultats du mois d'Avril :

Inscriptions nouvelles au Livre d'Or. — 1^o Dons en espèces :

Bienfaiteurs : M. Martinto, Saint-Martin d'Arrosa.

Fondateurs : M. Haran, maire d'Ainhoa ; Ville de Saint-Palais.

Souscripteurs : M. Javier Mendivil, député, ancien ministre de l'Intérieur de la République de l'Uruguay. Montevideo ; M. Carlos E. Mendilaharsu- Blanco, Montevideo ; Ville de Saint-Jean-Pied-de-Port.

2^o Dons en nature :

M. Eugène Lagrolet, Bayonne : Jeton en vermeil, à l'effigie de Louis XV, frappé en 1726, pour l'inauguration de la Chambre de Commerce de Bayonne.

M. Joachim Labrousche, Bayonne : Jeton de présence de la Chambre de Commerce de Bayonne, à l'effigie de Louis XVIII.

Mlle Garcia de Ysla, Bayonne : Album des deux Frontières par Blanche Hennebutte ; Pont de Bidarray, aquarelle de Corrèges ; Vue du Pays Basque : aquarelle (transmis par M. Anton. Personnaz).

Mme Edmond Foy, Bayonne : Vue intérieure de la Cathédrale de Bayonne, lithographie d'Eugénie Gallian.

M. Antonin Personnaz, Bayonne ; Eau-forte originale de L. Bonnat ! Paysage aux environs de St-Jean-de-Luz.

J. Lissalde, Bayonne : Portrait du musicien bayonnais Alard, lithographie du dessinateur bayonnais Jullien ; Portrait de Jacques-Laffitte, lithographie ; Portrait de Dominique Garat, l'aîné, gravure (transmis par M. André Grimard).

M. G. Sabarros, Bayonne : Balance Romaine ancienne, cuivre (transmis par M. André Grimard).

M. L. Colas, Bayonne, Brochure de M. Laborde-Noguez, maire de Bayonne, relative à sa démission, 1806 ; Diplôme sur parchemin, signé Stanislas, Rex, concernant Bernard Doyhénart, officier de cavalerie ; Grande médaille de bronze, commémorant le passage de la Bidassoa par les armées du duc d'Angoulême, 1824.

M. Tony Lambert, Nice : vue optique de la Citadelle de Bayonne.

M. Ramiro Arrué, Saint-Jean-de-Luz : Procession au Pays Basque, gouache.

M. Santiago F. Gimenez, Ciboure : Deux maisons de Saint-Jean-de-Luz, réduction en plâtre par Clément Arcos, plâtrier, 1923.

M. Charles Petit de Meurville, Bordeaux : Tambourin, orné du signe oviphile.

M. Léopold Irigaray, Garindein ; Francisque Michel, le Pays Basque, Paris Londres 1857.

Mlle Larrieu Mauléon-Soule : Kaïkou orné de dessins au couteau, de clous de cuivre.

Famille Gabaston-Casamajor, Haux : Collier de béliet en bois badigeon bleu, gravure au couteau ; Collier de béliet en bois, badigeon rouge, gravure au couteau au (transmis par Mlle Larrat, de Mauléon).

Famille Llande, de Haux : Quenouille à laine incrustée d'étain, provenant d'une corbeille de mariages (transmis par Mlle Larrat de Mauléon).

Uruguay. — Le Comité de Montevideo se constitue.

Commissions. — Les Commissions « Architecture » et « Art Décoration » se sont réunies le 9 avril pour étudier les projets établis par la Commission d'Architecture, relativement à la façade du Musée.

Ouverture du Musée. — Dès l'été prochain, les objets donnés au Musée Basque ou acquis par lui seront exposés rue Marengo, dans les premières salles aménagées. Le Musée exposera aussi les objets prêtés pour une durée déterminée.

MOIS DE MAI. — *Inscriptions nouvelles au Livre d'Or :*

a) *Dons en espèces.*

Fondateurs :

M. A. Berroeta, Beyris.

M. Jules Supervielle, directeur de la Banque Française, Officier de la Légion d'Honneur, Montevideo.

Commune d'Ainhoa.

Souscripteurs :

Mme Marie Blanco Acevedo de Mendilaharsu, Montevideo.

M. Pablo Blanco Acevedo, ministre de l'Instruction Publique de l'Uruguay.

M. G. de Arzadun, peintre, Montevideo.

M. G. de Zumaran Arocena, docteur en droit, Montevideo.

M. Alberto Hardoy, étudiant en droit, Montevideo.

M. Fortunato Anzoategui, Attaché Commercial de la Légation d'Uruguay dans la République Argentine.

M. Max Lazard, Neuilly-sur-Seine.

Dames de France, Bayonne.

Ville de Madrid, Bayonne.

Belle Jardinière, Bayonne.

b) *Dons en nature :*

Anonyme, Mauléon : Collier de bélier, bois naturel orné de clous de cuivre et de fleurs gravées au couteau; flotteur bois ajouré formant les petites figures du jeu de cartes et surmonté d'un coq.

Mlle Charlotte Le Chevalier, M. Louis Puchulu, Bayonne ; M. Emmanuel Labat, Biarritz ; M. André Grimard, Bayonne ; Anonyme,

Bayonne : Jetons de présence de la Chambre de Commerce de Bayonne.

Commandant de Marien, Bayonne : Cartes à jouer provenant de la famille Labrousche-Haramboure, marque Suzanne aîné, Bayonne.

M. H. Nieuwenhuysen, Biarritz : Assiettes anciennes.

M. Burguburu, Dax : Vue optique de Bayonne.

Mme Cazenave, Bayonne : Portrait encadré du Père François, type Bayonnais, 1802-1903.

M. A. Riff, Conservateur du Musée Historique et du Musée Alsacien, Strasbourg : Documents illustrés relatifs à l'organisation du Musée de la Ville de Strasbourg.

Mme Bocq-Landron, Ordiarp : Pichet de faïence peinte, décor feuillages.

Mlle Magnou, institutrice à Montory : Fichu soie brochée. Fichu laine, fond marron, bordure bluets et roses.

M. Guéraçague, maire de Saint-Palais : Vis de pressoir ancienne.

M. Eugène Béguerie, Tardets : Capuchon de femme doublé de soie violette, datant de la fin du XVII^e siècle.

M. le commandant de Cazes, Bayonne : Maquette plâtre : Château-Vieux et Château-Neuf au XVII^e siècle, d'après les plans établis par Vauban.

Mme Mendiboure, Hasparren : Vue de la maison Iribarne.

2^o *Uruguay*. — Le Comité créé en Uruguay par M. Raül Mendi-laharsu a pris le titre de « Comité del Recuerdo Vasco, Cooperador del Museo Vasco de Bayona ». L'appel et la notice concernant le Musée Basque, rédigés en français et en basque, ont été traduits en espagnol. Des exemplaires de cette traduction ont été adressés en Amérique.

L'activité déployée par le très distingué fondateur du Comité de Montevideo commence à porter ses fruits, comme on peut le voir dans la liste ci-dessus et dans les précédentes.

Espagne. — M. de Larrea y Recalde, directeur du Musée Basque de Bilbao, a honoré de sa visite le Musée Basque de Bayonne, au retour d'un voyage d'études en Hollande et en Belgique. Les deux Musées, ainsi que celui de Saint-Sébastien, dirigé par M. José Aguirre, agiront en parfait accord et procéderont, notamment, à des échanges leur permettant de compléter leurs collections respectives.

Livre d'Or. — Le soin d'établir le Livre d'Or a été confié à M. Salane, maître-relieur à Bayonne.

4^o *Desiderata*.

a) Jetons de présence de la Chambre de Commerce de Bayonne; manquent, pour compléter la collection commencée :

Le Louis XV de 1726 — 1 exemplaire;

Les deux Louis XV ultérieurs,

Le Napoléon 1^{er} — Charles X.

b) Cartes à jouer et enveloppes de jeux de cartes fabriquées à Bayonne ou dans les provinces Basques :

Bayonne, en particulier, possédait, comme on sait, une corporation de « cartiers ». Un des « mestres cartiers » de la Ville était Mathias Vabangot, à l'enseigne de l'« Espée Royale » avec la devise « A bon iou, bon argent ».

Secrétariat. — Le Secrétariat du Musée Basque est ouvert tous les jours (sauf le dimanche) de 11 heures à 12 heures.

STATUTS

DE LA

Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Études Régionales

de BAYONNE

• • •

ARTICLE PREMIER. *But de la Société.* — La Société a pour but d'encourager l'étude des faits qui se rattachent à l'Archéologie, la Météorologie, les Sciences Physiques et Chimiques, l'Histoire Naturelle, la Philologie, l'Histoire et tout ce qui concerne les Sciences, les Lettres, les Arts et les Etudes Régionales dans le Sud-Ouest de la France.

ART. 2. *Conditions d'Admission.* — La Société comprend des membres titulaires, des membres honoraires ou correspondants et des Membres d'honneur. Toute personne s'intéressant aux Sciences, Lettres, Arts et Etudes Régionales, peut entrer dans la Société sous le titre de membre titulaire. Pour devenir membre titulaire, il faut être présenté par deux membres de la Société et agréé par le Bureau. La présentation a lieu un mois avant le vote du Bureau. Les convocations porteront les noms des candidats présentés et de ceux admis par le Bureau.

Les étrangers à la Nation Française et les dames peuvent être admis comme membres titulaires ; mais en aucun cas ils ne pourront faire partie du Bureau.

ART. 3. — Les membres honoraires, correspondants et les membres d'honneur sont proposés par le Président ; et les motifs par lesquels il demande l'admission sont présentés à l'appréciation des membres titulaires en séance à l'Assemblée ordinaire ou générale,

ART. 4. *Administration.* — La Société est administrée par un Bureau dont les membres sont choisis parmi les Sociétaires résidant à Bayonne. Le Bureau est composé d'un Président, de quatre Vice-Présidents dont un directeur du Musée Basque, d'un Secrétaire-Général, d'un Secrétaire-adjoint, d'un Secrétaire-archiviste et d'un Trésorier. Il est élu pour une durée de trois ans, et les membres sont rééligibles.

Les élections ont lieu dans la salle des réunions, au scrutin uninominal et secret, par l'Assemblée générale.

Les Sociétaires absents peuvent voter par correspondance.

ART. 5. *Présidence d'Honneur.* — Le Maire de Bayonne est nommé Président d'Honneur de la Société. Peuvent recevoir ce même titre les personnes qui, par leurs travaux, leurs bienfaits, leur situation dans les Sciences, les Lettres et les Arts, se sont intéressées d'une façon toute particulière au bien de la Société, ou qui auront enrichi par des dons et des découvertes la Bibliothèque Municipale, le Musée Basque de Bayonne et notre Cabinet d'Histoire naturelle. Ces personnes sont élues par l'Assemblée générale au scrutin uninominal et secret.

ART. 6. *Présidence.* — Le Président dirige les travaux de la Société, convoque et préside les Assemblées. Le Siège administratif est fixé à son domicile, à moins que la Société ne juge utile d'avoir un local spécialement statutaire.

ART. 7. *Vice-Présidence.* — Les Vice-Présidents aident le Président dans ses différentes fonctions et le remplacent en cas d'empêchement.

Le Directeur du Musée Basque dirige et administre le Musée.

ART. 8. *Secrétariat-Archives.* — (Revisé par l'Assemblée Générale du 11 février 1914) ; 1° Le Secrétaire-Général est chargé des procès-verbaux de toutes les réunions, ainsi que de la correspondance ; 2° Le Secrétaire-adjoint supplée le Secrétaire-Général empêché ; 3° Le Secrétaire-archiviste assure le service du Bulletin, classe les publications et les documents appartenant à la Société et les met à la disposition des Sociétaires qui voudraient les consulter.

ART. 9. *Trésorerie.* — Le Trésorier fait tous les encaissements,

tient la comptabilité et fait tous les paiements des dépenses décidées par le Bureau.

ART. 10. *Réunions.* — La Société se réunira à Bayonne dans l'une des Salles de l'Hôtel de Ville :

1^o En Assemblée générale, le premier lundi du mois de février de chaque année, pour l'approbation des comptes et, s'il y a lieu, le renouvellement du Bureau, et chaque fois qu'elle est convoquée par le Bureau ou sur la demande du quart au moins de ses membres.

2^o En Assemblée ordinaire, le premier lundi de chaque mois. Vacances du 1^{er} août au 31 octobre.

Le Bureau se réunira en séance privée chaque fois que le Président le jugera utile.

ART. 11. *Délibérations.* — Toute Assemblée ordinaire ou générale ne pourra délibérer que des questions portées à l'ordre du jour.

ART. 12. — Les discussions étrangères au but de la Société sont formellement interdites au cours des réunions.

ART. 13. *Cotisations.* — La cotisation annuelle des membres est fixée à 15 francs, payables en un seul versement. Les nouveaux admis paieront l'année en cours, à titre de droit d'entrée.

Les cotisations sont recouvrées par le Trésorier avant l'Assemblée générale de Février et effectuées à Bayonne, Biarritz et Saint-Jean-de-Luz par les soins gracieux de la Société Générale; au dehors par versement des membres au compte de chèques postaux de la Société des Sciences, Lettres et Arts : Bordeaux 7547 ; la Poste délivre gratuitement une formule à cet effet ; coût de l'envoi des fonds quinze centimes.

ART. 14. *Bulletin. Sa rédaction.* — Autant que les ressources le permettront, la Société publiera un bulletin dirigé par les membres du Bureau et envoyé gratuitement à tous les Sociétaires. Ce Bulletin a pour but de publier les Etudes des membres de la Société. Ceux-ci devront faire parvenir leurs manuscrits au Secrétaire qui leur en donnera récépissé. Ces manuscrits seront soumis au Comité de Rédaction qui décidera de leur insertion.

Le Comité de Rédaction se compose des membres du Bureau.

Cinq exemplaires du Bulletin ou tirages à part sont remis aux auteurs des articles imprimés dans le Bulletin (Proposition J. Vinson, adoptée le 2 juin 1877).

ART. 15. *Statuts*.— Les Statuts ne peuvent être modifiés que sur la proposition du Bureau ou du quart des membres titulaires, soumise au dit Bureau un mois avant la séance.

L'Assemblée générale, spécialement convoquée à cet effet, ne pourra modifier les Statuts qu'à la majorité des deux tiers des membres présents. Cette Assemblée doit se composer du quart au moins des membres titulaires. Ils seront déposés et publiés conformément à la Loi du 1^{er} Juillet 1901.

Mise à jour faite et délibérée en Assemblées générales des 5 décembre 1921 et 5 février 1923.

Le Secrétaire Général :

Dr J. RIBETON.

Le Président :

COM^t DE MARIEN.

ERRATA

Bulletin de 1922

pages	lignes	au lieu de	mettre
26	23	Cassiloginum, endroit mal défini qu'on croit être Casseuil, en Gironde.	Chasseneuil, près de Poitiers,
40	note,	Cassiloginum dit le texte latin; etc.	doit se traduire par par Chasseneuil, sur les bords du Clin près de Poitiers, cité dans une charte de 828 de Pépin roi d'Aquitaine. Renseignement de M. Ginot de Poitiers.
391	20	compagnon.	compatriote.
397	12	littoral	littoral.
404	21	Communaux	Communay.



JACQUES LAFFITTE

1767-1844

LES MÉMOIRES INÉDITS DE JACQUES LAFFITTE

AVANT-PROPOS

Jacques Laffitte, *le roi des banquiers et le banquier des rois*, est né le 24 octobre 1767, à Bayonne, au n° 2 de la rue Maubec, aujourd'hui rue du Trinquet (1).

Fils d'un charpentier qui avait dix enfants à nourrir, il fut d'abord apprenti dans l'atelier paternel, puis clerc de notaire, et enfin commis chez un commerçant de Bayonne nommé Formalaguès, qui s'occupait d'affaires de banque et d'assurances. Celui-ci le fit entrer chez M. Perrégaux, son correspondant à Paris, et l'un des plus grands banquiers de la capitale.

En 1803, il devint l'associé de M. Perrégaux; il lui succéda en 1808. L'année suivante, il le remplaça comme régent de la Banque de France dont il fut nommé gouverneur le 25 août 1814. Il refusa les cent mille francs de traitement attachés à cette place qu'il conserva pendant plus de six ans.

Sous la première Restauration il a été le banquier de Louis XVIII et du duc d'Orléans. Après les Cent Jours, Napoléon déposa entre ses mains les cinq millions dont il disposa plus tard par le testament de Ste-Hélène.

L'empereur lui dit simplement : « Vous me garderez ça », et refusa un récépissé.

Dans ses mémoires Laffitte raconte ainsi cette anecdote :

« J'allais écrire, lorsque, me prenant le bras, il me dit : « Qu'al-

(1) — L'excellente notice biographique publiée par M. E. Ducéré dans son Dictionnaire historique de Bayonne, donne cette précision.

Voici au surplus l'acte de baptême de Laffitte que nous devons à la complaisance de M. de Marien : — Le vingt quatrième octobre mil sept cent soixante-sept a été baptisé Jacques Laffitte, né le même jour, fils de Pierre Laffitte Maître charpentier et de Etienne Rogère son épouse — parrain Jacques Boutgès, marraine Marie Bachel, le père a signé ainsi que le parrain et la marraine.

Signé : Pre Laffitte, J. Boutgès, Marie Bachel.

(Arch. municip. de Bayonne GG. 108. P. 248.) On verra que dans ses mémoires Laffitte se trompe d'un jour sur la date de sa naissance.

lez-vous faire ? » — « Vous donner une reconnaissance. » — « Je n'en ai pas besoin. » — « Je puis mourir : je dois garder le secret : cette somme n'étant pas inscrite sur mes livres, il vous faut un titre. » — « Et si je suis arrêté en route ? Je puis vous compromettre. » — « Quand je rends service je ne calcule pas le danger. » — « N'importe. Je dois le calculer pour vous. Je n'en veux pas. » Une somme aussi considérable confiée sans titre ! Les débris de sa fortune, le pain de son exil ! Je n'ai jamais reçu de témoignage de confiance aussi glorieux ni qui m'ait autant touché. »

Après le départ de Napoléon, le gouvernement ne pouvant subvenir aux frais de la retraite derrière la Loire, et la France se trouvant ainsi exposée à des sanctions rigoureuses, Laffitte prit dans sa propre caisse les deux millions nécessaires et les remit au Trésor.

Ensuite, Blucher installé à l'Hôtel-de-Ville, ayant menacé la ville de Paris d'un pillage méthodique si on ne lui versait au plus tôt une contribution de guerre de trois cent mille francs, Laffitte fournit la somme sans hésiter. « *Le National* » a raconté ainsi cet épisode de nos défaites : « On convoque les banquiers ; les banquiers affichent tous leur pauvreté ; ils consentent par grâce à ouvrir une souscription où celui-ci verse 1.000 francs, celui-là 500 francs, un autre même 150 francs. Laffitte en eut honte ; il déchira la liste et donna la somme entière exigée par Blucher. »

A partir de 1816 Laffitte commença de siéger à la Chambre, comme député de Paris, dans les rangs de l'opposition. Ami de La Fayette, d'Odilon Barrot, de Foy, de Manuel, il jouissait d'une grande autorité dans le parti libéral.

Il a joué un rôle prépondérant dans la Révolution de 1830 et s'est toujours proclamé le *fondateur de la Dynastie nouvelle des Orléans*.

Aussitôt après les journées de juillet, il fut nommé ministre sans portefeuille, puis ministre des Finances et enfin, le 3 novembre 1830, Président du Conseil.

Afin de se consacrer à ces nouveaux devoirs, il avait confié la direction de sa banque à des mains inhabiles : lorsqu'il abandonna le pouvoir, il avait perdu sa fortune.

Largement ébréchée par ses largesses pendant les trois jours de luttes révolutionnaires, amoindrie par la crise financière qui en avait été la suite, compromise par la gestion maladroite des fondés de pouvoirs, cette fortune naguère immense avait été définitivement perdue par la faute de Louis-Philippe. Et voici comment.

Pendant que Laffitte était encore ministre, ses associés l'avaient prévenu de la situation difficile de leur banque et de l'affaiblisse-

ment de leur crédit. A cette nouvelle, il avait annoncé au roi son intention de quitter le pouvoir et de reprendre la direction de ses affaires.

Mais, pour consolider son trône, le roi avait besoin de ce ministre populaire. Il lui demanda de rester et offrit de rétablir la trésorerie de sa banque en lui achetant la forêt de Breteuil au prix de dix millions.

Laffitte y consentit, à la condition expresse que la vente ne serait pas enregistrée avant la fin de la crise et resterait ainsi complètement secrète. Mal conseillé, le roi, malgré sa parole, fit enregistrer la vente. Le bruit courut, aussitôt, que Laffitte vendait ses immeubles par nécessité, son crédit s'effondra, sa ruine fut consommée.

Une souscription nationale fut ouverte à son profit, dura cinq ans et produisit 150 mille francs.

C'est alors que Belmontet célébra ses mérites dans une ode dont la strophe suivante a été souvent citée :

Riche ruiné de bienfaits,
Auteur d'un roi, fortune en montant disparue,
Il ne lui reste plus *que le nom d'une rue*
De tous les bonheurs qu'il a faits.

Cette souscription lui permit de conserver son hôtel que La Fayette appelait « La Maison de Juillet », parce qu'elle avait servi de quartier général aux chefs de la Révolution et qu'on y venait chercher le mot d'ordre. C'était l'ancien hôtel de Laborde. Il était situé au numéro 19 de l'ex-rue d'Artois, devenue *rue Laffitte* aussitôt après la chute de Charles X. Les promoteurs de la souscription firent apposer sur cet hôtel une plaque de marbre, portant cette inscription en lettres d'or : A Jacques LAFFITTE, souscription nationale, 29 juillet 1830.

En 1837, à l'âge de 70 ans, Laffitte fonda une nouvelle banque qui devint rapidement prospère. Il réalisa dans la gestion de cette banque des conceptions entièrement nouvelles qui ont donné à la vie économique et financière de la France son orientation définitive.

Il a été député de Bayonne, de Paris et de Rouen.

Il est mort à Paris le 26 mai 1844.

La ville de Bayonne a donné le nom de Jacques Laffitte à une rue de son quartier des Allées de Boufflers.

L'esprit de Laffitte était célèbre : sa honte, sa générosité, la

noblesse de ses sentiments, étaient proverbiales, sa vanité ne l'était pas moins. Elle ne consistait pas à désirer des titres ou des honneurs, il n'en a jamais sollicité, à occuper des places importantes, il n'est entré au ministère qu'à son corps défendant : il tirait uniquement vanité de sa valeur intellectuelle et morale. Selon lui le public disait : « Il y a beaucoup d'hommes politiques, il y a beaucoup de banquiers, *il n'y a qu'un Laffitte* ».

Au point de vue de la politique proprement dite, Laffitte a été sous l'Empire un opposant discret. Sous la Restauration, malgré son aversion pour le roi Louis XVIII, il a été un légitimiste libéral entièrement rallié à la Dynastie. Le 27 juillet 1830 il combattait encore très vivement l'idée de renverser la branche aînée, disant à ses amis stupéfaits : « Charles X est un prince excellent ». C'est seulement le 28 que l'obstination du roi lui fit prendre brusquement le parti contraire. Si, alors, au lieu de proclamer la République, il préféra installer Louis-Philippe sur le trône, ce ne fut point par goût, mais par raison. La République des Marrast, des Cavaignac et de leurs amis lui paraissait devoir plonger le pays dans l'anarchie. Bientôt la politique conservatrice du nouveau souverain l'exaspéra. Ce roi qui l'avait ruiné en lui manquant de parole, cet ancien duc d'Orléans qui lui avait dit sous la Restauration « je suis républicain », il le tint désormais pour un ingrat et un trompeur.

Au point de vue de la politique financière le rôle de Laffitte a été considérable.

Lorsque en 1815 les malheurs de la seconde invasion exigeaient des mesures extraordinaires, il combattit toutes les idées, alors reçues, de banqueroute déguisée, et fit adopter par l'évidence de ses raisonnements le système de crédit qui aboutissait à un emprunt. En 1817, lors de la discussion de la loi de finances, il exposa les conditions qui doivent présider à la conclusion des emprunts d'Etat : par lui le problème du Crédit public venait d'être discuté pour la première fois.

En 1824, il se sépara de ses amis politiques pour soutenir le projet de conversion de la rente cinq pourcent présenté par M. de Villèle. Le discours qu'il prononça à cette occasion contenait un certain nombre de principes qu'il développa ensuite dans une brochure. A son sens, en donnant aux rentiers un intérêt trop élevé, l'Etat influe sur le taux général de l'intérêt et rend l'argent trop cher pour le commerce et l'industrie.

Enfin, pendant son passage au Ministère des Finances, il prononça un discours dans lequel il professait des maximes qui ont reçu depuis de fréquentes applications. Pour satisfaire à des besoins extraordinaires de l'Etat, disait-il, l'emprunt est préférable à l'im-

pôt parce qu'il n'oblige personne à se démunir. Le capitaliste en offrant ses fonds au Trésor agit de bonne grâce dans l'espoir d'un profit. Par l'impôt au contraire le contribuable se trouve forcé de verser à l'Etat des capitaux dont il aurait fait un emploi productif s'il les eut gardés.

Guidé par ce raisonnement, Laffitte, à la fin de sa vie, reniant ses précédentes théories sur l'amortissement, se fit l'apôtre de la rente perpétuelle.

Mais ce n'est ni dans la politique proprement dite, ni dans la politique financière, qu'il a donné sa mesure : son véritable mérite réside dans la fondation de sa seconde banque, en 1837, après la souscription nationale. Cet établissement s'appelait officiellement *Caisse du Commerce et de l'Industrie*, mais il était connu sous le nom de *Caisse Laffitte-Gouin*.

Il avait pour but « de faire pénétrer le crédit dans toutes les classes de la société et de favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie ». Non seulement il pratiquait les opérations ordinaires des banques, mais il traitait de tous les Emprunts d'Etat, soit à lui seul, soit en participation, et accordait des commandites directes ou indirectes à des entreprises commerciales ou industrielles.

Par cette fondation que lui inspira son génie financier il a été le *precursur des grandes Sociétés de Crédit* qui existent actuellement.

Laffitte a fait paraître plusieurs ouvrages, parmi lesquels on peut citer :

Opinion sur le projet de loi relatif aux Finances (1817),

Discours prononcé le 18 mars 1816, publié en 1818,

Réflexions sur la réduction de la rente et sur l'état du crédit (1824),

Dix millions de profit à gagner pour un million d'intérêts à payer (1832),

Et, enfin, *Mémoires de Jacques Laffitte*, restés jusqu'à présent inédits et dont nous publions aujourd'hui les deux premiers chapitres.

Laffitte a écrit ses mémoires pendant la dernière année de sa vie, puisque dès les premières lignes il déclare qu'il a 77 ans. Il faut donc les dater de 1844.

Il laissait à ses petits enfants le soin de les publier s'ils le jugeaient à propos.

Il s'était marié en 1801, le 3 prairial an IX, à Marie-Françoise Laeut dont le père était négociant au Havre, mais possédait des intérêts à Paris dans le quartier du Marais. Ses témoins avaient été deux de ses frères : Pierre, négociant à Saint-Quentin, et Martin, marin au Port-Liberté (Morbihan).

Sa femme lui survécut.

Il n'a eu qu'une fille, Albine Laffitte; elle épousa, en 1827, Napoléon Ney, prince de la Moskowa, fils aîné du maréchal, qui depuis l'exécution de son père vivait en Suède auprès de Bernadotte. Les pourparlers du mariage eurent lieu à Vichy, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, écrite par le Sous-Préfet de la Palisse au Préfet de Police à Paris, et dont le double est déposé aux archives du Département de l'Allier : « La Palisse le 29 juillet 1827. « Monsieur le Préfet, Le Prince de la Moskowa, officier au « service de la Suède, et qui est le fils du Maréchal Ney, est arrivé « à Vichy le 13 du courant; et il est descendu à l'hôtel Bonnet. Il « ne tient pas de maison : il vit à table d'hôte. Le but de son « voyage paraît être un mariage qu'il projette de faire avec Made- « moiselle Laffitte, fille du banquier, qui est arrivée le même jour « avec ses parents. Du reste, ce jeune homme est fort tranquille ».

Deux enfants sont issus de ce mariage : un fils, Napoléon Ney de la Moskowa, mort sans enfant (1) et une fille, Eglé Ney de la Moskowa. (Ce sont eux que Laffitte appelle dans le premier chapitre de ses Mémoires « ma petite Eglé et mon petit Napoléon »). Eglé épousa au mois de mai 1853 Victor Fialin de Persigny, plus tard duc de Persigny. Le duc et la duchesse de Persigny, héritiers de Laffitte, n'attachaient pas d'importance à ses Mémoires et en firent don à leur cousin Henri de Laire comte d'Espagny. Nous les avons recueillis dans sa succession.

Le comte d'Espagny paraissait qualifié pour les recevoir et les publier au besoin, car il était le secrétaire du duc de Persigny, et avait reçu mission de publier les Mémoires de cet homme d'Etat (2).

De tous les enfants du duc et de la duchesse de Persigny, seule, Madame Friedmann, a laissé une postérité; il n'en reste actuellement qu'une fille, Mademoiselle Eglé Friedmann qui est aujourd'hui l'unique descendante de Laffitte.

La roue tourne aveuglément. Cette petite-fille de Ney, *cette unique*

1 — Le prince de la Moskowa qui existe actuellement descend d'un fils cadet du Maréchal.

2 — Mémoires du duc de Persigny, Plon, 1896.

descendant du plus opulent des banquiers, se trouve dans la dure nécessité de gagner au jour le jour, de quoi subvenir à ses besoins.

Une déception attend le lecteur des « Mémoires » : l'histoire de l'épingle n'y est pas. L'affitte n'est pas entré chez M. Perrégaux parce qu'il avait ramassé une épingle dans la cour. C'est une simple légende, ainsi qu'on va le voir en lisant les chapitres que voici.

MÉMOIRES DE LAFFITTE

CHAPITRE 1^{er}

MES MÉMOIRES. — SERONT-ILS IMPRIMÉS ? — QUE M'IMPORTE !
J'ÉCRIS « UN CHAT UN CHAT ». — MA NAISSANCE. — JE CHANGE
DE MÉTIER. — J'ENTRE CHEZ FORMALAGUÉS. — JE DEVINE LES
CHANGES. — J'APPRENDS SEUL. — À 17 ANS JE GAGNE 1200 FRANCS.
— IL Y A UT RENONCER. — JE PARS POUR PARIS. — MES REGRETS.

Artisans

Dites-vous ? Crogez vous qu'un riche oisif les vaille ?

Le plus homme de bien est celui qui travaille.

C'est mon avis et je crois aussi qu'il est le plus heureux. J'ai beaucoup travaillé pendant soixante-cinq ans, et aujourd'hui que j'en ai soixante-dix-sept, je travaille encore avec la même ardeur que si j'avais ma fortune à faire : tous les jours je suis à mon bureau depuis sept heures du matin jusques à 6 heures du soir, et j'espère continuer ainsi jusqu'à cent ans si Dieu me prête vie. Mais pour cela je prends mes précautions, et, comme les moyens d'occupation pourraient me manquer, je me propose d'écrire l'histoire de ma vie. Ce sera un peu long, car j'en aurai au moins pour quatre à cinq volumes de 500 pages chacun. Les destinai-je à voir le jour ? Je n'en sais rien. Je suis sûr que ma femme, ma fille, ma petite Eglé et mon petit Napoléon les liront, et pour moi je n'en désire pas davantage. S'ils se décident cependant pour l'impression, je leur recommande d'y prendre garde. Comme j'emploie toujours les noms propres et que

J'appelle un chat un chat et Rollet un fripon.

il y a tant de *Rollets* qui m'ont passé par les mains que quelques-uns pourraient peut-être chercher à réhabiliter leur honneur à leurs dépens en police correctionnelle. Je n'y vois pas, pour ma part, d'autres inconvénients. Quant au public, je suis sans inquiétude : s'il ne trouve pas de charme dans le style, il trouvera du

moins du plaisir à connaître des faits qui peuvent lui être utiles. *Pierre le Grand*, d'empereur qu'il était, est descendu à devenir charpentier : moi, de simple apprenti charpentier que j'étais, je suis parvenu à fonder une dynastie nouvelle. Or, tout le monde sait qu'il est plus difficile de monter que de descendre. J'entre donc en matière sans autre préambule.

Je suis né à Bayonne le 25 octobre 1767. ⁽¹⁾ Fils d'un pauvre charpentier qui avait pour toute fortune dix enfants à nourrir. Ma mère se chargea de notre éducation. Mon instruction ne coûta que quatre-vingt-seize francs, pour quatre ans de leçons à quarante sous par mois pour m'apprendre à écrire.

Je sortis de l'école à l'âge de douze ans pour suivre l'état de mon père ; mais en montant sur un toit je faillis tomber dans la rue et ma mère me fit quitter sur le champ ma veste, la scie et le rabot, pour prendre un habit et me fit entrer troisième clerc chez un notaire. Deux années se passèrent ainsi.

À l'âge de quatorze ans, je débutai dans le commerce. Ma bonne étoile me fit entrer chez Monsieur Formalaguès, excellent homme, qui, heureusement pour moi, avait le même besoin d'enseigner que j'avais, moi, la passion d'apprendre. Je citerai un seul trait qui fera connaître son caractère comme le mien. J'étais fort jeune et fort pauvre, par conséquent très fier : lui avait les défauts de ses qualités ; il se donnait beaucoup de peine pour enseigner, mais trop vif, il se donnait le plaisir de battre ses commis, et je ne voulais pas être battu.

Parmi ces commis, il y en avait un, mon égal en savoir, mais au-dessous pour l'intelligence, qui était sur le point de me dépasser. Ses parents, plus riches que les miens, venaient de lui donner des maîtres pour apprendre les *changes* et la *tenue des livres*. Quelle humiliation pour moi d'en savoir moins que lui ! J'en serais mort de chagrin, et la vanité triompha de l'amour propre. Je fus trouver secrètement mon patron et je lui dis : « Monsieur, si vous voulez m'apprendre les changes, je consens à me laisser battre ». Il cita ce trait comme sublime. Il me donna par écrit les principes de la *règle conjointe*, très clairement rédigée par lui, me dit de les apprendre par cœur, et quand je les saurais de venir lui parler, qu'il m'apprendrait tous les changes.

Mais je n'en eus pas besoin. Je pris un *Ruelle*, et la règle conjointe à la main, j'essayai de réduire des *florins* en *livres tournois*. Un *antécédent* est égal à son *conséquent* et homogène à la somme que

(1) En réalité le 24.

L'on veut réduire ou dont on cherche l'égalité. Que veux-je réduire ? des florins. Je pose donc pour *premier* antécédent, un florin. Quel est le prix du change ? 56 *deniers de gros* pour un écu de 3 livres. Mon *premier* conséquent doit donc être 40 *deniers de gros* et je le pose. Le *second* antécédent doit être homogène au premier conséquent, je pose encore 56 *deniers de gros*. Il doit être de la même valeur que son conséquent, je pose encore 3 livres et le dernier conséquent se trouvant de l'espèce qu'on cherche, je m'arrête. Je trouve ainsi 56 d'un côté, et 40 et 3 de l'autre. Je veux réduire des florins en livres tournois ; j'ai en conséquence 120 pour multiplicateur et 56 pour diviseur. Je veux réduire 2800 florins, j'ai pour résultat 6000 livres tournois de dividende. Or, je savais que le florin valait à peu près 12 sous de France. Jugez de ma joie : je me mets à faire la contre-épreuve en réduisant les 6000 livres tournois en florins, le cœur me battant fortement dans la poitrine, et quand je vis le nombre 2800, j'étouffai d'impatience et de bonheur. Et vite, sur le champ, je fis la même opération en *Marc-Lubs de Banque* et en *livres sterling*. Ayant réussi pour trois changes, je les savais tous, et j'en perdis la tête. Devenu fou, comme Archimède courant les rues de Syracuse, s'écriant éperdu « je l'ai trouvé », j'accourus auprès de mon patron : « Monsieur, lui dis-je, *je sais tous les changes !* ». Je m'attendais à une grande surprise ; mais loin de là, il me répondit froidement, sans regarder si je n'avais pas grandi de six pouces : « *Parbleu ! je le crois bien. Vous êtes chez Moi* ». Comme si, chez lui, la science fut infuse et qu'elle vous pénétrât avec l'air que l'on respirait.

J'en fus choqué d'abord ; mais la réflexion me fit bientôt sentir la différence qu'il y avait entre moi et Archimède. Il ne s'agissait que de l'application d'un principe, et la règle conjointe m'en avait donné la clé.

Toujours est-il que je ne craignis plus d'être devancé par mon camarade : il pouvait payer un Juif pour lui apprendre les changes par routine, moi, je les savais. Quant à la tenue des livres, j'avais sous les yeux les livres de la maison eux-mêmes, je les étudiai et bientôt je les appris. J'en fis de même de toutes les choses et en peu de temps je fus assez avancé dans la science du commis.

À l'âge de 17 ans, j'avais 600 francs d'appointements et je commençais à n'être plus une charge pour ma famille ; mais je sentais que je méritais davantage et que je pouvais lui devenir utile et je cherchai les moyens d'y arriver.

J'appris qu'un négociant de la ville cherchait, pour tenir la correspondance et faire les écritures, un premier commis auquel il promettait 1200 francs d'appointements. Doubler tout à coup

mon revenu, quel bonheur pour ma famille ! Et je fus hardiment me présenter. L'étonnement de *M. Reyer* fut considérable.

— Vous vous trompez, mon cher enfant, me dit-il, j'ai besoin d'un *premier* commis.

— Monsieur, je le sais.

— Ce n'est donc pas pour vous que vous vous présentez ?

— Pardonnez-moi, Monsieur, c'est pour moi que je me présente : je connais mes obligations.

— Mais vous êtes bien jeune pour les remplir ?

— Je suis jeune : mais j'ai beaucoup travaillé : le besoin est un grand maître.

— Quel âge avez-vous ?

— Bientôt dix-sept ans.

— Il faut savoir tous les calculs, les changes et les arbitrages ?

— Ils me sont, Monsieur, très familiers.

— Et les règles de la comptabilité ?

— Je les connais par la théorie et par la pratique.

— Mais la correspondance ?

— Vous pouvez, Monsieur, me prendre à l'essai et dès à présent me faire des questions auxquelles je répondrai avec satisfaction, j'ose l'espérer.

J'étais si petit, j'avais si peu d'apparence, que mes amis m'appelaient *Mademoiselle Laffitte* : je n'avais rien moins que l'air d'un commis de la première trempe : enfin la confiance que je montrais en moi, sans montrer trop de vanité, décida *M. Reyer* à m'adresser une foule de questions plutôt par curiosité que pour autre chose.

Mes pareils à deux fois ne se font pas connaître.

Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

Il s'agissait d'arriver tout à coup aux plus forts appointements de la ville, mon amour propre était en jeu, je pensais au bien-être de ma famille, et mes réponses satisfirent complètement mon négociant étonné, qui me combla d'éloges.

— Chez qui, me dit-il, travaillez-vous ?

— Depuis trois ans, Monsieur, chez *M. Formalaguès*, et c'est à lui, c'est à son extrême bonté que je dois le peu que je sais. Je ne l'oublierai jamais.

— Pourquoi le quittez-vous ?

— C'est qu'il a deux autres commis avant moi, et que les appointements sont en raison de la place que l'on occupe, et je suis sûr qu'il sera bien aise que je trouve ailleurs ce qu'il ne peut me donner.

— *M. Formalaguès* est mon ami, je vais aller le voir, et s'il y

consent, vous me convenez, et dès ce moment, c'est une affaire faite, vous avez ma parole.

Je le prévins dans sa démarche, et sur le champ j'en parlai à mon patron en lui exprimant toute ma reconnaissance et tous mes regrets de le quitter.

— Vous êtes, me dit-il, l'artisan de votre fortune, et je ne vous blâme point de chercher à l'améliorer; mais si je vous faisais les mêmes avantages, me donneriez-vous la préférence? — Oh, certainement, lui répondis-je, même avec des sacrifices si vous pouviez les accepter. — Non, mais je puis vous faire les mêmes avantages. Nous sommes à la fin de décembre, et vos appointements seront calculés à raison de 1200 francs à partir du 1^{er} janvier dernier. Je vous dois donc 600 francs que vous pouvez toucher à la caisse, et désormais vous prendrez 100 francs par mois au lieu de 50 francs!

Jugez de ma joie! Me voilà riche. Je crus posséder les mines du Potosi! (1) La tête m'en tournait; emportant sous mon bras le sac de six cents francs, je faillis demander aux passants *si Paris était à vendre*: je croyais être le particulier le plus fortuné de l'Univers. J'ai gagné plusieurs fois mille fois autant dans une seule journée; mais jamais je n'ai éprouvé la même sensation. Ne croyez pas cependant que l'amour de l'argent en fut la cause; je crus simplement à la prophétie de ma mère, qui, me voyant travailler tous les soirs à m'instruire en sortant de mon bureau, disait à mon père: « voilà celui qui nous remplacera et qui dirigera les autres. » Je l'avais entendu, je me l'étais promis et je l'ai fait.

Depuis ce moment là, nous sortîmes de notre état de profonde misère. Je gagnais douze cents francs par an, mon frère aîné huit cents francs et mes sœurs ajoutaient à ce revenu modeste par leurs travaux à l'aiguille; mon père et ma mère commençaient à jouir du fruit de la bonne éducation qu'ils nous avaient donnée et déjà, entrevoyant l'avenir, ils étaient heureux. Quant à mon instruction, elle n'était pas considérable; on comprend qu'avec quatre ans de leçons à quarante sous par mois, elle n'était pas avancée; mais à force de lecture, j'en remplis tant bien que mal les lacunes. Mon patron ayant une bibliothèque bien choisie, j'en profitais. Je dévorai d'abord tous les livres qui pouvaient me donner des notions commerciales, puis j'étudiai la grammaire, l'histoire; enfin je pris un goût très vif à la littérature. Bossuet, Fénelon, Molière, Corneille, Racine, La Fontaine, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau ne me

1 — La montagne de Potosi, mines d'argent de l'ancien Pérou, aujourd'hui en Bolivie.

sortaient pas des mains. J'étais heureusement doué d'une mémoire immense : je savais tous ces auteurs par cœur.

Ma seule dépense et mon seul plaisir était le spectacle où j'allais une fois par semaine, ce qui ne me ruinait pas :

*Un clerc pour quinze sous sans craindre le hola
Peut aller au parterre attaquer Attila.*

Et ces quinze sous encore je les mettais à profit pour apprendre à parler et corriger mon accent. J'y parvins assez pour qu'à mon arrivée à Paris on ne me soupçonnât pas d'être né à Bayonne ; mes compatriotes qui y étaient depuis longtemps ne me reconnaissaient pas.

Le besoin que j'avais de m'instruire était tel que je songai à fonder une Académie pratique du commerce. Je réunis quatre jeunes gens à moi pour nous occuper d'abord des travaux du commis, et ensuite de toutes les opérations du négociant, du commissionnaire, du banquier, dont nous nous entretenions le dimanche à la promenade. Nous primes les noms des premières maisons de l'Europe, à Bayonne, à Paris, à Madrid, à Londres et à Amsterdam. Je supposai une lettre arrivant dans chaque maison et traitant toutes sortes d'affaires, pour son compte ou en participation, et nous nous livrions ensuite à toutes les conséquences qu'elle pouvait avoir depuis le premier travail du dernier commis jusqu'à celui des parties intéressées. Le travail des commis commençait : ils cotaient la lettre, en notaient le port, ils y répondaient, en passaient les écritures et les rapportaient au Grand Livre. De là les leçons de comptabilité, de calculs, de changes, d'arbitrage et de perfectionnement de style pour la correspondance. Nous ne nous faisions grâce sur rien ; la palme était donnée, au jugement de tous, à celui qui se montrait le plus habile.

Après le travail des commis venait le travail des chefs, bien plus important et d'un autre ordre. Nous traitions de tous les genres d'opérations, pour notre compte, pour compte d'autrui, en participation, spéculations en marchandises, en armements, en assurances et affaires de banque. Le champ était vaste et nous le remplissions. Survenaient ensuite les difficultés, les contestations, les procès ; nous nous érigeons en Tribunal de Commerce, les uns en avoués et les autres en juges ; de là l'obligation de connaître la jurisprudence et les ordonnances relatives au commerce. Cela était bon ou mauvais ; mais enfin cela nous profitait, nous donnait le goût du travail et de l'étude, et nous garantissait du danger de l'oisiveté, ce qui était non seulement une bonne chose, mais

encore d'une grande utilité pour nous. La preuve c'est que nous avons tous réussi et que nous sommes parvenus, tous les cinq, à devenir chefs de maison à Paris, Amsterdam, Madrid, Marseille et Libourne. Honneur à l'excellent M. Formalaguès qui nous a tous mis dans la bonne voie, moi surtout par les soins qu'il prit pour me diriger, *sans me battre*, comme les autres, et, depuis l'instant où j'entrai chez lui, ne faisant sans cesse des cadeaux qui me tenaient lieu de petits appointements.

Malheureusement ses affaires se dérangèrent, il fallut songer à me trouver une autre place. Il n'avait point de fortune personnelle et les cent mille francs qu'il ne tenait qu'en commandite furent bientôt compromis. Je ne pouvais pas espérer trouver 1200 francs à Bayonne. Pitt était Premier Ministre d'Angleterre à l'âge de 22 ans, mais je n'avais pas encore 20 ans et personne ne pensait que si jeune je pourrais occuper une place de 1200 francs. Il s'adressa donc à ses correspondants et me présenta comme un sujet du premier ordre, et bientôt on m'offrit à Cadix et à Barcelone l'équivalent de 2000 francs, et, à Paris, seulement 1200 francs. Il fut choqué que l'on ne prisât pas mieux un de ses élèves et il écrivit pour avoir de meilleures conditions. M. Perrégaux répondit : « Si votre jeune homme est tel que vous le dites, qu'il se fie à moi et qu'il parte : je sais reconnaître le mérite et le récompenser. » M. Formalaguès voulait que j'attendisse les deux autres réponses : mais celle-ci m'inspira confiance et je m'engageai sur le champ.

Douze cents francs à Paris ne valaient certainement pas les douze cents francs que j'avais depuis trois ans à Bayonne : j'avais d'ailleurs, depuis mon enfance, l'idée que le Pactole ne coulait que dans les ports de mer : je pensais que chaque navire que je voyais partir reviendrait chargé d'or. Pourquoi donc ne pas attendre la réponse de Cadix et de Barcelone ? Était-ce donc que, passionné pour la Comédie, la certitude de voir *Mole* ¹ et *Mlle Contat* ² fit pencher la balance et que je ne cedasse qu'à un goût de jeune homme ? Oh ! non Dieu, non. La mauvaise situation dans laquelle j'avais vu si longtemps mon père et mon excellente mère m'avait trop mûri la tête pour céder à de pareils entraînements : je n'ai jamais été jeune, j'étais vieux à l'âge de quinze ans. « Soyez sûr que je sais apprécier le mérite et le récompenser » écrivait M. Perrégaux, et cela seul décidait. Du mérite, n'en avais-je pas ? *la récompense* me faisait espérer beaucoup mieux que les 1200 francs qui étaient

1 — L'acteur Mole 1734-1802

2 — L'actrice Contat 1760-1813

le maximum de ce que je pouvais espérer à Bayonne. A vingt ans on ne doute de rien, surtout quand on a le bonheur d'être né en Gascogne. On peut paraître modeste dans la forme : mais on sent toujours le ferrou au fond. A toutes les observations que l'on me faisait, je répondais par un seul mot : « Je pars ». Mais dans mon cœur il y avait bien des doutes. Quitter mes parents et mes amis pour aller m'engloutir seul dans le gouffre de Paris me semblait une chose impossible.

Peu de personnes comprendraient ma situation si je venais à la décrire. Je ne ressemblais en rien aux jeunes gens que je vois maintenant, car j'avais les mœurs d'une jeune fille. J'étais le plus riche de ma famille, mais je ne distinguais pas le tien et le mien ; je n'avais pas une clé qui séparât ma propriété de celle des autres ; ma mère avait seule la direction de ce qui m'appartenait, je ne me mêlais absolument de rien, je ne m'occupais que de travailler et de m'instruire. Au-dedans, on ne connaissait que la simplicité et l'innocence de mes mœurs, on ne parlait que de ma bonhomie, de ma candeur ; au dehors, mes amis me trouvaient beaucoup d'esprit et un peu de malice. Quelle différence avec la vie que j'allais mener à Paris ! Je connaissais tout le monde à Bayonne, je n'avais pas une connaissance à Paris. Je ne voyais la bienveillance et l'affection sur aucune figure, tout m'était absolument étranger, et je ne pouvais pas me faire à cette idée. Qui s'assiérait tous les jours à table à côté de moi ? Qui m'attendrait le soir au coin de mon feu, lorsque je me retirerais tard dans la nuit ? Hélas ! ce ne serait plus ma bonne mère ; je ne la reverrais jamais ; cette séparation était cruelle et douloureuse.

A l'approche du moment fatal, les pleurs cachés de mes trois frères et de mes six sœurs, la douleur concentrée de mon pauvre père, portaient de terribles assauts à ma résolution et ébranlaient violemment ma trop grande faiblesse. C'était un terrible moment de désolation. Enfin, la veille du jour fixé pour mon départ, ma place arrêtée aux Messageries, je dormais dans mon lit, lorsque je fus réveillé par les sanglots de ma mère, qui étant à genoux, s'écria : « Je ne puis vivre sans toi, si tu pars, je meurs ». Bouleversé, je lui répondis : « Je reste, mais que deviendrons-nous ? Vous le savez, Bayonne est sans ressources ». Elle se lève et me dit en s'essuyant les yeux : « Eh ! bien, pars, je ne te retiens plus, j'en mourrai peut-être, mais tu feras le bonheur de toute la famille ; j'ai connu M. de Laborde commis comme toi à Bayonne et tu sais ce qu'il est devenu ; tu vas à Paris, tais comme lui. » Paroles prophétiques auxquelles j'ai toujours cru : aujourd'hui je possède son hôtel et j'écris ces Mémoires dans le bureau où il tenait sa caisse : mon lit y a remplacé

son Armoire de Fer. De 1200 francs par an à un million de revenu, quel chemin j'avais à parcourir ! J'y étais pourtant parvenu et j'aurais été vraisemblablement plus loin si je n'avais pas voulu fonder une Dynastie (1).

(1) Avec ce premier chapitre finit la partie des Mémoires qui intéresse directement la ville de Bayonne.

Toutefois l'arrivée du jeune Bayonnais à Paris, son entrée dans la maison Formalaguès et ses mésaventures, peuvent être considérées comme la suite naturelle et le complément du premier chapitre ; c'est pourquoi nous donnons en entier le chapitre second.

CHAPITRE II

LE DÉPART. — RECEPTION A PARIS — MON CHIEN — M.^{me} PERRÉGAUX — LE JOLI GARÇON — JE GAGNE 2.000 FRANCS — CE N'EST PAS ASSEZ — JE SAIS FAIRE UNE BALANCE — C'EST UNE MERVEILLE — MES ACCEPTATIONS — M. GUMPELZHAIMER — FORMALAGUÈS LE REMPLACE — IL NE RÉUSSIT PAS — JE LE FAIS ENTERRER — TOUT CHEMIN MÈNE A ROME

Le dessein en est pris, je pars, cher Térémène.

Le 26 avril 1788, je partis de Bayonne par la messagerie et j'arrivai au bout de douze jours à Paris. On voyage plus rapidement aujourd'hui. Quelques années auparavant mon patron fit le même voyage et crut devoir faire son testament avant de partir. Ce brave homme légua sa maison à quatre commis, et sa maison n'avait point de clientèle ni de capital ! Mais n'importe, sa générosité n'en était pas moins réelle ; il nous faisait hériter de toutes ses illusions. Dans ses beaux jours, il se livrait au commerce des *assurances* dont je tenais les registres. Nous étions en guerre et les *primes* se payaient de 50 % à 20 % ; une colonne indiquait la somme du plus grand bénéfice possible, c'est-à-dire, celui qui résulterait si tous les navires arrivaient dans le port sans avaries ; jamais il ne regardait que celle-là. M. Perrégaux tombait dans un autre extrême, dans chacun de ses débiteurs il ne voyait qu'un failli.

Nos moindres négociants de Bayonne avaient le costume obligé de nos financiers de théâtre, la perruque, le claque sous le bras, l'habit de velours noir, les bas de soie au-dessus de la culotte, retenus par les jarretières en or, et la canne de cinq pieds à la main. Ce pauvre Formalaguès, ayant chez lui, pour habit de travail, redingote, veste, pantalon à pieds, pantoufles et cravates rouges, poudré à blanc à la houpe, et moi, quand il tonnait, priant Dieu tout bas pour lui, le croyant protestant, je m'attendais à trouver dans M. Perrégaux quelque chose de semblable. Sa vieille signature toute tremblée m'annonçait le regard sévère, le ton brusque, la parole froide et brève ; mais loin de là. Malgré mon étrange costume, mon habit écarlate, mon gilet en gros de Naples, brodé en soie verte à l'aiguille, ma culotte serin, mon chapeau à *l'androme* couvrant vingt boucles de cheveux poudrées à la Maréchale, tel que vous avez pu voir Brunet jouant *Cadet Roussel*, barbier à la fontaine

des Innocents, l'accueil qu'il me fit ne me prouva pas que je ne dusse pas me trouver charmant. A mon tour je ne trouvais en lui rien de ce que j'avais imaginé. Je ne vis qu'un homme jeune, l'œil vif, d'un accueil obligeant, dont les manières simples me mirent d'abord fort à mon aise et me donnèrent confiance. Cependant le cynisme et le libertinage de ses paroles firent sur moi une fâcheuse impression.

Nulle comparaison n'était possible entre ce que j'avais vu et ce que j'entendais. Mon ancien patron, chaste dans ses paroles, réservé devant la jeunesse, nouveau Joseph, toujours, j'en étais sûr, aurait abandonné son manteau. M. Perrégaux, au contraire, annonçant le plus grand libertinage, me faisait rougir de honte, ne comprenant pas encore que ce dévergondage fût comptatible avec une sévère probité. Tous les deux étaient cependant des gens de bien ; mais l'un avait des mœurs et l'autre n'en avait point.

Peu de jours après, j'étais dans le cabinet de M. Perrégaux quand sa femme entra. — « Mon chou, lui dit-il, en faisant une moue qui « faisait un contraste plaisant avec ce nom de tendresse, voilà M. « Laffitte qui a eu la bonté de t'apporter ce joli épagneul que tu aimes tant. » — Cela valait au moins un regard et un remerciement. Mais il n'en fut rien. Madame Perrégaux était jeune et jolie, fort à la mode; elle passa devant moi, sans me saluer ni me regarder, passa droit à la cheminée devant une glace, et y jeta un coup d'œil pour voir l'ostrogoth qui s'était chargé de lui apporter son chien. Elle ne me dit pas un mot, moi non plus. (Je te pardonne, mais tu me le paieras !)

Mon pauvre *Chéri*, appelé *Chiffon* depuis qu'il avait le bonheur d'appartenir à *Madame*, avait conservé un certain défaut. C'était de venir me trouver chaque fois que la porte restait ouverte. Etant un jour dans le cabinet de son mari avec le comte de Saint-Martin et le beau Parny, le chien s'échappe, elle le trouve à mes pieds, poussant des cris de joie de me revoir et moi n'y faisant pas la moindre attention. Elle le prend sans rien me dire : — « Mais, voyez donc, « Parny, l'ingratitude de cette petite bête; toujours sur mes genoux, « je la nourris de massepains et je ne puis ouvrir la porte qu'elle ne « soit aux pieds de M. Laffitte. » — « Cela n'est pas étonnant, Mada- « me, lui dis-je et cela ne prouve pas l'ingratitude. Ces petits animaux « sont forts intelligents, celui-ci se souvient de tous les soins que je « me suis donnés pour lui pendant un fort long voyage pour lui pro- « curer le bonheur de vous appartenir, et il cherche toutes les occa- « sions de me prouver sa reconnaissance. » — M. de Parny me donna un regard d'approbation. Madame Perrégaux dit sans me regarder : « Il a de l'esprit M. Laffitte ». L'oracle avait parlé, le

lendemain il fut reconnu par tout le monde que j'avais de l'esprit : j'en avais fait preuve assurément à bon marché.

Les grands événements tiennent souvent à de petites causes. Quelques jours après voici ce qui arriva. Nous étions huit commis ; le premier était un fort grand beau garçon, de mœurs et de manières assez communes ; il avait l'insigne honneur de tailler les plumes de Madame qui ne parlait jamais aux commis. Mais elle avait une femme de chambre, véritable Iris de boudoir, qui causait avec eux beaucoup plus facilement et qui descendait même au delà dans la hiérarchie sociale.

—« Monsieur, dit-elle, s'adressant à moi, voulez-vous avoir la bonté de tailler ces plumes pour Madame ? »

—« Mademoiselle lui répondis-je, tant d'honneur ne m'est pas réservé, vous vous trompez sans doute. »

—« Non Monsieur, c'est à un joli garçon que l'on m'a dit de m'adresser. Ainsi... »

—« Ainsi, Mademoiselle, raison de plus, c'est à Monsieur Leuba que ce discours s'adresse. »

—« Non, Monsieur, encore un coup, c'est un joli garçon *arrivé de Bayonne*, m'entendez-vous ? »

Tous les commis sourirent, un seul rougit, et moi je pris le paquet de plumes.

—« Vous aurez la bonté, ajouta t-elle en s'en allant, de les rapporter vous-même à Madame. »

—« Mademoiselle, je n'y manquerai pas. »

Vous souriez, peut-être, comme les commis ; mais je puis attester que vous avez tort. Il n'y avait d'autre pensée que de réparer l'insolence relative au chien. Depuis ce moment j'ai fait partie de sa société, toujours elle a été fort bonne pour moi. Jusqu'à sa mort j'ai été son ami, sans que son mari ait jamais eu à s'en plaindre. Aux yeux de tous les deux j'étais le premier commis ; plus homme d'affaires, suivant l'un, et plus homme de société, suivant l'autre.

Si j'avais été seul, j'aurais pu avoir confiance dans l'avenir ; mais j'avais toujours dans la pensée les besoins de ma famille ; avec 1.200 francs à Bayonne, je lui étais d'un grand secours, et il me fallait bien du temps pour arriver à Paris à la somme de 2.400 francs, maximum des appointements de commis de première classe. J'en étais au désespoir, et tous les jours j'allais dans la cour des messageries, pour voir partir les diligences, en pleurant de n'avoir pas deux cents francs à donner pour payer ma place pour Bayonne.

Une découverte que je fis changea mes dispositions et réveilla mes espérances. Un petit registre ouvert devant moi me permit de lire une lettre adressée à M. Leuba, oncle du premier commis.

dans laquelle M. Perrégaux lui disait : « Je suis plus content de la conduite de votre neveu. S'il persévère je réaliserai ce que je vous ai promis. Mon associé actuel ne me convient absolument pas. Mais, je ne vous le dissimule pas, je compte surtout, pour l'avenir de ma maison, sur un jeune homme qui m'est arrivé de Bayonne. » — Je relus cette lettre quatre à cinq fois ; je vis là mon avenir ; le présent me promettait au moins 2.000 francs, avec lesquels je pouvais envoyer six cents francs à Bayonne ; et je n'allai plus pleurer dans la cour des diligences. Le petit *copie* de lettres particulières était ouvert à tous. M. Perrégaux voulait-il préparer les autres commis à mon élévation ? Voulait-il m'exciter à m'en rendre digne ? Je m'y préparai toujours et chaque jour je tâchai de me rendre plus utile. Une grande étourderie de ma part pensa gâter tout, en détruisant mes espérances. L'un de mes anciens camarades tira sur moi 4.000 livres à trois mois, et me jura sur l'honneur qu'il m'en ferait les fonds avant l'échéance, par la vente de marchandises d'une triple valeur. J'eus la faiblesse d'accepter ; et, les fonds n'arrivant point, le lendemain ma signature allait être protestée ; et, pour moi, c'était la mort. Dans mon désespoir je m'adressai à M. Perrégaux pour me sauver :

*Eh ! mon ami tire moi du danger
Tu feras après la harangue.*

Il ne m'en fit point. Aussitôt il se lève et dit au caissier : « M. Galame vous paiera demain 4.000 francs, acceptés pour moi, acceptés par M. Laffitte. » Et puis, appuyant sa main sur mon épaule, il me dit : « Vous êtes jeune, mais vous serez comme moi banquier un jour ; rappelez-vous de ne jamais accepter sans provision. » — Le ciel s'ouvrit pour moi, quelle générosité et quel encouragement ! Il sauvait mon passé et me faisait entrevoir un bel avenir. Je me promis bien de ne pas oublier son conseil et me dévouai à lui pour la vie.

Dès ce moment je ne me bornai pas à mon travail spécial, je m'occupai de remplacer ou d'assister tous les autres dans le leur. Correspondance et comptabilité, je me mêlais de tout, et au besoin même je descendais jusqu'à copier des lettres. Était-ce dans le but de me faire remarquer ? Je ne dis pas non, mais c'était aussi par l'effet de mon bon naturel ; je cherchais toutes les occasions de me faire aimer de tout le monde, et j'y réussis.

On a bien raison de le dire, dans le pays des aveugles les borgnes sont rois. Je n'étais pas un phénix ; mais mes camarades étaient bien les gens les plus médiocres. Aucun n'avait pensé à fonder une

école de commerce comme moi. Ils ne se rendaient raison de rien, tous ne travaillaient que par routine. La *Balance* de l'année dernière n'était pas faite, et le premier commis y avait renoncé; elle présentait une différence de 689 francs qu'il ne pouvait pas trouver, et moi je soutenais que cela était impossible. Là-dessus s'élevèrent de grands débats qui attirèrent l'attention de M. Perrégaux; il voulut en apprendre la cause. Tous les commis se moquant de ma vanité, l'un d'eux lui répondit : « Monsieur, c'est le *Petit Basque* qui soutient que rien au monde n'est plus facile que de savoir faire une balance. « Mettez, dis-je, deux et deux d'un côté, et un et trois de l'autre, vous aurez quatre de chaque côté, voilà toute la merveille. » —

Ma définition frappa M. Perrégaux. — « Est-ce que vous sauriez la faire, mon cher ami ? » — « Chacun pourrait la faire comme moi, j'en ai fait déjà plus de cent dans ma vie. » — « Voudriez-vous entreprendre celle-là ? » — « Monsieur, bien volontiers. » — Au bout de trois jours, je trouvais la balance juste, à livres, sous et deniers, et la différence de 689 francs avait disparu. Il n'en fallut pas davantage et dès lors je passai pour le premier comptable, et chacun me rendit les armes.

Ma joie fut tempérée par un grand malheur, le plus cruel que j'aie éprouvé de ma vie ; mon excellente mère mourut trois mois après mon départ pour Paris, tenant à la main la lettre que je lui écrivais pour lui faire connaître mes espérances. Pauvre femme ! Il y a cinquante-sept ans aujourd'hui, et je la pleure encore. Elle est morte à l'âge de cinquante-trois ans, après une vie de misère et de malheur au moment où j'espérais pouvoir la lui faire oublier. Du moins j'ai eu le bonheur d'avoir réalisé sa prédiction : « voilà, disait-elle, celui qui conduira les autres. » Elle en a porté au ciel ma promesse, et cela a été pour elle une dernière consolation qui diminua mon amertume.

Nous étions à la fin de l'année 1788, époque à laquelle on réglait les appointements des commis ; j'étais le dernier venu ; mais on me distinguait et je m'étais rendu utile. Les trois chefs de la correspondance, de la caisse et de la comptabilité avaient chacun cent louis, les autres 1500 francs et 1200 francs, et je ne pouvais être confondu avec les uns ni avec les autres. Dans cet embarras, l'associé de M. Perrégaux me dit : « Vous méritez les premiers appointements ; mais vous connaissez les amours-propres, et nous voudrions éviter les jalousies : avec 2000 francs serez-vous content ? Nous ferons mieux l'année prochaine. » — « Ce qui vous convient, lui dis-je, me convient également, je serais désolé de causer aucun embarras et aucun trouble. » M. Perrégaux, voyant ce règlement le lendemain dans le journal, dit tout haut en présence des commis : « Deux mille

francs ? Ce n'est pas assez pour M. Laffitte. » Peu de jours après il me dit : — « Ne vous arrêtez pas à 2.000 francs, je vous apprécie davantage, prenez à la caisse ce qu'il vous faudra, nous réglerons ensuite. » — Je m'en gardai bien, j'étais trop sage et trop prudent pour cela ; pendant cinq années je n'ai prélevé que le taux de 2.000 francs : j'envoyais la-dessus 500 francs à ma famille, et j'avais toujours soin de figurer pour 50, 60 et jusqu'à 100 francs parmi les créanciers de la balance de chaque année. Encore en cela je me distinguais des autres qui figuraient tous dans le rang des débiteurs, et dont il a fallu solder enfin le compte par profits et pertes. C'était de la délicatesse de ma part, et aussi du bien joué : on le remarquerait... J'avais prouvé du talent, je voulais prouver aussi de la conduite, et cela, avec le temps, me réussirait, je n'en doutais pas.

Un voyage que fit M. Perrégaux en Suisse me rassura tout à fait. En partant, nous fûmes, tous les commis, lui faire nos adieux. Il me prit en particulier : « je vous recommande de veiller à ma maison pendant mon absence ; si vous voulez vous attacher à moi, je réponds de votre fortune ». — « Monsieur, lui répondis-je, je ne vous quitte plus ». J'avais de bonnes raisons pour cela ; d'abord l'avance qu'il m'avait faite de 4 mille francs, pour payer mes acceptations, puis la lettre à son ami M. Leuba, que je relisais souvent pour me reconforter, enfin l'apathie extraordinaire de son associé qui me permettait d'espérer qu'avec le temps je pourrais le remplacer. Comment m'a-t-il fallu attendre sa mort pour cela ? Comment a-t-il pu durer encore seize ans, après que sa présence était reconnue si nulle ? On peut se demander :

Que fait le bouc en si joli bercail ?

S'y plairait-il ? Chercherait-il à plaire ?

Non. C'est l'eunuque au milieu du Sérail.

Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

C'était pourtant le meilleur homme du monde que ce bon M. Gumpelzhaimer, aussi hétéroclite par son nom que par sa personne. J'étais secrètement son rival, mais point son ennemi, et surtout assez impartial pour faire son portrait sans charge et tout à fait ressemblant. Il ne faisait rien, mais il ne nuisait pas à qui voulait faire, du moins par l'intention, car il n'en avait ni de mauvaises ni de bonnes pour ou contre personne. C'était un Allemand froid, glacé ; quand il ne dormait pas, il était toujours engourdi, espèce de machine qui passait sa vie à gratter ses sourcils ou à tailler des plumes. Il avait l'air de penser, il ne pensait pas ; vous lui parliez,

il ne vous répondait pas : tout son travail consistait à signer les lettres sans les lire. Un tel associé, on le comprend, convenait peu à M. Perréaux, et ce qu'il ne faisait pas, je tâchais de le faire sans rien dire. Par exemple, les affaires principales de la maison consistaient à faire des paiements à des Anglais fort riches, qui, seuls, alors, venaient à Paris ; et toujours nous remettions à Londres leurs traites pour en faire les *retours* en papier sur Paris, à 3 mois, que nous faisons escompter à 3 pour cent, à la Caisse d'Escompte. Moi, qui avais toujours la plume en main, je calculai que des retours sur Amsterdam, Gènes, Livourne ou Hambourg valaient mieux que ceux sur Paris ; j'en demandai, et le résultat procura un grand bénéfice. Or, ni M. Perréaux, ni son associé, ni ses commis ne sachant calculer les arbitrages que j'avais appris par la règle conjointe de M. Formalaguès, ils prirent de ma science une très haute idée, et me crurent d'une fort grande capacité. Un jeune homme qui savait faire une balance dans trois jours, qui savait calculer les arbitrages dont on pouvait tirer un beau profit, et qui paraissait par là-dessus parmi les créanciers de la maison, c'était un véritable prodige. Je me trouvai hors de ligne sans aucune comparaison.

Mais un nouveau malheur vint m'affliger, au commencement de 1789 ; je perdis une sœur et mon pauvre père. Nous restions encore neuf enfants, cinq filles et quatre garçons ; aujourd'hui nous ne sommes plus que trois, et vraisemblablement pas pour longtemps ; mon frère aîné, moi et ma pauvre Louise.

Au retour de son voyage, M. Perregaux me dit : « Mon cher ami, si vous aviez vingt-cinq ans, je vous prendrais pour mon associé ; mais je ne le puis pas, vous êtes encore trop jeune. M. Gumpelzhaimer ne me convient pas et je songe à le remplacer ; j'ai pensé à M. Formalaguès qui vous a élevé. Il doit être un habile homme, dites-moi franchement ce que vous en pensez ». Mon premier sentiment fut l'étonnement de ce qu'il me trouvait trop jeune, car depuis longtemps je me trouvais déjà trop vieux. Une autre raison me vint à l'esprit : s'il traite une fois avec mon ancien patron, l'époque de mon avancement est reculée. N'importe : si je suis déjà aussi avancé, n'est-ce pas aux bontés de M. Formalaguès que je le dois ? Je m'acquitterai de ma reconnaissance. Et aussitôt je lui répondis avec chaleur tout le bien que je pensais de lui. Il lui écrivit en conséquence de partir pour Londres pour apprendre à *comprendre l'anglais* et d'y rester pendant une année. Il lui envoyait une lettre de crédit de 250 livres sterling, lui disant que sa société finissait dans deux ans et qu'il ne dépendait que de lui qu'elle ne fut pas renouvelée. Ce pauvre Formalaguès fut à Londres enchanté : mais la tête lui tourna : il revint sans comprendre l'an-

glais et ne s'entendit pas avec M. Perrégaux : M. Gumpelzhaimer se réveilla : et M. Fornalaguès fut obligé de chercher une autre place. Je ne faillis pas cependant à mon devoir, je le défendis toujours et s'il ne fit pas son chemin, je ne l'ai pas sur ma conscience. Ce brave et digne homme vécut longtemps après cette triste aventure, toujours maltraité par la fortune et toujours heureux par son imagination. La veille de sa mort encore, il m'entretint longuement d'une spéculation qui devait réparer d'un seul coup, suivant lui, toutes les mésaventures de sa vie. Je les ai quelquefois adoucies, sans m'acquitter de tout ce que je lui devais, car c'est à lui que je suis redevable de tout ce à quoi je suis parvenu.

Il faut que je vous raconte cependant un mauvais tour que je lui ai joué. Il avait poussé comme un champignon à Bayonne sans que personne connût son origine. Il ne fréquentait jamais les églises et passait généralement pour protestant. Je le fis enterrer comme tel, et M. Marron, ministre, qui avait alors une grande vogue, nous fit, sur sa tombe, un beau discours qui nous arracha des larmes. Je m'en retournais chez moi quand un membre du convoi, bayonnais, me dit : — « Qu'avez-vous fait ? Vous ne saviez donc pas qu'il était catholique » ? — Eh, mon Dieu, non ! Au reste, tout chemin mène à Rome, et il n'en arrivera pas moins à sa destination. Je dis un Pater de plus, et tout fut fini. Que Dieu lui fasse la paix !

Les autres chapitres des Mémoires contiennent l'histoire des grandes affaires de l'Etat ; mais ça et là on trouve quelques renseignements sur la famille de l'auteur.

« Nous étions au commencement de 1793, — dit-il dans le chapitre III (1), — et jusque là, toujours fidèle à mes principes, je m'étais borné à prendre 2000 francs par an et à paraître parmi les créanciers dans toutes les balances.

« — Il y a cinq ans que vous êtes dans la maison, me dit M. Perrégaux, et depuis que vous y êtes entré, vous méritiez les plus forts appointements qui sont de cent louis et de 600 francs de gratifications. Vous n'avez touché que 2000 francs, au lieu de 3000, il y a donc 5000 francs de différence et la voilà ! Voilà encore 10.000 francs en preuve de ma satisfaction, et l'année ne se passera pas

1. Sommaire du Chapitre III :

Je crois le roi d'or. — Fédération de 1790. — Ma lettre aux grenadiers. — Autre lettre sur les assignats. — Je ne gagne plus 2.000 francs. — Les Girondins. — Je suis chassé de la section. — Visite de l'armoire. — Deux mille louis en or. — M. Perregeaux s'en va. — Clarmont en prison. — Je le fais sortir. — Mme PILL.

« sans que je vous en donne une autre qui ne sera pas une simple augmentation d'appointements . . . »

« Ma famille alors était toute dispersée. Mon père et ma mère « étaient morts et c'était précisément pour eux que je souhaitais une « amélioration de fortune ; la plus jeune de mes sœurs était aussi « morte ; et nous ne restions plus que neuf enfants vivants, quatre « frères et cinq sœurs. L'ainée de tous était religieuse au couvent « des Ursulines à Dax, la seconde était mariée à Bayonne, une autre « allait se marier : j'avais procuré une bonne place, à St-Quentin, « à mon frère aîné ; Martin était en mer ; Jean-Baptiste était avec « moi chez M. Perrégaux. Il était dans ce moment là volontaire à « l'armée avec trois autres commis à qui on conservait leurs appoin- « tements ».

« Tous les miens étaient en bonne situation, dit-il au chapitre « VII (1) ; (année 1804) ; mes deux sœurs vivaient convenablement « avec moi, j'avais fait entrer mon frère aîné dans la maison et les « deux plus jeunes étaient agents de change ».

Après avoir comblé de bienfaits tous ses proches, Laffitte fut parfois payé d'ingratitude.

« Moyennant 136 mille francs je conservai la charge d'agent de change à deux de mes frères. Je formai bientôt un autre établisse- « ment pour Martin, et le bénéfice qui jusqu'alors se partageait « resta tout entier à Jean-Baptiste ; tous les deux se trouvèrent « ainsi fort bien. Afin que mon frère aîné le fut aussi, je lui offris un « huitième à prélever sur la moitié de ma part dans les bénéfices. . « La part que je lui ai donnée a valu 600 mille francs dans dix ans : « il n'a jamais été content ; le ciel a été, suivant lui, injuste à son « égard ; par son droit d'aînesse il aurait dû être à ma place et moi « prendre la sienne ».

Dans le chapitre XIII, il trace de la façon suivante le tableau de sa famille en 1814 (2) :

« Toute ma famille était réunie autour de moi et j'étais sous ce « rapport l'homme le plus heureux de France. Elle se composait de « trois frères et de cinq sœurs. Mon frère aîné était mon associé »

(1) — Sommaire du Chapitre VII (1804-1806) :

Victoire. — Clermont et Lancon s'arrangent. — Partage. — Les 30 mille francs. — Crise de la Banque. — Bataille d'Austerlitz. — Mes frères. — Visite à M. de Champagny. — Le papier sur l'étranger. — J'en gagne 500 mille francs. — Le Gouverneur de la Banque. — Départ de M. Perregaux.

(2) Sommaire du Chapitre XIII (1814) :

Bataille de Paris. — Le duc de Raguse. — Entrée de l'ennemi. — Gouvernement provisoire. — L'Empereur Alexandre. — Mon cousin. — Le Comte d'Artois. — Un Français de plus. — Je suis Gouverneur de la Banque. — Retour de l'île d'Elbe. — Ils s'en vont. — Je leur rends leur argent.

« Martin était négociant et Jean-Baptiste agent de change. Mes
« sœurs étaient Mme Boye et Mme Ferrère et trois qui sont restées
« demoiselles. Tout cela, avec les femmes et les enfants, et
« M. Formalaguès, auteur de ce bien-être général, formait une
« nombreuse colonie.

Et il ajoute :

« Hélas ! aujourd'hui, combien en reste-t-il ? Seulement trois !
Mme Ferrère, mon frère aîné et moi, et nous ne sommes plus de la
première jeunesse. L'une est âgée de 81 ans, l'autre de 79 et moi
je touche à ma soixante-dix septième année ! ».

Il fait de sa femme un éloge sincère mais peu enthousiaste : elle
a un excellent jugement, beaucoup de simplicité, une totale indif-
férence pour la fortune, mais il lui trouve peu d'esprit et lui
reproche d'avoir trop gâté sa fille.

Il est certain que cette fille unique, Albine, devenue Princesse
de la Moskowa, a étonné par ses extravagances les personnages de
son temps.

Les Mémoires de Laffitte, tels qu'ils nous sont parvenus, sont
divisés en deux parties : la première comprend 23 chapitres, de sa
naissance jusqu'à l'année 1818 ; la seconde comprend 55 chapitres,
de la Révolution de 1830 à l'année 1837, date de la fondation de
sa seconde banque.

Voici le sommaire du dernier chapitre :

NOUVELLE MAISON DE BANQUE. — JE REPRENDS LES AFFAIRES. —
MON PROJET. — M. DE VILLETT. — ON ME CONTRAIRE. — PER-
SONNE N'EN VEUT. — JE PERSISTE. — J'AI RAISON. — J'OBTIENS
DANS UN INSTANT 55 MILLIONS. — JE NE PUIS FONDER UN GRAND
ÉTABLISSEMENT DE CRÉDIT. — JE N'AI FONDÉ QU'UNE GRANDE
BANQUE.

Pendant qu'il s'occupait de la rédaction de ses Mémoires, Jacques
Laffitte avait, paraît-il, l'habitude d'entretenir ses amis de cette
longue suite d'événements qu'il avait entrepris de raconter.

Au lendemain de sa mort, l'un de ses confidents publia un soi-
disant recueil de ces entretiens, sous le titre suivant : *Souvenirs de*

J. Laffitte racontés par lui-même et puisés aux sources les plus authentiques. (Ouvrage de M. Ch. Marchal, Paris, 1844, in-8°).

Cet ouvrage est cité dans la Biographie Didot, article de Jacques Laffitte, 1859 : et se trouve classé à la Bibliothèque Nationale sous la cote L. 33. 72.

Ces prétendus souvenirs n'ont aucun rapport avec le texte des Mémoires.

Grâce à la gracieuse hospitalité que nous a offerte la Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes régionales de Bayonne, on estimera peut-être que la publication de ces Mémoires serait utile pour l'histoire générale de la France.

Il est à souhaiter que cette publication soit entreprise de telle façon qu'elle puisse servir de modeste héritage à la dernière descendante de Laffitte, homme illustre et bienfaisant.

Paul DUCHON.



Ex-libris de Jacques Laffitte
(Bibl. municip. de Bayonne)

SUR L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES RÉGIONALES

I

A propos d'un appel de la Société des amis de la Langue d'Oc (1)

Un grand nombre de professeurs des divers ordres d'enseignement ont reçu il y a quelque temps un appel dont nous reproduisons ci-après la partie essentielle :

« Vous n'ignorez sans doute pas le succès unanime qu'ont obtenu « au Parlement les discours et les interventions de MM. Inizan, « Daudet, Reymonencq, de Magallon, Herriot, Vallat, Leygues, « Raynaldy, Duclaux-Monteil, de Castelnau, Meritan, Brousse, « Fribourg, en faveur de la *Littérature française en Langue d'Oc*, « trop méconnue jusqu'à ce jour. (V. *Journal Officiel* des 27 juin, « 9 juillet, 7, 8, 12 et 13 décembre 1922 : réforme de l'enseignement « secondaire, manuels scolaires, théâtres en dialectes régionaux, « etc.)

« Une enquête menée par M. Emile Ripert, professeur de proven- « çal à la Faculté des Lettres d'Aix, sur l'opportunité d'admettre « au baccalauréat la langue du Midi, vient de recueillir l'approbation « quasi unanime des littérateurs, des hommes politiques et des uni- « versitaires, ayant donné leur avis.

« M. le Ministre de l'Instruction Publique, qui participe ouver- « tement au mouvement félibréen dans son pays de Béarn, a déclá- « ré que le problème est passionnant, mais de solution difficile « pour des raisons purement techniques.

« Dans ces conditions, le principe de la *Langue d'Oc* officielle « étant admis et reconnu, il nous appartient à nous, professeurs et « instituteurs, de faciliter la tâche du pouvoir central, en lui prépa- « rant les voies vers l'organisation de l'enseignement bilingue dans « nos régions.

1. Cette étude, avec quelques différences de forme et divisée en quatre ar-
ticles, a déjà paru dans le journal *Le Courrier de Bayonne* n°s des 23 et 30
août, 6 et 13 septembre 1923.)

« C'est pourquoi vient de se constituer un *Comité d'Action* comprenant les personnes dont vous trouverez ci-après les noms et qualités.

« Il vous demande :

« 1. — De ne jamais punir vos élèves pour avoir parlé « patois » à l'école.

« 2. — De ne pas leur inculquer le mépris de notre langue systématiquement dénigrée jusqu'ici par ordre de gouvernants mal avertis ; le jeune homme ainsi déformé se déracine de la terre natale, l'abandonne avec dégoût et vient s'engouffrer dans la capitale qui, déjà surpeuplée, n'a que faire de lui.

« 3. — De comparer le « patois » et le français dans l'enseignement de ce dernier, comme le recommandent plusieurs inspecteurs primaires en Gascogne et en Provence (méthode savinienne) : en faire autant pour les langues vivantes, lorsqu'il y a lieu.

« 4. — D'exposer à vos écoliers la *vérité* sur ce prétendu « patois » qui est, en réalité, la survivance plus ou moins pure de la *Langue des Troubadours* (lesquels furent les maîtres de tous les écrivains du Moyen Age et de la Renaissance) et la *Langue* que les *Félibres* ont rendue célèbre dans le monde entier. Nulle lumière ne doit être laissée sous le boisseau.

« 5. — D'expliquer dans vos cours, à côté de la littérature en langue d'oïl (ou parisienne), celle de la langue d'Oc, ou Occitane (provençale, languedocienne, gasconne, limousine, auvergnate, catalane, etc.) comme on le faisait déjà dans plusieurs établissements des Académies d'Aix, de Toulouse, de Bordeaux et de Clermont-Ferrand.

« 6. — De commenter, faire traduire et apprendre à vos élèves des morceaux des auteurs en notre langue, à commencer par ceux de votre terroir, de votre région ; puis, d'une façon générale, les plus célèbres d'entre tous, comme Goudouli, Cortète de Prades, Peyrot, Despourrins, Dastros, Navarrot, Salles ; Jasmin, Roumanille, Mistral, Aubanel, F. Gras, Gelu, Roumieux ; A. Marin, Bigot, Langlade, Mir, Fourès, Gastela, Froment, Besson, Vermenouze ; Roux, Michalias ; Joffre, Péprats, Saissel, Verdaguer, Maragall, etc., pour ne citer que des morts auxquels fait suite une glorieuse pléiade de vivants.

« 7. — D'adhérer à notre groupement qui vous fournira toute l'aide en son pouvoir et tous les renseignements désirables, recevra volontiers toutes vos suggestions et se propose de créer une revue spéciale pour le but que nous visons. »

Cette circulaire porte une centaine de signatures, parmi lesquelles nous relevons des noms des plus éminents : ceux de membres de

l'Académie Française ou des diverses sections de l'Institut (Lettres, Médecine etc.), de professeurs de l'enseignement supérieur, comme MM. Bourciez et Anglade, les savants maîtres de philologie romane des Universités de Bordeaux et de Toulouse, M. Jeanroy, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de nombreux professeurs de lycées et collèges, d'instituteurs appartenant à l'enseignement officiel ou à l'enseignement libre.

La diversité même des signataires montre combien la question suscite d'intérêt dans les milieux les plus différents. Il serait faux, d'ailleurs, de croire qu'elle ne passionnera que les « Méridionaux », puisque tel des auteurs de l'appel comme M. Jeanroy est Lorrain : c'est qu'en effet le problème est plus large ; si l'on va au fond des choses, il ne s'agit pas seulement de la « langue d'oc » dans ses diverses variétés locales (provençal, catalan, limousin, gascon ou béarnais, etc) ; il s'agit de toutes les langues régionales, patois romans, comme la langue d'oc, le wallon ou le picard, langues non romanes comme le flamand, le basque ou le breton ; et l'on se rappellera que lorsque la question fut posée une première fois devant le Parlement il y a une douzaine d'années, tel député du département du Nord intervint en faveur du flamand aux applaudissements unanimes des représentants des régions méridionales.

Depuis que l'appel de la *Société des Amis de la Langue d'Oc* a été publié, bon nombre de personnalités diverses ont envoyé à ses auteurs leur adhésion. Il y a donc incontestablement un mouvement d'opinion pour l'enseignement des langues régionales ; peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt, par conséquent, de porter la question devant le grand public, et d'examiner, en même temps que les raisons d'ordre divers qui justifient cet enseignement, les moyens pratiques de le réaliser.

Il y a tout d'abord, semble-t-il, une raison de sentiment qui n'est point négligeable : comment, au collège ou à l'école, peut-on laisser ignorer à un enfant les productions littéraires qui font le plus d'honneur à sa petite patrie ? Il est inconcevable que jamais un petit Provençal n'ait lu en classe une page de *Mireille*, qu'un petit Lillois n'ait point chanté une pasquille de Desrousseaux, qu'un petit Basque n'ait point appris l'une des plus délicieuses chansons d'Ellissamburu, ou, pour citer un exemple plus frappant encore, qu'un petit Gascon des environs de Bayonne n'ait jamais lu les charmantes poésies de Justin Larrebat ?

Il convient, certes, que l'enseignement, à ses divers degrés, soit adapté à des fins pratiques ; mais il ne faut pas non plus que l'utilitarisme le plus prosaïque y règne seul, et un semblable exclusivisme constituerait pour une nation le danger le plus grave, en pré-

parant des générations de « Bèotiens » insensibles à tout idéal élevé : telle est apparemment la cause de bien des maux dont souffrent certains peuples ; ainsi notre voisine l'Espagne, en sacrifiant dans son enseignement depuis un demi-siècle environ, par un désir de progrès mal entendu, les matières sur lesquelles reposent surtout ce qu'on appelle « la culture générale » (histoire, explications littéraires, latin, philosophie etc.) à celles qui semblent avoir une utilité plus directement pratique (utilité souvent plus apparente que réelle, si le but principal de l'école est de former avant tout des gens qui sachent penser), l'Espagne, disions-nous, a restreint numériquement son élite intellectuelle et risqué de tarir chez sa classe moyenne et chez les gens du peuple les sources de cet idéalisme dont elle a produit pendant si longtemps d'incomparables modèles. Nous estimons que le collège manque à sa mission essentielle s'il n'éveille pas chez ses élèves l'amour de tout ce qui est grand et de tout ce qui est beau. Et ce serait faire injure à l'école primaire de la croire incapable de s'acquitter elle aussi d'un rôle analogue, bien que dans une mesure plus modeste. Or à éveiller chez les enfants le goût littéraire, quelles œuvres se prêteront mieux que celles qui sont écrites dans la langue de leur petite patrie, la mieux adaptée de toutes à leur oreille et à leur voix, et que la plupart d'entre eux ont apprise la première ?

II

L'enseignement des langues régionales aura pour conséquence une connaissance meilleure du français.

L'un des avantages pratiques qui doivent résulter d'un enseignement, au moins rudimentaire, des langues régionales, sera de donner aux élèves une connaissance plus correcte du français. Ceci étonnera peut-être : comment, dira-t-on, les enfants sauront-ils mieux le français si une partie, même minime, du temps passé en classe est consacrée à une autre langue ? Et cependant, pour toute personne habituée aux questions d'enseignement linguistique, rien n'est plus vrai que cette proposition en apparence paradoxale. Pour le démontrer, qu'il nous soit permis de rappeler, d'une manière succincte, comment le français est devenu langue officielle dans les pays qui constituent la France actuelle.

Le latin, comme son nom l'indique, était primitivement la langue du Latium, c'est-à-dire de la région de l'Italie où se trouve Rome. Lorsque cette cité commença à faire sentir dans toute l'Italie sa prépondérance, sa langue se répandit peu à peu, évincant graduel-

lement les autres idiomes en usage dans la péninsule (dont plusieurs étaient d'ailleurs eux-mêmes fort voisins du latin, ce qui facilitait la substitution). Plus tard, lorsque Rome eut conquis l'Espagne et la Gaule, son action dans ces deux grands pays ne se borna pas à une simple domination militaire : elle fut une véritable et très intense colonisation, si bien que, au cours des premiers siècles de notre ère, le latin devint peu à peu la langue de toute l'Espagne et de toute la Gaule, comme il était déjà celle de toute l'Italie ou peu s'en fallait. Seuls, dans ce vaste domaine, quelques îlots, pour des raisons que nous n'essayerons pas de déterminer ici, conservèrent leur ancienne langue, et de ce nombre fut le pays basque. Bien entendu, le latin qui s'imposa en Gaule et en Espagne n'était pas absolument semblable à la langue littéraire de César ou de Cicéron, mais un langage un peu différent, qu'on désigne sous le nom de *latin vulgaire*, et que les travaux des philologues modernes nous ont permis de connaître assez exactement. Ce langage présentait, vers le IV^e siècle, une réelle unité, bien que les divergences locales y apparussent déjà, principalement dans les pays un peu isolés des autres, comme la Sardaigne. Avec le temps, et surtout après que l'armature de l'empire romain eut été rompue par les grandes invasions germaniques du V^e siècle, les divergences locales allaient s'accroître, et augmenter insensiblement au point de donner naissance à une multitude de dialectes locaux. Une langue vivante ne peut jamais rester semblable à elle-même : une force naturelle, inconsciente mais inéluctable, l'oblige à évoluer sans cesse : c'est là une des lois primordiales du langage. Une autre loi non moins essentielle, c'est que lorsqu'une langue est parlée sur un vaste territoire, à moins qu'une cohésion politique ou intellectuelle extrêmement forte ne vienne faire obstacle à la désagrégation, l'évolution se fait d'une manière différente dans chacune des diverses régions, si bien que l'on finit par se trouver en présence de plusieurs dialectes distincts. Que l'on considère, par exemple, ce qui se passe dans l'Amérique latine : l'introduction de l'espagnol y remonte à trois ou quatre siècles seulement, et déjà entre Cuba, le Mexique, l'Argentine, le Pérou et le Chili, il existe une multitude de différences de langage et de prononciation, que le grand philologue colombien Cuervo et quelques autres hispanistes ont souvent mises en lumière. C'est en un phénomène semblable qu'a consisté la désagrégation du latin vulgaire en la riche variété de dialectes locaux qui existent aujourd'hui en Italie, en France et en Espagne. Seulement, l'unité de civilisation ayant été ici moins forte et le temps écoulé beaucoup plus long, la différenciation est devenue infiniment plus considérable que dans le cas de l'Amérique espagnole, et l'on a abouti à des langues aussi dissemblables que

l'italien ou toscan, le vénitien, le dialecte lombard, le français, le gascon, le picard, le catalan, l'espagnol, le portugais, etc. Les « patois » ne sont donc pas, comme quelques personnes se l'imaginent naïvement, du français altéré et corrompu : loin d'être les fils dégénérés de l'idiome officiel, ils sont ses frères et issus directement, comme lui, du latin vulgaire.

Lorsque, dans un pays, il se constitue une unité, sinon toujours politique, tout au moins morale (comme c'était le cas pour l'Italie avant 1870), le besoin d'une langue commune se fait sentir, ne fût-ce que pour les relations entre les régions qui parlent des dialectes trop éloignés les uns des autres. Parfois, dans les cas de cette sorte, le choix de la langue commune a été dicté par des raisons de simple prépondérance intellectuelle : tel fut le cas en Grèce où, lorsque vers le temps d'Aristote le dialecte attique fut, avec quelques légères dérogations sur les points où il s'éloignait trop des autres parlers grecs, adopté comme langue commune, cette préférence fut inspirée par la supériorité intellectuelle d'Athènes. De même lorsqu'en Italie le dialecte toscan fut promu à la dignité de langue commune, ce choix était légitimé par le rôle de capitale intellectuelle qu'exerça longtemps Florence. Chez nous, des raisons analogues intervinrent peut-être pour donner la prépondérance au français, qui à l'origine n'était que le patois de l'Île-de-France ; mais il semble que le facteur principal, dans son élévation au rang de langue officielle, fut d'ordre politique. Au XII^e siècle, en effet, d'autres dialectes de la France du nord, comme le normand et le picard, pouvaient s'enorgueillir d'une floraison littéraire au moins égale à celle du français ; le normand, en particulier, ne pouvait-il pas revendiquer le plus riche joyau de notre vieille poésie épique, la *Chanson de Roland* ? Si donc, du XIII^e au XVI^e siècle le patois de l'Île-de-France a évincé, comme langue littéraire, les dialectes des pays voisins, c'est surtout parce que, les rois de France résidant à Paris, il était la langue des souverains eux-mêmes et de la cour.

Qu'on ne croie pas, néanmoins, que l'extension de ce patois à toute la France comme langue officielle ait été très rapide. Au XV^e siècle, dans la France du Nord elle-même, le latin était encore la langue usuelle des actes de procédure, des registres de délibérations des Chapitres de cathédrales, etc., et le français ne lui fut substitué dans cet emploi qu'au siècle suivant. Pour ce qui est des régions méridionales, nous voyons qu'au XIV^e siècle le roi Jean le Bon ordonne, dans une pièce rédigée en latin, que dans les régions qui constituent le Languedoc d'aujourd'hui les documents officiels soient écrits dans la langue du pays (*in romancio vulgari*) ; il est probable d'ailleurs

que s'il eût voulu dès cette époque rendre obligatoire l'usage du français comme langue officielle dans les régions méridionales, ses ordres eussent été en fait inexécutables, car le nombre des personnes sachant le français y était sans doute encore très restreint. (1) En revanche, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, la connaissance du français devait avoir suffisamment pénétré déjà chez les classes cultivées des régions méridionales, car une ordonnance de Charles IX en prescrivit l'emploi dans les actes officiels à l'exclusion de la « langue d'oc ». Seuls le Béarn et quelques pays voisins qui n'appartenaient pas à la couronne de France conservèrent de ce chef le privilège de se servir du dialecte local. Quant au pays basque français, l'idiome euskarien n'ayant été employé jusqu'au XVI^e siècle que comme langue parlée et non comme langue écrite, il n'a jamais eu la bonne fortune de pouvoir se servir de son langage propre pour les usages officiels, et a toujours dû emprunter à cet effet d'abord le latin et le gascon, et plus tard le français. Mais qu'on ne s'y trompe pas : si dès la seconde moitié du XVI^e siècle le français était suffisamment connu des classes cultivées de notre région pour que le roi de France pût prendre la mesure que l'on sait, il faudrait bien se garder de croire qu'il était devenu dès cette époque la langue usuelle de ces mêmes classes cultivées : un siècle plus tard, sous Louis XIV, Madame d'Aulnoy s'arrêtant quelques jours à Bayonne ne pouvait, comme le rappelait récemment en une très intéressante causerie M. Antonin Personnaz, soutenir directement une conversation suivie avec les dames et les jeunes filles des premières familles de la ville, celles-ci ne parlant que le gascon. (2)

De tout ce qui précède, il résulte que dans les contrées où il existe une langue régionale fort différente du français, celui-ci, lors de son introduction, n'a d'abord été pratiqué que par une minorité de personnes pour lesquelles il constituait une véritable langue étran-

(1) Vers la même époque, le Prince Noir, fils d'Edouard III, ne dédaignait pas, semble-t-il, de parler le gascon. La langue qu'il savait le mieux était probablement le français qui jusqu'au milieu du XV^e siècle au moins fut l'idiome usuel de la maison royale d'Angleterre, d'origine normande et angevine. Mais le Prince Noir résidait d'ordinaire à Bordeaux, et c'est là sans doute ce qui l'avait amené à apprendre le gascon. C'est d'ailleurs en Gascogne qu'il recrutait une partie de ses troupes. Aussi une chronique espagnole du temps nous le montre-t-elle, à la fin de la bataille de Nájera, s'écriant avec dépit, en langue gasconne, que *lo bort* (le bâtard Henri de Transtamare) va réussir à s'échapper, et excitant ses cavaliers à le poursuivre.

(2) Depuis que ces lignes ont été écrites, il a été publié deux ouvrages fort remarquables sur l'introduction du français dans nos provinces méridionales et sur la question plus spéciale de son introduction dans le Béarn et le Roussillon : ce sont les thèses de doctorat de M^r Brun, professeur au Lycée de Marseille.

gère et qui, par conséquent, le parlaient et l'écrivaient, comme on parle et comme on écrit d'ordinaire les langues de cette sorte, c'est-à-dire d'une façon plus ou moins imparfaite. On sait ce qui arrive presque toujours en pareil cas : on calque les tours et les expressions de l'idiome étranger sur ceux du parler qu'on a appris dès l'enfance ; au besoin, on invente des mots en affublant d'une terminaison et d'une prononciation étrangères des termes propres à la langue maternelle. Une multitude de fautes de cette sorte ont été commises par les premiers qui ont parlé français dans les régions méridionales, et depuis lors, leur maintien étant favorisé par l'influence de la langue du pays, elles se sont transmises par tradition et continuent d'érailler le langage de leurs descendants ; de là les innombrables expressions vicieuses dont on entend les Méridionaux, même les plus instruits, faire usage, comme « demi-heure » pour « une demi-heure », on lui a volé la montre pour « on lui a volé sa montre », etc., de là encore d'énormes barbarismes comme « dépiquer », si usité dans le Béarn et les régions voisines, et qui est un mot parfaitement incompréhensible pour les Français des autres régions. Telle n'est pas, sans doute, la seule cause des particularités de langage propres aux provinces méridionales : bon nombre d'autres proviennent de ce que le français qu'on y parle n'a pas toujours suivi exactement l'évolution du français de l'Ile-de-France : si à Bayonne, par exemple, on emploie couramment le mot *d'abord* dans le sens de « immédiatement » ou « aussitôt », qu'il n'a plus en français moderne, c'est parce qu'il a eu réellement cette acception au temps où le français a commencé à se répandre à Bayonne il y a trois ou quatre cents ans. Mais la cause la plus importante des fautes de langage qui abondent dans le français de nos régions méridionales est, de beaucoup, celle que nous avons signalée la première : l'influence, ancienne ou présente, de la véritable langue du pays sur l'idiome étranger d'introduction tardive. Ainsi la langue régionale, qu'on a voulu ignorer dans l'enseignement, prend sa revanche en faisant fourmiller les incorrections dans ce français auquel on a prétendu vouer un culte exclusif. Qu'on ne crie pas à l'exagération : le chef d'une grande administration, qui ne compte parmi ses employés que des hommes instruits, originaires de toutes les parties de la France, disait un jour qu'il lui suffisait de lire une page ou deux d'un rapport rédigé par un de ses subordonnés pour reconnaître s'il était ou non des régions où se parlait une variété quelconque de la « langue d'oc » ; et M. Cirot, le savant professeur de la Faculté des Lettres de Bordeaux, pouvait écrire lorsque, il y a une dizaine d'années, la question de la *crise du français* souleva tant de discussions : « la

crise du français n'est, pour une bonne part, que la revanche du provincialisme sur le français de Paris ». Dès lors, comment corriger des fautes dues pour la majeure part à une réaction des langues régionales ? Le moyen le plus sûr est de prendre comme on dit, « le taureau par les cornes », et d'instituer franchement, dans l'enseignement du français, entre la langue régionale et la langue officielle une comparaison plus ou moins approfondie suivant la nature des écoles et des élèves, mais toujours au moins rudimentaire, qui fera ressortir les différences qui existent entre les deux idiomes, et signalera les fautes à éviter dans l'un d'entre eux sous l'influence de l'autre. L'absurde méthode centralisatrice et unitaire, qui, méconnaissant la réalité, veut que le français soit enseigné à Quimper, à Hazebrouck, à Lézignan, à Navarrenx ou à Espelette comme il l'est à Paris ou à Versailles, a fait faillite ; il convient de la modifier, ou du moins de l'amender. Nous examinerons maintenant par quels moyens on peut y réussir.

III

Comment organiser l'enseignement des langues régionales ?

Nous avons essayé de montrer que même si l'on se place au simple point de vue utilitaire de la connaissance du français, un enseignement au moins rudimentaire des langues régionales paraîtra souhaitable. Certes, en attendant que cette discipline puisse recevoir ce qui lui est dû, certaines mesures s'imposeraient, comme un minimum nécessaire : dans l'état de choses actuel, les maîtres eux-mêmes, tant dans l'enseignement secondaire que dans l'enseignement primaire, pratiquent presque tous les provincialismes qu'ils devraient corriger chez leurs élèves ; il ne saurait en être autrement, puisque jamais personne, au cours de leur préparation professionnelle, n'a pris la peine de les leur signaler. Il serait indispensable que dans chaque école normale d'instituteurs une partie du temps consacrée à l'enseignement du français fût employée précisément à mettre en garde les futurs maîtres contre les fautes de français propres à la région ; à cet effet, dans chacun des départements intéressés, une liste aussi exacte et aussi complète que possible de ces fautes devrait être dressée, par les soins de personnes compétentes. Des travaux de ce genre ont déjà été faits pour quelques-uns de nos pays de « langue d'oc » : dans un opuscule intitulé *Respectons notre langue*, M. H. Grojean a fait œuvre utile en insérant, à la suite d'une liste d'incorrections sur laquelle il y aurait quelques réserves à faire (car plusieurs des locutions qu'il

relève comme vicieuses ne le sont certainement pas, une longue série de gasconismes en usage dans l'Agenais; mais les véritables modèles du genre seront fournis par *Les Gasconismes corrigés* de Desgrouais, et surtout par les *Observations sur quelques particularités du parler bayonnais*, publiées en 1904 dans le Bulletin de « Biarritz Association » par le savant professeur du Lycée de Bayonne M. J. Lambert. (1) Le jour où des travaux semblables auront été rédigés pour chaque région intéressée, il sera facile d'apporter à l'enseignement du français un perfectionnement considérable: les instituteurs auront un guide des plus sûrs; quant aux maîtres de l'enseignement secondaire, dont le recrutement n'est pas régional, ils auront ainsi à leur disposition un excellent instrument de travail quand ils seront appelés à enseigner loin de leur pays d'origine. Mais, encore une fois, il n'y aura là qu'un palliatif provisoire, et le but poursuivi, c'est-à-dire l'épuration du français dans les régions où il n'a été à l'origine qu'une langue étrangère, sera toujours beaucoup mieux atteint par l'étude comparative, plus ou moins développée, à laquelle donnera lieu l'enseignement de la langue régionale.

Nous aurons l'occasion de signaler, au cours de cette discussion, d'autres avantages qui résulteront de cet enseignement. Mais d'abord nous essayerons de donner une idée de la manière dont nous en concevons l'organisation.

Dans les Facultés des Lettres de nos Universités il existe déjà un enseignement de la plupart des langues régionales des pays intéressés; il est confié à des maîtres éminents, qui ne sont pas inférieurs pour la science aux spécialistes d'outre-Rhin, et qui les surpassent le plus souvent pour la finesse et la sûreté du goût littéraire. Il suffirait de compléter sur quelques points cette organisation, et surtout de faire en sorte que les cours de langue et de littérature régionales fussent suivis par un plus grand nombre d'étudiants, afin que les « vocations » surgissent plus nombreuses dans cette branche de la science; alors cessera ce paradoxe qui fait que jusqu'à présent nos langues régionales ont été plus étudiées par des savants de langue germanique que par des savants de langue française: il n'y a pas longtemps encore le lecteur désireux de se procurer un recueil de morceaux choisis des troubadours

(1) Déjà une dizaine d'années auparavant M. Alexandre Leclerc, également professeur au Lycée de Bayonne, avait publié une brochure qui était comme une première ébauche du travail de M. Lambert: *Etudes sur quelques locutions vicieuses en usage dans le Midi et particulièrement dans le Sud-Ouest* par A. Leclerc; Bayonne, imp. Lamoignonère 1895.

devait le chercher en Allemagne : c'est en Allemagne également que l'on trouvait la meilleure édition annotée de la *Mireille* de notre grand Mistral ; et l'une des rares monographies consacrées à ce gascon de la région de Bayonne, si intéressant au point de vue de la linguistique générale, par les curieux problèmes qu'il soulève, était l'œuvre d'un étudiant allemand. Il faut que toutes ces choses françaises soient connues des Français et étudiées par eux.

Dans l'enseignement secondaire, qui s'adresse à des enfants et à des adolescents de dix à dix-sept ans en moyenne, la part des langues régionales devrait être évidemment plus restreinte. Elle pourrait constituer un enseignement facultatif, à raison d'une heure ou deux par semaine ; mais dans les classes normales, il conviendrait de ne point négliger entièrement la littérature régionale : il faudrait, au moins d'une façon succincte, en exposer l'histoire et en faire connaître les plus belles pages : laisser nos lycéens et nos collégiens dans l'ignorance complète des œuvres qui font le plus d'honneur à la région qu'ils habitent et où, pour la plupart, ils passeront toute leur vie, n'est-ce pas une faute comparable à celle qui consisterait à ne jamais faire aucune allusion, dans les classes d'histoire ou de géographie, aux chefs-d'œuvre de l'art dont peut s'enorgueillir leur petite patrie ?

Pour que l'enseignement des langues régionales pût être convenablement organisé dans les écoles primaires, il faudrait que les instituteurs fussent préparés à le donner, et c'est là, sans doute, ce que le Ministre de l'Instruction Publique a voulu dire dans sa réponse à la *Société des Amis de la Langue d'Oc*, en déclarant que les difficultés qui s'opposent à la solution du problème sont d'ordre technique. Il faudrait donc que les instituteurs eux-mêmes par une formation appropriée reçue à l'Ecole Normale fussent mis en état de donner à leur tour cet enseignement. Ce qui manque le plus, à l'heure présente, ce sont précisément les maîtres capables de leur donner cette préparation ; il pourra cependant, croyons-nous, être suppléé sans trop de difficulté à l'absence de ces maîtres si l'on délègue à cet effet des personnes compétentes capables d'assumer cette charge.

Supposons maintenant que quelques promotions de jeunes instituteurs ont reçu à l'Ecole Normale la formation nécessaire, et voyons comment l'enseignement des langues régionales pourra être organisé lorsqu'il commencera à fonctionner dans les écoles auxquelles ils auront été affectés.

Notons d'abord qu'il ne saurait y avoir uniformité dans la manière de procéder. Certains parlers régionaux, comme le dialecte normand, ont cessé, depuis un temps plus ou moins long, de donner matière

à une littérature véritable, malgré quelques exceptions heureuses, comme les belles compositions de Louis Beuve, le poète du Cotentin. Ici il ne saurait s'agir de donner aux écoliers un véritable enseignement linguistique. Il suffirait de se borner à leur montrer brièvement quelles sont les principales différences qui séparent le patois du français, et à leur faire lire, en les expliquant et en les commentant, des morceaux bien choisis, par exemple quelques vers de ce Louis Beuve auquel nous venons de faire allusion, ou les pièces les plus curieuses de la *Muse Normande* de David Ferrand, qui pourront compléter, comme le plus parfait des commentaires, les leçons que le maître aura l'occasion de faire sur l'histoire de la Normandie au temps de Louis XIII. Mais surtout on devra s'appliquer à inspirer aux élèves le respect de ce vieux patois qui fut la langue usuelle de leurs ancêtres, et à leur montrer combien ils doivent être fiers de son glorieux passé littéraire.

Au contraire, partout où la langue régionale continue de servir d'instrument à une littérature bien vivante, l'enseignement de cette langue et de cette littérature devront, à notre avis, occuper une place beaucoup plus considérable. Ici encore les conditions ne seront pas les mêmes dans toutes les écoles. Dans la plupart des villes d'une certaine importance, le français est devenu aussi usuel (ou parfois *plus* usuel) que la langue du pays ; c'est un fait dont il est impossible de ne pas tenir compte. Dans les localités de cette sorte, le français devra forcément constituer, comme par le passé, la base de l'enseignement dès l'entrée des enfants à l'école ; mais ils sont dans un milieu tout imprégné encore de l'influence du parler local ; les priver de tout enseignement de cette langue serait vouloir les rendre étrangers à leur propre pays, les empêcher de comprendre ce que signifient les noms de lieux dits ou les noms de famille qu'ils prononcent le plus souvent, les déraciner intellectuellement. Ici, bien entendu, la connaissance de la littérature régionale devra être plus développée que dans le cas précédemment envisagé : conçoit-on une école d'Agen où le nom de Jasmin ne serait jamais prononcé ?

Dans la plupart des petites villes, et à plus forte raison dans les villages, le parler régional est presque toujours la langue maternelle de la totalité des enfants. Pourquoi, dès lors, ne pas tirer parti de cette connaissance en quelque sorte naturelle, pour la perfectionner et l'affermir ? Quel résultat obtient-on avec le système actuel qui de parti-pris affecte d'ignorer cette langue ? Nous croyons avoir montré plus haut que la langue régionale influe sur le français pour le déformer et le rendre incorrect ; à son tour le français que l'enfant étudie à l'école influe sur la manière dont il parle sa langue régionale, pour en altérer les tours et la prononciation, et l'on

assiste à ce spectacle si fréquent dans la bourgeoisie haute et petite du Midi et de notre Sud-Ouest de personnes qui parlent un très mauvais français, et un patois ou un basque (suivant les cas) tout bourré de gallicismes ; quant à leur prononciation, elle est aussi mauvaise dans une langue que dans l'autre : c'est un assemblage hétéroclite de sons qui participent de ceux des deux idiomes sans appartenir franchement à aucun des deux. En somme elles ne savent vraiment bien aucune langue. Si leur connaissance du parler local est mauvaise leur français n'en est pas meilleur.

D'autre part, un principe élémentaire de pédagogie et de simple bon sens veut que l'on s'élève du facile au difficile, du simple au compliqué. Or, la plupart de nos langues régionales sont en possession d'un système orthographique fort simple et fort logique (1) Il y aura donc intérêt, dans les écoles de village et de petite ville où la langue maternelle de la totalité des élèves (ou presque) est l'idiome local, à commencer par celui-ci l'apprentissage de la lecture et de l'orthographe, ainsi que des éléments de la grammaire. Plus tard seulement, on abordera la lecture et l'étude du français. Pendant les deux premières années de classe, en moyenne, la langue régionale sera donc à la fois l'objet et l'outil principal de l'enseignement ; ce délai de deux ans pourra être abrégé pour les élèves les plus intelligents et les plus travailleurs ; inversement il pourra être allongé d'un semestre ou d'un an pour les élèves les moins doués : tels sont, ou à peu de chose près, les principes qui, après enquête sur ce qui a lieu en divers pays bilingues (Suisse, Belgique flamingante, pays de Galles), ont reçu, l'année dernière, au Congrès de Guernica, l'approbation générale et doivent être appliqués dans les écoles primaires, si florissantes déjà, organisées par les Provinces basques espagnoles.

Lorsque l'enseignement du français aura été abordé, la part de

1 En ce qui concerne le basque, l'orthographe usitée dans le journal *Eskual-duna* tend de plus en plus à se généraliser dans le Labourd et la Basse-Navarre. Si elle est susceptible encore de quelques légères améliorations de détail, elle n'en est pas moins excellente déjà. Elle peut d'ailleurs être appliquée également au souletin, avec les quelques modifications nécessitées par la phonétique particulière de ce dialecte : diverses publications en font foi. — Pour le béarnais et le gascon, l'orthographe des *Félibres* est elle aussi très simple ; elle a de plus le mérite de n'être, sur plusieurs points, que la restauration des anciennes graphies usitées pour ces deux langues jusqu'au XVII^e siècle et parfois même jusqu'au XVIII^e. — Sur les quelques détails de l'orthographe gasconne et béarnaise qui peuvent poser des questions embarrassantes au point de vue pratique, une personne particulièrement compétente en cette matière se propose de publier prochainement quelques réflexions, et tous les spécialistes souscriront sans peine, croyons-nous, aux solutions qu'elle propose.

l'idiome régional dans l'enseignement deviendra forcément plus restreinte. Il ne devra pas cependant être complètement négligé, et les fréquentes comparaisons de tours et d'expressions que le maître aura l'occasion d'instituer entre cet idiome et le français ne permettront pas à l'élève de le perdre complètement de vue. Quelques heures lui seront encore consacrées de temps en temps, et elles seront employées tantôt à de petites rédactions et à des dictées, tantôt à l'explication de textes bien choisis. Les traductions d'une langue à l'autre seront aussi un exercice de premier ordre pour habituer les enfants à saisir les nuances exactes de la pensée et à les rendre avec le plus de précision possible. Cette méthode donnera, on peut en être certain, des résultats meilleurs que le système actuel en ce qui concerne la connaissance du français : elle a fait ses preuves. Il s'agit moins d'instaurer une pratique entièrement nouvelle que de reprendre, en le perfectionnant, un usage qui existait encore il y a moins de quarante ans, dans certaines écoles du pays basque français ; on y enseignait aux enfants à lire d'abord le basque et à l'écrire ; et même s'ils quittaient l'école dès l'âge de dix ou onze ans avant d'avoir eu le temps de bien apprendre le français, du moins lisaient-ils couramment leur langue maternelle, et ce résultat n'était pas négligeable. Mais les vieux instituteurs qui ont eu l'occasion d'expérimenter par eux-mêmes cette ancienne méthode et la méthode actuelle nous ont toujours affirmé qu'avec la première, lorsqu'arrivait le moment de commencer l'étude du français, les progrès étaient beaucoup plus rapides et les résultats plus satisfaisants. Elle avait reçu d'ailleurs l'approbation du grand philologue Michel Bréal. Si plus tard elle fut abandonnée, c'est sans doute sous l'influence de certaines idées préconçues qui animèrent un instant la Direction de l'Enseignement primaire : on sait qu'il y a trente ou quarante ans un inspecteur général de cet enseignement, M. Carré, partit en guerre contre le breton, dont il devint l'ennemi mortel. Les choses ont bien changé depuis, et jamais, d'ailleurs, il n'y eut une hostilité ouvertement déclarée des autorités universitaires contre le basque et les dialectes méridionaux : tel inspecteur primaire, Souletin d'origine, ne cessa même point de recommander aux instituteurs de son ressort l'usage du basque comme un excellent procédé d'enseignement.

Dans la première comme dans la seconde des deux périodes de la scolarité, l'étude de la littérature régionale devra être au moins ébauchée. Pour les petits de six à dix ans environ, on choisira de préférence comme textes de leçons ou d'explications les chansons populaires : le Béarn, en particulier, en possède de bien jolies ! Quant au pays basque il en a de si belles comme texte et comme

chant, qu'on se demande vraiment s'il serait possible de trouver mieux pour ouvrir l'âme des enfants au sens de la poésie et de la beauté musicale : comment peut-on laisser inemployé un pareil trésor ? À l'égard des élèves d'âge plus avancé le rôle de la chanson populaire sera moindre, mais il ne cessera pas complètement ; à l'occasion elle servira de commentaire soit à une leçon de géographie, soit à une leçon d'histoire : lorsque, par exemple, dans le petit cours très élémentaire d'histoire régionale qu'il doit à ses élèves le maître traitera de cette période troublée que fut le XV^e siècle dans la Navarre et les régions voisines, quel meilleur moyen de graver dans la mémoire des petits Souletins les traits essentiels de cette leçon que de commenter devant eux la fameuse chanson de Berteretch, si émouvante dans la simplicité de son tragique récit ? Mais le rôle principal dans cet enseignement littéraire sera dévolu pendant la seconde période de la scolarité à des morceaux célèbres des meilleurs prosateurs et poètes régionaux : mieux que le français, en effet, la langue maternelle saura parler à l'âme des enfants et ils saisiront mieux chez elle les éléments de la beauté littéraire : ainsi dans la mesure où leur âge le comporte, le goût pourra se former en eux, et plus tard ils seront mieux préparés à apprécier, à l'occasion, les mérites des œuvres écrites en français.

Une école où l'enseignement de la langue régionale serait organisé suivant ces principes n'est pas une utopie. Sans parler des institutions de ce genre qui existent en divers pays étrangers, ni des essais heureux réalisés dans le Roussillon par les instituteurs catalans, il existe dans le Labourd même une école où, grâce à l'initiative d'un de nos meilleurs écrivains basques, l'enseignement de la langue locale est parfaitement organisé : et le succès que cette école a obtenu auprès des familles de l'endroit montre combien elle répond à leurs besoins et à leurs aspirations.

IV

Conclusion

Dans un pays comme la France, où l'unité nationale est si forte, l'enseignement des langues régionales, loin d'affaiblir cette unité, ne peut que la raffermir encore. L'exemple de ce qui se passe chez certaines nations étrangères nous montre que si quelque chose peut donner naissance à des idées autonomistes ou même séparatistes, c'est précisément l'opposition du pouvoir central au légitime souci que les régions possédant un idiome propre ont de sauvegarder cet élément essentiel et caractéristique de leur individualité. Au XIX^e

siècle, dans les écoles du pays de Galles, la langue galloise était rigoureusement proscrite, et même persécutée. A la longue, cet état de choses créait chez les Gallois une irritation grandissante, une sorte de désaffection à l'égard de l'empire britannique, qui risquait de dégénérer en un esprit séparatiste dangereux pour l'intégrité de la Grande-Bretagne. Avec une sage clairvoyance le gouvernement de Londres, il y a une vingtaine d'années, donna aux écoles galloises un statut spécial qui fonctionne aujourd'hui à la satisfaction de tous et assure le maintien de la vieille langue dont le roi d'Angleterre lui-même ne dédaigne pas de faire usage lorsque, dans la pittoresque cérémonie qui a pour théâtre l'antique château de Carnarvon, il prononce la formule traditionnelle qui investit son héritier présomptif du titre de prince de Galles. Le loyalisme inébranlable des Gallois pendant la grande guerre a récompensé le libéralisme intelligent du gouvernement britannique. — On sait avec quelle ardeur, au cours du XIX^e siècle, l'Italie a désiré son unité ; depuis que cette unité a été réalisée, l'amour des Italiens pour leur patrie n'a certainement pas fléchi ; or il est difficile de trouver une nation plus fidèlement attachée à ses dialectes régionaux : ceux-ci sont couramment pratiqués non seulement par les gens du peuple, mais encore par la bourgeoisie et les personnes les plus cultivées : on peut même dire que hors les circonstances officielles et les relations avec les personnes originaires d'une autre région, la langue usuelle de tout Italien est le dialecte local, partout où il en existe un ; et l'on sait que Pie X, lorsqu'avant d'être Pape il était patriarche de Venise aimait, dans les cérémonies où il devait prendre la parole, à ne faire usage que du dialecte vénitien, fût-ce dans la cathédrale de St Marc. (1) Parmi ces dialectes, plusieurs, notamment le romain, possèdent une littérature très vivante et très belle.

Si le culte du parler régional ne saurait nuire à l'amour de la grande patrie, c'est qu'en effet, en rattachant l'homme plus étroitement au coin de terre où s'est écoulé son enfance, il fait obstacle au déracinement, qui est le plus grand ennemi du patriotisme. Dans les grands pays trop uniformisés, l'homme n'a plus le sentiment d'être citoyen de quelque part, il se croit « citoyen de l'univers »,

(1) Pie X s'est intéressé pendant toute sa vie non seulement aux dialectes de cette Italie du nord dont il était originaire, mais encore au provençal, si proche parent du piémontais et du lombard. Il entretenait même de cordiales relations épistolaires avec Mistral : c'est du moins ce que nous a affirmé une personne très au courant des choses de la Provence. Si la correspondance de ces deux grands esprits a été conservée, sa publication serait sans doute d'un bien vif intérêt.

les nationalités lui deviennent indifférentes : « *Patria est ubicumque bene est* », le déraciné devient un internationaliste.

Quelques âmes d'élite sont capables peut-être de concevoir et d'aimer une patrie vaste et imprécise, qui ne s'incarne pour eux en rien de concret ; mais un patriotisme de ce genre sera toujours exceptionnel ; pour la plupart des hommes le vaste ensemble qu'est la « grande patrie » sera aimé parce qu'il renferme en lui la « petite patrie », et parce qu'elles sont solidaires l'une de l'autre : en défendant la première contre un ennemi puissant, il sent qu'il défend la seconde.

Maintenir et honorer les langues régionales, c'est donc contribuer à la sécurité et à la prospérité de la nation tout entière.

H. GAVEL.

DES RAPPORTS DE BAYONNE ET DU LABOURD

DANS LE PASSÉ (1)

La création du Musée Basque, bien que favorablement accueillie par la majorité du public, a eu cependant quelques adversaires. Or parmi les arguments que ces derniers ont fait valoir contre l'installation de ce musée à Bayonne, il en est un qu'il y a d'autant plus d'intérêt à combattre qu'il peut paraître concluant à ceux qui se rapportent uniquement à la lettre au lieu de considérer l'esprit des choses : « Un musée basque à Bayonne, dit-on, n'a pas sa raison d'être, attendu que non seulement Bayonne n'était pas la capitale du Labourd, mais que ce n'était pas même une ville basque. »

Cette affirmation est tout à fait exacte ; on peut même aller plus loin et ajouter que, pendant sept siècles, Bayonnais et Labourdins ont vécu à peu près comme des frères ennemis. Pendant une aussi longue période, leurs relations ne se sont en rien améliorées, puisque à la veille même de la Révolution, dans une lettre du Bilgar adressée à M. de Necker pour demander que les Labourdins n'eussent pas, aux Etats Généraux, les mêmes représentants que les Bayonnais on trouve la phrase suivante :

« Jamais le pays du Labourd n'a reconnu Bayonne comme sa capitale. Leurs langues, leurs biens, leurs mœurs, les coutumes qui régissent leurs biens, leurs manières de concourir aux impôts, très souvent leurs intérêts de commerce, tout est différent. Ces différences ont fait naître entre Bayonne et les Basques des sentiments de jalousie qui deviennent facilement de l'inimitié. »

On ne pouvait résumer d'une manière plus claire l'antagonisme irréductible existant entre le Labourdin et le Bayonnais. Et cependant, quelque paradoxale que puisse paraître cette thèse, il semble possible de démontrer que, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution, Bayonnais et Labourdins ont eu tellement d'intérêts communs, que, malgré leurs dissensions, ils ont su si bien s'unir

(1) Communication faite à la séance du 8 Janvier 1923.

dans la défense des intérêts supérieurs du pays et de leurs droits enfin, que Bayonne a eu vis-à-vis du Labourd un rôle tel que les deux noms « Bayonne » et « Labourd » sont devenus inséparables dans notre histoire régionale et que Bayonnais et Labourdins, qu'ils le voulussent ou non, étaient liés par des liens si étroits qu'il n'était pas en leur pouvoir de s'en affranchir.

Lorsque Sanche-le-Grand, roi de Navarre, disposant momentanément des terres situées entre l'Adour et les montagnes que lui avait engagées Sanche Guillaume, duc de Gascogne, créa la vicomté de Labourd en 1023, il la donna à un de ses neveux Loup Sanche, le premier des huit vicomtes qui administrèrent le Labourd pendant un siècle et demi. Dès la création de la vicomté, Bayonne en devint la capitale et fut la résidence des vicomtes. Quelques années après, Eudes, duc de Gascogne, racheta les terres engagées au roi de Navarre au profit de la Gascogne. Un peu plus tard il passa sous la domination des ducs d'Aquitaine et enfin sous celle des rois d'Angleterre, dans des circonstances qu'il n'y a pas lieu de rappeler ici, car elles sont du domaine de l'histoire générale. En 1174 les Seigneurs du Labourd trouvant le joug anglais un peu trop lourd, cherchèrent à le secouer et se révoltèrent ; mais Richard-Cœur-de-Lion les mit rapidement à la raison et ils durent faire acte de soumission définitive. C'est à la suite de ces événements que le roi d'Angleterre sépara Bayonne du Labourd, pour placer directement cette ville sous l'autorité royale par la nomination d'un prévôt. Quant au Labourd il fut laissé pendant quelques années sous l'autorité du vicomte qui se fixa à Ustaritz, où il construisit pour sa résidence un château sur l'emplacement de la mairie actuelle et dont il fit la capitale du Labourd. Quelques années après, en 1183, la lignée des vicomtes prit fin et le Labourd fut rattaché directement à la couronne et administré par un bailli.

Une première constatation découle de cet exposé, c'est que de 1023 à 1174, c'est à dire pendant 151 ans, Bayonne a été la capitale du Labourd.

Antérieurement à ces événements et avant même que le nom du Labourd ait paru dans l'histoire, Bayonne avait été, au point de vue religieux, la métropole de toute la région. Il ne fait plus de doute aujourd'hui qu'au VI^e siècle et peut-être même dès le V^e siècle, Bayonne fut le siège d'un évêché, ainsi qu'il ressort d'une très intéressante lettre de M. Camille Julian à M. le Chanoine Daranatz, qui a été publiée dans le Bulletin de la Société. Désorganisé par les invasions, le diocèse fut réorganisé au commencement du XI^e siècle, et, depuis cette époque jusqu'à nos jours, les paroisses du La-

bourd ont toujours fait partie d'un diocèse dont l'évêque résidait à Bayonne.

Les évêques eux-mêmes furent très souvent des basques : les Garcia, les Bernard de Lacarre, les de Sault, les d'Ahaxe de Haïtce, les d'Ezpeleta, les de Lahet, les Huarte, les d'Echauz, les Sossiondo, les d'Olee, étaient basques, sinon tous Labourdins. Les curés de la Cathédrale, ceux de Saint-André, étaient toujours choisis parmi les prêtres basques ; enfin au chapitre de la Cathédrale une place importante était réservée aux basques. Il n'est pas douteux que la présence de ces nombreux basques dans le clergé bayonnais, à une époque où la vie religieuse était si intimement liée à la vie ordinaire, n'ait été l'occasion de relations fort étroites entre Bayonnais et Labourdins.

Si, du domaine religieux on passe au domaine militaire, on fait une constatation similaire. La milice du Labourd, qui avait remplacé l'Armandad, créée en vue d'opérations de police et de la poursuite des malfaiteurs, perdit peu à peu son caractère de force de police pour devenir une véritable organisation militaire destinée non seulement à veiller à la tranquillité du pays, mais aussi à se battre au même titre que les troupes régulières. Avec le temps Bayonne arriva à bénéficier des services de cette milice presque autant que le Labourd, ainsi qu'il résulte de cette phrase d'un rapport rédigé en 1698 par l'Intendant de Guienne, M. de Besons : « La Milice est destinée à la défense de Bayonne et est obligée de marcher quand le gouverneur de Bayonne le juge à propos ». Et en effet des détachements de la milice sont souvent appelés à Bayonne, soit pour renforcer la milice bourgeoise (organisation bayonnaise), soit pour faire face à des besoins imprévus.

En 1474, à la suite d'une tentative de débarquement des Anglais, le Labourd mit 400 hommes à la disposition de Bayonne. En 1569, pendant les guerres de religion qui ensanglantèrent le Béarn, les Bayonnais, craignant une invasion par les troupes de Montgomery, demandent 200 miliciens, qui sont fournis. En 1574, en 1575, en 1579, en 1583, en 1591, en 1593, en 1633, en 1674, des détachements de la milice sont envoyés à Bayonne à l'occasion de menaces soit des Espagnols, soit des Hollandais, soit des Protestants, soit des Ligueurs. En 1733 pendant la guerre de la succession de Pologne, de 1743 à 1759 pendant la guerre d'Autriche et de Prusse, la milice remplace à Bayonne les troupes régulières envoyées sur les frontières de l'Est. Il y a même entre Bayonne et les cités labourdines, notamment Saint-Jean-de-Luz, une entente en vertu de laquelle la milice est fournie quand les circonstances l'exigent et qui prévoit aussi que Bayonne sera avisée de tout ce qui pourrait se passer

sur la frontière intéressant sa sécurité. En outre, il n'y a pas un passage de personnage de marque, et on sait s'ils furent nombreux, qui ne soit une occasion de faire venir à Bayonne des détachements de la milice pour rendre les honneurs. On le voit, Bayonne retirait de cette organisation labourdine des avantages inappréciables.

Cependant, ce concours que le Labourd prêtait à Bayonne n'était pas tout à fait désintéressé. Il ne faut pas oublier que Bayonne était la place forte couvrant le Labourd et que cette place prise, c'était le pays ouvert sans défense à l'ennemi. Bayonne était aussi le refuge des populations en cas d'invasion : on en eut un exemple lorsqu'en 1636 les Espagnols se rendirent dans la partie cotière du Labourd qu'ils occupèrent pendant deux ans : une partie de la population vint chercher refuge à Bayonne.

Les Labourdins avaient donc un intérêt de premier ordre à ne pas laisser tomber cette place entre les mains des ennemis et pour cela à la défendre en cas d'attaque et à entretenir ses fortifications en temps de paix, pour la mettre en mesure de résister à des sièges éventuels. Aussi coopèrent-ils à cet entretien et fournissent-ils du monde lorsqu'il y a des travaux à effectuer. En 1567 les habitants du Labourd, qui viennent à Bayonne avec des charrettes pour le transport des marchandises, sont tenus de faire un voyage pour transporter des matériaux destinés aux fortifications. L'année suivante le Labourd fournit un certain nombre de bœuviers avec leurs attelages pour le même objet. En 1571, une muraille s'étant effondrée, le Bilçar décide que, pour la restaurer, les communes du Labourd fourniront un certain nombre de pieux, proportionnellement à l'étendue de leurs bois. En 1594 cette assemblée désigne le nombre d'hommes que chaque paroisse doit fournir pour effectuer de grands travaux aux fortifications.

En 1602 les Labourdins protestent contre la fréquence de ces corvées et refusent de répondre à une demande de Bayonne ; mais le Bilçar reconnaît si bien la légitimité de cette demande qu'il fournit à la place d'ouvriers la somme nécessaire pour un mois de travail. Enfin, en 1652, à la demande des Bayonnais et des Labourdins, un fort qui avait été construit à Biarritz, fut démoli et les frais furent payés solidairement par eux, soit 2000 livres par les Bayonnais et 4000 livres par les Labourdins. On le voit, sur ces questions de la défense du pays, Bayonnais et Labourdins étaient étroitement unis.

Il en était de même pour les questions concernant la marine. Le Labourd était desservi par deux ports, Bayonne et Saint-Jean-de-Luz. Ce dernier n'était pas un simple port de pêche comme aujourd'hui. Au XVI^e et au XVII^e siècles c'était un port

de commerce, rival de Bayonne et qui armait une vingtaine de grands navires pour la grande pêche seulement. Or, bien que Saint-Jean-de-Luz fut une cité labourdine, c'est Bayonne qui desservait le Labourd, c'est par son port que passaient les approvisionnements qui lui étaient destinés et qui bénéficiaient de la franchise. Aussi, en échange de cet avantage, les Labourdins concouraient à l'entretien des ouvrages intéressant la navigation sur la Nive et sur l'Adour. Si des crues, des inondations ou toute autre cause venaient à détériorer les installations du port, ils fournissaient du personnel et du matériel pour les réparations. C'est ainsi qu'en 1578, lorsque Louis de Foix détourna au Boucau le cours de l'Adour, ils fournirent 1000 hommes pendant 3 jours pour coopérer aux travaux. En outre, c'est à Bayonne que résidaient les autorités maritimes de la région, le commandant de la marine, les fonctionnaires du tribunal de l'Amirauté, l'officier général garde-côte, dont l'autorité s'étendait de Mimizan à la frontière ; c'est à Bayonne que fut installée l'école d'hydrographie, dès sa création, en 1675 ; c'est à Bayonne enfin qu'étaient enrôlés les matelots que devait fournir le Labourd pour la marine royale.

Ce n'est pas seulement au point de vue administratif que les marins de Bayonne étaient en rapport avec ceux des autres ports labourdins, mais aussi dans l'exercice de leur profession. En 1628, lors du siège de la Rochelle par les armées du roi Louis XIII, Richelieu demanda aux ports du Labourd de ravitailler l'île de Ré bloquée par la flotte anglaise. Une flotte fut formée à Bayonne, qui fournit 10 pinasses et à Saint-Jean-de-Luz qui fournit 15 pinasses et 36 barques toutes chargées de vivres. Ces deux flottilles opérèrent ensemble sous le commandement de d'Andoins, Valin et d'Ibagnette, les deux premiers Bayonnais, le dernier de Saint-Jean-de-Luz ; elles traversèrent la flotte ennemie, ravitaillèrent l'île de Ré et prolongèrent ainsi la résistance : « Dans ce brillant fait d'armes, » écrit le regretté M. Yturbide, on vit flotter à côté l'un de l'autre « le drapeau blanc fleurdelysé de France et le pavillon rouge et « noir du pays du Labourd ». Plus tard, pendant la guerre de sept ans, Bayonne et Saint-Jean-de-Luz se réunirent pour offrir au roi Louis XV une frégate de 22 canons « La Bayonnaise », qui fut lancée en 1764.

On pourrait citer bien d'autres cas, surtout pendant les guerres avec l'Espagne, où les marins de Bayonne et ceux du Labourd ont fait cause commune pour combattre les ennemis.

Au point de vue judiciaire, c'est à Bayonne qu'était la juridiction au 2^e degré, car les appels se portaient du bailliage d'Ustaritz à celui de Bayonne. En outre la juridiction de la ville pénétrait en Labourd,

car depuis 1617 elle englobait la vallée de la Nive jusqu'aux environs d'Ustaritz et la région située à l'ouest de cette vallée jusqu'à Arbonne.

Ces relations étroites entre Bayonnais et Labourdins, nous les retrouvons en dehors des cas précédents en maintes circonstances. Pendant des siècles, les uns et les autres ont vécu dans des transes continuelles, menacés par les invasions, par la peste, quelquefois par la famine, aux prises avec des difficultés de toutes sortes, avec les voisins, avec les inondations, les ensablements des rivières, avec les malandrins qui désolaient la région etc.... Ces fléaux leur étant communs, il était naturel qu'ils s'unissent pour les combattre.

En 1311 nous voyons par exemple les Bayonnais et les Labourdins de la côte faire une entente avec les Espagnols, pour mettre un terme aux actes de piraterie. Ils décident qu'une commission siégera tous les deux ans à Saint-Jean-de-Luz et connaîtra de tous les actes délictueux dont on aura à se plaindre.

En 1357 une sentence du Prince Noir confirmant un arbitrage du sire d'Albret, à la suite de l'horrible drame de Proudine, met les Biarrots dans l'obligation de vendre leur poisson à Bayonne.

Par contre les femmes des pêcheurs Biarrots ont le privilège de cette vente.

L'évêque de Bayonne avait droit à la langue de la première baleine prise dans l'année, et les Bayonnais avaient droit à une redevance sur toutes les baleines prises par les Biarrots, qui devaient les prévenir.

Et ce n'est pas seulement avec les habitants de la côte que les rapports étaient étroits, mais aussi avec ceux de tout le pays de Labourd.

En 1568 le sieur de Prat, clerc de ville, se met en rapport avec les Labourdins pour réprimer les déprédations commises dans les environs de Bayonne.

En 1591 les habitants d'Espelette s'étant révoltés contre leur seigneur qu'ils tenaient enfermé, le Conseil de Ville de Bayonne sert de médiateur et obtient que le différend soit soumis à un arbitrage. Le même conseil remplit le même rôle de conciliateur en 1621, à l'occasion d'une révolte des habitants de Ciboure et d'Urrugne, motivée par la construction d'un fort au Socoa. Il réussit à apaiser le conflit et à éviter une effusion de sang.

En 1689 Bayonnais et Labourdins sont réunis pour défendre leurs intérêts communs dans une conférence qui est tenue dans l'île des Faisans avec des délégués espagnols, pour régler des questions commerciales.

Bayonne veille sur le Labourd et l'approvisionne. A plusieurs re-

prises, notamment en 1528 et 1595, elle lui fournit de grands approvisionnements de blé. Et ce n'est pas seulement du blé qu'elle fournit. Dans son rapport déjà cité, M. de Besons écrit : « Le Labourd, pays stérile, tire de Bayonne ce qui est nécessaire pour sa nourriture ».

Au XVIII^e siècle, la Chambre de Commerce de Bayonne ne perd pas une occasion de protester contre les abus de la Ferme, aussi bien en Labourd qu'à Bayonne. Elle prend en mains les intérêts de Saint-Jean-de-Luz comme les siens et après 46 ans de démarches, elle finit par obtenir la franchise pour ces deux ports et l'exemption des droits qui entravent le trafic pour elle et pour une partie du Labourd.

Bayonne et le Labourd jouissent de certaines immunités qui sont les mêmes; ils ont le bénéfice des droits de la coutume, ils sont exempts de l'impôt sur le papier timbré et le parchemin timbré, qui existe chez leurs voisins.

On pourrait citer encore bien des cas où les intérêts des Bayonnais et des Labourdins étaient les mêmes; ces quelques exemples paraissent suffire pour montrer qu'au point de vue religieux, militaire, maritime et économique le Labourd dépendait entièrement de Bayonne. Mais ce n'est pas tout : les fonctionnaires qui résident habituellement au chef-lieu de la province, et dont la présence donne une certaine importance et un certain relief à la capitale n'habitaient même pas Ustaritz. Les baillis étaient de grands seigneurs du pays qui habitaient soit Bayonne, soit leurs châteaux : c'était le cas des d'Urtubie, des Caupenne d'Amou, des de Garro, des Lahet, des de Sault, etc. La plupart du reste cumulaient les fonctions de bailli avec d'autres, telles que celles de prévôt de Bayonne, de sénéchal des Lannes, de châtelains de places fortes. Beaucoup passaient une grande partie de leur temps à la guerre. On peut même en citer un, Jean de Foix, qui ne parut jamais en Labourd.

Les lieutenants-généraux étaient comme les baillis et cumulaient d'autres fonctions en dehors du Labourd, telles que celles de clerc de ville de Bayonne, de syndic de l'Amirauté etc. . . .

Le syndic lui-même, l'agent élu par le Bilçar pour défendre les intérêts du pays et gérer ses biens, n'habitait pas le plus souvent la capitale. C'étaient pour la plupart des notaires habitant des localités quelconques du Labourd. Sur 49 syndics, on connaît la résidence de 27 et sur les 27, 10 seulement habitaient Ustaritz — (les autres étaient : 2 de Biarritz, 1 de Saint-Jean-de-Luz, 1 d'Ascain, 2 d'Urrugne, 1 de Saint-Pé, 1 d'Espelette, 1 d'Arcangues, 1 de Larressore, 3 de Cambo, 1 d'Ainhoa, 2 de Villefranque, 1 de Mendionde, 3 d'Hasparren, 1 de Bards).

Mais, peut-on se demander, puisqu'il en était ainsi, qu'est-ce qui restait à Ustaritz comme capitale du Labourd ? C'est encore dans le rapport de l'Intendant de Besons que nous trouvons la réponse à cette question.

« Ustaritz est le bourg où se tient la justice et où se font les assemblées du pays ». Ainsi, de temps à autre, la réunion du Bilcar et toujours le tribunal ; voilà ce qui caractérise la capitale du Labourd. Or, il ne faut pas croire que les habitants d'Ustaritz fussent enchantés d'avoir ce tribunal ; bien au contraire. On sait ce qu'étaient les tribunaux sous l'ancien régime : autour d'eux gravitaient, ainsi que le dit un mémoire du temps : « une foule de sergents, de recors, de praticiens et autres suppôts de tribunaux », qui étaient une cause de troubles, de rixes et dont les habitants auraient bien voulu être débarrassés. Les choses en vinrent à un tel point qu'en 1718 les habitants demandèrent qu'on mit le tribunal ailleurs.

M. de Lespès de Hureaux, lieutenant-général au criminel de la Sénéchaussée des Landes, chercha une autre paroisse du Labourd pour l'y mettre : aucune n'en voulut et Ustaritz dut garder son tribunal.

Ainsi d'un côté nous voyons une capitale labourdine n'ayant qu'un tribunal, qui est pour elle une charge et de l'autre une grande ville, non labourdine, il est vrai, mais réunissant tous les services du Labourd qu'on trouve habituellement dans une capitale et devenue indispensable à son existence.

La conclusion paraît découler naturellement de cette double constatation :

Pendant plusieurs siècles Bayonnais et Labourdins ont vécu côte à côte, comme deux associés entre lesquels existait une certaine incompatibilité d'humeur, mais liés par des intérêts tels qu'ils ne pouvaient, au risque de compromettre leur existence même, s'affranchir de cette sorte d'alliance de raison. En outre, il résulte de ce succinct exposé, qu'à bien des égards, Bayonne a eu vis à vis du Labourd un rôle qu'on peut désigner, si le mot de « capitale » paraît impropre, par celui de « métropole », ce terme étant pris dans son sens le plus large. Dès lors ne semble-t-il pas qu'il n'y ait rien que de très naturel à consacrer cette union plusieurs fois séculaire en les associant dans un Musée destiné à rappeler aux générations futures ce que fut leur passé ?

J. NOGARET

SAINT JEAN DE LUZ

SALLE DU MAGIC CINEMA

PROCHAINEMENT
 Au bénéfice des Orphelins de Guerre
 de St Jean de Luz et Tchoire

AUDITION EXCEPTIONNELLE
 de Musique Basque Moderne
EXECUTÉE
 par un groupe d'amateurs

1^{re} PARTIE Fragments de la Fédérale Lyrique Basque

1 Ouverture Orchestre
 2 Duo des deux sœurs Orchestre
 3 Intermezzo Orchestre
 4 Duo de Ganich et Maïtena Orchestre

MAITENA
 paroles d Et-Decrept - musique de Ch. Colin

2^{me} PARTIE Création de l'Opéra Basque
 En un acte

SEMETCHIA
 paroles d Et-Decrept - musique de Ch. Colin
 interprété
 entièrement
 en Basque

DISTRIBUTION

Magalen
 Beñat
 Erremun
 Piarrestone

Orchestre de 25 musiciens sous la direction
 de M. G. Colin




Affiche de SEMETCHIA, Saint-Jean-de-Luz (8 Mai 1921)

SEMETCHIA ⁽¹⁾



Gure denborako gertakari bat, egite batian bildua.

HITZKARI ETA KANTARIAK :

MAJALEN, 26 urthe, Elhorreneko andre gaztia.

ERREMUN, 18 urthe, Majalenen anaia, soldado berri bat.

BENAT, 50 urthe (semeitchia), soldado zahar bat.

PIARRECHUME, 65 urthe, letrazallia.

Gertakaria etche eder baten ezkaalzia iragarten da. Gibelian — kanpoko aldia bi leho berinadun landuren artian. Eskoñ eta ezker, geletako eta sukaleko aldiak. Erdian, mahañ zabal bat ongi loreadun eta ahide ilhurez estalia. Hor eta hemenka, armario, kutcha eta jartokiak. Aintziman, josteko tresna (*machina*).

LEHEN AGER-ALDIA.

MAJALEN, tresnari lotuz jarturik, hari da mokanes azpiltzen bere gertako semeitchiarenezat. Kadira baten gainan metatu ditu galtzerdi, barneko, gerriko eta mokanes zenbait; bertze batian chokolot eta chardinak, soldaduari igortzeko.

MAJALEN — lantzen eta kantatzen

Bakian Biziak ez baitzuen naski
Bihotzen hausteko pairamenik aski.
Errege batek — bai eta nola ! —
Churgatu dauku gure odola :
Mundu osua zaurtu nahi zuen naski
Ez ginuelakotz pairamenik aski..

(1) La première représentation de cette petite pièce, dont la musique est du compositeur Charles Colin, a été donnée dans la salle des Fêtes du Casino de Saint-Jean-de-Luz, le 8 Mai 1921.

C'était la première fois qu'un ouvrage de cette forme, comprenant du dialogue parlé et du dialogue chanté, obtenait une interprétation entièrement basque; même chez nos frères de race transpyrénéens, nous n'avions pu réunir jadis pour Maïtena une troupe composée d'éléments susceptibles de parler et de chanter en langue euskarienne.

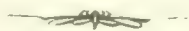
Les interprètes étaient :

Pour *Majalen* : Madame ANITA LAFARGUE-BOUSTINGORRY.
Erramun : M. RAMOS.
Beñat : M. Paul HENRY.
Piarrechume : M. BRUNGEON.

Un orchestre de trente instrumentistes bien stylés était dirigé par le compositeur lui-même.

LE FILLEUL

Pièce contemporaine avec chants, en 1 Acte



Traduction libre (1)

*A mon cher Ami le Docteur Michel Lerebourse,
soldat de la Grande Guerre*

E. D.

PERSONNAGES

MADELEINE, 26 ans, Jeune Maîtresse d'Elhorrenia.

RAYMOND, 18 ans, son frère, jeune soldat.

BERNARD, 50 ans « Le Filleul » vieux soldat.

PIERRE, 65 ans, Facteur.

La scène représente le vestibule d'une belle maison basque paysanne. Au fond, la porte d'entrée ouverte entre deux grandes fenêtres vitrées. A droite et à gauche, portes donnant sur les appartements. Au milieu de la pièce, une large table occupée par des vases fleuris et des portraits de famille. Ça et là armoires, bahuts, sièges rustiques. Auprès de la rampe, machine à coudre.

SCENE PREMIERE

MADELEINE, assise devant la machine, ourle des mouchoirs pour son filleul de guerre. Elle a déjà empilé, sur une chaise, des bas, des gilets de flanelle, des ceintures et quelques mouchoirs ; sur un autre siège des victuailles.

Elle chante tout en travaillant.

La douleur se cachait sans doute en temps de Paix
Et nos cœurs n'étaient pas suffisamment trempés,
Puisqu'un Empereur féroce et puissant
Fait déjà couler notre plus cher sang.
Quand, grâce à lui, nos cœurs se seront bien trempés,
La Douleur pourra même agir en temps de Paix.

(1) La langue basque n'ayant pas l'e muet, les vers de la traduction ne font pas alterner toujours les rimes masculines avec les féminines : Ils suivent le rythme des vers basques mis en musique par Charles Colin.

Mokanesa metaren : gañian ematen duelarik : A parte :

Eztu chorteak nere zathia
Aphaindu churiz ;
Zuria holatsu, semebitchia,
Nere iduriz. . .

Berritz hasten da josten, eta kantatzen du aire bera.

Haren zafraldiez bainago hezia,
Dakit zer amaizun daukagun bizia,
Nere hortzetan hirriak eztu
Hitz ezlendunik behiñ chorrochtu.
Ez bainintzen harek osoki hezia,
Erregek borthiztu daut nere bizia.

Zakutua diltindan, Piarrechume sartzen da.

BIGARREN AGER-ALDIA.

MAJALEN . . . PIARRECHUME

PIARRECHUME.

Majalen iduri du zuretzat egia kantu horrek.

MAJALEN

Ororentzat, Piarrechume, Bakotehak badiu bere ziñak eta miñak
Ez duzu uste nere gerlako semeitchi hurek bazituela beriak, mun-
duan nihor gabe zelarik bere laguntzeko eta atchiki zeko ?

PIARRECHUME.

Zu bezalako amatchi bat atzeman duenaz geroztik, ez da doha-
kabe, gizona. Harenzat ditutzu oraino puska horiek, segur ! —

MAJALEN

Bai. Bizkitartian, hemendik aintziñat, anaiak ere beharko ditu.

PIARRECHUME guthun letra bat zakutotik ateratzen duelarik

Egia. Erremun ere badoha egun. Oritzu zure semeitchiaren berriak.

Pendant qu'elle pose le mouchoir ourlé sur la pile. A PART.

Hélas ! la douleur connaît le chemin
Qui vient jusqu'ici ;
Et je crois, filleul, que sa froide main
Vous connaît aussi.

Elle reprend sa couture et sa chanson.

J'ai vu passer la Vie et ses jeux outrageants
Et sais quelle marâtre elle est aux pauvres gens.
Jamais, par ses soins, un rire joyeux
Ne fit miroiter mes dents ni mes yeux.
Mais comme je n'ai pas peut-être assez souffert
Le sanglant Empereur m'entr'ouvre un autre Enfer.

Pierre, le sac en sautoir, entre.

SCENE DEUXIEME

MADDELEINE, PIERRE.

PIERRE

Maddeleine, on dirait que cette chanson a été faite pour vous.

MADDELEINE

Elle a été faite pour tous, Pierre. Croyez-vous que mon filleul de guerre n'a pas ses peines et ses tribulations, lui qui est seul sur la terre, sans personne pour l'aider et le secourir.

PIERRE

Pas si seul, puisqu'il a trouvé une marraine telle que vous !... Je ne le plains plus... Ces objets sont encore pour lui ?

MADDELEINE

Oui ; mais bientôt il me faudra faire deux parts.

PIERRE, prenant une lettre

C'est vrai. Votre jeune frère s'en va aujourd'hui... Tenez, voilà une lettre du filleul.

MAJALEN irakurtzen duelarik guthuna

To ! Sendatu zauku arras gure semeilehi ! Hamabortz egunenzal elhorizen omen da..

PIARRECHUME

Ho ! ho ! Majalen, kasu ! Mutiko pullit eta gisakoa balin bada.

MAJALEN hirriz

Senhar bat nahi izan banu, ez nioten gerlako ichtripueri galdetuko.

PIARRECHUME

Ez da gauza bera. Hunen alde baduzu jadanik jaidura pitta bat ! Bakhar delakotz, beldurgabe delakotz, abantzu azken jauzia egin duelakotz. Aitzaki hoik guziak gozoki mintzo zaizko zu beزالako andere ezti bati, Majalen.

MAJALEN (baso bat arno ematen diolarik)

Ori, Piarrechume. Edaazu ehorta bat. Ez da hemen senharrik sartuko, ez bada etheko semia senhartzen. Badakizu, nik beziñ ongi, Elhorreniari zer elhorri ekharri dioen azken senharrak, nere aitak.

PIARRECHUME

Badakit, Majalen. Aspalditik ezagutzen ditut ethe huntako elhorriak, bañan bai lore churi paregabiak ere. Eta ez da nihun errana loriak ez zaizkotela, azkenian, elhorrieri nausituko.

MAJALEN

Jainkoak entzun zaitzala. Edaazu Piarrechume : Arno hori berotuko da.

PIARRECHUME

Zure osagarriari, Majalen ! edaten du

MAJALEN

On dagizula.

Sartzen da Errenon soldado jaunzturan.

MADELEINE lisant

Ah ! ah ! Il est tout à fait rétabli et il viendra passer prochainement sa convalescence auprès de nous.

PIERRE

Ho ! ho ! Madeleine, prenez garde, si c'est un garçon séduisant et comme il faut.

MADELEINE riant

Ce n'est pas des hasards de la guerre que j'attends un mari.

PIERRE

Qui sait ? Celui-ci est déjà bien intéressant.

MADELEINE lui versant à boire

Buvez Pierre. Le dernier maître d'Elhorrenia, mon méchant père, a trop déshonoré ce titre de mari pour qu'un autre homme l'arbore par ma faute.

PIERRE

Une femme de votre énergie et de votre beauté, Madeleine, saurait retenir son époux au foyer.

MADELEINE

Ne tentons pas le sort. Buvez Pierre et parlons d'autre chose.

PIERRE

A votre santé ! (il boit.)

MADELEINE

Bien vous fasse.

Raymond entre en tenue de soldat, toute neuve.

HIRURGARREN AGER-ALDIA

MAJALEN — PIARRECHUME — ERREMUN

ERREMUN

To ! Hor zaro « LA CLASSE » ! Berri onak ditugu ?

PIARRECHUME (hirriz)

Bethi berak. Etzaukek gerla akabaturik ez baduzue, soldado kozkorrek, kasta izar hura chehakatzen.

ERREMUN

Gure ahalak eginen ditugu.

MAJALEN guthuna eskañirik

Irakur zazu. Nere semeitchia ethortzekoa dugu egun hautarik balez.

ERREMUN

Egun ethorri beharko du, nahi banau ezagutu.

PIARRECHUME

Sarri zohazte beraz, azkenik alchatuak ?

ERREMUN

Ez, ez. Azkenen aintzinekoak.

MAJALEN (ilhundua)

Haurrak ere gerla okhaztagarri hunek iretsiko dauzkigu.

ERREMUN leztiki

Ez dire denak gelditzen ipharreko izakean. Beha zazu, zure semeitchia ez den ederki alheratu gudu hoitarik !

SCENE III

MADELEINE, PIERRE, RAYMOND

RAYMOND.

Tiens ! « La classe » ! Vous nous apportez de bonnes nouvelles ?

PIERRE (riant)

Toujours les mêmes. C'est vous, les gamins, qui finirez la guerre.

RAYMOND

Nous ferons notre possible, du moins.

MADELEINE (à Raymond)

Mon filleul s'annonce pour un de ces jours.

RAYMOND

Qu'il vienne aujourd'hui s'il veut faire ma connaissance.

PIERRE

La dernière levée part donc aujourd'hui ?

RAYMOND

Non. L'avant-dernière.

MADELEINE assombrie

Cette guerre répugnante dévorera même nos enfants.

RAYMOND doucement

Tous ne restent pas dans les fossés du Nord. Votre filleul s'en est joliment bien tiré.

MAJALEN saminku

Bai ederki ? Begi bat abantzu galdurik, gorputz guzia sakhaitdurik, sei ilhabele erilegian egotarik ! . Laneko ere on othe da gizon ondikoizko hori ?

ERRENUN

Lagunduko duzu, Majalen, ez naiz horaz lotsa.

Majalenek begietarak eskua ematen du.

MAJALEN

Errenun, ez dut zu baizik munduan. Anai baño gihagoki seme zaitut eta ama baten hersturak orai datchiko nere bihotzari.

ERRENUN — mazelaren erakalzen diolarik

Badakiz, Majalen. Nere ama gutti ezagutu dut : Zu zaitut egiazko amatto. Etzazula bada zure senia eiziaraz zure nigarrez.

Kantatzen du nere besoetan harturik.

Ez egiñ nigarrik arreba maitea,
Aski baitzaituzte jan begitarrea.
Nere musuenzat ez luke tokirik
Berrekak bazintu bi begietarik
Ezinbertze hurek baigaitu itzuli.
Bihotzak behar du lurdinez estali.
Zaudez orai arte nik ezagutua :
Ukhaldi tzarrenek eziñ garhaitua.

Mahaña erakusten diolarik :

Orhoitzapenekiñ etzare bakharrik :
Majalen maitea, ez egiñ nigarrik.

PIARRECHUME

Orhoitzapenekiñ etzare bakharrik
Majalen maitea, ez egiñ nigarrik.

MADELEINE (sincèrement)

Où joliment !.. Avec un œil à peu près perdu, le corps couvert d'entailles et six mois d'hôpital. Pourra-t-il seulement travailler, le malheureux ?

RAYMOND

Vous l'aidez, Madeleine, je n'ai aucune crainte à son sujet.

Madeleine porte la main vers ses yeux.

MADELEINE

Raymond, je n'ai plus que vous au monde et vous êtes bien plus mon enfant que mon frère .. Votre départ me déchire le cœur.

RAYMOND (lui caressant la joue)

C'est parce que vous avez été ma véritable maman que vous ne devriez pas décourager votre enfant par vos larmes.

Il chante en l'entourant de ses bras.

Ne versez pas de pleurs, sœurlette, soyez sage.
Ils vous ont déjà trop défloré le visage...
Et s'ils venaient encore amollir et creuser
Votre chair, où pourrai-je appuyer mon baiser ?
Quand le fatal désastre épouvante votre âme
Sachez la cuirasser de fer et que ce drame
Vous laisse votre orgueil et votre fermeté,
Et, soyez la maman que vous avez été.
Que tout votre passé vous anime au courage :
Ne versez pas de pleurs, sœurlette, soyez sage.

PIERRE

Que tout votre passé vous anime au courage
Et soyez, comme alors, silencieuse et sage.

MAJALEN (borthiztua)

Idortuko ditut nere begi zolak,
Ez haur maite hunen indarrik hausteko:
Bañan zertarako gintuen acholak
Berritz eta berritz grinetan sartzeko ?
Ama, arrebarik, andrerik badute
Izigarrikeri hoikien nausiek ?
Ala errabia zaukaten berthute ?

PIARRECHUM!

Hola deitzen dute
Ditugun etsaiek.

MAJALEN (finki)

Har bezate beraz merezi dutena,
Gure itzul dadin gerletan azkena.

HIRUEK

MAJALEN

Franzia ! Zu ! gure erregiña,
Amadioz emeki egiña,
Basa gizon kasta batek zaitu
Zengopetan nahi porroskatu.

ERREMUN ETA PIARRECHUM!

O, Frantzia ! Zure haur kharitsuak
Zuri daudez korropillatuak.

MAJALEN

Ama ona, ez izan beldurrik....
Zer litake lurra zu galdurik,
Baitiozu erain, ô Frantzia,
Edertasun guzien hazia.....

HIRUEK

Baitiozu erain etc. hazia.

MADELEINE, raffermie

Je sécherai mes yeux et retiendrai mes larmes
Afin que cet enfant ne perde sa fierté.
Mais pourquoi si longtemps dominer tant d'alarmes
Si je dois ceindre encor toute ma volonté ?
Ils n'ont donc pas de mère, ou de sœur ou de femme
Les hommes qui nous font vivre ces jours affreux,
Parmi le plomb, l'acier, le poison et la flamme ?

PIERRE

Un peuple les acclame,
Vit, marche et meurt pour eux.

MADELEINE, avec décision

Que sa servilité reçoive son salaire
Et soyons les vainqueurs de la dernière guerre.

TRIO

MADELEINE

Pays de France, ô ma douce Patrie,
Tes fils t'ont faite avec idolâtrie
En s'agrégeant tour à tour à ton cœur,
France au sourire accueillant et moqueur.

RAYMOND et PIERRE

Nous, les derniers séduits par toi, Sirène,
Te proclamons maîtresse souveraine...

MADELEINE

Nargue au danger et dompte ton émoi,
Car l'univers s'effondrerait sans toi ;
Cet univers dont les splendeurs, ô France,
Ont leur principe en ta magnificence.

TRIO

Cet univers dont les splendeurs etc.

PIARRECHUME

Hola mutill. Egizue guk 70 an egin dugun baño hobeki - ez gure faltaz hargatik — eta izanen zaizte, mendez mende guziez goresiak. Ez baihaut ikhusiko, behar bada, nere itzulitik sartzian, bi hitz: Izan hadi bethi eskualdun: Ichill, zuhur eta bihotzdun.

ERREMUN (hirriz)

Bi pertsu ? Millesker, Piarrechume. Oraino elgar ikhusiko dugu. Ez dautet soñetik larrua errechki kenduko, basa gizonek.

Baoloha Piarrechume.

LAUGARREN AGER ALDIA

MAJALEN, ERREMUN

MAJALEN

Majalen jartzen da mahañari buruz eta nigar egiten du.

ERREMUN

Hots, Majalen, hots ! Norat egiñ da zure hazkartasuna ? Ez dautzute, beraz, trebesiek erakutsi gerthakari gaichtoetarik aldaratzen ? Egungoa zer da iragan direneri erkaturik ? Nere urruntziak eta gure aita higuingarriaren ihesak, etehia, andre eria eta hirur haur utzirik zure hamahirur urthetako eskuetan, ez dezakete hedoi berdiña utz zure arimari. . Halako egun ilhunak gizon baten indarrarekin jasan eta, orai emaztekitu behar zare bada, Majalen ? Acha bihotza, tenoreak galdetzen duen bezain gora edo, bertzenaz, ni jartzen naiz familiaren buruzagi. Etzauzuke eder hemezortzi urthetako etheko jaun bat, Majalen ?

MAJALEN (erdi hirriz, begiak chukatzen dituelarik)

Haur alegera bat zare, Erremun. Etzaitut gutitu nahi nere ahuleziaz. Atchikazu artha handiz zure arraitasuna.

PIERRE (souriant)

Bien dit, mon garçon, mais si tu veux que ta gloire traverse les siècles, fais mieux que nous n'avons fait en 1870... pas par notre faute du reste. Comme je ne te verrai point en revenant de ma tournée je te souhaite ceci :

Izan hadi bethi eskualdun :
Ichil, zuhur eta bihotz dun (1).

RAYMOND (riant)

Deux vers ? Merci Pierre. On se retrouvera. Les barbares ne m'auront pas la peau facilement.

Pierre sort.

SCENE IV

MADELEINE, RAYMOND

Madeleine s'assied devant la table et pleure.

RAYMOND

Voyons, Madeleine, voyons ! Qu'est devenue votre bravoure et qu'est la petite contrariété d'à présent à côté des tristesses du passé ? Notre père a fui, en compagnie d'une gourgandine, en vous laissant, à l'âge de treize ans, à la tête d'une propriété importante, en face d'une mère incurablement malade et de trois petits frères et sœur à soigner... Vous avez supporté cette charge formidable sans en être écrasée, et vous gémissiez maintenant parce qu'un marmot tel que moi va faire une petite promenade ? Si vous devenez femme à ce point, je revendique ma qualité d'homme et je prends les clefs de la maison ! — Vous auriez un *elchekeo-jaun* de dix-huit ans, Madeleine... Hein ! Ne serait-ce pas beau ?

MADELEINE (souriant)

Vous êtes un joyeux enfant, Raymond, j'ai tort. Il ne faut pas que ma faiblesse altère votre gaité.

(1) Sois toujours Basque :
Silencieux, sage et homme de cœur.

ERREMUN — musu bat ematen diolarik

Hola Majalen, hola ikhisi behar zaitut : Piarrehunek nahi bezain animutsu izanen naiz, asma badezaket zu soseguan zagozila. Ichiltze bat Nere puchketerien antolatzerat noha.

Sartzen da getan

BORTZGARREN AGER-AIDIA

MAJALEN

Majalenek hartzen ditu elhurrak edo puchketak. Bat lamazka eta behatzen lizeki : gero kantatzen du : AMARI NABE :

Zuk ama ikhasi duzu,
Bizi labur batian,
Zorigaitza nola dagon
Chutik gure alhian.
Ohatzen etzinelarik
Zure chokho eztian,
Bihotza lehertu dauzu
Bi eskuen ar'ian.

BI HAUTPEGUNEEI : Eta zuek, nere aingeruak,
Herioak goizegi hartuak,
Zuek biak hancabi urthetan
Gan ziñeten... harat !... kasik betan.....
Bai aspaldi dakit badutala
Atsekabez ereman ahala.....

AITAENABE : Aita ! aita ! Ezin barkatua !.....
Zenbat aldiz maatarikatua.....
Gure phenez zu zare hobendun...
Zu, choilki, zu ! Aita... Bañan egun
Nere herra hasi zait gutitzen.
Hehura hau, zuk utzia hor zen.
Hobenaren lekhuako bezala.....
Eta orai, dakit eztudala
Zure hutsen jotzeko eskurik.....
Zaude beraz bertze kiñ lothurik !

Hehura bat bertziaren gainan ibentzen edo pansatzen ditu.

RAYMOND (l'embrassant)

Bien. Madeleine, bien. J'aime à vous voir ainsi, raisonnable et sereine. Je vais faire mon baluchon.

Il sort à gauche.

SCÈNE V

MADELEINE

Elle prend les portraits l'un après l'autre et les regarde longuement.
Elle chante à celui de sa mère :

O mère ! en pleine jeunesse —
On eût dit dans votre fleur —
Vous reçûtes la caresse
Desséchante du malheur..
Vous viviez, calme et ravie,
Sans presque trop le savoir,
Et Lui brisa votre vie
Comme on brise un clair miroir.

A ceux des enfants morts :

Et vous, et vous, mes petits chérubins,
Vous que la mort arracha de mes mains
Avant d'avoir connu le mal de vivre,
Vous figurez à la fin de mon livre..
Livre funèbre et lourd, livre de deuil
Dont notre père occupe, hélas ! le seuil..

A celui de son père :

Père léger, cruel, impardonnable.
Funeste auteur d'un acte abominable,
Combien de fois ai-je maudit ton nom !
Je le voudrais même à présent.. mais non,
Je sens mourir ma colère lointaine..
L'heure n'est plus aux sentiments de haine
Pour l'un de ceux qui nous tinrent au cœur..
Que se résorbe en moi l'âpre rancœur
Et ce portrait, témoin de tous tes crimes,
Qu'il se rallie à ceux de tes victimes.

Elle pose les portraits l'un sur l'autre et prie.

OTHOITZA

Jainko Jauna, harzatzu guziak :
Aita, ama, arreba, anaiak !
— Hobenduri edo hobengabe —
Baitzare zu, Jauna, denen jabe.

Othoitza hasten duclarik, sartu da soldado adineko bat, den baño zahar
rago iduri du. Begitartia, bizar laur egumetako batez estalia du (*ez lutzago*)
eta oihal churi batez kopetaren erditik aho chokhoraño, begi ezkerre tapat-
zen diolarik oihal beltz batek.

SEIGARREN AGER-ALDIA

MAJALEN, BENAT (soldado zaharra)

BENAT (boza dardaretan)

Egun on, andria.

MAJALEN (harritua)

Ha! zer boza!..... Nor zare zu?

BENAT (herabe)

Zure.... zure semeitchia, gerlakoa.

MAJALEN (hatsa harturik)

Ah!.... zu zare..... Beñat?

BENAT

Bai..... ni Ustegabetan heltzen naiz?

MAJALEN (oraño harrituchia)

Ez! ez! zure guthuna izan dut orai berian, ber-berian.

PRIÈRE

Seigneur mon Dieu, Dieu de miséricorde,
Soulevez-les entre vos bras puissants,
Pour réunir dans la sainte concorde
Et le coupable et les trois innocents.

Comme elle commençait la prière, un soldat d'un certain âge est entré : il a l'air plus vieux qu'il ne l'est en réalité. Une barbe de quatre jours lui couvre la figure et un bandage lui prend le côté gauche de la face, du milieu du front au coin de la bouche ; son oeil gauche est caché par une bande noire.

SCENE VI

MADELEINE, BERNARD (le vieux soldat).

BERNARD (la voix tremblante)

Bonjour, Mademoiselle.

MADELEINE (étonnée)

Ha !.. Quelle voix ! Qui êtes-vous ?..

BERNARD (avec timidité)

Je suis votre filleul... de guerre.

MADELEINE (respirant)

Ah !..... C'est vous ?.. Bernard ?

BERNARD

Oui..... J'arrive à l'improviste ?

MADELEINE (encore un peu étonnée)

Non ! Non ! Je viens de recevoir votre lettre.

BENAT

Bai. Hamabortz egunen permissionia ardietsi dut. Barkha datazu nere ausartzia, galdetu badautzu zure aldiari epe labur horren iragaitia.... Amatchi... Harrituchia ziñen sartu naitzenian.

MAJALEN

Ez. Ez. Zure bozak harri-arazi nau.

BENAT (erdi hirriz)

Gure bozek orai dirurite berize mundutik sartzen direla.

MAJALEN

Elzen hori. Ez dezakezu jakin nere gogua zer zabillon, eta, gañerak, ez nintzen orain zure ethortziari ohitua.

BENAT (beroki)

Ez ni ere. Ez nuen auzesten lortu laster hurbil nindaitzukea.

MAJALEN (herabotua)

Nere auziari oihu egiten diot : bozkariotuko da zure ikhustiaz. Hitz dautzu berantetsia zintuela.

BENAT (ezbaki)

Gaño haurra. Nibaz nintzo zinteten naski badzuelan ?

MAJALEN

Egun guziz. Nahiko ginuen jakin harek bereziki — zer adiñ, zer begitarte, zer familia zintuen.

BENAT

Nituen ? Egia diozu... Ditudan, orai, hobeiki litake. Zu zaitut amatchi, nere familia guzia, nahi banauzu etheketzat hartu.

BERNARD

Oui. J'ai obtenu quinze jours de permission. Pardonnez-moi la hardiesse de passer ce court congé auprès de vous, Marraine. . . . Vous sembliez un peu étonnée quand je suis entré ici !

MADELEINE

Non ! Non ! C'est votre voix qui m'a surprise.

BERNARD (riant à demi)

Nos voix maintenant ont l'air de venir de l'autre monde.

MADELEINE

Ce n'était pas cela. Vous ne pouvez vous douter de ce qui s'est fait dans ma mémoire. D'ailleurs, je n'étais pas faite à l'idée de votre venue.

BERNARD (avec chaleur)

Moi non plus. Je ne pouvais me représenter cette joie pour un jour si prochain.

MADELEINE (intimidée)

Je vais appeler mon frère : Il sera très heureux de vous voir.

BERNARD (doucement)

Pauvre enfant ! Vous parliez quelquefois de moi, peut-être ?

MADELEINE

Tous les jours. Nous aurions voulu savoir — lui particulièrement — quels étaient votre âge, votre physionomie, votre caractère si vous aviez une famille

BERNARD

Si j'avais ? C'est bien dit. En avoir une maintenant, serait mieux. Vous êtes, vous Marraine, toute ma famille, si vous voulez du moins m'admettre dans la vôtre.

MAJALEN (arraiki)

Hartu zaitul, semeitehitzat hartu zaitudanian. Piarrechume, gure letrazalliak, nahiko zintuen urrunago helarazi gure ahidetasunian. (Hirri hari da aphur bat) Mutiko gazte, pollit.... Ah! ah! ah! (Oihu egiten du) Erremun! Erremun! zaloian!

Sartzen da Erremun.

ZAZPIGARREN AGER-ALDIA

MAJALEN, BENAT, ERREMUN

MAJALEN (alegeroki)

Huna, Erremun, zure konat gaia, Piarrechumeren nahiaz bederen.

BENAT

Etzaitela nitaz trufa, Amatchi: berrogoi eta hamar urte badi-tul.

ERREMUN (gozoki)

To! To! Benat zaitugu beraz? Zer zinen engaiatu adin hortan?

BENAT

Engaiatu, bai, hauzi handi batian nere hobenen irabazteko.

ERREMUN (hortzekua ematen diolarik)

Ala jokua! Ilagun, etzaituzte gochoki erabilli.

BENAT (arraiki)

Edertu naiz. Ikhus! baninduzue hastian.... handik lekhora!

MADELEINE (joyeusement)

Je vous y ai fait votre place en vous prenant pour filleul, et même Pierre, notre facteur, aurait bien voulu vous faire entrer plus avant dans la parenté. Elle rit un moment.) Un garçon séduisant !..... ah ! ah ! ah ! (Elle appelle) Raymond ! Raymond ! Venez vite !

Raymond rentre.

SCENE SEPTIEME

MADELEINE, BERNARD, RAYMOND.

MADELEINE (gaiement)

Raymond, voici votre futur beau-frère, si le désir de Pierre se réalise.

BERNARD

Ne vous moquez pas de moi, Marraine : J'ai cinquante ans.

RAYMOND (avec rondeur)

Tiens ! Tiens ! Vous êtes Bernard ? Et... vous vous êtes engagé à cet âge ? ...

BERNARD

Engagé, oui, pour racheter mes fautes en me sacrifiant à une grande cause.

RAYMOND (lui donnant une poignée de main)

Par ma foi, camarade, ils ne vous ont pas raté.

BERNARD (gaiement)

J'ai embelli. Si vous m'aviez vu revenant de là-bas !

ERREMUN

Bero egiten zuen ?

BENAT

Askillo, Gu zaharrentzat bereziki, ez baiginnuen apendizkorik egin ordu arte. Baina, behar denian bere burua erakutsi ez da ez zahar ez gazterik : Eginbidiak nantzen zaitu.

MAJALEN

Bai, eginbidiak. Biziko okasione guzietan agertzen zauku eginbidia.

BENAT (hazkurt)

Badakit. Eta noizpeit adantzi dutalakotz, aise emanen nuen nere bizia Frantziari, aintzindariak etsaiari buruz itzuli gaituztenian.

ERREMUN

Hanitz erori zarete ?

BENAT

Lehenbiziko tiroetarik ez da bihirik gelditu. Bigarrenak ukitu ditu doidoia izakak. Azkenian, guria aintzinatzen denian, politikak, errestak, egon ziren arbola molzorro edo harrasi demendrenen gibelian gerizatuz, alenamen sua iraungituekua zen, eta sartu gare debruak eginikako hildo helan. Ala fede ! gure hillak ongi menderatuak izatu dire. Zer sarraskia ! nere haur maitiak.

MAJALEN

Jesus !

BENAT

Ez da han jostetarik. Eta, gehiagoko dena, hasteko heldur, izialdura harek etzaitu kordokatzen. Beharrietako **burrumba batek** choratzen bezala zaitu eta **bazoazi**, erdi itsutua, erdi mozkortua, gorphutz hill bat chirimolaren erdian iduri.

RAYMOND

Il y faisait chaud ?

BERNARD

Assez, surtout pour nous les vieux, peu entraînés et même inexperts. Mais le devoir commande et il n'y a alors ni jeune ni vieux. . . . il faut marcher.

MADELEINE

Oui, le devoir. Il s'impose à nous dans toutes les situations de la vie.

BERNARD — fortement

Je le sais. Et, parce que j'ai manqué à l'accomplir un jour, j'aurais volontiers donné mon sang pour la France quand nos chefs nous ont placés face à l'ennemi.

RAYMOND

Beaucoup des vôtres sont tombés !

BERNARD

Pas mal. Il n'en est pas resté un seul de la première vague d'assaut. La deuxième a touché à peine les tranchées allemandes. Enfin, quand la nôtre s'est avancée à quatre pattes, en se traînant et en s'abritant derrière les troncs d'arbres et les pans de murs restés debout, le feu ennemi s'était un peu éteint et nous sommes entrés dans ces sillons creusés par le diable. Par ma foi ! nos morts ont été bien vengés ! Quel massacre, mes chers enfants !

MADELEINE

Jésus !

BERNARD

Ce n'est pas un jeu. . . . Et puis la peur du début ne vous fait plus vaciller. Un bourdonnement fou dans les oreilles vous donne le vertige et vous allez devant vous ivre à demi, à demi aveugle, semblable à un corps inerte au milieu d'un tourbillon.

ERREMUN

Beharrik.

BENAT

Gero da, gero itzulia, zoramendu hortarik atheratzian (*hirriz*) Ez bagindu orduan ehahakoan datchikagun hori edo gorri hura, ez dakit zenbeitetik ihardok zindezoketen inarrosaldiari.

MAJALEN

Sinesten zaitut.

BENAT (*gozoki*)

Gogoeta horiek nabilzkalarik, nere sentimenduak ez baitziren naski beren tenorekoak, harrataplan! hor erortzen zauzku eltze deritzaten hetarik bira izakaren ohokhorik segurrenerat Geroztik jakin dut zer lan egin zaukuten. Dozena bat gizon suntsitu eta bertze hainbertze kolpatu itsuski, ni hontan. Dakidana da su zigarrak baten barnian gertatu naizela eta hartan agertu zauzkidala zuen begitarte maitatuak.

ERREMUN (*hirriz*)

Guriak ?

BENAT

Edo ematen zintazkidatenak.

MAJALEN (*zorrozki behatzen duelarik*)

Hetik bazuten ?

BENAT

Zuk uste baino handiagoa.

MAJALEN

Erasian hari gare eta ez dautzut galdetzen egarri eta gose zarenez.

RAYMOND

Heureusement.

BERNARD

Oui, mais vient la réaction et *il rit* si nous n'avions pas alors notre ami le « chainakon » je ne sais pas si certains hommes — dominés par leurs nerfs — résisteraient à l'effroyable secousse. On cite des cas de folie.

MADELEINE

Ça ne m'étonne pas.

BERNARD également

Comme je faisais quelques réflexions de ce genre — à coup sûr inopportunes — Barrataplan ! voilà que deux marmites tombent dans le coin le plus sûr de la tranchée. J'ai su depuis quel fut leur travail : Une douzaine d'hommes déchiquetés ou mis en bouillie, et une quinzaine grièvement blessés, dont moi. Je ne me rappelle personnellement rien, qu'une immense flamme au milieu de laquelle m'apparurent vos visages aimés.

RAYMOND (riant)

Les nôtres ?

BERNARD

Ou plutôt ceux que je vous prêtais.

MADELEINE (le regardant fixement)

Ils avaient quelque ressemblance ?

BERNARD

Plus que vous ne le croiriez.

(Un temps)

MADELEINE

Nous bavardons, nous bavardons, et je ne vous demande pas si vous avez faim et soif.

BENAT

Ez ! ez ! Bidian ederki jan dut. Galdetuko dautzut bakharrik ur chorta bat, garbitzeko.

MAJALEN

Zure gelaren egiterat noha. Gure ama gaichoa hil geroztik nihork ez du lorik egin gu sorthu garen ohian..... Nahi baduzu CHERLOTSU aire hori utzi ? ...

BENAT

Cherlotsua zer da ?

MAJALEN (hirriz)

Hetsua. Frantsesez « Poilu » derizatena.

Beñat eta Erremun hirriz hari dire.

MAJALEN (harritua)

Zer hirri bitchia duzun ?

BENAT

Nere boza bezalakoa, naski.....

MAJALEN

Entzun dut : Bertze mundukoa. Beraz, mundu apha! huntarat zure berritz helarazteko, mahañaren gañian emanen dauzkizut gure aita zenaren bizar nabalak.

ERREMUN

Aita zenaren ?

BERNARD

Non, j'ai bien mangé en route. Je voudrais seulement de l'eau pour me laver.

MADELEINE

Je vais préparer votre chambre. C'est celle de notre pauvre mère. Vous y trouverez de l'eau, du savon et même des rasoirs, si vous voulez abandonner cet air de « *cherlotsu* ».

BERNARD

Qu'est-ce que « *cherlotsu* »

MADELEINE (chant)

Poilu en basque.

Bernard et Raymond rient aussi.

MADELEINE (étonnée à Bernard)

Quel drôle de rire vous avez ?

BERNARD

Dans le genre de ma voix peut-être ?

MADELEINE

J'entends bien : De l'autre monde ! Alors pour vous faire revenir dans celui-ci, faites-moi le plaisir de quitter ces habits de soldats qui ont besoin d'être lavés et raccommodés et de prendre ceux que je vais étendre sur votre lit : Ce sont ceux de notre défunt père.

RAYMOND

Notre défunt père ?

MAJALEN (idorki)

Ez othe da hil balitz bezala gurelzat ? Beñati. Eta nahi badauztatzu soldado arropa horiek utzi, garbiarazteko eta sarestatzeko, ohiaren gañian kausituko ditutzu erranikako gizon beraren jaunzturak. Zure hiñsukoa zen. Gizenchago behar bada.

BENAT (hiritz)

Bah ! Gerrikoa tinkatuko dut han bezala batzuetan.

Majalen sartzen da eskoñeko gelan.

ZORTZIGARREN AGER-ALDIA

BENAT, ERREMUN

BENAT (herabeki)

Aita zena ! Ezagutzen zaituzten batek erran daut etzinakitela zuzenki, hil edo fizi den oraño zuen aita.

ERREMUN

Ah ! ah ! Erran dauzki zu ere, ezagun horrek, gure aitaren balentriak ?

BENAT

Denak erran dauzki . Bortzetarik, bira gelditu zaiztela bakharrik.

ERREMUN

Eta Majalen hantahirur urthe an izan dela aitak eginikako familiaren sustengua.

BENAT

Erran daut, gizon berak, sobera gazterik ezkondu zela zuen aita. Hogoi eta hirur urthetan Haurchko !

ERREMUN

Aitzaki ederra !

MADELEINE (sèchement)

N'est-il pas comme s'il était mort pour nous ? (à Bernard) Vous êtes à peu près de sa taille, ... mais un peu plus maigre.

BERNARD (peut)

Bah ! je serrerai la ceinture. Ça me rappellera les premiers jours de la guerre.

Madeleine sort à droite.

SCENE HUITIEME

BERNARD, RAYMOND

BERNARD (timidement)

Quelqu'un qui vous connaît m'a dit que vous ne saviez pas exactement si votre père est mort ou en vie.

RAYMOND

Ah ! ah ! il vous a conté ses exploits, ... probablement ?

BERNARD

Il m'a tout dit : Même la mort de votre mère et de vos frère et sœur.

RAYMOND

Même le dévouement de Madeleine ?

BERNARD

Tout. Il a même ajouté que votre père s'était marié trop jeune, . . à vingt-trois ans.

RAYMOND

Belle excuse !

BENAT

Zuk ez dezakezu preza aitzaki hori. Ez dut erran nahi zuen aitzak urrikalmendurik merezi duela, eta segur naiz denborak erakutsi diola bere hobenaren handitasuna : bañan, ez ahantz nik errana : Ezkontza gaztegiari asko behar eztenik darraizkola.

ERREMUN hirriz,

Ez naiz hortan !

ERREMUN kantatzen du,

Andere Gerla choilki dut
Orai emaztegaia.
Erriz-iriñak ez dio
Aingerutzen bisaia.
Ghuri orde, gorriz dakhar
Ezteietako zaia.
Lo luze batenzat dagi
Gure ohe nasaia.

BENAT

Unezurtzaren ariman
Goizik dabil negua.
Hartarik ethorri zautzu
Daukazun sosegua.
Balaki eman dautzunak
Zertan duzun gogua,
Ikhus luke aintziñetik
Zor zaion gaztigua.

ERREMUN (nahasichko)

Orai, hobe dugu gathez libro izan,
Hurbil dugun batek bi hitzez ez detzan
Bihotzak zartaraz eta zañak bilur. .
Majalenek eman detzola bi ahur
Hogoi liberako muthill gazte huri
Eta utz gu biak, Benat, zu eta ni,
Nigarren azpian urtharazi gabe. .
Ez naiz, nere nstex, khechu ez herabe,
Bañan kalte zauzkit erasi luziak. .
Ichutitunik, Sor beitez gudari burriki heziak ! . .

BERNARD

Vous ne pouvez pas, vous, peser la valeur de cette excuse. Certes, votre père ne mérite aucune pitié, mais j'ose croire qu'il a reconnu plus tard l'immensité de sa faute..... de son crime même..... Pourtant n'oubliez pas ce que j'ai dit... et... ne vous mariez pas trop jeune.

RAYMOND (riant)

Je n'en suis pas là.

Il chante

J'ai pour seule fiancée
Une mégère aux yeux fous ;
Sa poitrine est cuirassée,
Ses souliers sont lourds de clous ;
Le vêtement qui la couvre
Brille d'un éclat vermeil
Et le lit qu'elle m'entr'ouvre
M'attend pour un long sommeil.

BERNARD

Le désespoir parle vite
Au cœur du deshérité.....
Il le séduit et l'invite
À venir de son côté.....
Le dément dont la folie
A fait votre isolement
Dans votre mélancolie
Trouverait son châtement.

RAYMOND (un peu troublé)

Il faut être aujourd'hui libre de toute attache
Pour que nul être cher qu'effrayerait notre tâche
Ne torture nos nerfs et ne brise nos cœurs.....
Que Madeleine donne à ces futurs vainqueurs
Deux ou trois rouleaux d'or et dix de pièces blanches
Et nous laisse, Bernard, l'usage de nos manches
Qui s'useraient trop vite en épongeant nos yeux.
« Fraîche et joyeuse » a dit quelqu'un... soyons joyeux
Et flûte à qui voudrait assombrir nos pensées !.....

(Se redressant)

Qu'apparaissent là-bas ces troupes bien dressées !.....

BENAT izitua

Erremun ! Erremun ! Elzaitela hero :
Sukharrak iehant bat haizik ezdu : Gero
Gorphutza dagoku kasik ahitua.
Emazu nerekin hazkarren kantua !

.....

ERREMUN

Gizon hazkarrak,
Gazte zaharrak,
Sunsitzen ditu endaren kharrak.

BENAT

Aitorren ume,
Ez daizte zume
Achalez egin bizkar hezurak..

BIEK

Buruak gogor,
Nahiak idor,
Non hert detzake hasen beldurrak !..

ERREMUN

Onheste hotza,
Erase motza,
Eskuan burdin eta izotza.

BENAT

Lagunik aski
Izanez naski,
Urruntzen dute jende arrotza..

BERNARD (chryse de cette exaltation)

Raymond ! Raymond ! Raymond ! Pauvre enfant, calmez-vous.
La fièvre est dangereuse et laisse après ses coups
Beaucoup de honte à l'âme et de faiblesse au corps :
Entonnez avec moi le chant des hommes forts.

.....

RAYMOND

(Traduction littérale) :

Les hommes forts, (1)
Jeunes et vieux,
La flamme de la race les consume.

BERNARD

Enfants d'Aïtor
Ils n'ont pas
L'épine dorsale faite en écorce d'osier.

LES DEUX

Les têtes dures
Les volontés sèches
Comment les amoindrirait la crainte des Barbares.

RAYMOND

L'accueil froid,
La parole brève
Dans la main le fer et la rosée.

BERNARD

Ayant, sans doute,
Assez de camarades
Ils éloignent la gent étrangère.

(1) Cette chanson perdrait toute sa vigueur dans une traduction en vers. Elle devrait être chantée en basque, même à la représentation de la version française.

BIEK

Segur hortako

Ziñez dehako

Hautatuari heien bihotza !

Majalen sartu da bigarren kopla kantatzen zutelarik eta izitua bezala dago.

BEDERATZIGARREN AGER-ALDIA

BENAT — ERREMUN — MAJALEN

MAJALEN hatsik gabe

Beñat !.. Zure.. Zure.. aldatzekoak hor dituzu.

BENAT behatzen duelarik

Millesker.

ERREMUN harrituehia Majaleni

Zer debru duzu ? Iduri du suge bat aurkitu dela Beñaten arropetan.

Beñat sartzen da eskoñeko gelan

HAMARGARREN AGER-ALDIA

ERREMUN — MAJALEN

Majalen lehenik badoha Beñatengelaraño, alhia ongi hetsia denez ikhusteko eta, hats bahu, begiak kasik ehoratuak, lasterka hurbiltzen da Erremunen ganal.

MAJALEN

Erremun !.. Erremun !.. Ez duzu boz hori ezagutzen ?

ERRAMUN

Ez.. Boz ederra da.

MAJALEN

Elzare orhoitzen holako boz bera lehen.. aspaldi.. entzunik ?

Erremun

Oh !.. Holako bozak nun nahi badire.. jehiltze bat

LES DEUX

Sûrement, à cause de cela
Va fidèlement
Leur cœur à l'Élu.

Madeline est rentrée pendant que les deux hommes chantaient le deuxième couplet et elle s'est arrêtée, comme effrayée.

SCENE NEUVIEME

BERNARD, RAYMOND, MADELEINE

MADELEINE, (haletante)

Bernard ! Vos . . . vos vêtements de rechange sont prêts.

BERNARD (la regardant)

Merci.

RAYMOND (étonné à Madeleine)

Que diable avez-vous ? On dirait qu'un serpent logeait dans les habits de Bernard !

Bernard est entré dans la chambre de droite.

SCENE DIXIEME

RAYMOND, MADELEINE

MADELEINE

Raymond ! Raymond ! Vous ne connaissez pas cette voix ?

RAYMOND

Non. C'est une belle voix, mais de ces voix là il y en a beaucoup.

(Un temps)

MAJALEN

Bai ! Bai ! Baditake.. Bañan.. boz hoikien jabiek ez dituzte
holako begiak eta holako hirri bitchiak.. ez eta ere, noiztenka,
holako jestuak.

ERREMUN hirriz

Bo ! Bo ! Horra bada emazteki baten idurikundia !... Noren
egite kausitzen diozu, Beñati ?

MAJALEN

Egia errateko.. nihorena.. Bardiñ, ametsetan ikhusi duket
hau bezalako.... ezagun bat.

ERREMUN

Nik uste, semeitchiak amets egin eta hau bezalatsuko gizon bat
ikhusi bide duzu.. eta orai iduritzen zaitzu nibeit, lehen, ezagutu
duzula, jehiltze luze bat,

MAJALEN

Baditake.. hargatik !..

Mahañeko idurik bat banazkia erhotan derabulzka,

jehiltze luze bat,

MAJALEN

Ah !..

ERREMUN hirriz

Zer duzu ? Delako suge hura ?

MAJALEN iduri bat eskainirik Erremun

Erremun ! Erremun ! Beha zazu.

Beñat sartzen da, bazarra egiñak, trapiak kendurik, Elhorreneko etche-
ko paun oharen arropak jantzurik

MAJALEN, ERREMUN iduria eskuan

Oh !.. Aita !.. Aita !..

MADELEINE

Oui ! Oui ! Il se peut, mais leurs possesseurs n'ont pas des yeux comme ceux de Bernard, ni un rire aussi singulier que le sien... ni parfois des gestes..... des gestes.....

RAYMOND (riant)

Je croirais volontiers qu'ayant rêvé à votre filleul, vous avez aperçu dans votre rêve un homme ressemblant très-vaguement à celui-ci et, maintenant, il vous semble que vous l'avez connu jadis.. quelque part. (Un temps)

MADELEINE

C'est possible..... et malgré cela.....

Elle fait glisser entre ses doigts les photographies, l'une après l'autre.

(Un très long temps.)

MADELEINE

Ah !

RAYMOND (riant)

Qu'avez-vous ? Le serpent dont je parlais ? (Un temps)

MADELEINE (lui tendant un portrait)

Raymond ! Raymond ! Regardez ! (Un temps)

Bernard rentre, la barbe sommairement faite, les tendons enroulés, revêtu des vêtements de l'ancien maître d'El Horrenna.

MADELEINE, RAYMOND (le portrait à la main, les yeux fixés sur Bernard)

Oh ! Père !.... Père !.....

HAMEKAGARREN AGER-ALDIA

MAJALEN. ERREMUN. BENAT

Majalen, izkiritu izigarri bat egiñik, erori da, burzoratua, Erremunen besoetarat.

BENAT, lasterka jarraituzen zaio Majaleni eta bi eskuak bere eskuetan tinkaturik, espantatuki:

Majalen! Majalen! Bai! Ni naiz zure aita... zure aita urrikiak zuen ganat erakartzen duena. Majalen! Atzar zaite. Bazindaki zer pairatu dutan: zer atsekabetarat zuen eskasiak jautsarazi nauen! Bazindaki zorion baten pare erori zaitala arimarat gerla lazgarri hunen berria! Majalen! Erremun! Ez dezakezue asma zoin dohakabe egon naizen nere bekhatuaren phartelierrak, nere chendian, nik zuek bezala, harek ere utzi nauenian gazteago bati jarraitzeko. Çhoil! choil! mundu zabal huntan! Orduan, Majalen. orduan ezagutu dut nere hobenaren khirestasuna. Majalen! Jainkoatz! egungo zorigaitzek hoin harrigarriki elgarganatu gaituztenian, urrikiha zakizkit! Huts handienak behar ditzute gizonek elgarri barkhatu denbora ikharagarri hautan.

Mintzo delarik ezliki, Beñatek edo Elhorrenak hartu du Majalen Erremunen besoetarik eta beretarat bildu

Majalen (atzarririk)

Aita!.. Amak hilzerakoan, barkhatu zauzkitzun zure hobenak.

Nola, ni, zure odoletik atheratua, ni zure haurra, haur funtsga beko bat gelditua, nola nindakoke gogor eta herratsu?

BENAT (Majalen besarkaturik)

Barkhatzen dautazu beraz. Majalen, nere haur mailia? Majalen.

(lehiltze bat).

ERREMUN arraki

Erradazu aita!.. Ni ere hemen naiz... gero!..

BENAT (Erremuni beso eskoña eskañirik)

Bai... Erremun! Biak! Biak bat an zatozte!

(lehiltze luze bat).

SCENE ONZIEME

RAYMOND, MADELEINE, BERNARD

Madeleine, après avoir poussé un grand cri, est tombée dans les bras de Raymond.

BERNARD

(se précipitant vers Madeleine et lui pressant les mains avec inquiétude)

Madeleine ! Madeleine ! Oui ! C'est moi votre père votre père que le remords ramène auprès de vous. Revenez à vous, Madeleine. J'ai bien expié mon crime. Abandonné à mon tour comme vous l'avez été par moi, j'ai connu l'amère tristesse de la solitude. Madeleine, rappelez-vous mes caresses, ma tendresse pour vous. Puisque la catastrophe universelle nous a si miraculeusement réunis, ayez pitié de moi. Les blessés d'autrefois doivent apprendre la douceur du pardon en cette heure épouvantable où des souffrances plus cruelles que les leurs déchirent tant d'infortunés. Soyez clément, Madeleine.

(Tout en lui parlant avec chaleur, Bernard a attiré Madeleine dans ses bras).

MADELEINE (revenant à elle)

Longtemps avant de mourir, notre mère vous pardonna vos fautes. Comment pourrais-je moi, votre enfant, être plus dure qu'elle ?

BERNARD

Vous oubliez le passé, Madeleine, mon enfant adorée ? Je vais enfin retrouver un foyer et refaire ma vie !. (Il l'embrasse)

RAYMOND (trondement)

Dites-moi, père, vous m'oubliez un peu à ce qu'il me semble !

BERNARD (lui tendant les bras)

Viens ! Viens avec elle tout près d'elle !

Un long temps.

MAIALEN (bozkariotua, kantatzen du)

Nola erhausa haiziak,
Bere hats batez biziak
Gure oñhaze guziak
Barrailatuko dauzkigu.

BENAT (Elherrene)

Orhoitzapen borthiltzenak,
Bihotz min ahalkorrenak,
Nigar ezin gordeenak,
Daitzazko aski gaztigu.

HIRUEK

Ethorkizuna dezagun
Bilakaraz gure lagun,
Gauden, bihar nola egun,
Atchiki eta ordongu....

ESTALKIA

Bidarten egina 1917 le. jorrallian

EHESSI DECREPT

[Chant final]

MADDELLENE

Un mot d'amour paisible et doux
Sait terrasser notre courroux :
La Haine est trop haute pour nous,
Pauvres humains, fous de tendresse....

BERNARD

Les lourds remords des jours passés,
Et les spectres en vain chassés,
Tous mes désespoirs entassés
Meurent devant une caresse.

LES TROIS

Que l'avenir, dès ce moment,
Nous soit secourable et clément,
Car nous avons vécu vraiment
Trop aux confins de la détresse.

RIDEAU

Traduit en Avril 1919 par l'auteur.

MISE AU POINT

Le critique littéraire de *Gure Herria* L. A. reprocha naguère à Semetchia de n'être pas spécifiquement basque, parce que l'action de cette pièce pourrait se dérouler ailleurs que chez nous et que les marraines de guerre furent plus que rares en Eskuarie durant le grand cataclysme.

Sur le premier point je répondrai à mon aimable Aristarque ceci : depuis ma naissance, je respire un air authentiquement basque et depuis 44 ans — une fugue de 8 années à Paris et en Provence exceptée — je parcours dans tous les sens les arrondissements de Bayonne et de Mauléon, d'Esquiule à Hendaye et de Villefranque à Sainte-Engrâce. Il n'est pas une commune de ce territoire que je ne connaisse et j'ai vécu longuement dans beaucoup de ses villages grands et petits, de la vie même du peuple euskarien : au foyer et

sur la place publique, au travail et à l'auberge. J'ai conscience d'y avoir contracté ce sentiment de la réalité que des hommes tenus par la qualité de leur profession à rester à l'écart du vulgaire ne peuvent acquérir au même degré.

Eh bien ! tout bien examiné et retenu, j'ose affirmer que les actions et passions de nos compatriotes sont absolument semblables à celles des autres humains et se manifestent de la même façon. Quelques détails de mœurs amoureuses — sans portée dans une synthèse, — un peu différents de ceux qui ont cours autre part, pourraient se relever par ici, mais ces détails ne sont pas de ceux que l'on montre à un public respectable : Je fais allusion à certains usages pratiqués au temps de ma jeunesse, dans les nuits du samedi au dimanche. Du reste, il ne pouvait être question de ces usages dans un ouvrage purement familial tel que *Semetchia*, d'où l'amour lui-même est exclu.

Quant à la question accidentelle des marraines de guerre, Monsieur l'abbé L. A. était mal renseigné. Il m'a été affirmé que Saint-Jean-Pied-de-Port et Cambo en eurent ; je n'ai pu contrôler ce renseignement, mais j'ai personnellement connu, à Guéthary et à Bidart, une bonne demi-douzaine de jeunes filles et de personnes plus mûres pourvues de filleuls et j'ose certifier que ces âmes charitables n'avaient aucune arrière-pensée galante en secourant de malheureux soldats sans parents et sans ressources. L'une d'elles même, un modèle de dévouement et de pureté, a prêté son caractère et son prénom de Madeleine à mon héroïne.

Puisque je suis en veine de rectifications, ce n'est point par « iletsu » (mot basque figurant au dictionnaire d'Azkue et au Manuel de Darthayet) que j'ai traduit « Poilu », mais par l'équivalent direct « Oherlotsu » vocable peu connu et digne d'être monté en épingle, ce que je n'ai pas manqué de faire. « Iletsu » est explicatif, simplement.

E. D.

METROLOGIE

DES BASSES-PYRÉNÉES

(Anciennes Dénominations)

« Les Historiens, les Géomètres, les Philologues, les Poètes mêmes, enfin les Ecrivains en tout genre, nous présenteront des difficultés, si nous ne sommes pas instruits de la valeur des mesures et des monnaies qui avaient cours de leur temps ».

Paucton « Métrologie » Introduction p. 4
Paris 1780 .

I

MESURES LINÉAIRES (1) •

Pour tout le département :

La Toise de six pieds = 1 mètre 949036.
Le Pied de douze pouces = 0 mètre 324839.
Le Pouce de douze lignes = 0 mètre 027070.
La Ligne de douze points = 0 mètre 002556.

Pour les étoffes on se servait d'Aunes divisées en 12, 14, 18, 1/16, 1/32, et en 1/3, 1/6, 1/12, 1/14.

(1) Sauf indication contraire, tous les renseignements donnés dans ce travail ont été puisés dans l'ouvrage officiel : Tables de comparaison entre les Mesures anciennes et celles qui les remplacent dans le nouveau Système Métrique. Nouvelle édition publiée par ordre du Général Serviez, Préfet du Département des Basses-Pyrénées (Pior, G., Sisos et J. Tournet (Bibliothèque de Bayonne, Serviez n° 619).

(Communication faite à la séance du 4 Décembre 1922.)

16 aunes différentes étaient en service dans le département, celles de :

1 ^m 2164 (Bayonne, Saint-Jean-de-Luz) ;	1 ^m 1644 (Conchès, Nay) ;
1 ^m 1954 (Arthès) ;	1 ^m 1624 (Garris, St-Palais) ;
1 ^m 1944 (Labastide-Clairence) ;	1 ^m 1604 (Arudy, Garlin, Les-car, Pau) ;
1 ^m 1924 (Mauléon, Tardets) ;	1 ^m 1544 (Navarrenx) ;
1 ^m 1904 (Arzac) ;	1 ^m 1524 (Accous) ;
1 ^m 1864 (Espelette, Hasparren) ;	1 ^m 1164 (Salies) ;
1 ^m 1844 (Orthez) ;	1 ^m 1144 (Saint-Jean-Pied-de-Port) ;
1 ^m 1724 (Monein) ;	
1 ^m 1684 (Oloron) ;	

L'aune de Paris valait 1 mètre 188.

Il y avait également, dans les mesures linéaires, la *Canne* qui se divisait en 8 *Empans*. La canne remplaçait souvent la toise ou la perche pour établir la superficie des terrains (1).

5 cannes étaient en usage dans les Basses-Pyrénées, celles de :

1 ^m 8886 (Sauveterre) ;
1 ^m 882 (Lagor) ;
1 ^m 8706 (Arudy) ;
1 ^m 8566 (Bayonne, Morlaàs, Pau) ;
1 ^m 8506 (Lembeye) ;

II

MESURES ITINÉRAIRES

Petite lieue de 2000 toises = 3 km. 898 appelée aussi « *Lieue de Poste* » (2).

Lieue commune de 25 au degré = 4 km. 444.

Lieue marine de 20 au degré = 5 km. 556 se décomposant en 3 milles marins.

III

MESURES DE SURFACE

La *Toise-carrée* = 3^m2 798743.

Le *Pied-carré* = 0^m2 1055206.

Le *Pouce carré* = 0^m2 000732782.

(1) Doursther, Dictionnaire des poids et mesures (Bruxelles 1840).

(2) Doursther, même ouvrage.

La *Ligne carrée* = 0^m2 00000508876.

La *Toise-Pied* = 0^m2 633124.

La *Toise-Pouce* = 0^m2 052760.

La *Toise-ligne* = 0^m2 001397.

La *Toise-point* = 0^m2 000366.

IV

MESURES AGRAIRES

Dans tout le département on ne s'est servi que de l'*Arpent*, mais nous en trouvons 9 différents qui sont :

1^o L'arpent de 51 ares 072. Cet arpent se compose de 100 perches carrées de 22 pieds de côté chacune. C'est l'arpent légal des Eaux et Forêts (Cantons de : Cambo (1), Espelette (2), Hasparren, (1), Larceveau (3), Macaye, Ossès, Saint-Etienne (4), Saint-Jean-Pied-de-Port) (4).

2^o L'Arpent de 41 ares 880960. Cet arpent est de 360 perches carrées (5), la perche étant un carré dont chaque côté a 1 toise 4 pieds 6 pouces ou 126 pouces. (Bardos, Bayonne (6), Biarritz, Bidache (7), Mouguerre, Saint-Jean-de-Luz (8), Saint-Pée, Urrugne, Ustaritz).

(1) M. Larronde dans son *Traité des poids et Mesures* Bayonne 1833 (Bibliothèque de Bayonne n° 1702) donne pour la commune de Cambo et le canton de Hasparren un Arpent de 100 perches carrées de 16 pieds 7 pouces, 6 lignes de côté chacune, soit un arpent de 29 ares, 16.

(2) M. Larronde donne pour le canton d'Espelette un arpent de 100 perches carrées de 17 pieds 6 pouces de côté chacune, soit un arpent de 32 ares 32.

(3) M. Larronde donne pour la commune de Larceveau un Arpent de 100 perches carrées de 15 pieds 6 pouces de côté chacune soit un arpent de 25 ares 35.

M. Gattey dans les *Eléments du Nouveau système Métrique suivis des tables de rapports des anciennes mesures agraires avec les nouvelles* (Paris an X 1801) ne signale, pour les Basses Pyrénées, comme Arpent de 100 perches carrées, que celui de 51 ares 072 (p. 191).

(4) M. Larronde donne pour les cantons de Saint-Etienne et de Saint-Jean-Pied-de-Port, un Arpent de 108 perches carrées de 15 pieds 6 pouces de côté chacune soit un arpent de 27 ares 37.

M. Gattey ne signale pas, pour le Département, d'arpent de 108 perches carrées.

(5) M. Gattey signale un arpent de 360 perches carrées, à 1 l. 4 l. 6 t. 6 p. la perche, ayant 23 ares 931.

(6) Nota de M. Larronde : A Bassussary pour les prés qui longent la Nivé l'arpent est comme à Bayonne ; mais autrement son arpent ordinaire est comme à Espelette.

(7) Pour le canton de Bidache, commune de Came à part, M. Larronde donne un arpent de 288 perches carrées de 9 pieds de côté chacune, soit un arpent de 24 ares 62. M. Gattey ne signale pas d'arpent de 288 perches carrées.

(8) Pour le canton de Saint-Jean de Luz, M. Larronde donne un arpent de 100 perches carrées de 21 pieds de côté soit un arpent de 46 ares 5346

3^e L'arpent de 37 ares 992816. Cet arpent est de 144 escats (1), chaque escat étant un carré qui a 22 empan à chaque côté, chaque empan ayant 8 pouces 7 lignes 12 de longueur (canton d'Aramits, Arthès, Arzac, Conchès, Garlin, Lagor, Lasseube, Lembeye, Monein, Morlaàs, Navarrenx, Nay, Oloron, Orthez, Pau (2), Pontac, Sainte-Marie, Thèze).

4^e L'arpent de 34 ares 188624. Arpent de 144 perches carrées, ayant chacune 2 toises 3 pieds ou 15 pieds à chaque côté (3) (cantons de : Garris, Iholdy (4), Labastide-Clairence (5), Saint-Martin-d'Arberoue, Saint-Palais (4)).

5^e L'arpent de 27 ares 920760, valant 60 perches carrées (6), chaque perche étant un carré dont chaque côté a 3 toises 3 pieds ou 21 pieds de longueur (canton de Sarre).

6^e L'arpent de 25 ares 299608 formé de 666 toises carrées (Salies et Came (7)).

7^e L'arpent de 23 ares 2176 composé de 400 perches carrées chaque perche ayant, à chaque côté, 1 toise, 1 pied 5 pouces ou 89 pouces de longueur (8) (cantons de : Barcus, Domezain, Mauléon (1), Sunharette, Tardets (9)).

8^e L'arpent de 18 ares 996408 composé de 72 escats (10), la moitié du n^o 3 (canton d'Accous).

(1) M. Gatley signale un arpent de 144 escats valant 38 ares 118.

(2) M. Doursther donne à l'arpent de Pau, de 144 escats, une valeur de 37 ares 5455.

(3) M. Gatley signale un arpent de 144 perches carrées à 142 l. car, la perche, valant 13 ares 675.

(4) Pour les cantons de Saint-Palais et d'Iholdy, M. Larronde donne un arpent de 104 perches carrées ayant chacune 16 pieds de chaque côté soit un arpent de 28 ares 09.

Pour la commune d'Ostabat, canton d'Iholdy, M. Larronde donne un arpent de 100 perches carrées de 15 pieds 6 pouces à chaque côté chacune soit un arpent de 25 ares 25. Pour la commune de H d'ette même canton, il donne un arpent de 108 perches carrées ayant chacune 15 pieds 10 pouces à chaque côté soit un arpent de 28 ares 57.

M. Gatley ne signale pour le département ni arpent de 104 perches carrées ni arpent de 108 perches carrée.

(5) M. Larronde donne la même valeur à l'arpent de Labastide-Clairence, mais il ajoute que cet arpent était également en usage dans la commune de Came, canton de Bidache. Voir plus haut.

(6) M. Gatley signale un arpent de 60 perches carrées à 3 l 3 tt. la perche, valant 79 ares 770.

(7) Voir note précédente pour Came.

(8) M. Gatley signale un arpent de 400 perches carrées à 14 l 14, pied, 5 t, pouce la perche valant 18 ares 782.

(9) M. Larronde donne bien pour les cantons de Mauléon et Tardets un arpent de 400 perches carrées mais les côtés de la perche n'auraient qu'une toise 1 pied trois pouces ou 87 pouces de longueur, ce qui donnerait un arpent de 22 ares 40.

(10) M. Gatley signale un arpent de 72 escats valant 19 ares 0,9.

9^e L'arpent de 10 ares 553560 composé de 10 escals 71 seulement cantons d'Arudy et de Bielle.

V

MESURES DE SOLIDITÉ

1 <i>Toise-cube</i>	= 7 ^{m³} 403887.
1 <i>Pied-cube</i>	= 0 ^{m³} 0342773.
1 <i>Pouce-cube</i>	= 0 ^{m³} 0000198364.
1 <i>Ligne-cube</i>	= 1 ^{m³} 000.000.011479.
1 <i>Toise-toise-pied</i>	= 1 ^{m³} 233981.
1 <i>Toise-toise-pouce</i>	= 0 ^{m³} 102832.
1 <i>Toise-toise-ligne</i>	= 0 ^{m³} 008569.
1 <i>Toise-toise-point</i>	= 0 ^{m³} 000714.

BOIS DE CHAUFFAGE

Corde des Eaux et Forêts qui correspond à 3 stères 839.

D'après Doursther la corde des Eaux et Forêts contenait 2 *voies de Paris*, et avait 8 pieds ou 96 pouces de couche, 4 pieds ou 48 pouces de hauteur, les bûches ayant 3 1/2 pieds ou 42 pouces de longueur.

BOIS DE CHARPENTE

Solive valant 3 pieds cubes représentant 0^{m³}10283176578 ou, à peu de choses près, 1 décistère.

La pièce ou solive était censée représenter, d'après Doursther, une pièce de bois de 6 pieds de long sur 72 pouces carrés la pièce supposée de 12 pouces sur 6 d'équarrissage, ce qui fait un volume de 5184 pouces cubes, ou 3 pieds cubes de Paris. La pièce était ainsi partagée en 72 tranches : chaque tranche, que l'on appelle *pouce de solive* ou *pousse réduit*, avait 72 pouces carrés de surface sur 1 pouce d'épaisseur — 72 pouces cubes.

Il y avait également le *pied de solive* qui valait 42 pouces de solive et qui était la 6^e partie de la *solive*.

1. M. Galtby signale un arpent de 10 escals valant 10 ares 588 — il est vrai qu'il donne comme superficie à l'escal de 22 empans une valeur de 26 m² 171 tandis que la commission du général Serviez ne lui a trouvé qu'une valeur de 26 m² 3839.

VI

MESURES POUR LES GRAINS

à Paris on se servait :

du *Muid* = 12 setiers = 1872 litres (1).

du *Selier* = 12 boisseaux = 156 litres.

Du *Boisseau* = 16 litrons = 13 litres.

Du *Litron* = 0 lit. 813018.

Dans tout le département il existait 29 mesures différentes pour mesurer les grains sous cinq dénominations différentes qui sont : la *Conque*, la *Mesure*, le *Quarteron*, le *Coussereau* et le *Sac*.

1^o 3 *Conques*, celles de :

44 litres 972 (*Espelette*) ;

44 litres 028 (*Bayonne*) ;

32 litres 795 (*Hasparren*).

2^o 17 *Mesures*, celles de :

23 Litres 87 (*Accous*) ;

22 — 83 (*Orthez*) ;

22 — 77 (*Conchès*) ;

22 — 608 (*Garlin*) ;

22 — 564 (*Lembeye*) ;

22 — 532 (*Monein*) ;

22 — 02 (*Lagor*) ;

21 — 187 (*Lescar*) ;

20 — 98 (*Pau*) ;

20 Litres 798 (*Gant*) ;

20 — 355 (*Sauveterre*) ;

20 — 085 (*Nay*) ;

16 — 517 (*Salies*) ;

16 — 365 (*Navarrenx*) ;

16 — 245 (*Arudy*) ;

15 — 975 (*Pontacq*) ;

15 — 947 (*Morlaàs*) ;

(1) D'après Doursther le *Muid* de Paris pour les grains contenait 12 setiers = 24 minnes = 48 minots = 144 boisseaux = 1872 litres, 19; le setier vaudrait 156 litres 10 et le boisseau = 13 litres 008.

(2) Doursther donne la définition suivante : *Conque* — *Mesure* pour grains autrefois usitée à Bayonne — La conque, 1/2 du sac, contenait 2070 pouces cubes de Paris soit 41 litres 06.

M. Larronde donne au sac la valeur de 82 litres 345.

Dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert 3^e édition Genève 1779 la *Conque* est ainsi définie : Mesure de grains dont on se sert à Bayonne et à Saint-Jean-de-Luz. On se sert aussi de la *Conque* à Bayonne pour mesurer les sels, et deux conques y composent un sac mesure de Dax. (*Le sac de Dax valait quatre mesures ou 88 litres 08 soit pour la conque de Bayonne 44 litres 04*).

M. G. Afanassier dans son tableau des Mesures pour les grains qui étaient en usage en France au XVIII^e siècle « (*Odessa* 1891) donne à la *Conque* de Bayonne comme contenance pour le froment un poids de 57 livres (Poids de marc). En renvoi il signale qu'on l'évaluait aussi à 61 livres 1/2 (Arch. Nat. G¹ 1631). La livre poids de marc pesant 489 grammes 5058466, d'après Doursther, nous avons pour les 57 livres, 27 Kg., 901 et pour les 61 1/2, 30 Kg., 104. En prenant pour moyenne le poids du blé à raison de 76 Kg. les 100 litres nous trouvons pour la contenance de la *Conque* signalée par

3° 5 *Quarterons*, ceux de :

23 Litres 765	Arzac ;	15 Litres 105	Mauleon-Soule
22 — 837	Arthès ;	11 — 01	Labastide-Clair- rence ;
20 — 065	Oleron ;		

4° 3 *Coussereaux*, ceux de :

10 Litres 035	Saint-Palais- Saint-Pée ;	10 Litres 025	Saint-Jean-Pied- de-Port ;
		5 — 587	Garris ;

5° 1 *Sac* 1 de 82 litres 345 Bayonne .

VII

MESURES POUR LES LIQUIDES

A Paris on se servait :

du *Muid* de 2 feuilletes = 268 litres 22.
de la *Feuillette* de 1 tierçon 1 2 = 134 litres 11.
du *Tierçon* de 12 setiers = 89 litres 41.
du *Setier* de 4 quarts = 7 litres 45.
du *Quart* de 2 pintes = 1 litre 8626.
de la *Pinte* (dite Pinte de Paris) = 0 litre 9313.
de la *Chopine* 1 2 pinte = 0 litre 46565.

Dans le Département la *Barrique* devait contenir 16 *herrades* ; la *herrade* ou cruche devait contenir 10 *pols* ; le pol était le double

Amassier dans le premier cas 36 litres 71 et dans le deuxième 39 litres 61.

Une note manuscrite de la Bibliothèque de Bayonne (Ancien fonds N° 101) donne comme capacité de la Conque de Bayonne une valeur de 2205 ponce cubés et 97 100 de ponce cube, soit 43 litres 758. Une deuxième note dit que la Conque est les 652 745 du demi hectolitre ce qui donnerait également une valeur de 43 litres 758.

(1) Le sac de Bayonne devait surtout servir pour mesurer les sels. Dours-ther lui donne la valeur de 2 Conques égalant 82 litres 12-

M. Samuel Ricard dans son *Traité Général du Commerce* (Amsterdam- 1732)- donne le tarif et rapport de diverses Mesures à celles d'Amsterdam, de Paris et de Bordeaux. Nous trouvons que 36 sacs de Bayonne valent 1 Last d'Amsterdam, 19 setiers de Paris, 38 Boisseaux de Bordeaux. Le setier de Paris correspondant à 156 litres nous trouverons que le sac est évalué à 82 litres 33.

M. C. F. Martin dans son *Recueil Universel des Poids et Mesures* (Bordeaux 1809) donne également au sac de Bayonne une contenance de 82 litres 34504-

M. Ducéré (Dictionnaire Historique de Bayonne 1911) divise le sac en 2 conques et lui donne le poids de 108 livres (livre de 12 onces 367 gr.) ce qui ne donnerait que 52 litres 15 pour le sac. M. Ducéré a dû faire erreur dans l'évaluation de la livre.

de la pinte : ainsi la Barrique devait contenir 160 pots ou 320 pintes. Mais comme il y avait 25 pintes différentes nous avons 25 barriques différentes :

Les *Pinles* valaient :

1 Litre 582	Garris :	0 Litre 994	Conchès, Oloron :
1 336	Saint-Palais :	0 990	St-Jean-Pied-de-
1 300	Garlin :		Port);
1 151	Gan, Lescar, Pau :	0 984	Pontacq;
1 136	Accous;	0 983	Morlaàs;
1 077	Tardets :	0 980	Lembeye-Nay :
1 065	Labastide-Clairen-	0 969	Navarrenx :
	ce);	0 968	Arthès;
1 060	Arudy :	0 967	Mencin :
1 057	Sauveterre :	0 944	Arzac :
1 023	(Salies);	0 805	Hasparren);
1 003	Mauléon :	0 800	Espelette :
1 002	(Igor);	0 771	Bayonne 1 ^{re} , St-
0 999	Orthez :		Jean-de-Luz

VIII

POIDS

On employait dans le département la *Libre poids de marc* et la *Libre poids de table* : elles se divisaient l'une et l'autre en 16 onces

1. Une note manuscrite de la Bibliothèque de Bayonne déjà citée dit que la Pinte de Bayonne d'après des mesures et des expériences faites avec de l'eau distillée à la température de 10 degrés du thermomètre de Réaumur et élévation de 27 poudes 1/2 du baromètre vaut 42 poudes cubes et 618 1000. Ainsi la Pinte de Bayonne vaut 0 litres 845. Une deuxième note manuscrite, très probablement du même auteur, dit que la Pinte de Bayonne est les 59 65^e de la Pinte de Paris ou les 82 97^e du litre soit également 0 litre 845.

M. Martin, dans son *Regueteur*, signale une mesure pour les vins et liqueurs qui se serait appelée *Tonneau de Bayonne* qui aurait contenu 108 setiers ou 864 pintes, soit 804 litres 67.

M. Dousther le signale également, mais le fait égal au Tonneau de Bordeaux d'une valeur de 4 barriques ou de 904 litres 8.

M. Ducere cite dans son Dictionnaire qu'en 1718 le Corps de ville de Bayonne adoptait pour étalon de pauge la verge de Bordeaux et que l'Intendant de Sensilly fixait à 36 verges la pauge de barrique de Bayonne pour les vins provenant soit de la banlieue et juridiction de la ville soit des paroisses d'Anglet, Saint-Etienne, Tarnos, Ondres, Saint-Martin-de-Seignanx, Capbreton, Pinsol, Messanges, Mollets, Vieux-Boucau et lieux circonvoisins.

M. Dousther donne à la Verge, dénommée aussi Velle ou Verle, une valeur de 7 litres 61 pour celle de Bayonne, tandis qu'à celle de Bordeaux, 30^e de la barrique, ne lui donne que 7 litres 54.

et l'once en 8 *gras* ; mais les onces poids de table sont plus petites que les autres, dans le rapport de 16 à 19.

La *Libre carnaissière* vaut 48 onces, poids de table ou 3 *Libres*, poids de table.

Le *Quintal*, poids de marc, vaut 470 Livres, tandis que le *Quintal*, poids de table, ne vaut que 464 livres.

Voici les différentes livres du Département :

0 k. 489546 Bayonne, Espelette,	5 Arthès, Navarrenx,
Hasparren, Gan, St-	Orthez) ;
Jean-de-Luz ;	0 k. 465 Garlin, Sauveterre ;
0 k. 419 Mauléon ;	0 k. 404 (Arzac, Lagor, Monein) ;
0 k. 412 Labastide-Clairence ;	0 k. 400 (Garris, Saint-Palais) ;
0 k. 411 Accous ;	0 k. 397 Conchès ;
0 k. 408 (Tardets) ;	0 k. 396 Saint-Jean-Pied-de-
0 k. 407 Arudy ;	Port) ;

La *Libre poids de table* de Gan, Lembeye, Lescar, Morlaas, Nax, Oloron (3), Pau, Pontac, est de 0 k. 405. Le quintal de 104 livres vaudrait 42 kg. 12.

OBSERVATIONS SUR LES POIDS

Il est certain que la Commission des Poids et mesures, nommée par le Général Serviez, Préfet du Département des Basses-Pyrénées n'a voulu que dresser les Tables de comparaison entre les Poids et Mesures qui étaient effectivement en usage au moment de l'application du Système Métrique et ceux qui les remplaçaient et non rechercher ce qu'avaient valu, dans le passé, ces mêmes poids et mesures.

Aussi est-il nécessaire de faire ici une courte étude rétrospective et de voir quels ont été les régimes qui ont précédé celui qui était en usage au moment de la Révolution.

Une ordonnance municipale de la Ville de Bayonne du 13 janvier 1378 porte « défense à tout épicier ou botiquier, mercier ou tout autre mercadier ou non mercadier, de vendre, payer ou acheter « épicerie cuite ou à cuire, etc. . . . » qui se vende au poids, si ce n'est à la *Libre* laquelle sera de 11 *onces d'once* de même que le « *Quintal* est de 96 *Libres* (4) ».

Les Coutumes Générales de la ville et cité de Bayonne, confir-

(1) J. A. Decourdemanche donne à la Livre de Mauléon 419 gr. 7 (1881) *Poids du Moyen Âge*, Paris 1910.

(2) J. A. Decourdemanche donne 408 gr. 1 la Livre d'Orthez.

(3) J. A. Decourdemanche donne 408 gr. 1 la Livre d'Oloron.

(4) Ducrocq, Dictionnaire Historique de Bayonne.

mées par Edit perpétuel et autorisées par Arrêt de la Cour du Parlement de Bordeaux du 9 juin 1514, partent au titre **XXVII** § 111, que : « Le *Quintal* doit poiser quatre vingt seize livres et la *Livre* quatorze onces et demie ».

Les Coustumes Générales du País et Vicomté de Soule du 7 octobre 1520 à la rubrique « *Deus Pées et Mesures* » relatent que « Lo País de Soule use deus Pées et Mesures deu For de Merlaàs ».

Même prescription dans « *los Fors et Costumas de Béarn* », 27 Nov. 1551.

Dans « *los Fors et Costumas deu Royaume de Navarre* » (Pau, 1722) nous trouvons au chapitre « *De Pées et Mesuras* » à l'article 1^{er} de la Rubrique XXIII la prescription suivante : : « En tout lo présent Royaume ne y habera que un Peès, et une Mesura, qui sera de Saint-Johan de Pée de Pert ». l'article IX dit : « Lo Quintau sera de 100 livres primes, et la livre prime de 14 onces, et la livre carnicere de tres livres primes ».

M. Ducéré signale la Livre de bœuf de 48 onces en usage à Bayonne (1). Il donne également une livre de 12 onces équivalant à environ 367 grammes (2).

Enfin si nous examinons les quelques rares monuments pondéraux des Basses-Pyrénées qui sont conservés dans divers musées et qui ont été signalés par divers auteurs nous trouvons :

POUR BAYONNE :

<i>Demi-Livre</i>	pesant	210 gr. (3)	série de 1529.
<i>Quart de livre</i>	pesant	99 gr. (3)	série de 1529.
<i>Demi-quart</i>	pesant	53 gr. (3)	série de 1529.
<i>Demi-quart</i>	pesant	49 gr. (4)	
<i>Demi-quart</i>	pesant	44 gr. (5)	série de 1520.

Pour Biarritz :

Demi-Livre pesant 189 gr. (6).

1. Dictionnaire au mol. : Boucherie.

2. Dictionnaire au mol. : Mesures.

3. Ed. Barry. Lettre du 21 Septembre 1869 (Bibliothèque de Bayonne, Documents concernant les armes de la ville).

4. J. A. Blanchet, Nouveau manuel de Numismatique du Moyen Age et Moderne, Manuel Roret Paris 1890. Ce poids est au cabinet de France, et est du XV^e siècle.

5. J. A. Blanchet, même ouvrage.

6. J. A. Blanchet, même ouvrage, Collection Brux.

Pour Morlaàs :

III Livres pesant 1459 gr. (1).

II Livres pesant 960 gr. (2).

pour Orthez :

<i>II Livres</i> pesant 787 gr. (3)	<i>Demi-livre</i> pesant 187 gr. (11)
série de 1515;	série de 1274;
<i>1 Livre</i> pesant 403 gr. (4)	<i>Quart de livre</i> pesant 101 gr. (12)
<i>1 Livre</i> pesant 400 gr. (5)	série de 1274;
série de 1515);	<i>Quart de livre</i> pesant 97 gr. (13)
<i>Demi-Livre</i> pesant 198 gr. (6)	série de 1515,
série de 1515);	<i>Quart de Livre</i> pesant 94 gr. (14)
<i>Demi-livre</i> pesant 197 gr. (7)	série de 1274;
série de 1515;	<i>Quart de Livre</i> pesant 94 gr. (15)
<i>Demi-livre</i> pesant 193 gr. (8)	série de 1274;
série de 1515;	<i>Quart de livre</i> pesant 93 gr. (16)
<i>Demi-livre</i> pesant 193 gr. (9)	série de 1274;
série de 1274;	<i>Demi-quart</i> pesant 49 gr. (17)
<i>Demi-livre</i> pesant 191 gr. (10)	série de 1274;
série de 1515;	

(1) J. A. Blanchet même ouvrage. Musée de Pau. M. Batcave donne au même poids la valeur de 1456 gr. (Bulletin de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau. 2^e série, tome 36^e page 392).

(2) J. A. Blanchet déjà cité et Taillebois (Numismatique. 3^e série. Poids Monétiformes et autres poids inscrits du Midi de la France. Dax 1889. Musée de Pau.

(3) J. A. Blanchet et Taillebois.

(4) J. A. Blanchet- Taillebois- Batcave-(Bulletin de la société de Pau) 2 poids de 403 gr existent, l'un au musée de Pau, l'autre au musée de Morlaàs.

(5) Trouvé à Ossès - décrit par M. Batcave.

(6) Batcave- Musée de Morlaàs.

(7) Batcave- Musée de Cluny.

(8) Batcave- Ancienne collection Taillebois.

(9) Batcave- Musée de Cluny.

(10) Batcave- Bibliothèque Nationale ; Gaillardie.(Poids anciens des villes de France, Paris- 1898)

(11) Batcave- Musée de Toulouse- Poids troué de part en part.

(12) Batcave- Musée de Toulouse- et J. A. Blanchet.

(13) Batcave- Description de M. Chaudruc de Crazannes- Musée de Pau.

(14) J. A. Blanchet- et Batcave- Musée de Pau.

(15) Batcave- Musée de la société archéologique de Montpellier.

(16) Musée de Dax- Poids trouvé en 1922 à Saint-Pandelon Landes . description donnée par M. Burguburu à la Société de Borda. Séance d'octobre 1922.

(17) Batcave. Musée de Pau.

pour Sauveterre de Béarn :

<i>Demi-livre</i> pesant 205 gr. 1 (1)	<i>Quart de livre</i> pesant 93 gr. 3 (3)
série de 1324 :	série de 1297 :
<i>Demi-livre</i> pesant 200 gr. (2)	<i>Quart de livre</i> pesant 91 gr. (4)
série de 1324 :	série de 1297.

En tenant compte du fait des poids ci-dessus, poids qui sont tous en bronze et dont quelques-uns sont ou percés ou très frustes, nous remarquons qu'antérieurement au XVI^e siècle certaines localités comme Bayonne, Orthez, Sauveterre avaient un système pondéral qui se rapprochait de celui de Toulouse (5), tandis que celui de Morlaàs se rapprochait de celui de Paris (6).

Et comme c'est à partir du XVI^e siècle que ces poids de ville cessèrent d'être frappés et que le Béarn prit le Système de Morlaàs, nous tombons d'accord avec MM. Bateave, Blanchet et Taillebois en faisant ressortir une fois de plus que le système pondéral de Bayonne et de Pau était au moment de la Révolution celui de Paris, c'est-à-dire basé sur la Livre poids de Marc.

PAUL BURGEBURU.

*Vérificateur des Poids et Mesures,
(Dax, Landes).*

1. Taillebois. Collection Daignestous.
2. J. A. Blanchet. Musée de Pau.
3. Bateave. Bibliothèque Nationale.
4. J. A. Blanchet. Cabinet de France.
5. Doursther donne à la livre de Toulouse une valeur de 407 gr. 9 Livre poids de Table ; tandis que Decourdemanche lui donne 419 gr. 7 (381).
6. Livre poids de marc de 489 gr. 60.

Le Problème de la Télévision ⁽¹⁾

Dans son numéro du 9 juin 1923 l'« *Illustration* » rendant compte d'expériences faites à Paris, au Trocadéro, par M. Belin, attribuait à ce dernier tout le mérite du dispositif employé et permettant la transmission électrique à distance et sans fils, d'une image lumineuse.

Le Dr Voulgre, auteur d'un système presque identique, qu'il a fait breveter aux Etats-Unis et en France, dès 1917, c'est-à-dire longtemps avant que M. Belin ait essayé de le réaliser, a protesté auprès du grand Journal Illustré, qui lui enlevait la priorité de son invention.

Dans le n° du 25 août suivant, après communication à M. Belin, (qui ne revendique plus cette priorité), de la lettre du Dr Voulgre, l'« *Illustration* » enregistrait le bien fondé des revendications de ce dernier, et établissait son droit d'antériorité quant à l'utilisation des principes et des moyens énumérés ci-dessous pour la solution de l'intéressant problème de la « Télévision » ou « Vision à longue distance » :

1° Application du principe de la *transmission successive* des impressions lumineuses de chacune des surfaces élémentaires de l'image morcelée, et cela, à une vitesse et dans un temps tels que la dernière impression s'inscrive sur l'œil, ou sur l'appareil récepteur, avant que l'effet résultant de la première impression ait disparu ;

2° Emploi de l'ampoule *actino-électrique* à deux électrodes, dont l'une, la négative, à base de potassium, sodium ou rubidium ;

3° Emploi de la lampe à trois pôles, dite *audion*, pour la transmission des images par T. S. F. ;

4° Emploi d'un dispositif très voisin de celui utilisé par M. Belin dans son expérience du Trocadéro.

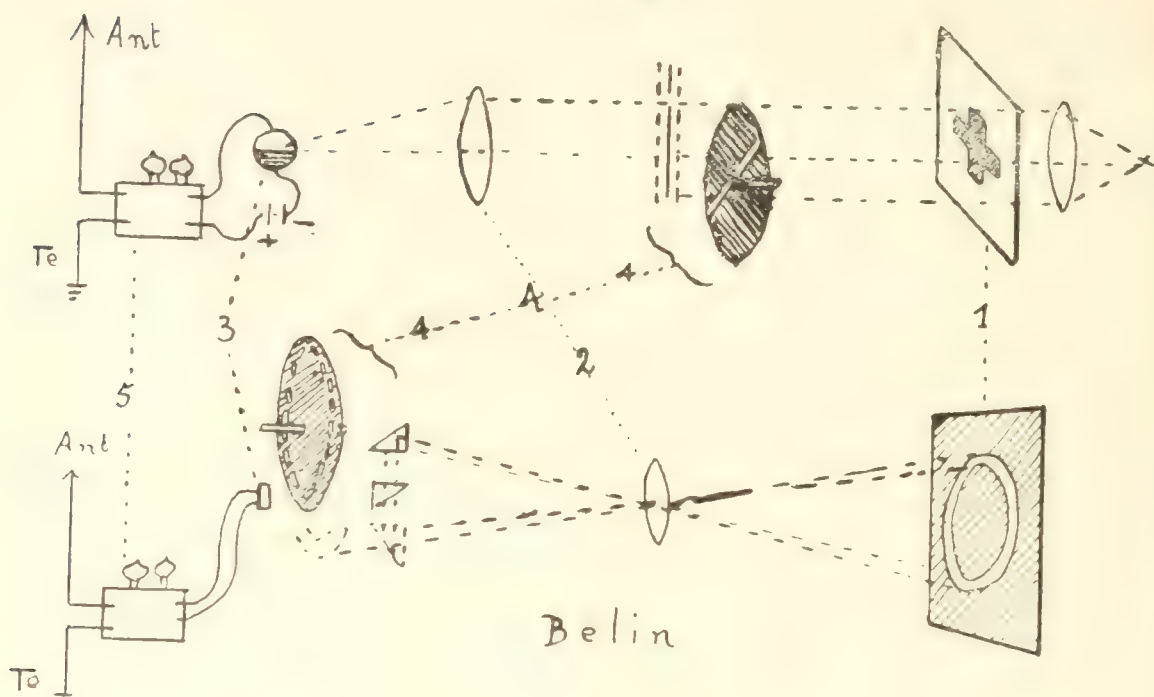
Au surplus, le croquis ci-joint reproduit, très schématiquement juxtaposés, les deux dispositifs Belin et Voulgre, en désignant par

(1) Communication faite à la Société le 5 nov. 1923.

les mêmes chiffres les organes semblables ou dont la fonction est la même dans les deux cas.

TRANSMISSION

Voulgre



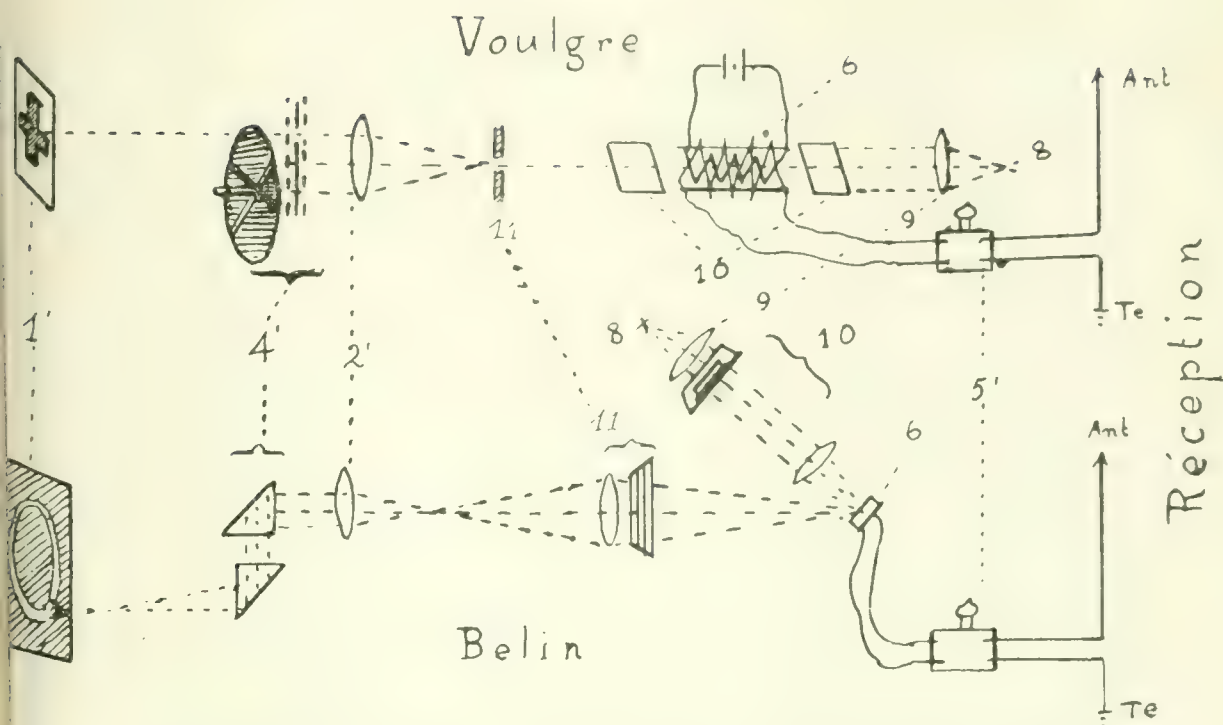
1. Ecran dépoli où se forme l'image lumineuse à transmettre:
Système Voulgre : Surface lumineuse barrée d'une croix opaque.
Système Belin : Couronne lumineuse sur fond opaque.
2. Lentille bi-convexe ayant pour effet d'amener les faisceaux lumineux sur la cellule photo-sensible.
3. Cellule ou ampoule photo-sensible comprenant deux électrodes, dont l'une à base de potassium, sodium ou rubidium.
4. Organes permettant de diviser la section du faisceau lumineux en parties élémentaires de nombre déterminé et dans un temps donné, de manière que le champ de la section de l'image soit parcouru dans le temps maximum de la durée de la persistance rétinienne :

Syst. Voul. : un disque rotatif et trois écrans tournants.

Syst. Bel. : un disque rotatif et deux prismes tournants.

5. Une adaptation à un poste émetteur de T. S. F. avec lampe audion et circuit antenne-terre.

RECEPTION



5) Poste récepteur de T. S. F. avec circuit antenne-terre et lampe audio.

6. Circuit électrique avec courant dont l'intensité variera selon les réceptions d'ondes hertziennes. Il comprend :

Syst. Bel. : circuit et équipement d'un galvanomètre.

Syst. Voul. : primaire d'une bobine avec secondaire formant électro-aimant tubulaire.

7. Ensemble devant subir les variations du circuit 6 et réagir sur la direction et l'intensité des rayons d'une puissante source lumineuse locale. Il comprend :

8. Une source lumineuse.

9. Une lentille dirigeant les rayons à travers :

10 Syst. Belin : un diaphragme et un miroir oscillant.

Syst. Voul. : deux nicols polarisant les rayons parcourant le tube de l'électro-aimant.

Les deux systèmes donnent aux rayons une direction fixe, tant que l'organe 6 n'intervient pas, soit pour faire osciller le miroir (syst. Bel.), soit pour modifier l'axe de polarisation (syst. Voulgre).

II. Un écran — à orifice punctiforme (Syst. Voul.) — à opacité

progressive (Syst. Bel.), provoquant les variations de l'intensité de la lumière par la simple déviation de l'axe des rayons.

2° Une lentille biconvexe.

4° Un ensemble analogue au 4 du transmetteur et permettant la répartition des rayons lumineux, successivement, en autant de sections qu'en comportait le dispositif du transmetteur. Il comprend :

Syst. Voul. : un disque et trois écrans tournants.

Syst. Bel. : deux prismes tournants.

1° Un écran dépoli où se projette l'image reçue.

Dans ce schéma on a supprimé le dispositif permettant d'obtenir automatiquement le synchronisme, même aux plus grandes vitesses, ainsi que celui rendant possible la Photographie, à distance, de larges surfaces, (une page de journal, un paysage, etc.), et que le Dr Voulgre a décrits ailleurs. Mais il apparaît bien qu'en toute justice et jusqu'à production de brevets antérieurs aux siens, il a le droit de revendiquer la priorité des dispositifs décrits et qui, dans l'expérience du Trocadéro, ont donné les résultats tels que la solution du problème de la vision à grande distance peut-être envisagée comme prochaine.

Un singulier procès en 1603-1605

Il fut en effet bien singulier le procès intenté par la Ville de Bayonne à son Evêque, à l'occasion d'un prédicateur, Frère Jean Salvager, cordelier (1).

A vrai dire, ce conflit avait été amené peu à peu par les événements. En effet, en l'année 1600, dès la première année de son épiscopat, Mgr d'Echaux, revenant de la Cour, se refusa à continuer de payer le salaire des prédicateurs d'Avent et de Carême, soit 80 écus. La Ville protesta en vain contre cette décision (2).

La même année, vingt jours avant l'Avent, l'Evêque étant parti pour sa visite en Basse-Navarre, « son vicaire général » pourvut la ville d'un prédicateur, lequel, au dire des échevins, tant aux Avents que au Carême, discourut et entretenit le peuple des discours des amours d'Ovide, du printemps de Meon et de Plutarque, du devoir réciproque que le mari et la femme se doivent l'un à l'autre, tellement qu'il y eust plus de destruction que d'édification, au grand regret des auditeurs et mecontentement du peuple ».

A la suite de quoi, la Ville fit de nouvelles instances, mais toujours vaines, auprès de l'Evêque, pour arrêter d'avance un bon prédicateur. Enfin, un compromis fut conclu : l'Evêque consentit à choisir un prédicateur, qui serait agréé par le Corps de Ville. Les honoraires devaient être fournis d'un commun accord : 100 livres par l'Evêque et 100 écus par la Ville. Le P. Carrière fut le prédicateur choisi en 1601 et 1602. En 1603, on agréa le frère cordelier Salvager, gardien du couvent de la Ville, à cause de sa grande réputation d'orateur sacré. Il commença ses prédications de Carême, avec plein succès, en présence de Mgr d'Echaux.

Mais, au milieu de l'Avent, Mgr d'Echaux, revenant de la Cour, interdit la chaire de sa Cathédrale au frère Salvager. Prévenu par son collègue de Dax et par le provincial des Cordeliers, des intrigues suscitées dans l'Ordre par ce prédicateur, l'Evêque crut devoir prendre cette mesure extraordinaire.

Elle irrita à la fois le frère Jean et la Ville tout entière, qui, paraît-il, goûtait fort ses sermons. Il y eut bataille entre moines

(1) *Archives communales de Bayonne*, GG., 136, 52, 53, 55 & 65.

(2) *Ibid.*, 63.

au couvent des Cordeliers : l'Evêque y voulut aller mettre la paix ; il trouva portes closes.

Les principaux magistrats prirent parti pour frère Jean et vinrent demander à l'Evêque de lever l'interdit. Mgr d'Echaux, inflexible, les rappela au devoir d'obéissance envers leur pasteur.

Le 15 décembre, frère Jean, pressé sans doute par lesd. magistrats, recommença à prêcher dans la chapelle du couvent des Cordeliers, où se porta la foule. Mgr d'Echaux fit appeler frère Jean, et lui demanda s'il n'avait pas reçu de défense du Procureur fiscal. Frère Jean prétendit que cette défense n'était que pour un jour. L'Evêque la réitéra et lui enjoignit formellement de cesser toute prédication, sous peine d'excommunication. Les magistrats, pour toute réponse, invitèrent Frère Jean à ne pas tenir compte de l'interdiction.

Et en effet, dès le lendemain 16 décembre, Frère Jean était remonté en chaire. Mgr d'Echaux l'apprend et se rend aussitôt au couvent des Cordeliers, accompagné de trois chanoines. La foule remplissait la chapelle du Couvent, à l'heure même (7 heures du matin) où devait avoir lieu la prédication à l'église paroissiale. Personne ne bouge à l'arrivée de l'Evêque, personne ne lui présente un siège. Mgr d'Echaux va faire sa prière devant le Saint Sacrement, tandis que Frère Jean continue son sermon, disant très haut que, malgré les défenses de l'Evêque, il a le droit de prêcher dans son Couvent. Bien loin de le calmer, un des magistrats présents l'excite à continuer. C'était « ce magistrat qui, inhumainement, barbarement et contre tout ordre de justice, l'année passée, au commencement de sa magistrature, excédant sa mission, avait massacré ceux de Labourt... » (1).

Mgr d'Echaux vient devant la chaire, obtient le silence, après

1) *Ibid.*, 52. Quel était ce magistrat cruel, inhumain ?

En 1602, Pierre de Sorhaingo, en qualité de lieutenant général de Bayonne fut chargé de l'exécution, vis-à-vis des « marchands et autres Portugais, appeles *Nouveaux chrétiens* », des Lettres patentes d'Henri IV, datées du 7 janvier 1602, leur enjoignant de sortir du gouvernement de Bayonne et des frontières, dans le mois après les commandements faits : *ils devaient y être contraints par toutes voies de justice dues et raisonnables*. Mais, dit Henry Leon, dans son *Histoire des Juifs de Bayonne*, Paris, Durlacher, 1893, in-4°, p. 20, ces Lettres patentes ne furent pas exécutées ». Et toutefois, Pierre de Sorhaingo s'était transporté, à cet effet, à S. Esprit, Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Ciboure. Cf. DUBARAT-DARANATZ, *Recherches sur la Ville et sur l'Eglise cathédrale de Bayonne*, (Bayonne, Lasserre, 1910, in-4°, pp. 193-196). Les Portugais n'eurent à souffrir d'aucune mesure inhumaine ou barbare.

A quel autre épisode de 1602 ou à quel autre personnage est-il fait allusion ? Nous l'ignorons.

Les procès et exécutions des sorciers ne devaient commencer qu'en 1608-1610. *Ibid.*, pp. 190-192.

deux ou trois invitations : il demande à Frère Jean s'il ne lui a pas interdit de prêcher, s'il ne l'a pas fait venir à son logis pour lui renouveler sa défense, et pourquoi il désobéit. Frère Jean répond de manière à exciter encore le peuple. L'Evêque insiste et rappelle les termes de l'entrevue, les décrets du Concile de Trente, interdisant à tout séculier ou régulier de prêcher, même en leurs églises, contre le gré de l'Evêque. Mgr d'Echaux renouvelle la menace d'excommunication et, s'adressant au peuple, le menace aussi de la même peine, s'il continue à entendre le frère Jean.

Aussitôt, grand tumulte, protestations et cris tels que l'Evêque courut danger de mort, au dire même de M. de Gramont, son adversaire déclaré qui se trouvait là. « Il nous fut dit, déclare Mgr d'Echaux, qu'il y avoit aucuns d'entr'eux qui disoient que, puisque nous estions près de la rivière, qu'il nous y falloît jeter dedans. » (1). Les gardes extraordinaires des magistrats étaient à la porte de l'église, attendant l'Evêque.

Mgr d'Echaux ne subit cependant aucune violence. Il se rendit à la Cathédrale, pour entendre le prédicateur mis à la place de Salvager. Il raconta au peuple la scène de désordre qui s'était passée aux Cordeliers et il renouvela la sentence d'excommunication.

Le mercredi 17 décembre, le frère Salvager continua ses prédications scandaleuses, mais la plus grande partie du peuple, dont l'excitation s'était calmée, reconnut son erreur. Aussi, vint-elle demander l'absolution pour se remettre en la communion de l'Eglise. L'Evêque se montra disposé à l'indulgence, tout en maintenant la sentence d'excommunication contre les rebelles.

Le dimanche 21, le commissaire dud. Couvent des Cordeliers eut, comme Frère Jean, l'audace de prononcer, dans leur Chapelle, un sermon plein de bouffonneries contre l'Evêque et d'appels à la désobéissance. Dès le lendemain, Mgr d'Echaux, à l'issue du sermon à la Cathédrale, renouvela sa sentence d'excommunication. Une enquête révéla d'ailleurs les désordres de ces religieux, qui avaient déjà troublé plusieurs Couvents de leur Ordre.

« Pour vomir le reste de son plus dangereux venin » (2), le frère Salvager eut recours à de nouvelles manœuvres, le 24 décembre, veille de Noël. Obéissant à ses excitations, un individu nommé Romatet engagea M. de Gramont et toute sa suite à assister au sermon, malgré les défenses épiscopales. « Il voulait ainsi, dit l'Evêque, nous accabler et rendre nulle la sentence, mais Dieu ne permit pas telle malice. . . . »

1. *Arch. com. de Bay.*, GG, 136-52.

2. *Ibid.*, 52.

Le Corps de Ville toutefois n'accepta pas l'excommunication de l'Evêque : des le 16 décembre, une protestation fut signée par Antoine de Gramont, maire et capitaine, Pierre de Sorhaindo lieutenant général, Micheau de Maubec procureur du Roy, Bernard Dibarboro lieutenant en la mairerie, Jehan de Castelnau clerc de Ville, Dulivier, Dibusty, Cruchette, de La Lande, etc., échevins et jurats (1).

Le 23 décembre, acte de l'excommunication fut dressé par Denis de Sorhaindo (2), syndic et procureur de la Ville, et requête par lui présentée au Parlement de Bordeaux (3), appelant comme d'abus et demandant la levée de lad. excommunication par l'Evêque, « à peine de 2000 livres et saisie de son temporel ».

Cette requête fut appointée le 18 janvier 1604, et le 20 mars suivant la Cour, après avoir fait comparaître Mgr d'Echaux, et ouï ses dires, « mit les parties hors de Cour et de procès et enjoignit auxd. syndic, lieutenant en la mairerie, échevins et autres officiers, manans et autres habitans de la ville de Bayonne, de respecter, honorer, révéler et obéyr à leur dict Evêque, ainsi qu'il leur est commandé par les loys divines et saints décrets... » (4). ordonna suppression de leur requête et « fit inhibitions et deffenses aux appelants d'offenser de paroles ny aultrement led. sgr Evêque, sur peine de dix mil livres... » Le syndic fut en outre condamné à 600 livres de dépens.

Cet arrêt parut si dur à Messieurs de la Ville que, dès la fin d'avril, ils songèrent à consulter à Paris. M. Dulivier, échevin, partit avec un Mémoire ; au mois de mai suivant, deux avocats parisiens, Antoine Arnould et Dufos rédigèrent une consultation (5) concluant qu'il n'y avait pas lieu de présenter requête au conseil du Roy pour se plaindre de l'arrêt du Parlement, mais qu'il fallait saisir l'Official de l'Archevêque d'Auch, d'une demande d'information sur les outrages et propos scandaleux du prédicateur du Carême.

Parmi les pièces de ce singulier conflit figurent les Mémoires présentés par la Ville au Parlement et aux avocats de Paris. On y trouve des détails vraiment curieux : Messieurs de Ville attribuent l'incident de l'Avent à des dénonciations calomnieuses contre le frère Jean, trop facilement écoutées par Mgr d'Echaux ; le récit qu'ils en font est vil, coloré ; il rappelle l'expulsion de deux avocats

1. *Ibid.*, 58.

2. *Ibid.*, 60.

3. *Ibid.*, 59.

(4) *Ibid.*, 53.

5. *Ibid.*, 64.

que, par deux fois, l'Evêque fait chasser de la Cathédrale, comme excommuniés, interrompant le service divin : l'humilité et la révérence ! de Frère Jean, dans ses réponses à l'Evêque ; le manque de siège disponible ! à la Chapelle du Couvent, à l'arrivée de Mgr d'Echaux . . .

Le docte Veillet a gardé le silence sur tous ces incidents. Ils eurent, en dehors du Concordat que nous reproduisons plus loin, un épilogue inattendu. Le prédicateur du Carême de 1604, qui prêcha, peut-être à la place du P. Salvager, fut encore un cordelier, le P. St-Donès. Ce cordelier épousa-t-il trop indiscretement la querelle de l'Evêque d'Echaux ? N'écouta-t-il que les inspirations d'un zèle intempestif ? Quoi qu'il en soit, en prêchant la Passion, le vendredi saint 16 avril, à la Cathédrale, devant 2000 personnes et à la face des magistrats, il s'oublia jusqu'à les insulter, les interpellant et les défiant de rebâtir, eux aussi, cette maison de Dieu, avec tous leurs beaux revenus. Les assistants furent scandalisés ; on dressa un procès-verbal, que signèrent M. de Gramont, le lieutenant en la Mairie, le clerc de Ville, les échevins et les jurats.

Le jour de Pâques, à midi, le P. St-Donès fut mandé à l'Hôtel de Ville ; là, le lieutenant de maire lui fit une remontrance ; il lui rappela qu'en demandant des prières pour le Pape, le Roy, les Cardinaux, etc., il avait, évidemment à dessein, oublié les magistrats de la Ville qui se tenaient devant lui, revêtus de leurs robes rouges et insignes. Mais, loin de se calmer, le P. St-Donès se montra plus arrogant que jamais. On dut le congédier et dresser un nouveau procès-verbal. . .

Un Concordat mit fin à ce long conflit, le 7 juin 1605. Ce document, écrit de la main même de Mgr d'Echaux, porte que le Corps de Ville nommera le prédicateur, lequel, s'il est agréé par l'Evêque, recevra de lui cent livres tournoises.

Voici le texte épiscopal :

« Concordat entre nous, Bertrand d'Echaux, Evêque de Baïone et conseiller du Roy en son conseil privé et d'Estat et Messieurs le Lieutenant en la Mairie, eschevins et conseil d'icelle, sur l'ordre qui sera tenu à l'advenir pour le payement du prédicateur de l'Advent et Quaresme.

« A esté dict et arresté que les susdicts Lieutenant, eschevins et conseil nous nommeront le prédicateur qu'ils désireront et que, au cas que iceluy nous soit agréable, nous lui donnerons nostre chaire et que moyennant cela les susdicts Lieutenant, eschevins

et conseil pourvoient au payement dudiet prédicateur des Advent et Quaresme sur cent livres tournois que nous nous sommes obligés par les présentes de contribuer de nostre part pour tel effect.

« Faict à Baione, le septiesme jour de juing mil six cents cinq.
« Bertrand d'Echaux, Evesque de Baione » (1).

Dès lors, toute cause de malaise disparaissant, la paix revint dans les églises de Bayonne, comme après le compromis de 1601.

J.-B. DARANATZ.

1. *Arch. com. de Bay.*, GG, 136, 65.

Sur l'Utilité des Sociétés Scientifiques

DE PROVINCE (1)

On me posait naguère la question suivante : « A quoi bon les petites sociétés scientifiques de province ? N'a-t-on pas dans les capitales des académies d'hommes éminents, qui sont capables de faire tout le nécessaire pour l'avancement des sciences ? ».

C'est pour répondre à cette question, assez juste à première vue, que je vais exposer les remarques suivantes.

Ces hommes éminents, parce que spécialistes distingués en leurs branches spéciales, ont des vues nécessairement canalisées par les vues de la théorie en vogue et ce n'est pas là une injure qu'on fait à leur haute valeur.

Mais le vraiment nouveau est en dehors et au delà de ces théories : il peut même paraître une hérésie flagrante à un technicien, jusqu'au jour où, les faits s'étant déclarés pour la hardie innovation, elle prend sa place dans la science officielle.

Il faut donc des organismes qui puissent servir et couveuses, j'ose presque dire, aux idées des novateurs, en dehors des conservatoires des sciences établies, de manière à ne pas effaroucher le timide chercheur, dont la culture n'est souvent aucunement scientifique et qui, par suite, possède, par cela même, une liberté de vues que n'aurait nullement l'homme de la partie.

Mais aussi ces organismes doivent être des centres d'une culture scientifique assez profonde pour écarter les visions sans valeur et sans avenir. Voilà le beau rôle des sociétés de province.

A l'appui de ces quelques idées, voici une liste, écrite au hasard de la main, des grandes découvertes dues à des étrangers à la science.

Le moine *Roger Baron* inventa la poudre à canon et un autre moine, des environs d'Augshourg invente et construit la première batterie à pierre. Ainsi deux ecclésiastiques obscurs bouleversent l'art de la guerre.

Un magistrat, *Francis Bacon*, établit la philosophie expérimen-

(1) Communication faite à la séance du 1 décembre 1922.

tales. *Descartes*, gentilhomme et soldat, fonde la géométrie analytique et la physique expérimentale ; *Newton*, gentilhomme terrien, imagine de toutes pièces le calcul infinitésimal et la mécanique céleste, constituant à eux trois toutes les mathématiques appliquées modernes. Encore un gentilhomme terrien, *Boyle*, en Angleterre, et un abbé de cour, *Mariotte*, en France, découvrent une loi d'une importance transcendante pour la physique, celle de la compression des gaz.

La chimie moderne dérive de l'ancienne alchimie des Arabes, par la découverte de l'oxygène et de la composition de l'air par *Lavoisier*, financier et fermier-général en France et celle de l'hydrogène et de la composition de l'eau par *Cavendish*, courtisan et grand seigneur en Angleterre.

Les plus belles découvertes de la constitution du ciel, la planète Uranus, les étoiles doubles, les nébuleuses, sont dues à *Herschell*, qui de sa profession était professeur de musique. Il s'improvisa aussi fabricant de télescopes. De même cette science neuve, l'astrophysique, qui analyse la composition chimique des étoiles et leurs mouvements, même, grâce au spectroscopie, est imaginée et développée par *Norman-Lockyer*, dans ses heures de loisir, alors qu'il était expéditionnaire au ministère de la guerre anglais.

Aucune invention n'a autant modifié le monde comme l'application de la vapeur à l'industrie et à la navigation. Or, le moteur fixe est dû à *Watt*, un fabricant de sextants et le premier vapeur pratique à *Fullton*, un rêveur, un peintre et un musicien. Après la vapeur, rien ne changea les conditions de notre terre comme le télégraphe. Or, le premier télégraphe optique est dû, ainsi que son alphabet, à un ecclésiastique, l'abbé Chappe.

Le premier télégraphe inscripteur et son génial alphabet furent imaginés par *Morse*, un peintre américain.

Quant au télégraphe imprimeur, d'où dérive le Baudot, ce triomphe moderne du genre, il fut inventé par l'Américain *Hughes*, qui fut pianiste. Et ceci nous amène à parler de l'électricité, la fée moderne. Trois noms surtout viennent à l'esprit quand on en parle : *Faraday*, *Gramme* et *Edison*. *Faraday* découvre les lois de l'induction, la théorie des lignes de force, base de l'électro-technique moderne, les lois de l'électrolyse, origine des connaissances actuelles sur les substances radioactives et de la structure des atomes ; *Gramme* invente la première dynamo pratique ; *Edison* a fondé, peut-on dire, l'industrie électrique. Or, *Faraday* était ajusteur, *Gramme* menuisier et *Edison* marchand de journaux.

Une autre des inventions notables est celle de la photographie.

Or, le premier en date à fixer l'image de la chambre noire et à faire des positifs directs sur papier fut *Bayard*, un diplomate, qui garda son secret. Vint ensuite la fixation de l'image sur une plaque argentée, invention due à la collaboration du graveur *Niepce* et du peintre *Daguerre*. Comme on sait, le brevet d'invention fut racheté par le gouvernement de Louis-Philippe, pour qu'il tombât dans le domaine public.

Le procédé à l'albumine, avec obtention préalable d'un négatif, suivit, inventé par *Fox Talbot*, vieux militaire désœuvré. Et enfin le procédé au collodion fut dû à *Niepce de Saint-Victor*, semillard officier du second Empire.

Pour finir cette énumération prenons un exemple de la grande guerre :

Le canon portatif anglais, qu'on mettait sous le bras comme un parapluie fut imaginé par *Stook*, fabricant de charrues.

SANTIAGO F. GIMENEZ

Publications reçues par la Société des S. L. A. E. R. au cours de l'année 1924

AIX. — *Annales de la Faculté de Lettres d'Aix*, Tome XII, n° 1 et 4.

Annales de la Faculté de Droit d'Aix, nouvelle série, n° 9, n° 10.
Rapport sur le fonctionnement du Musée Arbaud, 1921-1922.

Séance publique de l'Académie des S. Agr. A. B. L.

Réception du 55^e Congrès des Sociétés savantes de France, 20 Avril 1922.

AUBI. — *Bulletin de la Société des S. A. B. L.* du Tarn, Juil.-Décembre 1922.

AUCH. — *Société archéologique du Gers*, 4^e trim. 1922, 1^{er} trim. 2^e trim. 1923.

BARCEL-DEU. — *Mémoires de la Société des L. S. A. T.* 43, 1918-1919.

BAYONNE. — *Gure Herria*, Déc. 1922, fasc. de Janvier à Décembre 1923 inclus, 12 fasc.

Amenagement hydraulique de la région du Sud-Ouest, etc.

BEAUVAIS. — *Considérations sur l'être vivant*, 1922, Gh. Janet.
Le Volvoir, 2^e Mémoire, La Characée, 1922, par Gh. Janet.

BESANCON. — *Les Statuts de l'ordre de Saint-Michel*, manuscrit du duc d'Orléans, 1917, par E. Ginot.

BÉZIERS. — *BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ Arch. Scient. et Lit.* 1, 11, vol. XLIII, XII-3 1922-23.

BIARRITZ. — *Biarritz-Association*, Janv. 1923, Avril 1923, Juil. 1923.

BILBAO. — *Euskera*, 2 fasc., Programa de los dias del Euskera, Batl. 4, III, 1922.

BORDEAUX. — *Procès-verbaux de la Société Linnéenne*, tome 24 1922, tome 25, 1923.

Actes de la Société Linnéenne, tome 74, 1^{er}, 2^e, 3^e fasc. et tome 75 1^{er} fasc.

Association Centrale pour l'aménagement des montagnes.

Revue de Géographie Commerciale, Juil.-Déc. 1921.

Bulletin archéologique du Comité des travaux hist. et scien. 1921-1922.

La Préparation Forestière de la défense nationale, par P. Descombes.

CANADA. — *Le Canada*, Notice.

DAX. — *Bulletin de la Société de Borda*, 1^{er} Trim. 1922, 1^{er}, 2^e et 3^e trim. 1923.

La Mesure en pierre de Roquefort Landes — musée de Borda par P. Burguburu.

Bitumes et pétroles de la Chalosse et du Béarn, par P. Dubalen.

GENÈVE. — *Bibliographie générale des trav. paléthnologiques et archéologiques*, 1921, par R. Montandon.

HOLLANDE. — *Publications scientifiques du Dr J. G. de Man*, *Leander Longirostris*, etc., offert par l'auteur.

MAGON. — *Annales de l'Académie de Maron*, t. 21, 1918-1919.

PAMPELUNE. — *Boletín de la Comisión de Monumentos históricos y artísticos de Navarra*, 1923, 3^e Trim.

PARIS. — *Comité des travaux Historiques et Scientifiques*.

Tables générales des bul. du Comité des trav. hist. et scientifiques, 1883-1915.

Bulletin du Com. des tr. hist. et scient., 1919-1920.

Comptes-rendus des Sociétés savantes, Min. de l'Instr. publique.

Répertoire d'Art et d'Archéologie, fasc. 25, 1921.

Les anomalies météorologiques et l'influence du déboisement, par P. Descombes.

Cinquante-septième Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements à Dijon.

Le Nouveau Mercure politique et littéraire, Octobre 1923.

Discours prononcés à la séance de clôture du Congrès des Sociétés Savantes.

Concours d'Art.

Questions d'empires, par Camille Julian.

PAU. — *Revue régionaliste des Pyrénées*, Oct. à Déc. 1922, 1 fasc. Janvier-Mars. Avril-Juin. Juillet-Septembre. Octobre-Décembre 1923.

PAU. — *Bull. Soc. Sciences, Lettres et Arts de Pau*, Janvier à Décembre 1922.

Rapport du Préfet et procès-verb. des séances du Conseil général.

POITIERS. — *Société des Antiquaires de l'Ouest*, bul. des 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e trim. 1922, 1^{er}, 2^e trim. 1923.

Rapport sur les travaux de la Société des Antiquaires de l'Ouest, par E. Ginot, 5 fascicules.

Introduction à la topographie historique de la ville de Poitiers, par E. Ginot, 1 brochure.

Une lettre inédite de Dom Mazet sur les Monuments antiques découverts à Aulnay en 1875, par E. Ginot, 1 brochure.

Moules de ciriers poitevins, 17^e et 18^e siècles, par E. Ginot.

SAINT-DENIS. — *Analyse du thème de quelques redoublements brisés communs à l'idiome basque, à la langue latine, etc.* par J.B. Darricarrère.

Restitution du thème des vocables roakshira du zent, etc., par J. B. Darricarrère.

ST-GAUDENS. — *Revue de Comminges*, 1922, 2^e 1923.

ST-JEAN-PIED DE PORT. — *Société des pêcheurs de la Basse-Navarre, Statuts.*

SAINT-SÉBASTIEN. — *Boletín de la Sociedad de Estudios Vascos*, 1919-et 1921, 1922, 3^e trimestre, 1923, 3^e trimestre.

Sociedad de Estudios Vascos, Memoria de la Sociedad, 1920-1921
Revue internationale des Etudes Basques, 1923 1^{er}, 2^e et 3^e trimest.
Como canta el Vasco, 1921.

Exploration de seis dolmenes de la sierra de Urbasa (Navarre), 1 f.

TOULOUSE. — *Escolo dera Pirénéos, Comminges et Couserans*, 1923.

Annales du Midi, Juillet 1918, Janv-Avril 1922, Juil. Oct. 1922.

Era bouts dera Montanho 1920 1922, 2 fascicules.

TROYES. — *Mémoires de la Société académique d'Agr. S. A. B. L*
de l'Aube 1919-1920, 1921 1922, 2 vol.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 2 Juillet 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Étaient présents : MM. le marquis de Folin, Docteur Larue de Charlus, G. Hérelle, H. Salane, E. Prestat, J. Nogaret, S. F. Guimenez, Docteur Ribeton, Com. Lavigne, Cap. Ganguilhem, Grimaud, Com. Boissel, A. Frois, A. Frigary, Colonel Duvot, A. Larrieu, A. de Couloume-Labarthe, P. Destandau, Chanoine Daramatz, Docteur Darbouet, H. Courteault, Puchulu, Golas, P. Luce, Sautet, Lefort, Héguy, J. Pinafel, J.-L. Morel, Bousquet, Godinet, Ch. Jaggrolet, Com. de Cazes, Descamps, A. Salzedo, Docteur Magne, Gavel, Dufourg, E. Casedevant, Constantin, Int. Lacrambe, de Croissail, I. Laxague, Alb. Léon, Delmas, P. Lalanne, A. Gastera, L. Décha.

Excusés : MM. Camille Jullian, L. Le Beuf, P. Lespes, Ant. Personnaz, G. Bergès.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

LE CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ

Le Président prononce l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS :

Notre chère Société va accomplir ses cinquante ans d'existence dans quelques jours. En raison des vacances, qui commencent après la présente assemblée, votre Bureau a décidé de ne pas attendre la rentrée pour célébrer cet heureux anniversaire.

Vous n'avez pas voulu une pompeuse cérémonie et, dès la séance du 7 septembre 1921, vous avez décidé de marquer cette date mémorable, non par des paroles mais par des actes. Nous verrons tout à l'heure comment cette décision va se réaliser.

Mais d'abord, permettez-moi de remercier sincèrement ceux qui

ont bien voulu nous faciliter les moyens de donner à cette assemblée du cinquantenaire tout l'éclat qu'elle comporte :

M. le Maire de Bayonne, un de nos présidents d'honneur, nous a gracieusement concédé, pour cette réunion, la salle des délibérations du conseil municipal, marquant ainsi la parfaite harmonie qui règne entre notre compagnie et l'édilité bayonnaise. Nous l'en remercions cordialement, ainsi que M. Frois, adjoint aux Beaux-Arts, auquel nous sommes reconnaissants de se montrer toujours favorablement disposé pour tout ce qui concerne notre Société.

M. le Dr Larue de Charlus, Président de Biarritz-Association, nous a fait l'amitié d'honorer cette séance de sa présence, témoignant ainsi des excellents rapports existant entre nos deux sociétés, qu'unit un même idéal de travail et de progrès.

Deux mots sur notre historique :

La Société a pris naissance en 1873, dans le bureau du Port, le mardi 19 août, à 2 heures de l'après-midi.

On l'appela d'abord *Société d'exploration de grottes de Bayonne* et son but fut d'étendre et de multiplier les excursions dans la région et d'intéresser un plus grand nombre de personnes à ses recherches scientifiques.

La Société fut autorisée le 1^{er} septembre 1873. Mais les membres fondateurs élargirent bien vite leur programme, et leur pensée, si heureuse en résultats féconds, s'explique aisément par la position géographique de Bayonne, centre et aboutissant d'une région qui offre, dans des genres variés, de remarquables sujets d'étude.

Et d'abord la ville, riche elle-même, fertile en souvenirs, est située sur la route qui relie la France à l'Espagne, voie qui a servi de passage aux peuples, aux armées, aux souverains.

D'autre part la mer, la montagne, le Pays Basque enfin, avec sa langue, ses arts, et la puissante originalité de ses traditions, présentent une ample matière, un vaste champ d'activité, susceptibles de passionner la curiosité des érudits et des chercheurs : leurs travaux peuvent apporter un magnifique supplément de connaissances à celles déjà acquises dans ce très intéressant domaine.

Dès le 8 septembre 1873, notre Compagnie prit le nom de *Société des Sciences et Arts de Bayonne* et le 9 septembre 1910, ce titre fut complété en y ajoutant les *Lettres*, ce qui précisait sa physionomie.

Une longue suite de recherches et de travaux remplit l'existence de la Société, entre sa fondation et la grande guerre; nous en donnerons un aperçu plus loin.

Nous passerons rapidement sur les épreuves qu'infligea la guerre à notre Compagnie, sur la crise qu'elle eut à traverser, menaçant

un moment son existence même, et dont il résulta une scission des plus malheureuses.

L'année 1919 fut une période de recueillement et de mise au point.

L'année 1920, après l'élection d'un nouveau Bureau, vit augmenter sensiblement le nombre des membres, et reprendre la régularité des travaux. Grâce à des négociations poursuivies de part et d'autre avec une égale bonne volonté, la fusion des deux sociétés savantes bayonnaises devint un fait accompli le 1^{er} janvier 1922. La Société ainsi formée, prit le titre de *Société des Sciences, Lettres, Arts et d'Etudes Régionales de Bayonne*. Bientôt elle compta plus de 100 membres et put éditer des travaux importants dans ses Bulletins.

Elle a entrepris, pour commémorer son 50^e anniversaire, la publication de la *Tombe Basque* de M. Louis Colas, œuvre considérable, vrai corpus des inscriptions de notre région, avec plus de 1.200 reproductions des plus beaux monuments, ouvrage actuellement en cours d'impression.

Puis elle reçut de la municipalité de Bayonne le mandat de créer et d'administrer le Musée Basque et elle trouva dans son sein un directeur dévoué, M. le Commandant Boissel, compétent et très actif; des commissions studieuses et pratiques, qui mettent debout des projets et déjà des réalisations. Les dons en nature et en argent dépassent largement 100.000 francs à ce jour. Le rayonnement de cette œuvre s'étend jusque dans le Nouveau Monde et permet les plus belles espérances.

Le Ministre des Beaux-Arts a chargé la Société de présenter des édifices de la région pour le classement des monuments historiques. De nombreuses fiches ont déjà été fournies : d'autres suivront.

De plus, ce qui est mieux, les séances de notre compagnie sont suivies par un nombre toujours croissant de membres; cela montre l'intérêt des sujets traités.

Je ne puis vous décrire ici la masse énorme de documents accumulés dans les 50 volumes de la collection de nos bulletins, par nos érudits locaux. Voici une liste sommaire des auteurs des principaux travaux :

MM.

Charles BERNADOU.
Dr BLANCHET.
Louis COLAS.
Ferdinand CORRÈGES.
Docteur CROSTE.
les deux GUZACO.

MM.

CHARLOTTE DABANAIZ.
Aimard DÉROYAL.
Général DERRICAUX.
Louis DOERS.
CHARLOTTE DEBARAT.
Edouard DUCÉRÉ.

MM.

Capit. François DUHOURCAU.
Henri DURANT.
Maurice DUSSARP.
Marquis de FOLIN.
Santiago GIMENEZ.
André GRIMARD.
Georges HÉRELLE.
L. HIRIART.
Jean de JAURGAIN.
G. JUNCAR.
Pierre LOTI.

MM.

Abbé MENJOULET.
Louis de MEURVILLE.
Colonel MONCOQ.
Henri LÉON.
Joseph NOGARET.
Henri POYDENOT.
Emile PRESTAT.
A. SAINT-VANNE.
Rev. W. WEBSTER.
Julien VINSON.
Pierre YTURBIDE.

et nous en oublions !

Si je me laissais entraîner par mon sujet, j'aurais à vous donner lecture de 26 pages de titres de sujets traités plus ou moins longuement.

Permettez-moi maintenant de dire quelques mots des dirigeants de notre Société qui, ayant été le plus à la peine, méritent aujourd'hui d'être à l'honneur.

Beaucoup, hélas, ont disparu ; c'est par eux que nous commencerons :

Un des premiers à signaler est le marquis de Folin, commandant du port de Bayonne. Il fut le fondateur et l'âme de la Société, pendant son séjour dans notre ville, jusqu'en 1878. Ses travaux d'océanographie, science où il fut un précurseur, lui ont acquis une notoriété mondiale. Nous saluons avec bonheur son petit-fils, M. le marquis de Folin, qui nous honore de sa présence et qui peut juger par lui-même combien notre compagnie conserve respectueusement le souvenir de ceux qui lui consacrèrent leur intelligente activité.

Nous mentionnerons ensuite avec honneur :

M. Durant, président pendant huit ans, qui continua avec soin les traditions de ses prédécesseurs ;

M. Dulaurens, l'excellent archiviste, qui a mis en ordre nos vieux documents bayonnais et a formé Ducéré aux études anciennes ;

M. Edouard Ducéré, bibliothécaire-archiviste de la ville et secrétaire de notre compagnie de 1880 à 1909, qui, pendant trente ans, a compulsé tous les fonds d'archives bayonnaises et a laissé une documentation imprimée ou manuscrite très considérable ;

M. Ferdinand Corréges, membre très actif de la société, qui grava nombre d'eaux-fortes pour illustrer le bulletin et fit les frais de l'impression ;

M. Pierre Yturbiade, le grand travailleur des archives, qui dirigea la Société pendant sept ans et publia de très nombreux ouvrages.

La Société a compté parmi ses membres d'honneur l'explorateur Antoine d'Abbadie, le grand Pasteur et le maître Léon Bonnat.

Des 57 membres fondateurs de notre compagnie, deux seuls nous restent aujourd'hui : M. M. Julien Vinson et Lucien Le Beuf. M. Vinson, que son âge retient à Paris, a beaucoup fait pour Bayonne, le pays et les études basques.

M. Le Beuf est à Bayonne le seul représentant des fondateurs de notre Société. Vice-Président de 1880 à 1889, il en est président d'honneur depuis 1916 et lui a rendu de signalés services pendant la période difficile dont il a été parlé tout à l'heure ; son état de santé ne lui a point permis de venir à cette séance et nous le regrettons.

Nous citerons encore :

M. Georges Hérelle, professeur honoraire de l'Université, traducteur qui honore Gabriele d'Annunzio, auteur de vingt ouvrages sur le théâtre basque, un de nos présidents d'honneur depuis l'an passé, qui joint à la précision et à la richesse de son information, le charme magique de son style ;

M. Henry Salane, membre depuis 1892, qui a été trésorier de notre Société pendant 22 ans ; nous lui devons une grande reconnaissance pour toute la peine qu'il s'est donnée en vue de recueillir et de ménager les finances peu abondantes de notre compagnie pendant cette période.

Je ne dois point omettre de rappeler les services éminents rendus à la Société, pendant la guerre, par MM. Grimard et Duhourcau, qui durent assumer sa direction, en l'absence des membres mobilisés du Bureau, dans des temps difficiles ; et ceux actuels de notre excellent trésorier, M. le Commandant Lavigne, qui gère des caisses nombreuses avec une exactitude ponctuelle ; de notre distingué secrétaire-général M. le Docteur Jean Ribeton, et enfin de notre dévoué et laborieux archiviste le capitaine Camguilhem. Il a terminé heureusement le classement de plus de 2.000 articles de nos archives et collabore à la mise en ordre, pour l'impression, des 1.280 clichés de l'œuvre de M. Louis Golas la " Tombe Basque ".

Ici permettez-moi de rendre un public hommage de reconnaissance à M. Camille Jullian, notre éminent président d'honneur, un ami fidèle et éclairé du Pays Basque, où il vient tous les ans faire un long et studieux séjour. Il nous prodigue généreusement ses conseils et ses directives, que nous nous efforçons de suivre fidèlement ; il a grandement honoré notre région en nous adressant un précieux et savant travail sur l'évêché de Bayonne dans le haut moyen âge.

Laissez-moi terminer par une constatation et par un vœu :

Le nombre des étrangers attirés par les charmes de notre beau et pittoresque pays est tous les ans plus considérable. Ceux qui le visitent avec un sentiment d'admiration respectueuse sont de moins en moins rares.

Veillons donc à la conservation de ses beautés naturelles : elles constituent son charme le plus prenant ; mais entourons aussi d'un pieux respect les restes vénérables du passé. Les Romains réparaient sans se lasser la cabane de Romulus sur le Palatin. Montrons également une attention agissante pour notre vieille Société Bayonnaise, pour notre Musée de la Tradition, qui sera le plus national de France parce qu'il sera le plus local.

Enfin, efforçons-nous tous les jours de faire mieux connaître notre cher Pays, ce qui est encore la meilleure façon de le faire mieux aimer.

M. E. Prestat, vice-président, adresse au président, au nom de tous, l'expression de ses remerciements.

NÉCROLOGIE. — Pierre Loti est mort — Il fut le peintre et le poète de la mer et des étranges pays. Nous avons tous suivi les nuées de ses rêves ; nous avons été sous le charme de ses descriptions féériques, de ses sensations exotiques si particulières. Il est venu mourir dans notre pays, sur cette terre basque, qu'il avait tant aimée et qu'il s'était essayé de décrire, quoique étranger à son âme — Notre compagnie se devait de mentionner la mort de cet enchanteur désenchanté, qui a écrit dans nos bulletins.

OBJETS DIVERS. — La Société a entendu dernièrement une conférence sur les *Pétroles*, de M. Verdavanne, ingénieur spécialiste, qui a étudié la question des combustibles liquides dans le monde, en France et dans le Sud-Ouest ; notre collègue, M. Hennebutte, chimiste, nous a exposé sa confiance dans le carburant alcool de bois, additionné d'éther.

Notre région a vu se former la Société des Pêcheurs de la Basse-Navarre et des Nives, qui se propose de remédier à la disparition des Salmonides dans nos belles rivières et a réuni déjà un nombre imposant d'adhérents.

Un journal hebdomadaire de Paris, « la Maison », du 12 avril dernier, a publié une curieuse lettre du Tasse, venu en France en 1571, adressée au comte Hercule de Contrari, dans laquelle il donne de piquants détails sur la merveilleuse cuisine de l'hôpital de Bayonne. Ducéré, dans son Dictionnaire Historique, y fait allusion. Mais il sera bon de publier ce document in-extenso.

ADMISSION. — M. J. G. Delas, antiquaire, 14, rue Mazagran à Biarritz, a été élu membre de la Société.

PRÉSENTATION. — Mademoiselle Gabrielle Larre, au Musée Basque, présentée par MM. de Marien et Boissel. L'élection aura lieu à la prochaine réunion du Bureau.

COMMUNICATIONS. — M. Amedée Larrieu fait ensuite une communication très documentée sur le *régime des courses de taureau à Bayonne sous le Second Empire*. Chaque année, de 1852 à 1863, il y eut à Saint-Esprit, une «temporada». M. Larrieu étudie ces manifestations au point de vue historique et législatif. On les toléra sous l'empire ; on se montrera aujourd'hui aussi tolérant pour un spectacle qui est devenu une coutume locale, une liberté régionale. M. le Président Destandau ajoute quelques renseignements au point de vue de la législation actuelle et des procès récents.

M. Santiago F. Gimenez, entretient l'assemblée de la question *des fours électriques à haute tension*, qui ont réalisé un immense progrès industriel. Il décrit les modèles de fours utilisés et montre un modèle réduit, de sa confection, suffisant pour permettre aux assistants de se rendre compte des dispositions des fours les plus récents et perfectionnés.

M. Louis Décha signale l'état lamentable des grandes orgues de la Cathédrale, qui menacent ruine. M. Delmas fait remarquer que la Cathédrale appartenant à l'Etat, c'est le Ministre des Beaux-Arts qui doit être saisi. M. L. Décha remettra une note indiquant les réparations les plus urgentes.

Le président déclare la Société en vacances jusqu'au 5 novembre prochain. La séance est levée à 6 heures et demie.

Séance du 5 Novembre 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Etaient en outre présents : Mme F. Pouydebat, Mlle Thomas, Mme Morand-Monteil, Mlle Larre : MM. Darbouet, Puchulu, Hérelle, Dr Ribeton, C^t Boissel, C^t Laxigne, Santel, Le Banneur, Lespès, Lambert, Courteault, Ch. Lagrolet, Cel Duvot, Cne Camguilhem, A. Salzedo, Descamps, A. Larrieu, Lacrambe, Pouydebat, Gavel, Luce, C^t Roeg, Godinet, Simonet, Casedevant, P. d'Arcangues, R. Poydenot, Lefort, Rouffet, F. Lagrolet, Lacombe frères, Sabarros, Constantin, Dr Tribarne, J. Laborde, Gabiro, Golas, Héguy, Grinard, C^t Goulard, Berroeta.

Excusés : M. Léonce Goyetche, Pierre Roquebert, J.L. Morel.

Le Président, en ouvrant la première séance de la 51^e année de

la Société, exprime l'espoir que l'ère de fructueux travaux entrepris depuis la guerre va continuer à se développer.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

NÉCROLOGIE. — Notre compagnie a eu le regret de voir disparaître, pendant les vacances, trois de ses membres : M. Etienne Ritou, avocat distingué, membre depuis deux ans, dont les conseils éclairés nous ont été fort utiles au moment de la création du Musée Basque de Bayonne : M. Michel Beignatbordes qui fut pendant un quart de siècle le secrétaire averti et consciencieux de la mairie d'Urrugne : M. le commandant Henri Baron, qui, après une belle carrière militaire, a fait preuve dans des fonctions délicates, pendant la guerre, d'une patriotique perspicacité.

DÉMISSION. — M. le colonel Roustan, de Ciboure, ne pouvant prendre part à nos réunions, adresse sa démission.

CORRESPONDANCE. — La Société a écrit à Monsieur le Maire d'Urrugne en vue de la conservation du magnifique point de vue de la Croix des Bouquets.

Par lettre du 28 juillet, M. le Ministre de l'Instruction publique a alloué à notre société une subvention de 1400 francs pour l'édition de l'ouvrage de M. G. Hérelle, *La Représentation des Pastorales*.

Pendant les vacances, M. G. Hérelle, a mis la Société en relations avec le propriétaire des mémoires autographes du Bayonnais Jacques Laffitte, M. Duchon, à Ambierle.

La Société publiera des extraits de ces mémoires, qui nous montrent sous un jour très vivant le Bayonne de la fin du XVIII^e siècle.

Le Ministre de l'Agriculture fait une enquête sur les corbeaux de France. M. le conseiller Lespès a bien voulu se charger, en chasseur qui en est à son 61^e permis, de répondre avec sa grande expérience au questionnaire envoyé à la Société.

M. le Dr de Man, savant Néerlandais, remercie la Société et M. Santiago Gimenez, des crevettes de nos côtes qui lui ont été envoyées. Il adresse deux brochures de classification d'animaux marins.

Sur la demande de notre collègue, M. l'abbé Lhande, la Société a adressé une pétition à M. le Ministre des Beaux-Arts pour qu'il soit recommandé aux maires de notre région de veiller à la conservation des pierres tombales anciennes. Les Sociétés savantes de Pau et de Dax se sont pleinement associées à ce vœu.

Notre nouveau collègue, M. le commandant Rocq, a eu l'occasion d'étudier les enceintes de pierres d'Occabé, dans la forêt d'Iraty. Ces tombes, analogues à celles décrites par le Général Pothier pour le plateau de Ger (V. Déchelette, *Manuel d'archéologie préhis-*

torique, p. 669), sont de l'époque de Halstatt, premier âge du fer. Le commandant Boeg nous enverra les résultats de ses recherches ultérieures. (V. Bull. N° 2 de 1944).

Dans les ouvrages reçus, il y a lieu de noter un passage du discours de M. Michel Clerc, doyen de la Faculté des Lettres d'Aix-Marseille, à la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes à Marseille en 1922, au sujet des travaux historiques, archéologiques et préhistoriques. L'affirmation de ce savant expérimenté est de nature à encourager les travaux de tous les hommes de bonne volonté :

....\.. " Il n'est si modeste travailleur qui ne puisse apporter à l'œuvre une contribution utile. Une seule condition y suffit (je parle surtout des recherches sur le terrain, d'ordre géologique ou archéologique), l'exactitude et la sincérité : décrire exactement ce que l'on a trouvé, et, si l'on ne se sent pas suffisamment compétent pour interpréter ses découvertes, les publier telles quelles, en laissant à d'autres le soin d'en tirer des conclusions. Tout le monde, je le sais, ne se résigne pas facilement à ce rôle secondaire : et, de là, bien des travaux de détail, qui demeurent intéressants par ce qu'ils ont fait connaître de nouveau, mais dont les conclusions deviennent vite caduques, parce qu'elles reposent sur des bases trop étroites. "

OBJETS DIVERS. — L'exposition de Bayonne-Biarritz vient de clore ses portes et n'a pas réalisé, faute de préparation, les espérances que l'on pouvait fonder sur cette manifestation.

La statue en bronze du Maître Léon Bonnat a été solennellement inaugurée, au milieu d'une immense affluence et un juste tribut d'hommages et de remerciements a été adressé à cet enfant de Bayonne, qui a doté sa ville natale d'un musée magnifique.

Le 29 juillet, à 6 h. 30, notre région a ressenti une secousse sismique qui a duré dix secondes.

En septembre et octobre, notre Société avec le concours de la Revue *Gure Herria* a donné, à la Féria, trois conférences à l'occasion de la prochaine ouverture du Musée Basque. Le R. P. Lhande a traité « l'avenir de Bayonne et la question basque » : le R. P. Donostia a montré « quelques unes des caractéristiques de la chanson basque » et le Dr René Croste a célébré « le Pays Basque ». Enfin une séance de cinématographie avec film inédit en France a montré les beautés de la région. Ces réunions ont eu un réel succès.

M. le Docteur Voulgre, notre collègue, inventeur breveté d'un procédé de télévision, nous a remis une note établissant la priorité de sa découverte. Cette note paraîtra dans le Bulletin.

Une lettre circulaire de Mgr l'Evêque de Bayonne institue l'ensei-

guement des langues régionales dans les établissements diocésains. C'est la réalisation partielle des vœux dont nos Bulletins portent de nombreuses mentions. Il est à désirer qu'une émulation de bon aloi fasse entrer notre Université dans la même voie féconde, s'adressant à l'enfance, à la jeunesse et empêchant la corruption et la disparition de nos vieilles langues régionales. Notre collègue M. Gavel a fait sur cette question une étude magistrale, qui trouvera place dans nos fascicules.

Un de nos collègues, qui a voulu garder l'anonymat, a consacré ses loisirs à l'étude des embellissements de Bayonne. Ces essais d'urbanisme sont intéressants et des travaux dans ce sens devraient être entrepris, afin de ménager le développement rationnel de notre cité et des localités voisines dans un avenir éloigné.

Des manifestations importantes ont eu lieu en vue d'exploiter d'une façon intensive les ressources alimentaires que la mer met à notre portée : une croisière océanographique a étudié cette année le golfe de Gascogne, de Belle-Isle à la baie de Biscaye ; il y a eu à Boulogne et à Strasbourg (qui aspire à concurrencer Bâle comme marché du poisson de l'Europe Centrale), de grandes semaines du poisson. On s'est occupé des pêches, mais aussi de la façon de présenter au consommateur des poissons frits appétissants à l'aide d'appareils simples et pratiques. Notre région maritime du Labourd, si favorisée par sa proximité des grandes réserves de poissons de toutes sortes du golfe de Gascogne, devra tôt ou tard exploiter cette richesse qui est à nos portes.

Le service géographique du ministère de la Guerre poursuit l'étude de la création d'une nouvelle carte de la France au 50.000^e, avec levés au 10.000^e et demande leur avis aux sociétés savantes. Notre compagnie a présenté ses desiderata motivés.

La Commission des Archives et Monuments de Bayonne vient d'être constituée par arrêté municipal du 5 octobre. Les membres de cette commission font tous partie de notre Société, qui sera bien placée pour leur présenter ses requêtes.

La citadelle de Saint-Jean-Pied-de-Port, œuvre de Vauban, vient d'être mise en vente par les Domaines, sur la mise à prix de 300.000 francs. Nous exprimons le désir que la physionomie de cette ancienne place forte frontalière ne soit pas trop modifiée.

M. Camille Julian, s'occupant toujours de notre pays, pense qu'avant la période historique, Saint-Jean-de-Luz, excellent port à l'embouchure de la Nivelle, navigable sur une douzaine de kilomètres, a dû être utilisé. Les Romains y ont certainement laissé également des traces. Dans les fouilles que l'on fait actuellement pour la construction de nombreuses maisons, il serait extrêmement

intéressant de rechercher les poteries et même les plus faibles tessons. M. Jullian ne serait pas etonne ou on rencontrerait des poteries Samiennes, qui se trouvent dans les fouilles de tant de localités du sud de la France et en Espagne.

ELECTION. — Mlle Gabrielle Larre, Bayonne, est élue membre de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Seguin, industriel, Bayonne, Catala, Jules André, Bayonne, Sala, Joseph, Bayonne, Laborde Jean, Biarritz, L'abbé Pierre Lhuede, Toulouse, Com^t Boeq, Saint-Jean-de-Vieux, Com^t Harriet, Saint-Jean-de-Luz, Madame Suzanne Philipol, Paris, Ruano Rafael, Montevideo, Lasserre Léon, Paris, Pouydebat Eugène, Bayonne, Madame Pouydebat, Bayonne, Chrétien, Gaston, Paris, Savaglio, Henri, Saint-Jean-de-Luz, Comte de Rivière, Saint-Jean-de-Luz, Manuel de Inchausti, Saint-Sébastien, Dr Paul Courbon, Strasbourg, Mme Vve Dangereteguy Madrid, Puyobreau, Bayonne, Deslous, Bayonne, Le Tanneur, Bordeaux. L'élection aura lieu à la prochaine séance du Bureau.

COMMUNICATION. — M. Hérelle donne communication de ses recherches sur les *Analogies des pastorales basques et des tragédies grecques*. Le premier qui a posé la question des rapports entre ces deux théâtres est M. W. Webster ; mais cet honorable basquisant s'est contenté de signaler quelques ressemblances superficielles ou même imaginaires. M. Hérelle en signale d'autres, qu'il croit réelles et profondes. Il les trouve : 1^o dans la technique des pièces (textes des drames, non divisés en actes et en scènes, mais formés d'épisodes plus ou moins nombreux que des intermèdes séparent les uns des autres ; ici les interventions du chœur, et là les « sataneuries ») ; 2^o dans le recrutement des acteurs (obligation pour les acteurs, quand ils ne sont pas des professionnels, comme c'était, en Grèce, le cas des « choreutes », et comme c'est, en Soule, le cas de toute la troupe, d'être, non des étrangers, mais des natifs du lieu où se donne la représentation) ; 3^o dans l'aménagement de la scène (de part et d'autre, même système d'issues : trois portes disposées de la même manière et conçues dans le même esprit) ; 4^o dans la gratuité des représentations (parce qu'en Grèce les représentations faisaient partie du culte, et qu'en Soule elles ont pour origine lointaine les mystères, qui furent jadis une extension du culte) ; 5^o et enfin dans l'idéalisation physique des personnages (obtenue en Grèce par le cothurne, le masque et le costume conventionnel, en Soule par tout un ensemble de conventions relatives aux attitudes, aux gestes, à la voix, etc.). Pour conclure, M. Hérelle rappelle l'opinion selon laquelle les Souletins seraient « les Athéniens du Pays Bas-

que ». Le Président remercie M. Georges Hérelle de sa belle et très documentée communication.

La séance est levée à 6 h. 20.

Séance du 10 Décembre 1923

PRÉSIDENCE DU COMMANDANT DE MARIEN

Le nombre des assistants devenant très considérable et dépassant 80 à la séance, le Bureau a décidé de ne plus donner dans le Bulletin les noms des présents.

Excusés : MM. Léonce Goyetche, Com. Rocq, Dr Jean Ribeton.

Le secrétaire-général étant excusé, la lecture du procès-verbal de la dernière séance est reportée à la prochaine assemblée.

Le Président prononce l'éloge funèbre de M. Gustave Thomasset, caissier de la caisse d'Épargne de Bayonne.

Il signale un excellent article de H. Henri Gavel dans les Annales du Midi sur le livre de M. G. Hérelle, *La Représentation des Pastorales Basques* et un article sur la *Tombe basque* de M. L. Colas, en cours d'impression, dans l'Illustré de la Province et des colonies, numéro de Novembre.

CORRESPONDANCE. — L'Institut de recherches agronomiques de France a adressé à la Société des remerciements chaleureux pour les renseignements fournis au sujet des corbeaux du pays. Transmis à M. le conseiller Lespès, qui avait bien voulu se charger de répondre au questionnaire envoyé.

OBJETS DIVERS. — Notre collègue, M. Georges Laffontan, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. La Société lui adresse ses sincères félicitations.

Dans la nuit du 18 au 19 Novembre, à 3 h. 55, une secousse sismique d'une durée de trois secondes a été ressentie dans notre région.

Le Président fait connaître que le 18 novembre il a représenté à Toulouse le Syndicat d'Initiative de notre ville au Congrès de la Fédération des syndicats d'initiative Pyrénées-Guyenne-Gascogne, où il a été décidé à l'unanimité de procéder à la dissolution de cette fédération. Le Nord et le Sud ont fait sécession, renouvelant un geste dix-neuf fois séculaire, attesté par l'inscription d'Hasparren : « Vêrus, magistrat civil et religieux des Tarbelles » délégué auprès de l'Empereur, obtint la séparation des Neuf Peuples (du Sud) d'avec les Gaulois (du Nord). A son retour de Rome, il dédie

cet autel au génie du pagus. Une telle coïncidence était digne d'être signalée à notre compagnie.

Enseignement des langues régionales. — Ainsi que notre Société l'espérait, l'Université de France est entrée à Bayonne dans la voie féconde de l'enseignement des langues populaires, grâce à l'initiative de notre distingué collègue, M. le proviseur Garnier. On peut être certain que sous la haute direction de maîtres tels que MM. Gavel, Léon, Colas, Courteault et Bouzet, les progrès seront rapides et que nous verrons une nouvelle floraison du Basque, du Gascon et du Béarnais dans notre petit mais cher pays.

Sous le titre de *Notes de Pastorale*, le Bulletin religieux du Diocèse de Bayonne rappelle que « toutes ventes, tous échanges quelconques, d'objets religieux sont rigoureusement interdits », tant par le droit canon que par la loi civile et que le vendeur peut être astreint à racheter l'objet vendu. Pour que ces prescriptions ne puissent être éludées, il faudrait que l'inventaire de nos richesses du culte, établi en 1906, fut l'objet d'un recensement décennal exécuté par les autorités religieuses.

Le Conseil supérieur de la Guerre vient de prononcer le déclassement de la citadelle de Bayonne. La Société espère que ce chef-d'œuvre de fortification créé d'un seul jet par le génie de Vauban sera conservé intact.

La Société des Pêcheurs de la Basse-Navarre et des Nives, qui vient d'être créée pour favoriser le repeuplement de nos magnifiques cours d'eau, montre une activité de bonne augure pour la conservation d'une de nos richesses sportives et d'alimentation. Notre Société lui souhaite tout le succès qu'elle mérite.

Musée Basque. — Hier, 9 décembre, MM. les Conseillers municipaux de Bayonne, avec M. le Maire en tête, ont visité le Musée Basque. Ils ont eu l'agréable surprise de constater que de sérieuses et belles réalisations avaient été obtenues. L'honneur en revient à ceux qui y ont mis tous leurs soins et leurs peines, M. le commandant Boissel et ses dévoués collaborateurs. Notre Société peut être justement fière des résultats obtenus. Ses membres seront les premiers à visiter les salles d'exposition, le mois prochain.

ADMISSIONS. — MM. Catala, Jules-André; Sala, Joseph, Bayonne; Laborde Jean, Biarritz; Com^t Rocq, Saint-Jean-le-Vieux; Abbé Pierre Lhande, Toulouse; Seguin, Bayonne; Com^t Harriel, Saint-Jean-de-Luz; M^{me} Lefeuvre Jean, Paris; Ruano, Rafael, Montevideo; Lasserre, Léon, Paris; Pouydebat Eugène, Bayonne; M^{me} Pouydebat Eugène, Bayonne; MM. Chrétien, Gaston, Paris; Savaglio, Henri, Saint-Jean-de-Luz; Comte de Rivière, Saint-Jean

de-Luz : Manuel de Inchausti, Saint-Sébastien ; Docteur Courbon, Paul, Strasbourg ; Madame Veuve Dangereleguy de Broussain, Madrid ; Puyobreau, Bayonne ; Deslous, Bayonne ; Le Tanneur, Bordeaux : sont élus membres de la Société.

PRÉSENTATIONS. — MM. Bouzet, Bayonne ; Bourricaud, Bayonne ; Mazuel, Bayonne ; Amestoy, avocat, Cambo ; Bonnacarrère, Biarritz ; Haïtse Jean, Bayonne ; Giguët Jules, Mauléon-Soule ; Mlle Costar-ramone, Bayonne ; Mlle Prévost, Bayonne ; Lacombe Léo, Biarritz.

L'élection aura lieu à la prochaine réunion du Bureau.

COMMUNICATION. — *La Pologne en 1923. Impressions de voyage.* M. l'abbé Lamblin promène son nombreux auditoire dans un véritable voyage en Pologne avec la maîtrise de son sujet et le charme dont il est coutumier. Il nous entretient successivement de Cracovie, la vieille capitale aux magnifiques monuments, des mines de sel gemme de Wieliczka ; de la Haute-Silésie arrachée difficilement à la Prusse ; de la Posnanie redevenue bien Polonaise ; puis, il nous mène à Dantzig, le port nécessaire à la Pologne ; à Vilna, encore sous l'impression de la domination bolcheviste ; à Varsovie, capitale actuelle, souvent dévastée par les invasions russes. Il nous fait pénétrer dans la société et jusque dans l'âme polonaise par ses visites dans des familles patriarcales et à de hautes personnalités. Il expose les problèmes qui se posent actuellement pour la Pologne, le change, la question agraire, l'armée. Le docte conférencier dit enfin quelle activité féconde règne dans tous les domaines, la forte natalité de cette belle nation de 25 millions d'habitants parlant la même langue et ayant les mêmes aspirations ; leur esprit d'ordre, leur intelligence, leur amour profond de la patrie polonaise, qui permettent à ce pays ami de la France les plus belles espérances. Le Président remercie chaleureusement M. l'abbé Lamblin, au nom de l'auditoire qu'il a vivement intéressé.

Le lieutenant de vaisseau Bourgeois. — M. le Docteur Darbouet donne connaissance d'une étude sur l'ancien pilote-major de la Barre, M. Bourgeois, avec des pièces provenant des archives de sa famille. Cette communication qui a mis en relief une belle existence bayonnaise, appuyée de documents originaux et agrémentée d'anecdotes inédites, a valu à son auteur un succès aussi complet que justifié. Elle sera publiée dans le Bulletin.

La séance est levée à 6 heures 40.

Le Secrétaire-adjoint : Le Secrétaire Général : Le Président :

J. NOGARET,

DU JEAN RIBETON,

GU DE MARIEN.

LE MUSÉE BASQUE

Séance du 2 Juillet 1923

Le Commandant Boissel donne lecture des résultats obtenus pendant le mois de Juin :

1^o La Ligue Maritime et Coloniale a accordé au Musée Basque son patronage officiel ;

2^o Les dons suivants ont été reçus :

DONS EN NATURE

Chambre de commerce de Bayonne : Billets et pièces émis depuis 1914 ;

Madame Emmanuel Labat : Portrait encadré de M. Basterrec he Armateur bayonnais ;

M. Arguby, maison Idartia, Hosta Basse-Navarre « Kutchua » élu de pierre à faux, ouvragé au couteau ;

M. l'abbé Debidart, Ascain : Deux moules à fromage en bois, fond ouvragé au couteau ;

MM. A. Grimard, Constantin, Lissalde, à Bayonne : Pièces en argent ou bronze frappées à la Monnaie de Bayonne ;

Famille Gabaston-Casamajor, Montory : 2 flûtes de berger anciennes ;

Maison Larrey, Montory : Salier de berger ;

M. Lalanne, Société Générale, Bayonne : Photographies : Procession à Bidarray ;

M. Raymond Poydenot, Bayonne : Tableau encadré : Vue des cloîtres de Bayonne en 1835, par Mademoiselle Bonne Poydenot, petite-fille du dernier maire de Bayonne sous Louis XVI ;

Madame Louis de Kampeling, Toulouse : Portefeuille de campagne du Maréchal comte Harispe ;

M. et Mme Dubalde, Cambo : Quatre pastels représentant des vues de Biarritz au début du Second Empire ;

Portrait encadré de M. d'Haraneder, Vicomte de Macaye, député du baillage du Labourd à l'Assemblée Nationale de 1789 ;

Portrait encadré de M. Descuret Lahorde, notaire royal à Mauleon député du pays de Soule à l'Assemblée Nationale de 1789 ;

Portrait encadré de Jacques Laffitte.

A cette liste il convient d'ajouter les estampes et plans provenant de la collection de M. Nicolas Larribiere. Les pièces relatives à Bayonne et aux provinces basques ont été attribuées au Musée, dont la section iconographique se trouve ainsi presque entièrement constituée, tout au moins en ce qui concerne la gravure.

Manquent, cependant, en particulier, les deux grandes vues de Bayonne : par Joseph Vernet, de la suite des ports de France.

DONS EN ESPECES

Bienfaiteurs. — M. Michel Laharrague, Bayonne, 5.000 fr. ; M. R. Mendilaharsu, Montevideo, 1000 fr. ; M. Martinto, St-Martin d'Arrossa, 1000 fr.

Fondateurs. — M. J. Ybarnégaray, député des Basses-Pyrénées, 500 fr. ; M. Grattau, Directeur de la Maison Izarra, Bayonne, 500 fr. ; M. E. Dutey-Harisppe, château de Lacarre, 500 fr. ; Ville de Saint-Palais, 500 fr. ; M. G. Fourgassié, Bergerac, 500 fr. ; M. Haran, maire d'Ainhoa, 500 fr. ; M. Berroeta, Beyris, 500 fr. ; Commune d'Ainhoa, 500 fr. ; M. Jules Supervielle, Montevideo, 500 fr., M. Juan B. Saint-Pierre, Tomé (Chili) 500 fr.

Souscripteurs. — M. François Genoz, Bayonne, 200 fr. ; M. H. Artéon, Bayonne, 200 fr. ; M. Pierre Le Roy, Bayonne, 100 fr. ; Maison Worms, Bayonne, 200 fr. ; M. Alexandre Diesse, maire de Larressore, 100 fr. ; M. A. Maupas, Saint-Jean-de-Luz, 200 fr. En souvenir de M. D. Bayonne, 50 fr. M. Lucien Le Beuf, Bayonne 300 fr. ; Madame Grancher, Paris, 100 fr. ; Anonyme, 20 fr. ; M. le Docteur Larrieu, Montfort l'Amaury, 100 fr. Ville de Saint-Jean-Pied-de-Port, 200 fr. ; Javier Mendivil, Député, ancien Ministre de l'Intérieur, Montevideo, 100 fr. Carlos E. Mendilaharsu Blanco, Montevideo, 100 fr. ; Ville de Madrid, Bayonne, 100 fr. ; Dames de France, Bayonne, 100 fr. ; Madame Marie Blanco Acevedo de Mendilaharsu, Montevideo, 100 fr. ; Belle Jardinière, Bayonne, 100 fr. ; M. Max Lazard, Neuilly-sur-Seine, 300 fr. ; M. Paul Helbronner, Paris, 200 fr. ; M. André Simon, Paris, 50 fr. ; M. Pablo Blanco Acevedo, ministre de l'Instruction Publique de l'Uruguay 100 fr. ; M. Carmelo de Arzadun, peintre, Montevideo 100 fr. ; M. Carlos de Zumaran, Arocena, Dr en droit, Montevideo, 100 fr. ; M. Alberto Hardoy, Etudiant en droit, Montevideo, 100 fr. ; M. Fortunato Arzoategui, attaché Commercial de la Légation de l'Uruguay en Argentine, 100 fr.

Séance du 5 Novembre

Le commandant Boissel met la Société au courant de la situation du Musée Basque :

« Les vacances n'ont pas interrompu les travaux du Musée, travaux de nature bien diverses : aménagement des locaux, classement et installation des collections, organisation du « Mois basque », propagande, etc., etc.

La vieille demeure où nous nous établissons a le charme des choses anciennes, mais les siècles, tout en éprouvant sa solidité, y ont apporté quelques dommages. Elle n'est plus, en particulier, aussi imperméable qu'il convient, et les premières pluies d'automne nous l'ont montré. D'où certains retards dont nous ne nous plairons pas, s'ils doivent avoir enfin comme conséquence de nous assurer un abri décidément étanche.

Les mois écoulés n'ont pas arrêté davantage la générosité de nos donateurs. Vous en trouverez la preuve dans la longue liste que je vais vous communiquer. Vous remarquerez que les dons en nature sont proportionnellement plus nombreux que de coutume par rapport aux dons en espèces. Ce n'est point un mal, puisque le plus souvent, ces objets qu'on nous donne on ne les vendrait pas, mais nous ne devons pas négliger, dans la période qui va s'ouvrir, de pratiquer une active propagande qui nous permette de compléter les ressources mises par la Ville à notre disposition ou que nous procurera l'ouverture du Musée. Nous opérons aussi économiquement que possible. Nos achats, en particulier, sont relativement bien peu importants si on les compare à la valeur totale des objets déjà réunis : mais dans ce stade d'organisation, il faut, néanmoins, prévoir des dépenses assez élevées. Nous ne doutons pas de trouver des concours aussi nombreux que par le passé parmi tous ceux qui comprennent la portée de notre œuvre et qui pourront d'ailleurs en constater bientôt les premiers résultats.

Ces résultats, nous les ferons connaître en ouvrant une exposition limitée à quelques jours : elle renforcera la confiance de tous ceux qui, dès la première heure ont eu foi dans les destinées du Musée Basque et Bayonnais, et donnera des motifs de croire à ceux qui ne croient pas sans avoir vu. Cette exposition aura lieu à bref délai.

Après cette première manifestation, nous fermerons nos portes et nous remettrons à l'œuvre, pour ouvrir définitivement aux environs de Pâques. Il y aura, à ce moment, à régler des questions assez importantes, en particulier celle de la surveillance, difficile à exercer en raison de la distribution des locaux et aussi du nombre probable des visiteurs qui, à en juger par les chiffres communiqués

par M. Personnaz pour le Musée Bonnat, sera certainement élevé.»

Dons en nature parvenus du 1^{er} Juillet au 30 Octobre. — M. Maurice Lévy, Bibliothécaire du Conservatoire des Arts et Métiers, Paris : Deux plaques de cheminée provenant d'une ancienne maison de Bayonne :

M. André Grimard, Bayonne : Charles IV, roi d'Espagne et sa famille, eau-forte de Maura, d'après Goya ; Médaille en argent de Ferdinand et Elisabeth 1816 ; deux jetons de présence du Lycée de Bayonne ; pièce de bronze frappée à la Monnaie de Bayonne ; Louis XVI, Roi de France et de Navarre, 1785 :

M. A. Lissalde, Bayonne transmis par M. A. Grimard : Jeton d'argent Louis XV : au revers, armes et devise de Bayonne ; jetons de présence à la Chambre de Commerce de Bayonne Napoléon 1^{er}, Charles X, Louis Philippe ; M. Malenfant, Bayonne : Médaille commémorative de l'Exposition internationale de Bayonne 1864 Transmis par M. Louis Dours :

M. le Docteur Chevillon, Bayonne : Médaille frappée pour l'inauguration du pont de Nemours (pont St Esprit) : transmis par M. Antonin Personnaz :

M. Gasedevant, Bayonne : Trois eaux-fortes de G. Landrin : Vues de Biarritz :

M. Loustalot, Saint-Martin-de-Seignanx : Makhila d'honneur offert en 1877 à Michel Renaud. Inscription en basque : « Lohitzungo Errepublikanoce, Michel Renaud, Leialari », œuvre de Zuloaga d'Eibar : transmis par M. Antonin Personnaz :

José Arruê, Bilbao : Douze cartes-postales en couleur, sujets basques ; M. Joaquin Iñara, Alcade de Pamplona : trois grandes affiches en couleur relatives aux fêtes de Pamplona en 1910, 1920 et 1923 :

M. et Madame J. Agornague, Ustaritz : Fichu ancien, fond marron dessin à fleurelles :

M. l'abbé Hirigoyen, curé d'Uhart-Gize : Corbeille d'osier, pour cires d'église :

M. Isidore Laxague, Bayonne : Dessin au lavis, Place Gramont à Bayonne en 1844 :

M. Louis Dours, Bayonne : Deux jetons de présence de la Caisse d'Epargne de Bayonne :

M. Garona, Bayonne : Moulage ancien de l'inscription d'Hasparren 11^e siècle après J. C.

M. Lissalde, Bayonne : Médaille de la Garde nationale de Bayonne Restauration : douro en argent, Charles IV 1804, poinçonné aux armes de Portugal (transmis par M. A. Grimard) :

M. Eugène Peyroux, Bayonne : médaille commémorative de l'Exposition de 1864 à Bayonne ;

M. Goytino, ancien instituteur, Mauléon : portrait de Mgr de Sponde, évêque de Pamiers, originaire de Mauléon ;

M. Burguburu, vérificateur des poids et mesures à Dax : trois plans gravés en Angleterre : redoute d'Hendaye, ville et citadelle de Bayonne, St Jean-de-Luz et Ciboure ; quart d'écu Henri IV, armes de France, de Navarre et de Béarn ; pied pliant avec monture de cuivre (sixième de toise) ;

Anonyme, Bayonne : cafetière et chocolatières en cuivre rouge (trois pièces), transmis par M. A. Constantin ;

M. Joseph Nogaret, Bayonne : « Petite histoire du Pays Basque » avec deux cartes et douze illustrations ;

Famille Larrat, de Mauléon : escabeau en bois ancien ;

M. Marliquet, maison Basladia, Mouguerre : six assiettes hexagonales, un plat octogonal, faïence ancienne ;

M. Charles de Meurville, Bordeaux : jetons en argent de la Chambre de Commerce de Bayonne : Louis XV lauré et non lauré ; monnaie celtibérienne, en argent ;

M. Léonce Goyetche, Bordeaux : deux jetons en argent, Louis XV et Louis XVI ; au revers, armoiries et devise de Bayonne ; veste et cocarde de l'uniforme de lieutenant de la Garde d'Honneur Basque à cheval, ayant appartenu à Jean-Charles Cigarroa d'Urrugne, Lieutenant de la Compagnie dont le comte Garat d'Ustaritz était capitaine et M. Adrien Diesse de Larressore, lieutenant : deux fontes avec revêtement de drap rouge, même provenance ;

M. Larrousset, Ustaritz : Un tourne broche ancien avec accessoires ;

Mademoiselle M. G. Webster, St Jean-de-Luz et ses sœurs : Wentworth Webster : « Les loisirs d'un étranger au Pays Basque » (ouvrage non mis dans le commerce) ;

M. G. E. Morbieu, Syrie : Un Emigré Bas-Navarrais : Alexandre-Léon de Lafaurie d'Etchepare 1769-1851 ; le royaume de Navarre et la Révolution Française ;

M. Léonce Goyetche, Bordeaux : Léonce Goyetche « St Jean-de-Luz Historique et Pittoresque » (1^{re} édition, 1856) ; Un exemplaire des « Aventures de Télémaque », portant la signature de Léon Bonnat alors qu'il était en 1842, élève de l'institution Brat à Bayonne : au verso, un premier dessin du futur membre de l'Institut.

Une très curieuse horloge astronomique, chef-d'œuvre de l'horloger basque Eyheramendy de Mauléon, signalée par M. Amédée Larrieu et installée par les soins de M. l'Abbé Eyheramendy, vicaire des Aldudes ;

M. Hiriart, St Jean de Luz : harpon pour la pêche à la baleine ;

Anonyme, Mauléon : Chemises d'homme plissées, toile ancienne : chapelet bois ; deux kaïkous ornés de clous de cuivre et de dessins au couteau ; croix bois et cuivre ; bourrelet pour cruche ; coiffure dentelle ; ceintures anciennes.

M. Godborge, St Jean-de-Luz : Projet de façade du Musée Basque, adopté par la Commission d'Architecture ;

M. Santiago Fernandez Gimenez, Ciboure : maquette de la maison Bastiheroina à Saint-Pée-sur-Nivelle, quartier d'Ihins, exécutée par Arcos, plâtrier à St Jean-de-Luz ;

Julio Raul Mendilaharsu, Montevideo : « La Cisterna, Montevideo 1919 », « La Voz de Vida », Montevideo 1923, poésies, don de l'auteur, avec dédicace au Musée Basque ;

Colonel de Résséguier, Pau : « Fors et costumaz del Royaume de Navarra, Deça Ports, Jérôme Dupoux imprimeur à Pau 1722 », poésies en gascon ; estampe ; photographies ; documents divers (le tout provenant des papiers de M. Yturbide) ;

Chanoine Daranatz, Bayonne : « Incendies de cathédrales pyrénéennes, tirage à part, extrait du Bulletin de la Société S. L. A. E. R. Bayonne, Foltzer, 1922 » ;

Madame Mendiboure, maison Iribarnia, Hasparren : Baïonnette emmanchée utilisée pour décortiquer le maïs et provenant du passage des Anglais en 1811 ;

Madame J. B. Garriat, maison Matchicoenia, Espelette : Deux pots à crème anciennement donnés par M. Potel, dernier directeur de la fabrique d'Espelette (complément du don de 29 pièces effectué en octobre 1922) ;

M. Etcherotte, Gayon, Mousserolles : Tournebroche et broche anciens ;

M. Saint-Laurent, Bayonne : Fourmure et installation complète d'un lavabo en faïence émaillée ;

M. Charles Petit de Meurville, Bordeaux : Tambourin à quatre cordes décoré du signe oviphile ;

M. Firmin Sérès, Bayonne : Pomme d'escalier décor Louis XVI surmontée du bonnet phrygien, provenant de la maison Basterrèche, rue la Cathédrale (mentionnée par Ducéré dans son dictionnaire historique), transmis par M. André Constantin ;

M. Auguste Léorat, Bayonne : Jeton de présence de la Chambre de Commerce de Bayonne (Louis-Philippe) ;

M. et Madame Lasserre-Daguerre, maison Choritou, Ciboure : Poignée de dévidoir ouvragée ;

Mademoiselle Esther Thomas, Bayonne : Suite d'aquarelles, types et costumes basques au début du XIX^e siècle (42 pièces) ;

Baronne de Garro : Portrait du baron de Garro, dernier bailli

d'épée du pays de Labourd ; diplôme de colonel de la Garde nationale de Bayonne 1820 ; médaille commémorative du 12 mars 1914, Bordeaux ; croix de St Louis, ayant appartenu au baron de Garro ;

Madame de Vaux, l'holdy : deux portes de placard en cerisier, provenant de la maison Lapicaenia ; mortier en bois sculpté, avec pilon ; mortier en bois sculpté sans pilon ; petite vierge ; cadre ancien, deux fauteuils anciens.

Madame Larramendy, l'holdy : St^e Rosalie, image en couleurs, cadre ancien.

En outre, le Musée a reçu en dépôt, soit de la ville, soit de particuliers un grand nombre d'objets dont la liste détaillée sera donnée ultérieurement.

A mentionner en particulier :

La chambre de Léon Bonnat ; des tableaux : portraits offerts à la Ville de Bayonne par sa filleule, Bayonne de Caupenne, XVIII^e siècle ; portrait du chevalier de Larrétéguy, exécuté sur les ordres de la reine Anne de Neubourg, XVIII^e siècle ; portrait de l'Impératrice Eugénie ; Roby, l'Improvisateur ; des souvenirs du Vieux Bayonne : Inscription provenant du collège de Bayonne, XVI^e siècle ; grilles d'imposte provenant de la maison dite « Le Château » à St Esprit et du n^o 11 de la rue d'Espagne, XVIII^e siècle ; balance provenant de la Monnaie de Bayonne, poids divers, etc. etc.

DONS EN ESPÈCES

Bienfaiteurs. — M. Julio Arteaga, Montevideo..1.000 frs ;

Fondateurs. — M. Antonin Personnaz, Bayonne..500 frs ;

M. Jules Appeceix, Bayonne..500 frs ;

M. J. B. Bidegaray, Montevideo..500frs

Souscripteurs. — Maison Soulard, Bayonne..250 frs ;

M. M. Beyrines et Fils, Ossès..200 frs ;

Commune d'Anglet..200 frs ;

Comité France-Amérique de Montevideo..100 frs ;

Commune de Bardos..200 frs ;

Commune de Sare..100 frs ;

M. Alberto Daguerre, Montevideo..100 frs ;

M. René Bedarrides, Paris..100 frs ;

M. Oyarçabal, les Aldudes..100 frs ;

M. G. Collet-Gohier, Dr. de la Succursale de la Banque Nationale de Crédit, Bayonne..100 frs.

Comptoir d'Escompte, Bayonne..100 frs ;

M. Pigneret, Directeur du Crédit Lyonnais, Bayonne..100 frs.

Société Générale, Agence de Bayonne..100 frs ;

Le Crédit Basque, Bayonne..100 frs ;
M. Eugène Lagrolet, Bayonne..200 frs ;
M. André Constantin, Bayonne..100 frs ;
M. Simon Luenix, Montevideo..100 frs ;
Donateur. — M. Diharce, Bayonne..50 frs.

Séance du 10 décembre

Le Commandant Boissel fait part à la Société de la mort de M. Raoul Mendilaharsu, frappé brusquement en pleine force, alors que le comité qu'il formait en Uruguay pour coopérer au Musée Basque, commençait à s'organiser. Sans attendre que cette organisation fut achevée M. Mendilaharsu, s'inscrivant lui-même au nombre des Bienfaiteurs du Musée, lui avait déjà fait parvenir plusieurs milliers de francs. Son action aurait donné certainement les meilleurs résultats. Aussi son souvenir mérite d'être conservé et il le sera. Au nom du comité du Musée Basque, le commandant Boissel a adressé à Madame Raoul Mendilaharsu l'expression d'une très respectueuse et profonde sympathie.

Le 15 Novembre, le Musée Basque a reçu la visite de M. Charles-Henri Besnard, architecte en chef des Monuments Historiques et membre de la Société. M. Besnard a déjà manifesté l'intérêt qu'il portait au Musée Basque en obtenant, pour lui, de l'Administration des Beaux-Arts, la promesse d'une subvention, son concours ultérieur fort aimablement offert, sera d'une grande utilité.

Le 9 Décembre, M. le Maire de Bayonne et les Conseillers municipaux sont venus à leur tour visiter la maison Dagourette. Ils ont pu constater les efforts déjà accomplis pour exécuter, au mieux des intérêts de la Ville, le mandat confié à la Société.

L'exposition projetée aura lieu du Dimanche 6 janvier au Dimanche 13 janvier prochain. Sur la demande du Commandant de Marien et après consultation de l'Assemblée, il est décidé que les membres de la Société seront conviés à visiter le Musée le Samedi 5 Janvier, à deux heures de l'après-midi.

Lecture est ensuite donnée de la liste des dons arrêtée au 10 décembre 1923 :

DONS EN NATURE

M. Aaron Salzedo, Bayonne : Jeton de présence, Conseil d'Administration du Lycée de Bayonne ;

M. Miguel Genoz, Bayonne : Estampe en couleur, siège de St Sébastien en 1823 ;

M. Eugène Peyroux, Bayonne : jeton de présence de la Chambre de Commerce de Bayonne : Transmis par M. André Grimard ;

Commandant Boïssel, Bayonne : Deux jetons de présence de la Société d'Assurances Maritimes, la Bayonnaise ;

M. Léonce Goyetche, Bordeaux : Jetons d'Echevins, Armes de France et de Bayonne, 1738, 2 pièces ; Louis XV lauré, armes de Bayonne 1738 ; jetons de la Chambre de Commerce : Louis XV enfant, Du Vivier graveur, Louis XV, F. M. graveur — Ecu Louis XV, 1738, frappé à la Monnaie de Bayonne ;

M. et Madame Alexandre Molinié, Bayonne : Deux jetons d'échevins, Louis XV lauré, R. Fil, graveur ;

Commandant de Marien, Bayonne : Esterlin d'argent, Edward d'Angleterre ;

M. Pascal Elissalt, Ciboure : Grand filet de pêche bleu, grand filet de pêche marron ;

Madame Laura, née Novion : Vase et soupière en faïence verte ; grande cruche, provenant de la faïencerie bayonnaise, J. B. Novion ;

M. l'abbé Fin, Saint-Jean de Luz : Modèle de navire armé en course et construit vers 1835 ;

Madame H. Hillaire Darrigrand, née Hiriart : Les deux vues de Bayonne par Vernet, n° 11 et 12, cadre du XVIII^e siècle ;

M. E. Dutey-Harispe, Paris : Estampe encadrée, J. Harispe, chef de la 1/2 brigade de chasseurs basques 1794-1801 ; estampe encadrée, chasseurs basques, 1794-1801 ; le Maréchal comte Harispe par le Général Derrecagaix, Paris, Chapelot 1916 ;

M. Etcherolle, Mousserolles : Porte-chandelle de résine ;

M. Martiquet, Mouguerre : fusil de chasse ancien ;

M. G. Hérelle, Bayonne : Lot de cartes-postales concernant le pays basque ; Carrico et Belchitine, farce charivarique avec notice et commentaires de M. G. Hérelle, Paris, Daragon 1908 ;

M. André Grimard, Bayonne : aquarelles relatives à l'histoire de la Cathédrale et des armoiries de Bayonne 35 pièces ; bois gravés provenant de l'imprimerie Duhart-Fauvet, Bayonne (19 pièces) ; reproduction en cire du sceau de la commune de Bayonne 1351 ; A. Grimard des armoiries de la Ville de Bayonne : Bayonne, Foltzer 1921 ;

M. l'abbé Blazy, Bayonne : Gants de pelotari en cuir ;

M. Mialet, Bayonne : panoplie concernant la fabrication du makila ;

M. Jean Laborde, Biarritz : Quatre bons du trésor, émis à Bayonne le 1^{er} Novembre 1873 par la Trésorerie de don Carlos (100.000.000 et 20.000 réales vellon) ;

M. Landrieu, Bayonne : jeton de présence de la chambre de commerce de Bayonne, Napoléon 1^{er}.

DONS EN ESPÈCES

Fondateurs. — M. Charles Berrogain, Bayonne, 500 frs.

Souscripteurs. — Société Euskal-Extea, Toulouse, 100 frs.

M. Rodriguez, Bayonne 100 frs.

Le total des dons en espèces reçus du 1^{er} juin au 1^{er} décembre 1923 s'élève à 21.250 francs.

Liste des Présidents et Membres du Bureau de la Société depuis sa fondation

Présidents d'Honneur

	Entrée	Sortie
Madame la Générale DERRÉCAGNIN	1917	1923

Présidents d'Honneur

MM.

D'ABBADIE, Antoine, Membre de l'Institut	1873	1897
Marquis de NADAILLAC, Préfet des Bas-Pyrénées	1874	1882
PASTEUR, Louis, Membre de l'Institut	1885	1895
DURANT, Directeur des Douanes	1891	1893
GARAT, Joseph, Maire de Bayonne	1910	1919
BONNAT, Léon, Membre de l'Institut	1911	1922
Général DERRÉCAGNIN	1914	1915
LE BEUF, Lucien, fondateur de la Société en 1873	1916	
VINSON, Julien, fondateur de la Société en 1873	1916	
S. Gr. Mgr GUECH, Evêque de Bayonne	1918	
CASTAGNET, Gabriel, maire de Bayonne	1919	
HÉRELLE, Georges, prof. hon. de l'Université	1921	
JULIAN, Camille, membre de l'Institut	1923	

Trésorier honoraire

SALANE, Henry, relieur d'art.	1923
-------------------------------	------

Présidents

MM.

Le Marquis de FOIX, Comte du Port, Prés. fondat.	1873	1878
DETROYAT, Arnaud, banquier	1878	1880
Docteur DELVAILLE	1880	1883
DURAN, Directeur des Douanes	1883	1891
BERGERET, Félix, négociant	1891	1899
DE SERRES, rentier	1900	1900
LEGRAND, Jules, député	1900	1909
YTURBIDE, Pierre	1910	1917
MARIEN, Comte de Hoyr de	1920	

Vice-Présidents

MM.

DAGUENET, Ingénieur en chef des P. et Ch.	1873	1878
D ^r DELVAILLE	1878	1880
LE BEUF, pharmacien	1880	1889
GUZACQ, Géomètre	1900	1903
SERVAL, Inspecteur des Douanes	1900	1904
YTURBIDE, Pierre,	1904	1909
CATHALA, Receveur des Finances	1904	1909
DETROYAT, Arnaud, banquier	1910	1911
CASAC, Proviseur du Lycée	1910	1913
MONCOQ, lieutenant-colonel	1910	1916
MARILIN, Comt de Hoyin de,	1914	1920
GRIMARD, André	1917	
PERSONNAZ, Antonin	1920	
PRESTAT, Emile, Conservateur du Muséum d'Histoire Naturelle	1922	
BOISSEL, Comt., Dir. du Musée Basque	1923	

Secrétaires

MM.

HIRIART, Bibliothécaire-archiviste	1873	1880
VINSON, Julien	1874	1880
DUCEBÉ, Archiviste de la Ville	1880	1909
SALIÈRES, Secrétaire de la Mairie	1880	1909
BOUYER, Négociant	1886	1887
SAINT-VANNE, A., architecte	1910	1917
DEHOURCAU, Capitaine	1917	1919
RIBETON, Docteur Jean	1920	
NOGARET, Joseph, secrétaire-adjoint	1923	

Trésoriers

MM.

DETROYAT, Arnaud, banquier	1873	1883
LHOMME, rentier	1883	1887
RAGON, opticien	1887	1899
SALANL, Henry, relieur d'art	1899	1921
LAVIGNE, Comt en retraite	1921	

Archivistes

MM.

LARBILLET J.-B.	1914	1917
GAMGUILHEM, Capitaine en retraite	1920	

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 31 Décembre 1923

— — — — —
Présidents d'Honneur

MM.

S. G. Mgr GIEURE, Evêque de Bayonne, Lescar et Oloron.

GABRIEL GASTAGNET, maire de Bayonne.

LUCIEN LE BEUF, fondateur de la Société en 1873.

JULIEN VINSON, Inspecteur des Eaux et Forêts, professeur de langues orientales vivantes à Paris, fondateur de la Société en 1873.

GEORGES HÉRELLE, professeur honoraire de l'Université.

CAMILLE JULLIAN, membre de l'Institut, prof. au Collège de France.

Membres du Bureau

MM.

Commandant de HOYM DE MARIEN, *Président*.

Emile PRESTAT, *Vice-Président*.

André GRIMARD, *Vice-Président*.

Antonin PERSONNAZ, *Vice-Président*.

Commandant BOISSEL, *Vice-Président, Directeur du Musée Basque*.

Docteur Jean RIBETON, *Secrétaire-Général*.

Joseph NOGARET, *Secrétaire-adjoint*.

Commandant LAVIGNE, *trésorier*.

Capitaine CAMGUILHEM, archiviste.

Trésorier honoraire

Henry SALANI, Trésorier de la Société pendant 22 ans.

Membres titulaires

1919 ADER, Mme, 1, rue Thiers.

1922 AGUIRRE, Pedro, à Sarre.

1922 AMESTOY, Colonel, 18, rue Bourgneuf.

- 1918 ANATOL, Dominique, Inspect. princ. des Douanes en retraite, villa Tanit, Anglet.
- 1914 ANATOL, Michel, Capit. au long cours, rue des Basques, 40.
- 1919 ANATOL, architecte, 14, rue Lormand.
- 1917 ANCIBURE, Emile, 33, rue du 14 Juillet, Pau.
- 1919 ANCIBURE, Joseph, Docteur à Cambo.
- 1921 APPECEIX, Jules, négociant, 30, rue de la Salie.
- 1917 ARBÉ, Jean, négociant, 30, rue Pannecau.
- 1922 ARBOUET, Bernard d', Saint-Palais.
- 1913 ARCANGUES, Nicolas d', Château de Miots, Villefranque.
- 1914 ARCANGUES, Marquis d', Château d'Arcangues.
- 1921 ARCANGUES, Miguel d', le Chalet, route de Biarritz.
- 1917 ARTÉON, Henri, bijoutier, 11, rue Gambetta.
- 1913 BADIE, employé de Commerce, 24, rue Victor-Hugo.
- 1922 BANET, ingénieur des P. et Ch., chemin de Marhum.
- 1920 BAQUÉ, Mme Georges, 7, rue Agar, Paris, 16^e.
- 1923 BARBIER, curé de Saint-Pée-sur-Nivelle.
- 1918 BARGELES, Chirurgien-dentiste, rue Victor-Hugo.
- 1921 BARNETCHE, Adrien, maire de Saint-Jean-de-Luz.
- 1919 BARTHABURU, Antoine, négociant à Saint-Palais.
- 1917 BARTHABURU, Jules, représ. de Com., 18, rue d'Espagne.
- 1917 BARTHE, Léon, anc. insp. des ch. de fer du Midi, Al. Paulmy.
- 1917 BAUBY, Léopold, publiciste, Cons. du Musée de Pau.
- 1922 BAYON, vicomtesse Gauthier de, à Nousté, Anglet.
- 1922 BELLECAVE, Docteur, Hasparren.
- 1921 BELLEVUE, abbé, curé-doyen de Saint-Jean-de-Luz.
- 1920 BELSUNCE, Roger de, avocat, 12, rue Estelle, Marseille.
- 1918 BERGÈS, Georges, artiste peintre, Triana, Anglet.
- 1918 BERGÈS, Mme,
- 1923 BERROETA, Bista-Ederra, Beyris, Bayonne.
- 1921 BERROGAIN, Charles, 50 bis, rue Pierre Charon, Paris 8^e.
- 1919 BESNAR, arch.en chef des Mon. hist., 194, r. de Rivoli, Paris, I.
- 1918 BJORKEGREN, Axel, 8, rue Vainsot.
- 1912 BLAZY, abbé, aumônier du Lycée de Bayonne, 15, r. de Luc.
- 1922 BLAZY, docteur, rue Garat, St-Jean-de-Luz.
- 1917 BODIQU, Imprimeur, 19, rue Bourg-Neuf.
- 1920 BOISSEL, Comt., maison Strasser, Mousserolles.
- 1916 BONAND, de, villa Argizagita, Biarritz.
- 1921 BONNAL, Emend, Dir. Ecole nat. musique de Bayonne, Amentcha, Beyris.
- 1917 BOSSIÈRES, Place du Réduit, 2.
- 1921 BOUSQUET, Elie, villa Dubarry, quai Bergeret.

- 1923 BOUSSION, rue Duler, Biarritz.
 1918 BOUTHELLE, nég., 12, rue Bougainville.
 1917 BOUTIN, Ingénieur, villa Bédrix, cote Capadoc, St Etienne.
 1917 BURDET-MASON, Mme, Château Larrondouette.
 1917 BURET, Comt., 2, rue Frédérie Bastiad.
 1922 BURGUBERT, Paul, vér. poids et mesures, vil. Mondaisir, Dax.
 1922 BURGLETTE, Joachim, 31, rue des Basques.

 1922 CABIRO, Alcide, négoc., villa Saffo, Saint-Léon.
 1917 GAMET, J.-B., entrepreneur, 3, rue Pontriques.
 1911 CAMGUILHEM, Capitaine, 3, rue de l'Ouest.
 1918 CAMPAN, Félix, pharmacien, Cinq-Cantons, Bayonne.
 1922 CARDENAL, R. de, Prés. Cons. d'Adm. de la *Gazette de Biarritz*, rue Duler, Biarritz.
 1912 CASEDEVANT, Edouard, 5, rue de la Monnaie.
 1922 CASTAGNET, G, maire de Bayonne, 48, Quai de l'Entrepôt.
 1914 CASTELNAU D'ESSENAULT, lieutenant, marquis de, Place d'Armes.
 1922 CASTILIA, Mme Léon, 22, rue Thiers.
 1923 CATALA, J.-A. publiciste, 11, rue du Port de Castets.
 1920 CAZALIS, Eugène, vétérinaire, 5, rue Douer.
 1919 CAZALIS, Joseph, architecte, villa Bearba, Biarritz.
 1918 CAZALIS, Vincent, 3, rue Victor-Hugo.
 1918 CAZES, (Com. Raymond de), les Tourettes, Saint-Etienne.
 1917 CELHAY, J.-P., courtier maritime, 10, rue Vainsot.
 1892 GENOZ, François, négociant, allées de Paulmy.
 1922 CHANTAL, vér. des Douanes, 34, rue Marengo.
 1922 CHAPON, villa Irintzina, Anglet.
 1918 CHARBONNEAU, abbé, curé de Pontiacq, par Vieillepinte.
 1918 CHARPENTIER, Léon, 17, rue Victor-Hugo.
 1879 CHEVILLON, Docteur, 1, rue Jacques-Laffitte.
 1921 CHOQUET, René, artiste peintre, Oberena, Ciboure.
 1923 CHRÉTIEN, Gaston, Dr Librairie Arts Décoratifs, 68, r. Lafayette, Paris, 9.
 1923 CITOLER, Léon, ébéniste, 3, rue de l'Arsenal.
 1917 CLARAS, Marquis de las, villa Hestia, Chambre d'Amour, Anglet.
 1918 CLÉRISSE, Maxime, 25, rue Victor-Hugo.
 1921 GLUZEAU, Jean, lithographe, 2, rue de la Salie.
 1921 COLAS, Jules, Cia Aguas Pot. 10 Gran Via, Valence, Espagne.
 1911 COLAS, Louis, prof. agrégé, Lycée de Bayonne.
 1922 COLBERT, Docteur, Cambo.
 1920 COLBERT, Paul, Cambo.

- 1902 COMBES, Arnaud, Agent d'assurances, 2, rue Vainsot.
1921 CONSTANTIN, André, 7, Place de la Cathédrale.
1919 CORAL, Com. baron Paul de, Château d'Urtubie, Urrugne.
1923 COULOMME-LABARTHE, (Alex de), 8, rue de l'Evêché.
1922 CORRÈGES, Docteur, 28, rue de la Salie.
1923 COURBON, Docteur Paul, Dir. asile de Stephansfeld, près
Strasbourg.
1919 COUSTIER BERTÈCHE, villa Inès, avenue de Bayonne, Biarritz.
1921 COURTEAUIT, H. agrégé d'hist. profes. Lycée de Bayonne.
1918 COURTIGNON, Georges, villa Neretzat, Lachepaillet.
1922 COUCHOT, greffier de la justice de Paix, Palais de Justice
1909 CROSTE, Docteur René, 12, rue Jacques Laffitte.
1923 CROISEIL, Jean de, Urt.

1923 DANGERETEGUI DE BROUSSAIN, Mme Vve, 9, Paseo de Acacias,
Madrid.
1917 DANTIACO, entrepreneur, Lachepaillet.
1911 DARANATZ, chanoine, 38, rue d'Espagne.
1918 DARBOUET, docteur, Le Boucau.
1922 DARMENDRAIL, notaire, Hasparren.
1911 DARRICARRÈRE, cap. en retr., route de la Révolte, 2, Saint-
Denis, Seine.
1913 DARRICAU, André, architecte, 12, rue Argenterie.
1917 DARRIEU N. Fernand, 29, rue Mazagran, Biarritz.
1917 DARRIEUX, Henri, 14, Aven. du Maréchal Foch, Biarritz.
1911 DARRIGRAND, Jean, avoué, 1, rue Jacques-Laffitte.
1920 DASSANCE, Louis, à Ustaritz.
1922 DECAMPS, vétérinaire, 1^{re} classe, villa Marcel, St-Léon.
1922 DÉCHA, Louis, profes. de musique au Lycée de Bayonne.
1918 DECREPT, peintre décorateur, Bidart.
1922 DELAGE, Edmond, ing. civil des mines, n° 11, av. Gourgaud,
Paris, 17.
1922 DELAHAYE, Trésorier de la Marine, Hôtel de Ville, Bayonne.
1923 DELAS, J.-G., antiquaire, 14, rue Mazagran, Biarritz.
1912 DELAY, docteur, 17, rue Victor-Hugo.
1921 DELBARRE, docteur, Cambo.
1912 DELMAS, André, avocat, 8, rue Jacques-Laffitte.
1920 DELPECH, droguerie médicinale, à Saint-Esprit.
1922 DELPY, agrégé de l'Université, 145, Bd Malesherbes, Paris 17.
1917 DEMOLON, pharmacien, rue Victor-Hugo, 14.
1923 DESLOUS, nég., juge au Trib. de Comm., Hardoy.

- 1921 DESHAYS, prof. agrégé au Lycée de Bayonne.
1911 DESTANDAUL, Président du Tribunal civil de Bayonne.
1911 DESTREMENET, Dir. de la Société Générale, à Bayonne.
1921 DETCHIPARE, sous biblioth. Bibliothèque Municipale.
1911 DETROYAT, Emile, Montauray, Anglet.
1913 DIEST, Alexandre, Château de St-Martin, Larressore.
1917 DIEUDONNÉ, docteur, à Cambo.
1892 DUHARCE, Camille, Joaillier, 3, rue Argenterie.
1918 DIOLÉ, Mme Fernand, 4, Boul. Richard-Lenoir, Paris, 11^e.
1892 DOLHATS, négociant, quai de Mousserolles.
1922 DOP, Pierre, rue Courtade, Saint-Jean-de-Luz.
1920 DOTEZAC, Emile, Docteur, cons. général, Cambo.
1893 DOURS, Louis, dir. d'assurances, 2, Pl. du Château-Vieux.
1911 DUBARAT, chanoine, archipr. de Saint-Martin de Pau.
1922 DUBOSCO, Eloi, négociant, Le Vigneau, Saint-Etienne, Bayonne.
1922 DUCHEN, Gont, villa Nyvert, Lachepaillet.
1922 DUCHEN, lieutenant, Villa Nyvert, Lachepaillet.
1917 DUFATU DE MALUQUER, Henri de, anc. magistrat, villa Fontana, Bizanos.
1922 DUFOURG, Albert, propr. rentier, à Anglet.
1912 DUHALDE, Mlle, 6, rue Port-Neuf.
1911 DUHOURCAU, capitaine François, 1, rue Thiers.
1917 DUMONT, Georges, adm. de la Croix-Rouge, Biarritz.
1922 DUPONT, propr. à Urcuit.
1920 DUPUY, Léon, notaire, rue Victor-Hugo.
1922 DURAND, Docteur, La Terrasse, Cambo.
1917 DUSSARP, Maurice, publiciste, 64, rue du Rocher, Paris 8^e.
1911 DUTOURNIER, Adrien, docteur, 3, place du Réduit.
1917 DUVERDIER, Albert, courtier maritime, 7, rue Thiers.
1911 DUVERDIER, Alfred, villa Biarnés, Saint-Léon.
1917 DUVOT, lieut.-Colonel, villa Régis, Saint-Léon.
- 1921 ELBÉL, Christian d', Chât. d'Irumberry, Saint-Jean-le-Vieux.
1920 ELISSAGARAY DE JAURGAIN, Renaud d', Château de Bénac, Bénac, Htes-Pyrénées.
1912 ELISSEIRY, Paul, nég. rue Guillamin.
1912 ETCHATS, cons. d'arrondis., Beyris par St-Palais.
1917 ETCHEBER, chanoine, aum. mil., sect. postal 77, Mayence.
1921 ETCHECOIN, Jean, licencié ès-lettres, Domezaguét, Domezain, Saint-Palais.
1921 ETCHEGARAY, L. B., au Printemps, Bayonne.

- 1911 ETCHEGOYEN, Insp. des Douanes françaises, à Vallorbe, Suisse.
1923 ETCHEPAREL, Auguste, négociant, rue Pannecau.
1922 ETCHEVERRY, Alexandre, chalet Joli, Marraeq.
1918 ETCHEVERRY, Denis, artiste-peintre, 170, faubourg Saint-Honoré, Paris 1^{re}.
1922 ETCHEVERRY, lieutenant en retraite, Pouillon, Landes.

1920 FARADESCH, rue Thiers, 9.
1918 FAULÉ, Paul, Homme de lettres, 112, rue Brancas, Sèvres, S. et O.
1917 FEAUDET, Comt. R. OCTAVE, Château de la Roque, Ondres.
1920 FÉMENT, abbé, aum. des Petites Sœurs des Pauvres, Biarritz.
1911 FOLTZER, imprimeur, 9, rue Jacques-Laffitte.
1917 FORGLOU, comt. Auguste, Château Mirambeau, Anglet.
1911 FORGUES, dir. des ch. de fer de la 11^e Vienne, Limoges.
1918 FOSSAT, Léon, directeur, des Douanes, rue Vainsol.
1920 FOURCADE, Auguste, Marraeq.
1917 FOURCADE, Joseph, villa Lauga, Saint-Léon.
1917 FOURCASSIÉ, Georges, 17, rue Neuve, Bergerac.
1906 FOY, Mme Edmond, villa Grand'Vigne, Lachepaillet.
1912 FROIS, Andre, banquier, place de la Liberté.

1885 GABARRA, abbé, cure de Capbreton.
1922 GALLÉ, colonel de, 26, quai Galuperie.
1917 GARAT, docteur, rue Vainsol.
1920 GARAY, Mlle Marie, 6, rue de l'Evêché.
1902 GARAY, abbé, curé de Saint-Charles, Biarritz.
1923 GARMENDIA, Pedro, négociant, Sare.
1918 GARNIER, Louis, proviseur du Lycée de Bayonne.
1917 GARRIGON, M., juge au Tribunal Civil de Bayonne.
1921 GAYET, Henri, prof. agr., Chalet du Fronton, place Lamothé, Anglet.
1885 GENTINNE, Jules, boulanger, 23, Arceaux du Port-Neuf.
1918 GIEURE, S. Gr. Mgr., Evêque de Bayonne, Lesear et Oloron.
1920 GIMENEZ, Santiago Fernandez, ingénieur, Ciboure.
1902 GOULARD, comt. pilote-major de la Barre.
1921 GODBARGE, Henri, architecte, boul. Thiers, St-Jean-de-Luz.
1917 GODIN, Mme, Dir. de l'Ecole sup. des filles, Bayonne.
1917 GODINET, rec. pr. des Douanes retr., 2, r. Frédéric-Bastiat.
1922 GOMBAUD, chir. dentiste, 11, r. Port-Neuf.
1911 GOMBAULT, insp. pr. des Douanes, gare du Nord, Paris.
1917 GOMEZ, Benjamin, architecte, 24, Boul. d'Alsace-Lorraine.

- 1886 GOMMIS, Armand, banquier, place de la Liberté.
1922 GOYENETCHE, docteur, cons. gen., Ustaritz.
1922 GOYET, capitaine, Union Economique, Bayonne.
1921 GOYETCHE, Léonce, assurances, 2, rue Vauban, Bordeaux.
1918 GRATAU, distillateur, quai Bergeret.
1910 GRAZIANI, Paul, arch. de la Corse, 32, Cours Garibaldi, Ajaccio.
1911 GRIMARD, André, Contr. des Douanes, 34, r. des Basques.
1922 GRISON, cons. des hyp. villa Souvenir, chemin du Capeyron, Caudéran.
1922 GUÉRAÇAGUE, notaire, Saint-Palais.
1893 GUICHENSI, Léon, député, 26, rue Thiers.

1923 HARRIET, Comte, route de Bayonne, Saint-Jean-de-Luz.
1918 HAURAT, Louis, Dr. es sciences, ing., rue du Cardinal Lavigerie.
1922 HÉGUY, René, avocat, 1, r. du Port-Neuf.
1918 HENNEBUTTE, ing., rue Alcide-Augey, Biarritz.
1911 HÉRELLE, Georges, prof. hon. de l'Université, 23, rue Vieille-Boucherie.
1917 HERRAULT, Jules-Auguste, villa La Feuillée, Beyris.
1917 HEULTZ, docteur, villa Lesterlocq, Anglet.
1922 HIRIART, Joseph, architecte, 5, rue Alphan, Paris, 16^e.
1920 HIRIGOYEN, abbé Laurent, Missionnaire à Hasparren.
1918 HOÛRDILLÉ, Roger, Cond. des P. et Ch., Fez, Maroc.
1920 HOUNAU, Victor, villa Sous-Bois, Arènes.

1923 IGUINIZ, graveur, 45, arceaux du Port-Neuf.
1923 INCHAUSTI, Manuel de, Santiclecha, Ondarreta, Saint-Sébastien.
1919 IRATCHET, chir. dentiste, 1, rue Poissonnerie.
1922 IRIART, Comte, 60, Rue Madame, Paris, 6^e.
1923 IRIBARNE, docteur, maire de Labastide-Clairence.
1923 IRIBARNE, Joachim, 32, rue Poissonnerie, Bayonne.
1922 IRIGARAY, Comte, Grand Hôtel.

1917 JACQUERY, Mademoiselle, villa Jaulerry, Biarritz.
1922 JAUPART, cap. G. R. I. P., 39^e sect. Postal 96, Godesberg.
1917 JÉRÔME, Henri, libraire, 2, Place du Réduit.
1922 JOLIVET, Comte, à Gazaubon, Tarnos, Landes.
1912 JUNCAR, Maurice, tapissier, 11, r. du Port-Neuf.
1917 LABASTIE, Henri, nég., 2 Place du Réduit.
1919 LABASTIE, Henri fils, nég., 2 Place du Réduit.
1923 LABORDE, Jean, Président Soc. Encourag. Agriculture, Migron, Biarritz.
1916 LABORDE-NOGUEZ, Gaston de, Château de Haïtée, Ustaritz.

- 1917 LABRANQUE, entrepreneur, r. Ste-Catherine.
1917 LABROUCHE, Joachim, avocat, 3, Place du Réduit.
1917 LABROUCHE, Mme Maurice, Château de Castillon, Tarnos.
1917 LABROUCHE, Maurice, de de
1921 LABROUQUÈRE, inspect. primaire, rue Amiral Jauréguiberry,
Saint-Espirit.
1922 LACHIQUE, Joseph, nég., chemin de Marhum.
1920 LACOMBE, Augustin, villa Clémence, Biarritz.
1920 LACOMBE, Georges, 137, boul. Saint-Michel, Paris, 5^e.
1922 LACOUR, docteur Prosper, 11, rue Duler, Biarritz.
1922 LACRAMBE, Int. mil. en retr., villa Juanita, Arènes.
1917 LAFITTE, ing. au Central Garage, Biarritz.
1918 LAFONTAN, Georges, villa Le Prissé, St-Pierre-d'Arube.
1911 LAFONT, Pierre, Le Mounédé, Saint-Etienne.
1911 LAFUSTE, Gustave, entrepr., Lachepaillet.
1913 LAGROUET, Charles, ing., 3, Allées de Boufflers.
1917 LAGROLET, Eugène, nég., 3, Allées de Boufflers.
1923 LAHARRAGUE, Léon, villa Pia.
1917 LAIGNIER, docteur, 9, rue d'Albarrade, Biarritz.
1922 LAMANDI D'OLCE, colonel de, Chât. de Camiade, Biarrotte,
Landes.
1919 LAMANN, Paul, avocat, 4, rue de l'Evêché.
1920 LAMARQUE, avocat, 10, rue du Port-de-Castets.
1917 LAMARQUE, abbé, prof. à Saint-Louis de Gonzague.
1922 LAMBERT, agr. de l'Université, maison Cazalis, Marraq.
1912 LAMBLIN, abbé, aumônier du Collège N.-D. de Dax.
1917 LAMM, à Capbreton.
1923 LANDABURE, pharmacien, 16, rue Victor-Hugo.
1911 LANDOUSSY, abbé, profes. à Saint-Louis de Gonzague.
1920 LAPEYRÈRE, Etienne, propr. à Castets-des-Landes.
1920 LAPPARENT, de, prof. à l'Université de Strasbourg.
1917 LARRAIDY, docteur, à Hasparren.
1917 LARRAIDY, fils, à Hasparren.
1918 LARRE, chanoine Gaston, curé de St Eugénie, Biarritz.
1923 LARRE, Mademoiselle Gabrielle, Musée Basque, r. Marengo.
1917 LARREBAT-TUDOR, architecte, Biarritz.
1918 LARRETCHÉ, Martin, ing., 3, r. Victor-Hugo.
1915 LARRIEU, Arédée, réd. en chef du *Courrier de Bayonne*.
1911 LARRIEU, Jean, entrepreneur, 22, rue Pannecau.
1918 LASCOR, repr. de Com., rue d'Espagne, 14.
1913 LASSERRE, chanoine, secrét.-général de l'Evêché.
1912 LASSERRE, docteur Georges, 3, Place du Réduit.
1923 LASSERRE, Léon, inspecteur des Finances, 37, rue de Lille,
Paris, 7.

- 1913 LASTRADE, Henri, entr. de peinture, 17, rue de Jauc.
1919 LATAILLADÉ, docteur, 7, rue Thiers.
1920 LATRE DE TASSIGNY, capitaine de. Meknes, Maroc.
1920 LAUVRAY, pharmacien, 30, place Saint-Esprit.
1921 LAVIGNÉ, Comt. villa Lachepeillet, Ville-en-Bois.
1921 LAVIGNASSE, Etienne, serrurier d'art, 37, rue Douer.
1911 LAXAGUE, Jean, avocat, villa Pia.
1902 LAXAGUE, Isidore, avocat, 30, rue de la Salie.
1921 LAXAGUE, Pierre, avocat, 30, rue de la Salie.
1921 LE BANNEUR, Albert, chim. hon., Villa Champéon, St-Jean
d'Anglet.
1918 LE BARTHIER, Albert, Sénateur, maire d'Anglet.
1918 LEBAS, Mme Arthur, 11, rue du Bourg-Neuf.
1873 LE BEUF, Lucien, 4, Place de la Liberté.
1920 LECOMTE-DUNOY, Hôtel du Château, Salies, B.-P.
1923 LEFEUVRE, Mme Jean, 5, rue Alfred Stevens, Paris, 9^e.
1921 LEFORT, François, Bibliothécaire de la ville de Bayonne.
1922 LÉON, Albert, docteur ès-lettres, rue du Port-Neuf, 2.
1922 LÉON, Mme Louis, 1, rue de la Planche, Paris, 7^e.
1918 LÉORAT, Juge au Trib. de Bayonne, 2, r. Jacques-Laffitte.
1920 LÉREMBOURE, docteur Michel, Grangabaïta, St-Jean-de-Luz.
1915 LE ROY, Pierre, directeur de la maison Worms, 11, rue
Jacques-Laffitte.
1918 LESCA, Charles, 84, boul. de Courcelles, Paris 17^e.
1918 LESCA, Jacques-Hippolyte, 84, boul. de Courcelles, Paris 17^e.
1922 LESPÈS, cons. hon., rue Lormand, 16.
1923 LE TANNÉUR, Jacques, 35, Place Gambetta, Bordeaux.
1920 LÉVI, Albert, 16, rue Argenterie.
1903 LÉVY, Edmond, Bibl. du Cons. des arts et métiers, 292, rue
Saint-Martin, Paris 3^e.
1923 LHANDÉ, abbé Pierre, 24, rue Perchepinte, Toulouse.
1913 LICHTENBERGER, André, 201, boul. Péreire, Paris 17^e.
1921 LINGUIN, ingénieur, de la ville de Bayonne, Hôtel-de-Ville
1918 LISSAR, Docteur, Hasparren.
1922 LOPEZ DE LA VEGA, abbé, Hasparren.
1917 LOUMÉ, repr. de commerce, villa Picot.
1922 LOZE, pharmécien, Anglet.
1922 LUCE, Paul, gouv. gén. hon., villa Durcos, St-Jean d'Anglet.

1920 MAGNE, docteur, rue Gambetta, 9.
1917 MAGNIN, Charles, Dir. des Forges de l'Adour, Le Boucau.
1918 MAISONNAVE, Dir. hon. des Douanes, 33, r. Victor-Hugo
1917 MAILLARD, Charles, ing. en chef, des P. et Ch. 2 bis rue
de la Baume Paris 8^e.

- 1918 MANINGUE, Mme, 8, Allées de Boufflers.
1912 MARIEN, comte de Hoyin de, 11, r. Jacques-Laffitte.
1921 MASSÉ, Yvan, prof. de dessin, Lycée de Bayonne.
1921 MASSON, Pierre, avocat, 10, rue de la Monnaie.
1921 MAT, Marcel, négociant, quai de Lesseps.
1921 MATHIEU, docteur, à Hasparren.
1917 MAUMÉJAN, artiste peintre-verrier, Hendaye.
1921 MAUPAS, Alfred, banquier, villa Javeline, Saint-Jean-de-Luz.
1919 MAZE, J., villa Fleur-des-Champs, St-Etienne, Bayonne.
1922 MENDIBOURE, Gabriel, négociant, place de la Halle, Saint-Jean-de-Luz.
1917 MENDY, Pierre, 1, rue Thiers.
1918 MESNIL, Henri du, rec. princ. des Douanes, La Rochelle.
1921 MESTELAN, Félix, maison Lhoste, Lahonce.
1920 MEURGEY, Jacques, homme de lettres, 113, rue de Gourcelles, Paris, 17^e.
1921 MEURVILLE, André Petit de, adjoint, rue Tourasse, Saint-Jean-de-Luz.
1921 MEURVILLE, Louis Petit de, 16, rue de Liège, Paris 7^e.
1918 MOLINIÉ-LÉGLISE, Mme, 91, rue de Lauriston, Paris 16^e.
1910 MONCOQ, lieut.-col., Saint-Pierre-d'Irube.
1922 MORAND-MONTEIL, Mme, manoir d'Hardoy, Bayonne.
1921 MOREL, André, docteur, 16, rue Thiers.
1921 MOREL, Joseph, avocat, 16, rue Thiers.
1917 MOULIER, abbé, vicaire à Saint-Pierre-d'Irube.
1919 MOULONGUET, Paul, notaire, 9, rue Victor-Hugo.
1912 MOYNAC, docteur, 42, rue des Basques.

1913 NOGARET, Joseph, Insp. des ch. de fer du Midi en retr., 2 Allées de Boufflers.
1920 NOGUÉ, docteur, à Tarnos.
1922 NOVION, Louis, architecte, quai Galuperie, 26.

1919 Orgogozo, docteur, 1, place du Château-Vieux.
1912 Orillard, Paul, architecte, 33, boul. Alsace-Lorraine.
1923 Oudin, Victor, à Urt.
1918 Oyarzun, Carlito, au Petit Paradis, St-Léon.

1918 PAGÈS-LEBAS, Mme, 11, rue Bourg-Neuf.
1922 PAILLERY G., villa Léonie, Ville-en-Bois.
1921 PAMBRUN, docteur, 41, boul. d'Alsace-Lorraine.

- 1922 PELLEQUER, Mlle, prof. lettres Ecole sup. des filles, rue
Argenterie, 2.
1922 PÉRIÉ, G., peintre, 58, quai de l'Entrepôt.
1913 PERSONNAZ, André, avoué, 3, Place du Réduit.
1913 PERSONNAZ, Mme Antonin, 22, rue Lormand.
1913 PERSONNAZ, Antonin, 22, rue Lormand.
1923 PERSONNAZ, Mme Jean, 3, Place du Réduit.
1923 PERSONNAZ, Jean, 3, Place du Réduit.
1918 PETIT, Carlos, notaire, Saint-Jean-de-Luz.
1918 PETIT-DUCOURVAL, Mme, Saint-Jean-de-Luz.
1923 PETIT, Paul, Lou Basta, Chemin Pétricot, Biarritz.
1919 PÉTRISSANS, entrepreneur, quartier Saint-Léon.
1917 PEYTA, Paul, propr. de l'Hôtel Continental, Biarritz.
1922 PICHÉRI, pharmacien, Ciboure.
1922 PIGNERET, dir. du Crédit Lyonnais, à Bayonne.
1918 PINATEL, avocat, rue Lormand, 7.
1923 PLANTIÉ, Eugène, préfet honoraire, Louhossoa, B. P.
1920 PORTALIS, com^t baron, avenue Serrano, Biarritz.
1923 POUYDEBAT, Madame Eugène, Dir. Ecole Saint-André,
1923 POUYDEBAT, Eugène, contr. Contrib. Indir., Saint-André.
1912 POYDENOT, Raymond. Mousserolles.
1911 PRADIER, Joseph, pharmacien, au Boucau.
1917 PRESTAT, Emile, Cons. du museum d'hist. nat., 30, rue Victor-
Hugo.
1920 PRIOU, colon à Sidi Sliman, par Dar Bel-Amri, Maroc.
1917 PUCHEU, Henri, nég., rue Gambetta, 4.
1922 PUCHULU, Jean, rue Bourgneuf, 60.
1923 PUYO, Max, Dir. hon. de l'Enregistr., 2, r. du Port-Neuf.
1923 PUYOBREAU, ingénieur, 10, rue Thiers.
- 1919 RABAL, Joseph, 7, rue des Prébendés.
1922 RÉCALDE, abbé, curé de Ciboure.
1921 RÉCALDE, abbé, curé d'Ainharp, par Mautéon-Licharre.
1918 RESSÉGUIER, col. A. de, 2, avenue de Barèges, Pau.
1920 RIBETON, docteur Jean, 25, rue Victor-Hugo.
1922 RIBETON, Marcel, avoué, 8, rue Vainsot.
1923 RIVIÈRE, comte de, villa Chisterenea, Saint-Jean-de-Luz.
1923 ROCQ, commandant, Lutchenia, Saint-Jean-le-Vieux.
1918 RODRIGUES, Mme Vve, villa Saccha, rue de la Frégate, Biarritz.
1912 ROHMER, Régis, archiviste de la Corrèze, Tulle.
1923 ROLLIN, Marcel chir. dentiste, Place Saint-Esprit.
1919 ROQUEBERT, Mlle Louise, 1, r. du Port de Castets.
1911 ROQUEBERT, Pierre, 1, rue du Port de Castets.

- 1919 ROQUEBERT, Louis, assurances, 5, rue de la Monnaie.
1922 ROSNY, J.-H. jeune, 12 bis, rue Raynouard, Paris, 16^e.
1919 ROSTAND, Jean, Le Lys Rouge, 29, chem. Pradier, Ville d'Avray.
1917 ROTH, Gaston, 2, rue Jacques-Laffitte.
1919 ROUFFET, cottage Rouffet, Beyris.
1919 ROUQUETTE, abbé, chapelain de la Chambre d'Amour, Anglet.
1919 ROUX, contr. des Douanes, administration, rue Vainsot. .
1923 RUANO, Rafael, architecte, calle Juncal 1170, Montevideo, Uruguay, et 11, rue de Hérédia, Paris..
1923 RUE de la, Réd. en chef « Gazette de Biarritz », 6, rue Bourg-Neuf.

1917 SABARROS, G., consul du Pérou, 10, rue Thiers.
1912 SAINT-LOUVENT, Em. Formey de, 3, Allées de Boufflers.
1905 SAINT-VANNE, architecte, villa Artizarra, Arenes.
1923 SALA, Joseph, sous-dir. Comptoir d'Escompte, Place d'Armes.
1892 SALANE, Henri, relieur, 21, rue de Luc.
1919 SALLIÈRES, Mme Vve, 8, rue Vainsot.
1884 SALZÉDO, Aaron, Quai Bergeret.
1922 SAROIHANDY, Jean, chargé de cours au collège de France 102, Aven. des Ternes, Paris, 17^e.
1922 SAUTET, Alphonse, profes. hon. de l'Université, 23, rue Victor-Hugo.
1923 SAVAGLIO, Henri, Golf Hôtel, boulev. Thiers, St-Jean-de-Luz.
1923 SEGUIN, allées de Boufflers, 2.
1911 SENS, Louis, 8, rue Jacques Laffitte.
1923 SÉRIS, Firmin, négociant, 7, rue de la Cathédrale.
1921 SERRES, Julien, 24, rue Lormand.
1918 SERVAT, César, Chalet Margot, St Léon.
1923 SILLÈGUE, colonel de, Château Lagurgue, Saint-Laurent-de-Gosse, Landes.
1919 SILIÉ, Victor, insp. Séquanaise, Maison Fort, Mousserolles.
1920 SIMONET, Pierre, avocat, 1, rue Lormand.
1892 SODES, E. graveur, Arceaux du Port-Neuf, 35.
1923 SOUHY, Adrien de, conseiller général, Mauléon-Soule.
1913 SOULANGE-BODIN, min. plénip. Le Bosquet, Arcangues.
1921 SOULARD, A. 6, rue Argenterie.
1923 SOUPRE, Jean, architecte diplômé, 19, rue Thiers.
1911 SOUPRE, Paul, pharmacien, rue du Port-Neuf, 8.
1920 SOURGEN, Roger, artiste-peintre, boul. d'Alsace-Lorraine 24.

1918 TABURET, prop. maison Gochoki, Anglet.

- 1911 TESSIER, docteur, 7, rue Vauban.
1917 TESSIER, Albert, Juge au tribunal de Saint-Sever, Landes.
1922 THOMAS, Mlle Esther, 6, rue Notre-Dame.
1922 TILLAC, J. P., artiste-graveur, les Roses, Cambo.
1921 TRÉVIST, (duc de), n° 1, Aven. Victor-Emmanuel, Paris.
1922 VASSEROT, G. de, Chateau de Rance, St-Etienne-de-Bayonne.
1912 VÉQUY (de), entr. de peinture, 3, rue l'École, St-Esprit.
1919 VERDEN, Docteur, 10, rue Lormand.
1922 VERGÈS, Mme de, villa de Vergès, Biarritz.
1918 VERGÈS, com. de, villa de Vergès, Biarritz.
1922 VERGEZ, avocat, 29, rue Thiers, Bayonne.
1921 VERRIER, capitaine au recrutement de Bayonne.
1917 VERSIN, ing. à la fonderie de Mousserolles.
1923 VEYRIN, Philippe, villa Doréa, boul. Victor-Hugo, St-Jean-de-Luz.
1917 VIGNAU, pharmacien, rue d'Espagne, 53.
1873 VINSON, Julien, 86 rue de l'Université, Paris, 7^e.
1923 VIVENT, François, villa Lembeye à Anglet.
1917 VOULGRE, Docteur, villa Toki-Ona, St-Léon.
1922 VOVART, Paul, adm. disp. Laennec, rue Clément, 25 bis, Bordeaux.
1895 WEILLER, avoué, 28, rue Lormand.
1920 WURIZ, Docteur Frédéric, 5, rue Vauban.
1917 YBARNÉGARAY, Jean, député, 1, Boul. Victor-Hugo, Paris, 16^e.

Abonnés

Cercle militaire de Bayonne.
Chambre de commerce de Bayonne (2 abonnements).
Bibliothèque Municipale de Bayonne.
Hispanic Society of America, 156 Street Broadway, New-York.
P. Selby Ormond, villa Dorria, Ciboure.
New-York Public Library, chez J. Terquem, 1, rue Seribe, Paris 9^e.
Agence Générale de Librairie, 7, rue de Lille, Paris.

Membres correspondants

MM.

JULLIAN, Camille, membre de l'Institut, 30, r. Guynemer, Paris 6^e.
RIVIÈRE, Gustave, Dir. de la station agronomique de Versailles.
COLLIGNON, Docteur René, membre de la Société anthrop. de France, 6, rue de la Marine, Cherbourg.
LARRIET, Docteur, à Montfort l'Amaury, Seine-et-Oise.
NODON, Albert, Docteur ès-sciences, 12, rue de Moulis, Bordeaux.
RUTOT, conservateur du Muséum d'Histoire naturelle, Bruxelles.



TABLE DES MATIÈRES DE 1923

Fascicule 1-2

PAGES

<i>Petite Histoire du Pays Basque Français</i> , par M. JOSEPH NOGARET	5
<i>Portraits de Villes et Villages du Labourd. 1. Bayonne</i> , par M. FR. DUHOURCAU	97
LE CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ :	
<i>Notices biographiques : MM. le marquis de Folin, Julien Vinson, Lucien Le Beuf</i>	113
<i>A propos des Fables Causides : 1. Le chef-d'œuvre de la Typographie Bayonnaise</i> , par M. JULIEN VINSON	126
<i>2^e Quel est l'auteur des Fables Causides ?</i> par M. PIERRE SIMONET	132
<i>Procès-Verbaux des Séances</i>	138
<i>Le Musée Basque. Rapports du Directeur</i>	157
<i>Les Statuts de la Société</i>	168
<i>Errata</i>	172

Fascicule 3-4

<i>Les Mémoires inédits de Jacques Laffille (2 illustrations)</i> , par M. PAUL DUCHON	173
<i>Sur l'Enseignement des langues régionales</i> , par M. H. GAVEL ..	202
<i>Des Rapports de Bayonne et du Labour dans le passé</i> , par M. J. NOGARET	219
<i>Semetchia, en basque et en français (1 gravure)</i> , par M. E. DECREPT	228
<i>Métrologie des Basses-Pyrénées</i> , par M. P. BURGUBURU	271
<i>Le Problème de la Télévision (2 schemas)</i> , par M. le D ^r VOULGRE	283
<i>Un singulier procès en 1603-1605</i> , par M. le Chanoine DARANATZ	287
<i>Sur l'Utilité des Sociétés scientifiques de Province</i> , par M. SANTIAGO F. GIMENEZ	293
<i>Publications reçues dans l'Année</i>	296
<i>Procès-Verbaux des Séances</i>	299
<i>du Musée Basque</i>	313
<i>Liste des Présidents et Membres du Bureau depuis la fondation</i> ..	323
<i>Liste des Membres de la Société</i>	325

*La TOMBE BASQUE. par M. Louis COLAS. Ouvrage en cours d'impression
avec 1.280 gravures. (En souscription).*



Stèle discoïdale du Cimetière de Béguios







DC
611
B34S6
1922-23

Société des sciences, lettres
et arts de Bayonne
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
